UNIV OF
TORONTO
LIBRARY

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/missionsdelacong13obla

MISSIONS

DE LA

CONGRÉGATION DES MISSIONNAIRES OBLATS

DE MARIE IMMACULÉE

PARIS. — TYPOGRAPHIE A. HENNUYER, RUE D'ARCET, 7.

Relig
M

MISSIONS

DE LA CONGRÉGATION

DES MISSIONNAIRES OBLATS

DE MARIE IMMACULÉE

TOME TREIZIÈME

29-1873
2:1:34

PARIS
TYPOGRAPHIE A. HENNUYER
RUE D'ARCET, 7
—
1875

MISSIONS

DE LA CONGRÉGATION

DES OBLATS DE MARIE IMMACULÉE

N° 49. — Mars 1875.

MAISONS DE FRANCE

LE GRAND SÉMINAIRE D'AJACCIO

DEPUIS SA FONDATION JUSQU'A NOTRE ÉPOQUE

Comme toutes les familles religieuses, notre Congrégation est riche en œuvres apostoliques. C'est un patrimoine d'honneur, qui perpétue une de nos plus chères devises : *Louange à Jésus-Christ et à Marie immaculée!* La direction des séminaires tient une place importante dans la liste de ces œuvres. Dans l'île de Corse, plusieurs des nôtres ont travaillé successivement à l'enseignement des jeunes clercs, et depuis quarante ans cette mission de dévouement se poursuit à Ajaccio. Dire quels ont été ses débuts laborieux et ses progrès soutenus jusqu'à nos jours; les raconter avec l'exactitude de l'histoire, la simplicité et la modestie des récits de famille; rappeler des faits oubliés ou peu connus; ajouter ainsi à nos annales une

page qui leur manque, tel est notre dessein. Que Dieu nous aide à le réaliser dignement.

I. *Avant la fondation.* — Un coup d'œil rapide sur la Corse chrétienne va nous introduire dans notre sujet.

De Rome, où les apôtres avaient porté le foyer de l'Evangile, la foi chrétienne rayonna vite sur l'Italie et sur la Corse, la troisième des grandes îles italiennes.

Fondée, comme on le pense, par des chrétiens que dispersait la persécution, l'Eglise de Corse, aussi bien que les autres églises des temps apostoliques, fut décorée à son berceau de la pourpre du sang. Les proconsuls romains gouvernaient le pays au nom des Césars persécuteurs ; ils se montrèrent ministres dignes de leurs maîtres. Ainsi, pendant que Sénèque exilé en Corse écrivait à sa mère Livie son traité de *la Consolation*, sur cette même terre les disciples de Jésus-Christ signaient de leur sang la philosophie divine.

Deux noms seulement ont échappé aux ténèbres qui recouvrent ces origines, ceux de sainte Dévote et de sainte Julie, sœurs par la virginité et le martyre et dont la douce mémoire orne et protége la Corse chrétienne.

Le sang des martyrs sema l'île de chrétiens ; elle fut bientôt acquise tout entière à l'Evangile.

Les empereurs convertis à la foi assignèrent au saint-siége des revenus en Corse ; plus tard, des rois francs lui donnèrent en patrimoine toute l'île. Epoque fortunée pour le pays, où, sous le sceptre des papes-rois, l'Eglise et l'Etat s'entr'aidant faisaient fleurir la paix religieuse et politique !

Quel fut le premier évêque d'Ajaccio, l'histoire reste muette là-dessus. Elle nous montre seulement, vers la fin du sixième siècle, saint Grégoire le Grand enjoignant à Symmaque, défenseur de l'île, d'exhorter les habitants d'Ajaccio à s'entendre pour l'élection d'un évêque, et

en 649, Benoît, évêque d'Ajaccio, souscrivant dans un concile de Rome à la condamnation du patriarche monothélite de Constantinople. Cinq autres évêchés, réduits à quatre au seizième siècle, étaient établis dans l'île avec celui d'Ajaccio. Parmi les nombreux prélats qui gouvernèrent ces églises, brille de l'eclat de la sainteté le bienheureux Alexandre Sauli, le contemporain, l'ami et l'émule de saint Charles Borromée. Le concordat de 1801 ne conserva que le siége épiscopal d'Ajaccio.

Fidèle partout à ses instincts de haine, la révolution n'avait pas manqué de supprimer en Corse les communautés religieuses et de mettre leurs maisons à l'encan. Au retour de la paix, les fils de Saint-François et de Saint-Ignace, si nombreux auparavant dans l'île, ne revinrent pas immédiatement. Mgr Sébastiani, évêque d'Ajaccio depuis le concordat, ne pouvait malheureusement pas suppléer au défaut de ces précieux auxiliaires, ne disposant pas d'un clergé séculier formé par une forte éducation ecclésiastique à tous les devoirs, à tous les dévouements qu'eussent exigés les besoins de l'époque.

Il existait un local ayant servi au siècle dernier de séminaire. Cette maison, commencée en 1720, sous l'épiscopat de Mgr Spinola et achevée plus tard, avait été tout à la fois, malgré ses proportions restreintes, palais épiscopal, grand et petit séminaire du diocèse d'Ajaccio, l'un des cinq diocèses de l'île. Les lévites devaient nécessairement s'y trouver en fort petit nombre, et l'établissement ne répondait guère à l'idée qui s'attache aujourd'hui au nom de *grand séminaire*. L'anarchie révolutionnaire confisqua l'édifice, et les gouvernements suivants ne le rendirent pas à sa destination primitive. Aux sollicitations de Mgr Sébastiani, on répondait par des promesses. L'évêque gémissait et attendait un avenir meilleur. Mais pendant ce temps, la formation sacerdotale faisait défaut.

Rien de si élémentaire que l'éducation ecclésiastique d'alors. Après quelques études de latinité et parfois de philosophie chez le curé de la paroisse, l'aspirant au sacerdoce allait à Ajaccio, à Bastia, ou à Calvi, prendre une légère teinture de science sacrée. Ces villes possédaient effectivement des chaires de théologie : ainsi nommait-on, avec plus de pompe que de vérité, un cours de simple casuistique. Par surcroît, ce cours était libre. Les auditeurs de bonne volonté y venaient du dehors au temps de la classe, et, la leçon finie, s'en retournaient, oubliant, dans les distractions de la rue ou les préoccupations de la maison paternelle, les quelques notions recueillies pendant une heure. Pour le dogme, l'étudiant était à lui-même son maître, et le catéchisme diocésain son auteur classique. A l'époque des ordinations, les aspirants subissaient l'examen prescrit par les canons. La traduction d'une page du catéchisme du concile de Trente ou d'une épître canonique, jointe à la solution d'un cas de conscience et à une réponse sur le catéchisme du diocèse, suffisait pour témoigner de la science requise; et une attestation de bonne vie, délivrée par le curé, pour faire foi de la vocation des jeunes prétendants. Puis les approuvés se présentaient à l'Evêque et recevaient l'imposition des mains. Vers les derniers temps, les ordinands se réunissaient chez un bon chanoine d'Ajaccio et, sous forme de retraite assistaient à une lecture spirituelle. On se présentait ainsi, sans plus de préparation, aux redoutables fonctions du sacerdoce.

Il est vrai qu'après l'ordination de la prêtrise, plusieurs, effrayés de l'insuffisance de leurs études, allaient les reprendre dans les universités italiennes voisines de l'île. Livourne, Pise, Sienne, Rome même, comptaient parmi leurs étudiants de jeunes prêtres corses. Ceux-ci trouvaient dans leurs honoraires de messes un moyen de

subvenir aux frais du voyage et du séjour à l'étranger.

D'autres, mieux inspirés, se rendaient, dès le début de leurs études, au grand séminaire d'Aix, et y passaient régulièrement les années de leur jeunesse cléricale.

Nous vénérons aujourd'hui encore plusieurs de ces prêtres formés aux écoles de France ou d'Italie. Depuis bientôt un demi-siècle, ils honorent le sacerdoce et édifient le diocèse par leur science et leur vertu.

Dans l'île, nous venons de le dire, l'éducation ecclésiastique se faisait presque tout entière dans la famille. Là, on était libre comme l'air, assurément. Mais si l'écolier, si le latiniste pouvaient grandir à l'ombre du châtaignier ou de l'olivier paternel, on ne conçoit guère que le clerc pût s'y former. L'ordination venait se superposer à cette éducation rudimentaire. Elle imprimait dans l'âme le caractère sacré, elle conférait le pouvoir sacerdotal, et communiquait la grâce sacramentelle; mais, habituellement, elle ne suffisait pas à créer cet esprit qui est l'essence de la vie ecclésiastique et qui, en dehors d'une intervention divine extraordinaire, ne s'acquiert que par un séjour de plusieurs années dans la paix de la maison sainte, à l'abri salutaire du tabernacle.

Aussi, sauf de très-honorables exceptions qu'il est juste de constater, le clergé de ce temps se ressentait-il du vice de son éducation. Presque partout la soutane, cette *vestis talaris* par laquelle le prêtre se distingue si heureusement du laïque, était inconnue, à l'autel même. La tonsure cléricale était tellement tombée en désuétude, dans les campagnes du moins, que les premiers tonsurés, rentrant du séminaire dans leur famille, y excitaient l'étonnement universel.

Pas plus que par le vêtement, les prêtres ne se distinguaient des laïques par le genre de vie extérieure. On se

permettait sans scrupule ces choses qui, indifférentes d'elles-mêmes, répugnent pourtant à la sainteté des fonctions sacrées, au caractère et à l'honneur sacerdotal, tel du moins que nos temps le conçoivent; ces pratiques que la loi morale commune permet, mais que les canons interdisent aux clercs. Il en résultait un amoindrissement pour la dignité sacerdotale. La relever et lui restituer son prestige était une œuvre aussi difficile qu'importante. Dieu suscita un homme capable de l'accomplir.

En 1834, Mgr Casanelli d'Istria est nommé évêque d'Ajaccio. Jeune encore, plein de zèle, nourri des doctrines les plus pures à l'Université romaine, dont il fut un des brillants élèves, habitué, par un séjour de plusieurs années sur le continent français, au spectacle d'un clergé régulièrement formé dans les séminaires, le nouvel évêque apportait le dessein bien arrêté de restaurer, ou tout au moins de raffermir en son diocèse la discipline relâchée par le malheur des temps. Entreprise qu'une volonté énergique et persévérante pouvait seule mener à fin.

Le prélat ne se dissimulait pas les obstacles qui allaient s'amonceler devant lui. Sur la frégate de l'Etat qui l'amenait à Ajaccio, il disait à M. l'abbé Sarrebayrouse, choisi pour compagnon de son apostolat, et des lèvres de qui nous avons recueilli cet épanchement intime : « Je vais en Corse; c'est mon pays, je le connais. Je sais quelles sont les habitudes du clergé et comment, fortifiées par le temps, elles ont presque acquis la force de coutumes. Je ne pourrai les tolérer. Je veux former un clergé, établir un séminaire capable de rivaliser avec ceux du continent. Il me faudra lutter, presque seul, sans ressources. Mais ma voie est tracée, je la suivrai. C'est la ligne droite ; mon devoir est de ne pas en dévier. »

Il est permis d'affirmer du prêtre ce qui a été dit de

l'homme en général : il est ce que le fait l'éducation. Or, c'est au séminaire que se donne l'éducation ecclésiastique. Les premiers soins de Monseigneur furent donc d'établir un séminaire diocésain.

Hélas ! maîtres, élèves, local, tout lui manquait pour cette œuvre. On avait promis, mais non effectué la restitution de l'ancienne maison du séminaire. Pour les maîtres, le prélat ne les avait pas sous la main : dans l'île, point de religieux à qui il pût recourir ; point ou peu d'espoir de recruter parmi les prêtres du diocèse un corps de directeurs et de professeurs ; un appel à l'étranger blesserait les susceptibilités du clergé indigène, qui taxerait cette conduite d'injuste, la considérant comme une marque de défiance. Nombreux étaient les aspirants au sacerdoce ; mais pourrait-on les contraindre à venir s'enfermer dans une maison, pour y vivre d'une règle assujettissante ?

La fermeté épiscopale surmonta toutes ces difficultés.

En attendant de rentrer en possession du séminaire, Monseigneur abritera les séminaristes dans un local pris à loyer.

Pour le choix des directeurs, il aurait pu l'emporter de haute lutte et imposer sa volonté. Il préféra consulter son clergé et lui épargner jusqu'à l'ombre d'un froissement. Ayant donc réuni en retraite les chanoines et les principaux curés, il s'ouvre à eux de son dessein de créer un séminaire ; puis, s'adressant successivement à chacun d'eux, il leur demande s'ils consentent à s'y consacrer à la direction et à l'enseignement des jeunes clercs. Tous déclinent cet honneur, et avouent qu'ils ne peuvent ni ne veulent accepter une occupation si peu en harmonie avec leur vie et leurs études premières. L'enseignement théologique, la vie de retraite et de règle stricte surpassent leurs forces.

Après cet aveu, un recours à l'étranger s'imposait comme une nécessité logique : on le reconnut unanimement. Monseigneur avait prévu cette issue de la conférence, il ne s'en attrista point, car il comptait sur le concours dévoué d'une congrégation voisine de son diocèse. Nous verrons tout à l'heure que ses espérances ne furent pas déçues.

Envers les élèves, l'Evêque usa de contrainte morale. Quand, à l'époque de l'ordination, une centaine de jeunes gens se présentèrent suivant l'usage afin de recevoir les saints ordres, il leur dit : « Je vais établir un séminaire, et je n'ordonnerai personne qui n'y ait passé quelque temps. » Cette déclaration surprit ; elle déconcerta. On essaya bien de représenter à Monseigneur qu'il allait contre une pratique vénérable par son antiquité et consacrée par là même ; qu'il ne devait point songer à importer dans le pays toutes les institutions du continent français : ce fut en vain. Devant l'inébranlable résolution de l'Evêque, le mécontentement fut grand et général parmi les intéressés. Quelques-uns s'en allèrent porter leur dépit aux écoles de Sardaigne ou au séminaire d'Aix ; les autres le concentrèrent en eux-mêmes, et attendirent les événements.

Le terrain ainsi préparé, restait à asseoir l'édifice.

II. *La fondation.* — Quelque temps après, Mgr Casanelli est à Marseille, traitant l'affaire qui lui tenait au cœur avec Mgr Eugène de Mazenod, évêque d'Icosie.

Par convention signée des deux parties contractantes, « Mgr l'Evêque d'Ajaccio, tant en son nom qu'en celui de ses successeurs, confie à perpétuité à la Congrégation des Oblats de l'Immaculée Conception de Marie son séminaire diocésain, pour être régi au temporel et au spirituel selon les règles et usages de ladite Congrégation. »

Notre vénéré fondateur appelle alors le R. P. Guibert

de Notre-Dame du Laus, où il était supérieur, le désigne pour gouverner le séminaire nouvellement accepté, et lui promet des compagnons.

Ainsi l'Église de Marseille tendait la main à l'Église d'Ajaccio, et Aix lui envoyait un de ses plus dignes enfants. Pour la première fois, les Oblats de Marie quittaient le continent français, et préludaient de la sorte à des fondations importantes sur d'autres rivages.

Le P. Guibert accompagna Mgr d'Ajaccio à son retour dans son diocèse, débarqua avec lui à Saint-Florent, extrémité-nord de l'île, et le suivit à Bastia. Laissant là Sa Grandeur qui, accompagnée de M. l'abbé Bonnaud, son secrétaire, ouvrait la visite pastorale, il se dirigea seul, à cheval, vers Ajaccio : long et pénible voyage pour un étranger.

Pendant qu'il chevauchait, notre pèlerin eut le loisir de songer aux difficultés de l'œuvre à laquelle il venait se dévouer. Seul, dans un pays qui n'était pas le sien, où l'on parlait une langue qu'il ne connaissait point, privé de la force qu'il eût puisée dans la présence de l'Evêque, assuré de rencontrer les défiances ou au moins les froideurs avec lesquelles on accueille un étranger, particulièrement quand il vient entreprendre sans ressources aucunes une œuvre impopulaire, il ne pouvait guère se promettre que l'isolement au début, puis les malentendus, les contrariétés et les risques d'un échec final.

Le P. Guibert arrive enfin à Ajaccio, terme du voyage, et les difficultés commencent (mars 1835). Il prend son logement dans la demeure épiscopale ; mais, trouvant le foyer désert durant l'absence de Monseigneur, il agrée l'invitation bienveillante de M. l'abbé Crozet, aumônier des Sœurs de Saint-Joseph, et partage avec lui le pain quotidien de l'hospitalité.

Pour un supérieur de séminaire, il semble qu'il y a

toujours une demeure prête à le recevoir : l'édifice diocésain. Ici, le supérieur avait tout à créer, même l'édifice.

La ville épiscopale possédait, il est vrai, un local ayant nom de *séminaire ;* mais, comme nous l'avons écrit auparavant, il était devenu bien national. En 1807, un décret impérial avait affecté ce bâtiment à l'établissement de la cour d'appel et de la bibliothèque de la ville. On avait rendu des sentences capitales dans la salle qui sert aujourd'hui de réfectoire. Le même décret disposait, pour le logement des séminaristes, du couvent de Saint-François. Plus tard, en 1819, une ordonnance royale destinait à cet usage l'ancien couvent des Jésuites. Enfin, en 1822, une autre ordonnance statuait que l'ancien séminaire, où était alors installée la préfecture, serait remis à la disposition de l'évêque pour être employé suivant sa destination primitive.

Mais avant d'effectuer cette restitution il fallait bâtir un hôtel de préfecture. On en commença les travaux. Comme, faute de fonds, ils traînaient en longueur, Mgr Sébastiani, autorisé à cette mesure par la jurisprudence du concile de Trente, imposa d'office une retenue sur les revenus de tous les bénéfices du diocèse, et unit la somme qu'il en retira à une somme plus forte, prélevée par le gouvernement sur le budget des cultes, pour l'achèvement du palais préfectoral. Malgré ces sacrifices, l'édifice n'était pas encore terminé lors de l'arrivée du P. Guibert, et, partant, le préfet habitait toujours le séminaire. Force fut donc de chercher un local provisoire.

Le P. Guibert était muni des pleins pouvoirs de Mgr l'Evêque. Après diverses recherches et pourparlers, il arrêta son choix sur une maison, dite *maison Ottavi*, voisine de l'église de Saint-Roch. Elle venait d'être évacuée par le dépôt des Enfants trouvés.

Tout était délabré dans la maison Ottavi ; tout y rap-

pelait le dénûment de Bethléem. Il fallait réparer, approprier, disposer toutes choses selon les nouvelles exigences. Pour couvrir la dépense de ces transformations et celles du loyer, le ministère des cultes ouvrait un crédit de 4000 francs ; somme assurément fort modique pour subvenir à tant de besoins. Quant à l'ameublement, le gouvernement n'en avait eu nul souci. Sur les instances du P. Guibert, le préfet engagea les marchands de la ville à faire des avances et les établissements à prêter quelques meubles. Le Père Supérieur pressait les travaux; le P. Telmon, qui l'avait rejoint depuis peu, dirigeait les ouvriers, apportant à cette fonction l'activité et les aptitudes dont il a fourni dans la suite tant d'autres preuves.

Enfin, les préparatifs les plus indispensables étant achevés, Monseigneur, toujours en tournée de visite pastorale, put notifier à son clergé l'ouverture de son séminaire, et y appeler des élèves. Quatorze jeunes gens seulement répondirent à cette invitation, et se dévouèrent à mettre le pied, non sans trembler peut-être, dans la terrible maison. C'était le 16 mai 1835.

On fêta modestement cette inauguration. M. le curé de Saint-Roch et M. l'abbé Crozet vinrent s'asseoir, avec le P. Telmon, à côté du P. Guibert. Le F. Ferrand présidait au service de la table.

Tel était le dénûment de toutes choses que, lorsque commencèrent les classes de théologie, on remarqua l'absence du crucifix dans la salle. M. l'abbé Crozet s'empressa de combler cette lacune.

L'exiguïté du local n'ayant point permis d'y établir une chapelle, les séminaristes assistaient à la messe à l'église de Saint-Roch.

Cette première réunion des élèves ne dura qu'un mois. Elle servit de peu aux études, on le comprend ; mais elle consacra le fait du séminaire et détruisit ainsi, par une

expérience satisfaisante, tous les arguments appelés à l'appui d'une prétendue impossibilité. En outre, de retour à leurs foyers, les élèves racontèrent ce qu'ils avaient goûté de charmant dans la vie commune, et les fantômes créés par une imagination épouvantée s'évanouirent. La cause de l'œuvre était donc gagnée devant le public et auprès des jeunes gens.

La rentrée, en novembre 1835, dissipa les doutes des derniers incrédules. Plus de cent élèves sollicitèrent leur admission. Monseigneur ayant imposé comme condition indispensable de tout bénéfice à recevoir une année passée au séminaire, il fallut se soumettre à cette mesure. Aussi, dès cette année, et plus encore dans les suivantes, un certain nombre de prêtres se confondirent parmi les jeunes étudiants.

En cette année, l'enseignement fut complet et eut toute sa régularité. Le P. Albini professa la théologie morale et le P. Telmon la dogmatique. La chaire de philosophie fut confiée à M. l'abbé de Gaffory, rappelé par Monseigneur du grand séminaire d'Aix, où il poursuivait le cours de ses études ecclésiastiques. Les talents de ce jeune professeur couvrirent si bien le défaut de l'âge, que personne n'osa remarquer sa jeunesse.

Sous la ferme direction du P. Guibert, le règlement du séminaire, composé par lui et approuvé par Monseigneur, fut mis en pratique et devint la loi de tous les instants à laquelle personne n'aurait osé se soustraire. L'observance de la règle dans une maison de communauté est tout ensemble une condition essentielle et un principe fécond de vie morale. Avec la règle règne l'ordre, et avec l'ordre la paix, cette paix qui est le lieu du Seigneur sur la terre, suivant l'Ecriture : *In pace locus ejus.* Le P. Guibert en avait la conviction, et parce que chez lui, aussi bien que chez tous les hommes de caractère, les convic-

tions dirigeaient les actes, il mit ses soins à assurer à la règle un domaine universel et absolu.

Certes, ce n'était pas une tâche trop facile que d'obtenir la fidélité constante à une discipline régulière, de jeunes gens ayant vécu jusqu'alors au grand air de l'indépendance et maintenant agglomérés dans une maison étroite et s'adaptant mal aux mouvements de la vie commune. Néanmoins tous se plièrent au joug; la voix grave et austère du supérieur y ramenait vite ceux qui parfois tentaient de le secouer, pendant que sa seule présence maintenait chez le plus grand nombre le respect et la pratique des saints exercices.

Ainsi se passa la première année, dans la règle, l'étude et la prière; c'est dire assez que Dieu la bénit.

Cependant l'hôtel de la préfecture était achevé; il attendait ses hôtes. Ceux-ci ne s'empressaient pas d'échanger contre les splendeurs de la nouvelle demeure les avantages que leur offrait l'ancienne, par la beauté du site et la salubrité de l'air. Aux délais s'ajoutaient les délais; les excuses suivaient les excuses. Le P. Guibert se crut alors en droit de brusquer le dénoûment.

Les vacances arrivées, il fait donc transporter au séminaire le mobilier de la maison Ottavi. Il prenait ainsi possession et ajoutait à la force du droit l'argument irrésistible du fait. Un incident, prévu peut-être, mais à coup sûr nullement prémédité, vint encore le servir à souhait. Les meubles introduits au sein de l'indolente préfecture étaient vieux pour la plupart et soumis à l'inhérente condition des meubles de communauté dans les régions méridionales. On devine... Il fallut céder devant cette nouvelle plaie d'Egypte. M. le préfet ne se fit plus prier, et le local précipitamment abandonné redevint séminaire diocésain.

Pendant les mêmes vacances, le P. Albini va présider

à l'établissement d'une maison de Missionnaires à Vico. Il est remplacé comme directeur par le P. Moreau. Avec le P. Moreau entre au séminaire le P. Richaud, qu'un douloureux accident devait enlever un an après. Le F. Ferrand suivit le P. Albini à Vico et n'eut pas de successeur au séminaire jusqu'en 1841, où le F. Gaspard Blanc vint prendre soin des menues affaires économiques de la maison, et recevoir l'intendance des caves, où il exerce un empire absolu.

La communauté du séminaire ne tarda pas à se trouver trop resserrée dans son nouveau local. Le bâtiment ne se composait que d'un seul étage et de mansardes ; suffisant autrefois pour les élèves d'un des cinq diocèses de l'île, il ne pouvait plus l'être pour ces diocèses réunis en un seul. En vain se faisait-on petit autant que possible. Il fallut songer à un agrandissement.

A ce dessein, Monseigneur sollicite des fonds du gouvernement, et pour traiter cette affaire en son nom, envoie à Paris le P. Guibert. Celui-ci, sans qu'il y prétendit, ni même qu'il s'en doutât, eut l'occasion de se montrer. Les longues et laborieuses négociations qu'il mena habilement révélèrent en lui le sage administrateur. On le connut au ministère et nous saurons bientôt l'impression qu'il y produisit.

Les travaux d'agrandissement commencèrent donc au séminaire. Ils devaient durer longtemps, il s'agissait d'élever trois nouveaux étages. Les classes ne pouvant se continuer au bruit du marteau et les élèves se trouvant déplacés au milieu des maçons, le séminaire fut transféré à Vico, de 1838 à 1839.

Trois ans auparavant, Mgr Casanelli avait racheté l'ancien couvent franciscain de Vico, vendu pendant la révolution, et l'avait offert aux Oblats pour maison de Missionnaires. A cette époque, le couvent n'était guère

qu'une ruine, conséquence de quarante années d'abandon. Le P. Albini, supérieur en titre de ce nouvel établissement, mais presque toujours occupé au dehors à des œuvres d'apostolat, n'avait pu avoir le souci des travaux matériels. Le P. Guibert, prenant ce surcroît de labeur, multipliait son activité, pour faire face à tout. Aujourd'hui à Ajaccio, demain à Vico; là il présidait au séminaire, ici il dirigeait les restaurations du couvent.

A l'époque du transfert du séminaire, le couvent n'était pas entièrement restauré ; aussi les élèves ne purent-ils y entrer tous. Plusieurs se logèrent dans les maisons voisines. En cette année les PP. Moreau et Charles Bellon enseignèrent la théologie ; M. de Gaffory géra les finances, le cours de philosophie étant supprimé pour un temps.

Enfin, le séminaire put être ramené à Ajaccio, à la réouverture des cours en 1839, et mis en possession d'un local agrandi. A diverses reprises il a dressé et levé sa tente ; maintenant l'ère des pérégrinations est close, il s'assied dans sa demeure définitive. Grâce aux bénédictions divines, sous les auspices et la haute protection de Mgr l'Evêque, par le dévouement de son premier supérieur aidé de ses frères, le séminaire est fondé.

III. *Après la fondation.* — Désormais notre tâche devient aisée. Nous entrons dans cette période régulière où le séminaire n'a plus d'histoire, parce que plus rien n'y change. Le séminaire est la maison de Dieu ; il participe en quelque manière à l'immutabilité divine ; sa physionomie demeure la même, elle ne vieillit pas, le temps semble n'avoir point d'empire sur elle. Comme les eaux d'un fleuve se renouvellent sans cesse dans le même lit et suivent le même cours, ainsi les générations de lévites se succèdent dans la maison sainte, vivant de la même vie, coulant sans bruit entre les rives immobiles de l'étude et de la prière, se dépouillant des imperfections de leur

nature, épurant leurs pensées et leurs affections, et entrant enfin dans l'océan mystérieux du sacerdoce.

Enregistrons rapidement les rares événements qui apparaissent dans le cours uniforme de trente-cinq années.

Maintes fois les directeurs du séminaire, notamment les PP. Guibert, Moreau et Telmon, avaient pris part à des travaux apostoliques. A Ajaccio, à Bastia, à Vico, ils se prêtèrent, autant que le leur permettait l'œuvre dont ils avaient le soin, à des prédications de mission. Le titre de directeur de séminaire n'est pas en tout incompatible avec celui de prédicateur de la bonne nouvelle. A l'exemple des premiers directeurs, on l'a toujours compris de cette sorte au séminaire d'Ajaccio. Par des sermons et même des stations d'Avent à la cathédrale, par la direction de quelques associations, par la prédication de retraites à diverses communautés et, à deux reprises, au clergé de la Corse, les Pères du séminaire ont fait honneur à leur nom de Missionnaires Oblats, et pris ainsi une part plus immédiate au grand travail d'évangélisation auquel se vouent les autres membres de la famille.

En 1841, le P. Guibert prenait quelques vacances à Vico, quand un pli ministériel lui annonça sa promotion à l'évêché de Viviers. On récompensait son dévouement, en l'invitant à se dévouer davantage ; on faisait hommage à son zèle, en lui ouvrant un plus vaste théâtre. A Vico, à Ajaccio, tous applaudirent au choix du gouvernement, et félicitèrent l'élu. Celui-ci aurait eu seul le droit de se plaindre ; car, après tout, ce n'était qu'une responsabilité plus lourde qui s'offrait à lui. L'éclat de la dignité nouvelle ne pouvait avoir prise sur sa modestie, ni tenter son désintéressement ; son humilité lui dictait un refus, que seul put vaincre un commandement direct de ses supérieurs. Se soumettant à la volonté divine, dont la voix de

ses représentants sur la terre était l'écho, il vit dans l'épiscopat qu'on lui imposait ce qu'il est en vérité, un pastorat divin où le pasteur a le devoir sacré de donner sa vie pour son troupeau. Envisagé sous cet aspect du sacrifice, le titre d'Evêque revêtit un attrait pour lui. Il échangea donc son humble croix de Missionnaire contre la croix d'or de l'Evêque, aimant la seconde comme la première, parce que c'était toujours la croix. Mgr de Viviers laissa donc la Corse et le séminaire où il s'était dévoué pendant six années, emportant au cœur des souvenirs que le temps n'a point détruits, accompagné de l'estime et des regrets de tous. Après trente-trois années son souvenir est encore vivant au sein du clergé corse, dont les regards l'ont suivi dans la voie ascendante des honneurs où Dieu l'a fait monter.

Quand, il y a quelques mois, Pie IX créait prince de l'Eglise Mgr l'Archevêque de Paris, la nouvelle de cette promotion a été accueillie par un cri d'allégresse au séminaire d'Ajaccio. L'éclat de la pourpre dont on revêtait son ancien et premier supérieur, semblait rejaillir jusque sur lui. On est entré en fête. Maîtres et élèves se sont empressés d'adresser l'hommage de leurs félicitations au nouveau dignitaire, qui a répondu en leur envoyant une bénédiction sortie de son cœur. S. Em. le Cardinal Guibert se souvenait du P. Guibert.

Au départ de celui-ci, le P. Moreau entra en fonction de supérieur.

Nous avons vu les bâtiments du séminaire agrandis et leurs proportions doublées; cela fit naître la pensée de doubler aussi le nombre de leurs habitants. La communauté du petit séminaire, jusqu'alors logée dans une maison prise à loyer, vint vers ce temps demander l'hospitalité à celle du grand séminaire.

Un même toit abrita donc les deux communautés; elles

se chauffèrent au même foyer ; on les soumit au gouvernement d'un seul. Ce fut une monarchie en miniature. Toutefois le P. Moreau, supérieur en titre des deux séminaires, confia à M. de Gaffory la direction effective des petits séminaristes. Cette cohabitation dura jusqu'à l'achèvement du petit séminaire, c'est-à-dire près de dix années.

Pour être complet, nous aurions dû remarquer auparavant la part d'action apportée par le P. Guibert à l'œuvre du petit séminaire. Nous l'aurions montré s'occupant activement, sous l'impulsion de Mgr Casanelli, à réunir les fonds nécessaires au maintien de l'établissement, plus tard aidant de ses conseils M. l'abbé Bonnaud, supérieur intérimaire, puis appelant du diocèse de Digne M. l'abbé Silve et le présentant à Monseigneur, qui le nomma supérieur de son petit séminaire.

Nous revenons au P. Moreau. Homme d'intérieur, aimant et gardant la cellule, se produisant peu au dehors, d'un commerce agréable, plein de mansuétude, ce bon Père passa cinq années à la tête du grand séminaire. Sa mort, à Ajaccio, en 1846, excita des regrets profonds chez ses amis et dans les deux communautés, heureuses sous son gouvernement paternel.

Au P. Moreau succéda le P. Magnan, et à celui-ci, en 1856, le R. P. Santoni.

Si nous pouvions nous arrêter aux divers noms des Pères qui se sont suivis au séminaire, si encore il nous était permis de louer des hommes vivants, nous offririons aux regards une série de portraits pleins d'intérêt et d'édification. Même à nous borner à ceux-là seuls, aux vertus desquels la mort a imprimé une dernière consécration, que n'aurions-nous pas droit de dire du P. Albini, premier professeur de morale ; du P. Richaud, premier professeur d'Ecriture sainte ; du P. Bellon, professeur

de dogme de 1838 à 1843; des PP. Pont et Dorey, ses successeurs, et du P. Combes, ce jeune lauréat des universités romaines, rappelé par Dieu alors qu'il débutait dans une carrière de science qu'il promettait de fournir si brillante! Grâce à Dieu, — nous nous croyons en droit de l'écrire, — par leur vertu, leur science et leur dévouement, les enfants de la Congrégation ont dignement représenté leur mère; et les élèves du sanctuaire, pour prendre sur le vif l'esprit sacerdotal, n'ont eu qu'à regarder leurs maîtres. La justice, estimons-nous, demande l'hommage de ces lignes, d'autant plus que, si nous parlons de devoir accompli, nous n'ignorons pas que la première gloire en doit remonter à Dieu, devant qui les hommes, même les meilleurs, ne sont que des serviteurs inutiles: *Fecimus quod debuimus, servi inutiles sumus.*

Au reste, nous avons la joie de l'ajouter: dans cette justice rendue, nous sommes simplement des échos; nous traduisons les sentiments, nous reproduisons les paroles du clergé corse à tous les degrés hiérarchiques. Ce que nous rencontrons aujourd'hui, nos Pères l'ont rencontré par le passé: les sympathies les plus vraies et les plus vivement exprimées. Toujours aussi la meilleure harmonie, fondée sur une bienveillante confiance d'une part, et de l'autre, sur un respectueux dévouement, a existé entre l'administration diocésaine et les directeurs du séminaire. Mgr Casanelli n'a jamais cessé d'entourer de son appui ceux qu'il avait appelés dans son diocèse et de les honorer d'une affection vraiment paternelle. Ces sentiments si précieux pour nous, Mgr de Gaffory, en continue la tradition. Le vénérable Evêque actuel d'Ajaccio n'a-t-il pas consacré à l'œuvre du grand séminaire les six premières années de sa jeunesse sacerdotale, travaillant, se dévouant avec nos Pères, vivant au milieu d'eux, comme s'il eût été membre de la même famille religieuse? L'onc-

tion épiscopale n'a fait que consacrer, en permettant de les manifester plus efficacement, les sympathies et les souvenirs nés d'une première collaboration.

Ajoutons enfin que des vocations nombreuses sont venues cimenter l'union entre le diocèse et notre société. L'île a tenu à honneur de donner plusieurs de ses enfants à la congrégation qui lui envoyait ses fils, croyant payer en cela une dette de reconnaissance, et voulant témoigner de son estime et de son affection.

Deux faits s'offrent encore à nous, lesquels, sans appartenir rigoureusement à l'histoire du séminaire, ne lui sont pourtant pas étrangers.

Le 19 octobre 1851, à la reprise des classes, Ajaccio fut témoin d'une fonction solennelle, où notre congrégation était noblement représentée. Mgr Sarrebayrouse, l'ami et l'ancien collaborateur du P. Guibert, recevait la consécration épiscopale. Mgr d'Ajaccio, prélat consécrateur, était assisté de Mgr de Mazenod, évêque de Marseille, et de Mgr Guibert, évêque de Viviers.

Vingt ans plus tard, Mgr Guibert se retrouvait avec un autre ami, fidèle compagnon de son dévouement en Corse. C'était à Notre-Dame, en 1872. Le nouvel archevêque de Paris répandait l'huile de la consécration pontificale sur le front de Mgr de Gaffory, nommé évêque d'Ajaccio. Quelle rencontre ménagée par la Providence que celle-ci, dans ce lieu, et pour cette auguste fonction ! Quels souvenirs elle a dû éveiller chez les vénérables prélats !

Nous sommes au terme de notre tâche. Quoique nous l'ayons imparfaitement remplie, l'œuvre du séminaire aura pourtant désormais sa page dans nos annales, comme elle tient sa place, et une place d'honneur, parmi les œuvres de notre Congrégation.

A l'heure présente, six prêtres Oblats continuent au sé-

minaire l'œuvre de leurs devanciers, et s'efforcent de perpétuer la tradition de dévouement inaugurée par eux. Ce qui a été planté, ils l'arrosent. Ils comprennent quelle application constante exige le soin d'un *seminarium*, d'une pépinière sacerdotale, avec quelle délicatesse et quelle persévérance il faut cultiver des plantes choisies de Dieu pour répandre la bonne odeur de son Christ devant les hommes. Ce labeur incessant s'opère dans le silence, il demeure inconnu et inapprécié du monde; mais, pour l'Eglise, les fruits en sont précieux; devant le Seigneur, le mérite est connu, pesé, et il ne sera pas frustré de sa récompense. Partant, quelle ambition apostolique ne serait satisfaite?

Par surcroît, les maîtres trouvent dès maintenant un commencement de rémunération dans les excellentes dispositions de leurs élèves. Prier, étudier, vivre de la règle, est toute la journée de ces chers jeunes gens, et, grâce à leur bon esprit, ces journées sont pleines; chose d'autant plus méritoire que bon nombre d'entre eux arrivent de la famille et de la paroisse sans passer par le petit séminaire, ce vestibule régulier du grand séminaire, où l'esprit apprend à déployer ses facultés, où la volonté commence à s'assouplir sous l'influence d'une règle de vie. Oui, et nous sommes heureux de décerner cette justice à nos aimés séminaristes : si un grand séminaire est une maison paternelle où tous s'aiment, tous vivent de la loi traditionnelle, où les jeunes membres suivent ceux qui sont à leur tête; s'il est un temple où les sciences sacrées dardent leurs vérités sur des intelligences avides de lumière; un cénacle où l'on persévère unanimement dans la prière, en la société de Marie, mère de Jésus, pour se disposer à la descente de l'esprit apostolique, le séminaire d'Ajaccio, suivant le témoignage du R. P. Soullier, à la suite de la visite canonique qu'il y a faite naguère

au nom de notre T. R. Supérieur général, le séminaire d'Ajaccio n'a rien à envier à ses frères de France. Ainsi est accompli le dessein de Mgr Casanelli, de vénérable mémoire : Je veux établir en Corse un grand séminaire qui puisse rivaliser avec ceux du continent.

Que Dieu ne se lasse point de bénir l'œuvre et les ouvriers !

Corne, o. m. i.

MAISON DE VICO.

Mon très-révérend et bien-aimé Père,

Des circonstances indépendantes de ma volonté, et notamment les travaux matériels de ma petite église de Nésa, m'ont empêché de vous adresser régulièrement le rapport annuel des travaux de notre maison de Vico. J'ai honte de vous le dire, mon très-révérend et bien-aimé Père, le présent compte rendu comprend toute la période de fin septembre 1869 à fin décembre 1873. Je commence sans autre préambule par la mission de Casamaccioli.

MISSION DE CASAMACCIOLI.

Située dans la vallée du Niolo, la petite paroisse de Casamaccioli (évangélisée autrefois par saint Léonard de Port-Maurice) a le bonheur insigne de posséder une statue miraculeuse et vénérée de la très-sainte Vierge. C'est pourquoi, à certaines époques de l'année, elle est le rendez-vous de bon nombre de pieux fidèles qui font vœu d'aller visiter le béni sanctuaire, en vue d'obtenir quelque faveur particulière.

Vers le 8 septembre surtout, attirés par les grâces sans nombre que la divine et immaculée Vierge Marie se plaît à répandre sur ceux qui viennent l'invoquer, de nombreux pèlerins entreprennent, souvent à pied, un voyage de 20 et 30 lieues, pour offrir à la Mère de Dieu l'expression naïve de leur dévotion affectueuse et reconnaissante. Combien de fois nos Pères, qui donnent des missions sur tous les points de l'île, furent attendris et édifiés en voyant défiler de joyeuses caravanes d'hommes, de femmes et d'enfants cheminant pieds nus, traversant des montagnes escarpées, et chantant de pieux cantiques, pour se rendre au sanctuaire de la bienheureuse Vierge immaculée, laquelle étant la mère de celui qui est *solus sanctus*, est invoquée en ce lieu sous le nom de *la Santa* par excellence.

Cependant, un fait, qui se produit également ailleurs, se remarque malheureusement en Corse où la foi est pourtant encore si vive et surtout si expansive. Les populations qui vivent à l'ombre du sanctuaire et qui devraient être les premières à profiter de tant de grâces, ne sont pas toujours aussi ferventes qu'on pourrait le désirer. A Casamaccioli il en était ainsi. Habitués à voir les prodiges de grâces qui se renouvellent sans cesse, et assurés d'ailleurs de la protection toute-puissante de leur auguste patronne, les fidèles ne comprenaient pas assez que le plus sûr moyen de plaire à la Reine du ciel est d'honorer en eux la dignité de chrétien par une grande pureté de mœurs. Si la foi n'était pas éteinte dans les âmes, du moins la morale était grièvement offensée, souvent même publiquement et violemment outragée. Les pratiques religieuses, et en particulier le devoir pascal, étaient fort négligées. Les jours de concours, qui pour les étrangers étaient des époques de grâce et de joie spirituelle, étaient devenus des jours de foire, de dissipation

et de commerce. Mgr l'Evêque avait placé à la tête de ladite paroisse un jeune et saint prêtre qui gémissait de voir tant d'âmes, rachetées au prix du sang de Jésus-Christ, vivre sous l'empire des passions. Ce zélé pasteur passait des journées entières et une grande partie de la nuit en prière au pied des autels, demandant sans cesse au divin Prisonnier de l'Eucharistie la conversion de ses ouailles. Déjà, par ses soins, les ruines d'un ancien couvent de Saint-François démoli par la tourmente révolutionnaire, se relevaient comme par enchantement. Le bon prêtre avait compris qu'une communauté de religieux joignant à la prédication évangélique la pratique de toutes les vertus était seule capable de régénérer sa paroisse et d'y opérer un bien durable. Le pieux projet né de ces réflexions, le zélé pasteur le poursuivit ensuite avec ardeur, au prix des plus grands sacrifices personnels et au moyen de quêtes faites dans les paroisses environnantes. Des constructions assez spacieuses étaient achevées et déjà les Pères franciscains, qui en avaient pris possession, avaient donné deux missions. Le bien cependant n'avait pas été général. Tandis qu'un petit nombre d'âmes choisies, plus fidèles aux inspirations de la grâce, avaient repris la fréquentation des sacrements, les habitudes générales du pays n'avaient point changé. Les hommes surtout continuaient à vivre comme ils avaient vécu. Le digne curé, dévoré du zèle sacerdotal, et sous l'impression d'un sentiment de profonde humilité, se jugeant indigne d'obtenir la conversion de tant de brebis égarées, m'écrivit pour me demander à faire une retraite dans notre communauté de Vico. La retraite fut sérieuse et profonde. Le fervent retraitant voulut être seul même pendant les récréations, pour ne pas perdre le fruit des impressions salutaires de la grâce. Ce fut encore au pied des autels et

sous le regard maternel de la Vierge immaculée que ce parfait ecclésiastique conçut le projet de faire donner à ses paroissiens une grande mission par les PP. Oblats. Cette nouvelle, que je communiquai le soir même à la communauté, fut accueillie avec joie par les PP. Rolleri et Audric, qui se sentirent enflammés d'un grand désir de travailler au salut des habitants du Niolo, évangélisés il n'y a guère plus d'un siècle par saint Léonard, et à une époque plus rapprochée de nous, par le R. P. Albini, de chère et précieuse mémoire. La mission fut fixée au mois de juin. C'était donc sous les auspices de Marie, dans le sanctuaire le plus vénéré de l'île, que les PP. Oblats allaient commencer la mission de Casamaccioli, comme inauguration des nombreuses missions à donner par eux durant le jubilé accordé par le Souverain Pontife à l'occasion du concile du Vatican. Nos deux Missionnaires partirent joyeux pour se rendre sur le théâtre de leurs travaux apostoliques. Durant le voyage, les magnifiques forêts d'Aïtone et de Valdoniello, devant lesquelles les touristes du continent viennent s'extasier, ainsi que les montagnes pittoresques et abruptes qu'ils gravissaient tantôt à cheval, tantôt à pied, ne firent sur eux qu'une légère impression. La pensée de prêcher une grande mission sous le regard maternel de *la Santa ;* le désir de ne point tromper l'attente et les espérances du bon curé ; la pensée aussi de conserver intact l'honneur de la communauté aux yeux d'une population habituée à la parole des religieux de Saint-François, entraient pour beaucoup dans leurs saintes préoccupations.

La mission s'ouvrit vers la mi-juin, et se continua jusqu'au 12 juillet. Nos Pères eurent à souffrir non-seulement du travail incessant des nombreuses confessions et des prédications, mais surtout parce qu'ils se trouvèrent exposés aux intempéries d'une saison vraiment critique,

par le passage brusque et trop fréquent du froid le plus rigoureux à une chaleur excessive. Ce phénomène est tout particulier à la vallée du Niolo, à cause de ses hautes montagnes et de l'enfoncement dans lequel les villages se trouvent situés. Aussi le R. P. Rollerı, bien que doué d'une constitution robuste, m'écrivait-il ces quelques lignes : « Nous sommes rudement éprouvés... Pour mon compte, j'ai été obligé de rester deux jours sans prêcher et presque sans confesser. Un violent catarrhe m'est tombé sur la poitrine, déjà fatiguée par la prédication, avec accompagnement de fièvre. Je vais mieux maintenant, mais je suis aussi épuisé qu'après une maladie de quinze jours. . » Cependant la sainte Vierge, pour l'honneur de laquelle nos Pères travaillaient avec tant d'ardeur et de générosité, ne cessa de les encourager par des succès toujours croissants. Le R. P. Audric, dans une lettre qu'il m'écrivait, après un tableau rapide, mais fort affligeant de l'état moral de cette population, s'écriait, plein de confiance : « Nous espérons que *la Santa* aura pitié de ces pauvres âmes. Le bon Dieu semble avoir des vues particulières sur ce peuple... Hier, dimanche, a eu lieu la communion générale des femmes ; il n'y manquait que celles que nous avons renvoyées à plus tard. Dimanche prochain nous aurons la communion générale des hommes, et le dimanche d'après, une deuxième communion générale de tous les hommes et de toutes les femmes à la fois. Les sermons sont très-suivis, et les habitants sont tout étonnés de comprendre si bien tout ce que les Missionnaires leur disent du haut de la chaire. Le bon Dieu nous donne des forces, car, quoique nous passions toute la journée au confessionnal sans presque avoir le temps de respirer, nous avons des voix de tonnerre. Les bergers qui vivent disséminés au loin sur les hautes montagnes s'ébranlent et viennent gagner le jubilé. » Les Missionnaires ne furent

point déçus dans leurs confiantes prévisions. Celle qui est le refuge des pécheurs leur amenait tous les jours de nouveaux prodigues, repentants et humiliés... Les exercices étaient suivis avec un entrain admirable. Chaque pénitent devenait un apôtre ; et ceux qui avaient longtemps vécu loin de Dieu étaient précisément ceux qui se livraient avec plus de zèle à la recherche des indécis et des pusillanimes. L'église était comble bien avant le dernier signal de la cloche. Les mères qui allaitaient, enlevaient leurs petits enfants au berceau et les portaient à l'église dans leurs bras pour ne pas se priver d'entendre la voix des Missionnaires. Un fait vraiment étrange est que ces innocentes créatures, qui d'ordinaire sont si inquiètes, semblaient être sous l'influence de la grâce ou bien sous l'influence tutélaire de leurs bons anges, tant elles étaient silencieuses ! Nos Pères affirment que pendant le cours de la mission ils ne furent jamais interrompus par les cris de ces petits enfants au maillot.

Les habitants de Casamaccioli avaient l'habitude, durant les belles soirées d'été, assis devant leurs maisons, de prolonger leurs conversations et leurs chants peu chrétiens jusqu'à une heure bien avancée de la nuit. Pendant la mission les conversations furent plus animées que jamais, mais elles étaient dignes des premiers siècles du christianisme. Bien souvent nos Pères, retirés dans leurs chambres, furent ravis d'entendre répéter presque mot à mot leurs sermons par les personnes qui passaient la veillée au-dessous de leurs fenêtres. Les enfants, eux-mêmes, entraînés par l'exemple des parents, suivaient les exercices de la mission avec une régularité parfaite. Généralement on les plaçait dans le sanctuaire. Là, silencieux et attentifs, ces chers enfants se tenaient, les mains jointes, écoutant tout le temps la voix du Missionnaire. Plus d'une fois ils prouvèrent, par des réflexions remar-

quables, combien la notion de Dieu et du culte qui lui est dû était accessible à leurs jeunes intelligences. Un jour, un des Pères, qui était retenu dans la chambre pour débrouiller quelques affaires fort délicates, entendit tout à coup des voix nombreuses dans la rue. C'était une ovation faite par les habitants à une troupe de petits enfants de quatre ou cinq ans, qui avaient eu l'idée de témoigner leur reconnaissance envers les Missionnaires en allant pêcher au fleuve de fort belles truites, qu'ils portaient ensuite triomphalement suspendues par grappes dans leurs petites mains. Le matin avait eu lieu la cérémonie de la bénédiction des enfants; ils avaient donc gagné à leur manière le saint jubilé. Au sortir de l'église ils avaient demandé pardon à leurs parents de toutes les fautes qu'ils avaient pu commettre à leur égard, car les parents leur tiennent la place de Dieu. Si tous ne reçurent pas de cadeaux de fête, c'est que les moyens de leurs parents ne le permirent pas; mais tous du moins reçurent la bénédiction du père et de la mère. Ils étaient heureux; puis, comme animés d'un même esprit, ils s'étaient dit : « Allons pêcher des truites pour les Missionnaires. Nous sommes bien petits, nous n'avons jamais pêché, mais nous avons vu comment on fait; allons, peut-être en prendrons-nous suffisamment pour les leur offrir. » Cela dit, ils s'emparent d'un filet qu'ils traînent à la rivière. Le soir on les vit arriver en procession, chantant un cantique et montrant avec satisfaction leur pêche miraculeuse. Ce fut un événement; les habitants sortaient de leurs maisons; on accourait de toute part; on entourait les petits pêcheurs, qui ne se tenaient pas d'aise en faisant miroiter leurs beaux poissons aux couleurs brillantes et variées. A toutes les questions ils répondaient : « C'est pour les Pères! C'est pour les Pères !... »

Comme les Missionnaires l'avaient annoncé, le 4 juillet

fut le jour de la communion générale des hommes, à laquelle il n'y eut d'absents que les quelques bergers qui ne pouvaient pas laisser leurs troupeaux à l'abandon et qui se succédaient à tour de rôle pour communier en particulier. Enfin, le 11 du même mois, les Pères eurent le bonheur de voir de nouveau la population tout entière s'approcher une seconde fois de la sainte table. Ce seul fait prouve combien la mission avait changé les cœurs ; car, en Corse, les hommes surtout ont un respect si grand, je dirai presque si exagéré pour la sainte Eucharistie, qu'ils croiraient se rendre coupables d'irrévérence envers l'auguste sacrement s'ils communiaient fréquemment. C'est par suite de ce faux principe que l'immense majorité d'entre eux ne s'approchent pas même des sacrements une fois par an ; et, ne faisant rien d'ailleurs pour s'en rendre dignes, ils abandonnent complétement ce pain de vie. Cette double communion générale, dans le court espace de huit jours, fut un triomphe véritable. Ce beau succès n'est dû qu'à l'intervention de la Vierge immaculée, qui a ainsi voulu honorer son sanctuaire. Aussi le digne Curé était dans le ravissement. Jamais il n'avait éprouvé une pareille joie. Dieu avait exaucé ses vœux les plus ardents. — Avant de quitter cette chère population, nos Pères, d'après nos pieux usages, élevèrent une magnifique croix de mission qui perpétuera jusqu'aux générations futures le souvenir de tant de grâces si bien reçues. C'est du pied de cette croix qu'ils adressèrent leurs derniers adieux. Les bons habitants de Casamaccioli, qui, depuis plus de trois semaines, étaient habitués à entendre les Missionnaires, ne pouvaient se faire à l'idée d'une si prompte séparation. Malgré la recommandation réitérée de ne point faire, comme l'on dit ici, d'accompagnement, la population tout entière se mit à suivre les Pères, au chant des cantiques et des

vivat mille fois répétés. Les hommes étaient à cheval ; les femmes et les enfants avaient pris les devants et descendaient la montagne en suivant des raccourcis pierreux et escarpés. Le moment du départ fut vraiment attendrissant. Les adieux les plus touchants, les souhaits les plus sincères furent échangés de part et d'autre. La prière de revenir, les larmes, les regrets, les cris des hommes, des femmes et des enfants, témoignaient assez de la douleur universelle. Les vieillards et les femmes se jetaient à genoux au-devant des chevaux pour recevoir encore une bénédiction qu'ils auraient voulu conserver indélébile dans leurs âmes. Les cavaliers, armés de fusils et de pistolets, déchargeaient leurs armes à bout portant ici et là, au risque de brûler la figure des Missionnaires ou de leur briser le tympan. Les chevaux s'emportaient et couraient à travers la foule agenouillée et, tandis que quelques cavaliers roulaient dans la poussière, nos Pères partaient au galop, se cramponnant à la selle et à la crinière de leur monture, pour ne pas être désarçonnés. La foule suivit à pied et dans un beau désordre jusqu'au bas de la montagne, où elle se rangea au bord d'une rivière qui roule en cet endroit ses eaux tumultueuses; elle salua une dernière fois par ses acclamations les Missionnaires et obtint une dernière bénédiction. Une vingtaine de cavaliers accompagnèrent pendant longtemps les Pères à travers la forêt de Valdoniello. Après quelques heures de marche, ils s'arrêtèrent enfin, s'agenouillèrent pour demander une dernière bénédiction, reçurent ensuite l'accolade fraternelle, crièrent encore une fois : Vivent les Pères ! et s'en retournèrent lentement, non sans regarder souvent derrière eux, pendant que les Missionnaires, au trot de leurs chevaux, se rendaient à Vico.

RETOUR DE MISSION A MURZO.

Nos deux Missionnaires, après s'être reposés quelques jours, repartirent vers la fin du même mois pour faire un retour de mission dans la paroisse de Murzo, située à peu de distance de notre couvent de Vico. — Depuis la mission donnée par eux en 1868, cette population était complétement changée. Les inimitiés avaient disparu et, avec la paix, l'ordre, le bonheur et le progrès avaient fait de ce pays autrefois si malheureux une paroisse modèle. Cependant le jubilé réclamait de nouveau la présence de nos Pères au milieu de cette chère population. M. le Curé m'avait instamment prié de faire en sorte que le retour de mission coïncidât avec la fête de saint Laurent, patron du village. — Je ne puis passer sous silence les motifs qui me pressaient d'envoyer de nouveau nos Missionnaires dans la petite paroisse de Murzo. La commune de Murzo avait souffert trop longtemps des affreux ravages que de longues inimitiés y avaient faits, pour ne pas nous prêter de grand cœur à tout ce qui pouvait contribuer à affermir les heureux effets de la première mission. Considérée sous le double aspect de commune et de paroisse, cette population avait besoin d'encouragement. L'ardeur des passions s'était changée en ferveur chrétienne. Je crus qu'il était de mon devoir d'encourager le mouvement et de le diriger de plus en plus vers le bien. D'ailleurs l'intérêt que nous portons tous à l'excellent Curé de cette paroisse nous imposait une certaine obligation de ne point l'abandonner dans l'accomplissement de ses pieux desseins. Ce jeune Curé est un élève du couvent de Vico; appartenant à une famille très-honorable, il est le neuvième d'une série de prêtres qui, dans cette même famille, se sont transmis l'héritage des vertus sacerdotales. Une parole de lui, dans une circonstance mémorable, le définit parfaitement.

C'était le jour de la clôture de la mission. Les habitants étaient ivres de saint enthousiasme; la procession s'acheminait joyeuse et recueillie vers le lieu de l'érection de la croix. Le Curé cependant était plongé dans une profonde tristesse; des soupirs s'échappaient de son cœur et des larmes inondaient son visage. Le P. Audric, croyant d'abord à un malaise subit, s'offre à lui donner les secours que son état semble réclamer. Mais ce bon prêtre le rassure, affirmant qu'il n'est nullement indisposé. Comme sa pâleur paraissait démentir ses paroles, le même Père s'approche de nouveau et lui dit avec autorité : *Mais enfin, pourquoi cette tristesse, lorsque tout le monde est dans la joie?* Alors le bon Curé, ne pouvant plus retenir son émotion, lui dit en sanglotant : « Mon Père, ce peuple est dans la joie, je le vois ; vous avez réconcilié mes chers paroissiens avec Dieu et avec eux-mêmes; mais conserveront-ils longtemps ces heureuses dispositions? Les verrai-je toujours aussi fervents? J'espère, mais je crains, et c'est ce qui m'afflige au-delà de toute expression. » Le Père lui serra la main avec effusion de cœur, et lui dit : « Courage! Le bon Dieu connaît vos désirs, il bénira votre ministère. Du reste, nous sommes toujours à votre disposition et nous viendrons vous aider toutes les fois que vous ferez appel à notre amitié. » L'engagement était formel... Nous devions le remplir. Il n'était question d'ailleurs que d'un retour de mission; la population attendait avec impatience. Il fallait donner de l'éclat à la fête du village qui se célébrait pour la première fois avec une solennité extraordinaire, car, après de longues années de lutte et de division, la religion seule avec ses fêtes et ses pompes extérieures pouvait contribuer puissamment au bien moral et matériel d'une population qui tend à se relever. M. le Curé, convaincu de cette vérité, travaillait avec ardeur à favoriser l'élan général.

L'église, très-petite, était dénuée de tous ces divers objets dont la vue impressionne si vivement les fidèles et rehausse le culte divin. Le projet d'en construire une plus spacieuse et plus convenable était déjà adopté. Mais en attendant, ces fervents chrétiens, impatients de donner des preuves de leur foi et de leur religion, avaient fait venir du continent une belle statue de saint Laurent ; ils s'étaient constitués en confrérie et voulaient célébrer la fête de leur saint patron avec toute la pompe et toute la dévotion dont ils étaient capables. Un retour de mission dans des circonstances aussi favorables devait naturellement produire les heureux résultats que notre vénéré fondateur s'était proposés, lorsque sous l'inspiration d'en haut il traçait les saintes règles qui nous régissent. Aussi nos Pères Rolleri et Audric retournèrent avec joie au milieu de ces bons habitants, qui leur avaient procuré de si douces consolations pendant la mission prêchée par eux sept mois auparavant. Les exercices furent suivis avec la même ferveur qu'autrefois, et chacun s'empressa de recourir au sacrement de pénitence pour se disposer à célébrer dignement la fête par une bonne et fervente communion. L'avant-veille de la clôture le R. P. Audric m'écrivait ces quelques lignes : « Il est près de minuit, tout dort dans la nature, mais les âmes de Murzo veillent. La fête de saint Laurent préoccupe vivement tous les esprits et tous les cœurs. Chacun s'efforce d'apporter son tribut de foi et de bonne volonté pour fêter le mieux possible le grand patron de la paroisse. Les avenues et la place de l'église sont bordées de mâts vénitiens reliés entre eux par des guirlandes de fleurs et de feuillages. Une toile immense recouvre la place devant l'église pour que le grand nombre d'étrangers qui ne pourraient pas pénétrer dans l'interieur, vu l'exiguïté du local, puissent être à l'abri des rayons du soleil. Très-probablement

nous célébrerons les saints mystères en plein air. On attend l'autorisation d'élever un autel provisoire sous la tente. Veuillez, mon révérend Père, mettre le comble à notre joie en venant vous-même rehausser de votre présence cette fête, unique dans les annales de Murzo. Il s'agit d'honorer le plus possible la statue d'un saint qui renouvellera par ses grâces, et peut-être par des miracles la paroisse placée sous son patronage. »

Cette fête en effet fut splendide. Elle a donné lieu à un concours extraordinaire qui prend chaque année des proportions croissantes. La foule accourue des pays environnants fut grandement édifiée de voir la ferveur avec laquelle s'accomplirent les diverses cérémonies de cette sainte journée.

Au temps de la primitive Eglise, alors que tous les chrétiens ne faisaient qu'un cœur et qu'une âme, après la célébration des saints mystères, les fidèles fraternisaient ensemble et resserraient entre eux les liens de la charité par de saintes agapes; à Murzo on fit de même. Chaque chef de famille, ayant fait préparer un repas de fête, tint à honneur d'inviter à sa table le plus grand nombre d'étrangers possible. Si tous ne tuèrent pas le veau gras, c'est que tous n'en eurent pas le moyen, mais bien certainement tous sacrifièrent le plus beau mouton du troupeau. Je dois ajouter que tout se passa convenablement et saintement. Aussi, lorsque le signal de la cloche appela de nouveau les fidèles à la procession, chacun courut se ranger sous l'étendard sacré. Alors cette foule, qui un instant auparavant s'était livrée aux saints transports d'une joie que la dévotion rend si expressive, défila gravement, récitant des prières et chantant les louanges du saint dont la statue portée en triomphe dominait la foule recueillie. Pendant le trajet, les mères de famille s'avançaient respectueusement au-devant de la statue du saint

et jetaient à pleines mains, non point des palmes, comme les populations de la Judée sur les pas du Sauveur, mais du riz, du blé et d'autres céréales qui sont l'aliment et le soutien des pauvres gens de la campagne. C'était un acte de foi et de confiance que ces pieuses femmes faisaient en l'honneur du saint qui, par son attitude, semblait supplier le Ciel de répandre sur ce peuple et sur ses champs les bénédictions spirituelles et temporelles. Une escouade d'hommes armés de fusils accompagnait la procession, faisant feu tout le temps. Les voix graves d'un nombreux clergé unies à celles du peuple, le murmure de la prière publique, la cloche sonnant à toute volée, les bruyantes détonations: tout cela remuait les cœurs, excitait la ferveur et formait un harmonieux concert de louanges, auquel sans doute le ciel dut applaudir. Tous ceux qui eurent le bonheur d'assister à cette fête s'en retournèrent édifiés et ravis. Murzo n'était plus le théâtre des divisions et des vengeances, mais une paroisse de chrétiens fervents, dignes de réjouir l'Eglise, si outragée dans ces temps de libertinage et d'impiété. Depuis cette époque le concours des fidèles, à l'occasion de la fête de saint Laurent, grandit toutes les années. Notre saint père le Pape a accordé une indulgence plénière en faveur de ceux qui se disposent à célébrer cette fête par la réception de la sainte Eucharistie, et c'est toujours un Père de Vico qui prêche le panégyrique.

MISSION DE SALICE.

Il est en Corse une contrée enfermée dans un cercle de hautes montagnes dont les noirs sommets, dentelés et couronnés de pins gigantesques, semblent opposer une barrière infranchissable aux étrangers qui veulent y pénétrer. Cette contrée, c'est le Cruzini, qui compte de nombreux

villages. L'aspect en est grandiose et sévère. Là où la hache n'a pas abattu les forêts, le pin, le chêne et l'arbousier poussent vigoureux et serrés, entrelaçant leurs branches et harmonisant les teintes diverses de leurs feuillages. Mais où la main de l'homme a voulu exercer son empire, la nature semble avoir été frappée de mort.

Plus des trois quarts du territoire sont en friche ou n'offrent qu'un aspect désolant. Ce n'est qu'aux alentours des habitations que les terres ont reçu une certaine culture. Dans ce pays les missions sont rares, et pour y trouver le souvenir de la visite d'un Missionnaire il faut quelquefois remonter à plus de trente ans. Le chef-lieu de canton, Salice, est un village beaucoup plus important par sa position et sa petite bourgeoisie que par le nombre de ses habitants. C'est là que nos Pères furent appelés à donner la mission. De grandes difficultés les y attendaient. L'homme ennemi, pour jeter l'ivraie de la discorde et pour allumer le feu de la vengeance n'attendit pas que le champ des âmes fût ensemencé du bon grain de la parole et arrosé des sueurs apostoliques. Ayant habilement disposé ses moyens, il tenta dès le commencement d'étouffer la divine semence... Déjà les élections, toujours ardentes et passionnées dans notre île, avaient entretenu pendant longtemps une grande surexcitation dans les esprits, et cette fièvre électorale n'était pas encore entièrement éteinte lorsqu'un fâcheux événement répandit de nouveau le trouble dans le pays, et cela juste au moment où nos Pères entraient dans la paroisse. C'était le 15 août, jour bien cher à tout cœur chrétien, mais c'était aussi la Saint-Napoléon.

Un certain nombre d'étrangers venus des divers pays du Crusino s'étaient rendus au chef-lieu de canton et, comme d'habitude, ils avaient célébré cette fête nationale par de copieuses libations. Une rixe avait éclaté et

deux hommes du village avaient été grièvement blessés. Aussitôt la population s'était rangée en deux camps, et une quarantaine de fusils étaient prêts à faire feu pour venger le sang versé. Un massacre était imminent. Cependant les étrangers se retirèrent, les hommes du pays se calmèrent et les blessés furent portés chez eux. C'est alors que nos Pères firent leur entrée solennelle au milieu de cette population en proie à une agitation facile à comprendre. Durant ce temps l'ennemi obtenait un autre triomphe.

Les Corses, malgré certains vices héréditaires qui dénotent des passions vives et ardentes, ont conservé pendant des siècles des mœurs pures et sévères. Ici le scandale public est généralement flétri par les populations et combattu très-efficacement par les mesures de rigueur que l'Eglise a prises contre ceux qui le donnent. Les concubinaires sont frappés d'excommunication *ipso facto*, et ce châtiment atteint les complices et les fauteurs. Lors donc qu'un chrétien, bravant les peines spirituelles portées contre lui, entre dans la voie du scandale et se met en famille sans faire bénir son union, c'est toujours un événement qui affecte péniblement l'opinion publique, surtout dans les petites localités. Or ce fut précisément lorsque les Missionnaires, selon le cérémonial de l'ouverture de mission, recevaient des mains du Curé la croix qui doit attirer toutes les âmes à Jésus-Christ qu'un jeune homme disparaissait du village avec une jeune fille qu'il ne pouvait cependant pas épouser, soumis qu'il était à la loi militaire.

Cet événement, déjà si déplorable en lui-même, prenait un caractère de gravité exceptionnelle en ce qu'il mettait un bon nombre de parents dans l'impossibilité morale de faire leur mission. Malgré tous ces obstacles, la mission réussit parfaitement. Dès les premiers jours, matin et soir l'église se remplissait de fidèles avides d'entendre la pa-

role de Dieu; et, en peu de temps, là où l'iniquité avait régné, surabondait et triomphait la grâce.

Une lettre écrite du théâtre de l'action me fit comprendre une fois de plus que l'œuvre des missions est toujours soutenue par la promesse: *Dominus dabit verbum evangelizantibus virtute multa,* et que les obstacles sont souvent des signes avant-coureurs d'une moisson abondante.

Voici ce que m'écrivait le P. Audric: « Jusqu'ici nous avons bien travaillé, c'est-à-dire beaucoup. Le diable a fait des siennes pour faire manquer la mission, mais en vain. Je ne vous parlerai pas des douze concubinaires publics qui portent bien haut l'étendard du scandale. Ils ne sont que comme des chardons qui dépassent les autres plantes dans un champ abandonné. Je ne vous parlerai pas non plus du grand nombre de naissances illégitimes; pour vous en donner une idée je n'aurais qu'à vous citer le fait qui s'est passé l'année dernière à l'occasion du tirage. Sur vingt-huit conscrits, vingt-trois étaient enfants naturels. Quoique retranché dans une position aussi formidable, le démon ne se croit pas en sûreté. Une heure avant notre arrivée le pays de Salice était ensanglanté par une bataille qui aurait pu avoir les plus tristes conséquences. Cependant le bien se fait. Un des blessés a été marié par nous sur son lit de douleur avec la femme qu'il entretenait depuis longtemps; le jeune soldat s'est séparé de celle qu'il avait enlevée, huit mariages sont déja bénits, un autre se fera mardi prochain et deux autres attendent les dispenses de Rome. Voilà les résultats obtenus contre les scandales publics.

« Dimanche dernier a eu lieu la communion des femmes; elle a été vraiment édifiante. Dans quelques jours nous aurons celle des hommes. On croit que deux ou trois seulement resteront éloignés des sacrements. Les habitants sont étonnés du changement qui s'est opéré dans la

paroisse. Tous bénissent notre présence parmi eux et promettent de changer de vie. Notre santé est excellente. Nous sommes très-bien traités par M. le Curé. »

En effet, le vénérable prêtre qui a si bien soigné nos Pères, tout en contribuant puissamment lui-même à la réussite de la mission, est un ecclésiastique distingué que Mgr Casanelli d'Istria avait placé à la tête de cette paroisse pour la régénérer.

Les sentiments exprimés dans une de ses lettres, après la mission, démontreront combien surabondait le cœur de ce bon Prêtre qui avait été envoyé dans cette paroisse pour y renverser le règne de Satan, pour y détruire le péché et pour y édifier la vertu. *Evertere, et curare, et perdere, et iterum ædificare* (Eccl.).

Voici cette belle lettre, digne de rester dans les annales comme un monument de vénération et de sympathie envers notre chère Congrégation :

« Monsieur le Supérieur,

« Si l'étendue de la reconnaissance doit se mesurer sur l'excellence du bienfait, il me sera impossible d'acquitter jamais celle que j'ai contractée envers le couvent de Vico, si Dieu ne se charge pas de le faire à ma place. Ma gratitude doit être d'autant plus vive, monsieur le Supérieur, que je sais que vous n'avez pas accueilli des demandes de paroisses assez importantes, et qui offraient même certains avantages au profit de votre maison, afin de pouvoir obtempérer à celles qui vous avaient été faites par des paroisses pauvres et d'une moindre population, mais qui avaient un besoin plus pressant d'une mission. Salice était de ce nombre.

« Les bonnes pensées viennent d'en haut, et il faut reconnaître, monsieur le Supérieur, que Dieu, qui dans sa miséricorde n'avait pas encore condamné ma paroisse,

malgré ses crimes, vous a inspiré de destiner à la mission de Salice les deux zélés et éloquents apôtres qui l'ont entièrement renouvelée. Depuis que je suis prêtre, je n'ai pas éprouvé d'émotions plus douces que celle que j'ai ressentie en distribuant le pain de vie à tous mes paroissiens réconciliés avec leur Dieu qu'ils avaient outragé à la face du soleil. Onze mariages bénits ou à bénir ont été le fruit de cette mission. Je n'ai jamais vu un spectacle pareil à celui dont Salice a été le théâtre pendant les quinze jours du Jubilé. Tout travail avait été suspendu. Depuis le matin jusqu'au soir on ne voyait que des personnes, les unes assiégeant les confessionnaux, d'autres faisant des chemins de croix, d'autres assises près des deux portes de l'église, attendant l'heure des instructions, ou trouvant de l'attrait à rester près du lieu où ils avaient recouvré la paix du cœur. Maintenant, monsieur le Supérieur, que, grâce à votre coopération efficace, grâce aux sueurs abondantes des deux Pères infatigables, le sillon est ouvert, maintenant qu'il est béni, j'espère que la moisson demeurera abondante et digne des bénédictions qu'elle a reçues, et des espérances qu'elle fait concevoir. J'en vois déjà les signes certains dans l'assiduité que montrent tous les jeunes gens, de quatorze à trente ans, à suivre tous les soirs les explications que je leur donne, pendant une heure, sur le symbole, etc. Si je ne devais pas voir Monseigneur à l'occasion de la retraite pastorale, je lui aurais écrit pour lui rendre compte de la mission de Salice et en même temps pour le remercier humblement d'avoir doté son diocèse de fervents religieux dont le zèle et le dévouement pour les âmes sont une leçon permanente pour les prêtres aussi bien que pour les fidèles. C'est assurément une belle gloire pour la congrégation des Oblats de Marie immaculée de s'étendre, quasi dès son berceau, dans

le monde entier pour consoler la foi partout où elle souffre, la défendre partout où elle combat, et faire briller son flambeau partout où sa lumière s'est éteinte et sa chaleur refroidie... il suffit d'assister une fois aux travaux de quelques-uns de ses membres pour présager les miracles de conversion que cette Congrégation est appelée à opérer.

« Agréez l'hommage du profond respect et de la vive gratitude avec lesquels je suis, monsieur le Supérieur, votre très-humble et très-reconnaissant serviteur, PANZANI.»

Lors de la retraite pastorale qui eut lieu immédiatement après, Sa Grandeur fut si touchée du récit que ce digne ecclésiastique lui fit, qu'elle crut devoir mettre les Oblats de Vico à l'ordre du jour, et pressa chaleureusement MM. les curés de s'adresser souvent aux bons Pères Oblats pour faire évangéliser leurs paroisses. Cette récompense et ce haut témoignage ranimèrent de plus en plus le zèle de nos deux Missionnaires, qui ne tardèrent pas de se rendre dans une paroisse beaucoup plus importante pour se livrer aux mêmes travaux, et y obtenir les mêmes résultats.

MISSION DE CALCATOGGIO.

La grâce du Jubilé remuait profondément les âmes. Les curés, ne pouvant suffire à la tâche, demandaient de toutes parts les Missionnaires, et, à mon grand regret, je n'avais que deux Pères disponibles pour un travail si important. Cependant le zèle des PP. ROLLERI et AUDRIC, loin de faiblir sous le poids des fatigues, semblait au contraire se retremper à chacune de leurs missions. La paroisse de Calcatoggio, qui compte sept cent cinquante habitants environ, avait demandé et obtenu la mission

pour le mois de septembre. Nos Pères s'y rendirent avec bonheur.

Les obstacles n'étaient pas les mêmes ici que dans les autres missions, mais un ennemi non moins redoutable les attendait : la force d'inertie. Habitués à voir leurs efforts couronnés de succès, nos Pères furent rudement éprouvés en voyant le peu d'empressement que la population montrait pour les exercices de la mission. Deux semaines s'écoulèrent avant que je reçusse des nouvelles. Enfin le P. Audric m'écrivit : « Voilà deux semaines que nous combattons, et nous ne savons pas où nous en sommes. Les premiers jours, quelques femmes seulement et un très-petit nombre d'hommes venaient aux sermons et encore! leur tenue indiquait une légèreté bien affligeante. Calcatoggio est assurément la paroisse la moins accessible aux impressions religieuses. La communion des femmes a eu lieu, mais un grand nombre a manqué à l'appel. Les hommes, depuis quelques jours seulement, semblent prendre goût aux exercices, et y viennent en plus grand nombre. Un grand obstacle, sans parler des nombreux cabarets où une jeunesse folle se perd dans l'ivresse et le jeu, c'est le malaise qui existe entre la population et la force armée. On en est arrivé à un état violent de représailles, en sorte que toutes les semaines il y a trente ou quarante individus qui sont forcés de comparaître devant la justice de paix pour des contraventions vexatoires. Les agents de la force publique sont dans l'exaspération, et les habitants le sont davantage.

« Très-probablement nous serons obligés de prolonger la mission, car, lors même que nous obtiendrions une communion générale, faite à la hâte et sans préparation sérieuse, elle ne suffirait pas pour régénérer une paroisse comme celle-ci, où l'animosité, le blasphème et le mépris du saint jour du dimanche sont chose commune. L'église

paroissiale est vaste et très-ingrate. La prédication nous épuise, nos forces diminuent de jour en jour, et nous aurons bien de la peine à supporter les dernières fatigues. »

Ces tristes nouvelles me firent craindre un instant pour la santé de nos Pères et pour le résultat de la mission lorsque la maison de Vico reçut un précieux renfort dans la personne du R. P. Tamburini, qui nous arrivait de Rome pour faire partie de notre petite colonie. Ce bon Père était tout disposé à consacrer ses forces à l'œuvre des missions. J'écrivis donc à nos deux Missionnaires pour leur annoncer la bonne nouvelle et leur offrir du secours. Mais déjà la grâce surmontait les obstacles, mettait en fuite l'ennemi du salut, et délivrait les âmes du joug tyrannique des passions. Une autre lettre, que m'écrivit le R. P. Audric quelques jours après, en était la preuve évidente. Voici en quels termes le bon P. Audric s'exprime :

« Depuis dimanche les confessions des hommes n'ont pas cessé un instant. Plusieurs attendent des journées entières à l'église sans pouvoir passer. L'auditoire est complet, et le plaisir que nous éprouvons d'être entendus et compris redouble notre ardeur et nous donne de nouvelles forces. Sur six ménages mal assortis, nous en avons déjà cinq qui se préparent à recevoir la bénédiction nuptiale. Nous espérons donc une moisson abondante. J'ai communiqué votre chère lettre au R. P. Rolleri. Il est d'avis qu'à la rigueur nous pourrons venir à bout de notre travail sans avoir recours au zèle du bon P. Tamburini, qui doit avoir bien besoin de repos. Cependant, veuillez remercier ce bon Père du zèle vraiment fraternel qu'il nous a témoigné. »

Cette lettre, qui me consola beaucoup, me fit comprendre que la grâce allait frapper de grands coups, et que la population était gagnée. En effet, les Missionnaires

ayant passé la première période qui fut un temps d'épreuve, de durs labeurs et de larmes : *Euntes ibant et flebant, mittentes semina sua*, tout à coup ils virent que le bon grain avait germé, qu'il grandissait rapidement dans les âmes, et leur offrait une moisson abondante. Ce beau résultat leur rendit la joie et la santé. Ils étaient heureux, puisque cette fois encore ils étaient du nombre de ces fortunés ouvriers qui : *Venientes... venient cum exultatione, portantes manipulos suos.*

Après la cérémonie de la communion générale, le R. P. Rolleri m'écrivit ces quelques lignes : « Notre mission touche à sa fin ; ce matin a eu lieu la communion générale des hommes qui a été très-imposante et très-édifiante. Le bon résultat nous dédommage amplement des peines, des fatigues et des ennuis sans nombre que nous y avons rencontrés. »

Le peu de temps que nos Pères demeurèrent encore dans cette paroisse fut employé à prêcher et surtout à glaner. Les femmes, entraînées par l'exemple, s'empressèrent de réparer leur première négligence en s'approchant des sacrements. Treize personnes seulement résistèrent à la grâce.

Le dernier jour fut un véritable triomphe pour la religion et pour ses zélés ministres. La brillante illumination qui vint terminer cette journée était vraiment comme un reflet de la gloire du ciel. Les habitants, ne pouvant plus contenir la joie de leurs âmes, se réunissent sur la place de l'église, allument un grand feu, et entonnent un cantique qui est souvent interrompu par un immense cri de : *Vive la Religion ! Vivent les Pères Missionnaires !* Les cloches sonnent à toute volée. L'église, le presbytère, le village tout entier semblent tressaillir d'allégresse au milieu des nombreuses et bruyantes détonations. Enfin, les Pères sont priés de bien vouloir prendre part à la joie univer-

selle en se joignant à la foule. Ne pouvant guère résister aux pressantes sollicitations de M. le curé et des notables, nos Pères se rendent à ce désir. A leur apparition tout le monde se découvre ; les acclamations retentissent avec plus d'enthousiasme, et ne sont interrompues que lorsque certain poëte de renom demande la permission de lire à haute voix une charmante pièce de vers composée en l'honneur de la mission et de ceux qui l'ont prêchée. Pendant ce temps l'énorme battant de la cloche, qui sans doute était trop violemment agité, se détache et vient tomber comme la foudre au milieu d'une foule compacte et serrée sans blesser personne. Enfin nos Pères se retirent, et chacun rentre chez soi le cœur satisfait et bénissant le bon Dieu des joies pures qu'il accorde à ceux qui font quelques sacrifices pour le servir et pour l'aimer. Le lendemain la population tout entière suivit les Missionnaires jusqu'à l'embranchement où nos Pères devaient prendre la voiture. La diligence n'était pas encore arrivée. Un des notables de la localité récita une longue et belle poésie italienne à laquelle le R. P. Rolleri, supérieur de la mission, répondit par quelques paroles émues qu'il puisa dans son cœur reconnaissant. La diligence arriva enfin, et nos Pères, après avoir donné à chacun leur croix à baiser, montèrent en voiture et partirent, au milieu des acclamations de tout ce bon peuple, attristé de voir s'éloigner les Missionnaires qui leur avaient fait tant de bien.

MISSION D'ALBITRECCIA.

A peine nos Pères commençaient-ils à goûter les douceurs de la vie de communauté, qu'une demande collec-

tive de trois curés réclamait le P. Audric pour évangéliser trois paroisses limitrophes, toutes bien importantes : Albitreccia, Urbalacone et Guarguale. D'une part je savais combien le bon P. Audric avait besoin de repos, mais la lettre que je venais de recevoir était pressante. MM. les curés, d'accord entre eux sur l'époque de l'ouverture de leur jubilé, me priaient instamment de leur envoyer le R. P. Audric, et, en cas de refus, ils se disaient forcés de recourir aux Pères Franciscains, qui, non loin de là, ont une communauté nombreuse. Je crus d'abord qu'il était de mon devoir de ménager les forces de ce bon Père en le privant, cette fois, de se prodiguer au salut des âmes; mais il me fit des instances si pressantes, que je craignis de lui faire trop de peine en le condamnant à un repos forcé, surtout lorsqu'un champ si vaste s'offrait à son zèle. Longtemps j'hésitai, mais enfin je le laissai libre de faire selon l'inspiration de Dieu. Le Père, ne se possédant plus de joie, me demanda la bénédiction, et partit à la conquête des âmes. La première paroisse qu'il devait évangéliser était Albitreccia, village qui compte près de six cents âmes, et qui est renommé dans les annales de la Corse par les scènes de vengeance dont il a été le théâtre il n'y a pas vingt ans.

Le R. P. Audric était déjà connu, car il y avait prêché le jubilé de 1865, et c'est précisément à cause des merveilles que la grâce avait opérées à cette époque, que le curé et ceux des paroisses environnantes tenaient à l'avoir, dans l'espoir d'être témoins de nouveaux prodiges. Hélas! cette fois le Missionnaire avait devant lui un laps de temps trop limité : quinze jours seulement pour une paroisse si importante, et dans laquelle il devait rencontrer tant d'obstacles !

Ce fut le 9 octobre que, par un temps affreux et sous une pluie torrentielle, la population tout entière se ren-

dit processionnellement et à une grande distance à la rencontre du Missionnaire. Celui-ci, à cheval, gravissait lentement la montagne, lorsque tout à coup, levant les yeux, il aperçut sur le sommet tout un peuple ayant à sa tête le Curé revêtu du surplis et de la chape ; ces braves gens, rangés sous leur croix et leur bannière, attendaient patiemment, quoique trempés jusqu'aux os, en chantant le *Miserere* qu'ils recommençaient sans cesse. Aussi, tout en pressant le pas de son cheval, il se recommandait humblement à Notre-Seigneur, à notre bonne et immaculée Mère, à saint Joseph et aux anges gardiens de la paroisse pour obtenir la grâce de se dévouer corps et âme au salut de ces chères âmes. Arrivé sur le plateau, il reçut la croix des mains du zélé pasteur, qui pleurait d'émotion en revoyant son ancien ami. Il bénit tout le peuple prosterné, et rentra avec la procession dans l'église où, quoique bien fatigué et tout ruisselant, il monta en chaire pour ouvrir les exercices. Cependant, sous cette tranquillité apparente, l'orage grondait sourdement dans les âmes. Et si, à l'arrivée du Missionnaire, l'impression de la première mission se réveillait et causait une certaine joie mêlée d'espérance, les esprits n'en étaient pas moins en proie à un affreux désordre et aux plus violentes passions. Une première lettre que m'écrivit le P. Audric à la date du 16, fait connaître la triste position de cette paroisse :

« La mission ne va pas... En 1865, la mission d'Albitreccia me coûta beaucoup d'efforts, mais enfin elle fut merveilleuse. Une partie du bien qu'elle produisit existe encore..., mais depuis ce temps, le démon de la discorde s'est établi dans cette pauvre paroisse avec toute la puissance que la haine et la vengeance peuvent lui donner. Plusieurs propriétaires ont eu des arbres coupés, des chevaux et autres bestiaux tués ; ce que la main des mal-

faiteurs épargne, l'incendie l'atteint et le détruit. Ajoutez à tout cela l'arrivée dans le pays d'un trop fameux personnage dont la seule présence inspire la terreur. Les élections générales ont fait beaucoup de mal. Deux partis se sont formés, et les rancunes sont profondes et implacables. Il y a quelques jours, un vieillard contraignait son propre fils à comparaître devant la justice pour avoir cueilli, en passant, deux fruits de sa propriété. Je pourrais vous citer bien des traits de ce genre.

« Ce qu'il y a de plus fâcheux, c'est que, au milieu de cette tempête, les principes les plus élémentaires de notre sainte religion ont fait naufrage. Il y en a plus de vingt, plus de trente qui m'ont osé dire : « Bah ! après la mort, il n'y a plus rien. Dieu, l'âme, l'enfer, ce sont des fables « inventées par les prêtres. »

« M. le Curé a été attaqué pendant la nuit : une pierre lancée du dehors par la fenêtre a atteint son lit. Le dimanche suivant, à minuit, le même attentat se renouvelait. Depuis plus de trois ans les hommes ne se sont plus approchés des sacrements, pas même au temps pascal. A peine trois vieillards ont surnagé au naufrage général et se sont tenus fortement attachés à cette planche de salut. Enfin je prêche de mon mieux. L'auditoire est nombreux ; les hommes ne manquent pas, mais presque tous me disent qu'ils ne peuvent pas se confesser, attendu qu'ils feraient des confessions mauvaises. Les femmes, elles-mêmes, ne font plus de pâques depuis deux ans, et un grand nombre d'entre elles sont obstinées autant que les hommes. Lorsque M. le curé m'a demandé pour évangéliser sa paroisse, il croyait fermement que j'aurais pu obtenir les mêmes résultats qu'autrefois. Hélas ! mes péchés sont la seule cause de l'obstination de ce peuple. Si la mission ne réussit pas, c'est moi qui suis le principal coupable. Je ne me plaindrai donc pas de l'insuccès ; je reconnais trop claire-

ment que je suis un serviteur inutile. Ce qui m'encourage pourtant, c'est de voir le zèle avec lequel MM. les curés me prêtent leur concours. Pour ma part j'ai donné aujourd'hui quatre-vingts absolutions. Ma santé se maintient, grâce aux soins du bon Curé, qui me traite en véritable frère, et qui s'efforce de m'encourager de toutes les manières. Ce digne Prêtre et aimable confrère a fait son jubilé avec une ferveur toute sacerdotale. Oh ! quel charmant caractère !... C'est surtout lorsqu'il parle du *pied poilu* (le diable) que M. le Curé est ineffable. Ce *pied poilu* est cause de tout et se fourre partout. On dirait qu'il l'a vu et qu'il connaît toutes ses ruses. Un soir il arrive au presbytère tout soucieux ; il se met à table sans dire mot. Il semblait plongé dans une tristesse profonde : « Qu'avez-vous donc, monsieur le Curé ? Faites-nous part de vos soucis. — Je ne vous les cacherai pas, me répondit-il. Je suis consterné et c'est vous, mon Père, qui êtes la cause de mes plus graves appréhensions : vos sermons, en général, plaisent beaucoup, mais vous avez fortement déplu à quelqu'un qui est trop puissant pour qu'il ne se venge pas. — Quel est donc ce mécontent ? repris-je. M. le maire ?—Non. — Peut-être M. A.? — Non plus... Ce quelqu'un, c'est le *pied poilu.* » Et tous de rire, en disant que la Vierge immaculée pourrait bien mettre encore une fois le diable à la raison. Je m'aperçois, mon cher Père, que le temps passe. Je m'arrête donc. Vous ne sauriez vous faire une idée de l'état des habitants d'Albitreccia. Priez pour moi, et faites beaucoup prier pour la mission. »

Connaissant tout ce que le cœur du P. Audric renferme de sensibilité et craignant les excès auxquels son zèle pourrait l'entraîner, je lui écrivis pour le consoler, je l'engageai à prendre quelques jours de repos avant de commencer sa deuxième mission ; et enfin je lui signifiai de

renoncer absolument à la troisième. Voici quelle fut sa réponse: un vrai chef-d'œuvre de finesse diplomatique :

« Albitreccia, 21 octobre.

« Je reçois à l'instant votre chère lettre datée du 17 courant, dans laquelle vous m'ordonnez deux choses: 1° de prendre quelques jours de repos après cette mission; 2° de renoncer à la troisième.

« D'abord je vous remercie, bien cher Père Supérieur, de l'affection que vous me témoignez en me prescrivant le repos nécessaire. Mais, permettez-moi de vous faire observer que la mission que je prêche doit être considérée comme un véritable repos, puisque je puis me reposer, malheureusement, tous les jours jusqu'à six heures du matin et que je ne confesse jamais après dix heures du soir. La raison en est que nous sommes cinq confesseurs, ce qui ne m'est arrivé dans aucune autre paroisse. Vous le voyez, le travail n'est pas écrasant. Quant aux quelques jours de repos que vous m'ordonnez de prendre avant de commencer ma seconde mission, vous voudrez bien avoir la charité de m'en dispenser, car j'aurais honte! Je n'ai jamais fait si peu de chose. Je sens que je pourrais faire beaucoup plus, si les circonstances s'y prêtaient tant soit peu. Et après cela vous m'ordonnez encore de me reposer; mais ce serait une pénitence si dure, que je ne puis pas croire que vous ayez l'intention de me l'imposer. Aussi je crois obéir pleinement aux intentions véritables dont votre cœur est animé pour le bien, en me rendant utile à Urbalacone dès que j'aurai achevé.

« Vous me dites également de renoncer à la troisième mission. J'obéis de tout cœur, et je ne m'éloignerai jamais de la voie que me tracera l'obéissance. Cependant je crois faire acte de bon religieux en vous faisant connaître l'état des choses.

« La seconde mission sera sans doute bien difficile, mais c'est une paroisse qui ne compte que deux cent vingt habitants. Je ne serais plus Missionnaire si je n'avais pas honte d'un travail si minime. D'autant plus que les obstacles que je dois y rencontrer diminueront de beaucoup le travail des confessions. En effet, plusieurs propriétaires sont détenteurs de biens ecclésiastiques dont ils se sont emparés injustement après le Concordat ; ils ne peuvent donc être admis aux sacrements. Notre bon P. Luigi, de sainte mémoire, qui y était venu prêcher il y a quelques années, n'a pas pu les convertir. Menacé même d'être arrêté et conduit par les gendarmes comme calomniateur public, il fut contraint de fuir et de secouer la poussière de ses souliers en signe de malédiction contre ces âmes aveugles et endurcies. Qu'y ferai-je moi-même ? peut-être moins encore ! Tout ce que j'ambitionne, c'est d'avoir le sort de saint Etienne. Mais enfin, si cela ne vient pas, comme c'est probable, ce ne sera pas le travail non plus qui m'épuisera. Et après une mission pareille vous m'ordonnerez de me reposer encore ? Oh ! oui... me reposer *à l'ombre de mes lauriers !!!* Ne serais-je pas un lâche ? Non, l'honneur même de la maison demande une réparation. Guarguale, paroisse de quatre cent cinquante habitants, est là qui me tend les bras comme à dessein, et vous voudriez que je la repoussasse ? Tout me porte à croire que j'aurai là-bas de grandes consolations. J'en ai la conviction intime. J'espère que Dieu ne me laissera pas partir sans voir le triomphe complet de sa grâce, et vous voudriez vous opposer au grand bien qui s'y fera ? Oh ! de grâce, ne vous laissez pas entraîner par un sentiment d'affection exagérée, surtout pour quelqu'un qui ne le mérite que très-faiblement et qui se porte à merveille.

« Je dois ajouter que le Curé de cette dernière paroisse a toujours compté sur moi, qu'il a déjà fait des dépenses,

qu'il a préparé ses ouailles à bien profiter de la mission et qu'il ne pourrait plus obtenir un autre Missionnaire. Lui manquer de parole dans une pareille circonstance et après avoir été si bien aidé par lui dans les missions précédentes, ce ne serait pas seulement le mécontenter, ce serait lui faire tort, ce serait une injustice.

« En résumé, voilà une petite réflexion que je vous soumets bien humblement, croyez-le. Je me porte beaucoup mieux que lorsque je suis arrivé. Qu'il me soit donc permis de mener rondement mes trois missions de suite. Il me restera toujours assez de temps pour me reposer au couvent. Vous savez bien que huit jours me suffisent et que quinze me fatiguent. Soyez donc sans crainte. Permettez-moi d'achever mon ouvrage. Je vous en serai reconnaissant. Ma mission va beaucoup mieux que je ne l'espérais d'abord. Il y a actuellement un grand mouvement dans la paroisse. A force de cérémonies, d'industrie et de coups d'Etat, le feu sacré s'est allumé dans un bon nombre de cœurs endurcis. Si la mission n'avait été envoyée que pour ceux-là, je la regarderais comme un grand bienfait. Le bon Dieu me donne des forces physiques et morales au-dessus de mes moyens. Je combats et je vis! Vivre! Ah! douce parole! L'on ne vit pas toujours. Moi surtout, j'ai besoin de vivre. En mission je vis et je voudrais toujours y être. M. le Curé me charge de vous offrir l'hommage de son profond respect, et me prie de vous dire qu'il gardera toujours au fond de son cœur des sentiments de vive reconnaissance pour la préférence que vous lui avez accordée en m'envoyant dans sa paroisse. Mes salutations fraternelles à tous les Pères et Frères et agréez pour vous-même l'hommage du filial et sincère attachement, etc. »

Il n'en fallait pas tant pour me forcer la main. Dieu soutenait visiblement notre Missionnaire. J'étais satisfait

de toutes les nouvelles qu'il me donnait. J'eus donc bien garde de le contrarier. Personnellement j'enviais son sort, je m'identifiais avec lui et je priais Notre-Seigneur qui lui avait inspiré le *velle* de lui accorder également le *perficere*...

Enfin une lettre très-flatteuse de M. le Curé vint mettre le comble à ma joie en m'assurant que le P. Audric avait conduit avec vigueur l'œuvre de la mission et que Dieu avait béni son zèle en lui accordant un grand nombre de conversions. Je ne puis résister au désir de publier cette lettre, après en avoir retranché toutefois quelques expressions trop flatteuses.

« Albitreccia, 26 octobre.

«Mon Révérend Père Supérieur, je vous prie tout d'abord de vouloir bien agréer mes humbles remercîments pour la préférence que vous avez daigné m'accorder en envoyant dans ma paroisse le bien cher et si pieux P. Audric. Vous m'avez envoyé un homme selon le cœur de Dieu et aussi selon mon cœur. Merci ! mille fois merci !

« Maintenant permettez-moi de vous donner un court aperçu des résultats de la mission. Cet excellent religieux, avec cette éloquence du cœur que la religion seule peut donner, a fait pleuvoir sur mon peuple les plus abondantes bénédictions célestes. Sa parole tout évangélique a remué des cœurs plus durs que les rochers, en proie à des inimitiés sanglantes et à des dissensions de partis acharnés. Je puis dire qu'au sein de ma paroisse le P. Audric a été un Evangile vivant, il a arraché au démon un très-grand nombre d'âmes et il les a rendues dignes de Dieu et de sa gloire éternelle. Puisque ce Père fait tant de bien, oh ! je prierai sans cesse pour que Dieu lui accorde une longue vie et le comble de ses plus douces consolations.

«Le retour d'un homme, que sa conduite avait fait déporter à Cayenne, a ravivé dans ma paroisse des souvenirs terribles et y a rallumé des haines invétérées. Aussi je considère le renouvellement et la conversion de mon peuple comme un véritable miracle.

«Les femmes ont toutes profité du jubilé; les hommes également, à l'exception de vingt-quatre qui ont fourni la dîme du diable. Ce nombre est quelque chose sans doute, mais, sur une population de six cents âmes, en proie à tant de misères, ce n'est pas extraordinaire. Notre consolateur, le R. P. Audric, est parti avant-hier dimanche, à trois heures de l'après-midi, emportant avec lui nos cœurs, la seule récompense digne de son zèle. Quoique mes paroissiens et moi-même nous fussions préparés au pénible moment de la séparation, quand le moment fut venu, nous fûmes saisis d'une douleur profonde, nous répandîmes d'abondantes larmes. Nos trois grandes cloches furent impuissantes à couvrir les vivat et les détonations sans nombre que tout mon peuple reconnaissant faisait éclater en l'honneur du Missionnaire. C'était un véritable jugement dernier! Vieillards et jeunes gens, femmes et enfants, tous nous avons voulu l'accompagner par des chemins à peine praticables jusqu'aux extrêmes limites de ma paroisse. Nous aurions bien voulu le suivre jusqu'à sa nouvelle mission, mais le Père nous ayant instamment priés de retourner sur nos pas, j'ai obéi, en ordonnant toutefois à une cinquantaine d'hommes armés de fusils de faire escorte au Missionnaire, pour faire comprendre à la paroisse voisine combien nous savions apprécier le bien que cet envoyé de Dieu a opéré parmi nous. Je lui promets de lui faire de fréquentes visites pour m'édifier toujours davantage et pour satisfaire la dévotion d'un grand nombre de mes paroissiens qui m'accompagneront volontiers, attendu qu'ils brûlent du désir de

recevoir encore une fois la sainte Communion de sa main.

« Veuillez agréer, etc.

« F. Filippi, Curé d'Albitreccia. »

C'est ainsi que le bon Dieu récompensait l'humilité, le zèle et la persévérance.

MISSION D'URBALACONE.

Dès que le missionnaire, accompagné d'une nombreuse cavalcade, fut arrivé sur une hauteur d'où l'on aperçoit de loin, semblable à un nid d'aigle, le village d'Urbalacone, une décharge de cinquante coups de fusil annonça aux habitants de cette paroisse la bonne nouvelle de l'arrivée du Missionnaire. A ce signal les petites cloches de l'église, aux sons aigus et discordants, se mettent en branle et invitent les fidèles à se réunir en procession. Le Missionnaire et son escorte entonnent un cantique, et continuent leur marche en descendant dans la vallée qui les sépare du village. Sur le versant opposé, la procession d'Urbalacone se déroule pareillement en serpentant le long des sentiers de la montagne, tantôt disparaissant sous de sombres feuillages, tantôt reparaissant avec ses bannières, et toujours chantant *le Miserere*. Enfin, dès que les habitants des deux paroisses se trouvent en présence, la première cérémonie de la mission a lieu sous un berceau de verdure que la nature elle-même avait dressé. Le Missionnaire reçoit la croix des mains du Curé et, avec ce signe sacré de notre Rédemption, il bénit le peuple au milieu d'un silence profond et solennel. Mais tout à coup une troupe de mousquetaires

improvisés fait une décharge générale, et continue par des feux de file à faire tressaillir la montagne. Cette réception, unique dans l'histoire des réceptions de Missionnaires, produisit à peu près l'effet d'une attaque imprévue de Kabyles... Les chevaux, épouvantés, ahuris, se cabrent et s'élancent dans toutes les directions ; les femmes, les enfants fuient en désordre comme on fuit devant une armée qui vous surprend. Mais peu à peu les rangs se rétablissent ; la procession reprend sa marche, remonte la montagne en invoquant la protection des saints, et se rend à l'église, où le Père Missionnaire, en présence des deux populations réunies, improvise un sermon d'ouverture. Ce ne fut qu'à une heure très-avancée de la nuit que les bons Albitréçois qui avaient accompagné leur missionnaire, s'en retournèrent au village en chantant leur cantique favori en l'honneur de la très-sainte Vierge.

De grands obstacles et de grandes consolations caractérisent cette seconde mission, dans laquelle Dieu s'est plu de manifester tout à la fois et sa grande miséricorde et sa grande justice. Quelques années auparavant, le R. P. Luigi, de sainte mémoire, avait été chargé de donner la mission dans ce pays ; mais ses efforts se heurtèrent contre des difficultés insurmontables. Après quinze jours de prédications et ayant à peine réconcilié avec Dieu un tiers des habitants, il fut contraint de se sauver, menacé qu'il était par M. le maire et par le conseil municipal d'être arrêté et conduit par la gendarmerie à Sartène. Depuis cette époque, il y avait eu de nouveaux assassinats, et les inimitiés étaient toujours sourdes, menaçantes, terribles. Tous ces obstacles enflammèrent de zèle le P. Audric, qui se mit à prêcher comme un chevalier du Christ, sans peur et sans reproche. Un instant il crut que tout était perdu. Plusieurs ne venaient pas aux sermons; mais enfin, après une semaine de com-

bat et de travail, il eut le bonheur de voir toutes les femmes, une exceptée, et plus des deux tiers des hommes s'approcher de la sainte Table.

Cependant le Père n'était pas satisfait. Vingt-six hommes avaient manqué à l'appel de la grâce. Mais Dieu lui réservait une consolation d'un nouveau genre. Après l'évangile de la messe de communion, pendant que le Missionnaire adressait à la foule recueillie une chaleureuse et tendre exhortation, on entendit des voix nombreuses qui retentissaient au loin dans la campagne. Peu à peu les voix se rapprochaient, et déjà l'on pouvait reconnaître l'air d'un cantique. Le Père prête l'oreille, il est ravi ! c'est un chœur bien nourri de voix d'hommes qui chantent avec entrain les louanges de Marie qu'il leur avait apprises durant l'exercice de la mission précédente. Tout à coup la porte de l'église s'entr'ouvre, et une compagnie de braves Albitréçois, suivis de leur Curé, pénètrent deux à deux, envahissent le sanctuaire et se placent dans le chœur. Ils venaient prendre part à la communion générale. Ces braves gens s'étaient confessés à leur Curé, et étaient partis au point du jour pour faire au Missionnaire cette douce surprise. Que l'on juge de la joie du P. Audric en revoyant ces fervents chrétiens qui venaient fraterniser avec ceux d'Urbalacone pour rehausser leur fête et participer à leur bonheur ! Il loua leur piété, et les pria d'accepter la place de ceux qui avaient refusé de se rendre au banquet divin ; à l'exemple des saints qui occupent dans le ciel les siéges restés vacants après la chute des anges apostats.

Le soir même, le P. Audric devait ouvrir sa troisième mission dans la paroisse de Guarguale. Il n'avait donc pas de temps à perdre. A une heure après-midi, il réunit pour la dernière fois la population à l'église, et prêcha son dernier sermon de clôture, qui fut tout à la fois une

bénédiction pour les bons et une prédiction terrible des châtiments qui allaient fondre sur les coupables. Impossible de décrire ce qui se passa dans l'âme du Missionnaire durant ce dernier exercice... Profondément affligé de voir que, sur une population de deux cent vingt âmes, un si grand nombre avaient, cette fois encore, résisté à la grâce, et, se transportant en esprit au chevet du lit sur lequel le R. P. Luigi expirait, il crut voir ce saint Missionnaire lever les yeux au ciel, et prier une dernière fois pour ces pécheurs endurcis qui l'avaient si indignement outragé quelques jours avant sa mort dans cette mission qui fut la dernière de sa vie.

Alors, dominé par un sentiment profond de crainte pour ces malheureux obstinés, le Père monte en chaire... Mais son cœur bat avec tant de violence, qu'il demeure quelques instants sans pouvoir respirer. Puis, s'abandonnant aux transports d'une juste et sainte indignation, d'une voix de tonnerre il annonce des châtiments terribles dont Dieu va frapper les coupables. Il exclut ces derniers de la bénédiction qu'il accorde à ceux qui se sont convertis... L'auditoire est ému et frappé d'épouvante. Les hommes pâlissent, les femmes éclatent en sanglots, et à certains moments plusieurs d'entre elles poussent des cris d'effroi... Mais, bien loin de se laisser interrompre, le Missionnaire, s'adressant à ces dernières : « Pleurez, s'écrie-t-il, oui, pleurez sur vos maris et sur vos enfants... » Puis il donne ses derniers avis, et s'élève avec force contre certains riches propriétaires qui, abusant de leur influence, profanaient audacieusement le saint jour du dimanche en forçant les pauvres habitants à travailler en masse sur leurs terres. Enfin il annonce qu'il n'élèvera point comme souvenir de mission la croix du Dieu crucifié pour notre salut. En effet, cette croix, qui devait être un monument de la victoire

remportée par Jésus-Christ, ne pouvait point couronner un résultat rendu très-incomplet par la résistance opiniâtre d'un grand nombre. « Non, s'écrie-t-il, Jésus-Christ, conquérant des âmes, ne peut pas arborer ici cette croix, monument pacifique du triomphe de la grâce et de la justice, qu'il voulait élever parmi vous. Je déclare ennemi de Jésus-Christ et de sa sainte croix tous ceux qui n'ont pas voulu déposer dans le sein de la divine miséricorde le fardeau de leurs iniquités. Si le plus grand nombre de ceux qui ont refusé d'accomplir leurs devoirs les plus sacrés viennent se réconcilier avec Dieu pendant la mission qui commence ce soir même à Guarguale, je reviendrai bénir cette croix, sinon, elle restera à terre comme un monument de honte éternelle contre les impies. L'on saura alors dans toute la Corse que la croix victorieuse du monde n'a pas pu être élevée parmi vous, et que dans ces parages on ne voit nulle part ce signe sacré de notre salut étendre ses bras secourables pour bénir vos moissons, vos familles, vos champs et vos héritages. » Dieu qui avait mis sur les lèvres du Missionnaire les paroles qu'il voulait faire entendre à son peuple, ne tarda pas à les sanctionner par des faits qui resteront gravés dans la mémoire de plusieurs générations. Qu'il me soit permis d'en relater quelques-uns. Ils prouveront une fois de plus la vérité de ces paroles : *Qui vos spernit, me spernit*, etc. Dans la journée du dimanche qui suivit le départ du Missionnaire, un riche propriétaire, voulant braver publiquement les menaces qui étaient tombées du haut de la chaire contre les profanations du dimanche, fit appel à la bonne volonté de ses concitoyens à l'effet de transporter une énorme pierre qui devait servir à son moulin. Cette proposition révolta les habitants. Quelques-uns lui firent même de sages remontrances et refusèrent absolument de prendre part au travail. Une vingtaine

d'hommes seulement, recrutés en partie d'étrangers et en partie de ceux qui s'étaient abstenus de prendre part à la mission, se prêtèrent d'assez bonne grâce à cette profanation. La pierre fut donc portée à l'endroit désigné, mais comme on ne pouvait descendre au moulin que par un sentier détourné, on déposa un instant la pierre sur le seuil de la maison. Le propriétaire, se croyant déjà à bout de son dessein, se montra généreux, et versa copieusement à boire à tous ses hommes. Tout à coup, pendant que ceux-ci trinquaient joyeusement ensemble, l'énorme pierre, perdant l'équilibre, tombe de tout son poids dans la maison, enfonce le plancher, et roulant dans le moulin, entraîne avec elle et ruine sous son poids tout ce qu'elle rencontre sur son passage. En voyant cela, chacun se dit tout épouvanté : *Digitus Dei est hic! Digitus Dei est hic...* et s'en retourne, sinon converti, du moins très-impressionné. Ce trait imprévu et providentiel ne fut cependant qu'un premier avertissement... Quelques jours plus tard, le propriétaire mourait subitement sans avoir le temps de se réconcilier avec Dieu. Dans l'espace de quelques mois, plusieurs de ceux qui n'avaient pas profité de la mission avaient eu le même sort. L'un d'entre eux qui avait été pressé vivement par le Missionnaire de s'approcher du sacrement, tombait frappé de deux coups de fusil, par lesquels un de ses amis lui logeait quatre balles dans la poitrine. Il mourut presque subitement sans donner aucun signe de repentir. L'extrait d'une lettre que m'écrivit M. le Curé de cette paroisse, achèvera de donner une idée exacte des impressions profondes que cette courte mission a laissées dans les âmes.

« Urbalacone, 22 novembre 1869.

« Si la voix du P. Audric n'a pas trouvé de l'écho dans tous les cœurs, ce n'est pas sa faute. Sa parole douce et

pénétrante était bien capable d'émouvoir les cœurs les plus endurcis. Mais dans ma paroisse, sur laquelle plane la vengeance divine, le grand obstacle est la restitution des biens ecclésiastiques. Malheureusement l'homme se dépouille difficilement des biens mal acquis. Cependant la mission a porté ses fruits. Ceux qui ont eu le malheur de ne pas s'approcher des sacrements sont tellement humiliés, qu'ils n'osent plus me regarder en face. Plusieurs d'entre eux m'ont promis de se confesser à Noël. Le Jubilé prêché dans ma paroisse par le R. P. Audric a donc eu un grand succès. Le nom de ce bon et pieux Missionnaire vivra éternellement dans le cœur de tous ceux qui ont eu le bonheur de l'entendre et de profiter de sa parole sainte. Plus tard j'espère vous donner des nouvelles bien consolantes. En attendant, je recommande mes paroissiens à vos bonnes prières pour que la malédiction du Ciel, dont je vois déja les terribles effets, s'éloigne de nous et que les pécheurs endurcis reviennent à de meilleurs sentiments. »

« J'ai l'honneur d'être, etc. »

MISSION DE GUARGUALÉ.

Cette belle mission a été assurément une de celles qui ont le plus consolé le P. Audric. Dans cette paroisse il y avait, comme partout ailleurs, des esprits aveuglés par les passions, des cœurs endurcis par l'habitude, des natures presque indomptables. Les ressentiments, les inimitiés, la vengeance y faisaient de grands ravages. Quinze jours étaient à peine écoulés depuis qu'un homme avait eu la poitrine traversée d'une balle. Mais l'heure de la grâce avait sonné. En Corse, les missions sont très-pénibles. Il faut que les Missionnaires soient doués d'un grand zèle, d'une

volonté énergique et d'une santé à toute épreuve pour faire face à tout. Mais aussi les consolations sont abondantes ; la récompense est toujours en proportion du travail. C'est pourquoi j'aime à citer les lettres de nos Pères, écrites du théâtre même de leurs travaux apostoliques. C'est dans cette correspondance intime que se révèlent toutes les difficultés des œuvres accomplies par eux. Voici ce que m'écrivait le R. P. Audric le soir même de l'ouverture de sa troisième mission :

« Il est onze heures du soir. J'aurais grande envie d'aller me coucher, mais je ne puis résister à l'envie que j'ai de vous écrire, parce que je sais combien vous vous intéressez au bien qui se fait en mission. Cette journée a été pour moi vraiment écrasante. Après avoir passé la nuit à entendre les confessions et à réconcilier, j'ai dû prêcher à la messe de la communion générale. A midi j'ai encore prêché longuement pour la clôture de la mission. Après, je suis monté à cheval et, arrivé ici, j'ai dû prêcher le sermon d'ouverture avant de pouvoir prendre un instant de repos. Je suis donc un peu *maté*. A part les rebelles à la grâce, toute la population d'Urbalacone, *juvenes et virgines, senes cum junioribus*, m'ont accompagné jusqu'à ma nouvelle mission. Le seul danger pour moi était d'écraser sous mon cheval les vieillards, les femmes et les enfants, qui marchaient en foule à mes côtés par des chemins étroits où l'on aurait eu de la peine à marcher seul. Une nombreuse cavalcade commandée par M. le Curé, ainsi que la nombreuse et brave compagnie des Albitréçois ayant à leur tête l'intrépide Curé M. Filippi, m'ont fait les honneurs du voyage en chantant des cantiques et en tirant force coups de fusil. Les habitants de Guargualé, impatients de recevoir le Missionnaire, sont venus à ma rencontre à une grande distance... Ce qui m'a été d'une grande utilité, car, outre l'avantage de faire une bonne

procession de pénitence à pied, tête nue et portant une assez grande croix ; comme je devais prêcher devant un auditoire composé de fidèles qui avaient déjà assisté à l'ouverture de deux autres missions, j'avais besoin de me recueillir pour ne pas me répéter. J'ai l'espoir que la mission fera beaucoup de bien. Ma santé est excellente et je suis infiniment heureux de la consacrer tout entière au salut des âmes. Vivent les missions !... Que ne durent-elles toujours !... Je bénis à chaque instant MM. les Curés de m'avoir demandé et vous, mon Révérend Père, de m'avoir permis d'entreprendre un travail qui est si riche en consolations de toutes sortes. »

Une mission, entreprise avec tant de dévouement et sous de si heureux présages, ne pouvait que réussir. Aussi le concours fut général et constant. Tous les soirs, à la sortie des exercices, les fidèles défilaient silencieux et recueillis pour ne pas perdre les impressions que la parole de Dieu avait produites dans leurs âmes. Les femmes sortaient les premières et, un flambeau à la main, elles cheminaient en chantant le beau cantique italien sur l'Enfant prodigue :

Figlio, deh ! torna ò figlio,
Torna al tuo Padre amante :
Ahi ! quante volte, Ahi quante !
Io sospirai per te.

Les hommes, qui suivaient, répétaient cette belle strophe en guise de refrain. L'église est assez éloignée du village et, grâce à la douceur du temps, malgré la saison d'automne, la sortie de l'exercice principal de la mission était une véritable procession nocturne. Le Père était accompagné de la même manière, tous les soirs, jusqu'au presbytère. Mais, avant de se disperser, la foule stationnait longtemps encore sous les fenêtres jusqu'à ce que

plusieurs cantiques fussent achevés. Les exercices se terminaient à une heure très-avancée de la nuit. Ensuite le repas, la récitation du saint office, et toujours quelques autres occupations relatives à la mission, mettaient le pauvre Missionnaire dans la pénible nécessité de se coucher très-tard. Et pourtant le matin, avant l'aurore, les fidèles entouraient déjà le presbytère et chantaient sous les fenêtres un cantique à la sainte Vierge, que le silence de la nuit rendait plus poétique et plus attendrissant. C'était le *Benedicamus Domino*. Le Père s'éveillait alors. Les cloches sonnaient à toute volée, le doux nom, le nom harmonieux de Marie Immaculée résonnait à son oreille et réjouissait son cœur. Le sommeil n'était plus possible. Il se levait en grande hâte, faisant généreusement le sacrifice de son repos, et se rendait à l'église, où l'appelaient les intérêts de la gloire de Dieu et du salut des âmes. De si heureuses dispositions devaient nécessairement attirer les plus abondantes bénédictions du Ciel.

Aussi, quelques jours après, le R. P. Audric commençait une de ses lettres par ces mots: « Conversion admirable! Ferveur ravissante! Ceux qui depuis longtemps vivaient dans les alarmes et n'avaient jamais pu se résoudre à pardonner, venaient humblement supplier le Missionnaire d'avoir pitié d'eux, de les aider à faire une bonne confession et de leur indiquer le moyen de rendre leur conversion durable et définitive. Les enfants eux-mêmes, mus par un sentiment de zèle qui surpassait l'affection de la chair et du sang, priaient respectueusement leurs parents de ne plus vivre comme des excommuniés. Quelques-uns même poussèrent le zèle jusqu'à menacer leur père de ne plus s'asseoir à leur table s'ils ne se confessaient pas. Les hommes abandonnaient les travaux des champs et employaient leurs journées à faire à genoux le chemin de la croix, la visite au saint Sacrement et autres exer-

cices de piété. Plusieurs devinrent de véritables apôtres. Ils allaient de maison en maison, exhortant les plus difficiles à se convertir. Ils les suppliaient avec larmes de jeter un voile sur le passé, d'accorder un généreux pardon à leurs ennemis et de profiter des grâces du bon Dieu. Oh ! comme ils étaient heureux lorsqu'ils pouvaient amener au Missionnaire une brebis égarée qu'ils appelaient malicieusement un bon petit mouton ! Enfin arrivèrent les beaux jours de la réconciliation et de la communion générale. Le repentir et l'amour accompagnèrent ces fortunés convives à la table sainte. La joie, l'espérance, le bonheur furent leur récompense... Cependant sept ou huit jeunes gens de vingt à trente ans étaient restés oubliés et inaperçus, comme de rares épis de blé après une abondante moisson. Pour résister ainsi au puissant entraînement d'une mission comme celle qui venait d'avoir lieu, il fallait être bien insensible ! Dieu pourtant, qui emploie toujours un langage conforme à la nature de ceux dont il veut guérir les cœurs, Dieu sut attirer à lui ces quelques endurcis, par la vue de tout un peuple dans l'ivresse de la joie et du bonheur. Après le chant du *Te Deum*, qui termine toujours le dernier exercice de la mission, la population se mit en devoir de fêter dignement ce jour à jamais mémorable dans les annales de la paroisse. Chacun comprenait le sens de cette parole de nos livres saints : *Hanc diem Deus omnipotens vertit in gaudium, unde et celebrate eam cum omni lætitia* (Esther). Les femmes entassèrent une énorme quantité de bois et en formèrent deux gigantesques pyramides qui égalaient en hauteur la grande croix de mission. Dans chaque maison, les fenêtres étaient merveilleusement préparées pour l'illumination, au moyen d'un grillage dont chaque losange retenait un petit lampion suspendu. Les vitres étaient couvertes de dessins variés, parmi lesquels on pouvait lire,

en caractères lumineux, de pieuses inscriptions en l'honneur de Jésus, de Marie, de la mission et du Missionnaire. Dès que la nuit survint, tout le village s'illumina comme par enchantement. L'église, la maison du riche, la maison du pauvre étaient sans distinction éblouissantes de lumière. Le peuple sortit dans les rues; les enfants, se réunissant par groupes, commencèrent à chanter des cantiques; les femmes en firent autant. Les hommes, après avoir fourbi leurs armes, et rempli leurs cartouchières, se rendirent au presbytère, demandant à grands cris que le Père voulût bien allumer le feu de joie en l'honneur de la mission et de la croix. M. le Curé, muni d'un cierge, se rendit avec le Missionnaire au lieu indiqué. La foule se pressait autour d'eux, faisant retentir les airs de leurs joyeuses acclamations; chacun voulait parler au Missionnaire; tous voulaient lui témoigner leurs sentiments de reconnaissance et d'affection. Enfin on arriva à la croix; les hommes, armés de fusils, se rangèrent autour d'elle, décrivant un large cercle et contenant la foule. Le Missionnaire s'avança en compagnie des ecclésiastiques et, ayant approché des deux pyramides son cierge allumé, la flamme s'élança rapide jusqu'au sommet et éclaira longtemps le village comme en plein jour. Au même instant commença la fusillade, qui par sa continuité formait comme une ceinture de feu et de fumée autour du vaste incendie. La crépitation du foyer jointe à celle des mousquets, le son des cloches, les chants de tout ce peuple qui célébrait à l'envi les miséricordes du Seigneur, les cris mille fois répétés de « Vive la religion! vive Pie IX! vive Jésus-Christ! vive la croix! » tout cela était fait pour inspirer une animation religieuse, communicative et croissante. Ce n'était là pourtant que le premier acte de cette fête nocturne. Le village n'était plus ce groupe de maisons dont

les murailles, en plein jour, trahissaient la pauvreté : c'était une cité resplendissante, chaque maison était un palais étincelant. Tout à coup le P. Audric est emporté par la foule qui s'est saisie de sa personne, malgré les efforts de MM. les Curés, qui essayent en vain de le retenir. Bon gré, mal gré, il faut que le Père parcoure les rues du village, qu'il consacre par sa présence cette fête incomparable. Enlevé par des bras robustes, auxquels l'enthousiasme donne une vigueur plus qu'ordinaire, le P. Audric est porté en triomphe par la foule devant chaque maison, partout où brille l'illumination. Parfois un orateur improvisé obtient un instant de silence et prononce une certaine allocution, à laquelle le Père ne peut s'empêcher de répondre par quelques bonnes paroles. Alors les cris de « Vive le Missionnaire! vive la Vierge Immaculée! » retentissent de toute part.

Impossible de décrire ce qui se passait en ce moment dans la population de Guargualé. L'enthousiasme de ce peuple réconcilié avec Dieu avait quelque chose de si enivrant, que les quelques jeunes gens qui ne s'étaient pas approchés des sacrements et qui à cause de cela étaient restés enfermés chez eux, furent attendris jusqu'aux larmes et, tombant à genoux, pleurèrent longtemps dans le secret de leur maison. Eux-mêmes en firent l'aveu au Missionnaire le lendemain.

Le jour suivant, en effet, la population tout entière se rendit de très-bonne heure à l'église pour y entendre une dernière fois la messe du Missionnaire et pour l'accompagner ensuite jusqu'au village d'Urbalacone, où l'on savait que le Père devait faire la cérémonie de l'érection de la croix. Après les préparatifs du départ, un des notables du pays prononça un dernier discours d'adieu, auquel le P. Audric répondit pour remercier ces bons habitants de toutes les preuves d'attachement qu'ils

lui avaient prodiguées; puis il leur donna une dernière bénédiction. Enfin, le Père se disposait à monter à cheval lorsque les pauvres récalcitrants, humiliés et confus, vinrent se jeter à ses pieds et lui demander pardon : « Nous sommes bien malheureux, disaient-ils en fondant en larmes. Veuillez croire, cher Père, que nous aussi nous porterons dans nos cœurs le souvenir ineffaçable de cette mission, qui sera pour nous un aiguillon et un remords salutaire jusqu'à la tombe; si nous ne nous sommes pas confessés, c'est que nous ne pouvions pas le faire; mais nous promettons devant Dieu et en présence de notre Curé, de ne plus blasphémer, de sanctifier le saint jour du dimanche et de nous disposer à recevoir la sainte Communion le jour de Noël. » Ces promesses étaient sincères, elles furent en partie fidèlement accomplies. Six mois après, le vénérable Curé de cette paroisse m'écrivait que, depuis la mission, il n'avait pas entendu proférer un seul blasphème et que ses paroissiens conservaient toute leur première ferveur. Enfin le Missionnaire partit à cheval, escorté d'une nombreuse cavalcade et précédé de la population qui marchait à pied en chantant des cantiques. Le voyage fut long et pénible, mais pas un ne retourna en arrière. Vers une heure de l'après-midi ils arrivèrent près d'Urbalacone. A leur approche les cloches du village se mettent en branle; les habitants accourent avec des cordes et des madriers pour élever la grande croix qui gisait à terre. En moins d'une heure la croix fut élevée et solidement fixée. Alors le Missionnaire, s'étant revêtu du surplis, la bénit et adressa à la foule une chaleureuse exhortation, après laquelle les cris de « Vive Jésus-Christ! vive la croix! vive la paix! » souvent répétés retentirent au loin dans les vallées et les montagnes.

La tâche si difficile que le R. P. Audric s'était imposée étant achevée, il eut hâte de continuer son voyage pour

revenir au sein de sa chère communauté. Pendant quelques instants il y eut une confusion étrange. Tous, hommes, femmes et enfants, voulurent embrasser une dernière fois le crucifix du Père Missionnaire et lui souhaiter un heureux voyage, se recommander à ses prières et le prier de revenir une autre fois encore. Le Père, escorté du bon abbé Filippi et de dix cavaliers seulement, était déjà bien loin que les deux populations réunies criaient toujours : «Vive notre Père!» en agitant leurs mouchoirs en signe d'adieu. Arrivé à Albitreccia le soir, le P. Audric redescendit la montagne à minuit, toujours en compagnie du fidèle ami l'abbé Filippi, pour prendre la voiture qui passe à Grossetto à trois heures du matin. C'est le 17 au soir que nous eûmes la consolation de le voir arriver au milieu de nous après une longue absence, mais tout rayonnant de joie et de santé, demandant et ayant sans doute grandement besoin de se reposer quelques jours au sein de la communauté pour s'y retremper dans l'esprit de sa vocation et s'y préparer à prêcher prochainement le jubilé dans l'importante ville d'Ajaccio en compagnie du R. P. Rolleri.

MISSION DE SARI D'ORCINO.

Pendant que le R. P. Audric se livrait aux travaux dont je viens de parler, les RR. PP. Rolleri et Tamburini donnaient un retour de mission à Sari, chef-lieu de canton de onze cents âmes. Cette importante paroisse avait été évangélisée sept mois auparavant par les RR. PP. Rolleri et Audric, durant quatre semaines, avec des résultats très-consolants. Il n'entre pas dans le cadre que je me suis tracé de revenir sur les merveilles opérées dans cette première mission ; il suffit de dire qu'à cette épo-

que, trois hommes seulement, tous étrangers au pays, se refusèrent aux invitations de la grâce ; la presse se fit l'interprète de la satisfaction générale, et Mgr Casanelli exigea de moi un rapport détaillé de ce qui s'était passé là, afin d'en conserver le souvenir dans les archives du diocèse.

Ce fut le 22 octobre de la même année, que les RR. PP. Rolleri et Tamburini retournèrent à Sari pour y prêcher l'indulgence du jubilé. Leur apparition fut saluée par une explosion de joie universelle, et bientôt leurs confessionnaux furent envahis. La communion générale des femmes ne le céda en rien à celle de la première mission. Elles s'y trouvaient presque toutes; mais des raisons qu'on ne pouvait pas absolument trouver mauvaises, empêchèrent un bon nombre d'hommes de profiter de la présence des Missionnaires. La cueillette des châtaignes, le cuvage du vin nouveau et surtout les travaux de labour, dans les vastes champs qui s'étendent au loin jusqu'au golfe de Sagona, en retinrent plusieurs éloignés des instructions et des sacrements. Les deux tiers environ surent allier le soin des intérêts temporels avec celui des intérêts spirituels. Nos Pères eurent donc lieu de bénir la divine Providence d'avoir pu, en dépit des circonstances les plus défavorables, faire encore tant de bien à cette population tout à fait digne d'intérêt.

Pendant ce retour de mission à Sari, un grand deuil venait fondre sur nous et sur le diocèse tout entier. S. G. Mgr X.-T.-Raphaël Casanelli d'Istria, évêque d'Ajaccio, insigne bienfaiteur de la communauté et de la congrégation, rendait son âme à Dieu dans notre couvent de Vico, le 12 octobre 1869, par suite d'une paralysie de la moelle épinière. Mgr Casanelli, nommé évêque le 28 juin 1833, préconisé le 30 septembre et sacré à Auch le 8 décembre de la même année, avait pris possession

de son diocèse le 25 mars 1834. Ce n'est pas ici le lieu de dire tout ce que ce digne évêque a opéré de grand dans le diocèse d'Ajaccio, malgré les difficultés de tous genres qu'il y rencontra.

MISSION D'AJACCIO.

La ville d'Ajaccio se divise en deux grandes paroisses. La première, qui est celle de la cathédrale, comprend tous les quartiers de l'ancienne cité ; la seconde, dédiée à Saint-Roch, se compose des faubourgs et compte une population de six mille âmes.

En 1869, le digne curé de cette dernière paroisse eut la pensée de s'adresser aux Missionnaires de Vico pour les prédications du jubilé. Je réunis les Pères, afin de me concerter avec eux sur les moyens d'assurer à ce nouveau genre de travail tout le fruit désirable. Ils furent d'avis que je devais accepter, mais à condition qu'au lieu d'envoyer un seul Père, selon la teneur de la demande, j'en enverrais deux et ferais prêcher une véritable mission. Cette résolution ne fut point du goût de tout le monde, dans le public ; cependant M. le Curé adopta parfaitement notre manière de voir, et ne se laissa point ébranler par les réflexions plus ou moins judicieuses auxquelles elle donnait lieu ; il fixa l'ouverture du jubilé au 23 novembre et sa continuation jusqu'à la fin de décembre.

Les proportions trop restreintes de l'église avaient toujours été la cause principale de l'éloignement des fidèles. Il n'en fut pas ainsi durant le jubilé, grace à la mesure prise par nos Pères et qui consistait à convoquer les paroissiens par catégories successives.

A l'issue des vêpres, ils ouvrirent solennellement les saints exercices en présence d'un grand concours de fidèles, attirés par la curiosité, probablement autant que par la foi. La première impression ne fut pas aussi défavorable que plusieurs s'y étaient attendus. La simplicité et la vigueur tout apostolique dont la parole des Missionnaires était empreinte, captivaient l'attention et touchaient les cœurs bien plus que n'auraient pu faire des discours étudiés. C'était la prédication austère des vérités du salut : prédication d'autant plus pénétrante et populaire qu'elle était plus dépouillée d'artifice.

La première semaine fut consacrée aux fidèles de la classe aisée. Malgré le mauvais temps, l'église se remplissait tous les jours de ce qu'il y avait de plus distingué dans la paroisse. Le dimanche suivant eut lieu une première communion générale des femmes, nombreuse et édifiante. Ce premier résultat ne passa point inaperçu, et la mission de Saint-Roch devint tout à coup le sujet des plus bienveillantes appréciations.

La deuxième semaine fut consacrée aux classes ouvrières. L'exercice se fit le soir à une heure assez avancée pour que tout le monde en pût profiter. Dès le premier jour l'église fut envahie par une foule avide d'entendre la parole de Dieu. La tribune, la sacristie, les abords extérieurs de l'église regorgeaient de fidèles. C'est que le peuple, dans son bon sens et la franchise de son langage, est, plus qu'on ne croit, capable de saisir les nuances, d'apprécier ce qui convient, et d'appeler les choses par leur vrai nom : tandis qu'il réservait à d'autres le nom de *prédicateurs*, il donnait à nos Pères celui de *Missionnaires* (*Missionanti*). Pendant toute la semaine, l'église était remplie d'une foule compacte bien avant l'heure des exercices ; et il en eût été de même quand le local se fût trouvé trois fois plus spacieux. Le dimanche suivant eut

lieu la deuxième communion générale de femmes, beaucoup plus nombreuse que la première.

Le moment était venu de s'attaquer aux hommes.

Comme d'habitude, ceux-ci n'étaient pas nombreux à la sainte table ; d'après nos renseignements, il fallait remonter à une époque antérieure de cinq ans pour trouver une communion de cinquante hommes. Or, c'était précisément en vue de faire un peu de bien aux hommes que nos Pères avaient embrassé avec joie cette œuvre du jubilé. Convaincus que le moyen d'attirer les hommes était de leur proposer des réunions spéciales, nos Pères, malgré de très-respectables et bienveillantes observations, annoncèrent aux fidèles que pendant quinze jours les exercices se feraient exclusivement pour les hommes. A cette nouvelle les femmes se récrièrent amèrement, comme l'on pense bien ; quelques ecclésiastiques mêmes crurent devoir engager les Pères à ne pas risquer le succès certain pour l'improbable, faisant observer que si les hommes venaient à faire défaut, ce serait un échec préjudiciable au salut des âmes. Au fond, nos Pères étaient très-préoccupés ; mais bientôt ils eurent lieu de constater que l'inspiration à laquelle ils avaient obéi venait de Dieu.

A l'heure indiquée, l'église se remplit d'hommes de tout âge et de toute condition. On y voyait confondus dans un même cœur et une même foi nombre d'anciens officiers avec des ouvriers en habit de travail ; des professeurs du Lycée et de riches négociants avec de simples bateliers. Inutile de dire que tant de bonne volonté à se rendre à l'église était accompagnée d'une bonne volonté non moins grande à se laisser impressionner par les exercices qui s'y accomplissent. Quand les hommes font une chose ils la font bien, et quand ils se donnent à Dieu c'est tout de bon. Avant et après la prédication,

écoutée avec une visible avidité, avant et après la bénédiction du saint Sacrement reçue dans le recueillement le plus parfait, cette assemblée d'élite s'enthousiasmait d'elle-même en chantant, d'une voix unanime, les cantiques de mission, le *Parce Domine...*, le *Miserere...* On ne pouvait rien désirer de plus, le succès était complet : tous les soirs l'église se remplissait de la même manière ; tous les dimanches plus de cent hommes s'approchaient de la sainte Table avec une ferveur ravissante.

En résumé, nos Pères eurent quinze ou seize cents communions de femmes, trois cents communions d'hommes. Sur ce dernier chiffre il est à remarquer qu'un grand nombre de jeunes gens, appartenant à l'Ecole normale, au Lycée ou à d'autres institutions, après s'être confessés à la mission, firent la communion dans les chapelles de leurs établissements respectifs.

M. le Curé, extrêmement satisfait de ce résultat, m'écrivait la lettre suivante à la date du 7 septembre 1870 :

« Il m'est bien doux de vous exprimer toute la reconnaissance que je vous dois pour le bien opéré dans ma paroisse par vos saints Missionnaires. Pleins de zèle et de charité, ces bons Pères se sont appliqués, avec une ardeur tout apostolique, à faire connaître et aimer notre commun Maître : qu'ils en soient toujours bénis ! Dieu a fait fructifier leurs travaux. Aussi, c'est avec bonheur que je viens réjouir votre cœur de supérieur et de prêtre, en vous annonçant que leurs efforts ont été couronnés des résultats les plus consolants... »

En me remerciant, M. le Curé redemanda les Pères pour le carême de 1871, mais ceux-ci étant engagés, j'eus le regret de ne pouvoir accepter cette nouvelle station.

APPRICCIANI.

Vers la mi-décembre 1869, pendant que les autres Pères prêchaient à Ajaccio, le R. P. Tamburini donnait une retraite de jubilé dans la petite paroisse d'Appriciani. Ce village est en relation continuelle avec nos Pères, qui se plaisent à s'y rendre pour les solennités religieuses et pour les travaux de prédication qui se présentent.

La clôture de la retraite coïncidait avec la fête de Noël. La communion générale se fit à la messe de minuit. Le R. P. Tamburini fut grandement consolé en cette circonstance. La presque totalité du village était réunie autour du divin berceau, et participait à la grâce du sacrement.

Le Missionnaire fut reconduit, par la population reconnaissante, jusqu'à la croix de mission plantée autrefois par nos Pères.

BICCHISANO.

La mission de Bicchisano est une de celles dont le souvenir pèsera toujours sur le cœur du Missionnaire. Ce village, autrefois renommé pour sa fidélité aux pratiques religieuses, fut le berceau de Mgr Colonna d'Istria, ancien Evêque de Nice, dont nous avons une lettre d'approbation dans nos règles. La génération nouvelle se fait gloire de rompre avec le passé et de suivre le courant d'impiété qu'on est convenu d'appeler les idées modernes. Le Curé de cette paroisse, prêtre très-énergique et très-instruit, n'avait rien négligé pour ramener à de meilleurs sentiments ces esprits rebelles aux croyances catholiques. Catéchismes, controverses, conférences en public et en particulier, tout avait été employé; mais ces efforts, qui

avaient préservé une partie des paroissiens de la contagion pestilentielle, n'avaient pu vaincre la sottise orgueilleuse des autres. A la première nouvelle qu'un Missionnaire devait venir prêcher le jubilé, un certain nombre d'hommes se formèrent en comité, dans le but avoué de se soutenir mutuellement dans le combat qui allait se livrer entre eux et l'Eglise. L'heure des exercices de la mission fut l'heure choisie pour la tenue de leurs assemblées, et ils s'abonnèrent au journal du continent le plus hostile à la religion, afin d'y puiser des arguments qu'ils n'auraient pas su inventer malgré l'envie qu'ils en avaient.

Avec de pareilles dispositions, la mission devait naturellement offrir de grandes difficultés. M. le Curé, demandant un Missionnaire, le demandait principalement pour procurer aux femmes le bienfait des exercices spirituels, car il ne comptait pas sur les hommes.

Le P. Audric partit vers le milieu du mois de janvier 1870. Dès le premier jour il fut douloureusement affecté en voyant donner la bénédiction du très-saint Sacrement, avec la sainte hostie déposée dans un calice. C'était la première fois qu'un spectacle si triste s'offrait à ses regards. Bientôt il apprit que ce fait était la conséquence d'un vol sacrilége commis deux ans auparavant par un étranger. Les saintes espèces avaient été indignement profanées, le ciboire et l'ostensoir enlevés. L'un et l'autre objets étaient en argent. Le second, qui avait de plus une valeur artistique considérable, car il était couvert de riches ciselures, était en outre un précieux souvenir de la piété de Mgr Colonna d'Istria.

Cependant depuis que cet abominable attentat avait été commis, il n'était venu à personne la pensée de réparer cet outrage par un don volontaire ; un simple calice servait toujours de ciboire et d'ostensoir. La première

pensée du P. Audric fut de pourvoir à ce besoin extrême, et il eut le bonheur de réaliser son dessein.

Comme d'habitude, le Missionnaire employa la première journée à faire sa visite aux familles. C'est surtout dans cette première entrevue que nos Pères peuvent juger des dispositions de chacun et changer quelquefois l'hostilité en bienveillance. Généralement le Missionnaire est regardé comme l'envoyé de Dieu et, s'il n'obtient pas toujours des promesses sérieuses, du moins il est reçu avec les égards dus à son ministère. A Bicchisano les convenances ne furent pas toujours observées.

Les femmes montrèrent un grand empressement à suivre les exercices et à s'approcher du tribunal de la pénitence. Les hommes venaient aussi ; mais un bon nombre s'étaient liés, comme il a été dit, par des engagements sataniques à ne prendre aucune part à la mission. Le zèle du Missionnaire s'enflammait à mesure que la résistance était plus opiniâtre ; sa parole devenait de jour en jour plus pressante ; les visites, les exhortations et les confessions absorbaient son temps et épuisaient ses forces. Tous ces efforts n'étaient pourtant pas inutiles. De temps en temps quelques transfuges de la servitude du péché venaient réjouir le cœur de l'apôtre ; mais le *fort armé* résistait ferme et retenait auprès de lui l'élite de ses partisans. Dans aucune mission peut-être les deux étendards ne furent déployés plus ouvertement et avec plus d'ardeur.

Une lettre que ce bon Père m'écrivait huit jours après son arrivée nous donne une idée des peines et des difficultés de tout genre qu'il rencontra dans l'exercice de son ministère.

« Bicchisano, 23 janvier 1870.

« Bien cher Père Supérieur,

« J'ai la douleur de vous annoncer que je suis ici bien embarrassé. Je ne sais vraiment plus quel parti prendre. Parfois, si des motifs d'un ordre supérieur ne me conseillaient la patience, je ne ferais ni une ni deux, je prendrais mon chapeau et mon bâton et je m'en retournerais par où je suis venu. Je ne veux pas vous ennuyer par le récit de toutes les sottises que j'entends de mes propres oreilles. Seulement, je croyais qu'avec le temps la grâce aurait triomphé de cette résistance insensée; mais, à ma grande douleur, je dois avouer que les choses vont toujours de mal en pis. Depuis huit jours que je prêche il me suffit de dire une chose pour qu'on fasse tout le contraire. L'église est petite et pourtant la partie supérieure est toujours vide. Les hommes se tiennent obstinément à la porte d'entrée et empêchent ceux qui arrivent de pénétrer dans l'intérieur. Il me suffit alors de les prier d'entrer plus avant pour que la grande majorité s'en aille en faisant des gestes qui sont peu flatteurs pour moi. Un bon nombre n'est jamais venu aux sermons, d'autres y arrivent parfois; mais, au premier mot que je dis pour leur imposer silence, ils s'en vont, au grand scandale des femmes, qui manifestent alors tout haut leurs impressions. Les femmes sont plus dociles. Ce matin elles se sont toutes approchées de la sainte Table, et, comme je l'avais toujours espéré, elles ont donné un exemple magnifique de piété et de ferveur. C'est une chose bien arrêtée dans le pays qu'il n'y aura qu'une infime minorité d'hommes à s'approcher des Sacrements. La semaine prochaine sera donc pour moi une agonie.

« A toutes ces peines morales, ajoutez les souffrances physiques, qui certes ne sont pas petites, et vous aurez

une idée de la triste situation dans laquelle je me trouve. Le froid est intense ; l'église est une véritable glacière ; le vent, la grêle, la pluie et la neige ne cessent de tomber. Cette coalition de tous les éléments déchaînés qui semblent conspirer contre la mission, m'a causé en particulier une fluxion qui m'a enflé démesurément une joue. Ma tête est en feu. Je voudrais pouvoir la mettre dans ma poche, ou mieux encore la couper si j'en avais une de rechange. Voilà trois nuits que je ne dors pas, et avec cela je suis obligé d'aller moi-même sonner les cloches, car, au lieu de préparer mon sermon avec un peu de calme et de recueillement, je dois souvent me pendre aux cordes pour appeler moi-même les gens à la mission.

« Jusqu'ici j'ai toujours désiré les missions, mais cette fois je suis tellement abreuvé de souffrances que j'en suis rassasié. J'espère cependant que Dieu voudra bien accepter mes peines en expiation de mes fautes. Ce qui m'encourage, c'est que, si je n'ai pas la consolation de convertir à Dieu ces ....., j'aurai du moins celle de m'être sacrifié et d'avoir été abreuvé d'amertume. Mais à quoi bon me plaindre ? Cela n'avance à rien. Ce que j'ai de mieux à faire, je le reconnais, c'est de m'élever au-dessus de toutes ces misères et de fixer mes regards sur Jésus crucifié, qui seul peut me soutenir. Malheureusement, *spiritus promptus est, caro autem infirma.* C'est pourquoi je recommande à vos prières ma mission et ma personne et me dis avec le plus profond respect votre très-humble et très-affectionné frère *in Christo.* »

Cette lettre m'inspira la pensée d'écrire aux principales familles chez lesquelles j'avais eu l'honneur d'être reçu dans les voyages que je fis durant les premières années de mon séjour en Corse. Je croyais qu'en faisant ainsi appel à notre vieille amitié et en rappelant les beaux

exemples dont j'avais été témoin à cette époque, je réussirais peut-être à en décider quelques-uns à se raviser et à profiter de la mission.

A force de peine et de fatigue, après avoir beaucoup prié et usé des moyens les plus puissants, le Missionnaire réussit à avoir quatre-vingts hommes à la communion générale; vingt-trois persistèrent dans leur opposition et portèrent jusqu'au bout l'étendard de la révolte contre Dieu et son Eglise. Cependant le révérend Père Audric, qui a pour principe de ne faire attention qu'au bien qu'il ne fait pas, désolé de voir que tant d'âmes s'étaient volontairement privées de la grande grâce qui leur était offerte, m'écrivait ces quelques lignes empreintes de tristesse :

« J'ai reçu votre bonne lettre, si utile pour moi et si flatteuse pour les familles dont vous gardez un si bon souvenir. Tout d'abord j'ai cru que cette belle lettre aurait opéré une certaine révolution dans les esprits. Hélas ! votre éloquence n'a pas eu un meilleur résultat que mes prédications... Vous aurez beau fouiller dans le passé... Oui, fouillez tant que vous voudrez dans vos anciens souvenirs, évoquez même la grande âme de Mgr Colonna d'Istria, et je vous répondrai toujours avec le poëte classique : *Fuit Ilium, fuit Troja, et ingens gloria Turcorum. Fuit, fuit.* Voilà tout ce qui reste du passé. Vingt-trois individus sont restés sans faire de jubilé. Mon Dieu ! quel chiffre énorme pour une si faible population ! Ah ! si un saint était venu prêcher à ma place, ils se seraient tous convertis ! Demain j'élèverai la croix de mission, qui sera le dernier et unique espoir de ce pauvre pays : *Spes unica.* Je pense arriver vers la fin de la semaine. En attendant, veuillez agréer l'expression, etc. »

Le lendemain, en effet, eut lieu la cérémonie de l'érection de la croix. La position choisie à cet effet était très-

belle et la population s'y rendit processionnellement avec croix et bannière. Cette cérémonie est ordinairement un sujet d'allégresse universelle, un véritable triomphe, mais Bicchisano reproduisit quelque chose de ce qui se passa autrefois sur le Calvaire. Tandis que la procession traversait les larges et belles rues du village en chantant des hymnes et des cantiques, une vingtaine d'individus se promenaient fièrement sur la place publique et affectaient des airs provocateurs. Cette conduite n'était plus de la liberté de conscience. C'était une lâche manifestation, une insulte à la croix, ainsi qu'à la foi des habitants. Les fidèles surent cependant contenir leur indignation. Le recueillement et les prières remplacèrent les transports que le peuple a coutume de faire éclater en pareille circonstance.

Après la cérémonie, le Missionnaire adressa quelques mots à la foule agenouillée. Debout, embrassant d'une main l'étendard de la croix, il vengea ce signe sacré des insultes de l'impiété, en montrant que s'il est une folie pour ceux qui se perdent, il est pour ceux qui se sauvent la vertu même de Dieu : « *Pereuntibus stultitia est; iis autem qui salvi fiunt, Dei virtus est.* I, Cor., 1, 18. Cette touchante allocution, prononcée avec vigueur, dans les circonstances où l'on se trouvait, fit une telle impression sur l'auditoire que presque tous les visages étaient pâles d'émotion, et que plusieurs personnes versaient d'abondantes larmes. Il n'y eut pas, il est vrai, comme dans les autres missions, des cris de joie et des détonations d'armes à feu; mais, en revanche, on pria beaucoup. Avant de se séparer, chacun voulut baiser avec respect cette croix sainte, source de toutes les bénédictions et de toutes les grâces. Notre-Seigneur prophétisa que du haut de sa croix il attirerait le monde vers lui. Plaise au ciel que cette parole se réalise pour les pauvres pécheurs de Bicchisano et que cette croix, élevée dans ce pauvre

pays comme un monument de sa bonté, ramène un jour ceux mêmes qui l'ont combattu.

A son départ le P. Audric emporta la somme de 170 francs, total des offrandes que quelques bonnes âmes lui présentèrent pour l'acquisition d'un ostensoir. Cette faible somme, réunie au produit de la vente des objets sacrés qui avaient été volés et brisés et que la police s'était empressée de remettre à la fabrique, firent environ 350 francs. Avec cela, et une nouvelle somme de 50 francs qui lui fut encore gracieusement remise, il fit présent à Bicchisano d'un joli ostensoir en vermeil qui perpétuera la réparation du sacrilége et le souvenir du Missionnaire.

MISSION D'ARBORI.

Dans le courant du même mois, les RR. PP. Rolleri et Tamburini prêchèrent le jubilé à Arbori. Cette commune, située à peu de distance de notre couvent de Vico et qui compte environ cinq cents âmes, se divise en deux villages assez éloignés l'un de l'autre et formant deux paroisses distinctes. Pour donner plus de facilité aux habitants, nos Pères se séparèrent d'abord et prêchèrent simultanément dans les deux églises pendant l'espace de huit jours. Après quoi, le R. P. Tamburini, qui avait été chargé de la paroisse la moins importante, ayant achevé, se joignit au R. P. Rolleri pour continuer avec lui la mission commencée par ce dernier. Le résultat de ces prédications fut satisfaisant. A part cinq ou six hommes, tous profitèrent de la grâce du jubilé.

La retraite annuelle n'ayant pu se faire à l'époque fixée par nos saintes règles à cause des travaux incessants auxquels nos Pères furent contraints de se livrer, le 17 février

vint naturellement nous offrir l'occasion favorable de remplir ce devoir si cher à nos cœurs. Nos Pères, qui depuis près d'un an ne cessaient de batailler au dehors, furent heureux de s'entendre dire : maintenant reposez-vous un peu : *Requiescite pusillum*. Aussi en profitèrent-ils pour se retremper dans l'esprit de ferveur si nécessaire aux hommes apostoliques. Retirés loin du tumulte et des préoccupations, même les plus saintes, auxquelles l'homme apostolique a coutume de se livrer dans l'intérêt des autres, chacun s'occupa uniquement de ses devoirs, de sa perfection et de son salut... Les pratiques de mortification et d'humilité furent exercées en public dans l'intérieur de la communauté, selon la tradition de nos anciens. Le 17 février fut une véritable fête de famille. Et, qu'il me soit permis de le dire : votre souvenir, mon révérendissime Père, fut perpétuellement mêlé à la pensée de Dieu, et, avec elle, le sujet de nos discours et de notre allégresse. Nous étions près de vous; car l'âme est beaucoup plus là où elle aime que là ou elle est... Cette retraite fut pour notre communauté de Vico ce que saint Jérôme appelle un printemps chargé des fleurs de Jésus-Christ... Nos Pères en cueillirent les fruits plus tard, dans les diverses missions qu'ils donnèrent. Nous en aurons une preuve dans le récit qui va suivre.

MISSION D'ORTO.

Orto est un assez beau village situé au milieu de hautes montagnes à l'aspect imposant. De gigantesques rochers taillés à pic à une hauteur de plusieurs centaines de mètres, forment une demi-enceinte au pied de laquelle le village se replie et s'abrite. Les habitants, séparés en

quelque sorte du reste du monde, s'efforcent de se suffire à eux-mêmes. Aussi exercent-ils tous les métiers et avec assez d'intelligence. Si parfois quelques-uns d'entre eux sortent des limites de la commune, c'est uniquement pour aller vendre au loin les produits recueillis sur leurs terres, ou pour utiliser leurs diverses professions dans les villages environnants. Sobres, actifs et honnêtes, ils acceptent leur vie sévère telle qu'elle est et ne rêvent point d'une vie plus douce. Inébranlablement attachés à la foi de leurs pères, ils se rient des efforts tentés ailleurs par les ennemis de la religion pour pervertir la simplicité des croyances. Ils respectent leur Curé comme le prescrit l'Evangile. Ils se fient à l'instituteur parce qu'il est un homme sage, instruit, prudent, d'une conduite irréprochable et de mœurs exemplaires. Ils aiment passionnément les chants et les cérémonies de l'Eglise et prient Dieu de tout leur cœur. Cependant, à ce bon peuple, il faut de temps à autre des réjouissances et, chaque année, l'époque du carnaval lui fournit une occasion de faire une fête publique qui dure environ huit jours. Alors les travaux sont complétement suspendus ; les violons appendus à côté du fusil descendent pour ainsi dire d'eux-mêmes aux doigts du musicien, et sous ces doigts calleux redisent les vieux airs qui semblent toujours nouveaux en pareille circonstance. Parfois, un vieillard qui porte pompeusement le titre d'empereur, et qui prétend en avoir le droit et le pouvoir, est pendant plusieurs jours le héros de la fête. Il serait bien difficile de décrire les scènes burlesques auxquelles cette souveraineté d'un jour donne lieu. Elles n'ont pu être égalées qu'au bon vieux temps du roi René de Provence, lorsque ce prince, aussi paternel que bon politique, prenait plaisir à faire divertir son peuple pendant les jours du carnaval. Les scènes qui se passent à Orto ont toujours

un côté moral. Ainsi, quand arrivent les derniers moments, le personnage qui joue le rôle de carnaval est forcé d'entendre des discours dans lesquels le sérieux se mêle au comique. On lui fait une bonne leçon de morale sur la brièveté de la vie, sur la vanité des plaisirs du monde et surtout sur la nécessité du carême, qui, pâle et défait, vient le chasser, le gourdin à la main. On prétend qu'autrefois le Curé lui-même dirigeait ces sortes de réjouissances et surveillait de près les bals, donnés sur la place de l'église. Cependant je dois avouer que depuis des années ces sortes de divertissements avaient perdu leur cachet traditionnel d'innocence et de simplicité. Peu à peu la joie dégénérait en licence, et les excès qui s'y commirent plus d'une fois portèrent la désolation et le déshonneur au sein des familles.

Pour remédier à ces maux, qui pouvaient compromettre le bonheur et la bonne renommée de ses paroissiens, M. le Curé me demanda le R. P. Audric pour prêcher le jubilé dans sa paroisse à l'époque même du carnaval.

Dès que la population fut instruite du projet, des réclamations se produisirent. « Que la mission ait lieu pendant le carême, disait-on, rien de plus naturel; mais la donner en temps de carnaval, c'est vouloir attaquer de front des usages consacrés par les siècles, c'est un attentat contre la joie du peuple, un intolérable abus de pouvoir. » Aussi les violons commencèrent à crier, à se plaindre, à *protester* par leurs accents aigres-doux, et il n'en fallut pas davantage pour électriser le peuple, qui ne tarda pas à se livrer à ses plaisirs ordinaires. On joua, on dansa avec fureur. Le bruit se répandit partout, même à Vico, que jamais carnaval à Orto n'avait été fêté avec autant d'entrain. Cela touchait au délire. — Il y avait bien à craindre qu'une mission commencée au milieu d'un pareil vacarme ne vînt à échouer. Le Père qui devait la donner,

plein de confiance en Dieu, marcha droit à l'ennemi sans même se douter qu'un échec fût possible. En effet, dès qu'il parut, les joueurs de violon s'esquivèrent, le calme se rétablit, et aux chants de désordre succédèrent les chants de pénitence. Le changement fut si subit, que le P. Audric m'écrivait le lendemain ces lignes consolantes : « Dieu soit loué ! A mon approche, le diable s'est enfui. Apparemment la grâce de la retraite m'a devancé et le vieux serpent a compris qu'il n'avait rien à gagner contre un Oblat de Marie Immaculée qui venait vers lui *in nomine Domini*. La place étant libre, je n'ai plus qu'à m'occuper de perfection chrétienne. » Dès les premiers jours, la mission alla bon train. A l'exercice du matin, toute la population se trouvait à l'église. Le Père récitait d'abord à haute voix la prière, puis il célébrait le saint sacrifice de la Messe, pendant lequel les cantiques, chantés avec autant de piété que d'entrain, l'édifiaient grandement et lui faisaient trouver du plaisir à se dévouer pour ce peuple. Après la messe venait l'instruction, que les fidèles ne trouvaient jamais assez longue, tant ils étaient affamés de la parole de vie. Le soir l'exercice se faisait avec encore plus de solennité. La cérémonie des défunts, entre autres, et la consécration de la paroisse à la sainte Vierge firent une telle impression, qu'on en conservera toujours le précieux souvenir. Pour dire en quelques mots le grand bien que fit cette mission, qu'il me suffise d'affirmer qu'il n'y a pas un seul homme, pas une seule femme, pas un seul enfant ayant l'âge de raison, qui ne se soit approché des sacrements. Aussi, ce bon peuple voulut immortaliser le souvenir de tant de grâces par la plantation d'une grande et belle croix dressée sur un beau piédestal en granit, dans un endroit solitaire qui borde la route, un peu avant l'entrée du village. Aujourd'hui encore, et après plus de qua-

tre ans, cette croix est en telle vénération, que, à quelque heure du jour qu'on s'en approche, on est sûr d'y trouver quelques personnes agenouillées qui prient. Avant de quitter cette bonne paroisse, le Père eut la consolation de faire faire la première communion à un certain nombre de jeunes garçons et de jeunes filles. Ce fut le bouquet spirituel de la mission. Après la bénédiction de clôture, le Père les réconcilia jusqu'à dix heures du soir, après quoi il les invita à se retirer pour aller prendre un peu de repos. Mais ces chers enfants, déjà tout remplis d'amour de Dieu, ne pouvaient se résigner à se séparer du divin Maître qui, du fond de son tabernacle, leur donnait un avant-goût des consolations célestes qu'il leur réservait en abondance pour le lendemain. « Laissez-nous prier encore un peu, » disaient-ils au Missionnaire en joignant leurs charmantes petites mains : « Mais je ne puis vous laisser ici toute la nuit, leur répondit le P. Audric, il est grand temps d'aller vous reposer. Vous devez vous lever de grand matin, allons, mes enfants, disons encore un *Tantum ergo* à Notre-Seigneur et un Souvenez-vous à la très-sainte Vierge et partons. » Les chers petits anges récitèrent ces prières avec ferveur, mais ensuite ils ne bougeaient pas, et, regardant le missionnaire d'un air suppliant : « O Père ! dirent-ils, laissez-nous passer la nuit avec le bon Dieu. Faites-nous cette grâce, nous prierons pour vous. » Quelques bonnes personnes s'étant jointes à eux pour obtenir du Père la même faveur, celui-ci, tout ému, ne put résister à tant d'instance ; et, après les avoir confiés à ces mêmes personnes qui promirent de ne pas se retirer avant eux, il les laissa avec les anges en présence de Dieu et sous la sauvegarde de Marie. Le lendemain, de très-bonne heure, la population était appelée à entendre pour la dernière fois la messe du Missionnaire, à laquelle devait avoir lieu la première communion.

Je ne saurais redire combien le P. Audric fut touché et édifié de la piété de ces enfants : la cérémonie fut des plus touchantes et se termina par la réception du scapulaire de l'Immaculée Conception. Un instant après les cloches sonnaient à toute volée, de nombreux cavaliers se rangaient autour du Père, et la population tout entière était prête à l'accompagner. On se mit en marche en chantant des cantiques, mais en arrivant devant la croix de mission chacun suivit l'impulsion de sa piété et tomba à genoux. Le Missionnaire, après avoir récité les prières auxquelles sont attachées les indulgences, adressa une dernière fois quelques bonnes paroles à la foule, qui répondit par les cris souvent répétés : Vive la Croix ! vive Jésus-Christ ! Vive notre Père ! Après quoi, le P. Audric, s'arrachant aux adieux de ces braves gens, partit au galop, suivi d'une nombreuse cavalcade composée des notables du pays, et disparut à travers les châtaigniers, pour regagner le couvent, où il arriva dans la soirée du 7 mars.

MISSION D'APPIETO.

A la même époque les RR. PP. Rolleri et Tamburini se rendirent dans un village agréablement situé à quelque distance d'Ajaccio. Cette importante paroisse, qui compte une population de plus de sept cents âmes, n'avait pas eu de mission depuis de longues années. A l'occasion du jubilé, le digne Curé s'empressa d'en faire donner une, mais elle ne dura que quinze jours parce que nos Pères étaient attendus ailleurs. Malgré ce peu de temps et, peut-être, un peu à cause de cela, les habitants montrèrent, dès les premiers jours, un grand

empressement à suivre les exercices, empressement qui ne se démentit jamais. Cependant un ménage scandaleux était depuis plus de vingt ans le mauvais exemple de la paroisse. Une séparation était indispensable; mais des obstacles presque insurmontables retenaient ces pauvres malheureux dans les liens du péché. L'homme, d'un âge avancé, avait fait donation de tout son avoir à la femme et aux enfants; il ne lui était donc pas possible de chasser la concubine de la maison. N'ayant pas d'autres moyens d'existence et n'osant pas se confier entièrement à la Providence divine, qui n'abandonne jamais les malheureux lorsqu'ils recourent à elle avec confiance, cet infortuné vieillard, malgré son assiduité à tous les exercices et ses instances réitérées, fut exclu de la participation aux sacrements. La mission pourtant ne laissa pas que de lui faire du bien, car, deux ans plus tard, le R. P. Audric, étant aller prêcher une retraite de quinze jours dans cette même paroisse à l'époque des Pâques, réussit à briser les obstacles qui s'opposaient à sa conversion et l'admit aux sacrements. Dieu ne rejeta pas ce serviteur de la dernière heure. Le très-saint sacrement fut porté solennellement dans la demeure du vieillard infirme, et la joie qu'en éprouvèrent les habitants fut si grande, que chacun voulut être témoin de cette réconciliation entre Dieu et le coupable. Dès que le divin Maître pénétra dans la chambre du malade, celui-ci ne pouvant plus maîtriser son émotion, leva ses bras amaigris vers le très-saint Sacrement et, fondant en larmes, il fit amende honorable, comme l'enfant prodigue, à Dieu et aux hommes. Sa poitrine se soulevait avec violence; de grosses larmes inondaient son visage, et ce ne fut qu'après un bon moment d'attente qu'il put recevoir son Créateur et son Sauveur. Trois mois après, le vieillard mourait dans les sentiments du repentir le plus sin-

cère et de la confiance la plus grande en la miséricorde de Dieu.

La population d'Appieto est foncièrement religieuse. La foi vive qui anime ces bons habitants leur fait aimer non-seulement les exercices de la religion, mais leur église elle-même, qu'ils entretiennent et embellissent avec une générosité des premiers âges du christianisme. Dans l'espace de dix ans ils ont donné la somme relativement très-élevée de 25 000 francs pour l'ornementation ou pour les frais du culte. Aussi la mission eut le plus heureux succès. A l'exception du vieillard dont je viens de parler et d'une douzaine d'hommes, tous s'approchèrent des sacrements. A la fin eut lieu la plantation de la croix; grande illumination, feu de joie, beaucoup d'enthousiasme et un remarquable discours prononcé par un des notables en l'honneur des Missionnaires. Le jour du départ toute la population voulut suivre les Pères jusque sur la crête de la montagne, au haut de laquelle ils firent une décharge de mousqueterie, pour prouver au village voisin, qui est situé sur le versant opposé, combien ils appréciaient les bienfaits que les Missionnaires étaient venus leur apporter. C'est dans cet autre village en effet que les Pères devaient se rendre pour prendre la voiture qui conduit à Vico. Ils y arrivèrent escortés de trente cavaliers, tandis que la population tout entière, du haut de la montagne, continuait ses démonstrations bruyantes en signe d'adieu solennel.

MISSION DE SULLACCARO ET DE CALVÈSE.

19 mars 1870.

Le jour même de la fête de notre glorieux protecteur saint Joseph, les RR. PP. Rolleri et Audric se mirent en

route pour aller commencer, le lendemain, deux importantes missions dans deux paroisses rapprochées qui forment une seule et même commune de douze cents habitants. Sullaccaro, la plus importante des deux, est située sur la grande route et domine le village de Calvèse. qui se trouve littéralement en dessous à une distance de 1 kilomètre environ. Les deux paroisses offrent de grandes difficultés. La première est sans cesse traversée par des ouvriers étrangers qui, à la longue, sèment de mauvais exemples et de mauvaises doctrines dans le pays. Aussi le blasphème, l'ivrognerie, les jeux et même le mépris du saint jour du dimanche, peu à peu s'implantaient dans les habitudes.

Le village de Calvèse, qui compte un peu plus de trois cents habitants, offrait des difficultés d'un autre genre. Le Curé est un jeune prêtre doué des plus brillantes qualités de cœur et d'esprit. Descendant d'une famille noble du Béarn qui vint s'établir en Corse vers la fin du siècle dernier, il ne devait rien moins que son existence à l'intercession du R. P. Albini, de sainte mémoire. Aussi professe-t-il toujours à l'égard des Oblats des sentiments de vénération et de vive reconnaissance. Je ne crois pas inutile de rapporter ici le fait qui a donné lieu à cette pieuse croyance : En 1835, M. La Testière était le médecin de notre maison de Vico. Il estimait et affectionnait tout particulièrement le P. Albini à cause de son esprit intérieur et de ses hautes vertus. Un jour le docteur arrive en toute hâte au couvent et, se jetant aux pieds du P. Albini, lui dit : «Mon Père, priez pour ma femme, sans quoi elle est perdue. Voilà trois jours qu'elle éprouve les douleurs de l'enfantement sans pouvoir se délivrer.» Le Père, sans témoigner aucun sentiment de défiance, lui dit avec sa sérénité d'âme habituelle : « Prenez cette médaille de la sainte Vierge, portez-la à madame et soyez sûr que tout

ira bien. » Le médecin se releva tout joyeux, courut chez lui et suspendit avec confiance la médaille miraculeuse au cou de la malade. L'accouchement eut lieu à l'instant même, dans de très-bonnes conditions, et M. La Testière eut le bonheur de recevoir un petit garçon, qui est aujourd'hui prêtre et curé de la paroisse de Calvèse. — Ce fut ce même médecin qui soigna le R. P. Albini dans sa dernière maladie avec un dévouement admirable. A ce propos, qu'il me soit permis de citer encore une parole que le R. P. Rolleri a entendue de la bouche même du docteur La Testière, au sujet de la mort de notre bon et à jamais regretté P. Albini. « C'est la seule fois, disait-il, que j'ai vu mourir un saint... Qu'il était beau le P. Albini au moment de recevoir le saint Viatique ! J'étais là au chevet de son lit, et le souvenir de ce que j'ai vu ne s'effacera jamais de ma mémoire. Le vénéré malade était complétement affaissé. Son état de prostration était tel que si les battements de son cœur, et parfois quelques légers mouvements des lèvres, n'eussent révélé la présence de la vie, on aurait pu croire que la séparation de son âme et de son corps était déjà consommée. Tout à coup le tintement d'une petite clochette annonce l'arrivée du saint Viatique. Au même instant, comme soulevé par une force invisible, le P. Albini se dresse sur son séant, son visage semble s'illuminer d'un reflet céleste, ses yeux brillent d'une joie extraordinaire... Ce n'était plus un homme, mais un séraphin revêtu de chair. Ah ! j'ai vu comment les saints communient au dernier moment de la vie, et comment ils s'apprêtent à entrer au ciel. » C'est avec bonheur que j'insère ici ce témoignage en l'honneur de notre vénéré P. Albini, comme une digression digne d'intérêt : maintenant je reprends mon récit.

Calvèse est un beau petit village. Topographiquement parlant, il y en a peu dans toute l'île qui aient une situation

plus agréable, des campagnes plus fertiles, un climat plus doux; en un mot, c'est un gracieux séjour. Moralement, ses habitants sont de fort honnêtes gens ; polis, affables, prévenants, de mœurs douces ; ils ont une foi très-vive. Cependant, le démon, qui a pénétré dans le paradis terrestre, n'avait pas manqué de se glisser au milieu des lis et des roses de ce parterre et y faisait des ravages d'autant plus pernicieux qu'ils étaient plus mystérieux et plus cachés.

Le Curé avait déjà réussi à faire un certain bien dans sa paroisse, lorsque la mission de Sullaccaro vint lui offrir une occasion toute naturelle de la faire évangéliser en même temps.

Les Pères se séparèrent donc et commencèrent, chacun de leur côté, à prêcher simultanément dans les deux églises de Sullaccaro et de Calvèse. A Calvèse la mission fit des progrès si rapides, qu'après quelques jours, les pensées du salut éternel et la sanctification des âmes devinrent l'unique affaire de chacun. L'église était non-seulement fréquentée pendant les exercices, mais à toute heure de la journée. Tandis que les uns se confessaient ou se livraient à des exercices de piété, les autres s'occupaient activement à construire une belle croix de mission. Les personnes de l'opposition finirent toutes par s'approcher des sacrements; et celles qui, jusqu'alors, toujours influencées par elles, s'étaient montrées, sans trop savoir pourquoi, hostiles à l'égard du Curé, se convertirent, si bien que plusieurs, dans l'excès du repentir, fondaient en larmes.

Au bout de quinze jours, tous, sans exception aucune, ayant fait leur mission, le R. P. Audric alla rejoindre le R. P. Rolleri à Sullaccaro pour l'aider dans le travail et dans le triomphe de la grâce. La communion générale des femmes avait eu lieu la veille, dimanche de la Passion. Mais les hommes se montraient plus difficiles. Il n'était

pas rare de voir des joueurs de cartes faire tranquillement leur partie sur la place de l'église pendant que le R. P. Rolleri annonçait la parole de Dieu. Aussi nos Pères redoublèrent d'ardeur et attaquèrent les vices avec une vigueur et une liberté tout évangéliques. Le R. P. Rolleri ayant su que de très-mauvais journaux étaient reçus, lus et communiqués sur les places publiques, se procura un numéro de *l'Opinion Nationale* qu'un des lecteurs voulut bien lui céder. En parcourant le journal, le Père trouva le fait suivant, qui explique comment, même dans nos villages corses, les missions et surtout les confessions rencontrent parfois des ennemis acharnés. Voici à peu près l'histoire contenue dans une des colonnes dudit journal : « Dans une paroisse du centre de la France il y avait un bon Curé dont la vieille servante, ayant trouvé dans une armoire du presbytère un tas de vieux papiers, et n'en connaissant pas l'importance, les vendit à un épicier. Celui-ci s'en servit pour envelopper les articles de détail, et en peu de temps ces papiers furent dispersés un peu partout. Naturellement, plus d'un curieux se mit à lire ces manuscrits ; et quelle ne fut pas leur surprise en reconnaissant que ces papiers n'étaient autre chose que des feuilles du registre particulier du Curé de la paroisse dans lesquelles il notait jour par jour les faits principaux qu'il avait entendus au confessionnal, en ayant soin d'indiquer les personnes desquelles il tenait ces renseignements. Cette découverte jeta l'épouvante parmi les dévots et les dévotes, et dès ce jour le Curé eut des loisirs à souhait, car personne ne voulut plus se confesser. »

Après avoir lu ces traits d'une méchanceté diabolique, le P. Rolleri n'eut pas beaucoup de peine à montrer aux fidèles la fausseté de ces calomnies. Etant donc monté en chaire, il s'éleva avec véhémence contre les mau-

vaises lectures et surtout contre les journaux d'une certaine couleur, lesquels, abusant de la crédulité publique, travaillent incessamment à étouffer dans les âmes le germe des vertus et de la religion chrétienne. Malheureusement les lecteurs du *Siècle*, qui ne croient pas à la révélation, ont cependant assez de foi pour croire à l'infaillibilité des journalistes ; aussi il y eut des plaintes et des récriminations très-vives. Le Missionnaire avait mis le doigt dans la plaie ; la feuille était réfutée par l'excès de ses mensonges et ses lecteurs étaient battus par leurs propres armes. Que fallait-il de plus à ceux qui ne demandaient que des prétextes pour secouer le joug de la religion ? — Pendant plusieurs jours nos Pères se dépensèrent en paroles et en œuvres apostoliques, ne sachant pas encore de quel côté serait la victoire.

Une lettre que le bon P. Audric m'écrivit de Sullaccaro quelques jours après son arrivée, vint me faire connaître que la partie engagée était loin d'être gagnée, et que je devais redoubler de prières pour en assurer le succès. Voici quelques extraits de cette longue et très-intéressante lettre, qui nous montre tout à la fois et les fatigues excessives de l'apostolat en Corse et l'esprit d'abnégation, le dévouement et le zèle qui distinguent nos Pères de Vico :

Mon révérend et bien cher Père Supérieur,

Me voici à Sullaccaro depuis lundi. Ma petite mission de Calvèse a réussi au-delà de toutes mes prévisions. Il n'est pas resté un homme, pas une femme sans se confesser. La ferveur règne aujourd'hui dans tous les cœurs. Dieu est aimé... c'est tout ce que j'ambitionne... je suis heureux ! Le Seigneur, qui emploie si bien à notre égard le système

des compensations, veut bien m'accorder, en échange de quelques petites peines que je tâche de lui offrir, des consolations extraordinaires qu'il serait trop long de vous énumérer.

« De tous côtés on nous demande des missions. Nous acceptons celles que nous pourrons donner plus tard, lorsque nous aurons accompli le cadre de celles que vous nous avez tracées. Mais c'est à regret que nous renonçons à certaines, que pour ma part j'aurais été infiniment heureux de donner. Ainsi, M. le Curé de Serra-di-Ferro étant venu me voir plusieurs fois à Calvèse pour m'engager à aller évangéliser sa paroisse, et n'ayant jamais pu me faire manquer à ma consigne, a cru enfin pouvoir me forcer la main en se servant d'un stratagème ou expédient qui, certes, n'a pas tourné à son avantage. Sa paroisse est disséminée au loin dans une plaine immense et elle compte une population de plus de mille âmes. Ces bons habitants s'imaginèrent qu'un Missionnaire ne peut refuser de donner la mission lorsqu'un peuple la désire avec tant d'ardeur. Aussi ils étaient convaincus que c'était le Curé qui ne la voulait pas. Que faire?... Ce bon prêtre vint de nouveau me trouver et, après m'avoir exposé l'embarras dans lequel il se trouvait, me dit : « C'est donc « bien entendu... Après la mission de Calvèse, vous vien- « drez à Serra-di-Ferro. » Je lui répliquai très-carrément que c'était chose tout à fait impossible, et il partit.— Dans la matinée du lundi, lorsque je m'apprêtais à aller rejoindre le P. Rolleri à Sullaccaro, deux cavaliers vinrent m'avertir que toute la population de Serra-di-Ferro, bannière déployée et Curé en tête, m'attendait dans la plaine à l'extrême limite du territoire, près d'une rivière qui sépare les deux territoires, et qu'eux étaient venus tout exprès pour m'emmener. En effet, de ma fenêtre, je vis là-bas, bien loin, la population de Serra-di-Ferro qui m'apparaissait comme

un point noir et blanc. Ils étaient là attendant le Missionnaire et chantant les Psaumes de la pénitence. Jugez de mon embarras. Je renvoyai mes deux hommes, et pendant plus de deux heures la procession m'attendit sans autre résultat que celui d'une amère déception. Vous le voyez, cher Père Supérieur, *messis multa..., operarii pauci.* Oh ! quand est-ce qu'on nous enverra quelques bons ouvriers de plus pour faire la moisson des âmes qui n'attendent que le moment de se trouver en contact avec le Missionnaire pour se donner tout à Dieu ? — J'aide en ce moment le P. Rollert à achever la mission de Sullaccaro, qui très-probablement ne nous donnera pas les consolations que nous avons recueillies ailleurs. Le succès en est plus que chanceux. Veuillez bien prier et faire prier beaucoup les bonnes âmes qui aiment le couvent pour que Dieu nous accorde la force et les grâces nécessaires pour bien accomplir son œuvre... — Il est une heure après minuit, et demain, ou plutôt ce matin à cinq heures, je dois prêcher le petit sermon de la première communion des enfants. Je dépose donc la plume pour aller me reposer un peu. — Si je sens le besoin de repos, ce n'est pas seulement parce que je porte le poids de toute la journée, mais c'est aussi parce que je porte le poids de ma douzième mission depuis le mois de juillet. *Quis ut Deus!* Vive Dieu et ses missions !... Ce sera toujours là mon cri de guerre et la plus ardente de mes prières. — Je termine cette lettre, que j'écris à la lueur d'une lampe qui s'éteint, en vous priant d'agréer, etc.»

Cette lettre ne m'était pas encore parvenue que déjà un mouvement très-prononcé s'opérait vers le bien. La présence de deux Missionnaires, l'éclat des touchantes cérémonies de la mission, l'exposé des grandes vérités et surtout le zèle que nos Pères déployèrent, firent brèche. Les cabarets et autres lieux de réunion furent abandonnés.

Enfin les hommes suivirent les exercices avec empressement. — Le jour de la communion générale, cent soixante hommes se pressèrent autour de la sainte Table et reçurent avec bonheur *Celui qui aime les âmes*, et dont la miséricorde s'élève toujours au-dessus des inconséquences de la pauvre humanité. Dix hommes seulement manquèrent à l'appel, et encore eurent-ils le triste bonheur de s'esquiver, car, n'ayant pas eu le courage de suivre le mouvement général, ils quittèrent la paroisse les premiers jours de la semaine sainte et ne parurent qu'après la clôture de la mission.

Une croix colossale fut élevée sur une éminence qui domine la plaine et d'où l'on découvre un magnifique panorama, le plus beau peut-être qui existe en Europe. Plus de mille personnes assistèrent à ce triomphe de la croix. Le R. P. Audric prononça un discours qui fut souvent interrompu par les cris de Vive la croix! Vive la religion! Vive Jésus-Christ! et par des feux de file répétés. Le lendemain matin, les deux populations de Sullaccaro et de Calvèse réunies accompagnèrent le Missionnaire jusque sur la hauteur qui domine les deux villages et où il existe encore une ancienne croix de mission plantée autrefois par Mgr Semeria et le P. Gibelli. C'est là que M. l'adjoint prononça un discours d'adieu dans lequel il sut exprimer d'une manière très-délicate les sentiments de reconnaissance des deux populations à l'égard des Missionnaires. Les extraits de ce discours que je vais insérer ici achèveront de montrer tout le bien qui s'est opéré dans le cours de cette mission : « A l'exemple des apôtres du Christ, vous parcourez depuis longtemps notre île consacrée spécialement au culte de l'Immaculée Vierge Marie, notre commune mère ; partout vous y portez la bonne nouvelle du salut, et partout votre voix puissante remue les cœurs et entraîne les intelligences. Comment pourrait-

il en être autrement ? N'appartenez-vous pas, Révérends Pères, à cette congrégation d'hommes d'élite qui offrent à l'univers entier le plus sublime spectacle d'abnégation et de charité chrétienne? Le plus grand nombre d'entre vous ont renoncé à une position brillante, tous à des affections légitimes, pour aller au-delà des mers secouer le flambeau de la foi sur des tribus sauvages et faire en même temps bénir le nom de la France dans ces mêmes contrées où n'atteint pas l'ombre de son pavillon... Vous êtes, en un mot, les continuateurs de Celui qui a dit : «Prêchez mon Evangile à toutes les créatures...» Pendant le cours de cette sainte mission, en suivant avec la plus scrupuleuse attention vos pieuses et intéressantes instructions, nous pouvons vous rendre le témoignage que vous n'avez épargné ni peines ni sueurs pour nous ramener tous dans la voie du salut. Si une infime partie, hélas ! de cette population est restée sourde à la voix du bon pasteur et n'a pas répondu à votre gracieux appel, Dieu seul en a le secret .. Les pères et mères rediront à leurs enfants qu'eux aussi, espoir de la génération future, eux si grands dans leur faiblesse, ont été de votre part l'objet de la plus tendre sollicitude... L'imposante cérémonie qui les a réunis au début de cette mission sainte dans les deux églises paroissiales de cette localité et qui a disposé si efficacement le ciel en notre faveur, ne s'effacera jamais de notre mémoire. Les journées du 30 mars et 7 avril, consacrées à l'anniversaire des fidèles trépassés de cette commune, ont laissé dans nos cœurs la plus profonde sensation. En effet, pourrons-nous jamais perdre de vue ce magnifique catafalque dont la structure est due à votre génie religieux? Non, nous n'oublierons jamais la disposition artistique des nombreux flambeaux, ni les emblèmes funéraires, ni les rameaux de laurier, ni l'ensemble de ce lugubre apparat qui aurait sans doute glacé d'effroi des cœurs impies et

incrédules, mais au haut duquel nos yeux voyaient s'élever le signe rédempteur, touchant presque au faîte de l'église et allant puiser pour nous jusqu'au ciel l'espérance chrétienne pour la rendre sensible à nos cœurs si bien préparés par votre parole éloquente et pathétique. — De quelque point, plus ou moins éloigné, que nous apercevions les deux croix que nous avons arborées avec tant de solennité, pour nous rappeler la date précieuse de cette double mission, nous nous souviendrons en même temps des résolutions que nous avons prises à vos pieds au tribunal de la pénitence, de marcher constamment à l'avenir, avec l'aide de Dieu, dans la voie du salut que vous avez su si bien nous enseigner. C'est du pied de cette troisième croix, qui éveille en nous le souvenir bien doux d'une antérieure mission, en vue de ce magnifique panorama dont la bizarre nature a doté notre pays, que nous vous disons adieu. Dieu seul, révérends Pères, pourra vous rendre le centuple de tout le bien dont vous avez enrichi notre âme. Lui seul pourra récompenser les peines et les fatigues que vous avez endurées pendant tout le cours de cette mission... Promettez-nous, avant de nous quitter, le secours de vos ferventes prières, qui dans l'éloignement même pourront nous aider à persévérer dans le bien. Et maintenant, tous, les genoux à terre, nous vous prions, révérends Pères, de bénir une dernière fois nos bonnes et saintes résolutions.

« Bénissez les pasteurs et les troupeaux, afin que votre sainte bénédiction fasse germer en nous des fruits dignes du ciel.

« Bénissez ces riches vallons, ces capricieuses collines, toutes ces campagnes enfin, pour qu'elles récompensent les pénibles labeurs des laboureurs. Puissent ces quelques paroles, révérends Pères, conçues au pied des autels et inspirées par le plus ardent amour filial, être un faible gage

des sentiments de la plus pure reconnaissance que tous nous vous devons. »

A ce discours prononcé par l'adjoint municipal M. L. Colonna d'Istria et écouté par la foule avec une religieuse attention parce qu'il exprimait les sentiments intimes de chacun, le R. P. Rolleri répondit par une chaleureuse allocution. Enfin les Missionnaires se séparèrent de cette population renouvelée dans sa foi, et se dirigèrent sur Olmeto escortés d'une vingtaine de cavaliers. — Tels furent les résultats de la belle, mais pénible mission de Sullaccaro et de Calvèse.

Il me faudrait trop retarder encore l'envoi de mon travail si je devais transcrire la relation de chacune des missions, retraites, panégyriques, adorations qui ont été donnés par nos Pères durant les quatre ans qu'embrasse ce rapport, depuis 1869 à 1873. Permettez-moi, mon très-révérend et bien-aimé Père, de vous en donner ce simple résumé :

37 grandes missions.

65 retraites, carêmes, mois de Marie, adorations ou triduo des quarante heures.

19 panégyriques dans les paroisses voisines, outre le service de la paroisse de Nésa, du pensionnat et de la communauté des Filles de Marie de Vico, de la congrégation de femmes du couvent et du couvent lui-même, lequel service, avec ses quatre concours de la *Portioncule*, de *Sainte-Lucie*, de *l'Immaculée Conception* et de *Saint-Antoine* et enfin avec le temps pascal, peut être considéré comme une mission se renouvelant quatre ou cinq fois par an, à cause surtout des nombreuses confessions et communions qui distinguent lesdits concours. Je ne parle pas du ser-

vice journalier; nous avons l'avantage d'avoir des communions chaque jour. Les dimanches sont des jours de confession pour chacun des Pères de la maison. Mais les premiers dimanches de chaque mois, jour de communion générale des congréganistes, nous avons la consolation de compter de quarante à soixante personnes qui s'approchent de la sainte Table.

Je tâcherai de mettre un peu plus de diligence désormais à rédiger et à vous envoyer le compte rendu de nos travaux. Ce sera le moyen de le faire d'une manière plus convenable et surtout de répondre plus parfaitement au désir de celui qui est notre Père bien-aimé, et qui nous donne l'exemple de la régularité et du dévouement quand il s'agit du bien de notre chère congrégation ou de l'un de ses membres.

Je vous demande de nouveau pardon du retard que j'ai mis dans l'envoi de ce compte rendu, à cause surtout des travaux matériels qui m'ont accablé durant plusieurs années, mais que j'ai le bonheur de voir à peu près terminés à l'heure qu'il est. Je compte sur votre indulgence pour moi et je vous prie, mon très-révérend et bien-aimé Père, de bénir d'une manière toute particulière notre maison de Vico, hélas ! bien peu nombreuse dans son personnel, mais qu'on peut bien qualifier du titre de *militante* puisqu'elle est toujours sur la brèche, et qu'elle souffre beaucoup plus encore des travaux qu'elle se voit obligée de refuser que de ceux auxquels elle est appliquée à peu près sans interruption pendant toute l'année.

Tout pénitent que je suis à cause de mon retard, j'ose espérer, mon très-révérend et bien-aimé Père, que vous agréerez le petit travail que j'ai l'honneur de vous adresser, comme une étrenne du jour de l'an, uniquement parce qu'il vous vient d'un de vos enfants les plus dévoués

et qui n'attend pas le jour de l'an pour vous souhaiter tout ce que votre cœur désire.

Daignez agréer, mon très-révérend et bien-aimé Père, avec les vœux que je vous présente de la part de toute votre famille de Vico, la nouvelle assurance des sentiments de dévouement, de profond respect et d'affectueuse reconnaissance avec lesquels j'ai l'honneur d'être, mon très-révérend et bien-aimé Père,

Votre très-humble serviteur et fils,

De Veronico, o. m. i.

Vico, le 28 décembre 1874.

VARIÉTÉS

Une lettre circulaire a porté à la connaissance de tous les membres de la Congrégation l'élection et la nomination du R. P. DE L'HERMITE à la charge d'Assistant général, en remplacement du R. P. JOLIVET, élevé à la dignité épiscopale et préposé au vicariat apostolique de Natal.

Le R. P. DE L'HERMITE est assez connu dans la Congrégation pour que nous n'ayons pas à faire son éloge. Si nous citons les lignes suivantes, qui nous viennent du dehors, c'est seulement comme un honneur rendu à la famille en la personne d'un de ses membres.

On lit dans *la Semaine religieuse* de Tours :

« Nos lecteurs connaissent sans doute déjà le départ du R. P. DE L'HERMITE, Supérieur des Oblats de Marie, appelé à Paris avec la dignité d'Assistant du Supérieur général de la Congrégation des Oblats de Marie Immaculée.

«Nous croyons être l'interprète des sentiments de toutes les personnes qui l'ont connu en lui envoyant par *la Semaine religieuse* l'expression de nos regrets et de notre affection. Pendant les quelques années qu'il a passées près du tombeau de saint Martin, il avait su se concilier l'affection et l'estime de tous par sa rare bienveillance, sa piété éclairée, son esprit judicieux et distingué, son zèle éclairé et prudent. Il pourra sans doute faire plus de bien dans la position élevée où la Providence vient de l'appeler ; il en avait fait beaucoup à Tours, où son souvenir restera vivant. Nous l'accompagnerons de nos vœux les plus sympathiques et les plus ardents. »

Ainsi que nous l'avons annoncé dans le numéro de décembre dernier, Mgr Jolivet, avant de partir pour son vicariat, s'est rendu à Rome pour prier au tombeau des Apôtres et recevoir la bénédiction du Saint-Père. Il était porteur de deux adresses de la mission de Natal : l'une, émanant des mineurs catholiques de Griqualand-West, accompagnée de treize beaux diamants et de 2500 francs en or; l'autre, émanant des catholiques de la tribu des Basutos, accompagnée de 300 francs. Sur ce voyage nous recevons la note suivante :

Partis de Paris le 8 décembre au soir, nous fûmes rejoints près de Chambéry par M. le chanoine Pra, économe du grand séminaire de Grenoble, qui n'est pas un étranger pour la Congrégation et qui s'était empressé d'accepter l'invitation de s'associer à notre pèlerinage.

Le 12 nous eûmes la consolation de visiter Notre-Dame de Lorette et de dire la messe dans la Santa-Casa.

Le 13 nous arrivions de bonne heure à Rome. Par les soins du P. Martinet, des appartements avaient été retenus dans la même maison et sur le même palier où Mgr Allard a les siens. Entre les deux prélats, le chanoine et l'Assistant général la table était commune, les vœux unanimes, l'édification mutuelle et la conversation habituellement vive et enjouée; si bien qu'à parler seulement de notre vie d'intérieur, les quinze jours de Rome seraient écrits en lettres d'or dans les souvenirs du passé.

Mais Rome a d'autres charmes, et le temps fut si utilement employé, qu'il en est peu dont Mgr Jolivet ne se soit procuré la jouissance. Dès le jour de notre arrivée, Sa Grandeur célébrait la messe sur la Confession de Saint-Pierre ; et dans la suite il est peu de basiliques ou de sanctuaires célèbres, peu de monuments remarquables de l'antiquité que nous n'ayons visités, malgré une pluie presque incessante. Pendant ces quinze jours, je crois qu'il

n'est pas arrivé à Monseigneur de dire deux fois la messe dans la même église, excepté à Saint-Pierre, où, après avoir offert le saint sacrifice à l'autel de la Confession, il l'a offert à l'autel absidal de la Chaire.

Mais c'est surtout Pierre vivant, le Vicaire de Jésus-Christ, qu'on va voir à Rome! Nous eûmes le bonheur de contempler la toute céleste beauté de Pie IX en trois circonstances à jamais mémorables pour notre piété filiale: le 21 décembre, en audience particulière; le 24, à sa messe privée, où nous fîmes la communion de sa main; le 27, jour de réception à l'occasion de sa fête.

Dans l'audience du 21, après que Mgr Jolivet se fut entretenu quelques instants seul avec Sa Sainteté, nous fûmes introduits. Le Pape était debout au milieu de son appartement; il nous tendit aussitôt sa main à baiser, ce qui ne nous empêcha pas de nous prosterner jusqu'à ses pieds et d'y appliquer dévotement nos lèvres. « Voilà Grenoble qui revient, » dit-il, reconnaissant M. le Chanoine, qui avait eu son audience la veille, et qui, en qualité de directeur de l'œuvre du Denier de Saint-Pierre dans le diocèse, avait offert à l'auguste Captif une somme de 30 000 francs. La conversation s'engagea ensuite sur la mission de Natal. Déjà Mgr Jolivet avait présenté son écrin de diamants; il présenta de même l'or et les adresses que portait le P. Martinet. Le souverain Pontife parut extrêmement sensible à ce témoignage de foi et d'amour qui lui venait des confins de la terre et d'une partie si intéressante de son troupeau. Il admira que les chercheurs d'or et de diamants ne se laissassent pas dominer par la cupidité, qui grandit d'ordinaire avec le succès et qui étouffe dans le cœur humain jusqu'au germe des sentiments généreux. Il se montra touché surtout de l'offrande des pauvres néophytes de la tribu cafre, prélevée sur leurs jouissances de repos et de régime alimentaire,

jouissances qui leur sont naturellement très-chères et qui nous paraîtraient bien irréductibles, à nous les enfants gâtés de la civilisation !

En déroulant la première adresse, véritable chef-d'œuvre de calligraphie et de dessin, le P. Martinet fit observer qu'elle était écrite en anglais, et accompagnée d'une traduction française. « C'est bien ! » dit le Pape, « car je ne parle pas l'anglais. *I cannot speak english.* Et celle des Cafres ? Je pense que vous avez eu soin aussi de l'écrire en français. » — « Elle a été traduite sur le vif, très-saint Père, c'est-à-dire rédigée d'après les discours prononcés par les premiers chrétiens de cette nation. » Le Saint-Père promit de lire avec intérêt ces adresses et nous dit qu'elles seraient ensuite conservées dans les archives.

Voici les deux adresses dont il vient d'être question :

ADRESSE DES MINEURS CATHOLIQUES, EUROPÉENS.

A SA SAINTETÉ LE PAPE PIE IX.

Très-saint Père,

« Permettez aux représentants des catholiques de la Terre des Diamants, dans le sud de l'Afrique, de déposer à Vos pieds l'hommage de leur profonde vénération et de leur inaltérable dévouement à Votre personne sacrée.

« Tout pénétrés de douleur à la vue des dangers qui menacent l'Église, nous ne pouvons nous lasser, en même temps, d'admirer la longanimité avec laquelle Votre Sainteté soutient la lutte contre les périls du jour, aussi bien que l'invincible constance dont le Tout-Puissant l'a douée pour le maintien des principes sacrés de l'autorité divine sur la terre.

« Daigne Votre Sainteté nous permettre de nous prosterner, en union avec l'Église universelle, devant votre trône apostolique et de Vous offrir, avec l'expres-

sion de notre parfaite soumission, de notre amour et de notre sympathie, un modeste présent, juste tribut de notre piété filiale à l'égard de Votre Béatitude, aujourd'hui dépouillée et retenue captive pour avoir pris en main la défense des droits et de la liberté de l'Église.

« Si Votre Sainteté daigne accepter cette petite offrande, nos vœux les plus chers seront accomplis.

« Implorant votre bénédiction apostolique, nous nous souscrivons

« De Votre Sainteté
« Les enfants dévoués. »

J. Lynch, F. Murray, F. Durack, J. Terpend, Mat. Kenedy, J. Mally, W. Manly, H. Burke, J. Gorman, P. Walsh, E.-M. Litkie, G. Honey, J.-M. Melay, J. Walsh, J. Hickey, T. Ryan.

ADRESSE DES BASUTOS.

Le R. P. Gérard avait réuni tous les hommes de la chrétienté naissante de Motsi-Wa-Ma-Jésu dans les exercices de la retraite.

A la fin de ces exercices, après la messe à laquelle tous avaient communié, on tint une assemblée générale. De chaleureuses acclamations s'y firent entendre en l'honneur du Saint-Père, et une collecte y fut organisée pour être l'expression de la naïve tendresse dont tous ces fervents chrétiens se sentaient animés envers le Père commun des fidèles. Tous y prirent part : les hommes, les femmes, les enfants des écoles et jusqu'aux enfants à la mamelle, au nom desquels les parents voulurent faire une offrande spéciale.

Nos lecteurs savent que les Cafres Basutos ne possèdent généralement ni or ni argent : tout leur avoir consiste en quelques couvertures dont ils se revêtent, et en deux principales sortes de céréales dont ils se nourrissent : le

mais et le *mabélé* (espèce de sorgho). A cela s'ajoute, selon la condition de la famille, un troupeau plus ou moins nombreux de bœufs, de moutons ou de chèvres. Les souscripteurs ont donné de ce qu'ils avaient au Missionnaire, et celui-ci s'est estimé heureux d'en faire parvenir la valeur au Saint-Père.

Avec son offrande, chaque néophyte se sentait inspiré d'adresser au Pape un petit discours et réclamait pour lui la préférence. Par ordre du P. Gérard, vingt des plus instruits parlèrent à tour de rôle ; et le Missionnaire, qui prenait note de chaque discours, fit entrer toutes les pensées exprimées par les orateurs dans la touchante adresse qui suit, sans se permettre autre chose que de supprimer les répétitions et de rendre clairement en français ce qui était dit un peu plus confusément en cafre.

« Très-saint Père,

« O vous le plus doux d'entre les hommes, ne vous offensez pas de la hardiesse que nous prenons de vous faire parvenir notre parole. Nous ne sommes qu'une poignée de chrétiens et nous appartenons à la plus humble race du monde : nous sommes Basutos, de la famille cafre. Néanmoins, ô Père de tous les hommes, nous sommes vos enfants, puisque nous sommes chrétiens, et après que toutes les nations de la terre sont venus se prosterner aux pieds de Votre Sainteté, notre cœur nous presse de faire la même chose.

« Grâces vous soient rendues ! Autrefois nous vivions comme les bêtes qui mangent de l'herbe ; nous marchions dans l'obscurité de la nuit, ne sachant où nous allions ; mais voilà que par une inspiration divine vous nous avez envoyé des apôtres. Avec les religieuses, nos bonnes mères, ils nous ont appris les choses de Dieu. Aujourd'hui nous sommes des enfants de Dieu, les héritiers du

ciel. Grâces vous soient rendues ! Vous avez enlevé la malédiction qui pesait sur la tête des pauvres noirs.

« Une chose cependant nous afflige beaucoup. Nous avons appris que vous, le Père de tous les croyants, vous êtes en butte à de grandes tribulations et qu'elles vous viennent de ceux qui, étant baptisés dans la foi catholique, vivent comme s'ils ne croyaient pas.

« Pourquoi sommes-nous si éloignés de vous, très-saint Père, et dépourvus de bonnes armes ? Nous serions si heureux de combattre pour vous contre les méchants (1) !

« Que ferons-nous, très-saint Père ? Nous avons l'arme de la prière ; c'est celle dont nous nous servirons.

« Ensuite, nous le disons pour votre consolation : vos grandes épreuves sont notre plus certaine espérance ; elles nous confirment dans la foi : à ce signe nous vous reconnaissons pour le vrai fils et vicaire de Celui qui a été crucifié pour nos péchés, et qui est lui-même Dieu et vrai Fils de Dieu.

« Oui ! nous nous consolons par cette parole que nos Missionnaires nous répètent souvent : *Le serviteur n'est pas au-dessus du maître; s'ils ont persécuté le maître, ils persécuteront aussi les disciples.*

« Vivez donc, ô très-saint Père ! Que le bon Dieu vous conserve de longues années !

« Nous osons mettre aux pieds de Votre Sainteté une petite offrande. C'est l'obole de notre pauvreté. Nous ne sommes pas riches; nous avons cependant voulu que nos plus petits enfants eux-mêmes prissent part à notre œuvre. Nous donnons de ce que nous avons : du grain de maïs et du grain de mabélé. Les Missionnaires convertiront ces dons en argent. Ayez surtout pour agréables

(1) Celui qui a exprimé cette pensée est un homme énergique et vigoureux, qui dans une circonstance a lutté corps à corps contre une panthère et l'a terrassée.

les sentiments d'une affection sincère que nos cœurs entretiennent pour Votre Sainteté.

« Etant encore à vos pieds vénérables, nous vous faisons une prière ardente : bénissez-nous, très-saint Père, nous et nos enfants, pour que nous restions fermes jusqu'à la mort dans la foi de saint Pierre dont vous tenez la place, comme lui tenait la place de Jésus-Christ. Ensuite, faites tomber la pluie de la grâce sur notre pauvre pays : il est desséché jusqu'à la mort. O Père de tous les hommes, ayez compassion de l'homme noir : envoyez-lui des prêtres. Quel malheur de voir tous nos frères encore païens ! Ajoutez des Missionnaires aux premiers : le temps de la miséricorde céleste est arrivé pour la pauvre Afrique. »

Suivent les noms des néophytes principaux qui ont dicté cette adresse :

Mathias, Joannes-Maria, Piterosi, Matthæus, Timothy, Joannes-Mohlatwi, Sebastiani, Paulus-Maria, Laurenti, Didimus, Raphaële, Motibane, Lisilakubo, Nicodemus, Christophorus, Bonifaci, Alphonsus, Casimirus, Carolus.

Ces diverses offrandes provoquèrent des explications que le Saint-Père écouta avec un intérêt particulier. Après cet entretien, Sa Sainteté voulut bien donner à chacun de nous un souvenir de notre visite.

Déjà Mgr Jolivet avait reçu une médaille d'argent de grand module, frappée en commémoraison du Concile du Vatican, et représentant d'un côté l'effigie de Sa Sainteté, et de l'autre notre divin Sauveur remettant les clefs à saint Pierre prosterné à ses pieds. D'autres médailles, d'un plus petit module, furent remises à M. Pra et au P. Martinet et reçues avec la plus vive reconnaissance. Le Saint-Père adressa ensuite à Monseigneur quelques paroles affectueuses et tout apostoliques au sujet de sa mission lointaine et, en le bénissant, il fit une mention spéciale de ses coopérateurs et de tous les colons et

indigènes des contrées confiées à sa sollicitude pastorale.

Mgr Jolivet avait hâte de rentrer en France afin de préparer son départ, qui devait avoir lieu et qui eut lieu en effet le 25 janvier, de Southampton.

Après un passage rapide à Marseille, à Bordeaux, en Bretagne, à Paris, et dans nos principales maisons d'Angleterre, Monseigneur s'embarquait, le 25 janvier, à Southampton, avec trois Pères : le R. P. Barthélemy, le R. P. Walsh et le R. P. Weber; un Frère diacre, le F. de Lacy; deux Frères convers, le F. Poirier et le F. Tuite; quatorze Sœurs de la Sainte-Famille : S. Présentation Foucault, S. Félicité Ollière, S. Marie-Joseph Quinn, S. Marguerite-Marie Wood, S. Liduvine Aubert et S. Saint-Bernardin Maillard, pour la mission de Pietermaritzburg;

S. Marie-Ange Cournon, S. Brigitte Conroy, S. Scolastique Jones, et S. Onésime Thermoz, pour la mission de d'Urban;

S. Francis Mac-Dowall, S. Adélaïde Roullier, S. Marie du Calvaire Léger et S. Saint-Léopold Birnie, pour la mission de Bloemfontein.

Depuis le départ, nous avons appris par des lettres, en date des îles de Madère, que, jusque-là, le voyage avait été heureux. Espérons que, jusqu'au terme du voyage, Dieu aura étendu sa protection sur la nombreuse caravane de laquelle dépend le prochain avenir de la mission de Natal.

MISSIONS

DE LA CONGRÉGATION

DES OBLATS DE MARIE IMMACULÉE

N° 50. — Juin 1875.

En publiant les deux mémoires dont se compose le présent numéro de nos *Annales*, nous ne pouvons pas laisser ignorer à nos lecteurs que le R. P. Petitot, à qui nous les devons, bien qu'il fût uniquement préoccupé du progrès de sa mission, c'est-à-dire de l'évangélisation des pauvres sauvages, *evangelizare pauperibus misit me*, a rencontré par surcroît, auprès des représentants officiels de la science, des encouragements sympathiques, voire même quelques honneurs fort peu habitués à se diriger de ce côté-ci.

Dans le dessein d'obtenir des ressources pour l'impression de ses ouvrages en langue déné-dindjié, le R. P. Petitot s'était mis en relation, dès son arrivée à Paris, avec plusieurs sociétés savantes. Tout d'abord, il fut nommé membre des Sociétés d'anthropologie et de philologie. Peu après, ayant eu l'honneur de parler devant la Société de géographie, et de lui présenter, avec la substance du premier mémoire ici inséré, une carte des régions arctiques tracée de sa main, il reçut de cette société, qui s'engageait d'ailleurs spontanément à faire graver la carte, une médaille d'argent. Enfin, le ministère de l'in-

struction publique ajoutait à cette distinction les palmes et le titre d'officier d'académie.

Cependant, de tous ces honneurs décernés à l'humble religieux, aucun ne l'eût rapproché sensiblement de son but, qui était l'impression de ses dictionnaires, grammaires, catéchismes, évangiles et livres de prières, par lesquels il avait tant à cœur de faciliter à ses confrères la prédication évangélique. Par bonheur, le P. Petitot n'était plus à attendre le nerf de la guerre quand la gloire vint frapper à sa porte. Sans parler de quelques souscripteurs, dont les offrandes trouveront encore un emploi utile, un homme de grande libéralité aussi bien que de grande fortune, ami sincère de la science et très-capable d'apprécier une entreprise nouvelle, grande et utile, comprit la passion du Missionnaire, il la partagea et se proposa pour être son coopérateur.

C'est dominé par les exigences de ces honorables relations que le P. Petitot s'est vu obligé de tirer de ses cartons les notes nombreuses recueillies par lui durant un séjour de treize ans dans l'extrême Nord, c'est-à-dire d'écrire les Mémoires que nous publions aujourd'hui.

A propos du premier, voici en quels termes le *Journal officiel de la République française* du 14 octobre appréciait les services rendus à la science par notre cher confrère :

« *Amérique septentrionale ; le fleuve Mackenzie.*—L'Amérique septentrionale, surtout dans les régions qui sont comprises entre la baie d'Hudson et les anciennes possessions russes, est un pays peu connu au point de vue de la géographie. On a pu, grâce à des découvertes qui datent de notre siècle, tracer le contour des côtes de son littoral boréal; on a pu également, sur les indications d'un certain nombre de voyageurs, établir les grands traits de la configuration de cet immense territoire ; mais

il reste encore bien des faits importants à constater.

« Cette lacune vient d'être en partie comblée par un Missionnaire français de la Société des Oblats de Marie, le P. Petitot, qui a dressé une carte du bassin du fleuve Mackenzie, du grand lac des Esclaves et du grand lac de l'Ours. Cette carte manuscrite, à une grande échelle (1/75000), vient d'être offerte, par son auteur, à la Société de géographie de Paris, et figure au nombre des documents les plus précieux des archives de cette institution savante.

« On s'explique aisément la difficulté des explorations dans le bassin du fleuve Mackenzie en constatant que ces régions sont couvertes, pendant une grande partie de l'année, de neiges dont les couches atteignent une épaisseur de plus de trois pieds. Il n'y a que peu de productions végétales, et elles ne fournissent aucun objet d'échange d'une valeur appréciable. Le seul produit commercial de ces régions consiste en fourrures que les indigènes se procurent au prix des plus grandes fatigues et qu'ils viennent échanger deux fois par an dans les établissements fortifiés que la compagnie anglaise de la baie d'Hudson a construits sur les rives des lacs et du fleuve Mackenzie.

« Situés à des distances considérables, ces forts ne sont en communication les uns avec les autres qu'aux époques où la navigation est possible. Il est dangereux d'en sortir pendant les autres moments ; il est également dangereux de s'éloigner des canaux et des bassins où s'engagent les barques qui desservent les stations. Les indigènes, qui vivent de leur chasse, se procurent des fusils, de la poudre et des vêtements en échange de la fourrure des bêtes qu'ils ont tuées. Aucun temps ne les retient ; lorsqu'il est signalé un troupeau de rennes ou de bisons, ils s'élancent à sa poursuite, les pieds chaussés de raquettes énormes qui les empêchent d'enfoncer dans la neige. Des tour-

mentes qui durent souvent des journées entières mettent souvent en péril la vie du chasseur et le forcent de suspendre sa route au milieu de ces déserts d'un nouveau genre; alors la neige désagrégée, fine et drue, tournoie sous la tempête comme le sable du Sahara au souffle du simoun.

« Les Missionnaires français de la Société des Oblats de Marie ont cependant entrepris depuis 1846 l'évangélisation de ces tribus sauvages; ils les accompagnent dans leurs expéditions, campent sous leurs tentes, partagent leurs privations, leurs souffrances et leurs dangers. Depuis cette époque, ils ont établi une série de missions dont l'ensemble a été érigé en vicariat apostolique à partir de l'année 1863 et qui s'étend chaque jour vers l'océan Glacial arctique. Ce sont ces régions que le P. Petitot a parcourues pendant dix ans sur une superficie double de celle de la France.

« Les Indiens qui les habitent se divisent en plusieurs tribus : les Loucheux, les Peaux de lièvre, les Montagnards, les Flancs de chien, les Esclaves et les Montagnais. Chacune d'elles parle un dialecte différent dont le P. Petitot a composé des dictionnaires complets, ressources d'autant plus appréciées de la philologie que ces dialectes tendent à disparaître.

« La carte elle-même renferme une quantité considérable d'indications neuves et intéressantes; elle a été dressée avec soin par le courageux Missionnaire et comprend même des détails sur la partie septentrionale habitée par les Esquimaux, qui semblent être venus de l'Asie par les îles Aléoutiennes.

« La Société de géographie ne saurait trop encourager le zèle des Missionnaires qui utilisent au profit de la science les loisirs que leur laisse l'apostolat; elle doit à beaucoup d'entre eux sur les pays les plus lointains et les plus

divers des connaissances qu'il serait impossible d'obtenir par un autre intermédiaire. Il est probable qu'elle mettra la carte du P. Petitot sous les yeux de ses membres dans les premières séances de la session 1874-75. »

Enfin, dans son rapport à la réunion des Sociétés savantes sur les travaux de ces sociétés pendant l'année dernière, M. Blanchard, leur secrétaire, a rendu au R. P. Petitot l'hommage que voici :

« Le comité n'a jamais voulu laisser dans l'ombre les services rendus à la science par les explorateurs des pays lointains. Aussi n'a-t-il pas essayé de se défendre de l'intérêt qu'inspirent les études, les observations, les longues courses d'un Missionnaire dans les régions arctiques de l'Amérique. Treize ans, le P. Petitot (1) a vécu ou chez les Esquimaux ou chez les Indiens des terres voisines de la mer Glaciale. Dix fois il a parcouru la longue vallée du Mackenzie depuis le fort Good-Hope jusqu'au grand lac des Esclaves ; sept fois il a visité le grand lac des Ours et foulé les steppes d'alentour ; il a fait à pied le long voyage du bas Mackenzie au fort Simpson ; par les montagnes Rocheuses, il a passé dans le nord de l'Alaska ; il a été au lac des Esquimaux et aux rives de l'océan Arctique, en traversant des territoires jusqu'ici demeurés sans nom pour les géographes. Dans ces contrées, où pendant huit ou neuf mois de l'année règne un froid intense, dont la pensée seule donne le frisson, le brave Missionnaire a couché dans la forêt, ayant une peau pour abri. Il a séjourné dans les terriers des Esquimaux, au milieu d'une société pas du tout aimable, une société où l'on pille et où l'on tue très-volontiers l'étranger qui n'a pas su obtenir la protection d'un personnage influent.

(1) De la congrégation des Oblats de Marie.

« Pendant cette existence passée en compagnie d'affreux sauvages, le P. Petitot s'est livré à d'immenses travaux. Il a tracé la carte des pays qu'il a parcourus, il a composé le dictionnaire de la langue des Esquimaux et celui de plusieurs peuplades indiennes. Je n'ai pas le droit, messieurs, de vous entretenir de pareils sujets, mais le digne Missionnaire m'appartient à d'autres titres. Nous lui devons des observations météorologiques, des remarques sur les caractères des habitants, un aperçu de la constitution géologique des contrées qui s'étendent du 54e degré de latitude à la mer Glaciale.

« Le P. Petitot retourne aux régions arctiques; il sait à présent combien sont grands les services qu'il peut rendre aux sciences naturelles et il nous permet de beaucoup espérer.

« L'ardeur pour les conquêtes de l'intelligence n'a pas cessé, messieurs, d'être énergique dans notre pays. Certains esprits rêvent l'accomplissement d'œuvres grandioses. Nous pouvons demander à tous les pouvoirs publics, comme à toutes les personnes qui disposent de moyens d'action, la plus grande assistance possible, tant nous portons en nous la conviction qu'en servant le progrès scientifique, on sert l'intérêt de la France. »

MÉMOIRE ABRÉGÉ

SUR

LA GÉOGRAPHIE DE L'ATHABASKAW-MACKENZIE

ET DES

GRANDS LACS DU BASSIN ARCTIQUE DE L'AMÉRIQUE

Rapport présenté à la Société de géographie de Paris,

PAR LE R. P. PETITOT.

Depuis quelques années, l'attention de la France est de nouveau attirée vers les froides régions du pôle nord, qu'elle semblait dédaigner depuis la perte de ses colonies d'Amérique.

Les transactions qui ont fait passer la portion occidentale de l'Amérique arctique du sceptre des czars au pouvoir du cabinet de Washington ; la découverte des mines d'or du Caribou, et des indications de gisements aurifères qu'offrent plusieurs cours d'eau de ces contrées ; la formation de la vaste confédération canadienne qui soumet au vice-roi du Canadian-Dominion les pays connus jusqu'ici sous le nom de Colombie britannique, de territoire du Nord-Ouest, de colonie d'Assiniboya, de Labrador, de Nouvelle-Écosse et de Nouveau-Brunswick ; la triple et successive liquidation de la puissante et honorable Compagnie de la baie d'Hudson, et la résignation qu'elle a faite à la couronne de ses vastes domaines ; enfin, et peut-être plus que toutes ces causes, les pages instructives et amusantes sorties de la plume fertile, ingénieuse

et toujours honnête d'un de nos romanciers modernes, ont éveillé l'attention du public français, si peu instruit jusqu'ici du véritable état des contrées polaires, et de la question du passage de l'Atlantique au Pacifique par la mer Glaciale arctique. Après soixante-trois expéditions entreprises par les Anglais et les Américains, soit pour la recherche de ce fameux passage, soit pour la découverte du pôle terrestre, nous avons eu, nous aussi, notre expédition, et on nous a appris dernièrement qu'il s'en prépare une seconde.

Il n'est pas à dire que nous ayons méprisé la gloire que procurent justement toute exploration entreprise et toute découverte faite pour l'extension du commerce et le bénéfice de la science; certes, nous en avons eu une part bien large et bien enviable. Lisez l'histoire de nos anciennes colonies d'Amérique, parcourez surtout celle du Canada, consultez les relations si curieuses et si savantes des Pères de la Compagnie de Jésus, les écrits de Lescarbot, ceux de l'immortel Champlain, les édits et ordonnances royales de l'époque, et vous vous convaincrez que la France n'est pas restée en arrière des autres nations au point de vue des découvertes; et que, elle aussi, cherchait le passage occidental vers les mers de la Chine et du Japon. Lorsque le capitaine malouin Jacques Cartier aborda aux rivages du Canada en 1534, n'y était-il pas envoyé par François Ier, et poussé par le même amour des découvertes qui anima les Colomb, les Vasco de Gama et les Magellan? Sept ans plus tard, c'est-à-dire en 1541, quand les Français, conduits par François de la Roque, seigneur de Roberval, commencèrent la colonisation de la Nouvelle-France, et que Pierre Dugast, sieur de Monts, s'établit avec ses Dieppois dans l'Acadie, en 1603, leur but n'était-il pas, en s'implantant dans ces Indes occidentales, de s'avancer sans cesse vers cette

mer Vermeille qui devait les transporter à la Chine, qu'ils avaient cru atteindre tout d'abord en arrivant en Canada ?

La seule différence qu'il y eût entre les expéditions françaises et les expéditions anglaises des trois derniers siècles consiste en ce que l'Angleterre demanda, depuis l'an 1496, aux mers et aux glaces presque immobiles du pôle, ce fameux passage, que la France chercha, d'une manière non moins périlleuse et honorable, mais plus fructueuse, à travers le continent de l'Amérique du Nord, par elle découvert en grande partie.

Si, plus tard, nous avons abandonné toute tentative de ce côté, c'est que la perte de nos colonies, en nous enlevant tout espoir de se voir raviver en Amérique notre antique puissance, et d'y renouer la chaîne de nos transactions commerciales, nous ravit jusqu'au désir de nous y distinguer par de nouvelles découvertes, qui, après tout, n'auraient servi qu'à enrichir nos ennemis, tout en consumant les forces de notre marine.

D'ailleurs, à quel profit commercial ont abouti les cent quinze expéditions arctiques, navales ou terrestres, qui ont eu lieu depuis Othervie (970) et Jean Cabot (1496) pour la découverte de cette voie occidentale ? Ce passage n'est plus un mystère. L'énigme du pôle a été devinée, mais le monstre qui en garde et en ferme les défilés glacés n'a pas succombé, tandis qu'il a fait périr le nouvel Œdipe et ses infortunés compagnons. Mac Clintock et Mac Clure ont prouvé en effet que cette route ne peut servir en aucune façon les intérêts commerciaux des deux grandes nations maritimes qui en ont poursuivi la découverte avec tant de constance et de courage. Les glaces qui l'obstruent une grande partie de l'année et souvent l'année entière refuseront presque toujours aux navires, fussent-ils mus par la vapeur, la possibilité de franchir en une saison l'énorme distance qui sépare la

baie de Baffin du Pacifique. C'est par un bonheur exceptionnel que Mac Clure a pu opérer cette difficile traversée.

Ainsi, ce passage demeure, quoique existant, entièrement fermé à la navigation. Et par là même se trouve clos le paragraphe, déjà trop long, que nous avons consacré à cette matière.

Ce préambule était, ce nous semble, nécessaire pour écarter de notre patrie le reproche que pourraient lui adresser certaines gens peu instruits des faits et gestes de nos compatriotes en Amérique. Pourquoi donc ne rappellerions-nous pas ici en abrégé, et comme un acheminement nécessaire vers les découvertes modernes opérées dans le bassin arctique du continent américain, celles que firent graduellement les Français en Canada? Ce tableau synthétique, en nous présentant clairement la longue liste de nos glorieuses découvertes en Amérique, nous donnera des vues d'ensemble sur l'histoire de ces contrées, et pourra jeter quelque jour sur la question qui préoccupa si longtemps négociants, géographes et gouvernements en France et en Angleterre.

Je demande seulement pardon à cette honorable et savante assemblée d'oser, moi, humble et ignorant missionnaire de sauvages, prendre la parole sur un sujet qui touche à la fois à l'histoire, à la géographie et à la politique des siècles derniers. Je m'efforcerai, cependant, de m'acquitter de cette tâche de la manière la plus consciencieuse et la plus véridique. Après avoir exposé brièvement ce que nos compatriotes d'abord et nos amis ensuite firent pour l'extension des connaissances géographiques dans l'Amérique septentrionale, puissé-je ajouter une toute petite pierre à cet édifice scientifique, par la présentation de la carte d'une portion du bassin arctique, que j'ai dressée et composée, sur le thème de

Franklin et de Richardson, durant les douze années que j'ai séjourné sous le cercle polaire ou dans la région qui l'avoisine.

CHAPITRE I

Tableau historique des découvertes faites par les Français dans l'Amérique septentrionale, depuis Jacques Cartier, jusqu'à la conquête par l'Angleterre, et de celles que les Anglais firent jusqu'à ce jour dans la Nouvelle-Bretagne.

En France, le courage est de toutes les classes. Qu'on ne s'étonne donc pas si les Missionnaires français figurent pour une bonne part parmi les explorateurs de l'Amérique du Nord. N'est-ce pas la France qui fournit au monde entier la majeure partie de ses apôtres, les civilisateurs des peuples païens? En Canada (1), les Missionnaires Jésuites, Sulpiciens et Récollets s'enfonçaient courageusement dans les forêts, comme les pionniers et l'avant-garde de la civilisation ; ils y devançaient les envoyés officiels du gouvernement français, qui connurent le plus souvent par eux les noms et la position des lacs et des cours d'eau dont les avait instruits les Indiens, ou qu'ils avaient parcourus en leur compagnie. La France, tout en veillant à assurer la subsistance et le bien-être matériel de ses colons et de ses nouveaux sujets, avait

(1) D'après le P. Antoine, mon confrère, Missionnaire des Iroquois du Sault-Saint-Louis depuis longues années et très-versé dans la langue des *Onkwé-onwé* (hommes véritables), ou Iroquois, le mot *Kanada* signifie *cabanes*. Les explications de termes iroquois que je donnerai dans la suite de ce chapitre sont tirées du dictionnaire composé par ce savant Missionnaire.

Quant au mot *Iroquois*, il provient de l'exclamation *hiro kwè?* (qu'est-ce que ceci ?) que poussèrent les *Onkwé* à la vue des Français.

tant à cœur leur instruction et leur bien spirituel, qu'elle demandait aux explorateurs qu'elle envoyait dans les territoires indiens de se faire toujours accompagner par des Missionnaires.

C'est ce cachet de pacifique conquête et de paternelle sollicitude, imprimé par la foi de cette époque à nos découvertes en Canada, qui donna à nos compatriotes une si grande supériorité sur les Anglais aux yeux des peuplades sauvages.

Après la fondation de Québec (1), Samuel de Champlain, accompagné d'un récollet parisien, le P. Le Caron, partit pour une expédition dans le Nord-Ouest. C'était en 1615. Il remonta la rivière des Ottawa (2), la Mattawan (3), découvrit les lacs Nipissing (4), et, redescendant la rivière des Français, il aperçut pour la première fois les lacs Huron (5) et Ontario (6), qu'il appela d'abord *lac des Ontouoronnons*, du nom d'une tribu iroquoise qui habitait ses rivages (7). Dès 1613, le prince de Condé avait fondé, pour onze années, la Société dite *de Rouen* pour la traite des pelleteries en Canada.

En 1665, le Jésuite Allouez découvrit le lac Supérieur

(1) *Képék*, en bethsiamitz, dialecte algonquin, signifie : *c'est bouché*; parce qu'en ce lieu le Saint-Laurent est comme fermé par le cap Diamant et l'île d'Orléans.

(2) *Ottawa*, oreillards.

(3) *Matâwan*, déversoir, débouché, d'après le P. Lacombe, mon confrère, Prêtre canadien et Oblat de Marie, qui est passé maître dans la connaissance de la langue algonquine. Beaucoup de termes algiques dont je donne ici l'explication ont été élucidés par son remarquable dictionnaire.

(4) *Nipiy-sing*, eau petite ou petit lac.

(5) L'expression *Huron* est un vieux mot français signifiant qui porte une *hure* ou houppe de cheveux. Ce nom fut donné par Champlain en 1615 aux *Onénda*, les Wyandots des Anglais.

(6) *Ontario*, beau lac. Iroq.

(7) Les cinq tribus ou nations Iroquoises étaient :

1° Les *Koningioné*, appelés *Agniés* par les Français et *Mohawks* par

et visita pour la première fois les Sioux ou Nadoué-sioux (1). S'étant établi parmi eux, il y fut rejoint par le P. Nicolas et par MM. les abbés de Fénelon et Trouvé (2).

En 1669, nous trouvons les PP. Mesnard et Dablon occupés de la découverte d'un grand fleuve appelé *Missi-sipiy* (3) par les Algonquins; mais ils furent détournés de cette découverte par d'autres occupations (4).

Cette même année, le sieur Robert Cavelier de La Salle, natif de Rouen, et négociant en fourrures au Canada, se joignit aux Missionnaires Dollier et Gallinée, qui voulaient tenter aussi la découverte du Mississipi et le passage à l'ouest du continent; mais il se sépara bientôt d'eux et fut rencontré par Nicolas Perrot, vers la fin de l'été, sur la rivière des Ottawa, découverte par Champlain en 1613. Quant aux deux prêtres français, ils découvrirent le lac

les Anglais. Il ne faut pas les confondre avec les Loups ou *Mohégan*, les *Mohicans* des Anglais, appelés aussi *Lénni-lennapé* (hommes). Ceux-ci étaient de race algonquine comme les *Illini* ou *Illinois*, les *Iyiniw* ou *Cris*, les *Ininiw* ou *Maskégons*, etc.;

2° Les *Oniyutké*, que les Français nommèrent *Onnoyoutés* et les Anglais *Oneydas*;

3° Les *Sénandé-Wanandunè*, *Goyogouins* des Français, *Cayougas* des Anglais;

4° Les *Nundagékè*, *Onontagués* des Français, *Onondagas* des Anglais;

5° Enfin les *Nunawaké*, appelés par les uns *Ontouoronnons* et *Tsonontoudns*, et par les autres *Sénécas*. A ces cinq nations se joignirent les *Tuskaroré*, qui en furent adoptés.

(1) *Natowew-Siw*. Iroquois-petit, alg. Cette étymologie algique, dont les Français ne retinrent que la dernière syllabe *Siw* dont ils firent *Sioux*, nous est une preuve de la communauté d'origine des Iroquois avec les nations siouses, les *Absoroké* ou *Minnetaries*, les *Mandanes*, les *Winibagos*, ou *Puants*, les *Sixikaké* ou *Pieds-Noirs*, etc., toutes nations venues de l'Ouest postérieurement aux Algonquins, auxquels elles donnèrent le nom de *Peuple de l'Est*; en algonquin *Wabban-akkiyak*, d'où le mot *Abénakis*.

(2) *Relations des Jésuites*, 1665.— Sagard, *Histoire du Canada*.

(3) *Missi-Sipiy*, grande rivière.

(4) *Rel. des Jésuites*.

Erié (1) et y laissèrent sur un poteau une inscription commémorative (2) ; mais ils n'allèrent pas jusqu'au Mississipi.

De 1670 à 1672, les Jésuites Dablon et Allouez découvrent les bords du grand lac Michigan (3), la rivière Wisconsin (4), et ils s'avancent jusque chez les Illinois (5), après avoir visité différentes tribus siouses : les Winibagos ou Puants, les Outougamitz ou Renards, les Sokis ou Sacs, les Kikapous et les Maskoutens ou Gens du feu.

En 1672, le sieur Louis Jolliet et le Jésuite Marquette furent choisis par M. Talon, l'intendant du gouvernement canadien, pour éclaircir le mystère de l'existence du Mississipi ; Jolliet, ancêtre maternel de Mgr A. Taché, archevêque actuel de Saint-Boniface (Manitoba), et Oblat de Marie, part, l'année suivante, avec son compagnon de Michilimakinak (6), sur le lac Supérieur ; ils se dirigent vers la baie des Puants, découvrent la rivière des Renards, revoient le Wisconsin, dont elle est un affluent, et atteignent le Mississipi, le 17 juin de la même année (7). Ils le nommèrent *fleuve Colbert*. L'ayant descendu pendant 60 lieues, ils découvrirent les affluents des Moines (8), du Missouri (9), de l'Ohio (10) et des Arkansas, et s'en retournèrent par la rivière des Illinois ou de Chicago (11), et par le Michigan.

(1) *Erié*, lieu des cerises. Iroq.
(2) Ferland, *Hist. du Canada*. — *Archives de la marine*.
(3) *Michi-Gangin*, grand lac. Alg.
(4) *Wiskonsin*, enfumé, brun, parce que ses eaux sont ferrugineuses.
(5) *Illini* (hommes). — *Sokis*, les forts.
(6) *Michi-Mikkinâk*, grosse tortue.
(7) *Relations des Jésuites*, 1672.
(8) *Moingona*.
(9) *Missouri*, appelé aussi *Pékitanwi*, eaux bourbeuses.
(10) *Ohio* ou *Wabach*, rivière blanche.
(11) *Chikak-ouk*, lieu des civettes. C'est en ce lieu que fut depuis bâtie la ville du même nom.

Malheureusement, Jolliet faillit se noyer dans le rapide ou saut Saint-Louis ; il y perdit, avec son canot et ses gens, ses manuscrits et ses cartes. Mais le P. Marquette, qui s'était séparé de son compagnon pour retourner dans sa mission, put exhiber ses documents, qui firent foi de leur découverte. En conséquence, Jolliet fut créé seigneur du Mingan et obtint l'île d'Anticosti (1), dans le golfe Saint-Laurent (2).

Mais La Salle n'avait pas abandonné son premier plan. Les succès de Jolliet et de Marquette ne firent que stimuler son zèle. Muni de pleins pouvoirs de la part de Louis XIV, il part, en 1679, de Niagara (3), avec le P. Hennepin et deux autres Récollets de la communauté de Paris, plus quarante Français, traverse les lacs Erié, Huron et Supérieur, en suivant la voie tracée par ses prédécesseurs, découvre le lac Pimitéwi (4), puis revient sur ses pas au lac Ontario, abandonnant au P. Hennepin le soin de continuer son entreprise.

Le Récollet Louis Hennepin, arrivé au Mississipi en 1680 avec deux compagnons par la voie de Jolliet, remonte le fleuve jusqu'aux chutes de Saint-Antoine, où il est capturé par les Sioux, qui le relâchèrent au bout de quelques mois. Il fut rencontré dans ces forêts par le coureur de bois Daniel Dulhut, auquel l'Américain Sparks a attribué l'honneur des découvertes d'Hennepin (5). Ce qui paraît certain, c'est que ce coureur de bois avait déjà parcouru une partie du pays des Sioux (6), lorsqu'il fut rencontré par le Mis-

(1) *Anticosti* est, d'après Charlevoix, une corruption du mot *Natiskotek*, présentement *natachkwè*, lieu où l'on va chasser à l'ours.

(2) *Archives de la marine.* — Lettre de M. de Frontenac, 14 novembre 1674. *Histoire du Canada.*

(3) *Iaon-niakarè*, les hauteurs du grand bruit. Iroq.

(4) *Pimi-téwi*: lac de la passe.

(5) Sparks, *Life of La Salle. Review* of January 1845.

(6) *Dakota* est le nom propre des Sioux.

sionnaire. C'est ce qui arrivera plus tard dans les contrées plus septentrionales, où ces hardis pionniers devancèrent souvent les envoyés du gouvernement; mais les coureurs de bois n'écrivaient pas leurs exploits et ne confiaient pas au papier le fruit de leurs lointaines et solitaires pérégrinations.

Enfin en 1682, Cavelier de La Salle, accompagné du P. Mambré, vit le fleuve, objet de tous ses désirs, et le descendit jusqu'à son embouchure; mais, au lieu d'arriver à cette mer Vermeille qui devait le conduire à la Chine, il aboutit au golfe du Mexique, qu'il atteignit le 9 avril. La Salle prit possession de toute la contrée qu'il venait de parcourir au nom du roi Louis XIV et la nomma Louisiane (1). Dès lors le grand monarque put adopter pour emblème un soleil radieux et dire, comme Charles-Quint, que cet astre ne se couchait pas sur ses vastes États; dès lors le noble drapeau de la France, que La Salle avait arboré sur les bords du golfe mexicain, aurait pu être promené en maître jusqu'aux rives glacées de la mer Arctique.

En effet, dès l'année 1628 (le 6 mai), le roi Louis XIII avait octroyé par lettres patentes à la Compagnie de la Nouvelle-France ou des Cent associés, créée le 29 avril de l'année précédente par le cardinal de Richelieu, surintendant de la navigation, « la possession à perpétuité du fort de Québec avec tout le pays de la Nouvelle-France, dite *Canada*, tout le long des côtes depuis la Floride... en suivant les côtes de la mer, jusqu'au *cercle arctique* pour latitude, et en longitude depuis l'île de Terre-Neuve jusqu'au grand lac dit *la mer Douce* (lac Supérieur) et *au delà*, etc. (2). » Les Cent associés se composaient surtout

(1) Leclerq, *Etablissement de la foi.* — Ferland, *Histoire du Canada.* t. II, chap. IX.

(2) *Mercure français*, vol. XIV. — *Traité de navigation* de Bergeron. — Ferland, *Hist. du Canada.*

de nobles et de bourgeois de Paris et de Normandie.

En accordant cette charte si ample et dont les concessions sont un peu vagues, comme on le voit, Louis XIII se fondait sur un édit de son père Henri IV daté du 8 novembre 1603, par lequel il avait nommé M. de Monts lieutenant général de l'Acadie, et lui avait conféré tout pouvoir sur les terres découvertes par Jacques Cartier (1). De Monts avait pris dès cette année possession de toutes les côtes jusqu'au 41e degré de latitude, à partir du sud de la rivière Manhatte qu'Hudson ne découvrit qu'en 1609. Il n'y avait pas alors dans cette contrée un seul Européen.

Donc, en 1628, la Compagnie de la Nouvelle-France se trouvait investie de toute la portion du continent comprise entre la Floride et le cercle polaire. Les Français réclamaient les terres qui environnent la baie d'Hudson, tant parce qu'elles avaient été découvertes par les coureurs de bois du Canada que parce que l'Anglais Hudson, qui, en 1610, pénétra dans la baie qui porte son nom, n'en avait pas pris possession au nom de l'Angleterre, puisqu'il était au service de la Hollande, et que, comme l'a remarqué longtemps après sir John Ross, il ne fit absolument aucune découverte de terres dans cette immense baie (2).

Sous Louis XIV, les colonies françaises d'Amérique s'augmentèrent de la vallée du Mississipi et de toutes les terres découvertes graduellement dans le territoire encore inexploré du nord-ouest, comme nous l'avons vu plus haut.

Quelle apparence de droit et de justice avait donc le roi d'Angleterre Jacques Ier, lorsque, en 1606, en donnant à sir William Alexander, créé plus tard comte Ster-

(1) Champlain. — Charlevoix — Ferland. — Lescarbot. *Histoires du Canada.*

(2) *Deuxième Voyage au pôle nord* par sir John Ross. Introduction.

ling, le gouvernement de la Virginie et en le lui confirmant en 1621, il reculait les limites de cette contrée encore sauvage jusqu'au 45e degré de latitude nord, empiétant ainsi sur le territoire français possédé par de Monts depuis trois ans d'abord, et à l'époque de la seconde charte, depuis dix-huit ans?

Et quelle apparence de droit et de justice eut encore le roi d'Angleterre Charles II, lorsque en 1670, c'est-à-dire quarante-deux ans après la charte émanée de Louis XIII en faveur de la Compagnie de la Nouvelle-France, il concéda à son cousin le prince Rupert et à l'honorable Compagnie dite *des Aventuriers de la baie d'Hudson* la possession entière du sol, le monopole de la traite des fourrures et même le droit exclusif de pêche et de chasse (1), dans toute la contrée arrosée par les eaux tributaires de la baie d'Hudson (2)?

Les empiétements de Jacques Ier déterminèrent les contestations qui divisèrent à cette époque la France et l'Angleterre. L'Acadie devint le prétexe de la guerre à outrance que se firent ces deux nations rivales et jalouses l'une de l'autre. Aux prétentions de Charles II la France répondit en donnant ordre à la Compagnie de la Nouvelle-France de s'emparer des factoreries établies par les Anglais dans la baie d'Hudson. En 1687, M. d'Yberville y fut envoyé; aidé de M. de Troyes, il gagna la baie d'Hudson par l'Ottawa et les lacs Témiskaming (3) et Abitibi (4),

(1) Ce droit, la France ne se l'était jamais arrogé. Elle permettait à tous les étrangers et aux Anglais eux-mêmes de pêcher sur les côtes de l'Acadie. Souvent trop de courtoisie et de magnanimité peuvent passer dans une nation pour de la pusillanimité et pour l'hésitation qui résulte d'une cause peu juste.

(2) Consulter sur ce point tous les livres anglais écrits sur la baie d'Hudson.

(3) *Timiw-gaming*, profonde-eau.

(4) *Abit-nipiy*, milieu-eau, ou lac mitoyen, Alg.

qu'il découvrit, s'empara des forts Rupert, Monsipi et Kikitchouan et ne laissa aux Anglais que le seul fort Albany. La Compagnie française, de son côté, construisit dans la baie d'Hudson le fort Bourbon ; mais en 1696, les Anglais, ayant pris ce poste de commerce, d'Yberville chassa définitivement ses ennemis de la baie d'Hudson après avoir coulé bas un de leurs navires, capturé un second et repris le fort Bourbon (1).

Le traité de Ryswick (1696) reconnut à la France la possession des terres et de la baie d'Hudson, qu'elle conserva jusqu'en 1713, époque à laquelle elle les céda à l'Angleterre par le traité d'Utrecht, tout en conservant ses droits sur les terres sises au nord et au nord-ouest du Canada (2).

Maintenant que toute animosité a disparu entre l'Angleterre et la France et que d'ennemies ces deux grandes puissances sont devenues amies et alliées; maintenant que, les préjugés de nationalité étant mis de côté, il nous est donné de juger plus sainement de l'état de la question qui divisait alors les deux nations rivales, nous pouvons facilement constater que les traités du temps comportent des clauses vagues, mal déterminées et destinées pour ainsi dire à servir d'aliment à la réouverture des hostilités entre deux nations qui s'estimaient mutuellement sans cesser de se haïr. Au fond de tout cela la question en litige n'était qu'un prétexte ; la cause impulsive de ces guerres désastreuses pour la colonisation du Canada était la jalousie. Voilà, il faut l'avouer, de bien tristes débuts pour une colonie.

En 1727, il se forma en Canada une Compagnie française dite *des Sioux* pour le commerce des fourrures avec cette nation. Elle fonda sur le lac Pépin le fort Beauhar-

(1) De la Potherie, *Histoire de l'Amérique septentrionale.*
(2) *Histoire du Canada.*

nais, et plus tard, sur le Mississipi, qui traverse ce lac, le fort Mississipi-la-Galette, maintenant Prescott-City.

En 1731, afin d'affirmer les droits de la France sur le territoire sis au nord-ouest du Canada, le comte de Maurepas, secrétaire d'Etat et ministre des colonies sous Louis XV, délégua le sieur Varennes de La Vérandrye, autre ancêtre maternel de l'Archevêque actuel de Saint-Boniface, vers cette portion de la colonie.

Varennes de La Vérandrye, accompagné de ses fils et du P. Jésuite Messager, découvrit la rivière *Miskwa-gamêw* ou rivière Rouge du Nord, la vallée du lac Winipeg (1) et y établit des postes de traite. En 1736, un des fils de ce héros fut massacré par les Sioux, ainsi que son compagnon le P. Arnaud, sur une île du lac Sainte-Croix (2).

Les fils du chevalier de La Vérandrye, secondés par les religieux de la Compagnie de Jésus, continuèrent l'œuvre de leur père. En 1748, ils avaient poussé leurs découvertes jusqu'à la vallée de la Saskatchewan (3), à laquelle ils donnèrent le nom du marquis Du Pas, qu'elle porte encore maintenant. A cette époque remonte la découverte des lacs Winipigous (4), Manitoba (5), Dauphin, Bourbon et Travère, ainsi que la fondation des forts du Grand-Rapide, Du Pas, Nippewing et de la Corne, ainsi

(1) *Winipek*, sale étendue d'eau, eau bourbeuse.

(2) A. Taché, *Vingt Ans de mission.* — P. Aubert, *Voyage à la rivière Rouge en* 1845.

(3) *Ki-siskatchiwan*, le courant rapide. Cette puissante rivière est formée de deux branches : celle du Nord ou rivière Du Pas, et celle du Sud, que les Français appelèrent : la *Fourche des gros ventres* parce qu'ils trouvèrent établis sur ses bords les Minnetaries ou Gros-Ventres. Son nom indien est *Makoanis*, tandis que la branche du nord se nomme *Kisiskatchiwan*.

(4) *Winipegous*, sale étendue d'eau, eau bourbeuse.

(5) *Manitoba-Wapau*, diable-détroit, ou le détroit du diable.

nommé en l'honneur du chevalier de La Corne, un des officiers de M. de Beauharnais.

Pendant notre séjour dans la haute Saskatchewan, nous apprîmes d'un officier de la baie d'Hudson que plusieurs postes de ces districts éloignés occupent l'emplacement d'anciens forts de traite français, entre autres celui du lac la Biche et le fort des Prairies. Il ne paraît pas que les Français aient poussé leurs découvertes au delà du 54° ou du 55e degré de latitude nord. Mais on peut considérer comme très-probable que les coureurs de bois ont franchi cette limite, puisque les premiers officiers de la Compagnie du Nord-Ouest qui pénétrèrent sur les bords du grand lac des Esclaves trouvèrent le long de la rivière de ce nom, qui n'est autre que le haut Mackenzie, une famille de métis franco-dénès nommée Beaulieu. François Beaulieu, de qui je tiens le fait et qui est mort en novembre 1872, à l'âge de cent ans ou environ, avait vu arriver ces premiers Anglais, qui durent être ou Pierre Pond (1780), ou sir Alexandre Mac-Kenzie (1789). Donc, le père de ce Beaulieu devait être arrivé dans cette contrée avant la Compagnie du Nord-Ouest, puisque celle-ci ne s'établit au lac Athabascaw qu'en 1778. Entre 1627-1628, année qui vit la création de la Compagnie de la Nouvelle-France, et 1717, le Canada fut tour à tour possédé par cinq ou six compagnies marchandes qui se ruinèrent successivement au commerce des pelleteries. En 1717, le Régent releva la Compagnie de la Nouvelle-France sous le nom de *Compagnie d'Occident* ou *du Mississipi*. Le fameux aventurier écossais Law en était le directeur. En 1722, elle se réunit à la Compagnie des Indes orientales et prit le nom de *Compagnie générale des Indes*. C'est évidemment à cette compagnie, continuatrice des opérations de celle de la Nouvelle-France qu'appartenait M. de La Vérandrye.

Nous touchons maintenant à une époque critique pour nos colonies. Nous allons avoir à enregistrer une des plus grandes humiliations qu'on puisse infliger à un cœur patriotique ; je veux parler de la trop facile conquête du Canada par l'Angleterre. Trop facile, car, depuis deux siècles et demi, nous luttions avec les Anglais dans la proportion d'un contre vingt ! En effet, on ne comptait encore en Canada, en 1692, que douze mille Français, tandis que la colonie anglaise avait déjà, d'après Holme, deux cent mille habitants ! ! !

Redirai-je maintenant les obstacles que les différentes compagnies mirent à la prospérité de cette colonie ; le déplorable état de nos affaires civiles en Canada ; la révolte et la trahison des Iroquois ; les attaques simultanées des Anglais sur plusieurs points, auxquelles il fallut faire face ? Rappellerai-je la défaite de l'héroïque Montcalm par Wolfe mourant dans les plaines d'Abraham ; la reddition de Québec et l'arrivée de cette flotte anglaise qui vint enlever tout espoir aux malheureux Canadiens ? Parlerai-je du traité ignominieux de Paris, le 10 février 1763, qui livra à l'Angleterre ce sol arrosé des sueurs et du sang de nos soldats et de nos martyrs ? Qui ne connaît ces faits et pourquoi raviver ces blessures ?

Dans tous ces revers, on ne peut excuser entièrement le gouvernement de Louis XV. Ignorant de la richesse et de la fertilité du Canada, il ne voyait dans ces belles contrées que *quelques arpents de neige*, et, lassé d'une guerre à laquelle il ne voyait pas de fin, il abandonna le fruit de nos découvertes à la convoitise de ceux qui savaient mieux que nous en apprécier la valeur.

Dans le traité de Paris n'étaient comprises ni la Louisiane, ni les immenses contrées septentrionales du Nord-Ouest, qui ne portaient alors d'autre nom que celui de *Pays d'en haut*. Mais, ô dédain incompréhensible ! la

Louisiane fut abandonnée aux mains de don Carlos III et devint une colonie espagnole jusqu'en 1801. Échangée contre la Toscane par le premier consul, elle fut revendue, deux ans après, aux États-Unis pour la somme de 80 millions de francs.

Et le *Pays d'en haut*, qu'en advint-il? Il n'en fut plus question, et l'Angleterre posséda paisiblement une contrée dont la France ne se souciait pas. Ainsi s'éteignit la domination française en Amérique. Nous n'avons conservé sur ce continent que le prestige d'un grand nom, la renommée de grandes actions et l'influence morale et religieuse d'hommes qui sacrifièrent tout pour le bien-être et le salut physique et spirituel des peuplades sauvages.

Hâtons-nous de le constater : autant les Anglais avaient été pour les colons français des ennemis acharnés; autant, après la conquête, ils devinrent pour les Franco-Canadiens des maîtres libéraux et débonnaires. Il n'y a peut-être pas au monde de peuple qui jouisse d'une plus grande paix que nos compatriotes du Canada.

Mais les choses ne se passèrent pas d'une manière aussi calme dans les *Pays d'en haut*. La compagnie des Aventuriers de la baie d'Hudson s'était considérée, après le traité de Paris, comme maîtresse absolue du territoire du Nord-Ouest; tandis que, au point de vue de la justice, elle eût dû se renfermer dans les limites que lui fixait sa charte.

D'un autre côté, il s'était formé à Montréal, en 1783, une compagnie commerciale, dite *du Nord-Ouest*, composée des commanditaires de l'ancienne compagnie française du Canada combinés avec l'élément écossais, allié de la France. Ces Écossais étaient des puritains et des mécontents de noble origine, exilés volontairement de leur patrie pour des motifs de religion ou de politique.

C'étaient des Stuarts, des Mac-Kenzie, des Grant, des Mac-Darmett, des Mac-Donald, etc., alors autant ennemis des Anglais que l'avaient été les Français. Héritiers de la charte royale de 1717, qui concédait à perpétuité à la société du Canada la possession des contrées septentrionales découvertes par les Français, ils continuèrent à occuper les forts de traite établis par cette société, et à envoyer leurs agents à la découverte du fameux passage à l'ouest du continent.

En 1777, un des membres de la Compagnie du Nord-Ouest, le Canadien Joseph Frobisher, remonta les rivières Maligne et la Pente et découvrit le lac de l'*Isle à la Crosse*. L'année suivante, il visitait le lac Athabaskaw (1) et y bâtissait un fort de traite.

Deux ans après, en 1780, Pierre Pond découvrait le grand lac des Esclaves (2), que sir Alexander Mac-Kenzie traversa du sud à l'ouest, en 1789, dans son expédition au Pacifique.

Sur les indications des Indiens *Déné*, et de la famille métisse Beaulieu, dont un membre, oncle de François Beaulieu dont il a été parlé plus haut, lui servit d'interprète, Mac-Kenzie découvrit le fleuve qui porte son nom et qui est le Na-otcha (3). Il le descendit jusqu'à la mer Glaciale, où il arriva le 12 juillet 1789 (4), croyant atteindre le Pacifique. Dans un autre voyage entrepris l'année suivante, cet intrépide officier de la Compagnie du Nord-

(1) *Athabaskaw, arabaskaw, ayabaskaw*, synon. : réseau d'herbes, de foin. Son nom déné est *KKray-t'élè-kké*, le plancher des saules.

(2) Franklin, *Narrative of a journey to the shores of the Polar Sea*, 1819-22.

(3) Le Mackenzie porte différents noms parmi les tribus déné, *Na-otcha, Na-Kotchró--ondjig, Na-Kotsia-Kotchó. Dès-nédhé-yaré*, tous ces mots signifient : *terre géante* ou *fleuve aux rives géantes*, sauf le dernier terme, qui se traduit par *grande rivière d'en bas*.

(4) *A Journey from Montreal to the glacial and Pacific Oceans*, sir Al. Mackenzie, 1789-93.

Ouest atteignit enfin l'océan Occidental, après avoir remonté la rivière de la Paix (1), traversé les montagnes Rocheuses et descendu le Fraser, qui est tributaire du Pacifique. Mac-Kenzie, le premier, découvrit donc la voie de l'Europe aux Indes orientales par le continent américain. — Vers 1792, un homonyme du premier Mac-Kenzie visita le premier le grand lac des Ours et y construisit un fort. François Beaulieu était son chasseur. C'était avant son mariage. De son côté, la Compagnie de la baie d'Hudson n'était pas demeurée inactive. En 1769, elle envoyait Samuel Hearne tenter le passage par le pôle nord et s'assurer de l'existence de la rivière du Cuivre (2), dont il connaissait l'existence par les Indiens *Déné*. Hearne descendit ce cours d'eau jusqu'à l'océan Glacial, après avoir découvert les lacs North-line, Doobaunt, des Ours gris, Blanc de neige et des Bœufs musqués.

La Compagnie de la baie d'Hudson se servait, pour ses pérégrinations, de jeunes Orcadiens ou d'Écossais des Highlands. Celle du Nord-Ouest, au contraire, employait de préférence des coureurs de bois canadiens qui, depuis la création de la dernière compagnie, avaient pris le nom de *Voyageurs du Pays d'en haut*, ou tout simplement de *Voyageurs*.

Par toutes ces appellations, on désigne une classe de jeunes gens français ou franco-canadiens, braves, hardis, sans crainte du danger, prêts à tout entreprendre, et qui

(1) La rivière de la Paix se nomme, en déné, *tsi-déssè* (rivière du Vermillon) et *tsa-ottiné-déssè* (rivière des Castors). Les Cris l'appellent aussi *amiskaw-Sipiy* (rivière des Castors). Je ne sais où Richardson a puisé le nom de *Unjugah* qu'il lui donne.

(2) La rivière du Cuivre, ou Copper-mine-River, est nommée *Satsondié* (métal-rivière) par les Indiens *Flancs de chien*. William Dall, confondant cette rivière avec celle qui se jette dans le Pacifique sous le 45e degré de longitude ouest, place sur les bords de cette dernière les Indiens *Couteaux-Jaunes* que Franklin avait trouvés dans les steppes arrosés par la *Coppermine* de Hearne.

s'enfonçaient dans les forêts pour aller y commercer avec les sauvages. Souvent ils fusionnèrent avec les Indiens et se choisirent parmi eux des épouses. De ces unions est sortie la belle et robuste nation des métis français ou *natifs*, peuple jovial, entreprenant, valeureux comme ses pères ; excellent chasseur, ami de la liberté et inconstant comme les Peaux-Rouges. Canadiens et métis français ont porté notre belle langue jusqu'aux rivages arctiques, où elle retentit avec un charme indicible aux oreilles du voyageur et du Missionnaire stupéfaits.

Pendant de longues années, le métier de *coureur de bois* fut, en Canada, une sorte de stage où se forma la jeunesse française et créole. Des nobles même portèrent leur épée dans les forêts et y laissèrent des rejetons de leur race. Parmi nos métis de l'extrême Nord, le *far-North* des Anglais, nous comptons des Le Camarade de Mandeville, des de La Porte, de Saint-Georges, de Saint-Luc, de Chaumont-Racette, de Lépinais, etc. La jeunesse du Canada éprouvait un tel attrait pour cette vie d'aventures, de péripéties et d'incidents étranges, que ceux-là passaient pour des lâches, qui s'exemptaient de ce noviciat. L'agriculture en souffrait, la colonisation en était retardée, de sorte que, dès l'an 1673, le roi de France dut défendre aux jeunes colons, sous les peines les plus graves, d'embrasser la vie de trappeur et de chasseur. Ces défenses cessèrent avec l'extinction de la puissance française au Canada. Les coureurs de bois étant devenus *voyageurs* des compagnies commerciales, ils se firent une colossale réputation comme guides, timoniers, canotiers, porteurs et trappeurs. C'est à ce caractère que Cooper a emprunté les types de ses romans. Les Hollandais et les Anglais eurent bien aussi des coureurs de bois, mais ils ne se distinguèrent pas comme les aventuriers français.

Ceux-ci pénétrèrent les premiers (1712) chez les Sioux,

les Assiniboines ou Assinipoils (1) et les Cristinaux ou Cris (2), et y commencèrent la traite du castor, qui enrichit la fabrication parisienne de l'époque.

Je dois nécessairement abréger, messieurs, et pourtant je ne puis m'éloigner de ces temps héroïques de l'histoire de ma nouvelle patrie, sans noter ici un des principaux effets des découvertes et des nombreuses explorations faites par nos compatriotes, prêtres ou laïques, nobles ou coureurs de bois, dans la contrée qui nous occupe. Depuis les rives du *Katarokwi* (3) jusqu'aux bouches innombrables du *Naôtcha*, le nom de *Français* est synonyme de *blanc* et d'*Européen*, comme le nom de *Franc* est demeuré en Orient l'équivalent de ces mêmes termes. Iroquois, Algonquins, *Dénès* et *Dindjiès* s'accordent en cela avec les anciens Sarrasins. Pour eux, Anglais et Américains sont : les gens venus de l'Est, *tiorhensa*; les gens de l'autre côté de l'eau, *Agayasiw;* les habitants des rochers, *thê-ottiné;* les Grands-Couteaux, *Bès-tchô-ottiné, Kitchi-mokoumun;* mais les Français sont : les hommes civilisés, *pouzanti, wémistikousiw;* ceux pour qui la terre est faite, *banlay, béné-ounlay;* ceux à qui la terre appartient, *béti-kollé, vœnan-kountllèdh.*

Cependant trente années s'étaient écoulées sans qu'il se fût fait aucune nouvelle expédition de découverte sur le continent américain. Les deux compagnies rivales s'étaient toutefois rapprochées du nord de plus en plus, et avaient comme jonché toute la Nouvelle-Bretagne de

(1) *Assiniy-pwan*, rochers sioux ou sioux des montagnes, en algonquin.

(2) Ces mots proviennent de la corruption de l'épithète *Knistinuwok*, donnée aux *Eyiniwok* de l'Ouest par les tribus voisines. Il ne faut pas confondre les *Cris* (ou *Crees* des Anglais), tribu algique, avec les *Creeks* ou *Cricks* des Etats-Unis, qui sont des Têtes-Plates comme les Chérokis, les Chicasaw, etc.

(3) *Katarokwi*, rochers qui trempent dans l'eau. — Nom iroquois du Saint-Laurent.

leurs forts de traite, non sans se faire l'une à l'autre le plus de tort possible par leurs empiétements réciproques sur des territoires mal définis et par leurs querelles incessantes, auxquelles prenaient part les Indiens.

Cet état de choses dura jusqu'à la première expédition par terre de sir John Franklin en 1820. Homme de cœur et de raison, Franklin fut si affecté de ces rivalités déplorables entre compatriotes, qu'il demanda et obtint la réunion des deux sociétés. La fusion s'opéra le 26 mai 1821, sous la raison commerciale d'*Honorable Compagnie de la baie d'Hudson*. La Compagnie du Nord-Ouest y perdit son titre, mais elle conserva ses membres et ses voyageurs canadiens. Depuis lors, ces derniers ont été peu à peu éliminés. Le monopole du commerce et la possession du pays ne furent concédés à la nouvelle compagnie que pour vingt et un ans. Ce privilége fut renouvelé une première fois en 1838, mais il ne fut plus redemandé à son expiration en 1859, et la Compagnie perdit tous ses droits dans la Nouvelle-Bretagne (1).

En 1863, la Compagnie de la baie d'Hudson passa entre les mains de la Compagnie internationale financière, en réalisant un bénéfice net de 20 pour 100. Mais, dix ans après, elle fut reconstituée par quatorze cent vingt associés qui achetèrent la liquidation de la Compagnie financière. Celle-ci opéra la vente de ses actions avec un profit net de 12 500000 francs. Enfin, en 1868, la nouvelle Compagnie d'Hudson fait abandon de tous ses droits, priviléges et monopole entre les mains de la Couronne, moyennant une indemnité de 37 millions et demi de francs, plus la jouissance et propriété de 50 arpents de terre arable autour de chaque fort compris dans la zone

(1) Taché, *Esquisse sur le Nord-Ouest*. —Et tous les ouvrages qui ont été écrits sur la Nouvelle-Bretagne.

fertile du territoire du Nord-Ouest. Et voilà le profit que d'habiles colons et d'adroits spéculateurs surent tirer des *quelques arpents de neige*, dédaignés par le gouvernement français de 1763 !

En 1869, on détacha du territoire la province de Manitoba, ancienne colonie anglaise d'Assiniboya, fondée, en 1811, par lord Selkirk, en faveur des résidents métis d'origine française et écossaise. Manitoba forme une petite province du Canadian-Dominion. Elle reçut d'abord pour gouverneur l'Honorable M. Archibald, démissionnaire en 1872, et remplacé, l'année suivante, par l'Honorable M. Graham. Toutes les autres possessions anglaises de l'Amérique du Nord, à l'exception du Canada et de la Colombie britannique, sont comprises actuellement sous le nom général de *Territoire du Nord-Ouest*.

Revenons à Franklin et aux découvertes géographiques modernes dans le nord de l'Amérique.

L'expédition arctique par terre de 1820 fut désastreuse. Franklin y perdit la majorité de ses compagnons. Ils moururent de faim et de misère dans les déserts de la Copper-mine River. Un seul homme de cette expédition a survécu, il se nomme Bellanger et demeure en Canada près du bourg l'Assomption. Dans cette expédition, Franklin découvrit toutes les terres qui s'étendent depuis l'embouchure de la rivière du Cuivre jusqu'à la pointe Turnagain, et enrichit la carte de l'Amérique de son itinéraire depuis le lac Winipeg jusqu'à la mer Glaciale (1).

En 1825, ce courageux marin tenta de nouveau la reconnaissance des côtes de la mer polaire, mais, cette fois par la voie du Mackenzie. Il descendit le fleuve jusqu'à la mer Glaciale, découvrit les îles Garry, la rivière Peel, déjà appelée par les Canadiens voyageurs *rivière*

(1) Voir Franklin, *Narrative*, etc.

Plumée, et alla prendre ses quartiers d'hiver au fort construit pour la circonstance sur les bords du grand lac des Ours. J'ai nommé le fort Franklin. En 1826, il redescend à la mer et découvre toutes les côtes depuis l'embouchure du Mackenzie jusqu'au récif du Retour (*Return-reef*). Back et Richardson allèrent beaucoup plus loin dans l'Est, puisqu'ils se rendirent du Mackenzie à la rivière du Cuivre, après avoir doublé le cap Bathurst (1). Cette expédition amena en outre la démarcation plus exacte du cours du Mackenzie et d'une partie du grand lac des Esclaves, celle des baies Keith, Dease, Mac-Vicar, du grand lac des Ours. Les deux autres baies de ce bassin demeurèrent inconnues, ainsi que tout l'intérieur du pays tant à l'est qu'à l'ouest du Mackenzie depuis le lac des Esclaves jusqu'à la mer.

En 1833-35, sir Georges Back, parti d'Angleterre pour découvrir la retraite dans laquelle l'hiver et les glaces retenaient les deux Ross prisonniers depuis trois ans, se rend à l'est du grand lac des Esclaves, où il construit le fort Reliance et il y passe le premier hiver. Il se dirige ensuite vers l'océan Glacial à travers les lacs Artillery, Clinton-Colden et Aylmer et, par la rivière qui les relie (2) avec le grand lac des Esclaves, découvre la source de la rivière des Gros-Poissons (3), qui porta depuis son nom, et descend ce beau cours d'eau jusqu'à la mer (4).

De 1836 à 1839, MM. Dease et Simpson, officiers de la Compagnie d'Hudson, entreprennent une expédition pour continuer les démarches de Franklin. Ils longent les côtes

(1) *Narrative of a second Expedition to the shores of the Polar Sea*, 1825-27, John Franklin.

(2) Cette rivière se nomme, en dénè, *t'a-tchégé-tchôr* ; ou le grand déversoir.

(3) La rivière des Gros-Poissons, *t'ué-tchor-dessé* en dénè.

(4) King, *Narrative of a Journey to the shores of the Arctic Ocean*, London, 1833-35

de la mer Glaciale depuis le cap Turnagain jusqu'à l'embouchure de la rivière de Back, et retient ainsi les découvertes de ces deux explorateurs arctiques (1).

A la suite de l'expédition navale de 1845, *l'Erèbe* et *la Terreur*, montés par Franklin et par Fitz-Gerald, n'ayant plus reparu, l'Angleterre employa tous les moyens en son pouvoir pour découvrir le lieu où l'on supposait que ces héroïques pionniers de la science et de la navigation étaient détenus. Parmi les expéditions qui eurent lieu à cet effet nous devons mentionner : 1° celle du docteur John Raë par la baie Répulse en 1847 ; 2° celle des docteurs Richardson et Raë, en 1848, par le Mackenzie et les côtes de la mer Glaciale, avec retour par le lac des Ours (2); 3° celle de Pullen et Hooper en 1849-50, par le détroit de Behring et retour par le Mackenzie. Cette dernière relia le détroit aux découvertes de Franklin dans l'Est (3). De toutes ces expéditions la carte de l'intérieur ne reçut aucun bénéfice, si nous en exceptons l'itinéraire de Back. En 1850, MM. Raë et Anderson renouvellent l'expédition de cet explorateur ; MM. Anderson et Stewart retracent l'itinéraire de Richardson par la Coppermine en 1855. Mais ces voyages, qui amenèrent la découverte de plusieurs vestiges de l'expédition de Franklin, n'ajoutèrent rien à la carte de la contrée.

La justice et la bonne amitié qui nous unit avec les officiers de la baie d'Hudson me font un devoir de mentionner ici le résultat de quelques explorations particulières, dont les auteurs trop modestes ne se sont jamais vantés et dont une faible partie seulement est portée sur les cartes anglaises les plus modernes. Je me suis fait un honneur

(1) *Discoveries in arctic regions*, Thomas Simpson, London, 1840.

(2) *Arctic Searching Expeditions*, sir J. Richardson, 1851. C'est le meilleur ouvrage qui existe sur le Nord-Ouest.

(3) *Ten months among the tents of the Tchutski*, Hooper, London, 1853.

d'indiquer sur ma carte locale du Mackenzie les découvertes de ces messieurs, bien qu'ils n'en aient ni parlé ni dessiné le tracé.

M. Bell fut le premier Européen qui pénétra dans l'Amérique russe (présentement territoire américain d'Alaska) par les montagnes Rocheuses, sous le cercle polaire. Je crois que ce fut vers 1840. Je fis ce voyage en 1870, après plusieurs autres gentilshommes de la baie d'Hudson, et mon confrère, le P. Seguin. MM. Mac-Dougall et Mac-Donald descendirent le fleuve Youkonn jusqu'au Pacifique, entre 1864 et 1870.

M. Campbell explora vers 1848 ou 1850 les rivières Lewis, Pelley-Bank et les sources du Youkonn. Il y construisit les forts Francis et Pelley. Ses découvertes sont marquées sur plusieurs cartes, mais seulement d'une manière approximative. Avec elles nous devons clore la liste des matières géographiques, dont s'est enrichie la carte de la Nouvelle-Bretagne.

En 1859, M. R. Mac-Farlane découvrit au nord-nord-est du fort Good-Hope, dont il avait la charge, un fleuve parallèle au Mackenzie et qu'il nomma Anderson. Ayant suivi plusieurs fois l'itinéraire de ce gentilhomme, j'en fis la carte en 1865-66 (1) sur sa demande. Quelques années après, ce même officier, aussi distingué par ses connaissances que par sa courtoisie, découvrit un autre fleuve auquel je donnai plus tard son nom. Je crois même que ce courageux officier de la Compagnie d'Hudson parcourut une partie du canal des Esquimaux en 1860, mais je ne saurais l'affirmer.

Enfin en 1862 ou 1863, M. Ariott franchit en canot d'écorce la distance qui sépare le Mackenzie de l'Anderson, entre 67°30′ et 68°30′ de latitude nord. Mais, je le ré-

(1) C'est le *Sio-tchrô-ondjig* ou *rivière des Gros-Inconnus* (Salmo Mackenzii).

pète, ces voyages privés n'ont jamais été consignés au papier et demeureraient inconnus de nos compatriotes, si je ne me faisais un devoir de porter sur ma carte les itinéraires de ces gentlemen en les distinguant des miens.

CHAPITRE II

Eléments géographiques qui sont le résultat de mes voyages entre le grand lac des Esclaves et la mer Glaciale.

Ne considérant pas les études scientifiques comme incompatibles avec des occupations d'un ordre spirituel, mais les regardant plutôt comme leur complément, je me suis appliqué, pendant plus de douze ans que j'ai vécu sous le climat glacé du cercle polaire ou dans la contrée environnante, à réunir successivement, à la suite des longs et fréquents voyages que j'ai été amené à y faire, les éléments géographiques dont le manque se fait sentir sur la carte. Celle que j'en ai dressée comprend la portion du bassin arctique circonscrite entre la rivière du Cuivre et les montagnes Rocheuses, du grand lac des Esclaves à l'océan Glacial. Dépourvu d'instruments autres que la boussole et la montre, et ne pouvant m'en procurer, vu la difficulté et la cherté des transports, je me suis servi des cartes de l'expédition de Franklin comme d'un thème auquel j'ai coordonné mes matières géographiques. J'ai donc conservé les points déterminés à l'aide des instruments. Je n'ai rien changé à la délinéation des côtes de l'océan Glacial, à la direction générale du Mackenzie et des montagnes Rocheuses, à la position et aux formes générales des grands lacs des Esclaves et des Ours. C'est là tout ce qui a été porté jusqu'ici sur les cartes récentes, d'après les données des marins anglais, dans le rayon

que je me suis fixé ; par conséquent c'est là aussi tout ce que j'ai pu et dû leur emprunter, en y apportant toutefois quelques modifications nécessitées par un examen plus détaillé et une connaissance plus approfondie des lieux où ils ne firent que passer.

Etant donnés deux points, dont la position était déjà dûment constatée au moyen des instruments dont je connaissais par conséquent la distance intermédiaire évaluée en milles géographiques, j'ai disposé sur cette superficie mes matériaux géographiques, en tenant compte, bien entendu, dans mes appréciations de distances, de la diminution des intervalles de longitude à raison de 6 milles par 5 degrés de latitude. Ainsi, sous la latitude du fort Good-Hope, je ne comptais que 24 milles au degré de longitude, soit 8 lieues géographiques.

Je me servais aussi d'un autre moyen approximatif quand je me dirigeais dans l'Est ou dans l'Ouest. Le fort Good-Hope (128° 31′ de longitude ouest) étant de 5^{h}08^{m} en retard sur Greenwich, si je ne me trompe, il doit y avoir environ quatre minutes par degré de longitude de différence en plus, lorsqu'on s'éloigne dans l'Ouest, et en moins si l'on s'avance dans l'Est. Donc, après avoir réglé ma montre (à Good-Hope) en hiver, au lever du soleil, c'est-à-dire à midi, en été à son coucher, c'est-à-dire à minuit, aux équinoxes à six heures du matin ou du soir, si je m'apercevais, après plusieurs jours de marche, que ma montre se trouvait en avance ou en retard de vingt minutes sur le soleil, je jugeais que j'avais franchi 5 degrés dans l'Est ou dans l'Ouest, soit 40 lieues géographiques. On conçoit pourtant qu'il n'y a et ne peut y avoir dans ces procédés, inspirés par ma pénurie, rien de bien exact et de rigoureusement scientifique. J'ai donc besoin, messieurs, que vous usiez d'indulgence à mon égard.

Je puis assurer toutefois que les explorateurs de ces

contrées ont souvent évalué les distances d'une manière approximative, malgré leur quotation de *Statute miles*, puisqu'il y a divergence dans leurs appréciations respectives de la distance entre les mêmes points.

Il en est de même des altitudes qu'ils ont fournies. Le plus souvent ils avouent ne les avoir données qu'approximativement. D'autres fois ils affirment telle altitude que le voyageur subséquent contredira, comme on pourra en juger, par exemple, pour l'altitude du portage la Loche. Richardson et le capitaine Lefroy seuls disent s'être assurés de certaines altitudes au moyen du baromètre. J'ai adopté leurs indications, bien que ces chiffres soient contredits par le capitaine Butler; mais je n'ai eu connaissance des calculs faits par ce dernier voyageur que l'année dernière, lors de mon séjour dans la haute Saskatchewan. Je ne pense pas qu'aucun de ces explorateurs ait eu à son service un graphomètre. Ils n'en parlent nulle part. N'en ayant pas eu non plus, j'ai adopté, par respect pour d'aussi grands noms, celles de ces altitudes que fournissent approximativement Richardson ou Franklin, et je m'y suis conformé pour les altitudes des points qu'ils n'ont pu explorer. Pour cela je n'avais aucun calcul à faire. Toutes les chaînes rocailleuses de l'intérieur étant d'une élévation à peu près égale au-dessus du plateau, dans lequel coule le Mackenzie, j'additionnais la hauteur de ces chaînes à celle du plateau au-dessus du fleuve, et à la hauteur du fleuve au-dessus de l'océan Glacial, telle que la fournissent les voyageurs déjà cités, et j'avais ainsi l'altitude approximativement juste de ces chaînes.

Quand j'ai tiré de ces explorateurs quelques appréciations touchant les éléments qu'ils ont décrits et qui sont portés sur toutes les cartes, je le mentionne dans mon rapport ; mais on ne pourra m'accuser de les avoir

copiés, parce que mes descriptions pourront concorder avec les leurs sur plusieurs points. Tous les voyageurs à venir qui verront et observeront ce que j'ai vu et observé mainte et mainte fois, après Richardson, Franklin et Back, pourront selon toute justice en dire autant, s'ils le veulent, pourvu que ce soit de leur cru. Parce que, en donnant de la colonnade du Louvre une description détaillée, j'userai de mots techniques et que j'appellerai par leurs noms les différents membres de cette belle architecture, me reprochera-t-on d'avoir copié telle ou telle description faite avant moi, et qui contient les mêmes expressions architecturales ? Non certainement. Mon dire, lorsqu'il corroborera celui de ces voyageurs, ne servira donc, ce semble, qu'à démontrer leur véracité.

Ayant dépouillé depuis longtemps les idées reçues en Europe, il me répugne d'appeler du nom sonore de *découvertes* des explorations faites en compagnie d'hommes à peau rouge ou à peau jaune, il est vrai, mais d'hommes comme nous, qui connaissent ce pays mieux que nous et ont nommé jusqu'aux moindres ruisseaux. Cependant mes voyages de Missionnaire dans l'*intérieur des terres* comprises entre le grand lac des Esclaves et la mer Glaciale, sont de véritables *découvertes* au point de vue européen, c'est-à-dire que je suis le premier Européen qui ait parcouru cette partie du désert, ou le premier blanc qui l'ait fait connaître, qui l'ait décrite et qui en ait dressé la carte, non pas de but en blanc, mais par un travail soutenu pendant plus de douze ans, chaque voyage me fournissant de nouvelles matières géographiques et complétant ou augmentant le stock des voyages précédents.

Sur ce terrain du moins, on ne pourra élever aucune ombre de doute, car, même parmi mes confrères, j'ai été le seul ou le premier à le parcourir.

Je viens donc vous entretenir, messieurs, de con-

trées silencieuses comme le tombeau, de plaines vastes comme des départements, de steppes glacés plus affreux que ceux de la Sibérie, de forêts chétives, rabougries, comme on n'en voit que dans cette région si voisine des glaciers du nord. Ces pays, je les ai non-seulement parcourus, mais habités ; je m'y suis familiarisé au point de les aimer, je puis donc vous en parler sans cet enthousiasme, cette exagération que l'on prête quelquefois aux voyageurs, ni avec cette connaissance superficielle que l'on peut seule attendre du touriste, mais avec l'exactitude la plus scrupuleuse. Avant tout, je me suis fait un devoir d'être véridique. J'ai pu commettre des erreurs; avancer des choses et des faits erronés, jamais.

D'ailleurs, je le constate avec joie, j'aurai bientôt dans les personnes de deux gentilshommes de cette savante Société des témoins qui pourront appuyer mon dire ou le critiquer selon l'occurrence ; et j'ose avancer que j'attends avec satisfaction leur contrôle. Ils verront si j'ai exagéré. En attendant, je dois de nouveau implorer votre indulgence et la leur pour les données qui vont suivre, données qui sont miennes et entièrement neuves pour la géographie. J'en ai dressé la carte locale que j'ai eu l'honneur de présenter à la Société de géographie au mois de septembre 1874, et que la Société a bien voulu prendre en considération et faire reproduire par la gravure.

Ces données sont :

1° Le relevé de la portion des terres de l'intérieur comprises entre le grand lac des Esclaves et celui des Ours, du sud au nord, l'itinéraire de Franklin de 1820 et le fleuve Mackenzie, de l'est à l'ouest.

D'avril en juillet 1864 je me rendis de la mission Saint-Joseph près le fort Résolution (grand lac des Esclaves) jusqu'au-delà de la chaîne de montagnes à laquelle je donnai le nom de Vandenberghe, sur le lac Yanê''-it'ué.

Je ne pus aller plus loin de ce côté, parce que les Indiens que j'accompagnais devaient se diriger ensuite vers la rivière du Cuivre, dont une autre chaîne de montagnes nous séparait.

Trois ans après moi, en 1867, M. C.-W. King, jeune commis du fort Raë, retraça mon itinéraire, et parvenu au lac Sainte-Croix il se dirigea avec ses guides dans l'Ouest et gagna le nouveau fort Norman, construit tout près des ruines du fort Franklin. Le segment d'itinéraire porté sur ma carte, entre le lac Sainte-Croix et le mont *T'u-jyué* vers 120° 25′ de longitude, appartient donc à ce gentleman.

Ni Franklin ni aucun de ses officiers n'ont visité le lac la Martre et les autres bassins dont il reçoit les eaux. Cette chaîne de lacs ne se trouve portée sur les cartes de ce célèbre navigateur que sur les données des sauvages. En 1864 d'abord, puis en 1869 et en 1871, il me fut donné de rectifier la position et la forme de ces lacs, jusqu'alors indiquées et non affirmées. En 1864, je visitai les Indiens du lac la Martre et m'en retournai avec eux au fort Raë. De 1867 à 1869 je fis plusieurs excursions au sud du grand lac des Ours, à travers la baie Mac-Vicar et le long du système fluvial nommé *T'akk'a-tchô*, qui ne se trouve point porté sur les cartes des explorateurs anglais. Enfin en 1871, ayant longé de l'ouest à l'est les plateaux *Kodlén-Chiw* et *Chiw-Kolla*, j'obtins une vue d'ensemble des lacs qui appartiennent à ce système et de celui qui est tributaire du lac la Martre, et par conséquent du grand lac des Esclaves.

Dans ces différents voyages je n'ai point été devancé.

En 1871 encore, je me rendis à pied du fort Good-Hope (66° 20′, latitude nord) au fort Simpson (62° 51′ 25″) par la voie de l'intérieur. Du grand lac des Ours au fort Simpson,

mon itinéraire suivit une direction à peu près parallèle à celle de l'itinéraire de Franklin en 1826. On pourra les comparer par l'examen des cartes. Seulement Franklin prit la tangente vers le Mackenzie, après avoir franchi les hauteurs du plateau *Chiw-Kolla*, tandis que je suivis la même direction nord-nord-ouest sud-sud-est jusqu'au fort Simpson. Deux jeunes Indiens que j'avais envoyés par cette voie l'année précédente me servirent de guides, ainsi qu'à M. Ch. Gaudet, officier franco-canadien, et au bon Frère Kearney, en compagnie desquels je voyageais.

Quand j'emploie le mot *voie*, je vous prie, messieurs, de ne point vous figurer qu'il existe dans ces contrées de route battue. A l'exception de l'étroit sentier que le sauvage trace en hiver à l'aide de son traîneau et de la sémite que frayent les troupeaux de rennes dans leurs pérégrinations périodiques, on n'y rencontre pas le moindre chemin. Si j'ai quelquefois indiqué par des pointillés les passes du renne, c'est qu'alors ces pistes sont employées comme sentiers de chasse par les Indiens et que je les ai souvent suivies dans mes voyages.

Les espaces laissés en blanc sur ma carte n'impliquent point qu'ils sont couverts de steppes ou de plaines, mais simplement que je n'ai pu les parcourir et que je n'ai sur ces espaces aucune donnée acquise. Toutefois je puis affirmer qu'il ne s'y trouve ni grands lacs, ni cours d'eau étendu.

2° Le relevé aussi complet que possible du système montagneux de la rive droite du Mackenzie, dans les limites déjà indiquées. Cet objet, dont le défaut se fait trop sentir sur les cartes des expéditions arctiques *overland*, n'a pu échapper à l'observation intelligente des premiers explorateurs que par suite de la brièveté de leur séjour et par la rapidité de leur passage dans la vallée

du Mackenzie. D'ailleurs le but principal de ces expéditions ayant été la reconnaissance des côtes de l'océan Glacial, l'intérieur des terres dut nécessairement être un peu négligé par elles.

En revenant sur toutes ces données dans une description générale, je fournirai sur chacun de ces chefs les détails les plus essentiels.

Ayant traversé par deux fois les montagnes Rocheuses sous le 67e degré de latitude nord pour me rendre dans l'Amérique russe, maintenant Alaska-territory, j'ai donné en 1870 sur leur structure et leur nature des détails qui étaient alors inédits. Mais, comme je l'ai dit dans le chapitre précédent, j'ai été précédé dans cette voie tant par plusieurs officiers de la baie d'Hudson que par le regretté M. Kennicott, par M. Mac-Donald et par mon compagnon le P. Seguin.

Des voyages multipliés et qui me permettaient de compléter chaque fois les données des précédents, m'ont mis à même de retracer avec fidélité l'enchaînement et la direction des montagnes de la rive droite et de celles de l'intérieur à l'orient du fleuve.

3° Les données géographiques de tout l'intérieur des terres comprises entre le grand lac des Ours, le Mackenzie et la mer Glaciale. C'est cette contrée, parcourue par moi en tous sens durant douze années, qui offre le plus d'intérêt sur ma carte.

En 1865, je descendis avec les Esquimaux l'Anderson jusqu'à son embouchure et en dressai la carte. Je constatai l'existence d'un canal qui reçoit une des bouches du fleuve et plusieurs autres cours d'eau. Je pus me convaincre également que le fleuve dont Richardson doubla l'embouchure sans s'en douter, le 10 août 1848, n'est pas l'Anderson ou rivière des Gros Poissons inconnus (*Si-tchro-ondjig*), que Richardson appelle à tort

Bégh'ula-tessè (1), mais l'*Enak'é-ttsié niliné* (rivière du Krayak), que j'ai appelée Mac-Farlane, en 1867.

Durant la même année 1865, je redescendis l'Anderson et longeai les steppes qui bordent le canal des Esquimaux sur une profondeur de 15 à 20 lieues. Je m'avançai jusque dans les parages du grand lac des Esquimaux, mais sans le voir. Ce lac problématique, tour à tour affirmé en 1826 (2), puis nié en 1848 (3) par Richardson, qui traite de mirage la perspective cependant non équivoque du canal qu'il a sous les yeux, n'est plus maintenant un mystère. En 1869, j'en complétai la reconnaissance par la voie du Mackenzie.

4° Entre 1865 et 1873, je parcourus tout l'intérieur à l'est et au nord-est de Good-Hope, en compagnie des Indiens, et en diverses excursions de quinze jours à cinq mois de durée. Je me rendis huit fois au grand lac des Ours par différentes voies et toujours seul avec des sauvages, sauf une seule fois que je fus accompagné par un officier de la baie d'Hudson et par le F. KEARNEY (1871).

En 1865, je visite pour la première fois le grand lac Colville à mon retour de la baie Liverpool, en suivant, en compagnie d'un seul Indien et au cœur de l'hiver, une voie toute nouvelle.

En 1866, je remonte la rivière des Peaux de lièvre et longe la baie Smith (grand lac des Ours) pour me rendre de cette baie à la baie Keith, à travers les steppes de l'intérieur. Retour à Good-Hope par la *Télini-dié*, ou déversoir du Mackenzie. Durant la même année j'entreprends plusieurs autres voyages de moindre importance dans l'intérieur, ainsi qu'à l'ouest, vers les mon-

(1) *Arctic Searching Expedition*. Vol. I^er^, chap. VIII.

(2) *Narrative of a second Expedition to the shores of the Polar Sea*, Franklin.

(3) *Arctic Searching Expedition*. Vol. I^er^, chap. VIII, p. 250.

tagnes Rocheuses, sous le 66e degré de latitude nord.

En 1867 et 1868, je remonte la rivière des Peaux de lièvre jusqu'à sa source, qui est le *lac où l'on entend un grand vent* (ninttsi-kô-nawékwin). Traversée de l'Anderson, de la Mac-Farlane et visite de la rivière tributaire de la baie Liverpool, à laquelle je me suis permis de donner dernièrement le nom de l'honorable amiral baron de La Roncière Le Noury. La partie des steppes comprise entre les fleuves Anderson et Mac-Farlane recèle quantité de lacs dont les déversoirs sont évidemment souterrains.

En 1868, je longe la baie Keith et traverse la baie Mac-Tavish. En cette même année, je me rends du grand lac des Ours à l'embouchure de la Peel, chez les Esquimaux; retour par la plus occidentale des bouches du Mackenzie. Puis je remonte le fleuve jusqu'à la mission Providence.

En 1869, voyage dans les déserts du lac Colville et au grand lac des Ours. Je pousse au-delà de la baie Mac-Vicar en avril. Au mois de mars j'étais allé séjourner avec les Indiens du lac *Black-Water* et de la montagne *Kodlen-chiw*. En mai je demeurai quinze jours sur le mont *Kwi-tchi*. Retour désastreux. Je faillis me noyer trois fois dans des crevasses en traversant le lac, et sur la rivière des Ours, que je descendis au milieu des glaçons flottants.

En 1870, je tente une voie nouvelle qu'un sauvage, mort trois ans auparavant, m'avait indiquée entre Good-Hope et le fort Norman, derrière les montagnes qui bordent le Mackenzie. Des craintes chimériques et superstitieuses font rebrousser chemin à mes gens sur le lac auquel je donnai le nom de notre cher Frère Kearney. Je tente de nouveau cette voie en 1871 en compagnie du F. Kearney et de M. Gaudet. Seul je possédais la petite carte très-grossière, mais parfaitement exacte, que m'avait tracée cet Indien, jongleur fort célèbre, nommé *Ni-Tchon-Tchélé*. Le territoire qu'il m'avait indiqué était

abandonné et comme enseveli dans l'oubli depuis de longues années. C'était comme une terre maudite et vouée aux mauvais génies, au dire des superstitieux Indiens.

Depuis mon passage en 1870-71, et deux fois en 1872, ceux-ci ont recommencé à y chasser et même à y séjourner.

En avril 1872, je visite le lac des Bois, le lac Maunoir et les steppes arrosés par l'Anderson. En novembre, même année, je revois les mêmes lieux, reconnais les sources de l'Anderson, traverse les plateaux qui les séparent de la baie Smith, la montagne *Tidéray*, fais le tour de la baie Smith, en visitant tous les camps indiens, traverse cette dernière ainsi que la grande presqu'île qui la sépare de la baie Keith, et me rends au-delà de celle-ci, dans les grands steppes *Dié-Xô-éllon-t'iélé*, que j'avais déjà visités et parcourus maintes fois les années précédentes.

En 1869, j'opérai un nouveau voyage en compagnie des Esquimaux par le canal oriental du Mackenzie, après avoir remonté la rivière Peel jusqu'au fort Mac-Pherson, comme en 1868. Mon compagnon, le P. Seguin, était descendu à l'embouchure du Mackenzie en 1867 par le canal central. Il alla plus loin que moi et remonta par la branche orientale ou *Nalron*.

Enfin, en 1870, je me rendis au fort Youkon, nouvellement reconstruit par la Compagnie de la baie d'Hudson, entre les grands et les petits Rochers-Remparts de la rivière Porc-Épic, branche septentrionale du fleuve Youkon ou Kwichpack.

Dans ces voyages je revins avec des Esquimaux que je conduisis à notre résidence de Good-Hope, autant pour les instruire à loisir que pour apprendre leur idiome.

Dix voyages sur le Mackenzie entre le grand lac des Esclaves et le fort Good-Hope; huit entre ce poste et l'embouchure du fleuve; vingt-deux entre les forts Good-

Hope et Norman, m'ont donné de ce noble cours d'eau une connaissance assez approfondie pour que j'aie pu en faire le relevé total et détaillé, tout en conservant les points fixés par les expéditions anglaises. J'ai dessiné fidèlement les moindres méandres du fleuve, ses plus minimes affluents, ses îles, ses archipels, ses bancs et pointes de sable, ses rapides et ses chenaux. Des pointillés indiquent les bancs de sable qui sont découverts à l'eau basse, mais qui entravent la navigation à l'eau haute.

On ne saurait enlever à sir Alexandre Mackenzie l'honneur d'avoir découvert officiellement le *Naotcha*, de l'avoir décrit et d'en avoir dressé le plan, comme je l'ai dit ailleurs; toutefois nous ne devons pas oublier, nous Français, qu'il se trouvait des métis de notre extraction dans la rivière des Esclaves, c'est-à-dire dans le haut Mackenzie, dès l'arrivée des premiers explorateurs, et que partant on peut croire avec probabilité que les coureurs de bois durent pénétrer jusque-là. D'ailleurs, sur tout le parcours du fleuve, les localités ont retenu et portent encore des noms français, et le Mackenzie est beaucoup plus connu dans le pays sous le nom de *Grande-Rivière*. Faut-il voir dans ces données une preuve d'explorations antécédemment faites par des coureurs de bois canadiens? C'est ce qu'il est permis de penser, sans porter atteinte toutefois à l'honneur du grand voyageur qui légua son nom au *Naotcha* et découvrit ensuite la route du Pacifique.

6° Pour les mêmes raisons que celles émises au commencement du numéro précédent, j'ai été amené à faire quelques changements ou quelques ajouts au tracé des lacs des Esclaves et des Ours.

J'ai traversé et parcouru douze fois le premier de ces bassins et y ai séjourné près de deux ans. J'ai traversé, visité et parcouru neuf fois le grand lac des Ours, où j'ai

passé quatre hivers. J'ai l'honneur d'être le premier Missionnaire et le premier Français qui l'ait exploré et habité.

Les modifications que j'ai dû apporter à la carte de ces deux bassins sont nombreuses, mais non capitales, comme on pourra s'en convaincre par la comparaison. Toutefois j'ai enrichi cette carte de plusieurs cours d'eau dont l'existence ne put pas même être soupçonnée par les premiers explorateurs; j'ai complété le tracé des baies Smith et Mac-Tavish (du lac des Ours), des baies Mac-Leod, Raë et Christie (du lac des Esclaves), qui ne furent jamais entièrement explorées, et qui reçoivent des cours d'eau plus volumineux que la Seine à Paris.

Ma carte porte en outre :

7° La rectification des bouches de la rivière Plumée, la Peel-River de Franklin. Ces bouches sont tributaires les unes du Mackenzie, les autres de l'océan Glacial. C'est ce qui explique l'erreur dans laquelle furent induits tour à tour Franklin, Pullen et Hooper, qui remontèrent la Peel en croyant remonter le Mackenzie, pour n'avoir pas voulu avoir égard aux représentations des quelques Canadiens ou indigènes qui les accompagnaient. Le souvenir de ces aventures s'est conservé vivace parmi les habitants du bas Mackenzie.

8° La délimitation du territoire de chasse de celles des tribus *dénè-dindjié* que renferment les bornes de ma carte.

9° Enfin la dénomination très-fidèle en langues indiennes de toutes les localités. J'ai tiré de leur source immédiate ces données. Pour les localités déjà connues et portées sur les anciennes cartes, je les fais suivre ordinairement du nom français ou anglais généralement reçu dans le pays. A titre de premier explorateur d'une foule de points, je me suis permis de leur donner des noms

anglais ou français de personnes qui me sont chères ou auxquelles je suis désormais lié par le juste devoir de la reconnaissance. C'était mon droit ; j'en ai usé sans en abuser.

Voilà, messieurs, le sommaire des éléments géographiques que j'ai pu ajouter à la carte du bassin arctique de l'Amérique. Je regrette vivement de n'avoir pas été muni des instruments nécessaires pour constater scientifiquement la position que je leur assigne d'une manière approximative. Toutefois j'espère ne m'être pas écarté beaucoup de la réalité, grâce à l'excellent canevas que me fournissaient les cartes anglaises. Si je constatais plus tard une erreur de position considérable dans quelqu'un des éléments géographiques dont j'ai parlé, je m'empresserais de la redresser et d'en informer la Société, avec la même simplicité que j'en mets ici à signaler les défauts de mon travail.

Je comprends maintenant que vous soyez, messieurs, dans l'impatience d'entendre une description géographique plus complète et plus attrayante des contrées dont je viens de parler sommairement. C'est ce que je m'empresse de faire.

Ce tableau comprendra tout le bassin du système fluvial Athabaskaw-Mackenzie. J'y coordonne mes données personnelles et nouvelles avec les matières géographiques déjà connues, afin de ne pas vous fatiguer, messieurs, par des redites incessantes, et pour la plus grande clarté de l'ensemble ; d'ailleurs je donnerai de ces dernières des aperçus assez neufs et assez personnels pour pouvoir me permettre de revenir sur des points qui ont déjà été traités par de plus savants que moi.

CHAPITRE III

Description géographique de l'Athabaskaw-Mackenzie.

Sous le nom d'*Athabaskaw-Mackenzie* on entend la grande artère fluviale qui arrose la contrée comprise entre le portage la Loche et l'océan Glacial, et qui reçoit toutes les eaux du versant oriental des montagnes Rocheuses aussi bien que celles des grands lacs de la rive droite.

Au point de vue commercial, Athabaskaw et Mackenzie sont deux districts, les plus lointains et les plus vastes du territoire nord-ouest.

Le district d'Athabaskaw commence avec les hauteurs du portage la Loche (*Ot'esh-otchôré* des Chippewayans, *Methy-Portage* des Anglais), sous 56° 36′ 30″ de latitude nord, et 109° 52′ 54″ de longitude ouest de Greenwich. Il se termine à l'embouchure de la rivière au Sel (*Têdhay-desdétché*), qui est située par 60° 6′ de latitude nord, et 112° 15′ de longitude ouest, d'après sir John Franklin. A cette limite commence le district du Mackenzie, qui s'étend jusqu'aux rives de la mer Glaciale arctique. Dans l'est, ces deux districts sont bornés par celui de Churchill, mais à l'ouest ils vont jusqu'aux montagnes Rocheuses, à l'exception d'une petite portion du district d'Athabaskaw, dans lequel celui de la haute Saskatchewan, nouvellement érigé, et qui comprend l'ancien district du petit Lac des Esclaves, forme comme une échancrure.

Les personnes peu au courant de ces contrées hyperboréennes pourront peut-être me dire : « Pourquoi nous transportez-vous tout d'un coup dans un pays dont nous ignorons le chemin? Quelle est la voie qui conduit à

Athabaskaw et au Mackenzie? S'y rend-on par terre, par le détroit de Behring ou par la baie d'Hudson? » A ces demandes fort légitimes je réponds en peu de mots.

Il n'y a pas vingt ans il n'existait d'autre route pour pénétrer dans ces districts reculés et dans tout le territoire du Nord-Ouest que celle de la baie d'Hudson et de la rivière Nelson, ou la voie que Champlain ouvrit en 1615 par l'Ottawa, le Nipissing, le lac Supérieur, et que La Verandrye continua par la Kaministikoya et le Winipeg. On ne peut la suivre qu'en pirogues d'écorce dirigées par des Canadiens.

En 1862, le nouveau Pégase aux poumons embrasés et aux ailes de feu s'était déjà élancé vers le Mississipi. En cinq jours la vapeur me transporta de Montréal à la Crosse, jadis fort français, maintenant petite ville du Wisconsin. La vapeur encore nous fit franchir sur le fleuve la distance qui nous séparait de Saint-Paul, dans l'Etat de Minnesota (1), d'où un *stage* ou diligence nous transporta à Georgetown à travers les prairies habitées par les Sioux. Enfin, avec la vapeur, nous atteignîmes le fort Garry, aujourd'hui *Winipeg-City*, sur la rive gauche, et Saint-Boniface, sur la rive droite de la rivière Rouge du Nord.

Mais depuis cette époque relativement voisine de nous, la contrée que nous venons de traverser a progressé merveilleusement. Des villes naissantes surgissent de toutes parts là où l'on n'apercevait il y a treize ans que le *mikiwap* (2) pointu du Peau-Rouge. En huit jours le touriste peut se rendre de New-York à Winipeg par les Etats; en quinze, s'il veut visiter la chute du Niagara, les mines de cuivre et d'argent du lac Supérieur, et arriver par le chemin de Duluth à Moorhead.

(1) *Minnesota*, eaux noires. Ce nom est dû à la couleur ferrugineuse des eaux du haut Mississipi.

(2) Tente ou loge de peau conique.

Pour être rendus au siége de l'antique ex-colonie d'Assiniboya, nous ne sommes pas encore à destination. C'est ici que commence le voyage à proprement parler. Les douze cents lieues d'Océan qui séparent le Canada de la France, les six cents lieues de voie ferrée qui unissent Montréal à Winipeg-City, sont un jeu en comparaison des difficultés que nous allons rencontrer entre ce dernier point et l'Athabaskaw-Mackenzie.

Au fort Garry on dit adieu à notre brillante civilisation. Plus de chemins de fer rapides, plus de bateaux à vapeur commodes et élégants. On s'installe comme l'on peut dans une barque de 30 pieds de quille, lourde, massive, ventrue, parce qu'elle doit résister à plus d'un choc, lutter contre plus d'un rapide; et là, exposé au soleil, au vent ou à la pluie, assis parmi les ballots de marchandises d'Europe, le voyageur remonte lentement et au prix des efforts souvent désespérés d'un vaillant équipage canadien, métis ou chippeway, les cours d'eau entrecoupés de cataractes ou de lacs qui vont le conduire au grand portage de la Loche. Entre le lac Winipeg et le plateau culminant on ne compte pas moins de trente-six portages ou lieux de déchargement des barques et de transport de la cargaison. Qu'on juge par là des difficultés et des lenteurs d'un tel voyage. Aussi, en partant de Saint-Boniface à la fin de mai ou au commencement de juin, on ne peut arriver à Athabaskaw qu'au mois d'août, et au fort Good-Hope, tout contre le cercle polaire, qu'à la mi-septembre.

Voici l'énumération des lacs et des rivières que l'on suit durant ce fastidieux itinéraire, qui, à lui seul, peut déjà être considéré comme un très-long voyage : rivière Rouge, lac Winipeg, rivière du Grand-Rapide (Saskatchewan), lacs Travère, Bourbon (Ceder-Lake) et Vaseux, rivière Du Pas (Saskatchewan), lacs Cumberland ou Du Pas et des Epinettes, rivière Maline (Sturgeon River), lac

Castor, rivière la Pente (Sturgeon-River), lacs des Iles, Héron, Pélican et des Bois, *terminus* de la navigation de la rivière la Pente ou Eturgeon. — Portage du fort des Traites. — Rivière des Anglais (Churchill-River), lacs de l'Huile d'Ours, Souris, Serpent, du Genou, Primeau et de l'île à la Crosse. Après avoir traversé ce dernier bassin d'un bout à l'autre, nous pénétrons par un canal naturel d'eau stagnante, improprement appelé *Rivière Creuse*, sur les lacs Clair et du Bœuf, d'où nous gagnons le lac la Loche par la rivière du même nom. C'est à l'extrémité de ce dernier lac que s'élève le long coteau du portage la Loche, qui se prolonge à l'est et à l'ouest jusqu'aux limites de l'horizon. Sur le versant septentrional du portage nous nous trouvons dans le district d'Athabaskaw, après avoir parcouru 1 320 milles anglais depuis Winipeg-City.

Dès maintenant, messieurs, nous voyagerons plus lentement et nous examinerons la contrée en votre honorable compagnie.

I. — ATHABASKAW.

Plusieurs auteurs anglais et français ont déjà écrit sur le district d'Athabaskaw; toutefois il est encore fort peu connu, parce que les voyageurs ne se sont pas écartés des routes communes, qui sont les grandes artères Athabaskaw et la Paix. Je n'ai pas séjourné moi-même dans ce district au-delà du temps nécessaire pour le traverser, de telle sorte que je n'ai pas à ajouter à sa géographie de nouveaux matériaux; mais comme je l'ai parcouru quatre fois et que j'ai habité huit mois dans la haute Saskatchewan, qui l'avoisine, je puis garantir les données que j'en fournis.

Le portage la Loche appartient à la *hauteur des terres*

qui divise les eaux tributaires de la baie d'Hudson d'avec celles qui le sont de l'océan Glacial arctique. Il partage naturellement le territoire du nord-ouest en deux sections qui ont chacune un caractère et un aspect qui lui sont propres. On appelle *Grand-Nord* (Far-North) toute la contrée située au-delà du grand portage, comme on désigne sous le nom de *Far-West* les prairies qui s'étendent au-delà de la Saskatchewan du Sud.

Le portage la Loche est un long plateau sablonneux à base calcaire dans l'Ouest, granitique dans l'Est, dont la largeur mesure quatre lieues anglaises et neuf arpents. Il fait partie de la chaîne dite montagne de la Biche (*Wawaskisiwi-Watchiy*), qui se détache des montagnes Rocheuses près du fort Jasper, croise le 111ᵉ degré de longitude ouest (de Greenwich) sous 56°36′30″ de latitude nord, lieu du portage, et, en se prolongeant dans l'Est jusqu'au-delà du lac la Hache (Wollaston-Lake), va se souder aux rochers granitiques qui forment le bassin de la baie d'Hudson, et qui appartiennent, d'après Mgr Taché, au système des Laurentides.

L'Athabaskaw-Mackenzie prend naissance sur le versant septentrional de ce long plateau transversal.

A propos de l'altitude du grand portage la Loche, il existe une grande variété d'évaluations. Sir A. Mackenzie la fixe, à vue d'œil, à 1 000 pieds anglais au-dessus du niveau de la mer; sir J. Franklin ne lui en donne que 934, tout en évaluant son élévation au-dessus de la rivière d'Eau claire à 590 pieds, ce qui ne laisse que 344 pieds de déclivité à toute la contrée depuis le portage jusqu'à la mer polaire, appréciation dont tout voyageur pourra constater l'invraisemblance, et qui paraît insoutenable après les calculs faits par le capitaine Lefroy à l'aide du baromètre. Celui-ci évalue à 600 pieds la hauteur du lac Athabaskaw au-dessus de la mer et à 1 540 celle du portage

la Loche, mais le lieutenant Wood ne lui en reconnaît que 900. Arrive sir J. Richardson, dont les calculs portent l'altitude du grand portage à 1 556 pieds, bien qu'il n'en accuse ailleurs que 1 534. Enfin, dernièrement, le capitaine Butler lui reconnaît 1 600 pieds au-dessus de la mer.

Au milieu de ces données diverses et contradictoires (qui encouragent du moins mes faibles efforts) il nous faut adopter une moyenne, et nous nous en tiendrons aux 1 534 pieds de Richardson jusqu'à informations plus amples. Sur ce chiffre, 634 pieds sont donnés comme l'élévation de la chaîne-plateau au-dessus de la rivière de l'Eau claire.

Ce n'est pas sans dessein que j'ai cité tous ces chiffres. Ils démontrent comment les opinions des hommes les plus éminents et les plus instruits peuvent varier entre elles. L'histoire des voyages dans le Nord-Ouest nous fournit plusieurs exemples de ces divergences d'appréciations.

Wasé-Kamaw (claire eau, en cris) n'est pas le nom vulgaire de la rivière d'Eau claire; les Cris la nomment plus ordinairement *Sipiysis* (Petite-Rivière), les Chippewayans ou Montagnais, *Otthar-dès* (rivière des Bocages), et les Canadiens, *Petite-Rivière Rabaskaw*. Enfermé dans la ravine de 600 pieds qu'il s'est creusée dans le plateau sablonneux qu'il traverse, ce petit cours d'eau est littéralement enfoui sous la verdure de ses rives. Il ne peut se voir dans toute la contrée de vallée plus enchanteresse, de sites plus pittoresques, de cascades plus turbulentes, d'eaux plus fougueuses et plus cristallines à la fois. Une belle source sulfureuse, qui en Europe ferait la fortune d'un particulier, se confond à ses eaux non loin de l'affluent appelé *Pembina* (1). Le lit arénacé de la rivière

(1) *Pembina*, corruption du mot cris *nipiy-mina* (fruit-juteux), à cause de l'abondance de la viorne des élans (*Viburnum edule*) aux fruits

d'Eau claire est couvert de mulettes vivantes (Unio).

On compte 109 milles anglais du portage la Loche au confluent de la petite rivière Rabaskaw avec la rivière la Biche ou Athabaskaw.

L'Athabaskaw, branche la plus méridionale du Mackenzie, prend sa source au pied du mont Brown, pic des montagnes Rocheuses auquel les cartes donnent une altitude de 5000 mètres. Il est situé par 52° 30′ de latitude nord et 118° degrés de longitude ouest de Greenwich (1). Cette source avoisine de fort près la rivière Colombie. Son nom d'*Athabaskaw*, ou Réseau herbacé, lui vient des Cris. Celui de *rivière la Biche* (thè-dzil-déssé (2) vient des Montagnais, et témoigne de la quantité de cerfs bossus, appelés *biches* par les Canadiens, que nourrissaient ses rivages. Cet animal est à peu près détruit actuellement.

Outre sa source et l'affluent de l'Eau claire, la rivière Athabaskaw reçoit les rivières Tourniquet, Maligne, Miette, Bonhomme, Baptiste, Mac-Leod, Pembina (deuxième du nom), le déversoir du petit lac des Esclaves, et celui du lac Ayabaskaw, puis sur la rive droite la petite rivière la Biche et la rivière De Maison. Plusieurs lacs et plusieurs cours d'eau portent le nom de *la Biche* dans la haute Saskatchewan ; le lac dont je parle ici est placé à l'intersection du 55e parallèle avec le 113e degré de longitude et porte le nom cris de *Wawaskésiwi-Sâkahigan*. Je l'ai parcouru plusieurs fois ; il m'a paru mesurer 35 milles anglais sur 5 ou 6 de largeur. La position en est ravissante, les envi-

esculents. Richardson interprète fort mal *pembina* par *mongsoëa-meena*, paroles tout à fait inintelligibles.

(1) Richardson fixe à cette source la latitude 47° 30′ nord et les cartes américaines 53 degrés est-nord.— Où est l'erreur ?

(2) *Thè-dzil'*, que d'autres *Dénès* prononcent *Kfwé-dzi*, signifie *renne des montagnes*. C'est le nom du cerf bossu, le *wawaskesiw* des Cris que Richardson nomme *wapiti*. J'ignore où il a puisé ce nom, mais évidemment ce savant est malheureux en fait d'étymologies indiennes.

rons abondent en bois entrecoupés de prairies, en ruisseaux propres à alimenter des moulins et des scieries, en lagunes et marécages où foisonne le gibier, et enfin en pâturages excellents. Les terres y sont fertiles, malgré leur élévation d'environ 1 800 pieds au-dessus de la mer, et le lac nourrit les meilleurs poissons blancs (*coregonus albus*) qui se puissent voir.

Le lac la Biche est un centre de population hétérogène d'environ 600 âmes, dont 200 métis français de provenance crise, 300 Cris des bois et 100 Montagnais ou métis franco-montagnais élevés de père en fils dans les bois où ils traînent leurs noms de Montgrand, Jolibois, Gladu, Janvier, Bisson, de Charlois, etc. Afin de fixer cette population, notre bien-aimé vicaire apostolique Mgr Faraud se propose de pratiquer une voie charretière depuis le lac jusqu'au confluent de la rivière d'Eau claire; 200 milles ont déjà été ouverts par les Missionnaires, Sa Grandeur donnant la première l'exemple du travail. Cette route aurait l'inappréciable avantage de relier le district d'Athabaskaw avec la province de Manitoba par la voie des prairies de l'Ouest, et compléterait l'œuvre du bon P. Maisonneuve, auteur du nouveau chemin qui unit le lac la Biche au fort Pitt, et celle de Mgr Grandin, évêque de Saint-Albert, qui relia le fort Pitt au lac île à la Crosse par un semblable chemin.

Je dois dire, à l'honneur des officiers de la Compagnie de la baie d'Hudson, qu'ils se plaisent à procurer aux Missionnaires aide et secours dans ces utiles entreprises, dont l'honorable Compagnie et les Indiens profitent d'ailleurs autant et plus que nos missions (1).

(1) Jadis les prairies de l'Ouest n'avaient d'autre voie que celle de la Saskatchewan, que les barques de la Compagnie remontaient annuellement afin de pourvoir les forts de traite de toutes les choses nécessaires au commerce des pelleteries. Il y a seize ou dix-huit ans, un de nos Mis-

Je ne regarde point comme une digression ce que je viens de dire du lac la Biche, parce que les eaux de ce lac sont tributaires de l'Athabaskaw. Les autres affluents de ce beau cours d'eau sont la petite rivière Castor et la rivière Rouge (1), en face de laquelle se trouvait jadis un ancien fort de la Compagnie du Nord-Ouest. La rivière la Biche se jette dans le lac Athabaskaw par 58° 40' de latitude nord en formant une multitude d'îlots couverts de prêles et joncs. Elle doit à cette particularité son nom de *Réseau herbacé*. Ses eaux, très-rapides, font souvent 6 ou 7 milles à l'heure; elles sont si bourbeuses, qu'elles envasent l'extrémité occidentale du lac Athabaskaw, où se rendent aussi deux des bouches de la rivière la Paix. Dans les grandes crues l'immense delta de la rivière la Biche, uni à celui de la Paix et de la rivière des Rochers, déversoir du lac, se trouve tellement inondé, qu'il se transforme en lac, et qu'il s'opère un mouvement ascensionnel dans les eaux de la rivière des Rochers, preuve convaincante que ce delta n'a pas toujours dû exister tel qu'il est, mais qu'il a été enlevé au lac par les sédiments qu'entraînent ces

sionnaires, aussi zélé et entreprenant qu'habile dans les langues indiennes, mon digne confrère et ami le R. P. A. Lacombe, se hasarda à ouvrir une route à travers les prairies de l'Ouest, depuis le lac Sainte-Anne (Manitou-lake), où il se trouvait, jusqu'au fort Garry, sur un parcours d'environ 1200 milles. A la vérité de grands travaux n'étaient pas nécessaires pour cela, puisque la contrée est plate et presque dénuée de bois, mais il fallait traverser une foule de rivières et de marécages, et se hasarder en très-petit nombre au milieu de prairies infestées de Cris, d'Assiniboines et de Chippeways, véritables brigands. L'entreprise fut conduite à bonne fin. Aujourd'hui les longues et riches caravanes de la Compagnie de la baie d'Hudson peuvent traverser en toute sécurité ces déserts où le lourd chariot du Missionnaire traça le premier la route. Je doute pourtant qu'on se souvienne actuellement dans le pays de celui auquel la population doit cet éminent service.

(1) Qu'il ne faut pas confondre avec le principal affluent du lac Winipeg. Les rivières Rouges abondent dans le territoire du Nord-Ouest. Nous en rencontrerons encore d'autres.

rivières. Nouvelle preuve : les anciennes grèves méridionales du lac Athabaskaw, vers l'embouchure de la rivière la Biche, se trouvent maintenant reculées de près de 1 degré dans l'intérieur des terres.

Ces grèves, comme celles de la rivière elle-même, accusent une hauteur d'environ 100 mètres. Elles sont remarquables par leur soubassement de grès ou de calcaire coquillier supportant de hautes stratifications schisteuses qui transsudent l'asphalte sur une étendue d'une journée et demie de marche en descendant le courant. Le sommet de ces falaises est lui-même occupé par des terres mouvantes qui recèlent de riches mines de bitume. De là le nom d'*Ellel'-dessé* (rivière des Marais tremblants) que les Montagnais donnent à cette portion de la rivière Athabaskaw.

Sa rive gauche est bordée, à la distance de 8 à 10 lieues, par la montagne des Bouleaux (*Kk'i-chesh*), plus connue sous le nom de *montagne de l'Ecorce*. Elle est la troisième ramification transversale des montagnes Rocheuses depuis et y compris la montagne de la Tortue (*Eskinakou-Watchiy*) qui forme le portage du fort de traite. La montagne de l'Ecorce s'écarte de la grande Cordillère sous le 117e degré de latitude nord ; elle forme le bassin du petit lac des Esclaves, sépare la vallée de l'Athabaskaw d'avec celle de la Paix, traverse cette rivière à l'intersection du 59e degré parallèle avec le 113e degré de longitude ouest de Greenwich en y déterminant les chutes du Grand-Rapide ; ensuite elle se soude avec la montagne des Caribous, dont nous parlerons plus loin.

Comme d'autres voyageurs l'ont aussi remarqué sur divers points, la grande cordillère du Nord ou montagnes Rocheuses ne forme point une muraille non interrompue, un rempart inaccessible. Elle se présente sous la forme d'une enfilade de segments distincts les uns des autres,

de tronçons alignés et disposés obliquement par rapport à la direction générale du système entier; c'est-à-dire que, bien que celui-ci se dirige vers le nord-ouest, les tronçons ou éperons de montagnes présentent leur profil au nord-nord-est et au sud sud-ouest. Je ne puis donner une idée plus correcte de cette disposition singulière des montagnes Rocheuses, que j'ai aussi constatée dans les montagnes de l'intérieur sur la rive droite du Mackenzie, qu'en les comparant aux vertèbres d'un immense squelette. Il faut bien que la même idée ait frappé certaines tribus indiennes, puisque les Peaux de lièvre et les sauvages qui habitent les montagnes elles-mêmes leur donnent le nom de *Ti-gonan-Kkwènè*, c'est-à-dire Epine dorsale de la terre. D'autres les nomment *Rochers des Bighorns* (Sa-yunné-Kfwè); d'autres enfin, *thè-chesh* ou Montagnes de rochers, d'où est venu leur nom français.

A propos du mot *Ti-gonan-Kkwènè*, je citerai ici une tradition de nos *Dénès*, qui me fut fournie par les Indiens du grand lac des Esclaves en 1863. Je la retrouvai en 1874 parmi les Montagnais des lacs Froid et la Biche. Mgr Taché l'a aussi recueillie à l'île à la Crosse; preuve qu'elle est considérée comme tradition nationale. Quant à moi, j'y vois un ingénieux apologue qui sert à perpétuer sous des termes voilés au vulgaire le fait fort éloigné déjà de l'immigration de la famille *Dénè* en Amérique : « Au commencement, disent ces *Dénès*, il existait un grand géant nommé *Yakkè-elt'ini* (celui dont la tête balaye la voûte des cieux) qui nous barra l'entrée de cette terre déserte et non encore habitée. Les *Dénès* lui donnèrent la chasse et le tuèrent. Son cadavre tomba en travers des deux continents, s'y pétrifia et servit de pont sur lequel les rennes passèrent et repassèrent d'une terre à l'autre. Les pieds du monstre reposent sur l'autre rive, tandis que sa tête atteint le lac Froid (*t'u-nékkradh-t'ué*). »

De cette tradition bizarre dérive le nom de *thi-llan-ottiné* (les habitants du bout de la tête), que se donnent les *Dénès* des lacs Froid, la Biche et la Crosse.

La conformation des montagnes Rocheuses, en donnant naissance à un grand nombre de vallées, de ravines profondes ou cañons dont les déclivités sont tournées vers le nord-nord-est, permet à des cours d'eau issus des berceaux montagneux occidentaux de se déverser dans les plaines du versant oriental, en suivant une course septentrionale.

Une série de chaînons transversaux, qui se détachent de la grande cordillère comme les côtes sortent de la colonne vertébrale, forme les vallées qui reçoivent et dirigent ces rivières. Quelquefois ces ramifications se perpétuent dans l'Est à travers les terres, et vont s'unir à la chaîne qui borde la baie d'Hudson, comme nous l'avons déjà vu pour deux d'entre elles. D'autres fois elles expirent avant d'avoir atteint les rivages orientaux, ou bien elles éprouvent, sur leur trajet, des solutions de continuité. Je compte une dizaine de ces branches transversales, depuis et y compris la montagne de la Tortue. Nous les énumérerons au fur et à mesure que nous avancerons.

Passons maintenant au lac Athabaskaw.

Ce beau bassin d'eau cristalline repose dans un lit de granit ; des rochers de granit dont les plus élevés paraissent avoir 500 à 600 pieds de haut, le bordent au nord et à l'est : des îles de granit hérissées de sapins s'élèvent en grand nombre sur sa surface, semblables à une flotte cinglant vers le large sous toutes voiles. Au lieu de l'appeler *lac des Montagnes*, mieux aurait valu le nommer *lac des Îles*. Les *Dénès* lui donnent le nom de *K'kray-t'élé-Kké* (plancher des Saules). Ses rochers polis, arrondis, mamelonnés me rappellent ceux des lacs Winipeg et Castor, et de la rivière des Anglais. Les dimensions du lac Athabaskaw

sont de 230 milles de long sur 20 de large. Sa position au fort Chippewayan est par 58° 43′ de latitude nord et 111° 18′ 32″ de longitude ouest ; au fort Fond-du-lac, par 59° 20′ de latitude nord et 108° 38′ de longitude ouest.

Deux missions s'élèvent dans le voisinage de ces postes de commerce : la Nativité et Notre-Dame des Sept-Douleurs. Le premier Missionnaire en fut le P. Taché, maintenant Archevêque de Saint-Boniface, qui y arriva au mois d'août 1847.

On prétend que les eaux du lac Wollaston sont tributaires et du lac Caribou au sud, et du lac Athabaskaw au nord. Il ne m'appartient pas de trancher cette question, n'ayant pas visité le lac Wollaston ; mais je n'hésite pas à croire qu'il en est de ce bassin comme du grand lac des Ours, auquel le journal de la deuxième expédition de Franklin donnait trois déversoirs : la rivière des Ours, celle des Peaux de lièvre et la rivière *Begh'ulla-tessé* de Richardson. J'ai constaté sur les lieux mêmes que ce lac n'est pas placé en dehors des lois ordinaires, et qu'il n'a qu'un seul débouché, à savoir, la *Télini-dié*, ou rivière des Ours, comme je le dirai plus tard.

N'était la nature cristalline du sol qui entoure le lac Athabaskaw, les terres n'y seraient pas dénuées de fertilité, car le climat y est moins rigoureux que celui du Mackenzie ; les rares parcelles de terre végétale que le travail de dénudation des eaux a épargnées dans les excavations du granit, produisent des céréales et des légumes. L'entière vallée de la rivière à la Paix est reconnue pour être d'une grande fertilité ; celle de la rivière des Esclaves, au-delà des rapides, se prêterait aussi à la culture. Néanmoins, on ne peut s'attendre à ce que ce district soit colonisé un jour. Sa plus grande richesse connue réside dans les fourrures précieuses. La compagnie de la baie d'Hudson y tolère et y aide même des

traiteurs (1) privés ; mais ceux-ci ne sauraient lui faire concurrence. D'ailleurs, ils sont loin d'être vus d'un bon œil par les Missionnaires, parce qu'ils démoralisent les Indiens et sont la peste du pays.

A une quinzaine de lieues au nord du lac Athabaskaw, en descendant la rivière des Rochers, qui en est le débouché, celle-ci reçoit la branche septentrionale de la Paix ; dès lors, les deux cours d'eau, mariant leurs eaux, reçoivent conjointement le nom de *rivière des Esclaves*, qui est conservé à l'Athabaskaw-Mackenzie jusqu'à son embouchure dans le grand lac des Esclaves.

La rivière la Paix, l'*Amiskaw-Sipiy* des Cris (rivière des Castors), et la *Tsi-tchôr-déssé* (grande rivière Rouge ou du Vermillon) des Montagnais, est la seconde des grandes sources du Mackenzie. Elle a près de 200 lieues de cours, mesure de 1 à 3 milles de large, et sort de la Colombie britannique au-delà de la chaîne des Pics et de celle des Babines, sous le 58e degré de latitude nord et 125° 30′ de longitude ouest. Sa source la plus septentrionale porte le nom de *rivière Finlay ;* la méridionale, dont le lac Mac-Leod est tributaire, naît non loin de 54° 30′ de latitude nord et de 120 degrés de longitude ouest. Elle est fort rapprochée du Fraser, dont un court portage de 315 mètres l'en sépare seul. Après la jonction de ces deux branches, la Paix reçoit encore deux cours d'eau assez considérables : la grande Rivière et la rivière des Bou-

(1) Par les mots *traite* et *traiteur*, souvent employés dans cette narration, il faut entendre le *commerce* des pelleteries et les *commerçants* en fourrures. Ces termes synonymes ont été conservés par les Canadiens français, et sont réellement français, seulement nous avons restreint le premier au seul commerce illicite des esclaves, et *traiteur* ne se dit guère en France que pour désigner un restaurateur. Je tiens pourtant à maintenir ces deux mots, autant parce qu'ils sont les seuls reçus dans le Nord-Ouest, que parce qu'ils sont une preuve de la dégénérescence et de la transformation du langage.

caues. Celle-ci doit son nom canadien aux houillères en combustion que l'on voit sur ses grèves.

Depuis sir A. Mackenzie, qui, le premier, remonta cette noble rivière en 1794, tous les voyageurs et les Missionnaires s'accordent à vanter la beauté de ses rives, la fertilité de ses prairies, la bonté et les dimensions de ses bois de construction et les richesses minérales de sa vallée, lesquelles consistent surtout en houille, en asphalte, en soufre, gypse, fer et, dit-on, aussi en or. Le R. P. Faraud, maintenant Vicaire apostolique de l'Athabaskaw et de Mackenzie, fut son premier visiteur français. Il y résida en 1859.

Trois forts de traite sont depuis longues années établis sur les bords de la rivière la Paix : ce sont les forts Vermillon, Dunvegan et des Epinettes ou Saint-John. Nous y avons deux missions françaises : Saint-Henri et Saint-Charles. Cette rivière est la voie la plus facile pour pénétrer dans le territoire du Nord-Ouest ; mais à cette fin il faut se rendre au Pacifique, et remonter le Fraser jusqu'au portage du lac Mac-Leod.

Retournons à la rivière des Esclaves. Parvenus sous 59° 50′ de latitude nord, au confluent de la rivière des Chiens, nous y rencontrons le troisième chaînon transversal des montagnes Rocheuses, la montagne des Caribous. Après s'être détachée du tronc principal, sous 56° 20′, et avoir bordé la rivière gauche de l'Amiskaw-Sipiy, qu'elle sépare de la rivière des Foins, cette chaîne traverse la rivière des Esclaves sous le 60e parallèle et le 112e degré de longitude ouest, en y déterminant un orage de chutes et de cascades du plus grand effet ; puis elle se prolonge dans le nord-nord-est jusqu'à la rivière Doobaunt, dont elle forme aussi la vallée.

Avec les rapides et les cinq portages de la rivière des Esclaves finit pour nous la région granitique ; je veux

dire que nous ne la rencontrons plus le long de la grande artère Mackenzie. Si du dernier rapide, ou plutôt de l'embouchure de la rivière au Sel, on tire sur la carte une ligne droite jusqu'à l'embouchure de la rivière Dease, à l'extrémité nord-est du grand lac des Ours, et au delà, on a la limite des roches granitiques. Celles-ci occupent toute la partie orientale. Entre la ligne et les montagnes Rocheuses, nous trouvons des terrains secondaires et tertiaires ; mais l'arête centrale de la grande cordillère est composé de roches schisteuses, du moins sous le cercle polaire où je l'ai traversée.

Les trois chaînons de montagnes que nous venons de rencontrer jusqu'ici ressemblent à de vastes digues de sable marin mouvant qui reposent sur une base granitique. Il est évident que, dans le bassin d'Athabaskaw, les eaux ont opéré un travail considérable de déblaiement qui se continue encore de nos jours, et qui a pour effet principal l'ensablement d'une portion du lac Athabaskaw, de celui des Esclaves et des rivages de la mer polaire. C'est à cette puissante drague qu'il faut attribuer les accumulations de sable dont sont composées les grèves des rivières Athabaskaw, des Esclaves et de Mackenzie vers leur embouchure respective, les bourbiers mobiles et flottants, ainsi que les innombrables îlots vaseux de leurs deltas, enfin la transformation de l'ancien estuaire du Mackenzie en un immense marécage.

Ces mêmes phénomènes, le voyageur pourra les comparer à ceux que présente la chaîne des grands lacs canadiens, l'Ontario et l'Erié entre autres. Il verra tout le long de ce système de vastes dépôts arénacés, à la surface desquels apparaît de temps à autre l'échine aride du noyau planétaire.

Le plateau des Cariboux contient, disent les Indiens, beaucoup de sel gemme. Un indice certain en est la ri-

vière au Sel, dont les eaux impotables déposent d'elles-mêmes sur le rivage le sel dont elles sont saturées. Ces salines naturelles approvisionnent les deux districts septentrionaux et une partie de celui de la haute Saskatchewan. Depuis ce petit affluent de la rivière des Esclaves et même depuis les chutes jusqu'à la mer polaire, on compte près de 1 500 milles anglais ouverts à la navigation. Les chutes sont à 200 milles du lac des Esclaves; mais ici nous entrons dans le district du Mackenzie.

II. — GRAND LAC DES ESCLAVES.

Le grand lac des Esclaves, où nous conduit la rivière du même nom ou haut Mackenzie (1), doit cette épithète à la tribu des Esclaves qui habitent ses rives occidentales. Les *Dénès* le nomment *tthu-t'ué*, lac des Seins. Après les lacs Supérieur et Michigan, ce lac est un des plus vastes bassins d'eau douce de l'Amérique septentrionale. Il mesure 336 milles géographiques du nord-ouest au sud-ouest, et 40 dans sa plus grande largeur du sud au nord. Il est circonscrit entre le 61e et le 63e parallèle, 108 et 117 degrés de longitude. Dans le sud et le sud-ouest, son lit, traversé de part en part par le double courant de la rivière des Esclaves et de la *T'a-tchégé*, est formé d'alluvions et n'est point très-profond. Les eaux en sont limoneuses et chargées de matières végétales ; elles transportent jusqu'au Mackenzie d'énormes quantités de bois dont elles jonchent les rivages. Au nord et au nord-est, au contraire, lit, grèves et archipels sont formés de

(1) Les *Dénès* Chippewayans donnent le même nom au Mackenzie et à la rivière des Esclaves et ils les nomment toutes les deux *Des-nédhé* (Rivière-grande), preuve qu'ils les considèrent, eux aussi, comme le même cours d'eau ; seulement ils distinguent le Mackenzie par l'ajouté du mot *yaré*, inférieure. *Des-nédhé-yaré* est donc la grande rivière inférieure.

roches cristallines; des blocs d'orthose et de quartz compacte, pur de tout mélange, s'élancent du sein d'eaux vertes et limpides, que les banquises descendues du lac Aylmer (1) recouvrent encore en juillet. Là commencent les terres stériles, ces *Ot'el-nènè* (2), la patrie du renne des déserts et du bœuf musqué; tandis qu'au sud, les halliers de la *Thè-larè-néné* (3) sont les pâturages de l'orignal ou élan, et du caribou ou grand renne des bois.

Le grand lac des Esclaves se divise en quatre vastes et profondes baies. 1° La baie occidentale, qui s'étend des bouches de la rivière des Esclaves à la sortie du Mackenzie. Elle ne porte que le nom de *Grand-Lac* et reçoit deux cours d'eau considérables : la rivière aux Bœufs (4) et celle des Foins (5). La première sort du lac des Buffles, non loin de la montagne des Cariboux. La seconde vient des montagnes Rocheuses. Sur ses bords se terminent les grandes prairies de l'Ouest, que le système fluviatile de l'Athabaskaw resserrait toujours de plus en plus contre les montagnes.

Un poste de traite s'élève à l'embouchure de la rivière des Esclaves, le fort Résolution, dont la position, reconnue par Franklin, est par 61° 11′ de latitude nord et 113° 45′ de longitude ouest. Depuis quelques années, un second poste de commerce a été construit à l'embouchure de la rivière des Foins, c'est le fort Hay-River. Auprès de l'un et de l'autre, il existe une résidence de Missionnaires français : Saint-Joseph et Sainte-Anne. C'est dans la première que j'ai séjourné près de deux ans.

(1) En dènè, *Yétaré-t'ué*, c'est-à-dire eau supérieure.

(2) *Ot'el-néné*, terre du plancher. C'est la contrée que les Anglais désignent par *Barren-grounds*.

(3) *Thé-laré-néné*, terre du bout des montagnes.

(4) *Edjéré-t'ué-dessé*.

(5) *Ra-Klô-dessé*, rivière de l'herbe aux oies.

Quant au rivage septentrional de cette portion du lac des Esclaves, bien qu'elle ait été parcourue fréquemment, et par les commis de la Compagnie d'Hudson et par les Missionnaires, elle ne l'a jamais été par aucun explorateur. Sa délinéation est donc douteuse. Ce rivage fait partie du territoire Flanc-de-chien, et se nomme *Nétii*, c'est-à-dire terre du partage.

Dans la portion orientale du lac s'ouvrent les baies Christie et Mac-Leod, que sépare une longue, haute et étroite presqu'île de serpentine et d'autres roches cristallines, appelée *la Flèche* (1) par les *Dénès* et simplement *la Presqu'île* par les Canadiens. Son extrémité, nommée *la Roche aux pipes*, est un cap de serpentine noire, d'où les Couteaux-Jaunes tirent la matière de leurs calumets.

Toute cette partie du lac des Esclaves n'est portée sur les cartes que très-vaguement et d'une manière inexacte. Les deux baies, désignées par les Indiens sous le nom de *Ya-thèn* (2), qui répond au *Fond de lac* des Canadiens, ont une ouverture fort resserrée, appelée *t'a-lthèlè*, ce qui leur donne l'apparence de deux sacs ou de deux poches. C'est ce qui explique le nom de *maison du Sac* (3) que porte un petit poste de provisions qui fut jadis construit à l'entrée du détroit, et celui de *lac des Seins*, sous lequel les sauvages désignent le grand lac des Esclaves.

Sur le prolongement de la presqu'île de la Flèche se trouve un vaste archipel qui porte le nom d'*îles Simpson* et *îles des Cariboux*. La première description que nous en trouvons est consignée dans le livre des découvertes de Th. Simpson. C'est cet explorateur qui dénomma également les deux baies susdites.

La baie Christie reçoit cinq cours d'eau qui sont : les

(1) *Kk'a-nu-tchélla*, flèche-presqu'île.
(2) *Yathén*, bout de lac, grand-large.
(3) *Naltchèsh-Kè-K'uné*.

rivières du Rocher, des Seins, du Loup, de la Terre-Blanche et de la Poudrerie. Je crois que Samuel Hearne, dans son voyage à la rivière du Cuivre en 1771, parle de la rivière Poudrerie ou *T'ezus-déssè* et de l'un de ses affluents, la *Ttsè-inttiné*, ou rivière Poissons-Bleus, qu'il appelle *Thêtinah*. Dans ce cas il y aurait erreur sur les cartes, car celle de Richardson confond l'embouchure de la *T'ezus-déssè*, ou Clowey-River, avec celle de la rivière du Rocher; tandis qu'elle ne fait aucune mention des quatre autres rivières qui se jettent dans la baie Christie, à l'orient de cette dernière. Je me propose d'explorer cette région à mon retour au Mackenzie.

Dans la baie Mac-Leod se rendent aussi cinq affluents, dont le premier seulement est porté sur la carte de Richardson. Ce sont : 1° le grand déversoir des lacs Aylmer Clinton-Colden et Artillery. Il se nomme simplement *l'Affluent* (1), est très-large, très-rapide et traverse une contrée granitique. Le lac Sussex, source de la rivière Back ou des Gros-Poissons (2), est si voisin du lac Aylmer (Yétaré-t'ué), que plusieurs cartes lient la grande rivière Back au lac des Esclaves comme si elle en sortait. C'est une erreur dont on peut se convaincre en lisant la narration de sir Georges Back ; 2° la rivière de la Glissade (T'inzu-dessé) ; 3° du Courant ; 4° du Glacier (Tthèdhiayé) ; 5° des Gros-Poissons (L'ué-tchôr-des-tchégè). La rivière du Glacier se trouve marquée sur quelques cartes anglaises sous le nom de *Hard-frost-River*. Elle sort du lac Tchizé-ta (3) ou Walmsley-lake. C'est à l'embouchure

(1) *T'a-tchégé*, queue de l'eau.

(2) A proprement parler, le nom véritable de ce fleuve est *rivière des Baleines*, car c'est ce cétacé que les *Dénés* nomment *L'ué-tchôr* ou Gros-Poisson. Sa présence dans le vaste estuaire de la Back explique cette désignation indienne.

(3) Lieu du lynx.

de la rivière Ta'-tchégé que sir Georges Back fit construire en 1833 par M. Mac-Leod le fort Reliance, où il passa l'hiver suivant. Ce poste, abandonné après l'expédition, fut reconstruit il y a quelques années par la Compagnie d'Hudson ; mais il a été déserté de nouveau, parce qu'il nuisait aux intérêts du fort Résolution, un des meilleurs forts de traite du district Mackenzie.

Entre la baie Mac-Leod et le Grand-Lac s'ouvre la baie du Nord, dans laquelle Franklin pénétra en 1820 jusqu'à l'embouchure de la rivière des Couteaux-Jaunes (1). Puis il remonta cette belle rivière pour se rendre aux sources de la Coppermine. A cette embouchure se trouvait alors le fort Providence, qui appartenait à la Compagnie du Nord-Ouest. Il n'existe plus depuis près de cinquante ans, on n'en reconnaît que l'emplacement, connu des Couteaux-Jaunes sous le nom de *ruines de la maison de Jean*. Trois autres rivières se jettent dans le lac des Esclaves entre le détroit *T'a-thélé* et la rivière des Couteaux-Jaunes. La baie du Nord, granitique à l'est, calcaire à l'ouest, est bordée d'une multitude d'îles qui forment les trois archipels des Œufs, des Ennemis et des Gros-Poissons.

Au-delà de la rivière des Couteaux-Jaunes, la baie du Nord est demeurée inexplorée, sauf par les officiers de la baie d'Hudson, par leurs serviteurs et par les Missionnaires. Les cartes n'en disent rien.

A une journée de navigation de la rivière des Couteaux-Jaunes nous trouvons sur le rivage oriental le fort Raë, construction de date récente et l'un des postes de provisions les plus importants du district. Il est situé par 62°28′ latitude nord et 115°29′ longitude ouest de Greenwich, vers les trois quarts de la baie du Nord, la-

(1) Le nom indien de ce cours d'eau est *Bérullé-déssé* (rivière des Poissons sans dents), nom chippewayan de l'*Inconnu* ou saumon du Mackenzie.

quelle en ce lieu n'a pas plus de 4 ou 5 milles de large. La montagne au pied de laquelle est le fort Raë était une île il y a treize à quatorze ans. Aujourd'hui elle est devenue presqu'île par suite des apports sédimenteux que la rivière aux Brochets dégorge à sa base septentrionale.

Le sol granitique ou sablonneux de cette baie et des précédentes est absolument improductif. On n'y voit donc pas le plus petit jardin ; le bois y est même fort rare. Par contre le renne y abonde, et le fort Raë fournit annuellement plus de quatre cents ballots de viande sèche au poste central du Mackenzie. Les fourrures sont peu communes dans cette région, et la baie n'est guère poissonneuse ; le poisson blanc y est même détestable.

Le P. Grollier, de Montpellier, fut le premier Français qui visita le fort Raë ; c'était en 1859. Il y bâtit la résidence dite *de Saint-Michel*. Mais le P. H. Faraud l'avait devancé de sept ans au fort Résolution.

Au-delà du fort Raë la baie du Nord s'arrondit en un grand bassin d'une quinzaine de milles de diamètre, qui paraît être entièrement fermé ; mais quatre canaux sans courant, formés par trois îles allongées, nous font déboucher dans une sorte de vaste cul-de-sac nommé *le grand lac du Brochet* (Ontayé-t'ié). Il est entièrement bordé à l'ouest de collines granitiques semblables à des mamelons empilés qui se terminent brusquement par un morne de 5 à 600 pieds de haut. Ce bassin est si plat, qu'on en touche de partout avec les rames le fond granitique semblable à une dalle immense.

A l'intersection du 69e degré de latitude nord avec le 116e de longitude ouest, le lac du Brochet reçoit les eaux d'une rivière à laquelle j'ai donné le nom de Mgr Grandin, qui reçoit aussi celles du lac la Martre. C'est un cours d'eau très-fougueux et très-limpide, qui, du lac des Cabanes ou Mazenod où il prend sa source, forme successivement

par son expansion les lacs des Ecureuils, des Lièvres et de la Gibecière. Pour donner une idée de la déclivité de son cours je dirai seulement que, dans une seule journée, j'ai compté vingt-cinq chutes ou rapides, dont je me suis passé la satisfaction de sauter en pirogue d'écorce cinq ou six des moins dangereux. La dernière chute, nommée *Wokk'a-dié* (1), termine ce système fluviatile si peu propre à la navigation. La barque du fort Raë se rend chaque automne au pied de cette chute d'eau pour y rencontrer les légères pirogues des Flancs de chien et y faire la *traite* des fourrures et des provisions. Je suis le premier blanc qui ait pénétré au-delà de ce *terminus* de la navigation lacustre.

Le grand lac des Esclaves nourrit beaucoup d'excellents poissons, tels que la truite saumonée, dont le poids ordinaire est de 35 livres anglaises, les carpes rouge, blanche et aréfiée, le doré ou perche américaine, le brochet, la loche ou lotte, la lakèche ou poisson-ruban, diverses variétés de corégone ou poissons blancs, (*coregonus lucidus ; C. quadrilateralis ; C. lanceolatus*) et enfin l'Inconnu ou saumon de Mackensie. Les meilleurs inconnus se pêchent dans la baie du Nord ; les truites les plus grosses et les plus estimées fréquentent le trajet du courant sous-lacustre, dans les parages du fort Résolution et de la Grande-Ile ; mais la meilleure pêcherie de poissons blancs de tout le district est sans contredit celle du poste nommé *Big-Island*, qui est situé vis-à-vis du grand delta formé par le courant, lorsque du lac il passe dans le lit du Mackenzie. La moyenne du rendement journalier de cette pêcherie durant l'automne n'est pas moindre de neuf cents à mille poissons pesant chacun 2 ou 3 kilogrammes.

(1) Rapide-glacé, dans le dialecte de Flancs de chien.

En cette saison et au printemps les baies du lac des Esclaves se couvrent de gibier aquatique, depuis le grand cygne-trompette jusqu'au petit cancanwi ou canard polaire. La chasse est alors la grande occupation de tous les habitants, voire même des femmes, et j'ai connu un gentleman qui regardait son temps comme perdu lorsqu'il n'avait pas abattu quatre-vingts oies sauvages ou outardes dans une journée.

Dès le mois d'octobre, des gelinottes et des ptarmigans tourbillonnent comme des flocons de neige autour de nos habitations, tandis que des régiments de lapins arctiques à la robe immaculée parcourent les halliers et les guérets; mais il faut que l'indigène soit bien pressé par la faim pour s'attaquer à ces rongeurs ou à ces lagopèdes; l'orignal et le renne des bois dans le Sud, le renne des déserts et le bœuf musqué dans le Nord, fournissent abondamment à sa subsistance. Quant au castor, il est rare au grand lac des Esclaves.

Transportons-nous maintenant, messieurs, dans les déserts montagneux et arides, mais cependant pittoresques, qui s'étendent entre le grand lac des Esclaves et le grand lac des Ours.

Un peu au-delà du 65e degré de latitude nord d'après mon évaluation, je rencontrai une longue chaîne granitique qui se dirige, comme tous les autres embranchements des montagnes Rocheuses, du sud-sud-ouest au nord-nord-est. C'est peut-être le prolongement de celle dont parle la relation de Franklin et qu'avoisinait le fort Entreprise. Quoi qu'il en soit, les Flancs de chien la nomment *Ekfwén-yédarél'a* (1) et je l'appelai *Vandenberghe* du nom de notre provincial en Canada. Cette chaîne, cinquième ramification des montagnes Rocheuses depuis le portage de la traite,

(1) C'est-à-dire celle que les rennes traversent.

sépare les eaux tributaires du lac des Esclaves d'avec celles qui le sont du lac des Ours. Entre le 117e et le 118e de longitude ouest, elle forme le bassin du lac Vaseux qui communique avec les lacs des Lacets à lièvre et des Lacets à ours. Je donnai à ces trois expansions d'eau les noms de *Sainte-Croix*, *Rey* et *Fabre*. Je sais pour l'avoir vu que les eaux de ces lacs se dirigent du sud au nord, mais j'ignore si elles sont tributaires du grand lac des Ours ou du lac de la Martre. Peut-être ont-elles un cours souterrain, et passent-elles sous la montagne pour se jeter dans le lac Seguin qui se trouve sur son versant septentrional. Je n'ai pris aucune information des Indiens *t'a-kwel-ottiné* (1) à ce sujet. Quant aux eaux du lac Seguin, elles sont tributaires de la baie Mac-Tavish (grand lac des Ours), par l'intermédiaire de la rivière du Glacier (Kkwén-yé) qui forme les lacs Canot, du Glacier, des Rochers et de l'Orignal ou Clut. Je n'ai pas été au-delà du lac Seguin ; mais mes compagnons *t'a-kwel-ottiné* me dessinèrent avec beaucoup de netteté et d'assurance le trajet de ce cours d'eau, jusqu'à la baie Kla-ron-dè (2). Nos sauvages possèdent parfaitement la géographie de leur pays.

Lors de mon séjour chez ces Indiens en 1864, j'éprouvai un doute. La similitude d'appellation qui existe entre le lac des Lacets à lièvre que j'avais traversé et celui que Franklin vit en 1820, me fit croire d'abord à l'identité de ces deux lacs. Parvenu sur le lac Vaseux, où je plantai le signe auguste de notre Rédemption, on me dit que le petit cours d'eau qui l'unissait au lac des Lacets à lièvre portait le nom de *K'uñé-Monlay*, c'est-à-dire : la demeure

(1) Les *t'a-Kwel-ottiné*, ou habitants des Eaux-vives, sont une tribu Flancs de chien, ainsi que les *Ttsé-ottine*, ou gens des pirogues, qui chassent sur les rivages méridionaux du grand lac des Ours.

(2) *Kla-ron-dé*, la baie vers laquelle est une rivière.

du Français. Evidemment, je devais me trouver sur l'emplacement de l'ancien fort Entreprise; j'étais sur le théâtre même des souffrances et des angoisses inouïes de l'infortuné Franklin et de ses compagnons. «Voilà bien à ma droite, me disais-je, les arides montagnes quartzeuses des Flancs de chien; ici à mes pieds coule le ruisseau que la relation dit être poissonneux en petite morue (1); le poisson bleu y abonde comme alors, et l'Indien le pêche encore à l'aide de ses flèches.»

Seulement, ce dont je ne me rendais pas compte, c'est que, d'après ma boussole, je m'étais constamment dirigé vers le nord-nord-ouest depuis le fort Raë, tandis que Franklin avait suivi une route nord-nord-est.

Les Indiens me tirèrent bientôt de mon incertitude. Il existe plusieurs lacs dits *des Lacets à lièvre* et la chaîne quartzeuze du Mont-l'Osier me séparait de la vallée de la rivière du Cuivre et, partant, des ruines de l'ancien fort Entreprise. Quant à l'appellation de la petite rivière *K'uñé-Monlay*, les sauvages ne purent me l'expliquer qu'en me laissant supposer que quelqu'un des malheureux Canadiens qui périrent de faim et de misère dans cette désastreuse expédition vint terminer ses jours sur ses bords, lorsqu'il était à la recherche des Indiens.

Des hauteurs du cap Kfwè-éta (2), j'aperçus dans l'est une autre rangée de montagnes en forme de ballons ou de mornes et par conséquent granitiques. Elles avoisinent, me dirent mes compagnons peaux-rouges, le lac *Akka-t'ié* (3), source de la rivière du Cuivre ou *Sa-tsondié* (4). Leurs points culminants portent des noms bizarres :

(1) *Coregonus signifer* ou petite morue de Back, le *ttsé-ttiné* des Montagnais et le *ttaë* des Flancs de chien.

(2) *Kfwe-éta*, cap de roche.

(3) *Akka-t'ié*, lac des bœufs musqués.

(4) *Satson-dié*, rapide du métal.

terre des Rennes, montagne du Bois mort, montagne divisée du lac Supérieur, Celle qui contient le tonnerre, rocher de l'Eau qui court parmi les îles, etc., etc.

Vers son extrémité occidentale, la montagne Vandenberghe divise également deux systèmes fluviatiles. L'un, formé des lacs que j'ai appelés Taché et Sainte-Thérèse, est tributaire du grand lac des Ours, par l'extrémité occidentale de la baie Mac-Vicar. Il mesure quelquefois un demi-mille de large et se nomme la Grande-Eau fraîche (*T'a-Kkra-tché*). L'autre cours d'eau prend naissance dans le lac du Midi (*Intaa-t'ié*), traverse les lacs Hardisty et Tempier et se jette dans le grand lac la Martre, dont nous avons vu les eaux se réunir à celles de la rivière Grandin.

L'excavation de ce grand lac est granitique. Elle le divise en trois parties par des détroits et des îles montagneuses. Son nom indien est *Tsan-t'ié*, que je m'abstiens de traduire. Je lui donne environ 60 milles géographiques de long sur 30 de large dans son plus grand diamètre et le place sous le 63e de latitude nord. Il existe, du fort Simpson au lac de la Martre, un étroit sentier indien qui y conduit après trois journées de marche. La montagne de la Corne en sépare la vallée de celle du Mackenzie. Ceci nous conduit naturellement à parler de ce fleuve.

III. — MACKENZIE.

De l'extrémité occidentale du grand lac des Esclaves s'échappe, sous les noms de *Dès-nédhé-yaré*, *Naotcha*, *Mackenzie* et *Grande-Rivière*, le beau et immense fleuve qui en a traversé le lit (1). Jusques à sa sortie du Petit-Lac, il ne se compose que de chenaux coupés par une

(1) Pour l'étymologie des différents noms du Mackenzie, voyez ce qui en a été dit dans le premier chapitre.

multitude d'îles et de deltas. Même au-delà de ce bassin, il dort pendant une cinquantaine de milles en étendant ses ondes limoneuses, et forme ce que les Indiens appellent le lac Stagnant (*ta-tégèli t'ué*). Mais, à partir de la Tête de la ligne et des îles de l'échafaud, c'est un élément fougueux et indomptable, qui précipite sa fuite à travers des grèves dont la hauteur varie entre 30 et 150 pieds anglais. Parfois elles en ont même 300 ou 400. D'abord, il ne franchit que 6 milles à l'heure, mais bientôt il atteint une vitesse de 8 et même 10 milles; c'est lorsque, renfermées entre des rochers-remparts, ses ondes entassées se pressent et se refoulent. Ordinairement large d'un mille ou deux, il atteint dans les expansions de ses eaux 4 à 5 milles. Il en a 15 à la pointe Séparation, c'est-à-dire à la tête de son delta. Son estuaire en a bien 50 de large.

A partir de la Grande-Ile, on reconnaît au Mackenzie 600 milles géographiques en ligne droite, et 1 045 de cours réel; mais si on veut le mesurer dès sa source, il n'a pas moins de 2 500 milles géographiques, et il arrose une superficie de 443 000 milles carrés. Le Mackenzie est donc un des plus beaux fleuves de l'Amérique. Comme ceux de la haute Asie, il est bourbeux, profond, obstrué par les glaces de la mi-octobre à la mi-juin, et ne saurait féconder la contrée désolée et inhospitalière qu'il parcourt.

Vous ne vous attendez pas, messieurs, à l'énumération de tous les cours d'eau qui grossissent le *Nuotcha* sur son trajet de 350 lieues marines depuis le lac des Esclaves. Je ne vous parlerai que des principaux, vous abandonnant le soin de vous enquérir des moindres. Deux de ces affluents sont presque aussi volumineux que lui, ce sont la rivière des Liards (1) et la rivière Plumée

(1) C'est la *Mountain-River* des Anglais. Les *Esclaves*, qui en habitent

ou Peel (1). Un troisième, la rivière du lac des Ours leur cède de fort peu.

La rivière des Liards qu'on peut considérer comme la troisième des grandes branches du Mackenzie, prend sa source la plus méridionale dans la Colombie britannique par-delà la chaîne des Pics, et non loin des monts Babine, sous 57° 10′ de latitude nord et 127 de longitude ouest de Greenwich. Elle porte proprement le nom de *Courant-fort*. Sa source septentrionale, ou branche du nord-ouest, sort du lac Francis au pied du mont Trafic (62° 5′ de latitude et 131 de longitude; sur cette position les cartes ne sont pas d'accord) et avoisine la rivière Pelley-Bank. Elle reçoit la rivière Dease, formée elle-même des rivières Christie et Stuart et s'unit au Courant-fort, qui ne prend son nom de *Liard* qu'au confluent de la branche orientale ou rivière Castor. Enfin elle se jette dans le Mackenzie sous 62° 51′ 25″ de latitude nord et 121° 25′ 15″ de longitude ouest, qui est la position du fort Simpson, chef-lieu du district Mackenzie (2), d'après les calculs des derniers voyageurs.

Je n'ai remonté la rivière des Liards que de quelques milles; mais tous les voyageurs qui y ont navigué s'accordent à faire une description effrayante de ses mon-

lès bords, la nomment *la rivière au courant fort* (*Erettchi-dié*). Le nom de *liard* lui vient de l'abondance du peuplier-liard (*populus balsamifera*) qu'offrent ses rivages.

(1) Son nom *dindjié* est *T'è-llié-nillen*, rivière du bout de l'eau. Les Esquimaux la nomment *Arvéron*, mot dont j'ignore la signification. C'est comme s'ils disaient la *baleinière*, car *arverk* signifie *baleine* dans leur idiome.

(2) Sir J. Franklin plaçait ce confluent par 62°,5′ de latitude nord en 1825. Il ne m'est pas plus aisé de déterminer la distance réelle qui sépare le fort Résolution du fort Simpson. Parmi les différents explorateurs de ces contrées, l'un compte entre ces deux postes 338 milles, un autre 440, un troisième enfin 258 seulement. J'adopte le chiffre moyen, 112 lieues anglaises deux tiers.

tagnes à pic, de ses gouffres, des tourbillons que la vélocité d'un courant resserré entre des rochers détermine dans ses eaux. Pour descendre cette rivière vertigineuse avec sécurité, les timoniers métis se lient sur le pont de leur barque, afin de n'être pas lancés dans les flots blanchissants. Pour retrouver un tel spectacle, il faudrait affronter les périls de Charybde ou les girations intermittentes du Maëlstrom :

> Tollimur in cœlum curvato gurgite, et idem
> Subductâ ad Manes imos desidimus undâ.

Le R. P. Gascon est le premier Missionnaire qui ait remonté ce fougueux cours d'eau.

La Peel ou Plumée (1) est une noble rivière et le second en largeur des affluents du Mackenzie depuis le lac des Esclaves; mais aussi le dernier de la rive gauche, puisque son confluent est par le 68e degré de latitude. Franklin est le premier voyageur qui en ait parlé et qui l'ait découvert à ses dépens, comme je l'ai dit. Ses bouches sont aussi multiples que celles du Mackenzie lui-même et se marient si bien avec celles de ce fleuve, que le courant y éprouve des va-et-vient périodiques. Autant qu'il m'a été donné de le faire sans le secours du sextant et par la seule observation, j'ai cherché à débrouiller ce chaos de chenaux; mais, pour faire du delta du Mackenzie et de cette rivière une carte rigoureusement exacte, une expédition spéciale serait requise et je doute qu'un seul été pût suffire à ce travail.

La rivière *Plumée* ou *Arvéron* ne prend pas sa source

(1) Dans le patois des Canadiens du peuple, *plumé* se dit pour *déplumé* et revêt toutes les acceptions de *dénudé, désolé, aride, déchiqueté, dépouillé, écorché, décortiqué, pelé, écaillé* et même *épluché*. Ainsi dans le Mackenzie on *déplume* les poissons, aussi bien que les rennes tués à la chase, voire même les pommes de terre.

au-delà de la grande chaîne des Pics, comme il a été marqué sur les cartes d'une manière approximative; mais bien entre celle-ci et la chaîne, ou contre-fort calcaire, la plus voisine du Mackenzie. La plus méridionale de ses sources est située sous le 64e degré de latitude nord. En 1861, le P. Grollier descendit le Mackenzie jusqu'à la Peel et s'établit ensuite au fort Good-Hope, où il mourut trois ans après. J'eus l'honneur d'être son successeur. Le R. P. Seguin m'y avait précédé de trois ans.

Quant au déversoir du lac des Ours, nous en parlerons à propos de cette petite mer intérieure.

Les autres affluents du Mackenzie, de seconde grandeur, sont les rivières du lac la Truite (119° 47′, longitude ouest), de la Peau de lièvre (1) (62e de latitude), des *Na' hannès,* du lac des Saules (2), des Eaux noires (3) (64° 5′ de latitude), des Peaux de lièvre à 3 milles en aval du fort Good-Hope (4), Travaillant, *T'tnétiétin*, et *Tsi-kkatchig*, ou rivière Rouge arctique. Nous aurons à revenir sur plusieurs de ces cours d'eau, que nous ne faisons qu'indiquer ici.

Les grèves immédiates du Mackenzie ne fournissent pas la hauteur de la plaine dans laquelle il s'est creusé un lit. Une succession de trois ou quatre terrasses, par retraites successives, en nous initiant à son énorme et

(1) Son nom véritable est : *le gîte des lièvres.* C'est ce qui signifie *K'a-édhta-dié.* Ce n'est pas le dernier exemple de traduction libre des noms indiens.

(2) *Rata-di-t'ué* ne signifie pas *lac des Saules,* mais bien *lac des Origanaux.*

Rata veut dire *orignal* dans le dialecte des montagnards du Mackenzie.

(3) *Kokkaë-t'ué* ne veut pas dire *Eaux noires,* mais *lac des étourneaux.*

(4) Son nom véritable est *Ra-inttsé-niliné*, rivière des ailes de l'outarde, sans doute à cause du bruit qu'y fait le gibier aquatique en automne.

primitive largeur, nous donne le chiffre de 300 à 400 pieds anglais pour l'altitude du plateau au-dessus du niveau actuel des eaux. Navigable sur tout son parcours, le Mackenzie ne présente que cinq ou six rapides, formés par le rapprochement des chaînons de la Cordillère, et qui ne sauraient en interrompre l'accès aux navires. Cependant le rapide Sans-Sault (65° 40′, latitude nord) est impraticable sur la rive droite et dangereux même pour des barques sur la gauche, mais il est ouvert et libre dans le milieu ; le rapide des Remparts (66° 15′, latitude nord) n'est accessible que sur la rive droite.

Entre le grand lac des Esclaves et le Petit-Lac, on rencontre le premier rapide du Mackenzie. Il se nomme *Théra bét'u-rallén* (1) et ne consiste qu'en une simple accélération du courant. Il est formé par le rapprochement de l'extrémité méridionale de la montagne la Corne (2), qui occupe la rive droite ; et de la colline *Thè-chesh*, qui borde la rive gauche. Cette montagne se détache de la chaîne mère, vers 62° 30′ de latitude et 113 de longitude, et, après s'être dirigée quelque temps dans l'est, elle descend vers le sud pour former la vallée du Mackenzie. Elle est le quatrième chaînon transversal des montagnes Rocheuses. Je l'ai traversée entre 120 et 121 degrés. J'évalue son altitude à 800 ou 1 000 pieds au-dessus du Mackenzie, et sa largeur à environ 18 milles. Elle a la forme d'un long plateau, composé de quatre ou cinq terrasses, et recèle une grande quantité de lagunes.

(1) Le rapide aux eaux fuyantes.

(2) Le vrai nom de ce plateau est *Etéyé-chié*, dernière montagne, parce que c'est le dernier rameau rocailleux des montagnes rocheuses que l'on rencontre en remontant le Mackenzie ; preuve péremptoire que les *Dénès* sont venus par le nord-ouest, sans quoi ils auraient appelé cette montagne *Première Chaîne*. Les Canadiens ont traduit librement *éteyé* par *été*, corne.

L'ué-ya mi (1) est le second rapide ; il occupe le 63° 10′ parallèle et se cache entre une île rocailleuse et élevée et la terre ferme, sur la rive droite. A quelque distance en aval de ce rapide, le fleuve décrit un circuit dans l'ouest, pour contourner un promontoire de 150 mètres de haut, nommé *le Rocher qui trempe à l'eau.* C'est un morne conique dont le précipice abrupt est formé de vastes tables calcaires redressées par un noyau de roches plutoniennes. On voit au pied du rocher une source d'eau minérale intarissable. Le Rocher-qui-trempe-à-l'eau est l'extrémité occidentale de la montagne *Chiw-kolla* (2), qui n'est elle-même que la continuation de la montagne Vandenberghe dont nous avons déjà parlé plus haut. Ici, sa position est sous 63° 24′, latitude nord. Calcaire du 121° au 123ᵉ degré de longitude, elle devient granitique au-delà de ce point. Sous le 122ᵉ où je l'ai traversée et longée, elle a une demi-journée de marche, ce que j'évalue à 15 milles. Sa hauteur au-dessus de la plaine est d'environ 600 pieds, ce qui lui en donne environ 900 au-dessus du fleuve et 1 100 au-dessus de la mer. Telle est, à peu près, l'altitude de tous les points culminants de l'intérieur, à l'orient du Mackenzie.

Au lieu nommé *la Seconde Équerre du fleuve,* nous rencontrons le sixième rameau des montagnes Rocheuses. Il se nomme *Kodlen-chiw* (3). Parallèle à 64° 10′ de latitude, il quitte la grande chaîne sous le 123ᵉ de longitude, se soude aux monts Vandenberghe sous le 120ᵉ, après avoir traversé le lac Sainte-Thérèse, et projette une de ses ramifications vers le lac des Ours sous le nom d'*Ewi* (4). Celle-ci forme le bassin méridional de la baie Mac-Vicar,

(1) Le filet des Petits-Poissons.
(2) Montagne en chaîne.
(3) Montagne glacée.
(4) La colline allongée.

que la montagne des Ours (1), haute de 800 pieds, sépare de la baie Keith. Cette dernière montagne appartient elle-même à un autre embranchement de *Kodlen-chiw*, qui, après avoir traversé le lac des Eaux noires, se dirige vers le nord-nord-est, sous les noms de *Loge du Gros Rat* (2) et de *montagne des Maringouins* (3). Nous pouvons en poursuivre le gisement sous les eaux de la baie Mac-Tavish, et retrouver cette même chaîne dans le cap *Kfwè-Kfwo* (4).

Un peu plus bas que l'Équerre du Mackenzie et que l'affluent de la rivière au Sel, nous trouvons, sur la rive droite, le troisième rapide nommé *Dié-kké-wélin* (5). Il occupe un chenal d'environ 3 milles de long, qui, quoique sans danger, est infranchissable à cause du manque d'eau.

Pour trouver une septième ramification des montagnes Rocheuses, il faut nous transporter à l'embouchure du déversoir du grand lac des Ours. Nous y trouvons un second Rocher qui trempe à l'eau (6), plus élevé que le premier, et qui borde le cours de la *Télini-dié* durant une vingtaine de milles. Sur la rive gauche, nous voyons un chaînon de ce système se détacher des montagnes Rocheuses, un peu plus haut que le 64e parallèle. Au pied de la montagne, le courant est très-accéléré, sans toutefois constituer un rapide véritable.

Tout autre est le rapide Sans-Sault (7), ainsi que celui des Remparts (8), comme je l'ai déjà dit. Le premier est

(1) *Sa-tchô-jyué.*
(2) *Dzen-tchô-Khin.*
(3) *Kkwi-tchi.*
(4) Rochers jaunes.
(5) Le courant sur le banc de gravier.
(6) *Kfwè t'é-ni-''a.*
(7) *Nadéinlin-tsélé*, la petite chute.
(8) *Nadéinlin-tchô*, la grande chute.

formé par la huitième branche transversale de montagnes qui, de 128° 30′ de longitude, sous 65° 50′ de latitude, s'enfonce dans le nord-est en portant successivement les noms de *Tsa-tchô-ttô* (1), *Pewinkka* (2), *Ontarat'u-yué* (3), *Kfwè-tchô-détellé* (4), *Nont'ien Kfwè* (5), *L'ét'alé* (6) et *Tidéray* (7). J'ai traversé cette chaîne calcaire en maint endroit. Sa plus grande élévation m'a paru être de 1200 pieds anglais au-dessus du fleuve. Mais *Tidéray* en a autant au-dessus du lac des Ours, tandis que *Nont'ien Kfwè* n'a pas plus de 600 pieds. Cette chaîne forme, avec le plateau de *Ti-gotchô* (8), qui l'envisage au nord, l'entière vallée de la Peau de lièvre, la plage *Kwe-Kkra-Kla* (9) de la baie Smith et le bassin septentrional du grand lac des Ours, qu'elle sépare des sources des fleuves Anderson, Mac-Farlane et la Roncière. On peut en retrouver l'enchaînement sur la carte dans les monts Davy, qui bordent la mer Glaciale entre le détroit de Dease et la baie Darnley, ainsi que dans les côtes montagneuses des terres Wollaston, Prince-Albert et Bank.

Le cinquième rapide du Mackenzie, le rapide des Remparts, est également formé par un petit chaînon du même système, le *Yekkay-dié-nêné*, ou plancher des Bœufs musqués. Les premiers remparts du Mackenzie sont un couloir de rochers-murailles de 8 à 10 milles de long et de 80 à 150 pieds de haut. Le fleuve y atteint plus de 40 brasses de profondeur et la vitesse de son courant

(1) Le nid du grand castor.
(2) Le hibou blanc.
(3) La montagne du lac aux Brochets.
(4) Les grands rochers dénudés.
(5) Le rocher des steppes.
(6) Terre séparée.
(7) Terre sinueuse.
(8) Haute terre.
(9) Rivage aux rochers plats.

n'y est pas moindre de 10 milles à l'heure ; mais il se modère bientôt à la sortie du défilé.

Sous 66°40′ de latitude nord, nous rencontrons le neuvième embranchement sous la forme d'un cap, élevé de 300 pieds au-dessus du fleuve. Il s'appelle d'abord *Etatchô-Kfwérè* (1) et forme la vallée du lac *Tiédarori* ou *Yélléa ;* mais il se divise bientôt en trois grands coteaux allongés entre lesquels coulent autant de rivières parallèles à celle des Peaux de lièvre et qui donnent naissance à plusieurs lacs considérables, bien connus des Indiens et des habitants du fort Good-Hope par leurs pêcheries d'automne : tels sont les lacs Manuel, Huart, Rorey ou des Perdrix, Carcajou et Canot. On peut suivre le même système montagneux dans la vallée de la rivière Lockhart, dans le mont *Rawarazj* (2) et les monts *Chié-intsik* (3), qui séparent l'Anderson de la Mac-Farlane. J'ignore si ces éminences sont calcaires ou granitiques, à l'exception des dernières, qui m'ont semblé à distance être composées de roches de fusion. A vue d'œil elles m'ont paru atteindre une altitude de 1 000 à 1 200 pieds. Elles sont parfaitement stériles et de même apparence que les montagnes Rocheuses.

Enfin le dernier et dixième chaînon transversal de ces montagnes se détache du mont *Tchien-zjiow* sous le 67ᵉ parallèle et entre le 134ᵉ et le 135ᵉ degré de longitude ouest sous le nom de *Klô-Kka-ran* (4), traverse la Peel en y formant les *Remparts Tchilt'i* (5) et un rapide, se rend au Mackenzie sous l'apparence d'un coteau allongé et y

(1) *Le premier cap élevé.* Nouvelle preuve que les *Dénès* sont venus du nord-ouest, sans quoi ils l'eussent appelé *le Dernier Cap.*

(2) Il existe plusieurs montagnes de ce nom, qui désigne un objet rugueux et plein d'aspérités qui surgit. Mot intraduisible en français.

(3) *Chié-intsik,* montagnes rouges ou pelées.

(4) Mont du ruisseau aux grandes herbes.

(5) *Tchi-lt'i,* grands rochers.

donne naissance au sixième rapide de ce fleuve, le *K'ezjia-Kon''én*, nommé *le Détroit* par sir A. Mackenzie. C'est ce qu'on appelle les *seconds Remparts* du Mackenzie. Le fleuve y est aussi rapide que dans les premiers remparts, mais il ne présente aucun danger à la navigation; il y est même très-profond. Les remparts du *Détroit* sont la limite du territoire esquimau. C'est en ce lieu, et non aux premiers remparts du fleuve, comme le dit Franklin, que les *Innoït* viennent se pourvoir des lames feuilletées et sonores de la phonolite pour en fabriquer des dards de harpon, de javeline, etc. C'est également là qu'eut lieu entre un Peau de lièvre, que je connais fort bien (1), et les Esquimaux l'épisode que la relation de Franklin place au rapide des Remparts. La carte de l'expédition de 1825 place de hautes montagnes dans l'éperon de terrains sédimenteux formé par le confluent de la Peel avec le Mackenzie. Elles sont, en réalité, situées à l'ouest de la Peel et se nomment *T'è-tllet-tdha* (2).

Du *Détroit*, la chaîne *Klo-Kka-ran* prend le nom de *Kkwa-tl'édi*, et, en longeant la *Tñétiétin*, dont elle forme la vallée, elle constitue dans le Nord une série de monticules arides qui sont la limite de la végétation. Ils sont indiqués sur ma carte et je m'abstiens ici d'en transcrire les noms barbares. Parvenu au 128e degré de longitude, ce plateau prend le nom de *Ont'ié-nendjig* (3), et se termine brusquement sur les bords de l'Anderson par un talus, souvent très-abrupt et entièrement stérile, de 600 pieds au moins. Un plateau semblable, nommé *Kut'è-ñisedé-ñétézjidi* (4), se dresse sur la rive droite du fleuve; du rivage on les prendrait l'un et l'autre pour des mon-

(1) Il se nomme *Esprit Bénék'i* et est surnommé *Mac-Akons*.
(2) Les montagnes du bout de l'eau.
(3) Bord du plancher (steppe).
(4) Les deux planchers (steppes) qui s'embrassent (se relient).

tagnes, il n'en est rien. Il ne se peut concevoir rien de plus désolé, de plus aride, que les vastes steppes qui, de la *Ttñétiétin,* s'étendent jusqu'au canal des Esquimaux ou *Ikaratsark.*

Autour du lac des Esquimaux, ce plateau montagneux est surmonté de plusieurs éminences coniques, qui, de loin, font l'effet d'anciens volcans ou plutôt de soulèvements volcaniques. Je n'ai pu en constater la nature, mais je la crois trachytique. *Kija* (1) et *Vækkragœ-ékénit'in* (2) sont des pics tronqués solitaires d'environ 800 pieds. *O''in* (3) a l'apparence des monts *Chi-intsik.* Avec ces montagnes se terminent les projections en patte d'oie les plus septentrionales des montagnes Rocheuses. Il nous reste à parler des arêtes osseuses qui forment la vallée du Mackenzie.

La montagne la Corne, à l'est, et celle des Truites, à l'ouest, bordent ce fleuve depuis le lac des Esclaves jusqu'à l'embouchure de la rivière des Liards. A ce confluent, les montagnes *E'kkadi-tchô* (4), qui longeaient la rive gauche de ce cours d'eau, concourent aussi à former la vallée du Mackenzie depuis le 62e degré de latitude jusqu'au 66e. Cette vallée s'ouvre devant le fleuve vers le confluent des *Na-''annès* (5) ; le Mackenzie s'y glisse et y déroule majestueusement ses ondes dans un lit de 5 milles de large, que bordent immédiatement des montagnes-falaises de 1500 à 2000 pieds de haut. Des cimes

(1) *Kija* signifie *boursouflé, enflé,* en loucheux. Ne pourrait-on pas voir dans cette épithète un reste de tradition touchant la formation ignée de ces montagnes ?

(2) Sur lequel les vagues se brisent.

(3) La palissade, l'écluse.

(4) Grand plateau, en esclave.

(5) *Na-''an-nès,* contraction de *Nari''an-ottinés,* habitants de l'Ouest, nom d'une tribu *dénè* qui fréquente les deux versants des montagnes Rocheuses.

plus élevées et qui accusent 4 000 ou 5 000 pieds se dressent sur trois rangées derrière cette muraille calcaire aux stratifications obliques, qui se mire dans le fleuve comme dans un beau lac. Une multitude d'îles de grande dimension se pressent entre ces grèves gigantesques qui justifient parfaitement le nom poétique de *Nan-Kotchro-ondjig*, le fleuve aux rives géantes, donné au Mackenzie par les Loucheux. Le panorama offert par les montagnes Rocheuses en cet endroit n'a d'égal que celui dont on jouit au rapide Sans-Sault à la sortie de la même vallée.

Cependant, en employant cette expression, je n'entends pas dire que le fleuve soit enfermé entre deux chaînes continues de rochers. Non, les montagnes Rocheuses ne cessent pas de conserver la forme scindée que nous leur avons reconnue. Plusieurs tronçons de montagnes apparaissent successivement le long du fleuve, le bordent pendant quelque temps, puis se dirigent dans le Nord-Est pour faire place à d'autres. Depuis la rivière des *Na-'annès*, la chaîne de la rive gauche conserve son nom propre de *Thè-chesh* (1), de *Sas-jon-pfüé* (2), ou de *Ti-go-nan-Kkwéné* (3), suivant les dialectes; mais, sur la rive droite, nous trouvons d'abord la Loge aux Ours (4), les monts *Enna-tchó-Kfwè* (5), dont un point culminant, le rocher Clarke, fut gravi par le chevalier A. Mackenzie. On lui donne ordinairement 1 500 pieds de haut ou 500 mètres; mais il a certainement plus que cela. Le rocher Clarke (6) a la forme d'un melon entr'ouvert; s'il n'est pas un ancien volcan, il paraît du moins avoir une origine plutonienne. Je n'ai pu m'en assurer, ne l'ayant

(1) Montagnes de rochers.
(2) Rochers des Bighorns.
(3) Epine dorsale de la terre.
(4) *Sa-tchó-khin*.
(5) Rochers du grand ennemi.
(6) *Kfwè-tsèwè*, rocher élevé.

point approché. Il contient du sel gemme et donne naissance à deux cours d'eau salée, nommés *la grande* et *la petite rivière au Sel*. La prolongation de cette chaîne, partie calcaire et partie trachytique, s'éloigne de plus en plus du Mackenzie et traverse la *Télini-dié* (1) ou déversoir du grand lac des Ours sous 124° 20′ de longitude ouest. Elle y forme le Grand-Rapide, chaos de blocs de grès et de granit qui reposent sur un fond très-plat de dalles, et entravent le cours de la *Télini-dié* durant 15 milles. Le courant y est si rapide qu'il suffit d'une heure pour parcourir cet espace, sans le secours des rames; tandis qu'il ne faut pas moins d'une journée de travail, au milieu de périls continus, pour en effectuer l'ascension. Un des bateaux de Franklin faillit y périr en 1825. J'ai descendu le Grand-Rapide six fois, et l'ai même affronté en pirogue d'écorce.

L'éperon que forme la chaîne *L'nna-tchô-Kfwé*, sur les bords de la *Télini dié*, se nomme *Onkkayé-béssé* (2). Le précipice qui le termine paraît être composé de phonolite; du moins c'est ainsi que le savant professeur Hébert, de la Sorbonne, a caractérisé les armes indiennes fabriquées avec cette roche que je lui ai soumises. Ses débris gris ou noirâtres, sonores, d'un grain soyeux et fin, divisés en plaques minces ou en tables, constituent les grèves de la *Télini-dié* en cet endroit. Richardson les prend pour du grès, et je les tenais pour des schistes d'une espèce particulière. Nous en faisons d'excellentes

(1) Rapide de la descente.

(2) *Ventre de pie*, parce que la pie a le ventre gris. Les Indiens fabriquaient des couteaux, des lancettes, des dards de flèche avec la phonolite dont cette montagne recèle des filons; c'est pourquoi ils donnaient le nom de *bès, bié, bé*, qui signifie *peau du ventre*, ou simplement *peau*, aux instruments faits avec cette roche. Toute montagne ou rocher nommé dans le Mackenzie *onkkayé-béssé* ou *onkkayé-kfwé* se compose de phonolites ou de phyllades.

meules, des manteaux de cheminée, des âtres, etc.; mais cette pierre éclate sous l'action du feu.

Ce qui paraît confirmer le jugement porté par le savant professeur sur cette roche, c'est : 1° que la montagne qui envisage *Onkkayé-béssé*, sur la rive droite de la *Télinidié*, est de calcaire tendant à se dolomiser. J'ai ramassé au pied de cette montagne, ainsi que sur ses flancs, que je gravis en 1869, des échantillons de dolomie et d'arragonite, du calcaire laiteux, etc.; 2° que les rivages du Mackenzie, qui s'étendent parallèlement au trajet de cette montagne, vers l'embouchure de la *Télini-dié*, présentent des schistes en combustion dont les lits alternent avec des strates de lignite.

L'entier système, après s'être écarté du Mackenzie, suit une route parallèle au 124e degré de longitude, sous le nom de *Tchanè-ttsu-chiw* (1). Je l'ai traversé en maint endroit. C'est une étroite arête calcaire qui se change en grès au delà du 66e degré. Plusieurs points culminants, qui m'ont paru, à vue d'œil, atteindre de 1 200 à 1 500 pieds de haut, sont granitiques. Nous avons évidemment dans cette chaîne un bel exemple de soulèvement. Elle traverse la rivière des Peaux de lièvre un peu plus au nord que le 66e degré de latitude, après s'être unie à la chaîne transversale du *Kfwè-tchô-dételle*. Alors elle change son nom en celui de *Ti-della* (2), tout en conservant sa marche vers le septentrion jusque sous le 67e degré de latitude nord. Là elle se bifurque. Un de ses rameaux incline vers l'ouest, borde le grand lac Colville (3), sépare les tributaires de la Peau de lièvre de

(1) Montagne du Vieillard.

(2) Terres alignées.

(3) Son vrai nom est *Dué-nawuttonné-dué*, lac où on a découvert du poisson. Ce nom est à lui seul un indice de la non-autochthonie des *Tinnés* dans ces régions.

ceux de l'Anderson, puis continue sa route vers le nord. Nous pouvons en voir des traces dans le haut plateau de 400 ou 500 pieds qui forme le cap Bathurst, que Richardson prit pour une chaîne de montagnes en 1825. Les dépôts de schistes en combustion que renferment ces escarpements, et qui parurent être des volcans aux premiers explorateurs, confirment encore l'origine ignée de cette chaîne. Le point le plus élevé en est le mont *Bedziajyué* (1), sur les bords du lac Colville. C'est un cône de siénite de 1200 pieds d'altitude.

Le rameau oriental de ce système contourne le lac Colville sous le nom de *Piéré-jyué* (2), le sépare du grand lac des Bois flottants (3) puis, sous le nom de *Fwaékfwé* (4) et de *Eyunné-khin* (5), il forme un fer à cheval qui, avec la *Ti-déray*, renferme les sources de l'Anderson. Je crois inutile de répéter plus souvent que j'ai observé par moi-même les contrées que je décris.

Revenons au Mackenzie. A l'embouchure de la *Télinidié* une nouvelle chaîne borde le fleuve sur la rive droite. Elle se trouve portée sur la carte de Franklin, qui lui assigne 900 pieds de haut. Comme il ne lui a point donné de nom, je n'ai pas cru léser ce grand navigateur en imposant à cette montagne le nom de M. A. Pinart, auquel j'ai tant d'obligations (6). Elle s'étend jusqu'au 66e degré de latitude, derrière le fort et la mission catholique de Good-Hope et, après avoir décrit un demi-cercle, se replie dans l'Est pour former les hauteurs de *Ti-gotchó*. Du côté du Mackenzie, ces montagnes sont en pente douce et

(1) Montagne des Rennes.
(2) Montagne des Truites.
(3) *Talchini*.
(4) Rocher des Aigles.
(5) La loge du Fantôme.
(6) *Bekké-dénatchay*, nom peau de lièvre de cette chaîne, signifie *sur quoi c'est frimassé*, ou *montagne des frimas*.

en dos d'âne; dans l'Est, où elles bordent un chapelet de grands lacs très-profonds que je fus le premier blanc à parcourir en 1870, elles présentent un entassement de rochers mamelonnés. Je crois qu'elles sont calcaires; plus loin elles ont un précipice à l'est et un autre à l'ouest. Elles ressemblent alors à un véritable rempart; leurs stratifications inclinent du nord-est au sud-ouest.

Au delà de Good-Hope, la rive droite du Mackenzie n'est formée que par des plateaux de 400 à 500 pieds d'élévation, nommés *Ewi-Kka* (1) et *Tsu-égé-roë* (2). Ils sont boisés, s'élèvent vers l'ouest pour redescendre dans l'est en terrasses successives, et sont en majeure partie composés de sablon et d'alluvion. Ces plateaux s'étendent jusqu'aux rochers de *Kwatlédi*, qui se relient eux-mêmes aux montagnes sablonneuses des Cariboux (3).

Les montagnes Rocheuses se sont éloignées de la rive droite dès le 128e degré de longitude, pour laisser place à la projection des *Pwakkwan-jyué* (4), qui devient ensuite la chaîne de *Ta-wou* (5), et de *T'ètlé-tdha* (6), contre-forts de la chaîne des pics au-delà du 66e parallèle. Mais ces contre-forts ainsi que la chaîne-mère se tiennent à environ 80 milles de distance du fleuve, pour le moins. Ils ne s'en rapprochent plus que sous le 67e degré, où ils bordent la rivière Peel jusqu'à la mer Glaciale sous le nom de *chaîne Richardson*. Franklin évaluait à 10 milles l'éloignement de cette chaîne du Mackenzie. Elle est bien à 40 milles de la Peel. Les plus hauts pics, les monts

(1) Les Côtes blanches.

(2) Le chaussée du Castor.

(3) *Kroteyforork* des Esquimaux, *Tæ-na-vedzjey* des Loucheux. C'est ce dernier nom qui signifie : *terre élevée des rennes* ou *cariboux*.

(4) Montagnes du Rapide. Le nom primitif du rapide Sans-Sault était *Pwakkwan*, qui signifie *silencieux, celui que l'on n'entend pas*.

(5) Monceau supérieur.

(6) Monts du bout de l'eau.

Good-Enough (1) et Grifford (2), m'ont paru avoir de 4 000 à 5 000 pieds. Peut-être en ont-ils davantage. Quoi qu'il en soit, vous aurez dû déjà remarquer, messieurs, que les montagnes de l'extrémité septentrionale de l'Amérique ne présentent par une grande élévation et ne mériteraient guère que le nom de *collines* à côté de nos pics des Alpes et des Pyrénées.

Nous avons suivi le système des Laurentides jusque sur les bords de la rivière Doobaunt, à l'est du grand lac des Esclaves; de ce point, et après s'être rencontré avec le quatrième chaînon dit *des Caribous*, il se dirige vers la presqu'île de Booth, en formant la vallée de la grande rivière de Back. Ses contreforts granitiques se prolongent jusque sur les bords orientaux du grand lac des Esclaves.

Avant de quitter les bords du Mackenzie, je ne dois pas omettre de vous parler de ses postes de traite. Nous avons vu que le district d'Athabaskaw en possède huit, plus quatre résidences de Missionnaires français. Le district Mackenzie compte onze postes, huit résidences de Missionnaires catholiques et un de Missionnaires anglicans. Sur le grand lac des Esclaves, nous avons visité les forts Résolution (mission Saint-Joseph), Raë (mission Saint-Michel), et Hay-River (mission Sainte-Anne). Le long du Mackenzie nous trouvons d'abord au lieu dit *le Rapide*, la résidence épiscopale sous le titre de *la Divine Providence*, auprès de laquelle fut transporté en 1867 le fort Big-Island, qui prit alors le nom de *fort Providence*. Au confluent de la rivière des Liards est situé le fort Simpson, chef-lieu du district, non loin duquel s'élève l'unique résidence de ministres anglicans, qui se trouve dans le *Far-north* depuis la rivière des Anglais. Le troisième poste

(1) *Tævi-taro*, montagne des chèvres.
(2) *Tchi-kwazjen*, rochers noirs.

est le fort Norman. Après avoir changé de place quatre fois entre le 64e et le 65e degré parallèle, il fut transporté à côté des ruines du fort Franklin (grand lac des Ours) en 1862. De ce point, il est retourné au Mackenzie dix ans après. Il est maintenant établi au confluent de la *Télini-dié*, à 271 milles du fort Simpson, par 64°55'37" et 125 degrés de longitude. — Mission de Sainte-Thérèse sur les bords du grand lac des Ours.

Le fort Good-Hope est le dernier poste établi sur le Mackenzie. — Mission Notre-Dame de Bonne-Espérance. D'abord construit sous 67°28'21", il fut emporté par les eaux, et transporté sous 66°20' longitude, 128°31' ouest de Greenwich et bâti sur l'île Manitou. Devenu une seconde fois la proie des eaux en 1836, on le réédifia sur la terre ferme, en face de l'île susdite. C'est encore là qu'il se trouve aujourd'hui.

Le long de la rivière des Liards et de son confluent la rivière Castor s'élèvent les deux forts des Liards et Nelson. A côté du premier est située la résidence française de Saint-Raphaël. Enfin, le long de la Peel, on trouve le fort Mac-Pherson (69°16'), et dans les montagnes Rocheuses le fort La Pierre's-House. Les anglicans ont un ministre dans ces parages, mais il n'y a point de résidence fixe ni de maison bâtie. Les Missionnaires catholiques ont une chapelle à l'embouchure de la petite rivière Rouge, à la sortie des remparts du *Narrow*.

Les rives du *Naotcha*, quoique souvent fort pittoresques, ne présentent pourtant pas un aspect enchanteur. Leur végétation est malingre, rare-plantée, peu riche en espèces, et accuse un sol rocailleux et glacé. Les lichens et les mousses y remplacent le gazon. Le sapin blanc ou épinette, le bouleau à pirogues, le tremble, l'aune et les saules forment toutes les essences de ses bois; encore ne faut-il pas pénétrer bien loin dans l'Est, pour ne trouver

plus que des sapins de steppes dits *épinettes de Mashkeg*, arbres rachitiques et cacochymes qui ne dépassent pas 20 pieds de hauteur et n'en ont souvent que 6. Le pin rouge de Bank, appelé *cyprès* par les Canadiens, se montre jusqu'au 63e de latitude; mais là il s'arrête à tout jamais. On ne le rencontre plus au-delà de la montagne *Chiw-kolla*. Le peuplier-liard se voit jusqu'au déversoir du lac des Ours, plus loin il ne mérite pas le nom d'*arbre*. Le bouleau et le sapin disparaissent sous 68° 30′; mais les saules descendent le long du delta du Mackenzie et peuplent les bords de la Peel. Les steppes ne nourrissent pas d'autre végétation que les lichens des genres *Cetraria* et *Cenomice*, appelés ici *pain de Caribou;* les *cornicularia* et *gyrophora* ou tripes de roche, dont use l'Indien en temps de famine; les bruyeres à baies, le thé du Labrador, et l'*andromeda tetragona*. Cette dernière est la providence des Indiens et des voyageurs, dans une contrée où l'on ne rencontre point de bois de chauffage. Ses petites tiges rampantes ont la propriété de prendre feu et de brûler aussi bien vertes que sèches, et même lorsqu'elles sont trempées de pluie ou tout humides d'eau de neige. Cependant, il n'y a que les steppes du littoral et les montagnes Rocheuses qui produisent l'*andromède;* je ne l'ai point trouvée dans les steppes inférieurs au 67e degré de latitude, non plus que dans les vastes *tundras* qui s'étendent du lac des Esclaves au lac des Ours, à l'est de la chaîne qui longe la rive droite du Mackenzie ni du lac des Ours au lac Colville en suivant *Ti-della*.

Quoi qu'en puissent dire certains utopistes, le district de Mackenzie ne se prêtera jamais à la colonisation. On n'y trouve de terres arables que le long de l'affluent des Liards, dans quelques îles de limon, telles que celle sur laquelle est situé le fort Simpson, et enfin d'ici delà le long de ses rivages jusqu'à la limite du 62e degré latitude

nord. Au delà le sol ne défraye pas le colon de ses labeurs et ne produit plus que des navets. Mais à la Providence, au fort Simpson, le long de la rivière des Liards, on récolte non-seulement d'excellentes pommes de terre et autres légumes, mais encore des céréales. Le blé y parvient même à maturité dans les années favorables.

La faune du Mackenzie est absolument la même que celle du grand lac des Esclaves.

IV. — LE GRAND LAC DES OURS ET SA VALLÉE.

Le grand lac des Ours (1) est plus considérable que le grand lac des Esclaves par le volume de ses eaux, sinon par ses dimensions; toutefois il mesure, d'après Franklin, 150 milles géographiques du nord-est au sud-ouest et 120 du nord-nord-ouest au sud-sud-est. Il est composé de cinq baies vastes et profondes: la baie Dease au nord-est, la baie Smith au nord-ouest, la baie Mac-Tavish au sud-est, celle de Mac-Vicar au sud et la baie Keith à l'ouest. Les eaux de ce lac sont froides, limpides comme le cristal et si profondes, que la relation de Franklin assure que quarante brasses de ligne n'ont pu en trouver le fond à l'entrée de la baie Mac-Tavish. Cette baie et celle de Smith sont restées fort peu connues par les explorateurs arctiques.

Couvert depuis le mois d'octobre jusqu'à la mi-juillet d'une glace dont l'épaisseur varie entre 7 et 10 pieds (2); bordé d'un côté par des steppes immenses, au milieu desquels le rayon visuel décrit de perpétuelles circonféren-

(1) En *dénè, Sa-tchô-t'ué* (ours grand-lac); les Canadiens et les métis le nomment grand lac d'Ours; c'est ainsi qu'il est connu dans tout le Nord-Ouest.

(2) Elle en a bien 12 au large.

ces, de l'autre par des rochers granitiques qui forment le fond de son excavation ; balayé par les terribles tourmentes du *Kama-tsan* qui enfouissent littéralement les habitations de son seul poste de traite sous des bordées d'une neige impalpable et fine comme des cendres volcaniques; éloigné de tout centre de communication ; relégué au sommet du grand plateau central arctique et séquestré du Mackenzie par un déversoir qui n'est qu'un rapide fougueux et continu de 80 milles de long, le grand lac des Ours est le séjour le plus triste, le plus désolé, le plus aride qui se puisse trouver dans le district Mackenzie. Je n'en excepte toutefois que les steppes et les bouches du fleuve Anderson, qui réalisent tout ce qu'il y a de plus voisin de la mort et du tombeau. Ces déserts sont pourtant les réservoirs de la vie, la terre nourricière de ce vaste district, par l'incommensurable quantité de rennes qu'ils recèlent. Il n'est donc pas étonnant que l'homme les parcoure et y demeure même en hiver, ou plutôt en hiver surtout, car c'est alors le temps de la chasse par excellence. Mais nous devons avouer, nous hommes civilisés, que le lot que la divine Providence fit à ces malheureux indigènes, est bien peu digne d'envie. Eh bien, messieurs, vous le croirez ou non, on se fait à ce mode de vie, on y prend goût et, privé d'un tel pays et de tels compagnons, on peut en avoir la nostalgie.

La température du lac des Ours est plus rigoureuse que celle du Mackenzie, bien que le soleil n'y disparaisse jamais en hiver (du moins au fort Franklin). Comme j'y étais dépourvu de thermomètre, je ne puis comparer sa température à celle de Good-Hope, où je l'ai observée trois fois par jour durant huit hivers consécutifs; mais, d'après ce que nous en a dit Franklin, il est évident qu'elle est plus sévère. Durant l'hiver de 1826 il enregistra —52°2′, —57°5′ et —58°4′ Fahrenheit, ce qui ne donne pas moins

de —47 degrés, 49°30′ et —50 degrés et une fraction de froid en dessous de zéro, du thermomètre centigrade; or au fort Good-Hope le maximum du froid que j'ai noté est —48 degrés au-dessous de zéro; mais au fort Anderson j'éprouvai —52 degrés et demi et—54 degrés centigrades, c'est-à-dire —62 degrés et —65°2′ Fahrenheit. Cependant, messieurs, je me trouvais en voyage et dus coucher à la belle étoile par cette température !

Le grand lac des Ours nourrit d'excellentes truites saumonées qui ne pèsent jamais moins de 15 ou 17 kilogrammes et atteignent jusqu'à 32 kilogrammes et demi. Le poisson qui y abonde le plus est le hareng (*clupea harrengus*). Avec cinq filets tendus vers la sortie de la *Télinidié* on y prenait jusqu'à 900 et 1000 harengs par jour. Avec le produit d'un seul filet j'avais au-delà du nécessaire et pouvais nourrir largement mes chiens de trait.

Chacune des vastes baies du grand lac des Ours est séparée de sa voisine par une presqu'île dont le centre est formé par une montagne. *Eta-tchinla* (1) divise la baie Dease de la baie Mac-Tavish, qui l'est de la baie Mac-Vicar par le *grand Steppe* (2). Celle-ci est séparée à son tour de la baie Keith par la montagne des Ours (3). Enfin la grande presqu'île *Eta-tchô*, que forment les trois montagnes des Petits-Poissons, du Sentier et du Petit-Steppe (4), sépare par trois journées de marche forcée les baies Keith et Smith. La hauteur de toutes ces montagnes varie entre 600 et 800 pieds anglais. Elles sont granitiques à l'est et au sud-est, calcaires ou siliceuses au sud-ouest, à l'ouest et au nord-ouest.

Le grand lac des Ours ne reçoit pas moins de trente-

(1) Cap de la fin de la forêt.
(2) *Kokkwin-tchô*.
(3) *Satchô-dji*.
(4) *L'ué-a-jyué*, *Kokké-na-gé* et *Kokkwin-tsélé*.

six cours d'eau, mais il n'a qu'un seul débouché : la *Télini-dié,* dont l'embouchure occupe 64° 55′ 37″ de latitude nord et le 125e degré de longitude ouest de Greenwich. On en franchit les 80 milles anglais de cours en dix heures de navigation, ce qui donne à ses eaux une vitesse commune de 8 milles à l'heure. Elle offre une descente très-dangereuse. La *Télini-dié,* ou *rivière du lac des Ours*, sort de la baie Keith. Chacune des autres baies reçoit à son extrémité quelque large cours d'eau, dont un seul est porté sur les cartes : la rivière Dease ou *T'a-tchéwé-tchô* (1), qui se jette au fond de la baie de ce nom. Les autres sont : la *Mink'a ul'é*, au fond de la baie Mac-Tavish, derrière l'île Richardson ; la *Tié-nilinié*, ou rivière du Courant, à l'extrémité occidentale de la baie Mac-Vicar, et la rivière de l'Arc-Suspendu (2), au bout de la baie Smith.

Quant à la vallée du lac des Ours lui-même, elle est formée par des montagnes que nous connaissons déjà ; ce sont : la chaîne des *Tidéray*, au nord ; celle de *Tchanéttsu-chiw,* à l'ouest ; le long plateau *Ewi*, au sud, et la prolongation des *Monts-l'Csiev*, à l'est. Ceux-ci le séparent de la rivière du Cuivre. On s'y rend du lac en deux ou trois journées de marche. La rivière des Peaux de lièvre appartient au bassin du lac des Ours, mais elle n'en sort pas; sa source, le lac du Grand-Vent, en est séparée par un portage de quelques centaines de mètres.

Je considère le lac des Bois-Flottants comme un tributaire de la baie Smith, quoique non ostensiblement ; en effet ce lac n'a point de débouché apparent, mais à l'extrémité méridionale de la baie *L'ué-tchoni* on voit les eaux disparaître en tournoyant, preuve qu'il existe en ce lieu

(1) La grande queue de l'eau.
(2) *Int'in-ta-wét'on.*

l'orifice descendant d'un siphon qui doit se déverser dans la baie Smith.

Le fort Franklin, construit par les gens de ce grand explorateur en 1825, occupait 65° 11′ 50″ latitude nord et 123° 12′ 44″ longitude ouest. Il n'en existe plus que d'informes vestiges parmi lesquels il m'a été cependant facile de reconnaître onze foyers. Sur son emplacement s'élève maintenant mon cimetière indien. Ce lieu domine le lac d'environ 30 pieds anglais. La vue y plonge sur l'extrémité occidentale de la baie Keith, et sur les steppes attristants qui l'enserrent ; au loin elle découvre l'encolure osseuse du rocher Clarke, dont cinq jours de marche forcée nous séparent ; puis, revenant sur elle-même, elle se repose tristement sur ces ruines à peine reconnaissables et sur les tombes silencieuses qui l'entourent. Les souvenirs mélancoliques qui se lient au grand nom de Franklin et de ses valeureux compagnons donnaient pour moi à ce lieu un caractère tout particulier et très-instructif. J'aimais à y aller rêver, car ma cabane n'en était éloignée que de dix minutes. La gloire que cherchait Franklin, me disais-je, s'est changée en un deuil affreux ; et sa demeure elle-même a été transformée en un obscur cimetière ! *Sic transit gloria mundi !*

Je suis lassé, messieurs, de vous énumérer minutieusement chacun des cours d'eau et chacune des montagnes de cette vaste contrée, et vous devez en être encore plus fatigués que moi. Souffrez donc que j'abandonne à ma carte le soin de vous donner les noms de tous les affluents du lac des Ours, et permettez-moi de passer au bassin arctique de l'Anderson, qui va clore ce mémoire déjà si long et cependant si incomplet.

V. — L'ANDERSON ET LES DÉSERTS ARCTIQUES.

A deux journées de marche au nord du grand lac des Ours et surmontant le plateau *Kha-tié* (1), qui est un steppe immense à peine coupé de quelques bouquets de maigres sapins, s'élève la montagne de *Ti-déray*. Elle m'a paru avoir de 800 à 1 000 pieds au-dessus du steppe, lequel en a au moins 400 au-dessus de la baie Smith ; ce qui donne environ 1 600 pieds d'altitude à la montagne. C'est une muraille de rochers calcaires qui scintille au milieu de la brillante nuit de ces régions arctiques comme un bloc d'albâtre ou de marbre. On n'y voit pas un brin de végétation. Ce rempart naturel se replie au nord vers la mer Glaciale, et au sud-ouest vers l'extrémité de la baie Smith, en formant comme un S gigantesque qui lui a valu son nom indien de *terre-sinueuse*.

Cette montagne recèle la source des trois fleuves parallèles, la Roncière, Mac-Farlane et Anderson. Le premier : nommé *Kkray-ttô-niliné* (2) en peau de lièvre, prend naissance sur le versant oriental de *Ti-déray;* j'ai placé sa source vers le 120e degré de longitude approximativement. Sans former aucun lac ni aucun rapide, il se jette dans la baie Langton, qui s'ouvre elle-même dans la grande baie Franklin. Je ne suis pas allé jusqu'à son embouchure et n'ai pas descendu le plateau élevé qui domine la mer à distance. De ce point, l'océan Glacial est même rarement visible à cause des brumes épaisses qui en voilent fréquemment la surface et que les vents ou un soleil ardent peuvent seuls dissiper.

La rivière ou fleuve Mac-Farlane est plus considérable

(1) Terre des lièvres.
(2) Rivière de la pagaie de saule.

que le La Roncière ; elle est même plus large que l'Anderson, et son cours est plus direct et moins tortueux. Comme le précédent, la Mac-Farlane ne reçoit aucun tributaire ; elle s'étend dans les steppes montagneux et stériles du littoral et n'est traversée que par les Peaux de lièvre qui y vont chasser le bœuf musqué et le renne. M. Mac-Farlane le premier l'a traversée plusieurs fois au-dessus du 69e degré parallèle, en s'y rendant par les lacs *Bedzitchô-l'at'adéronni* (1) et *Takkwén-dépaa* (2). Il donna au premier de ces bassins le nom de *lac du Rendez-vous*. La route que je suivis est celle des Peaux de lièvre. Elle est plus méridionale et passe par une succession de lacs très-profonds et fort poissonneux qui n'ont cependant aucun débouché apparent. D'après leur disposition en chapelet, je suppose, et telle est aussi l'opinion des sauvages, que leur cours est souterrain et qu'ils sont tributaires, les uns de l'Anderson et les autres de la Mac-Farlane.

Cette rivière forme par l'expansion de ses eaux à l'est du sentier indien, qui est en même temps une passe de rennes, deux larges bassins connus des Peaux de lièvre, sous le nom de *grand* et de *petit lac des Esquimaux*, preuve que les individus de cette nation remontent la Mac-Farlane jusque-là. En témoignage de ma gratitude et de mon respect pour M. Delesse, président du conseil central de la Société de géographie, j'ai donné à ces lacs le nom de cet honorable savant.

Inutile de répéter que toute la contrée située entre l'Anderson et la mer est granitique et parfaitement nue et stérile. Pourtant des amas arénacés ou crayeux peuvent être distingués çà et là.

D'après la relation de sir John Richardson, il est de

(1) Lac du détroit des rennes.
(2) Lac des gros Poissons-Blancs.

toute évidence que l'embouchure que le docteur prête sur sa carte et dans sa relation elle-même à sa *Begh'ula-téssé*, convient à la Mac-Farlane, dont le nom indien est *Enakhéttsié-niliné* (1). Par le fait il la doubla sans s'en douter entre l'île et cap Maitland et la baie d'Harrowby (2) ; or l'île Maitland est justement le delta de la Mac-Farlane, comme l'île Nicholson fait partie du delta de l'Anderson.

Quant à la coïncidence que le savant docteur tire de la présence de l'*Inconnu* ou saumon du Mackenzie dans cette rivière, et de ce que lui dirent les Peaux de lièvre touchant l'existence d'un grand cours d'eau nommé d'après le nom de ce poisson (3), il n'y a rien là qui puisse embarrasser le géographe ; car l'*Inconnu* abonde dans les trois fleuves dont nous parlons aussi bien que dans le bas Mackenzie.

La nature du sol de l'île Maitland, telle que l'a décrite Richardson, doit indiquer probablement celle de la chaîne *Chié-intsik*, dont cette île paraît être comme le prolongement.

L'Anderson ou *Sio-tchré-ondjigæ* (4) est formé par quatre branches principales qui arrosent ensemble une superficie de 23 040 milles carrés.

(1) Rivière du *Krayak* ou canot esquimau. J'ignore le nom que les Esquimaux eux-mêmes donnent à ce fleuve.

(2) *Arctic Searching Expedition*. Vol. Ier, chap. VIII.

(3) Je répète que ce nom n'est point *Béghula* en peau de lièvre, ni en loucheux, ni en esquimau. Autant aurait valu donner à ce poisson un nom iroquois ou algonquin, car *Béwu-llé* (sans dents) se dit de l'*inconnu* dans le dialecte des Chippewayans du lac Athabaskaw. Au grand lac des Esclaves on l'appelle *Sis*, les Peaux de lièvre le nomment *Sou*, les Loucheux *Sio*, les *Kátchó-ottiné Si*. Tous ces monosyllabes signifient : l'être qui n'a pas de nom, l'être inconnu. Encore une preuve de l'immigration, relativement récente, des *Dénè-dindjié* en Amérique. Les Esquimaux nomment l'*Inconnu* : *Tsirark*. Ce poisson ne remonte pas au delà du lac des Esclaves.

(4) Rivière des Gros-Inconnus, ou grande rivière des Inconnus.

1° La branche orientale conserve son nom de rivière des Gros-Inconnus. Elle est composée de deux chapelets de lacs poissonneux dont la source se trouve au pied de *Ti-déray*. Je l'ai placée approximativement par 121° 30′ de longitude ouest et un peu plus bas que le 68e degré parallèle. Ses bords sont très-fréquentés en été par les *Kha-tchô-ottiné* qui, tout en s'y livrant à la pêche, peuvent donner la chasse aux rennes dans les steppes. Il y a un peu de bois le long de ses rives.

2° Au lieu dit *L'at'a-dé"-a*, c'est-à-dire la Jonction, se jette la seconde source ou rivière des Ecluses-Blanches (1) qui sort du lac *Tcharlè-t'ué*, non loin du lac des Bois-Flottants, sous le 67e degré de latitude. Cette branche est plus considérable que la précédente et reçoit les eaux de plusieurs lacs, entre autres des lacs des Poissons-Blancs et des Gros-Poissons auquel j'ai donné le nom du savant M. Ch. Maunoir, secrétaire général de la Société de géographie, comme un faible témoignage de ma reconnaissance et de mon estime. Tous les petits affluents de cette branche sont très-fréquentés par les *Kha-tchô-ottiné* en été et en automne; le bois n'y est pas trop rare.

J'ai peine à admettre la possibilité d'un lac ayant plusieurs débouchés ou déversoirs. Nous voici pourtant en face du grand lac Colville, appelé aussi *le Grand-Lac*, dont je ne saurais m'expliquer autrement la déperdition des eaux. Toutefois je fais mes restrictions jusqu'à plus ample observation. Le Grand-Lac ou lac Colville alimente la troisième branche de l'Anderson, et d'après les Indiens il devrait aussi fournir à la rivière des Peaux de lièvre. Ce vaste bassin occupe un plateau culminant entre le grand lac des Ours et la mer Glaciale à sept journées de marche de Good-Hope. Sa longueur totale est de deux journées et

(1) *É-dekkralé*.

demie de chemin et il se divise en plusieurs baies profondes. Le niveau de ses eaux semble avoir considérablement baissé, car entre la lisière de la forêt et la limite actuelle des eaux s'étendent, comme sur les bords des lacs des Bois, Maunoir et des Ours, des steppes désolés parsemés de cailloux roulés: les îles assez étendues que l'on remarque à sa surface sont plates, entièrement arides, couvertes de cailloux roulés granitiques et autres de toutes dimensions ; elles ont justement la hauteur qui sépare le niveau des eaux de la lisière du bois. Le lac Colville se déverse dans l'Anderson par une série de lacs poissonneux qu'il serait trop long d'énumérer ici. Les principaux sont les lacs du Lichen-Blanc (1), des Gros-Caribous (2) et de la Passe ou lac Simpson.

Nonobstant ce déversoir, les Peaux de lièvre prétendent que les eaux du lac s'enfuient sous terre à son extrémité sud-est, où l'on peut voir sur ma carte une succession de petits lacs qui le séparent du lac du Courant (3). J'ai traversé le lac Colville dans plusieurs directions, mais je n'ai pas contrôlé ce fait, d'autant que je visitais ces lieux en hiver. Je laisse donc à la science le soin de discuter si l'existence d'un lac à deux déversoirs est possible.

Nous sommes arrivés dans une contrée bien intéressante par le grand nombre de gaves et de siphons qu'elle contient. N'aurions-nous pas dans ce fait une nouvelle preuve du soulèvement de toute la chaîne des *Ti-délla* à une époque relativement récente ? C'est sous cette montagne et sous ses contre-forts que passent les déversoirs des lacs du Courant et des Brochets (4) tributaires de la

(1) *Tiso-kka-t'ué.*
(2) *Bedzi-tchó-til'ué.*
(3) *Néyé-inline*, il s'enfuit sous terre, ou courant souterrain.
(4) *Ontaë-t'ué.*

Peau de lièvre. Les lacs portés sur ma carte sous les noms de *Fwaokka* (1), *Bekké-ndu-gunlini* (2) et *Néyé-inline* (3) appartiennent aussi à ce système de cours d'eau souterrains. Plusieurs de ces lacs sont entièrement à sec et j'ai pu voir béante et gigantesque, contre l'une des parois de leur excavation transformée en vallon aride et parsemé de cailloux, l'ouverture en entonnoir qui a engouffré leurs eaux. Ne voyons-nous pas actuellement, dans ces contrées sauvages, un travail de la nature qui a cessé ailleurs ?

3° Le lac *T'unagotlini* (4), auquel j'ai donné le nom de *lac de Dick* en 1866, indique par son nom indien que le niveau de ses eaux éprouve des mouvements alternatifs de hausse et de baisse. Son déversoir, également souterrain, traverse la montagne *Ti-délla* et se jette dans la Peau de lièvre, en formant le large glacier *Naéyiné-kkwèni* (5), que j'ai souvent trouvé dégelé au mois de février. Il donne naissance à une rivière deux fois large comme la Seine. D'autres hivers j'ai vu ce glacier congelé, boursouflé, couvrant un vaste périmètre et s'élevant jusqu'au haut du tronc des sapins qu'il enveloppait ainsi de ses étreintes. Le lac de Dick est à six jours de marche de Good-Hope dans l'Est-Nord-Est et sur la voie que j'ai suivie plusieurs fois pour atteindre le lac des Ours (6).

(1) Rochers-plats.
(2) Sur lequel il y a une île.
(3) Courant sous terre.
(4) Lac de l'eau renaissante.
(5) Glacier fondant.
(6) Fait singulier : d'après les cartes, la position de la baie Smith, par rapport au fort Good-Hope actuel, est directement dans l'Est ; tandis que d'après la boussole je devais, pour atteindre cette baie, me diriger dans l'Est-Nord-Est, en tenant compte de la déclinaison. Je regrettais alors beaucoup de ne pas posséder un sextant, car la position de la baie Smith n'a jamais été relevée, puisqu'elle n'a jamais été entièrement explorée jusqu'ici. Dans le Mackenzie, notre conviction est que le rivage septentrional du grand lac des Ours est situé plus au nord que le fort Good-

4° La quatrième branche de l'Anderson est la ***Kfwê-t'a-tégé-t'ué-inliné*** (1), nommée *rivière Lockhart* par M. Mac-Farlane en 1859. Elle prend sa source dans le lac du même nom, plus connu au fort Good-Hope sous le nom de *lac de Laporte*. Les serviteurs de ce poste se rendent jusqu'à ce lac pour aller chercher des provisions de bouche. Il se trouve à cinq jours de Good-Hope et voisin des sources de la rivière des Poissons-Bleus (2), autre affluent de la Peau de lièvre. Un des principaux tributaires de la rivière Lockhart est la rivière Gaudet, dont les eaux sont minérales et impotables.

Je ménagerai vos oreilles, messieurs, en m'abstenant de répéter devant vous les noms des autres moindres affluents de ce cours d'eau et de l'Anderson. La rivière Lockhart a à peu près la largeur de la Seine, mais l'Anderson est deux ou trois fois plus large. Vers son embouchure il atteint 2 ou 3 milles de diamètre. Son cours est très-tortueux et ses rives ont un aspect désolé. Le bois y est fort rare et manque entièrement sous le 69e degré; mais sur les plateaux qui le dominent il n'attend pas cette limite pour disparaître. Les Esquimaux qui habitent les bords de l'Anderson jusqu'au confluent de la *Chié-intsik-nillén*, emploient dans leurs constructions le *bois de grèves*, c'est-à-dire les arbres charriés par les eaux et accumulés en grand nombre sur les rivages, les îles et les deltas de tous les fleuves tributaires de la mer Arctique.

L'Anderson nourrit d'excellents poissons, mais en assez médiocre quantité. On y trouve la perche fluviatile, que

Hope. De la baie Smith, pour atteindre le fort Franklin, sur la baie Keith, je me dirigeais toujours sur le soleil levant (du 4 au 15 mars), c'est-à-dire dans le Sud-Sud-Est et non dans le Sud-Sud-Ouest comme le porte la carte.

(1) Rivière du lac Supérieur, situé parmi les montagnes.

(2) *Ttaé-niliné*.

Richardson a dit quelque part ne pas dépasser le lac des Esclaves.

Le fort du même nom, qui fut construit en 1859 sur ce fleuve, pour la traite des fourrures avec les Esquimaux, a été abandonné en 1866. Je l'ai placé sur ma carte sous 68° 30′ de latitude nord, par respect pour la mémoire de sir J. Richardson, à qui on demanda sa position approximative. Comme le savant docteur n'était jamais allé au fort Anderson, et qu'il ignorait même la position et la direction du cours de la rivière de ce nom, il ne put qu'indiquer la position probable de ce poste; mais je le crois situé plus au nord, car il est à huit journées de marche de Good-Hope; or, comme en quatre jours et demi j'ai franchi, par la voie des lacs Faraud et Pie IX, les 160 milles anglais qui séparent le fort Good-Hope du fort Norman, en droite ligne, je pense qu'il doit bien y avoir près de deux fois cette distance entre Good-Hope et le fort Anderson.

Le *Sio-tchrô-ondjig* est nommé par les Esquimaux *Kraktsitor-méork* et *Tawara-Krénertor*, ou le conduit du tabac. J'ignore ce que signifie le nom de *Tchizaréni* que j'entendis appliquer à ce cours d'eau, lors de mon premier voyage, en 1865. Je dois le retirer comme n'étant pas de pure provenance esquimaude.

Puisque nous en sommes aux Esquimaux, nous allons finir ce chapitre par quelques éclaircissements relatifs au grand lac qui porte leur nom.

Dans le rapport du docteur Richardson qui fait partie de la relation du deuxième voyage *overland* de sir J. Franklin, on trouve la description d'un grand et problématique lac, dit des *Esquimaux*, auquel on prête des proportions colossales. D'après les indications de l'interprète Loucheux de l'expédition, ce lac paradoxal devait s'étendre de l'embouchure du Mackenzie à celle de l'An-

derson, c'est-à-dire sur une étendue de près de 115 milles géographiques (1). Et ce lac d'eau douce était dit communiquer non-seulement avec ces deux fleuves, mais compter plusieurs ouvertures dans la mer Glaciale, sans que ses eaux perdissent cependant rien de leur douceur. Sur ce témoignage infirme, les cartes portent encore en pointillé le grand lac des Esquimaux.

Vingt-deux ans après, c'est-à-dire en août 1848, sir J. Richardson crut devoir retirer ce qu'il avait avancé en 1826, sur la foi de son interprète, touchant ce lac problématique. Il insinua donc que les Indiens entendaient probablement par ce lac la mer elle-même ou le canal de la baie Liverpool (2). Il ne lui vint pas à la pensée qu'il pouvait avoir mal compris son interprète. Or tel fut pourtant le cas.

M. Mac-Farlane, officier du fort Good-Hope, avait connaissance par les Esquimaux de l'existence d'un canal marin navigable qui unit les bouches de l'Anderson à celles du Mackenzie. Si les Esquimaux avaient été une nation aussi honnête et aussi paisible que les *Dénè-dindjié*, c'est par ce canal que la Compagnie de la baie d'Hudson aurait alimenté le fort Anderson. Je crois que le gentilhomme que je viens de nommer pénétra dans le canal des Esquimaux ; je n'oserais cependant l'affirmer. Lors de mon séjour à l'embouchure de l'Anderson, je m'assurai de son existence. Les *Innoït* ou *Tchiglit* me dirent que, par cette voie, ils ne mettaient pas plus de dix jours pour se rendre au Mackenzie ; en quoi je pense qu'ils diminuèrent à dessein la distance, afin

(1) Cet interprète, nommé Baptiste Boucher, est un métis français. Il existe encore et a habité tour à tour dans les forts Good-Hope, Youkon, la Pierre et Mac-Pherson. Son épouse est une Indienne *Dindjié*, mais je crois qu'il est lui-même de provenance *crise*.

(2) *Arctic Searching Expedition*. Vol. Ier. chap. VIII, p. 250.

de porter la Compagnie à s'y risquer en bateau.

Ce canal ou *Ikaratsark* a plusieurs ouvertures sur la mer. Richardson lui-même remarque qu'il lui sembla apercevoir un courant dans la passe de Copland-Hutchinson (1); et, par le fait, l'étendue d'eau qu'il aperçut dans cette direction, du haut d'un monticule, ne devait pas être autre chose que cette passe elle-même, au lieu où elle communique avec le canal des Esquimaux, en face d'une large rivière qui vient du sud et à laquelle j'ai donné le nom de *Wiseman*. Mais je ne l'ai point reconnue. Le canal reçoit aussi une des branches de l'Anderson nommée *L'ètlen-nillen* (2) en dindjié, et plusieurs autres cours d'eau de moindre importance, que je n'y ai point portés, faute de les avoir vus. Mais son affluent, sans contredit le plus considérable, est la *Natowdja*, qui y déverse, par un courant fort direct, les eaux du grand lac des Esquimaux. Ayant été à même de rectifier en 1869 les incertitudes de la carte à l'égard du lac, voici ce que je puis en dire :

Vers 68° 30′ de latitude nord, dans la branche orientale du Mackenzie, appelée *Nalron* (3) par les Esquimaux, sort une petite rivière qui est le débouché d'un lac d'environ 6 à 8 milles de long, appelé *K'fwi-ka-djiltchit-vœn*, du nom de la montagne qui occupe ses bords et qui appartient à la chaîne des monts Cariboux. Du Mackenzie, on atteint l'extrémité du lac en une journée. Je lui ai donné le nom de M. Onion, officier de la Compagnie de la baie d'Hudson, parce que, en 1858 ou 1859, ce gentleman se transporta jusqu'à l'embouchure de la rivière qui en

(1) *Arctic Searching Expedition*. Vol. 1er, chap VIII, p 248.

(2) Rivière du bout de la terre.

(3) Les Esquimaux ne conservent le nom de *fleuve* qu'à la branche occidentale, qu'ils nomment en conséquence *Kuvvik*, c'est-à-dire grande rivière.

sort, dans le but de faire choix d'un terrain propre à l'érection d'un fort. L'entreprise n'aboutit pas. Par un portage d'une autre journée de marche et qui traverse ou contourne, suivant la saison, cinq lagunes d'eau douce, on parvient au fleuve *Natowdja*, qui vient du sud. Ce cours d'eau entre dans le grand lac des Esquimaux (1) par le sud-ouest, le traverse en entier et sort par son extrémité septentrionale, pour se diriger vers le nord-ouest, à l'entrée du canal des Esquimaux, dans lequel il se jette.

La chaîne des monts *O''yin* qui entoure le lac à l'est et au nord, borde aussi la rivière à distance. A partir du lac, ce cours d'eau n'a guère plus de 30 milles géographiques, et le lac lui-même a trois journées de traversée, ce qui lui donne à peu près la même dimension.

A l'embouchure de la *Natowdja* se pressent en troupes les marsouins (kraléalut) et les phoques (natseït), auxquels les Tchiglit ou Esquimaux de la mer Glaciale viennent donner la chasse à la fin de juillet. A l'issue de cette chasse ou pêche au javelot, toutes les bandes esquimaudes se réunissent au village de *Tchénérark* (2), pour y festiver, y tenir leurs assemblées sacrées et y préparer la chair et les peaux des animaux tués à la chasse.

Il est donc nécessaire de faire disparaître des cartes les pointillés qui y indiquent les dimensions probables du lac des Esquimaux, pour en remplacer le tracé septentrional par un canal et donner au lac lui-même des proportions plus humbles.

La contrée qui entoure le lac *Sitidji-vœn* ou des Esqui-

(1) En loucheux, *Sitidji-vœn*, lac de Sitidji. J'ignore son nom esquimau, et je doute que les Innoït s'y aventurent. Les Loucheux, au contraire, chassent sur ses bords le renne des déserts et y font la pêche de l'Inconnu.

(2) La fabrique. Esq.

maux est entièrement stérile, sauf quant à la production des cryptogames et de quelques bruyères, telles que l'*empetrum*, l'*andromeda tetragona*, etc.

Les Esquimaux comparent les quatre bouches du Mackenzie (qu'ils nomment *Arvéov-aluk*) (1) aux doigts de la main (2), et nomment *Kublu-oyark*, ou le pouce, le canal qui sépare l'île Richard (*Tu-nunark*) (3) de la terre ferme. A ce canal fait immédiatement suite le canal des Esquimaux; mais ce dernier ne garde pas le même nom. C'est évidemment à l'entrée du canal Kublu-oyark et par les Esquimaux du village *Tchénérark* que Franklin fut assailli et pillé en 1825.

Voilà donc, messieurs, le lac des Esquimaux, jusqu'ici problématique et en question, réduit à ses dimensions réelles et replacé sous les lois que la nature a imposées aux expansions d'eau douce.

CHAPITRE IV

Etat physique, climatologique et commercial du Mackenzie.

Il me vient à la pensée, messieurs, que, par les pages qui précèdent, vous devez considérer le séjour du bassin arctique et de tout l'Athabaskaw-Mackenzie comme bien peu enviable, disons mieux, comme intolérable.

(1) Comme qui dirait la grande rivière des Baleines.

(2) Les Esquimaux ne sont pas les seuls à assimiler les affluents des grands cours d'eau aux doigts de la main, les *Dénè-dindjié*, quoique appartenant à une autre famille, en usent également ainsi; petite rivière se dit *roé* en peau de lièvre, et les doigts de la main ou du pied s'appellent *inla-roé, ekhé-roé*.

(3) Terre des Rennes.

Je dois avouer que, au point de vue où vous vous placez peut-être et par la comparaison que vous devez en faire avec notre belle patrie, vous êtes parfaitement dans le vrai. Oh ! qu'il est triste, qu'il est mortel l'aspect des steppes arctiques; qu'elle est lugubre la forêt qui les sépare des prairies de l'Ouest; qu'elles sont mornes et silencieuses ces vertes savanes elles-mêmes, si nous rapprochons steppes, forêts et savanes de nos riantes campagnes, couvertes de pampres et de moissons, de nos vergers dans lesquels se pressent les dons de Pomone; si nous les comparons aux jardins et aux parcs de nos villas, aux splendeurs de nos cités, enfin à la France entière ! Pour éprouver le bienfait de la santé, il faut avoir passé par les douleurs et les péripéties d'un mal long et opiniâtre; eh bien, messieurs, pour que vous puissiez comprendre la félicité d'un Européen et surtout d'un habitant de notre belle patrie, il faudrait que vous eussiez vécu de longues années de la vie souffreteuse, tourmentée et misérable du coureur de bois, de la vie du trappeur et du chasseur peau-rouge, du cavalier des prairies ou du farouche Esquimau.

Mais, messieurs, pour bien juger le pays que j'ai essayé de vous décrire, il faut nous défendre toute comparaison, il faut faire abstraction du milieu où nous sommes et ne point considérer l'heureuse contrée qui nous vit naître comme la seule norme du bon et du beau en fait de patries. Si, nous dégageant de ces préjugés, nous examinons les contrées polaires et leurs habitants, relativement au milieu où Dieu les a placés, et à la fin pour laquelle il les a créés, nous les trouverons admirablement coordonnés. A ce point de vue, je dis que le climat, le ciel et les terres arctiques ont des qualités *sui generis* qu'en vain nous chercherions ailleurs; des beautés qui émeuvent et auxquelles vous ne seriez point insensibles, des splendeurs

qui, si j'étais poëte, me feraient trouver des accents autres que ces froides paroles, pour les raconter et les célébrer.

Sans parler de la nécessité des grands glaciers du pôle comme condensateurs de l'exubérante humidité du globe et en même temps comme le réfrigérant du grand alambic équatorial, la zone torride, n'avons-nous pas cent merveilles à admirer sous ces climats et dans ces terres si voisines du pôle arctique?

Si nous élevons nos regards vers l'Ourse glacée qui tourne sans cesse au-dessus de nos têtes comme sur un pivot, notre œil ravi est ébloui du spectacle sublime et multiforme que le magnétisme terrestre, en connexion avec les forces électro-dynamiques, produit dans l'éther assombri par la nuit. Brillante couronne terrestre ou aigrettes innombrables, semblables aux feux de Saint-Elme se jouant à la cime des mâts ; zones d'or capricieusement ondulées, ou bien serpents livides aux reflets métalliques et chatoyants qui glissent silencieusement et avec un éclat toujours nouveau dans les profondeurs des espaces; arcs-en-ciel concentriques et immobiles ou bien aurores aux mille rayons rutilants et irisés; coupoles splendides et diaphanes illuminant le ciel entier et tamisant toutefois la lumière sidérale ou bien nuées sanglantes et lugubres dans leur immobilité ; bandes polaires longues et blanches s'étendant en droite ligne d'un bout à l'autre de l'horizon, comme une route de nacre tracée dans le sombre azur pour le char de Phébé, ou bien frêles et incertaines nébulosités suspendues comme un voile de gaze à des hauteurs incommensurables : la lumière arctique, protée aérien, revêt toutes ces formes, réjouit l'œil de tous ces feux, se prête à toutes ces combinaisons merveilleuses. Le divin créateur pouvait-il se montrer artiste plus habile en même temps que physicien plus consommé? Ainsi il

charme nos regards, tout en éclairant nos pas et en veillant à l'équilibre du monde.

L'aurore boréale s'évanouit-elle, la lune radieuse demeure, une lune qui ignore son coucher, comme le Lucifer dont parlent les saints livres, une lune qui transforme en jours les longues nuits du solstice d'hiver. Tantôt elle s'entoure de halos et de couronnes lumineuses, tantôt elle se multiplie par le mirage de la parasélène. Vous représentez-vous ces nuits si calmes, si silencieuses, que les battements de votre cœur deviennent perceptibles ; si froides, que les arbres de la forêt éclatent et se fendent sous leur impression et que l'haleine produit, en s'exhalant à travers l'air dense, un bruissement semblable à celui d'une verge d'acier que l'on agite ; vous les figurez-vous, messieurs, embellies par la décoration fantastique que forme la lumière en se jouant à travers les frimas dont la végétation endormie est revêtue et que la pierre a aussi acceptés? Pyramides de cristal, lustres éblouissants suspendus sur nos têtes, prismes, gemmes de toutes sortes brillant de mille feux, colonnes d'albâtre, stalactites et stalagmites à l'aspect saccharin et vitreux, entremêlés de guipures et de festons, de dentelles et de découpures d'un duvet immaculé ; arcades, clochetons, pendentifs, pinacles, toute une architecture de neige et de glace, je me trompe, d'escarboucles et de pierres précieuses, que la lune caresse de ses rayons mystérieux.

En vérité, le voyageur qui erre dans ces bocages cristallisés, se demande alors s'il est bien encore une créature en chair et en os ou s'il n'a pas émigré dans le pays des fées et des songes.

Quelquefois, au milieu de ces belles nuits, un éclair subit et sans détonation vous tire de votre rêverie et vous annonce la fin d'une aurore boréale, d'un orage magnétique dont le foyer est placé en dehors de votre vue; ou

bien des grondements semblables à ceux du tonnerre vous avertissent du voisinage d'un lac dont les sources font dilater la glace. Entendez-vous cette conversation, cette note mélancolique et plaintive du sauvage? Percevez-vous ce craquement des raquettes sur la neige gelée, ce tintement de clochettes à chiens, ces claquements de fouet qui se répercutent sous la voûte des bois ou rebondissent sur la surface des lacs comme des coups de feu? Vous pensez que c'est là, tout près de vous, que ces bruits retentissent. Bien! attendez, les instants et les heures se passeront avant que vous ayez vu arriver les mystérieux voyageurs dont une lieue ou deux vous séparaient. Et cependant, un coup de fusil tiré à vos côtés n'a pas plus ébranlé l'atmosphère, que si vous eussiez brisé une noix avec un casse-noisette.

Mais les longues nuits du solstice d'hiver, ces nuits de vingt heures, se sont enfuies dans l'Ouest et l'Esquimau a salué par ses chants et ses danses la réapparition de l'étoile du jour, après une absence de deux mois. Alors peu à peu la scène change et de nouveaux spectacles sont donnés à l'homme. Ici c'est le phénomène du mirage avec ses illusions, ses fantômes de rivages, ses montagnes renversées, ses arbres qui marchent, ses collines qui se poursuivent, ses dislocations de paysage, ses fantasmagories kaléidoscopiques. Là c'est la radieuse parhélie, tantôt segmentaire, tantôt équipolée; le plus souvent avec deux ou trois faux soleils, quelquefois avec quatre, huit et même seize spectres lumineux, qui deviennent le centre d'autant de vastes circonférences; parfois même, mais rarement, horizontale au lieu d'être verticale, elle entoure le spectateur d'une multitude d'images solaires et le transporte comme sous un dôme dont le pourtour serait illuminé par des lanternes vénitiennes.

Ce froid intense, plus terrible que le loup blanc des

steppes, que l'ours gris des montagnes; ce froid qui saisit sa victime à son insu, instantanément, mortellement; ce froid a sa nécessité, son utilité, ses curiosités bizarres. Il vivifie, active et purifie le sang, il ravive les forces, il décuple l'énergie vitale, il aiguise l'appétit, il favorise les fonctions de l'estomac et le rend le meilleur des calorifères, il endort la douleur, arrête l'hémorragie, prolonge la vie, et, si tant est qu'il nous frappe, c'est en nous envoyant le sommeil, et il nous donne la mort au milieu de rêves dorés. Ce froid intense si sec, si pur, suspend la putréfaction, détruit les miasmes, assainit l'air et en augmente la densité; il purifie l'eau douce, distille les eaux amères de la mer et les rend potables, il transforme en cristaux le lait, le vin et les liqueurs, il remplace le sel dans les viandes, la cuisson dans les fruits dont il fait des conserves économiques et durables; il rend comestibles la viande et le suif crus; il dessèche et étanche les lagunes, arrête le cours des maladies, il favorise l'évaporation et la disparition des neiges et des glaces elles-mêmes, et révèle au chasseur la présence du renne en entourant celui-ci de brouillards.

Trouvez à la chaleur et à l'humidité autant de propriétés.

Mais le froid a ses bizarreries, ses curiosités dont la science fait son profit. Sous ses étreintes, la concentration de l'électricité statique, dans les corps mauvais conducteurs qu'il isole, se développe au moindre frottement, par une simple pression, par un attouchement. La soie, le duvet, les plumes s'attachent à vos doigts comme s'ils étaient enduits de glu; les copeaux de la planche que vous rabotez adhèrent à votre instrument; la feuille de papier, que vous avez nettoyée avec la gomme-grattoir, se précipite sur la main que vous lui présentez comme la paille sur l'ambre échauffé. Si vous faites votre toilette devant une fenêtre, une glace, votre chevelure, au lieu de

se courber sous le peigne, s'ébouriffe, se hérisse et s'agite avec des crépitations, comme si votre tête eût été transformée durant votre sommeil en celle de Méduse. Machine électrique vivante, vous ne pouvez vous revêtir de vos pelleteries, vous étendre dans vos robes de fourrures ou même dans une simple couverture de laine, sans faire jaillir de ces peaux et de cette laine, sous vos mains, sous votre corps un véritable feu d'artifice accompagné de petillements. Et ces jeux de la nature se reproduisent chaque jour et à tout instant.

Nouvelles merveilles : ce froid qui congèle les insectes, les mouches, les taons, les cousins au point de les rendre fragiles comme du verre; qui transforme en dures pierres les grenouilles dans leurs marais et les poissons hors de l'eau, ce froid ne saurait leur donner la mort. Avec le dégel, mouches et maringouins de ressusciter, grenouilles de sauter et poissons de frétiller; mais soumettez-vous ces êtres à la gelée une seconde fois, c'en est fait, la vie les abandonne à jamais.

Vous traversez une contrée sans bois, un désert aride. Comment vous garantirez-vous de ce froid glacial? comment échapperez-vous à la mort? Creusez un trou dans la neige, glissez-vous sous ce blanc linceul, ramenez-le au-dessus de vous, et l'élément qui devait causer votre trépas devient l'instrument de votre salut. Sain et sauf sous ce revêtement de frimas, vous conservez votre chaleur naturelle et verrez le jour du lendemain.

De qui l'Indien a-t-il appris ce secret? serait-ce de la blanche gelinotte, du lièvre arctique, du ptarmigan tiqueté? Le glouton ne lui aurait-il pas enseigné aussi à conserver les viandes chaudes et le sang des animaux liquide en les ensevelissant sous la neige amoncelée? Le rat musqué n'aurait-il pas montré à l'Esquimau le secret de la vie sous la zone arctique en construisant sur la glace des lacs au-dessus

de son soupirail, un dôme de boue et de neige qui en met l'humide élément à l'abri de la gelée?

Ai-je fini? Non, messieurs ; je ne pourrais taire d'autres avantages de la glace et de la neige, et cette variété de formes qu'elles revêtent. La glace, tour à tour efflorescences capricieuses, papillons à la surface des lacs, dessins dendritiques, arborescences; puis nappes immobiles, banquises épaisses, stratifications, soulèvements, cônes, monticules, grottes et dômes enchaînés; la glace, qui au printemps se laisse cliver par les zéphyrs en aiguilles minces et déliées; pénétrer par la frêle tige d'une algue, d'une conferve qui vient fleurir à sa surface; traverser par la feuille que le vent y a déposée, par la plume échappée à l'oiseau; et la plante aquatique, la feuille, la plume tombée deviennent les puissants engins qui entament, perforent, creusent et disloquent ces 10 pieds de croûte durcie qui semblaient devoir affronter les ardeurs du soleil de juillet ; la glace, qui abrége toutes les distances en jetant des ponts sur tous les lacs et sur tous les cours d'eau ; la glace, qui fait cesser l'incarcération du colon et de l'Indien en leur permettant de se transporter en traîneau partout où il leur plaît.

Et la neige, ce duvet protecteur qui descend du ciel chaque année pour le plus grand bonheur de l'habitant des steppes et des forêts, n'ai-je rien à en dire ? Avec elle renaît l'abondance au sein de la cabane conique du Peau-Rouge aussi bien que dans le terrier de l'Esquimau. Le renne revient avec la neige des îles et du littoral de l'Océan, il s'enferme dans les bois et tombe sous les coups du chasseur. La neige permet à l'Indien d'approcher sans bruit du gigantesque orignal, de suivre la piste de tous les animaux, de se rendre compte des gîtes des bêtes à fourrure, enfin d'aller dénicher l'ours jusque dans sa bauge. La neige, c'est l'abondance dans le camp et dans le fort,

c'est la richesse du sauvage et du *traiteur* de pelleteries ; car la neige donne aux carnassiers comme aux ruminants, aux rongeurs comme aux vermiformes, ce duvet épais et soyeux qui se montre sous le poil long, et dont ils sont dépourvus en été.

A l'utilité la Providence a joint la beauté. Quelle diversité de formes et d'aspects dans cet élément ! L'Indien, avec la richesse d'expressions propre à son langage, distingue jusqu'à quinze variétés de neige, toutes caractérisées par leur nom spécifique : neige française et neige folle, neige gelée et neige poudrante, neige qui distille et neige qui adhère, neige granuleuse, cristallisée comme du sel, et neige durcie en moellons, comme de la glace, neige étoilée, aux formes géométriques et variées (1), et neige prismatique, créatrice des météores solaires, neige du printemps et neige d'automne, neige tombante et neige tombée, etc.

Si l'hiver est le temps de l'abondance et de la richesse pour l'indigène et pour l'Européen, il est aussi l'époque du travail, de la chasse et de la pêche, des voyages et de la préparation des précieuses pelleteries. L'Indien travaille, mange et dort, et il ne chante guère. Mais, lorsque la végétation, réveillée après un hiver de neuf mois, a obéi à la magique et prompte transformation d'un printemps de huit jours ; lorsqu'un soleil chaud, quoique oblique, change en un jour de cinq mois les longues nuits po-

(1) La neige étoilée ou géométrique (*érawi, ékwèli* des Peaux de lièvre, *atœrè* des Loucheux, *kranirk* des Esquimaux) se produit par un temps clair, mais légèrement brumeux ; elle est toujours accompagnée d'un froid pénétrant, tandis que la neige prismatique, qui produit la parhélie, a lieu par un temps plus doux ; au reste, l'une et l'autre tombent d'un ciel pur, sans voiler le soleil ni les étoiles, et ne sont que le fruit d'une condensation atmosphérique. Mais d'où vient la multiplicité de leurs formes ? c'est ce que je ne dirai pas. La neige étoilée cristallise toujours en hexagones, mais les figures qu'elle produit varient avec la latitude.

laires ; lorsque des nuées de gibier emplumé accourent par colonnes pressées et bifurquées vers les plages arctiques : alors l'Indien retrouve sa gaieté, sa joie et ses chants ; alors il renverse l'ordre du temps, et après avoir dansé et folâtré durant la période que nous appelons improprement *nuit*, il dort au soleil comme un lézard, pendant celle que nous nommons *jour*.

Mais descendons de l'admiration à la simple narration. Aussi bien, ma plume, ne fais-tu pas ici une épopée? et il est grand temps que tu te reposes.

Tout le commerce de l'Athabaskaw-Mackenzie est entre les mains de l'Honorable Compagnie de la baie d'Hudson. Par sa position dans le pays, par ses richesses, par son ascendant sur les sauvages qu'elle traite fort paternellement ; par les difficultés naturelles des lieux et les dépenses exorbitantes qu'entraîne le commerce avec ces plages lointaines, la Compagnie d'Hudson y jouit d'un monopole de fait, sinon de droit ; mais elle se montre débonnaire envers tout commerçant qui pénètre dans la contrée. Il est difficile qu'on l'y supplante jamais, et ceux qui, comme nos métis français de Manitoba, ont été soustraits par la force des événements à son influence, en sont réduits à regretter maintenant le temps où ils mangeaient librement leur pain à la rivière Rouge sous le puissant, mais généreux patronage de l'Honorable Compagnie.

Le commerce de l'Athabaskaw-Mackenzie est exclusivement borné aux pelleteries. Ces fourrures sont celles du castor, des ours noir, jaune, gris et blanc, des renards de toutes couleurs, jaune, blanc, noir, croisé bleu et argenté ; du lynx, des martres, du vison, de la loutre, des loups blanc, gris et noir, du glouton ou carcajou, du pékan, de l'hermine, du bœuf musqué, du morse et des phoques soyeux et marbré, de l'ondatra ou rat musqué ; enfin du cygne-trompette, de l'eider et du grèbe.

Cette collection abondante ne se trouve pas universellement répandue dans les deux districts, mais chaque localité fournit son contingent. Athabaskaw et le lac des Esclaves sont riches en martres, en pékans, en lynx et en renards. Good-Hope fournit de magnifiques renards noirs qui se sont vendus jusqu'à 30 livres st. en Angleterre et 40 en Amérique, des gloutons, des loups. Le grand lac des Ours donne ses belles loutres et ses castors, qui fourmillent aussi tout le long du Mackenzie. Les plages de la mer apportent leurs fourrures de bœuf musqué, d'ours, de renards blancs et de cygnes, etc. Évaluer, même approximativement, l'exportation annuelle que la Compagnie d'Hudson fait de ces fourrures précieuses me serait impossible, parce que ces chiffres sont confinés dans les livres des factoreries et que nous, Missionnaires, ne nous en préoccupons nullement. Tout ce que je puis en dire, c'est qu'il sort annuellement du seul Mackenzie douze barques de la contenance de 8 tonneaux chacune. En portant seulement, en moyenne, à 60 *paquets* (1) de pelleteries la charge de chaque bateau, nous obtenons un total de 720 ; or, comme chaque paquet pèse de 70 à 85 livres anglaises, nous avons, en chiffres ronds, une exportation annuelle de 60000 livres, soit 30000 kilogrammes de pelleteries pour le seul district du Mackenzie. C'est ce qu'on appelle ses *retours*.

Il n'est pas facile de préciser les prix des fourrures, parce que le tarif change d'un fort à l'autre, les prix diminuant en raison inverse de la distance, des frais de transport, d'installation, etc. Au fort Good-Hope, un des plus septentrionaux du Nord-Ouest et

(1) Le mot *paquet* est le nom appliqué dans le pays aux ballots de fourrures ; les colis de marchandises européennes prennent le nom de *pieces*. Ces deux mots sont tirés de l'anglais *pack* et *piece*.

le dernier poste sur le Mackenzie, les fourrures sont ainsi cotées :

Martres, 1 pelu ; vison, 1/2 pelu ; lynx, 2 pelus : loups, 1 pelu ; ours, 4 pelus ; bœuf musqué, 4 pelus ; renards jaunes et blancs, 1 pelu ; renards argentés, 4 pelus ; renards noirs, 10 pelus ; loutres, 4 pelus ; gloutons, 1 pelu ; hermines et rats musqués, 12 pour 1 pelu.

Pour comprendre l'expression de *pelu* ou *peluche* (1) qui, en vieux français du Canada, signifie une peau avec son poil, un pelisson, il faut savoir que dans tout le territoire du Nord-Ouest la monnaie est inconnue. L'unité monétaire est la peau du castor, que les Anglais nomment *made-beaver* et les Franco-Canadiens *pelu*. Cet étalon-monnaie peut être considéré comme notre franc ; seulement sa valeur n'est pas irrévocablement fixée et varie même selon les cours des marchés et selon les lieux. Généralement il représente 2 shillings, c'est-à-dire 2 fr. 50 en monnaie française. Par là, on pourra juger du bon marché relatif des fourrures dans les contrées arctiques. Les animaux qui les fournissent sont si communs, que dans le seul fort précité il y avait déjà en novembre 1872, c'est-à-dire un mois et demi seulement depuis l'ouverture de l'exercice de l'année présente, laquelle s'étend de septembre à septembre, 400 fourrures de martres, 300 de castors, 150 de renards, 40 de carcajoux, 10 d'ours et 4 de loups. Ce poste n'a pourtant qu'une valeur secondaire en fait de *retours*.

Le commerce des pelleteries obligea les compagnies françaises et anglaises d'établir des comptoirs ou factoreries sur les territoires indiens que la Compagnie de la baie d'Hudson divisa, après sa réunion avec la Compa-

(1) Ce mot, qui est parfaitement français, mais qui est tombé en oubli et en désuétude dans notre patrie, est écrit à tort par quelques auteurs *plus*, *plue* et *pluck*.

gnie du Nord-Ouest, en départements et en districts. Le département du Nord-Ouest comprend dix districts, dont Athabaskaw et Mackenzie sont les plus septentrionaux. Chaque district est gouverné par un facteur en chef, par un facteur simple ou par un traiteur en chef. Les comptoirs portent le nom de *forts* et se composent ordinairement de trois ou quatre constructions en bois, couvertes de bardeaux ou d'écorces d'arbres et encloses par des palissades de 18 à 20 pieds de haut rangées en quadrilatère ; un *bastion* ou tourelle carrée, terminée en poivrière, flanque chacun des angles; un *blockhaus* surmonte la porte d'entrée, qui se ferme toutes les nuits à l'aide de barres et de verrous. Les murs de bois des bastions sont percés de meurtrières en cas d'attaque. Voilà ce qu'on appelle un *fort de traite* dans le Nord-Ouest. Ce mot ne réveille rien de formidable. Mais, dans les deux districts qui nous occupent, les Indiens sont si doux, si pacifiques, que, à l'exception du fort Mac-Pherson ou des Esquimaux, tous les autres comptoirs sont dépourvus de défenses et se réduisent à un groupe de maisonnettes en bois. D'ordinaire on en compte quatre : la demeure de l'*officier-traiteur* et de ses *clercs* (1) occupe le fond du quadrilatère ; à droite et à gauche sont disposés le hangar aux provisions et le magasin aux fourrures et aux marchandises ; par devant est située la longue maison des serviteurs, qui se divise elle-même en cases contenant chacune deux ménages. Quelquefois une petite cuisine est disposée en flèche derrière la maison du maître.

Les principales factoreries, telles que celle d'York, les

(1) Les mots *officier* et *clerc* sont ici la traduction canadienne de l'anglais *officer*, c'est-à-dire commis de bureau (du mot *office* qui en anglais signifie bureau, comptoir); et de *clark*, qui veut dire aussi commis. En français nous n'employons ce mot que pour désigner l'employé d'un avoué, d'un notaire, mais dans le Nord-Ouest, *clerc* signifie toute espèce de commis.

forts Garry, Nelson, etc., sont construites en pierres et possèdent quelques petites pièces de campagne. D'autres forts, construits en bois, ont une certaine apparence : tels sont les forts Norway-House, Edmonton-House, Chippewayan ; mais ceci est relatif. Un Européen qui serait tout à coup transporté de Londres et de Paris en face de nos forts du Nord-Ouest n'aurait certainement pas grand'chose à y admirer.

Pour vous donner, messieurs, une idée exacte de la distance qui sépare les forts de traite, figurez-vous que la France est un de nos districts commerciaux, vous aurez une factorerie à l'embouchure de la Seine, un fort à Paris, un second à Bordeaux, un troisième à Marseille, un quatrième à Brest, et ainsi de suite jusqu'à concurrence de huit à dix postes de commerce.

Une fois par an, au commencement de juin dans le Mackenzie, les commis de chacun des forts qui dépendent du chef-lieu de leur district, y envoient leurs barques, contenant les *retours* de l'année écoulée en *paquets* dûment pressés et étiquetés, plus une certaine quantité de *ballots* de viande sèche et de *pemmikans*, dont partie devra être affectée au voyage du portage la Loche, et partie devra être emmagasinée dans le chef-lieu, pour subvenir aux dépenses de l'automne (1).

(1) Le voyage du fort Simpson au portage la Loche exige 8 ballots de viande sèche ou sacs de pemmikan par barque, soit de 88 à 96 ballots ; mais pour faire face à toute éventualité on prend ordinairement 110 ballots ou sacs, en tout 11 000 livres ou 5 500 kilogrammes de provisions sèches pour un mois et demi.

Dans le district Mackenzie, quatre postes seulement sont réputés *forts de provisions* : le fort Good Hope, qui fournit de 90 à 130 ballots et a été jusqu'à 200 Le fort Norman, 60 ballots; le fort des Liards, 60 *pemmikans* ; enfin le fort Raë, 400 ballots ou pemmikans.

Le *pemmikan* (du mot cris *pimikan* et *pimikaugan*) signifie : viande pilée et graisse. Les *Dénés* le nomment *etsins-klés* ; les Esquimaux, *akubliotark*, tous mots de signification identique. La description en sera donc

Les barques étant réunies, elles prennent ensemble ou par détachements le chemin du portage la Loche. Le trajet se fait partie à la *touée*, partie à la rame et partie à la voile, car ces barques massives ont chacune un mâtereau et une voile aurique. Du fort Good-Hope au grand Portage on ne met pas moins de deux mois en voyage, bien qu'une partie du chemin se fasse à marches forcées.

Au portage la Loche, où se sont rendues de leur côté les barques des forts Garry et Norway-House, chargées des marchandises d'Europe, l'échange s'opère. La flottille du Mackenzie prend le chargement des barques du Sud ; celles-ci s'approprient les précieuses fourrures du Nord ; puis les unes et les autres reprennent le chemin par où elles sont venues. Les fourrures sont transportées à Yorck-factory, d'où les voiliers de la Compagnie les expédient à Londres, au siége du Comité. Les marchandises d'Europe, arrivées au fort Simpson, sont réparties équitablement entre chacun des officiers, qui les portent ensuite dans leur comptoir respectif. Là s'en fait le dépouillement. Le fort paye les dettes qu'il a contractées vis-à-vis des sauvages, leur donne leurs avances d'automne en munitions, tabacs, haches, couteaux, couvertures, etc., et fournit même aux malheureux le nécessaire à la vie.

Les facteurs et traiteurs en chef ont leur quote-part dans les bénéfices nets de la Compagnie, et n'ont pas de paye fixe ; mais leur rétribution ne s'élève pas à moins de 600 livres sterling pour les premiers et de 300 livres sterling pour les seconds. Les commis reçoivent de 75 à 100 livres ; les *post-masters*, de 40 à 75 livres ;

facile, c'est de la viande séchée, fumée, pulvérisée et mélangée à parts égales avec de la graisse ou suif fondu d'élan, de bison ou de renne. Cet amalgame est ensuite renfermé dans des sacs de 90 livres pesant et se nomme *taureau* ou *pemmikan*.

les métis guides des flottilles ou interprètes, de 30 à 45 livres ; les timoniers, 28 ou 30 livres et les simples serviteurs, 24 livres. De plus, la paye d'un Indien engagé pour servir comme matelot dans les barques est à raison de 150 pelus ou 15 livres sterling pour trois mois, à partir du fort le plus éloigné du grand Portage, en diminuant cette somme de 10 pelus ou 1 livre sterling par fort, s'il part d'un lieu plus rapproché. Dans tous ces salaires, la nourriture n'est pas comprise, pas plus que le tabac, le sucre, le thé et la farine dont usent les voyageurs du portage la Loche.

Comme on le voit, les serviteurs de cette riche et honorable Compagnie ne sont pas les ouvriers les plus à plaindre qu'il y ait sous le soleil.

CHAPITRE V

Population de l'Athabaskaw-Mackenzie.

J'ai en main les statistiques complètes de toutes les localités dans lesquelles j'ai séjourné. D'après ces documents, je ne pense pas être en dessous de la vérité en ne portant qu'à un millier d'âmes la population blanche ou métisse de l'Athabaskaw - Mackenzie, et à 10000 environ le chiffre des indigènes, ce qui ne fait en somme qu'un habitant par 100 milles carrés.

Les blancs appartiennent à plusieurs souches : Anglais, Ecossais, quelques rares Irlandais, Canadiens d'origine française ou anglaise, Orcadiens et métis de toutes ces provenances ; mais les métis français-canadiens dominent. L'élément français pur n'est représenté que par les Missionnaires catholiques, qui, dans ces deux districts,

comptent quinze prêtres et dix ou douze frères catéchistes.

Les indigènes se rattachent à trois grandes familles ou branches : l'Esquimaude, l'Algonquine, la *Dénè dindjiè*.

1° Les *Tchiglit* (hommes) ou Esquimaux du district Mackenzie s'étendent depuis la rivière du Cuivre jusqu'à la rivière Colville, le long du rivage de la mer Arctique. Le long du Mackenzie ils ne remontent pas au-delà des remparts naturels du Détroit (67°20′) ; le long de l'Anderson, du Mac-Farlane et du La Roncière, ils ne dépassent pas le 69e degré de latitude nord.

On les voit quelquefois dans les steppes du littoral, mais jamais ils ne s'aventurent dans les bois. Dans ce district, leur nombre est d'environ 2000 âmes, divisées par petites peuplades semi-nomades semi-sédentaires.

Les *Tchiglit* (1) méprisent leurs voisins du Sud, les *Dindjiè* et les *Dénè*, qu'ils nomment dérisoirement *Itkrelëït* (2) et *Ortchot-odjo-eytut* (3). De leur côté, ceux-ci leur rendent bien la pareille et les désignent sous les épithètes de *Enna-K'é* (4) et de *Ot'el-nna* (5). Les Cris les appellent *Ayiskimewok*, c'est-à-dire ceux qui agissent en secret, et *Wiyas-Kimowok*, mangeurs de chair crue (6). Les Esquimaux nomment les blancs *Kablunet* et *Kuppelunet*. Ils sont encore infidèles.

(1) Au singulier, *tchiglerk* (homme). Ce mot est caractéristique des Esquimaux du Mackenzie, comme ceux des rivages occidentaux de la baie d'Hudson se nomment *aggut* ou *akut*, pluriel : *akutit*, et ceux de l'Ouest, *tatchut*, *tagut*, *tchuktchit*, toutes expressions qui signifient *hommes* ; mais le nom générique de la nation esquimaude est *innok*, pluriel *innoït*, qui veut dire également *hommes*.

(2) Larves de vermine.

(3) C'est le même nom que les Romains donnaient aux Juifs par ironie : *Apelles*.

(4) Pieds ennemis ; ce mot a un double sens très-injurieux.

(5) Ennemis du pays découvert.

(6) De *wiyas*, chair, *aski*, cru, *mowew*, manger. Charlevoix, le pre-

2° Les *Eyiniwok* (hommes) ou Cris des bois, peuplade de la famille algonquine, montent jusque sur les bords de la rivière à la Paix et le long de la rivière Athabaskaw; mais ils ne dépassent pas les limites du lac de ce nom. On en compte tout au plus un millier dans le district d'Athabaskaw. Ils sont très-nombreux dans le Sud et surtout dans les plaines de la *Kisiskatchiwan*, où résident les plus beaux spécimens de leur nation, mais aussi les plus sauvages et les plus indomptables. Les Cris des bois sont doux, dociles aux enseignements de l'Evangile et tous catholiques.

3° J'appelle *Dénè-dindjié* une grande et nombreuse famille d'Indiens à peau rouge qui peuple les deux districts qui nous occupent, plus une grande partie du territoire américain d'Alaska, ainsi que de la Colombie Britannique. On a tour à tour désigné les Indiens de cette famille sous les noms d'*Athabaskans*, *Chippeweyans*, *Montagnais du Nord* (1) et *Tinnèh*. Ces noms sont ou impropres ou inexacts. *Athabaskans* est un mot inventé par le voyageur Halles, pour désigner les sauvages du lac Athabaskaw. *Chippewayan* ou plutôt *Tchippeweyanawok* (Peaux-

mier, mentionne le mot *esquimau* dans son *Histoire de la Nouvelle-France*, et il le fait dériver de l'Abénakis *eski-mantik*, mangeur de chair crue. Sans aucun doute, c'est le mot français Esquimau qui a donné naissance aux différentes appellations par lesquelles les Anglais désignent les *Innoit* : *Hoskys*, *Suskimos*, *Eskimos*. Richardson tombe dans le ridicule lorsqu'il donne comme étymologie probable du mot *esquimau* la phrase : *ceux qui miaux !* (lisez, qui miaulent), qu'il veut rendre expressive des interjections *teymó!* que ce peuple profere, dit-il, lorsqu'ils entourent un navire. (*Arct. S. Exped.*, VI, chap. xi.)

Mais Richardson force les mots pour les ranger à son idée, et il ne craint pas même d'estropier horriblement le français. D'ailleurs *tayma* (et non *teymo*,. signifie *assez!* et ce mot fut proféré, sans doute, par les Esquimaux d'un âge mûr pour faire cesser les jeunes gens qui assaillaient les barques de Franklin. Il n'est donc point un refrain répété par les Esquimaux lorsqu'ils entourent un navire.

(1) A cause de la similitude de mœurs et de caractère qu'ils ont avec les *Montagnais* du Saguenay, peuplade algique du bas Canada.

Pointues) est le nom sous lequel cette famille est connue des Cris; il a trait aux blouses en peau d'élan ou de renne, pointues par devant et par derrière, que portaient tous ces sauvages et qui est encore le vêtement de la nation des Loucheux, comme vous avez pu vous en convaincre, messieurs, par vous-mêmes, par les spécimens que j'ai mis sous vos yeux.

Le mot *Montagnais*, imposé à ces Indiens par les Canadiens, désignerait plutôt ceux qui habitent les vallées des montagnes Rocheuses. Quant au mot *Tinnèh*, il fait allusion à l'expression *Ottinè*, qui termine les noms distinctifs des différentes tribus. Or, ce mot est un nom verbal et signifie : *habitantes, manentes, gentes,* dans leur plus grande acception ; rigoureusement, il vient du verbe *Ostti,* je fais, et s'emploie comme verbe. Il ne saurait donc caractériser la nation dont nous parlons. C'est ce verbe qui se traduit dans les divers dialectes par *ottiné, gottiné, eyttané, kuttchin :* faire, demeurer, et qui a été pris pour le nom propre de chacune des tribus qui l'emploient.

En réunissant le mot *Dénè* (hommes) que se donne la tribu la plus méridionale, celle des Montagnais, au mot *Dindjiè* (hommes) que prend la plus septentrionale, les Loucheux (1), j'ai renfermé sous un nom composé, que je crois bien approprié, l'entière nation encore si peu connue de ces sauvages les plus septentrionaux de l'Amérique, après les Esquimaux, et de beaucoup les moins connus.

Les *Dénè-dindjiè* se divisent en plusieurs tribus dont il

(1) Les tribus comprises entre ces deux tribus éloignées varient, plus ou moins, l'expression du mot *homme*, selon le génie de leur dialecte respectif : *dine, dunè, danè, a'dénè, adœna, dnainè, dindji, dindjitch.* Ces mots, dont les linguistes ne manqueront pas de remarquer l'identité avec le *den* des bas Bretons et le *dœñe* des Gaéliques, qui signifient aussi *hommes*, le *tano* des Tagals, le *tana* des Nabajos du Nouveau-Mexique et même le *tañgata* des Maoris, signifie : *terrien* ou *qui est de terre*, et offre, par conséquent, une grande analogie avec l'*adama* de la Genèse.

serait trop long de parler ici en détail. J'indique seulement les limites de leur territoire :

1° Les Montagnais, Chippewayans et Athabaskans (*Dénè*). Il y en a environ 4 000 entre la rivière Churchill ou des Anglais et le lac des Esclaves. Ils habitent les lacs Ile-à-la-Crosse, Froid, du Cœur, la Biche, du Bœuf et Athabaskaw, le long de la rivière de ce nom et de celle des Esclaves.

2° Les Mangeurs de Cariboux (1) (*Dénè*), 2000 environ, chassent dans les steppes situés à l'orient des lacs Caribou, Wollaston et Athabaskaw. Le fort Fond-du-Lac est leur rendez-vous sur ce dernier lac.

3° Les Castors (2) (*Danè*), y compris les Sarcis, tribu adoptée par la nation des Pieds-Noirs ou *Siksikakè*, s'élèvent à 1000 âmes. La vallée et les plaines de la rivière à la Paix sont leur territoire de chasse.

4° Les Couteaux-Jaunes (3) (*Dénè*), 500 âmes. Ils rentrent dans la tribu des Mangeurs de Cariboux et habitent les steppes déserts du nord-est du grand lac des Esclaves. Du temps de Franklin, les Couteaux-Jaunes habitaient le long de la rivière du Cuivre ; c'est pourquoi l'Américain Dalles paraît les confondre avec les *Adenas*, peuplade qui habite les bords d'un tributaire du Pacifique qui porte le même nom (*Copper-River*) (4).

5° Les Plats Côtés de chien ou Flancs de chien (5)

(1) *Ethen-eldèli*. Ces épithètes sont données aux *Dénès* par les tribus voisines.

(2) *Tsattinè, tsa-t'a-ottine* (habitant parmi les castors).

(3) *T'a-tsan-ottiné*, habitants de la crasse des eaux (cuivre). Ce sont les *Copper-Indians* ou *Cuivres* de Franklin, qui les nomme aussi, mais à tort, *Couteaux-Rouges*.

(4) *Alaska and its Ressources*. Dalles, 1871.

(5) *Dog-ribs* des Anglais. Sous ce nom ils comprennent aussi la tribu des Esclaves du Mackenzie. Le nom de Flanc de chien (*t'in-tchanrè*) leur vient d'une tradition qui leur assigne pour ancêtre un gros chien. Ces Indiens sont tous *bègues*, sans doute à cause de leurs unions d'autrefois entre consanguins. Ils sont très-religieux et font d'excellents chrétiens.

(*Dunè*), 1500 âmes. Ils habitent au nord du grand lac des Esclaves, entre ce bassin, celui des Ours et la rivière du Cuivre.

6° Les Esclaves (*Dénè*). Ils peuplent, au nombre de 1200 âmes, les bords occidentaux du grand lac des Esclaves, les rivages du Mackenzie jusqu'au déversoir du grand lac des Ours, et les forêts arrosées par la rivière des Liards. Dans son journal de 1825, Franklin leur donne le nom de *Strong-Bow* ou *Thick-wood Indians* (Indiens de l'Arc fort ou du Bois fort), et c'est encore ainsi qu'ils sont désignés sur les cartes. Or l'ignorance bien excusable dans laquelle Franklin était du patois parlé par les métis français du Mackenzie, fut la seule cause de cette petite erreur. Ceux-ci nomment *fourche* tout confluent de rivières. Le fort Simpson, sis au confluent de la Liard avec le Mackenzie, n'a pas d'autre nom dans le Mackenzie que celui de *fort la Fourche;* et ceux des Indiens Esclaves qui le fréquentent se nomment les *Sauvages de la Fourche*. Et voilà le nom des prétendus *Strong-Bow* expliqué. Les sauvages de l'*Arc fort* ou du *Bois fort* sont parfaitement inconnus dans cette contrée.

7° Aux Esclaves se joignent, sur les rivières des Liards et la Paix, les Sèkkanais (1) (*Danè*). Un millier habitent le versant oriental des montagnes Rocheuses, où ils ont une grande réputation de sauvagerie. Un nombre plus considérable fréquente les postes du haut Fraser, dans lesquels ces Indiens jouissent d'un excellent renom. Plusieurs autres tribus *Dénè*, dont nous n'avons pas à parler ici, peuplent aussi les versants occidentaux des montagnes Rocheuses; ce sont les Porteurs, les Babines, les *Adnan*, les *Adœna* et les *Na"annès*.

On trouve également beaucoup de bègues parmi les Indiens des montagnes Rocheuses.

(1) Corruption de *thè-kka-nè* (ceux qui habitent les montagnes).

8° Un petit noyau d'environ 300 *Na"annès* (1) (*Dénè*) parcourent les montagnes du Mackenzie. Ce sont les *Nathannas* de sir A. Mackenzie. On peut leur adjoindre les *Eta-ottinés* (2) des montagnes de Good-Hope, et les *Espa-t'a-ottinés* (3) du fort des Liards, en nombre égal.

9° Les Mauvais-Monde (*Dinè*) (4) appartiennent probablement à la tribu des Porteurs de l'Ouest. Ils sont fort peu connus et fréquentaient, au nombre d'environ 300 ou 400 âmes, le fort Halkett, maintenant abandonné.

10° Les Peaux de lièvre (*Dénè ; Adènè*) (5). Ils se montent à 800 âmes et chassent depuis la *Télini-dié* jusqu'aux rivages esquimaux, le long de l'Anderson et de la Mac-Farlane, ainsi que sur les rives septentrionales du grand lac des Ours. Ils sont aussi timides que les Esclaves, plus joviels et plus intelligents que les Montagnais, mais moins sensés.

11° Enfin les Loucheux (6) (*Dindjié*) chassent le long du Mackenzie à partir du 67e degré de latitude jusqu'aux confins des Esquimaux. On n'en compte que 400 dans le

(1) *Na"annés*, de *Nari"an-ottinés*, habitants de l'Occident, occidentaux.

(2) Ceux qui habitent en l'air. Ce sont les *Dahadinah* de Richardson.

(3) Ceux qui habitent parmi les antilopes. Franklin les désigne sous le nom de *Sheeps-Indians* ou Indiens-moutons.

(4) En *dénè*, *Ettcha-ottiné* (contrairement faisant, ou ceux qui agissent contrairement aux autres. Ces Indiens allaient autrefois tout nus.

(5) *Kha-tchô-gottiné* (ceux qui habitent parmi les gros lièvres) ; *kha-t'a-gottiné*, *nné-lla-gottiné* (les habitants du bout du monde).

(6) *Dekkèdhè*. Cette épithète ne désignait, dans le principe, qu'une petite tribu des montagnes Rocheuses, connue aussi sous le nom de *Tdha-kutlchin* (ceux qui habitent les montagnes) et qui étaient presque tous louches. Les Canadiens l'ont appliquée à toute la nation ; mais celle-ci n'est pas entièrement attaquée de strabisme. J'ai observé cette infirmité chez plusieurs *Dindjié* de l'Anderson, en 1865. On peut dire que ce peuple a une propension au strabisme, en ce que les individus qui le composent ont les yeux fort rapprochés de la racine du nez ; mais il serait faux de dire d'eux qu'ils sont tous louches, tandis qu'il est vrai que les Flancs de chien sont tous bègues.

Mackenzie. Mais ils sont au nombre d'environ 4 000 dans le territoire d'Alaska, où leur dialecte se rapproche singulièrement de celui des Chippewayans d'Athabaskaw, tandis qu'il s'éloigne d'avantage du langage de leurs concitoyens du Mackenzie et de la Peel.

Jadis les Loucheux fréquentaient le fort Good-Hope, qui, pour cette raison, n'est connu dans le Mackenzie que sous le nom de *fort des Loucheux*. Aujourd'hui ils se sont retirés vers le nord et portent leurs fourrures au fort Mac-Pherson. Ces Indiens furent nommés *Quarellers* (querelleurs) par Mackenzie, à cause de leurs démêlés avec les Esquimaux. Richardson, croyant les désigner par leur nom propre, changea cette épithète en celle de *Kuttchin*, qui veut dire habiter, habitants, mais qui ne peut convenir aux *Dindjié* exclusivement.

Les tribus *Dénè-dindjié*, jadis en proie à des hostilités intestines et s'entre-déchirant les unes les autres, ont trouvé, avec la connaissance de l'Evangile et les préoccupations honnêtes du commerce, la joie du cœur et la paix publique. Il ne se peut voir de contrée plus tranquille que l'Athabaskaw-Mackenzie. Ces sauvages sont tous chrétiens, et, à l'exception de soixante âmes au fort Simpson et d'une centaine au fort Peel, ils ont tous embrassé la foi catholique qu'ils reçurent de prime abord et à laquelle ils demeurent dévoués. Il n'y a qu'un très-petit noyau d'infidèles dans les vallées des montagnes Rocheuses; mais les Esquimaux le sont encore tous.

En terminant ce bien long mémoire, je dois rendre ici hommage à l'honorable Compagnie de la baie d'Hudson, relativement à l'exquise politesse et à la délicatesse de ses procédés vis-à-vis des Missionnaires que notre patrie envoie dans ces lointaines régions jadis françaises. Continuateurs de l'œuvre des anciens pionniers de la civilisation et de la foi de nos pères en Amérique, comme les

membres de l'honorable Compagnie sont les successeurs des anciennes associations commerciales du Canada, nous recevons d'eux appui et protection et leur devons le témoignage bien mérité de notre reconnaissance. Nous ne pouvons souffrir qu'un navigateur de renom lance, quoique Anglais, l'injure et le sarcasme contre l'honorable Compagnie d'Hudson, et ne fasse mention des Indiens qui peuplent son territoire que comme d'un ramassis de brigands, rendus tels par leurs rapports avec les *facteurs* (1) anglais. Je puis constater en particulier que les sauvages et les Esquimaux eux-mêmes ont fait des progrès rapides vers la civilisation et les bonnes mœurs. Ce n'est point une raison, parce que l'on a eu à se plaindre d'un ou de deux particuliers subalternes, de déverser le blâme sur un corps tout entier. Je repousse donc ici les invectives de cet auteur.

Enfin, messieurs, je dois aux membres de cette savante Société en général et à M. le président du conseil central, ainsi qu'à M. le secrétaire général en particulier, les remercîments les plus sincères pour le bienveillant accueil qu'ils ont témoigné à un pauvre et ignorant Missionnaire de sauvages. En commençant ce rapport, je n'ai pas eu d'autre prétention que celle de vous exposer simplement le résultat de remarques et d'observations faites tout en vaquant aux soins de mon sacré ministère. En finissant, j'ai l'honneur de vous présenter l'hommage de ma gratitude, pour l'indulgence qui vous a portés à agréer mon faible travail, ainsi que la carte qui l'accompagne. J'y joins aussi un tableau des variations atmosphériques observées en hiver au fort Good-Hope sous 66° 20′ de latitude nord, de 1866 à 1873 inclusivement.

(1) *Facteurs* signifie ici chefs de *factorerie*.

RAPPORT SUCCINCT

SUR

LA GÉOLOGIE DES VALLÉES

DE L'ATHABASKAW-MACKENZIE ET DE L'ANDERSON

PAR LE R. P. PETITOT.

J'écrivis la substance de ce mémoire à l'île à la Crosse le 16 août 1873, et l'adressai au savant professeur Robert Bell, délégué par la Société de géologie de Montréal vers les prairies de la Saskatchewan pour y commencer une série d'explorations géologiques. Ce gentleman m'avait posé par écrit différentes questions relatives à la conformation du bassin de l'Athabaskaw-Mackenzie, à la structure des montagnes Rocheuses et aux terrains que l'on rencontre le long du haut Youkon. Elles provoquèrent de ma part un bref résumé de mes observations.

Quelque temps après mon arrivée à Paris, les circonstances ainsi qu'une lettre de recommandation d'un brillant professeur de la Faculté de Marseille, M. Dieulafait, me mirent en rapport avec une des lumières de la science géologique de la capitale, M. E. Hébert, professeur à la Sorbonne. Prié d'établir l'identité de quelques fossiles que j'avais envoyés en 1866 du Mackenzie et des montagnes Rocheuses, ce savant, aussi éminent que modeste, poussa l'indulgence jusqu'à s'intéresser à la question et à me demander quelques renseignements sur la géologie du bassin arctique de l'Amérique britannique. L'intérêt que dai-

gna me manifester M. Hébert, m'a porté à revoir et à compléter les notes qui me restaient sur le rapport précité envoyé à M. Bell, et à en composer le présent mémoire qui, après tout, est encore fort succinct et n'a d'autre mérite que celui de présenter à l'étude des géologues un pays entièrement neuf.

Entre autres questions M. Robert Bell, collaborateur du professeur Sulvyn, me posait les deux suivantes dont la solution intéresse vivement le gouvernement canadien, et devra influer sur la colonisation probable des districts Athabaskaw et Mackenzie : « 1° Les roches des montagnes Rocheuses situées à l'ouest du Mackenzie, entre l'embouchure de la rivière des Liards et celle du fleuve lui-même, sont-elles cristallines et identiques à celles qui forment les rivages du lac Athabaskaw ? 2° S'est-il formé des dépôts houillers entre ces montagnes et les suivantes de l'Ouest, dans la vallée de la rivière Porc-Epic par exemple, et quelles sont leurs directions ? »

J'aurais pu satisfaire strictement à ces demandes en me bornant à leur faire une réponse catégorique. J'allai plus loin et me permis d'envoyer un résumé de mes observations de douze années de séjour dans le Nord-Ouest. Je ne me pique point d'être géologue pas plus qu'autre chose, et suis avant tout Missionnaire ; je transcris donc ici ces notes amplifiées sans plus de prétention que je n'en ai eu en les confiant au papier lorsque l'occasion s'en présentait, et tout simplement pour en conserver le souvenir.

Le voyageur tant soit peu observateur qui se rend du fort Garry au portage la Loche, et de ce point culminant à l'océan Glacial, par les grandes artères fluviales que suivent les barques de la Compagnie de la baie d'Hudson, ne tarde pas à s'apercevoir durant ce long itinéraire, que le sol de cette portion septentrionale du territoire britan-

nico-américain présente tour à tour des aspérités et des dépressions disposées par alternances parallèles et transversales, obliques par rapport à la direction générale du continent; c'est-à-dire qu'il lui faut traverser une série d'ondulations qui courent du nord-est au sud-ouest depuis le pôle nord jusqu'aux montagnes Rocheuses. Ces ondulations résultent des embranchements qui, après s'être détachés de la chaîne mère, s'enfoncent obliquement dans le Nord-Est et le Nord-Nord-Est, où l'on peut les suivre jusque dans les îles les plus éloignées de la mer polaire. Elles formeront pour moi comme la division naturelle de ce petit travail. J'examinerai l'une après l'autre chacune des zones que ces chaînons quasi parallèles laissent entre eux, et mettrai en relief ce qu'elle offrira de remarquable. La surface du sol, la coupe des falaises et des hautes grèves, le précipice des montagnes pourront seuls être consultés, car je n'ai eu ni le loisir ni les moyens d'opérer des fouilles dans cette contrée presque inconnue aux géologues.

La grande cordillère du Nord qui, sous différents noms, longe la portion occidentale du continent américain, se compose d'une succession d'éperons ou segments parallèles entre eux et posés de biais de manière à envisager le Nord-Nord-Est, quoique tout le système se dirige dans le Nord-Ouest, en imposant cette courbe au continent lui-même. Les solutions de continuité que ces tronçons de montagnes laissent entre eux, permettent à des cours d'eau issus des berceaux du versant occidental de se déverser dans la vallée orientale, qui les conduit à l'océan Glacial. Les rivières Athabaskaw, de la Paix et des Liards, la rivière Rouge arctique et la Peel sont dans ces conditions.

Quelques tribus indiennes du Mackenzie appellent la grande cordillère du Nord *Thé-chesh* (rochers-montagnes) ou montagnes Rocheuses. D'autres la nomment *Sa-yunné*-

kfwè (moutons-rochers) ou montagnes des Bighorns. Enfin certaines tribus, faisant allusion à la forme que j'ai décrite plus haut, la désignent sous le nom poétique de *Ti-gonan-kkwènè*, c'est-à-dire Epine dorsale de la terre. Effectivement les chaînes de collines et les plateaux allongés qui s'en détachent pour s'étendre dans l'intérieur des terres, représentent assez bien, relativement à la chaîne mère, les côtes d'un squelette gigantesque.

Les points les plus élevés des montagnes Rocheuses, sous le 53e degré de latitude nord, atteignent 5 000 à 6 000 mètres d'altitude; mais le long du Mackenzie ils ne m'ont pas paru avoir au-delà de 1 500 à 2 000 mètres. Sous le 68e degré de latitude nord, où j'ai traversé les montagnes Rocheuses, la chaîne principale, celle dite *des Pics*, est schisteuse ; les secondaires qui lui servent de contre-forts sur les deux versants sont de grès et de calcaire grossier. Je n'ai point vu de granites dans ces montagnes, sauf le long de la rivière Porc-Epic *in statu*, et à l'état de cailloux roulés dans le lit du torrent.

Tout au contraire, les collines et les plateaux situés à l'est se composent en majeure partie de roches granitiques et cristallines contre lesquelles s'appuient des grès, des schistes bitumineux, des calcaires stratifiés, puis des marnes et des sables, terrains les plus récents..

1. Le premier chaînon transversal des montagnes Rocheuses prend naissance un peu au sud du fort Jasper, et sous le nom de *montagne de la Biche* (Wawaskisiwi-Watchiy), sépare la vallée de la Saskatchewan du Nord d'avec celle de l'Athabaskaw. Il se bifurque vers le 112e degré de longitude ouest de Greenwich. La branche septentrionale se dirige dans le Nord-Nord-Est en formant les hauteurs du portage la Loche. Elle est calcaire, mais supporte une couche de sable marin de 200 ou 300 pieds d'épaisseur. La branche méridionale prend le nom de *montagne de la Tor-*

tue (Eskinakou-Watchiy). Après avoir formé la vallée de la Saskatchewan et le bassin des lacs Vert et la Ronge, elle se dirige également vers l'est. C'est cet embranchement que l'on traverse au portage de la Traite. Il est granitique et n'a pas en ce lieu plus de 7 à 8 mètres de hauteur au-dessus de la rivière Missi-nipiy.

Je passerai légèrement sur la nature des terrains qui occupent la zone comprise entre le portage de Traite et celui de la Loche. Les roches qu'on y voit le plus fréquemment sont des calcaires minés et déchiquetés par les eaux, des granites qui les percent en maint endroit, et de vastes accumulations d'alluvions arénacées. On remarque aussi le long de la rivière des Anglais ou Missi-nipiy des schistes et des micaschistes dont les stratifications suivent la direction nord-est sud-ouest. Cette particularité est à noter, parce que nous l'observerons uniformément jusqu'aux rivages de la mer Glaciale. La constance de cet indice et d'autres que je ferai ressortir plus loin, m'a porté à conclure qu'à une époque éloignée, la portion nord-est du continent qui nous occupe a dû être inondée, après avoir passé par une latitude plus méridionale ou avoir joui d'un climat plus fortuné que celui qu'elle a maintenant, puis, qu'elle a été soulevée d'une manière considérable, et que ce mouvement s'est fait sentir du nord-nord-est au sud-sud-ouest.

Non loin du fort la Ronge, poste dont le nom atteste l'origine française, s'élève un rocher à pic de 50 à 60 mètres de haut, qui présente de beaux filons de quartz compacte couleur de chair dans un granit gris. J'ai retrouvé le même genre de roche dans les grands remparts de la rivière Porc-Epic. Les filons sont ici des brèches remplies de haut en bas.

A l'entrée du lac de l'Huile d'ours un autre rocher présente les hiéroglyphes les plus septentrionaux qui

existent peut-être en Amérique. Ils sont placés à environ 10 mètres au-dessus du niveau ordinaire de la rivière Missinipiy et ne peuvent être atteints actuellement; or, comme les Indiens qui les ont gravés n'ont pu s'acquitter de ce travail qu'en se tenant assis dans leurs légères pirogues, il faut admettre ou que le niveau de la rivière des Anglais a subi une grande diminution depuis cette époque, ou que la crue de ses eaux lui permet parfois de s'élever jusque-là.

En deçà du portage la Loche toute la région, à partir des lacs Souris et Serpent, est couverte de sables quartzeux de la plus grande pureté. Le bassin des lacs des Sables, Primeau, île à la Crosse, des Œufs ou Clair, du Bœuf et de la Loche en est entièrement formé. On peut donc considérer cette contrée comme le fond d'une mer intérieure, dont les eaux se sont écoulées par la saignée nommée *la rivière des Anglais*, et n'ont laissé au milieu de sables mouvants que quelques mares d'eau saumâtre communiquant ensemble par un canal dépourvu de courant qui est la rivière Creuse. En effet, ces lacs tiennent en dissolution une matière végétale ou animale fétide, couleur vert-bouteille, qui se précipite lorsque les ondes sont agitées par le vent et surnage quand le temps est beau et le soleil radieux. Cette circonstance me porte encore plus à croire cette substance animée. Elle rend les eaux nauséabondes, elle passe au blanc et au violet par la putréfaction et occasionne des miasmes putrides.

Depuis 1862 j'ai constaté dans le niveau du lac de l'île à la Crosse une crue sensible. Son rivage occidental a perdu 12 à 15 mètres de terrain. L'Indien Chippewayan tend maintenant ses rets là où treize ans auparavant je débarquai à pieds secs et me promenai sur une grève large et sablonneuse. L'eau envahit ce rivage à un tel point que les pilotis et les terre-pleins, dont l'ont entouré les Missionnaires, ne peuvent le protéger. Durant un séjour

de cinq semaines à l'île à la Crosse j'ai vu ces travaux inondés, les palissades d'enceinte renversées par les vagues qui transformèrent en îlot la résidence et l'hôpital des Sœurs de la charité.

L'empiétement des eaux sur ce rivage peut avoir deux causes : le soulèvement lent mais continu de la côte nord-est, ce qui refoulerait les eaux vers les rivages du sud-ouest; ou l'engorgement de la Missi-nipiy, déversoir de ces lacs, par les sables qu'y entraîne le courant et qu'y pousse le vent du nord-est. J'incline pour cette dernière hypothèse; mais la première mériterait peut-être considération, si le phénomène persévérait durant de longues années.

On ne rencontre ni roches plutoniennes ni cailloux roulés entre le lac la Crosse et le portage la Loche; cependant au lac Vert, à l'ouest de l'île à la Crosse, j'ai trouvé du quartz compacte, des galets de diorite et d'autres roches cristallines.

Le portage la Loche semble être la limite de l'*Ephémère*. Ce névroptère est parfaitement bien nommé *Naltayé* en montagnais, c'est-à-dire celui qui remonte, parce qu'en effet son vol est vertical. L'insecte monte et descend alternativement durant le court espace d'un soleil que la nature lui a donné de vivre. Là aussi disparaît l'engoulevent de Virginie ou mangeur de maringouins (*caprimulgus virginianus*) (1).

II. J'ai dit que l'embranchement septentrional de la montagne la Biche forme les hauteurs du portage la Loche. Il est donc comme la seconde ramification transversale des montagnes Rocheuses entre le lac Winipeg et la

(1) Le *whip-poor-will* ou engoulevent criard (*caprimulgus vociferus*) cesse de se montrer là où le chêne-rouvre s'arrête, c'est-à-dire sous le 56e degré de latitude nord.

mer Glaciale. De plus, il est le point culminant des terres comprises entre ces deux points et il divise les eaux qui leur sont tributaires.

Cette chaîne de hauts plateaux, qui porte le nom de *Cheshtchor* (grande montagne), enceint la rivière Athabaskaw, revient sur elle-même dans l'Est, pour former la vallée de la rivière de l'Eau-claire, celle des lacs la Biche, Froid, Buffalo et la Loche, puis, se dirigeant vers le lac Wollaston, elle le sépare du lac Caribou et se soude aux rochers granitiques de la baie d'Hudson. Elle croise le 110e degré de longitude ouest, par 56° 36′ 30″ de latitude nord et elle est entièrement arénacée, sur une base calcaire jusqu'au milieu de sa longueur, où elle devient granitique.

Du lac la Loche à la rivière de l'Eau-claire, la largeur de cette chaîne-plateau est de 4 lieues et 9 arpents, mesure anglaise. Elle a 197 mètres au-dessus de la rivière et 512 mètres au-dessus du niveau de la mer, d'après les calculs de Richardson.

Vers le milieu de son cours, la rivière de l'Eau-claire a rencontré des couches calcaires qui lui ont barré le passage ; alors l'humide élément a étendu ses eaux et a commencé un travail de dissection qui a dépouillé la roche des monceaux de sable qui la cachaient, il l'a mise a nu, l'a creusée, perforée, tourmentée, découpée. Ensuite le lit de la rivière s'étant réduit et restreint par la diminution de ses eaux, il en est résulté une succession des plus gracieux vallons formés par dénudation ; une série de gorges étroites plantées de pins de Banks à la taille svelte, où le calcaire grossier et quelquefois lamelleux prend les formes les plus pittoresques. Ce sont des rochers poreux, fissurés, remplis de grottes, de passages souterrains, de cataractes, d'îlots suspendus sur les flots comme des donjons démantelés, d'arcades mystérieuses, de masures crénelées d'où pendent en festons les vignes vierges.

Cet ossuaire de la nature est dissimulé sous une végétation vigoureuse, qui justifie le nom de rivière des Bocages (*Otthar-dès*) par lequel les Chippewayans désignent la rivière de l'Eau-claire.

La couche calcaire dont je viens de parler forme le long de ce gracieux cours d'eau cinq chutes ou rapides, qui occasionnent autant de portages, ou espaces à franchir en portant la cargaison.

A quelques milles plus bas que la dernière chute surgit, sur la rive droite, une source sulfureuse salée qui sort par cinq ouvertures. Elle est abondante et intarissable.

Limite de l'*abies balsamica*, de la viorne *Pembina*, du cormoran. Le lit quelquefois marneux de l'Eau-claire est couvert de mulettes (*unio*).

La rivière Athabaskaw, dont la précédente est un affluent, offre au géologue minéralogiste un vaste champ d'exploration. Ses grèves d'environ 100 mètres d'élévation au-dessus du niveau de ses eaux, se composent de strates obliques de schiste bitumineux, qui reposent tantôt sur du grès, tantôt sur du calcaire granuleux tendant à se dolomiser. Sur un parcours de 20 à 25 lieues ces schistes transsudent l'asphalte qui remplit les marais mouvants (*Ellel'*), dont ces falaises sont surmontées. Le bitume (1) découle en larges nappes de leurs flancs jusque dans la rivière, s'y mélange au sable, y durcit et forme un rivage tantôt amolli par les feux du soleil, tantôt sec et cassant, dont les eaux détachent des fragments qu'elles roulent et transportent le long de leur cours ; on les prendrait en cet état pour du basalte.

Sur la rive droite de la même rivière Athabaskaw, à trois heures seulement en aval du confluent de l'Eau-claire,

(1) Ce bitume doit appartenir au *pisasphalte areniferum*, qui est caractéristique des terrains tertiaires. Je regrette de n'en n'avoir point d'échantillon avec moi.

les falaises portent des traces évidentes d'un feu souterrain qui y a fait irruption. Ces vestiges de la cause ignée nous les retrouverons en maint endroit et jusque sur les rivages glacés de la mer arctique. Les Canadiens les nomment *boucanes*, c'est-à-dire fumées. Ici ces feux sont éteints; mais plus loin nous les verrons en activité. Examinons d'abord la nature du terrain dans lequel ils se sont produits ou plutôt dégagés. Il règne d'abord au-dessus de l'eau une sorte de soubassement de calcaire coquilleux et de marne friable, renfermant une grande quantité d'*atrypa* voisines de l'espèce dite *reticularis* (1), fossile qui caractérise le terrain devonien.

Les eaux ont miné la base de cette couche, de sorte qu'elle porte en encorbellement les stratifications discordantes des schistes bitumineux. Les anciens foyers de la combustion apparaissent entre les couches calcaires ou marneuses et les schistes qui les surmontent, sous forme de cônes grisâtres, qui ont dû être comme autant de soupiraux par lesquels le gaz inflammable spontanément embrasé au contact de l'air fait irruption (2).

D'ordinaire les *boucanes* se trouvent sur le trajet de houillères encore imparfaites, c'est-à-dire formées de lignites incomplétement carbonisés et par conséquent impropres à la forge. En certains lieux cependant la houille qu'on y trouve est excellente; telle est celle de la haute Saskatchewan, de la rivière à la Paix. Ici nous ne rencontrons pas trace extérieure de houille ni de lignite; mais on peut supposer qu'il en existe des filons dans les

(1) Ces coquilles, ainsi que plusieurs autres que nous signalerons dans le cours de ce rapport, ont été déterminées par le savant M. E. Hébert, professeur de géologie à la Sorbonne, et par son collaborateur, M. Munier-Chalmas.

(2) Si j'osais formuler une opinion après une autorité telle que celle que je viens de citer, je penserais que la vallée de l'Athabaskaw Mackenzie appartient tout entière aux *terrains de transition*.

entrailles de la terre, et que c'est au gaz hydrogène proto-carboné des houillères que sont dus les effets que nous venons de constater. Seulement, bien que le *grisou* détone au contact de l'oxygène, comme certains lacs congelés nous en offrent fréquemment des exemples, au commencement de l'hiver, on ne lui reconnaît pas la propriété de s'enflammer spontanément; or ce ne sont pas les Indiens qui ont déterminé l'embrasement des schistes bitumineux de l'Athabaskaw-Mackenzie. Leur ignition intermittente, capricieuse, périodique et errante est d'ailleurs accompagnée d'une forte odeur de pétrole, tandis que l'hydrogène est inodore. Mais les carbures d'hydrogène dont le pétrole est composé ne le rendent, pas plus que le grisou, inflammable de lui-même au contact de l'air. J'abandonne donc cette question aux savants. On me permettra seulement d'observer que dans l'Athabaskaw-Mackenzie les *boucanes* se trouvent sur des couches qui renferment des schistes, du malthe, des lignites ou des houillères, des sources thermales surtout sulfureuses, des dépôts de sel gemme, des cours d'eau salés, des sources d'eau tiède que l'hiver ne saurait congeler ; et cependant qu'on ne rencontre ces mouffettes enflammées que dans les terrains intermédiaires, mais au bord des eaux dans le voisinage des roches cristallines et plutoniennes. En d'autres termes, je les considère comme un des effets de la cause ignée et ayant une grande connexion avec les feux des volcans.

Les résidus des terrains calcinés de la rivière Athabaskaw sont une sorte de terre de pipe propre à blanchir les maisons comme la chaux, et de la chaux véritable.

Les couches calcaires, quoique concordantes, n'apparaissent que par intervalles au-dessus du niveau de la rivière et par ondulations, parce qu'elles sont tantôt submergées et tantôt émergées. Quelquefois ces couches re-

posent sur du pouddingue. D'autres fois, elles sont remplacées par une marne blanchâtre et friable qui est essentiellement coquillière, et renferme des térébratules et des bellérophons (calcaire devonien et antraxifère).

Toujours sur la rive droite de la rivière Athabaskaw, nous trouvons un lac salé, nommé pour cette raison *la Saline*. Vers l'emplacement de l'ancien fort de la *Pierre-au-calumet* se trouve l'embouchure d'un petit cours d'eau, le long duquel on voit des rochers de serpentine, première apparition des roches cristallines de l'Est.

A une demi-journée du lac Athabaskaw, les hautes grèves de la rivière du même nom s'enfuient dans l'intérieur des terres, preuve que le lit de ce cours d'eau a changé de place, ou plutôt que nous sommes entrés dans son ancien estuaire, converti aujourd'hui en plaine sablonneuse d'abord puis en marécage. En effet les amas arénacés reparaissent là où les schistes finissent et ils bordent la rivière jusqu'à son delta. Celui-ci est considérable, très-bourbeux, découpé en une multitude d'îlots, couvert de prêles, de saules et de roseaux (*acorus calamus*). Il change annuellement de forme, et se trouve quelquefois converti en lac par la crue des eaux de la rivière Athabaskaw combinées avec les eaux des bouches de la rivière à la Paix. Ces bouches sont obstruées de bois charriés par les eaux et de matières sédimenteuses.

Limite de la fougère mâle (*asplenium*), du chèvrefeuille du Canada à la petite corolle lavée de rose, et du lis martagon.

Autour du lac Athabaskaw nous ne trouvons que des roches plutoniennes et cristallines, telles que granites divers, siénite, orthoclase, serpentine grise et verdâtre, diorite. Dans les dépressions de ces terrains de fusion, l'humide élément qui les a dépouillés de leur vêtement

arénacé, a abandonné quelques parcelles de terre cultivable. Des conifères et des bruyères se sont hâtés d'y prendre racine, et l'homme a su en tirer parti. Le climat d'Athabaskaw, plus débonnaire que celui du Mackenzie, permet d'y récolter des céréales et des légumes, principalement la pomme de terre. Les arbustes à baies y remplacent les arbres fruitiers, comme partout ailleurs dans le territoire du Nord-Ouest.

Des steppes immenses s'étendent au nord et à l'est de ce lac et de ceux des Esclaves et des Ours. Ils ne sont point marécageux ni sablonneux, mais granitiques et complétement stériles. Ils sont la patrie du renne et du bœuf musqué, qui y trouvent une pâture abondante dans les lichens du genre *cenomice* et *cetraria*, connus dans le pays sous le nom indien de *atchiw*, *ttsó*, et sous le nom français de *pain de Caribou*.

La rivière Athabaskaw après avoir traversé en diagonale un coin du lac de ce nom, en sort sous le nom de *rivière des Rochers*, qui se convertit en celui de *rivière des Esclaves*, à partir du confluent de la rivière *à la Paix*. Les terrains de la rivière des Rochers sont identiques à ceux du lac Athabaskaw. On dit les bords de la rivière à la Paix très-riches en minéraux, mais je ne l'ai point visitée. Je sais seulement que les schistes bitumineux y reparaissent avec les houillères, et qu'on y trouve aussi du soufre natif, du gypse, du kaolin, des eaux minérales, et même de l'or. Mais ce métal est, dit-on, mêlé au gravier et au sable que roule la rivière.

Dans la rivière des Esclaves j'ai observé la juxtaposition des roches de fusion du lac avec les calcaires en tables ou en ondulations de la rivière Athabaskaw; ceux-ci s'appuyant sur les premières, comme dans la susdite rivière les schistes et les grès s'étageaient sur les calcaires et les marnes. Les sédiments récents et fort gras quirecouvrent

ces rochers le long de la rivière des Esclaves sont propres à la culture.

III. A une quarantaine de milles géographiques du lac Athabaskaw nous rencontrons la chaîne des Cariboux, qui ouvre pour moi comme une troisième zone d'explorations géologiques.

Cette chaîne est formée de la réunion de la montagne de l'écorce (*Kkri-chèsh*) avec celle des Cariboux. L'une et l'autre resserrent la rivière à la Paix et la séparent à droite de la rivière Athabaskaw, à gauche de la rivière aux Foins, affluent du grand lac des Esclaves. La soudure des deux montagnes s'opère à l'intersection du 59e degré parallèle et du 113e degré de longitude ouest de Greenwich, où elle forme le long de la Paix un grand rapide, le seul qui existe sur cette noble rivière. Mais la montagne des Cariboux, en traversant la rivière des Esclaves sous le 60e degré de latitude nord, en intercepte la navigation par une série de chutes et de cascades du plus grand effet, qui y nécessitent les cinq portages si connus des voyageurs de la baie d'Hudson.

La plus grande élévation de la montagne de l'Ecorce et de celle des Cariboux est de 270 à 300 mètres au-dessus de la rivière; mais au portage dit *de la Montagne* elle n'atteint que 28 ou 30 mètres. De la rivière des Esclaves elle se dirige dans le nord-est pour aller border la rivière Doobaunt. Les silicates de diverses sortes forment sa base, mais la montagne elle-même n'est qu'une longue dune de sable. On peut comparer cette chaîne et les deux précédentes à un triple barrage formé par les grandes et longues lames d'une mer équatoriale. Les roches que la rivière des Esclaves a mises à découvert en franchissant cette chaussée naturelle appartiennent aux genres siénite, granite, chlorite et porphyres grossiers. Le calcaire se trouve accolé à ces roches dans les portages de

la Cassette et du Brûlé. Avec les rapides de la rivière des Esclaves finissent les roches de fusion sur le trajet de l'Athabaskaw-Mackenzie. Depuis ce point, nous ne les rencontrons plus le long du fleuve ; mais elles occupent toute la partie orientale de la contrée à partir d'une ligne droite qu'on ferait passer par le fort Confidence sur le grand lac des Ours.

D'après les Chippewayans, la montagne des Caribous recélerait beaucoup de sel gemme. La meilleure preuve de leur assertion en est la rivière au Sel (*Tédhay-dèssè-destchè*), dont l'embouchure est située à quelques milles plus bas que les rapides susdits.

Au-delà de ceux-ci, le sol qu'arrose la rivière des Esclaves sur un parcours de 200 milles paraît avoir été ravi peu à peu au grand lac des Esclaves par les apports sédimenteux de ce puissant cours d'eau. Il m'apparaît d'une manière évidente comme un immense fond de lac, uniformément plat, sablonneux ou vaseux, d'abord comblé et submergé par la rivière des Esclaves, puis creusé par retraites successives par suite de l'abaissement graduel de ses eaux. Dans l'état actuel, ses grèves diminuent progressivement d'élévation depuis 10 mètres jusqu'au niveau du lac des Esclaves dans lequel la rivière se jette. Ce travail se continue encore de nos jours d'une manière énergique. D'année en année les sédiments changent la forme de la rivière, par leur accumulation sur certains points et leur déplacement en d'autres. Les grèves accores de ce cours d'eau sans rivage s'écroulent ici pour s'accroître ailleurs ; elles se rompent parfois, et le courant, se précipitant violemment dans les forêts, y ouvre de nouveaux canaux, tandis que les anciens, obstrués par les sables charriés et par la vase, se comblent et se transforment en savanes marécageuses.

A l'embouchure de la rivière des Esclaves se renou-

velle le phénomène que nous avons constaté à celle de la rivière Athabaskaw, c'est-à-dire que le courant a tellement entravé son débouché et comblé son estuaire, qu'il a été obligé ensuite de diviser ses forces et de se faire jour à travers les dépôts sédimenteux de son delta, en le divisant en une multitude d'îlots de vase.

Le premier et par conséquent le plus ancien des embranchements de cette rivière est dû à des îles hautes, vastes, semblables en tout quant à leur nature au sol de la terre ferme, et boisées comme celle-ci, de sapins blancs, de peupliers-liards, de trembles et de bouleaux, dont le diamètre accuse plusieurs centaines d'années d'existence (1). Là, devait se trouver l'embouchure primitive. Si, de ce point, nous tirons à droite une ligne jusqu'à l'embouchure de la rivière des Seins (*Tthu-pan-déssé*), et à gauche une seconde ligne qui atteigne le petit affluent appelé *rivière des Bœufs*, nous obtenons un grand triangle dont la base est dirigée vers le grand lac des Esclaves, et qui est entièrement occupé par les bouches de la rivière de ce nom.

Les trois principales branches dépassées, le chenal du milieu se subdivise encore en deux grands canaux, dont l'un, celui de l'est, prend le nom de *rivière à Jean*, corruption de son nom indien, *Dzan-destché*, qui signifie embouchure vaseuse. Ici encore, nous trouvons sur les deltas des arbres en pied, mais ce ne sont plus des coni-

(1) J'ai pu constater, en 1871, au portage de la Bonne (latitude, 55° nord), que les rejetons d'une forêt de pins rouges (*pinus resinosa*), dévorée par l'incendie en 1861, n'avaient poussé que de 50 centimètres en dix ans. A ce compte, leurs ancêtres, victimes du feu, qui mesuraient au moins 20 mètres de haut, auraient exigé six cent soixante-six ans pour atteindre cette dimension ; si tant est que la proportion soit constamment la même, et qu'à mesure que le diamètre du végétal augmente, celui-ci n'exige pas un nombre double d'années ou davantage pour s'élever de *trente* centimètres.

fères ; la formation de ces îlots est donc évidemment postérieure à celle des premiers.

Descendons plus bas. Chaque canal se subdivise en plusieurs rivulets. Mais, sur les îlots qu'ils laissent entre eux, ne cherchez plus le tremble, le liard, ni l'aune ; vous n'y trouverez que de petits saules de 6 à 8 pieds de haut. Plus bas encore, des joncs, des massettes (*typha*), du gros foin (*systeria dyctaloïdes*) ; et enfin plus rien que des prêles (*æquisetum riparum*), végétation tout aquatique qu'envahissent les eaux à l'époque des crues. Ce sont les produits des dernières formations sédimenteuses ; elles ne sont pas même consolidées. Entre elles et le lac s'étend un bourbier mouvant et fluctuant au gré des vagues, qui ne le couvrent que de quelques pouces d'eau. Malheur à l'embarcation qui irait s'envaser dans cet égout de la nature, elle y demeurerait empâtée comme ces innombrables *arrachis* qui montrent, au-dessus de l'eau limoneuse, leurs têtes chenues sur un espace immense. Encore quelques années et nous constaterons de nouvelles îles sur ces bancs meubles et sans fond, que les gelées d'un hiver de neuf mois tendent toujours à tasser et à solidifier davantage.

Le même phénomène de formation de terrains a lieu journellement tout le long du grand système fluvial Athabaskaw-Esclave-Mackenzie, depuis sa source jusqu'à son embouchure dans la mer Glaciale. Nous n'avons pas fait mention de ce travail des eaux en parlant de la rivière Athabascaw ; nous n'y reviendrons plus à propos du Mackenzie. Nous en parlerons ici une fois pour toutes, car il est constant et identique tout le long de ce système. Les rivières à la Paix, des Liards, aux Foins, Peel, Porc-Epic, et, en un mot, tous les cours d'eau qui descendent des montagnes Rocheuses sont soumis aux mêmes lois.

Voici donc ce qui s'opère le long de ces rivières. A

l'exception du Mackenzie proprement dit, elles n'ont point de rivage praticable aux piétons. Dans les baies, leur berge est coupée à pic et les vases ou les sables qui la composent s'avancent et se projettent au-dessus des eaux en porte à faux. Dans cette section du terrain, il n'est pas rare de découvrir, à de grandes profondeurs, des troncs d'arbres énormes couchés qui y ont été ensevelis il y a plusieurs centaines d'années, et qui y dorment, en attendant qu'un nouveau remaniement du sol par la rivière vienne les livrer de nouveau au courant. D'autres fois, les terres, en s'éboulant, laissent voir de grands dépôts de glace, qui forment ainsi comme des glaciers souterrains et ont eu, par leur dilatation, assez de force expansive pour soulever le sol correspondant, de manière à lui faire prendre la forme d'un monticule. Or donc, non seulement l'élément humide mine et corrode les fondements de ces grèves friables, mais il les sape, et, se faufilant en dessous à la profondeur de plusieurs pieds, il y détermine des éboulements considérables qui ont le double effet d'élargir la rivière d'un côté pour la rétrécir de l'autre.

En effet, l'eau après avoir englouti ces terrains, les délaye et va les déposer sous forme de sédiments sur les pointes basses; parfois même, elle se contente d'entraîner la parcelle détachée et l'abandonne, avec tout son revêtement d'arbres et de verdure, au milieu de son lit, pour en faire une île nouvelle. Mais le premier effet est le plus ordinaire. En ce cas, les rivages bas et les bancs submergés gagnent et profitent au détriment des côtes accores. La vase, en s'amoncelant sur ces points, arrête bientôt au passage les arbres et autres végétaux que ces cours d'eau fongueux charrient en grande quantité. Ceux-ci, en s'engageant sur ces bancs limoneux, en consolident d'autant les amas encore meubles. Il n'en ré-

sulte d'abord que des *battures* molles, visqueuses et inondées à l'eau haute, mais qui retiennent stationnaires les *arrachis* ou arbres charriés. L'année suivante, de nouveaux apports de sédiments ayant cimenté dans leur lit de vase ces vétérans de la forêt, ils servent comme de base et de fondement à ces constructions d'un genre tout nouveau pour nos architectes, mais cependant aussi vieux que le monde.

C'en est fait, le banc ou l'îlot sédimenteux atteint le niveau des eaux ; encore une année et il l'aura dépassé. Alors une jeune et vigoureuse végétation, qui s'est servie de l'eau elle-même comme d'un véhicule pour se transporter sur cette *terra incognita*, se disputera bien vite la première occupation de ce sol vierge vomi par le fleuve. Les prêles d'abord, puis les cypéracées, les joncs, les saules et enfin les peupliers balsamiques et les trembles, s'y implantent successivement, au fur et à mesure que les premiers d'entre ces colons ont affermi le sol pour leurs successeurs. En s'y pressant, en y enchevêtrant leurs racines ils achèvent de constituer à tout jamais le terrain émergé, emprisonnant entre leurs jeunes troncs les grands corps envasés des derniers *arrachis* que le flot y a poussés. Il n'a pas fallu un grand nombre d'années à la *batture* pour devenir une pointe élevée capable d'imprimer au courant une déviation majeure. Il en a fallu encore moins au banc limoneux et mobile pour se transformer en une île spacieuse dont le centre est souvent plus bas que les bords et se change quelquefois en étang ou en marécage. L'année dernière j'ai pris mes repas et j'ai bivouaqué sur des îles boisées de saules jeunes mais touffus et élancés, qui, il y a douze ans, n'existaient qu'à l'état de bancs invisibles à l'eau haute. J'ai passé en barque, dans tel chenal du lac la Loche, du lac des Esclaves et du Mackenzie où peu d'années après on ne pouvait même circuler avec la pirogue d'écorce du sauvage.

Pour admettre la possibilité d'effets si puissants, alors que dans nos contrées civilisées les mêmes causes qui devraient les produire sont comme endormies et même mortes, il serait à désirer que les savants pussent contempler les prodigieux entassements d'arbres de toute grosseur et de toute dimension que les eaux déposent le long des cours d'eau, sur les îles, sur les rivages des lacs, et dont elles obstruent leurs embouchures. Si l'on faisait le compte de tout le bois que roule la seule rivière des Esclaves et que le grand lac de ce nom engloutit ou transmet au Mackenzie par le moyen du courant qui le traverse, je crois qu'on ne serait pas au-dessus de la vérité en portant à 12000 pieds cubes la quantité qui passe en un seul jour par la principale de ses bouches. A ce compte ce ne serait pas moins d'un million de pieds cubes de bois que le cours d'eau charrierait pendant les trois mois qu'il est ouvert à la navigation. Et je suis persuadé toutefois que ce chiffre est au-dessous de la réalité.

Voilà des faits auxquels des yeux européens ne sont pas ou ne sont plus habitués, et qui modifieraient plus d'une opinion reçue, plus d'une théorie ingénieuse, plus d'une hypothèse irréprébensible, il est vrai, au point de vue de la foi et par conséquent soutenable, en vertu de laquelle des milliers et des milliers d'années sont requis pour la formation d'une houillère ou d'un terrain stratifié; mais opinions, théories et hypothèses qui ne sont point indiscutables.

Un fait du moins incontestable, c'est que l'Athabaskaw-Mackenzie que nous avons vu envaser la portion occidentale du lac Athabaskaw, remplir de matières sédimenteuses les 200 milles qui séparent la dernière chaîne granitique des Cariboux du grand lac des Esclaves, reculer par conséquent d'autant le rivage de ce bassin comme il a reculé celui du premier, rapproche aussi le rivage oc-

cidental du lac des Esclaves en ensablant la sortie du Mackenzie, déversoir de ce bassin naturel d'épuration. L'examen des lieux nous a convaincu que le fleuve ne commençait dans le principe qu'à la pointe appelée la *Tête de la ligne*, où la rapidité du courant devient telle, qu'elle exige qu'on traîne les barques au moyen d'une *ligne de touée* depuis son embouchure jusqu'à ce point. Les bassins nommés Petit-Lac et lac Stagnant (*Tatégéli-t'ué*) faisaient évidemment partie du grand lac des Esclaves, dont les hautes grèves sont encore visibles sous le nom de *montagne de la Truite*, rochers calcaires de 100 à 130 mètres d'élévation seulement. Maintenant, toute cette portion du Grand-Lac, envasée et découpée en chenaux comme les bouches de la rivière elle-même, est parfois si peu profonde, que la quille des barques qui la traversent en sillonne le limon. J'ai même vu à sec le canal naturel qui existe entre la terre ferme et le grand delta appelé *la Grande-Ile*, du côté du nord-ouest.

Quelles conclusions ne seraient pas amenés à tirer les savants qui s'occupent de la science géologique *ex professo*, si des faibles causes modernes dont nous venons de voir des effets pourtant si puissants ils se reportaient à celles, bien plus rigoureuses, mais identiquement les mêmes, qui agirent dès le commencement des temps ?

Avant d'abandonner cette mine fertile en considérations géologiques, on voudra bien me permettre d'insinuer une hypothèse qui s'est présentée naturellement et plusieurs fois à mon esprit, durant le long itinéraire de l'Atlantique à la mer Glaciale arctique. Peut-être a-t-elle quelque fondement ; toutefois je me garderai bien d'étayer sur elle aucun système :

Les immenses dépôts arénacés qui depuis le lac Ontario se perpétuent à travers le continent de l'Amérique du Nord jusqu'aux bouches du Mackenzie, au milieu des al-

ternances du noyau planétaire qui les supporte et les perce quelquefois, et des stratifications calcaires qui s'y substituent d'autres fois, ces dépôts siliceux, dis-je, ne pourraient-ils pas prouver que cette portion du continent était un fond de mer et qu'elle a été desséchée à une époque plus ou moins éloignée de nous? Cette hypothèse pourrait s'appuyer en outre : 1° sur le voisinage des grandes prairies de l'Ouest qui, elles aussi, offrent des traces non équivoques du séjour des eaux ; 2° sur l'espèce d'enchaînement qui existe entre le golfe Saint-Laurent et l'estuaire du Mackenzie par le moyen des grands lacs Ontario, Erié, Huron, Michigan, Supérieur, la Pluie, des Bois, Winipeg, Winipegous, Manitoba, Caribou, Wollaston, Doobaunt, Athabaskaw, des Esclaves, la Martre, des Ours, des Bois flottants, Colville et des Esquimaux ; 3° sur les dépôts de sel gemme et les sulfates divers que renferment et les terrains que nous avons déjà examinés, et la vallée du Mackenzie, et les prairies de l'Ouest dont le sol est imprégné de carbonate de soude; 4° enfin sur la fréquence des madrépores fossiles des genres *favosites, cyathophyllum, amplexus, zaphrentis* et *phyllocœnia*, et des échinides ou châtaignes de mer.

Je laisse aux savants à débattre cette question.

Le grand lac des Esclaves sert de limite septentrionale au pékan, au pélican, à la lakèche (*hyodon clodalis*), à la carpe rouge, au *sedum rhodiola*, à la ficaire, à l'asphodèle, à l'adonis, à la campanule-raiponce et à l'arénaire. On commence à y rencontrer l'*inconnu* ou saumon de Mackenzie.

Dans la partie septentrionale et orientale de cette petite mer intérieure des rochers granitiques bordent les rivages, et des îles également de granit, arrondies comme la croupe d'un cachalot et polies par l'action des glaces, s'élèvent du sein des ondes limpides. La hauteur des falaises varie entre 25 et 100 mètres. La plupart des îles Simpson et

Cariboux sont des blocs d'orthose pur ou de quartz compacte sans aucun mélange. Aussi sont-elles dépourvues de végétation. Toute la côte septentrionale l'est également, sauf le long des cours d'eau. Une longue, haute et étroite presqu'île nommée la Flèche (*Kkra*), qui sépare les baies Mac-Léod et Christie, est formée, entre autres roches ignées, de serpentine brunâtre nommée *Kkras* (ce qui se creuse) susceptible d'un beau poli. Les Indiens Couteaux-Jaunes (*T'a-tsan-ottinè*) se servent de fragments de cette roche pour se fabriquer, sans autres outils qu'un clou, un petit couteau et une vieille lime, des calumets ou pipes parfaitement finis et façonnés. On les dirait faits au tour. Les *Dénès* d'Athabaskaw se servent, pour cet usage, de la serpentine verdâtre et d'une autre gris-de-perle qui sont encore plus belles. Ces calumets, si remarquables pour la grâce de leurs formes qui les rapprochent des sculptures mexicaines, et pour leur poli, se nomment *Thé*, c'est-à-dire pierres. L'extrémité de la longue presqu'île dont je viens de parler a nom *la Roche aux Pipes* ou la Pierre aux Calumets.

Bien que le pourtour de la baie Raë soit formé de roches de fusion à l'est et au nord, son rivage occidental présente des falaises dont le calcaire est teint en rouge par l'oxyde de fer. Un peu plus loin dans l'Ouest, des marécages contiennent du malthe liquide ou plutôt moelleux, dont se pourvoient les forts du Mackenzie pour le brayage des barques. Il est nécessaire de le soumettre au préalable à l'ébullition avec un mélange de graisse.

Les îles Brûlées contiennent aussi du bitume mais il est durci, concassé et jonche les rivages à l'état de galets. La source paraît en être tarie. Ces îles offrent des ondulations parallèles et alternes de calcaire grossier et de dépôt siliceux, dont la direction est du nord-est au sud-

ouest, comme celle des couches stratifiées des montagnes et des chaînons de la grande Cordillère.

Dans le Sud et dans l'Ouest les côtes du grand lac des Esclaves sont plates, formées d'alluvions de gravier, de sables quartzeux, de galets granitiques et autres roches cristallines ; mais à la *Grande Pointe brûlée,* elles sont jonchées de débris de calcaire madréporique et coquilleux, dans lequel domine le *favosites reticularis* (1). Il m'a semblé aussi y distinguer des bélemnites ; mais comme ils étaient profondément incrustés je n'ai pu m'en assurer. Peut-être et plus probablement étaient-ce de très-petits *cyathophylla.*

A la *Pointe de Roche* sont de grands amas de galets roulés appartenant tous aux roches dues au métamorphisme ou aux roches de fusion, telles que orthoclase, grès, gneiss, trapp, siénite, granites divers, quartiers de bitume durci. Dans les marécages de la Grande-Ile et de la terre ferme qui l'avoisine on se procure un tuf blanc, crayeux, onctueux au toucher, assez semblable à du kaolin, qui est toujours mou et en dissolution dans le terrain humide. Des dépôts semblables abondent dans tout le bassin du Mackenzie. On se sert de cette craie (si tant est que cela en soit) pour blanchir les murailles et les maisons. Elle ne produit aucune effervescence par son mélange avec l'eau et ne s'attache pas aux murailles comme la chaux. Il faut donc la mélanger avec de la colle claire. Ces dépôts, qui doivent appartenir aux terrains secondaires, sont superposés à ceux qui contiennent les *cyathophylla.*

Jusqu'au *Petit-Lac,* où nous rencontrons la quatrième ramification des montagnes Rocheuses, la montagne la Corne, le sol n'offre que des alluvions récentes, des sédiments déposés par le courant qui, après avoir traversé

(1) Hébert.

le lac des Esclaves, prend le nom de Mackenzie. Sur la terre ferme, ces alluvions abondent en cailloux roulés, et on en voit aussi de grands monceaux aux extrémités des îles formées par le déversoir du lac. En ce lieu est située la Mission catholique de la Divine-Providence. Les jardins y produisent abondamment la pomme de terre et les légumes, voire même quelques céréales. La récolte ordinaire de la pomme de terre varie entre 400 et 600 double-décalitres par an. J'apprends à l'instant même que la récolte de l'automne dernier en a donné 1 000.

L'extrémité occidentale du grand lac des Esclaves sert de limite naturelle au polatouche (*pteromyx volucella*), à la chauve-souris, au gros tétras tiqueté de noir (*tetrao obscurus* sive *Sayi*), qui produit en faisant la roue un bruit sourd qui s'entend de fort loin; à la grue blanche, à la corneille, au *buprestis octo-punctata*, à la petite éphémère.

Sur les rivages sablonneux du *Petit-Lac* j'ai trouvé la *cicindela hirticollis;* mais on ne la rencontre plus au delà.

IV. Le nom de *montagne de la Corne* est une corruption du mot indien *étéyé-chié* (dernière-montagne), duquel le mot *été* (corne) se rapproche. Cette chaîne est en effet le dernier rameau rocailleux des montagnes Rocheuses que l'on rencontre le long du Mackenzie, en remontant le fleuve depuis la mer Glaciale. Or, c'est de ce côté que les *Dénès* ont pénétré dans le Mackenzie.

La montagne la Corne traverse le Mackenzie sous 62° 40′ de latitude septentrionale pour se diriger dans le Sud-Ouest. Elle borde toute la rive droite du fleuve depuis le Petit-Lac jusqu'au-delà de l'affluent des Nahannès. Sa largeur est de 18 milles anglais environ et son élévation au-dessus du fleuve de 800 à 1 000 pieds anglais.

Cette altitude est à peu près commune à toutes les

ramifications de la grande Cordillère qui traversent la vallée du Mackenzie; on peut se convaincre que le lit de ce fleuve a dû avoir jadis une largeur bien plus considérable, et que ses dimensions ont diminué progressivement, comme l'attestent les terrasses naturelles superposées par retraites successives dont se composent toutes ces chaines de plateaux, la montagne de la Corne entre autres. Lorsque le fleuve coulait entre les terrasses supérieures, tout l'espace compris entre la montagne des Caribous et celle de la Corne devait être un lac immense, et c'est ce qui explique la nature alluvienne de ce bassin. Le travail de la grande artère qui le traverse n'est point encore terminé; il ne le sera que lorsque le Mackenzie aura vu se rétrécir encore son lit actuel, large de 1 à 5 milles anglais, et que les hautes berges qui bordent son cours auront, par leurs éboulements successifs, atteint l'inclinaison de 40 degrés à laquelle les montagnes s'arrêtent ordinairement.

Dans le haut Mackenzie, depuis sa sortie du *Petit-Lac* jusqu'à l'affluent des Na-hannès, on ne voit que des couches argileuses ou des amas d'alluvions terreuses anciennes alternant avec du poudingue et quelquefois de la mollasse. Une couche de terre végétale et de tourbe recouvre ces dépôts, dont l'épaisseur totale n'excède pas 100 pieds dans les grèves les plus élevées. Parfois les schistes friables reparaissent, mais sans porter de traces d'ignition ni de bitume. Je pense que ces couches diverses des groupes tertiaire et moderne reposent immédiatement sur le calcaire anthraxifère, car dans les lieux où les dépôts inférieurs ont été soulevés par la cause ignée, c'est toujours le calcaire par tables redressées qui apparaît et perce les couches alluviennes; les granites et autres roches plutoniques ne se montrant qu'à 3 ou 4 degrés dans l'Est. Le long du fleuve nous ne les rencontrerons plus

qu'à l'état de vastes dépôts de galets roulés par les eaux et de toutes dimensions. Parfois les rivages, qui alors sont très-vastes, en sont littéralement pavés ; d'autres fois ils sont mobiles et s'élèvent comme des promontoires à chaque pointe de terre et à l'extrémité de toutes les îles.

Le terrain contenant beaucoup de ces galets est d'une culture difficile ; mais les îles boueuses sont fertiles. Les deltas vaseux de la rivière des Liards, par exemple, bien que le sol en soit congelé durant huit mois à plusieurs pieds de profondeur, produisent en été des céréales et des légumes. Ce point est la limite de la tourterelle, de l'hirondelle américaine à nid plat (*chœtura pelasgia*) et de l'engoulevent à ailes d'hirondelle (*nauclerus fulcatus*). Cependant, quand l'été est chaud et que l'automne s'annonce calme, ce fissirostre descend jusqu'au 66e degré de latitude nord ; mais je ne l'y ai vu que durant un seul été. On commence à rencontrer le long des rivages argileux les *arctomys* ou siffleurs ; au-dessus des cours d'eau l'élégante mouette de Bonaparte (*xema Bonapartii*), et dans les lacs de l'intérieur les grands plongeons, dont il y a trois espèces.

A 80 milles en aval du fort Simpson, chef-lieu du district Mackenzie, le fleuve *Naotcha* (1) se dirige vers les montagnes Rocheuses, qui ouvrent une de leurs vallées pour le recevoir. Il la parcourt depuis le 62e degré de latitude nord jusque vers le 66e degré, flanqué à droite et à gauche d'une double muraille de rochers tantôt calcaires, tantôt de grès et parfois schisteux, dont les stratifications obliques et ondulées inclinent du nord-nord-est au sud-sud-ouest. L'altitude de celles qui bordent le fleuve est de 500 à 700 mètres au-dessus de son niveau. Mais les pics qui dominent encore ces remparts naturels peuvent avoir

(1) Rivière aux terres géantes, nom indien du Mackenzie.

1 400 ou 1 500 mètres. Quant aux berges immédiates du Mackenzie elles varient entre 80 et 300 pieds d'élévation.

En présence de la double rangée de rochers-remparts qui ont valu à ce beau cours d'eau le nom bien mérité de *fleuve aux rives géantes* que lui donnent les Indiens (Na-kotcha ; Na-kotsia-kotchô; Nan-kotchrô-ondjig), le voyageur ne saurait retenir un cri d'admiration. Leur muraille presque perpendiculaire semble avoir arrêté les eaux du fleuve pour les transformer en un lac de 2 lieues de large, mais d'une longueur de 8 à 10, lac tout parsemé d'îles boisées et qui mire dans ses eaux calmes ses gigantesques rivages.

Mais ces montagnes ont un attrait de plus pour le géologue; elles sont pour lui une belle et irrécusable illustration de la théorie des soulèvements d'Elie de Beaumont. Habitué aux cataclysmes qui se produisent durant l'hiver à la surface congelée des petites mers intérieures du Nord-Ouest, nous n'avons pas de peine à admettre le système des soulèvements successifs de la croûte terrestre, à cause de la similitude frappante que présentent les chaînes de banquises soulevées et certaines dispositions des montagnes. En observant et en étudiant les puissants effets produits à la surface des grands lacs par le refroidissement progressif de leurs eaux, par le dégagement de l'hydrogène renfermé sous leur épaisse couche de glace, par la pression énorme des champs de glace les uns contre les autres ainsi que contre les rivages qu'ils disloquent, désagrégent et entraînent; en contemplant les prodigieux travaux de maçonnerie que la débâcle opère le long du Mackenzie, alors que les banquises gigantesques se poussent, se soulèvent comme d'immenses monolithes, retombent avec fracas en se brisant et en broyant tout ce qu'elles rencontrent; alors qu'en se pressant, en se compénétrant,

en se soudant les unes aux autres, elles se disposent en étages qui atteignent jusqu'à 30 pieds de haut, et laissent le long du fleuve une double muraille bâtie avec des dalles de 8 à 10 pieds d'épaisseur, si solidement cimentées, que les ardeurs du soleil ne peuvent les faire disparaître qu'après un mois de travail. En étant témoin de tels effets: « Ainsi, me disais-je, devait-il en être au commencement des temps et pendant les révolutions successives par lesquelles a passé notre planète. » Je comprenais alors plus facilement cet amalgame de matériaux et cette succession de terrains que nous observons avec étonnement dans la croûte ou écorce terrestre; seulement il me paraît probable que souvent un cataclysme instantané a dû suffire pour produire tel effet, que l'on assigne ordinairement à des causes lentes et exigeant une période de temps indéterminée. Qu'on veuille bien me permettre d'établir quelques comparaisons entre les effets du froid sur les mers intérieures des contrées boréales et ceux du refroidissement sur la croûte terrestre.

La glace n'atteint pas moins de 6, 10 et même 12 pieds anglais (1) d'épaisseur sur les grands lacs des Esclaves et des Ours et sur beaucoup d'autres grandes expansions d'eau de l'intérieur. Cette glace, en se dilatant sous l'excès d'une température qui fait descendre le thermomètre centigrade jusqu'à 50 degrés au-dessous de zéro, se lézarde et se crevasse. L'eau, en remplissant aussitôt ces ouvertures, empêche toute expansion ultérieure. Si le récipient était un vase quelconque, il se boursouflerait ou se romprait; mais ici c'est le sol, c'est le granite qui est le contenant. Com-

(1) J'emploie souvent le pied anglais comme mesure, parce que, en effet, nous n'en avons pas d'autre dans l'Amérique du Nord. Le lecteur pourra aisément réduire ces pieds en mètres, 1 mètre valant 3 pieds, 3 pouces et un peu plus de 3 lignes; et 1 pied anglais équivalant par conséquent à $0^{m},30^{c},479$.

ment fera la glace pour se dilater davantage? Elle tasse toutes ses molécules, jusqu'à ce que la force de la compression détermine un soulèvement de la partie médiane. Sa surface se fissure alors non plus par l'écartement des parties, comme tantôt, mais par leur trop grande pression. Cette pression continuant toujours, les lèvres de ces crevasses longitudinales s'élèvent au-dessus de la surface du lac et forment comme des chaînes de rochers de glace qui, sur le grand lac des Ours par exemple, atteignent jusqu'à 6 et 8 mètres de haut, mais qui, sur mer, dépassent bien au delà cette dimension et constituent ce que nous nommons *montagnes de glace* et les Anglais *ice-bergs*.

Lorsque ces chaînes de glaçons soulevés n'atteignent qu'un mètre ou deux d'élévation, les Canadiens les nomment *bourguignons* ou *bordillons*.

La hauteur des montagnes et des rochers de glace est en raison directe de la profondeur de l'eau et de l'épaisseur du champ de glace dans lequel ils se forment. Ces éminences sont ordinairement en zigzag et sont conformées comme les dents d'une scie, c'est-à-dire que leur versant en dos d'âne et leur précipice se contrarient en se succédant alternativement, disposition qui les rend presque infranchissables. Il m'est arrivé de parcourir un vaste espace et de perdre plusieurs heures, sur le grand lac des Ours, à chercher une *passe*, un *col* qui me permît, ainsi qu'aux Indiens qui m'accompagnaient, de traverser certaines chaînes de glaçons, dont une nuit seule avait déterminé la surrection. La raison en est que nous ne rencontrions sur toute leur longueur que des rampes terminées brusquement par un escarpement de plusieurs mètres, ou des murailles au pied desquelles s'étendait une mare d'eau vive et sans fond. Dans ce cas la hache seule pouvait nous frayer un étroit sentier; encore ne pouvions-nous franchir ce défilé sans que quelqu'un des nô-

tres fit connaissance avec l'eau froide des crevasses.

Eh bien, cette disposition est identique à celle que présentent les montagnes Rocheuses dans la vallée longée par le Mackenzie.

On ignore peut-être en France que les énormes couches de glace qui recouvrent nos grands lacs américains sont souvent formées de plusieurs stratifications séparées par autant de nappes d'eau d'abord liquide et qui se congèle ensuite. Ce phénomène a lieu lorsque l'eau des sources ou du lac lui-même, ayant inondé la surface de la glace par quelque fissure, vient à se congeler superficiellement, de manière à présenter un lit d'eau entre deux lits de glace. Cette eau finit toujours par se solidifier, mais non sans laisser à la couche de glace qu'elle forme sa couleur et sa contexture propres.

Ne pourrions-nous pas avoir dans ce fait, en lui-même très-simple, une explication de la manière dont se sont produites certaines stratifications de l'écorce terrestre, celles par exemple dont l'origine est neptunienne?

Après que nos lacs et nos fleuves sont congelés, il arrive d'ordinaire que, par suite de l'abaissement du niveau des eaux, la glace demeure suspendue dans le vide, ce que les Indiens nomment *t'en-dhulé*, *tl'en-wu*, *t'œn-ja*. Mais ce n'est pas pour longtemps, car la portion centrale de la glace s'affaisse jusqu'au niveau de l'eau, tandis que ses bords se détachent et se soulèvent. Il résulte de cette nouvelle disposition une sorte de berceau, de vallon naturel.

Sur les grands lacs, ainsi que sur mer, il se produit dans la surface de la glace des ondulations qui ressemblent à celles de la houle, mais qui deviennent immobiles dès que les glaces ont pris leur assiette. Ce travail ne se fait pas sans occasionner le déplacement de l'air méphitique comprimé entre l'eau et la glace; or cet air, qui est ou de l'acide carbonique tenu en dissolution dans quelque

source cachée, et qui se dégage sous la pression de la glace; ou bien, et plus probablement, de l'hydrogène protocarboné qui monte des fonds vaseux et couverts d'herbes, cet air imite exactement les détonations et les grondements du tonnerre, mais d'un tonnerre continu, de plusieurs semaines durant, et qui n'a lieu d'ordinaire que pendant la nuit. Qui a jamais entendu parler en France de lacs tonnants? Rien de plus commun pourtant dans l'extrême nord de l'Amérique, particulièrement dans les lacs qui recèlent des sources dans leur sein (*t'en itsiéwékwon*). Nous avons donc ici une imitation des grondements souterrains qui précèdent les éruptions volcaniques.

Lorsque ces gaz ne peuvent s'échapper par les bordages ou en déterminant des fissures, ils forment le long des rivages des boursouflures mamelonnées semblables à une chaîne de volcans en miniature (*K/wèta-ro*); ou bien, si c'est sur un fleuve, on voit tout à coup surgir du milieu de sa surface congelée une multitude de cônes tronqués et ouverts au sommet, par où s'exhalent les effluves emprisonnées sous la glace. J'ai mesuré à Good-Hope, en 1865 et en 1871, de ces cônes qui avaient de 9 à 10 pieds de haut.

Tous ces effets singuliers, mais ordinaires aux climats arctiques, nous reportent naturellement aux premiers âges du monde et nous donnent, ce me semble, une explication plausible de la formation des volcans, des cônes trachytiques, des chaînes de puys, etc. Mais, de même que les phénomènes déterminés dans les glaces par le refroidissement successif des eaux n'exigent pour se produire ni des années, ni des mois, ni des semaines, ni même des jours, mais qu'ils ont lieu instantanément et par un surgissement spontané; ne pourrait-on pas, et *à fortiori*, en dire autant de ceux qui eurent lieu au commencement des temps dans la croûte de notre planète?

Enfin, il est encore un autre phénomène que je crois propre à jeter quelque clarté sur l'intéressante question de la formation des terrains de sédiment; c'est celui que nous offrent les entassements de la neige par les vents.

Dans les contrées arctiques les vents soufflent rarement, sauf à des époques réglées, au retour du soleil sur l'horizon par exemple; mais, quand ils se produisent, c'est avec une force terrible, avec une impétuosité qu'aucun obstacle n'entrave, et avec une durée de plusieurs jours. Pendant l'été, ces perturbations atmosphériques se montrent quelquefois sous forme de *tornados* ou *cyclones*. Lorsqu'elles ont lieu en hiver, elles dégénèrent le plus souvent en ouragans accompagnés d'une neige gelée très-fine, impalpable comme des cendres volcaniques, neige qui s'infiltre partout, glisse sur la glace vive et forme dans les lieux habités des bancs très-épais et si tassés, qu'après une nuit on peut les gravir sans y enfoncer. Ces vents ou tourmentes se nomment *poudreries* et durent de trois à six jours. Voici comment les bancs se forment.

Comme les vents soufflent par ondulations et bondissent sur les surfaces congelées des lacs comme un galet lancé par une main adroite ricoche sur le miroir des eaux, les points que le vent touche de son aile sont balayés, débarrassés de toute neige, et la glace apparaît à nu, noire, polie et veinée comme du marbre; au contraire, les lieux qu'il épargne en ricochant reçoivent toute la neige des points dénudés, plus celle que le vent chasse de lui-même. Il en résulte des bancs de neige drue et pressée dont la marche est semblable à celle des dunes, auxquelles ils ressemblent d'ailleurs. Venez-vous à les traverser en caravane, vos pieds et ceux de vos chiens n'y laissent presque pas d'empreintes; néanmoins ces pistes, quelque peu profondes qu'elles soient, seront plus durables que celles que votre passage forme dans une neige molle et qui est tombée

doucement. Tous vos vestiges sont enfouis aussitôt sous une multitude de couches fines comme les feuillets d'un livre, mais pressées, nettement dessinées, quoique jetées à la hâte par le vent. Les bancs de sable et de neige ainsi formés par des ouragans violents sont, en effet, toujours stratifiés et présentent des escarpements à pic du côté opposé à celui d'où le vent souffle ; tandis que la neige qui tombe et se dépose mollement n'offre aucune espèce de stratifications.

A deux, trois, quatre mois d'intervalle même vent ou un autre va souffler aussi violemment dans ces parages et détruira probablement les effets du précédent. C'est ce que nous voyons tous les jours; mais il reformera ailleurs ce qu'il a défait ici. De nouveau la surface du lac sera nettoyée, mise à nu de nouveau; le marbre noir de sa croûte glacée apparaîtra brillante et polie; mais vous y apercevrez, en relief, sur la neige dure, des empreintes délicates et parfaites; ce sont les morsures nettement tranchées des sabots du renne, le moule exact des pattes de chiens, de loups, de renards, les larges pistes du carcajou ou du lynx, des vestiges de pieds d'hommes chaussés de mocassins ou armés de raquettes, des sentiers tracés par les traîneaux, etc. Vous diriez qu'un troupeau de ruminants au pied léger, qu'une bande de carnassiers, qu'une caravane de voyageurs ou une horde de sauvages viennent de passer le matin ou la veille en se succédant aux lieux mêmes que vous parcourez. Combien de fois n'y ai-je pas été pris dans mes premières années de séjour dans les contrées arctiques! Combien de fois n'ai-je pas fait sourire mes guides indiens par mes questions à cet égard ! Ne vous y trompez pas, vous avez sous les yeux des empreintes formées il y a plusieurs mois sur des bancs de cette neige stratifiée et fine, si plastique, que le vent vient de corroder et d'emporter en ne laissant que la sculpture en ronde

bosse de vos pas, tandis qu'à l'instant il efface, au fur et à mesure qu'elles se produisent, vos pistes sur la neige fraîchement tombée. L'Indien et l'homme accoutumé à la vie du désert ne sont jamais trompés par ces vestiges.

Eh bien, je n'ai pu être témoin de ces simples faits — et combien de fois ne les ai-je pas observés en treize ans ! combien d'autres que moi ne les auront pas constatés ! — sans penser au genre de formation probable des couches terrestres; sans me demander si, en raison même de leur superposition par lits innombrables, nous n'aurions pas *à pari* la preuve de la rapidité de leur formation; si les vents, qui au commencement des temps durent avoir une véhémence indicible, surtout lors des premiers mouvements des orbes célestes, lorsque l'étoile du jour par son apparition subite mit en émoi et en motion toutes les vapeurs qui couvraient la terre, si les vents, dis-je, ne durent pas avoir la plus grande part dans la stratification des couches terrestres; s'il ne faudrait pas attribuer en un mot à la fortuité d'une cause si violente, si capricieuse, mais en même temps si puissante, les ondulations, les lacunes et les compénétrations que l'on observe dans les séries de terrains dont le morcellement embarrasse si souvent les géologues. Peut-être ne tient-on pas assez compte des vents dans tous les cataclysmes qui ont transformé la face de notre planète. Mais il ne nous appartient pas de juger de ces choses. Nous laissons humblement aux savants à décider, nous contentant de fournir les quelques données que l'expérience des contrées arctiques nous a suggérées.

V. La cinquième ramification orientale des montagnes Rocheuses est la Montagne-en-chaine (*Chiw-Kotla*). Elle se détache de la chaîne mère sous 63° 24′ de latitude nord et 124 degrés de longitude ouest, et se forme de mamelons informes de 300 à 400 pieds d'élévation au-dessus du Mackenzie.

Au lieu où elle traverse le fleuve, elle forme un léger rapide et montre, dans un îlot qui occupe le milieu de son cours, sa contexture qui est le gneiss. Sur la rive droite y correspond le *Rocher qui trempe à l'eau*, si connu des voyageurs. C'est un bloc de calcaire grossier, veiné et disposé en tables gigantesques qui ont été soulevées du sud-est au nord-ouest et forment au bord du fleuve un précipice oblique d'environ 150 mètres de haut. On aperçoit ce promontoire à 40 lieues de distance. Plus bas, la même chaîne en offre de semblables.

Les couches calcaires du *Rocher qui trempe à l'eau* semblent avoir été soulevées par un cône trachytique ; c'est du moins l'aspect qu'offre cette montagne lorsqu'on descend le courant. On pourrait en trouver une preuve dans une source minérale coulant comme d'une borne-fontaine du sommet d'un cône calcaire de 10 à 12 pieds de haut qui se voit au pied du morne. Cette eau incruste le terrain de sulfate de fer et de tuf calcaire. La source découle cependant du faîte même du promontoire, car on remarque des suintements analogues sur la surface lisse du précipice, à plus de 50 mètres au-dessus du rivage.

Un rocher semblable, mais d'environ 200 mètres d'élévation, qui se trouve sur la rive gauche, à l'embouchure de la rivière des Nahannés, recèle à son sommet un lac et une source d'eau salée. Généralement cependant les sources d'eaux minérales et les gisements houillers, bitumineux et ferrugineux occupent la rive droite du Mackenzie, parce que c'est de ce côté qu'ont dû naturellement se produire les phénomènes du métamorphisme causés par le contact des roches de fusion de l'Est.

Le système auquel appartient le *Rocher qui trempe à l'eau* se poursuit dans l'Est-Nord-Est, sous le nom de *Chiwkolla*, puis de monts *Vandenberghe*, que je lui donnai en 1864. Il sépare les eaux tributaires du grand lac des

Esclaves d'avec celles qui le sont du grand lac des Ours. Calcaire d'abord, elle devient bientôt granitique, puis quartzeuse à partir du 120e degré de longitude. Sa plus grande largeur, sous le 122e degré, est d'environ 15 milles anglais. Elle n'a pas plus de 200 mètres d'élévation au-dessus des plaines de l'intérieur. La *Chiw-kolla* est la limite septentrionale du pin rouge (*Pinus resinosa*). Je l'ai rencontré jusque-là, mais jamais plus loin.

Entre le grand lac des Esclaves et celui des Ours, dans l'intérieur des terres, les aspérités du terrain sont toutes composées de roches granitiques ou primitives ; le feldspath-orthose et le quartz compacte forment surtout la chaîne longitudinale du *Montlosier*. Plusieurs lacs bordés de granites offrent des îles montagneuses également granitiques et de forme mamelonnée.

VI. *Kodlen-chiw*, ou la montagne glacée, est un sixième rameau de la grande cordillère, qu'on ne peut apercevoir du fleuve. Il est parallèle au 64° 10′ de latitude nord, et se sépare des montagnes Rocheuses sous le 123e degré de longitude ouest, à la seconde *équerre* du Mackenzie. Sous le 120e degré, il se bifurque. Un de ses embranchements se soude aux monts Vandenberghe, tandis que le second se prolonge dans le Nord-Nord-Est, sous les noms de *Kwi-tchi*, de *Satcho-jyué* et de *Kfwè-kfwo*. Ces montagnes sont calcaires. Leur altitude totale est d'environ 300 mètres.

L'espèce de zone comprise entre cette ramification et la suivante est une des plus intéressantes du bassin arctique. Après avoir franchi le défilé de l'*Equerre*, nous rencontrons d'abord sur la rive droite les hauteurs du rocher Clarke, qui ont environ 500 mètres d'altitude. Il a la forme d'un bât vu de face, et d'un melon entr'ouvert vu de profil. C'est peut-être un ancien volcan. Je ne l'ai point gravi, mais je le crois composé de roches trapéen-

nes. Il recèle du sel gemme, et de ses flancs sortent deux cours d'eau salée.

A environ 12 milles anglais en amont de l'embouchure du réservoir du grand lac des Ours, le Mackenzie est bordé, sur un parcours de 9 à 10 milles, de falaises dont l'élévation au-dessus de l'eau diminue progressivement depuis 30 mètres jusqu'à 10 mètres. Elles se composent de quatre couches ou strates superposés et ondulés, dont l'obliquité est la même que celle du terrain, c'est-à-dire qu'elle se dirige du sud au nord. Ces lits sont formés de marne, de schistes bitumineux semblables à ceux de la rivière Athabaskaw, de lignites et d'alluvions récentes. Les schistes et les lignites sont en combustion permanente, mais non locale, brûlent l'hiver comme l'été, en exhalant une odeur pénétrante, identique à celle que répand le pétrole.

Extérieurement, le feu de ces *boucanes*, car tel est, avons-nous dit, le nom que les Canadiens donnent à ces phénomènes ignés, se manifeste à toutes les hauteurs, depuis le niveau de l'eau jusque sous les racines des arbustes qui couronnent la falaise. Au pied de celle-ci sont des talus d'éboulement composés d'un résidu argileux gris ou bleuâtre, meuble et chaud. Ce détritus schisteux est couvert de petites vésicules jaunes oléagineuses, qui tachent le papier et le linge. Souvent cette terre est déposée en mamelons qui ressemblent aux gigantesques fourmilières de ce pays, et sont percés profondément d'une ouverture tubulaire par où s'exhale une fumée diaphane, nauséabonde et bleuâtre, que l'on aperçoit plus distinctement de loin que de près. La flamme produite par les effluves gazeuzes n'a que 20 ou 30 centimètres de haut ; elle est vacillante, blanche ou jaunâtre et analogue à celle des lampions, jamais vive ni s'élançant par jets, comme celle des becs de gaz. Elle sort aussi bien de dessous les strates

schisteux et de leurs fentes que des cônes terreux, mais on ne l'aperçoit pas dans les couches de lignite.

Les talus des falaises, ainsi que les résidus fumants, sont dépourvus de végétation ; toutefois herbes et arbustes ne semblent point souffrir du feu ni des exhalaisons bitumineuses, car le sommet de cette berge présente l'aspect d'un jardin, et au-dessous des schistes croissent des touffes d'*arthemisia arctica* et d'*arnica montana*, qui atteignent 1 mètre de haut, sinon davantage.

L'expérience que l'on a faite du lignite des *boucanes*, pour les besoins de la forge, a prouvé qu'il est impropre à cet emploi ; il est trop terreux et renferme du bois pétrifié en quantité. J'en ai déposé plusieurs échantillons au muséum géologique de Montréal. Ils appartiennent à la famille des conifères et à celle des acérinées. Quelques-uns de ceux que je vis sur le rivage du Mackenzie, en ce lieu, étaient si gros que je dus renoncer à les emporter. Pendant trois années consécutives, je vis un peu plus bas que les boucanes un gros tronc d'arbre parfaitement pétrifié. Les glaces finirent par le pousser à l'eau. Autant que je pus en juger, c'était une souche de sapin.

Dans les mêmes falaises, mais non disposés en lits continus, on trouve de l'ocre rouge, et de ce tuf blanc et onctueux comme de la stéatite, dont j'ai déjà parlé à propos du grand lac des Esclaves; seulement ici il a subi l'épreuve du feu et ne requiert pas de mélange de colle pour adhérer aux murailles. Enfin, fait plus intéressant, on y voit une grande couche de terre de pipe cuite et de couleur rose, laquelle a bien 3 ou 4 mètres d'épaisseur, et ne se compose que de feuilles et de branches d'érables, d'aubiers et de noisetiers empâtés dans une vase molle et plastique, qui a reçu et conserve leurs empreintes d'une manière parfaite. A proprement parler, les feuilles ont été incrustées dans cette argile, et le parenchyme seul a été détruit.

Evidemment ces amas de feuilles ont une corrélation intime avec les troncs des arbres que recèlent les couches de lignite. Tout porte donc à penser que la terre a éprouvé ici une inondation subite qui aura englouti des forêts entières, à une époque où le climat était moins rigoureux, puisque les végétaux auxquels appartiennent ces fossiles ne se rencontrent qu'à 10 ou 12 degrés de latitude plus au sud. L'embrasement des terrains qui a cuit cette argile plastique et l'a changée en terre de pipe, comme elle a transformé en lignite les forêts submergées et emprisonnées dans les schistes, n'aura dû survenir qu'après et à une époque plus récente.

Nous avons déjà observé des dépôts identiques à ceux-ci le long de l'Athabaskaw et de la rivière la Paix; nous en rencontrerons d'autres le long du Mackenzie et même jusque sur les bords de l'océan Glacial, car les volcans que sir J. Richardson crut apercevoir au sommet des falaises qui bordent la base du cap Bathurst et les côtes de la baie Franklin, ne sont pas autre chose que des *boucanes* en tout semblables à celles du fort Norman, d'après ce que m'en ont dit des Esquimaux. En 1872, plusieurs de ces feux souterrains firent irruption le long de la mer, à l'ouest du Mackenzie, et par conséquent sur le trajet des montagnes Rocheuses. Ce fait jeta la consternation parmi les *Innoït*, parce que, de mémoire d'homme, on n'avait vu de *boucanes* dans cette localité. Enfin, les grèves de la rivière Porc-Epic, source la plus septentrionale du fleuve Youkon, dans le territoire d'Alaska, présentent de beaux spécimens de ces feux souterrains qui, dans le bassin arctique, paraissent remplacer les volcans et en être comme la réduction au petit pied.

A partir du rocher Clarke (latitude nord, 64°40'), une chaîne de montagnes se dirige en plein nord jusqu'au 68e degré. Elle porte différents noms, mais conserve une

forme déterminée et qui n'est plus celle des montagnes Rocheuses. Du rocher Clarke à la rivière des Ours ou *Télini-dié*, on la nomme *Onkkayé-k/wè*, rocher des Pies, ou *Onkkayébéssé*, ventre de Pie. Elle est de grès, et se termine par un escarpement à pic au pied duquel une quantité de débris de phonolite couvrent ou plutôt forment les grèves rapides de la *Télini*.

De l'autre côté de cette rivière, la continuation du même rameau prend le nom de *Rocher du Rapide*. Il est de calcaire tendant à se dolomiser par le contact des trachytes susdits. J'ai ramassé sur ses flancs, que j'ai parcourus et traversés, des morceaux d'arragonite, de carbonate de chaux laiteux, des quartiers de calcaire grossier recouvert des cristaux saccharins de la dolomie.

Plus loin, il porte successivement les noms de *Chiw-tchô* (Grande Montagne), *Tchanè-ttsu-chiw* (montagne du Vieillard), de *Ti-della* (Terres alignées), *Piéré-jyué* (montagne des Truites), et enfin de *Bédzi-ajyué* (montagne des Rennes). On peut en suivre les linéaments dans le cap Bathurst et dans les îles arctiques.

Cette chaîne entière, bien que calcaire, paraît avoir été poussée de bas en haut et avoir surgi péniblement et incomplétement à travers d'épaisses couches de terrains qu'elle a fendues et soulevées. Elle ne se compose, en effet, que de têtes de rocs qui sortent de la plaine à intervalles presque réguliers, d'où son nom de *Terres alignées*, et qui, de profil, ont l'apparence de crêtes dentelées. Les roches trachytiques, qui en forment probablement le *nucleus*, ont occasionné le soulèvement des couches calcaires en les brisant, et ont entraîné avec elles les stratifications supérieures. C'est ce que le premier voyageur venu peut observer en traversant *Tchanè-ttsu-chiw*. Plus loin, dans les monts *Piéré-jyuè* et *Bedzi-ajyuè*, le granite a pu parvenir à rompre les couches calcaires et à surgir

au travers. Mais ces élancements des roches fusibles ne se sont point opérés sans que des cavités plus ou moins nombreuses, plus ou moins considérables, se soient formées dans les entrailles de la terre; et ces antres engloutissent depuis des siècles peut-être les eaux des grands lacs que ces montagnes bordent ou séparent, comme nous le verrons plus loin.

Si l'on considère que cette chaîne est justement placée comme la margelle qui sépare les roches de fusion de l'Est des terrains de transition que nous venons d'étudier le long du Mackenzie, on ne pourra pas méconnaître dans sa formation un effet de la cause ignée.

La roche que j'ai désignée plus haut sous le nom de *phonolite*, d'après l'opinion de MM. Hébert et Munier-Chalmas, de la Sorbonne, avait, je crois, été cotée comme grès par sir J. Richardson. Avec les débris que l'on rencontre le long de la *Télini-dié* nous faisons d'excellentes meules, des manteaux de cheminée et des âtres, des pierres sacrées, etc. C'est une espèce de trachyte à grain très-fin et soyeux, d'une apparence schisteuse, c'est-à-dire tabulaire et fissile, dont la couleur varie entre le gris cendré et le noir. C'est pourquoi j'hésitais à considérer ce lithoïde comme du grès ou comme des phyllades; mais il offre cette particularité, qu'ayant la texture du grès et se clivant comme les ardoises, il est en même temps sonore et très-dur, et cette circonstance a déterminé le sentiment des savants professeurs nommés plus haut.

La phonolite, pierre volcanique et assez rare dans la nature, ne le serait pourtant pas dans la vallée du Mackenzie, une fois établi que ce sont bien des échantillons de phonolite que j'ai présentés à l'examen de M. Hébert. Les Peaux de lièvre et autres Indiens du bas Mackenzie nomment cette roche *onkkayé-béssé*, c'est-à-dire *ventre de pie*, parce qu'elle en a la couleur. Toutes les montagnes

ou localités qui portent ce nom sont indubitablement composées de la même roche, car l'Indien est bon connaisseur, et c'est avec elle qu'ils fabriquaient leurs couteaux, leurs grattoirs et leurs lancettes. Voilà la raison pour laquelle ils appelaient le premier de ces instruments *bès* ou *biè*, c'est-à-dire *ventre*. La phonolite se montre dans le Mackenzie en assises verticales ou obliques d'un clivage facile; les alternances de la gelée et du dégel déterminent souvent sa chute sous forme de tables sonores. On la rencontre dans la montagne dont je viens de parler, et le long de la *Télini-dié*, où elle dolomise le calcaire du rocher du Rapide. Elle poursuit sa marche sous le terrain pour reparaître sur le rivage de la baie Keith, dans la pointe nommée également *Onkkoyé-béssé*. Nous en ramassons de vastes tables dans les rochers-remparts du Rapide du Mackenzie, qui avoisine Good-Hope. A 15 milles en aval de ce poste la phonolite reparaît dans d'autres *remparts* naturels appelés *Onkkayé-kfwè*, qui entourent le joli lac *Kfwè-in-mmiè*, dont le bassin en entonnoir bordé de rochers abrupts, a tout à fait l'aspect d'un ancien cratère.

A l'extrémité septentrionale des remparts du Détroit, nous voyons encore de la *phonolite*. C'est cette roche que les Esquimaux venaient chercher dans ces escarpements pour en faire des dards de flèche. De ce point, la couche traverse la rivière Peel, en se dirigeant vers l'ouest; elle y forme les remparts *Tchilt'i* (pierres qui se divisent, ou grands rochers) et va border la rive gauche de la Porc-Epic, où je l'ai revue en grandes assises de 200 pieds de haut. Sur le versant occidental des montagnes Rocheuses, comme dans le Mackenzie, ces couches passent donc sur les calcaires pour surgir çà et là en compagnie ou dans le voisinage des schistes bitumineux et des lignites, comme nous l'avons vu à l'embouchure de la *Télini-dié*.

Un mot maintenant sur les armes en *phonolite* que j'ai rapportées du Mackenzie. Bien que ce que je vais en dire ne se rapporte pas en apparence à la géologie, je crois toutefois que ce ne sera point ici une digression à mon sujet.

Les détails qui suivent ont été communiqués partie à M. Hébert, de la Sorbonne, et partie à la Société d'anthropologie de Paris, qui ont daigné les rendre publics. C'est M. Hébert qui a déterminé la nature des roches dont ces armes sont faites.

Quatre de ces échantillons appartiennent à la tribu des Peaux de lièvre, peuplade *dénè* qui habite le bas Mackenzie et les steppes de l'intérieur, depuis la baie Keith du grand lac des Ours jusqu'à la mer Glaciale. Au sud, cette horde avoisine les Flancs de chien et les Couteaux-Jaunes; au nord, elle touche aux Esquimaux. Leurs armes en phonolite, en orthose, en quartz translucide ou compacte et en kersanton, sont d'une fabrique très-grossière, indiquant une grande infériorité de goût et de génie. Quant à la matière, à la forme et au procédé, le dard de flèche (*kfwé*) est identiquement le même qu'une foule d'autres rangés au musée de Saint-Germain dans l'*âge de la pierre taillée* (salle n° 1). Le couteau (*bié*) est exactement le même et pour la forme et pour la taille que les instruments primitifs cotés comme *scies droites* sous les numéros 254, 255 et 470 dans l'*âge de la pierre brute* au Danemark (musée de Saint-Germain, salle n° 1). On pourra en constater l'identité.

La hache peau de lièvre en kersanton (*kfwé-kfwin*) a son analogue parfaite dans le *marteau-pic* en diorite qui se trouve sous le numéro 36 dans la salle de la *pierre polie* (salle n° 11), parmi les spécimens de provenance russe, et qui a été trouvé dans une saline du gouvernement d'Erivan (Caucase). D'autres échantillons, à peu de chose près

semblables, nous sont fournis par les *haches-marteaux* nos 292, 72, 4469, 4470, 4467 et 4468 de la salle n° 7, de l'*âge de bronze;* instruments qui sont dits avoir servi à l'exploitation de la mine de cuivre *del Milagno*, dans les Asturies.

Le même modèle de hache-marteau, à double tranchant avec une rainure dans le milieu servant à retenir le lien qui y fixe le manche, a été apporté des îles Aléoutiennes par l'honorable M. L.-Alph. Pinart ; seulement cet instrument est en calcaire triasique.

Il n'y a pas plus de quinze à vingt ans que nos Peaux de lièvre ont abandonné l'usage de leurs haches de pierre, dont nombre d'arbres portent les empreintes machées aux alentours du fort Good-Hope; toutefois, les spécimens qui existent encore dans les anciens campements abandonnés, sont enfouis à plusieurs pouces de profondeur dans le sol, et ils s'y sont enterrés d'eux-mêmes, soit par l'accumulation des détritus de végétaux, soit par l'effet des vents, des lichens, des mousses et surtout du dégel.

Enfin la lancette en phonolite (*éttaë*) a ses analogues dans les instruments identiques qui composent la série de numéros depuis 44 jusqu'à 52 dans la salle de l'*âge de la pierre taillée* (salle n°1, musée de Saint-Germain). Nos Indiens se servaient de cet instrument en introduisant la pointe dans une fente pratiquée dans une planchette; ils appliquaient ensuite la planchette sur le bras du patient de manière que la pointe de silex ou de phonolite reposât sur la veine, puis ils frappaient légèrement sur le gros bout à l'aide d'une pierre ou d'un petit maillet. Ils se servaient aussi de ces lancettes pour pratiquer des incisions, maintenant ils emploient la pierre de leurs fusils à bassinet pour le même usage.

Ainsi se trouve constatée l'identité de forme, de fabrique et même de matériaux dans des armes jusqu'ici clas-

sées dans les divers âges de la *pierre taillée*, de la *pierre polie* et du *bronze*, pour le Danemark, la Circassie, l'Espagne, la Scandinavie et l'Amérique arctique à l'est et à l'ouest de ce continent.

Il y a plus. La tribu des Peaux de lièvre appartient à la même famille de Peaux-Rouges que ses voisins du Sud les Flancs de chien, les Couteaux-Jaunes et les Chippewayans, avec lesquels elle a immigré en Amérique; elle est immédiatement voisine des Esquimaux, avec lesquels elle a depuis un grand nombre d'années des liaisons commerciales. Eh bien, comparez les frustes et grossiers produits de l'industrie peau de lièvre avec les belles serpentines polies et habilement façonnées de leurs frères et contemporains les Couteaux-Jaunes et les Chippewayans, dont nous avons parlé plus haut. Comparez-les encore avec les dards, les pierres à repasser, les labrets et autres instruments en silex, en pétrosilex translucide, en jade et en marbre des *Innoït* ou Esquimaux du cap Bathurst et du Mackenzie, et vous aurez la preuve de la contemporanéité actuelle de la *pierre brute* et de la *pierre polie* dans la même contrée. On m'objectera peut-être que cette contemporanéité n'affecte pas la même tribu. Qu'importe! puisqu'elle se rencontre dans des tribus sœurs, parlant des dialectes du même idiome et appartenant au même peuple; ainsi qu'à des nations voisines, telles que le sont Dénès et Esquimaux. Mais j'ai d'autres preuves à alléguer.

Avant l'arrivée des Européens dans la vallée du Mackenzie, les Couteaux-Jaunes et les Flancs de chien connaissaient l'usage du cuivre natif, qu'ils trouvèrent sur les bords de la rivière Copper-mine. Ils s'en fabriquaient des couteaux, d'où leur est venu leur nom. Ils faisaient en même temps usage de la pierre polie. Donc, nous avons ici contemporanéité de la *pierre polie* et du

bronze. De leur côté, les Peaux de lièvre, qui ignoraient le cuivre et qui ne se donnaient pas la peine de polir leurs instruments de pierre, avaient découvert le long du Mackenzie, à l'embouchure de la rivière *L'é-ota-la-délin*, du feroligiste, et ils en fabriquaient des aiguillettes et des alènes de 4 pouces de long, qu'ils troquaient avec les Thékkannés et autres tribus méridionales des montagnes Rocheuses, contre des peaux d'élan, à raison de dix peaux pour une alène. Toutefois ils ne se servirent pas du fer pour tailler leurs pierres, et ils enlevaient par le frottement les aspérités de leurs haches granitiques. Je tiens le fait des vieillards qui se sont servis des haches de pierre.

Ici donc nous avons en présence l'âge de la *pierre brute* et l'âge *du fer*.

Restent les Esquimaux, qui ne se servaient ni de cuivre ni de fer, qu'ils ne connurent que par leurs relations avec les Européens ; parce que, avant cette époque, la tribu des Loucheux les séparait de celle des Peaux de lièvre, qui occupaient de préférence les montagnes Rocheuses ; cependant c'est chez les Esquimaux qu'on trouve les plus beaux spécimens de pierres dures, d'os et d'ivoires façonnés et polis.

Donc, en résumé, nous constatons dans le même pays et chez des tribus en communication et en fréquentes intercourses le synchronisme de la pierre brute, de la pierre polie, du fer et du bronze. Donc aussi les différences qui existent entre les diverses industries peuvent bien n'être pas caractéristiques du *temps*, et ne pas exiger des périodes séculaires pour s'expliquer. On voit qu'elles dépendent ici des *aptitudes*, du goût et de la patience de chaque tribu ou peuplade. Négliger ces causes, compter pour rien ces influences, c'est méconnaître l'humanité, c'est se placer en dehors de l'état de choses dont nous sommes témoins et que nous subissons chaque jour, et faire de nos ancê-

tres une sorte d'automates imaginaires dont les tâtonnements et les lents perfectionnements répugnent à notre raison.

Pourquoi les causes locales, nationales ou individuelles, dont nous constatons tous les jours les effets chez les peuples devenus sauvages, ou qui l'ont toujours été, n'auraient-elles pas, *à pari*, produit les mêmes effets parmi les tribus qui étaient sauvages au commencement de notre ère et antécédemment? Si l'on repousse cette analogie comme ne méritant aucune considération, je demanderai alors pourquoi, dans la classification de la pierre polie et du bronze, on trouve des spécimens identiques à ceux de la *pierre taillée ?* Et pourquoi les peuplades de la période lacustre se servaient aussi bien d'instruments en fer que d'outils en pierre polie et en pierre brute? Pourquoi les formes des armes se retrouvent-elles identiquement les mêmes chez nos *Dénès* et chez les Aléoutiens comme parmi les Scandinaves et les Ibères? Pourquoi les haches et les houes des Esquimaux du Mackenzie et de l'Anderson ressemblent-elles absolument, ainsi que celles des Néo-Zélandais, aux haches et aux houes des anciens Egyptiens? Pourquoi les femmes de ces mêmes Esquimaux portent-elles de faux chignons et de faux cheveux, à l'instar de certaines peuplades de l'Hindoustan, dont parle un voyageur moderne : les Chukmas, les Kumis, les Mris, les Khyengs et les Khyugthas, et à l'imitation des anciens Egyptiens? Pourquoi, comme les Egyptiens et comme les Hindous, les Esquimaux se servent-ils de rames formées d'une palette liée à une perche? Pourquoi se percent-ils le septum du nez comme ces anciens peuples? Pourquoi adorent-ils comme eux le soleil? Pourquoi retrouve-t-on la circoncision chez nos Dénès-Dindjiès? Pourquoi les Cris des prairies, les Sioux, les Pieds-Noirs portent-ils leur chevelure hérissée sur le

front comme les Gaulois nos ancêtres? Pourquoi?... Mais je n'en finirais pas si je voulais continuer ces rapprochements entre nos sauvages actuels et les peuples de l'antiquité. Or, puisque ces analogies sont hors de doute et incontestables, serait-il sage de repousser et de ne point approfondir ces autres similitudes qui tendent à démontrer que les peuples primitifs de la Scandinavie, de la Grande-Bretagne et de la Gaule furent ce que sont nos sauvages; et que l'on *peut* admettre chez eux, mais dans des tribus différentes, la contemporanéité de la pierre taillée, de la pierre polie, et voire même du fer et du bronze, comme on l'observe chez nos Indiens, au lieu de nous égarer dans des périodes indéfinies qui sont en désaccord avec la plus grande et la plus incontestable des autorités, celle des livres saints?

Mais il est temps que je ferme cette parenthèse anthropologique pour retourner à mes terrains.

VII. Le septième chaînon des montagnes Rocheuses s'en détache en face de l'embouchure de la rivière des Ours, sous le nom de *Kfwè-t'énikhé* (rocher qui trempe à l'eau), traverse le Mackenzie, et en changeant son appellation en une autre dont la signification est identique : *Kfwè-t'é-niha*, il borde la *Télini-dié* ou rivière des Ours durant une vingtaine de milles. Disparaissant ensuite il ne se montre plus que dans les hauteurs de la grande presqu'île qui sépare la baie Keith de celle de Smith (grand lac des Ours). Mais cette chaîne si courte a un embranchement septentrional qui longe le Mackenzie depuis la *Télini-dié* jusqu'au Rapide-sans-Sault, et qui porte les noms de *Bekké-dénatchay* (sur quoi il y a des frimas) et de *Kfwè-rétchay* (grands-rochers). Leur élévation est de 800 à 1 000 pieds anglais au-dessus du fleuve, soit une altitude générale de 400 mètres au-dessus de la mer.

Des traces de feu et des suintements rougeâtres, dus à

l'oxyde de fer, se montrent sur les flancs siliceux de *Kfwè-t'é-niha;* une source sulfureuse sort de sa base, dont le prolongement montre durant plusieurs lieues la continuation des couches de schistes bitumineux du fort Norman. Ils furent jadis dans un état d'ignition facile à constater, et les Indiens me dirent qu'ils brûlaient au mois d'août et de septembre de 1872 ; mais, en juin 1873, ayant passé en ce lieu pour la vingt-deuxième fois, je trouvai éteints ces foyers fugaces.

Le second *Rocher qui trempe à l'eau* sert comme de limite septentrionale au bruant couronné (*fringilla leucophrys*), aux courlis (*numenius longirostris*), au pluvier doré, à la mouette de Bonaparte, à l'étourneau noir, au *gyrinus natator* et aux *staphylins* des neiges, petits coléoptères de proportions microscopiques qui, au premier soleil de mai, couvrent et noircissent la surface de la neige de laquelle ils sortent. C'est pourquoi les Indiens les nomment *yah-kraté* (les petits qui sortent de la neige). Je ne les ai observés que dans les bois de mélèze et au nord du 65e degré de latitude.

Nous avons vu la fougère mâle s'arrêter le long de la rivière Athabaskaw. Dans une grotte du lac des Ours, j'ai vu des touffes de *capillaire* que j'ai retrouvée aussi dans les environs de Good-Hope, mais pas au delà. Les *lycopodes* finissent sur les bords septentrionaux du grand lac des Esclaves. Les mousses les plus abondantes appartiennent au genre *sphagnum*. Les prêles abondent toujours ; mais les massettes s'arrêtent dans la zone où nous venons d'entrer, qui est aussi la limite de la parisette à quatre feuilles, de la sagittaire, de l'amélanchier ou petit poirier sauvage (*hyppophaë canadensis*), du fraisier, de la violette arctique, du groseillier à maquereau, des dryades. Apparence du hareng (*clupea harengus*). La pomme de terre mûrit à peine à cette latitude ; au delà sa culture est une déception.

Le long des grèves, au pied de la montagne, j'ai ramassé de très-petits cyatophylla, probablement le *cyathophyllum Michelini* (?) (J. Haime, devonien), car il lui ressemble parfaitement. On y voit aussi des *phyllocœnia Doublieri*, mais roulés par les eaux et hors place (terrain crétacé). Les galets de granite, de siénite, de kersanton et autres roches cristallines abondent.

Le long de la rivière du lac des Ours, on observe d'abord des alluvions et de grands amas de galets granitiques de toutes dimensions ; beaucoup sont énormes. Plus haut, du grès et des marnes ; au-delà de la montagne du Grand-Rapide et de ses phonolites, apparaissent des calcaires et des schistes feuilletés. Le lit de ce cours d'eau fougueux est comme pavé par d'énormes blocs de grès, de granit et de calcaires qui y forment des cascades.

La chaîne des *Békké-dénatchay* qui longe la rive droite du Mackensie est composée de masses calcaires qui paraissent comme entassées. Elle est en pente douce du côté de l'est. Plus loin, elle a son précipice du côté du fleuve et le dos d'âne du côté des lacs. Plusieurs de ceux-ci présentent sur leurs rives des sources chaudes. Ces montagnes sont stratifiées et l'inclinaison des couches est toujours dirigée du nord-est au sud-ouest.

Du pied de ces rochers sortent plusieurs sources sulfureuses. On y trouve aussi des dépôts de *malthe*, et de l'*asphalte* surnage à la surface des eaux du Mackenzie, d'où il sort.

A mi-chemin des forts Norman et Good-Hope, cette chaîne s'éloigne dans les terres et le fleuve est bordé d'une longue montagne schisteuse de 100 à 150 mètres de haut seulement qui porte des traces anciennes de feu souterrain. En 1868, ces schistes s'embrasèrent de nouveau et spontanément. Je vis moi-même le feu au mois d'août et en septembre ; mais le printemps suivant il s'éteignit.

Les roches trachytiques qui très-probablement leur servent de base, ont soulevé sans doute ces schistes et les couches calcaires qui leur étaient superposées. Ces dernières, nommées *rochers du Carcajou*, sont en tables et veinées de quartz comme celles du premier Rocher qui trempe à l'eau. Je suis persuadé que le noyau de ce rameau qui porte différents noms, entre autres celui de *montagne du Poisson rôti*, est formé de grès ou de trapp ; mais je ne me suis pas assez approché de son versant oriental pour m'en assurer.

Rive gauche vis-à-vis le *rocher du Carcajou :* source ferrugineuse colorant les cailloux et les galets du rivage, sur un long parcours, d'une teinte de rouille indélébile. Ces galets contiennent souvent du quartz en géode.

Rapide *Sans-Sault* : schistes argileux friables stratifiés obliquement du nord-ouest au sud-est, inclinaison exceptionnelle dans le Mackenzie. Comme dans la montagne du Poisson rôti, ils sont accompagnés de calcaires grossiers, mais ils les surmontent et leurs couches concordent, toutefois en présentant des ondulations. Dans l'intérieur des terres on rencontre fréquemment de ces dépôts de terre blanche, onctueuse comme de la pierre de lard, mais molle et renfermée dans les marais. Elle est probablement identique à la terre de pipe couverte d'empreintes de feuilles, du fort *Norman*, et ne peut être que la *thermandide argilifère* d'Allemagne des terrains tertiaires. La ressemblance de ces deux argiles est parfaite. J'en ai déposé des échantillons au muséum de Montréal.

VIII. Au-dessous du rapide *Sans-Sault* commence un huitième embranchement des montagnes Rocheuses qui de ce point s'éloigne dans le Nord-Nord-Est vers le grand lac des Ours. Il se nomme d'abord (*Tsa-tchô-tto* (le nid du grand castor), *Péwinkka* (hibou blanc) *Ra-t'u-yué* (montagne du lac des Oies), *Kfwé tchô-détellé* (grands rochers

dénudés) ; sur les bords de la baie Smith il prend les noms de *Nont'ien-kfwè* (montagne des Steppes), *Lé-t'alé* (terre séparée), et *Ti-déray* (terre sinueuse). Continuant sa route vers la mer Glaciale, on peut suivre son parcours dans les monts Davys, les rivages occidentaux de la terre Wollaston et de la terre de Banks. J'ai traversé cette chaîne vers le Mackenzie, au nord du lac des Ours, entre ce lac et la chaîne *Tidella* qu'elle croise ; je l'ai longée en maints endroits, et de partout je l'ai trouvée calcaire. Cette longue arête stérile n'a pas plus de largeur que celle de *Tchanê-ttsu-chin* et surgit brusquement dans la plaine, où elle serpente à l'instar des chaînes de glaçons qui se forment à la suite des crevasses. J'en crois l'origine due à un soulèvement.

Par son contre-fort elle forme le plateau inférieur nommé *Yekk'ay-dié-néné* (terre des Bœufs musqués) et la vallée de la rivière des Peaux de lièvre, affluent du Mackenzie. Au nord du grand lac des Ours qu'elle longe elle donne naissance à trois grands cours d'eau tributaires de l'océan Glacial : l'Anderson, le Mac-Farlane et le La Roncière. Les deux premiers se jettent dans la baie Liverpool, le troisième est un affluent de la baie Franklin.

Les berges de la Peau-de-lièvre sont élevées d'environ 100 mètres, peut-être davantage. Elles sont de calcaire ou de grès disposés par assise en retrait. J'ai ramassé sur ses rivages des fragments d'un calcaire nacré et couleur d'opale qui y abonde, il est formé d'une agglomération d'*orthinina umbraculum*, d'après M. Hébert (terrain devonien).

Le plateau *Yekkray-dié-néné* traverse le Mackenzie en y formant le rapide des Remparts ; il offre beaucoup d'intérêt au géologue. Nous y avons déjà constaté des lits de phonolite. Les rochers murailles des Remparts aussi bien

que la chaîne *Yekkray-dié*, se composent de trois assises stratifiées et superposées : marnes calcaires jaunâtres, grès madréporique et calcaire coquillier disposé par tables horizontales. La hauteur de ces falaises varie de 80 à 150 pieds anglais (de 25 à 50 mètres). Les grès ont une forme tourmentée et sinueuse qui me les a d'abord fait prendre pour du gneiss. A l'entrée des Remparts on trouve sur la rive droite de hautes falaises de schiste argileux noirâtre et friable, qui contient des fragments d'argile encapsulée en entonnoir que j'ai pris pour des fossiles du genre *calceola*. Au pied de ces schistes j'ai ramassé des fossiles du genre *spirifer Rousseau*, la *cyrtia heteroclyta*, variété à côtes fines, de nombreux fragments de *favosites* et du quartz en géode.

Du haut de l'île de l'Orignal qui domine le rapide des Remparts on aperçoit directement au fond de l'eau les couches de grès qui barrent le cours du Mackenzie. La rive droite offre seule un chenal assez profond.

Les schistes du Rapide nous présentent les premiers individus du *Polygonum elliptica* ou rhubarbe sauvage qui devient de plus en plus commune à mesure qu'on approche de la mer polaire. Loucheux et Esquimaux sont friands des tiges juteuses et aigrelettes de cette plante. Dans les rochers-remparts on trouve des dépôts de tuf crayeux.

Les fossiles les plus intéressants présentés jusqu'ici par cette zone, nous les trouvons enfouis dans les alluvions semi-arénacées, semi-caillouteuses, qui forment les rives du Mackenzie en amont et en aval de la chaîne *Yekkray-dié*. Ce sont des *cyathophylla*. Ils sont communs dans les terrains modernes, où la bêche et la pioche les produisent à la lumière, lorsque nous travaillons à nos petits champs. On les ramasse aussi hors place parmi les cailloux du rivage, où ils ont roulé du haut des berges alluviennes.

Ceux qui ont été déterminés par MM. Hébert et Munier-Chalmas sont le *cyathophyllum vermiculare* Goldf., auquel est accolé un *spirifer*, le *cyathophyllum Rœmeri* (dianthum pars) Goldf. et le *C. ceratites* (turbinatum pars) Gold. — D'autres, laissés par moi à Montréal, m'ont paru être le *C. turbinatum* et deux autres spécimens identiques au *zaphrantis buceros* de l'Ohio et à l'*amplexus cornubovis* de la Belgique (dévonien). Les Peaux de lièvre donnent à ces madrépores le nom général de *kfwè-tsô*. Sur le rivage on trouve à l'état de galets roulés le *cycloïdes elliptica* et le *galerites epiaster*. Enfin on retrouve dans les premiers remparts de Good-Hope l'*atrypa* de la rivière Athabaskaw, que mon confrère, le R. P. Seguin, m'a aussi apportée en 1867 des bouches du Mackenzie.

A 4 ou 5 lieues en aval du fort Good-Hope, sur la rive droite du Mackenzie, se trouve de la *pyrite compacte* (*klèkra*), à l'aide de laquelle nos Peaux de lièvre et nos Loucheux se procuraient du feu, avant la venue des Européens. Il est étrange de voir ce minerai en usage parmi les Esquimaux de l'Est, tandis que ceux de l'Anderson, du Mackenzie et de l'Ouest font du feu en faisant tourner, à l'aide d'un archet, une baguette de bois dur dans un morceau de bois tendre et inflammable. Les Peaux de lièvre se servaient en outre du sulfure de fer pulvérisé comme d'un vulnéraire.

En 1872, des Indiens des montagnes Rocheuses m'apportèrent trois coquilles bivalves qu'ils avaient trouvées hors place dans les montagnes et à une très-grande élévation. Je regrette beaucoup de les avoir laissées à Montréal, où je les fis tenir au professeur Sulvyn, successeur de M. Logan. Une est grande et les deux autres plus petites. Je suis fortement porté à croire que ce sont des *trigonia*, mais je n'en ai point vu de semblables dans aucune collection géologique. Si tant est qu'elles soient fos-

siles, elles ne portent aucune trace ou souillure de terre ni de vase; elles sont pleines et lourdes, à la vérité, mais ont conservé leur couleur, leur texture, leurs aspérités et leurs côtes.

D'après le dire des sauvages, ils ont trouvé ces coquilles à 300 ou 400 mètres au-dessus du Mackenzie. La présence des *trigonia* dans ces montagnes secondaires les rangerait dans l'oolithe du terrain jurassique.

On ne doit pas s'étonner de trouver des coquilles non fossilisées à une si grande altitude, puisque le docteur Walker trouva dans le même état la *cyprina islandica*, à 500 pieds au-dessus du niveau de la mer, au port Kennedy. Le même fait s'est aussi présenté, je crois, dans l'île de Behring.

Cette zone semble la limite du *sylvicola æstiva*, fort joli petit oiseau, jaune comme le serin, mais de plus petite taille. Grande y est la variété d'oiseaux aquatiques, inconnus à des latitudes plus méridionales tels que le goëland arctique, l'*anser bernicla* ou oie esquimaude semi-noire et semi-grise, le *fuligula perspicillata* ou canard esquimau, et diverses autres espèces de canards. Dans les lacs nous avons à constater la présence d'espèces nouvelles de Corégones ou poissons blancs, le *coregonus arcticus*, les *coregonus globulosus*, *coregonus lanceolatus*, *coregonus æstuarinus*; enfin le hareng se montre dans le Mackenzie, mais un peu plus gros que celui du lac aux Ours. Le saumon n'en remonte le cours que par accident. En douze ans, je n'en ai vu prendre que trois et de grosseur médiocre. On peut donc les considérer comme des individus égarés.

IX. Sous 66° 40′ de latitude nord, un autre petit système transversal de collines se sépare de la montagne des Truites, sur la rive gauche du Mackenzie, et se dirige dans le Nord-Est, sous le nom d'*Etatchô-kfwérè* (la première grande pointe); nouvelle preuve que les *Dénès* sont venus

du Nord. Elle forme la vallée de plusieurs lacs poissonneux, sépare les eaux de la rivière Lockhart, tributaire de l'Anderson, de celles qui se jettent dans la Peau de lièvre, et se dirige vers le cap Bathurst, en bordant l'Anderson et ses affluents, sous les noms de *Bekkè-sa-kolli*, *Bettsen-natsédal'ari*, *Rawarazj* et *Chié-intsik*. Vers son extrémité septentrionale, elle est granitique, mais sur les bords du Mackenzie et des lacs, elle se compose d'assises calcaires reposant sur une large base qui est formée d'un agrégat sablonneux compacte, cause de beaucoup d'éboulements. Le sablon de cette chaîne remplace, je le crois, la marne des Remparts de Good-Hope, et doit porter aussi sur du grès. Mais je ne l'ai pas constaté.

Dans la zone qui nous occupe, on trouve aussi du tuf blanc et de l'asphalte, non pas au bord du Mackenzie, mais assez loin dans l'Est; cependant, sous 67° 28′ 21″, en face de l'emplacement de l'ancien fort Good-Hope, il existe, sur la rive droite, d'autres rochers-murailles, formés d'assises calcaires et schisteuses, peut-être même phonolitiques, qui portent des traces anciennes d'ignition. Le sulfate de fer et de magnésie suinte de ces rochers avec les eaux d'une source et incruste les pierres et le rivage, en y laissant des dépôts assez considérables. Après avoir soumis à l'ébullition ces matières, nous les purifions et nous nous en servons avec succès contre les aphtes et les dartres. Le long de la petite rivière *L'é-ota-la-dèlin*, qui se jette en ce lieu dans le fleuve, j'ai vu de grands dépôts de phonolite mélangée d'oligiste terreux, qui attestent les ravages du feu. Toutes les pentes du terrain, qui sont en talus fort rapides, en sont rougies. C'est en ce lieu que les traditions des Peaux de lièvre racontent qu'un vieillard nommé *Tchâné-zélé* trouva du fer oligiste, peu après l'arrivée de sa tribu de l'Ouest. Ces sauvages

nommèrent ce minerai *sa-tsonné* (fumées d'ours), à cause de la ressemblance de sa couleur avec celle des fumées de l'ours frugivore d'Amérique.

Dans ces parages commencent les côtes alluviennes, composées de sablon et de galets et couvertes de pourpier gris, d'absinthe et d'origan, que sir J. Franklin nomma *Cannon-shot-reach* (les piles de boulets de canon). Elles sont, en effet, découpées en pyramides de 40 à 50 mètres de haut par des ravins profonds, formés par l'écoulement des eaux. On dirait un immense alignement de piles de boulets, comme on en voit dans nos arsenaux ou le long des quais dans les ports de guerre. Le *Cannon-shot-reach* ne constitue que les berges immédiates du Mackenzie. La vallée de ce fleuve est formée par un haut plateau sablonneux qui longe son cours depuis le Rapide des Remparts jusqu'aux monts Cariboux ou *Kroteylorok*. Je dirai même ici que ces dernières protubérances elles-mêmes sont arénacées.

J'ai dit plus haut que je reviendrais sur les grands lacs dont la chaîne longitudinale de l'Est, *Tidella*, forme le bassin. Plusieurs d'entre eux ne reçoivent apparemment aucun cours d'eau et ne donnent naissance à aucun déversoir visible. Il faut en dire autant des grands lacs situés entre les fleuves Anderson et le Mac-Farlane; cependant leurs eaux éprouvent des mouvements de hausse et de baisse; sur le lac des *Bois* entre autres, des pièces de bois flottant s'y montrent subitement et sont jetées à la côte sans que les Indiens sachent d'où elles viennent. Ces grands bassins, ainsi que celui des Ours auquel ils font suite et dont ils ont probablement fait partie, ont des rivages étendus en pente douce, couverts de galets roulés et de sables; parfois les lichens ont déjà empiété sur ces bords desséchés depuis longtemps, et qui me sont une preuve de la retraite graduelle des eaux des lacs septen-

trionaux. Par une cause ou par une autre, il est de fait que ces lacs baissent d'année en année. En 1871-72, les Indiens du lac des Bois, déjà nommé, se plaignaient à moi de ce que les eaux de leur lac, qui, cinq ans auparavant, atteignaient la limite de leurs chétives forêts, en étaient alors éloignés de 500 ou 600 pieds.

Pendant l'hiver de 1872, le niveau des lacs Colville et *T'u-tchó* s'éleva en ma présence de près de 20 pieds anglais, quoique nous fussions en décembre; la glace, qui y est fort épaisse, s'y brisa et atteignit le niveau de la côte. Cependant ces deux lacs ont des proportions si vastes, que les chaînes de collines de 300 mètres de haut qui les bordent au sud et à l'est m'apparaissaient, du point où j'étais campé, comme un fil bleuâtre tendu à l'horizon. Enfin il se trouve dans ces lacs des îles plates, dénudées, couvertes de galets granitiques de toutes dimensions, qui attestent qu'elles ont été récemment émergées.

Si on me demande la raison de ces phénomènes, je réponds que ces bassins sont en communication soit entre eux, soit avec les rivières Peau-de-lièvre, Anderson et Mac-Farlane, au moyen de *gaves* ou cours d'eau souterrains. Ce fait est connu depuis longues années par les sauvages pour les lacs Colville, des Bois flottants, *T'u nagotlini* (lac de l'eau renaissante), du Courant ou du Gave, du Petit-Courant, de l'Ile, etc. Je le soupçonne pour plusieurs autres bassins qui sont dans les mêmes conditions. Or, que par ces cours souterrains ces lacs perdent une grande partie de leurs eaux, c'est ce qu'il est facile de constater. Quelques-uns que j'ai vus et examinés sont maintenant à sec, et on aperçoit sur leurs parois l'ouverture béante, en forme d'entonnoir ou de grotte, qui a reçu leurs eaux, et dans laquelle s'enfile encore un petit ruisseau, qui y engouffre celles des lacs

plus éloignés. En quelques années le sort de ceux-ci sera le même, et de tristes vallons pleins de galets et de vase remplaceront ces étangs mystérieux.

La vue de ces gouffres, ouverts non pas au fond des lacs, mais contre leurs parois, m'a suggéré l'idée que les cavernes à ossements et la généralité des grottes qui recèlent encore des mares d'eau ou laissent échapper des ruisseaux pourraient bien avoir une origine identique. Nous les voyons, en effet, disposées le plus ordinairement dans les vallées, le long des gorges, dans l'épaisseur des *terrasses* en retrait formées par l'abaissement successif du niveau des eaux. Pourquoi donc ces ouvertures, ces boyaux, dont les profondeurs nous sont inconnues, qui contiennent souvent des puits naturels, pourquoi n'auraient-ils pas servi à favoriser l'étanchement plus rapide des eaux qui remplissaient alors les vallées et les gorges et qui formèrent ces terrasses ?

Si ce n'est là qu'une idée, avouons qu'elle peut servir à étayer une probabilité soutenable, parce qu'elle a été éveillée en moi par des faits certains et que j'ai pu constater de mes propres yeux. Je ne doute pas que les sombres et humides couloirs par lesquels nos grands lacs arctiques se transvasent en s'épuisant ne recèlent des dépôts d'ossements fossiles semblables à ceux de nos brèches osseuses et de nos cavernes d'Europe. Il existe d'ailleurs sur les bords de la mer Glaciale des grottes qui contiennent des ossements de l'*elephas primigenius* et d'autres grands animaux antédiluviens. Les Esquimaux qui m'en ont parlé m'ont montré de l'ivoire provenant de ses défenses. Ils nomment ce grand pachyderme *kilékouvark*. Mon compagnon le R. P. Seguin a vu beaucoup d'ossements fossiles de cet animal dans les parages du fort Youkon, territoire d'Alaska,

Les gaves dont il est parlé plus haut passent sous des

montagnes à couches calcaires, traversées par des pitons granitiques.

Les steppes granitiques et quelquefois crayeux, qui commencent avec l'Anderson, sont la limite de la végétation arborescente dans le nord de l'Amérique. A partir de ce point on n'y voit plus que des lichens, quelques rares cypéracées, la *kalmia glauca* dans les bas-fonds, et des bruyères telles que l'*arbutus idea vitæ*, *arbutus alpina*, *arbutus uva ursi*, l'*empetrum nigrum* et l'*andromeda tetragona*.

L'andromède est la providence de l'habitant des steppes, parce qu'elle a la propriété de brûler verte ou humide aussi bien que lorsqu'elle est sèche. C'est une plante petite, rampante, et qui couvre un grand espace de ses tiges fluettes, car elle trace beaucoup, à l'instar de la renouée. Son suc est résineux, sa couleur vert-sapin, son apparence rappelle celle du *lycopode*. Elle ressemble, avec ses petites feuilles imbriquées sur quatre faces et recouvrant tige et rameaux, à une petite tresse carrée; c'est pourquoi les Indiens la nomment *kœténelklia* et *tchinenklun*, ce qui signifie bois tressé, natté, tissé. Ses fleurs blanches sont solitaires au bout de longs pétioles et naissent trois par trois à l'extrémité des rameaux. A mesure que la plante pousse et s'étend, ces pétioles deviennent axillaires, parce que les branches se ramifient à l'endroit d'où ils sont sortis.

C'est grâce à l'*andromeda tetragona*, dont il fit d'amples provisions, que l'intrépide docteur Raë put hiverner dans les steppes inhospitaliers de la baie Répulse. C'est grâce à elle que le voyageur peut traverser, sous le cercle polaire, les montagnes Rocheuses, qui y sont dépourvues de bois et de toute autre végétation, à l'exception des mousses.

X. Nous voici arrivés au dernier embranchement des montagnes Rocheuses à l'est de la chaîne mère. On a dû observer qu'au fur et à mesure que nous approchons de

la mer Glaciale, ces chaînons diminuent de longueur et se portent davantage vers le nord-est, au lieu de se diriger vers l'est, comme les sections méridionales.

Ce dixième et dernier est le plus court, ce n'est guère qu'un plateau, mais il est sensible sur un long parcours lors même que ses dimensions sont minimes. Il prend naissance en face du fort Mac-Pherson sous le nom de *Klô-kka-ran-tdha* (montagne de la rivière aux foins) et il accuse alors 200 mètres d'altitude. On voit à ses pieds de belles plaines couvertes de prairies, où des pelouses de *sphagnum acutifolium* alternent avec de grandes graminées de 5 pieds de haut. Nous avons vu qu'en traversant la rivière Peel cette chaîne y forme des rochers-remparts de *phonolite*, et que cette roche plutonienne se retrouve encore dans les remparts dits *du Détroit* sur les bords du Mackenzie ; mais ils sont superposés à d'épaisses couches de marne, d'où transsudent des eaux chargées de salpêtre et de natron.

Du *Détroit*, cette même chaîne prend le nom de *Kwatlédi* et borde le Mackenzie, puis, parvenue au 121e degré de longitude ouest, elle se dirige vers le nord-est en formant la vallée des rivières *Ttniétiéten* et *Vendié-tlen*, qui sont tributaires, la première du Mackenzie, la seconde de l'Anderson. Elle change alors de nom pour border les grands steppes qui enserrent le lac des Esquimaux et qui s'étendent jusqu'au bord de l'Anderson à l'est et jusqu'au canal des Esquimaux au nord. Sur les bords du Mackenzie, elle est composée de sable, de marne et de phonolite ; dans l'est-est, de calcaire et de grès. De grès aussi ou de trachyte est l'embranchement du même système qui entoure le grand lac Esquimau. On y remarque des cônes tronqués semblables au mont *Bedziayuè ;* tels sont les monts *Kija* et *Vekragœ-ékke-ñit'in*. Mais je n'ai pu m'en approcher d'assez près pour m'édifier sur leur nature. Les rochers

qui forment les steppes *Theltey-kwizjié* sont granitiques.

Le long des hautes berges, de plus de 100 mètres de haut, qui composent la vallée du fleuve Anderson, j'ai vu aussi du sablon; mais à partir de la *Chié-intsik* le bassin de ce cours d'eau paraît formé de roches de fusion, sur lesquelles reposent les alluvions modernes; toutefois je dois me méfier de mes jugements sur une contrée que je n'ai pu visiter qu'en hiver et de laquelle je n'ai pu rapporter le moindre échantillon.

Dans cette zone, les végétaux dont nous avons déjà parlé sont encore plus abondants; le sapin disparaît vers 68° 30′; cependant on en voit quelques rares spécimens jusqu'au bord des steppes, le long du lac des Esquimaux, et de l'Anderson vers son embouchure; mais alors ce n'est que dans les lieux bas et humides et au bord des eaux. Commencement du bruant aux quatre notes; abondance d'eiders et de gibier aquatique, phoques soyeux et marbrés, morses, marsouins, ours jaunes des steppes et ours blancs des glaces. L'élan et le castor se rencontrent jusque dans les deltas du Mackenzie et de la Peel, mais jamais à l'est du fleuve. Le renne et le lièvre arctique, au contraire, fréquentent toute cette région. Le glouton disparaît au-delà du 67e degré de latitude, la martre y est rare, mais les renards y abondent. L'herbe se voit peu souvent dès le 66e degré. Les lichens remplacent les graminées sous le cercle arctique.

Bien que je puisse borner mon travail aux limites du Mackenzie, je ne veux pas abandonner la question intéressante de la géologie du bassin arctique sans présenter une rapide esquisse des montagnes Rocheuses et de la vallée du Porc-Épic, source septentrionale du fleuve Youkon, que j'ai visitée en 1870.

Les basses montagnes des deux versants sont calcaires (*tchien-zjiow, tchi-kwazjen*); celles des pics, partie de grès

(*tœvi-taro*) et partie de schistes friables (*vœchéni-nivio*, le Gros-nez, etc.). Leurs sommets et leurs flancs n'offrent pas d'autre végétation que des lichens ; mais les plateaux inférieurs ainsi que les vallées, outre des pelouses de ces cryptogames (*cetraria cucullata*, *cenomice rangiferia*) et des bruyères, nourrissent encore des champs entiers d'*eriophorum capitatum* ou porte-laine, plus connu dans le pays sous le nom de *tête de femme*. Cette cypéracée, qui fait le désespoir des voyageurs, pousse par touffes semblables à celles du *phormium tenax*, mais beaucoup moins hautes. Comme elles sont très-rapprochées les unes des autres, portées sur un pédicule peu consistant, et que les interstices sont remplis d'eau et de boue, le pied du malheureux voyageur ne peut se reposer sur la plante, sans que la traîtresse se dérobe et le fasse tourner et plonger dans la fange. De là le surnom de *têtes de femme* donné à ces végétaux par quelque Canadien peu courtois ou déçu.

Dans d'autres localités de ces montagnes il n'y a que des andromèdes et autres bruyères.

Les rivages des rivières Bell et Porc-Épic offrent des terrains identiques à ceux du bas Mackenzie : alluvions, marnes, calcaires, dépôts de galets granitiques et autres.

Le sol change à l'approche des *Tdha-tcha*, qui appartiennent au système des monts Castor et traversent obliquement l'Alaska, depuis la chaîne des Romanzoff au nord jusqu'à la presqu'île Unalaska à l'ouest-sud-ouest.

Les falaises, qui étaient d'abord de sable, d'argile ou de marne caillouteuse, deviennent crayeuses, puis composées d'une terre grisâtre, friable et semblable à de la pouzzolane, qui s'éboule sans cesse en répandant dans l'air comme une cendre impalpable. Leur élévation varie de 30 à 40 mètres.

Les monts *Tdha-tcha* sont arides, nus, arrondis et ma-

melonnés. Je les crois composés de rocher de fusion. Ils ne sont peut-être que des volcans éteints. Leur chaîne entière se dirige du nord-nord-est au sud-sud-ouest, comme les éperons des montagnes Rocheuses, mais leur apparence n'est pas la même. Rencontrée de biais par le Porc-Épic, cette chaîne ouvre à la rivière une fissure prodigieuse, dans laquelle elle se précipite et se fraye un passage, sur un trajet d'au moins 20 lieues. En sortant de ce cañon nommé *les Grands-Remparts*, le Porc-Épic traverse une autre rangée de montagnes parallèles aux *Tdhatcha*, qui donne naissance aux *Petits-Remparts*. Puis elle s'unit à la branche méridionale, pour former le beau fleuve Youkon, qui, au confluent des deux rivières, n'a pas moins de 9 milles de large.

Les deux défilés des remparts du Porc-Épic offrent au géologue un champ vaste et fertile. Les phénomènes du métamorphisme y ont produit une grande variété de roches. Le sol granitique y perce en maint endroit les terrains de transition et le terrain jurassique. Les traces de feu dites *boucanes* y sont récentes; mais ici, outre la houille, la craie, les schistes bitumineux, on voit encore de vastes dépôts de terre mélangée de soufre, des falaises de craie, de tuf calcaire découpé en profils fantastiques, des marnes bleues, de l'ocre, de l'alumine plastique, du soufre, etc.

Ces terrains s'appuient sur le trapp, le gneiss, la siénite, le granite, l'orthose veiné de filons roses ou couleur de chair, la phonolite. On y trouve aussi des sources minérales.

De plus, par leurs formes capricieuses, leurs couleurs vives et très-variées, les rampes et les crêtes de ces singuliers cañons offrent au pinceau de l'artiste une grande variété d'aspects curieux et pittoresques, qui ne le cèdent pas à la décoration volcanique de la fameuse vallée du *Yosémite*, ce parc national des Etats-Unis.

APPENDICE

RELATIF AUX ARMES DE PIERRE DES INDIENS ARCTIQUES.

En relisant ce que j'ai écrit plus haut (p. 292 et suiv.) sur les armes en pierre des peuplades modernes de l'Amérique arctique, je m'aperçois que j'ai omis plusieurs considérations importantes dont le défaut pourrait donner le change sur le sens de mes conclusions. Je dois donc y revenir.

I. Dans cette étude j'ai démontré, par des faits palpables et qui ne redoutent pas le contrôle, la *contemporanéité actuelle* d'armes et d'instruments en pierre que certains archéologues classent ordinairement dans quatre catégories qu'ils appellent des *âges*, c'est-à-dire des périodes plusieurs fois séculaires et d'une longueur qu'ils ne peuvent déterminer. De ma démonstration j'ai conclu, par analogie, que cette contemporanéité a pu également se produire à une époque antérieure à notre ère; et qu'en tout cas les armes que j'ai soumises à l'examen d'hommes compétents fournissent une probabilité suffisante en faveur de cette opinion, et contradictoire à la théorie des périodes indéterminées. D'ailleurs, depuis la découverte de l'Amérique et de l'Océanie, n'avons-nous pas la preuve péremptoire du synchronisme du prétendu *âge de pierre* avec notre civilisation avancée? Le sauvage est un homme séquestré volontairement ou forcément de la société, et contraint de vivre et de se reproduire en dehors du milieu et de l'état pour lesquels la divine Providence l'a créé. Partout où on l'a rencontré on a trouvé l'usage de la pierre plus ou moins bien travaillée, rarement celui des métaux, parce que l'exploitation des mines, la fonte, la forge, la cémentation, le moulage, etc., sont des travaux qui exigent un grand déploiement de forces et de moyens mécaniques, ou un vaste concours

de bras, et qui requièrent l'appui mutuel de plusieurs intelligences vers un but commun. Or, rien de cela n'est compatible avec l'état sauvage ; c'est le fait de la société. Nous ne faisons donc de la pierre qu'un instrument caractéristique de la vie sauvage et non point de l'âge primitif de l'humanité. Toutes les fois que l'homme civilisé sera rejeté dans cet état forcé et insolite où nous voyons le sauvage, et qu'il se verra condamné par la force des circonstances à s'y industrier pour vivre ou à périr, son esprit ingénieux et inventif lui fournira aussitôt tous les moyens de vaquer à sa subsistance. Ce sont les matériaux les plus vulgaires, tels que la pierre et le bois, qui deviendront naturellement ses agents ; et l'*âge de pierre* sera ressuscité. S'il trouve du métal natif sous sa main, il s'en servira ; mais cette exploitation ne pourra être faite que sur une très-petite échelle.

On devrait donc, ce me semble, ne pas se servir de termes si exclusifs dans leur généralité, et remplacer ici le mot *âge* par le mot *usage*.

C'est, en effet, pousser l'induction trop loin que de vouloir que nous ayons tous été sauvages, parce que le sol que nous habitons recèle les vestiges de quelques peuplades ; et, parce qu'il existe encore des hommes qui se sont servis d'instruments en pierre, de prétendre que l'humanité entière a dû nécessairement en être réduite à ces premiers rudiments ; que ses progrès ont été précédés d'une ignorance et d'une incapacité à peu près absolue ; en un mot, que la sauvagerie est l'état primitif de l'espèce humaine.

Voilà un sentiment contre lequel s'élève notre raison ; car c'est vouloir lui demander qu'elle abdique la couronne de génie, d'intelligence et de gloire dont l'a favorisée Celui qui la créa à sa ressemblance ; c'est vouloir lui demander qu'elle méconnaisse sa propre nature, et qu'elle se révolte contre son Auteur en repoussant l'autorité de la plus antique et de la plus irréfragable des histoires.

On dit que ceux qui émettent cette opinion s'efforcent par là de relever et d'exalter la raison humaine. C'est ce que nous ne saurions croire, puisque, au lieu de rapprocher l'homme de Dieu, ils le font, autant qu'ils peuvent, le plus voisin possible de la brute. Je sais bien qu'une des qualités qui distinguent l'homme de l'animal est cette faculté de progresser et de se perfectionner, en s'élevant toujours de plus en plus de son état de déchéance originelle vers la perfection infinie de son Créateur; mais je n'ignore pas non plus que le progrès dont on veut faire l'homme préhistorique susceptible, ou plutôt *passible*, consiste à le faire passer successivement du rang le plus infime de l'échelle sociale, pour ne pas dire de l'animalité, au degré de civilisation où nous nous trouvons. Eh bien, notre foi et notre raison répugnent à admettre une telle théorie, soit qu'on explique cette progression par la puissance de la volonté humaine réagissant violemment et d'elle-même contre la matière, soit qu'on attribue à l'homme une force ascensionnelle instinctivement propre à sa nature et qu'il subirait sans s'en rendre compte. Et quelle est, me direz-vous, la raison de votre dénégation? Elle réside en ce que le sauvage, cet être que l'on prend pour l'homme primitif, n'a pu se civiliser lui-même, mais qu'il s'en est allé s'enfonçant toujours de plus en plus dans sa propre misère, accumulant vice sur vice, parfois crime sur crime, jusqu'à ce qu'il ait atteint le point où nous l'avons vu. Ses traditions, sa propre histoire attestent qu'il est déchu d'un état primitif, et non point qu'il se trouve dans l'état d'origine.

Un jour peut-être pourrai-je livrer à l'impression ma collection de légendes indiennes. Quelque naïves qu'elles soient, leur valeur ne saurait être déniée par tout homme de bonne foi, dépourvu de préjugés antireligieux. Il ne saurait entrer dans mon plan de relater ici les traditions de nos Peaux de lièvre et de nos Loucheux du cercle polaire : toutefois, je dois à mes lecteurs la preuve de ce que j'ai avancé touchant l'état forcé du sauvage

et sa déchéance. J'espère bien qu'elle servira aussi à démontrer que l'*usage des armes de pierre* appartient à cet état anormal et non à celui de l'homme primitif.

Ces ignorants et obscurs sauvages, que plusieurs ethnologues considèrent peut-être comme ayant été tels depuis leur origine, que d'autres croient être foncièrement autochthones, bien qu'ils ne le soient que par rapport à l'époque de la découverte, ces Indiens arctiques prétendent qu'ils n'ont pas toujours habité sur le sol où nous les avons trouvés, mais qu'ils ont vécu, à une époque fort éloignée (*enwin*), dans une autre patrie plus belle que la présente, qui est nommée par les Peaux de lièvre *L'énènè*, c'est-à-dire l'autre terre (1). Il s'y trouvait des animaux appartenant à des espèces inconnues en Amérique, tels que de grands lynx, *nonta-tchô* (lynx-grands); de grands chats qui ne procédaient que par bonds, *na"ay* (celui qui se dresse, qui se cabre); des ovipares monstrueux au corps revêtu de dures écailles, *ęçè-kotsi* (celui qui pond des œufs); des animaux grimaciers qui se perchaient sur les arbres : nous reconnaissons ici des quadrumanes, *kun"hè* (celui qui piétine, qui marche sur ses pieds comme l'homme); des vers gigantesques d'une beauté si grande, qu'on se sentait comme pétrifié et cloué sur place dès qu'on les avait vus; ce sont incontestablement des serpents, *naduwi* (celui qui rampe), *natéwédi* (celui qui est le mal, la mort, le serpent), *gu-tchô* (grands-vers); de grands animaux à peau si dure qu'on ne pouvait les tuer; pachydermes ou grands ruminants, *éti-rakotchô* (renne gigantesque), *ti-kokẓon-tchô* (le grand marcheur terrestre); enfin des animaux petits, maigres et cartilagineux, sorte de protées qui revêtaient toutes les formes; peut-être était-ce des caméléons, *ekkwén* (le maigre).

Dans cette terre que certains sauvages prétendent avoir été détruite, mais que d'autres disent avoir changé de côté et avoir passé de l'orient, où elle se trouvait par rap-

(1) Tel est aussi le nom que ces Indiens donnent à leur ciel.

port à eux, bien loin dans l'occident, un peuple puissant opprimait les Loucheux et les Peaux de lièvre. Ce peuple se rasait la tête, portait de faux cheveux et se coiffait de casques, que les *Dindjiés* désignent comme des *bonnets en forme de forcine* ou *bourrelet végétal* (*tchin-ɒié-ttsarè; detch-ɒan-al'ɒwo-ttsè*). Ses guerriers se couvraient la poitrine d'une tunique de peau d'élan revêtue d'une foule de petits cailloux coagulés en manière d'écailles (cuirasse) ; ce qui les rendait comme invulnérables à leurs traits. Ce peuple était si cruel, si soupçonneux, que les malheureux *Dindjiés* en étaient réduits, disent-ils, à rire dans une outre ou dans une vessie d'élan, de crainte d'être entendus de leurs persécuteurs.

Fort heureusement pour les *Dènès-dindjiés*, à cette époque mémorable ils possédaient des héros dont l'un, *Kotsi-dat'èh* (celui qui opère par le bâton, en peau de lièvre), délivra ses compatriotes des mains de leurs ennemis. Au lieu d'un bâton, les *Dindjiés* lui mettent entre les mains la ramure fourchue d'un renne. Au moyen de cet instrument cet homme puissant entr'ouvrit la mer en la frappant et la fit traverser à pied sec par ceux qu'il appelait ses frères.

Un autre héros, nommé *Ɓwa-éké*, était d'une telle force, qu'il saisit un jour par la queue un de ces grands lynx dont il a été question plus haut, le fit tourner autour de sa tête et le lança contre les rochers, où il lui brisa le crâne. Un troisième, *Ekka-dèk'iné* (celui qui a traversé toutes les difficultés), fit un grand massacre de géants et purifia la terre de tous les animaux nuisibles. Un quatrième, nommé *Nayéwer* (celui qui réfléchit, qui crée par sa pensée), se servait d'une fronde pour toute arme. Entre autres exploits il parvint jusqu'au pied du ciel et pénétra vivant dans le pays des mânes, etc., etc.

A cette époque les *Dènè-dindjiés* faisaient, disaient-ils, usage de lances, *shunsh*, *ɓwun*, *izjié*, qu'ils m'ont dépeintes comme des couteaux fixés par une ligature au bout d'une perche ; d'épieux, *tè-zal'*, *tè-ézèy*, *izjæ*, sorte de cornes

munies d'un crochet et également emmanchées ; d'arbalètes, *elkk'itchan*, *t'elkkèdhi-tchin*, *kfwè-ékkè-tchénè ;* de dagues, et enfin de boucliers, *elkóni*, *ékóni*, *ékaïn*. Ceux-ci étaient oblongs et concaves, c'est-à-dire de la forme du *clypeus* romain, mais de grande dimension, comme le bouclier gaulois. Les *Dénès* le suspendaient à leur cou tout en le soutenant du bras gauche par le milieu.

Aucune de ces armes offensives et défensives, qui supposent la connaissance et l'usage des métaux et un état de civilisation avancé, n'a suivi les *Dénès-dindjiés* en Amérique. On peut s'en convaincre en parcourant les relations de Hearne et de Mackenzie, premiers explorateurs de ces régions lointaines. Ils ne trouvèrent chez ces Indiens septentrionaux que l'arc et les flèches, ainsi que les armes de pierre dont j'ai rapporté quelques échantillons. Les pointes de leurs flèches étaient de phonolite ou de quartz compacte, ou bien encore d'os ou d'ivoire.

Il n'est pas jusqu'aux Esquimaux des bouches de l'Anderson et du Mackenzie qui n'aient conservé la connaissance et les noms de la lance : *kápona ;* de l'arbalète : *tçakoyark ;* de la dague : *kigalik*, et du bouclier : *tálutark*, bien qu'on n'ait jamais trouvé chez eux de vestige de ces armes.

Il est donc bien évident que l'usage des instruments de pierre, au lieu d'être une preuve de l'état primitif de ces peuplades, est au contraire celle de leur déchéance et de leur dégradation.

L'usage de la pierre, soit simplement taillée, soit polie, ne saurait donc constituer une note de haute antiquité ; encore moins pourrait-il prouver que l'humanité a commencé par là, et qu'il a formé une période universelle à laquelle on puisse appliquer avec raison le nom d'*âge de pierre*.

Donc, la seule conclusion plausible que nous soyons en droit de tirer des découvertes fréquentes qui se font dans les cavernes à ossements, dans les brèches osseuses, les carrières abandonnées ou les sépultures antiques, d'in-

struments en pierre fruste ou polie, est que ces silex sont une preuve qu'il a jadis existé en Europe de vrais sauvages, de vrais déchus comme nous en voyons encore dans les autres parties du monde, c'est-à-dire des sortes de Bohémiens nomades vivant par petits groupes sous des tentes, des cahutes, dans des grottes, et séquestrés pour une cause ou pour une autre, du foyer de la civilisation et de la société depuis un temps plus ou moins long.

Que des milliers d'années nous séparent maintenant de ces misérables peuplades, cela est non-seulement probable, mais encore raisonnable et admissible. Que telle ait été la condition originelle de l'humanité ; que l'homme ait passé successivement de la connaissance et de l'emploi de la *pierre taillée* à celui de la *pierre polie*, après avoir employé plusieurs centuries à émettre l'idée qu'il pourrait bien perfectionner les pierres qu'il employait brutes ; que de cette seconde étape il soit parvenu, après maints tâtonnements, à découvrir et à faire usage du cuivre, puis enfin du fer, voilà ce que nous ne pouvons admettre, parce que de telles conclusions ne sont point renfermées dans les prémisses posées jusqu'ici par les faits.

Comment expliquerons-nous alors la transition de l'usage de la pierre taillée ou polie à celui du bronze et du fer ? Par l'invasion d'un peuple conquérant, par l'arrivée d'une colonie, partie du centre de la civilisation, et qui aura afflué en masse dans les lieux où végétaient tristement ces misérables peuplades. Dès que les produits supérieurs d'une industrie qui est le fruit de la société auront été livrés à ces sauvages, ils auront dû s'empresser de mettre de côté les grossiers outils dont la pénurie dans laquelle ils avaient vécu leur dicta seule l'usage. Mais il leur aura fallu néanmoins un certain temps avant que tous aient pu acquérir ces armes et ces instruments alors de luxe et de curiosité pour eux ; avant que ceux-ci aient entièrement détrôné et remplacé les premiers ; avant que les vieillards et les routiniers aient consenti à adopter

les produits manufacturés par les vainqueurs. Et voilà comment il y aura eu concomitance et contemporanéité entre les armes et les outils de fer et ceux de silex.

C'est ainsi que les faits se sont passés et se passent encore chez les peuplades sauvages du nouveau monde. Pourquoi n'auraient-ils pas pris place de la même manière parmi les tribus sauvages des Gaules, de la Germanie ou de la Grande-Bretagne?

Voilà les réflexions que me suggère le premier fait de la *contemporanéité* actuelle de la pierre taillée, de la pierre polie, du bronze et du fer chez nos sauvages de l'Amérique arctique. Je passe maintenant à un second chef.

II. J'ai reconnu dans mon rapport, par la comparaison que je fis de mes armes sauvages avec les nombreux et très-curieux spécimens que renferme notre beau musée de Saint-Germain en Laye, qu'il y a *similitude de types* entre mes échantillons et ceux ayant appartenu à des peuplades européennes que séparaient d'immenses distances. C'est ainsi que j'ai constaté l'homotypie de la hache des Peaux de lièvre avec celles du Danemark, des Asturies et de la région du Caucase; la ressemblance des couteaux et des lancettes peaux de lièvre avec les mêmes instruments de la Scandinavie et des Gaules.

Cette similitude de formes constitue-t-elle d'une manière irréfragable une identité d'*origine nationale?* C'est ce qu'il serait téméraire d'assurer, parce que nous serions alors contraint, pour être conséquent avec nous-même, d'admettre que tous les caractères communs à plusieurs peuples font de ces peuples des frères sortis immédiatement de la même souche, ce qui est erroné. Ainsi, par exemple, nous devrions croire que la nation chinoise est un fragment de la souche pélasgienne ou germanique, parce qu'elle a la connaissance, comme les peuples pélasgiens et germaniques modernes, de l'imprimerie, de l'artillerie, de la boussole, des chaises à porteurs, des lunettes, etc.

Ce dont l'homotypie de ces armes et ustensiles nous est

une preuve incontestable, c'est de l'*identité de l'origine commune et primitive* des diverses nations auxquelles ils appartiennent. D'ailleurs, sur ce second chapitre, les conclusions générales, quelque gratuites qu'elles puissent être (à moins qu'elles ne soient étayées d'autres preuves fournies par les langues, les traditions et les coutumes), ne sauraient avoir de fâcheuses conséquences pour la vérité. Aussi n'avons-nous pas à les combattre.

On ne s'étonnera pas de nous voir invoquer les traditions et les coutumes des peuples en cette affaire. Ce n'est pas, en effet, sans raison que nous suivons le sentiment d'un très-grand nombre de penseurs et de savants distingués qui considèrent l'accord des traditions appartenant à des peuples divers, ainsi qu'une similitude constante dans les costumes et les usages, comme un fondement plus solide d'induction et un *criterium* plus infaillible de certitude que les données fournies par l'étude de quelques ossements, par les ressemblances qui existent dans la taille et la forme des instruments et des armes. Plus on se rapproche du berceau du genre humain, plus on remonte à l'origine des peuples, et plus ces similitudes dans les coutumes et les traditions doivent devenir nombreuses.

Ceux qui ne veulent pas admettre le *Fiat lux!* parce qu'il leur faudrait pour cela une foi trop robuste en Dieu, songent-ils qu'ils demandent de nous un acte de foi bien plus difficile, en s'arrogeant, eux, hommes faillibles, la faculté de deviner, par l'examen des protubérances d'un crâne, par la mesure de son angle facial, par le degré d'élévation des pommettes, si cette boîte osseuse provient d'un Gallo-Romain ou d'un Celte, d'un Teuton ou d'un Basque, d'un Cimbre ou d'un Tectosage?

Qu'il soit aisé de distinguer le crâne d'un nègre du Mozambique ou d'un Malais d'avec celui de l'Européen de type caucasien, passe. Il existe entre ces grandes catégories des différences constantes et caractéristiques. Mais, de grâce, quelle théorie solide veut-on établir à l'aide

de deux douzaines de crânes (mettons-en une centaine, si vous voulez), ramassés dans vingt localités différentes et ayant peut-être appartenu à vingt peuples divers! Avant l'époque préhistorique, les cervelles de l'humanité et leur récipient furent-ils coulés dans un seul et même moule ou dans une série constante de moules, pour que la phrase antique *Ab uno disce omnes* soit appliquée ici comme règle indubitable?

On le voit, en suivant cette marche systématique nous tombons dans les ineffabilités de Gall et dans les rêveries de la phrénologie.

Quelle diversité de formes le crâne humain n'admet-il pas dans une seule ville, dans un bourg, dans un hameau et même dans une seule famille! Que de divergences dans la taille des individus qui composent ces petits centres sociaux! Vous taxeriez de sottise l'étranger qui, après l'examen d'un seul des membres qui en font partie, conclurait que tous les autres lui ressemblent; ou bien celui qui, voyant deux hommes de la même ville de taille et d'aspect différents, jugerait qu'il y a dans cette cité deux types distincts par l'aspect et par la taille. Eh bien, n'est-ce pas dans la même erreur que tombent bien souvent les antiquaires craniologues?

On peut en dire presque autant des ressemblances entre les armes et les outils. En pays civilisé, il existe des manufactures et des fabriques, l'industrie a adopté un certain nombre de types pour n'importe lesquels de ses produits, et de plus elle les estampille. Il est donc aisé de savoir à quel peuple, à quelle ville et à quel fabricant appartient tel ou tel objet; mais chez des sauvages qui n'ont d'autre norme que le goût, le caprice, la fantaisie et les aptitudes d'un chacun, comment, de la similitude d'un grand nombre de types, pourrez-vous conclure qu'ils émanent tous du même peuple? On risquerait si fort de se tromper, que celui-là ferait en effet fausse route qui, de la ressemblance des haches *peaux de lièvre* avec celles des anciens Scandinaves du Danemark, serait

porté à admettre que les sauvages de Good-Hope sont d'anciens Scandinaves.

Toutefois, je le répète, je fais une restriction sur ce chapitre ; car, outre qu'il ne peut y avoir aucun danger pour la foi et la vérité à établir de semblables analogies, il peut se faire que l'on rencontre juste, pourvu que l'on s'étaye d'autres preuves. Je clos donc ici cet appendice déjà si long en souhaitant aux savants éminents qui composent nos Sociétés de France qu'ils puissent éclaircir au plus tôt cette intéressante question historique. Je la crois tellement liée avec celle de l'origine des peuplades du nouveau monde, que je pense que l'étude des traditions et des coutumes indiennes doit marcher de pair avec celle de l'archéologie préhistorique. Sans aucun doute la sainte Bible nous fournira en tout ceci d'abondantes lumières, car ce n'est pas sans raison qu'il est écrit : *In lumine tuo, Deus, videbimus lumen.*

MISSIONS

DE LA CONGRÉGATION

DES OBLATS DE MARIE IMMACULÉE

N° 51. — Septembre 1875.

MAISONS DE FRANCE

NOTRE-DAME DE LA GARDE.

COMPTE RENDU DU R. P. BARET, SUPÉRIEUR.

Notre-Dame de la Garde, 23 octobre 1874.

MON RÉVÉREND ET BIEN CHER PÈRE,

L'année dernière, au moment où je me disposais à vous transmettre le compte rendu annuel de la maison, nos Annales publièrent des rapports détaillés sur les provinces de France et les diverses maisons qui les composent. Un compte rendu spécial me parut dès lors superflu et je crus pouvoir garder le silence, me réservant de mentionner, en 1874, ce que l'année précédente aurait pu avoir de remarquable.

Vous le savez, mon révérend et bien cher Père, pour ce qui regarde le dehors, notre chronique est d'ordinaire assez peu chargée. L'année dernière, une retraite pascale avait été prêchée, dans une paroisse de la banlieue, par le P. BRETANGE, qui a prêché, cette année, tout le

carême aux Aygalades. Le Père Supérieur, qui avait été chargé, en 1873, des octaves du couronnement à Notre-Dame d'Arcachon et de Notre-Dame de l'Osier, a prêché, cette année, une retraite de congréganistes à Notre-Dame du Mans et la station du carême à Saint-Pierre et Saint-Paul. Les PP. D'HALLUIN et BOVIS ont prêché la Passion au Calvaire et dans la banlieue. Le P. MARTIN, nouvellement venu dans la maison, a été chargé des prédications de l'octave de l'Assomption.

Vous remarquerez sans doute que je n'indique aucun prédicateur pour la station du mois de Marie. Par suite de l'institution merveilleuse du pèlerinage quotidien, le mois de Marie n'est, pour le sanctuaire, qu'une suite de fêtes plus solennelles, où toutes les paroisses de la ville viennent déployer tour à tour leur piété ardente et expansive envers la bonne Mère. Il convenait, dès lors, de laisser la parole aux directeurs de pèlerinages, et nous n'avons plus qu'à combler les lacunes qui peuvent se produire en quelques circonstances.

Vous le voyez, mon révérend et bien cher Père, notre chronique locale proprement dite est bien vite épuisée. Je suis heureux de pouvoir l'enrichir, cette fois, de deux événements qui, je l'espère, vous paraîtront dignes d'être mentionnés.

Le premier, c'est l'attraction toujours croissante exercée par le sanctuaire sur les contrées voisines, attraction qui nous a valu déjà les deux beaux pèlerinages d'Avignon, en 1873 et 1874, et qui nous a amené, cette année, un premier pèlerinage de Tarasconais, présidés par M. Marbot, vicaire général de l'Archevêque d'Aix. Les catholiques marseillais n'ont pas manqué d'ajouter leur propre enthousiasme à ces démonstrations imposantes, et nous avons été, à plusieurs reprises, les heureux témoins de scènes mémorables, non moins consolantes pour nos

cœurs d'aumôniers et d'Oblats de Marie, que glorieuses pour cette bonne Mère et cette Reine immaculée.

Le second événement que j'ai à vous signaler me paraît mériter une attention toute spéciale. L'année dernière, à l'occasion de la fête patronale du sanctuaire, Mgr Place indiqua un grand pèlerinage diocésain pour le dimanche dans l'octave de l'Assomption. La fête réussit au-delà de toute espérance, et il nous parut, dès lors, que cette manifestation éclatante entrerait sans peine dans les habitudes de la piété marseillaise. Ce qui s'est passé cette année n'a pu que nous confirmer dans cette conviction. Je ne crains pas de le dire, il est impossible de voir ou de rêver, ici-bas, un plus émouvant spectacle. Toutes les merveilles du monde de la grâce s'y trouvent encadrées en quelque sorte dans toutes les magnificences du monde de la nature. J'essayerais volontiers de retracer ici une esquisse de ce tableau vraiment incomparable. Mais j'aime mieux vous envoyer un compte rendu très-exact et fort bien réussi, dont l'auteur appartient presque à la famille, puisque c'est le neveu du P. Sumien.

Agréez, mon révérend et bien cher Père, l'expression de mon tout fraternel dévouement.

Ch. Baret, o. m. i.

Extrait de la Gazette du Midi.

Sous l'impression de la magnifique démonstration catholique d'hier au soir, au sanctuaire de Notre-Dame de la Garde, un pèlerin a écrit et veut bien nous communiquer l'émouvant récit qu'on va lire :

Hier a eu lieu à Notre-Dame de la Garde le deuxième pèlerinage diocésain.

Cette pieuse institution annuelle, due à l'initiative féconde de notre Evêque, avait réuni au pied du Sanctuaire une foule innombrable de fidèles. Ils étaient venus là de toutes

parts. Il en est qui campaient depuis le matin. La foi, celle qui ne connaît pas d'obstacles, les y avait conduits.

Quelques-uns, voyageurs lointains, avaient dû braver la bourrasque de la veille, si forte qu'elle fit craindre le renvoi du pèlerinage à un autre jour. Sur l'observation qu'on lui en fit, Monseigneur avait répondu : « N'importe, j'irai ; mes ouailles sont appelées, je ne puis leur faire défaut. »

Le lendemain, le ciel souriait à la fête. Le mistral avait fait mentir le dicton populaire d'après lequel ce vent, s'il commence, dure au moins trois jours.

Une estrade, décorée avec goût, s'élevait devant le porche de l'église. Un autel destiné à supporter la statue vénérée et surmonté d'une couronne en occupait le fond, tout recouvert de riches draperies. Le bord antérieur en était limité par une légère balustrade d'où le pontife devait donner la bénédiction. Deux immenses bouquets, deux merveilles, s'étalaient, reposaient au haut du grand escalier : l'un d'eux ne mesurait pas moins de 2 ou 3 mètres de diamètre.

Dès midi la colline commençait à se peupler. Bravant les feux d'un soleil d'août que tempérait pourtant une brise légère, des groupes de pèlerins se formaient çà et là; insensiblement, ils devenaient plus nombreux ; ils se confondirent enfin et formèrent une foule compacte. Les maisons environnantes, aux terrasses étagées, avaient ouvert leurs portes aux parents et aux amis. De leur côté, les RR. PP. Oblats, qui desservent le Sanctuaire, offraient dans leur poétique jardin, à un grand nombre d'heureux, une hospitalité simple et large comme savent l'offrir les religieux, celle du cœur.

Du haut des degrés de la chapelle le coup d'œil était splendide. Le ciel sans nuages, la mer et les montagnes pour encadrer le tableau; à gauche, ce golfe de Marseille caressé par une mer si bleue et si vivante ; à droite, de vertes campagnes et, devant elles, la ville opulente, serrée, active. Puis, sur la colline rocheuse, un océan de têtes humaines, de visages sympathiques et radieux, tout un peuple enfin recueilli et satisfait, que ses mouvements calmes et presque silencieux distinguaient des foules mondaines : on songeait, en l'admi-

rant, à ces moissons mûres et pesantes qui, le soir, ondulent doucement et qui sont sur la terre la féconde bénédiction de Dieu.

A l'heure dite, les chants ont commencé. La musique militaire les soutenait de ses mâles accords. Des chœurs nourris et nombreux réglaient les voix de la foule qui leur faisaient écho. Que de poitrines se sont soulevées à l'unisson en chantant à Dieu et à la bonne Mère les mêmes louanges devant le même autel, en adressant au Ciel d'unanimes supplications pour la France et pour l'Eglise!

Le dire n'est rien, le voir et l'entendre est peu : il faut le ressentir. C'est en de pareils moments qu'on cède à l'émotion, à l'enthousiasme d'un peuple, que l'on comprend combien il serait beau et salutaire de n'avoir tous qu'un cœur et qu'une âme, qu'un seul bercail, un seul pasteur.

Telle était sans doute la pensée de l'Evêque, entouré de tout son clergé, lorsque après des prières sublimes il a ouvert ses bras sur la terre et sur les flots, et qu'au nom du Pontife invaincu qui règne au Vatican il a laissé tomber une de ces bénédictions saintes que le Ciel ratifia toujours. La foule était à genoux sur la pierre, tous les fronts se sont inclinés et un silence profond a enveloppé la montagne, comme si chacun eût voulu entendre le souffle de Dieu passer.

La bénédiction papale avait été précédée de l'invocation : Secours des chrétiens... que le pape Pie V ajouta aux litanies de la Sainte Vierge lors de la bataille de Lépante. — Et certes, les temps ne peuvent être mieux choisis pour répéter ces historiques prières! — Elle a été suivie du chant du *Magnificat*, cette ode sublime, et de celui d'autres hymnes sacrées, mélodies pénétrantes, échos, dit-on, de l'antique musique grecque, qui avaient le privilége de faire pleurer Mozart. Puis, d'une voix distincte et puissante, Monseigneur a consacré à Notre-Dame de la Garde de Marseille son diocèse, la patrie. On l'écoutait si religieusement, que très-loin, sur la colline, on l'a entendu ; et le peuple entier s'est joint à lui par un *ainsi soit-il* que je puis appeler formidable.

La bénédiction du saint Sacrement a suivi. Le bourdon

jetait dans les airs ses graves et puissantes modulations, auxquelles répondaient, d'après le vœu de l'Evêque, les cloches de la ville et de la banlieue. Les tambours ont battu aux champs et des salves ont été tirées.

Les chants ont ensuite recommencé. Les pèlerins allaient se retirer quand Monseigneur s'est de nouveau avancé pour donner la bénédiction pastorale. On s'est subitement arrêté et agenouillé. Quand on s'est relevé, l'émotion ne s'est plus contenue. A cent reprises différentes, les mouchoirs, les chapeaux ont été agitées aux cris de : Vive Marie ! Vive Pie IX ! Vive Monseigneur !... Ces démonstrations, aussi vives que sincères, ont duré longtemps. L'Evêque ému les contemplait du haut de l'estrade, devant l'autel. Il méritait bien cette récompense ! A ce moment, le soleil tombait à l'occident, derrière les montagnes. Il jetait ses rayons d'or sur le ciel, la mer et la colline, et sur la foule qui chantait. Le croissant de la lune dont le symbolisme chrétien fait le piédestal de Marie, se dessinait en même temps dans l'espace et la première étoile commençait à briller : tout cela du même côté du ciel. Il est difficile de jouir souvent d'un tel spectacle où le déclin brillant d'un beau jour s'ajoute avec tant d'harmonie à l'heureux accomplissement d'une solennité sainte.

Le crépuscule durait encore que des milliers de cierges se sont éclairés de toutes parts. A mesure que la nuit augmentait, leurs clartés, devenues plus vives, formaient sur la montagne de longs méandres enflammés. Un feu allumé près de la grande croix par les ouvriers des cercles catholiques projetait sur les rochers ses lueurs joyeuses. Ce n'a pas été le moment le moins poétique et le moins ému de cette touchante fête.

C'est à ces lueurs que le défilé a eu lieu. Tous allaient confondus et sans désordre, les uns chantant, les autres priant : l'ouvrier et le bourgeois, le jeune homme et le vieillard, le prêtre et le laïque, la veuve au long voile et la jeune fille souriante ; ils disaient tous le même refrain. J'ai vu dans cette foule, à la clarté des torches, de ces virginales figures chastement animées, de ces mâles visages sérieusement joyeux, tels qu'en ont idéalisé sur leurs plus belles toiles les

pinceaux religieux des grands maîtres. J'ai vu aussi des larmes furtives ; l'émotion les faisait monter sans doute du cœur aux yeux ; peut-être prenaient-elles leur source dans d'heureux ou de tristes souvenirs, peut-être aussi dans le regret que tous ne fussent pas à cette fête incomprise d'un si grand nombre, ou dans la pensée que si souvent le monde rend, hélas ! tant de haine à qui lui offre tant d'amour.

La foule s'est ainsi écoulée. Le boulevard Gazzino, par où elle descendait en plus grand nombre, ressemblait à un fleuve de feu dont les flots feraient entendre d'harmonieux murmures. Mais dès qu'on arrivait au cours Pierre-Puget les chants s'arrêtaient et les cierges s'éteignaient comme par enchantement ; et la foule toujours pieuse, mais désormais muette, se dispersait dans la ville. La sainte colline est redevenue peu à peu solitaire.

La nuit allait être complète. La gigantesque statue de la Vierge qui surmonte la chapelle se perdait dans le sombre azur de la nuit et semblait disparaître dans le ciel. Pas un souffle dans l'air, pas un cri dans ces lieux où venaient de passer tant de milliers d'hommes, et au firmament, les étoiles scintillantes d'où la paix semblait descendre sur la terre.

J'ai entendu évaluer à près de cent mille le nombre des pèlerins.

Voilà un simple récit de leur saint voyage. Bossuet a dit que la louange languit auprès des grands noms. Il en est de même pour les grandes choses. Toute autre réflexion est superflue.

EUMENIS.

MAISON DE TOURS.

RAPPORT PRÉSENTÉ PAR LE R. P. DE L'HERMITE AUX MEMBRES DE L'UNION CATHOLIQUE, SUR L'ŒUVRE MILITAIRE.

Monsieur le Président,
Messieurs de l'Union catholique,

Au moment où la loi sur l'aumônerie militaire, votée le 20 mai 1874 par l'Assemblée nationale, vient de rece-

voir son exécution, il ne sera pas sans quelque intérêt pour vous d'apprendre par quelles phases a passé jusqu'à ce jour l'œuvre des soldats et quelles sont désormais ses espérances.

Les membres de *l'Union catholique* de la Touraine, dont le zèle a entrepris et mené à bonne fin tant d'œuvres de réorganisation sociale et religieuse parmi nous, ont le droit d'être initiés à l'histoire de nos premiers essais, et nous nous acquittons — tardivement peut-être, mais, à coup sûr, à une heure opportune — d'une dette indéniable, en répondant enfin à leurs bienveillantes questions et en demandant leur fraternelle collaboration.

Ce ne sont pas les Pères Oblats qui ont créé l'œuvre militaire à Tours ; ils l'ont reçue comme un héritage de travail, offert par la Providence en des circonstances douloureuses qui ne permettaient pas le refus.

C'était au mois de septembre 1870 : un aumônier militaire bien connu, M. l'abbé de Beuvron, revenant de Reischoffen et de Sedan, brisé de fatigues et de douleur, attendait à Tours son incorporation dans l'armée de la Loire, alors en formation. Il résolut d'employer encore au salut des âmes de ses chers soldats ces quelques jours d'attente et de repos. Avec l'autorisation et sous la haute protection de Mgr Guibert, l'aumônier du Val-de-Grâce convoqua à une messe de midi, dite à Saint-Martin chaque dimanche, MM. les gardes nationaux de la ville et les militaires de la division territoriale. Des dragons, des mobiles, des gendarmes, des zouaves pontificaux, des volontaires de Cathelineau, des blessés en convalescence furent, avec vous, messieurs, les fondateurs de cette messe. Les réunions, d'abord peu connues et peu suivies, prirent avec le temps un caractère général. Les mères et les épouses furent admises les premiers mois ; pouvions-

nous les refuser? Elles nous amenaient leurs maris et leurs enfants, dont elles ne voulaient se séparer qu'à la limite du champ de bataille. Plus tard, quand la paix fut signée, nous dûmes congédier ces chrétiennes enfin rassurées, et nous faire pardonner la mesure en la motivant sur l'exiguïté de la chapelle, devenue insuffisante. Les femmes se retirèrent en nous recommandant de convertir les hommes, et depuis lors cette messe de midi, suivant la consigne, est exclusivement militaire et réservée aux seuls hommes, soit de l'armée, soit des professions civiles.

M. l'abbé de Beuvron ne séjourna parmi nous que quelques semaines; en partant pour reprendre sa place au combat, il nous recommanda, au nom de saint Martin, de continuer son œuvre naissante : nous promîmes et nous avons tenu parole.

Ainsi a été instituée l'œuvre de la messe militaire. Elle a subi les vicissitudes du temps et de l'épreuve. Agonisante comme la patrie pendant l'occupation prussienne, elle a survécu à nos malheurs et retrouvé sa vie et sa place modeste dans le vaste programme de la réorganisation sociale commencée en France par les catholiques.

MM. les officiers généraux et des officiers de tous grades ont encouragé souvent cette messe de leur présence et toujours de leur sympathie.

Rien d'officiel jusqu'à ce jour, mais une très-grande bienveillance, avec la liberté entière pour les soldats qui ont appris à connaître le chemin de Saint-Martin, sans avoir à redouter à leur retour dans la caserne les lazzis des camarades. Ces braves enfants sont bien édifiants. A les voir prier à Saint-Martin, chanter et écouter la petite instruction de dix minutes qui suit la messe, on sent que tout ce qui tient à la foi de leur enfance les émeut, et que,

pour faire du bien aux soldats, il suffit de se mêler à leurs rangs, et de faire appel à la foi du baptême et aux souvenirs d'une mère.

Tous les ans, pendant la semaine sainte, une petite retraite pascale est prêchée à Saint-Martin; elle n'a obtenu jusqu'à ce jour que des résultats partiels; mais dorénavant nous serons en mesure de donner une impulsion plus grande au mouvement religieux commencé. — Notre regretté général Folloppe nous aidait de son influence et de ses conseils. L'autorité militaire nous a toujours encouragés. M. le général de Cissey, comme général en chef, a voulu nous demander le programme de la semaine sainte et l'approuver dans toutes ses dispositions. Le jour de Pâques, accompagné de M. le général Bastoul, lui aussi plein de bienveillance pour l'œuvre militaire, de plusieurs officiers de tous grades, il assistait en grande tenue à la messe militaire, à la tête d'un millier d'hommes. — La Saint-Maurice est célébrée tous les ans avec solennité : cette année 1874, elle a réuni un grand nombre de soldats de la garnison et a été présidée par M. le général de Gramont, accompagné de M. le colonel Petiet, du 2e chasseurs. La musique militaire nous est accordée de la meilleure grâce toutes les fois que nous en faisons la demande.

Si nous nous occupons des vivants, nous n'oublions pas non plus les morts; et à l'anniversaire des grandes batailles sous Metz, un service solennel fut célébré au mois d'août 1873, à la demande de M. le général de Cissey : tous les officiers étaient convoqués; les soldats étaient là avec leurs chefs; et Mgr Fruchaud assistait à l'office et porta la parole devant cet imposant auditoire. Notre regretté Archevêque aimait notre œuvre, et nous l'avons vu présider la messe militaire, un simple dimanche, pour la recommander à la foi des soldats et au zèle des hommes

dont la présence est d'un si bel exemple sur notre population militaire.

Une seconde œuvre, complémentaire de celle de la messe, a été entreprise pour le bien spirituel de la garnison : c'est celle du cercle militaire. — Ici il convient d'être modeste et de n'appeler l'attention de *l'Union catholique* que pour provoquer son concours. Le cercle militaire fut fondé, il y a deux ans, par le P. Joseph, missionnaire apostolique, aujourd'hui recteur de l'église Saint-Joseph des Eaux-Vives à Genève. Ce fut à l'Œuvre de la jeunesse que se tinrent les réunions du premier hiver. M. l'abbé Debeaux nous ouvrit ses salles, accueillit nos soldats comme les frères de ses jeunes gens, et passa des uns aux autres avec la même sympathie de cœur et la même ardeur de parole. — M. Mame donna des livres; Mgr de Ségur nous en a envoyé depuis quelques-uns par l'œuvre de Saint-François de Sales; nous achetâmes quelques jeux; de temps en temps nous tirions des loteries pour récompenser ceux qui avaient le plus de jetons de présence, et nous avons continué; le cercle était fréquenté par plus de cent soldats, et même par des sous-officiers : l'hiver nous avait réunis; l'hiver nous dispersa.

Le P. Joseph disparut d'au milieu de nous après un court séjour, demandant aux Pères Oblats de partager encore le manteau de saint Martin pour abriter son œuvre orpheline. Il était difficile en effet de séparer l'œuvre du cercle de celle de la messe. Mais il fallait un local. L'œuvre des ouvriers venait s'adjoindre à celle de la jeunesse chez M. l'abbé Debeaux; nous ne pouvions discrètement demander la prolongation d'une hospitalité si généreusement offerte, mais si gênante pour les autres; et puis il fallait bien que les œuvres fussent distinctes.

Nous nous adressâmes aux bons Frères des écoles chrétiennes de la Riche. Le Frère est l'instituteur du

soldat en temps de paix, son brancardier en temps de guerre, son ami en tout temps. Le frère Rufus nous ouvrit ses classes, à partir de cinq heures, après le départ des enfants, et pendant six mois notre petit cercle subsista ainsi sans bruit et sans grands progrès. Nous étions aidés par les bons Frères et par des surveillants laïques sortis de vos rangs, messieurs; mais à tout prix il fallait un local définitif. — Enfin, la maison de la rue Descartes, n° 2, devint libre par le départ des chapelains transférés à la place Saint-Venant, et ce fut alors que Mgr Fruchaud, de regrettée mémoire, avec cette bonté que nous lui avons tous connue, voulut bien concéder gratuitement pour le cercle militaire le rez-de-chaussée de la maison abandonnée, laquelle appartient à l'œuvre de Saint-Martin. Il a fallu faire des installations nouvelles, agrandir des salles, acheter des billards, des jeux en plus grand nombre, se meubler un peu d'un matériel indispensable. Tout cet ensemble de dépenses, depuis deux ans, a coûté environ 3 000 francs : je vous fais grâce des détails. La Providence nous a aidés; de bonnes âmes nous ont aidés, et je respecte leurs intentions en ne trahissant pas le secret de leur charité et en ne disant leurs noms qu'à Dieu seul.

Le cercle militaire est très-suivi; trois cents soldats environ y viennent à tour de rôle et en savent le chemin; mais l'entretien du matériel sera chose coûteuse, et le local, malgré les dispositions prises, est encore insuffisant. Les messieurs de la commission de Saint-Martin nous ont aidés et nous aideront encore. La proximité de la chapelle, où chaque soir la prière est dite en commun, compense l'inconvénient de l'exiguïté du local, et voilà pourquoi, bien que tout soit encore fort peu commode et très-misérable, nous nous en contentons, en attendant les améliorations de l'œuvre dans l'avenir.

Voilà où nous en sommes, messieurs. Ce ne sont encore que des essais; Dieu les a bénis : mais il ne faut pas se faire illusion; c'est bien peu de chose, et, même quand nous voyons Saint-Martin envahi par ces chers soldats, nous savons très-bien que ce personnel si fidèle ne représente que l'infime minorité, et que, pour une garnison qui dépasse deux mille hommes, le bien est loin d'être fait dans une large mesure. — N'importe : ne sauverions-nous que quelques âmes en abritant chaque soir quelques soldats pour les arracher aux dangers multiples de la rue, nous serions heureux. Vous nous aiderez, messieurs. Le zèle sacerdotal a besoin aujourd'hui du zèle laïque pour auxiliaire. Ce sera un bonheur pour nos soldats de recevoir de temps en temps la visite de chrétiens tels que vous; vous pouvez leur parler de leurs familles, leur raconter des histoires — le soldat les aime — avec ce sel gaulois qui déride et qui va moins bien aux lèvres du prêtre. Enfin, messieurs, si vous adoptez cette œuvre pour l'inscrire sur le catalogue de tant d'autres que vous avez déjà créées, ce sera un titre de plus aux bénédictions de l'Eglise et à la reconnaissance de la patrie.

Agréez, messieurs, l'hommage de mon religieux et dévoué respect en Notre-Seigneur et Marie Immaculée.

M. DE L'HERMITE, O. M. I,
Aumônier titulaire de la garnison.

Tours, le 18 décembre 1874.

MAISON DE LIMOGES.

COMPTE RENDU DU R. P. DELPEUCH, SUPÉRIEUR.

Limoges, le 6 janvier 1875.

MON TRÈS-RÉVÉREND ET BIEN AIMÉ PÈRE,

Il y a aujourd'hui un an, j'arrivais à Limoges, où

l'obéissance m'envoyait. Je vous dois le compte rendu de ma direction et de nos travaux. Je vais m'acquitter de ce devoir avec autant de simplicité que de bonheur.

Grâce à l'habileté du R. P. Rey, notre provincial, je n'ai point trouvé toutes les difficultés que nous avions redoutées. Deux obstacles à la vie régulière avaient été levés : la charge de faire l'*intérim* dans les paroisses vacantes et celle de donner l'hospitalité aux divers prédicateurs des stations de la cathédrale. Ces deux obstacles ont été levés sans aucun froissement, et le R. P. Rey est demeuré le grand ami de l'administration diocésaine. Par là cependant notre maison rentre dans l'état normal et nous nous livrons sans entraves aux missions et autres œuvres conformes à l'esprit de notre Fondateur.

Ces œuvres ont été nombreuses pendant le cours de l'année 1874. Du reste, vous le savez, mon très-révérend et bien-aimé Père, le vaste diocèse de Limoges offre un champ magnifique au zèle du vrai Missionnaire. Beaucoup de nos travaux ne seraient désavoués ni par Martial et les Apôtres primitifs ni par les vicaires apostoliques de nos jours. Je crois même que si notre Limousin était regardé comme un second noviciat pour nos Pères envoyés de l'étranger, on risquerait fort de ne pas trouver en tous la fidélité et la persévérance.

Nous avons à évangéliser des contrées qui diffèrent essentiellement entre elles, autant par la nature du climat que par les mœurs et le caractère des habitants. Les montagnes de la Haute-Vienne, voisines de celles de la Corrèze, et celles de la Creuse, voisines des pics hardis du Puy-de-Dôme, sont inaccessibles pendant l'hiver. Et cependant, afin d'obéir aux sages prescriptions de nos saintes règles, il faut que le Missionnaire visite tous les

hameaux à travers les neiges amoncelées par les vents, et les difficultés de tous genres créées par les ravins, les précipices et les torrents. Ces fatigues de la journée exigeraient quelques douceurs au presbytère : dédommagement qui ne nous est pas souvent donné. Il faut cependant chanter nos cantiques de missions, prêcher et confesser tous les soirs jusque bien avant dans la nuit. Et nous sommes heureux dans ces montagnes, parce que la foi habite ces hautes cimes et ces vallées profondes, parce que la foi régit et gouverne ces populations un peu primitives.

Il n'en est pas ainsi des autres parties du diocèse. Si elles n'opposent pas les mêmes obstacles physiques, combien il s'en faut qu'elles donnent les mêmes consolations au cœur du religieux !

La Creuse, autrefois si bonne et si chrétienne, est aujourd'hui gangrenée par l'Internationale : triste résultat de l'émigration qui jette chaque année par milliers les maçons dans les rues de Paris. L'arrondissement de Guéret se fait surtout remarquer par son impiété systématique et raisonneuse. Nos Pères rencontrent souvent, dans ces parages, des populations aussi éloignées de Dieu que le sont les populations infortunées des environs de la capitale. Il faut une grande force de caractère et une vertu de saint pour y prêcher des missions et pour persévérer avec zèle et jusqu'à la fin dans les œuvres.

Les environs de Limoges opposent aussi une force d'inertie déplorable contre laquelle les efforts du Missionnaire vont souvent se briser en vain. Je ne crois pas qu'il y ait de l'impiété systématique, sauf dans les cantons qui touchent à l'arrondissement de Guéret. On croirait même, en voyant certaines superstitions, que cette contrée est religieuse. Elle l'est peut-être, mais à sa façon, et non à celle de Dieu : la profanation du dimanche

en fait foi. Gens apathiques et routiniers, ils ne veulent pas sortir de l'ornière : l'habitude est leur loi suprême ; les condamner à marcher trop vite, c'est changer toutes leurs idées, toute leur vie [1].

Le reste du diocèse est un mélange de bien et de mal qui ressemble à tous les autres diocèses. Les villes ont surtout ce caractère. Je n'ai donc point à dire le genre de travaux que nous y accomplissons.

Tel est le champ que nous avons à cultiver, souvent même à défricher. Tel est aussi le champ de bataille où vous pouvez, mon très-révérend Père, envoyer vos plus vaillants. Il faut en effet cultiver des âmes dans lesquelles la semence de la grâce pénètre difficilement, éclairer des régions qui vivent loin de la lumière divine, et combattre bien des préjugés et bien des passions. Sainteté, science et valeur : tout serait nécessaire dans notre mission.

Cette année nous avons prêché huit missions proprement dites. Toutes n'ont pas obtenu le succès désiré, mais toutes ont fait du bien et plusieurs ont été couronnées par un résultat consolant. Une station quadragésimale a été aussi transformée en mission par l'un de nous ; plusieurs retraites paroissiales ont également pris les mêmes proportions. En somme, nous avons fait cinquante-quatre œuvres plus ou moins importantes, presque toutes dans l'immense diocèse de Limoges. C'est-à-dire que le succès est relatif dans ces travaux : parfois la conversion de dix hommes tient du prodige, d'autres fois au contraire il faut confesser la paroisse à peu près entière pour avoir atteint son but. Le R. P. Ramadier surtout a opéré du bien dans les missions réputées les

[1] Je me crois autorisé à faire le procès des Limousins, parce que, fils de la même province, je ne puis être soupçonné de ne pas les aimer.

plus ingrates. Je suis heureux de lui rendre ce témoignage et de le remercier de son dévouement.

Nous avons dû refuser l'Avent de la cathédrale, appeler un Père de la maison de Tours pour une œuvre dans la Corrèze et refuser plusieurs retraites: *messis quidem multa, operarii autem pauci.*

Il est d'autres travaux plus obscurs, mais non moins apostoliques : ce sont ceux qui sont faits dans la maison. Ils méritent assurément une mention spéciale dans ce compte rendu.

A la tête de nos œuvres *sédentaires* est le cercle catholique des militaires. Sous la direction du R. P. Bouniol, cette œuvre a pris un développement justement admiré. Que de jeunes gens y conservent les vertus de la famille ! que d'autres y apprennent à connaître et à aimer Dieu ! Une retraite leur a été prêchée pendant la semaine sainte, et le saint jour de Pâques réunissait à la table de communion la grande majorité du cercle. Beaucoup, du reste, reçoivent les sacrements aux principales fêtes de l'année, et une quinzaine ont eu le bonheur de faire leur première communion et de recevoir la confirmation.

Des constructions relativement importantes avaient été faites, s'élevant à une dépense de plus de 10000 francs. C'était avant mon arrivée, mais la dette était encore considérable. Le R. P. Bouniol, tout en fournissant largement ce qui est nécessaire à l'entretien d'un cercle fréquenté par environ 400 soldats, a payé cependant 8 000 francs sur la dette contractée.

Mgr l'Évêque vient de nommer aumônier titulaire de la garnison celui-là même qui se dévouait avec tant d'intelligence à la sanctification de l'armée. Déjà la première messe officielle a été célébrée sous la présidence de Sa Grandeur, qui a bien voulu installer elle-

même le Père. Depuis lors, les enfants de troupe viennent deux fois par semaine dans notre chapelle, soit pour le catéchisme de première communion, soit pour celui de persévérance. C'est une nouvelle phase du même dévouement à déployer, mais avec une autorité plus grande et des conditions de succès plus heureuses.

Notre communauté s'occupe aussi d'une œuvre de sanctification pour les servantes : association peu nombreuse, qui a besoin de quelques éléments de vie.

Enfin, l'archiconfrérie de Notre-Dame de la Salette réunit tout les samedis et pendant la retraite de septembre tout le monde de la piété appartenant à toutes les paroisses de la ville de saint Martial.

Il est une autre œuvre qui commence, mon très-révérend et bien-aimé Père, c'est une association des jeunes gens des premières familles de la ville. Elle commence à peine, mais avec une belle apparence d'avenir. C'est aussi dans l'avenir que je vous en parlerai. Il ne me reste plus qu'à demander votre paternelle bénédiction pour nous et nos œuvres, et à vous offrir, mon très-révérend et bien-aimé Père, l'hommage du respect profond et de l'attachement filial du dernier de vos enfants.

L. Delpeuch, o. m. i.

MAISON DE TALENCE.

COMPTE RENDU DU R. P. MARCHAL, SUPÉRIEUR.

Talence, le 7 février 1875.

Mon très-révérend et bien cher Père,

Le compte rendu des travaux de la maison de Talence, que j'ai l'honneur de vous envoyer, peut se résumer dans

ces mots que le R. P. Provincial a écrits dans un de ses actes de visite; vrais en 1869, ils le sont encore aujourd'hui : « La maison de Talence est une maison de missions importante, il faudrait lui conserver ce caractère ; le *Codex historicus* constate qu'il y a une constante activité à ce point de vue. » Cette opinion est confirmée par ces autres paroles consignées dans les registres par le R. P. Soullier visiteur, en octobre dernier : « A l'extérieur la maison est bien posée, l'administration ecclésiastique lui accorde toutes ses sympathies. Ces sympathies sont confirmées par l'infatigable activité de nos Pères qui ne cessent pas de sillonner dans tous les sens le vaste diocèse de Bordeaux. Au nombre considérable des missions qui sont demandées chaque année, on peut voir en quelle estime le clergé tient les Missionnaires de Talence. Ceci est une première récompense et un encouragement. C'est aussi une puissante excitation à ne pas déchoir du rang, qu'avec l'aide de Dieu, nous avons pu conquérir au milieu de tant d'autres corporations dont le diocèse est doté. » Ces paroles bienveillantes de notre vénéré premier assistant général ne sont que l'écho des témoignages d'affection et d'estime qu'il nous a donnés et dont nous lui sommes très-reconnaissants.

Les missions ont commencé vers le milieu du mois d'octobre. Pompignac, paroisse de 500 habitants, a répondu avec docilité à l'appel du P. Bosc. Les confirmants se sont distingués par leur assiduité et leur bonne tenue; les exercices ont toujours été bien suivis, malgré le mauvais temps; le mouvement de retour vers Dieu eût été plus général si un personnage dont l'influence est grande parmi les hommes, eût donné l'exemple. En somme, les résultats ont été consolants. La mission de Cabanac a été donnée en même temps; cette paroisse, avec Villagrinns, son annexe, a 850 habitants, et se trouve à

l'entrée des landes. Les jeunes gens et les hommes, préoccupés par la chasse aux palombes qui passent en grand nombre à cette époque, ont tardé quelque temps à se rendre aux exercices. La santé altérée du P. Duclos ne lui a pas permis de déployer toutes les ressources de son zèle. Malgré cela, les effets de la mission ont été sensibles, le bien s'est fait ; le Père a pu arriver jusqu'au terme sans éprouver de crise, et il a paru très-content des résultats. A son retour à Talence, il a été appelé à Limoges pour diriger les œuvres de la chapelle.

Près de là, le Père supérieur et le P. Faugle prêchaient la mission de Labrède, paroisse de 1500 habitants ; pendant tout le mois la population s'est rendue aux exercices du soir et un grand nombre de personnes à ceux du matin. Les Missionnaires ont été heureux de constater la politesse des habitants, leur respect pour le prêtre et leur fidélité à se rendre aux offices, ce qui contraste avec la légèreté et l'indifférence des populations environnantes. Ces bonnes habitudes sont dues sans doute au zèle des prêtres qui ont desservi la paroisse, mais aussi à l'influence qu'exerce la noble et chrétienne famille de Montesquieu. Presque toutes les femmes, les jeunes gens et un grand nombre d'hommes ont rempli leur devoir.

Quelques jours avant la Toussaint, le P. Coste et le P. Bermès ont prêché la retraite du refuge de Nazareth ; très-consolant a été leur ministère dans cette œuvre dirigée avec tant de zèle par les religieuses de Marie-Joseph. Vers la même époque, le P. Jeanmaire laissait ses paroissiens de Talence pendant quelques semaines pour aller évangéliser la paroisse d'Aydoilles, au diocèse de Saint-Dié. Après quinze jours de prédication, il a attiré à la sainte table toutes les femmes, moins deux ou trois, et la grande majorité des hommes. Ce voyage lui a procuré

le plaisir de revoir les chères et chrétiennes populations des Vosges, et l'insigne bonheur de présider les noces d'or de ses bons et vénérés parents.

Dès le jour même de la Toussaint, le P. Coste partait pour Cubzac, paroisse de 900 habitants. La mission devait se ressentir du bon effet de celle donnée l'an passé à Saint-André par le même Père. Elle a été bénie de Dieu ; presque toutes les femmes et la grande majorité des hommes se sont rendus à l'appel de la grâce. Mgr le coadjuteur, qui est venu donner la confirmation, a eu, entre autres consolations, celle de voir à la sainte table tout le conseil municipal, deux membres exceptés.

Pendant ce temps les PP. Busson, Bermès et Bories faisaient le service de la paroisse.

Pendant l'Avent le P. Bermès a prêché les dominicales à Talence et le P. Coste les dominicales à Saint-Bruno de Bordeaux. Cette dernière œuvre, dans la paroisse du Cimetière, s'est ressentie un peu des tristesses du voisinage ; quelques fleurs se sont épanouies pendant cet avent à l'occasion d'une retraite de six jours prêchée aux congréganistes de la paroisse dans la chapelle des sœurs de l'Immaculée-Conception. Le même Père a encore prêché la retraite du pensionnat des Dames de Saint-Clément, une autre petite retraite aux sœurs de Marie-Joseph de Nazareth, quelques instructions aux sœurs de l'Immaculée-Conception à Bourg et plusieurs sermons à Pondaurat à l'occasion de l'érection d'une statue de la sainte Vierge.

A la même époque le P. Bosc a prêché la mission de Créon, le P. Faugle celle de Saint-Genès et le Père Supérieur celle du Tourne.

Créon est un chef-lieu de canton qui compte 1050 habitants. C'est une petite ville peu religieuse; généralement

les offices sont peu suivis, les hommes ne vont presque pas à l'Église. Peu à peu la liste des confirmants s'est remplie, l'auditoire s'est formé et bientôt l'église s'est trouvée trop petite. Malgré la complète abstention de l'autorité civile, des préparatifs considérables ont été faits pour recevoir Mgr DE LA BOUILLERIE; Sa Grandeur a témoigné une pleine satisfaction de la bonne tenue des fidèles et du nombre des communions.

La petite paroisse de Saint-Genès-de-Castillan, avec son annexe Sainte-Colombe, s'est enflammée d'un beau zèle pour les exercices de la mission. La rivalité entre ces deux communes pour le bien a imposé au Missionnaire un double travail, mais la fatigue a été amplement compensée par les bonnes dispositions de toute la population et par les nombreux retours. De si beaux commencements faisaient présager une belle et triomphante clôture. Cette consolation ne fut pas donnée : le temps était mauvais et froid, MM. les grands vicaires firent une obligation à Mgr le cardinal, déjà un peu souffrant, de ne pas s'exposer aux dangers d'un long voyage. Cruelle fut la déception du curé et du Missionnaire qui se faisaient une fête de présenter à la confirmation non-seulement les jeunes gens et les jeunes filles, mais encore un grand nombre d'hommes et de femmes de tout âge; plus grande encore fut celle de la population; il fut difficile de lui faire comprendre les justes raisons qui retenaient Son Éminence à Bordeaux.

Le Tourne est une paroisse d'environ 900 habitants. La difficulté d'arriver à l'église, située sur une côte dominant la Garonne, et les brouillards, froids et intenses, semblaient devoir empêcher les gens de venir aux exercices ; il y eut au contraire un élan très-marqué parmi les paroissiens et les populations voisines. Toutes les femmes, moins deux, et un grand nombre d'hommes eu-

rent le bonheur de s'approcher de la sainte table. La réception de Mgr le coadjuteur a été des plus splendides. Un vrai monument élevé à l'entrée du bourg, des arcs de triomphe et des guirlandes espacés dans toute la longueur de la route, toutes les maisons illuminées, les abords de l'église ornés de pavillons et de lanternes vénitiennes aux couleurs variées, la foule qui acclamait Monseigneur et le portait pour ainsi dire en triomphe, rendaient cette entrée magnifique. La soirée au presbytère et la fête de la confirmation le lendemain répondirent à l'éclat de la réception.

A peine étions-nous de retour à Talence que nous dûmes repartir pour la mission du mois de janvier. Depuis longtemps Mgr le cardinal désirait faire donner des missions dans tout le canton de Targon ; la plupart des paroisses n'avaient pas eu la confirmation depuis dix, douze et même quatorze ans ; il fit demander au supérieur de Talence si nous ne pourrions pas lui fournir des Missionnaires en nombre suffisant. Avec l'approbation du R. P. Provincial et comptant sur le concours des maisons de Limoges et d'Arcachon, le Supérieur s'empressa d'accepter cette offre. Mais, les Pères de Limoges étant tous occupés, nous dûmes nous borner à cinq paroisses, qui sont : Targon, chef-lieu de canton, 1150 habitants ; Soulignac, 500 ; Ladaux, 600 ; Frontenac, 1050 ; et Lugasson, 520.

Le 3 janvier, les Pères Supérieurs, Bosc et Faugle de Talence, le P. Gillet d'Arcachon et le P. Pays de Pontmain, s'acheminaient sur le nouveau chemin de fer de Bordeaux à la Sauve. Les fatigues des missions précédentes, l'époque peu propice pour une mission, le manque de confiance de MM. les curés dans l'opportunité de cette mission générale : tout cela était une cause de grandes difficultés.

A la Sauve nous ne trouvâmes qu'une mauvaise voiture, nous y étions si serrés, qu'il nous était impossible de faire le moindre mouvement; un vent froid et humide la traversait et nous glaçait. En traversant les petits villages, les champs de blé, les vignes et les bois, nous pouvions nous croire dans les missions étrangères; nous nous rappelions ce qu'on nous avait dit, que la Bénauge était le pays sauvage de la Gironde, où, il y vingt ans, on ne pouvait pénétrer qu'à pied ou avec des charrettes à bœufs. Tout s'annonçait donc tristement. Arrivés à Targon, nous prîmes des directions différentes, plusieurs des Pères durent, en quittant la route, marcher par de mauvais chemins et porter leurs sacs l'espace de plusieurs kilomètres. Ce n'était encore que le commencement de nos mésaventures.

Dès notre arrivée nous nous aperçûmes que le canton presque tout entier était dans une grande effervescence ; les gens raisonnables trouvaient que l'époque était mal choisie; c'était le carnaval, qui dure dans ces pays du nouvel an au carême. Les gens mal disposés se montraient ouvertement hostiles, la jeunesse surtout était montée ; *On veut donc nous faire faire le carême en carnaval. Eh bien, nous ferons le carnaval en carême,* disaient-ils. Ce qui avait surtout excité le mécontentement, c'est que Son Éminence, dans le but de prendre le plus possible au démon, avait encore dans son mandement prolongé de huit jours la clôture de la mission, ce qui portait sa durée à cinq semaines et quelques jours. Les Missionnaires vinrent avec MM. leurs curés se concerter avec le doyen et le Supérieur; celui-ci fut chargé d'aller à Bordeaux afin d'obtenir que la mission fût remise à l'époque primitivement fixée, ce qui fut fait ; avis en fut donné à tout le canton, et l'on se remit à l'œuvre avec zèle et courage.

Le P. Pays à Ladaux eut bien de la peine à former son auditoire et à faire cesser les bals. Cependant, à force de prudence, de zèle et de patience, il parvint à gagner la majeure partie des habitants de Ladaux et de l'annexe Cantois. La cérémonie de la confirmation fut très-touchante ; beaucoup de femmes, les jeunes filles, la plupart des jeunes gens et quelques hommes participèrent à la communion.

A Frontenac, le P. Bosc eut à lutter contre l'esprit léger de la jeunesse, l'indifférence et la rudesse de la population, l'hostilité de trois maires et de trois adjoints avec tout leur parti ; son zèle et son ardeur vinrent à bout de tous ces obstacles : il fit la visite des trois communes à cheval et souvent par des chemins impossibles, prêcha dans les quatre églises et eut le bonheur de voir tous les jeunes gens, toutes les filles et un grand nombre d'autres personnes s'approcher de la sainte table.

Le P. Faugle n'eut pas moins à souffrir à Lugasson. Dès le matin du dimanche il alla faire l'ouverture de la mission à Courpiac, annexe éloignée du presbytère de 3 kilomètres. L'après-midi, les jeunes gens, drapeau en tête, et au son du tambour, se mirent à parcourir toute la commune, et vinrent stationner sur la place auprès de l'église au moment même où le Père était en chaire. On dit que le maire n'était pas étranger à cette démonstration. Le soir on entendait au loin la musique du bal ; le Père ne se découragea pas, il se mit à faire la retraite des enfants, les instructions dans les deux églises et la visite dans toute la paroisse. C'était trop pour sa faible santé ; à la fin de la semaine, il fut obligé de quitter la mission et de revenir à Talence.

Le P. Gillet fut plus heureux à Soulignac. La population n'était qu'indifférente ; comme il ne pouvait pas prêcher beaucoup, son curé, qui avait autrefois fait

des missions, le seconda, et les résultats furent satisfaisants.

Le Père Supérieur à Targon trouva un bon vieux curé qui lui remit entièrement la direction et le soin de la paroisse, une bourgeoisie qui lui témoigna la plus vive sympathie, une autorité prête à donner son concours en tout, et toute la population assidue aux exercices du soir, et même à ceux du matin. Il n'y avait que quatre hommes qui faisaient leurs pâques, Presque toutes les femmes, toutes les filles, tous les jeunes gens et une cinquantaine d'hommes firent la sainte communion.

Mgr DE LA BOUILLERIE, dans cette tournée pastorale, a témoigné généralement sa satisfaction pour l'attitude empressée et convenable des populations ; il a félicité vivement les Missionnaires Oblats de leur zèle et du succès qu'ils avaient obtenu dans des circonstances si peu favorables, et a tancé vertement les maires qui s'étaient montrés indifférents ou hostiles.

La Bénauge, qui nous a coûté tant de sueurs, et qui a offert tant d'obstacles à notre apostolat, restera longtemps gravée dans notre mémoire.

Vers le même temps, le P. COSTE prêchait à Espiens, paroisse du Lot-et-Garonne. Il ne devait d'abord donner qu'une retraite aux hommes ; mais bientôt cette œuvre prit les proportions d'une grande mission, le Missionnaire dut prolonger son séjour ; ses fatigues furent bien récompensées par les consolations qu'il eut en voyant presque toutes les femmes et la grande majorité des hommes répondre à son appel.

De là il se rendit à Libourne pour prêcher la retraite aux filles du Refuge.

A la fin du mois le P. BERMÈS a prêché la retraite des sœurs de Martillac, et le P. FAUGLE, remis de ses fatigues, celle du noviciat des Frères à Talence.

Dans l'intervalle des quinze jours qui nous séparaient du carême, nous avons fait notre retraite annuelle. Elle a été prêchée par le R. P. Rey, provincial. Des Pères de Bordeaux et d'Arcachon l'ont suivie avec la communauté de Talence ; la rénovation des vœux et les agapes fraternelles l'ont dignement clôturée le 17 février, veille du jour des Cendres.

Le samedi suivant nous repartions, le P. Bosc pour Hosteins, le Père Supérieur et le P. Faugle pour Salles, dans le canton de Bélin, paroisses enfoncées dans d'immenses forêts de pins. Dans ce quartier des Landes, le peuple est généralement ignorant et corrompu ; il mène une vie si misérable ; il est presque toujours dans les bois, un grand nombre d'enfants sont occupés dès le bas âge à garder les troupeaux, ils ne vont pas à l'église et ne font pas leur première communion en temps voulu. Le dimanche on vient en foule au bourg, les uns pour assister aux offices, le plus grand nombre des hommes pour leurs affaires et leurs plaisirs. Cependant ces gens conservent quelques habitudes de religion, ont du respect pour le prêtre et montrent un caractère assez docile et doux. Salles, en tant que commune, a 4 050 habitants ; comme paroisse, il n'en a que 3500 ; l'étendue de son territoire est de plus de 25 kilomètres, d'une extrémité à l'autre ; ses hameaux sont nombreux, quelques-uns très-éloignés, nous les avons tous visités maison par maison ; malgré cette distance, les gens sont venus et, dès la première semaine, l'immense église était remplie. Nous avions toujonrs aux exercices communs un auditoire fort convenable ; aux exercices extraordinaires, 15, 16 et 1800 personnes, une fois il y en a eu plus de 2000. Cette foule énorme se plaçait en silence, les hommes d'un côté, les femmes de l'autre, prenait part au chant, et écoutait les instructions avec une religieuse attention ; à la fin des

exercices les gens ne pouvaient se décider à partir. La mission a duré tout le carême, avec le même élan et le même respect. 1350 personnes ont fait la communion; dans ce nombre nous avons compté 420 hommes ou jeunes gens.

La paroisse d'Hosteins, qui compte 1150 habitants, est à peu près dans les mêmes conditions que la précédente. La mission a fait du bien sans trop d'enthousiasme. Mgr de la Bouillerie est venu la clôturer par la confirmation qu'il a donnée à 160 personnes.

Le P. Coste a prêché le carême à Sainte-Croix de Bordeaux. Pour quelqu'un qui est habitué à prêcher en mission tous les jours, souvent deux fois par jour, c'était peu de deux fois et le dimanche par semaine ; aussi l'infatigable Missionnaire voulut-il bien accepter de prêcher deux instructions par semaine dans la chapelle des sœurs de l'Espérance et dans celle des sœurs de Saint-Pierre, une petite retraite préparatoire à la fête de saint Joseph aux sœurs du Refuge, et quelques autres sermons en divers endroits.

Le P. Bermès a prêché, pendant quatre semaines les dominicales à Talence, et la retraite pascale à Aillas, paroisse de 1450 habitants.

Le matin du dimanche de la Passion, le P. Faugle quittait Salles pour aller, quoique bien fatigué, faire l'ouverture de la mission à Cadaujac, paroisse de 1250 habitants. Il y fut rejoint quelques jours après par le P. Bosc. Les résultats ont été assez satisfaisants; les Missionnaires auraient vu avec plaisir les hommes se rendre plus fidèlement à leur appel. La clôture a eu lieu le dimanche du Bon Pasteur et a été magnifique pour le temps, les cérémonies de l'église et la visite des deux Archevêques.

Du 10 mai au 9 juin les mêmes Pères ont prêché la mission à Plassac, paroisse de 1 200 habitants. Les exer-

cices ont été bien suivis, des résultats réels ont été obtenus, non pas toutefois dans la mesure des désirs des Missionnaires : l'époque des travaux et d'autres raisons en ont été, sans doute, la cause. NN. SS. le cardinal et le coadjuteur sont venus la clôturer et bénir un monument élevé en l'honneur de Notre-Dame de Monthuzet, sur la côte qui domine la Gironde et d'où l'on aperçoit tout le versant du Médoc.

Ici finit la série des grands travaux de missions. Je me contenterai pour le reste de donner la liste des travaux de l'été :

Mois de Marie à Talence matin et soir, à l'église et deux fois par semaine à Saint-Pierre ;

Un triduum et une octave à Arcachon pour la fête de l'anniversaire du couronnement de Notre-Dame ;

Une retraite, de huit jours matin et soir, pour la fête de Notre-Dame des Sept-Douleurs à Talence.

Des retraites de première communion à Cubzac, Salles, Preygnac, Villeneuve, Barsac, le Haillan et Hosteins ;

Les retraites des Orphelins de la colonie agricole de Saint-Joseph de Bordeaux, des Vieillards et des Orphelins de l'hospice de Ligny (Meuse).

Les retraites des Congréganistes de Talence, de Saint-André-de-Cubzac, de Saint-Pierre à Nancy.

Les retraites des Frères des écoles chrétiennes du district de Bayonne, des Sœurs de l'Espérance à Toulouse, des Dames de la Foi et des Sœurs de Sainte-Marie de la Famille à Bordeaux, et des Sœurs de Saint-Charles à Ligny.

Je pense qu'il est inutile de désigner les sermons de circonstance à Bordeaux et dans le diocèse.

En tout : 1 carême, 2 avents, 17 missions, 3 retraites paroissiales, 2 mois de Marie, 18 retraites de congrégations, d'orphelinats ou de première communion, 8 retraites

religieuses, le service d'une paroisse pendant un mois, le service d'une autre paroisse pendant six mois.

La paroisse de Talence et l'aumônerie des Sœurs de Saint-Pierre occupent toujours au moins trois Pères ; le P. Jeanmaire et le P. Busson continuent à exercer leur ministère, moins brillant peut-être que celui des missions, mais bien utile, avec un zèle et une constance remarquables.

Les œuvres se soutiennent et les offices se maintiennent. Cependant on s'aperçoit de plus en plus ici comme ailleurs que le nombre des hommes qui fréquentent l'église diminue ; le voisinage de Bordeaux et l'action incessante d'un homme, radical au possible, y sont pour beaucoup.

Le pèlerinage continue sa marche calme et pieuse. Mgr de la Bouillerie est venu visiter le sanctuaire le 28 mai et a présidé l'office des enfants de Marie de la Réunion et la bénédiction des enfants venus de Bordeaux et des environs ; je n'ai pas besoin de dire qu'il le fit avec une grâce charmante ; nous avons profité de sa visite pour inviter des Pères de toutes les communautés de Bordeaux, fête touchante de famille à laquelle Sa Grandeur s'est associée de la façon la plus aimable. Le même prélat est revenu à Talence le 25 août, pour conférer le sacrement de confirmation aux enfants et visiter les communautés et les écoles.

Deux faits ont été signalés au sujet des pèlerinages : le pèlerinage des ouvriers et des amis chrétiens au mois de mai, et celui des membres de la grande famille du Saint-Sacrement. Ceux-ci, au nombre de plus de cinq cents, sont partis de Bordeaux en procession. L'église a été beaucoup trop petite pour contenir les personnes qu'avait attirées ce spectacle imposant. Une vive allocution de Mgr Martial, grand vicaire, des chants exécutés

avec ardeur et ensemble, une belle et nombreuse communion nous ont tous ravis et édifiés. Mgr le vicaire général et un Père Jésuite, directeur de l'œuvre, ontbien voulu rester avec nous une partie de la journée.

Au mois d'octobre le R. P. Soullier a fait au nom du révérend Supérieur général la visite de la maison.

Mgr Faraud nous a fait l'honneur de nous demander deux fois l'hospitalité. Sa Grandeur nous a intéressés beaucoup en nous entretenant des missions du Nord de l'Amérique ; elle a prêché à l'église, et une quête faite pour les missions a été assez fructueuse.

Veuillez agréer, mon très-cher et révérend Père, l'assurance de mes sentiments bien respectueux et bien affectionnés en Notre-Seigneur et Marie Immaculée.

Marchal, o. m. i.

MAISON D'ANGERS.

COMPTE RENDU DU R. P. FISSE, SUPÉRIEUR.

Angers, le 9 septembre 1874.

Mon révérend et bien cher Père,

On a dit que la maison d'Angers avait eu ses jours de gloire. J'ose espérer qu'ils reparaîtront bientôt. En attendant que ce vœu sincère de mon cœur se réalise, je viens vous communiquer la liste des différents travaux exécutés par nos Pères depuis onze mois, époque du rapport fait par mon prédécesseur.

C'était en novembre 1873. Le R. P. Delpeuch, Supérieur de la maison, prêcha dans l'église Notre-Dame d'Angers les exercices de l'Adoration perpétuelle. Ces cinq sermons attirèrent un auditoire nombreux et sympathique ; ils valurent à l'orateur des éloges bien accentués de la part du clergé.

Pendant ce temps, le R. P. Thevenon prêchait une retraite préparatoire aux mêmes exercices de l'Adoration à Cheffes, paroisse évangélisée, par les RR. PP. Audruger et Duclos, il y a dix ans. Cette mission eut dans le temps un grand retentissement, le bien s'y était effectué sur une grande échelle.

A la même époque, le R. P. Dufour déployait l'activité de son zèle dans la paroisse d'Augrie. Il y eut, nous dit-il, un travail écrasant; mais il obtint des résultats bien consolants. D'Augrie, le vaillant Missionnaire se rendit à Loire, où il prêcha encore l'Adoration perpétuelle, à la demande et au grand contentement de M. le Curé.

De leur côté, les PP. Chatel et Fisse s'étaient dirigés vers Saint-Martin du Bois, et, pendant quatorze jours, ils travaillèrent rudement à convertir ou plutôt à perfectionner les habitants de cette paroisse, une des bonnes du Craonais.

A son retour de Saint-Martin, le P. Chatel se rendit à Baugé, où il prêcha aux Enfants de Marie et au pensionnat de la Providence une retraite de quatre jours. « Charmant petit travail que Dieu a bien voulu bénir. » Ce sont les paroles du prédicateur. De Baugé, le même Père s'achemina vers Saint-Etienne de Chigny, petite paroisse de 365 habitants au diocèse de Tours. Les résultats obtenus, bien qu'incomplets, furent réels; la population entendit la parole de Dieu et fut réchauffée par le zèle du Missionnaire. Un grand honneur fut accordé à cet humble village à la fin des exercices. Mgr Fruchaud, Archevêque de Tours, ne dédaigna pas de venir célébrer, le jour même de saint Etienne, la fête patronale. Sa Grandeur, accompagnée de plusieurs Prêtres de Tours, entre autres du doyen du chapitre métropolitain, officia pontificalement à la grand'messe et aux vêpres, et prononça une homélie sur le martyre de saint Etienne. La population

tout entière, en habits de fête, entourait son Evêque, et les châteaux voisins avaient aussi envoyé leurs habitants à la solennité. En repartant pour Tours, Monseigneur voulut bien présider une procession jusqu'aux limites de la paroisse, et bénir solennellement une croix placée à l'entrée d'un carrefour, point de jonction de plusieurs chemins ruraux. Cette fête du 26 décembre, à elle seule, par son éclat et sa piété, suffit à consoler le zèle de son ardent Missionnaire.

Le 26 novembre, le R. P. Delpeuch, accompagné du P. Thevenon, et huit jours plus tard du P. Dufour, ouvrait la mission de Veru, paroisse de 2400 habitants, et où quatre cents ouvriers travaillent aux carrières et fours à chaux. Ce travail, écrit le R. P. Supérieur, malgré quelques obstacles, venant du défaut d'intelligence de l'œuvre plutôt que de la volonté, a été béni de Dieu et fort fructueux. Dans l'estimation du vicaire, qui a lui-même mis toutes les hosties dans le ciboire, il y a eu environ dix-huit cents communions, sans compter les répétitions. Pour atteindre ce chiffre, il a fallu que les paroisses voisines vinssent en aide ; c'est ce qui a eu lieu. La plantation de la croix a clôturé la mission. Cette croix et le beau christ de 3^{m},50 de M. Léonard sont dus, soit à l'initiative, soit aux souscriptions volontaires de la population. Le maire, accompagné du conseil municipal et du conseil de fabrique, escorté des pompiers sous les armes, et de cent cinquante jeunes gens rangés militairement, a complimenté et remercié les Missionnaires, qui ont été ramenés triomphalement au presbytère.

Huit jours après le départ des Missionnaires de Veru, le P. Fisse partait pour Marans, paroisse du canton de Segré et limitrophe de Veru. Elle a une population de 609 âmes. Il est à regretter qu'un malentendu n'ait pas permis d'envoyer deux ouvriers pour cette œuvre, où il

aurait été facile de mettre de l'élan. Quoi qu'il en soit, le P. Fisse n'a pu que se réjouir des bénédictions que Dieu a répandues sur son ministère. Les exercices et cérémonies ont été toujours bien suivis, les confessionnaux de M. le Curé et du Missionnaire bien fréquentés. On dit qu'il n'y a eu que trois hommes à ne point se présenter.

La belle église de Marans, que Mgr Freppel appelle un *petit bijou*, doit être prochainement consacrée. Pendant la mission, un bon fermier a offert une somme de 1 000 francs pour une chaire. J'ai su qu'il avait ajouté 500 francs, et que ses pieux enfants avaient depuis fait ériger à leurs frais un calvaire en face de la chaire ; j'ai été appelé pour bénir ces deux souvenirs religieux. Enfin, une petite fille a parcouru la paroisse pour quêter la valeur de deux confessionnaux ; en quatre ou cinq jours, elle a obtenu 1 300 francs.

Vers les premiers jours de janvier, les RR. PP. Dufour et Chatel arrivaient au Tremblay, paroisse si poétiquement décrite par Louis Veuillot. Grâce aux soins du zélé pasteur, il y a, depuis dix-neuf ans, chaque année une grande retraite dans ce pays. Celle que nos Pères y ont prêchée cette année a été, au dire de M. le Curé, la deuxième qu'il voyait avoir tant d'entrain.

Dans le courant du même mois, le P. Fisse prêcha au Pin en Mauges la retraite préparatoire de l'Adoration. Les confessions et communions furent nombreuses, les décorations et les cérémonies splendides. C'est le pays de Cathelineau et des nobles Vendéens qui se mirent à sa suite. M. le Curé gouverne la paroisse depuis cinquante-quatre ou cinquante-huit ans.

Le R. P. Delpeuch nous fut enlevé sur ces entrefaites pour être placé, comme Supérieur, à la tête de la maison de Limoges. Le P. Dufour donna à sa place les exercices d'une retraite préparatoire de l'Adoration dans la paroisse

de Saint-Laurent des Autels. Il y a eu neuf cents communions, dont un tiers d'hommes. M. le Curé en attendait au plus cent. Il ne pouvait contenir l'expression de son bonheur, tant auprès de ses paroissiens qu'auprès du Missionnaire.

Le R. P. Thevenon, de son côté, prêchait les adorations de Montreuil-sur-Loir et de la Chaussaire. Rien de saillant, dit-il, rien de saillant pour le premier travail; assez de confessions pour une si petite paroisse. Le second travail a dédommagé le Missionnaire de ses fatigues par un résultat consolant. Trois cents femmes et deux cent cinquante hommes ont fait leur Adoration. Un certain nombre d'arriérés sont revenus à leur devoir. Le Père avait donné la mission à ce bon peuple, huit ans auparavant, ayant pour compagnon le regretté P. Desbrousses de douce et sainte mémoire.

La maison de Pontmain ayant demandé du secours à la maison d'Angers, le P. Chatel fut délégué, et alla rejoindre le R. P. Audruger à Saint-Samson (1 200 habitants, canton de Pré-en-Paille, Mayenne), paroisse excellente, dit le Missionnaire, paroisse excellente il y a quelques années encore, mais qui se gâte rapidement par suite de l'émigration d'un bon tiers d'hommes, qui rapportent de leurs voyages des habitudes d'indifférence. Il y a eu cependant de l'entrain et de nombreux retours.

Nous voici à l'époque du carême. A défaut de missions, il a fallu accepter des retraites pascales et des œuvres appelées *carêmes*.

Le P. Fisse, du premier au deuxième dimanche, prêcha une retraite préparatoire à l'Adoration, à Emilli; il y eut plus de deux cents communions. Huit jours après, il dirigeait ses pas vers le pays chartrain, dans la Beauce, pour y donner seul les exercices d'une longue mission de quatre semaines. C'est M. le vicomte Alexis de Pru-

melé, jeune homme de vingt-huit ans, excellent chrétien, qui avait pris l'initiative de cette œuvre, en se chargeant de subvenir à tous les frais. Il désirait qu'on ignorât cet acte de générosité. Le Missionnaire s'aperçut bientôt qu'il avait affaire à des gens sans foi et sans religion. De l'avis de M. le Curé, il ne multiplia pas les réunions, et bien lui en prit. Cependant les cérémonies attirèrent quelques personnes, même de celles qui ne mettent jamais le pied à l'église. Quant au travail du confessionnal, il fut insignifiant; cent femmes et dix hommes gagnèrent la mission. Le Missionnaire est persuadé que les hommes organisèrent une contre-mission. A son humble avis, on aurait dû tenter une mission à deux ouvriers. Peut-être eût-on obtenu un résultat plus satisfaisant.

Pendant que le prédicateur de Fresnay-l'Evêque se consumait en efforts inutiles, les RR. PP. Thévenon à Doué-la-Fontaine, Chatel à Pouancé, Dufour à Sainte-Thérèse d'Angers marchaient de succès en succès. A Pouancé, auditoires splendides, confessions innombrables, entrain enthousiaste. A Doué-la-Fontaine, moins d'élan, mais population animée d'un bon esprit, sympathique à son Missionnaire; un certain nombre de retours soit parmi les hommes, soit parmi les femmes; à Sainte-Thérèse, dit le R. P. Dufour, dès la première semaine l'auditoire était formé. L'empressement sympathique de cet auditoire ne se ralentit pas. Les jours de Pâques, on vit à la sainte table trois cents hommes environ et quatre cents femmes.

Vers la fin d'avril, le R. P. Dufour repartait pour le Tremblay pour préparer les enfants aux communions et à la confirmation. Pendant son séjour dans cette paroisse, M. le Supérieur du collége de Combrée invita le Père à préparer pendant trois jours les soixante-huit enfants qui devaient être confirmés. Mgr l'Evêque remercia le Père du bien qu'il avait fait à ces écoliers.

Après quelques jours de repos, le vaillant Missionnaire se rendait à Saint-Quentin en Mauges pour préparer les gens à l'Adoration. Succès brillant. Ce travail fut suivi d'une retraite aux religieuses des Incurables de Baugé. Une acclamation de satisfaction accueillit le Père à son arrivée. A son départ, ce furent des démonstrations de regrets, pleines de la foi la plus vive... Le même Père prêcha l'Adoration à Chalain-la-Potherie, et quelques semaines plus tard la retraite des Sœurs de l'Espérance de Château-Gontier.

Le R. P. Thevenon terminait ses travaux en Anjou par la retraite d'Adoration à Saint-Laurent de la Plaine. Ce bon Père était appelé à Tours, et était bien regretté par ses nombreux amis. Il a été remplacé par le P. Bonnemaison, de la maison de Saint-Andelain. A peine arrivé à Angers, ce Père partait pour Saint-Denis d'Anjou, où il a prêché une retraite de première communion, la clôture du mois de Marie, l'ouverture du mois du Sacré-Cœur; il a été redemandé pour un autre travail en octobre. Plusieurs œuvres accessoires, comme : intérim de l'aumônerie de Saint-Nicolas, Adoration du Dépôt de mendicité, Adoration de l'Espérance de Saint-Martin de Laforêt, Adoration de Pontique, panégyrique de Sainte-Chantal, sermon du Sacré-Cœur au Bon Pasteur, ont été confiées à son zèle infatigable.

Le P. Chatel a prêché le mois de Marie à Saint-Jacques d'Angers, l'Adoration au Doré, la retraite de fin d'année au collége de Combrée, la retraite des séculières à la Maison-Rouge. Le P. Fisse a aussi prêché la retraite paroissiale de Montguillon à l'occasion de l'Adoration; il a en outre préparé les enfants à la communion et à la confirmation. De cette paroisse, il s'est rendu au Pin en Mauges pour une retraite de première communion.

Le R. P. Barthélemy a toujours gardé le Dépôt de mendicité ; il a fait un bien réel à ceux et à celles qui y sont détenus, et son départ provoquera des regrets sincères [1]. Le même Père a donné ses soins aux enfants de l'orphelinat Saint-Jean. On ne peut pas ne pas admirer le zèle qu'il a déployé dans ce double ministère. Cependant, comme ces deux œuvres, vu la distance des lieux, ne peuvent être dirigées par un même Père, de l'avis du très-révérend P. Général et du R. P. Provincial, nous avons prié Mgr l'Evêque de nous en décharger, ce qu'il a promis de faire en temps opportun.

Voilà, mon révérend et bien cher Père, un court résumé des œuvres effectuées par les Pères de la maison d'Angers. Ce ne sont plus les missions grandioses d'autrefois. Espérons que des jours meilleurs se lèveront sur cette maison éprouvée, et qu'elle redeviendra ce qu'elle a été.

Daigne le ciel exaucer nos vœux !

Daignez vous-même, révérend et bien cher Père, agréer l'expression de mon respectueux et cordial hommage.

Votre tout dévoué Frère en Notre-Seigneur et Marie Immaculée.

FISSE, O. M. I.

MAISON DE SAINT-ANDELAIN.

COMPTE RENDU DU R. P. MOUCHETTE, SUPÉRIEUR, d'octobre 1873 à novembre 1874.

Nous pouvons considérer la maison de Saint-Andelain comme sortie de la période de sa fondation. Les difficultés inouïes qu'elle a traversées ont fait place à un état

[1] On sait que le P. Barthélemy est parti pour la mission de Cafrerie le 25 janvier dernier.

normal qui la place au nombre des maisons régulières de la Société. Nous avons tout lieu d'espérer qu'après avoir si longuement semé dans les larmes, nous n'aurons plus qu'à moissonner dans la joie.

Matériellement, cette maison, bâtie pour nous, offre à ses habitants tout ce qu'ils peuvent désirer selon la règle. Le mobilier se complète peu à peu. Le jardin, vaste et dans une exposition admirable, n'attend que des Frères pour nous indemniser des frais de sa création. Arbres fruitiers et vigne ont commencé à nous payer leur tribut, qui s'augmentera maintenant d'année en année. Les plantations d'agrément sont faites; nous espérons bien que nos arrière-neveux ne seront pas seuls à jouir de l'ombrage.

Au point de vue moral, la population de Saint-Andelain, qui nous avait jugés d'après des calomnies habilement répandues, nous a vus à l'œuvre; elle a réformé son jugement; elle nous estime et nous aime; elle comprend si bien aujourd'hui notre dévouement, que nous perdre serait pour elle une calamité.

Nos relations dans le diocèse de Nevers et dans celui de Bourges s'étendent chaque jour davantage; clergé et fidèles nous aiment; nos travaux se multiplient. N'étaient la difficulté du temps et l'état des esprits, nous ne pourrions plus suffire aux demandes.

Le pèlerinage de Notre-Dame de la Salette, établi dans notre église paroissiale en 1872, a toujours été en progrès. Chaque année, pour le grand pèlerinage de septembre, nous avons dû faire les offices en plein air, l'église n'aurait pas abrité le quart des pèlerins. Ce fait est merveilleux : *Qui eût jamais pensé,* nous disait un bon Curé, *que j'amènerais ma paroisse en procession dans ce chétif Saint-Andelain!* La confrérie, établie à la même époque que le pèlerinage, compte déjà plus de deux mille cinq cents membres. Aussi il est fortement question de reprendre

la construction de l'église, dont le chœur et le transept seuls sont achevés. Ce projet rencontre partout de telles sympathies, que nous espérons être secondés et pouvoir bientôt mettre la main à cette grande œuvre. La Congrégation ajoutera un nouveau sanctuaire à ceux qu'elle a déjà l'honneur de desservir à la gloire de notre Mère Immaculée. Ce pèlerinage reçoit tout spécialement les encouragements et les bénédictions de notre pieux Evêque, M^gr^ de Ladoue.

L'esprit religieux et la pratique des devoirs chrétiens laissent encore beaucoup à désirer à Saint-Andelain. Cependant nous constatons une amélioration qui nous encourage, car tout autour de nous c'est malheureusement le contraire qui a lieu. Le jour où une belle et grande église pourra recevoir nos paroissiens sera le signal d'une mission; et Notre-Dame de la Salette ne pourra pas ne pas se souvenir qu'elle a pris possession de ce sanctuaire et qu'elle y est journellement invoquée comme *la Réconciliatrice des pécheurs.*

Voici la relation des travaux des Missionnaires durant la période qui nous occupe:.

Le *Codex historicus* de la maison contient : 1° La relation d'une mission donnée à Gâcogne par deux de nos Pères. Cette paroisse de 1 300 âmes fut évangélisée pendant l'Avent 1873. Toutes nos traditions furent fidèlement suivies. Aussi la grâce qui accompagne les Missionnaires Oblats triompha de tous les obstacles; les plus indifférents, parmi les hommes, furent les premiers à se présenter au saint tribunal; le nombre des communions fut au grand complet, puisqu'il atteignit presque le chiffre de huit cents.

2° Mission de Cervon, population 2 075 âmes. Deux Pères ont évangélisé cette bonne paroisse du premier au quatrième dimanche de carême. Nous disons *bonne pa-*

roisse; il faut cependant admettre que cette population est peu instruite et que la routine était pour beaucoup dans son assiduité aux pratiques religieuses. Les Missionnaires ont en vain déployé leur éloquence et toutes les cérémonies ; c'est à Pâques que l'on se confesse, et un grand nombre ont voulu attendre Pâques. Le fruit de la mission n'a été complet qu'à cette époque, mais il l'a été à la grande joie du pasteur.

3° Carême à Cosne, chef-lieu d'arrondissement, 6 136 âmes. Un Père a évangélisé spécialement la paroisse Saint-Jacques, mais a donné simultanément plusieurs sermons dans celle de Saint-Aignan. Cette population, comme celle des petites villes, est malheureusement tombée dans une grande indifférence. Très-peu d'hommes pratiquent les devoirs religieux. Le travail était ingrat, mais le Missionnaire y a néanmoins recueilli quelques bons fruits.

4° Mission de Donzy, chef-lieu de canton, 3 804 âmes. Deux Pères ont prêché, pendant les quatre dernières semaines du carême, cette importante mission. Il y a du bon dans cette paroisse, mais on est obligé de constater que là aussi les hommes se ressentent trop de l'influence des idées du jour. D'importants hameaux, situés à 4 et 6 kilomètres, venaient compliquer le labeur des Missionnaires, car il fallait non-seulement visiter ces hameaux, mais y porter la parole évangélique. Toutes les saintes industries consacrées par nos usages furent employées, et les cérémonies produisirent un effet merveilleux. L'affluence fut un jour si considérable, que, l'église ne contenant plus la foule, l'une des grandes portes fut renversée par les masses qui se pressaient au dehors. La mission des femmes a été complète. Je suis enchanté de ce résultat, disait le curé, car voilà des mères qui pourront parler avec autorité à leurs maris et à leurs enfants

pour les engager à accomplir leurs devoirs religieux. Le résultat le plus solide de cette mission, c'est l'instruction qui a été donnée et la possibilité de revenir dans quelques années avec une chance de réussite complète.

5° Retraite pascale à Varzy, 2 946 âmes. Cette œuvre ne fut acceptée qu'à cause des instances pressantes de Mgr l'Evêque de Nevers, qui ne pouvait pourvoir cette paroisse d'un vicaire. Pendant trois semaines, du quatrième dimanche de carême à Pâques, le Missionnaire a fait entendre la divine parole chaque soir, et souvent le matin, à un bel auditoire. Le chiffre des pâques a été plus élevé que les années précédentes. Comme retraite improvisée, ce résultat est consolant. Le Père a aussi donné une retraite à l'école normale établie à Varzy, et les jeunes gens de cette école ont profité de cette grâce.

6° Retraite pascale à Aunay en Bazois, 1 841 âmes, du quatrième dimanche de carême à Pâques. Il existe dans cette paroisse une coutume qu'il serait désirable de voir se répandre partout : la condition expresse, mise dans les baux de ferme, que le travail du dimanche est interdit. Aussi l'esprit chrétien s'est maintenu dans cette bonne paroisse. La retraite a obtenu des fruits très-consolants. La statue de notre bonne Mère, portée en procession le jour de Pâques, a été l'objet de la vénération de tout ce bon peuple, et les retardataires, touchés par cette belle cérémonie, se sont empressés de s'approcher des sacrements.

7° Retour de mission à Gâcogne. Cette œuvre importante, remise après Pâques à cause du travail de Varzy, n'a eu de résultats sérieux qu'auprès des femmes. Pâques était passé pour les hommes. Le Morvandiau est entêté, les habitudes sont des lois pour lui !

8° Retraite pascale à Jars, 1 656 âmes, excellente paroisse où la religion et ses pratiques sont en honneur. Le

Missionnaire n'avait là qu'à se présenter pour réussir et favoriser les dispositions de ce bon peuple. Jars est du diocèse de Bourges.

9° Retraite pascale à Saint-Léger des Vignes, 1894 âmes. Les Oblats sont connus, aimés et souvent appelés dans cette paroisse; leur passage n'opère pas un grand mouvement de conversion, mais il entretient et fortifie le bien, qui est réel.

10° Des retraites moins importantes ont été données dans cinq paroisses, à l'occasion de l'Adoration perpétuelle ou de quelques grandes fêtes : Bué, Villegenon, Crézancy, dans le diocèse de Bourges; Saint-Léger-des-Vignes et Neuvy, dans celui de Nevers.

11° Retraites de congrégations aussi dans cinq paroisses, savoir : Pouilly-sur-Loire, Saint-Andelain, Vaudenesse, diocèse de Nevers; Tours, Bué.

12° Neuf retraites de première communion, dont sept pour le diocèse de Nevers et deux pour le diocèse de Bourges.

13° Quatre retraites de communautés religieuses, savoir : Liége (Belgique), Sœurs de l'Espérance et de la Conception; Amiens, Espérance et Conception; la Charité, diocèse de Nevers, Sœurs de Saint-Augustin; Paris, maison générale de la Congrégation.

14° Des sermons d'adoration du saint Sacrement ont été prêchés dans huit paroisses, dont quatre du diocèse de Nevers et quatre du diocèse de Bourges.

15° Dix sermons de circonstance, fêtes patronales, archiconfrérie, bénédiction de cloches, etc.

Enfin, il convient de joindre à ces travaux un genre de ministère auquel nous ne nous prêtons qu'à regret, mais il est des circonstances où il est impossible de le décliner. C'est ainsi qu'un Père a dû exercer pendant trois semaines les fonctions de vicaire à Pouilly-sur-Loire, et ensuite

celles de curé de la même paroisse pendant cinq semaines. Un autre de nos Pères a passé quatre semaines à Fourchambaut pour y remplacer le directeur de l'œuvre des jeunes gens, obligé pour motifs de santé d'interrompre son travail.

Disons encore que les Pères de Saint-Andelain se sont toujours montrés très-empressés à aider le Curé de la paroisse pour les œuvres locales, paroisse et pèlerinage, catéchismes et chant des offices, prédications et soins des malades.

Les Pères qui ont contribué par leur zèle et leur admirable dévouement à tous ces travaux sont les PP. Bonnemaison, Bernard, Cléach, Barillot et Girard.

Terminons ce compte rendu par un article publié par *la Semaine religieuse de Nevers*, sur notre dernier pèlerinage de Notre-Dame de la Salette.

Semaine religieuse du diocèse de Nevers, n° du 3 octobre 1874.

Le pèlerinage de Notre-Dame de la Salette à Saint-Andelain a célébré, le 20 septembre, le second anniversaire de sa fondation. Voilà déjà que le modeste sanctuaire ne suffit plus à contenir les foules empressées qui viennent s'y agenouiller. Aussi, comme l'an dernier, il a fallu, cette année, chercher dans les bois une basilique pour ce concours toujours croissant de pèlerins.

La première procession nous est venue de Sancerre et se rencontrait bientôt avec celle si nombreuse de Donzy ; Donzy, qui offrait une seconde bannière à Notre-Dame de la Salette. Un peu après apparaissait un autre étendard de Marie, et de beaux chants se faisaient entendre : c'était Vogues, du diocèse de Bourges. A ces processions sont venus s'adjoindre des pèlerins de Nevers, la Charité, Pouilly, Tracy, Mèves, Garchy, Sully, Saint-Laurent, Cosne, Cessy, Aligny, Myennes, Neuvy, Pougny, etc., pour le diocèse de Nevers, tandis que Bourges

était représenté par des pèlerins de Bué, Verdigny, Saint-Satur, Saint-Bouise, Chavignolles, Ménétréol, Sury-en-Vaux, etc.

Toutes ces âmes pieuses qu'animait le même sentiment se rencontraient dans une belle fraternité, digne de l'âge d'or du christianisme, fraternité de foi, de grâce et de charité. Si l'apôtre saint Paul avait des raisons pour reprocher à ses chers Corinthiens leur division au sujet des chants (I Cor., XIV, 26), à Saint-Andelain la variété des chants, loin de marquer la division, ne faisait, au contraire, qu'ajouter un charme de plus à la sainte union des cœurs dans la même prière. L'on a remarqué la précision et l'harmonie dans le chant des cantiques exécutés par un chœur de jeunes filles de l'école des sœurs de Saint-Andelain. Ces religieuses, soit dit en passant, voient leur piété et leur zèle bien récompensés par l'attachement que leur portent leurs élèves. Toutes ces jeunes personnes avaient reçu le divin Sauveur à la messe de communion, dite par M. l'abbé Auguste Perreau; il a bien voulu présider la répétition des cantiques et relever la cérémonie par l'éclat de son admirable talent.

A onze heures commençait le défilé de la procession; tout le long du parcours, de grands mâts laissaient flotter au vent des oriflammes au chiffre de Marie. C'est au chant du cantique national au Sacré-Cœur que s'avançaient vers le bois les deux longues files de pèlerins. Là, un emplacement choisi pour l'autel est remarquable par les chênes disposés comme à dessein, et traçant cinq grandes nefs de colonnes, sur lesquelles s'épanouissent des voûtes de verdure. Aussitôt que les pèlerins eurent pris place dans le beau temple préparé par la Providence, le saint sacrifice commença par le chant des cantiques.

Après l'évangile, une exhortation pleine de force et d'onction est faite par le R. P. Bernard, qui rappelle aux pèlerins le but de la réunion et les devoirs que nous avons à remplir plus spécialement au temps où nous vivons. Les larmes d'un saint repentir sont montées aux yeux de l'auditoire lorsque le Missionnaire lui a rappelé la Vierge de la Salette pleu-

rant elle-même sur nos péchés. *Mulier quid ploras?* s'est-il écrié avec véhémence, et chacun répondit par la confession des crimes de notre malheureuse patrie, surtout de ceux que leur caractère de publicité rend encore plus scandaleux pour nos frères et plus outrageants à la Divinité.

L'exhortation achevée, on entonna le *Credo*. Quelle admirable affirmation de notre foi quand elle s'élance de mille poitrines et qu'elle proteste contre toutes les erreurs que l'enfer accumule depuis des siècles, et qu'il prétend aujourd'hui étendre sur le monde entier!

A l'issue de la messe, le R. P. Supérieur fit quelques recommandations et indiqua les vêpres pour deux heures et demie.

Dans l'intervalle des deux cérémonies, le sanctuaire béni de Notre-Dame de la Salette ne désemplit pas un instant; on y priait, on y brûlait des cierges, on se pressait dans la sacristie pour s'inscrire dans la confrérie.

Quand l'heure des vêpres a sonné, la procession, déjà plus que doublée par l'arrivée incessante de nouveaux pèlerins, se met en marche. C'est M. l'archiprêtre de Sancerre qui préside. De nouveau nous nous dirigeons vers l'autel de la forêt. Tout autour on se range dans un ordre parfait, et aussitôt commence le chant des psaumes. Oh! quelle beauté! quel charme dans ces chants de l'Eglise, lorsqu'on y sent, comme ici, cette note de la piété que l'âme chrétienne distingue avec tant de facilité et de bonheur! C'est après les vêpres, accompagné par les suaves accords de l'harmonium, que le chœur des chanteuses a fait entendre le cantique de Notre-Dame du Salut, servant d'introduction au discours du R. P. Supérieur des Missionnaires. L'orateur raconte l'apparition de la sainte Vierge aux petits bergers et le discours de la céleste messagère. Il se trouve conduit à parler des destinées providentielles de notre France, de cette France qui pour un temps a semblé les oublier. C'est la raison qui a fait descendre des hauteurs du ciel celle qui est sa reine; elle vient les lui remettre en mémoire. Cherchant les causes de cet oubli fatal qui nous a jetés sur la pente des abîmes, l'ora-

teur signale en particulier l'orgueil, ce vice dont le funeste effet est de séparer l'esprit d'avec Dieu, source de vérité, pour le livrer à toutes les erreurs; l'orgueil qui, dégradant la volonté dans un cœur prostitué, jette l'homme hors du sentier du devoir. Nous ne pouvions sortir de ce chemin qui égare que par la voie de l'humiliation; or, voilà que nous marchons dans ce rude chemin; mais c'est Marie elle-même qui nous y conduit. Ayons donc confiance, soyons seulement dociles, et bientôt nous reconnaîtrons, avec des transports de reconnaissance, que le royaume de Marie ne saurait périr.

Après ce discours, écouté avec une visible émotion, a eu lieu le salut du très-saint Sacrement, puis la bénédiction des objets de piété, et enfin la procession, au chant du *Te Deum*, s'est rendue à l'église et a défilé lentement devant l'image vénérée de Notre-Dame de la Salette. C'était le dernier adieu adressé à cette douce Mère, ou plutôt ce n'était qu'un au revoir, car tous, au fond de leur cœur, promettaient à Marie de gravir de nouveau la sainte colline pour savourer encore les ineffables délices de ces grandes manifestations de la foi et de la piété.

Le présent rapport a été écrit à Saint-Andelain en la fête de la Présentation de la très-vierge Vierge au temple, le 21 novembre 1874.

A. Mouchette, o. m. i.

MAISON DE PONTMAIN.

RAPPORT DE L'ANNÉE 1873-1874, PAR LE R. P. AUDRUGER, SUPÉRIEUR.

Mon très-révérend Père,

Le compte rendu de l'année dernière nous avait conduit aux préparatifs des grands pèlerinages diocésains de septembre 1873. Nos Annales ont donné, d'après *la Se-*

maine de Laval, le récit de ces magnifiques démonstrations religieuses. Elles ont aussi raconté avec quelques détails la cérémonie du troisième anniversaire de l'apparition, présidée par Mgr Grandin. Nous ne reprendrons pas la narration de ces fêtes ; mais nous sommes heureux d'insérer ici la lettre gracieuse que nous adressait, à la date du 20 janvier 1874, Mgr l'Évêque de Laval.

Laval, 20 janvier 1874.

« Oui, mon cher Père, c'est la très-sainte Vierge évidemment qui attire des foules si considérables, à travers des chemins si mauvais, vers le lieu de sa miséricordieuse apparition. Nous ne l'aurons jamais assez louée, assez remerciée, assez bénie. Mais, mon bon père, les dignes Oblats de Marie, dont vous oubliez de parler, ne sont pas non plus étrangers à ces beaux résultats. Leur zèle, leurs travaux, les bons exemples et l'édification qu'ils répandent à Pontmain et dans tout le diocèse, ont très-certainement leur belle part de mérite devant Dieu et devant sa sainte Mère. J'en suis seulement témoin, et je ne puis que vous en exprimer ma vive reconnaissance. Acceptez-la, je vous prie, et daigne le Seigneur vous réserver ses plus belles récompenses ! — Votre lettre, mon cher Père, m'a fait un plaisir extrême. Elle n'avait cependant plus rien à m'apprendre, car Mgr Couasnier était venu dimanche dans la soirée, me dire combien il avait été édifié, heureux. Son récit était absolument conforme au vôtre. Seulement il ne disait pas l'effet que ses deux instructions, surtout la dernière, avaient produit. — Merci, mon Dieu ! Merci, sainte Mère de Dieu. Merci à votre tour, ses chers fils, les Oblats. — Affection et dévouement.

« † C., Evêque de Laval. »

Avec le pèlerinage de Laval avaient à peu près cessé les grands concours de 1873. On vit encore, il est vrai, le 18 septembre, les pèlerins de Paris, bruyamment annoncés, mais seulement au nombre d'une centaine. Ils furent reçus triomphalement au milieu d'une affluence de plus de deux mille fidèles et de cent prêtres accourus malgré la pluie pour leur faire bon accueil. Angers nous envoya de son côté deux convois de pèlerins, présidés l'un par le R. P. Chaignon, l'autre par Mgr Chesneau, vicaire général. Ensuite le calme se fit à Pontmain durant tout l'hiver, et l'on ne vit plus au sanctuaire, sauf le dimanche et à certains beaux jours, qu'un petit nombre de pieux fidèles venus isolément.

On profita de ce repos pour élever au sud-est de la place de l'Apparition, et presque en face du monument de la sainte Vierge, une estrade grandiose, sorte d'église provisoire destinée aux cérémonies du culte les jours de grande affluence. Elle est d'un aspect imposant et se prête aux illuminations et aux plus solennels offices. Trois autels, et au besoin un plus grand nombre, permettent de suppléer au petit nombre des autels de l'église paroissiale. Un treillis en bois peint, qui la contourne en demi-cercle, en interdit l'entrée au public, et derrière ce treillis un double escalier formant perron introduit sur l'estrade les prêtres, les chanteurs et l'élite des pèlerins. Trois massifs de fleurs placés entre la balustrade et le monument, charment les regards et embaument l'atmosphère. Dans l'épaisseur de la muraille en bois, on a pratiqué des enfoncements en forme de grottes pour les statues de la Salette, de Lourdes et du Sacré-Cœur. Sous l'estrade sont ménagées des salles de jeu pour les enfants et les jeunes hommes de Pontmain, des ateliers pour les ouvriers et un immense espace pour abriter le matériel du pèlerinage. En avant, sur une grande partie

de la place, des bancs sont fixés pour la commodité des pèlerins, que des tentes protégent contre les ardeurs du soleil et les surprises de la pluie; des mâts nombreux, plantés autour de la colonne qui porte la Vierge et autour de l'estrade, reçoivent aux grands jours de longues oriflammes; et tout cet ensemble, joint aux décorations de circonstance, à la richesse de nos bannières et à la beauté des ornements sacrés, donne aux processions de Pontmain et aux réunions devant l'estrade un éclat et un charme encore rehaussés par la piété des fidèles.

Ce petit monument a été béni et inauguré le 17 janvier 1874, troisième anniversaire de l'apparition.

Le mouvement des pèlerinages a repris après Pâques. Nous n'entrerons pas dans des détails bien étendus sur ce sujet, ce serait tomber dans des redites inutiles. Qu'il suffise de faire observer que, malgré la diminution d'affluence à Pontmain comme ailleurs dans le cours de 1874, cependant les concours ont été tels dans la seconde moitié du mois de Marie, en juillet et durant la saison des vacances, qu'il nous est permis d'augurer avec plus d'espoir que jamais un heureux avenir à notre bien-aimé sanctuaire. Ce n'est plus en effet la curiosité, l'attrait du nouveau et l'enthousiasme des premiers mois qui attirent à Pontmain; c'est la foi, la confiance, le besoin de remercier d'un bienfait reçu. Le pèlerinage prend donc le cachet de pèlerinage populaire. Que les communications deviennent plus faciles, le prix des voitures plus raisonnable, et nous y verrons accourir les populations de toute la France comme à Issoudun et à Lourdes. C'est du moins l'opinion émise par une foule de pieux visiteurs.

Nous citons en appendice deux articles extraits de Semaines religieuses, qui donneront une idée de nos pèlerinages. L'un raconte la fête du 17 juin, anniversaire de l'élection du souverain Pontife et de la bénédiction de la

première pierre de l'église neuve ; l'autre contient le récit d'un pèlerinage de Vitré. Les Bretons de cette ville et des environs se succédèrent pendant trois jours. Ceux du dernier jour purent entendre de nouveau le P. DE VILLENEUVE et ils eurent la consolation d'être édifiés par Mgr SÉBAUX, Évêque d'Angoulême, que nous eûmes le bonheur de posséder vingt-quatre heures au sanctuaire. Pontmain est allé rendre sa visite aux Bretons à leur sanctuaire national de Sainte-Anne, et un peu plus tard les quatre enfants de l'apparition, conduits par le P. MARAIS, ont aussi fait partie du pèlerinage de Lavallois à Lourdes.

Pendant que la piété des fidèles vient invoquer et remercier Notre-Dame d'Espérance, nous nous occupons de lui élever un monument plus digne d'elle. On voit avec satisfaction monter toujours les murailles de l'église en construction ; plus elles approchent de leur couronnement, mieux se dessine leur élégance, et l'on se réconcilie presque avec un plan qui avait indisposé beaucoup de monde, mais dont l'exécution relève le mérite aux yeux de tous. La hauteur des murs est aujourd'hui d'environ 18 mètres, et l'on est sur le point de terminer l'architecture des fenêtres.

Nous mentionnerons encore ici l'acquisition d'un vaste champ, dit *Champ de la Chapelle*, qui permettra de préserver, à l'ouest, l'église que l'on bâtit, de tout entourage fâcheux.

La grange où travaillaient les enfants Barbedette a été en même temps achetée par M. ***, l'évêché refusant de l'assurer à l'Œuvre, et notre peu de ressources ne nous permettant pas à nous-même de prendre sa place.

L'habitude des travaux de mission nous empêche sans doute de trouver extraordinaires ou remarquables des

succès obtenus dans nos différentes œuvres de zèle. C'est pourquoi je ne vois presque rien à en dire. Le P. Marais semble, il est vrai, s'être distingué à Triquerville. Mme de Guillebon donne de cette retraite le témoignage le plus flatteur.

Le P. Pays a pu voir à Ladaux (Gironde), paroisse où il alla prêter secours à nos Pères de Talence, que le bon Dieu lui a donné la bonne part, la part du ministère consolant et fructueux, en l'envoyant à l'Osier et à Pontmain.

Le nombre total de nos missions a été de six ; et nous avons donné dix-sept retraites, soit d'adoration ou de première communion, soit retraites religieuses. La durée moyenne des missions a été de trois semaines et demie et celle des retraites d'au moins huit jours. Le P. Chatel nous a aidés à Saint-Samson. La saison des missions a été dure au point de vue des fatigues. J'ai la tristesse de constater que nous n'avons pas assez suivi nos Règles en ce qui concerne la piété et la fidélité religieuses. Il paraît néanmoins que Dieu a daigné nous bénir ou que les Curés nous ont jugés avec indulgence, car nous avons de beaux et nombreux travaux demandés et promis pour l'année prochaine. Je dois noter avec reconnaissance que Mgr de Laval a dirigé vers nous plusieurs de ses Curés ou même les maisons religieuses qui s'adressaient à Sa Grandeur pour le choix d'ouvriers apostoliques.

Ce rapport serait incomplet si je ne disais un mot, en le terminant, de notre petite communauté et de la paroisse.

Le grand écueil pour nous, au milieu de ces concours de prêtres et dans l'agitation du pèlerinage, c'était le danger de mener une vie toute séculière et par trop ressemblante à la vie des prêtres de paroisse. La visite provinciale vint heureusement nous arrêter sur cette pente pleine de périls. Grâce aux mesures qui furent prises, on

put donner à la maison une physionomie plus religieuse et presque toutes les allures de la régularité. Nous eûmes d'ailleurs le bonheur d'abriter Dieu sous notre toit, par l'appropriation d'une chambre ou oratoire domestique. Cet oratoire fut béni le 17 février et nous y renouvelâmes solennellement nos vœux. Depuis, nous y avons fait notre consécration au Sacré-Cœur, et c'est le lieu ordinaire de nos exercices de communauté. La présence du saint Sacrement a sans nul doute été d'une puissante efficacité pour la reprise de la vie religieuse parmi nous. Les retraites du mois, les conférences et instructions de quinzaine ont été assez fidèlement mises en pratique ou données. On n'en peut dire autant des conférences théologiques. Trop souvent des dérangements imprévus ou inévitables les ont fait négliger. Quant au silence, au travail sérieux, à la garde de la cellule, il a été fait certains efforts pour diminuer les anciennes mauvaises habitudes.

Lors de sa visite, le R. P. Provincial nomma le P. Marais directeur du pèlerinage et lui en confia la charge ; il donna la fonction d'économe au P. Le Vacon. Des travaux furent prescrits pour changer le grenier en mansardes. Nous avons en conséquence place pour cinq Pères, un dortoir de Frères convers, une chambre d'étrangers, deux autres lits supplémentaires, et de plus une bibliothèque et une lingerie. Mais notre bourse a été allégée par les dépenses que ces réparations ont exigées. Nous avons eu à subir, tant pour ces travaux que pour les frais d'achat de terrain et pour voyages exceptionnels des Pères allant au loin faire leur propre retraite, une dépense de 4 000 francs.

Je ne puis plus aborder la visite du très-révérend Père général que nous avons eu le bonheur de recevoir à la fin de juillet. Elle nous a comblés de joie. Le très-

révérend Père a ratifié ce qu'avait fait le R. P. Rey, et a pris de nouvelles mesures pour une plus parfaite régularité.

Quant à la paroisse, il est évident à tous les yeux qu'elle est en pleine déchéance. Le nombre croissant des auberges, la présence de nombreux ouvriers, l'agitation du pèlerinage y contribuent sans nul doute ; mais ce qui n'est pas la moindre cause, c'est l'impossibilité où est le P. Marais d'exercer à la fois les fonctions de curé et celles de directeur du pèlerinage. Les réunions du soir deviennent insignifiantes, les hommes s'abstiennent des vêpres. A l'Adoration et à l'Assomption, contre l'habitude, fort peu ont communié.

Je joins ici quelques pièces se rattachant à la chronique de notre maison.

Lettre de madame de Guillebon au supérieur des Missionnaires de Pontmain.

Mon révérend Père,

Je croirais manquer à un sérieux devoir si je ne venais pas vous apporter mes remercîments pour avoir bien voulu permettre au P. Marais de venir prêcher la mission à Triquerville. — L'empressement de tous nos paroissiens, l'affluence des populations voisines, l'ardeur de tous à recueillir la bonne parole, ont eu un retentissement dans nos contrées dont il est juste que l'écho arrive jusqu'à vous. Votre excellent Père a apporté ici son cœur... Il ne fallait de plus que la grâce ! et le bon Dieu la lui a accordée et nous avons senti notre tiédeur normande se réchauffer aux feux de cette âme bretonne... C'est à peine, mon révérend Père, si nous avons pu faire entrevoir au P. Marais tout le succès de la mission, car

c'était blesser son humilité. — Je suis moins timide avec vous, qui ne pouvez être insensible au bonheur de voir que votre sainte Congrégation vient de passer par nos campagnes en faisant le bien, et, pour mon compte, c'est avec joie que je vous en apporte la très-sincère et très-reconnaissante assurance.

Nouvelles de Pontmain. — Fête du 17 juin 1874.

On nous écrit de Pontmain : — Plusieurs jours à l'avance, des familles avaient retenu des chambres dans les différents hôtels, et la veille au soir il y avait déjà bon nombre de pèlerins à l'exercice ordinaire du pèlerinage.

Le jour de la fête, malgré la pluie qui tombait depuis plusieurs heures, on vit, vers sept heures et demie, les longues files de voitures amenant les paroisses de Saint-Denis de Gastines et de Vantorte. Les routes de Bretagne et de Normandie fournissaient aussi leur contingent. — Aussitôt descendu de voiture, chacun tient à entendre une première messe pour y faire ses dévotions avant la messe solennelle.

Le vénérable Curé de Saint-Sulpice de Paris, M. Hamon, l'auteur de la *Vie de saint François de Sales*, était depuis plusieurs jours, se reposant dans sa famille, à Saint-Denis de Gastines. Pendant que des neuvaines se poursuivaient dans les autres sanctuaires de France pour le rétablissement de sa santé, il voulut, malgré le mauvais temps et la perspective d'une fatigue de 6 lieues de voiture, il voulut faire son troisième pèlerinage à Notre-Dame de la Sainte-Espérance de Pontmain. En assistant à la messe de ce vénérable vieillard et en le regardant pendant son action de grâces, sa piété, toute son attitude rappelait le saint curé d'Ars. — A neuf heures et demie,

fidèles aux prescriptions du programme, les pèlerins se rendaient au cimetière ou se groupaient autour de la statue déjà placée sur un brancard. Cette belle statue est en métal recouvert d'une couche de cuivre par le procédé de la galvanoplastie. Le moule est sorti des ateliers de M. Goupil, sculpteur à Rennes. A dix heures moins un quart, plus de deux mille pèlerins étaient rangés en ordre de procession sur la route de Fougères, en face du cimetière : les hommes, les membres de l'Association des enfants de Pontmain, le clergé et les femmes. — A dix heures, la procession, présidée par M. l'abbé Le Segrétain, chanoine titulaire de Laval, se met en marche. Entre les deux longues lignes d'hommes, de femmes, d'enfants, portant de distance en distance de belles oriflammes, s'avançait majestueusement la statue de Notre-Dame de la Sainte-Espérance, tenant entre ses mains l'image de son fils, Jésus-Christ. Les notables de la paroisse de Pontmain et des paroisses environnantes avaient tenu à honneur de porter la statue de la sainte Vierge et du Sacré-Cœur, ainsi que les cierges d'honneur préparés pour la circonstance. On remarquait aussi dans cette procession le magnifique cierge de la basilique vaticane offert par le souverain Pontife lui-même à une famille de la Mayenne qui a bien mérité de l'Église et de Pie IX. Il a dû en coûter beaucoup à la mère de Georges D*** pour se dessaisir d'un si précieux souvenir. Il n'a fallu, sans doute, rien moins que toute sa confiance et toute sa piété envers Notre-Dame de Pontmain. Il se rencontre encore des âmes qui, lorsque Dieu laisse passer quelque temps sans leur demander des actes héroïques, trouvent dans leur foi moyen de lui en offrir. — Vers le milieu du bourg, la procession, descendant lentement la rampe du cimetière, offrait un coup d'œil magnifique. A dix heures, M. Boissière, curé de Saint-Denis de Gastines, cha-

noine honoraire de Laval, commence la messe solennelle à l'estrade. Le clergé a pris place autour de l'autel et les pèlerins continuent d'arriver par toutes les routes, remplissant l'espace en avant du monument et autour du parterre de la colonne. On évalue à près de quatre mille le nombre des pèlerins présents à la grand'messe.

Au moment des vêpres, après avoir énuméré les intentions recommandées aux prières des pèlerins, un des Pères gardiens du sanctuaire félicite l'assistance d'être venue si nombreuse malgré le mauvais temps. Il la remercie au nom de Sa Grandeur Mgr l'Evêque de Laval, qui, retenu par ses tournées épiscopales loin de Pontmain, s'y trouvait néanmoins par la pensée et par le cœur, bénissant tous ceux qui étaient venus rendre leurs hommages à la protectrice du diocèse et de la France. — L'abbé Guillouzo, chapelain de Sainte-Anne et grand pénitencier de la basilique des Bretons, constate que la vraie France entend la voix et se montre docile à l'appel de Marie qui demande des prières et des bonnes œuvres pour nous sauver tous. Il affirme l'union de prières entre les pèlerins des sanctuaires de Sainte-Anne d'Auray et de Pontmain, en rappelant que Mgr Bécel, Evêque de Vannes, a été le premier Evêque pèlerin de Pontmain et aussi un des premiers à offrir à Mgr l'Evêque de Laval un vitrail pour le nouveau sanctuaire. Le Chapelain de Sainte-Anne, au nom de son Evêque, remercia les habitants de Pontmain de l'accueil cordial qu'ils lui avaient fait au jour de son pèlerinage, leur faisant dire que Sa Grandeur leur ferait elle-même les honneurs de sa basilique quand ils y viendraient en pèlerinage. — Aux vêpres, qui commencèrent à deux heures, il y eut autant d'assistants qu'à la grand'messe. A la fin des vêpres, M. le curé de Saint-Sulpice bénit solennellement la statue et les objets de piété que les pèlerins

avaient sur eux. Puis M. l'abbé LELADRE, ancien professeur de sciences au petit séminaire de Sainte-Anne, développa, en l'appliquant à la très-sainte Vierge, dans son apparition à Pontmain, ce texte des saintes Écritures : *Ego Mater sanctæ spei.* Pendant le chant du cantique : *Mère de l'Espérance*, l'assistance se mit en rang pour la procession triomphale, qui se fit dans le même ordre et avec le même recueillement que celle du matin. Après les stations ordinaires, elle se termina par le cantique de consécration et la bénédiction du très-saint Sacrement.

Pèlerinage de Vitré à Pontmain

(14, 15 et 16 juillet 1874).

Mardi et mercredi, 300 pèlerins; jeudi, près de 170, répondant à l'appel du Comité catholique de Vitré, ont pris par le chemin de fer de Fougères la direction de Pontmain, où les attendaient d'autres pèlerins, venus également du pays de Vitré dans des voitures particulières. — Pèlerin de mardi, la journée du début, je me permettrai seulement de parler de celle-ci. Du voyage je n'ai rien à dire, si ce n'est qu'il s'accomplit avec beaucoup d'ordre, de recueillement et de piété. De Vitré à Pontmain, la récitation de diverses prières et les chants religieux occupèrent à peu près tous nos loisirs. — Il était huit heures et demie lorsque le pèlerinage, sur deux rangs, bannière en tête, entra en chantant au bourg de Pontmain et alla se ranger pour entendre la messe sous une tente provisoire élevée dans le champ de l'Apparition, en face de la splendide chapelle que la reconnaissance des fidèles élève à la Mère de l'Espérance. Cette messe était la messe de communion, et quoique les pèlerins eussent dû se lever à une heure plus que matinale,

la piété d'un grand nombre avait bravé la fatigue du voyage et du jeûne. — A onze heures une messe solennelle nous réunissait de nouveau au pied de la statue. — Mais c'est surtout après la procession solennelle de deux heures que le pèlerinage prit un aspect que n'oublieront jamais ceux qui ont eu le bonheur d'en être les témoins. — Debout sur l'estrade, le R. P. Villeneuve, des Missionnaires de Rennes, ancien aumônier des enfants de Vitré pendant le siége de Paris, prit la parole : « Tout pèlerinage, dit-il, est un acte de foi, et le plus éclatant, une prière, et la plus méritoire des prières ; le pèlerinage des Bretons à Pontmain est par-dessus tout un acte de reconnaissance et d'amour. » — Une froide analyse ne fera jamais comprendre avec quelle élévation de pensée, avec quel bonheur de langage, avec quel accent de conviction généreuse l'éloquent prédicateur développa le thème qu'il s'était tracé. — « Sa foi, sa croyance en Dieu, au surnaturel, à l'action de la Providence, le pèlerin la prêche à sa famille, à sa paroisse, aux bourgades et aux cités qu'il traverse, revêtu de ses insignes et bravant les insultes de l'ignorance ou de l'impiété. » — « Sa prière est bonne entre toutes, car elle est la prière en commun, la prière mieux préparée, la prière qui n'a pas reculé devant les obstacles pour venir se répandre dans un lieu marqué par le ciel même. (Ici l'orateur rappelle la prière d'Abraham pour les cités coupables de la Pentapole)... « Nous ne pouvons pas valoir moins, dit-il, et notre intercesseur vaut bien mieux. » — « Quant à nous, Bretons, c'est la reconnaissance qui doit nous guider sur les routes de Pontmain. Rappelons-nous cette sinistre date de 1870-71, quand nos villes étaient assiégées ou prises, nos campagnes ravagées, nos armées captives ou en fuite. Rappelons-nous les malheureux débris de l'armée vaincue au Mans, venant étaler ses misères, faisant éclater jusque

dans le plus humble hameau les irrémédiables désastres de la patrie. Alors tous étaient saisis de pitié, mais aussi d'une crainte trop légitime : l'ennemi arrive, tout nous le disait, et nous le croyions. Pourquoi donc avons-nous été préservés, nous habitants de la Bretagne? C'est que Marie, la reine de la France, à tenu à honneur de sauvegarder au moins cette portion de ce beau royaume dont elle a fait le domaine de sainte Anne, sa mère. — C'est que nous avons prié. — L'étranger était à nos portes; Mgr de Laval se présente dans le sanctuaire vénéré de Notre-Dame d'Avénières; Mgr de Rennes, le métropolitain de la Bretagne, dans celui de Notre-Dame de Bonne-Nouvelle, et ils se mettent, eux et leurs peuples, sous la protection de Marie. C'est alors que sur la frontière des deux pays la Vierge apparaît, non plus pour menacer comme à la Salette, non plus même pour parler de pénitence comme à Lourdes, mais pour demander la continuation de la prière et ranimer l'espérance dans les cœurs. » — « Mais priez, mes enfants, Dieu vous exaucera en peu de temps, mon fils se laisse toucher... » — « Le flot montant de l'invasion s'arrête et nous sommes délivrés. » — On comprendra sans peine l'effet que ces paroles chaleureuses trouvaient au plus intime de nos cœurs. En ce moment, l'orateur, après avoir parlé de l'amour qui doit suivre le bienfait, prit à parti son auditoire et le souleva tout entier. — « Pèlerins de Vitré, s'écria-t-il, Dieu vous a mis à l'honneur, aux avant-postes de la Bretagne. Voulez-vous donner à Marie la grande preuve de l'amour? Soyez dévoués, soyez fidèles. Conservez votre vieille foi, vos antiques et chrétiennes coutumes. Soyez les soldats de Dieu et les soldats d'avant-poste. Si l'ennemi veut faire invasion, vous séduire par ses maximes et ses corruptions, par ses promesses ou ses menaces, levez vous et dites résolûment : Tu ne passeras

pas. Soyez toujours la génération forte et la race de granit. — Voulez-vous donner en ce moment même à Marie la première preuve de cet amour qu'elle vous demande ? Debout et regardez ! (Et à ce moment la foule se levant comme un seul homme suivit des yeux le geste de l'orateur.) — Voyez cette Vierge et considérez ce qu'elle porte à la main, ce qu'elle vous présente. C'est la croix, c'est l'image de son divin Fils, et de peur que vous ne vous trompiez, il est écrit au-dessus, en caractères d'or : JÉSUS-CHRIST. C'est là l'amour suprême de Marie ; associez-y en même temps et vos voix et vos cœurs et dites avec moi : Vive Jésus-Christ! » Qui peindra le spectacle de ces pèlerins debout, transportés, les larmes aux yeux, les bras tendus vers l'image de l'apparition et, sous la parole de l'orateur, jetant au ciel et à la terre ces cris qui étaient véritablement les cris du cœur : Vive Jésus-Christ ! — Vive la Mère de Jésus-Christ ! Vive l'Eglise de Jésus-Christ ! — Vive le vicaire de Jésus-Christ ! Vive la France de Jésus-Christ ! — Vive Notre-Dame de l'Espérance de Pontmain...— C'était fini, et nous aurions voulu prolonger notre bonheur.

Extraits de la Semaine religieuse *de Laval, du samedi* 28 *mars* 1874.

On nous écrit de Pontmain :

Depuis bien longtemps nous avons omis de donner des nouvelles de Pontmain. Ce n'est pas que la solitude se fût faite autour du sanctuaire et qu'un grand nombre de cœurs n'eussent continué de se tourner vers lui avec ferveur et confiance. Tous les jours, malgré l'hiver, quelques pèlerins venaient implorer Marie et se retiraient plus heureux et meilleurs ; tous les jours arrivaient des

lettres sollicitant des prières et d'autres apportant le tribut et l'expression de la reconnaissance. Nous pourrions aussi mentionner des opérations très-périlleuses en elles-mêmes et dans leurs suites, accomplies avec un entier succès, des infirmités chroniques d'une extrême gravité et obstinément persistantes adoucies d'abord, disparues ensuite, et des conversions inespérées obtenues en invoquant Notre-Dame de Pontmain. Mais combien de grâces, de secours, de bienfaits variés, de guérisons même demeurés inconnus ! Il n'est presque pas de paroisse où nos Missionnaires ne trouvent une ou plusieurs personnes qui ont été l'objet d'une protection merveilleuse. Malheureusement, on oublie de faire constater authentiquement la faveur divine, et Marie ardemment remerciée en secret se voit ainsi privée de la gloire extérieure qui lui est due.

Qu'il nous soit permis de citer aujourd'hui quelques extraits de lettres attestant la miséricordieuse intervention de Notre-Dame d'Espérance et la gratitude des âmes qu'elle a daigné soulager ou guérir.

« Mon révérend Père, nous écrivait une religieuse du diocèse de Laval, gloire soit rendue à jamais à Notre-Dame de Pontmain ! Ma sœur X***, que j'ai eu l'honneur de vous présenter lundi dernier, dans le champ de l'Apparition, est complétement guérie. Depuis six mois elle éprouvait de très-grands maux d'estomac et une répugnance invincible pour toute espèce de nourriture. Depuis deux mois surtout, elle en était venue à ne plus pouvoir supporter le plus léger liquide, les vomissements étaient continuels, de sorte que son existence était un prodige pour tous ceux qui connaissaient sa position. La veille de son voyage à Pontmain, elle nous dit plusieurs fois qu'elle serait guérie. Cependant elle allait plus mal encore. Le voyage fut très-pénible, et pendant la messe qu'elle en-

tendit à jeun et où elle fit la sainte communion, elle souffrit comme elle n'avait jamais souffert jusqu'alors, ce qui continua pendant la procession. Ce ne fut que vers la fin de l'*Ave, maris stella* qu'elle se sentit tout à coup guérie. En sortant de l'église, elle me dit qu'elle avait faim ; en effet, elle déjeuna très-bien. Il était à peu près onze heures. Elle mangea encore dans la soirée sans éprouver aucune douleur. Depuis lors elle va très-bien ; l'appétit et le sommeil sont revenus. »

Une autre religieuse du diocèse d'Angers écrivait dernièrement au P. Marais :

« Je recevais votre très-honorée lettre en date du 19, qui m'annonçait que vous commenciez une neuvaine à mes intentions. Je suis heureuse de vous dire, monsieur le Curé, que le mardi 23 Notre-Dame de la Sainte-Espérance exauçait nos vives supplications par un miracle de la grâce bien plus grand que toutes les guérisons corporelles. Serait-ce trop de vous demander de faire chanter à son autel le cantique de l'action de grâces, le *Te Deum?* Oh ! non, monsieur le Curé, si de vive voix je pouvais vous dire le prodige de la grâce, avec nous vous admireriez la bonté de notre Mère de la Sainte-Espérance. »

Ajoutons un dernier trait de protection de notre bonne Mère. Il y a peu de semaines, un brave ramoneur allait en pèlerinage à Pontmain et déposait son obole pour la construction de l'église neuve. Voici ce qu'il raconte à un des gardiens du sanctuaire : Il se trouvait vers la fin de janvier sur le toit d'une maison de trois étages à Avranches. Voulant examiner l'intérieur d'une cheminée, il se soulève et s'appuie de toutes ses forces sur le rebord extérieur de cette cheminée. Malheureusement la pierre trop peu fixée dans le mur s'en détache et roule dans le vide, entraînant le pauvre ramoneur, qui est précipité dans une cour entièrement pavée. La pierre, occasion de ce

terrible accident, va heurter une muraille et rebondit sur le corps de l'infortuné. Cet homme devait être deux fois écrasé, par sa chute d'abord, et ensuite par le poids de la pierre tombée d'une telle hauteur sur son corps (elle pesait bien, a-t-il dit, 300 livres). Il reste, en effet, quelque temps évanoui et comme brisé ; mais bientôt il revient à lui et invoque aussitôt Notre-Dame de Pontmain, dont il avait souvent, depuis son arrivée en Normandie, entendu proclamer les louanges, et qu'il se proposait de visiter en son sanctuaire. La très-sainte Vierge, en qui d'ailleurs il avait toujours eu confiance, et dont il portait le scapulaire, accueillit son cri de détresse ; et bientôt entré en convalescence et remis de cette rude secousse, il pouvait continuer son état et aller remercier à Pontmain sa puissante protectrice.

Le retour de la belle saison ramène déjà un plus grand nombre de pèlerins. La fête de saint Joseph semble devoir inaugurer cette reprise anticipée des pèlerinages. Cette fête a été célébrée avec le plus grand éclat et avec la plus touchante piété. Elle s'est terminée par la bénédiction très-solennelle du saint Sacrement, en vertu d'une autorisation spéciale de M^gr^ l'Evèque, et le R. P. Curé, à la grande joie des paroissiens, a revêtu pour la première fois une chape splendide récemment donnée au sanctuaire par les dames de Benteville, bienfaitrices insignes du pèlerinage, qui leur doit notamment son riche ostensoir orné d'émaux et de pierres précieuses.

Extrait de la Semaine religieuse *de Laval, du samedi 4 avril* 1874.

On nous écrit de Pontmain :

Je ne sais pas encore ce qu'a été à Paris la manifestation religieuse des enfants de Marie ; mais à Pontmain elle

a dépassé ce que j'aurais pu supposer même de mes pieux paroissiens, qui tous, il est vrai, se regardent comme les Benjamins de celle qui est venue leur dire ici même : *Mais priez, mes enfants, Dieu vous exaucera en peu de temps. Mon Fils se laisse toucher.*

Le matin, au moment de commencer la messe, voyant dans l'église bon nombre de paroissiens et de pèlerins, nous nous sommes rendus processionnellement sur le champ de l'apparition en récitant les psaumes de la pénitence ; puis j'ai célébré le saint sacrifice sur l'estrade, qui doit nous servir désormais d'église provisoire jusqu'à l'achèvement du sanctuaire, les jours de grande affluence.

Une centaine de personnes firent la sainte communion. Après la messe, je fis à haute voix mon action de grâces avec mes pieux auditeurs, et chacun s'en alla à ses occupations, se promettant bien de revenir à la procession du soir.

A l'heure ordinaire de l'exercice que nous faisons chaque jour au pèlerinage, l'église était comble.

Une centaine de personnes étaient obligées de se tenir debout dans l'intérieur et aux abords de l'église. Après la récitation de la prière du soir et du chapelet aux intentions générales du pèlerinage et aux intentions particulières qui nous sont adressées chaque jour de tous les coins de la France, un de nos Pères fit une bonne petite méditation sur la fête du jour et dirigea nos intentions dans l'acte pieux que nous allions faire ; unissant nos prières et nos vœux à ceux des enfants de Marie de toute la France qui, agenouillés en ce moment dans tous les sanctuaires, suppliaient le Cœur de Jésus, par celui de sa sainte Mère et de son père nourricier, de mettre enfin un terme aux épreuves de l'Eglise, aux angoisses du souverain Pontife et aux inquiétudes de notre patrie.

Après cela, notre modeste sanctuaire s'est illuminé

soudain de la clarté de plusieurs centaines de cierges, et la procession s'est mise en marche, suivant le parcours ordinaire, pour se rendre au champ de l'apparition.

Nous étions au moins cinq cents, autant d'hommes que de femmes, tous chantant avec entrain :

Pitié, mon Dieu, c'est pour notre patrie
Que nous prions au pied de cet autel.

Le petit monument élevé à l'endroit même de l'apparition de la sainte Vierge s'illumina en un clin d'œil au moment de notre arrivée, et le salut du saint Sacrement commença.

Les chanteurs de la paroisse exécutèrent alors un motet à la sainte Vierge, en l'accompagnant de l'harmonium. En plein air et dans le silence de la nuit, c'était très-beau.

Après la bénédiction, nous rentrâmes dans l'église en chantant le *Magnificat*, et chacun se retira après avoir salué Jésus, Marie, Joseph et son bon ange par ce cantique :

Avant de quitter notre maître,
Jetons-nous dans son divin cœur, etc.

Ainsi s'est passée hier, à Pontmain, la fête de l'Annonciation. Du reste, c'est à peu près le programme de ce que l'on est convenu d'appeler « les petites fêtes de famille de Pontmain ». Elles ne sont point difficiles à organiser ; il suffit que le R. P. curé dise deux ou trois jours à l'avance : « Mes bons amis, tel jour, à telle heure, nous ferons une petite fête en l'honneur du Sacré-Cœur de Jésus, de la sainte Vierge ou de saint Joseph. »

Or, en temps ordinaire, trois cents, cinq cents et plus d'habitants de la localité ou des environs répondent à ce simple appel.

MISSION DE DIEULEFIT.

Nous avons reçu de M. Arsac, curé de Dieulefit, dans le diocèse de Valence, la relation suivante, que nous nous faisons un plaisir d'insérer, comme témoignage du zèle pastoral de M. le Curé, autant que de sa bienveillance à l'égard de l'un des nôtres.

Dieulefit, le 3 mai, 1875.

Mon très-révérend Père,

Le jubilé qui a été prêché à Dieulefit, diocèse de Valence, par un religieux de votre Ordre, le R. P. Vigneron, a fait tant de bien que je regarde comme un devoir de reconnaissance et un moyen d'édification de vous en adresser un résumé.

Il a duré quatre semaines, du 28 février jusqu'à Pâques. La première semaine a été le jubilé des enfants; la deuxième était réservée aux jeunes personnes et aux femmes ; la troisième, aux hommes, et la Semaine sainte à toute la paroisse. Il faut ajouter que les hommes ont toujours été admis à tous les sermons. Ce bel arrangement des exercices religieux, parsemés de quelques conférences, a enchanté mes paroissiens.

La paroisse de Dieulefit a 4000 habitants: 2500 catholiques et 1500 protestants. Cette petite ville est, dans nos contrées, le boulevard de la prétendue Réforme. Elle a un consistoire, trois pasteurs, deux temples, un collége, des adeptes zélés et riches. Le caractère de la population est le type du génie français : ardent, enthousiaste, généreux, mais d'une grande légèreté. Le son de la cloche,

comme le bruit d'un tambour, met tout en mouvement.

Maintenant que vous connaissez, mon très-révérend Père, le champ sur lequel devait s'exercer le zèle du R. P. Vigneron, permettez-moi de vous donner quelques détails sur la manière dont il l'a travaillé.

Chaque jour de la première semaine, les enfants ont eu une instruction dans laquelle le prédicateur leur expliquait leurs devoirs : un exemple, à chaque point, rendait sensible la vérité démontrée. Le lendemain, deux petits garçons et deux petites filles venaient résumer le discours de la veille, et recevaient une grande image, en présence de leurs parents rayonnants de joie. Dans l'après-midi, on leur apprenait ces cantiques des missions si simples, si beaux, si populaires. Quand le dimanche arriva, ils en avaient un petit répertoire.

Nous avons assisté, ce jour-là, à une fête fort touchante: la fête des petits enfants. Ils ont eu une messe à eux, des vêpres pour eux seuls avec la jouissance des meilleures places. Etaient-ils fiers et joyeux ! Après vêpres ils firent, au nombre de plus de trois cents, la procession dans les rues de la ville. Toutes les petites filles avaient des oriflammes bleues, celles des petits garçons étaient roses. Ils conservèrent un ordre parfait sous la conduite des frères et des religieuses : parmi les grandes personnes, il n'y eut d'admises que les mères qui portaient aux bras leurs petits enfants et qui marchaient derrière le clergé. Au retour, l'église fut envahie par une foule énorme. Le prédicateur eut besoin de sa puissante voix pour dominer, dans son sermon, les cris des petits enfants. Après la bénédiction, on leur distribua des médailles et des bonbons pour terminer la fête.

Je me suis un peu étendu sur le jubilé des petits enfants en raison du caractère touchant de ces exercices et des excellents effets qu'ils produisirent.

Nous nous en aperçûmes bientôt. Dès la deuxième semaine, un auditoire très-nombreux et sympathique entourait la chaire sacrée. Le Missionnaire, dans la force de l'âge, doué d'un puissant organe, parlait avec le zèle et l'énergie qu'inspirent les convictions profondes et une ardente soif du salut des âmes. Aussi l'auditoire écoutait avec une profonde attention ces excellents discours, ces démonstrations si claires des vérités catholiques niées ou dénaturées par les dissidents, ces exhortations pathétiques à la vertu. Aussi près de huit cents femmes reçurent la sainte Communion le dimanche de la Passion. Le dimanche des Rameaux, cinq cents hommes approchèrent de la sainte Table avec un respect, une gravité, un recueillement admirables.

Ces chrétiens, qui avaient accompli le devoir pascal, devaient communier encore pour gagner l'indulgence du jubilé. Les dames et les demoiselles accomplirent ce devoir le jeudi saint, et les hommes le saint jour de Pâques. Bien des personnes en retard reçurent les sacrements dans ces jours solennels. Le nombre des communions pendant le temps des prédications a été de deux mille.

Dès les premiers jours de la retraite, le R. P. Vigneron, animé de cette tendre dévotion que l'on professe dans son Ordre, pour la Vierge immaculée, avait voulu mettre sous sa protection ses travaux apostoliques. Le jeudi 11 mars, un magnifique reposoir, fort élevé et gracieux, servit de trône à la statue de la mère de Dieu ; il était tout étincelant de lumières : l'église entière était éblouissante de leur éclat. Après un sermon très-pieux sur les grandeurs de Marie, trois petits garçons consacrèrent à Marie les ordres religieux, leurs parents, les pauvres pécheurs ; trois petites filles lui consacrèrent les enfants, les vierges chrétiennes et le clergé. Puis quatre petites filles, vêtues

de blanc, vinrent offrir une grande couronne à la sainte Vierge au chant du cantique : *Vierge, reçois cette couronne.* Ensuite, j'ai consacré toute la paroisse au sacré cœur de Jésus.

La population si vive de Dieulefit a été enthousiasmée de cette magnifique cérémonie, accomplie avec un ordre parfait. Elle avait fourni des bougies plus qu'on ne put en placer.

Le jeudi suivant eut lieu la cérémonie pour les fidèles défunts. La veille, le prédicateur exposa avec force et clarté le dogme catholique sur le purgatoire, que les protestants ont entrepris de supprimer. Pendant que l'on sonnait des glas funèbres, les vêpres des Morts et l'absoute furent chantées solennellement. Le lendemain, la population entière assista au service pour les trépassés.

Une grande manifestation catholique était préparée pour le saint jour de Pâques. Nous avions résolu de bénir et de planter une croix à 2 kilomètres de l'église paroissiale, en suivant une rue qui a plus de 1000 mètres de long. Au premier appel, cent quarante hommes se présentèrent pour porter la croix. Ils furent divisés en trois pelotons, sous les ordres d'anciens militaires. Ils portaient sur la poitrine une grande médaille; chaque peloton avait un ruban de couleur différente pour tenir les médailles. A deux heures, ce petit bataillon vint se ranger, avec un ordre parfait, dans le principal passage de l'église. Le défilé de la procession dura plus d'une demi-heure. Le clergé étant sur le perron de l'église, devant une vaste place, la croix fut bénite solennellement par le R. P. Vignéron. Pendant que l'orphéon exécutait un de ses plus beaux morceaux, le clergé, les fabriciens, les conseillers municipaux catholiques et les messieurs les plus notables vinrent, sans respect humain, baiser la croix devant une foule innombrable. Ensuite tout se mit en marche.

C'est un plaisir toujours nouveau pour moi, mon révérend Père, d'assister à une procession à Dieulefit. La population catholique a le sentiment du respect et de la dignité que demandent ces manifestations extérieures de leur foi, surtout en présence de leurs frères séparés. Aussi, il n'est pas besoin d'agents de police pour faire régner l'ordre et le silence. Chacun se met à son rang, de lui-même : les hommes n'y assistent guère moins que les femmes, et toujours chapeau bas. Toutes les fenêtres étaient garnies de personnes qui ne partagent pas notre foi, et souvent envient notre bonheur Quel imposant spectacle que ces deux mille personnes avançant gravement à la suite de la croix, chaque confrérie suivant sa bannière! Les enfants tenaient chacun leur oriflamme, et prenaient des airs de défi devant les autres enfants qu'ils trouvaient dans la rue. Pendant que les enfants de Marie, en longues files blanches, chantaient leurs cantiques et que la foule priait, une centaine d'hommes chantaient le *Vexilla Regis; Vive Jésus, vive sa croix; Je suis chrétien, c'est là ma gloire*, mais avec une ardeur et un entrain que je ne puis vous décrire. C'était touchant, admirable.

Quand le signe de notre Rédemption fut dressé, toute la foule cria : Vive la croix ! Le R. P. Prédicateur, profondément ému, adressa alors une allocution qui fit couler bien des larmes.

Cependant, de gros nuages noirs qui passaient sur nos têtes, le grésil qui venait nous fouetter la figure nous avertirent de revenir. La procession se remit en marche, sans aucun désordre, malgré ce contre-temps. De retour à l'église, le prédicateur nous fit des adieux touchants, auxquels je répondis par des remercîments qu'il avait bien mérités. La bénédiction du très-saint Sacrement clôtura la cérémonie et les exercices jubilaires.

Voilà, mon révérend Père, un petit compte rendu que

je n'ai pu faire qu'à la hâte, et non avec le soin que j'aurais voulu y mettre.

Daignez agréer, mon très-révérend Père, les hommages affectueux et dévoués de votre très-humble serviteur,

M.-A. Arsac, Curé.

VARIÉTÉS

LE R. P. PETITOT ET LE R. P. GROUARD AU CONGRÈS DE NANCY.

Au très-révérend Père général.

MON TRÈS-RÉVÉREND ET BIEN-AIMÉ PÈRE,

Lorsque vous nous donnâtes, au R. P. PETITOT et à moi, la permission de nous rendre à l'invitation que le R. P. BOURDE nous fit d'aller à Nancy, à l'occasion du congrès des américanistes, qui devait se tenir dans cette ville du 19 au 22 juillet, nous fûmes, vous le savez, remplis de joie et de reconnaissance. Ce voyage ne devait-il pas être charmant, en effet, pour des Missionnaires du Mackenzie, accoutumés au grand air, et pour des Oblats qui allaient ou revoir de vieux amis ou faire connaissance avec des frères anciens et nouveaux? Aussi, nul retard dans les préparatifs, et, la vapeur nous prêtant ses ailes, nous arrivons bientôt à notre maison de Nancy, où nous recevons l'accueil le plus cordial.

Je ne viens point, mon très-révérend Père, vous faire une relation plus ou moins sentimentale de notre voyage; mais il a plu à Dieu de le rendre utile à la religion et à l'honneur de notre Congrégation; vous accueillerez, j'espère, avec bienveillance, le compte rendu aussi bref que possible des séances auxquelles nous sommes allés prendre part.

Vous savez, mon très-révérend Père, que Nancy avait

été choisi pour le lieu d'une réunion internationale des personnes qui s'occupent de l'histoire de l'Amérique avant la découverte de Christophe Colomb, de l'interprétation des monuments écrits et de l'ethnographie des races indigènes du nouveau monde. Or, nous pûmes, en traversant les rues où le R. P. Simonin nous servait de guide, constater que la capitale de la Lorraine prenait au sérieux l'honneur de posséder quelques jours dans son sein les savants français et étrangers qui s'occupent des questions américaines. Bon nombre de maisons étaient ornées de drapeaux aux couleurs nationales et étrangères : l'hôtel de ville surtout avait pris un air de fête. La salle des Cerfs du palais ducal avait été décorée avec goût, et disposée de manière à permettre à une nombreuse assistance de suivre les débats qui devaient avoir lieu. Sur une estrade élevée au fond de la salle siégeaient les membres du bureau, personnages distingués par leur science et leur mérite, parmi lesquels on nous nomma M. le baron Guerrier de Dumast, président; M. Lucien Adam, secrétaire; M. le général Didion, M. Madier de Montjau, M. de Rosny, professeur de langue japonaise, etc. On remarquait surtout un officier autrichien en costume militaire, M. de Hellwald, lieutenant de lanciers, et en même temps directeur de la revue *das Ausland*.

Dans la foule se mêlaient des savants de divers pays. Les ecclésiastiques s'y trouvaient aussi en grand nombre, et témoignaient par leur présence de l'intérêt qu'ils prenaient à cette réunion.

La séance était sur le point de commencer, quand un docteur de Paris, membre de la Société d'anthropologie, reconnaissant le R. P. Petitot, s'en vint poliment nous l'enlever, et le fit monter sur l'estrade, où on lui donna un siége juste à côté de l'officier autrichien. Le cher Père s'attendait d'autant moins à cette distinction, qu'il n'avait

préparé aucun travail sur les matières indiquées par le programme, et qu'il se croyait parfaitement inconnu dans cette assemblée. La suite nous fera voir que cela n'arriva point sans une intention providentielle.

A deux heures moins un quart, M. le baron Guerrier de Dumast, président élu, ouvre la session par un discours approprié à la circonstance ; puis il invite M. Torrès Caicedo, représentant diplomatique de la république de San Salvador, à occuper le fauteuil présidentiel. M. Torrès Caicedo répond à l'invitation qui lui est faite, remercie la ville de Nancy de l'accueil hospitalier qu'elle donne aux membres du congrès, et donne un aperçu des sujets divers qui seront l'objet de leurs travaux. C'est la question historique qui doit se traiter d'abord.

Plusieurs orateurs prennent la parole soit pour rendre compte de travaux envoyés par des écrivains absents, soit pour exposer leur opinion personnelle ; et bientôt, à voir la direction que suivent leurs idées, il nous devient évident que l'on veut établir l'autochthonie des Américains, et par là contester l'unité de la race humaine. M. de Rosny surtout se pose en champion de cette thèse impie. Il affiche carrément sa doctrine antichrétienne, et il s'appuie hautement sur l'autorité de Voltaire, « qu'on peut, dit-il, citer partout et toujours ! » Or Voltaire disait : « Du moment que Dieu a pu créer des mouches en Amérique, pourquoi n'aurait-il pas pu y créer des hommes ? » Et pour conclure qu'il y a réellement créé des hommes distincts de la grande famille d'Adam, l'orateur rejette toutes les analogies de langue, de mœurs, de croyances, que l'on a constatées entre les peuples d'Amérique et ceux d'Asie, et il affirme qu'elles ne prouvent pas du tout la communauté d'origine de ces peuples. En conséquence, il veut qu'on établisse en principe que les Américains sont d'Amérique, et ne viennent de nulle part ailleurs.

Déjà du milieu de l'assemblée s'était levé un savant demandant à apprendre quelque chose de nouveau, et poussant le bureau à trancher la question de l'origine des Américains dans le sens de la libre pensée. Il eût été si heureux, le brave homme, de croire, en vertu d'une décision dogmatique du congrès, que les Indiens d'Amérique forment une race à part dans le monde ! Il eût eu pour le coup un argument décisif et palpable contre Moïse et la Bible. Sa conscience eût été délivrée d'un énorme poids, et il n'aurait eu qu'à se féliciter d'être venu à Nancy acquérir la certitude que la révélation, trouvée fausse sur un point, doit l'être aussi sur tous. Quelle heureuse découverte ! Et comme le monde entier féliciterait les savants américanistes de l'avoir à la fois délivré de ce fantôme de christianisme qui le poursuit partout et trouble ses plus belles fêtes ! Evidemment, la théorie basée sur l'homme préadamique, dont on prétend avoir trouvé des vestiges, ne satisfait pas ce savant scrupuleux. Il avait raison, et il cherchait à fonder son incrédulité sur des preuves plus solides. Aussi se leva-t-il une seconde fois, et insista-t-il afin d'obtenir l'assurance d'un fait dont il désirait tant être convaincu. L'idée me vint que ce savant pourrait bien être un *compère* des libres penseurs du bureau, et que du sein de la foule, parlant en quelque sorte au nom de l'assistance, il les encourageait à formuler leur opinion sans crainte de se voir contredits.

Cependant M. de Rosny pérorait avec un aplomb de professeur parisien, et concluait à la satisfaction du ci-devant chercheur d'une vérité antichrétienne. Des applaudissements couronnent son discours. Le courant des idées semble définitivement s'établir dans un sens contraire à toutes nos convictions.

Assurément, me disais-je, nous nous sommes fourvoyés, et nous sommes ici dans une société de libres pen-

seurs qui viennent, avec leurs armes préparées d'avance, livrer bataille à la doctrine catholique. Ce sont eux qui ont tracé le programme ; ils ont étudié leur terrain, et personne n'est prêt à leur répondre. Il est vrai, la religion n'en mourra pas ; mais cependant ce serait triste s'ils avaient le dernier mot. Ainsi raisonnais-je à part moi, quand je vis le R. P. Petitot s'avancer et demander la parole.

Il pria modestement le bureau de ne pas tant se hâter de conclure que les Américains sont autochthones. « Parce que, dit-il, nous n'avons en Europe aucun document qui puisse éclaircir pour nous la question de leur origine, n'allons pas, sans plus de débat, admettre qu'ils n'ont pas pu venir de l'Asie. Je ne suis pas préparé maintenant à entrer en discussion; mais, si l'on veut m'entendre demain, j'apporterai mes preuves. Pour le moment, je demande seulement au bureau de ne pas conclure. » Des applaudissements accueillirent cette protestation. Les catholiques (et ils étaient en majorité dans l'assemblée) virent avec joie paraître un champion de la vérité outragée. M. de Rosny, qui croyait avoir enlevé la place d'assaut et rester, sans contestation, maître du terrain, ne put cacher son dépit en entendant la voix d'un adversaire inattendu. Il faut vous dire, mon très-révérend Père, que ce M. de Rosny, homme de petite taille, au teint pâle, aux cheveux plats, à la barbe noire, qui fait ressortir la blancheur de son maigre visage, est doué d'un tempérament excessivement nerveux, et supporte difficilement la contradiction. Il se lève donc, et maîtrisant à peine la fougue qui l'entraîne : « Le R. Père, s'écrie-t-il, veut la guerre ; eh bien, la guerre est déclarée. » Puis, pour voiler sa mauvaise humeur qui vient de se trahir par cette explosion soudaine, il adoucit un peu le geste et la voix en ajoutant : « Mais ce sera une guerre pacifique. »

Aux protestations du R. P. Petitot contre la conclusion précipitée, téméraire et antichrétienne des libres penseurs, un savant grave et vénérable, M. Joly, professeur à Toulouse, vint joindre les siennes et, avec un calme et un bon sens que tout le monde goûta fort, il dit en quelques mots : « Messieurs, si les preuves historiques vous font défaut, ne vous hâtez pas pour cela de trancher la question ; l'ethnologie, la linguistique, l'archéologie n'ont pas encore dit leur mot. Et quand même vous parviendriez à éclaircir quelques faits de l'histoire ancienne dans le nouveau monde, vous auriez encore à résoudre le problème très-difficile de l'homme préhistorique. »

Ces réserves faites sur le point capital de l'origine des peuples d'Amérique et quelques détails secondaires étant clos, la séance est levée à cinq heures et demie.

Vous comprenez, mon très-révérend Père, l'intérêt que le public dut prendre aux séances suivantes, après la déclaration de guerre de M. de Rosny.

Le R. P. Petitot avait peu de temps pour se préparer. Arrivés au milieu de la nuit précédente, nous avions besoin de repos. Il n'en prit que le moins possible, et le lendemain il employa jusqu'à la dernière minute à rédiger ses notes sur les Esquimaux.

Nous entrons dans la salle à l'heure indiquée. M. de Rosny, qui, la veille, avait parlé avec tant d'assurance, mais qui, il faut le dire, avait épuisé toute sa science, fut déconcerté en voyant son adversaire, ses papiers sous le bras, s'avancer sur le champ du combat. « Voilà, dit-il à un des plus habiles du bureau, le P. Petitot qui est préparé, et je ne sais pas que lui répondre. Soutenez-moi. » Puis on le vit sortir à la hâte, fuyant en quelque sorte la bataille qu'il avait provoquée, et ne rentrer que lorsque le Père était déjà fort avancé dans la lecture de son rapport.

Je ne puis omettre un autre incident assez curieux qui eut lieu au début de la séance. Un vénérable chanoine, aumônier de la chapelle ducale et membre du congrès, avait été comme nous indigné des affirmations antichrétiennes des voltairiens de la veille; car, bien qu'il fût sourd, il avait cependant compris qu'on voulait nier l'unité de la race humaine. Or il s'était mis en frais, et il avait réuni ce qu'il avait trouvé dans ses livres relativement à la question de l'origine des peuples. Et, comme il savait que le P. Petitot devait parler, il s'approcha de lui pour lui communiquer le résultat de ses recherches. « Ce sont des misérables, dit-il, qui veulent nous couler : il faut les écraser. Si vous n'avez pas assez de matériaux, je vous en fournirai ; j'ai travaillé toute la matinée, et j'en ai fait quatre pages ! » Mais le plus curieux de l'affaire est que ce bon vieillard, sourd comme je vous l'ai dit, et qui croyait faire une confidence au Père, parlait au contraire très-fort, et cela aux oreilles de M. Madier de Montjau et consorts, les plus chauds partisans de l'erreur.

La seconde séance fut présidée par M. H.-W. Haynes, professeur des Etats-Unis. Je ne vous en donnerai pas le compte rendu *in extenso*. On lut un travail assez long et assez édifiant, mais fort peu scientifique, sur les Iroquois du Canada ; on parla des voyages des Scandinaves en Amérique, etc. Vint le tour des Esquimaux. Un docteur de Paris s'était fait inscrire depuis longtemps pour donner des renseignements sur les Esquimaux, leurs traditions et leur ancienne religion. Mais ce savant de cabinet avait compté sans la présence d'un Missionnaire fraîchement arrivé des régions arctiques. Aussi trouva-t-il plus sage, en présence d'un juge aussi compétent, de ne pas répondre à l'appel du président, et on se contenta de déposer son travail sur le bureau.

La parole ayant été donnée au R. P. Petitot, il se con-

cilia dès le début l'attention la plus bienveillante de tout l'auditoire. Quand on apprit qu'il avait passé treize ans dans les steppes que borde la mer Glaciale, au milieu des sauvages dont il connaît assez bien les langues pour en faire imprimer les dictionnaires; quand il promit de ne rien dire qu'il n'eût vu de ses yeux, ou entendu de ses oreilles : « Enfin, s'écria un de mes voisins, voilà qui est positif et non un roman fantaisiste, ni des hypothèses en l'air. » Le R. Père prouva fort bien par les traditions, les mœurs, les croyances, le langage, les armes des Esquimaux, que ces peuples ont une origine commune avec les Asiatiques, et par conséquent ne sont pas autochthones. Il fut écouté avec un vif intérêt et très-applaudi. On regretta seulement que le temps ne lui eût pas permis de compléter son rapport.

L'aspect général de cette séance fut bien plus convenable, les catholiques n'eurent pas à regretter la licence d'opinions et de langage qui les avait attristés la veille. Cependant les libres penseurs ne voulurent pas se retirer sans renouveler un effort en faveur de leur principe de la distinction originelle des peuples de l'Amérique. Ce fut M. Madier de Montjau qui vint au secours de la patrie en danger. Il ne comprenait pas que l'on fût si intransigeant, et que l'autochthonie des Américains trouvât en nous une telle opposition !

La guerre n'était donc pas terminée, et, afin d'assurer le triomphe complet de la vérité, le P. Petitot se remit à l'ouvrage. Dieu sait l'encre qui coula de sa plume et les feuilles qui passèrent sous sa main dans la matinée du 21 juillet ! Et les cinq novices qui lui servirent de secrétaires pour copier son rapport le savent aussi ! Devant parler de la nation des Montagnais ou Dénés et, par conséquent, plein de son sujet comme le prouvent ses écrits publiés dans nos *Annales*, il put suppléer par la sûreté de

ses connaissances à la brièveté du temps dont il pouvait disposer.

Il paraît que l'opinion publique s'était émue des débats dont la salle du palais ducal était le théâtre. Il paraît aussi que les protestations du P. Petitot contre les libres penseurs et ses premières preuves en faveur de l'immigration asiatique en Amérique avaient déjà produit un bon résultat. Car à l'ouverture de la troisième séance, présidée par M. le docteur Valdemar Schmidt, professeur à Copenhaque, M. Adam, secrétaire du congrès, prit la parole et dissipa les doutes qu'on aurait pu former sur son orthodoxie, en déclarant que si son opinion avait paru équivoque jusqu'à présent, il ne voulait pas que cette impression durât davantage et que, pour lui, il ne prétendait pas défendre l'autochthonie des Américains. Il croyait seulement que la civilisation des empires du Mexique et du Pérou ne devait être attribuée à aucune influence étrangère. C'était séparer sa cause de celle des voltairiens, et de nombreux applaudissements prouvèrent à M. Adam que ses explications étaient bien reçues.

Suivirent des lectures plus ou moins intéressantes sur différentes langues américaines. M. de Rosny, entre autres, occupa la tribune pendant plus d'une heure et apprit à l'auditoire comment jusqu'à ce jour les savants avaient en vain tenté de déchiffrer les écritures anciennes du Yucatan, mais que lui, M. de Rosny, tenait enfin la clef de l'interprétation sûre et véritable de ces hiéroglyphes. Il y avait incontestablement du travail et des recherches dans ce long mémoire. Malheureusement, l'orateur eut le regret de voir presque toutes les dames évacuer la salle les unes après les autres, malgré ses fréquents appels à leur patience et à leur indulgence !

Il finit pourtant et vint le tour du P. Petitot : l'attention de l'auditoire, assoupie par la précédente leçon de

lecture yucatane, se réveilla alors et chacun prêta une oreille avide aux paroles du Missionnaire, que de vifs applaudissements interrompirent plusieurs fois. Il résuma ses notes sur les analogies entre la langue des Dénés et celles des peuples de l'Asie et de l'Océanie, sur leurs observances semblables à celles des Israélites, sur leurs mœurs, leurs traditions, conformes aux récits bibliques, etc.

Cependant plusieurs membres du bureau voyaient avec dépit la faveur marquée dont les renseignements du P. Petitot étaient l'objet. Le plus court était de lui enlever la parole, et M. Madier de Montjau suggéra au président d'employer ce moyen, sous prétexte que le temps pressait. Le président agite donc sa clochette et prie l'orateur de vouloir bien céder sa place à un autre. Le pauvre Père s'excusa d'avoir peut-être abusé de la bienveillance publique, et il se retira au bruit des applaudissements de la foule. A peine avait-il regagné sa place, qu'un membre se lève du milieu de la salle, et, s'adressant au bureau : « Messieurs, dit-il, nous avons écouté jusqu'au bout le rapport de M. de Rosny sur la langue maya et l'écriture du Yucatan, ce serait justice d'entendre aussi le P. Petitot (il n'y avait pas vingt-cinq minutes qu'il parlait). Je crois me faire l'interprète de l'auditoire, en demandant que le R. P. Missionnaire veuille bien achever son rapport, qui nous a déjà tant intéressés. » Une salve bruyante accueillit cette réclamation, et force fut à l'humble Missionnaire de donner satisfaction au vœu si chaudement manifesté de l'assistance. Son retour à la tribune fut salué par un tonnerre d'applaudissements. Il continua son discours et finit en tirant la conclusion logique de ses arguments : communauté d'origine entre les Dénés et les peuples d'Asie, unité de la race humaine. Aux félicitations que beaucoup de savants s'empressèrent

d'offrir au R. P. Petitot, M. Adam vint ajouter une nouvelle protestation de son attachement aux vérités consignées dans la Bible, tant sur l'unité de race que sur la diffusion des langues.

Nous avions enfin obtenu gain de cause et la foi catholique était hautement affirmée dans cette assemblée qui avait entendu d'abord de si étranges assertions.

Mais il fallait tenir bon jusqu'au bout, et il fut décidé que nous assisterions à la quatrième séance, qui devait clore la première session du congrès.

Vous devinez bien, mon très-révérend Père, que, durant ces jours de combat où l'un des nôtres tenait haut et ferme le drapeau de la vérité, la maison de Nancy, ordinairement si calme et si paisible, n'avait pu se défendre d'une certaine émotion belliqueuse. Comme des soldats retenus au corps de garde frémissent d'impatience et d'ardeur en entendant gronder au loin le canon des batailles, ainsi nos fervents novices, dans leur retraite solitaire, brûlaient d'un saint zèle pour la défense de la foi, et hâtaient de leurs vœux l'heure où ils pourraient à leur tour s'élancer sur la brèche et vaincre ou mourir ! En attendant, ils priaient pour le triomphe de la religion. Aussi fut-ce avec enthousiasme qu'ils apprirent la victoire que venait de remporter le R. P. Petitot. Par une chance très-heureuse, le R. P. Bourde, Supérieur de la maison, arriva sur ces entrefaites avec le R. P. Colombot, ce qui nous causa une très-grande joie. Pour ma part, vous me permettrez bien de le dire, mon très-révérend Père, je regrettais d'autant plus l'absence du R. P. Bourde que j'avais eu le bonheur de le connaître au grand séminaire du Mans et que j'étais redevable à son bon souvenir et à son aimable invitation de mon voyage à Nancy. Son arrivée, notre entrevue et les quelques instants que

ques instants que nous passâmes ensemble me furent donc infiniment agréables.

Mais, pour en revenir au Congrès, la quatrième et dernière séance fut présidée par l'officier autrichien M. de Hellwald. Vous me ferez grâce de vous entretenir de détails qui ne vous intéressent guère, pour me borner à ce qui concerne la Congrégation.

Malgré la mauvaise volonté de quelques libres penseurs, le R. P. Petitot avait encore obtenu l'autorisation de parler avant la clôture définitive de la session. L'archéologie était le sujet indiqué sur le programme, et le R. Père se borna à traiter la question des armes indiennes, dont il a apporté des spécimens en France et qu'il a comparées aux armes de pierre conservées au Musée national de Saint-Germain en Laye. Il trouva, dans la ressemblance parfaite, pour la matière et pour la forme, que présentent les armes ou instruments des diverses nations, une nouvelle preuve de la commune origine de tous les hommes. Car il voulait en revenir là et avoir le dernier mot sur cette question. Puis, à propos de ces armes, il détruisit tout l'échafaudage, d'ailleurs peu solide, sur lequel s'appuie une opinion récemment adoptée et d'après laquelle des périodes indéfinies de siècles ont séparé les différents âges de la pierre taillée, de la pierre polie, du bronze et du fer, en prouvant par des faits incontestables que les produits de l'industrie de ces divers âges se trouvaient *simultanément*, à l'époque contemporaine, chez les sauvages de l'Amérique septentrionale (et des savants distingués ont déclaré cette preuve décisive).

Enfin, il résuma toutes ses preuves et il tira cette conclusion, dont on doit faire la base de la science américaniste, à savoir : que les Américains ne sont pas une race autochthone, mais appartiennent à l'unique famille humaine, dont tous les peuples de la terre sont les membres.

On applaudit très-fort, le président félicita le R. P. Petitot et loua le talent et la science joints en sa personne au zèle du Missionnaire. Et toute l'assemblée de confirmer les éloges par ses applaudissements.

Puis M. Adam, secrétaire du bureau, se leva, ajouta ses louanges à celles du président, et adressa les remercîments les plus vifs non-seulement au R. P. Petitot, mais encore au Supérieur de Nancy et à la Congrégation des Oblats de Marie tout entière.

De nouveaux applaudissements firent alors retentir la salle.

Et ce fut le bouquet de la séance!

Certes, les voltairiens et autres qui affectaient des allures si antichrétiennes au début de la session, ne s'attendaient guère à cette conclusion finale. N'est-ce pas le cas de dire : L'homme propose et Dieu dispose ? Eux, ces savants de la libre pensée, se proposaient de saper les fondements de la révélation à propos d'américanisme, et leur réunion a contribué à l'affermissement de la base sacrée sur laquelle notre foi repose. Ils venaient se glorifier eux-mêmes en faisant étalage de leur vaine science ; et voilà qu'ils ont assisté à la glorification d'un pauvre Missionnaire et de la petite congrégation des Oblats !

J'espère, mon très-révérend et bien-aimé Père, que vous daignerez agréer ce compte rendu du congrès de Nancy que je suis heureux de vous adresser.

Agréez en même temps l'expression des sentiments affectueux de votre très-obéissant fils en Jésus-Christ et Marie Immaculée.

E. Grouard, o. m. i.

Voici la péroraison du R. P. Petitot :

Concluons, messieurs. Les Esquimaux ont un pied dans le Kamtchatka à l'ouest, et un dans le Groënland à l'est ; ils avouent être venus de l'ouest-sud-ouest et ils parlent de cette contrée comme d'un El-dorado vers lequel convergent toutes leurs aspirations. Ils ont la croyance au même déluge universel que les Asiatiques; ils connaissent, contrefont et dénomment parfaitement bien le chimpanzé, ou tout autre grand quadrumane (or il n'y a point de singes dans l'Amérique du Nord, les chimpanzés ne se trouvent que dans la Malaisie) ; nous avons reconnu un grand nombre d'analogies entre leur langue et celles de certains Océaniens ou Asiatiques; ils possèdent une physionomie mongole ou plutôt chinoise ; ils ont des usages, des coutumes, des instruments en tout semblables à ceux de certaines peuplades de l'Hindoustan et même des anciens Egyptiens ; leur langage offre des éléments propres aux Océaniens les plus voisins de l'Asie, et l'on voudrait que, en dépit de ces preuves palpables et qui sont capables de produire la certitude, non-seulement nous nous abstenions de conclure à la provenance asiatique des Esquimaux, mais encore que nous les considérions comme autochthones en Amérique !

Non, messieurs, c'est ce que le simple bon sens ne nous permet pas de dire, c'est ce à quoi notre conscience se refuse, à moins qu'on ne réfute nos preuves, non par des hypothèses vagues, mais par des preuves tirées des entrailles du sujet et puisées aux sources mêmes, comme le sont les nôtres. Nous devons dire la même chose, à plus forte raison, des *Déné-Dindjéi*. Leur langue est encore plus riche que l'esquimau en analogies avec celles des Asiatiques et des habitants des îles de la Sonde et des Philippines. Son génie possède quelques-uns des caractères des langues touraniennes et aryennes, unis à ceux des langues polysynthétiques de l'Amérique. Ils ont une collection de bonnes et nombreuses traditions que j'espère publier plus tard et qui se rapprochent singulièrement du récit bibli-

que ; ils se donnent le nom d'*hommes*, comme les Esquimaux, les Océaniens, les Bornésiens et les Chinois ; ils ont des observances en tout semblables à celles des anciens Israélites, plusieurs de leurs tribus pratiquent la circoncision, ils comptent le temps par *nuits*, les mois par *lunes* et les jours d'un coucher du soleil à un autre, comme les Syriens, les Hébreux, les Chinois et les Arabes ; et plus que tout cela, nous avons trouvé chez eux, à notre arrivée, le jeûne, la confession auriculaire faite à leurs jongleurs, la croyance à la punition du péché par les maux et la mort, la croyance en une triade céleste, l'attente d'un Rédempteur, etc., etc.

Or, messieurs, je vous le demande de nouveau, pourrions-nous après cela ne pas tirer pour conclusion qu'il y a eu réellement émigration de certains Asiatiques en Amérique par la voie de Behring, et que cette plaisanterie de Voltaire : « Dieu a créé des mouches en Amérique, donc il a bien pu y créer des hommes », ne saurait être alléguée sérieusement en de telles matières ?

Observez, messieurs, que mes preuves sont beaucoup plus fortes et prouvent beaucoup plus que l'unité de race entre l'Amérique et l'Asie, et l'immigration asiatique en Amérique: mais nous devons poser d'abord cette base essentielle, afin de ne pas demeurer toujours dans des spéculations qui ne font pas avancer la question d'un pas. La dénégation absolue et qui s'impose, l'affirmation sans preuve et gratuite ne sauront jamais à nos yeux être considérées que comme des documents non avenus.

Si donc j'ai bien compris la question agitée diversement dans quelques-uns des discours des honorables membres qui ont pris la parole dans la première séance, voici comment elle s'est présentée d'abord :

On veut repousser la possibilité du mode de population de l'Amérique par l'Asie septentrionale et par l'ouest du continent. Les preuves alléguées par M. de Guignes dans son histoire des Huns, par lesquelles il appert que les Chinois ont commercé avec l'Amérique au cinquième siècle, sont repoussées. Tout en admettant la certitude de l'émigration scandi-

nave, on reconnaît, ce qui est vrai, qu'elle n'a pas laissé beaucoup de traces en Amérique, sauf peut-être les croix trouvées sur les bords du Saint-Laurent, la nation à peau blanche et à cheveux blonds des Mandanes, et quelques autres faits isolés. D'un autre côté, on est assez porté à repousser la vieille tradition *phénicienne* de l'Atlantique dont Delambre accuse l'infortuné Bailly d'avoir ressuscité la fable pour complaire à Voltaire, et lui associer son nom.

Les considérations de Bernardin de Saint-Pierre (*Études de la nature*, t. II, p. 621), qui tendent à prouver que certaines peuplades noires de l'Amérique centrale et méridionale y ont immigré par les îles de la mer du Sud ou par la côte occidentale d'Afrique, sont traitées d'illusions poétiques.

On ne veut point considérer l'analogie des mœurs, des langues, des coutumes, des armes, des habits, des traits du visage comme un critérium de certitude.

On nous défend de parler des Egyptiens ou des Chinois, des Hindous ou des Israélites, des Syro-Phéniciens ou des Chaldéens, lorsque nous trouvons entre nos Indiens-Américains et ces anciens peuples des rapports frappants. On prétend étudier les Américains en eux-mêmes et en faisant abstraction de tout le reste de l'humanité.

Evidemment, messieurs, il me semble que nous nous plaçons à un point de vue impossible, et qu'il ne reste plus à ces savants qu'à conclure que les Américains sont une anomalie dans l'univers, qu'ils participent à la nature du bolide tombé de la lune ou du champignon éclos spontanément après un jour de pluie. Pourquoi pas? — Cela admis, nous passerions en revue un ou chacun des îlots qui jonchent le Grand Océan, et nous en dirions autant des peuples qui les habitent. — Messieurs, ceci n'est pas de la science, car la science ne saurait et ne pourra jamais être en contradiction avec l'autorité la plus vénérable, la plus pure, la plus sacrée et la plus irréfragable de l'antiquité : la Bible.

La géologie, à son berceau, a attaqué la Bible. Un savant, un vrai savant et un chrétien, l'immortel Cuvier, a réconcilié la géologie avec la Bible, et la paléontologie a été créée.

Au siècle dernier, le sarcasme impie s'est targué de la prétendue antiquité des Hindous, des Chinois et des Egyptiens pour attaquer la chronologie mosaïque. Ceux qui n'auraient pas voulu de l'autorité des Chinois en faveur du mode de population par l'Asie, invoquaient alors cette autorité contre le livre auquel ils avaient fait jadis acte de foi. Eh bien, des hommes pleins de savoir et de bonne foi se sont levés qui ont fait justice de cette prétendue antiquité.

Consultez Delambre (1), Montucla (2), Bentley (3), Cuvier (4), Klaproth (5), sir W. Jones, Wilfort (6) ; le colonel Tod, Champollion, Figeac, Coquerel, Migne, etc. Ce n'est point ici le temps de s'étendre sur ces questions.

Bref, qui ne voit, messieurs, l'absurdité d'un système qui voudrait nous faire produire de la lumière sans le secours du silex et du fer, dont le choc doit l'engendrer ? Qui veut la fin veut les moyens. — Nous n'avons point encore composé ni lié nos gerbes dans le champ américain, et déjà on nous parlait de serrer notre grain. Messieurs, il nous est absolument impossible de repousser l'analogie et l'induction là où il ne se trouve point de monuments ni d'écrits. Si l'on entend par preuves des ouvrages sortis des presses de notre civilisation et qui nous démontreront jusqu'à l'évidence que les Américains sont sortis de telle ou telle nation, qu'elle s'appelle chinoise ou hindoue, scandinave ou phénicienne, israélite ou japonaise, alors les débats sont clos et la question est tranchée ; ces preuves, nous ne les aurons jamais. Mais, si des études patientes, consciencieuses et exemptes de préjugés sont nécessaires, alors, messieurs, nous avons grand espoir de voir quelque jour l'origine particulière des peuplades américaines connue, car il est en Amérique et en Europe des hommes de bonne foi et véritablement amis de la science,

(1) *Histoire de l'astronomie ancienne*, Paris, 1817, p. 400.
(2) *Des mathématiques*, Paris, n° 7, t. I, p. 429.
(3) *Recherches asiatiques*, t. II, p. 228.
(4) *Discours préliminaire*, in-8, Paris, 1825, p. 238.
(5) *Mémoire relatif à l'Asie*, Paris, 1825, p. 397.— *Examen des historiens asiatiques*, p. 12, t. I.
(6) *Généalogie des Hindous*, Edimb., 1819.

qui vont l'étudier sur les lieux et se mettent pour cela en communication avec les Indiens, que ne se rebutent pas de l'étude de langues ardues, et ne refusent pas d'aller vivre et mourir au milieu de peuplades sauvages dont l'extinction marche à grands pas.

Avant toutes choses, messieurs, gardons-nous de faire fausse route. Nous sommes hommes et susceptibles d'erreur: *errare humanum est ;* mais nous possédons une autorité que nous ne saurions révoquer sans imprudence. Ne nous montrons pas plus inconstants que les Indiens, et puisque la Bible satisfait notre intelligence et guide notre raison sans la révolter, pourquoi la repousserions-nous pour suivre les écarts de l'imagination ? Moïse ne nous parle que d'une seule création, d'un seul et universel déluge, d'une seule et unique diffusion du langage, etc., etc. Nous retrouvons ces croyances chez tous les peuples, et, quoi qu'en dise Schoolcraft, les peuples de l'Amérique du Nord les possèdent également ; tous, jusqu'aux Esquimaux, ont la connaissance d'un *couple primitif* unique, d'un *déluge universel,* de la confusion du langage, au sommet d'une montagne ou d'une tour. Eh bien, messieurs, que trouvez-vous de plus facile à admettre? qu'il y a eu autant de créations, de déluges et de Babel que de peuples, ou qu'il n'y a eu qu'une seule création, qu'un seul déluge, qu'une seule Babel ? Pour moi, dans le cas présent, voyant que les traditions étrangères corroborent le texte hébraïque, et que toutes s'accordent sur l'universalité de ces faits, j'en conclus qu'il n'y a eu qu'un seul fait général et non une multitude de faits universellement admis par tous les peuples.

Si ceux d'entre les savants (d'ailleurs de bonne foi et qui, comme nous, cherchent la vérité touchant l'origine des Américains), si ceux qui combattent l'unité de la race humaine et l'immigration américaine, ne peuvent donner des preuves de fait puisées aux mêmes sources que les nôtres, à savoir les traditions, la langue, les croyances et les coutumes des peuples sauvages, mieux leur conviendrait, ce semble, de s'abstenir que d'avancer des hypothèses gratuites, qui accu-

seraient une incompétence présente, quoique transitoire, et que les faits et la lumière produite plus tard par la science les obligeraient alors de retirer. Il est une meilleure voie que celle des hypothèses ; c'est celle que nous ouvrent les chemins de fer et les bateaux à vapeur. En dix-huit jours on se transporte, aujourd'hui, du Havre à Winipeg-City, dans la province de Manitoba. En cinquante jours, on se rend de là au lac Athabaskaw, ou au pied des montagnes Rocheuses. Que les savants qui ont à cœur de voir prospérer la question qui nous occupe veuillent bien se donner la peine de franchir ces distances, qu'ils veuillent aller passer dix ou douze ans de leur existence chez les Indiens, comme nous leur consacrons la nôtre tout entière, et si, après une étude sérieuse et attentive, leurs préjugés antibibliques ne sont pas tous tombés, alors je ferai ma soumission à leur autorité et je reconnaîtrai que nous nous trompons !

On nous dit que les analogies de langues et de coutumes ne prouvent rien en fait de races. Messieurs, c'est là une dénégation sans fondement. Il nous semble au contraire que les analogies prouvent beaucoup. Sur quoi donc reposent nos classifications dans tous les règnes de la nature? N'est-ce pas l'analogie des individus entre eux qui vous fait ériger des variétés? L'analogie des variétés ne constitue-t-elle pas l'espèce ? celle des espèces, les genres ? celle des genres, la famille ? celle des familles, le règne ? Et cela pour les minéraux aussi bien que pour les végétaux, pour les zoophytes aussi bien que pour les vertébrés. N'y aurait-il que l'homme seul qui échapperait à la démonstration de notre puissance comparative ? Pour lui seul il nous faudra être en contradiction avec nous-mêmes. O homme ! c'est le cas de s'écrier : « Toi qui sais tout, ô homme ! connais-toi toi-même ! »

Quoi ! c'est par l'analogie que des savants nous transforment en singes retraités et en huîtres perfectionnées, et on nous refuse ce critérium de certitude à propos d'hommes en tout semblables à nous !

On nous a demandé hier soir, messieurs, une toute petite concession: « Qu'y aurait-il donc de si difficile à admettre

qu'il y eût en Amérique une race originelle autochthone, non plus seulement par rapport à la découverte de l'Amérique, mais par rapport au genre humain tout entier? Ne peut-on nous concéder cette opinion? » Voilà à peu près ce qui a été dit, messieurs. Nous nous étonnons que l'on puisse parler ainsi à propos de science positive. Il ne s'agit point ici d'opinions à défendre ou à attaquer; il s'agit encore moins de politique, matière en laquelle on peut faire ou refuser des concessions; il s'agit de faits et d'expérience. Or, rien, absolument rien jusqu'ici ne nous a encore, je ne dis pas prouvé, mais seulement fait supposer qu'il pût en être comme on le désirerait. Rien de si têtu que les faits. La vérité est ce qui est. Ce n'est pas à nous la faute.

Nous qui nous piquons tant d'égalité et de fraternité, pourquoi refuserions-nous de voir des frères en tout semblables à nous dans ces pauvres Indiens, tandis que d'autres nous proposeront demain le gorille et le babouin comme modèles et germe de l'espèce humaine, si tant est qu'ils ne nous ravalent pas jusqu'à l'oie ou à l'huître?

Ils prétendent relever l'œuvre que Dieu fit, à leur gré, trop humble. Mais il y a ici une petite divergence qu'ils n'ont pas prévue : c'est qu'il leur est aisé de constater que l'homme redevient cendre et poussière et que, partant, la vérité, hélas! trop palpable et visible du *in pulverem reverteris* prouve jusqu'à l'évidence la vérité du *pulvis es;* tandis que si, à la vérité, nous pouvons constater que ces hommes ont peut-être raison pour ce qui les concerne eux-mêmes, nous ne les voyons cependant pas redevenir ce qu'ils ont prétendu être sur terre ; à moins qu'ils ne reconnaissent leurs parents et amis défunts dans les animaux grimaciers, gloussants et glapissants qui peuplent nos ménageries.

Il nous paraîtrait beaucoup plus spécieux et plus plausible qu'on refusât le titre d'*hommes semblables à nous* aux hideux Papous, aux Alfourous dégénérés, aux Bushmen à demi idiots, aux Hottentots si laidement conformés ; mais, ce qui est stupéfiant et incompréhensible, c'est que l'on choisisse pour en faire une race distincte du genre humain la va-

riété américaine, c'est-à-dire celle qui se rapproche le plus du type caucasien, celle dont le *facies* ne le cède en rien au type *syriaque* et le rappelle trait pour trait. Evidemment les hommes qui traitent ainsi cette question n'ont pas vu d'Américains, ou bien leur seul témoignage s'appuie sur les deux idiots sambos ou mulâtres qui couraient tout Paris il y a quelques mois et qu'un flibustier yankee présentait aux badauds comme des divinités péruviennes.

A mon tour je demanderai à ces savants ce qui les effraye tant dans une émigration asiatique en Amérique. Ils n'ignorent pas le peu de largeur du détroit de Behring, l'identité des terrains sur l'une et l'autre rive qui atteste que la scission d'un isthme a eu évidemment lieu dans un temps plus ou moins éloigné. Qu'ils consultent à cet égard l'ouvrage de voyage au Kamtchatka du lieutenant Hooper (1).

Ils n'ignorent pas que le détroit de Gibraltar n'empêcha pas les Sarrasins ou Maures de passer en Espagne et d'occuper les deux côtés du détroit. Ils n'ignorent pas que la race bretonne habita et habite encore sur les deux rives de la Manche ; or Behring n'est pas aussi large que la Manche.

Pensez-vous que six lieues de mer soient un obstacle insurmontable à l'émigration d'un peuple qui fuit un ennemi acharné, alors qu'une poignée de ces Indiens franchissent encore de nos jours à pied, à la raquette, en pirogues d'écorce, en radeaux, des centaines de lieues, pour jouir d'un misérable et sordide profit de quelques shellings, dans la vente de leurs pelleteries ?

Pour ne point admettre un fait palpable, évident, on préfère, par une hypothèse hardie et audacieuse, édifier une autre Genèse à côté de celle que nous avons et qui paraît déjà de si difficile acceptation à tant d'hommes.

Hier on niait la véracité du Pentateuque, la possibilité des faits qu'il assure et propose à notre foi. Moïse, témoin oculaire de bien des faits, séparé d'Adam par quelques générations seulement, n'était qu'un habile imposteur et un hiérophante

(1) *Ten months amongst the tents of the Tchuktchis*, 1848, London.

superbe. Aujourd'hui la Genèse biblique ne suffit plus à une foi robuste et toute rajeunie, il en faut une seconde pour expliquer l'existence des Américains dans un continent séparé d'un autre par un détroit de six lieues qui lui est relié par un chapelet d'îles.

Demain, une troisième genèse nous attend, elle sera pour l'Australie. Après-demain, en surgira une quatrième pour je ne sais quelle autre île ; et nous aurons bientôt autant de genèses et autant de Moïse, autant de déluges et de Babel, qu'il y a d'îlots dans les deux Océans et de misérables petites peuplades dans les déserts des quatre parties du monde. Ou plutôt, on ne voudra plus de Moïse ; mais ce sera la grande nature qui enfantera des hommes comme l'*atome qui sue* (cela a été dit) donne naissance au monde matériel !

Nous avons la foi, et elle nous suffit pour croire au bon Dieu et à sa révélation, surtout lorsque de la bouche des simples et des ignorant sauvages s'élève un concert qui sympathise si bien avec le livre divin ; mais nous ne nous reconnaissons pas une foi assez robuste pour admettre comme irréfragables des témoignages reposant sur des hypothèses, des théories brillantes, sans appui dans l'histoire connue dans les faits.

Encore un mot de réponse et je finis ce rapport beaucoup trop long pour votre patience, mais qui n'a pas dit la vingtième partie de ce qu'on pourrait ajouter sur cette question palpitante d'intérêt.

Un honorable membre du bureau nous a soumis hier soir deux hypothèses :

1° La connaissance qu'un conquérant ou qu'un libérateur qui doit venir de *l'est*, généralement répandue en Amérique, tire son origine des naufrages de quelques navires et des épaves trouvées sur les bords de l'Océan.

2° Puisque cette connaissance de l'arrivée future d'un peuple blanc existe en Amérique, pourquoi n'y trouve-t-on pas la connaissance de l'immigration d'un peuple à peau rouge et à lèvres épaisses ?

J'espère, messieurs, pouvoir répondre en deux mots à ces deux hypothèses.

D'abord, si des naufrages ont eu lieu du côté de l'Atlantique, ils ont bien pu susciter des idées semblables dans l'esprit des riverains de cet Océan, mais ils n'ont pu s'étendre à tout un continent, et faire concevoir des espérances ou des craintes de ce côté, tandis que la croyance à un *libérateur* a été innée chez tous les peuples infidèles, comme un écho de la promesse primitive faite à l'homme après sa déchéance.

La preuve en est que si les Mexicains et certains Polynésiens attendaient ce *conquérant* ou ce libérateur de l'*est*, d'autres nations, telles que les Peaux de Lièvre, Dénés, affirment qu'il est venu il y a longtemps de l'ouest; que plusieurs d'entre eux sont partis pour le chercher à la suite d'une étoile flamboyante, et que c'est de cette époque que date la dispersion de leur nation sur le continent américain. Cette étoile, ils prétendent parfois que c'est *Arcturus*.

Cette croyance n'empêchait pas que ces mêmes *Dénés* n'attendissent une délivrance prochaine, lors de l'arrivée des blancs dans le Mackenzie, et qu'ils firent part à sir John Franklin des espérances que leurs traditions leur avaient transmises. Or, le salut, ils l'attendaient de l'ouest-sud-ouest.

Quant à ce qui est du second point que j'ai relevé dans le discours de l'honorable membre du congrès, il me semble qu'il y a eu pétition de principe. On ne saurait exiger des Américains, gens sans lettres, sans écriture et à peu près dénués de monuments, sauf les sujets des deux empires du Mexique et du Pérou, qu'ils aient conservé la connaissance précise de faits que nous-mêmes, peuples civilisés, ne connaissons pas davantage. Il n'est pas nécessaire de remonter bien loin dans notre histoire pour nous perdre dans un passé ténébreux. Nous ne saurions être plus exigeants envers des sauvages que nous ne désirons qu'on le soit envers nous.

D'ailleurs ce fait de l'immigration, puisqu'ils en sont eux-mêmes les héros, ils l'ont conservé dans leurs traditions, et je ne m'explique l'instance de l'honorable et savant membre

que parce que je n'avais pas encore touché la question des traditions déné-dindjié, qui disent pertinemment que cette immigration a existé, mais qu'ils en ont été le sujet.

Je me tais, messieurs, je crois avoir prouvé, dans la mesure du possible ; vu le peu de temps dont j'ai pu disposer durant ces deux jours, la réalité de l'émigration asiatique en Amérique. J'avoue que je ne m'attendais pas à voir cette question agitée, je pensais la science ethnologique mieux renseignée sur ce point ; mais, au lieu de la voir dès l'abord inclinée à conclure en faveur de l'autochthonie américaine, je ne m'attendais nullement à voir l'émigration asiatique et partant implicitement l'unité de la race humaine révoquées en doute. J'ose espérer que mon travail suffira dès à présent, non-seulement pour faire suspendre la conclusion négative du congrès, mais même pour porter celui-ci à conclure que la communauté des races américaines, touraniennes et aryennes est un fait acquis, aussi bien que la vérité de l'émigration asiatique en Amérique.

Les congrès subséquents débattront la question en particulier pour telle ou telle nation américaine.

NOUVELLES DE LA PROVINCE BRITANNIQUE.

En attendant le rapport d'ensemble et les rapports de chaque maison, dont nous avons reçu la promesse, au sujet de la province britannique, nous publions ici quelques nouvelles tirées des journaux.

Au mois de mai dernier, nos Pères de Rock-Ferry ont posé la première pierre d'une modeste mais élégante église, une des dernières conceptions du célèbre architecte Welby-Pugin, mort le 6 du mois de juin. L'Évêque diocésain avait daigné se rendre à la prière du R. P. King pour accomplir la cérémonie.

Un grand nombre de hauts personnages étaient venus

prêter à l'œuvre l'appui de leur présence et de leur souscription. Le devis approximatif de la dépense probable s'élève à 12 500 francs; nos Pères espèrent réaliser cette somme au fur et à mesure des travaux. L'érection de cet édifice était urgente; le service divin se fait actuellement dans une salle du couvent de la Sainte-Famille, et nos Pères occupent dans le voisinage une maison de location. Seule l'école est construite.

Nous espérons avoir bientôt à enregistrer la consécration de cette église et recevoir, à cette occasion, un rapport complet sur la situation et le travail de nos Pères dans cette mission.

A Londres, nos Pères font également bâtir une église. Ils ne pouvaient pas ajourner plus longtemps cette coûteuse construction. Le provisoire dans lequel ils étaient depuis plusieurs années, avait fait son temps et allait être condamné par les règlements de police au point de vue de la sûreté publique. Renouveler le provisoire eût été, en un sens, plus dispendieux que le définitif. Ils se sont mis courageusement à l'œuvre.

Pour créer des ressources, le R. P. Provincial a organisé un meeting, dont nous donnons ci-après le compte rendu, et écrit, comme substance de deux *Lectures,* les deux premières séries des *Mémoires catholiques de la Tour de Londres.* Ces deux premières séries comprennent la captivité et la mort de l'évêque Fisher et de sir Thomas Morus.

Voici ce qu'on lit dans le *Weekly Register* du 26 juin:

IMPORTANT MEETING A TOWER-HILL.

Anniversaire du martyre de l'évêque Fisher.

Dimanche soir un nombreux meeting était tenu dans la grande salle catholique de Tower-Hill, dans le but de promouvoir l'œuvre de la nouvelle église dédiée aux martyrs anglais qui souffrirent dans ce même lieu devenu historique. La salle, spacieuse, regorgeait d'une foule empressée, et ceux qui ne pouvaient y trouver place encombraient encore les habitations voisines, tant était grand l'intérêt que tous portaient à l'objet de la réunion. L'apparition de l'illustre et noble duc de Norfolk, qui devait présider en cette occasion, fut saluée par de chaleureux et enthousiastes applaudissements. La noblesse et la bourgeoisie qui accompagnaient Sa Grâce furent aussi bruyamment applaudies. Dans leurs rangs se trouvaient le comte de Denbigh, lord Howard de Glossop, lord et lady Emly, lord O'Hagan; M. Sullivan, membre du Parlement; M. Owen Lewis, membre du Parlement; M. Hunuybun, M^me^ la marquise de Londonderry, M. Bellingham, lady Herbert de Lea, M^me^ la marquise de Lothian, sir Paul Molesworth, M. O'Donnel, le très-révérend P. Cooke, provincial des Oblats de Marie Immaculée. Les autres Pères, de la même Congrégation, dont se compose la maison de Tower-Hill, étaient aussi présents.

Peu après quatre heures, le siége présidentiel fut occupé, au milieu de longs et bruyants applaudissements, par le duc de Norfolk. La séance s'ouvrit par la lecture de la lettre suivante, écrite par le Cardinal-Archevêque de Westminster à l'adresse du R. P. Cooke.

Archevêché de Westminster, le 19 juin 1875.

Révérend et cher Père,

J'espère que vos efforts pour la construction de votre église seront promptement couronnés de succès. Vous avez sagement commencé votre œuvre à Tower-Hill en pourvoyant d'écoles

la multitude de nos enfants pauvres ; et, ce premier besoin satisfait, la construction d'une église en mémoire de nos illustres martyrs vient à propos et en son temps. De grand cœur je bénis l'entreprise, je bénis aussi tous ceux qui vous aideront à la mener à bonne fin.

Croyez-moi toujours à vous affectueusement en Jésus-Christ,

HENRY-EDOUARD,
Cardinal-Archevêque de Westminster.

Le président, prenant ensuite la parole, dit que le meeting avait pour objet de coopérer à une œuvre, commencée depuis plusieurs années et qui, il en avait la confiance, progresserait toujours, pour le bien des catholiques de ce district. A l'époque où la mission fut fondée en ce lieu, le quartier était abandonné, par défaut d'un local convenable où les catholiques pussent accomplir les cérémonies du culte divin selon les principes de leur croyance religieuse. Il y avait là cependant un grand nombre de catholiques irlandais, attirés par les facilités d'y trouver du travail, et ils étaient laissés sans secours en ce qui regarde les besoins spirituels. On pensa que le premier établissement de la mission au milieu de ce peuple devait être une école, afin d'empêcher une génération d'enfants de grandir dans l'ignorance. Deux écoles, qui à tous les points de vue ne laissent rien à désirer, ont été bâties, et maintenant c'est un devoir de compléter l'œuvre en bâtissant une église. Dans la stricte rigueur du devoir, ils auraient dû peut-être commencer par là ; mais dans cette contrée ils sont obligés de commencer par ce qui est le plus expédient, ils ont été contraints d'aller aux plus pressants besoins. Dans le moment présent, ils faisaient en quelque sorte une offrande d'action de grâces à Dieu, pour le succès qui avait couronné les travaux des Pères dans la première entreprise. Il se tient assuré que tous comprennent combien ils doivent aux Pères pour tout ce qu'ils ont fait, et se sentent obligés de coopérer avec eux à l'important édifice dont ils ont jeté déjà les fondations. Tous savent parfaitement que les familles dont se compose ce dis-

trict ne sont pas en position de fortune à pourvoir à la dépense nécessaire, et par conséquent il demande que les personnes présentes donnent selon leurs facultés à cette fin. L'église sera dédiée aux martyrs anglais qui, dans les temps troublés qu'a traversés le pays, ont souffert pour transmettre intacte à leurs successeurs la foi qu'ils estimaient à un si haut prix et qu'eux ici assemblés ont eu l'intention d'honorer ; il ne peut que remercier les personnes présentes de s'être gracieusement rendues à cette réunion et les exhorter à continuer leur témoignage d'intérêt jusqu'à l'entier achèvement de l'œuvre.

Une voix. — Que Dieu bénisse Votre Grâce et vous conserve de longs jours !

Le très-révérend P. Cooke, provincial, se leva alors au milieu de chaleureux applaudissements, et commença en disant qu'il faisait écho au sentiment dont on venait d'entendre l'explosion. « Que Dieu bénisse le duc de Norfolk et lui accorde une longue vie ! » « Je n'ai pas, continua-t-il, préparé un discours en forme, mais je me fie plutôt à l'abondance du sujet dont je suis plein. En traitant cette question, je parlerai en vérité de l'abondance de mon cœur. Avec votre permission, je vous ferai un rapide historique de la fondation de l'église des martyrs anglais à Tower-Hill. Il y a quelque dix ans, j'écrivais à Son Eminence le cardinal Wiseman et lui offrais le service de nos Pères pour une mission quelconque, que, dans sa sagesse, il pourrait nous assigner comme champ de nos travaux dans la ville de Londres. Je recevais de Son Eminence une gracieuse réponse, et en même temps il m'envoyait un de ses vicaires généraux, chargé de déterminer le théâtre de notre action. Or, le vicaire général, promenant son regard sur une carte de Londres déployée devant lui, posa le doigt sur un point particulier ; et ce point c'était Tower-Hill. Maintenant, un jour que, vers cette même époque, je traversais London-Bridge et que je regardais en bas dans la direction de la Tour de Londres, j'éprouvai une étrange sensation, un mouvement involontaire, pour ainsi dire, qui m'entraînait sensiblement vers ce lieu. Aujourd'hui je pourrais dire sans crainte que

c'était bien l'esprit de Dieu qui agissait, car, pour ce qui est de Tower-Hill, il est incontestable que les Pères Oblats de Marie Immaculée sont là tout à fait dans le centre qui leur convient. Pendant les six longs et tristes mois qui suivirent, j'étais tous les jours pèlerin entre Westend-Hotel (où ma carte montait rapidement, tandis que mes finances déclinaient à vue d'œil), pèlerin entre Westend-Hotel et le district de la Tour, que je parcourais en tous sens, cherchant un site pour notre église. J'inspectai les divers quartiers ; mais chaque coin de terre me paraissait occupé par des maisons de commerce, des bureaux d'affaires, des arches de chemin de fer. Il semblait qu'il n'y eût point place en cet endroit pour l'église de Dieu. Mais quand Dieu veut quelque chose, ni les affaires, ni les armées, ni l'enfer lui-même ne peuvent l'empêcher ; or c'était la volonté de Dieu qu'il y eût une mission et, j'en ai la confiance, une florissante mission, dans ce quartier même de Tower-Hill. Il est tout naturel d'attendre d'un champ bien cultivé qu'il produise une luxuriante végétation ; une terre enrichie par de fécondants principes, comme l'était celle-ci par le sang des martyrs, avait toutes les qualités désirables pour donner naissance à une mission de brillant avenir. Aussi je considère le sang des martyrs comme donnant l'être et la vie à tout le bien qui se fait à Tower-Hill. Le bon Dieu a ses instruments pour accomplir ses grands desseins. Or à ce temps-là il y avait dans la cité de Londres un homme de vie irréprochable, et remarquable pour ses étonnantes œuvres de piété. Je parle d'un homme qui est maintenant au ciel et dont le regard repose avec complaisance sur ce grand meeting, je parle d'un de ces illustres chrétiens dont les vertus brilleront à jamais du plus vif éclat, je parle de Charles Walker. Après de nombreuses allées et venues, à Tower-Hill et de Tower-Hill, j'étais un jour, à Holborn ; or, me trouvant fatigué et n'ayant pas pour payer l'omnibus, j'entrai au bureau de M. Walker pour me reposer un instant. M. Walker avait une carte sous les yeux et, après les salutations d'usage, il me dit qu'il avait lu un avis dans le *Standard*, annonçant un site mis en vente. Instantanément je lui

dis : « Si vous me donnez 25 000 francs, je l'achète ; c'est justement ce qu'il nous faut. » M. Walker consentit immédiatement à ma proposition et quelque temps après j'achetais l'emplacement. Il y avait une demi-heure que le marché était conclu, lorsqu'un riche rabbin juif se présenta pour acquérir ce même terrain et y élever une synagogue. Le rabbin fut désappointé, l'église avait pris le pas sur la synagogue. »

Le révérend Père vint ensuite à donner un très-intéressant rapport sur les progrès de la mission, à partir de son modeste début ; il raconta comment une construction provisoire en fer fut érigée et rendit d'excellents services dans ce centre catholique. La nécessité d'un édifice convenable, comme église, était cependant depuis longtemps reconnue ; mais alors les enfants avaient également besoin d'une école. A la fin, Son éminence le cardinal Manning, avant son entrée au sacré Collége, visita Tower-Hill, où il vit douze cents enfants rassemblés devant lui. Par une soudaine inspiration, et comme si leurs anges gardiens leur eussent soufflé le mot au même instant, ils crièrent tous d'une voix : « Une école!... une école !... Mgr l'Archevêque, en cette occasion, dit qu'il n'avait jamais été touché si profondément que lorsqu'il entendit cet appel unanime de douze cents pauvres enfants. La parole de l'Ecriture semblait être vérifiée, du moins dans une de ses parties : « Les enfants ont demandé du pain, et il n'y avait personne pour le leur rompre. » Heureusement la dernière partie du texte était sans application, car il y avait là quelqu'un pour répondre à ce cri de détresse, et ce quelqu'un n'était personne autre que Son Éminence le Cardinal-Archevêque, qui pressa vivement les Pères Oblats de construire une école, et les Pères suivirent cet avis. Maintenant donc, l'église doit être la seconde entreprise. Déjà l'on a recueilli pour cette fin 101 250 francs, il en faut encore 125 000 ; mais un meeting d'une si haute influence est de bon augure pour le succès final. » Le P. Cooke termina son discours au milieu de bruyants applaudissements.

Lord Denbigh, lord Emly et M. Sullivan prirent successivement la parole sur la première résolution, qui était ainsi for-

mulée : « Eu égard aux besoins spirituels de six mille catholiques, vivant dans le voisinage de Tower-Hill et qui actuellement n'ont pas d'autre local pour les actions du culte qu'une salle d'école, ce meeting reconnaît l'urgente nécessité d'achever rapidement la nouvelle église des Martyrs anglais, maintenant en voie de construction à Great Prescot-Street.»

Lord O'Hagan, lord Howard et M. O'Donnell parlèrent sur la seconde résolution, ainsi conçue : « Ce meeting reconnaît l'à-propos d'élever dans le voisinage de Tower-Hill la nouvelle église des Martyrs anglais, comme mémorial de ces héroïques défenseurs de la foi catholique, qui ont versé leur sang en ce même lieu, ou qui ont subi une dure captivité dans la Tour. »

Enfin lord Owen Lewis et M. Hunnybun soutinrent la troisième résolution, savoir : « Qu'un fonds de souscription volontaire serait formé en mémoire des Martyrs anglais. »

Les trois résolutions furent adoptées unanimement par acclamation.

Un vote cordial de remercîments fut présenté ensuite au noble président, et le meeting se sépara peu après. Le noble duc et ceux de sa compagnie quittèrent alors le pauvre quartier, au milieu des applaudissements de ses habitants, dont plusieurs offraient à Dieu de ferventes prières pour la conservation du jeune gentilhomme qui avait si gracieusement occupé le fauteuil de la présidence.

A Liverpool, une belle église avait été construite, par les soins principalement du R. P. Jolivet, maintenant évêque de Belline, Vicaire apostolique de la mission de Natal. Par raison d'économie, la construction du sanctuaire avait été laissée à la charge de l'avenir. C'est ce sanctuaire qui vient d'être achevé et qui a reçu la bénédiction des mains du Cardinal-Archevêque de Westminster le 31 août dernier.

Voici ce qu'on lit à ce sujet dans le *Daily Post* du 1er septembre :

LE CARDINAL MANNING A LIVERPOOL.

Sermon sur la présence réelle.

Hier matin Son Eminence le Cardinal-Archevêque de Westminster a procédé à la solennelle ouverture du chœur, nouvellement construit, de l'église de Holy-Cross, à Liverpool ; édifice religieux placé sous la direction des prêtres connus dans l'Eglise sous le nom d'*Oblats de Marie Immaculée*. La construction nouvelle se compose d'un sanctuaire et de deux chapelles latérales, dans le style de la nef et des bas-côtés, savoir : le gothique français de la première période. Le sanctuaire, en forme d'abside, est éclairé par sept fenêtres richement décorées dont l'une, celle du centre, s'élève au-dessus des autres, comme pour faire apprécier plus exactement la hauteur de l'édifice. La longueur totale du monument est de 135 pieds ; sa largeur, de 57, et sa hauteur sous clef de voûte, de plus de 60 : le tout formant un vaisseau qui n'est surpassé par aucun autre à Liverpool. Les plans ont été dressés par l'honorable Webby Pugin, qui en a de plus dirigé l'exécution, pour la majeure partie. Après la mort de l'illustre architecte, son frère, M. Cuthbert W. Pugin, fut chargé de continuer l'entreprise. La sculpture des chapiteaux est l'œuvre de M. Sullivan, qui a réussi à l'entière satisfaction de M. Pugin. La dépense pour la seule partie récemment construite s'élève à 75 500 francs, et déjà 62 500 ont été souscrits par la population du district, qui est cependant une des plus pauvres de la ville. La première pierre du sanctuaire qui complète aujourd'hui l'édifice, fut posée il y a environ un an par Sa Grandeur Mgr O'Reilly, évêque catholique romain de Liverpool. Grâce à l'agrandissement ainsi obtenu, il y aura place dans l'église pour cent cinquante fidèles de plus.

A onze heures et demie a commencé la grand'messe solennelle, à laquelle assistait une foule nombreuse. Le Cardinal-Archevêque de Westminster et Mgr O'Reilly étaient présents.

Le célébrant était le R. P. Mathews, o. m. i., de la maison de Londres; l'office de diacre était rempli par le R. P. Pinet, o. m. i. de la maison de Leeds; celui de sous-diacre, par le R. P. Lenoir, o. m. i., du comté de Yorkshire. Les prêtres assistants étaient le révérend J. Davison de Liverpool (Copperashill) et le R. P. King, o. m. i., de Rock-Ferry. Les diacres assistants au trône étaient, pour le cardinal, MM. les chanoines James Fisher et Wallwork; pour l'évêque de Liverpool, le R. P. Gaughran, o. m. i., de la maison de Holy-Cross, et le R. P. Parson, de l'Ordre de Saint-Benoît et de la maison de Liverpool. Le porte-croix du cardinal était le R. P. Ryan, o. m. i., de la maison de Dublin, et le maître de cérémonies le R. P. Spencer (Copperashill, Liverpool).

Suit l'énumération de quarante-six chanoines, prêtres séculiers ou religieux, qui faisaient partie de la nombreuse assistance.

Après le premier évangile Son Eminence le Cardinal-Archevêque monta sur les degrés de l'autel. Il prit pour texte les paroles suivantes, tirées du vingt-deuxième chapitre de l'Evangile selon saint Luc : « D'un grand désir j'ai désiré de manger cette Pâque avec vous avant d'endurer les tourments de ma passion. » De ces paroles, l'éminent prélat sut tirer un excellent discours sur la présence reelle. Il dit que trois cents ans auparavant, dans le demi-jour de la révolution que les hommes appellent la Réforme de l'Eglise de Dieu, les chefs de la secte, infatués de leurs hallucinations personnelles, firent rétrograder les chrétiens jusque dans les ombres du judaïsme. Ils enseignèrent aux hommes que le très-saint Sacrement n'est pas une réalité, mais un symbole. L'Apôtre a dit que la Loi, n'étant que l'ombre des biens à venir et non la vraie image de ces biens, ne pouvait pas conduire à la perfection ceux qui vivaient sous elle. Or le mouvement ci-dessus signalé n'est qu'une nouvelle instauration des ombres et des types judaïques, dans la pleine lumière de la réalité présente. Ceux qui nient la présence réelle de notre divin Sauveur dans le mystère de l'autel, ceux-là ont judaïsé leur christianisme et ont reculé jusque dans le monde des ombres, parmi lesquelles le

peuple d'Israël a marché dans le désert. Ont-ils cru, ces hommes, qu'il y a un second Adam, rédempteur et restaurateur du premier? Ont-ils cru qu'il y a une création nouvelle, d'un ordre plus élevé et plus parfait que la création primitive? Ont-ils cru qu'étant nés dans le monde du premier Adam, nous avons eu part à la substance même de sa chair et de son sang; que notre première naissance dans ce monde nous ayant faits participants de son humanité, par le fait même de cette participation, nous sommes nés dans le péché et dans la mort? Ont-ils cru que le Fils de Dieu s'est incarné, qu'il a pris notre humanité, qu'il a pu la racheter en l'élevant en sa personne à l'état d'innocence; et que dans cette humanité il a instauré une création nouvelle, de laquelle nous avons été faits participants par la régénération de l'Esprit saint? Ont-ils cru, ces hommes, que nous avons eu part à la vie de Jésus-Christ et à la vie d'immortalité? Et cette participation est-elle, selon eux, un type seulement et un symbole; ou bien est-elle quelque chose de réel, de substantiel dans la seconde création? Notre participation au premier Adam est-elle allée jusqu'au péché et jusqu'à la mort? Ou bien ces choses sont des ombres, ou bien elles sont des réalités. Si elles sont des ombres, alors l'Incarnation est une ombre, la résurrection des corps est une ombre; alors nous comprenons en effet que le très-saint Sacrement de l'autel ne soit que l'ombre d'une chose absente; non pas même une figure, non pas même un symbole, ce que, selon nous il pourrait être encore, étant la visible représentation d'une chose réellement et substantiellement présente. Mais, comme l'Incarnation a été le revêtement réel et substantiel de notre humanité par le Fils de Dieu; et comme la résurrection d'entre les morts a été une glorification réelle et substantielle de notre corps dans le Christ, ainsi réelle, vraie et substantielle est la présence de Jésus dans le très-saint Sacrement, instrument par lequel nous sommes faits participants du second Adam et associés à sa résurrection pour la vie éternelle; instrument par lequel nous devenons chair de sa chair et os de ses os. Par cette merveilleuse manifestation de sa présence, il a uni son église dans le lieu d'une in-

dissoluble unité, et l'a illuminée de la pleine lumière de la foi. Lorsque nous sommes entrés dans un humble oratoire, fût-ce par la porte latérale, si Jésus était sur l'autel, nous avons été pénétrés du sentiment de la divine présence ; mais lorsque nous avons franchi le seuil de ces temples magnifiques, élevés en d'autres jours à l'orient et à l'occident, hors desquels l'abomination de la désolation a rejeté l'autel et le tabernacle et loin desquels Jésus a porté sa présence, là nous avons senti peser sur nos têtes, non la majesté de la présence de Dieu, mais au contraire la douloureuse pensée de son absence, le froid nous a gagnés et la conscience nous a dit : « Il n'y est plus. » Comme conclusion, Son Eminence a exhorté ses auditeurs à une plus grande dévotion au très-saint Sacrement.

La messe finie, une splendide collation fut servie dans la haute salle des écoles attachées à la mission et situées à Fontenoy-Street. Le siége de la présidence fut occupé par Son Eminence le cardinal Manning; Mgr l'évêque de Liverpool, un nombreux clergé et beaucoup de laïques étaient présents.

Au dessert, Son Eminence le cardinal Manning se leva au milieu des applaudissements de l'assemblée, et dit que le moment était venu de donner libre cours aux expressions d'heureux souhaits et d'heureux présages dont leurs cœurs étaient pleins pour la prospérité de Holy-Cross, de son troupeau, de de ses Pères et ses écoles (1). (Bruyants applaudissements.)

(1) Les éloges d'un prince de l'Eglise tel que le cardinal Manning, ont trop de poids et sont pour nous un encouragement trop précieux pour qu'il soit permis de les taire, comme des compliments de circonstance ou par raison de modestie. Nous les recueillons, au contraire, avec respect et reconnaissance sans nous en reconnaître dignes, mais avec le désir de les mériter toujours. Nous en donnons ici le texte anglais d'après le journal déjà cité.

« After the Mass had concluded, a splendid luncheon was served up in the schools connected with the mission, in Fontenoy-street. The chair was occupied by his Eminence Cardinal Manning, and the Roman Catholic Bishop of Liverpool and a large number of clergymen and laymen were present. After dessert had been placed upon the table.

His Eminence Cardinal Manning rose, amidst loud applause, and said that they were about to give expression to their hearty goodwill and earnest hope for the prosperity of Holy Cross—its flock, its fathers,

Il est très-heureux d'avoir l'occasion d'exprimer publiquement son opinion sur le zèle, le travail et les succès des Oblats partout où ils se trouvent. (Applaudissements.)

Il les connaît, eux et leurs travaux, à Leeds ; il les connaît, eux et leurs travaux, à Londres. (Applaudissements.) Il n'a pas de meilleurs ouvriers, pas de plus loyaux ouvriers, à Londres ; personne qui lui prête plus efficacement aide et assistance, parmi les graves devoirs qui pèsent sur ses épaules, que les Pères Oblats. (Applaudissements prolongés.)

On lui a rapporté que les écoles dans lesquelles ils sont maintenant rassemblés ont été bâties avant la pose de la pierre fondamentale de l'église ; en cela les Oblats n'ont fait que suivre la tradition de sens droit ancienne parmi eux. (Applaudissements.) Ils ont fait la même chose à Londres. Ils ont ramassé quelque cinq ou six cents enfants, et ils ont bâti pour eux une des plus belles écoles de son diocèse. Il voudrait que toutes les personnes présentes exprimassent leur chaleureuse reconnaissance pour tout le bien que les Pères Oblats accomplissent, et le vif désir que la bénédiction de Dieu descende et demeure sur eux. (Bruyants applaudissements.)

Le R. P. Gaughran, de Holy-Cross, dans sa réponse, fait remarquer que le Cardinal-Archevêque a bien dit en disant que les Oblats à Liverpool sont au milieu des pauvres ; mais ils sont

and its schools (loud applause). He was very glad to have that opportunity of expressing publicly his sense of the great zeal, labour, and efficiency which the Oblate Fathers manifested wherever they were (applause). He knew them and their work in Leeds, and he knew them and their work in London (applause). He had no better workers, no more faithful labourers in London—none who rendered him greater help and assistance in the heavy duties which lay upon his shoulders—than the Oblate Fathers (renewed applause). He had been told that the schools in which they were then assembled had been built before the foundation-stone of the church was laid, and in that there was the tradition of the good sense of the Oblate Fathers (applause). They had done the same thing in London—they had gathered from the streets some 500 or 600 children, and they had built some of the finest schools in the diocese. He wished those present to express their hearty goodwill for the work the Oblate Fathers were doing, and expressed an earnest desire that the blessing of God would rest upon them.» (Loud applause.)

au milieu de pauvres généreux. (Applaudissements.) Sans cela, ils n'auraient pas eu en ce jour l'ouverture du sanctuaire nouveau, l'église elle-même n'existerait pas. Son Eminence serait quelque peu surprise d'apprendre que jusqu'à ce jour on avait reçu 62 500 francs pour l'achèvement du sanctuaire, presque entièrement en gros sous et de la main des pauvres. (Bruyants applaudissements.)

En terminant, le révérend Père a remercié le Cardinal-Archevêque pour les trop bienveillants éloges qu'il avait donnés aux Pères Oblats et à leurs travaux.

Sa Grandeur Mgr O'Reilly, en proposant la santé de Son Eminence le Cardinal Manning, a rendu témoignage au grand zèle, à l'abnégation des Pères Oblats qui travaillent à Liverpool parmi les plus pauvres entre les pauvres. Il fait allusion en termes élogieux à quelques-uns des hommes les plus éminents que l'Ordre a donnés à l'Eglise, mentionnant spécialement Sa Grandeur Mgr Jolivet, présentement évêque de Natal, et qui fut pendant plusieurs années attaché à la maison de Holy-Cross.

Le toast fut accueilli avec enthousiasme!

Le Cardinal-Archevêque répondit brièvement; et, dans le cours de ses observations, il dit qu'à travers l'Angleterre tout entière, il y avait une vigoureuse activité, débordant de toutes parts du sein de l'Eglise catholique, à tel point qu'il leur était impossible d'en rendre raison autrement que par la bénédiction spéciale de Dieu sur la restauration de l'Eglise en Angleterre. (Longs applaudissements.) Son Eminence alors rendit un éclatant hommage au dévouement du clergé catholique de Liverpool dans l'accomplissement de ses obligations sacrées, et en terminant il proposa la santé de Mgr l'Evêque de Liverpool, qu'il dépeignit sous les traits d'un vrai pasteur de l'Eglise de Dieu.

Le toast fut accueilli avec les honneurs qui lui étaient dus.

Sa Grandeur Monseigneur remercia en quelques mots.

Le Cardinal-Archevêque proposa alors en termes très-flatteurs la santé de l'architecte, M. Pugin.

Ainsi se termina l'intéressante cérémonie.

On se souvient que l'église des Allemands à Londres, desservie par nos Pères, s'écroula, un jour, de fond en comble, laissant à peine le temps au R. P. d'Alton de transporter, au péril de sa vie, le très-saint Sacrement dans la sacristie. Sur le même emplacement, une église nouvelle vient d'être élevée par les soins de S. Ém. le Cardinal-Archevêque de Westminster, qui a voulu déjà, lorsque l'édifice était plus qu'à moitié de sa hauteur, bénir la pierre fondamentale de l'autel et qui fera, on l'espère, la bénédiction solennelle le 29 du présent mois de septembre.

La nouvelle église, construite en briques et d'une architecture excessivement simple, est cependant d'un aspect très-satisfaisant. On a dit en souriant qu'elle était conçue dans le style de la chapelle Sixtine. Il y a du vrai dans la plaisanterie. Seulement chacun sait que la chapelle Sixtine tire son principal mérite, non pas précisément des savantes combinaisons de son architecture, mais des immortelles fresques qui la décorent. Comme la chapelle Sixtine, l'église de Saint-Boniface présente, dans sa partie inférieure, de belles surfaces, aptes à recevoir toutes sortes de décorations, le Cardinal Manning en a fait la remarque dans son allocution du 9 août. Au-dessus du cordon en saillie, qui semble distinguer, sans les diviser absolument, l'Église militante et l'Église triomphante, règne, comme dans la chapelle Sixtine, une série de larges fenêtres à plein cintre, par où se précipite à l'intérieur une abondante lumière.

L'édifice n'est provisoirement construit qu'aux deux tiers de sa longueur projetée. Si le sanctuaire futur se termine, comme le sanctuaire actuel, par une grande surface plane sans ouverture, ce sera, en attendant le *Jugement dernier*, une conformité de plus avec le modèle. Mais, quand il ne sera plus du tout permis de

rire, c'est quand Saint-Boniface aura rencontré son Michel-Ange.

Nous attendons du R. P. Fick, qui se dévoue avec succès à cette œuvre, une relation détaillée de la cérémonie que nous annonçons ci-dessus pour le 29 du courant.

La santé de Mgr d'Herbomez s'affaiblissant, l'excellent prélat a demandé un coadjuteur. Le vote des Évêques de la province (Saint-Boniface) étant tombé sur le R. P. Durieu (Paul) et l'agréement du Supérieur général ayant été obtenu, le R. P. Durieu a été présenté au Saint-Père par la sacrée Congrégation de la Propagande, pour la dignité épiscopale et la coadjutorerie de la Colombie britannique, avec future succession. Le R. P. Durieu a été préconisé dans le consistoire de juin, et a reçu le titre épiscopal de Marcopolis *in partibus infidelium*.

Il sera sacré dans sa mission le 24 octobre prochain. Nous entrons dans sa pensée en demandant des prières pour lui à nos lecteurs.

C'est une chose publique que la confiance de S. Ém. le Cardinal-Archevêque de Paris nous appelle à desservir l'église du vœu national au Sacré-Cœur, sur la butte Montmartre. Une chapelle provisoire doit permettre de commencer dans peu de temps les exercices religieux. Nous demandons également, aux membres de la famille, pour le succès de cette œuvre importante, le secours de leurs prières.

NÉCROLOGIE

Nos lecteurs connaissent la mort de Mgr Jeancard, que des liens si intimes avaient uni à notre vénéré fondateur et qui resta toujours un ami dévoué de la Congrégation. Nous réunissons ici trois lettres épiscopales, qui honorent sa mémoire plus que tout ce que nous pourrions dire de lui, les faisant précéder d'une lettre du R. P. Balain au T.-R. P. Supérieur général.

Fréjus, 9 juillet 1875.

Mon très-révérend et bien-aimé Père,

Quelques heures avant de recevoir la lettre dans laquelle vous me demandiez des nouvelles de Mgr Jeancard, je vous envoyais une dépêche qui vous annonçait sa mort. Le regretté prélat a passé du sommeil, suivi d'une crise de courte durée, dans le sein de Dieu. Le confesseur averti est accouru en toute hâte pour donner une dernière absolution, mais la mort, plus rapide, l'avait devancé; heureusement Monseigneur s'était confessé bien peu de jours auparavant, et ceux qui l'approchaient savent tous avec quelle résignation chrétienne, avec quelle tendre piété le vénéré prélat supportait la longue et douloureuse épreuve de la maladie. Chaque fois que j'ai pu aller présenter mes hommages au malade, je suis revenu bien édifié des sentiments qu'il m'exprimait.

Je viens vous donner quelques détails sur les funérailles, persuadé que vous ne lirez pas sans consolation le récit des honneurs funèbres rendus au vénéré défunt. Ces détails, j'ai cru devoir les donner d'abord à Son Eminence le Cardinal-Archevêque de Paris, vous ne me blâmerez pas.

Nous étions réunis en conseil à l'évêché le 6 juillet, lorsqu'une dépêche est venue nous apprendre la mort soudaine de Mgr Jeancard. On a prévenu aussitôt Mgr l'Evêque de Fréjus, qui est à la campagne depuis un mois. On a prévenu également

les Évêques les plus rapprochés de la province. La distance et la fatigue ont empêché Mgr de Fréjus de se rendre. Mgr l'Archevêque, en tournée pastorale à Tarascon, n'a pu venir; Mgr l'Evêque de Nice était absent, mais Mgr l'Evêque de Marseille a répondu avec l'empressement le plus cordial que rien ne pourrait l'empêcher de se rendre à l'invitation qui lui était faite et qu'il avait trop à cœur de donner ce témoignage d'estime et de respect à un prélat que tant de liens unissaient au diocèse de Marseille. Mgr Place est donc venu, accompagné de M. le chanoine Estelle, son secrétaire, et de M. Blancard, prévôt du chapitre de Marseille. Ce dernier me disait hier matin avec quel empressement il avait accepté la proposition que Monseigneur lui avait faite de l'accompagner.

Malgré l'absence de quelques prélats sur lesquels on croyait pouvoir compter, les funérailles ont été magnifiques. C'est Mgr l'Evêque de Marseille qui les a présidées, et je me fais un devoir d'ajouter que la conduite de Mgr Place, en cette douloureuse circonstance, a produit à Cannes, comme elle aurait produit à Marseille, la meilleure impression.

J'ai cru devoir conduire à Cannes avec moi les PP. Chevalier, Bonnet et Lerond, afin de représenter notre chère Congrégation. Outre Mgr Gueulette, ancien évêque de Valence, et le révérendissime Père Abbé de Notre-Dame de Lérins. Il y avait plus de quarante prêtres et parmi eux bon nombre de chanoines venus de Fréjus et d'ailleurs. M. le prévôt du chapitre de Marseille, MM. les chanoines Ganne et Daniel, de Fréjus, et le Supérieur du grand séminaire tenaient les cordons du poêle. Le deuil était conduit par le frère et la famille du défunt. Le cortége était très-nombreux. Devant nous marchaient les écoles de la ville, les pensionnats, les communautés religieuses, les congrégations de la paroisse, le collége Stanislas, professeurs et élèves. La musique de Cannes faisait entendre de lugubres mais pieuses symphonies. Immédiatement après le char funèbre, marchaient les Sœurs de Sainte-Marthe venues de Grasse avec la plupart de leurs orphelines. Vous savez que cette Congrégation a pour Supérieure générale la sœur du vénéré défunt. Après les Sœurs et la famille,

venait l'élite de la population, et ceux qui ne suivaient pa le convoi étaient réunis sur le parcours, donnant partout des témoignages de respect et de sympathie. Nous avons mis une heure et demie pour nous rendre de la maison mortuaire à la paroisse.

L'église était tendue de noir ; devant le sanctuaire on avait élevé un très-grand et très-riche catafalque. La maîtrise, aidée de quelques ecclésiastiques, a admirablement chanté la messe en faux-bourdon.

Les cinq absoutes ont été faites, la première par M. le prévôt du chapitre de Marseille ; la deuxième, par M. Barnieu, vicaire général ; la troisième, par le très-révérend abbé de Notre-Dame de Lerins ; la quatrième, par Mgr Gueulette, et la cinquième, par Mgr l'Evèque de Marseille, officiant.

La seule chose que j'aie regrettée, c'est que personne n'ait été délégué pour dire quelques paroles à la louange du défunt.

L'office étant terminé, la famille a mis des voitures à la disposition des prêtres qui désiraient accompagner le corps jusqu'au cimetière. La plupart s'y sont rendus. J'ai surtout observé les bonnes Sœurs de Sainte-Marthe et leurs orphelines qui suivaient à pied le char funèbre, malgré la grande distance et malgré des chaleurs accablantes.

Arrivés près du tombeau de famille où allait être renfermé le corps du défunt. Mgr Place a récité les dernières prières, nous avons jeté un peu d'eau bénite sur le cercueil, et je suis rentré ensuite la tristesse dans le cœur, le corps brisé par la fatigue ; mais j'étais bien consolé par la vue des hommages rendus à celui que nous pleurions.

En sortant de l'église, j'avais annoncé à M. Jeancard que nous irions lui faire une visite ; mais au cimetière j'ai cru devoir faire agréer mes excuses ; il était bien tard, la famille de Monseigneur, le frère surtout, était accablée ; il a été convenu que j'irais le voir dans quelques jours. C'est alors que l'on me fera remettre les papiers dont vous m'aviez parlé ; c'est convenu (1), Mgr l'Evèque de Fréjus fait imprimer en ce moment

(1) Les documents relatifs à la vie de Mgr de Mazenod.

une circulaire écrite à l'occasion de la mort de Mgr de Cérame; je vous l'enverrai.

Veuillez agréer, mon très-révérend Père, l'expression de mon respect et de mon filial attachement. BALAIN, O. M. I.

LETTRE CIRCULAIRE DE MONSEIGNEUR L'ÉVÊQUE DE FRÉJUS ET TOULON AU CLERGÉ DE SON DIOCÈSE, A L'OCCASION DE LA MORT DE Mgr JEANCARD, ÉVÊQUE DE CÉRAME.

MONSIEUR LE CURÉ,

Le diocèse de Fréjus vient de perdre un pontife qui était une de ses gloires. Mgr JEANCARD, né à Cannes, vient d'y mourir après de longues souffrances, supportées avec ces sentiments élevés de la foi qu'inspire aux âmes d'élite l'approche de l'éternité. Pouvait-il avoir d'autres sentiments, à la fin d'une carrière toute consacrée à la gloire de Dieu et au salut des âmes? Ses premiers pas dans la vie sacerdotale furent ceux d'un apôtre. Un de nos doux souvenirs est de l'avoir vu et entendu dans une de ses premières missions. Il était tout jeune encore, et le zèle apostolique qu'il y déploya, de concert avec un autre Missionnaire élevé aujourd'hui aux plus hautes dignités de l'Eglise (1), fit concevoir dès lors pour l'un et pour l'autre les plus hautes espérances.

Associé plus tard à l'administration de Mgr DE MAZENOD, d'abord apôtre lui-même de la Provence, puis l'un de ses plus grands Évêques, il prit une large part à toutes les œuvres qui, sous ce laborieux et fécond épiscopat, ont enrichi la ville et le diocèse de Marseille. Quand les infirmités de l'âge vinrent ensuite arrêter, dans le saint Évêque, l'essor d'un zèle qui avait paru infatigable, il lui fallut un auxiliaire qui partageât avec lui les travaux qu'impose le caractère épiscopal. M. JEANCARD fut choisi pour cela; et la ville de Marseille sait

(1) Son Éminence le Cardinal-Archevêque de Paris.

avec quel dévouement il remplit, pendant plusieurs années, les fonctions d'évêque auxiliaire.

Nous avons connu ce même dévouement, non-seulement quand nos besoins personnels l'ont rendu nécessaire, mais encore au premier appel de nos désirs, depuis que ce vénérable prélat s'était retiré dans son pays natal.

Une vieille et tendre amitié l'ayant appelé à partager les fatigues et les périls de l'épiscopat au milieu de Paris, la ville des grands labeurs et des orages révolutionnaires, Mgr Jeancard quitta son repos et les douceurs de la vie de famille, pour aller soutenir son éminent et héroïque ami, Mgr Guibert, dans l'effrayante charge que lui imposait le siége ensanglanté de Paris. C'est là, dans un travail sans relâche, que ses forces se sont épuisées ; c'est là que s'est préparée la mort, précieuse devant Dieu, qui vient de couronner sa longue vie de vertus et de travaux.

La reconnaissance nous fait un devoir de demander à Dieu, pour l'excellent prélat que nous pleurons, la récompense immédiate de ses mérites. Nous aimons à croire qu'elle a déjà commencé pour lui ; mais notre cœur veut tout faire pour en amener l'assurance. Nous regrettons vivement que l'état de notre santé ne nous permette pas d'aller présider à ses funérailles. Mais nous voulons qu'il y ait, dans toutes les paroisses de notre diocèse, un service funèbre pour le repos de l'âme du révérendissime et illustrissime Mgr Jeancard, évêque de Cérame *in partibus*, chanoine du premier ordre du chapitre de Saint-Denis, et chanoine d'honneur de notre église cathédrale, le premier jour libre qui suivra la réception de la présente circulaire. Dans les communautés religieuses, on fera une communion à son intention.

Recevez, Monsieur le Curé, l'expression de notre bien affectueux dévouement.

De Notre-Dame de Ségriès, le 7 juillet 1875.

✠ Joseph-Henri,
Evêque de Fréjus et Toulon.

LETTRE CIRCULAIRE DE MONSEIGNEUR L'ÉVÊQUE DE MARSEILLE AU CLERGÉ DE SON DIOCÈSE, ANNONÇANT UN SERVICE FUNÈBRE POUR LE REPOS DE L'AME DE MONSEIGNEUR JEANCARD, ÉVÊQUE « IN PARTIBUS INFIDELIUM, » CHANOINE DE PREMIER ORDRE DU CHAPITRE DE SAINT-DENIS, ANCIEN AUXILIAIRE DE Mgr DE MAZENOD.

Marseille, le 8 juillet 1875.

MESSIEURS ET CHERS COOPÉRATEURS,

Déjà vous avez appris l'affligeante nouvelle que le télégraphe nous apportait, mardi dernier, en nous annonçant la mort de Mgr JEANCARD. Nous nous sommes empressé, au reçu de cette dépêche, de nous rendre auprès de sa dépouille vénérée et nous avons eu la consolation de présider à ses funérailles. Votre Evêque, en acquittant la dette de sa reconnaissance personnelle et celle de ses prédécesseurs, était, dans cette solennité funèbre, nous en avons l'assurance, l'interprète des sentiments du diocèse tout entier.

Ce que fut Mgr l'Evêque de Cérame pour Marseille, vous le savez, vous surtout, messieurs, qui avez reçu ses leçons durant les années de votre éducation ecclésiastique, et qui l'avez vu remplir, avec tant de distinction, les hautes fonctions que lui confièrent deux de vos Evêques.

Vous nous saurez gré, néanmoins, de rappeler, à cette heure, des souvenirs qui sont une partie de l'histoire de notre Eglise, et que nous avons recueillis, pour la plupart, dans vos pieuses communications.

Si, par sa naissance, Mgr JEANCARD n'appartenait point au diocèse de Marseille, il est cependant permis de dire que, dès le début de son sacerdoce et aux premiers jours du rétablissement du siége épiscopal, il devint Marseillais par son ministère, par son dévouement et par une tendre affection qui ne s'est jamais démentie.

De bonne heure, sous l'habile direction de l'illustre supé-

rieur des Missionnaires de Provence qui devint plus tard votre Evèque, l'abbé Jeancard inaugurait son ministère, dans des missions restées justement célèbres, à côté de cet autre apôtre, en qui revivent, sur le plus grand siége de France, les vertus de Mgr de Mazenod. C'est en s'appuyant sur de tels hommes que se développa la pieuse Congrégation qui, depuis plus d'un demi-siècle, a donné, à la Provence, à la France et à l'Eglise entière, les témoignages incessants d'un zèle aussi généreux que fécond.

Les lettres et les précieux documents qu'a laissés le vénérable fondateur de cette famille religieuse témoignent de l'estime particulière qu'il faisait, dès lors, de l'abbé Jeancard. Il se l'attacha de plus près, quand Mgr Charles Fortuné de Mazenod, ayant été nommé à l'évêché de Marseille, la jeune compagnie put venir travailler à la restauration de cet antique siége, sous la conduite de son premier supérieur, neveu du nouvel Evêque.

L'exercice du saint ministère auprès des prisonniers et des orphelines de la Grande-Miséricorde, et l'enseignement de la philosophie et de l'histoire ecclésiastique au Séminaire diocésain, ne suffisaient pas à l'activité de l'abbé Jeancard. Déjà admis dans l'intimité de vos Evèques, il occupa bientôt, dans leurs conseils, une place de confiance justifiée par sa rare sagacité, par sa vaste érudition dans les sciences sacrées, par sa modération et sa prudence, par son ardent amour pour l'Eglise et pour le Souverain Pontife, aussi bien que par son inaltérable et fidèle dévouement à seconder le premier pasteur, avec qui il ne forma jamais, suivant la forte expression du droit, qu'une seule et même personne morale.

Préoccupé du progrès des sciences ecclésiastiques et du mouvement des esprits dans cette Eglise de France qu'il aimait avec passion, M. Jeancard prit part à toutes les luttes qui agitaient alors la conscience catholique dans notre pays. Sans parler de sa vigoureuse campagne contre l'envahissement des idées lamennaisiennes, ni de sa courageuse intervention dans la revendication des droits de l'Eglise sur l'enseignement secondaire, pourrions-nous omettre de rappeler avec quelle

sûreté de doctrine, quelle vivacité de dialectique, et quel bon sens pratique, le savant professeur se fit en France le promoteur des enseignements de saint Alphonse de Liguori. Le premier autel élevé dans notre pays au saint théologien dont l'Eglise vient de faire un de ses docteurs, le premier ouvrage qui ait été écrit en France sur la vie et les Œuvres de saint Alphonse, le premier enseignement officiel qui fut fait, parmi nous, des thèses de sa théologie morale, c'est à M. Jeancard que nous les devons. Ce souvenir suffirait à sa gloire.

Mais il en est un autre qui nous concerne plus particulièrement et qui touche de plus près notre diocèse.

Peu d'années avant sa mort, Mgr C.-J.-Eugène de Mazenod dont la verte vieillesse semblait promettre des jours nombreux et bénis à notre Eglise, sentant ses forces diminuer, voulut s'assurer le concours d'un auxiliaire selon son cœur. Son choix se fixa sur le vicaire général dévoué, sur le disciple fidèle, sur le fils de prédilection qu'une longue expérience lui faisait juger digne de partager, avec lui, les sollicitudes du ministère pastoral. Le Saint-Siége exauça ses vœux.

Vous aimez à vous rappeler, messieurs et chers coopérateurs, ce jour, encore présent à votre mémoire, où le vénérable Pontife, comme autrefois Paul à Timothée, imposa les mains à celui qu'il voulut faire asseoir, bien près de lui, sur le siége de Lazare. Vous étiez là, tous, émus de la joie de votre premier pasteur, fiers comme lui de cette élévation à laquelle tout le diocèse avait applaudi. A côté de votre Evêque, vos regards s'arrêtaient, avec bonheur, sur l'auguste compagnon des premiers travaux du nouvel élu, accouru de Tours, pour donner à son frère et à son ami le témoignage de sa constante et fraternelle affection.

Ces jours sont déjà loin, messieurs, et cependant nous les avons retrouvés encore si vivants dans vos souvenirs, qu'ils semblent d'hier. Hélas ! Ils devaient avoir un bien prompt et douloureux lendemain, car, moins de trois années après, Mgr l'Evêque de Cérame prononçait l'éloge funèbre de son saint consécrateur. Il le fit d'une voix brisée, avec ces cris du cœur qui rendent la parole si puissante, avec des larmes aux-

quelles vous mêliez les vôtres. Ce discours, monument de l'éloquence sacrée, était, tout à la fois, le dernier hommage de la piété filiale et un discours d'adieux au clergé de Marseille.

Nommé chanoine du premier ordre du chapitre de Saint-Denis, Mgr Jeancard entra, dès lors, dans une laborieuse retraite, où il s'occupait à recueillir les souvenirs de famille des Oblats de Marie Immaculée, et à préparer l'histoire complète des œuvres et de la vie de Mgr de Mazenod.

Ce travail, dont les fragments publiés jusqu'ici nous révèlent l'importance, fut souvent interrompu par les infirmités qui avaient atteint Mgr Jeancard. Il le fut aussi par ses fréquents voyages à Tours, où, sur la demande du vénérable Archevêque, Il écrivit l'*Histoire de saint Martin*, pour aider Mgr Guibert dans l'œuvre de la réédification de la basilique du thaumaturge des Gaules.

Mgr l'Archevêque de Tours conservait à l'ancien auxiliaire de Mgr de Mazenod une tendre amitié, et vous savez combien il en a été payé de retour : ces deux grands cœurs étaient faits pour s'entendre ! Aussi, quand, promu à l'archevêché de Paris, Mgr Guibert demanda à l'évêque de Cérame de venir demeurer auprès de lui, celui-ci n'hésita pas à apporter à son éminent ami le concours de son dévouement. Il l'a continué jusqu'à ce que le mal, brisant ses belles facultés et annihilant ses forces physiques, l'obligea à revenir à Cannes, son pays natal, attendre, dans le recueillement des derniers jours, l'heure où le Seigneur l'appellerait à lui.

Cette heure est arrivée, messieurs, pour Mgr Jeancard, le 6 juillet. Il avait soixante-seize ans. Il était prêt et sa mort a été précieuse devant le Seigneur, comme celle des saints Evêques dont il fut le disciple et le coopérateur. Mais, Dieu, qui trouve des taches jusque dans ses anges, veut être imploré même pour les âmes dont le départ de ce monde a été le plus édifiant.

Vous viendrez donc, messieurs, joindre vos prières aux nôtres, et vous ferez comprendre aux fidèles confiés à votre sollicitude, qu'ils doivent s'unir à leur Evêque et à leurs Prêtres

pour acquitter, avec nous, envers cette mémoire vénérée, la dette de notre commune reconnaissance.

En conséquence, nous célébrerons un service solennel pour le repos de l'âme de Mgr l'Evêque de Cérame, dans l'église de Saint-Martin (notre cathédrale provisoire), mardi prochain, 13 de ce mois, à neuf heures et demie, avec le concours du vénérable chapitre dont l'auguste défunt était chanoine d'honneur ; et nous invitons tout le clergé de la ville et les fidèles à cette cérémonie funèbre.

Recevez, messieurs et chers coopérateurs, la nouvelle assurance de notre paternel dévouement en Notre Seigneur.

† Charles-Philippe,
Evêque de Marseille.

La *Semaine religieuse* de Marseille, en publiant la circulaire épiscopale, ajoutait :

Comme l'annonçait la circulaire épiscopale qu'on vient de lire, le service funèbre pour le repos de l'âme de Mgr l'Evêque de Cérame a eu lieu à Saint-Martin, le mardi 13 juillet.

Mgr l'Evêque officiait pontificalement, entouré de ses vicaires généraux, des chanoines titulaires et honoraires, de MM. les curés de la ville au grand complet, d'un très-nombreux clergé et de nombreux fidèles. La cathédrale était entièrement tendue de noir, et les piliers présentaient, sur des cartouches, les armes de Mgr de Cérame. Un riche catafalque supportait la mitre et l'étole épiscopale. Autour du catafalque, on voyait avec bonheur les RR. Pères Oblats, présents à Marseille, rangés en place d'honneur pour rendre hommage à la mémoire de leur illustre chef.

La lettre de Mgr l'Evêque de Marseille ne nous laisse plus rien à dire sur les vertus, le zèle et l'apostolat du vénéré défunt. Il ne reste plus à l'annaliste qu'à recueillir quelques dates, et à compléter les renseignements historiques déjà publiés ailleurs.

Mgr Jacques Jeancard naquit à Cannes le 2 décembre 1799. Ordonné prêtre à Aix, il n'occupa que très-peu de temps le poste de vicaire de Pourrières, et entra aussitôt dans la société

des Missionnaires de Provence, depuis congrégation des Oblats de Marie-Immaculée. Venu à Marseille avec Mgr Eugène DE MAZENOD, fondateur de cette société, il fut chargé, en 1824, du service des prisons, utilisant les loisirs de ce ministère dans des missions qu'il prêchait avec ardeur dans les environs de Marseille. Nommé aumônier de la Grande-Miséricorde en 1834, il occupait déjà au séminaire la chaire de philosophie, puis celle d'histoire ecclésiastique qu'il a conservée jusqu'en 1836. Chanoine honoraire le 1er novembre 1835, fête de saint Charles, patron de Mgr DE MAZENOD, il devint chanoine titulaire le 18 septembre 1836, en remplacement de M. Bringier. En1830, lors de la reconstitution de l'officialité diocésaine, il fut nommé promoteur ; en 1842, archidiacre de Notre-Dame des Accoules ; en 1844, vicaire-général.

Préconisé dans le Consistoire du 18 mars 1858 avec le titre épiscopal de Cérame *in partibus*, Mgr JEANCARD fut sacré à Marseille dans l'église de Saint-Cannat, le 28 octobre suivant, par Mgr DE MAZENOD, Évêque de Marseille, assistés de NN. SS. les Évêques de Grenoble, Ginouilhac (aujourd'hui Archevêque de Lyon), et de Fréjus, Jordany. Trois Archevêques étaient présents au sacre : NN. SS. Chalandon, d'Aix ; Debelay, d'Avignon ; et Guibert, de Tours (aujourd'hui Archevêque de Paris).

Vicaire capitulaire à la mort de Mgr DE MAZENOD, il continua d'administrer le diocèse jusqu'à l'arrivée de Mgr Cruice, qui l'inscrivit au rang des chanoines d'honneur de la cathédrale.

On a de Mgr JEANCARD :

1° Une correspondance pleine d'intérêt sur la liberté d'enseignement ;

2° Une *Vie de saint Alphonse de Liguori ;*

3° Une *Neuvaine* en l'honneur de ce saint ;

4° Une *Histoire de Provence*, composée par ordre de Mgr l'Evêque de Marseille en réponse à un travail sur le même sujet écrit dans un esprit de dénigrement contre l'Eglise ;

5° L'*Oraison funèbre de Mgr Fortuné de Mazenod*, suivie de notes intéressantes sur la famille des Mazenod ;

6° Un discours de réception à l'Académie de Marseille ;

7° La *Vie du frère Camper*, scolastique Oblat de Marie;

8° L'*Oraison funèbre de Mgr Eugène de Mazenod ;*

9° L'*Histoire de saint Martin, évêque de Tours ;*

10° Une notice sur le P. Mye, des Oblats de Marie ;

11° Une notice sur le P. Suzanne, également des Oblats ;

12° Des souvenirs intimes, extraits de la vie de Mgr de Mazenod, qui sera sans doute écrite sur les notes de son auxiliaire.

Mgr Jeancard connaissait à fond l'histoire de l'Eglise de France, et il racontait volontiers, sur l'ancien clergé marseillais, des anecdotes précieuses qu'il est infiniment regrettable de n'avoir pas vu recueillir. On y eût trouvé des mémoires qui auraient éclairé bien des points très-obscurs ou mal appréciés par les récents historiens de l'Eglise parmi nous.

A. R.

LETTRE DE SON ÉMINENCE LE CARDINAL ARCHEVÊQUE DE PARIS A L'OCCASION DE LA MORT DE Mgr JEANCARD, ÉVÊQUE DE CERAME.

Paris, le 9 juillet.

Monsieur le Curé,

Vous avez appris la mort de Mgr l'Evêque de Cérame. C'est un vrai deuil pour mon cœur. Qu'il me soit permis de vous parler un moment du digne prélat ; ce sera un soulagement à ma douleur. Une amitié de cinquante-cinq ans ne se rencontre pas souvent dans la vie humaine ; il m'a été donné de goûter cette joie avec celui pour qui la tombe vient de s'ouvrir loin de nous.

Je trouve l'abbé Jeancard au seuil de ma jeunesse cléricale ; c'est avec lui que j'ai fait l'apprentissage des devoirs et des vertus de notre sainte vocation ; il fut mon compagnon d'étude au séminaire, et déjà mon modèle au service de Dieu. Prêtres, nous nous dévouâmes ensemble aux travaux des missions ; nous cherchions les brebis perdues, et mon pieux ami m'édifiait par l'infatigable ardeur de son zèle. Il aimait à

évangéliser les pauvres ; il trouvait dans cet humble apostolat de continuelles occasions de répandre les trésors de charité et de bonté que renfermait son âme.

Le Missionnaire passa des travaux apostoliques aux fonctions administratives du diocèse de Marseille. Ce diocèse avait alors pour chef un illustre Évêque, homme de haute vertu, d'une forte intelligence et d'un ferme caractère, Mgr de Mazenod, dont la mémoire est restée chère à mon cœur comme celle d'un père. L'abbé Jeancard fut attaché à ce saint prélat, d'abord en qualité de secrétaire, puis comme vicaire général, et c'est là que s'est utilement écoulée la plus grande partie de son existence. Son principal honneur est d'avoir été longtemps associé à un ministère épiscopal dont les fruits ont été si abondants et sont aujourd'hui si heureusement continués sur le même siége. Devenu *auxiliaire* de Mgr de Mazenod avec le titre d'Évêque de Cérame *in partibus*, il put lui rendre de plus grands services en partageant avec lui, non plus seulement les soins de l'administration, mais la charge des fonctions pastorales. Après la mort de l'Evêque de Marseille, Mgr Jeancard fut appelé à faire partie du chapitre de Saint-Denis.

Le souvenir du bon prêtre, du digne évêque, du fidèle ami, était toujours présent à mon cœur ; à Tours, comme à Viviers, j'aimais à le retrouver dans nos entretiens avec son esprit, sa science, son bon jugement. Quand, m'inclinant devant une volonté à laquelle on ne résiste pas, je vins occuper le siége de Paris, une de mes premières pensées fut d'inviter l'ami de ma jeunesse, mon ancien compagnon d'apostolat, a partager avec moi les labeurs de la nouvelle mission qu'on m'imposait ; je connaissais son zèle, sa piété : je pouvais compter sur son dévouement.

Pendant trois ans, Monsieur le Curé, vous avez vu le digne prélat toujours disposé pour les fonctions épiscopales ; il se prêtait avec une bonne grâce parfaite à tout ce qu'on lui demandait dans l'ordre des choses religieuses ; il aimait l'Eglise et le clergé de Paris, et lorsque, déjà gravement atteint par le mal, il partit pour son pays natal, d'où il devait ne plus revenir, son âme était pleine de tristesse.

Dans le cours de cette longue maladie, il a été admirable de patience et de résignation à la volonté de Dieu. La seule chose dont il ne se soit jamais plaint, c'est l'impuissance où il était de monter à l'autel ; il se dédommageait de cette privation si pénible par la prière continuelle et en se faisant apporter fréquemment la sainte communion.

Enfin, après un an de souffrances, le vénérable Évêque s'est endormi doucement dans le Seigneur. Je ne puis douter que cette belle et sainte âme, purifiée par une si longue épreuve des imperfections qui s'attachent à notre pauvre humanité, n'ait été reçue dans le sein de la miséricorde de Dieu.

Je vous serai très-reconnaissant, Monsieur le Curé, si vous voulez bien ne pas oublier au saint autel le prélat que nous avons perdu. Pour moi, je me souviendrai de lui tous les jours qu'il plaira à Dieu de m'accorder encore, espérant que du haut du ciel ce saint ami m'aidera de ses inspirations, comme il m'assistait sur cette terre par son zèle et son dévouement.

Recevez, Monsieur le Curé, l'assurance de mon sincère et affectueux attachement.

† J. Hippolyte, Cardinal Guibert,
Archevêque de Paris.

MISSIONS

DE LA CONGRÉGATION

DES OBLATS DE MARIE IMMACULÉE

N° 52. — Décembre 1875.

MISSIONS DU CANADA

MAISON DE MONTRÉAL.

LETTRE DU R. P. TORTEL, SUPÉRIEUR DE LA MAISON DE MONTRÉAL.

Eglise Saint-Pierre de Montréal, 8 septembre 1874.

Mon révérend Père,

Permettez-moi de vous soumettre le compte rendu de l'année qui vient de s'écouler. Il me faut, pour cela, me reporter aux origines de la maison de Montréal. L'ouverture de la chapelle provisoire, où nos Pères commencèrent l'apostolat dont nous sommes les héritiers, eut lieu le 8 décembre 1848. Cette œuvre, à travers bien des déboires, des difficultés, des sacrifices de tout genre, s'est développée insensiblement. Nous avons aujourd'hui une belle et magnifique église que l'on espère couronner bientôt de son clocher, une vaste maison et une maîtrise. Dieu seul sait tout ce qu'il en a coûté de dévouement à la Congrégation pour mener cette entre-

prise à bonne fin. Les Pères qui ont fait partie de la communauté de l'église Saint-Pierre nous ont laissé le souvenir précieux et toujours vivace de leur zèle apostolique ; plusieurs y ont usé jusqu'au dernier souffle de leur vie. Ceux qui les suivent et qui moissonnent maintenant ce que les anciens ont semé dans l'angoisse et dans les larmes, tiennent à honneur de ne pas dégénérer de leurs ancêtres religieux.

Voici le résumé succinct de nos travaux apostoliques, soit au dehors, soit dans notre église.

Nous avons donné huit missions ou retraites de paroisse, dont la plupart ont duré huit jours et quelques-unes quinze ; trois neuvaines et l'exercice des quarante heures dans quatre églises ; une retraite pascale d'hommes dans une paroisse, et une autre aux Dames de la Sainte-Famille, dans notre église Saint-Sauveur de Québec. Nos Pères ont encore donné une retraite de collége, trois retraites de pensionnats de jeunes filles et dix retraites religieuses. Parmi ces dernières, plusieurs ont été prêchées dans les grandes communautés de Montréal, grâce au concours dévoué de notre R. P. Provincial.

La seconde partie de la visite pastorale du diocèse de Montréal pour l'année 1873 et la première partie de cette même visite pour l'année 1874 ont tenu sur pied et sans relâche, pendant trois mois et demi, quatre de nos ouvriers évangéliques. Ils allaient successivement, trois jours avant l'arrivée de Mgr le Coadjuteur, préparer le passage de Sa Grandeur, ainsi que cela se pratique depuis bien des années. Ce ministère devrait être restreint aux confirmands, selon le désir formellement exprimé par Monseigneur, mais en bien des endroits MM. les curés veulent que toute la paroisse bénéficie de la présence du Missionnaire.

Les maisons de Québec et de Plattsburg ayant bien

voulu nous prêter secours, nous avons pu venir à bout de cette rude besogne.

Ces divers travaux ont eu lieu dans les différents diocèses de la province ecclésiastique de Québec, mais principalement dans celui de Montréal. Nous avons prêché une retraite de communauté à Québec et une autre à Ottawa, Oswego et Syracuse, paroisses du diocèse d'Albany (Etats-Unis), ont aussi reçu la visite de nos Missionnaires.

Grâce au respect que nos populations gardent pour la parole de Dieu, la présence de nos Pères n'a pas de peine à produire d'heureux effets, et les bénédictions du ciel, tout en consolant le cœur de nos apôtres, accompagnent chacun de leurs pas et ramènent à Dieu les âmes les plus endurcies.

Notre église de Saint-Pierre occupe très-activement le zèle de plusieurs des nôtres. Pour s'en faire une idée, il suffit d'étudier la circonscription des paroisses. Jusqu'à ces derniers temps, où l'on vient d'ouvrir une chapelle spacieuse sous le vocable du Sacré-Cœur en haut du quartier, il n'y avait, pour le quartier est de Montréal, appelé autrefois faubourg de Québec, qu'une petite chapelle paroissiale et notre église. Or, les Canadiens habitant ce faubourg sont au nombre d'au moins 25 000 ; si l'on ajoute à ce chiffre 5 000 Irlandais et un certain nombre de protestants, on aura le total de la population formant la grande et unique paroisse de Sainte-Brigitte.

Du 6 mai 1873 au 7 mai 1874, 75 460 communions ont été distribuées à Saint-Pierre. Ce chiffre fait suffisamment apprécier le travail ordinaire du confessionnal et le nombre des malades à visiter, et encore faut-il remarquer qu'un certain nombre de nos pénitents vont communier ailleurs. Cette année, durant le temps pascal, nous avons donné plus de 10 700 absolutions.

L'œuvre des Congrégations se continue et se maintient fort bien. La congrégation des jeunes gens sous le vocable du Sacré-Cœur compte près de 130 membres ; celle des filles de l'Immaculée-Conception, plus de 800; celle des hommes du Saint-Cœur de Marie, plus de 400 ; celle des Dames de Sainte-Anne, plus de 1 500. Chacune de ces congrégations se réunit tous les quinze jours. La Société de tempérance a été renouvelée et se trouve sur un bon pied. La garde d'honneur se réunit le premier vendredi de chaque mois, jour où nous faisons l'exercice mensuel en l'honneur du sacré cœur de Jésus, prescrit par le dernier chapitre général. L'œuvre de la Propagation de la foi prospère et les recettes envoyées à l'évêché s'élèvent à un beau chiffre. La maîtrise de Saint-Pierre possède un cercle pour le délassement des jeunes gens et des hommes. Au premier étage se trouvent cent vingt élèves qui ont deux professeurs et dont un Père directeur s'occupe activement.

Cette année, nous avons eu un surcroît de travail. Nos Pères, qui ont toujours eu la direction des grandes élèves de l'asile des sœurs de la Providence, au nombre d'environ 150, ont dû accepter la direction de l'école tenue par les sœurs de la Congrégation, qui compte plus de 1 000 petites filles ; de plus, douze ou treize écoles privées, où il n'y a pas moins de 600 enfants, sont restées à notre charge, et M. le Curé de Sainte-Brigitte, conservant l'école des Frères, nous a fait accepter les 300 petits garçons de l'Académie Sainte-Marie. Il a fallu catéchiser tout ce petit monde, faire faire la première communion et préparer 399 confirmands présentés pour la première fois à l'Evêque dans notre église Saint-Pierre. Je ne dois pas omettre la confession régulière de tous ces enfants et la retraite générale donnée séparément aux petits garçons et aux petites filles.

Les annales de la Congrégation ont déjà raconté l'entrain des retraites annuelles prêchées aux diverses sections de notre population. Ces retraites, au nombre de cinq, ont eu lieu cette année comme par le passé et toujours avec le même élan. Nous avons eu successivement à la sainte Table plus de 1 200 jeunes gens, 2 300 hommes, et enfin 3 664 femmes ne faisant partie d'aucune congrégation. Les filles de l'Immaculée-Conception et les femmes de Sainte-Anne ne nous font pas grâce de leur retraite spéciale. Chacune des congrégations a quatre fêtes principales qui donnent lieu à des communions générales, chacune a aussi un jour de pèlerinage à l'un des sanctuaires de la ville.

Je ne vous parlerai pas de la dévotion de notre population à la prière du soir, aux mois des morts, de saint Joseph et de Marie. Pendant ces mois, chaque soir nous avons la consolation de voir la foule remplir notre église et se presser autour de la chaire, qui est loin d'être ici un meuble inutile.

Je me suis abstenu de nommer ceux de nos Pères qui ont pris part aux travaux du dehors et à ceux de notre église, parce que tous, sans exception, coopèrent avec dévouement à l'œuvre commune, à l'exemple et sous l'impulsion du R. P. Provincial, qui, malgré l'embarras des affaires, sait encore trouver le temps de nous aider généreusement et activement. Nos bons Frères convers ont eux-mêmes eu leur part de zèle, et ont contribué à leur manière au bien général.

Nous sommes amplement dédommagés de nos peines par l'estime que le saint Evêque de Montréal, Mgr Bourget, veut bien faire de nous. Le digne Prélat ne cesse de dire en particulier et en public que le faubourg Québec (aujourd'hui division est), si pauvre autrefois sous tous les rapports, procure maintenant à son cœur les plus

douces joies. Le même sentiment a été exprimé dans une brochure publiée par M. Paul de Malijay en termes bien flatteurs pour notre mission et pour toute la congrégation.

La vie de famille à Saint-Pierre de Montréal est loin d'être monotone ; nous passons par des surprises de tout genre. Pendant l'hiver nous prenions part aux joies de l'ordination et de la première messe des quatre jeunes Pères Provost, Amiot, Nolin et Pascal, dont le dernier nous quitte pour les missions du Mackenzie. Les FF. Hétu et Grégoire, après leur élévation au diaconat, prennent le chemin de la Colombie Britannique, en compagnie du R. P. Durieu, qui, à son retour du Chapitre général, a stationné parmi nous, à notre grande joie. L'infatigable Missionnaire des Cris, le R. P. Lacombe, a bien voulu, pour quelque temps, planter sa tente au milieu de nous. De loin, on ne peut s'imaginer au prix de quelle activité et de quelles fatigues de jour et de nuit cet excellent ouvrier apostolique a pu livrer à l'impression et publier son dictionnaire, sa grammaire et son Nouveau Testament dans la langue de ses sauvages de prédilection. Malgré ce travail, il n'hésite pas à parcourir les paroisses du Canada, imprimant partout un nouvel élan à l'œuvre de la propagation de la Foi et ne laissant qu'un regret, celui de ne pouvoir être vu et entendu de tous.

Au mois de février, la mort fait un grand vide dans nos rangs en nous enlevant le R. P. Lagier. Notre deuil est partagé par toute la population et provoque dans tout le pays, et dans le diocèse de Montréal en particulier, une explosion de regrets bien accentués et bien sincères.

Le 8 mai, nous voyons arriver les Missionnaires destinés au vicariat du Mackenzie, lesquels nous quittent cinq jours après. Une seconde caravane, conduite par Mgr Grandin, arrive le 22. Avant leur départ Mgr Grandin les munit des bénédictions que ménagent le ciel et la congrégation à

nos Missionnaires. La foule qui remplit la nef de notre église semble ne pouvoir se séparer de ces élus de Dieu.

Le digne Archevêque de Saint-Boniface, Mgr Taché, nous visite aussi à plusieurs reprises. A l'occasion d'une de ces visites, il a été l'objet d'une démonstration grandiose de sympathie affectueuse et dévouée. L'adresse, revêtue de plus de 5000 signatures, et la réponse de Sa Grandeur, ont été publiées.

Enfin, le 5 juillet, s'endormait dans le Seigneur le cher F. Basile, qui a si longtemps édifié la famille par son esprit religieux et sa profonde piété. C'est une relique des temps héroïques de la province, que le bon Dieu nous a prise pour l'enchâsser dans l'écrin du ciel, où brillent les diamants de la famille.

Recevez, mon révérend Père, etc.

Tortel, O. M. I.,
Supérieur.

MAISON DE QUÉBEC.

RAPPORT DU R. P. GRENIER, SUPÉRIEUR DE LA MAISON DE QUÉBEC

Saint-Laurent de Québec, le 1er octobre 1874.

Le R. P. Grenier commence son rapport par le récit des derniers jours et de la mort du R. P. Lagier. Ces détails ayant été insérés dans la notice nécrologique du défunt, nous les supprimons ici, pour arriver immédiatement au récit des travaux apostoliques. Le Révérend Père rend ainsi compte de la visite pastorale pendant laquelle il a eu l'honneur d'accompagner Mgr l'Archevêque de Québec :

.....La visite pastorale a commencé le 30 mai à la paroisse de Beauport, et s'est étendue à toutes les paroisses et

missions du côté nord du fleuve en descendant, voire même jusqu'à une certaine petite localité du diocèse de Rimouski que l'on appelle *Sault-au-Cochon*, où Mgr Langevin avait prié Mgr Taschereau de vouloir bien donner la confirmation.

De là nous sommes revenus sur nos pas à l'embouchure du Saguenay, que nous avons remonté jusqu'à Chicoutimi, où nous avons vu les fondations du séminaire du futur évêché. De Chicoutimi, nous sommes montés au lac Saint-Jean, où il n'y a maintenant que les paroisses de Saint-Jérôme, de Saint-Louis de Métabetchouan, de Notre-Dame du Lac, de Saint-Prime et de Saint-Félicien; mais, dans quelques années, si le chemin de fer projeté entre Québec et le lac Saint-Jean se réalise, le nombre des paroisses s'élèvera à vingt ou trente.

Au sud-est du lac, il y a encore deux localités qui seront bientôt érigées en paroisses, Saint-Gédéon et Alma, desservies actuellement par Saint-Jérôme et Hébertville.

Nous avons fait quarante et quelques stations, dont la durée a varié de un à deux jours, ce qui nous a amenés au 17 juillet, jour de notre retour à Québec.

Dans toutes les paroisses, riches ou pauvres, nous avons eu toutes sortes de consolations; nous avons trouvé un peuple plein de foi et de religion, qui n'a rien épargné pour recevoir son premier pasteur, comme il aurait accueilli Notre-Seigneur en personne. Partout nous avons trouvé le plus grand empressement à profiter des grâces de la visite; malgré sa brièveté, on a eu quelquefois jusqu'à mille communions et au delà. En général, chaque paroisse envoyait au-devant de nous une escorte de cavaliers en uniforme militaire ou de fantaisie; les chemins par où nous passions étaient ornés d'arcs de triomphe, de drapeaux de toutes les couleurs et formes imaginables. La joie et le bonheur étaient sur

tous les visages et dans tous les cœurs. Cependant les temps étaient très-durs, la saison en retard d'un mois; de mémoire d'homme, jamais les semences n'avaient été si peu avancées; mais la présence du premier représentant de Notre-Seigneur Jésus-Christ dissipait toutes les craintes, et l'espérance était dans tous les cœurs; pas un ne regrettait le temps précieux qu'il avait dû soustraire à des travaux indispensables. La visite pastorale était, pour ces braves gens éclairés des lumières de la foi, un temps de grâces spirituelles et temporelles, de joie et de bonheur. Dans certaines localités, les navigateurs avaient retardé leur départ de huit à dix jours pour participer aux grâces de la visite. Il n'était pas rare d'entendre les cultivateurs, qui d'ordinaire ne sont pas les derniers à se plaindre, tenir ce langage : « Pas d'inquiétude cette année, c'est l'année de la visite.» Dans les villages où la forêt n'était pas éloignée, ils venaient avec confiance nous demander de chasser les maringouins, les brûlots, les *frappe-d'abord* et autres insectes malfaisants qui ont coutume de leur nuire beaucoup dans leurs travaux d'été.

Les protestants eux-mêmes ont été entraînés par l'enthousiasme des catholiques. Je dois signaler, entre autres exemples, la compagnie du chemin de fer de Saint-Urbain. Comme nous devions nous rendre de la baie Saint-Paul à cette paroisse, la compagnie qui a construit un tramway entre ces deux paroisses, pour amener ses produits jusqu'au Saint-Laurent, a mis à la disposition de Monseigneur et du clergé de sa suite un char tout couvert de draperies et de feuillage, surmonté d'un baldaquin gracieux, pavoisé de cinq pavillons français et anglais. En outre, elle avait envoyé dix à douze autres chars bien ornés, à l'usage de quatre-vingts personnes des plus marquantes de la paroisse, qu'ils ont ramenées chez elles

le même soir. Le char de Monseigneur était attelé de quatre chevaux et les autres de deux chacun. Un cavalier aux livrées de l'armée anglaise ouvrait la marche, et deux autres suivaient chacun des chars. Nous avons ainsi fait très-confortablement un trajet qui, sans cela, nous eût paru bien long. La contrée est magnifique, mais extraordinairement accidentée et sujette aux tremblements de terre, comme la baie Saint-Paul et autres localités environnantes. Nous avons déraillé deux fois; mais chaque fois, Dieu merci, nous en avons été quittes pour quelques moments de retard, sans que nous ayons eu la peine de descendre. Chemin faisant, on nous a montré une mine d'argent exploitée jadis par les rois de France. Je ne dois pas omettre que la compagnie avait *balisé*, comme on dit au Canada, tout le chemin de la baie Saint-Paul à son établissement, c'est-à-dire planté une double haie de feuillage sur un parcours de 8 à 9 milles; le lendemain, ces messieurs nous ont fait visiter leur usine jusque dans ses moindres détails. Ils avaient eu la délicatesse de décorer de feuillage leurs fourneaux ; tout leur établissement était pavoisé, comme il aurait pu l'être pour la visite de la reine.

Un protestant, M. David Price, sénateur, s'est montré particulièrement bon pour nous. A plusieurs reprises il a mis son yacht et ses hommes à la disposition de Monseigneur, une fois entre autres, pour nous transporter aux Escoumains, l'ancienne résidence de nos Pères des missions du Golfe. Le vent étant faible, nous ne sommes arrivés que vers neuf heures du soir, ce qui nous a valu une réception aux flambeaux. Toutes les maisons, jusqu'aux plus pauvres, qui s'étendent autour de la baie en forme de fer à cheval, étaient illuminées, ornées de verdure et de pavillons. M. Bary, l'agent du principal établissement, voyant le calme plat qui régnait, avait eu

soin d'envoyer au-devant de nous deux chaloupes montées par de vigoureux rameurs, et il nous attendait sur le quai avec ses voitures et une escorte d'une trentaine d'hommes à cheval, de sorte que nous avons fait une véritable entrée triomphale.

Ici, comme au Saguenay et au lac Saint-Jean, pays qui a été peuplé en grande partie par les habitants de nos anciennes dessertes, j'ai pu observer que les gens avaient conservé le plus doux souvenir de nos Pères. Dans une circonstance, entre autres, c'était à la mission de Saint-Gédéon, dont j'ai dit un mot, les habitants, après l'office, envoyèrent une députation à Monseigneur pour lui faire part de leurs désirs; entre autres choses, ils demandèrent à Sa Grâce la résidence d'un Père au milieu d'eux. Monseigneur allait leur dire, comme il l'avait déjà fait bien souvent dans le cours de la visite, que pour le moment il n'avait point de prêtre à leur donner; mais ils reprirent aussitôt: « C'est un Père Oblat que nous désirons, car les Pères comprennent mieux nos besoins et notre position. — Je ne demande pas mieux, dit Monseigneur en souriant, et, en me désignant, voilà un Révérend Père, il est supérieur, demandez-lui s'il en a quelqu'un à vous donner. » On devine ma réponse. C'était la répétition de ce qui était arrivé, six ou dix ans auparavant, à Saint-Jérôme, lors de la visite de feu Mgr l'Archevêque Baillargeon, en présence du R. P. Arnaud, qui, cette année, faisait la mission sauvage du lac Saint-Jean. Cependant il y a vingt et un ans que nous avons quitté le Saguenay.

L'une de nos dernières stations a été faite à une mission sauvage où le R. P. Durocher était venu, malgré ses soixante-quinze ans, préparer ces braves enfants des bois à la visite pastorale. La chapelle en bois, qui va être transportée l'hiver prochain dans la paroisse de Notre-Dame du Lac, sur la réserve concédée par le

gouvernement, est située à l'embouchure de la rivière Métabetchosan, sur la rive droite. C'est autour de cette chapelle qu'était campée la tribu. Comme nous revenions de la tête du lac, les sauvages sont venus au-devant de nous, en canot d'écorce, sur la rive gauche. Nous aurions pu nous rendre plus vite à la chapelle en passant avec nos voitures sur le chaland de la traverse; mais Monseigneur, pour faire plaisir à ces bons sauvages, préféra accepter leur offre et prendre leurs fragiles embarcations, pavoisées pour la circonstance et garnies aussi confortablement que possible. Outre les canots nécessaires à Monseigneur et à sa suite, il y en avait deux autres montés par les chantres de la tribu, l'un pour les hommes et l'autre pour les femmes.

Tout le temps du trajet, qui a été fait avec une lenteur calculée, et qui ne manquait pas de solennité, ils n'ont cessé de nous faire entendre alternativement, de leur voix douce et mélancolique, les plus beaux cantiques de leur répertoire. Nous débarquâmes au pied de la côte sur laquelle est la chapelle, et où se trouvait le R. P. Durocher avec la seconde fraction de la tribu, agenouillée pour recevoir la bénédiction de Monseigneur. La cérémonie a eu lieu aussitôt, au milieu du silence et d'une attention que rien ne pouvait troubler; hommes, femmes et enfants, rien ne remuait; ils étaient tout yeux, tout oreilles. De toutes les confirmations auxquelles j'ai assisté dans cette tournée pastorale, je puis dire que c'est celle où le recueillement a été le plus profond; soixante-dix personnes, grandes ou petites ont eu le bonheur de recevoir ce sacrement. Après la cérémonie, une députation est venue présenter à Sa Grâce les hommages de la tribu et faire quelques demandes qui ont été accordées avec plaisir. Ensuite Monseigneur, avant de se séparer de cette intéressante peuplade, a visité chacune des loges pour distribuer

quelques paroles de bienveillance, surtout à ceux que la maladie avait empêchés de se rendre à la chapelle.

Il est impossible de relater tout ce qui s'est passé d'intéressant, ce serait trop long. Je me contenterai donc de dire qu'on nous a montré du schiste huileux recueilli sur les bords du lac Saint-Jean ; en le faisant chauffer on sentait, à ne pas s'y méprendre, l'odeur du pétrole, ce qui donne à espérer que plus tard on pourra, avec des capitaux, exploiter ici ce genre d'industrie.

Nous avons vu aussi à Notre-Dame du Lac, si je ne me trompe, un petit mausolée érigé par la piété des fidèles à la mémoire des six ou sept victimes du désastreux incendie de 1870 qui, en une journée, de trois heures du matin à cinq heures du soir, exerça ses ravages sur une étendue de plus de 25 lieues. Le mausolée a été élevé à l'endroit même où ces infortunés furent cernés et consumés dans les flammes.

Les sept semaines de la visite pastorale ont été sept semaines de fatigue et d'un travail incessant, mais aussi de joie et de bonheur, que jamais le moindre petit nuage n'est venu altérer. Outre les confessions dont j'avais toujours ma bonne part, je devais monter en chaire un quart d'heure après notre arrivée, et une fois ou deux encore, suivant la durée de notre séjour, au gré de Monseigneur. La température a été, les trois quarts du temps, on ne peut plus désagréable ; toujours du froid, du vent, de la pluie ; rien ne nous a manqué, pas même la neige, et, en sus, de la boue depuis les pieds jusqu'à la tête ; je doute que les apôtres, qui faisaient leurs voyages à pied, en aient eu davantage.

Quoique la contrée que nous avons parcourue soit couverte, en grande partie, de montagnes qui semblent chevaucher les unes autour des autres, et qu'il nous ait fallu à tout instant gravir et descendre des côtes escar-

pées, souvent bordées de précipices, il ne nous est arrivé qu'un seul accident, mais il a failli être fatal. Le cheval d'un de nos compagnons de voyage, qui était un peu trop fringant, a commencé par le lancer dans un petit ruisseau ensuite il y a roulé lui-même, entraînant dans sa chute la voiture, qui a été assez endommagée. Nous nous attendions à relever ce pauvre monsieur écrasé. Heureusement que Monseigneur, qui s'en était aperçu le premier, vola de suite à son secours et avec le conducteur réussit à le dégager. Nous en fûmes quittes pour quelques instants d'angoisse mortelle.

Dix ou quinze jours après mon départ de Québec, le R. P. Provincial appelait le R. P. Burque à Montréal pour aider les Pères dans leurs *triduums* préparatoires à la confirmation ; lui aussi a été bien édifié et consolé de tout ce qu'il a vu dans cette laborieuse campagne, mais d'après ce qu'il m'écrit de Buffalo, où il est maintenant de résidence, il n'a rien de marquant à signaler.

Avant de terminer, un petit coup d'œil maintenant sur le côté matériel de notre desserte.

Notre église s'est enrichie cette année d'une magnifique statue de la sainte Vierge, du prix de cinq cents et quelques francs, fournie par les Enfants de Marie. Son air de piété, de bonté et de modestie, en un mot, la beauté de l'expression, ainsi que la richesse des vêtements ne laissent rien à désirer ; les étrangers qui l'ont vue, disent qu'il n'y en a pas de plus belle en Canada. Sous l'inspiration du R. P. Cauvin, les Congréganistes ont fait arranger avec beaucoup de goût le tombeau de leur autel.

L'Eglise a reçu encore, en présent, par l'intermédiaire du R. P. Durocher, un magnifique ciboire en vermeil avec ornements en émail ; c'est un don d'un de nos bons paroissiens.

La Confrérie de la Sainte-Famille et l'Union Saint-Jo-

seph font exécuter actuellement, dans les ateliers de l'Art chrétien, à Munich, deux statues, ou pour mieux dire un groupe et une statue. Le groupe représente sainte Monique, ayant à côté d'elle son fils, sur un degré inférieur, au moment où un ange vient lui donner l'assurance de la conversion prochaine de son Augustin. L'autre statue représentera saint Joseph avec l'enfant Jésus dans les bras. Elles coûteront, prises dans l'atelier, la première, 1 700 francs, et la dernière, 500 francs.

Dans le courant de l'hiver nous aurons aussi une chaire, qui, au dire des connaisseurs, ne déparera point notre église, autant du moins qu'ils en peuvent juger par les plans.

Nous avons jeté, cet automne, les fondations d'une porte quasi monumentale pour notre cimetière, qui s'embellit tous les ans par les soins du R. P. Bernard. Les montants seront en belles pierres de taille boulonnées, de 2 ou 3 pieds d'épaisseur. Les portes, au nombre de trois, une grande de 10 pieds de large sur 13 ou 14 de haut pour les voitures et deux latérales de 3 pieds de large sur 6 ou 7 de haut pour les piétons, seront en fer battu et à jour. La grande porte, qui s'ouvrira à deux battants, sera surmontée d'un cintre également à jour et en fer battu, au sommet duquel s'élèvera une belle croix ; le piédestal à jour de cette croix portera les initiales de notre congrégation et le cintre ces mots *Cimetière Saint-Sauveur*, en lettres d'or de 6 à 7 pouces.

Cette chaire et cette porte sont le produit d'une quête à domicile, d'une petite loterie et d'un présent de 800 francs de la part d'un de nos braves paroissiens. Elles reviendront ensemble à 7 600 francs, c'est-à-dire : la porte, 6 000 francs, et la chaire, 1 600 francs.

Enfin, si le bon Dieu bénit le bazar, aux préparatifs duquel le R. P. Dazé travaille avec beaucoup d'ardeur,

j'espère que les stalles et les boiseries du chœur seront terminées l'année prochaine.

Notre paroisse continue à augmenter, quoique d'une manière presque insensible. Il s'y est bâti, cette année, autant de maisons que dans les trois ou quatre années précédentes. C'est déjà beaucoup qu'elle ne diminue pas, vu la stagnation presque complète des affaires à Québec. Deux chemins de fer en perspective et déjà commencés nous donnent un peu plus d'espérance pour l'avenir : celui de Québec au lac Saint-Jean et celui de Québec à Montréal, qui sera un des chaînons du Transcontinental canadien, et nous mettra en relation avec nos Pères de la Rivière-Rouge et de la Colombie anglaise, où il doit aboutir. J'ignore si nous n'avons pas plus à y perdre qu'à y gagner; car il est probable que ces deux chemins passeront au milieu de notre faubourg, malgré tous nos efforts. Jusqu'à présent nous avons réussi, grâce à des amis dévoués, à empêcher l'adoption de ces tracés; réussirons-nous jusqu'à la fin? c'est bien douteux.

Tels sont, très-révérend et bien-aimé Père, les faits les plus intéressants que j'ai pu me rappeler, dans le cours de cette année : peut-être me suis-je arrêté un peu plus qu'il ne fallait sur certains détails par trop minutieux; je compte sur votre indulgence ; coupez, retranchez ce qui vous plaira, ou mieux ce qui vous déplaira, et croyez-moi toujours, avec le plus grand respect,

Votre tout dévoué fils en N.-S., M. I.

GRENIER, O. M. I.

Collége d'Ottawa, 25 juillet 1875.

LETTRE DU R. P. PAILLIER AU R. P. MARTINET.

Révérend et bien cher Père,

Je me décide enfin à vous envoyer un court aperçu sur le collége d'Ottawa. Le sujet est assez aride. Rien en effet de plus obscur, de plus monotone que la vie que nous menons au collége; mon récit devra donc être court. Mais aussi rien de plus méritoire que le travail des quatorze ou quinze Oblats qui dépensent leur santé, consument leur vie dans le rude labeur de l'enseignement, joint à la pratique journalière de l'abnégation et du sacrifice. La vie de professeur offre beaucoup de traits de ressemblance avec celles de Sisyphe et des Danaïdes. Ce qu'il a fait et enduré hier et avant-hier, il faut qu'il le fasse et l'endure encore demain, après-demain, et ainsi de suite pendant des semaines, des mois et des années entières. Sa vie est pénible comme celle du laboureur; mais, comme lui, il ne voit pas les champs qu'il a ensemencés se couvrir d'une riche moisson; il ne recueille pas le fruit de son labeur; car, après avoir défriché et ensemencé, il voit la jeune génération confiée à ses soins lui échapper, et se disperser ailleurs. Je ne vous dirai rien, mon révérend Père, de la fondation du collége d'Ottawa, des péripéties par lesquelles elle a passé, et des obstacles de tout genre qu'il a fallu surmonter. Cela a déjà été dit maintes fois. La fondation ne se perd pas dans une nuit profonde. Non. C'est une création moderne qui a jailli du sein de la forêt avec la jeune cité dont elle est un des plus beaux ornements, et dont elle a partagé la bonne comme la mauvaise fortune. Comme elle, le collége a végété pendant longtemps; et maintenant qu'Ottawa, fière de son diadème de capitale de la *puissance du Ca-*

nada, prend pour tout de bon son essor, le collége, lui aussi, semble être arrivé à une époque de transformation. Il sort de son cocon et va devenir, espérons-le, un établissement assez important pour jouer un rôle considérable dans le pays, et y mettre en relief la congrégation des Oblats de Marie Immaculée.—Le travail opéré par nos Pères à Ottawa est immense, et offre des difficultés de plus d'un genre, provenant surtout de la variété des œuvres, qui demandent de leur part une souplesse d'esprit, une fermeté de volonté que la vie religieuse seule peut communiquer et soutenir.—Une imagination un peu brillante, ayant une bonne plume à son service, pourrait, sans sortir du vrai, faire une description très-intéressante des travaux de nos Pères; et plus d'un lecteur serait tenté de s'écrier que ce sont des travaux de Romains. Au collége d'Ottawa, il faut s'employer à tout; aucune maison de la Congrégation ne réunit aussi bien les divers genres de ministères confiés aux Oblats. Du matin jusqu'au soir, on compulse des livres, gros et petits, tant ceux de l'antiquité païenne que ceux de l'antiquité chrétienne; et en cela on mène la vie du Bénédictin. Par les nombreux exercices religieux que nos saintes règles nous prescrivent, nous touchons tous à la vie contemplative et nous participons un peu à l'esprit de saint Bruno. Mais, afin que saint Bernard et l'abbé de Rancé ne soient point jaloux, quelques-uns d'entre nous suivent dans leurs moments de loisir, et aux jours de congé, leurs inclinations pour la vie agricole et champêtre; ils tranchent du Trappiste; ils plantent des arbres, puis les arrachent, les transplantent; ils président aux travaux de la ferme et du jardin. Les RR. PP. Froc et Lemoine, l'un directeur du grand séminaire et professeur de théologie morale, l'autre professeur de dogme et d'histoire ecclésiastique, possèdent non-seulement la science et le zèle des disciples de

M. Olier, mais ils en ont jusqu'aux allures Le R. P. Bennett professe la langue harmonieuse d'Homère; les PP. Barrett et Smith, celle de Virgile et de Cicéron; le P. Saint-Lawrence, celle de Shakspeare; le P. Lagier, celle de Bossuet et de Fénelon. Quant au R. P. Paquin et au F. Balland, il m'est difficile de déterminer en peu de mots leurs diverses occupations. — C'est une variété dont on n'a pas idée. Le R. P. Paquin professe, le matin, le génie civil, c'est-à-dire l'arpentage et tout ce qui a rapport aux ponts et chaussées, mines et chemins de fer, canaux, etc.; puis, l'après-midi, l'éponge d'une main et la craie de l'autre, il devient professeur d'arithmétique et d'algèbre; un peu après, il s'affuble d'un grand tablier, et le voilà qui compose, décompose, recompose, et fait revivre les merveilles des alchimistes du moyen âge. — Quant au F. Balland, il brise chaque matin une lance avec Descartes, et le soir il se transforme en physicien habile, et déroule aux yeux de ses élèves ébahis les mystères de l'acoustique, de l'électricité, de la lumière, etc. Laissez arriver la nuit, et son corps de musique, qui compte vingt-quatre ou vingt-cinq artistes, exécutera les pages les plus belles de Rossini et de Félicien David. Le R. P. Chaborel, ancien sous-officier, est inamovible dans la chaire qu'il occupe à la salle d'étude. Sa rigidité inflexible, sa parole brève et faite au commandement, font sur ses subalternes l'effet du terrible *Quos ego!* Le R. P. Nolin, préfet de discipline, remplit sa charge avec un zèle et un dévouement dignes de tout éloge. Le R. P. Harnois pourvoit, avec une prévoyance que rien ne met en défaut, aux nombreux besoins de la famille. Enfin : *the last but not the least* (le dernier, mais non le moindre), le R. P. Tabaret, directeur du collége, est le grand ressort de l'établissement. Ses vingt années d'expérience dans la vie de collége, ses aptitudes

et ses connaissances variées, font de lui la cheville ouvrière, le grand ressort qui imprime le mouvement à toute la machine, la dirige, la modère et l'accélère selon le besoin. Ne pensez point, mon révérend Père, que la vie active, celle du Missionnaire Oblat, soit négligée par les révérends Pères du collége. Non, puisque chaque hiver quelques Pères se détachent, pour évangéliser les jeunes gens des chantiers, au sein des immenses forêts du Canada. C'est là surtout qu'il faut mettre en jeu toutes les ressources du cœur et de l'esprit, se faire tout à tous et déployer un zèle particulièrement propre à ce genre de ministère inconnu en France. — En sus de ces divers labeurs, plusieurs des révérends Pères du collége doivent se livrer, du moins de temps en temps, au ministère de la prédication; car une foule d'œuvres viennent s'adjoindre à celle de l'enseignement. — A côté du collége s'élève la petite, mais charmante église de Saint-Joseph, desservie par nos Pères. En outre, l'autorité épiscopale a confié à leurs soins : 1° la maison mère des *Sœurs Grises*, qui compte de cent cinquante à cent soixante religieuses, tant professes que novices; 2° deux pensionnats de demoiselles, savoir : celui de Notre-Dame du Sacré-Cœur, dans lequel vingt religieuses font l'éducation de deux cent vingt élèves; et un autre, sous la direction de dix religieuses de la congrégation de Notre-Dame, lequel compte une centaine d'élèves. Ce n'est pas tout. Quarante-cinq religieuses du Bon-Pasteur sont dirigées par nos Pères. Vient ensuite la congrégation des hommes, à laquelle chacune des paroisses de la ville fournit son contingent; puis celle du *Catholic Young Men's Society*. Si vous ajoutez à tout ce travail des sermons de circonstance, des retraites, vous aurez le bilan de ce que font treize ou quatorze Oblats à Ottawa. — L'année prochaine, le R. P. Provincial va nous confier une vingtaine de

junioristes, et alors ce sera la diversité des œuvres dans son plus bel épanouissement. — Le collége reste toujours notre œuvre principale à Ottawa. Le nombre de nos élèves s'est accru considérablement cette année, grâce à une campagne de recrutement faite par quelques-uns de nos Pères aux Etats-Unis, et à une réclame par la voie des journaux. Nous comptions cent quatre-vingts élèves environ, dont soixante-quinze pensionnaires; petits et grands; Irlandais, Ecossais, Canadiens, Français. Plusieurs fils de ministres, de sénateurs et de députés y coudoient les fils de petits commerçants, de laboureurs. Nonobstant cette diversité de nationalités et cette inégalité de positions sociales, la bonne entente n'a jamais cessé de régner parmi nos élèves. — Jusqu'à ce jour le monopole de l'enseignement a été exclusivement entre les mains du clergé tant séculier que régulier; ce qui a assuré dans le pays la prépondérance aux bons principes. Aussi le rationalisme, qui cherche à s'implanter ici au moyen d'une mauvaise littérature française et d'une mauvaise presse, écho de nos mauvais journaux parisiens, n'a encore ni pu ni osé lever ouvertement l'étendard de la rébellion contre l'Eglise. Ses efforts pour conquérir le droit de cité dans ces pays éminemment catholiques n'ont eu que peu de succès. Cependant de nombreux points noirs apparaissent à l'horizon, et chacun pressent que l'heure d'une lutte sérieuse ne tardera pas à sonner pour le Canada. Dieu veuille qu'ils n'arrivent point de sitôt les jours où ce beau pays sera envahi par les doctrines qui en ce moment couvrent l'Europe de tant de ruines! — Il y va donc de l'intérêt de l'Eglise que le clergé fasse des efforts sérieux afin de mériter de plus en plus la confiance du pays qui lui laisse le monopole de l'enseignement. Pour cela il faut que cet enseignement réponde aux exigences du jour, et que nos

colléges marchent d'un pas égal avec les meilleures maisons d'éducation en Europe, afin d'ôter ainsi au gouvernement tout prétexte plausible de fonder des colléges et des universités qui soient exclusivement sous son contrôle. A l'heure qu'il est, tous les hommes marquants du pays, quelle que soit la position sociale qu'ils occupent, ont été élevés dans les colléges tenus par le clergé; en sorte que prêtres, avocats, médecins, hommes d'Etat, se sont connus et suivis de près pendant plusieurs années; de là cette réciprocité d'estime et d'affection qui existe entre le collége et les laïques et qu'on ne trouve point en France, où il existe dans les maisons d'éducation tenues, les unes par le clergé, les autres par l'Etat, de si grandes divergences de principes, qui tendent à créer deux courants diamétralement opposés, et qui divisent la société en deux castes distinctes en lutte perpétuelle. — Comme la ville d'Ottawa prend de jour en jour un accroissement rapide, et a doublé en dix ans sa population, sa richesse, le nombre de ses églises et de ses maisons d'éducation, nous avons dû songer à agrandir notre collége en bâtissant la deuxième aile, qui sera bientôt terminée. Notre établissement sera un noble et bel édifice, tout en pierre, à trois étages avec sous-sol et mansardes. Si on plaçait les ailes sur une ligne longitudinale avec le corps principal de bâtisse, il mesurerait 332 pieds de longueur sur une largeur de 50 pieds. Son musée compte déjà plusieurs centaines de spécimens pour la minéralogie; cinq ou six cents pour l'ornithologie; deux ou trois cents pour la conchyliologie; plusieurs reptiles, poissons et mammifères, tels que boa constrictor, carcajou, crocodile, veau marin, ours, etc. L'année dernière, le collége s'est imposé de grands sacrifices pour monter le cabinet de physique. Le laboratoire de chimie laisse encore quelque chose à désirer. — Comme je vous le disais tout

à l'heure, mon révérend Père, la vie de collége n'est pas féconde en touchants épisodes comme celle de l'Oblat qui s'en va de ville en ville, de bourgade en bourgade, évangélisant les populations au sein desquelles le souffle d'en haut opère des prodiges de conversion. Non, ici rien qui enthousiasme, qui fascine : on travaille dans l'ombre, on taille les pierres qui serviront à l'édifice social. Le bien se fait, on l'espère, on le croit ; mais que ce travail est lent, monotone et pénible, souvent peu consolant! Quelle dose d'abnégation, d'esprit de sacrifice, n'exige-t-il pas de la part des professeurs! Aussi salue-t-on avec empressement le moindre événement qui vient rompre la routine de la vie de collége. — Un de ces événements qui fait époque dans l'histoire d'une maison d'éducation est venu nous mettre en émoi, il y a quatorze ou quinze mois. S. Exc. le comte Dufferin, gouverneur général de la puissance du Canada, et la comtesse son épouse, accompagnés d'un brillant état-major, visitaient notre collége, dont la façade était brillamment illuminée. Son Excellence, avec sa suite, fit son entrée entre une haie de grenadiers qui présentaient les armes. Elle alla s'asseoir sur un magnifique trône préparé au fond de la grande salle du collége, décorée avec un goût exquis par nos Frères scolastiques, sous la direction du F. Balland. Ce soir-là, cinq ou six cents personnes, l'élite d'Ottawa, avaient répondu à notre invitation et se pressaient autour du représentant de notre gracieuse souveraine. Plusieurs adresses furent présentées à lord et à lady Dufferin, après quoi, la musique vocale, les drames et surtout l'excellent corps de musique du collége firent les frais d'une agréable soirée qui se prolongea jusqu'à une heure fort avancée dans la nuit. Son Excellence parut charmée de la réception qui lui fut faite. Elle répondit avec un tact exquis aux adresses qui

lui furent lues en anglais et en français, loua le talent déployé par les musiciens et les acteurs, et promit enfin une médaille d'argent à l'élève qui remporterait au concours le prix de langue grecque. Cette faveur insigne se renouvellera chaque année tant que Son Excellence gouvernera la puissance du Canada. — Un autre événement non moins saillant dans les annales du collége d'Ottawa a été le sacre de S. Gr. Mgr Duhamel, évêque d'Ottawa. Mgr Duhamel était, il y a quinze ou seize ans, un de nos élèves. Ses talents, ses solides vertus, la fermeté de son caractère avaient de bonne heure attiré sur lui l'attention de Mgr Guigues, qui le signala à l'attention des évêques de la province de Québec. Il était tout naturel que, voyant l'un de ses enfants récemment sortis de son sein élevé à une si haute dignité, le collége d'Ottawa prît à la fête une plus large part. Aussi, le soir du jour où Mgr Duhamel fut sacré, les révérends Pères du collége firent une splendide réception à l'Archevêque de Québec et à cinq de ses suffragants, suivis de cent quatre-vingts prêtres, parmi lesquels on comptait quelques enfants de Saint-Dominique, de Saint-Ignace et de M. Olier. Une illumination féerique et un brillant feu d'artifice dessinaient leurs gerbes lumineuses sur le quartier du collége, que j'appellerais volontiers le Quartier latin, à cause des nombreux établissements d'éducation qu'il renferme. Plusieurs corps de musique rivalisaient à qui mieux mieux, pour égayer les nombreux citoyens qui se promenaient dans l'immense cour du collége et ses environs. — Tout à l'heure je vous disais, mon révérend Père, que nos Pères desservent aussi une petite paroisse attenant au collége : c'est la paroisse Saint-Joseph, dont l'église est évidemment trop petite. Ses proportions mesquines ne font pas honneur à la population qui la fréquente, et jurent lorsqu'on les compare à celles du collége, qui sont plus grandioses. Cependant

cette église est proprette ; chaque dimanche six à sept cents personnes viennent se presser dans son enceinte pour assister aux offices religieux. Tout s'y passe bien convenablement. Sept ou huit Pères y distribuent à tour de rôle le pain de la parole de Dieu à deux cents familles irlandaises et cinquante familles canadiennes-françaises. Le chant y est bon, grâce au bon nombre de voix choisies qui, sous l'habile direction du R. P. Chaborel, exécutent aux jours de grandes solennités les compositions sacrées des meilleurs auteurs. Comme les autres paroisses de la ville, la nôtre a sa bonne part dans les conversions qui s'opèrent chaque année parmi nos frères séparés. Je ne pense pas pouvoir être taxé d'exagération en portant à trente-cinq ou quarante le nombre des personnes qui depuis huit ou neuf ans ont été reçues dans le giron de l'Eglise catholique.

La plus remarquable de ces conversions a été celle d'un ministre épiscopalien. Ce monsieur avait desservi successivement plusieurs paroisses, mais ses tendances trop catholiques, qu'il ne pouvait faire accepter à ses ouailles indociles, firent qu'il songea à se démettre de ses fonctions pastorales. Il ouvrit donc, à quelques pas de notre collége, une académie fréquentée par vingt-cinq ou trente jeunes hommes protestants appartenant à de bonnes familles. Il vint un jour au collége demander s'il ne pourrait obtenir l'avantage de recevoir, de la part de quelques Pères, des leçons de français. On accéda à sa demande. De purement grammaticale qu'elle était au commencement, la conversation entre le professeur et l'élève devint bientôt religieuse. Bref, après dix mois de conférences privées, qui avaient lieu deux fois par semaine, M. Street et ses quatre enfants furent reçus dans le giron de l'Eglise catholique le 28 juillet, et le lendemain (dimanche), la paroisse, qui ignorait encore son abjuration, fut

toute stupéfaite lorsqu'elle vit s'approcher de la Table sainte celui que, trois jours auparavant, elle voyait se promener dans les rues de la ville avec la cravate blanche d'étiquette propre aux ministres protestants. Inutile de vous dépeindre, mon révérend Père, l'émoi que la nouvelle de cette conversion causa dans Ottawa, et tout ce que le pauvre converti eut à souffrir. Les lettres méchantes lui arrivèrent de tous côtés, tant de la part de sa mère, de ses frères et sœurs, que de celle de plusieurs ministres, et notamment de l'Evêque anglican qui l'avait ordonné. Mais ce fut peine perdue : la conquête de cette belle âme par la grâce était complète, et les basses attaques dirigées contre M. Street ne firent que fortifier sa foi et mettre ses qualités et ses vertus en relief. Ses enfants aussi eurent à subir bien des taquineries de la part de leurs petits compagnons d'enfance, mais ils montrèrent une fermeté et une sagesse que Dieu seul sait inspirer aux petits enfants. Plusieurs protestants eurent cependant le courage d'admirer et de louer publiquement M. Street de ce qu'ils appelaient la noble indépendance dont il avait fait acte en cédant à ses convictions ; quelques-uns même vinrent le trouver pour lui faire part de leurs inquiétudes de conscience. Mais, hélas ! ce fut tout. Les considérations humaines ont étouffé ces premières et saintes inspirations, et pas un n'a encore eu le courage de confesser publiquement la vérité à laquelle il rend intérieurement hommage. J'espère que les ferventes prières de nos bons catholiques, celles surtout des nombreux membres du Rosaire-vivant, auxquels nous faisons réciter le chapelet pendant un mois entier pour la conversion des hérétiques, obtiendront comme par le passé de nombreux retours à la véritable Eglise.

Je m'aperçois, mon révérend Père, que j'ai dépassé

les limites que je m'étais assignées au commencement de cette lettre, c'est pourquoi vous voudrez bien me pardonner si, contrairement aux usages reçus, mettant de côté les exigences de l'art, je termine ma petite correspondance *ex abrupto* en me disant votre tout dévoué et respectueux Frère en Jésus et Marie immaculée,

A. Paillier, o. m. i.

LETTRE DU R. P. LACASSE AU R. P. GRENIER,
Supérieur de la maison de Québec.

Bethsiamits, le 5 janvier 1874.

Mon révérend Père,

Le 7 mai 1873, je quittais Ottawa, où je venais de terminer mon scolasticat, pour me diriger vers Bethsiamits, mission sauvage située dans le golfe Saint-Laurent. La vie du Missionnaire en pays sauvage souriait à ma jeunesse, et mon zèle était dans sa première ferveur. J'eus le plaisir, en passant à Québec, de rencontrer le R. P. Arnaud, qui, depuis vingt-cinq ans, se dévoue à ces missions. Il m'encouragea par de bonnes paroles qui seront longtemps gravées dans ma mémoire : « J'ai travaillé un peu partout, me dit-il ; rappelez-vous bien ce que vingt-cinq années d'expérience me portent à vous dire : C'est le ministère exercé avec zèle et piété au milieu des sauvages qui procure le plus de consolations au cœur d'un prêtre. N'épargnez point votre peine, mon cher Père ; plus vous irez, plus vous aimerez nos bons Indiens. »

Arrivé à Bethsiamits, je rencontrai le R. P. Babel, vétéran du glorieux drapeau de la Propagation de la foi ; il voulut bien se constituer mon maître, et m'initier aux premiers secrets de la langue montagnaise.

A cette époque, on construisait de l'autre côté de la rivière un moulin à scies. Je fus chargé du service religieux auprès des ouvriers. Soit dit en passant, ils me donnèrent plus d'ennui que d'ouvrage. Je passai l'hiver à visiter les familles canadiennes disséminées le long de la côte nord. Nous avons un littoral de 40 et quelques lieues à parcourir. L'été, la mer nous offre un chemin prompt et peu fatigant; l'hiver, nous n'avons d'autres moyens de transport que la raquette. Ma pauvre jambe gauche, que j'ai eu la maladresse de casser, et qui est demeurée plus courte que l'autre, en dépit des soins empressés de la bonne Sœur Leblanc, a été pour moi l'occasion de bien des fatigues. Malgré cet accident, la vie de touriste me plaît, mon révérend Père. Je dis : vie de touriste, car qu'y a-t-il de plus charmant que de parcourir de vastes forêts, longeant presque toujours la mer, de gravir les caps les plus escarpés, de traverser des lacs qui se croisent en tous sens dans cette région du Labrador, ou de chercher un passage à travers des chaînes de montagnes qui présentent le coup d'œil le plus pittoresque ? L'homme se sent porté au sentiment de la présence de Dieu, et il entonne avec le prophète Zacharie, mon patron, l'hymne de la reconnaissance: *Benedictus Dominus Deus Israël !* Quelle magnificence Dieu étale au regard ! D'un côté, la mer avec son immensité; de l'autre, des pics, des rochers, des rivières, des forêts et des lacs. C'est un spectacle admirable, dont la contemplation chasse le spleen et élève l'âme aux grandes pensées de la foi.

Toutes les peuplades que je visitai furent heureuses de voir le prêtre, qu'elles ne voient d'ordinaire qu'une ou deux fois l'année. En dépit de la rigueur de la saison, ces braves pêcheurs m'ont accompagné de poste en poste. Des femmes mêmes ont fait jusqu'à 7 lieues en raquette pour

avoir le bonheur d'assister à la messe. J'arrivai de nouveau à Bethsiamits pour repartir, à quelques semaines d'intervalle, pour Québec, où j'eus le plaisir de vous rencontrer. Encore une fois, la lointaine mission d'Ungava fut proposée et acceptée. Je devais aller passer plus d'un an avec ces pauvres infidèles. Les besoins spirituels de deux tribus m'appelaient dans ces froides régions : les Naskapis, qui, pour la plus grande partie, avaient déjà rencontré le zélé P. Babel, à un poste intermédiaire, et les Esquimaux, dont nous voulions apprendre la langue, dans l'intention d'établir chez eux une résidence, si Dieu nous en ménageait les moyens. Quelle perspective, mon révérend Père, pour un Oblat de Marie Immaculée, que celle d'évangéliser un jour ces Esquimaux, les plus abandonnés des hommes sur la terre, comme écrivait le R. P. Petitot ! Déjà je me voyais dans leur petite hutte de glace, les catéchisant et leur montrant à connaître et à aimer notre bon Jésus et notre Mère Immaculée. J'avais même choisi la belle fête de Noël pour célébrer la première messe au milieu d'eux. Vous pardonnerez cet excès de zèle à un Missionnaire dont vous avez été le maître des novices. Je m'embarquai à Québec, le 22 mai, pendant que vous étiez agenouillé avec vos nombreux paroissiens, à Saint-Sauveur, devant l'autel de notre Mère. Six jours plus tard, je débarquais à Mingan, poste intermédiaire où je devais, avant de m'embarquer pour la mer Glaciale, faire la mission aux sauvages montagnais qui, chaque année, reçoivent la visite du prêtre. Le R. P. Babel, n'allant pas à Saint-Augustin, poste plus éloigné que nous n'avions pas visité depuis trois ans, se chargea de la mission de Mingan. Au commencement de juillet, je devais m'embarquer pour Halifax, et de là gagner Terre-Neuve, où je devais trouver une occasion sûre pour me rendre à mon poste. Le révérend Père prit

sur lui de me faire attendre une barque à vapeur qui devait venir à Mingan, et me transporter directement à Ungava. Deux longs mois j'attendis, les yeux constamment tournés vers la direction du navire si ardemment désiré; six mois se sont écoulés depuis, et j'attends encore! Je n'étais pas digne de me sacrifier pour une si belle cause. A l'année prochaine, m'a-t-on promis. — Espérons...

Pendant notre séjour à Mingan, nous avons assisté à un triste spectacle. Dieu a visité notre tribu montagnaise par une épidémie. Qu'il était pénible pour le cœur du Missionnaire de voir ces pauvres sauvages, malades, étendus sur quelques branches de sapin, abrités seulement par une écorce de bouleau, et n'ayant qu'un peu de farine à manger! La tribu tout entière a fait entendre de bien pénibles murmures contre certaines mesures du gouvernement à son égard. Je ne puis m'empêcher de vous rapporter ici le dialogue que j'ai entendu entre un de nos Indiens et un capitaine de milice, le capitaine Goventry, je crois, qui est venu pêcher à la mouche dans la rivière Romaine, près de Mingan. Ce monsieur voulait voir un sauvage qui connût la rivière et qui pût lui en tracer le cours. Je le présentai à Piel Manikasso et lui servis d'interprète. Le sauvage prit une écorce de bouleau et, en vrai géographe, comme ils sont tous, il traça tout le cours de la rivière, en montra tous les affluents, les chutes, les rapides, les endroits où le saumon abonde, etc. Le capitaine lui adressait ses remercîments, lorsque le sauvage l'interrompit brusquement au beau milieu de sa période : «Pourquoi, lui dit-il, viens-tu prendre possession de cette rivière que m'ont léguée mes ancêtres? J'ai soixante ans et j'étais bien jeune quand j'ai entendu dire à mon grand-père que, tout petit enfant lui-même, il pêchait le saumon dans cette rivière. Nous

l'avons tous possédée depuis, et notre titre ne saurait être incertain. Les blancs sont arrivés et, sans autre droit que celui de la force et le désir du gain, ils s'emparèrent de nos rivières, notre unique ressource pendant l'été. Cet été, nous n'avions rien à manger, et la rivière qui coule à nos pieds regorgeait de saumons. La permission d'en prendre un, un seul, pour nous soutenir, nous fut refusée. Quand nous nous plaignons, on a l'air de nous répondre: « Vous n'êtes que des sauvages. » Ne me croyez pas exagéré, homme du pays des Anglais. On n'enlève pas le droit de pêche au blanc qui en a la possession depuis quelques années. Mais s'il n'y a pas d'autres propriétaires de la rivière que les sauvages, on s'en empare aussitôt, quoiqu'ils n'aient pas d'autre ressource pour vivre. Il n'y a donc que le sauvage sur cette terre qui n'ait pas droit de posséder ce que lui ont légué ses ancêtres? Il y a quelques années, vos compagnons, les Anglais, n'ont pas craint d'envoyer une balle dans le canot de pauvres sauvages qui descendaient paisiblement la rivière. Je trouve notre existence bien misérable à présent que les blancs sont arrivés au milieu de nous. Ils sont venus, disent-ils, nous montrer à bien vivre ; mais en réalité, ils nous exposent à mourir de faim. Heureusement que le Missionnaire qui m'interprète, nous a promis de nous secourir ; nous l'avons écouté jusqu'ici. Mais, comme le gouvernement a trompé le P. Arnaud, je crains bien qu'on ne soit encore trompé. On avait promis au R. P. Arnaud que la moitié du louage des rivières nous reviendrait pour nous indemniser ; cette promesse n'a pas encore reçu d'exécution. On dit dans la religion qu'on nous prêche que les voleurs n'iront pas au ciel ; dans ce cas je crains pour vous, le voleur de ma rivière. » Tel fut le discours du sauvage. Le capitaine sourit, et le renvoya au gouvernement de qui il tenait ses droits.

J'ai grandement souffert, pour ma part, pendant tout le temps qu'a duré la maladie. J'ai promis à ces braves gens que, l'année prochaine, j'irais moi-même pêcher le saumon chez eux, pour ne pas exposer ces familles à mourir de faim par l'emprisonnement de leur chef. Je serai heureux de souffrir pour la justice. Le sort de ces chers paroissiens m'est cher et je ne craindrai pas d'être emprisonné pour eux.

Je ne terminerai pas, mon révérend Père, sans vous parler de l'heureuse impression qu'a faite sur moi la tribu sauvage que je visite. Les amis de la vraie civilisation trouveraient à Bethsiamits une jolie chapelle toujours remplie de fidèles, qui remercient Dieu de les avoir créés, de les avoir rachetés par son sang divin et de les avoir sanctifiés par sa grâce. Ils verraient un cimetière convenable, où ils pourraient s'agenouiller avec nos sauvages et prier avec eux pour le repos des âmes de leurs frères défunts. En suivant les exemples de ces enfants des bois, qu'on veut appeler barbares, ils comprendraient comment il faut s'entr'aider les uns les autres. La table est commune dans les moments d'extrême disette, comme dans les jours d'abondance. Le vol est inconnu parmi eux. N'est-ce pas là la vraie civilisation ? A ce propos, écoutez le petit trait suivant : Un industriel se faisait accompagner par quelques sauvages dans un voyage qu'il faisait le long de la rivière Bethsiamits. En débarquant de leurs canots, nos sauvages laissent pêle-mêle sur le rivage leurs effets, et ne s'en occupent plus. « Vous n'avez donc pas peur que vos tentes soient volées ? leur dit un riche propriétaire, surpris de leur insouciance ? — Il n'y a pas de danger, reprit l'un d'entre eux, les blancs ne viennent pas de ce côté. » Aux nations civilisées à tirer la morale.....

J'ai entendu dire à un illustre Archevêque donnant son

appréciation sur ce siècle dans une conversation familière, qu'il croyait que la terre était *changée de bout*. Le mot est exact. Les nations civilisées, en s'éloignant de l'Eglise, deviennent sauvages, et les sauvages, en écoutant l'Eglise, sont devenus enfants de lumière. Un journaliste vint un jour nous faire visite. Dans son compte rendu, il loua les Pères d'avoir donné aux sauvages une certaine civilisation, susceptible *sans doute* d'une *grande augmentation*. Mais il écrivait cela sur un vapeur qui contenait plus de whiskey que d'eau. Les passagers se cotisaient pour payer des traites aux étrangers, et firent tout leur possible, mais en vain, pour enivrer nos bons Indiens. Il y eut à bord des cris, des blasphèmes, des rixes et enfin tout ce dont sont capables les gens qui ne sont pas sauvages. La civilisation fut du côté des sauvages.

Maintenant, *je vais descendre de chaire*, et vous offrir, mon révérend Père, tous mes sentiments de fraternel respect.

ZACHARIE LACASSE, O. M. I.

MISSION DE SAINT-ALBERT

Le R. P. Légeard a écrit jour pour jour l'historique de sa maison. Nous faisons les emprunts suivants à cet intéressant résumé, écrit sous forme de lettre.

Ile à la Crosse, le 17 janvier 1875.

Mon révérend et bien-aimé Père,

Pour me conformer aux prescriptions du Chapitre de 1873, j'aurais dû vous envoyer au mois de septembre dernier le compte rendu de notre mission de l'île à la Crosse pour 1873-1874. N'ayant pu le faire alors parce que j'étais souffrant, je remis ce travail à cet hiver; actuellement, me trouvant plus souffrant encore et obligé de garder le lit à l'infirmerie, il m'est bien difficile de vous envoyer un rapport suivi ; je vais cependant essayer de rédiger quelques notes qui, j'espère, suffiront pour cette fois. Vous m'excuserez. Je me contenterai de vous donner en quelques lignes connaissance des faits principaux.

Le 22 octobre 1873, le R. P. Legoff part en canot pour se rendre chez quelques familles montagnaises, à une quinzaine de lieues d'ici, à l'autre bout du lac. Le 12 novembre, le P. Doucet part pour aller voir des malades au lac Canot; il est de retour le 17. — Nous recevons la visite de bien peu de durée du R. ministre Bompas, arrivant du fond de la rivière M'Kenzie et se rendant à la

Rivière-Rouge pour se faire sacrer Evêque. Le R. P. Legoff arrive de son voyage chez les Montagnais. — Le 24 novembre, le P. Doucet part de nouveau pour aller donner la mission aux Cris du lac Canot. Un certain nombre de familles crises, infidèles et endurcies dans leur infidélité, se trouvant à quelques journées du lac Canot, je recommande au P. Doucet d'aller les voir afin d'essayer de les attirer à notre sainte religion. Le 10 décembre, il part du lac Canot ; le 12 au soir, il arrive au lac Poule-d'Eau, où restent ces familles. Malheureusement la plupart sont absentes. — Ces sauvages sont tellement voleurs, que le Père ne doit pas perdre un seul instant de vue ses vivres et son petit bagage ; tour à tour, lui et le sauvage baptisé qui l'a accompagné sont obligés de veiller pour que rien ne disparaisse. Ne trouvant presque rien à faire dans cette place et ayant été averti qu'à une journée de marche de là un sauvage infidèle est bien malade et qu'il désire le voir pour se faire baptiser, le Père part le 14 décembre et arrive le 15. La première nouvelle qu'il apprend, c'est que son malade est remis et qu'il est parti pour la chasse. Pareille aventure nous arrive quelquefois. On vient de bien loin chercher un Père pour aller voir un malade ; quand, après bien des fatigues, il arrive enfin, le malade est souvent guéri et mieux portant que celui qui vient le visiter. Heureusement que le bon Dieu a compté tous nos pas. Le 16, le P. Doucet repartait ; le même jour il repassait par le lac Poule-d'Eau ; passait deux jours avec ses sauvages, dont quelques-uns lui ont promis de se faire instruire ; il repartait le 18 et arrivait le 20 au lac Banot, bien fatigué de ce voyage, dont les résultats avaient été nuls en apparence ; j'espère cependant que tout n'aura pas été inutile, parce qu'avec le temps quelques-uns de ces sauvages se rapprocheront

peu à peu, de notre sainte religion. Le 26, le P. Legoff partait pour aller voir un malade à quelques journées de marche. Rendu à moitié chemin, il apprenait que son malade n'était plus malade et il revenait sur ses pas. Le 29, le R. P. Doucet nous arrivait du lac Canot. Tout le mois de janvier nous sommes restés à la maison, à l'exception du P. Legoff qui a encore été obligé de faire un petit voyage de quatre à cinq jours pour aller voir un malade. — Le 10 février nous commencions notre retraite annuelle. — Au commencement d'avril, je me voyais arrêté par un mal de jambes qui me forçait à gagner l'infirmerie, et qui m'a privé pendant tout le mois de dire la sainte messe, le saint jour de Pâques excepté. — Quelque temps avant Pâques, le Père chargé des Cris avait l'habitude d'aller passer une quinzaine de jours au lac Canot, mission de la B. Marguerite-Marie, pour y préparer les Cris à la fête de Pâques ; cette année, ces sauvages, n'ayant presque rien à manger, ne sont venus chercher le Père que le mercredi saint ; tous ensemble repartaient dans la nuit du mercredi au jeudi saint. Le lundi de Pâques, notre cher Père était de retour. Le même jour le R. P. Legoff partait avec quelques Montagnais pour se rendre au lac Froid à cinq ou six jours de distance. Cette place, visitée autrefois par nos Pères à différentes reprises, était bien abandonnée depuis quelque temps ; des désordres s'étaient introduits dans quelques familles montagnaises qui, craignant les reproches du prêtre, ne venaient plus à la mission. C'était pour porter remède à ces désordres surtout que notre cher Père entreprenait ce voyage à l'une des époques les plus désagréables de l'année, à l'époque des dégels. Le 24 avril, il était de retour au milieu de nous, harassé de fatigue, ce qui ne l'empêchait pas de repartir le lendemain pour un voyage de sept jours afin

d'aller voir un malade qui réclamait les secours de son ministère. Tous ces voyages commencent à altérer, d'une manière bien sensible, la santé de ce Père, mais rien ne l'arrête, et quand on le demande il est toujours prêt. Le 4 mai, il nous quittait de nouveau pour se rendre à une journée de distance au milieu de ces familles montagnaises établies à l'autre bout du lac et qu'il visite régulièrement deux fois par an, surtout afin de s'instruire de plus en plus de la langue montagnaise. Nous n'avons été débarrassés complétement de la glace cette année que le 23 mai. Le 26, le R. P. Legoff nous arrivait de l'autre bout du lac.

Le 27, nous commencions un ouvrage qui se voit bien rarement dans le pays; nous mettions le feu à un four à chaux construit par le F. Bowes afin d'avoir la chaux nécessaire pour crépir notre maison neuve. En France il est facile d'avoir de la chaux, ici elle nous coûte cher. Depuis longtemps nous ramassions une à une sur les bords du lac et dans les champs les roches à chaux que nous trouvions isolées çà et là. C'est comme cela seulement que nous avons pu à la longue trouver assez de pierres pour faire un petit fourneau qui a chauffé pendant sept jours. J'avais fait annoncer aux Cris du lac Vert et du lac Poule-d'Eau que désormais un Père irait tous les ans au printemps et à l'automne au fort du lac Vert, alors qu'ils s'y rendent pour la traite de leurs fourrures. Me trouvant malade ce printemps et dans l'impossibilité de donner moi-même les exercices de la mission aux Cris de l'île à la Crosse, j'ai eu la douleur de ne pouvoir envoyer le P. Doucet au lac Vert. La mission du printemps terminée ici, le R. P. Legoff partait en berge pour aller, selon sa coutume, visiter les Montagnais du grand portage la Loche. Pendant son séjour, le Père a pris possession d'une fort belle place destinée à bâtir la mission,

quand on le pourra; l'acte de prise de possession a été signé par deux officiers de l'honorable Compagnie de la baie d'Hudson et par bon nombre de sauvages. Il y aurait là une belle mission à faire, d'autant plus que presque tous les Montagnais qui y résident se sont bâti de jolies maisonnettes et ont tous un petit champ de pommes de terre; malheureusement ils ne se montrent pas empressés à aider le Missionnaire. On leur avait fait dire, le printemps précédent, de bâtir une maison un peu grande pour le Père afin qu'il ne fut point obligé de leur donner dans la tente les exercices de la mission, ils s'en sont excusés sous de futiles prétextes et la chose en est encore là, ce qui m'a fort mécontenté, car avec un peu de bonne volonté la chose leur était facile. Le 6 juillet, nous recevions des lettres de Monseigneur nous annonçant qu'il lui était impossible de passer par ici avant de se rendre à Saint-Albert. Je formai immédiatement le projet d'aller rencontrer Monseigneur à Carlton, à une centaine de lieues d'ici, comme on m'en avait donné la permission; l'état de ma santé ne me l'ayant pas permis, j'envoyai à ma place le P. Doucet et le F. Nemoz; j'écrivis en même temps à Monseigneur pour lui exposer dans quel état je me trouvais et le prier de nommer un autre supérieur à ma place. Le 13, les deux voyageurs partaient; je me trouvai alors seul à la mission pendant trois semaines, disant une messe basse le dimanche matin, parce qu'il m'était impossible de chanter la grand'messe. Le 6 août, nous avions la consolation de voir débarquer à la mission le R. P. Legoff et le R. P. Grouard; ce dernier en route pour la France, où on l'envoyait rétablir sa santé; comme c'était un de mes anciens condisciples du petit séminaire, nous passâmes ensemble d'heureux moments en parlant du pays et de nos anciens maîtres et condisciples. Le 8, l'arrivée de l'Evêque anglican, qui passait par l'île à la Crosse pour se rendre

à la rivière Mackenzie, vint troubler notre joie. Pauvre P. Grouard, comme il avait mal au cœur en voyant ces ministres de l'erreur gagner les missions qu'il était obligé d'abandonner pour cause de santé! Le 9, le R. P. Grouard nous quittait; le 10, nous bénissions notre maison neuve et y installions nos bonnes Sœurs. Ce jour-là nous avons remercié bien sincèrement le bon Dieu en voyant enfin terminée cette construction qui nous a tant coûté. Au jugement de tous, c'est une des plus belles maisons du Nord; pauvre cher F. Bowes, lui aussi était heureux d'être enfin débarrassé de ce travail. Maintenant les sœurs sont bien installées, et depuis que nous occupons la maison qu'elles habitaient précédemment, nous sommes beaucoup mieux. Huit jours après, le R. P. Moulin nous arrivait avec tous nos effets. Monseigneur avait exaucé ma demande, il l'envoyait prendre ma place. Le R. P. Doucet était resté à Carlton, en route pour Saint-Albert; notre vieux F. Bowes recevait en même temps son obédience pour se rendre à la même place; le 22, il nous quittait le cœur bien triste. Pour combler ces vides, le P. Moulin nous amenait un Frère canadien destiné à passer l'hiver à l'île à la Crosse pour de là se rendre le printemps prochain au lac Caribou, et un juniorise de Notre-Dame de Sion, M. Dauphin, qui devait remplacer le P. Doucet dans la surveillance de nos petits enfants de l'école tout en continuant ses études. Quant à moi, j'ai reçu pour obédience de me guérir et de me reposer cet hiver. — Voici donc actuellement comment se compose notre personnel: R. P. Moulin, supérieur; RR. PP. Légeard, Legoff; FF. Nemoz, Grezaud, Labelle et Dauphin.

Notre école continue à prospérer; nous avons eu toute l'année plus de trente pensionnaires; on enseigne depuis la rentrée des classes 1873 l'anglais et le français. Pendant l'hiver 1873-1874 nos enfants nous ont donné bien de la

peine; depuis, un grand changement s'est opéré. Depuis que les sœurs occupent leur maison neuve, notre ancienne maison, qui en est toute proche, sert d'école. Notre école porte maintenant le titre d'*Ecole de Notre-Dame du Sacré-Cœur*. — Pendant cet hiver 1873-1874 nous avons essayé de faire fonctionner une petite école crise. C'est une veuve de cette nation qui fait la classe; les résultats n'ont pas été bien grands jusqu'à présent, cependant j'en suis bien content et la maîtresse se montre toute dévouée à son œuvre.

Comme en 1873, nous avons eu beaucoup à souffrir en 1874 à cause des mauvais temps continuels; le lac a encore monté; presque toutes nos clôtures sur le bord du lac ont été emportées. Nos récoltes ont été presque nulles; c'est une vraie calamité pour le pays. Dieu veuille que cette année 1875 les choses se passent autrement!

A l'exception de celui qui vous écrit, tous nos Pères et Frères se portent assez bien, quoique personne cependant ne soit bien vigoureux.

Je termine ce rapport assez long, mais bien peu suivi, en vous priant d'agréer mes souhaits de bonne année. Veuillez, mon révérend et bien-aimé Père, prier et faire prier beaucoup pour votre ancien petit frère Légeard. — Depuis les quelques jours que je suis condamné au repos absolu à l'infirmerie, un mieux sensible s'est déjà produit; mes jambes semblent vouloir se guérir. On me fait espérer que, cette maladie une fois passée, je me porterai beaucoup mieux qu'auparavant. Puisse-t-il en être ainsi!

Je suis toujours heureux, mon révérend Père, de me dire comme autrefois votre enfant en Notre-Seigneur et Marie Immaculée.

P. Légeard, o. m. i.

MISSIONS DE NATAL

LETTRE DU R. P. GERARD, SUPÉRIEUR DE MOTSI-WA-MA-JESU AU R. P. MARTINET.

Motsi-wa-Ma-Jesu, le 10 septembre 1875.

Mon révérend et bien-aimé Père,

Excusez tout d'abord le retard que j'ai mis à vous envoyer le présent rapport de notre mission. Au lieu de chercher à me justifier, ce qui ne serait peut-être pas impossible, j'aime mieux vous dire que je suis très-heureux de m'acquitter aujourd'hui de ce devoir envers la congrégation, et de le faire par l'intermédiaire d'un Père aussi zélé que vous l'êtes pour les intérêts de notre cher pays cafre.

Le personnel de notre mission se compose des Pères Barthélemy, Deltour, Monginoux et votre serviteur ; des Frères Bernard, Poirier et Tuite.

Le R. P. Barthélemy, revenu en mai dernier parmi ses bien-aimés enfants du Basutoland, se perfectionne dans le sisutu, qu'il n'avait pas oublié après six ans d'absence ; il visite les villages païens de notre vallée, fait le catéchisme chaque semaine et donne une instruction tous les quinze jours dans notre pauvre église. Cet état de choses doit durer jusqu'à ce que Monseigneur réalise d'autres arrangements qu'il nous a laissé entrevoir comme probables. Le même P. Barthélemy s'occupe aussi de traduire en sisutu les traits les plus instructifs et les plus édifiants de l'Histoire Sainte.

Le R. P. Deltour a été, depuis votre passage et jusqu'à ce jour, notre procureur local, le directeur des écoles et le missionnaire de Saint-Michel. Monseigneur vient de le charger de la mission de Saint-Joseph de Korokoro, où il ira se fixer dans peu de temps.

Saint-Joseph a beaucoup progressé depuis les premiers commencements dont vous avez été témoin ; c'est dès aujourd'hui une très-belle mission ; mais surtout elle s'annonce magnifique d'avenir. Sur un rayon d'une lieue environ, autour de la chapelle que vous avez vu construire, habitent plusieurs milliers de païens qu'il s'agit de conquérir à la foi. Déjà plusieurs se sont convertis et leur chef est bien disposé en notre faveur, puisque sa mère, sa femme et ses enfants sont tous catholiques.

Le R. P. Monginoux nous est arrivé providentiellement dans le mois de novembre 1874. Après deux ou trois mois d'étude, il a triomphé de toutes les difficultés de la langue sisutu, et il a commencé à rendre de grands services, tant à l'école des garçons, à Motsi-Ma-Jesu, qu'à la mission de Saint-Michel, en l'absence du P. Deltour. Il a donné aussi un tout nouvel aspect à nos pauvres églises de Saint-Michel, de Saint-Joseph et à la chapelle du couvent, en les décorant de peintures murales. Aujourd'hui le P. Monginoux est spécialement chargé de la mission de Saint-Michel ; il y va passer la journée trois fois par semaine. Dans les intervalles, il donne l'instruction religieuse aux enfants européens admis dans nos écoles.

Le P. Gérard, qui vous écrit ces lignes, est toujours chargé de Motsi-Ma-Jesu. N'ayant plus maintenant qu'une inspection générale sur les missions de Saint-Michel et de Saint-Joseph, il aura plus de temps à donner à des traductions utiles et pour courir à la recherche des païens les plus récalcitrants parmi ceux que la grâce a touchés, dans les environs de notre mission centrale.

Le bon F. Bernard a été, plus que jamais durant le temps qu'il est resté seul, le factotum de la mission. Depuis que nous avons reçu deux nouveaux Frères, Monseigneur l'a chargé de l'enseignement de l'école des garçons, et personne n'a le droit de l'employer à autre chose. Il excelle en cette œuvre ; il a le F. Tuite pour second, comme maître d'anglais. Tous les deux rivalisent de zèle et vivent en parfaite intelligence.

L'excellent F. Poirier, arrivé en mai dernier, nous a déjà rendu des services inappréciables. Infatigable au travail, il remplace le F. Bernard dans la culture des champs et le soin des troupeaux. Le dimanche, il se rend à Saint-Michel pour y faire l'école aux hommes, chrétiens ou païens, qui veulent apprendre à lire, à écrire ou à chanter. Il donne aussi deux classes de chant par semaine dans notre école de Motsi-Ma-Jesu.

Voilà, mon bien-aimé Père, tout notre personnel, avec les attributions de chacun. Quelques mots maintenant sur les œuvres.

Il y a quatre-vingt-dix enfants pensionnaires aux deux écoles de Motsi-Ma-Jesu et une trentaine dans les deux autres missions de Saint-Michel et de Saint-Joseph (1). C'est dans ces écoles que la nouvelle génération se forme aux principes de la vie chrétienne, par les soins les plus assidus des religieux et des religieuses respectivement dévoués à chacune d'elles. Nos pauvres enfants profitent généralement bien des grâces qui leur y sont offertes, quoiqu'ils aient leur bonne part des vices de l'humanité déchue et soient, par exemple, fortement enclins au mensonge, au vol et aux paroles grossières. Ils ont, au fond, bon caractère et ils acceptent docilement la correction.

(1) Nous n'avons pu savoir au juste si le P. Gérard a écrit cinquante ou quatre-vingt-dix. Nous mettons quatre-vingt-dix, persuadé que si ce chiffre n'est pas le vrai, il ne tardera pas de l'être.

Pendant le séjour que Mgr Jolivet a fait ici, nous avons eu la *distribution solennelle des prix*, présidée par Sa Grandeur. Toutes les autorités et les hauts personnages de la tribu avaient été invités par une lettre-programme en sisutu sortie de notre presse. Malheureusement la neige a retenu plusieurs de ces notabilités et a tant soit peu dérangé la fête. Massupa, le troisième fils de Mosesh, que nous allâmes voir ensemble, s'il vous en souvient, à Thaba-Bossiou, s'est rendu à notre invitation, ainsi que le chef de Korokoro et quelques autres. Les garçons ont joué *Joseph vendu par ses frères*, et les filles ont joué *Esther*.

Les nouveaux règlements faits par Monseigneur auront certainement pour résultat d'assurer le progrès de nos chères écoles. Dans un an, bon nombre de nos élèves parleront anglais. Nous ne verrons plus, j'espère, les premiers chefs envoyer leur fils aînés à la Ville-du-Cap (400 lieues), pour y apprendre l'anglais dans les écoles protestantes.

Quant à l'œuvre du saint ministère, elle s'est concentrée à Motsi-Ma-Jesu, à Saint-Michel et à Saint-Joseph. Depuis le 1er septembre 1874 jusqu'au 5 septembre 1875, jour où Mgr Jolivet nous a quittés pour retourner au lieu de sa résidence épiscopale, Pictermaritzburg, nous avons eu, en trois cérémonies solennelles distinctes, soixante-treize baptêmes d'adultes et, d'autre part, quarante baptêmes d'enfants ; deux cérémonies de première communion, une pour les enfants, une autre pour les adultes : en tout, vingt-cinq communiants ; enfin, une cérémonie de confirmation dans laquelle le sacrement a été conféré à cent dix-neuf personnes de tout âge.

Des retraites de quatre ou cinq jours précèdent invariablement ces grandes solennités. Deux autres retraites sont annuellement prêchées à tous les néophytes, une

pour les hommes et une pour les femmes. Ces exercices s'accomplissent dans un grand recueillement ; ils entraînent toujours suspension du travail et des préoccupations temporelles qui s'ensuivent, attendu que les retraitants viennent passer ces beaux jours ici, près de Dieu et près du Missionnaire. S'il y en a parmi eux qui, depuis la dernière retraite, aient donné du scandale, ils font de leur faute une réparation publique.

C'est à l'issue d'une de ces retraites que nos chrétiens écrivirent, l'année dernière, leur adresse au Saint-Père. Je leur ai dit ce que vous avez fait pour eux auprès de Sa Sainteté : comme vous avez déposé aux pieds du vénéré Pontife la traduction de leurs sentiments avec l'obole de leur pauvreté. Ils vous sont tout reconnaissants de ces nouvelles bontés, auxquelles les avaient préparés celles dont ils furent ici même l'objet.

Nos néophytes se conduisent généralement en bons chrétiens, un tout petit nombre faisant exception, cinq ou six peut-être, qui ne font pas honneur au nom chrétien. Quelques-uns sont allés à la Terre des Diamants ; ils y ont gagné beaucoup d'argent, mais ils y ont beaucoup perdu de leur simplicité et de leur candeur. Là, en un mois ou deux de travail, ils gagnent de quoi s'acheter un fusil. Hélas ! de quelle utilité leur sera cet engin de chasse, qui peut si facilement devenir entre leurs mains un engin de guerre ? et surtout, de quelle compensation leur sera-t-il pour les biens spirituels qu'ils ont perdus à son occasion ?

Dans ce pays de polygamie, nous avons bien de la peine à faire respecter la sainteté du mariage, même parmi les chrétiens quelquefois. Un de ceux-ci était allé à Port-Natal pour accompagner Mgr Allard, il y a sept ans. Pendant son absence, sa femme, nouvellement baptisée, résolut, malgré toutes les remontrances que nous lui

pûmes faire, de se rendre auprès de ses parents dans la Colonie-du-Cap. Le mari, de retour, alla la rejoindre et demeura avec elle encore six ans. Mais, loin du prêtre, la foi de la néophyte s'affaiblit tellement, qu'elle quitta son époux pour s'attacher à un étranger. Le mari abandonné revint alors à la mission, bien persuadé qu'il était libre de contracter un nouveau mariage et bien surpris de s'entendre dire le contraire. Quelques personnes de sa parenté prenant son parti, ils ont tous ensemble fait entendre de grandes clameurs. Le calme commence à peine à se rétablir autour de cette affaire.

Dieu a ses élus dans toutes les conditions et il sait quand il veut inspirer au sexe le plus faible et à l'âge le plus tendre, l'énergie nécessaire pour la réalisation de ses desseins. Une jeune fille de l'école avait consenti, sur les instances de ses parents, à une proposition de mariage. Déjà sa famille avait reçu du jeune homme le nombre de bœufs stipulé selon l'usage; déjà le bœuf des réjouissances nuptiales était tué et les convives étaient accourus, lorsque tout à coup et sans avoir pris conseil de personne, la jeune fille réagissant contre le courant qui l'entraîne, déclare qu'elle retire sa parole et qu'elle veut se faire religieuse. Grand fut l'émoi, comme vous pensez bien, et cruelle fut la déception pour le jeune homme et pour les deux familles, pour celle surtout qui avait reçu le bétail, qui se voyait obligée de le rendre et qui en était pour ses frais de préparatifs de noces. La jeune fille resta ferme ; ayant dû se résigner à passer quelque temps à la maison paternelle où, par des assauts sans cesse renouvelés, l'on s'efforça de vaincre sa résolution, elle demeura inébranlable. Heureusement elle avait une très-bonne mère. Celle-ci fut raisonnable, mais le père de la future et les parents du prétendant firent grand tapage contre moi et contre les sœurs. A la longue cependant

l'orage est tombé et le calme s'est fait. L'enfant est en réalité une fervente chrétienne; je la crois effectivement appelée à l'état religieux; aujourd'hui elle est postulante et tout fait espérer qu'elle persévérera. Il faut que Notre-Seigneur Jésus-Christ aime ce peuple puisqu'il commence à se choisir des épouses dans son sein. Déjà depuis quelques années, plusieurs des plus intelligentes et des plus sages élèves des sœurs ont pris l'habit de la Sainte-Famille et ont prononcé leurs premiers vœux.

Jusqu'à présent nous avons toléré la coutume d'après laquelle un jeune homme qui demande une fille en mariage doit offrir aux parents de celle-ci un troupeau de dix, quinze, vingt bœufs, selon le mérite intrinsèque ou extrinsèque de la personne à la main de laquelle il prétend. Mais cet usage a bien des inconvénients et, pour n'en citer qu'un seul : dans beaucoup de circonstances la liberté d'une jeune fille de quinze à seize ans sera en grand danger d'être méconnue par des parents avides et pour qui son mariage n'est qu'une question de profits. Mgr le Vicaire apostolique n'a pas encore prononcé, mais la question est à l'étude.

Je laisse à une autre plume plus finement taillée que la mienne de vous raconter les belles fêtes que nous avons eues à l'occasion de la visite de Mgr Jolivet. Je veux cependant vous dire moi-même combien cette première visite de notre vénérable Évêque a fait de bien parmi nous.

Dieu en soit mille fois béni ! J'espère que cette mission sera un jour la gloire de notre Congrégation et la joie de notre bien-aimé Père Général, la vôtre par conséquent. Continuez-nous vos bontés et vos conseils. Présentez mes humbles respects et mon affection de fils, quoique indigne, à notre bien-aimé Père Général et à ses vénérés assistants.

Je suis, avec le plus grand respect et la plus sincère affection, de votre Révérence, le très-humble et très-obéissant fils.

Jh. Gérard, o. m. i.

Lettre du R. P. Monginoux au R. P. Martinet.

Motsi-wa-Ma-Jesu.

Mon Révérend Père,

Les espérances que vous m'aviez fait concevoir se réalisent tous les jours. La Cafrerie, tant redoutée par nos Frères du scolasticat, va devenir une de nos missions les plus florissantes. En France, on ne connaît les tribus qui peuplent le sud de l'Afrique que sous un faux jour : on ne se doute ni de leur nombre ni de leurs bonnes dispositions.

Vous avez été témoin des belles fêtes de Motsi-Ma-Jesu, vous avez été témoin de l'affluence des indigènes à la mission, du respect que les païens mêmes témoignent aux Missionnaires et de l'avidité avec laquelle ils reçoivent leur parole. A mesure que le nombre des néophytes s'accroît, ces solennités deviennent de plus en plus intéressantes et poétiques. Des plateaux élevés qui nous entourent et des abris naturels creusés dans le roc où une partie de la population fait sa demeure, des foules descendent vers nous à certains jours, joyeuses et empressées. Chrétiens et païens se confondent dans ce mouvement religieux, dont le saint Évangile est le centre d'attraction. Je n'oublierai jamais la première fête dont j'ai été témoin — la fête de Noël — cette population de Saint-Michel, arrivant en procession, au chant des cantiques ; les hommes, la tête haute, marchant lestement et d'un pas quelque peu solennel ; les femmes, portant

sur leurs têtes les provisions de la journée, c'est-à-dire qui de la cervoise, qui du lait caillé, qui de la galette de mabélé, sans parler du marmot qui se cramponne sur le dos maternel, tandis que leurs aînés gambadent dans les rangs de la pieuse caravane. C'était de loin un spectacle très-beau; de près je lui trouvais d'autres charmes encore. La petite chrétienté de Saint-Joseph de Korokoro, déjà si florissante, suivait de près. Puis tous ces chrétiens allaient se prosterner devant notre Seigneur et dire à leur Chef qu'ils étaient là, qu'ils avaient répondu à son appel. Enfin venait la sainte Messe, si harmonieusement chantée !

Ce concours édifiant s'est souvent renouvelé depuis sous mes yeux; c'est le programme des grandes fêtes, qui toutes se célèbrent à l'église-mère de Motsi-Ma-Jesu. N'y a-t-il pas là de quoi intéresser le jeune Missionnaire en faveur de ce pauvre peuple si peu connu, et dont le caractère cependant offre tant de ressources au zèle sacerdotal qui entreprend de le gagner à Dieu ? Il est impossible de voir ces pauvres enfants sans s'attacher à eux. Le regretté P. Hidien les aimait avec passion ; il a pleuré toutes ses larmes le jour où il dut s'arracher à eux pour commencer sur un autre théâtre les travaux du saint ministère. Je suis depuis peu de temps ici et déjà je sens qu'il m'arriverait de faire de même.

Si les commencements ont été pénibles et en apparence infructueux, aujourd'hui le bon Dieu semble nous faire bénéficier des sueurs de nos devanciers : les champs blanchissent, le temps de la moisson approche, il est venu.

Comme témoin je n'aurais à vous parler que de la visite de Mgr Jolivet à Motsi-Ma-Jesu ; mais, pour vous donner un récit complet de son passage à travers toute la partie évangélisée de son vaste vicariat, je joindrai à ce que j'ai vu ce que j'ai pu apprendre par la voix publique.

C'était le 4 mars : le vaisseau qui portait Monseigneur et sa caravane se présenta à Port-Natal. Après quelques hésitations, on lui permit de franchir la barre. Nos voyageurs avaient enfin touché au terme de leurs désirs ; ils étaient désormais à l'abri des tempêtes. Le R. P. Sabon, impatient de rendre ses hommages à Sa Grandeur, était accouru au premier signal. Je vous laisse à deviner la joie de ce cher Père ; il était à la veille de voir la réalisation de ses projets d'avenir ; il allait enfin avoir une école florissante.

Le peuple de d'Urban s'empressa de faire à Monseigneur et à sa suite une réception brillante ; la chapelle avait été décorée avec goût ; rien ne manqua à la fête. Les sœurs furent installées dans le local que le R. P. Sabon leur avait fait préparer. Sa Grandeur administra le sacrement de confirmation à un grand nombre d'adultes. Catholiques et protestants se rendirent à cette cérémonie et aux exercices du dimanche avec une religieuse curiosité : l'église et le jardin qui l'entoure étaient envahis par la foule, et pendant que Monseigneur prêchait, il était donné à Sa Grandeur de voir les fenêtres du modeste édifice garnies, par le dehors, de figures humaines. Par leurs chants religieux, les sœurs donnèrent un grand éclat à la journée.

Le 16, Monseigneur ayant terminé les travaux les plus pressants, s'acheminait vers Maritzburg. Le R. P. Barret et les deux principaux magistrats de la ville, M. Gollway et M. Bird, étaient venus à sa rencontre jusqu'à une distance de trois lieues. Sa Grandeur prit place dans leur voiture et fit, à côté d'eux, son entrée dans la ville épiscopale. Les catholiques, réunis à la porte de l'église, adressèrent à Monseigneur leurs souhaits de bienvenue. M. Bird avait été choisi pour être l'interprète de leurs sentiments.

Après les avoir remerciés de la pieuse démonstration qu'ils donnaient de leur foi et de leur attachement à l'envoyé de Dieu et du Saint-Siége, Mgr Jolivet donna à cette partie de son troupeau sa bénédiction épiscopale ; la foule s'écoula pour se réunir le lendemain, fête de saint Patrice. Ce fut donc en ce jour, si cher à la population irlandaise, que Monseigneur dit sa première messe à Maritzburg.

Dès le lendemain, 18 mars, le R. P. Walsh se dirigeait vers les Mines d'or pour y établir une nouvelle mission parmi les Européens, ses compatriotes pour la plupart. Depuis déjà plusieurs années les catholiques qui habitent ces parages demandaient un prêtre. Monseigneur a voulu faire cesser cet abandon en envoyant à ces brebis un pasteur. Le R. P. Walsh, accompagné seulement d'un Frère convers, le F. Mulligan, se trouve ainsi à une grande distance de tout confrère, jusqu'à ce que l'augmentation de notre personnel permette de lui envoyer du secours et d'entreprendre l'évangélisation des nombreuses tribus cafres qui entourent ce poste. Sera-ce bientôt? Les Missionnaires de la Cafrerie sont faciles à compter, tandis que les œuvres commencées sont incommensurables ; *rogate ergo dominum messis!* En attendant, le P. Walsh s'est mis à l'œuvre avec ardeur, sans pouvoir se donner le luxe d'une faute, n'ayant personne qui la lui puisse remettre.

Toutes les autorités de la ville ont rivalisé de courtoisie auprès de Monseigneur. Le gouverneur l'a invité à sa table. Eux-mêmes les deux évêques protestants lui ont fait leur visite. Colenzo, qui se pique de libéralisme et de tolérance, parle favorablement de nos nouvelles écoles. A Maritzburg comme à d'Urban, Monseigneur voyait des auditoires nombreux de protestants se former autour de sa chaire et écouter avec attention les paroles qui tombaient de sa bouche. Les cérémonies de la semaine sainte

furent suivies avec édification et la fête de Pâques en fut le digne couronnement.

Au commencement, les sœurs destinées à continuer l'ancienne école élémentaire et à fonder une école supérieure pour externes et pour pensionnaires, avaient pris possession du local que vous connaissez; mais Monseigneur les trouvant à l'étroit et voulant leur donner une nouvelle preuve de sa sollicitude toute paternelle, leur céda sa maison épiscopale, qui était aussi notre maison de communauté; puis il s'empressa de tracer le plan du pensionnat, dans lequel la maison que je viens d'indiquer est comprise; également le plan de deux autres écoles; déjà la construction du pensionnat est commencée. Nous pouvons donc le dire : les sœurs de la Sainte-Famille n'auront qu'à se féliciter d'avoir répondu avec tant d'empressement et au prix de tant de sacrifices à l'appel de Sa Grandeur. Leurs écoles, d'ailleurs, même dès le début, sont, pour la mission, un important succès.

La fête de la Pentecôte étant arrivée, Monseigneur administra le sacrement de confirmation à un bon nombre d'adultes. Le soir de ce même jour le Frère de Lacy commençait sa retraite de prêtrise; elle se terminait par l'ordination la veille de la Trinité. A Motsi-Ma-Jesu nous nous sommes unis au nouvel ordinand et nous avons prié avec d'autant plus d'ardeur que nous sentions le besoin de voir grossir nos rangs, pour de nouveaux combats.

Le jour de l'ordination fut un beau jour pour les catholiques de Maritzburg. La fête dépassa tout ce qui s'était vu jusqu'alors: « Elle a été toute céleste, » nous écrivait-on. Le lendemain, le nouveau prêtre montant au saint autel, nous rendait au centuple le bienfait de la prière que nous lui avions accordé fraternellement.

Désormais Monseigneur se trouvait libre. De tous côtés ses humbles coopérateurs et ses enfants réclamaient sa

présence. Le P. Bompart était impatient de le posséder à Bloemfontein ; le P. Le Bihan comptait mélancoliquement les jours d'attente ; et nous, à Motsi-Ma-Jesu, nous n'étions pas les moins pressés.

Monseigneur voulut bien répondre à l'appel de tous.

Le 28 mai, Sa Grandeur, sans redouter les fatigues d'un tel voyage, prenait place en diligence et s'acheminait à grandes journées vers Bloemfontein. Vous connaissez, mon Révérend Père, tout ce qu'un voyage de ce genre a de pénible ; comme on est affreusement secoué et couvert de poussière dans cette course furibonde d'une voiture légère attelée de six chevaux rapides, à travers des chemins défoncés et sablonneux.

A Bethléem, Sa Grandeur put s'apercevoir, à la couleur du pain, que la civilisation avait encore beaucoup de progrès à y faire.

A Winburg, M. Mac-Grath, catholique de la vieille roche, lui offrit l'hospitalité la plus aimable. Monseigneur passa la journée du 2 juin auprès de ce respectable Irlandais, et, le lendemain, M. Mac-Grath le conduisait lui-même jusqu'à Bloemfontein.

A cinq milles à peu près de la ville, les RR. PP. Bompart et Weber, accompagnés d'une nombreuse cavalcade, étaient venus au-devant de Sa Grandeur et, après l'avoir saluée, ils lui firent escorte. Monseigneur entra ainsi, comme en triomphe, dans la seconde ville de son vaste diocèse. A l'approche de la maison, dans l'intérieur de laquelle se trouve l'unique chapelle que nous ayons jusqu'à ce jour à Bloemfontein, s'élevait un arc de triomphe auprès duquel Monseigneur fut prié de stationner. Plusieurs adresses furent présentées à Sa Grandeur ; Elle y répondit avec un heureux à-propos et donna ensuite sa bénédiction à ce cher peuple, qui se retira plein de vénération et d'amour pour son Évêque.

Le 4 juin, fête du Sacré-Cœur, une messe solennelle fut chantée avec goût et piété, par la société musicale des catholiques de la ville. Les dimensions de la chapelle ne répondaient pas à l'affluence des fidèles, non plus qu'à la solennité du jour : c'était un argument; il aura été compris.

Le dimanche qui suivit, Monseigneur administra le sacrement de confirmation. Puis, sans perdre de temps, il se mit à l'étude d'une construction importante à élever sur les terrains que, sous la précédente administration, le gouvernement avait donné à la mission catholique. Il s'agit d'un vaste pensionnat de filles, pour la population blanche de l'Etat libre d'Orange dont Bloemfontein est la capitale ; pensionnat dont le personnel enseignant, fourni par la Sainte-Famille, est venu d'Europe avec Monseigneur et s'occupe, en attendant, à d'Urban et à Maritzburg.

Monseigneur ne trouvant pas d'architectes à sa convenance, traça lui-même un plan détaillé de l'édifice projeté et en mit aussitôt l'entreprise en adjudication. Les journaux lui prêtèrent l'appui de leur publicité, des listes de souscription furent immédiatement ouvertes, un comité fut institué pour recevoir le soumissionnement des entrepreneurs au concours. En un mot, tout fut organisé pour qu'à son retour des Mines-de-Diamants, Monseigneur pût passer le contrat de bâtisse et présider à l'ouverture des travaux.

Le 15 juin, les affaires étant ainsi réglées, Monseigneur s'acheminait vers Kimberley (1), dans le bel équipage et sous la conduite du R. P. Bompart. L'arrivée aux Mines-de-Diamants fut encore plus solennelle que partout ailleurs.

(1) Quartier des Mines-de-Diamants où se trouvent l'église catholique et l'habitation du Missionnaire.

A deux lieues du camp une voiture attendait Sa Grandeur. Le R. P. Le Bihan était là, à la tête de ses catholiques. Plus de cent cinquante cavaliers ouvraient la marche, faisant voler des tourbillons de poussière. La ville entière était debout et s'associait, au moins par une sympathique curiosité, à la démonstration des catholiques. Les femmes, les enfants et les vieillards s'étaient réunis à la porte de l'Église. Là encore, grande manifestation de joie, grande profusion de fleurs, énergiques assurances de fidélité et de dévouement. Monseigneur eut des paroles aimables pour tous ; il rappela le souvenir de l'audience du Saint-Père, dans laquelle il avait présenté à Sa Sainteté l'offrande en or et en diamants que les mineurs avaient généreusement composée et accompagnée d'une magnifique adresse.

Monseigneur entra aussitôt en relations avec les notabilités de la ville, qui se hâtèrent de répondre à ses avances. Là encore, il voulut rompre à ses enfants, avides de l'entendre, le pain de la parole sainte ; il administra le sacrement de confirmation ; puis il réunit tous les hommes de foi et de générosité, et ils furent nombreux, pour les entretenir des œuvres considérables qu'il se proposait d'entreprendre et du besoin qu'il avait de leur concours. D'autre part, les dames organisèrent un bazar au profit des œuvres de la mission. Pour la même fin, le P. Le Bihan, sur l'invitation de Monseigneur, mit en loterie un wagon qui lui était devenu inutile et qui lui avait coûté, en 1872, trois mille six cents francs ; il en a retiré douze mille cinq cents. Enfin un grand banquet fut donné, dans ce que nous pourrions appeler l'Hôtel-de-Ville, en l'honneur du nouvel Évêque, touché des bonnes dispositions de ses enfants et de la bienveillance qu'il rencontrait partout auprès des membres du gouvernement.

Le 30 juin, Monseigneur reprenait le chemin de Bloem-

fontein en compagnie du P. Bompart. Ils durent hâter la marche pour arriver le 2 juillet et n'être pas privés de dire la messe le jour de la Visitation de la Sainte-Vierge.

Comme on l'avait prévu, plusieurs entrepreneurs avaient soumissionné pour les travaux du pensionnat. Le contrat fut légalement passé avec celui qui faisait les conditions les plus avantageuses. L'édifice sera admirablement situé, sur une éminence qui domine la ville ; il aura 40 mètres de façade et un étage sur rez-de-chaussée. Il doit être terminé, livré et habitable le 1er juillet 1876.

Le 3 juillet de la présente année, un élégant petit wagon, traîné par trois paires de bœufs, s'arrêtait devant la demeure du P. Bompart, honorée pour lors de la présence de notre bien-aimé Seigneur et Père. Un vigoureux coup de clochette retentit presque aussitôt dans la modeste demeure, indiquant quelqu'un qui est pressé. Le P. Bompart accourt; quels ne sont pas son étonnement et sa joie de se trouver en face du R. P. Gérard ! Le R. P. Supérieur de Motsi-Ma-Jesu avait voulu faire à Monseigneur l'honneur de l'introduire dans son district. Peut-être aussi était-il bienheureux d'aller répandre quelques prières et quelques larmes sur la tombe de notre à jamais regretté P. Hidien.

Monseigneur termina au plus tôt les affaires de Bloemfontein ; il nomma un comité composé des catholiques les plus influents et le chargea de surveiller l'exécution du contrat qu'il venait de passer, puis il se disposa à aller visiter ses enfants du désert. La veille de son départ, il eut la consolation d'apprendre l'ouverture du pensionnat et des autres écoles des sœurs restées à Maritzburg, en même temps que les beaux débuts de ces précieuses institutions.

Le 6 juillet, Monseigneur, monté dans la plus légère voiture du P. Bompart, partait pour Basutoland, et le

P. Gérard galopait à ses côtés. Malgré la rapidité de leurs chevaux, nos voyageurs n'arrivèrent à Masseru que le 8 au matin. Ils saluèrent en passant le magistrat anglais qui y fait sa résidence, nous expédièrent de là un express et bientôt ils reprirent leur marche.

Nous nous étions préparés de notre mieux. Un arc de triomphe avait été élevé sur l'éminence qui borne l'horizon du côté de Saint-Michel. Un deuxième était dressé à la porte de l'église. Tous nos chevaux, au nombre de douze, étaient prêts à partir au premier signal.

L'envoyé ne nous arriva qu'à une heure ; il était un peu tard pour réunir nos chrétiens, si désireux cependant de faire cortége à leur Père et Evêque. Nous les prévinmes néanmoins et, selon l'invitation que j'en avais reçue, je pris les devants avec nos Frères convers et quelques hommes. Inutile de vous dire que dans cette circonstance nous n'épargnâmes pas nos montures. A trois heures, nous rencontrâmes Monseigneur au-delà de Saint-Michel. Je vous laisse à deviner mon bonheur ; et cependant c'est à peine si je pris le temps de le saluer. Les gens de Saint-Michel brûlaient de la poudre à plaisir. Du haut de leur colline ils accoururent bientôt, le vieux Mathias à leur tête. Le jour était avancé ; n'oubliez pas que nous étions ici dans la saison d'hiver; les chemins étaient affreux ; il fut donc décidé que Monseigneur passerait la nuit à Saint-Michel et que le lendemain nous viendrions solennellement à sa rencontre.

Je repris le chemin de Motsi-Ma-Jesu, affligé du retard qui était imposé aux expansions de joie dans l'une et l'autre communauté, mais heureux toutefois de pouvoir mieux réunir et préparer nos hommes. Des ordres furent donnés, et dès neuf heures du lendemain, nous partions pour Saint-Michel. Les chrétiens de Korokoro vinrent se joindre à ceux de Motsi-Ma-Jesu et de Saint-Michel, les

chefs des environs grossirent aussi nos rangs ; plusieurs fils de Mosesh s'étaient rendus à notre appel.

Ce fut au pied de la colline de Saint-Michel, dans cette esplanade qui s'étend sur les bords de la rivière, que nos chrétiens saluèrent leur Père et premier Pasteur par un chant plein d'animation et d'entrain. Monseigneur les remercia par des paroles d'affection paternelle ; puis la cavalcade se mit en marche ; elle était d'un effet pittoresque. A côté de Monseigneur s'avançaient, avec le R. P. supérieur et le P. Barthélemy, les chefs de villages qui s'étaient joints à nous. Pendant ce temps, les enfants d'école de Saint-Michel et un groupe de femmes venues de diverses missions, chantaient leurs plus joyeux cantiques.

De son côté le P. Deltour se donnait du mouvement et activait tout à Motsi-Ma-Jesu. Au moment où nous arrivions au premier arc de triomphe, il y arrivait lui-même avec les sœurs, les enfants des deux écoles et les femmes de la mission. Ce fut le tour des enfants de témoigner leur joie : ils chantèrent un beau morceau de musique à plusieurs voix ; l'un d'eux adressa à Monseigneur un compliment en anglais ; ensuite la procession continua, leurs cantiques recommencèrent et nous arrivâmes ainsi en bon ordre à la porte de l'église.

Là les jeunes filles de l'école offrirent à Monseigneur leurs souhaits de bienvenue et un nouveau chant fut exécuté. Les hommes, non contents de leur première démonstration, désignèrent un de leurs chefs pour présenter au nouveau Pasteur leurs vœux et leurs promesses de docile obéissance. Je puis dire que l'orateur s'acquitta de sa tâche avec talent et avec foi. La bénédiction du Saint-Sacrement termina la fête ; et Monseigneur voulut bien nous exprimer la satisfaction qu'il éprouvait en ce premier jour passé au milieu de ses enfants du Lessutu.

Le 11 juillet fut un jour de grande présentation. Les chrétiens avaient eu les prémices, comme de juste ; les païens devaient avoir leur tour, non pas exclusivement, mais conjointement avec les chrétiens.

Le doyen de nos bœufs fut désigné pour victime et tombait sous le plomb meurtrier. Vous savez de quels tressaillements d'allégresse est salué ce coup de fusil, qui retentit dans notre vallée à la première aurore d'un beau jour. Tous les villages des environs envoyèrent leur députation ; c'est vous dire que les païens étaient nombreux. *Ntsané*, que vous connaissez sans doute, le gardien de notre vallée, celui à qui Mosesh avait confié l'honneur de nous défendre, réunit autour de Monseigneur tous les chefs accourus à son appel. Il leur présenta le nouveau chef de Roma (1), venu pour leur faire du bien. Il termina sa harangue par les acclamations suivantes : « Amour au nouveau Chef que le Seigneur nous envoie ! » et tous de répondre : « Oui ! nous l'aimerons. » — « Aidons-le à faire le bien ! » — « Oui ! nous l'aiderons, nous ne nous opposerons jamais à lui. » — « Elevons nos cœurs à Dieu et remercions-le ! » — « Oui ! remercions-le. » Pour compléter la fête, les chrétiens, hommes et enfants, exécutèrent tour à tour leurs premiers chants de bienvenue et quelques autres qu'ils y ajoutèrent.

Tel fut le premier dimanche que Monseigneur passa au milieu de nous. On peut juger par l'attitude de nos païens des dispositions qui les animent. Sans doute ces démonstrations ne tiennent pas tout ce qu'elles promettent ; cependant elles donnent une idée du caractère pacifique de ce peuple et prouvent surabondamment qu'il est accessible à des pensées élevées et à des sentiments nobles.

(1) *Roma* est le nom sous lequel la mission est plus spécialement connue, et qui tend à prévaloir sur celui de Motsi-wa-Mə-Jesu (Village de la Mère de Jésus).

Oui ! je l'espère : ils passeront un jour du vestibule dans le sanctuaire de la foi, et ils nous donneront la consolation de les compter parmi nos néophytes.

Cette journée n'était pour ainsi dire que le commencement d'une série de fêtes.

Le 18 juillet eut lieu la première communion des enfants. Quinze d'entre eux s'approchaient pour la première fois du banquet eucharistique. L'admission n'avait jamais été aussi nombreuse ni la cérémonie aussi touchante. Nous étions tous heureux d'un si beau triomphe de l'amour de Notre-Seigneur.

Une première communion, surtout chez les noirs, remue profondément le cœur ; cependant, pour le Missionnaire, le jour du baptême c'est le jour de la victoire ; c'est le jour où il atteint le but de sa vocation en arrachant les âmes à l'enfer ; c'est le jour où il engendre des enfants à Dieu et à l'Eglise : ce jour-là, il n'est pas seulement touché, il est bouleversé ; il n'est pas seulement ému, il est transporté ; il n'est pas seulement heureux, il est ivre de bonheur. Or tout cela nous arrivait le 25 du même mois de juillet, car ce jour-là nous avons baptisé trente-neuf adultes et sept enfants de deux à cinq ans. Je dis nous, d'abord parce que j'ai fait les sept baptêmes d'enfants pour ma part ; ensuite, parce que nous avons tous concouru au baptême des adultes en nous partageant les exorcismes et ne réservant à Monseigneur que le rite essentiel du sacrement. Nous avons un nouveau local pour église provisoire, nous l'avions décoré de notre mieux et la foule était plus nombreuse que jamais.

A partir de ce jour nos préoccupations furent pour la fête des écoles : la distribution solennelle des prix. Elle fut fixée au 9 du mois d'août. Des circulaires sorties de notre presse allèrent en donner avis aux chefs du

pays. Ils n'auraient pas manqué d'accourir. L'un des trois premiers arriva le 8, et bien lui en prit, car, le 9, une tourmente de neige, qui ne discontinua pas, arrêta ceux qui avaient attendu la matinée du dernier jour pour se mettre en marche et qui, plus tard, nous exprimèrent amèrement leurs regrets. Pour être moins brillante, la fête ne manqua pas d'intérêt. Chaque école eût son tour. Les garçons jouèrent *Joseph vendu par ses frères*, et les filles jouèrent *Esther*.

Pendant les jours qui s'écoulent d'une fête à l'autre, Monseigneur ne cesse de s'occuper de l'amélioration matérielle et morale de notre mission de Roma. Vous savez, mon révérend Père, que nous n'avons ni maison de communauté ni église convenable, et vous apprendrez sans étonnement que nos écoles elles-mêmes deviennent insuffisantes (1).

La fête de l'Assomption fut signalée par l'ouverture du Jubilé. Monseigneur a été témoin, pendant les quinze jours que durèrent les saints exercices, de la piété de nos néophytes. Chaque jour ils venaient des villages environnants assister à la messe, s'annonçant de loin par des chants sacrés. Une retraite de trois jours clôtura ce temps de bénédictions spirituelles et fut pour un grand nombre de nos chrétiens une excellente préparation au sacrement de confirmation.

En effet, le dimanche 29 août, clôture du jubilé et clôture de la retraite ; cent vingt néophytes reçurent la grâce qui nous rend parfaits chrétiens et nous donne la force de confesser la foi de Jésus-Christ même au péril de notre vie.

A mesure que nous avancions, nous sentions tous que

(1) Mgr Jolivet a décidé qu'un grand hangar, récemment construit, servirait provisoirement d'église, et qu'une maison de communauté serait incessamment bâtie pour les Pères.

les jours de consolation touchaient à leur fin et que nous allions pour longtemps être privés de la présence de notre Père. Sa sollicitude l'appelait ailleurs.

Le 5 septembre, les chrétiens s'acheminèrent vers Korokoro ; Monseigneur et les membres des deux communautés s'y rendirent aussi. Nous allions encore nous réjouir un instant. Quinze catéchumènes, désabusés des superstitions païennes et éclairés de la lumière de la foi, allaient être baptisés. On comptait parmi eux la femme du chef de Saint-Joseph de Korokoro, ainsi que le chef d'un village voisin. Nous voulions tous être témoins de leur bonheur. De son côté, le chef du village, pour donner à Monseigneur un témoignage de respect et de reconnaissance, l'avait invité à se transporter au milieu de sa population. Le concours des natifs fut immense ; jamais Korokoro n'avait vu une pareille assemblée.

La cérémonie du baptême se fit en plein air ; la chapelle est à peine suffisante à contenir les catholiques dont le nombre augmente rapidement. La fête fut splendide. Seulement, hélas ! comme toutes les fêtes d'ici-bas, elle devait se terminer par la séparation et conséquemment par la tristesse. Notre bien-aimé Père et Seigneur ne devait pas rentrer à Roma. De Korokoro il s'achemina vers Bloemfontein. Le R. P. Deltour eut le bonheur de l'y accompagner. Quant à nous, nous reprîmes la direction de Roma, bien tristes, je vous l'assure, et recommençant à mesurer le temps qui devait nous séparer de sa présence et nous la ramener un jour.

Avant de partir, Monseigneur voulant nous partager le travail, a donné au R. P. Deltour la mission de Korokoro, à moi celle de Saint-Michel ; le R. P. supérieur reste chargé de Roma ou Motsi-Ma-Jesu. Que le bon Dieu soit béni ! le champ est vaste et le terrain n'est pas stérile.

Nous avons beaucoup de travail, et s'il est pour nous quelque sujet de tristesse, c'est de nous voir un si petit nombre d'ouvriers. Les païens sont innombrables. Dieu veuille leur donner la docilité aux enseignements de la foi, aux préceptes de l'Evangile !

Je termine ce compte rendu, mon révérend Père, en vous exprimant la joie que j'éprouve de mon entrée dans le saint ministère. Dans ce nouveau champ de labeur je trouverai de quoi satisfaire mon désir d'action. La croix a visité ce sol ; elle y aura laissé des bénédictions, des germes de foi et de vertus chrétiennes. Tout près de là se trouve l'un des centres d'erreur et de mensonge, si nombreux dans le pays ; les païens se scandalisent de ces contradictions entre protestants et catholiques. Cependant, fort de la mission qui me vient de Dieu même, je tiendrai tête à ces difficultés, espérant par sa grâce gagner la confiance de ces pauvres ignorants et leur faire embrasser la vraie foi.

Les catholiques de Saint-Michel se sont mis en devoir de me construire une maison, et ils y travaillent avec ardeur. La semaine dernière, hommes, femmes et enfants ont charrié les pierres du nouvel édifice. D'après les principes qui nous ont été donnés par Sa Grandeur, je leur ai déclaré que je ne remuerai pas une seule pierre et que l'un des plus essentiels devoirs des catholiques était d'honorer leurs prêtres et de se dévouer pour eux. Ils ont entendu cette vérité sans en disconvenir.

Priez bien pour moi, mon révérend Père, afin que je contribue à avancer l'œuvre de Dieu. La santé est excellente et, si j'en juge d'après les débuts, l'action ne fera que la fortifier de plus en plus.

Nous attendons avec impatience quelques bonnes nouvelles. Le T. R. P. supérieur général pourra-t-il nous envoyer de nouveaux ouvriers? Nous prions et nous

espérons. Je ne sais pas si je me trompe, mais il me semble que cette tribu des Basutos sera un jour toute catholique. C'est une de mes plus chères espérances. Dieu veuille qu'elle se réalise bientôt !

Je vous prie d'agréer... etc.,

O. Monginoux, o. m. i.

VARIÉTÉS

VINGT-CINQUIÈME ANNIVERSAIRE DE L'ÉPISCOPAT DE SA GRACE Mgr TACHÉ, ARCHEVÊQUE DE SAINT-BONIFACE.

Le 24 juin 1875 était un jour de fête sans précédent à Saint-Boniface. On solennisait ce jour-là le vingt-cinquième anniversaire de l'élévation à l'épiscopat de Mgr Taché, qui célébrait ses noces d'argent au sein d'une population enthousiaste de reconnaissance. La congrégation, que Mgr Taché a tant aimée et dont il est une des gloires, s'est associée de loin comme de près aux démonstrations filiales des diocésains de Saint-Boniface et des nombreux délégués envoyés du Canada à ce jubilé d'un grand Evêque, appelé si légitimement un grand apôtre et un *grand citoyen*.

Nous emprunterons le récit de ces fêtes, dont tous les Oblats seront heureux de connaître les détails, à une brochure intitulée : *Vingt-cinquième anniversaire de l'épiscopat de Sa Grâce Monseigneur Taché*, dans laquelle l'auteur a groupé tous les incidents de cette journée mémorable, et au numéro du 26 juin 1875 du journal *le Métis*, imprimé à Saint-Boniface.

Mgr Bourget, évêque de Montréal, ne pouvant venir en personne à Saint-Boniface, avait pris l'avance en envoyant à Mgr Taché la lettre suivante, que nous citons en entier telle qu'elle est reproduite dans la brochure :

Montréal, le 15 mai 1875.

« MONSEIGNEUR,

« Le joyeux anniversaire, qui nous rappelle à tous le jour à jamais béni où vous fûtes promu à la dignité épiscopale, il y a vingt-cinq ans, et celui de votre départ pour les missions du Nord-Ouest, il y a trente ans, concourant l'un et l'autre avec celui de la naissance du plus grand des enfants des hommes, que les Canadiens révèrent comme leur patron, va bientôt nous arriver. Comme nous sommes bien éloignés du théâtre où vont se faire les magnifiques démonstrations que requiert un jour si solennel, Votre Grâce me permettra sans doute de la prévenir, afin d'être rendu à temps, pour y concourir en esprit et dans la préparation de mon âme, ne pouvant y assister de corps.

« J'y serai toutefois représenté par M. Hicks, chanoine de la cathédrale, et par M. Poulin, vétéran du sanctuaire, qui partent aujourd'hui même, chargés des dons, vœux et souhaits que la province de Québec en général et que le diocèse de Montréal en particulier désirent offrir à Votre Grâce dans ce jour solennel que le Seigneur a fait tout exprès pour qu'il fût pour nous un jour de grande joie.

« Ces deux messieurs se hâtent ainsi de partir, pour veiller, le long de la route, à ce que l'orgue, qui doit être offert à Votre Grâce comme bouquet de fête, n'ait point à souffrir dans le trajet et puisse ainsi lui faire honneur, aussi bien qu'à tous ceux qui se sont généralement mis à contribution pour le lui offrir, dans une occasion si solennelle.

« Que de choses, cher seigneur, j'aurais à vous dire ici, dans l'intimité et la confiance ! Mais, en voyant la part que doit prendre ce diocèse dans cette fête de famille, une chose me frappe et je m'y arrête. Car je ne voudrais pas usur-

per un temps précieux, qui, dans ce joyeux concours, doit appartenir à beaucoup d'autres, et qui sans doute y ont des droits plus légitimes que moi. Cette chose qui me frappe, ce point qui fixe uniquement mon regard, cette pensée enfin qui remplit tout mon esprit, c'est le souvenir de l'union intime qui a toujours régné entre Saint-Boniface et Montréal.

« Les fondateurs de ces deux siéges épiscopaux furent tendrement unis. Car, ayant dans l'accomplissement de l'importante mission que leur avait assignée le saint-siége, auquel ils furent constamment et cordialement attachés, les mêmes obstacles à surmonter, les mêmes épreuves à subir, les mêmes mesures à adopter, pour vaincre les difficultés sans nombre qui s'opposèrent à leurs desseins, ils eurent besoin de se concerter souvent de vive voix et par écrit, afin de retremper leur courage et de s'animer mutuellement pour défendre leurs droits et maintenir leur autorité.

« Or, comme vous le savez très-bien, cher seigneur, c'est au milieu des plus grandes tribulations que se forment les liens de cette sincère et véritable amitié qui deviennent indissolubles, comme aussi c'est dans les plus grandes adversités que les vrais amis se reconnaissent, s'embrassent et s'unissent plus étroitement.

« Maintenant, successeurs immédiats de ces deux Evêques, si distingués sous tous rapports, qui furent constamment liés d'une amitié si forte et si tendre, nous avons dû être nécessairement les héritiers du riche trésor de leur union vraiment fraternelle, comme nous l'avons été de leurs pouvoirs et de leur autorité. Rien donc de surprenant s'il règne maintenant et s'il a toujours régné entre l'Archevêque de Saint-Boniface et l'Evêque de Montréal une union si intime, si forte et si constante.

« Elle s'est formée et s'est soutenue, cette douce

union, par les mêmes moyens que la divine providence avait ménagés à nos prédécesseurs d'heureuse mémoire, savoir : par les peines, les contradictions, les épreuves de tout genre. Car il a plu au Seigneur de nous mettre tous deux à la même école des tribulations, et, en nous faisant marcher dans des voies laborieuses, de nous fournir l'occasion de boire jusqu'à la lie le calice des amertumes.

Mais l'esprit des fondateurs de l'épiscopat à Saint-Boniface et à Montréal, qui nous a si tendrement unis, s'est également propagé, par sa vertu féconde et sa douce influence, dans le clergé séculier et régulier, dans les communautés religieuses et les simples fidèles qui sont confiés à nos soins.

« C'est ce qui étonne, quand on fait attention à la noble attitude prise par eux dans les temps mauvais qu'il a fallu traverser. Car les sympathies mutuelles ont été vives et durables, les moyens de défense et de protection énergiques et uniformes ; les secours réciproques qu'il a fallu se porter les uns aux autres ont été calculés en toute confiance et cordialité.

« A en juger par cette unité de vues, d'intentions et d'inspirations qui s'est visiblement manifestée, l'on aime à se figurer, par une douce illusion, qu'il n'y a qu'un même pasteur et qu'un même troupeau, réunis dans un même bercail et sous la même houlette, tant est douce et puissante l'action qui se fait sentir en tout et partout.

« Enfin arrive le joyeux anniversaire qui doit faire oublier les soucis du passé et faire croire à un avenir plus serein et plus tranquille. Chacun, dans ce beau jour, va se recueillir, pour rappeler ses souvenirs et respirer en paix. Car les peines semées sur le chemin de la vie deviennent douces quand la résignation les a sanctifiées. Ainsi, quelque tristes qu'aient pu être les événements qui se sont déroulés pendant les vingt-cinq, trente et cinquante années

qui viennent de s'écouler, l'on va comme respirer dans une nouvelle atmosphère, parce que la sérénité et la joie vont prendre la place des sombres brouillards qui se sont accumulés jusqu'ici et nous ont causé tant de dégoûts et d'ennuis.

« En mémoire de ce joyeux anniversaire et des précieux avantages qui en doivent résulter, un monument tout à fait significatif va s'élever comme par enchantement à Saint-Boniface. Ce monument est un orgue qui, par ses sons harmonieux, adoucira infailliblement les peines inséparables de cette vie d'épreuve et de tribulation. Il répétera, jusqu'à la postérité la plus reculée, par ses accords parfaits, par ses délicieuses mélodies et par ses accents onctueux, combien il est bon et agréable d'habiter avec des frères qui ne font qu'un cœur et qu'une âme. Il sera en outre un témoignage toujours subsistant de l'estime, de l'amour et de l'affection dont jouit, dans notre province, l'Archevêque de Saint-Boniface, depuis surtout qu'il s'est montré si magnanime en protégeant et défendant les intérêts du peuple de Manitoba dans ces temps mauvais qu'il lui faut traverser. Il sera enfin une preuve irrécusable de la bonne volonté qui nous anime tous envers les catholiques du Nord-Ouest tout entier, dans lequel se trouvent dispersés des religieuses, des prêtres et des laïques qui méritent toutes nos sympathies.

« Veuillez bien, Monseigneur, accepter cette protestation cordiale et sincère comme notre bouquet de fête. M. Hicks et M. Poulin, qui ont bien voulu se charger de nous représenter à cette grande et belle manifestation, vous diront de vive voix combien sont ardents les vœux que nous formons tous pour la conservation et la prolongation de vos jours précieux, et pour le le bonheur et la prospérité de votre province tout entière.

« C'est dans ce sentiment intime que je demeure, pour

toute la vie, de Votre Grandeur le très-humble et affectionné serviteur et frère † IGNACE,

Evêque de Montréal. »

Cette lettre et ces félicitations sont un hommage que nous recueillons, parmi tant d'autres, comme une pierre précieuse pour l'écrin offert par la reconnaissance à Sa Grâce Mgr TACHÉ.

Arrivons à la fête et parlons de sa *vigile* heureuse. La brochure s'exprime ainsi :

La grande fête que tous attendaient avec impatience s'ouvrit, le mercredi 23 juin, à midi, chez les RR. PP. Oblats, à Sainte-Marie de Winipeg.

Tous les Pères et Frères de la Congrégation, à part quelques Missionnaires trop éloignés, et plusieurs membres du clergé séculier se trouvaient présents. Mgr l'Archevêque, qui avait été invité à dîner à Sainte-Marie, y fut reçu par ses Frères en religion et complimenté au nom de tous par le R. P. LACOMBE, qui accompagna son adresse d'un beau cadeau.

Le R. P. LACOMBE s'exprima ainsi :

« MONSEIGNEUR,

« Permettez aujourd'hui à cette portion de la famille des Oblats de venir offrir à Votre Grâce ses saluts respectueux et ses souhaits d'affection fraternelle. C'est à un Frère vénéré et bien-aimé que nous nous présentons; il est Archevêque, prince de l'Eglise, mais il est Oblat. A une époque mémorable de votre vie, Monseigneur, pour éloigner s'il eût été possible le pesant fardeau de l'épiscopat, vous disiez à notre vénéré Fondateur et Père : *Je veux rester Oblat. — Personne n'est plus évêque que moi*, vous répondit-il, *et bien sûr, personne n'est plus Oblat.* Je veux rester Oblat! Vous l'avez dit, Monseigneur, et vingt-

cinq années d'épiscopat n'ont fait que vous attacher plus étroitement à la famille dont nous sommes heureux d'être avec vous les enfants dévoués.

« Nous voudrions, Monseigneur, en cet anniversaire, avoir quelque chose de plus précieux que cette pendule avec son globe de rotation diurne à offrir à Votre Grâce; mais, tout de même, cette petite offrande avec son originalité a sa raison d'être, car elle vous dira que le globe avec ses mouvements ne pourra jamais changer les mouvements de nos cœurs, qui seront toujours dirigés vers un Frère vénéré, respecté et affectionné. »

Le R. P. Simonet, de Pembina, voulut aussi offrir à Sa Grâce ses félicitations en lui présentant une pièce de vers ainsi qu'un oranger de son jardin.

Monseigneur remercia avec effusion de cœur tous les Pères et les Frères, leur exprima combien il estimait toujours sa qualité de religieux Oblat de Marie Immaculée et quelle affection il portait à tous ses Frères en religion.

De retour à l'Archevêché, Monseigneur reçut les officiers de la société de Saint-Vincent de Paul, qui le complimentèrent et au nom des catholiques de Sainte-Marie de Winipeg lui offrirent une bourse garnie de pièces d'or. Sa Grâce avait été invitée à se rendre aussi à l'orphelinat et au pensionnat. Ces deux établissements avaient été décorés de la façon la plus gracieuse, des inscriptions en lettres d'or célébraient les titres de Monseigneur à la vénération et à la reconnaissance des enfants, qui avaient voulu lui exprimer ces sentiments d'une manière plus sensible en lui offrant son portrait et un bouquet composé de fleurs et de pièces d'or.

Dans la soirée les visiteurs affluèrent à l'archevêché. L'honorable M. Royal, accompagné de plusieurs habitants de Saint-Boniface, adressa à Monseigneur quelques mots

bien sentis et lui présenta les noms des citoyens qui offraient une superbe voiture d'hiver.

Sa Grâce reçut ensuite les officiers canadiens français de la garnison, qui offrirent avec l'hommage de leur respect et de leur attachement un magnifique encrier en forme de barque.

Venons maintenant au récit du *Métis*, auquel nous ne changerons pas une ligne:

Les annales de la famille catholique et française de la Rivière-Rouge viennent de s'enrichir d'une page glorieuse.

La journée du 24 juin 1875 restera célèbre : elle éternisera dans les cœurs ses touchants et pieux souvenirs.

Nos compatriotes n'étaient pas seulement conviés à se grouper autour du drapeau national, à célébrer les joies de la patrie, à évoquer la douce mémoire d'ancêtres intrépides, ou à cimenter une union plus étroite encore !

Non, il se mêlait à tous ces sentiments, pour les épurer davantage et les fortifier, une belle et noble pensée.

Empruntée à la religion, cette pensée nous sollicitait à la reconnaissance : elle nous demandait un témoignage solennel, une expression publique de notre admiration et de notre attachement pour un saint Missionnaire, un éminent prélat et un grand citoyen.

Trente années d'un travail héroïque, d'un renoncement complet, d'une abnégation sublime, de labeurs incessants et de services signalés, rendus à la foi et à la nationalité, et vingt-cinq années d'un épiscopat remarquable — voilà ce que les enfants d'un père dévoué avaient aussi à chanter.

Amenés par ce double sentiment d'amour et de patriotisme, les catholiques et les Français de Manitoba ont traduit leur allégresse d'une manière éclatante.

Ils ont prouvé à leur pasteur bien-aimé, celui dont l'existence tout entière n'a été qu'une longue immolation, leur attachement sincère et leur vénération.

Mais nous n'avons pas été seuls à offrir au vénérable Ar-

chevêque de cette province le tribut de nos hommages et de notre dévouement.

Les nombreux amis et admirateurs de l'illustre prélat, dans le bas Canada, ont voulu s'associer à la démonstration, offrir à Sa Grâce une marque non équivoque de leurs profondes sympathies et déléguer des représentants pour la solennité.

Et nous avons vu de plus les catholiques anglais se rallier à nous, pour prendre leur part des joies de la journée.

Rien de plus éloquent que ce spectacle de l'union des esprits et des cœurs dans une même pensée.

Avant d'entrer dans les détails de la fête, esquissons à longs traits les principales phases de la vie de notre digne Archevêque.

Mgr Taché est né à la Rivière-du-Loup, d'en bas, le 23 juillet 1823, du mariage de Charles Taché et de Henriette Boucher de la Broquerie. Il fit ses études au collége de Saint-Hyacinthe, d'où il sortit en 1841, et reçut la tonsure en 1842.

Deux ans plus tard, le jeune ecclésiastique entrait dans la communauté des RR. PP. Oblats, et le 24 juin 1845 il quittait le Canada, pour venir se vouer ici à l'œuvre des missions. Le 12 octobre de la même année, il fut promu au sacerdoce, par Mgr Provencher. En 1846, le pieux lévite se rendait à l'île à la Crosse, où il demeura jusqu'en 1851, alors qu'il apprit son élection à l'épiscopat.

Mgr Taché n'était alors âgé que de vingt-huit ans, on le choisissait pour remplir le poste de coadjuteur auprès de Mgr Provencher.

Le nouvel élu fut sacré évêque à Viviers, en France, par Mgr de Mazenod, fondateur de l'ordre des Oblats, le 23 novembre 1851. De retour au pays en 1852, Mgr Taché alla exercer de nouveau son zèle apostolique à l'île à la Crosse, et en 1854 il prenait possession du siége de Saint-Boniface, laissé vacant par Mgr Provencher.

Nous savons tous ce que Mgr Taché a fait pour le peuple confié à sa sollicitude depuis vingt et un ans, les sacrifices qu'il s'est imposés, les œuvres fécondes qu'il a accomplies.

Tout ici témoigne de son intelligence et de son activité pour

le bien, de son énergie pour l'avancement moral et matériel de ses enfants, de l'intérêt qu'il porte aux nombreuses institutions qui lui doivent l'existence.

Mgr Taché a donné en plus d'une occasion des preuves évidentes de son ardent amour pour notre population.

Le souvenir en est encore trop récent pour qu'il soit nécessaire de les rappeler ici,

Parlons maintenant de la démonstration, la plus belle du genre qui ait encore eu lieu dans le Nord-Ouest.

Il faisait un temps délicieux, le soleil avait percé le voile de nuages qui l'enveloppait depuis quelques jours, et nous versait à torrents sa chaude lumière.

Nos amis avaient rivalisé d'entrain pour décorer le temple saint, le palais épiscopal et la résidence du président, et ériger de jolis arcs de triomphe.

L'un de ces arcs, tout tapissé de verdure et orné de drapeaux et de banderoles, s'élevait en face de la cathédrale.

L'autre se dressait en face de l'archevêché.

Sur le portail de la cathédrale, était suspendue une superbe couronne de verdure encadrant le chiffre significatif 25.

Et sur tout le parcours de la procession, l'on avait orné la voie de feuillage.

Nous féliciterons de suite les commissaires ordonnateurs, qui n'ont rien épargné pour s'acquitter avec honneur de leur tâche difficile. Ce sont MM. Georges Roy, N.-D. Gagnier, C. Muloin, Ignace Lamarche et Joseph Lapointe.

Parmi ceux qui ont aidé ces messieurs, nous mentionnerons MM. A. Bérard, H. Granger, F.-A.-M. Foucher, J. Dubuc, A.-A. La Rivière, A. Gauthier, P. Coderre, F. Trudel, D. Bibaud, J.-B. Belleau, F.-X. Gauthier, G. Desautels, J.-E. Têtu, Elie Tassé, L.-J.-A. Levêque, et MM. J.-B. Lapointe et Morin de Sainte-Anne.

Les membres de la Saint-Jean-Baptiste, portant leurs insignes et précédés du drapeau national, se mirent en marche un peu avant la messe, pour aller au-devant du président, l'honorable M. Dubuc, à sa résidence.

De là, la procession, dont le défilé était très-long, se rendit

à l'archevêché pour accompagner Sa Grâce et le clergé jusqu'à la cathédrale.

Mgr l'Archevêque, revêtu de la cappa, précédé des membres de la Société de Saint-Jean-Baptiste et suivi d'un grand nombre de Prêtres, se rendit à la cathédrale, à la porte de laquelle l'attendait M. le Curé.

L'intérieur de l'église était décoré de plusieurs tentures sur lesquelles se lisaient diverses inscriptions : *Constituit eum Dominus super familiam suam. — In tempore iracundiæ facta est reconciliatio. — Evangelizare pauperibus misit eum. — Pinguescent speciosa deserti. Laudate Dominum in chordis et organo.*

Au-dessus de l'autel, près de la voûte, on remarquait sur une draperie rouge un magnifique 25 en argent.

La cathédrale était remplie et ne pouvait contenir toute la foule. Après que tout le monde eut pris place et que Sa Grâce eut été revêtue de la chape, M. le Curé de la cathédrale s'approcha du trône et lut au nom de tout le clergé l'adresse suivante :

« Monseigneur,

« En ce beau jour de fête, il semble que c'est surtout à nous, les Prêtres de votre diocèse et vos collaborateurs, à acclamer cet élogieux anniversaire que l'Eglise de Saint-Boniface est si heureuse de fêter aujourd'hui. Depuis bien des années déjà, à vos côtés et sous vos ordres, nous avons combattu les bons combats.

« Bien des fois nous avons entendu l'ordre du jour : les pauvres sont évangélisés, proclamé par vos paroles ou par vos lettres paternelles. Pendant ces vingt-cinq ans de votre providentiel épiscopat, plus que personne nous avons pu voir et admirer vos combats et vos labeurs. Vous n'avez jamais craint de paraître au premier rang de la mêlée, soit pour ce qui regarde la vie de missionnaire, soit pour ce qui a rapport aux devoirs d'un grand Evêque.

«Missions de la Saskatchiwan et de Mac-Kenzie, puissiez-vous apparaître en cette circonstance solennelle! Vous nous diriez ce que ces vingt-cinq années d'épiscopat vous ont valu.

« Les paroisses et les missions de l'archidiocèse de Saint-Boniface vous saluent, Monseigneur, en ce jour par leurs Pasteurs et leurs Missionnaires, partout on vous dit que vous avez combattu et que vous combattez encore les bons combats. Oui, Monseigneur, vous avez le droit de dire : *bonum certamen certavi.*

« En voyant tout ce qui s'est fait pour l'avancement de la religion dans ce pays de la Rivière-Rouge et du Nord-Ouest, et cela, depuis le commencement de votre épiscopat, nous serions tentés de croire, Monseigneur, que nous nous trompons et qu'au lieu de célébrer des noces d'argent, nous devrions fêter des noces d'or. Mais tout nous dit que ce n'est que vingt-cinq ans. Alors nous dirons qu'en peu de temps *explevit tempora multa.*

« Oui, Monseigneur, en qualité de trop honoré interprète de votre clergé, et de concert avec lui, je vous souhaite encore vingt-cinq ans, priant le Ciel de vous conserver à notre affection.

« Puissions-nous, un jour, célébrer vos noces d'or et vous exprimer de nouveau nos sentiments d'admiration et de reconnaissance pour votre générosité religieuse, votre dévouement sacerdotal et votre courage épiscopal!

« Afin de rappeler le bienfait de votre épiscopat, qui pendant ces vingt-cinq années a brillé comme une éclatante lumière sur cette terre lointaine, nous avons voulu suspendre, à la voûte de ce sanctuaire, le lustre qui vient d'y être fixé, et qui sera là comme un perpétuel souvenir de notre reconnaissance envers le Ciel de vous avoir placé sur le chandelier de l'Eglise de Saint-Boniface.»

Sa Grâce répondit à peu près en ces termes :

« Vénérables collaborateurs,

« De toutes les choses qui peuvent m'être agréables en ce

jour solennel, l'adresse de mon clergé occupe dans mon cœur le premier rang. Il m'est doux sans doute de me voir environné du respect et de l'affection de ceux qui sont confiés à ma sollicitude ; mais il m'est encore plus doux de recevoir l'expression de ces sentiments de la part de ceux qui partagent cette sollicitude, et suppléent à tout ce qui manque pour m'acquitter des devoirs de ma charge pastorale.

« C'est à votre zèle et à la bonne entente qui règne parmi nous, qu'est dû ce que nous avons pu faire ensemble pour la sanctification des âmes et l'extension du règne de Jésus-Christ dans cette portion de la vigne du Seigneur. Nous nous respectons, nous nous aimons mutuellement ; aussi je n'ai pas de peine à croire à la touchante expression de vos sentiments à mon égard, lorsque je nourris ces mêmes sentiments envers vous.

« J'accepte avec reconnaissance vos vœux et vos souhaits, à l'exception pourtant de celui de vingt-cinq années de plus d'épiscopat. Je n'aspire pas à vivre toute cette période, et je comprends, vénérables collaborateurs, qu'il vaut mieux qu'il en soit autrement, afin d'obtenir plus sûrement ce que nous désirons tous ensemble, pour l'Eglise de Saint-Boniface.

« Je vous remercie, vénérables collaborateurs, du beau cadeau que vous me présentez. Ce lustre si élégant et si riche que vous avez suspendu à la voûte de l'Eglise métropolitaine, est un bel emblème de ce que vous faites dans cette église et dans les autres églises et chapelles de l'archidiocèse. Un clergé comme celui que j'ai l'avantage de posséder est vraiment le lustre du sanctuaire, qu'il orne et qu'il éclaire par sa vertu et sa science.»

Alors M. le chanoine Hicks et M. l'abbé Poulin, qui étaient aux côtés de Mgr l'Archevêque, descendirent du trône, et M. le chanoine fit à Sa Grâce, au nom de S. Gr. Mgr Bourget, Évêque de Montréal, lecture de l'adresse suivante :

« Monseigneur,

« Il y a aujourd'hui trente ans que, victime volontaire de l'amour filial et du zèle apostolique, vous quittiez les rives du

Saint-Laurent, où fut votre berceau. Les joies de la patrie dans la célébration de la fête nationale étaient pour Votre Grâce, ce jour-là, remplacées par les déchirements d'un cœur qui s'immole et qui sent que le trait qui le blesse, perce en même temps le cœur de celle qu'il aime et pour laquelle il se dévoue. Le Ciel acceptait votre sacrifice, se réservant de le récompenser; mais il vous en laissait alors toutes les angoisses et les amertumes. Rappeler ce premier anniversaire, c'est rappeler la plus belle page de votre vie. Ce souvenir que nous évoquons en ce jour tout particulièrement, vous survivra dans tous les cœurs des mères et dans celui des enfants qui leur sont dévoués; ce sera un impérissable témoignage du plus bel amour filial. Mais Dieu, Monseigneur, qui connaît tous les jours et les instants de ceux qui travaillent pour lui, avait aussi marqué ce jour qui vit éclore un grand sacrifice. Il comptait sur vos forces et sur votre dévouement. A peine cinq années s'étaient-elles écoulées dans les pénibles travaux des missions, qu'il réclamait de Votre Grâce un nouveau sacrifice. Il choisit ce même jour — 24 juin — pour faire plus large la part de vos souffrances et de vos labeurs. C'est en ce jour qu'il inscrivit votre nom pour vous associer aux princes de l'Eglise. Le premier sacrifice répondait du second, et ces deux époques mémorables de votre vie, réunies sous une même date, font assez voir que la Providence a voulu unir aussi, pour sa plus grande gloire et la vôtre, cette double oblation de votre vie. Ces deux souvenirs qui commandent l'admiration et la reconnaissance ont donné à ces deux anniversaires, célébrés en ce jour, un cachet tout particulier qui a porté vos amis de l'ancienne patrie et vos enfants de celle-ci à remercier publiquement le Ciel de la part qu'il vous fit, et Votre Grâce de ce qu'elle n'a jamais refusé d'accepter.

« Parmi tous les vœux qui appelaient la manifestation dont nous sommes aujourd'hui les heureux témoins, ceux d'un vénérable pontife qui fut votre père, et plus tard votre ami, ne pouvaient manquer d'éclater d'une manière tout à fait remarquable. Aussi a-t-il souvent pressé et activé le mouvement qui préparait l'éclatant témoignage d'amour et de sympathie

dont vous êtes aujourd'hui l'objet. Comme il eût été heureux de venir en personne vous exprimer en ce jour ce que son grand cœur ressent pour Votre Grâce, pour laquelle il a toute l'admiration, la vénération et l'affection que l'on doit à ce qui est grand, noble et dévoué ! Mais, se voyant dans l'impossibilité de le faire, il nous a députés vers vous pour le représenter dans cette circonstance. L'amitié dont nous honorait Votre Grâce a été le titre qui nous a désignés à son choix. Votre Grâce a déjà voulu nous dire publiquement le prix qu'elle attachait à cette délicate attention du vénérable Evêque de Montréal, laissez-nous aujourd'hui vous dire combien nous vous sommes reconnaissants de cette nouvelle marque de sympathie. En vous adressant donc aujourd'hui, Monseigneur, les vœux les plus sincères de la part de notre Evêque, permettez-nous aussi d'y joindre les nôtres, qui appellent sur Votre Grâce les secours et les bénédictions du ciel.

« E.-H. Hicks, Prêtre-chanoine.
« P. Poulin, Prêtre. »

M. l'abbé Poulin fit ensuite à Sa Grâce l'offrande de l'orgue.

« Monseigneur,

« Les deux anniversaires que nous célébrons en ce jour, dans l'allégresse de notre fête nationale, ont une voix et une expression que le cœur saisit et comprend parfaitement. Mais, Monseigneur, vos frères, vos amis et vos admirateurs du Canada ont voulu qu'en ce jour ces sentiments fussent traduits par la voix puissante de l'orgue qui rend si bien le mouvement de l'âme et le langage du cœur. Ils ont voulu, de plus, qu'il fût comme un monument qui, en rappelant la célébration de deux époques mémorables de votre vie, redirait toujours l'affection, le dévouement que Votre Grâce a su inspirer à vos frères du Canada. Veuillez bien, Monseigneur, accepter et bénir cet orgue que je vous présente en leur nom, afin qu'il puisse nous aider à chanter en ce jour et dans la suite les louanges du Dieu qui, par les sacrifices, vous fit grand devant lui et devant les hommes, et le remercier de

vous avoir donné la force du grand saint Jean-Baptiste pour dire aux grands qu'il n'est pas permis d'aller contre l'honneur, la justice et la vérité.

« P. Poulin, Prêtre. »

Mgr l'Archevêque se leva de nouveau et répondit comme suit aux deux délégués du saint Evêque de Montréal :

« Monsieur le chanoine et monsieur l'abbé,

« Il me serait bien difficile d'exprimer convenablement combien je suis touché de la délicate attention du vénérable prélat au nom de qui vous voulez bien me parler.

« Vous me dites, messieurs, que Mgr de Montréal est devenu mon ami après avoir été mon père. Son amitié m'honore, sans doute ; mais mon respect et ma vénération pour sa personne sacrée disent bien haut que je n'ai pas cessé d'être son fils, et il m'a fait trop de bien pour que la reconnaissance ne grave pas en caractères ineffaçables dans mon cœur ce sentiment de piété et d'affection filiales.

« Ce dernier acte dont vous êtes vous-mêmes l'expression vivante ajoute encore à ma vive gratitude. Ce saint vieillard a daigné se faire représenter ici, et c'est vous, messieurs, qu'il a choisis, vous mes amis intimes et dévoués. Je ne m'étonne pas de vous voir apprécier à leur juste valeur les dispositions de mon cœur en parlant des époques de ma vie dont ce jour est l'anniversaire. L'amitié étroite qui nous a unis depuis notre adolescence, m'a permis de verser dans vos cœurs le trop-plein du mien, et vous savez ce qui se passa dans mon cœur, le 24 juin 1845, lorsqu'au milieu des apprêts et de la joie de la fête nationale je tournais le dos à la terre natale pour venir vers ma patrie d'adoption. Vous savez ce qu'il en a coûté à mon cœur de renoncer aux joies de la famille, aux charmes de l'amitié et à tout ce que j'aimais pour venir vers une terre lointaine et étrangère, bien chère aujourd'hui à ce même cœur, mais alors terre inconnue.

« Merci à vous, messieurs, et à celui qui vous a délégués, du bonheur que me procure votre présence à Saint-Boniface,

le 24 juin 1875. Votre amitié unit ces deux époques, vous avez salué le départ de l'ami Missionnaire dont vous ne vous sépariez qu'à regret, et après trente années vous êtes encore auprès de lui pour lui dire et lui entendre répéter que l'amitié approuvée de Dieu ne s'affaiblit ni par le temps ni par la distance.

« Monsieur l'abbé,

« Vous me présentez au nom de mes compatriotes et amis de la province de Québec ce magnifique orgue qui vient d'être placé dans ma cathédrale. J'aurais bien des raisons de m'étonner de la valeur de ce cadeau, si ceux qui l'ont fait ne m'avaient pas comme accoutumé à recevoir d'eux plus qu'on ne peut naturellement attendre.

« Dans maintes circonstances, quand des épreuves cruelles s'appesantissaient sur la population de ce pays, un appel fait à nos Frères de Québec a toujours trouvé un écho sympathique. Après avoir entendu notre voix demandant ce qui nous était nécessaire, voilà que l'amitié prend aujourd'hui l'initiative et vient même au-devant de ce qui peut nous être agréable.

« Je n'aurais jamais eu la pensée de demander une chose dont on peut se passer, quelque agréable qu'elle puisse être ; cette pensée, monsieur l'abbé, non-seulement vous l'avez conçue, mais vous l'avez pleinement réalisée, grâce à votre zèle et à celui de notre ami commun, M. Malo.

« Ce sera un vrai bonheur pour nous tous d'entendre désormais les graves et solennelles harmonies de l'orgue au milieu de nos fêtes religieuses ; mais je puis dire que ce sera une jouissance bien particulière pour M. le Curé de Saint-Boniface, qui a toujours montré tant de zèle et d'ardeur à rehausser par le chant et la musique nos solennités religieuses, et qui soupirait depuis si longtemps après le moment où la cathédrale serait dotée de ce noble instrument. Le dévouement de nos amis du Canada nous procure aujourd'hui ce bonheur et remplit nos désirs.

« Je vous confie, monsieur l'abbé, l'expression de ma pro-

fonde gratitude envers tous ceux qui ont concouru à nous procurer cet orgue magnifique, qui va ajouter tant d'éclat au culte divin, et être en même temps le signe de l'harmonie de nos cœurs et comme le prélude des harmonies du ciel. Je vous remercie en mon nom, je vous remercie au nom de tous les prêtres et des fidèles de cet archidiocèse. Je vous remercie au nom de la province de Manitoba, puisque ce don généreux lui donne un nouveau trait de ressemblance avec les provinces sœurs et lui procure une gloire réelle.

« Plus que cela, c'est au nom de la religion que je vous remercie, monsieur l'abbé, et que je remercie tous ceux qui ont contribué à ce don magnifique, car votre acte généreux affirme une fois de plus que cette religion sainte marche toujours à la tête de tout ce qui est beau et grand. Bien loin d'être, comme le disent nos ennemis, un obstacle au véritable progrès, c'est elle au contraire qui l'inspire. Les beaux-arts, si supérieurs à l'industrie, qui n'en est que la servante, sont eux-mêmes les serviteurs de la religion ; elle les conduit et les fait revivre partout où elle pénètre. Oui, je vais bénir cet orgue avec bonheur, afin que ses suaves harmonies élèvent plus fortement nos cœurs vers Dieu pour le disposer à répandre de plus abondantes bénédictions non-seulement sur le peuple de Manitoba, mais aussi sur notre pays natal, dont le peuple nous devient encore plus cher aujourd'hui par ce nouvel et éclatant témoignage d'amitié à notre égard. »

Sa Grâce procéda alors à la bénédiction de l'orgue, lequel incontinent éclata comme un tonnerre en répondant *amen* à la bénédiction.

La messe qui commença ensuite fut chantée par le R. P. Lacombe de Sainte-Marie de Winnipeg, assisté du R. M. Giroux, comme diacre, et du R. P. Mac-Carthy, du lac Manitoba, comme sous-diacre.

Mgr l'Archevêque, qui assistait paré au trône, avait à ses côtés le chanoine Hicks et M. l'abbé Poulin ; le R. P. Maisonneuve, de l'archevêché, faisait les fonctions de Prêtre assistant.

On remarquait dans le chœur, outre la plupart des Prêtres du

diocèse, le T.-R. P. Antoine, Provincial des Oblats de Montréal ; le R. M. Trudel, ancien curé de Saint-Isidore, P. Q., et le R. P. Lebret, de Saint-Paul.

Le R. M. Hughes, du collége de Saint-Boniface, touchait l'orgue, et le R. M. Dugast dirigeait le chœur des chantres.

L'honorable M. Dubuc conduisit Mme G. Roy à l'offrande du pain bénit, et MM. Elie Brisebois et Elie Tassé accompagnèrent pour la quête, l'un Mlle Eugénie Payment et l'autre Mlle Marie Montchamp.

Après l'Evangile, le T.-R. P. Antoine monta en chaire et tint pendant près d'une heure tout l'auditoire sous le charme de sa parole. Nous nous faisons un devoir de publier ici ce magnifique discours, tel que nous avons pu le saisir :

Omnis Israël et Juda diligebat David, ipse enim egrediebatur et ingrediebatur ante eos.

Tout Israël et Juda aimaient David, car c'était lui qui engageait le combat et qui marchait à la tête de l'armée. Reg., I, xviii, 16.

Monseigneur,
Mes Frères,

Nous avons dans les paroles que vous venez d'entendre le secret de l'amour ardent d'Israël et de Juda pour David ; c'est son courage, *ipse enim*, etc., il était toujours à la tête de son peuple.

Le courage, voilà ce que l'on ne cesse d'exalter, mais le courage chrétien, le courage basé sur l'amour de Dieu et des œuvres de Dieu, nous ne pouvons en être surpris. Ne savez-vous pas que c'est la vertu du disciple de Jésus-Christ, et le divin maître ne le réclame-t-il pas pour prix de la récompense éternelle ? *Qui vicerit dabo ei sedere mecum in throno.*

Je viens, mes frères, répondre à l'invitation qu'a bien voulu me faire S. Gr. Mgr l'Archevêque, de vous adresser la parole dans cette circonstance solennelle ; je sens que je serai au-dessous de la tâche, mais, je puis le dire avec hardiesse, personne n'apporte ici une part plus grande que moi de vénéra-

tion, d'estime et d'amour pour le Missionnaire, l'Archevêque et le grand citoyen que tous aiment à cause de son courage et de ses vertus apostoliques. *Omnis Israël et Juda diligebat David, ipse enim egrediebatur et ingrediebatur ante eos.*

Il y a vingt-cinq ans, mes frères, tout jeune religieux, n'ayant que quelques mois de profession, j'étais auprès de l'illustre fondateur et premier supérieur général de la Congrégation à laquelle S. Gr. Mgr l'Archevêque appartenait depuis quelques années déjà ; une lettre venue de la Rivière-Rouge était remise à notre vénéré Père, il la lut; une émotion trahissait un secret important que son cœur de père ne put dissimuler même au plus humble de ses fils. « Le P. Taché, dit-il, est choisi à l'âge de vingt-sept ans pour être mis, comme évêque, à la tête des immenses missions de la Rivière-Rouge ; il est bien jeune, mais nous devons voir dans ce choix la volonté de Dieu. Quelle belle carrière il pourra fournir au service de l'Eglise et de la Congrégation! »

Je n'ai jamais perdu le souvenir de cette circonstance de ma vie. Et aujourd'hui, mes frères, que vingt-cinq années d'épiscopat ont plus qu'assuré la belle carrière devinée par l'illustre Mgr de Mazenod pour son fils bien-aimé en Jésus-Christ, je me dis : Vingt-cinq années d'épiscopat, c'est un quart de siècle employé à servir le Seigneur, à propager sa gloire, à acquérir un trésor immense de mérites, et en ce jour, Monseigneur, la Rivière-Rouge et le Canada et vos frères en religion vous saluent dans la gloire et la richesse de votre abondante moisson.

Mais cette belle moisson, mes frères, j'ai besoin de vous le dire, il faut que vous me le permettiez, Monseigneur, c'est la récompense du courage, et je dirai aussi succinctement que possible tout ce qu'il faut de courage à un Missionnaire, à un Evêque en pays de mission et au citoyen se dévouant aux intérêts de son pays.

I. Il y a aujourd'hui trente ans, c'était le 24 juin 1845, un Prêtre Oblat, accompagné d'un jeune novice n'ayant pas encore vingt-deux ans, s'agenouillait au pied de l'autel d'une humble chapelle; ils étaient en habit de voyage, un

bréviaire sous le bras ; leurs frères en religion les environnant priaient pour eux. Le Supérieur de la communauté, qui devait plus tard fonder et illustrer le siége d'Ottawa, donnait le signal du départ en disant : *Ite, fratres, ad oves quæ perierunt domus Israël...*

Après avoir baisé la terre et reçu les adieux de leurs frères, les nouveaux Missionnaires quittaient la maison religieuse et commençaient un voyage qui devait durer soixante jours. Deux mois après, Mgr Provencher, fondateur des missions des Oblats dans le Nord-Ouest, accueillait ses nouveaux collaborateurs. Le 12 octobre, Monseigneur, vous deveniez Prêtre et Missionnaire. Nous ne sommes qu'au point de départ, et déjà que de courage à déployer !

1. Courage pour correspondre à la grâce de sa vocation. Devenir apôtre, c'est toujours le propre des élus du Seigneur ; mais quand, pour le devenir, il faut renoncer aux avantages qu'offre une famille qui compte parmi ses ancêtres des hommes de distinction, plus tard un ministre du Conseil législatif du bas Canada, un chevalier de l'ordre de Saint-Georges et premier ministre du Canada, alors c'est l'héroïsme de l'abnégation de la part d'un jeune homme très-avantageusement doué lui-même, de quitter le monde pour devenir membre d'une congrégation qui a pour devise et pour fin d'évangéliser les pauvres — *pauperes evangelizantur.*

2. Courage pour briser des liens légitimes et des plus chers. Voulant excuser les larmes d'Augustin, sur le tombeau de sa mère, un orateur disait : Si vous saviez quelle fut Monique, sa mère, et quel fils était son Augustin ! Et vous aussi, mes frères, nous vous disons : Si, comme nous, vous aviez connu quelle femme était la mère que quittait le jeune Missionnaire, connaissant par expérience la sensibilité du cœur du fils, vous comprendriez et vous comprenez l'héroïsme du sacrifice à l'heure de la séparation.

3. Courage pour quitter son pays. Beau fleuve Saint-Laurent, redis-nous l'émotion du jeune Missionnaire, alors qu'agenouillé sur tes rives, il croyait boire pour la dernière fois de ton eau, y mêlait ses larmes, et te confiait ses pensées,

ses sentiments les plus affectueux; redisons plutôt ses propres paroles. Nous savons gré au jeune Missionnaire de nous les avoir conservées : « Il me semblait que quelques gouttes de cette eau limpide, après avoir traversé la chaîne des grands lacs, iraient battre la plage près de laquelle une mère bien-aimée priait pour son fils, afin qu'il fût un bon Oblat, un saint Missionnaire. »

L'heure du travail a sonné. On fit appel au dévouement du jeune Missionnaire ; bien vite le voilà parti, et je le trouve à l'île à la Crosse, à une distance de plus de 300 lieues de Saint-Boniface. A-t-il fallu du courage, mes frères? Partir, pour le Missionnaire, c'est oublier son cœur. son bien-être, c'est oublier ses aises, pour n'écouter que la voix de la religion. *Ite ad oves*, etc.

Partir jeune et sans expérience, n'est-ce pas aller accepter les incertitudes et les craintes qu'inspire la solitude à des centaines de lieues? n'est-ce pas aller lutter contre des dangers réels, au milieu des sauvages parmi lesquels il consent à ensevelir son existence, soit à l'île à la Crosse, soit à Athabaska, soit à d'autres postes plus éloignés, plus pénibles, plus dangereux encore?

Si je faisais appel à vos souvenirs, anciens habitants de la colonie, vous les reporteriez à trente ans en arrière et, mieux que personne, vous nous diriez le courage, l'abnégation du jeune Missionnaire, que vous avez admiré vous-mêmes; vous nous diriez peut-être que, par un sentiment de pitié, plus d'une fois vous avez essayé d'intimider son zèle, en étalant à ses regards les dangers auxquels il va s'exposer.

Pourquoi tenter de prêcher l'Evangile à des peuplades qui n'avaient alors que la menace à la bouche, et toujours les armes aux mains?

Oui, mes frères, à n'écouter que la prudence humaine, le Missionnaire se serait rendu à des raisons plausibles ; mais il veut tenter l'essai que lui dicte sa soif ardente des âmes ; il lui faut du courage, il ira le puiser à la source, dans le cœur de celui qui a dit : *Sitio*, j'ai soif, j'ai soif des âmes... et qui a dit à ceux qui viendraient continuer son œuvre : *Confidite*,

ego vici mundum. Fort de ces paroles, le Missionnaire ajoute : *Si Deus pro nobis, quis contra nos?* et le voilà à l'œuvre.

A l'époque dont nous parlons, être Missionnaire, c'était créer des missions, tout faire de ses mains, tout arroser de ses sueurs, tout arracher à la rigueur du climat pour se procurer la plus pauvre habitation, la plus mauvaise nourriture. Mais le succès dépasse toutes les espérances : le Missionnaire a paru au milieu de ces tribus redoutables et redoutées ; sa voix s'est fait entendre, elle est comprise, aimée et goûtée ; de ce moment, il n'y a plus ni soulèvements, ni conspirations, ni menaces.

Il est un fait d'expérience, c'est que l'on s'attache aux lieux et aux personnes dont la culture et la société ont coûté plus de sacrifices, plus de souffrances. Quelle ne doit pas être l'affection du Missionnaire pour l'œuvre arrosée de ses sueurs, fécondée de ses larmes ! Mais aussi quelle souffrance pour son cœur si, après tant de labeurs, et sur le point de récolter la moisson, il se voit condamné à tout perdre. Ce fut la situation de plus d'un Missionnaire.

Je ne mentionnerai qu'un fait. A la suite de la révolution de 1848 en France, les recettes de la Propagation de la Foi avaient été considérablement diminuées. On avait déjà signifié aux apôtres du Nord-Ouest la possibilité d'avoir à quitter leurs missions. Ecoutons la réponse de deux Missionnaires, tous deux premiers pasteurs des missions que leur esprit de sacrifice devait conserver.

« La nouvelle que contient votre lettre nous consterne, mais ne nous décourage pas. Nous ne pouvons supporter la pensée d'abandonner nos chers néophytes ; il vous sera toujours possible de nous procurer des pains d'autel et un peu de vin pour le saint sacrifice ; à part cette chose, nous ne vous demandons que la permission de continuer nos missions. Les poissons du lac suffiront à notre nourriture, et la dépouille des bêtes de la forêt à notre vêtement ; de grâce, ne nous rappelez pas. »

Cette courageuse détermination valut au R. P. Taché et au R. P. Faraud la permission de continuer leurs missions.

La Providence a préparé les voies ; l'éducation du Missionnaire est faite, son courage a triomphé de tout, il a visité les postes les plus éloignés, il connaît les souffrances et les difficultés du voyage ; il peut maintenant diriger les autres, se mettre à leur tête. Et nous arrivons à la seconde phase de la vie du Missionnaire devenant Evêque.

II. Le premier pasteur de ce diocèse, Mgr Provencher, d'illustre mémoire, sentait ses forces décliner ; il demanda un coadjuteur avec future succession ; des bulles furent expédiées, nommant le R. P. Taché évêque d'Arath, avec future succession ; c'est, mes frères, l'événement dont la brillante solennité de ce jour rappelle le mémorable souvenir. Mgr Provencher commanda les bulles en main, et le supérieur régulier obligea à l'obéissance. Le nouvel élu traverse les mers, et le 23 novembre 1851 le fondateur de la Congrégation des Oblats, Mgr de Mazenod, assisté d'un Oblat, alors Evêque de Viviers, et aujourd'hui Cardinal-Archevêque de Paris, donnait la consécration épiscopale à l'apôtre des missions du Nord-Ouest.

L'Evêque d'Arath se transporta auprès du Vicaire de Jésus-Christ et, riche de sa bénédiction, s'arrachant à l'affection de ses frères en religion, il retraversa bientôt la mer, ne s'arrêtant qu'en passant dans son pays natal, se dirigeant en toute hâte vers ses chères missions dont le souvenir seul l'occupait.

L'Evêque diocésain reçut avec bonheur son coadjuteur, mais les doux et religieux épanchements que l'on devine ne furent que de quelque durée. Le nouvel Evêque voulut reprendre aussitôt ses courses apostoliques.

Un Evêque, mes frères, ce nom réveille en nous des idées de grandeur ; nous nous figurons un Prince de l'Eglise, environné du prestige et du respect dus à sa dignité, ayant, sinon le confortable, au moins l'abondance des choses nécessaires à la vie... Qu'on ne s'y trompe pas : ici, entre l'évêque missionnaire et le simple prêtre, il n'y a qu'une différence, c'est qu'aux mêmes travaux, aux mêmes souffrances, vient s'ajouter une plus grande responsabilité.

Que n'avons-nous le temps d'esquisser son existence ! Son

mode de voyage est des plus simples ; souvent nous le voyons lui-même préparant le plus modeste des équipages ; suivez-le à travers ces chemins difficiles, voyez-le se plonger dans la boue jusqu'à la ceinture : c'est pour aider à en sortir chevaux et voitures, et cela, non pas une fois, mais souvent, très-souvent dans le cours du voyage.

D'autres fois, il voyage pendant les froids excessifs d'un hiver rigoureux. A la fin de la journée, son lieu de repos est vite trouvé ; une petite touffe de bois sera le lieu de campement; la neige est écartée, le feu s'allume, et dans un instant le repas est préparé, mais quel repas !..... Pour le prendre avec son extrême frugalité, une bûche de bois sera le siége du Prélat. Quelques instants après, une couverture, étendue sur la terre glacée, sera le lit où il demandera à un sommeil réparateur les forces dont il a besoin pour continuer sa pénible course du lendemain.

Mes frères, ces détails peuvent ne faire que peu d'impression sur nous ; mais, avec les idées que nous avons de la civilisation, du confortable, imaginons-nous un jeune homme élevé délicatement, voyageant dans l'immensité de la forêt, accablé de fatigue, dévoré par la faim, les membres engourdis par le froid, disons-nous que c'est un Evêque qui, au sortir de ces forêts, sera environné de gloire et d'honneur. Nous aussi, nous l'admirerons ; nous ne nous étonnerons plus que tout Israël et Juda l'aiment. *Omnis Israël et Juda diligebat David.* Et nous dirons dans notre enthousiasme : *Quam speciosi pedes evangelizantium pacem, evangelizantium bona.* A ces privations, à ces fatigues viendront quelquefois s'ajouter les souffrances du cœur ; c'est quand, après avoir parcouru des centaines de lieues, supporté toutes sortes de privations, l'ennemi viendra détruire le fruit de ces labeurs; c'est quand l'infâme commerce des boissons démoralisera son peuple et l'éloignera de l'homme de la prière, ou bien quand la moisson devenue abondante manquera d'ouvriers, que la récolte menacera de se perdre... ou bien enfin quand Dieu, le permettant, toujours pour le plus grand bien, un fléau de quelques heures anéantira complétement le fruit de plusieurs

années de sacrifices. Mes frères, le souvenir du 14 décembre 1860 ne s'effacera jamais de votre mémoire : Le cri : « Au feu ! » s'est fait entendre. Toute la population est bien vite sur le théâtre de l'incendie. Tous sont à l'œuvre, mais efforts inutiles ; la cathédrale, qui faisait l'étonnement des étrangers et l'orgueil des catholiques de Saint-Boniface, ne fut plus bientôt qu'un monceau de ruines : le palais épiscopal, une riche bibliothèque, un mobilier convenable... les flammes avaient tout consumé. Ce jour-là, Monseigneur, éloigné de 300 lieues de votre cathédrale, seul avec un compagnon de voyage, vous vous plaigniez de la rareté du bois, qui ne vous permettait pas d'allumer un bon feu, vous aviez froid, vous aviez faim, vous étiez fatigué, vous regrettiez votre palais ; vous trouviez désagréable le sifflement du vent qui agitait la cime des arbres de la forêt. Ah ! vous nous permettrez de le dire, vous l'avez dit avant nous, vous auriez dû plutôt bénir la divine Providence, de vous épargner les déchirements de cœur que vous aurait causés la vue des désastres qui venaient fondre sur vous. Mes frères, je le sens, je renouvelle vos douleurs, je rouvre la plaie encore saignante du cœur de votre Archevêque ; mais il a besoin de votre amour, et il me semble que je le ravive en ce moment ; je continue donc. Il arrive d'un long et pénible voyage, cinquante-cinq jours de marche en hiver, quarante-quatre nuits passées à la belle étoile... Il arrive... de sa belle église il ne reste plus que des pans de murs calcinés... de sa maison il ne reste rien... du mobilier pas une chaise... de la garde-robe de l'Evêque, de ses prêtres, de ses domestiques, pas une épingle... de la bibliothèque, pas un volume... des archives, pas une feuille de papier...

Ah ! suivez-le, mes frères, l'Evêque si cruellement éprouvé !... le voilà à genoux au milieu des ruines, il les arrose de ses larmes ; mais qu'il est grand ! qu'il est magnanime dans sa douleur !... Nouveau Job, il s'écrie : *Dominus dedit, Dominus abstulit*... il ajoute : *Bonum mihi quia humiliasti me.* Merci, mon Dieu ; et, craignant que le péché ne fût la cause de son malheur, il crie vers le Seigneur : *Parce, Domine, parce populo tuo...*

Grande fut l'épreuve, mais grand aussi fut le courage qui l'accepta, et la résignation qui le supporta... Je passe une série d'événements qui ont signalé la période que nous parcourons ; il en est un qui les résume tous et qui en donne la plus juste appréciation ; c'est la haute estime du souverain Pontife pour l'Evêque ; il en a donné au monde entier une preuve éclatante, en le créant Archevêque de la province ecclésiastique de Saint-Boniface.

III. Vous attendez maintenant de moi, mes frères, que je vous dise un mot de l'Archevêque, aimant son pays d'adoption et s'efforçant de lui être fidèle. Les événements sont encore trop près de nous, mais quand le calme sera devenu parfait dans les esprits, les intelligences comprendront mieux que, dans cette période, peut-être, la plus agitée de sa vie, l'Evêque a pris surtout pour règle de conduite les graves enseignements qui lui étaient donnés au jour de sa consécration épiscopale. Alors, on lui disait : *Veritatem diligat neque eam deserat aut laudibus aut timore superatus.* On ajoutait encore : *Non ponat tenebras lucem neque lucem tenebras.*

L'Evêque donc, comme saint Ambroise, comme saint Athanase, prend pour devise, dans les rapports avec l'Etat, qu'il ne lui est pas permis de conniver aux fautes des meilleurs gouvernants ; et que toute faiblesse dans la cause de la vérité est à la fois un crime contre Dieu et contre la patrie elle-même.

Il sait par expérience, que tout ce qui affaiblit la religion, par un contre-coup funeste, ne tarde pas à affaiblir la société et l'ordre qui y règne. Il se souvient de cette parole d'un des plus illustres Evêques de nos jours, celui qu'on appelle le Nouveau saint Hilaire des Gaules, que, « loin de nous savoir gré de nos condescendances en matière de religion et de tout ce qui touche aux principes de la morale, les hommes éclairés devraient nous faire les plus amers reproches de toute complaisance qui précipite la ruine des Etats et la chute des trônes ».

Eh bien ! mes frères, l'histoire de votre pays aura plus tard une page qui dira une fois de plus au monde ce que c'est

qu'un Evêque aimant Dieu, l'Eglise et son pays; l'histoire dira la sagesse du Prélat, qui, sans méconnaître le prix d'une sécurité acquise aux particuliers, s'effraye, s'alarme de l'impuissance d'une demi-mesure pour le salut de la nation; mais ce que déjà vous savez tous, c'est son courage, dans le cours de ce martyre de cinq longues années, infligé à son cœur de Père et de Pasteur; puissiez-vous comprendre aussi bien la prière qu'il emprunte au Roi Prophète pour vous l'adresser : *Fili mi, Absalon, quis mihi tribuat ut ego pro te moriar?* Mes frères, celui dont vous célébrez aujourd'hui la vingt-cinquième année d'épiscopat, a donc été le parfait Missionnaire, l'Evêque modèle, le citoyen dévoué, puisque le caractère distinctif de sa vie a été la force d'âme. *Ipse enim egrediebatur et ingrediebatur ante eos.* Je la trouve belle, mes frères, la coïncidence de ce mémorable anniversaire avec la fête qui se célèbre aujourd'hui dans tout le Canada, avec les démonstrations éclatantes que vous connaissez.

La fête de saint Jean-Baptiste réveille dans tous les cœurs le religieux patriotisme, qui fait le bon Canadien, le vrai citoyen. Vous, messieurs, qui avez fondé et qui composez la belle société de Saint-Jean-Baptiste de Saint-Boniface, vous avez voulu, par là, vous mettre à l'unisson avec vos frères du Canada; je vous en félicite, mais nous vous en avons dit assez, ce me semble, pour vous faire comprendre que vous trouvez au milieu de vous le type vivant du vrai patriotisme. Aimez votre pays, messieurs, comme l'aime votre Archevêque, écoutez les enseignements du premier pasteur, et vous joindrez à cet amour celui de la religion. Religion et Patrie, ce sera le cri de votre cœur; oui, respect et amour à l'une et à l'autre, et Manitoba sera vraiment le Canada, avec ses fervents chrétiens et ses bons citoyens.

Que me reste-t-il à ajouter? *Omnis autem Israël et Juda diligebat David.*

Vos illustres suffragants, Monseigneur, vos frères en religion vous aiment et vous révèrent; et s'ils marchent à pas de géant dans la voie des sacrifices, c'est que vous les y avez devancés.

Votre peuple, vos chers diocésains et toutes les tribus sauvages bénissent aujourd'hui votre nom en recueillant le fruit de vos labeurs.

Le Canada, votre pays, fier de vos luttes et de vos triomphes, s'unit de cœur à la fête de ce jour, et les sons harmonieux de ce splendide instrument, don généreux des admirateurs de votre courage, ne sont encore qu'une faible image de l'union des cœurs et de l'harmonie des sentiments pour apprécier une carrière si pleine d'héroïsme dans l'œuvre de Dieu et de l'Eglise.

Mais il est un cœur qui s'unit à nous en ce jour de fête par le sentiment de la foi vive qui l'anime, par l'ardente et sainte affection qu'il vous porte, Monseigneur, vous le savez déjà, et des paroles bien senties nous le disaient, il n'y a qu'un instant, c'est le cœur de l'illustre et saint Evêque de Montréal; il est ici, le vénéré Pontife, représenté par un des Prêtres de sa confiance, par l'homme de son choix; et ce choix, pouvait-il hésiter à le faire dans la personne de celui qui fut toujours votre ami?

Le clergé de Montréal, si attaché à Votre Grâce, est heureux d'avoir auprès d'Elle deux de ses membres, ces deux autres dignes Prêtres, dont la joie la plus pure, vous le savez, Monseigneur, est de trouver l'occasion de vous témoigner un dévouement sans bornes.

Enfin, puisque je représente le chef de la famille dont vous êtes, Monseigneur, le fils très-dévoué, laissez-moi vous dire qu'il se réjouit de votre bonheur, qu'il applaudit à ce triomphe, récompense de vos vertus; et vos frères disséminés sur toute la surface de la terre se souviendront toujours avec un saint et légitime orgueil qu'ils ont pour frère en religion l'illustre et courageux Archevêque de Saint-Boniface.

Mes Frères, je n'ai plus qu'un mot à ajouter, c'est celui qui termine le second livre des Rois : *Et ædificavit ibi David altare Domino, et obtulit holocausta et pacifica et propitiatus est Dominus terræ et cohibita est plaga ab Israël.* L'autel, vous l'avez reconstruit, Monseigneur; cette magnifique église, sortie comme par enchantement des ruines et

des décombres de l'incendie, est encore le fruit de votre zèle et de vos labeurs.

Laissons maintenant continuer l'adorable sacrifice, et pendant que l'hostie sainte sera offerte, nous serons tous avec vous, Monseigneur, pour offrir, au Dieu tout bon, vingt-cinq années de travaux, de fatigues, de larmes et d'épreuves ; puisse ce double sacrifice être en ce jour la victime de l'holocauste et de la paix !

Oui, mon Dieu, bonheur au Prélat, paix à son peuple et *ad multos annos*, ajoutées aux vingt-cinq années qui nous font célébrer des noces d'argent. Eh ! Seigneur, ne lisez-vous pas dans tous les cœurs ce souhait et cette prière ? Mon Dieu ! encore vingt-cinq ans, et des noces d'or mettront le comble au bonheur. Ce bonheur, je vous le souhaite, mes frères, avec celui d'une éternité heureuse, mais aussi avec la bénédiction de Monseigneur.

Après la messe, M^gr^ l'Archevêque fut reconduit de nouveau au palais en procession.

Tout le monde ayant pris place autour de la galerie de l'Archevêché, l'honorable M. J. Dubuc, président de la Saint-Jean-Baptiste, fit à Sa Grâce lecture de l'adresse suivante :

« Monseigneur,

« La solennelle et touchante démonstration de ce jour parle bien hautement au cœur de la population française et catholique de cette province. Elle nous dit que cette belle fête de vos noces d'argent est un jour de réjouissance, et nous nous réjouissons.

« Elle nous dit que le Ciel nous a beaucoup aimés en nous accordant le bonheur de jouir pendant vingt-cinq ans du dévouement et de la sollicitude paternelle d'un si zélé et vénéré pasteur, et nous remercions le Ciel d'un aussi inappréciable bienfait.

« Elle nous dit encore que l'Eglise, par ses chants d'allégresse, sait honorer, même pendant leur vie, les apôtres et les serviteurs que Dieu lui a envoyés, et nous, enfants de l'Eglise, nous nous joignons à notre mère pour entourer

d'hommages celui qui est aujourd'hui l'objet de ses manifestations joyeuses.

« Et nous désirons offrir à Votre Grâce l'expression des sentiments qui nous animent.

« Qu'il me soit donc permis, Monseigneur, au nom de la population d'origine française et de la Société Saint-Jean-Baptiste de Manitoba, à l'occasion de cette brillante solennité qui couronne vos vingt-cinq années d'épiscopat, de vous renouveler l'assurance de notre sincère attachement, de notre profonde gratitude et de notre affection filiale.

« Ce jour nous est cher à plus d'un titre.

« Nous fêtons celui qui représente au milieu de nous le Vicaire de Jésus-Christ, le Saint Vieillard du Vatican, et nous chômons en même temps le glorieux patron de notre nationalité. Cette démonstration fait vibrer en nous à la fois la fibre religieuse et la fibre patriotique, double motif de nous réjouir.

« Mais ce mouvement de réjouissance, à l'occasion du vingt-cinquième anniversaire de votre élévation aux sublimes fonctions épiscopales, n'est pas restreint aux limites de Manitoba.

« Il s'est aussi manifesté d'une manière bien marquante dans cette terre bénie qui vous donna le jour, la généreuse et sympathique province de Québec.

« Oui, Monseigneur, nos frères aînés de Québec veulent partager avec nous le privilége de célébrer vos noces d'argent. Et si la petite population de Manitoba est heureuse de fêter en vous un père bien-aimé, la province de Québec vous réclame avec fierté comme un de ses enfants les plus distingués.

« C'est un bonheur pour nous, Monseigneur, de voir cette province éloignée si dignement représentée ici, aujourd'hui, par plusieurs membres éminents de son illustre clergé. Et pour marquer par un souvenir sensible et durable la part qu'ils prennent à cette fête, nos compatriotes de la Province Sœur vous ont offert ce splendide et superbe instrument qui orne si magnifiquement votre cathédrale, et dont les graves et harmonieux accords vont rehausser d'une manière si admi-

rable l'éclat de nos cérémonies religieuses. Il sera l'emblème de l'harmonie qui ne cessera d'exister entre Votre Grâce, vos enfants d'ici, et nos frères de là-bas.

« Cette union nous est nécessaire. C'est grâce à elle, c'est grâce à votre bienfaisant intermédiaire qu'ont été créées, entre les deux populations, ces profondes sympathies qui nous ont été d'un si puissant secours dans les temps difficiles que nous venons de traverser.

« Nous saluons également avec bonheur la présence des personnages distingués qui représentent à cette fête d'autres clergés, d'autres populations, d'autres pays.

« Il y a cinquante-sept ans, le Seigneur inspirait à un enfant du bas Canada l'idée généreuse de traverser 700 lieues de pays désert, et de venir planter un cep de sa vigne sur les rives sauvages de la Riviere-Rouge. Quelques années plus tard, ce cep de vigne prenait des développements, étendait au loin ses ramifications, et Mgr Provencher, votre illustre prédécesseur, était élevé à l'épiscopat.

« Il y a trente ans, un autre enfant de cette terre canadienne française, si féconde en Missionnaires, recevait également d'en haut l'inspiration généreuse de voler à la conquête des âmes. Et le 24 juin 1845, il disait adieu à son pays natal, quittait tout ce qui lui était cher, s'arrachait aux embrassements d'une mère chérie, et partait, plein d'un zèle apostolique, pour les vastes solitudes du Nord-Ouest.

« Cinq ans plus tard, le 24 juin 1850, l'immortel Pie IX, voulant donner un coadjuteur au digne Evêque de ces missions sauvages, nommait à cette haute fonction un des ouvriers qui avaient le plus efficacement contribué à étendre au loin les rameaux de cette vigne plantée par Mgr Provencher.

« Vingt-cinq ans se sont écoulés depuis. Pendant ces vingt-cinq années, la sollicitude de ce dévoué pasteur ne s'est pas ralentie un instant ; elle s'est étendue, toujours empressée, à chacune et à la plus petite des brebis de son bien-aimé troupeau.

« Cet heureux troupeau, c'est nous, Monseigneur.

« Combien de fois n'avons-nous pas ressenti, dans les cir-

constances critiques, tant dans l'ordre spirituel que dans les choses temporelles, le bienfait de cette sollicitude et de cette protection salutaires?

« Lorsque quelque calamité s'appesantissait sur nous, soit sous forme d'incendie ou d'inondation, soit par la destruction de nos moissons, et que la famine nous menaçait de ses horreurs, nous trouvions partout la main bienfaitrice de ce dévoué et infatigable pasteur, encourageant les uns, secourant les autres, donnant des consolations à tous, allant exposer notre détresse à nos frères du bas Canada, et demander leur assistance qui ne lui fut jamais refusée.

«Sous le rapport de l'éducation, que ne lui devons-nous pas! Quels sacrifices personnels n'a-t-il pas faits au milieu de nous! quels efforts et quel zèle n'a-t-il pas déployés en allant dans d'autres pays solliciter et obtenir d'immenses secours pour répandre autant d'instruction que possible parmi ses enfants de la Rivière-Rouge!

« Si aujourd'hui beaucoup de citoyens arrivés à l'âge mûr, et presque toute la génération nouvelle, ont l'avantage de posséder une éducation qui leur est d'une si grande utilité, à qui en revient le mérite? N'est-ce pas à celui qui a tant fait pour établir des écoles, créer et entretenir des maisons d'éducation supérieure dans ce pays?

«Je dirais volontiers ce qu'il a fait pour nous dans les différentes phases des événements qui se sont déroulés durant ces quatre ou cinq dernières années, mais il préfère que nous taisions ces choses, et je me tairai.

«Quant à l'incalculable somme de bien opérée dans les âmes pendant les vingt-cinq années d'apostolat de ce prélat dévoué, il ne nous appartient pas de le dire. Celui qui tient compte d'un verre d'eau donné en son nom est seul en état de l'apprécier.

« Après ces vingt-cinq années de travail incessant, de marche continue sur le rude sentier du Missionnaire, ce beau jour, Monseigneur, sera une étape importante dans votre long et laborieux pèlerinage. Et il fait bon pour nous, qui avons vu vos labeurs, de contempler aussi ce jour de légitime délassement.

« Mais ce n'est qu'une étape. Dès demain, vous endosserez de nouveau la livrée de l'ouvrier du Seigneur, vous reprendrez votre houlette, et vous continuerez à consacrer chaque instant de votre existence au bien-être de votre troupeau.

« En terminant, permettez-moi, Monseigneur, d'exprimer un vœu, le vœu que forment aujourd'hui tous ceux qui ont l'avantage de pouvoir vous appeler leur pasteur. Nous demandons au Tout-Puissant qu'il daigne, pour notre bonheur, vous faire parvenir jusqu'à la seconde étape.

« Après vos noces d'argent, puissiez-vous voir un jour la population française et catholique de cette province venir, dans la cathédrale de Saint-Boniface, célébrer, d'une manière aussi cordiale et enthousiaste, et avec encore plus d'éclat s'il est possible, la glorieuse solennité de vos noces d'or. »

Monseigneur répondit à peu près en ces termes :

« Monsieur le président et messieurs,

« En entendant la lecture d'une adresse si élogieuse, je serais tenté de croire à une exagération ; ce qu'il y a de certain, c'est que l'éclatant témoignage que vous rendez au peu de bien que j'ai pu faire dans ce pays, me rend plus impérieuse l'obligation de lui consacrer ce qui me reste de force et d'énergie. Si j'avais besoin d'une récompense extérieure pour m'encourager, les démonstrations de ce jour, l'éclatante expression et de votre respect et de votre dévouement, m'offriraient une ample compensation aux sacrifices et aux peines qui s'attachent nécessairement aux pas du Missionnaire et aux devoirs de la charge épiscopale.

« Ces sacrifices et ces devoirs sont non-seulement adoucis, mais même rendus agréables par l'affection que l'on nourrit pour ceux au milieu de qui l'on vit. On m'a souvent fait un reproche, que dis-je ? on m'a même fait un crime de trop aimer le peuple de Manitoba et du Nord-Ouest.

« Si c'est là un péché, j'avoue, messieurs, que je suis bien plus coupable qu'on ne l'a jamais dit ou même imaginé. Et je ne vous étonnerai pas, vous, messieurs, en vous par-

lant de mon attachement si sincère et si vif pour vous tous.

« Puissent nos amis de la province de Québec, qui ont tant fait pour nous être utiles et agréables, entendre la voix de la reconnaissance qui fait battre nos cœurs en ce moment ! puissent les échos de nos immenses prairies et de nos grands lacs retentir jusque sur les bords du Saint-Laurent, pour dire à la vieille province canadienne que ses enfants de Manitoba n'ont pas dégénéré, et que les splendeurs de cette fête nationale font naître dans leurs âmes les plus douces émotions que peut inspirer l'amour de la religion et de la patrie !

« Je vous remercie, monsieur le président, et vous tous, messieurs, qui avez préparé cette belle fête et qui en avez si bien assuré le succès. »

Les catholiques irlandais de Winnipeg, représentés par les officiers de la société de Saint-Patrice, complimentèrent Sa Grâce à leur tour et offrirent un cadeau. Dans l'après-midi deux télégrammes vinrent réjouir le cœur de Mgr Taché en lui apportant de nouveaux souhaits de bonheur. L'un venait de Mgr Bourget, au nom du chapitre, du clergé et du peuple de Montréal; l'autre, de M. le Curé de Boucherville, lieu où Mgr Taché avait été élevé.

Au collège, que Sa Grâce visita ensuite, une adresse lui fut présentée par les élèves, qui y joignirent le don d'un beau tableau, gage de leur affectueuse reconnaissance.

Nous ne pouvons que mentionner le brillant concert qui eut lieu le soir à la cathédrale, lieu choisi spécialement afin que le nouvel orgue put y faire sa partie. Les personnes les plus distinguées de Saint-Boniface voulurent bien y concourir activement et une assistance d'élite se pressait autour de Monseigneur.

L'illumination générale des maisons de Saint-Boniface termina cette heureuse journée, mais non la fête, qui dut se prolonger plusieurs jours encore, afin de permettre à tous d'exprimer leurs sentiments de reconnaissance, d'af-

fection et d'admiration envers le vénéré Prélat qui depuis vingt-cinq ans est la gloire et fait le bonheur du diocèse de Saint-Boniface.

RETOUR DE Mgr GRANDIN A SAINT-ALBERT.

La Semaine religieuse de Laval, dans ses numéros des 3, 10, 17 et 24 avril 1875, a inséré une lettre du P. Brunet, prêtre du diocèse, qui a suivi Mgr Grandin en qualité de postulant. Cette lettre, adressée à un chanoine, contient d'intéressants détails sur le retour de l'Evêque de Saint-Albert et de ses compagnons. Nous sommes sûr que les Oblats en goûteront la lecture.

..... Je ne raconterai pas tout ce qui nous est arrivé depuis notre départ de France jusqu'à Saint-Boniface : ce récit dépasserait de beaucoup la longueur d'une lettre ordinaire. Qu'il me suffise de dire qu'après une navigation heureuse, bien que troublée pendant quelques jours par un vent contraire, nous arrivâmes à New-York le 21 mai. Le 22 mai, à onze heures du soir, nous étions à Montréal. La bienveillante et cordiale hospitalité que nous reçûmes chez les RR. PP. Oblats établis dans cette ville nous eut bientôt remis de nos fatigues, et le 1er juin nous étions prêts à continuer notre route vers le nord de l'Amérique. Nous devions nous rendre à Saint-Boniface, chef-lieu de la province ecclésiastique que composent les quatre diocèses et vicariats apostoliques de Saint-Boniface, de Saint-Albert, de la rivière de Mackenzie et de la Colombie anglaise. C'était à Saint-Boniface que nous attendait la caravane qui devait nous conduire à Saint-Albert. Mais, pour la rejoindre, il nous restait 800 lieues à parcourir. Nous prîmes la voie des lacs ; c'était la plus directe pour nous, et en même temps la plus agréable. Le chemin de fer nous emporta pendant environ 200 lieues sur les bords du grand fleuve Saint-Laurent. Après une nuit et un jour tout entiers passés

en chemin de fer, nous nous embarquâmes sur un magnifique bateau à vapeur pour faire une traversée de 350 lieues au moins sur les deux lacs Huron et Supérieur. Ces lacs sont de véritables mers avec leurs tempêtes et leurs naufrages : une semaine auparavant, un bateau s'était perdu corps et biens sur le lac Supérieur ; personne parmi les voyageurs, qui étaient fort nombreux, n'avait pu être sauvé. Grâce à Dieu, il ne nous arriva aucun accident, bien que d'épais brouillards rendissent la navigation fort dangereuse, ce qui nous força à nous arrêter souvent pour ne pas aller nous briser contre des rochers à fleur d'eau, ou échouer sur des bancs de sable. Après avoir débarqué dans un port situé à l'ouest du lac Supérieur, nous reprîmes le chemin de fer pour traverser un des plus beaux pays du monde. Longtemps nous remontâmes le fleuve Saint-Louis. Plus loin, nous traversâmes le fameux fleuve Mississipi, mais tout près de sa source : ce n'est en cet endroit qu'une assez grosse rivière. Tournant ensuite brusquement au nord, nous atteignîmes une nouvelle ville qui se bâtit sur une rivière appelée la *Rivière-Rouge*. Là nous reprenons encore le bateau à vapeur, et nous descendons pendant quatre jours cette rivière, d'une navigation fort difficile, à cause de son peu de profondeur et de ses sinuosités sans nombre. C'est pendant cette dernière partie de notre voyage que nous avons eu le plus à souffrir. Le bateau était rempli de gens qui émigraient vers le nord. Nous n'avions à manger que ce que nous avions pu nous procurer avant de nous embarquer, et nos provisions se bornaient à bien peu de chose : un peu de lard, quelques pommes de terre, quelques petits biscuits, voilà tout ; il fallait ménager pour ne pas voir ces provisions nous manquer avant notre arrivée. Mais ce n'est pas tout : impossible de trouver, je ne dirai pas un lit, mais un endroit convenable où prendre quelque repos ; nous étions rendus de fatigue, le sommeil nous accablait et nous nous étendions où nous pouvions, sur des caisses, des sacs de farine, ou sur des planches entassées près de la machine. Après un quart d'heure ou une demi-heure de sommeil, le bruit, le vacarme qui se faisait à nos côtés, les sifflements de la vapeur, et surtout le froid

de la nuit, la douleur et l'engourdissement qui envahissaient tous nos membres, nous réveillaient bientôt, et alors, comme des âmes en peine, nous nous levions, errant çà et là, faisant le tour du bateau, pour nous laisser retomber quelque temps après à l'endroit où la fatigue nous allattait. Nous n'avions pas dormi depuis plusieurs nuits, lorsque nous atteignîmes le port. Nous avions assez souffert, et il était temps que ces misères eussent un terme.

Cependant, à peine eûmes-nous touché le rivage, que tout malaise disparut comme par enchantement, et bientôt nous eûmes oublié les fatigues précédentes. Nous arrivions à Saint-Boniface le vendredi qui suit l'octave de la Fête-Dieu, c'est-à-dire le jour où l'Eglise célèbre la fête du Sacré-Cœur. Cette coïncidence nous frappa; nous fûmes heureux d'entrer dans notre nouvelle province ecclésiastique sous les auspices du Cœur de Jésus, et de pouvoir célébrer, en l'honneur de ce divin Cœur, la première messe qu'il nous était donné de dire sur cette terre d'Amérique, où la Providence nous avait appelés de si loin. S. Gr. Mgr Taché nous reçut avec toute la bienveillance et toute l'amabilité possible, et pendant dix jours nous jouîmes auprès de lui de la plus gracieuse hospitalité. Aussi il nous en coûtait de nous séparer de notre bon Archevêque. Mais nous n'étions pas au bout de notre route : il nous restait encore 300 lieues à faire en charrette, avec des chevaux d'assez maigre apparence, et déjà bien fatigués du chemin qu'ils avaient fait pour venir à Saint-Boniface. Monseigneur lui-même était inquiet en se voyant si peu de chevaux et en si mauvais état; mais il fallait se résigner à partir. Le 24 juin, fête de saint Jean-Baptiste, une messe des plus solennelles que j'aie vues fut célébrée par Mgr Grandin. A deux heures, nous quittons Saint-Boniface et nous traversons la Rivière-Rouge, disant adieu à la civilisation pour entrer en plein pays sauvage, et voyager pendant deux grands mois à travers ces longues et interminables prairies, ou plutôt déserts, qui s'étendent à l'ouest jusqu'aux montagnes Rocheuses, et au nord jusqu'à l'océan Glacial. C'était l'inconnu qui s'ouvrait devant nous : nous allions mener tout de bon la vie de

Missionnaires ; nous nous aperçûmes bientôt que tout n'y est pas rose.

Dès ce premier jour, en effet, nous eûmes à subir vers six heures du soir un orage épouvantable : ce n'était que feu et flamme ; les éclairs sillonnaient non-seulement les nues, mais encore l'air à nos côtés ; nous les voyions briller et disparaître en touchant la terre, à quelques pas seulement de nos charrettes. Les coups de tonnerre nous partaient aux oreilles comme de véritables coups de canon ; nous étions à la lettre au milieu de l'orage ; ajoutez à cela les torrents d'eau qui se déchargeaient sur nos têtes, tandis qu'autour de nous d'affreux tourbillons déracinaient les arbres en les faisant craquer effroyablement : une véritable scène du jugement dernier. Nous eûmes une belle peur ; heureusement que nous arrivions à une petite mission, la mission Saint-François-Xavier, où nous trouvâmes un abri ; mais nous étions dans un état pitoyable, trop heureux encore d'en être quittes à si bon marché, c'est-à-dire sans accident. L'orage continua toute la nuit : on aurait lu facilement à la lueur des éclairs, car dans ces régions ils se succèdent avec une telle rapidité que ce n'est qu'un jet de flamme continu. Nous apprîmes le lendemain que plusieurs sauvages étaient morts victimes de cet orage. Le matin, la pluie ayant cessé vers huit heures, nous prîmes notre petit repas, et nous nous remîmes en route, en nous demandant si de pareilles scènes devaient se renouveler souvent pendant notre marche à travers les prairies. Trois semaines ou un mois plus tard, nous fûmes de nouveau surpris par un orage semblable : une tente fut emportée, et pour empêcher que la nôtre n'eût le même sort, nous fûmes obligés de nous lever pendant la nuit et de réunir tous nos efforts pour la maintenir en place : chacun criait, chacun donnait son avis, c'était curieux au possible, et pendant ce temps le vent et la pluie faisaient rage au dehors. Enfin l'orage cessa et nous pûmes dormir, mais à moitié noyés, car l'eau coulait partout. Plus nous nous éloignions de la Rivière-Rouge, plus les orages devenaient rares : on n'en voit jamais à Saint-Albert ni dans le voisinage des montagnes Rocheuses.

Que vous dire, monsieur le Chanoine, d'un voyage à travers ces immenses plaines? Là tous les jours se suivent et se ressemblent plus ou moins. Chacun a son petit train, c'est-à-dire sa charrette chargée de bagages, avec un cheval ou un bœuf dont il doit s'occuper. On fait une halte vers onze heures du matin. Les uns alors allument du feu pour la cuisine, les autres vont chercher de l'eau, les autres du bois, les autres enfin tâchent de remettre en bon état leurs habits déchirés, ou les équipages brisés le long de la route. Après dîner, nous nous mettions à l'ombre des charrettes pour dormir un peu, car le soir nous nous couchons assez tard, et le matin il faut être debout à trois heures et demie ou quatre heures pour apprêter le déjeuner et se mettre en route. Tous les jours Monseigneur célébrait la sainte messe dans sa tente, et l'un de nous à tour de rôle la disait dans une autre tente: il y avait donc deux messes chaque matin; ceux qui n'avaient pas le bonheur de célébrer le saint sacrifice avaient du moins la consolation de pouvoir communier. Le dimanche, tous les Pères disaient la sainte messe. Après midi, nous repartions vers deux heures et demie ou trois heures, lorsque les chevaux s'étaient reposés pendant trois heures au moins. Le soir nous campons où nous trouvons de l'eau, sur le bord d'une rivière, d'un lac ou d'un marais. Là, nous dressons nos tentes, et nous déposons les couvertures dans lesquelles nous devons nous rouler pour prendre le repos de la nuit. Le souper se prépare pendant ce temps, et nous prenons ce qu'on nous sert: du lard habituellement, avec une tasse de thé. Dès le lendemain de notre départ de Saint-Boniface, on nous fit manger du *pimikan*, mot sauvage qui signifie viande hachée, pilée le plus possible, et renfermée dans des peaux de taureaux sauvages. Elle se conserve ainsi des années entières sans se corrompre; mais souvent la propreté n'a pas présidé aux apprêts de cette nourriture, et le goût en est quelquefois si désagréable qu'il faut être bien pressé par la faim et n'avoir absolument rien autre chose, pour se résigner à en manger. Il faut alors fermer les yeux, faire un acte de foi, et s'exécuter sans réfléchir davantage. Au commencement, la vue et l'odeur

de ce ragoût, barbare comme son nom, suffisaient pour nous enlever l'appétit; mais peu à peu nous nous y habituâmes, car à quoi ne s'accoutume-t-on pas avec un peu de bonne volonté? et puis la faim bannit toute délicatesse.

Après le repas du soir, venait ordinairement une séance de récits, d'histoires de toute sorte, et finalement de chansons. Il y en avait une surtout que Monseigneur nous avait apprise, et qui a fait fureur. Après avoir bien causé, bien ri, nous faisons la prière du soir en commun, et nous nous disposons à aller prendre un peu de repos. Restait cependant une autre besogne à faire : celle de nous débarrasser des maringoins, cruels petits moustiques, qui remplissent ces plaines par myriades, et vous torturent impitoyablement. Un seul de ces moustiques suffit pour empêcher dix personnes de dormir, soit par le bruit de ses ailes qui vous agace et vous tient en éveil, parce qu'il annonce l'approche de l'ennemi, soit par ses piqûres, qui ne sont pas dangereuses, il est vrai, mais qui causent néanmoins une sensation de douleur insupportable. Ai-je ri quelquefois !... Il y en avait qui se fâchaient tout de bon contre ces pauvres petites bêtes, comme si elles eussent eu conscience de leurs actes. Pour s'en délivrer, il faut allumer du feu à l'entrée de chaque tente, et la remplir de fumée le plus possible ; les maringoins détestent ce procédé, et quittent la place sur-le-champ. Puis on se précipite dans l'intérieur, on ferme toutes les ouvertures avec le plus grand soin, et chacun, en toussant, pleurant et se frottant les yeux, trouve sa place comme il peut, dans cette atmosphère où la fumée permet à peine de respirer.

Le lendemain ressemblait à la veille; et c'est ainsi que nous avons voyagé jusqu'à la fin du mois d'août, sous un ciel de feu, et quelquefois aussi par un froid glacial, dans ces immenses solitudes, sans rencontrer aucune habitation jusqu'à la première mission du diocèse de Saint-Albert. Nous voyions de temps en temps des caravanes se rendant à la Rivière-Rouge, ou des sauvages errant dans le désert; mais nous n'aimions pas à rencontrer ces derniers, parce qu'ils sont voleurs et tâchent de prendre tout ce qu'ils peuvent. Si le voyageur

n'a pas l'œil à ses bagages, s'il ne les garde pas, surtout pendant la nuit, il est bien rare qu'il les retrouve tous le lendemain, quand il y a des sauvages dans les environs.

Notre caravane était conduite par deux jeunes métis de Saint-Albert, dont l'adresse et la gaieté, même au milieu des difficultés les plus grandes, nous ont souvent étonnés dans le voyage. On appelle *métis* les habitants de cette contrée dont l'un des parents, le père ou la mère, ou les aïeux sont de race civilisée, descendants de Canadiens, de Français ou d'Anglais établis dans le pays. Ce sont bien, de l'aveu de tous les étrangers, les premiers voyageurs, et aussi les plus habiles chasseurs du monde. Souvent nous les avons vus, au milieu des marais et des rivières où ils étaient dans l'eau jusqu'à la ceinture, rire, plaisanter avec la plus joyeuse humeur possible, tout en excitant leurs chevaux, soulevant les charrettes, et s'y prenant si bien, qu'ils savaient se tirer avec une dextérité admirable des plus mauvais pas. Jamais nous n'avons entendu un seul blasphème sortir de leur bouche, alors même qu'ils avaient le plus de peine et de fatigue. D'ailleurs on ne sait pas blasphémer dans ce pays-ci; les langues sauvages n'ont pas de mots semblables; et ceux qui veulent le faire, se servent pour cela de la langue française : ce n'est pas un grand honneur pour nous. Le blasphème et le travail du dimanche sont deux choses inconnues parmi nos chrétiens, si bien qu'on serait scandalisé si l'on entendait tirer un coup de fusil le dimanche ou un jour de fête. J'ai dit que les métis étaient de grands chasseurs ; en effet, courir après les buffles dans la prairie, c'est toute leur vie et leur seule occupation. Aussi ont-ils acquis dans cette chasse une habileté extraordinaire.

Il ne nous est arrivé pendant notre voyage aucun malheur sérieux ; quelques voitures se sont renversées dans certains passages plus difficiles ; mais personne n'a été grièvement blessé. Dans une circonstance, un Père et un Frère convers furent précipités de la voiture qu'ils montaient; nous les croyions écrasés sous les caisses et les malles dont elle était chargée ; mais à notre grand étonnement ils se relevèrent, le Père sans la

moindre égratignure, et le Frère avec une dent brisée ; c'était déjà trop, mais en réalité c'était un tout petit accident, lorsqu'ils auraient pu se tuer en tombant sur les rochers entre lesquels la caravane s'avançait péniblement. Plusieurs parmi nous ont été indisposés; Monseigneur surtout a été assez sérieusement malade : il lui est survenu à la joue une fluxion qui l'a bien fait souffrir. Sa Grandeur a dû subir à son tour le sort commun et aller à l'hôpital : nous appelions ainsi une voiture un peu plus commode que les autres, où nous installions ceux qui étaient trop souffrants pour supporter les soubresauts et les cahots de nos incommodes charrettes. Enfin, après quatre ou cinq jours de souffrances aiguës, le mal a disparu peu à peu, la santé est revenue complétement, et Sa Grandeur a pu achever le reste de la route sans éprouver le plus léger malaise.

Nous marchions à petites journées, pour ne pas trop fatiguer nos chevaux ; nous avancions plus ou moins vite, suivant les difficultés plus ou moins grandes du chemin, faisant en moyenne 6 ou 7 lieues par jour. Le 21 juillet nous entrions dans le diocèse de Saint-Albert; mais nous n'étions encore qu'à moitié de notre parcours. Quelques jours plus tard, nous rencontrâmes des sauvages peu ou point vêtus, qui exigèrent de nous des vivres avec une importunité qui semblait devenir menaçante. Justement, Monseigneur nous avait laissés la veille pour aller en avant visiter sa première mission, Saint-Laurent, et nous y attendre. La lettre que ces coureurs nous apportaient contenait leur condamnation. Elle avait été écrite en latin par les Missionnaires de Mgr Faraud, lesquels avaient passé par là trois semaines auparavant et avaient eu toute la peine du monde à se débarrasser de ces Indiens vagabonds. Ils voulaient du thé, du sucre, etc., et voyant qu'on ne leur donnait pas assez au gré de leurs désirs, ils menacèrent de tuer un des bœufs qui traînaient les charrettes des voyageurs. Les Pères, ne sachant comment se débarrasser d'eux, leur dirent : « Ecoutez : Mgr Grandin, que vous connaissez, passera par ici dans quelques semaines; c'est le grand chef de la prière dans ce pays; attendez-le, il vous

donnera probablement quelque chose ; nous allons vous écrire une lettre pour lui. » C'était cette lettre que les sauvages nous remirent avec tant de confiance. Ils furent bien étonnés de voir leur indigne conduite ainsi découverte, car les Missionnaires y racontaient tout ce qui leur était arrivé. Les sauvages jurèrent par leurs Manitous que ce n'était pas vrai ; mais nos jeunes métis leur dirent : « Vous êtes des menteurs et des fripons ; eh bien, sachez que ces Français sont tous armés de fusils, et ils savent si bien s'en servir, que jamais ils ne manquent un animal dans la prairie ; ainsi soyez raisonnables, ou bien il va vous en coûter cher pour vous être conduits comme vous l'avez fait. » Au même instant un Frère belge rentrait au camp son fusil sur l'épaule, et portant un animal qu'il venait de tuer. Cette vue calma sensiblement nos sauvages, qui, loin de nous demander des vivres, nous apportèrent des canards, des framboises en quantité ; nous leur donnâmes à manger, et ils nous quittèrent sans nous inquiéter en aucune façon.

Quelques semaines plus tard nous rencontrions un autre camp sauvage, composé d'une centaine de loges. Ils ne nous dirent rien : mais ils vinrent toucher tout ce qu'il y avait dans nos charrettes : c'est une inspection qu'ils ne manquent jamais de faire. Le chef étant catholique, Monseigneur lui donna un gros chapelet de Lourdes, et l'invita avec les principaux de la tribu à partager notre dîner ; ce bon vieux était d'une joie à ne plus se posséder. Son gros chapelet au cou, il fit un long discours à ses gens, qui l'écoutèrent avec la plus grande attention. Comme ce morceau d'éloquence était en cris, nous n'en comprîmes pas un mot, bien entendu. La plupart de ces pauvres sauvages sont encore infidèles. Qu'il est triste de voir ces hommes, ces femmes, ces enfants, à peine vêtus, souvent pas du tout, couverts de vermine, d'une malpropreté à ne pas se la figurer, manquant de tout, et vivant comme des bêtes sauvages au milieu de leurs immenses prairies !

Les deux principales tribus de notre diocèse, les Cris et les Pieds-Noirs, sont maintenant en guerre, ce qui nuit

beaucoup au progrès de l'Evangile parmi eux ; car, pendant qu'ils sont à leurs idées de colère et de vengeance, ils écoutent fort peu les avis et les prédications des Missionnaires. Mais revenons à notre voyage.

Les deux dernières semaines de notre si longue route furent les plus pénibles. Pendant dix jours nous marchâmes dans des marais, où nos pauvres chevaux s'enfonçaient jusqu'au ventre. J'ai dit que nous avions traversé de magnifiques contrées ; mais nous voyagions présentement dans le plus horrible pays qu'il soit possible d'imaginer. Il fallait à chaque instant que nos hommes descendissent dans l'eau et dans la boue pour tirer les voitures et sauver les chevaux qui couraient risque de se noyer, à moins qu'on ne les tirât à force de bras, eux et les charrettes. Nous campions où la nuit nous prenait, sur le bord de ces marais, dans des places souvent fort incommodes, et encore plus humides ; mais il n'y avait pas moyen de faire autrement. Pour comble d'infortune, nous arrivâmes sur le bord d'une grande rivière débordée, sans avoir le moyen de traverser : il fallait donc recourir aux expédients. Plus d'un Français aurait été embarrassé ; mais les gens de ce pays sont si habiles, qu'ils imaginent sur-le-champ un moyen de sortir du mauvais pas. Sur leur avis nous fîmes un bateau ou plutôt un radeau du fond d'une charrette, en l'entourant d'une toile goudronnée que nous avions, en le flanquant de quatre gros pieds d'arbres pour le maintenir sur l'eau, et puis, vogue la nacelle !... Auparavant nous avions déjà passé une heure ou une heure et demie à couper des branches d'arbre et à les étendre sur la rive pour rendre plus fermes les abords de la rivière ; sans cette précaution, il eût été impossible d'en approcher. Après avoir amené nos voitures le plus près possible du courant, nous les déchargeâmes pour transporter ensuite nos malles sur ce radeau improvisé. On a dit souvent que les évêques missionnaires ne s'épargnent pas et qu'ils sont les premiers à la peine et à la fatigue ; rien n'est plus vrai ; Monseigneur nous l'a montré dans cette circonstance comme dans beaucoup d'autres. Nous le voyions, dans la boue jusqu'à mi-jambes, s'employer au transport des bagages, puis, une fois

passé sur l'autre bord, aider à haler l'embarcation, et, lorsqu'elle était arrivée près de lui, en retirer ce qu'elle contenait. Pendant quatre heures environ, c'est-à-dire tout le temps que nous mîmes à passer la rivière, il resta ainsi enfoncé dans l'eau et la vase jusqu'au-dessus des genoux ; et il quitta seulement le dernier cette fatigante partie. Cette rivière, qui se nomme la *rivière Bataille* (c'est un nom bien trouvé), nous donna fort à batailler. Notre petit radeau dut aller et revenir bien des fois d'une rive à l'autre ; mais il fit merveilles, et nous déposa tous sains et saufs sur le rivage opposé avec nos bagages et nos charrettes. Monseigneur nous avoua que c'était un des passages les plus difficiles qu'il eût rencontrés ; il redoutait les accidents, et il avait fait dire deux messes le matin, afin que le bon Dieu nous gardât, et qu'il ne nous arrivât aucun malheur. Nos prières furent exaucées : nous avions pensé devoir mettre deux ou trois jours pour franchir cette rivière, une demi-journée nous suffit. Nous dînâmes joyeusement et de bon appétit, nous rechargeâmes nos voitures, et en route !...

Enfin nous arrivâmes à Saint-Albert le mercredi 27 août, à dix heures et demie du soir. Le passage de la grande rivière Siskatchiwan nous avait demandé beaucoup de temps et de fatigues ; nous étions rendus de lassitude. Nos pauvres chevaux, maigres à faire peur, pouvaient à peine se traîner dans les derniers jours : ils avaient fait près de 700 lieues depuis le mois de mai, 350 pour venir à Saint-Boniface et autant pour nous ramener. Cependant, à peine eurent-ils reconnu leur chemin, après avoir passé cette rivière Siskatchiwan, à 4 lieues d'ici, qu'il n'y eut plus moyen de les retenir ; ils reprirent toute leur ardeur, et ce ne fut plus qu'une course rapide jusqu'à la Mission. Là encore nouvel obstacle ; la rivière de l'Esturgeon, qui coule au bas de la colline, était débordée et le pont emporté ; il fallut la traverser tour à tour sur un léger canot, au risque de verser vingt fois et de tomber à l'eau. La nuit était obscure et la pluie tombait. Enfin nous arrivâmes de l'autre côté. Le clergé de Saint-Albert nous attendait en chantant les litanies de la sainte Vierge ; là aussi se trouvaient les Sœurs avec leurs orphelins et toute la population de Saint-

Albert. Tout ce monde nous reçut aux cris mille fois répétés de : « Vive Monseigneur! Vivent les Missionnaires ! » avec force décharges de coups de fusil. Le *Te Deum* fut entonné, et nous nous rendîmes à l'église, où un salut solennel en musique fut chanté, et où la bénédiction du saint sacrement vint terminer et couronner notre long et périlleux voyage.

Notre sacrifice était consommé. Nous étions arrivés dans ces régions, à Saint-Boniface, notre archevêché, le jour même de la fête du Sacré Cœur de Jésus. Marie voulut à son tour, par une attention toute particulière de sa maternelle bonté, nous recevoir dans son Cœur Immaculé ; c'est un souvenir que nous conserverons désormais toute notre vie. En effet, nous atteignions Saint-Albert dans la semaine de l'octave du très-saint et Immaculé cœur de Marie, fête patronale et principale de notre nouveau diocèse, qui est spécialement consacré à Notre-Dame des Victoires. Le dimanche suivant, jour de l'octave, Sa Grandeur célébra solennellement la messe du saint Cœur de Marie. Nous étions définitivement installés dans ces missions, vers lesquelles nous aspirions de toute l'ardeur de notre âme. Puissions-nous y passer le reste de notre vie, en sauvant quelques âmes et en nous sauvant nous-mêmes. Pour réussir et persévérer, nous avons grand besoin de prières : vos anciens élèves, vénéré directeur, vous demandent donc instamment de vouloir bien vous souvenir d'eux au saint autel ; ils ne vous oublieront point non plus devant le bon Dieu.

Impossible d'entrer dans de plus grands détails sur nos missions ; cette lettre est déjà bien trop longue. Cependant je ne puis la terminer sans raconter un événement bien triste que nous avons appris il y a quelques jours seulement. Depuis ce temps, nous sommes sous l'impression de la plus vive douleur, car nous pleurons un bon et fervent chrétien, dévoué à nos missions, et mort dans la prairie, de la mort la plus affreuse qui se puisse imaginer, mort de faim et de froid, égaré, perdu dans un océan de neige. Voici en deux mots cette triste histoire : Louis Dazé — c'était son nom — Canadien d'origine, s'était depuis bien des années dévoué au service de ces missions, sans vouloir accepter autre chose que la nourriture et

le vêtement. Comme il était très-habile menuisier, il rendait aux missions d'immenses services. L'automne dernier, il avait voulu accompagner un Père, appelé Scollen, Irlandais tout jeune encore, qui évangélise les sauvages cris et pieds-noirs, à vingt-cinq ou trente journées de marche de Saint-Albert. Vers le milieu de novembre, notre Canadien partit avec quelques sauvages pour aller à la chasse des buffles, car les vivres commençaient à faire défaut. Ils rencontrèrent, à 70 ou 80 milles de là, les buffles par bandes innombrables. Les sauvages s'élancèrent à leur poursuite, en disant à Louis Dazé d'aller attendre les chasseurs à 5 milles de là, près d'un bois qu'ils lui désignèrent, parce que le temps, ajoutèrent-ils, allait devenir très-mauvais. Le soir, les sauvages revinrent au camp avec leurs chevaux chargés de viande, et presque aussitôt la neige commença à tomber à gros flocons; un ouragan terrible se déclara, et la *poudrerie* (c'est le nom qu'on donne ici aux tempêtes de neige) devint si violente, qu'il fut impossible de distinguer le moindre objet à un pas devant soi. Avant de se coucher, un Assiniboine sortit pour essayer de rassembler les chevaux; mais il ne put parvenir qu'à en réunir cinq ou six : la neige, soulevée en épais tourbillons, remplissait tellement l'air, que le sauvage aveuglé se hâta de rentrer dans la tente. Le Canadien demanda si tous les chevaux étaient là, et sur la réponse négative du sauvage, il sortit aussitôt pour les aller chercher. « C'est inutile, reprit l'Assiniboine, tu ne les trouveras pas, et tu es mort si tu t'éloignes de la tente. » Mais Louis Dazé était un homme que rien n'effrayait. Depuis vingt ans qu'il était dans ces régions, il avait voyagé au milieu de dangers, de difficultés de toute sorte ; son énergie, son habileté, son esprit naturel l'avaient sauvé dans toutes les circonstances difficiles ; il crut pouvoir se hasarder, cette fois encore, par dévouement à la mission, à laquelle les chevaux appartenaient. Bientôt il se perdit, et lorsque le lendemain les sauvages, en s'éveillant, à demi morts de froid, et ensevelis sous 4 pieds de neige, ne le virent point à côté d'eux, ils partirent aussitôt à sa recherche ; mais ils ne le trouvèrent point. Pendant quatorze jours, ils parcoururent la prairie sans

pouvoir rencontrer l'infortuné. Ils revinrent donc à la mission. Le P. Scollen fut tellement saisi à cette nouvelle, qu'il se jeta, ou plutôt se laissa tomber sur son lit, en proie à une violente agitation de nerfs. Sa douleur est on ne peut plus vive ; car il aimait beaucoup ce Canadien, que nous avions vu nous-mêmes en arrivant à Saint-Albert, et qui était bien le meilleur homme du monde, rond et franc, et avec cela si bon chrétien, qu'il ne manquait jamais d'assister à la messe tous les matins, de dire son chapelet tous les soirs, et de se confesser tous les quinze jours ou trois semaines. Il avait fait la sainte communion huit jours avant son malheur. Le Père résolut de retrouver son infortuné compagnon à quelque prix que ce fût, et pour cela de parcourir la prairie dans tous les sens; mais le lendemain un sauvage vint lui dire : « Ma femme, en allant chercher du bois, a trouvé ton frère mort sur les bords de la rivière du Coude. » Le malheur prévu n'était que trop réel, et le Père comprit aussitôt quel était ce mort. Une demi-heure après, la femme du sauvage amenait le traîneau sur lequel était déposé le cadavre de ce pauvre Louis Dazé. Le P. Scollen embrassa en pleurant les restes inanimés de celui qui, depuis si longtemps, dit-il, était l'ami du Missionnaire, et qui le soir égayait, par ses conversations vives et enjouées, son foyer solitaire. Sur le point de mourir, il avait eu la bonne pensée de tirer son scapulaire pour le baiser une dernière fois, et sur ses joues on voyait encore la trace des larmes qu'il avait versées avant de rendre le dernier soupir. Comme il avait dû souffrir, mon Dieu!... Se voir condamné à mourir, seul, abandonné dans cet affreux désert!... Mourir de faim et de froid, aveuglé par ces tourbillons de neige, si violents qu'ils vous dérobent quelquefois la vue du ciel!... Ce pauvre Canadien était un homme d'une force et d'un courage extraordinaires ; ce qui le prouve, c'est qu'au grand étonnement des sauvages eux-mêmes il avait pu faire sans manger plus de 60 milles à pied dans la neige sans presque s'arrêter. Il était parvenu à s'orienter et à se diriger du côté de la mission, dont il n'était plus éloigné que de 14 milles, 4 lieues et demie ou 5 lieues ; il est tombé d'épuisement

à cinq minutes d'un camp sauvage ; encore quelques pas et il était sauvé ! mais il devait arriver au ciel, où il est maintenant, nous l'espérons, puisque sa vie, si belle et si méritoire, s'est terminée par une mort cruelle en apparence, mais en réalité *pretiosa in conspectu Domini ;* il a succombé en se dévouant pour les missions. Après une telle vie et une telle fin, on peut paraître avec confiance en présence de Notre-Seigneur.

Nous complétons le récit de la mort tragique de Louis Dazé par les détails suivants, communiqués à Mgr Grandin par le P. Scollen.

« Je suis maintenant au comble de la tristesse. Le P. Bonnald et moi venons de passer une journée et une nuit affreuses, le chagrin a chassé le sommeil ; le repos ne nous est plus possible, notre douleur est extrême.

« Hier, dimanche, vers midi, un sauvage arrive à cheval m'annonçant qu'il avait trouvé le corps de notre pauvre Louis Dazé, qu'il nous amène.

« Vous pouvez juger, Monseigneur, quel peut être notre état en pareille circonstance. L'annonce faite, ce sauvage sort pour aller à la rencontre de sa femme amenant sur une charrette les restes de notre cher compagnon. Une demi-heure plus tard, le cœur brisé, j'embrassais le cadavre de l'ami des Missionnaires. Pauvre enfant ! il a succombé victime de son dévouement, et maintenant la vue de ces traits glacés, qui, naguère dans toute la vigueur de la vie la plus florissante, égayaient notre foyer solitaire, ne fait que déchirer notre cœur ! Que les vues de la Providence sont impénétrables ! Dans ma précédente lettre j'ai dit à Votre Grandeur comment Louis avait dû s'écarter. Je compléterai cette fois mon récit en vous parlant et de sa mort et de la manière dont on l'a

trouvé. Avant-hier samedi, le sauvage même qui amène le corps va tuer un buffle; sa femme le suivait; l'animal tué, le sauvage s'occupait à le dépecer; pendant ce temps sa femme s'en allait prendre du bois proche de la rivière; elle revient tout effrayée dire à son mari qu'il y avait un homme mort à l'endroit où elle voulait prendre des branches. Le mari, qui avait eu connaissance de notre malheur, va voir et reconnaît le cadavre de notre cher Louis. Le mort était couché sur le bord de la rivière du Coude, qui passe à la porte de notre mission et éloigné seulement de douze à quatorze milles de la mission. Il avait marché au moins l'espace de cinquante à soixante milles de l'endroit où il s'était perdu. Il avait traversé la grande rivière des Arcs sur la glace, et était arrivé à un endroit sur notre rivière qu'il connaissait très-bien, y ayant passé plusieurs fois. Là il s'était fait un lit de branches de sapin, et c'est là qu'il fut trouvé mort un quart de mille avant d'arriver à un camp de sauvages qui était sur son chemin. On l'a trouvé couché sur le dos à quelques pas de son lit de branches, la face tournée du côté des loges, où probablement il espérait arriver.

« Il ne pouvait voir les loges qui étaient dans un bas-fond, mais on suppose qu'il a dû entendre les aboiements des chiens et qu'il n'a pas eu assez de force pour avancer davantage, ou pour crier au secours. Pauvre ami! Comme il a dû souffrir! il a dû marcher cinq ou six jours par un temps affreux, avec de la neige jusqu'aux genoux, sans avoir une seule bouchée de nourriture. Ainsi la faim et la fatigue s'unirent au froid pour le tuer. Il avait sur lui une boîte de fer-blanc où on a trouvé une seule allumette. Cette boîte, qui pouvait contenir 200 allumettes, était pleine quand il est parti, de sorte qu'il a dû les dépenser toutes à faire du feu au premier bois qu'il a rencontré.

« Dans notre malheur, nous ne sommes pas sans con-

solations et il nous semble que, sans témérité, nous pouvons croire que notre pauvre ami Louis est au ciel.

« Son dévouement et son attachement aux missions et aux Missionnaires, sa rare piété, sa vie exemplaire, nous en sont de justes garants. Notre pauvre Louis avait, comme vous le savez, une dévotion extraordinaire à la Sainte Vierge et qui ne s'est pas démentie un seul jour depuis notre départ de Saint-Albert. Dans ce voyage, nous n'avions coutume de faire en commun que les prières ordinaires du soir et du matin, à l'exception des dimanches et fêtes où, avant la prière du soir, nous récitions le chapelet.

« Quant à Louis, à chaque campement du soir, la prière achevée, il se retirait un peu et récitait à genoux son chapelet. Une autre raison qui confirme ce que je vous disais de l'espérance presque certaine du salut de Louis, c'est qu'avant de partir pour cette funeste chasse il s'était confessé et avait fait la sainte communion. Quand on l'a retrouvé il avait son scapulaire hors de ses habits, ce qui nous prouve que ça été là sa dernière pensée et son véritable salut. Il paraît qu'il avait senti toute l'horreur de sa position, car son visage était sillonné de larmes glacées.

« Aucune nouvelle d'Alexis ni de nos chevaux perdus.

« J'attends Alexis pour prendre quelque décision.

« Je vais tâcher de faire tout mon possible pour envoyer le corps de Louis à Saint-Albert.

« Bénissez, Monseigneur, vos enfants désolés.

« Const. Scollen, o. m. i. »

SACRE DE Mgr DURIEU.

Ainsi que nous l'avions annoncé dans notre numéro de septembre, le sacre de Mgr Durieu, coadjuteur de

Mgr d'Herbomez dans la Colombie britannique, a eu lieu le 24 octobre dernier. Voici ce que Mgr d'Herbomez nous écrit à ce sujet:

« Le 24 octobre sera à jamais un jour mémorable pour notre mission. Malgré la pluie qui n'a cessé de tomber pendant les huit jours qui ont précédé le sacre de Mgr Durieu, l'affluence a été grande. Mgr Taché n'ayant pu se rendre à l'invitation qui lui a été faite, l'office de consécrateur m'est échu en partage. Mgr Lootens, vicaire apostolique d'Idaho, et Mgr Seghers, évêque de Vancouver, tous deux de la province ecclésiastique d'Orégon, ont rempli les fonctions d'Évêques assistants. Le clergé était représenté par deux prêtres de l'île de Vancouver, un du diocèse de Nesqually et sept de nos Pères. Les cérémonies se sont accomplies avec solennité ; et les nombreux sauvages, aussi bien que les blancs de New-Westminster et des environs qui en ont été témoins, en ont reçu une impression dont ils garderont longtemps le précieux souvenir. Je laisse à d'autres le soin de vous donner les détails de cette belle journée. »

La congrégation a appris par un des numéros précédents des *Annales* que S. Em. le Cardinal Archevêque de Paris appelle les Oblats de Marie à l'honneur de desservir le sanctuaire de Montmartre. Après les avoir installés à Notre-Dame de Bon-Secours d'abord, puis au tombeau de saint Martin à Tours, Son Eminence couronne son œuvre de bienveillance envers eux en leur confiant la garde du sanctuaire élevé par la France pénitente au sacré Cœur de Jésus. Il n'est personne dans la congrégation qui ne soit pénétré de reconnaissance pour ce témoignage de paternelle prédilection, et qui ne demande à Dieu d'accorder au vénérable Archevêque de Paris la consolation

de voir sur le mont des martyrs le monument que son zèle, aidé par la piété nationale, prépare à Notre-Seigneur. En attendant ce jour béni, les travaux préparatoires sont poussés avec activité. Une chapelle provisoire vient d'être bâtie sur un des flancs de la colline, il ne reste qu'à la meubler du mobilier religieux nécessaire au culte, et dès le commencement du Carême nos Pères seront installés et pourront commencer l'exercice de leur saint ministère.

La fête de l'Immaculée Conception dans notre chapelle de Paris a emprunté cette année un éclat inaccoutumé de la présence du Cardinal-Archevêque. A huit heures et demie, Son Eminence montait à l'autel, et offrait le saint sacrifice en présence d'une assemblée chrétienne composée de l'élite de notre quartier. Des chants, habilement exécutés et où l'on ne sentait rien de profane, ajoutaient au charme pieux de la cérémonie. Au moment de la communion, les fidèles présents se sont tous approchés de la sainte Table, et le plus grand recueillement a présidé à cet acte solennel. Après la messe, Son Eminence a bien voulu adresser sous forme de causerie un petit discours à l'assistance. Après avoir exprimé le bonheur qu'il avait à se trouver en famille au milieu d'âmes si dévouées à l'Eglise, et de missionnaires Oblats dont il a autrefois partagé la vie et les travaux, le Cardinal GUIBERT a dit que, pour les Oblats, il était animé d'un sentiment d'affection analogue à celui que les mères éprouvent pour leurs enfants, et qui leur fait *trouver tout parfait*. Il a redit avec attendrissement les joies de sa jeunesse apostolique dans les missions rurales, en compagnie de nos anciens Pères. Puis, se reportant à Paris, où la Providence l'a appelé contre toutes ses prévisions, l'Archevêque a parlé avec éloge du bien fait dans la ca-

pitale par les chapelles religieuses, devenues le complément nécessaire des paroisses. La chapelle des Missionnaires Oblats, bien que fort insuffisante dans son exiguïté, entre en première ligne dans la liste des chapelles où les âmes trouvent tous les secours que la foi réclame.

L'assistance, resserrée dans un local étroit, oubliait la gêne et écoutait avec un respect ému les nobles et simples paroles de l'Archevêque.

Après la messe, Son Eminence a visité la communauté et s'est entretenue, avec le T.-R. P. Supérieur général et nos Pères, des vieux souvenirs de la Congrégation. A onze heures et demie un dîner de famille nous réunissait au réfectoire: M. l'abbé Lagarde, vicaire général de Paris; M. l'abbé Conil, ancien vicaire général d'Aix, vice-recteur de l'Université catholique, et M. l'abbé Reulet, secrétaire particulier de Son Eminence, nous ont fait l'honneur de s'asseoir à notre table. A une heure le Cardinal nous quittait, après nous avoir donné, dans cette courte, mais précieuse visite, les plus gracieux témoignages de son affection.

A trois heures la chapelle se remplissait de nouveau, et des vêpres solennelles et un beau salut terminaient la fête.

Le R. P. Lacombe, ayant écrit au Saint-Père pour lui faire hommage de son dictionnaire et de sa grammaire en langue crise, a eu l'insigne honneur de recevoir du Cardinal Préfet de la Propagande la réponse suivante:

Reverende Pater,

SSmus Dominus mihi nuper in mandatis dedit Paternitati Tuæ significare, se libenter suo tempore excepisse una cum tuis officiosis litteris mense julio superioris anni

exaratis, Lexicon et Grammaticam linguæ sylvicolarum Americæ septentrionalis, quæ a te in lucem edita fuerunt. Dum vero Sanctitas Sua maximas gratias eidem Paternitati Tuæ pro hujusmodi officio referri voluit, Apostolicam Benedictionem toto cordis affectu impertiri dignata est.

Quæ quidem Tibi libentissime communicans atque propensionis meæ significationes addens, precor Deum ut tibi fausta quæque largiatur.

Romæ ex Æd. S. G. de P. Fide, die 3 maii 1875.

Pat. Tuæ addictus,
Alex. Card. Franchi, Præf.
J. B. Agnozzi, Pro-Secret.

Le R. P. Cooke, Provincial de la province britannique, a publié en anglais un volume intitulé : *la Sainteté dans la jeunesse*. Ce petit recueil, dédié à la princesse Marguerite d'Orléans, bienfaitrice de l'école de Tower-Hill, vient d'être traduit en français par M. H. Gréard, et a paru à la librairie Charles Douniol, rue de Tournon, 29. Nous extrayons du volume du Révérend Père le touchant récit qui suit :

LA PREMIÈRE COMMUNION DE DEUX ORPHELINES MARCHANDES DE FLEURS.

Il y a quelques années qu'un pauvre catholique irlandais mourut dans une misérable cour d'un des plus pauvres endroits des environs de Londres. Sa veuve le suivit bientôt dans la tombe. Ils laissèrent seuls et sans protection deux enfants qui étaient sœurs jumelles. Ces pauvres petites avaient été baptisées, mais elles étaient trop jeunes à la mort de leurs parents pour avoir été instruites dans leur religion. Elles se

rappelaient seulement que leur mère leur avait dit de ne jamais oublier qu'elles étaient catholiques. Les années s'écoulèrent et elles gardirent dans une ignorance absolue de toute religion ; la Providence cependant veillait sur elles. Une personne charitable les établit marchandes de fleurs. Elles-mêmes étaient des fleurs charmantes, non-seulement à l'extérieur, mais aussi par la pureté de leur cœur et de leur esprit. Leur genre de commerce était très-dangereux pour des enfants si belles et si isolées, mais une main invisible les protégeait. Elles trouvèrent, dans leur attachement réciproque, une sauvegarde contre les compagnies dangereuses : jamais elles ne se quittaient et chacune servait d'ange gardien à l'autre. Elles avaient atteint leur quatorzième année sans être encore entrées dans une église catholique, et sans avoir jamais vu de Prêtre. Un jour, pendant une mission, celui qui écrit ces lignes fut accosté dans l'église par une jeune fille à l'air doux et modeste qui lui dit : « Monsieur, j'entends dire que de bons messieurs sont venus ici pour enseigner aux enfants le moyen d'aller au ciel ; dites-moi donc, je vous en prie, quel est ce moyen, car je désire vivement d'y aller un jour. » Puis, en réponse aux questions que je lui fis, elle me raconta la simple et touchante histoire que je viens de rapporter. J'entrepris bien volontiers d'instruire une enfant si désireuse de savoir. Après lui avoir expliqué toute la suite des doctrines de l'Eglise, je me risquai à lui parler de la présence réelle de Notre-Seigneur dans le saint sacrement. J'avais hésité à lui révéler ce grand dogme à cause de son peu d'instruction religieuse. Je n'avais pas compté sur l'aide que devait trouver mon enseignement dans le don de la foi qu'elle avait reçu au baptême. A peine la doctrine de la présence réelle lui fut-elle connue, que son âme parut en percevoir toute la beauté. Quand je lui dis pour la première fois que Notre-Seigneur était réellement présent dans la sainte Eucharistie, elle s'écria : « Quoi ! c'est Notre-Seigneur *lui-même, lui-même ?* — Oui, mon enfant, lui dis-je, c'est Notre-Seigneur qui veut bien se faire l'aliment de votre pauvre petite âme. » Son visage exprima une vive émotion, et elle parut un instant plongée

dans de profondes réflexions. Le Saint-Esprit versait sans doute dans son âme la foi eucharistique. Surmontant son émotion, elle s'écria : « Que c'est beau ! que c'est donc beau ! » J'étais rempli d'étonnement de voir avec quelle rapidité cette pauvre enfant, élevée dans la misère et dans l'ignorance, saisissait le grand mystère de l'Eucharistie. A peine son cœur eut-il compris l'amour de Jésus dans le saint sacrement, qu'elle brûla du désir de faire connaître à sa sœur la bonne nouvelle qu'elle venait d'apprendre et que, s'excusant d'interrompre celui qui l'instruisait, elle lui dit : « Je voudrais que ma sœur connût aussi tout ce que vous m'apprenez. Si vous le permettez, je vais l'aller chercher et vous aurez la bonté de lui dire tout ce que vous m'avez dit du saint sacrement où Notre-Seigneur lui-même est présent, et elle sera, bien sûr, ravie comme moi de l'entendre. » Quelques instants après, elle revint en compagnie de sa sœur. Elles étaient semblables de cœur et d'esprit, comme de visage. La seconde rivalisa bientôt avec la première de dévotion envers Notre-Seigneur, présent dans le saint sacrement. Au bout de quelques jours, toutes deux s'agenouillèrent pour recevoir Jésus incarné.

Bien des événements se passèrent ce jour-là dans cette grande cité de Londres, mais je doute qu'aucun d'eux ait été plus agréable aux regards de Dieu que la première communion des deux orphelines marchandes de fleurs.

TABLE DES MATIÈRES

MARS 1875.

Pages.

Maisons de France. — Le grand séminaire d'Ajaccio..... 5
Maison de Vico. — Lettre du R. P. Deveronico, supérieur..... 25
Variétés..... 110

JUIN 1875.

Missions du Mackenzie. — Mémoire abrégé sur la géographie de l'Athabaskaw-Mackenzie et des grands lacs du bassin arctique de l'Amérique, rapport présenté à la Société de géographie de Paris, par le R. P. Petitot..... 123
Rapport succinct sur la géologie des vallées de l'Athabaskaw-Mackenzie et de l'Anderson, par le R. P. Petitot..... 249
Appendice relatif aux armes de pierre des Indiens arctiques. ... 314

SEPTEMBRE 1875.

Maisons de France. — Notre-Dame de la Garde.—Lettre du R. P. Ch. Babet, supérieur... 325
Maison de Tours. — Rapport sur l'Œuvre militaire..... 331
Maison de Limoges. — Lettre du R. P. Delpeuch, supérieur.... 337
Maison de Talence. — Lettre du R. P. Marchal, supérieur..... 342
Maison d'Angers. — Lettre du R. P. Fisse, supérieur..... 355
Maison de Saint-Andelain. — Lettre du R. P. Mouchette, supér. 362
Maison de Pontmain. — Lettre du R. P. Audruger, supérieur. 371
Variétés. — Le R. P. Petitot et le R. P. Grouard au congrès de Nancy..... 396
Nouvelles de la province britannique..... 420
Mort de Mgr Jeancard..... 435

DÉCEMBRE 1875.

	Pages
Province du Canada. — Maison de Montréal. — Lettre du R. P. Tortel, supérieur	455
Maison de Québec. — Lettre du R. P. Grenier, supérieur	459
Collége d'Ottawa. — Lettre du R. P. Paillier, supérieur	469
Maison de Bethsiamits. — Lettre du R. P. Lacasse	479
Mission de Saint-Albert. — Lettre du R. P. Légeard, supérieur.	486
Missions de Natal. — Lettre du R. P. Monginoux	500
Variétés. — Vingt-cinquième anniversaire de l'épiscopat de Mgr Taché, archevêque de Saint-Boniface	517
Retour de Mgr Grandin à Saint-Albert	552
Sacre de Mgr Durieu	566
Nouvelles diverses	567

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.

PARIS. — TYPOGRAPHIE A. HENNUYER, RUE D'ARCET. 7

MISSIONS

DE LA

CONGRÉGATION DES MISSIONNAIRES OBLATS

DE MARIE IMMACULÉE

PARIS. — TYPOGRAPHIE A. HENNUYER, RUE D'ARCET, 7.

MISSIONS

DE LA CONGRÉGATION

DES MISSIONNAIRES OBLATS

DE MARIE IMMACULÉE

QUATORZIÈME ANNÉE

PARIS

TYPOGRAPHIE A. HENNUYER

RUE D'ARCET, 7

—

1876

MISSIONS

DE LA CONGRÉGATION

DES OBLATS DE MARIE IMMACULÉE

N° 53. — Mars 1876.

MISSION DU MACKENZIE

LETTRE DE MONSEIGNEUR CLUT.

Mission de la Providence, le 23 novembre 1874.

MON RÉVÉREND ET BIEN CHER PÈRE,

Mes dernières lettres allaient jusque vers la fin de mai 1874. Je les écrivais de Notre-Dame des Sept-Douleurs, fond du lac Athabaska, où je donnais alors la mission. En général, pour tous les Indiens que je vis alors, ce fut une conversion et un renouvellement dont ils avaient grand besoin. J'éprouvai beaucoup de fatigue pendant la durée de ces exercices, mais les consolations n'en furent que plus grandes; j'entendis environ six cents confessions; il y eut deux cent trente communions, dont quarante-trois premières communions, et soixante-neuf confirmations. Jusqu'au 19 juin, jour de mon départ

pour la Nativité, j'eus toujours quelques familles à instruire; ce qui faisait un personnel d'environ quatre-vingts personnes. Les autres avaient repris le chemin de leurs vastes solitudes.

C'est le 19 juin que je partis en berge. Quoiqu'on aperçût la glace en avant de nous sur le lac, il fallut s'embarquer, la saison étant déjà fort avancée. Au moment du départ, tous les Montagnais, sous la direction de M. J. Mac Karty, sont rassemblés et se mettent à genoux pour recevoir ma bénédiction, baiser mon anneau et me toucher la main; plusieurs poussent des gémissements et versent des larmes; ils voudraient me garder toujours. Ils veulent me faire promettre de leur donner un Missionnaire pour rester chez eux à poste fixe, et me prient de revenir les voir au plus tôt. Pauvres sauvages! Ce serait bien avec bonheur que j'accéderais à leur double demande, mais nous manquons d'ouvriers, et le champ est trop vaste pour qu'il soit possible à l'Évêque de visiter souvent le même poste.

Enfin, nous nous embarquons; les jeunes rameurs font jouer leurs longues rames. Aussitôt cinq ou six décharges produites par quarante fusils se font entendre, et le pavillon est hissé en l'honneur de l'Évêque. Un vent favorable nous fait glisser rapidement sur les eaux; mais nous ne tardons pas à être arrêtés par la glace. Durant quatre jours nous sommes obligés de séjourner dans quelques-uns des mille ports du rivage nord que nous longeons. Le 23 juin, la glace étant dissipée, nous profitons d'un temps meilleur et nous franchissons en deux jours la moitié de la distance entre Notre-Dame des Sept-Douleurs et la Nativité. Malgré la rapidité, nous faisons souvent des arrêts sur les îles de rochers ou de graviers pour y recueillir des œufs de canard et de mauve; pour ma seule part, j'ai pu en recueillir une cinquantaine en deux

jours. Nous laissons donc volontiers la viande sèche pour l'omelette.

Ce fut le 25 juin que nous arrivâmes à la Nativité, à la grande joie du P. Laity, du F. Reygnier, de la population du fort et d'un grand nombre d'Indiens qui m'attendaient; je donnai la confirmation à trente-six d'entre eux.

Durant mon séjour à la Nativité, un grand événement se passa dans cette chère mission: l'arrivée de deux sœurs de Charité et d'une sœur converse envoyées du couvent de la Providence. Elles venaient fort à propos pour ouvrir une école et un orphelinat. Un ministre protestant accompagné de sa femme devait arriver peu de temps après pour le service religieux de quelques-uns de ses coreligionnaires employés à la compagnie des fourrures. Ce ministre aurait pu tenter d'établir une école, et j'étais bien aise d'avoir une bonne école catholique à lui opposer.

Vers la fin de juillet, on annonçait l'arrivée des barques du district Athabaska avec un renfort de Missionnaires. On comprend ma joie mêlée d'inquiétude. Mais, ô déception! les barques abordent; point de Pères, point de Frères! Vite, je me fais remettre nos lettres. J'apprends que les nouveaux Pères et Frères sont arrivés trop tard à Saint-Boniface pour partir avec les berges et qu'ils doivent prendre le chemin du lac la Biche. Voilà un retard d'un mois et demi, et peut-être de toute une année, s'ils ne trouvent pas au lac la Biche les moyens de poursuivre leur voyage. Ces chers Pères et Frères sont cependant si attendus, et on a si grand besoin d'eux! Mes lettres me parlent de l'arrivée du révérend Bompas, créé évêque anglican. Il est accompagné d'un ministre; ces deux messieurs amènent leurs femmes. Voilà donc par surcroît deux ministres de l'erreur à combattre, et nous

sommes encore réduits à un nombre trop restreint.

Craignant que nos chers arrivants ne pussent dépasser le lac la Biche, ma première pensée fut d'aller les y chercher. Je parlai de ce projet au R. P. Laity ; il ne fut point de mon avis ; il pensait que nos Missionnaires partiraient immédiatement après leur arrivée à Notre-Dame des Victoires, et que je m'exposerais à des fatigues et à des dépenses inutiles, à un moment où il n'y avait pas de provisions. Devant ces graves objections, je temporisai, non toutefois sans regrets ; aussi je revenais souvent à la charge auprès du révérend Père pour avoir son assentiment. Après avoir relu nos lettres d'affaires, il n'y eut plus à hésiter ; je compris la nécessité du voyage, qui fut décidé, et je désignai le 4 août pour jour du départ. Je me procurai un canot d'écorce et quatre hommes.

Comme on a déjà souvent écrit des relations de voyage dans nos Annales, je pense qu'il est inutile de faire le journal du mien ; je n'indiquerai donc que quelques incidents remarquables. D'abord, je dois faire connaître mes compagnons de voyage. Nous ne sommes que cinq et nous appartenons à cinq nations différentes. J'ai avec moi un métis iroquois-français, un Montagnais, un Cris, et un Peau-de-lièvre. Ce sont quatre vigoureux jeunes gens, qui ont beaucoup de courage, comme les gens du pays, quand tout va bien, mais qui se découragent vite en présence des difficultés. En partant, ils étaient tout feu, mais bientôt la longueur du chemin amenant la fatigue, Mgr d'Érindel dut *pagayer* autant et plus qu'eux pour stimuler leur ardeur. J'avais aussi intérêt à accélérer, parce que je devais retourner à la Providence avant les glaces, ne voulant pas m'exposer à être arrêté en route.

Le 10 août, nous fûmes menacés d'un accident qui eût troublé le reste de mes jours et qui nous eût laissés

dans une grave situation au milieu d'un périlleux voyage. Nous arrivions au premier grand rapide de la rivière la Biche. En cet endroit, en remontant le courant, on a coutume de faire portage non-seulement de la cargaison, mais encore des canots. Notre guide, espérant gagner du temps, après avoir fait un tout petit portage de la cargaison et monté le canot vide par eau, le fit recharger à moitié, au-dessus d'une chute de cinq pieds. Je remarquais avec peine qu'on se pressait beaucoup et qu'on ne prenait pas assez de précautions pour un passage si dangereux ; mais je m'abstins de faire des observations, de peur que le guide, assez susceptible, ne s'en formalisât. Le canot devait être halé par deux hommes, tandis que deux autres le gouverneraient. L'ordre d'avancer est donné, aussitôt un remous s'empare de l'arrière du canot, tandis que le courant dirigé vers le large saisissait l'avant. Ces deux forces agissant dans le même sens exposent le canot au plus grand danger; on crie de haler fort, mais la corde casse, et voilà le canot et les deux hommes emportés avec une rapidité vertigineuse dans la direction de l'abîme. Sans perdre leur présence d'esprit, notre Iroquois et le Cris essayent de passer plus loin ; mais, vains efforts ! les voilà presque au-dessus de la chute. Ne pouvant l'éviter, ils eurent assez de sang-froid pour tourner leur canot en travers, en sens parallèle à la chute. Nous suivions avec angoisse ces bons jeunes gens, et je me préparais à leur donner l'absolution. Ils disparaissent tout à coup au sein du gouffre et restent un instant ensevelis à nos yeux.

Nous les croyions perdus sans retour, lorsque, contre toute espérance, nous les voyons surnager et voguer vers le rivage, où nous accourons en toute hâte pour les recevoir. Ils n'ont aucun mal, mais ils sont trempés jusqu'aux os, notre bagage est inondé, le canot a une

barre cassée et sa gomme est brisée; nous en serons quittes pour une demi-journée de travail.

12 août. Aujourd'hui nos haleurs aperçoivent une famille d'ours venant vers eux; le Cris ajuste la mère, qui tombe en poussant des hurlements affreux; c'était une ourse fauve. Le chasseur, pour s'assurer de sa proie, lui envoie une seconde balle. Je m'empresse de débarquer pour assister à la chasse des trois petits oursons. Un s'enfuit, deux autres grimpent sur des arbres, où nous pûmes facilement les saisir. Dépecer ces trois ours fut l'affaire d'un moment. On eut soin de prendre les meilleurs morceaux, abandonnant le reste, pour ne pas surcharger notre petit canot; notre pémican fut mis de côté et nous fîmes de véritables festins avec ces mets succulents.

Le 13 août, après notre déjeuner, ayant voulu marcher un peu pour manger des fruits et petites baies, le long de la rive, j'aperçus encore des traces d'ours toutes fraîches. Je les signale aux deux haleurs; aussitôt on fait silence et on avance avec précaution. Nous avions devant nous une famille d'ours occupée à manger des fruits. Un coup de feu mit le trouble dans le troupeau; la mère, que le chasseur a toujours soin de tirer la première, fut atteinte mortellement; un de ses oursons grimpa sur un arbre, et un autre parvint à s'échapper. Nous voilà de nouveau munis de provisions dont nous chargeons notre pirogue, autant que la prudence nous le permet. A partir de là jusqu'au lac la Biche, nous ne mangerons que de la viande fraîche, grâce à l'habileté de nos chasseurs, qui abattent encore un lynx, un castor, des canards et des outardes en quantité. Mais nous sommes encore loin d'arriver, et il faut passer le redoutable Grand-Rapide que j'ai fait connaître autrefois. Je m'y trouvais le 15 août, anniversaire de ma consécration épiscopale; mon métis iroquois était malade, et les trois autres étaient décou-

ragés devant les difficultés. Il nous fallait porter par monts et par vaux et le canot et le bagage, pendant environ deux kilomètres, dans un terrain glissant et fangeux. Je me vis sur le point d'être encore abandonné par deux de mes hommes, et je dus, pour ranimer leur courage, promettre augmentation de salaire et me charger de la besogne du malade. Je fus ainsi, tour à tour, portefaix et haleur de canot, jusqu'à ce qu'il plût à mes sauvages de me relever de corvée.

Le 16, je rencontrai un camp de Cris. Comme ces gens-là ne voient que rarement le prêtre et que j'avais besoin de confectionner des mocassins pour mon monde, je m'arrêtai une demi-journée au camp; je fis une instruction et je baptisai un enfant.

Après cette courte station, nous fûmes sur le point d'être victimes d'un autre accident dans la petite rivière la Biche, au dernier rapide. Déjà nous nous applaudissions d'avoir passé sans encombre les rapides précédents, lorsque tout à coup, dans un fort courant, par une fausse manœuvre du gouvernail, le canot se met en travers et est poussé avec violence contre un récif. Déjà ses flancs commençaient à craquer lorsque mes quatre hommes sautèrent tous à la fois à l'eau; grâce à leur promptitude, le canot ne fut point brisé, et encore une fois Dieu nous venait en aide.

Enfin, le 23 août, au coucher du soleil, nous surprenions heureusement tous les nôtres au lac la Biche. Il était temps pour moi d'arriver et de me reposer; le jour de l'arrivée et la veille, j'avais été obligé de rendre les armes, c'est-à-dire de déposer mon aviron; littéralement, je n'en pouvais plus de fatigue; il y avait vingt jours que nous étions en route. Mais, si je suis exténué, quelle joie de voir les nouveaux Missionnaires dont nous avons tant besoin au Mackenzie! J'apprends bientôt que, si je

n'eusse pas fait ce voyage, tous nos Pères et Frères allaient être obligés d'hiverner au lac la Biche. Je vous assure que je ne regrette pas ma fatigue, qui du reste va passer bien vite.

Malgré mon désir de repartir au plus tôt, je dus demeurer plusieurs jours à Notre-Dame des Victoires. Il fallait, en effet, chercher des rameurs, radouber une barque, faire la répartition des marchandises entre les différentes missions du Vicariat, faire des ballots et des caisses, etc.

Le jour du départ fut indiqué pour le 28 août. J'emmenais avec moi le R. P. Collignon et le F. Alexis, qui devenaient disponibles par la cession de Notre-Dame des Victoires à Mgr Grandin. J'emmenais aussi les PP. Ducot et Pascal, les FF. Renault et Scheers et M. Pradier. Vers quatre heures du soir, un goûter de famille nous fut servi, puis la bénédiction du saint sacrement fut donnée pour l'heureuse issue du voyage. Les adieux furent déchirants : les séparations sont toujours pénibles, mais surtout dans nos immenses déserts du Nord, où le plus souvent on se quitte pour ne plus se revoir. Le R. P. Collignon et le F. Alexis étaient si estimés à Notre-Dame des Victoires, que leur départ fit verser bien des larmes.

Nous revoilà en route pour redescendre la petite rivière la Biche, nous allons avoir bien à souffrir. L'eau, déjà bien basse lors de notre montée, a encore beaucoup baissé depuis notre passage, et notre barque surchargée a un trop fort tirant d'eau. Arrivés dans les rapides et les endroits plats, il faut nous mettre à l'eau et traîner la berge en la soulevant. Le canot que nous emmenons sert à transporter nos colis par petites portions, dans les passages les plus difficiles; on le charge de 800 kilogrammes chaque fois, ce qui allège la barque. Durant deux jours, les PP. Collignon et Pascal, les FF. Alexis, Renault et

Scheers sont obligés de se mettre à l'eau jusqu'à la ceinture comme les hommes de peine, et cela presque tout le temps. Durant ce temps-là, l'Evêque d'Erindel poursuit sa route par monts et par vaux et à travers les bois, avec le P. Ducot, M. Pradier et la femme d'un de nos hommes. Notre tâche était moins fatigante que celle de nos chers compagnons de voyage plongés dans l'eau froide, mais cependant elle était encore une rude épreuve. C'est ainsi que nos nouveaux Missionnaires ont fait leur noviciat de misères et leur entrée dans le vicariat du Mackenzie; dans ce pays il nous faut des sujets point douillets, et aimant beaucoup le bon Dieu et les âmes.

Je ne m'arrêterai pas à décrire toutes les difficultés que nous eûmes à surmonter dans la grande rivière la Biche, au Grand-Rapide et dans une succession de rapides, l'espace de 150 kilomètres. Qu'il me suffise de dire que, quatre ou cinq fois, notre barque a donné contre des récifs; et que, trois ou quatre fois, elle a été assez endommagée. Avant d'arriver à la mission de la Nativité, notre patience a été exercée par quatre jours de pluie, de neige et de vent furieux. Impossible d'avancer; cependant nous sommes dans un campement où il y a de la boue jusqu'aux genoux; on est trempé jusqu'aux os, on grelotte, et on peut à peine faire du feu pour se chauffer. Lorsque je voyais mes compagnons abattus, je remontais leur courage en disant qu'on n'a pas toujours autant à souffrir, et que nous étions là dans un des plus mauvais campements de ma vie de Missionnaire.

Enfin, le 14 septembre, à une heure du matin, le mauvais temps ayant cessé, je criai bien fort : *Lève! lève!* et à deux heures nous partîmes. Au point du jour nous arrivions sur notre beau lac Athabaska; une bonne brise enfle notre voile, et à sept heures du matin nous étions proches de la mission de la Nativité, chantant tous en-

semble un *Magnificat* solennel, tandis que les nombreux échos d'alentour répétaient le cantique de Marie, et que la petite cloche de la Nativité nous saluait de ses sons argentins. Les pavillons de la Mission et de la Compagnie de la baie d'Hudson flottaient au vent en notre honneur.

Je retrouvai le R. P. Laity et le F. Reygnier en bonne santé; ils étaient heureux d'apprendre que les PP. Colligon et Pascal et le F. Alexis allaient être leurs compagnons durant une partie de l'hiver. Le R. P. Colligon a reçu pour obédience d'aller à la rivière la Paix, pour tirer le R. P. Tissier d'une trop profonde solitude de sept ans, et l'aider à l'évangélisation d'un vaste district de missions. Le R. P. Pascal ira évangéliser les mangeurs de caribou en remplacement de notre défunt P. Eynard; enfin, le F. Alexis se dévouera encore comme autrefois, dans la chère mission de la Nativité, à l'établissement de laquelle il a tant contribué.

Comme mon voyage était loin de toucher à son terme, j'eusse bien voulu ne m'arrêter qu'un jour ou deux à la Nativité; mais, ne pouvant trouver ni hommes ni canot, parce que les sauvages étaient encore au bois, il me fallut faire station pendant quelques jours, tout en goûtant la généreuse et fraternelle hospitalité du R. P. Laity. Aussitôt que j'eus engagé deux hommes, et que je me fus procuré deux canots, nous nous remîmes en route. Nous laissions là notre grande barque et sa cargaison, ne pouvant trouver assez d'hommes pour la traîner à travers les quatre portages de la rivière des Esclaves; nous ne prîmes avec nous, en fait de bagage, que le strict nécessaire.

Au moment du départ, le vent était très-fort; à peine pouvait-on charger les barques, tant elles étaient agitées. Il fallut donc prendre un troisième canot pour nous aider à traverser le lac. Malgré ces trois canots dans lesquels nous avions distribué nos provisions de bouche et notre

bagage, la tempête était si violente et les vagues étaient si grosses, que le canot que je montais était inondé. Pour le vider, nous dûmes faire relâche deux fois. A l'entrée de la rivière des Esclaves, nous mîmes la chaudière à thé sur le feu et nous fîmes un modeste dîner, pendant que les deux hommes venus avec nous déchargeaient leur canot dans les deux nôtres. Vers le soir de ce même jour et le lendemain matin, nous étions dans le pays du gibier. Sur chaque rive du fleuve, il y a une petite lisière de bois; au-delà se trouvent des lacs, des marais ou des prairies baignées par les eaux; les oies impériales, les oies blanches, les oies grises, les cygnes, les canards aux espèces nombreuses couvrent littéralement ces étangs. Nous profitâmes de l'occasion pour faire nos provisions; nos hommes nous tuèrent une trentaine de pièces en peu de temps. Le nombre de ces oiseaux était incalculable; lorsqu'ils se levaient, alarmés à notre approche, le frémissement de leurs ailes eût pu être comparé à un train exprès arrivant dans une gare; c'était comme un tremblement de terre; il faut voir et entendre ce tapage pour en avoir une idée. Le P. Ducor et les Frères étaient ébahis.

20 *septembre*. Nous arrivons au haut du dernier rapide de la rivière des Esclaves. Là, au sommet d'une belle côte s'élève une tombe toute fraîche; François, notre guide, me dit que c'est la sépulture de son épouse qu'il a perdue deux mois auparavant. Cette pauvre femme avait été élevée à la mission de la Nativité; elle m'avait enseigné la langue montagnaise de concert avec sa mère, morte en odeur de sainteté, et elle avait demandé avec instance à son mari de la transporter à cette place après sa mort, pour que je puisse bénir sa tombe et prier pour elle quand je passerais. Elle avait de plus réservé une peau d'orignal pour moi, afin que je lui chantasse un service

Je l'ai fait d'autant plus volontiers que c'était une chrétienne que j'estimais beaucoup et envers qui j'avais des dettes de reconnaissance. Près de cette tombe, je remarquai un petit paquet caché dans de l'écorce de bouleau pour le préserver de la pluie; je demandai à François ce que c'était. Il me répondit que c'était un peu de tabac mis par lui en réserve à l'intention de ceux qui viendraient prier pour le repos de l'âme de son épouse.

21 *septembre.* Aujourd'hui, la journée est laborieuse; il nous reste encore cinq portages à faire, outre celui de la veille; partout il faut porter à dos non-seulement tout le bagage, mais les canots. Cependant, vers une heure de l'après-midi, nous avons achevé cette rude besogne, et nous allons saluer M. Joseph Beaulieu, bon catholique, chef de traite dans un petit fort qu'il bâtit au pied du dernier rapide. Nous y avons reçu le plus cordial accueil. Pour faire profiter les âmes de cette courte station, j'ai entendu en confession un malade que j'ai fait administrer par le R. P. Ducot, et j'ai continué à confesser ceux et celles qui n'avaient pu le faire depuis le printemps. Vers quatre heures, nous repartions en compagnie de M. J. Beaulieu, nous proposant d'aller coucher chez son frère à la rivière au Sel, mission Saint-Isidore. Nous y arrivâmes très-tard dans la nuit. Après le souper, pendant que mes compagnons de voyage dormaient, j'entendis les confessions de plusieurs familles. Le lendemain, il y eut plusieurs communions à la messe dite par le R. P. Ducot. Vers dix heures, nous repartions, malgré la pluie et la neige, et allions dîner à un camp sauvage.

A l'entrée de la nuit, le 23, nous rencontrons un gros camp de Montagnais. Ces bons Indiens, sachant que je devais descendre la rivière, m'avaient déjà attendu environ quinze jours à la mission Saint-Isidore; mais comme ils n'avaient absolument plus rien à manger, ils étaient

parts en chassant le long de la rivière. Lorsqu'ils m'eurent reconnu, ils commencèrent une fusillade bien nourrie jusqu'au moment où j'eus mis pied à terre. Ils étaient au comble du bonheur. Le principal du camp, après que j'eus touché la main à tout le monde, que je les eus bénis et qu'ils eurent touché la main à toute notre petite caravane, nous invita à aller nous délasser dans sa hutte en peaux. Deux couvertures repliées étaient étendues, en guise de tapis; on nous invita à nous y asseoir. Aussitôt la loge se remplit de monde avide de me voir et de m'entendre; tous me pressent de m'arrêter à leur camp, pour y passer la nuit, entendre leurs confessions et célébrer la sainte messe le matin, afin qu'ils puissent avoir la consolation de communier; quelques-uns d'entre eux, en effet, n'ont pas vu le Prêtre depuis plusieurs années. Je me rends volontiers à leurs pieux désirs. Aussitôt les femmes s'empressent de préparer des emplacements pour nos tentes, les hommes coupent du bois sec pour la nuit, chacun apporte un peu de viande pour notre repas; eux se contentent de nous demander des objets de piété. Avant le souper, je fis un entretien à tout le camp. Le P. Ducot remarquait que l'on m'écoutait avec bonheur, sans perdre une de mes paroles. Après le souper, une clochette réunit tout le monde pour la prière, qui fut suivie d'une instruction. Pendant la nuit, alors que mes compagnons de voyage prenaient leur repos, je m'introduisais dans une petite tente en toile mise à ma disposition pour y entendre les confessions; pour siége on avait réuni deux ou trois paquets de hardes, et pour tapis j'avais une couverture en laine. Je passai la moitié de la nuit à entendre les confessions. Le matin, le R. P. Ducot célébra la messe, pendant que je faisais chanter des cantiques montagnais. Il y eut quatorze communions. Durant le saint sacrifice, la pluie survint, mais nos priants étaient à

genoux, tête nue ; pas un ne bougea. A la fin de la messe, la pluie ayant cessé, je leur adressai une nouvelle instruction qui fut écoutée avec le même respect que les instructions précédentes.

J'ai oublié de dire que nos deux hommes, engagés à la Nativité, ne devaient nous accompagner que jusqu'à la mission Saint-Isidore ; depuis cette place, il ne nous reste qu'un seul homme de peine par canot. Cela veut dire que Pères, Frères, Mgr d'Erindel même doivent ramer et manœuvrer selon leurs forces et leur habileté respectives. Il nous avait été impossible d'avoir du monde ; il fallait bien nous tirer d'affaire. Du reste, nos canots étaient petits et ne pouvaient pas recevoir un équipage considérable ; en travaillant nous-mêmes, nous épargnions une grosse somme d'argent. Nos jeunes sujets admiraient l'habileté de leur Evêque, et comme guide, et comme capitaine, et comme rameur ; il avait l'expérience de la chose.

25 *septembre*. Au coucher du soleil, nous arrivons sur le bord du grand lac des Esclaves ; de là, il y a encore une traversée de plusieurs heures pour arriver à notre mission Saint-Joseph. Nous sommes déjà harassés de fatigue ; cependant je dis à mes compagnons : « Nous ferons bien de nous rendre ce soir, ou bien nous allons nous exposer à ne pouvoir nous trouver chez le P. Gascon pour le dimanche. Demain samedi, je crois que le vent sera violent et nous ne pourrons traverser. » Tout le monde se rendit à mon avis ; nous partîmes donc en redoublant d'effort ; et, vers huit heures du soir, nous nous annoncions au milieu des ténèbres par quelques coups de fusil. On nous répondit aussitôt et du fort et de la mission ; le R. P. Gascon vint nous recevoir, tandis que sa grosse cloche de 15 à 20 kilogrammes sonnait à toute volée.

Nous avons eu une bonne pensée de nous imposer une

nouvelle fatigue pour arriver le vendredi ; il nous eût été de toute impossibité d'arriver le samedi, voire même avant les offices du dimanche soir. Ce fut une grande consolation, pour le P. Gascon et pour moi, de passer ensemble un dimanche ; il y eut office pontifical. Le lundi, le lac était bouleversé par une tempête. Cette intempérie nous obligea à rester encore, j'en profitai pour recevoir les vœux perpétuels du bon Frère Scheers. En effet, le 28, il achevait ses vœux de cinq ans et s'engageait pour toute sa vie. J'ai beaucoup admiré le courage et le dévouement de ce Frère. Après cette cérémonie d'oblation et un déjeuner de famille, nous nous sommes préparés au départ. Quand même nous eussions voulu prolonger notre séjour chez notre hôte au cœur généreux, il n'aurait rien eu pour nous donner à manger ; il avait, pour toutes provisions, quelques livres de farine, deux soupes d'orge et quelques mauvais poissons. Heureusement que les sauvages nous avaient donné de la viande en route ; sans cette aumône, nous eussions jeûné tout le temps du voyage.

La cérémonie de l'oblation était finie, nos canots étaient chargés ; sans attendre le jour, nous dîmes adieu au P. Gascon et au F. Scheers. Je laissai ce dernier à Saint-Joseph, pour partager et consoler la solitude du cher P. Gascon, solitude qui dure depuis quatre ans, c'est-à-dire depuis la mort du F. Hand. Nous traversâmes d'abord la baie en face de la mission, par un temps calme qui nous promettait une belle journée. Mais voilà qu'un vent du large s'élève et nous oblige à prendre terre dans un endroit marécageux et à nous y abriter. Le vent devint de plus en plus furieux durant toute la journée et toute la nuit ; nous déchargeâmes nos canots et les mîmes à l'abri. Malgré cette précaution, une de nos embarcations fut brisée en trois endroits. Le lendemain, le vent souffla encore

toute la journée; nous profitâmes du temps d'arrêt pour réparer les avaries de notre canot.

3 *octobre*. Nous arrivons à l'entrée de la rivière au Foin, et nous saluons notre petite chapelle de Sainte-Anne. Là nous rencontrons M. G. Gardner, chef traiteur du fort. Ce monsieur est un protestant converti au catholicisme depuis un an; il est originaire de Bornéo et né de parents écossais. Il nous a reçus avec un vif empressement et nous a conduits à sa maison, qui est à environ un mille en avant, sur la rivière au Foin. Sa jeune femme, élevée par nos Sœurs de charité à la Providence, fut très-heureuse de nous recevoir; elle montra, par sa politesse et ses procédés empreints de piété, qu'elle avait profité des leçons reçues à l'école catholique. Ce jeune ménage, arrivé en automne, nous aidera beaucoup à faire le bien, tant qu'il restera à ce poste. Nous étions arrivés un samedi soir; il fut résolu qu'il y aurait grand'messe le lendemain. Tout le monde s'approcha du tribunal de la pénitence durant la nuit, et la sainte communion fut bien édifiante à la grand'messe. Il y eut aussi trois confirmations; M. G. Gardner était du nombre des confirmands. Après le dîner, nous récitâmes le chapelet avec tous les catholiques du fort, et, comme le vent était devenu meilleur, nous mîmes à la voile. A partir de là jusqu'à la Providence, nous eûmes un temps calme, et nous arrivâmes à cette chère mission tant désirée le 6 octobre, à une heure et demie du soir. Mes compagnons de voyage étaient en route depuis six mois, et moi depuis le départ des glaces. Nous sommes arrivés à l'insu de tous. Etant donc parvenus jusqu'en face de l'établissement sans éveiller l'attention, nous nous annonçâmes par une fusillade, à laquelle on répondit par la sonnerie de l'évêché et du couvent. Tout le monde était heureux de me revoir, et se félicitait du renfort que j'amenais. Cependant le R. P.

Ducot ne devra passer ici qu'une partie de l'hiver; il m'accompagnera dans la rivière des Liards pour y donner avec moi les exercices de la mission dont il sera ensuite chargé.

J'ai trouvé la mission dans la plus grande pauvreté, et cependant il y a un grand nombre de bouches à nourrir. Pour trois Pères, quatre Frères, un évêque, cinq sœurs, vingt-cinq enfants et trois familles de serviteurs, nous avons reçu pour une année, 300 kilogrammes de farine. Il est vrai qu'on a récolté un peu de blé et un peu d'orge; mais on n'a ni beurre ni graisse pour assaisonner les aliments. On est si pauvre en luminaire, que depuis mon arrivée j'ai prescrit qu'on ne se servirait que d'une seule chandelle à la messe. Le soir, tout le monde travaille autour de la même table, misérablement éclairée, et on abrége la veillée. Bientôt même, on manquera de chandelles et pour la messe et pour travailler. Que c'est triste! Le vin pour la consécration fera aussi défaut, et cependant à chaque messe nous n'en dépensons que le strict nécessaire. On va envoyer un exprès à la Nativité, pour faire une petite provision. Ce sera un voyage de 350 lieues, aller et retour, et qui durera plus d'un mois. Comme vous le voyez, il est facile au Mackenzie de faire des actes de mortification. Malgré cela, nous sommes contents de notre sort; pour moi, sauf la responsabilité de l'épiscopat, je n'en désire pas de meilleur.

Je voudrais maintenant vous donner quelques renseignements sur chacune de nos missions centrales; mais je suppose que les Pères qui les dirigent vous auront fait le rapport de leurs travaux respectifs. Je viens d'écrire une petite lettre circulaire, dans laquelle je me plains que, par un motif de fausse humilité, ils n'écrivent pas assez souvent soit à moi ou à la Congrégation, soit à la Propagation de la foi. Cependant j'ai reçu, il y a quel-

ques jours, du P. Roure, une lettre dont je vous envoie un extrait.

Il me dit : « Je n'ai pas écrit à Votre Grandeur par l'occasion des berges du printemps dernier, parce que je ne savais pas trop où vous étiez. Vous apprendrez avec plaisir que tous les sauvages de la mission Saint-Michel sont venus, non pas à la fois, mais par bandes successives ; ce qui m'a permis d'entendre tout le monde. A peu près tous se sont approchés des sacrements, j'ai baptisé vingt-neuf enfants et béni cinq mariages. »

Après un court résumé, le P. Roure me raconte un trait dramatique que je vais vous transcrire presque en entier : « Deux jours après notre arrivée au fort Raë au printemps dernier, un sauvage âgé d'environ quarante ans, d'une taille plus qu'ordinaire, paraissant assez vigoureux et parlant la langue couteau-jaune, se présente à moi, et me dit s'appeler Kk^{e}ayetti. Je le reçus comme les autres sauvages, il entra à la chapelle, fit sa prière, puis me mit au courant de son histoire. Il était veuf, me dit-il, avait avec lui ses deux petites-filles, sa belle-mère et une petite orpheline qu'il élevait. Après ces détails donnés, il me toucha de nouveau la main, et prit congé de moi. Quelques heures après son départ, plusieurs sauvagesses plat-côté-de-chien vinrent me trouver : Pourquoi, Père, as-tu laissé partir Kk^{e}ayetti ? Il a une petite orpheline avec lui, pas plus grande que ça (me montrant la hauteur de leur ceinture), et c'est sa femme ; évidemment elle est trop jeune, elle n'a pas encore d'esprit ; elle pleurait en partant, elle voulait venir te voir ; mais lui n'a pas voulu. C'est un mauvais ; au printemps, il a fait mourir par l'eau le frère de cette petite ; il avait coupé les oreilles de sa femme, et à la fin il l'assomma à coups de hache. Cet hiver même, il n'y a que quelques jours, il voulut tuer Nomba, sauvage plat-côté-de-chien, et il l'au-

rait tué, s'il n'avait pas eu peur de toi; et cela sans raison, uniquement parce qu'il a soif de tuer *déné wié badewi*. Certainement, il va faire périr cette petite qui est d'origine plat-côté-de-chien, comme il a fait périr son frère...

« Je reprochai à ces femmes de ne m'avoir pas informé plus tôt de la chose; mais Kk^{e}ayetti était déjà loin. Toutefois j'en fis avertir le R. P. Gascon. Celui-ci, ayant eu occasion de me répondre peu de temps après, confirma l'exactitude de ces tristes détails et m'assura qu'il ferait tout son possible pour délivrer la petite fille. Vers le commencement du mois d'avril, un soir, un sauvage entre chez moi et m'adresse la parole en couteau-jaune: Quel est ton nom? lui dis-je. — Je m'appelle Paul, me dit-il. — Il y a un sauvage de ta tribu, nommé Kk^{e}ayetti, pourrais-tu me donner de ses nouvelles? — C'est aussi mon nom, me dit-il, je m'appelle Kk^{e}ayetti. — Ah! c'est toi, lui dis-je, causons un peu. — Je lui fis alors de graves reproches sur sa conduite relativement à la petite orpheline, et je le menaçai de la colère de Dieu, s'il persistait à vouloir vivre ainsi. Il m'avoua tout et me promit de me rendre l'enfant, mais à condition que je lui donnerais une femme. — Il ne dépend pas de moi, lui dis-je, de te donner une femme; commence par bien vivre, par te séparer de celle que tu as volée, et lorsque ta conduite sera régulière, alors tu pourras facilement en trouver une. N'as-tu pas honte ?...

« Bientôt il changea de propos et me demanda du tabac; je lui en donnai un peu; le lendemain, il m'envoya de la viande en échange, mais il se garda bien de m'envoyer l'orpheline. Il avait son campement à l'extrémité de l'île, du côté nord-ouest. J'insistai auprès de sa belle-mère, qui est une excellente femme, pour qu'elle m'amenât la petite fille. — C'est inutile, me dit-elle, il la garde trop bien pour qu'on puisse la prendre, et il ne te la donnera

pas, à moins que tu ne lui donnes une femme. — Je m'informai bien de l'endroit où ils étaient campés, et je résolus d'aller un beau matin faire une visite domiciliaire et tenter de délivrer la pauvre esclave. Comme la chose était publique et qu'on ne parlait que de cela, M. le docteur-médecin du fort (c'est un honnête protestant écossais) voulut m'accompagner en amateur dans ma petite expédition. C'était le 17 avril; le docteur marchait devant mes deux chiens, et moi je me faisais carrioler. Mais du plus loin que Kkcayetti nous aperçoit, il lève le camp et fait portage dans la baie pour arriver dans le Grand-Lac. La grande quantité de neige ne lui permettait pas d'aller vite; il avait deux traîneaux et un seul chien; lui-même ouvrait la marche, attelé à l'un des traîneaux ; venaient ensuite deux petites filles qu'il avait eues d'un premier mariage, et l'orpheline enlevée, toutes trois presque ensevelies dans la neige; la belle-mère dans le second traîneau, suivait de loin.

« A l'entrée du Grand-Lac, le docteur le serra d'assez près pour lui adresser la parole; mais Kkcayetti, pour toute réponse, prend son fusil, le charge à balle en sa présence, le jette sur son traîneau et poursuit sa marche. M. le docteur s'arrête et m'attend pour me dire qu'un pareil homme est capable de tout; cependant il s'offre à marcher devant, si je veux le poursuivre. Quoique j'eusse bien à cœur de délivrer cette pauvre petite, je ne crus pas prudent de continuer; je parlai encore à la vieille, qui était en arrière ; j'envoyai par elle de terribles menaces à son gendre, et revins chez moi en priant pour eux, mais aussi un peu confus de l'insuccès de mon expédition. Je n'avais pas encore fini de faire rôtir mon poisson, que la vieille entre chez moi : — Mon gendre commence à bien penser, dit-elle; lorsqu'il t'a vu revenir sur tes pas, tout à coup son cœur est devenu bon, il a réflé-

chi à tout ce que tu lui as dit l'autre jour, et il veut bien vivre ; si tu lui donnes quelque chose pour le soin qu'il a eu d'Anne (c'est le nom de l'orpheline), il te la rendra ; moi aussi je fais pitié, tu me donneras quelque chose. Il t'attend là où tu nous as quittés, et te fait dire d'aller chez lui. — Je bénis le bon Dieu d'avoir opéré en cet homme un changement si subit ; toutefois, je fis dire au coupable de venir me trouver lui-même, attendu que c'était assez pour moi d'avoir fait les avances. Le samedi se passa ainsi ; le dimanche, la vieille, en venant faire ses dévotions, me dit que son gendre m'attendait toujours. Sur ces entrefaites, arriva de la Providence le F. Boisramé avec Jonhy (jeune orphelin au service de la mission). C'était le 20 avril 1874 ; après le chapelet, je pris avec moi Jonhy, à l'insu de tout le monde, et je me rendis encore chez Kkᵉayetti avec les chiens du Frère. Je trouvai mon Couteau-Jaune en campement, lui d'un côté du feu, et les trois petites de l'autre. Aussitôt que je mis le pied dans le campement, il se saisit de sa hache et de son grand couteau, qu'il mit l'un à sa droite, l'autre à sa gauche ; puis roulant dans son orbite son gros œil blanc, — il est borgne — il commença un discours très-animé avec beaucoup de gesticulations. Moi j'étais assis sur le sapin, écoutant en silence l'orateur ; son discours dura près d'une heure ; il me serait très-difficile de l'analyser. Il voulait me dire, au fond, qu'il était pauvre, et me supplier de lui donner quelque chose pour le compenser des soins qu'il avait eus de la petite ; en second lieu, il ajoutait qu'il ne dépendait que de moi de lui procurer une femme légitime. Quant à la première partie de son discours, je lui répondis que le soin qu'il avait eu de l'orpheline laissait beaucoup à désirer ; mais que, eu égard à sa pauvreté et à la petite à laquelle je désirais faire du bien, je lui ferais un petit cadeau. Quant à la seconde

partie de son discours, je lui répondis que je ne mariais pas les gens malgré eux, qu'il pouvait chercher une femme qui consentît à l'épouser, et que je la lui donnerais. Il me dit alors qu'il voulait toujours obéir aux prêtres, qu'ils étaient les serviteurs du bon Dieu, qu'ils étaient bons, etc. — Tu as bien raison, lui dis-je, de dire que les Pères sont bons. — Oui, dit-il en élevant la voix, les Pères sont bons, mais pas toi. — Tiens! Qu'est-ce que tu dis? Je ne suis pas bon, et pourquoi donc? Que t'ai-je fait? lui dis-je en souriant. Et d'où vient donc que, depuis l'autre jour que tu m'as parlé, je ne puis plus penser qu'à toi, c'est comme si je n'existais que pour toi; et c'est pour toi qu'aujourd'hui j'ai récité trois fois le chapelet. Finissons, lui dis-je, le soleil va se coucher; que veux-tu que je te donne en échange de l'orpheline? — Une paire de culottes, dit-il. — Je ne n'en ai point. — Et celles-là? ajouta-t-il en portant la main sur mes pantalons — c'était un peu fort.— Tu n'as pas honte, lui dis-je; mais qu'est-ce qu'on dira au fort, quand on saura que tu m'as dépouillé? Tu dis que tu veux te marier; ah! je crois bien que tu ne trouveras pas une femme plat-côté-de-chien, si on sait que tu as voulu me prendre mes pantalons! — Il se mit à sourire pour la première fois; la victoire m'appartenait, nous terminâmes le marché. Je donnai à la vieille un chien et ma couverture; à lui, je donnai un bonnet, un filet de pêche, un peigne et quelques balles; je plaçai l'orpheline sur le devant de mon traîneau, et la vieille vint chercher le payement. Quoique je n'eusse rien dit à personne de ma petite excursion, tout le monde m'attendait sur la grève, les sauvages aussi bien que les blancs; on avait même craint pour moi, en entendant tirer quelques coups de fusil du côté où je parlementais. Toutes les sauvagesses couvraient l'orpheline de baisers. Le lendemain, les blanches, ainsi que les sauva-

gesses du fort Raë, furent mises à contribution pour l'habiller, et le dimanche suivant, elle ressemblait à une petite demoiselle de Provence.

« Cependant Kkcayetti vint au fort, espérant pouvoir se marier; mais une des veuves à laquelle il s'adressa accourut tout éplorée me demander si je voulais la faire mourir, me disant qu'elle ne vivrait pas deux jours, si je la mariais à un pareil homme. Deux autres, plus spirituelles, vinrent me demander si elles devaient le recevoir à coups de bâton, lorsqu'il entrait dans leurs loges. A la fin je craignais qu'il ne m'enlevât de nouveau ma petite Anne; aussi je crus devoir la faire partir avec le F. Boisramé, le 4 mai, pour le Rapide, mission de la Providence; où, paraît-il, elle est très-contente chez les Sœurs. En ce moment, je prépare cette enfant à la première communion; elle est très-intelligente. »

Puissiez-vous, mon révérend Père, trouver dans cette trop longue lettre quelque chose capable d'intéresser nos Pères et nos Frères,

Je suis votre très-affectionné frère.

† Isidore, Evêque d'Erindel, o. m. i.

LETTRE DU R. P. SEGUIN.

Notre-Dame de Bonne Espérance, 3 juin 1874.

Mon très-révérend Père,

Voilà déjà un an que le R. P. Petitot m'a quitté et que je suis seul avec le bon F. Kéarney à Good-Hope. J'espérais recevoir un compagnon l'antomne prochain ; mais Mgr Clut m'écrit de n'y pas compter, le R. P. Grouard étant obligé de partir pour cause de santé. Par ce départ, le vicariat fait encore une bien grande perte ; nous voilà

maintenant réduits au minimum. Que c'est triste ! Pendant que nous diminuons, le parti protestant se fortifie ; l'année dernière déjà il était arrivé trois maîtres d'école dans la Grande-Rivière. Cet automne, ce sera une inondation de Révérends, à la suite de l'Évêque Bompas. Ceux qui sont dans le pays, crient bien haut que la religion catholique est morte, et que c'est pour cela que tous les prêtres du pays s'en vont. Qu'adviendra-t-il quand leurs nouvelles recrues seront au complet ? Que le bon Dieu prenne en pitié les pauvres sauvages ! Leurs têtes ne sont pas trop solides et il ne faudrait pas grand'-chose pour les faire tourner. Ils n'ont pas beaucoup de soucis pour le salut de leur âme ; les biens de ce monde les occupent plus que ceux de l'autre, qu'ils n'ont jamais vus.

Au printemps dernier, j'ai visité, comme de coutume, les Loucheux de la Rivière-Rouge (Tsikatchig). Je les ai trouvés aussi zélés que les années précédentes, toujours pleins d'ardeur pour le service de Dieu, et exacts à tous les exercices de la mission comme des religieux. Aux instructions il ne manque personne de la population adulte ; ce sont les enfants qui ont soin des loges. Après la prière des grands, c'est le tour des enfants, et ils regarderaient comme un grand péché de ne point venir. Quand je quittai ces excellents chrétiens, ils m'avaient promis de se trouver tous là en automne, pour le passage de Mgr Clut ; mais lors de notre passage, nous ne trouvâmes personne. J'ai su par quelques-uns d'entre eux que, n'ayant pu trouver le caribou sur leurs terres, ils avaient été obligés de se rendre sur les bords de la mer ; que là aussi ils n'avaient rien trouvé et avaient jeûné tout l'été. Six familles d'entre eux, voulant coûte que coûte se faire confirmer, avaient abandonné le bois et s'étaient rendues à Good-Hope. Monseigneur les a trouvés à la mission, à son arrivée. Je pensais qu'après avoir été confirmés, ils

allaient repartir ; point du tout ; ils se sont campés près de la mission avec plusieurs autres familles loucheuses, qui, elles aussi, ont abandonné leur pays depuis plusieurs années, et cela pour se trouver à proximité du Prêtre. Ces braves gens sont restés jusqu'à ce que la famine les ait chassés. Ils ont fait pitié ; mais n'importe, ils voulaient voir la fête de Noël, et ils sont restés jusqu'à cette époque. Tant que la rivière a été libre, ils ont pris quelques poissons ; mais quand elle a été couverte de glace, il a fallu chercher d'autres moyens d'existence. Ils tendirent alors des lacets à lièvres, et vécurent jusqu'à la fin de novembre du produit de leur chasse. J'avais entendu dire que le lièvre ne nourrit point le sauvage ; je le crois maintenant, car ils n'avaient que la peau et les os. Plusieurs fois je leur avais conseillé d'aller à un lac, à une journée de marche de la mission ; mais impossible de les décider. « Si nous allons loin, me disaient-ils, nous ne pourrons plus entendre la messe ; si nous faisons pitié, nous avons péché assez souvent ; c'est pour le payement. » Au commencement de décembre, les lièvres étaient très-rares ; les caribous s'étant approchés, nos sauvages allèrent à la chasse et tuèrent plusieurs de ces animaux. Ils transportèrent alors leur camp, à quatre ou cinq heures de marche de la mission ; dès lors ils ne purent plus venir à la messe de chaque jour. Mais le jeudi de chaque semaine, ils venaient au nombre de quatre, cinq et six ; le vendredi, après la messe, ceux-ci partaient, et le samedi, tous les autres arrivaient pour les offices du dimanche. Les jours sont si courts à cette époque, qu'ils partaient la nuit et arrivaient ici la nuit. Telle fut leur conduite depuis le mois de septembre jusqu'à Noël. A la messe de minuit, ils trouvèrent l'illumination de l'autel magnifique ; mais ce qui les charma le plus, ce fut un petit Enfant Jésus couché sur un peu de foin ; ils ne pouvaient se lasser de le contempler,

et les offices n'étaient pas assez longs au gré de leur dévotion. Deux jours après Noël, ils partaient pour aller à la rencontre du caribou ; ils le trouvèrent à deux journées d'ici. Malgré l'hiver et la distance, chaque samedi, on voyait quelques sauvages venir pour assister à la messe du dimanche et repartir le lundi. Daigne le bon Dieu conserver en eux cette ferveur et se faire connaître de plus en plus de ces âmes simples ! Ces bons sauvages font sans cesse le signe de la croix, et s'ils pouvaient s'asperger de toute l'eau bénite qui se trouve dans le bénitier, ils le feraient. Avant de sortir de la chapelle, ils prennent de l'eau bénite, font le signe de la croix, se remettent à genoux, se relèvent, prennent encore de l'eau bénite, se remettent à genoux, font encore une petite prière, puis, embrassent le marchepied de l'autel, touchent de la main les planches sur lesquelles je dis la messe et enfin embrassent leur main ainsi sanctifiée. Les enfants de deux ou trois ans font comme les grands. Le vendredi, si le poisson manque, c'est jour de jeûne pour ces chers sauvages ; ils ne mangent pas une bouchée de toute la journée.

Je les scandalise chaque fois que je leur dis que, quand ils n'ont point de poisson, ils peuvent manger de la viande : « Nous savons que ce n'est pas un péché, disent-ils, mais nous aimons mieux jeûner pour faire pénitence. » Ces bons immigrants nous édifient beaucoup ; mais les Peaux-de-lièvre leur donneront au printemps plus de mauvais exemples que de bons. Plusieurs fois déjà ils sont venus s'en plaindre ; mais que puis-je faire, sinon les détourner autant que possible du danger ?

A Noël, les sauvages d'ici ne brillaient que par leur absence ; les jongleries d'un sorcier leur avaient tourné la tête. Grâce à lui, le travail du dimanche a été en honneur. Il y en a, m'a-t-on dit, qui ne font rien toute la

semaine, et qui, le dimanche, travaillent. Et pourtant, malgré leurs défauts, malgré leur croyance ou demi-croyance aux paroles du sorcier, ils sont venus, pour les derniers jours de la semaine sainte et la fête de Pâques, plus nombreux que jamais, un bon nombre de quatre à cinq jours de marche. Le 26 avril, hommes, femmes, enfants, vieillards venaient camper entre le fort et la mission. Depuis que je suis ici, je ne les ai jamais vus venir de si bonne heure. Un grand nombre d'entre eux ont profité de la mission, mais d'autres, en nombre toujours malheureusement trop grand, n'en ont profité que les dimanches et les fêtes. Une abondance momentanée les détournait de Dieu ; presque chaque jour, ce n'étaient que festins et danses, deux abus qui font parmi eux de grands ravages. Le festin avait lieu ordinairement entre huit et neuf heures du soir, juste un peu avant l'instruction. Les moins voraces se rendaient au son de la cloche ; mais la plupart, dans la crainte que les chiens ne mangeassent leur souper, restaient accroupis autour des chaudières, humant le délicieux parfum qui s'en exhalait.

Après le festin vient la danse, qui dure jusqu'à cinq ou six heures du matin ; quoique cela se passe durant la nuit, les flambeaux ne sont pas nécessaires, car il fait aussi jour qu'en plein midi. Le matin, on ne voit que les gens un peu âgés ; les jeunes gens ne paraissent que le soir. Le R. P. Petitot et moi avons travaillé tous les ans à faire cesser ces danses, mais nous n'y avons rien gagné. Il y a un assez bon noyau de chrétiens zélés, qui ont envie de bien faire ; j'espère que le bon Dieu l'augmentera tous les ans. J'ai fait, ce printemps, 21 baptêmes, 3 mariages, et entendu 700 à 800 confessions.

Je ne vous ai encore rien dit du petit troupeau que j'ai

à soigner toute l'année ; ce sont les engagés de la Compagnie ; les uns sont Canadiens, les autres Ecossais, les autres sauvages. L'été dernier, j'ai eu le bonheur de recevoir l'abjuration d'un Ecossais, apprenti commis. Pendant le courant de l'hiver, j'ai baptisé aussi un Sauteux, engagé de la Compagnie. Ils sont tous très-réguliers aux offices du dimanche et à la confession de tous les quinze jours ou de tous les mois. Le nouveau converti, qui est le fils d'un major genéral de l'armée anglaise de l'Inde, a envoyé au R. P. Maisonneuve 22 livres sterling, pour qu'il procure un ostensoir en vermeil à Good-Hope. La chapelle de Good-Hope est toujours sans vitres et sans voûte ; ce qui n'empêche pas d'y célébrer les offices pendant toute la belle saison ; mais il faut attendre jusqu'au 8 ou 10 de mai, avant de pouvoir y officier, car jusqu'à ce moment, il y fait un froid glacial, à cause du manque de châssis.

Je suis toujours heureux de ma vocation, et je ne changerais pas pour tout l'or du Pérou ; mais je voudrais que le bon Dieu me donnât un compagnon, car c'est contre la règle de ne se confesser qu'une fois l'an ; et voilà déjà neuf mois que je suis seul. Avant que le R. P. de Kérangué descende ici, il s'écoulera encore deux mois.

Daignez, mon très-révérend Père, me donner votre bénédiction, et continuer à prier pour celui qui est heureux de se dire,

Votre respectueux et votre tout dévoué fils en Jésus et Marie Immaculée,

Seguin, O. M. I.

MISSION DE SAINT-ALBERT

Nous extrayons quelques notes d'un rapport adressé par le P. Scollen à Mgr Grandin. Ce rapport, daté du 15 septembre 1874, et écrit à Saint-Albert, donne la mesure des dangers et des souffrances de nos Missionnaires dans les missions des prairies.

Monseigneur,

J'ai l'honneur de mettre sous les yeux de Votre Grandeur un court récit de ma mission de cet été chez les différentes peuplades qui suivent les buffles à travers la grande prairie. Ce sont les Pieds-Noirs qui ont eu les premices de ma visite du printemps ; je les ai rencontrés sur mon chemin en me rendant chez les Cris, auxquels le R. P. Leduc m'avait recommandé de donner le plus de temps possible. Parti de notre résidence sur la rivière du Coude, au commencement de mai, escorté par un sauvage de la tribu des Gens-du-sang, sa femme et deux enfants, je courus bientôt un grand danger sur la rivière des Arcs. J'échappai au naufrage par la protection de Dieu, mais tout mon petit bagage, sauf mes livres, fut perdu. Je ne reviendrai pas sur ces détails, dont j'ai entretenu Votre Grandeur dans une lettre précédente. En route pour un camp pied-noir, j'espérais, sur l'affirmation de mon sauvage, l'avoir atteint après quatre jours de marche. Mais grande fut ma déception. Après neuf jours de marche, nous n'avions encore rencontré personne et notre petite provision était épuisée. Un moment je fus découragé, et

je versai des larmes. Je me voyais dans un pays que je ne connaissais pas, sans vivres pour moi et mes quelques compagnons, sans armes pour tuer du gibier, et sans apercevoir à l'horizon les buffles annoncés. Selon le dicton sauvage : j'avais *le cœur bien bas,* et je n'étais pas le seul.

Je me suis couché bien triste ce soir-là ; mais avant de m'endormir je me suis recommandé avec une grande confiance à la Providence, qui m'avait déjà fait échapper à un danger bien plus grave. Le lendemain, à la pointe du jour, le sauvage m'appelle et m'annonce qu'il a aperçu une bande de buffles tout proche de notre campement ; je fais quelques pas pour vérifier le fait, et je vois une vingtaine de ces animaux étendus non loin de là. Mais que faire ? Nous n'avions pas de fusils, et l'emploi des stratagèmes était bien inutile. Cependant, en présence d'une si bonne fortune, je voulus tenter un moyen quelconque. Dans le troupeau je remarquai trois petits veaux dont la prise offrait peut-être moins de difficultés. Je monte à cheval, suivi de mon chien, dont l'allure impatiente encourageait mon entreprise. Arrivé sur le troupeau de buffles, aussi proche que possible, je fais signe à mon chien ; il part comme l'éclair et, se jetant au milieu des fuyards, en moins de trois minutes il a saisi et étranglé un buffletin. Nous étions sauvés. Mes sauvages, si tristes auparavant, reprennent toute leur joie. En moins d'une demi-heure nous avions préparé notre cuisine et retrouvé nos forces.

Après cette aventure nous continuons notre marche, toujours dans la même direction, à la recherche du camp annoncé. Un Pied-Noir que nous rencontrâmes deux jours après nous renseigna parfaitement sur la route à suivre, mais nous dit qu'il fallait encore trois grandes journées avant d'arriver.

Le lendemain, nos provisions étaient de nouveau épuisées. Pendant mon sommeil, le sauvage qui me sert de guide part sans rien dire et m'abandonne dans cette immense solitude. Sachant où trouver les gens de sa tribu, et étant sûr de pouvoir les rejoindre dans une journée, il n'a pas voulu jeûner plus longtemps, et moi qui ne peux marcher que lentement avec ma charrette je dois mettre deux jours pour faire le même trajet. Le calcul de mon guide n'était pas mauvais, mais dans quel embarras il me plaçait ! Cette anecdote donne une idée de la reconnaissance des sauvages.

Je continuai ma route le cœur bien triste ; je n'étais pas au bout de mes peines. Ma charrette versa dans une ornière, et il me fallut deux heures pour réparer les désastres et sortir de ce mauvais pas. Le lendemain, vers midi, un homme du camp où je me rendais, averti par mon fuyard de ma détresse, vint à ma rencontre avec des vivres, et, grâce à ce secours, j'arrivais le soir même au camp, où je recevais l'accueil le plus empressé. La plupart des sauvages étaient pour moi de vieilles connaissances.

La bonté de ces pauvres Pieds-Noirs et leur zèle pour se faire instruire me firent bientôt oublier mes mésaventures précédentes. Le vieux chef, Sotena (chef de la pluie), vieillard qui compte soixante-quatorze hivers, ne me quitta pas un moment pendant un mois de pérégrinations ; sa foi et sa simplicité étaient vraiment touchantes !

A la fin de juin je reçus des nouvelles des Cris que je devais visiter. Nous n'étions plus qu'à une journée de marche, aussi je me décidai à leur donner la mission avant qu'ils fussent trop éloignés. Les Pieds-Noirs étaient désolés à la pensée de mon départ. Le vieux chef m'embrassa en pleurant, et tous les sauvages vinrent me faire leurs adieux et m'exprimer leurs regrets. J'étais attendri en

quittant ces pauvres enfants des prairies, dont la compagnie pendant quelques semaines avait été si douce pour moi, et je priai le bon Maître *ut mittat operarios in messem suam.*

Après une forte journée de marche j'arrivai au camp des Cris. Les chrétiens furent aussi heureux que surpris de ma visite, car ils n'avaient pas reçu de mes nouvelles depuis l'hiver dernier. Mais quel camp je trouvais là ! Sur deux cents loges, il n'y avait que quarante loges de chrétiens ; les autres étaient habitées par des infidèles qui détestaient la religion et le prêtre. Le dévergondage régnait parmi eux ; ils s'étaient réunis en nombre pour se protéger contre les Pieds-Noirs en cas de guerre. Il m'a donc fallu travailler nuit et jour pour ranimer le zèle de nos chrétiens et les garantir de tout péril dans ce milieu mauvais. Le bon Dieu bénit mes efforts ; je fis plusieurs baptêmes et quelques mariages, et tous, à l'exception de deux ou trois intimidés par les infidèles, s'approchèrent des sacrements de Pénitence et d'Eucharistie. Je réussis à séparer les chrétiens des infidèles, ce qui était essentiel pour les préserver du danger des mauvais exemples.

Pendant que j'étais ainsi occupé, je reçus une ambassade, du camp des métis de Saint-Albert qui, ayant appris que j'étais chez les Cris, me suppliaient de leur donner une mission. Je me rendis à leur appel ; plusieurs de ces braves gens n'avaient pas vu de prêtre depuis près d'un an, aussi mon temps fut utilement employé au milieu d'eux. Au commencement d'août je les quittai avec un sauvage pour aller à la recherche de ceux qu'on appelle dans le pays : Cris du bois. Je les trouvai après quatre jours de marche auprès de la rivière Bataille. Le camp était composé d'environ soixante-dix loges, dont quarante de catholiques, treize de protestants, et le reste d'infidèles. Ils se préparaient à retourner dans la grande prairie, et malgré la

grande fatigue il me fallut rebrousser chemin avec eux. Me voilà donc de nouveau en route, mais les consolations que m'ont procurées ces braves enfants m'ont amplement dédommagé du sacrifice. Le chef de la fraction catholique surtout, Kiskayirr, et sa famille ont donné d'admirables exemples. Je restai avec eux jusqu'à la fin d'août. Il fallut alors penser à revenir à Saint-Albert, que j'avais quitté le 9 avril, et dont j'étais éloigné de 200 milles. Les incidents fâcheux ne me manquèrent pas au retour. Je revins par le lac du Bœuf. Mais au bout de quelques milles j'étais de nouveau abandonné par le sauvage qui me servait de guide. Bien que la paix existe entre les Pieds-Noirs et les Cris, ils ont toujours peur de se rencontrer quand ils ne sont pas en nombre égal. Je pus cependant arriver au lac du Bœuf un dimanche matin, et dire la messe pour une réunion assez nombreuse de métis et de sauvages. Je séjournai là trois jours, m'occupant de nos chrétiens. De là je me rendis à Edmonton, où j'eus l'inexprimable bonheur de rencontrer, pour la première fois depuis cinq mois de solitude, les RR. PP. Leduc et Bonald. Agenouillé dans le sanctuaire de Saint-Joachim, jadis ma demeure, je rendis grâce à Dieu pour l'insigne protection du voyage.

Je terminerai ce récit incomplet, Monseigneur, par quelques réflexions sur le protestantisme, qui redouble ses efforts pour semer l'erreur parmi les sauvages. Il est triste d'avoir à dire qu'il y a dans le pays certains messieurs qui, sans porter le nom de ministres de l'Evangile, se servent de toute espèce de ruses pour entraîner les sauvages du côté des ministres. Pendant la guerre de France, ces derniers disaient aux sauvages que c'en était fait de la religion catholique, et que, pour eux, s'ils désiraient vivre encore et être protégés, ils devaient se faire protestants. Quand le P. Lacombe partit pour le Canada,

les ministres, habiles à exploiter son absence, disaient que le Père était parti dans la crainte d'être puni par le chef anglais qui allait arriver. Les sauvages sont revenus de tous ces mensonges, mais il ne faut pas se dissimuler qu'il nous faudrait plus de moyens d'action pour résister à une propagande diabolique et sauver les âmes en grand nombre. Il faut des Missionnaires zélés qui veuillent se donner la peine d'apprendre toutes les langues ; il faut aussi des établissements fixes chez les sauvages, afin d'en faire de solides chrétiens ; sans cela le bien que le Missionnaire fait en passant est bientôt détruit, et tout est à recommencer l'année d'après.

Agréez, Monseigneur, l'expression de mon respect et de mon amour filial.

Constantin Scollen, o. m. i.

MISSIONS DE CEYLAN

RAPPORT A Mgr BONJEAN SUR LA MISSION DE MANTOTTE 1874-1875.

MONSEIGNEUR ET BIEN-AIMÉ PÈRE,

Le 4 juillet dernier, je recevais du R. P. POUZIN, mon vénéré prédécesseur dans cette mission, la lettre suivante, dont je tiens à embellir les premières lignes de ce rapport. Elle révèle à la fois l'humilité du religieux, le zèle d'un apôtre et la charité d'un Père :

« Il est deux heures de l'après-midi. Tous mes bagages sont chargés... Je pars à l'instant même pour ma nouvelle mission de Puttalam; mais une fois encore je veux prendre la plume pour vous dire, à vous d'abord, mon révérend Père, et puis à tous vos zélés collaborateurs, un dernier adieu, vous priant tous du fond de mon cœur de réparer le mal que j'aurais pu faire et d'accomplir le bien que je n'ai pas fait, malgré plus de dix ans de séjour dans cette chère mission. Je pars consolé, pensant que je laisse après moi des successeurs zélés. Que le Seigneur soit avec vous tous, vous aidant de toute la force de son bras à anéantir le schisme, à arrêter l'invasion du protestantisme, à développer les mœurs patriarcales de Mantotte, enfin, à donner au pèlerinage de Madu le rang et l'éclat qu'il avait parmi ceux de Ceylan, de l'Inde et du monde entier !... Je pars avec le contentement de l'obéissance, uni au regret d'un Père qui n'a pu faire pour ses enfants un dixième du bien qu'il eût souhaité. J'aime Mantotte et

l'aimerai toujours d'un amour spécial, non-seulement parce qu'il est peu aimé, mais parce qu'il renferme des trésors de qualités inconnues aux autres missions. Oui, sans le schisme, Mantotte serait à mes yeux la première mission du vicariat. Bientôt, je l'espère, vous le verrez s'éteindre, et goûterez la vérité de tout ce que je voudrais vous faire sentir à cet endroit, afin de faire tomber toutes les injustes préventions qu'on a pu entretenir contre cette mission, et afin de vous engager à accomplir votre tâche, non-seulement avec obéissance, mais encore avec affection et la confiance la plus entière dans le succès... Adieu. »

Ainsi quittait Mantotte ce cher et zélé Père, après avoir pendant onze ans arrosé sa mission de ses sueurs A partir de ce jour retombait sur mes épaules son lourd héritage, que Votre Grandeur m'avait envoyé recueillir. J'ai accepté le poste avec obéissance, bien que je n'en ignorasse pas les difficultés présentes. Puissé-je hériter des vertus et du dévouement dont mon prédécesseur m'a laissé l'exemple, comme déjà je crois partager ses sentiments paternels pour les nouveaux enfants qui me sont confiés!

Je voudrais, Monseigneur, pouvoir dès aujourd'hui être à même de dépeindre Mantotte sous un aspect exclusivement consolant : Mantotte délivré du schisme, pacifié et revenu à ces mœurs patriarcales qui y fleurirent jadis. Ce doux rêve, dont se bercent nos cœurs, se réalisera, je l'espère, dans un avenir prochain. Mais enfin ce jour heureux, nous en sommes encore à l'appeler de nos vœux. Aujourd'hui, j'ai à décrire Mantotte de 1875, Mantotte affligé du triple fléau de la famine, du choléra et du schisme, sévère réalité qui différera quelque peu de l'idéal rêvé.

Mantotte doit presque exclusivement sa richesse et sa

beauté à ses larges et fertiles rizières. Mais, pour croître, le riz, plante aquatique, a besoin de pluies abondantes qui inondent et remplissent les nombreux étangs destinés à l'arrosage des récoltes d'été. Or, malheureusement, depuis trois ou quatre ans, les pluies dans ce district ont été fort insuffisantes, et même, en certains endroits, ont fait presque complétement défaut. De là une disette qui, cette année, a pris les proportions d'une véritable famine. A moins d'en avoir comme nous le triste spectacle sous les yeux, on se ferait difficilement une idée de l'état de détresse où se trouvent actuellement plongées des familles jadis dans l'aisance. Plusieurs, pour subvenir aux besoins les plus pressants, se sont vues réduites à vendre une partie de leur bétail et à aliéner leurs champs ou leurs bijoux. A ces jours de prospérité passée, où l'œil aimait à voir, à l'époque de nos saintes solennités, ces nombreux chrétiens, à l'extérieur vénérable et patriarcal, s'approcher du saint lieu, suivis de leurs femmes et de leurs filles, chargées de bijoux et revêtues de pagnes, respirant l'aisance, ont succédé des jours de tristesse et de deuil. Humiliés de se présenter dépouillés de ces ornements sous lesquels les virent des temps plus heureux, et préoccupés du soin jusque-là inconnu d'apaiser les rigueurs de la faim qui les presse, bon nombre ont cessé de fréquenter leurs églises. Parmi les hommes, bon nombre ont dû aller chercher, dans des districts éloignés, des moyens de subsistance ou demander aux forêts giboyeuses de Vanny un aliment que leur refuse un sol devenu ingrat. A ces prairies où paissaient d'immenses troupeaux de buffles et de chèvres, ont succédé d'arides plaines impuissantes à nourrir les troupeaux amaigris qui les sillonnent, ou qui périssent d'inanition en jonchant le sol de leurs squelettes blanchis. Les églises et les chaumières, non couvertes faute de paille, n'offrent plus

de protection contre les rayons d'un soleil brûlant, ou les ondées d'une pluie stérile. Le Missionnaire lui-même n'est point à l'abri de la misère qui l'entoure. Les populations, jadis si heureuses de recevoir sa visite et de subvenir à ses besoins durant son séjour au milieu d'elles, le voient maintenant arriver avec frayeur, et, par impuissance de le sustenter, appellent de leurs vœux l'heure où il quittera leur village. Telle ai-je trouvé une partie de Mantotte à mon arrivée ici.

Ce n'est pas tout. La famine a d'ordinaire une suivante qui ne la quitte guère : je veux parler de l'épidémie du choléra. Cette année, ce fléau redouté est venu dans ce malheureux district ajouter aux angoisses de la disette les terreurs de la mort. Importé de l'Inde, vers les derniers jours de juin, par l'immigration qui se rend chaque année aux plantations de café à Kandy, et trouvant à s'exercer sur des constitutions affaiblies par le besoin et une nourriture le plus souvent insalubre, le fléau ne tarda point à faire de nombreuses victimes. Dans l'île de Manaar seule, où l'épidémie a sévi avec plus de violence, on a pu compter en quelques mois près de quatre cents décès. Votre Grandeur a été informée, dans le temps, du dévouement déployé par nos Pères dans ces douloureuses circontances. Je n'y reviendrai point. Inutile d'ajouter à ce tableau celui non moins désolant que l'incendie légal des maisons infectées a déroulé à nos yeux. Je passe sous silence les mille entraves que la politique d'un gouvernement protestant, ignorant des bienfaits de la prière publique, a apportées à nos pieux concours. Ce sont des faits connus de Votre Grandeur, et dont elle saura en son temps, je l'espère, stigmatiser publiquement l'inconséquence et l'inanité.

Jusqu'ici j'ai parlé des misères temporelles. Si maintenant nous arrêtons nos regards sur les misères morales

qui depuis des années désolent cet infortuné district, bien autrement navrant encore sera le tableau.

Depuis 1850, Mantotte recèle dans son sein un ennemi spirituel plus redoutable que le sanglier ou le tigre de ses forêts, qui ne s'attaquent qu'à ses récoltes et à ses troupeaux, ennemi plus funeste que le choléra, qui ne détruit que le corps. Cet ennemi est le schisme de Goa; il ruine les âmes et mine rapidement la foi, la piété et la simplicité antiques des habitants de Mantotte. Ce schisme, dont le principe fut l'insubordination d'un prêtre indigne de ce nom, ne pouvait qu'engendrer des fruits de perdition. La lignée de prêtres mercenaires qui de ce jour sont venus tour à tour porter la ruine et la désolation au sein de la bergerie, n'a fait que détruire le bien et accroître le mal. Le spectacle scandaleux offert par ces hommes la plupart adonnés à l'ivrognerie, à l'intrigue et à la licence, a préparé une moisson de vices que trois générations suffiront à peine à faire disparaître. Mépris pour l'auguste caractère sacerdotal, mépris pour l'autorité sacrée du Saint-Siége et des pasteurs légitimes, ignorance de la doctrine chrétienne qui n'est plus enseignée, éloignement des sacrements, indifférence religieuse: tels sont dans le camp ennemi les tristes fruits du schisme.

Le contact ne pouvait que nuire à quelques-uns des nôtres; c'est ainsi qu'égarée par de perfides conseils et de mauvais exemples, la caste entière des Kadhéers a méconnu l'autorité de ses pasteurs légitimes et arboré l'étendard de la révolte, dans le but de s'approprier, au mépris des saints canons, les offrandes, et le sanctuaire célèbre de Madu; elle a donné le scandale, inouï dans la colonie, de traduire en cour civile son propre évêque et son pasteur.

Chacun sait comment, grâce à la protection toute-puissante de Marie et aux incroyables efforts de Votre Gran-

deur, les prétentions des rebelles étaient, en juin dernier, anéanties, et les droits du Vicariat apostolique reconnus par une décision solennelle de la cour suprême de Colombo. Le récit des épisodes de cette lutte mémorable de trois ans formera plus tard l'une des pages les plus saisissantes de l'histoire ecclésiastique de Ceylan durant ce siècle, et le triomphe qui l'a couronnée sera l'une des gloires de votre épiscopat.

Mais de pareils triomphes ne s'achètent point sans douleurs, et le regret de voir la plaie faite aux cœurs des vaincus se cicatriser si lentement n'est pas une des moindres. Le rôle des prêtres de Goa durant ces divisions déplorables a été tel qu'on devait l'attendre de pareils ministres : perfides conseils, liqueurs enivrantes prodiguées à discrétion, promesses fallacieuses, secours en espèces, rien ne fut omis de la part du malheureux et trop fameux de Souza, pour entraîner ces rebelles et les réunir, au mépris du concordat, à la juridiction goanaise. Mais enfin la patience de Dieu s'est lassée, et une attaque formidable de choléra emportait ce malheureux vers les premiers jours de juillet, sans même lui laisser le temps de recevoir la visite d'un prêtre, de rétracter ses actes schismatiques et de réparer ses nombreux scandales.

Ces coups répétés de la justice divine : famine, choléra, morts soudaines, ont-ils produit sur l'esprit des rebelles les effets salutaires qu'on en devait attendre? Hélas! non. Pareil à ces rochers qui bordent les rives de l'Océan et que n'amollissent ni l'écume des flots courroucés, ni les coups de la foudre, le cœur de ces rebelles est demeuré insensible jusqu'ici aux exhortations, aux prières et même aux avertissements de la justice divine. En voyant tant de ruines amoncelées, je m'effraye sur le compte redoutable qu'auront à rendre au jugement de Dieu les malheureux qui les auront préparées.

Mais ici une pensée se présente à mon esprit, et je dois donner des explications. Un lecteur autre que Votre Grandeur s'étonnerait sans doute de rencontrer tant de misères dans un district que mon prédécesseur ne craint point d'offrir comme un modèle et qui renferme « des trésors de qualités inconnues aux autres missions ». Malgré ces apparentes contradictions, je crois que nous avons raison l'un et l'autre et que tous les deux nous sommes dans le vrai. Pour être juste envers Mantotte, il est de mon devoir, avant de terminer, de faire connaître quelques-unes de ces qualités « inconnues » ailleurs, qui, avant le schisme, ont fait de ce district une mission exceptionnelle et qui, après les mauvais jours, la rendront de nouveau une mission modèle.

A Mantotte, sur les esprits que n'a point gâtés le contact des schismatiques, l'autorité du prêtre est toute-puissante. Plus qu'ailleurs peut-être on rencontre chez ces paisibles populations, isolées jusqu'ici de la corruption des villes et des influences funestes du protestantisme, une docilité aux avis, une simplicité de mœurs, un attachement à la foi, un dévouement au Missionnaire, qui réjouissent le cœur. Ici, plus qu'ailleurs encore, l'autorité paternelle est révérée au sein des familles, et les vieilles traditions d'honneur et de vertu sont gardées avec un religieux respect. Il y a enfin dans Mantotte un fonds riche de qualités, et dans ses habitants je ne sais quoi de vénérable qui fait reconnaître les fils de ces martyrs et généreux confesseurs qui illustrèrent jadis ces parages. Voilà Mantotte sous le beau côté de la médaille, tel que je l'ai vu dans plusieurs villages où il m'a été donné d'exercer le saint ministère. Tel, je l'espère, il redeviendra en entier quand, l'heure des miséricordes divines arrivée, l'on verra les brebis dispersées par le schisme se grouper de nouveau sous la houlette bénie de leur légitime pasteur.

Je terminerai sous cette impression consolante ce rapide aperçu que cinq mois de résidence dans cette mission ne me permettent guère de compléter davantage.

Puissent, Monseigneur, vos bénédictions et vos prières obtenir du ciel la prompte réalisation des vœux que nous formons tous pour le bien matériel et spirituel de Mantotte, afin que ce district devienne en toute vérité un ornement de votre vicariat et la consolation de votre cœur, après l'avoir trop longtemps abreuvé de honte et de douleurs.

Daignez agréer, avec les nouvelles expressions de mon profond respect, l'assurance de la toute filiale affection avec laquelle j'ai l'honneur d'être, Monseigneur, de Votre Grandeur le très-humble et obéissant serviteur,

J. Boisseau, o. m. i.

MISSION DU TEXAS

JUBILÉ DE LAREDO

Nos Pères du Texas ont donné plusieurs missions durant l'année jubilaire de 1875. En attendant qu'un rapport détaillé nous initie à leurs travaux et à leurs joies apostoliques, nous donnons ici le compte rendu sommaire du jubilé de Laredo, envoyé par le R. P. Clos, Supérieur de la résidence de Roma, au T.-R. P. Supérieur général.

« L'ouverture du Jubilé fut fixée au 30 octobre. Huit jours avant de commencer à Laredo, je devais aller rejoindre les PP. Olivier et Jaffrès, qui étaient allés donner le jubilé à San-Diego, où se trouvait Monseigneur. Je ne pus pas me joindre à eux, ni ouvrir le Jubilé moi-même ; il fallut attendre le retour du P. Gaye, qui devait me remplacer à Roma. Je partis de Roma le jour de la Toussaint après avoir dit la messe, et en quelques heures j'avais franchi à cheval une distance de 45 lieues. Arrivé à Laredo le 2 au matin, je pus assister à une procession que l'on faisait au cimetière. Le P. Jaffrès donna un bon et solide sermon adapté à la circonstance et qui fit impression sur le cœur des auditeurs. Le même soir, le P. Olivier prêcha devant un auditoire peu nombreux ; mais à partir de ce moment l'assistance augmenta journellement, et l'immense église de Laredo ne désemplit pas. Ce fut dès lors un vrai triomphe de la grâce. Vous dépeindre, mon bien-aimé Père, ce qui s'est passé à Laredo est chose impossible. Figurez-vous une popula-

tion de quatre mille âmes soulevée, presque fanatisée par trois pauvres Pères Oblats. Au commencement on nous avait dit que nous aurions peu de succès, que la population était froide, indifférente, à moitié protestante ; en outre, dès l'ouverture du Jubilé, un parti se forma contre nous dans le but de faire obstacle au bien. L'opposition fut vaincue par la grâce du bon Dieu. Deux protestants, les principaux de l'endroit, renoncèrent publiquement à leur religion pour se faire baptiser dans la religion catholique. Il fut vraiment beau le jour de ce baptême solennel ; plus de deux mille personnes assistaient à la cérémonie. Le jour de la communion eut une splendeur plus grande encore ; nous vîmes les deux nouveaux convertis se joindre à des centaines de fidèles pour s'approcher de la table sainte ; l'un d'eux communiait à côté de sa fille, enfant de douze ans. Ce même jour une vingtaine d'hommes mariés faisaient leur première communion, avec plus de cent cinquante enfants. Quel bien immense fut opéré dans cette paroisse ! Que de larmes ont été répandues par des cœurs vraiment contrits ! Un des principaux de l'endroit eut la patience d'attendre, près de mon confessionnal entouré d'hommes, jusqu'à une heure après minuit. Il me dit en se jetant à mes pieds : « Père, me voici ; il y a quarante ans que je ne me suis confessé ; j'ai même fait tout mon possible pour empêcher les autres de se confesser ; mais depuis avant-hier, à l'occasion du sermon que j'ai entendu, j'ai senti comme une flèche qui a percé mon âme ; me voici à vos pieds, faites de moi ce qu'il vous plaira. » La grâce agissait visiblement dans les âmes. Bien des conversions ont été opérées, bien des liaisons rompues, et surtout bien des mariages ont été bénits ! Aussi il fallait voir quel respect affectueux nous témoignait cette population qui, quelques jours auparavant, nous regardait avec dédain. C'est surtout le jour de la

clôture du Jubilé que les physionomies transfigurées rendaient manifeste l'effet produit par la grâce. Nous organisâmes pour le dernier jour une procession suivie d'une consécration à la sainte Vierge. A sept heures et demie du soir, la procession sortait de l'église pour faire le tour de la place publique que le maire avait fait illuminer ; lui-même veillait au bon ordre. Trois mille personnes marchant sur deux rangs, portant chacune un cierge allumé à la main, accompagnaient une statue de la Vierge placée sur un brancard richement orné et porté par des jeunes filles vêtues de blanc. Tous les balcons autour de la place étaient resplendissants de lumières : des fusées aux mille couleurs lançaient vers le ciel leurs gerbes de feu ; partout des illuminations, partout des maisons pavoisées. Mais le moment le plus solennel fut celui de l'entrée à l'église. Nous avions fait préparer au milieu du sanctuaire un monument haut d'une vingtaine de pieds et surmonté d'une belle statue de la sainte Vierge ; derrière la statue étincelait une brillante étoile ; autour de la statue et du monument, sept cents bougies allumées. L'effet fut magique, lorsque, au retour de la procession, les portes de l'église un instant fermées s'ouvrirent pour laisser voir ces flots de lumière où semblait se bercer la statue de Marie. La cérémonie fut couronnée par un magnifique sermon que nous donna le P. Olivier. Le lendemain il nous fut impossible de partir comme nous l'avions arrêté. Beaucoup de personnes n'ayant pu se confesser, les Pères de Laredo nous supplièrent de rester encore quelques jours. Nous consentîmes à rester la journée du lundi ; c'était tout ce que nous pouvions accorder, nous devions en effet nous rendre à Bronswnsville pour y prêcher aussi le Jubilé.

« Notre intention était de partir de Laredo le mardi avant le jour, pour éviter toute manifestation. Mais on

nous avait prévenus. A un moment donné, la cour du presbytère se remplit de voitures et d'un grand nombre d'hommes à cheval ; une foule immense vint nous faire ses adieux ; plusieurs voulaient nous accompagner. M. le maire vint me prendre avec sa voiture, pendant que les PP. Olivier et Jaffrès prenaient place dans une seconde voiture. A 2 lieues de Laredo, nous voulûmes congédier ces braves gens, mais impossible ; ils nous accompagnèrent à travers les plaines et les bois jusqu'à la distance de 10 lieues. Depuis, je n'ai cessé de recevoir des lettres des principaux de l'endroit qui, en nous remerciant de tout ce que nous avons fait pour eux, nous prient de revenir bientôt pour consolider le bien commencé pendant le Jubilé. A l'exception de quelques individus que l'on pourrait compter, à l'exception aussi de ceux qui n'ont pu se confesser à cause de l'encombrement continuel de nos confessionnaux, la population entière a répondu à la grâce du Jubilé. Laredo se souviendra longtemps des Pères Oblats. Quant à nous, nous avons été bien dédommagés de nos peines et de nos fatigues par le salut de tant d'âmes et par la pensée que notre Congrégation est connue et appréciée dans cette ville. C'est aussi tout ce qu'ambitionnaient vos enfants.»

MAISONS DE FRANCE

MAISON DE SAINT-ANDELAIN.

Le P. Mouchette, Supérieur de Saint-Andelain, fait un résumé complet des travaux de sa communauté pendant l'année 1875. Le labeur a été incessant et s'est accompli dans des conditions de fatigue et de dévouement dignes de fixer l'attention. Le récit est simple et sans emphase, comme une sorte de table des matières; et, bien que l'auteur en ait écarté tout détail capable de parler à l'imagination, on n'y sent pas moins la flamme apostolique. A Saint-Andelain, comme ailleurs, on peut faire et on fait vraiment des missions qui sauvent les âmes : nous allons nous en convaincre.

Saint-Andelain, le 5 janvier 1876.

Mon révérend et bien cher Père,

J'ai voulu attendre la fin de l'année 1875 pour vous envoyer le compte rendu des travaux de la maison de Saint-Andelain.

Ici, comme partout, le jubilé a multiplié le travail, et nous avons dû, faute d'ouvriers, refuser presque autant d'œuvres que nous en avons accepté.

Depuis le mois de janvier 1875, les cinq Pères employés aux travaux extérieurs ont donné 27 missions ou retraites dans le diocèse de Nevers, 7 dans le diocèse de Bourges, et 9 retraites de communautés religieuses, collèges, pensionnats ou congrégations. En ajoutant à ce

chiffre les sermons de fêtes patronales ou adorations, nous arrivons au chiffre de 57 travaux.

Dans l'impossibilité où je me trouve de vous donner tous les détails de ces œuvres, je me bornerai à une énumération rapide et succincte.

§ I. *Diocèse de Nevers.*

1° L'année 1875 trouvait, à son arrivée, le P. Cléach aux prises avec le protestantisme dans une petite paroisse de 689 âmes. Lamarche, tel est son nom tristement célèbre. Un malheureux prêtre a quitté cette paroisse pour aller grossir le nombre des apostats de la Suisse. Le P. Cléach, pendant quatre semaines, a dû faire surabonder la mesure du zèle pour ramener les brebis dispersées et scandalisées. A la fin il en avait ramené un bon nombre ; la clôture de cette mission, honorée de la présence d'un grand vicaire de Mgr de Nevers, eut un certain éclat ; la religion était remise en honneur. L'ennemi a reparu depuis ; aidé par la peur et par le respect humain, il a repris quelque empire dans cette malheureuse population.

2° Colméry (1568 âmes). Le P. Girard, pendant trois semaines, a évangélisé cette paroisse, où, pour la seconde fois, la maison de Saint-Andelain envoyait un de ses membres. Le Missionnaire fut donc bien accueilli et trouva un auditoire sympathique. Le bon curé tomba malade pendant la mission, ce qui obligea le Père à partager un temps précieux au détriment de son œuvre principale, qui eut néanmoins un résultat consolant.

3° Corancy (1323 âmes). Les PP. Cléach et Pouliquen arrivèrent péniblement dans cette paroisse au milieu des neiges et du verglas, et firent une partie de la route à pied. La mission commença le premier dimanche de Carême

pour finir le quatrième. Cette belle mission, bien préparée par l'excellent curé, a vu se dérouler toutes les cérémonies qui sont dans nos usages, sans oublier la sonnerie de la prière pour les pécheurs. Elle a eu un plein succès et trois croix plantées dans les hameaux en perpétueront le souvenir.

4° A la même époque et durant le même temps, le P. Bernard prêchait la mission-jubilé à Ravaux (1267 âmes). Cette paroisse se ressent du mauvais voisinage de la petite ville de la Charité-sur-Loire ; le respect humain et l'ignorance y dominent, surtout parmi les hommes. Néanmoins, d'après le témoignage de M. le curé, le jubilé a produit un bien réel. Trois cent cinquante femmes et plus de cent hommes ou jeunes gens ont fait leur jubilé. C'était peu, mais le résultat obtenu restera.

5° Nolay (1630 âmes). Voici un extrait de ce qui a été publié dans la *Semaine religieuse* de Nevers sur ce travail : « Pour surmonter les difficultés, qui étaient nombreuses, rien n'a été négligé : visite de toutes les maisons ; retraite des enfants ; prières dans les hameaux ; cérémonies solennelles à l'église ; processions ; réunion des jeunes filles pour la formation d'une congrégation ; réunions spéciales pour les hommes. Tous les moyens de zèle ont été employés avec le plus heureux succès... Le P. Barillot a quitté Nolay emportant avec lui la reconnaissance des habitants et surtout du curé. »

6° Brassy (2052 âmes). Le P. Barillot, en quittant Nolay, se transportait à Brassy, où nos Pères ont donné la mission en 1874. Le Missionnaire ne resta là que quinze jours pour une retraite paroissiale qui produisit un effet à peu près complet.

7° Mhère (1369 âmes). Paroisse du Morvan, où les pratiques religieuses sont générales parmi les femmes et nombreuses parmi les hommes. Cette mission, donnée

par le P. Bernard quinze jours avant Pâques, a eu un résultat complet. Quelques hommes seulement se sont abstenus.

8° Corbigny (1 196 âmes). Du quatrième dimanche de Carême à Pâques, les PP. Cléach et Girard ont donné la station jubilaire. On a vu là les inconvénients qu'il y a à faire coïncider une mission avec les dernières semaines du Carême. La mission se trouve entravée dans ses cérémonies par les offices de la liturgie. Aussi cette œuvre a manqué d'entrain. Le jubilé cependant a réussi même au-delà des espérances et des prévisions du doyen, qui a été content de ses Missionnaires.

9° Vandenesse (1 286 âmes) peut être mis au nombre des bonnes paroisses du diocèse par son esprit religieux. Cependant là, comme partout, on commençait à se relâcher dans la pratique. Du 14 au 28 mars, le P. Barillot combattit si bien ce relâchement, que toutes les femmes et environ trois cents hommes s'approchèrent de la sainte table.

10° Arleuf (2 850 âmes). Cette importante paroisse a été évangélisée du 1er au 22 avril par les PP. Cléach et Pouliquen. Pâques, jubilé, mission, première communion, confirmation, c'était bien trop de besogne à la fois. Les Missionnaires cependant ont fait un très-grand bien dans cette paroisse, qui avait besoin de ce secours, car, bien que située dans le Morvan, où la foi est encore vive, elle est exposée aux inconvénients de l'émigration. Les hommes sont appelés ailleurs par leur travail et leur commerce, et les femmes, en grand nombre, recherchent les places de nourrices dans les villes ou bien se chargent d'enfants des hospices de Paris.

11° Entrains (2 377 âmes). Deux fois déjà nos Pères avaient travaillé dans cette paroisse sans grand résultat. Le P. Barillot fut reçu très-froidement, l'époque des

pâques était passée. Le Missionnaire imagina de faire un service pour les jeunes gens de la paroisse morts pendant la dernière guerre. Toute la population accourut à cette cérémonie, et ce fut le point de départ d'une assistance qui ne fit que s'accroître. Le résultat fut si considérable, que l'on dut appeler les prêtres voisins pour aider le Missionnaire à entendre les confessions de plus de sept cents femmes et de cent vingt-cinq hommes.

12° Crux-la-Ville (1870 âmes). Les PP. Bernard et Girard, du 11 avril au 2 mai, ont prêché le jubilé dans cette importante paroisse avec un succès à peu près complet. Ce travail avait été bien préparé par l'excellent curé, et la saison pour ce pays était très-favorable.

13° Fourchambaut, paroisse Saint-Louis (environ 4000 âmes). Le P. Bernard, du 6 mai au 13 juin, a prêché le mois de Marie, le jubilé et la première communion dans cette grande paroisse. Personne ne comptait sur un succès remarquable. Les hommes en majorité sont des ouvriers des vastes usines de Fourchambaut. Cependant les prédications ont été assez bien suivies, les processions jubilaires ont eu un éclat extraordinaire. C'était plus que l'on ne pouvait attendre.

14° Clamecy, paroisse de Bethléem (2100 âmes). Cette paroisse de création récente a été longtemps le siége d'un évêché; elle a été détachée de Clamecy par Mgr Forcade au milieu de bien des luttes qui ne sont pas encore entièrement apaisées. Le P. Barillot a donné le jubilé à cette importante population durant tout le mois de Marie. Des retraites furent successivement organisées pour les enfants, pour les dames et pour les hommes. L'opposition radicale très-accentuée nécessita la présence de la force armée pour le maintien du bon ordre aux processions. Peut-être à cause de cette petite guerre, le jubilé porta des fruits très-consolants et le Missionnaire a

été redemandé avec instance par le curé pour un retour de mission au Carême prochain.

15° Du 23 mai au 6 juin, le P. Cléach prêcha le jubilé à Tracy (1 321 âmes), paroisse voisine de Saint-Andelain. Le Missionnaire s'imposa de rudes fatigues en allant prêcher dans des hameaux très-éloignés ; la saison était mal choisie, du reste l'esprit général de la population est loin d'être religieux et aucun résultat actuel n'est venu récompenser le zèle du Missionnaire.

16° Dans le même temps le P. Girard évangélisait avec beaucoup de peine une autre paroisse, voisine aussi de Saint-Andelain : Garchy (1 284 âmes) ; les mêmes obstacles nuisirent au succès.

Ces deux travaux étaient importants, nous avons regretté qu'on y consacrât si peu de temps et que la coïncidence de la première communion des enfants vînt encore en prendre une partie notable. Combien il serait à désirer que MM. les curés comprissent bien qu'en accumulant le travail ils ne font que diviser les moyens d'action des Missionnaires !

17° Du 1er novembre jusqu'au 11 le P. Bernard a prêché le jubilé à Isenay (511 âmes). La population est disséminée sur une grande étendue. Le temps pluvieux d'abord, puis le débordement des cours d'eau qui coupaient les communications, ont beaucoup nui à cette œuvre, qui cependant réussit encore au-delà des espérances du curé.

18° Du 10 octobre au 1er novembre le P. Girard prêchait le jubilé à la petite paroisse de Dirol (300 âmes) et ramenait tout le monde à la pratique des devoirs religieux.

19° Dans le même temps le P. Cléach évangélisait Moussy (632 âmes); contrariée par les récoltes et les semailles d'automne, cette mission a débuté laborieusement. Cependant il y a eu environ deux cents communions et

une belle plantation de croix. Dans cette paroisse, comme dans un trop grand nombre d'autres du diocèse, les enfants, dès l'âge de huit ans, vont aux champs le dimanche et s'habituent ainsi à manquer les offices.

20° Metz-le-Comte (651 âmes). Du 1er au 21 novembre le P. Gérard a prêché le jubilé. La grande difficulté dans cette paroisse, difficulté augmentée encore par le mauvais temps, c'est l'éloignement de l'église, située sur des hauteurs d'un accès difficile, à près d'un kilomètre du presbytère. On comprend le surcroît de fatigues occasionné par cette situation, soit pour le Missionnaire, soit pour les habitants. Le jubilé a fait du bien, quoiqu'il n'ait pas réussi complétement.

21° Du 1er novembre encore au 21, les PP. Barillot et Pouliquen ont donné une importante mission à Bouhy (1922 âmes). Cette paroisse possède un excellent clergé. La mission avait été bien préparée par le curé et son vicaire, le succès a été très-consolant.

22° L'Avent amenait une recrudescence de travaux. Les PP. Bernard et Pouliquen l'ont inauguré en passant quatre semaines à Alligny-Cosne (1940 âmes). Les Missionaires avaient là un obstacle qui réclamait de leur part une grande prudence, ils n'en ont pas manqué, mais le résultat final s'en est ressenti. Pendant que la grande majorité des femmes s'approchaient des sacrements, les hommes reculaient, dans la crainte de ne pas pouvoir ensuite continuer dans le bon chemin. Le respect humain, aidé encore par les menaces radicales absurdes (les Prussiens qui viendront envahir la France au printemps ne pilleront que ceux qui ont fait le jubilé), en a éloigné un certain nombre.

23° Pendant les trois dernières semaines de l'Avent le P. Gérard a donné une station pour le jubilé à Pouilly (3233 âmes.) Nous n'avons pas voulu hasarder une mis-

sion dans la crainte trop fondée de la voir échouer ; le jubilé a été prêché aux âmes pieuses, qui sont encore en grand nombre ; il y a eu environ cinq cents communions.

24° Donzy (3804 âmes). Cette paroisse a eu une mission en 1874, prêchée par deux de nos Pères ; c'est pourquoi le bon curé ne voulut qu'un seul Père pour son jubilé. Nous donnons un extrait du compte rendu qu'a publié *la Semaine religieuse de Nevers* sur ce travail : « Le jubilé que le R. P. Barillot, des Oblats de Saint-Andelain, vient de prêcher à Donzy, a produit les plus consolants résultats. Les processions jubilaires ont été une manifestation de foi éclatante. La grâce a ramené à Dieu ou raffermi les âmes en grand nombre. Les hommes ne sont pas restés en dehors du mouvement religieux ; ils ont manifesté hautement le bien dont ils sont capables quand le zèle sait les atteindre. C'est en foule qu'ils sont venus aux instructions spéciales que le digne Missionnaire leur a adressées... Tous n'ont pas encore porté à la sainte Table le témoignage de leur foi, mais tous se sont inclinés devant la vérité et se sont rapprochés de Dieu. »

A ces travaux il faut ajouter, toujours dans le diocèse de Nevers, une retraite-jubilé très-importante donnée à la communauté du Bon Pasteur de Varennes-lès-Nevers par le R. P. Bernard, travail difficile, compliqué, délicat, où le Père a su réussir ;

Une retraite à la nombreuse communauté des Ursulines de Nevers par le R. P. Supérieur ;

Une retraite pascale à Saint-Léger des Vignes par le P. Pouliquen.

Enfin, pendant le courant de l'année 1875, les Pères de la maison de Saint-Andelain ont prêché des sermons de circonstance, adorations, fêtes patronales, dans seize paroisses du même diocèse.

§ II. *Diocèse de Bourges.*

La proximité de ce diocèse et les travaux antérieurs de nos Pères nous ont valu un grand nombre de demandes de missions ou retraites; ces demandes étant arrivées généralement trop tard, nous n'avons pu répondre qu'à quelques-unes :

1° Chavignol, paroisse d'environ 600 âmes, a été évangélisée deux fois par le P. Barillot, qui, la première fois, a fait gagner le jubilé à toutes les femmes, et la seconde fois à un très-grand nombre d'hommes.

2° Annois (400 âmes), non loin de Bourges. Le P. Cléach a donné une mission-jubilé pendant trois semaines avec un succès à peu près complet.

3° Le même Père a prêché le mois de Marie à Sancerre, chef-lieu d'arrondissement d'environ 3 000 âmes. Le jubilé coïncidait avec le mois de notre Immaculée Mère, mais aussi avec la saison déjà avancée et le soin des enfants de la première communion, ce qui a empêché de donner à ces exercices la forme d'une mission ; du reste, il eût fallu au moins deux Missionnaires.

4° Le Père Supérieur a donné la retraite de communauté des Sœurs du Verbe incarné de Sancerre, fondation récente fort éprouvée et qui avait grand besoin de ce secours. Mgr l'Archevêque de Bourges a voulu que le Supérieur de Saint-Andelain fût le confesseur extraordinaire de cette communauté.

5° Le P. Bernard a donné une retraite-jubilé de huit jours à l'importante paroisse de Jars.

6° Le P. Cléach a donné les mêmes exercices pendant quinze jours à une autre paroisse importante : Menetou-Batel, aussi dans l'arrondissement de Sancerre.

7° Enfin le P. Barillot a prêché une petite retraite-

jubilé de quatre jours à Verdigny, où nos Pères sont souvent appelés.

Tous ces petits travaux accomplis dans des paroisses où la foi est encore vive, les Missionnaires avaient moins à prêcher qu'à confesser.

§ III. *Travaux divers.*

Si nous sortons maintenant des diocèses de Nevers et de Bourges, disons que la maison de Saint-Andelain a envoyé son Supérieur prêcher à Ajaccio la retraite du pensionnat des Filles de Marie, œuvre importante à laquelle se rattache l'école normale d'institutrices pour la Corse ; le jubilé coïncidait avec cette retraite, qui a produit d'excellents fruits. Le même Père, dans la même ville, a prêché une retraite du même genre aux nombreux pensionnats et externats des Sœurs de Saint-Joseph. Là aussi un très-grand bien a été opéré. Enfin, toujours à Ajaccio, la retraite du grand séminaire, où cent dix-sept élèves sous la conduite de nos Pères se préparent au sacerdoce. Le Père Supérieur a été appelé aussi à prêcher une retraite-jubilé aux élèves du collége des révérends Pères Barnabites de Gien, diocèse d'Orléans. Ce collége jouit d'une grande réputation ; de nombreux élèves appartenant aux meilleures familles des départements voisins y reçoivent une éducation très-soignée. La retraite a été bien consolante.

Le P. Barillot a été appelé pour la deuxième fois à donner la neuvaine de Notre-Dame de la Salette dans la chapelle du monastère de la Purification de Tours. Les *Annales de la Salette* ont rendu compte de cette œuvre (numéro de décembre 1875).

Les Pères de la maison de Saint-Andelain ont ainsi évangélisé pour le jubilé en 1875 près de 50 000 âmes.

Je serais fort embarrassé de préciser le nombre de communions qui ont récompensé leur zèle. En général, elles ont été plus nombreuses que dans les missions ordinaires; mais ce qui est d'abord nécessaire, dans beaucoup de nos paroisses, c'est de ramener à l'église et d'instruire. Ce résultat a été presque partout obtenu sur une très-large échelle. Nous avons, sous ce rapport, reçu bien des témoignages consolants; on peut affirmer que l'année jubilaire a été providentielle pour notre maison, qu'elle a fait connaître et apprécier.

Je suis heureux, mon révérend Père, de rendre bon témoignage au dévouement, au zèle et au bon esprit de nos Pères. Ils se sont constamment oubliés eux-mêmes pour accepter avec l'obéissance la plus religieuse le poids souvent écrasant du travail. Ce n'est pas l'espoir d'un succès brillant qui les a dirigés; je les ai vus partir de bon cœur pour les localités où l'on n'avait, humainement parlant, rien à attendre. Le bon Dieu a béni cette générosité et cette abnégation et les a souvent récompensées visiblement.

Je dois aussi remercier le R. P. Royer, Supérieur de Saint-Jean d'Autun, et le R. P. Pays, de la même maison, qui ont bien voulu évangéliser la paroisse de Saint-Andelain pendant quatre semaines. Le nombre des conversions, surtout parmi les hommes, n'a pas répondu à leur zèle, il faut bien le reconnaître, mais il ne faut pas oublier non plus que l'ignorance et l'indifférence religieuses offrent des difficultés que le temps seul et la patience pourront surmonter. Le travail de ces deux bons religieux a réussi plus qu'ils ne le pensent eux-mêmes; on le verra plus tard quand une nouvelle mission sera possible.

§ IV. *Saint-Andelain.*

Au point de vue matériel, notre maison se complète peu à peu et insensiblement nous sortons des embarras et des ennuis de la fondation. Nous avons reçu cette année le concours de deux bons Frères convers, les FF. Mauthe et Aubertin, dont le dévouement remplace avantageusement les étrangers et nous permet de vivre de la vie régulière, même en l'absence de tous les Pères. Jardin, vignes, potager, plantations, mobilier, tout cela est en bonne voie ; la récolte abondante que la Providence nous a envoyée commence à nous dédommager des frais considérables qui ont pesé sur nous depuis notre installation.

Le pèlerinage de Notre-Dame de la Salette a été fréquenté. Fourchambaut nous a envoyé un grand nombre de congréganistes et de personnes pieuses dans un pèlerinage particulier à la fin de mai. En juin, le petit séminaire de Pignelin près Nevers venait passer ici une journée et faisait retentir de ses chants notre modeste sanctuaire. Le 29 août, plus de deux mille pèlerins venaient avec nous saluer la première visite de Mgr de Ladoue à Saint-Andelain et tout le clergé du canton assistait à la fête. Enfin, le 19 septembre, anniversaire de l'apparition de Notre-Dame de la Salette, plus de deux mille pèlerins accouraient encore, surtout du diocèse de Bourges.

Nous avons l'espoir fondé de voir, l'année prochaine, commencer l'achèvement de notre église paroissiale. Ce bienfait sera, en presque totalité, l'œuvre de la pieuse veuve de notre illustre et regretté fondateur, M. le comte Edmond Lafond, qu'une mort prématurée a enlevé au mois de juillet dernier. L'église de Saint-Andelain sera unie à la maison des Oblats pour perpétuer la mémoire

de cet homme de foi et de bonnes œuvres, et sa dépouille mortelle reposera dans une chapelle sous la protection des enfants de Marie.

Veuillez agréer, mon révérend et cher Père, l'expression de mon plus respectueux dévouement en Notre-Seigneur et Marie Immaculée.

A. Mouchette, o. m. i.

MAISON D'AIX.

Marseille, 13 février 1876.

Mon très-révérend et bien-aimé Père,

Avant d'entreprendre le récit des travaux faits depuis trois ans par nos Pères de la maison du Calvaire, permettez-moi de payer une dette à la maison d'Aix.

Cette maison garde le silence dans nos annales depuis l'année 1869 et j'ai le devoir de parler pour elle jusqu'en 1872.

Un rapport, adressé à Paris un peu avant la guerre et qui a partagé le sort des immenses ruines faites par le siége et la Commune, vous racontait les travaux de cette maison pendant l'année apostolique 1869 et 1870. Je n'ai garde de refaire ici ce rapport et de relever ces pauvres débris. Je ne veux pas non plus vous donner le récit complet et détaillé de toutes les œuvres accomplies jusqu'en 1872. Vous n'auriez sous les yeux qu'une sèche énumération, très-riche par le nombre et souvent par l'importance des travaux, mais dépourvue de tout autre intérêt. Dans nos maisons de France les œuvres se succèdent et se ressemblent. Notre ministère est très-laborieux, mais

il présente rarement de ces incidents qui attirent l'attention et attachent par leur nouveauté.

Qu'il me soit néanmoins permis de vous signaler quelques-uns des travaux les plus considérables faits à cette époque déjà éloignée.

Le R. P. Garnier, que j'ai eu le plaisir, en quittant Aix, de laisser à la tête de la maison, a prêché successivement avec beaucoup de fruit le carême à Arles, à Avignon et à la paroisse de la Madeleine à Aix.

Après son retour de Rome, où il avait accompagné Mgr Berteaud en qualité de théologien, le R. P. Nicolas allait prêcher à la cathédrale de Tulle. J'ai prêché le carême à Toulon, à Draguignan et à Antibes. A Draguignan, j'inaugurai les stations quadragésimales dans la vaste et belle église qui fait le principal ornement de cette petite ville. Avec le R. P. Rourg, nous avons prêché des missions à Trans et à Correns (diocèse de Fréjus). Aidé du même Père, le R. P. Bonnard a donné les exercices d'une mission à la paroisse de Vernègues (diocèse d'Aix).

Les RR. PP. Telmon, Gallo et Lamblin ont eu leur part de la besogne et leur zèle n'est pas resté inactif. Le P. Gallo a prêché un carême et un mois de Marie à San-Remo (Italie), son pays natal. Associé d'abord au cher et regretté P. de Saboulin et ensuite son héritier, le R. P. Duclos a trouvé pour son dévouement un aliment toujours nouveau dans les œuvres nombreuses qu'il dirige et dans son aumônerie des prisons de la ville.

Ce qui me paraît devoir être spécialement consigné dans nos annales, c'est l'empressement que manifestèrent les chrétiens d'Aix à venir prier dans notre chapelle pendant la terrible tourmente qui a si violemment secoué notre belle France. On le sait : notre chapelle est dédiée au Sacré-Cœur. Le cœur de Jésus a été comme le premier berceau des Oblats. La congrégation est née là, sous un reposoir

au sommet duquel le cœur qui a tant aimé le monde semblait nous dire : *Venite ad me omnes. Venez tous à moi.* Les habitants d'Aix n'ont pas perdu le souvenir de ces grandes choses; et entre toutes les chapelles, celle de la mission est l'objet particulier de leur vénération et de leur empressement. Dès les premiers jours de nos désastres, une foule pieuse, recueillie, ardente à la prière, emplissait tous les soirs notre église, trop étroite pour la contenir. Et pendant qu'ailleurs les communautés religieuses étaient ou tremblantes ou dispersées, chez nous on ne se lassait pas de chanter :

O Jésus ! notre seule espérance,
A ton cœur nous avons recours;
Sauve, sauve notre France;
A toi nos cœurs pour toujours !

Nous fûmes des premiers à adhérer au vœu national qui a eu pour objet l'érection d'une église expiatoire au Sacré Cœur de Jésus.

M. Beluze, le zélé directeur du Cercle catholique du Luxembourg à Paris, se trouvant alors à Aix, vint me communiquer une lettre qu'il avait reçue de M. Baudon, le pieux et éminent président général des conférences de Saint-Vincent de Paul. Dans cette lettre il était parlé du projet du vœu national au Sacré Cœur. Elle contenait une copie de la formule du vœu conçue en ces termes :

« En présence des malheurs qui désolent la France et des malheurs plus grands peut-être qui la menacent encore ;

« En présence des attentats sacriléges commis à Rome contre les droits de l'Église et du saint-siége et contre la personne sacrée du vicaire de Jésus-Christ ;

« Pour faire amende honorable de nos péchés, pour en recevoir le pardon par l'intervention miséricordieuse du

cœur sacré de Notre-Seigneur Jésus-Christ, et obtenir par la même intervention les secours extraordinaires qui, seuls, peuvent délivrer le souverain Pontife de sa captivité, faire cesser les malheurs de la France et amener sa rénovation religieuse et sociale, nous promettons, lorsque ces grâces nous auront été accordées, de contribuer selon nos moyens à l'érection à Paris d'une église consacrée au Sacré Cœur de Jésus, érection qui sera demandée à l'autorité ecclésiastique compétente. »

Le soir même, cette formule était récitée dans notre église devant le saint Sacrement exposé et en présence des fidèles assemblés, qui tous la redisaient dans leur cœur.

Notre église d'Aix a donc été la première, ou une des premières églises, où le vœu national au Sacré Cœur ait été fait publiquement et avec éclat.

N'y avait-il pas là un présage de ce qui s'accomplit aujourd'hui ? Le vœu se réalise. L'église sera bientôt debout et resplendissante de majesté sur les hauteurs de Montmartre. C'est la France qui la construit, mais elle la construit par les mains d'un illustre cardinal, enfant d'Aix et fils affectueux et reconnaissant de cette congrégation qui a son berceau dans le chœur même de l'église de la mission ; et les gardiens du futur sanctuaire élevé au Sacré Cœur seront les membres de cette congrégation.

Le 16 juin de la même année 1871, jour de la fête du Sacré Cœur, le magnifique élan de la piété avait son couronnement dans une grande et belle procession expiatoire qui voyait accourir toute la ville dans ses rangs. Nous empruntons le récit de cette fête et de cette pieuse manifestation à un journal de la localité :

Avant-hier a eu lieu à Aix la procession votive du Sacré Cœur. Nous ne croyons pas que, depuis longues années, céré-

monie religieuse plus imposante et plus solennelle se soit vue dans notre cité.

L'église des RR. PP. Oblats a été, comme de coutume, le point de départ de la procession.

Vers six heures et demie du soir s'est ébranlé le plus magnifique cortége. En tête marchaient les petits enfants des asiles, puis de nombreuses congrégations de jeunes filles aux vêtements blancs ; après elles, les dames de la ville, qui avaient tenu à honneur de venir en grand nombre donner en cette circonstance un témoignage public de leur piété et de leur foi. Venaient ensuite les élèves des écoles communales, puis MM. les membres des conférences de Saint-Vincent de Paul, auxquels s'était jointe une foule d'hommes qui, eux aussi, méprisant tout respect humain, formaient comme une garde d'honneur devant le très-saint Sacrement.

Enfin, immédiatement devant le dais marchaient plus de soixante prêtres revêtus de leurs ornements sacerdotaux et précédant S. Gr. Mgr l'Évêque de Cérame, qui, entouré de MM. les grands vicaires du diocèse, portait le très-saint Sacrement.

Les cordons du dais étaient tenus par M. Heirieis, notre honorable maire, par M. le sous-préfet, M. le président Féraud-Giraud et M. le colonel commandant de place, dont tout le monde remarquait la noble et belle physionomie.

Entre les deux lignes des fidèles s'avançaient, recueillis, plusieurs chœurs de jeunes filles qui portaient de pieux emblèmes ; des essaims gracieux de petits enfants, des groupes variés d'acolytes, de thuriféraires et de petits cardinaux, tout fiers de leur pourpre. N'oublions pas de mentionner très-honorablement les deux musiques militaires qui ont contribué à donner à l'ensemble de la fête un éclat tout particulier : la première, celle de la garde nationale, conduite par notre excellent maestro M. Poncet ; et la seconde formée par les élèves de l'Ecole des arts et métiers, sous l'habile direction de M. Bourck. Ces deux musiques jouaient alternativement leurs plus beaux airs, auxquels succédait le son rhythmé d'une légion de tambours.

En sortant de l'église, le cortége s'avança par l'allée nord du Cours jusqu'à la place de la Rotonde, où il se déploya en gracieux méandres, sans la moindre confusion (ce qui fait le plus grand honneur au maître des cérémonies), autour de la fontaine, en face de la croix monumentale au pied de laquelle avait été dressé un splendide reposoir.

Aussitôt que le saint Sacrement eut été exposé sur l'autel, M. le vicaire général Reynaud prit la parole et en des accents émus exprima le caractère particulier de cette cérémonie, qui était avant tout un acte public d'expiation et de supplication. Puis, après le chant du *Parce* et du psaume *Miserere*, répété du fond du cœur par toute la foule, il lut de sa voix forte et magistrale dominant le bruit du vent, une amende honorable que nous reproduisons ci-après et dont les termes ont ému jusqu'aux larmes toute l'assistance :

AMENDE HONORABLE.

« Seigneur, nous sommes un peuple malheureux et coupable, et nous venons dire à votre divin cœur notre affliction et notre repentir.

« Le fer et le feu se sont promenés à travers nos cités et nos campagnes. Nos enfants sont morts du glaive, de la faim et de maladies sans nombre. Notre sang a été versé par torrents. Nous avons subi d'ineffables humiliations. Les désastres ont succédé aux désastres, et l'abîme où nous sommes tombés semble n'avoir pas de fond. Et nous sommes forcés d'en faire l'aveu : si les châtiments qui nous frappent n'ont pas leurs pareils dans l'histoire, ils ont été préparés par une prévarication exceptionnelle, et nos infortunes ne sauraient monter à la hauteur de nos crimes. Oui, ce siècle a vu chez nous des prévarications plus grandes, plus solennelles que celles de tous les siècles chrétiens qui l'ont précédé. Nos apostasies pratiques et presque universelles, nos violations du saint jour du dimanche, nos blasphèmes, notre indifférence, nos orgies de la cupidité, du luxe et de la volupté, le mépris du droit

et de la justice, la profession publique et autorisée des plus monstrueuses erreurs, l'effacement affecté de votre adorable nom dans la philosophie, dans la science, dans la littérature, dans l'art, dans l'éducation, dans la vie individuelle, domestique et sociale, en un mot, le progrès toujours croissant d'un antichristianisme sataniquement organisé : telles sont les vraies causes auxquelles nous devons attribuer nos malheurs.

« O Dieu Sauveur ! En ce jour où nous honorons avec toute l'Eglise votre cœur sacré, daignez écouter favorablement les pieux gémissements du nôtre, et ne refusez pas à notre repentir sincère le pardon que nous implorons. Grâce pour nous ! Grâce pour notre infortunée patrie ! Grâce pour cette ville et ce diocèse ! Grâce pour nos enfants ! Témoins qu'ils sont de nos ruines et de nos troubles, qu'il leur soit donné de tressaillir dans la résurrection de la paix que nous devrons à votre cœur ! Ce cœur où s'est accompli le grand acte réparateur qui a sauvé le monde, ne nous avez-vous pas permis de le regarder comme le centre des miséricordes, le tabernacle même de l'amour, la source de la vie, le refuge et l'espérance de ceux qui se repentent et qui pleurent ? Ah ! que de ce cœur descendent aujourd'hui sur nous de nouvelles et larges effusions de son amour infini !

« Qu'elles descendent abondantes et promptes sur le suprême pasteur de votre Eglise. Ce jour, qui accomplit le vingt-cinquième anniversaire de son souverain pontificat, est marqué par une trop heureuse coïncidence pour que nous n'ayons pas pour son auguste personne une particulière supplication à confier à votre cœur. Etendez votre main puissante sur l'Eglise ; abrégez le temps de ses combats et hâtez le jour de sa victoire. Mettez ainsi un terme aux dures épreuves de Celui qui tient le sceptre de la chrétienté depuis un quart de siècle, et que son règne si long et si glorieux ne finisse qu'après le triomphe définitif de la foi, du droit et de la justice.

« Avec l'exaltation de l'Eglise et du saint-siége, nous vous demandons, Seigneur, la résurrection spirituelle et temporelle de notre France. C'est à la France que votre cœur s'est primitivement révélé et a offert les riches trésors qu'il renferme.

C'est de la France que votre cœur a reçu les premiers hommages particuliers qu'il a demandés à la terre.

« O cœur de Jésus, sauvez donc la France ! Retirez-la des deux abîmes où elle semble engloutie : de l'abîme creusé par une guerre malheureuse et de l'abîme de nos discordes et de nos dissensions. Ramenez dans son sein la foi, l'ordre, la paix et les dévouements chrétiens, et que la Fille aînée de l'Eglise, sortie triomphante de la grande épreuve à laquelle vous l'avez soumise, redevienne digne d'elle-même et reprenne sa route glorieuse à travers les siècles ! — Ainsi soit-il ! »

La lecture de cette prière fut suivie une dernière fois du chant du *Parce*, après quoi, au son des fanfares, au bruit des tambours, des boîtes et des pétards, Mgr de Cérame donna solennellement la bénédiction du très-saint Sacrement.

La bénédiction terminée, le cortége se remit en marche et fit sa rentrée dans la ville par l'allée midi du Cours jusqu'à la rue du Pont-Moreau, à l'intersection de la rue Tournefort. Là s'élevait un second reposoir, dont l'illumination, malheureusement contrariée par un vent violent, a offert cependant un grandiose spectacle. Au moment de cette seconde bénédiction, des feux de Bengale allumés de toute part répandaient leur rouge lueur sur la foule agenouillée et produisaient sur elle des effets de lumière les plus fantastiques.

Enfin, la procession regagna l'église de la Mission, et là s'acheva par un solennel salut, au milieu d'un concours immense, cette cérémonie qui laissera dans tous les cœurs, nous n'en doutons pas, les impressions les plus délicieuses. Il était environ neuf heures du soir.

Rendons, en finissant, aux bons Pères Oblats un hommage bien mérité, et remercions-les, au nom de tous nos concitoyens, du zèle intelligent avec lequel ils ont organisé cette admirable fête.

En terminant ces notes succinctes sur les œuvres accomplies par la maison d'Aix dans cet espace de trois ans, je suis tenté d'ajouter un titre nouveau à celui qui nous

décore déjà. Nous sommes les enfants de Marie Immaculée ; mais, en jetant un regard sur le passé et en voyant ce qui se prépare, ne pourrions-nous pas nous dire aussi les enfants du Sacré-Cœur ?

Veuillez agréer, mon très-révérend et bien-aimé Père, le nouvel hommage de mon filial et affectueux dévouement.

AUGIER, O. M. I.

MAISON DE LIMOGES.

Tours, le 21 janvier 1876.

MON TRÈS-RÉVÉREND ET BIEN-AIMÉ PÈRE,

L'année sainte a été laborieuse pour votre maison de Limoges comme pour toutes vos autres communautés. Dieu a dû même soutenir manifestement plusieurs d'entre nous, car il semble que les travaux étaient au-dessus des forces naturelles. Une simple nomenclature de ces travaux vous fera juger, mieux que tous les comptes rendus, des œuvres qui ont été accomplies pendant le saint temps du jubilé.

L'Aumônerie militaire, avec ses annexes du cercle, des enfants de troupe et de la prison, jointe à notre chapelle, a occupé constamment deux Pères. Je dois ajouter que ces œuvres vont toujours croissant et donnent d'abondantes consolations.

Or, malgré ces occupations de l'*intérieur*, la communauté a prêché une station quadragésimale, un mois de Marie, vingt-six missions, trente-quatre retraites, dont quelques-unes prêchées dans les paroisses ont presque atteint les proportions des missions, enfin quelques autres œuvres secondaires. Le chiffre total s'élève à soixante-

douze. Evidemment toutes ces œuvres n'ont pas eu un succès complet ; je dois dire cependant qu'elles ont eu, pour la plupart, un succès fort beau, et que plusieurs n'ont rien laissé à désirer.

En quittant cette chère maison de Limoges, je vous devais, mon très-révérend et bien-aimé Père, ce compte rendu. Je vous l'adresse avec joie, ainsi que l'expression des sentiments respectueux et filials avec lesquels je suis, mon très-révérend et bien-aimé Père, votre fils très-obéissant et très-humble en Notre-Seigneur.

L. Delpeuch, o. m. i.

MAISON DE NANCY.

Le 16 février 1876.

Mon très-révérend et bien-aimé Père,

Je viens vous faire ma confession. Il y a quatre ans et demi que je suis à Nancy et je ne vous ai pas envoyé de rapports ; c'est une négligence dont je m'accuse en toute humilité. Comme nous sommes en temps de jubilé, j'espère obtenir mon pardon.

Il semblerait qu'ayant tant voyagé, tant prêché, vu tant de pays et tant de monde, je dusse avoir un long récit à vous faire ; eh bien, pas du tout : mon rapport ressemble à la confession des retardataires. J'ai remarqué que moins les gens se confessent souvent, moins ils ont à dire. Un homme qui ne s'est pas approché des sacrements depuis vingt ans, fera souvent une confession plus courte qu'une personne qui se confesse tous les huit jours.

Autre point de ressemblance entre la confession des retardataires et mon rapport. Les pauvres gens qui

n'ont pas fréquenté les sacrements depuis longtemps ne se rappellent plus ce qu'ils ont fait, et ils ne savent par où commencer; aussi, après quelques accusations, ils vous regardent d'un air fort embarrassé, et murmurent ces paroles : Que voulez-vous que je vous dise ? c'est toujours la même chose. — Voilà tout à fait mon état.

Et cependant la confession d'un retardataire fait plaisir. Si incomplète, si défectueuse qu'elle soit, on y voit la bonne volonté. On écoute le pécheur avec indulgence, et on lui donne l'absolution. Il en sera de même de mon compte rendu, je l'espère de votre miséricorde : il m'obtiendra le pardon de ma négligence.

Je tiens tout d'abord à relater un acte qui s'est fait il y a déjà quelque temps, mais dont les résultats demeurent et demeureront pour l'avenir.

Il y a trois ans, la ville de Nancy a bâti ses écoles communales tout près de notre jardin, sur un emplacement qui longe le quai de la Bataille. Afin de rendre l'abord de cet établissement plus convenable, on a voulu élargir la voie publique; en conséquence, nous avons été menacés de perdre une bonne portion de notre jardin, 3 ou 4 mètres de largeur sur toute la longueur, qui est de 70 à 80 mètres. Cette mesure n'a pas été exécutée, mais elle le sera bien probablement un jour. En même temps la propriété de notre voisin qui confine à la rue de Saurupt était à vendre. Nous craignions avec raison de ce côté un mauvais voisinage. Pour éviter cet inconvénient grave, et ne pas nous voir trop resserrés par suite des agrandissements de la ville, ce qui eût été préjudiciable à une maison de noviciat, nous avons dû nous résoudre à faire un achat. La somme déboursée pour payer la propriété, les frais d'acte et les réparations faites depuis peu à la maison, ne s'élèvent pas à moins de 33 à 34 000 francs. C'était une somme très-forte pour

des gens qui ont bien de la peine à vivre. Le R. P. Michaux, dont la charité est inépuisable, a payé les frais d'acte. Le R. P. Provincial, par son administration bien entendue, a trouvé moyen d'acquitter une partie de la dette. Aujourd'hui la maison de Nancy doit encore 15000 francs : mais elle pourra louer une portion de la propriété achetée, 800 ou 1 000 francs ; ce qui couvrira amplement les intérêts de la somme qu'elle doit encore, et lui assurera un revenu pour l'avenir.

Qu'avons-nous fait pendant ces quatre ans et demi ? D'abord nous avons pu vivre et payer nos cotisations. Ces détails, si simples qu'on n'en parle pas ailleurs, deviennent ici une question grave et même un problème qu'on n'arrive presque jamais à résoudre heureusement. Ceux qui connaissent la situation n'en seront pas étonnés. La maison de Nancy paye des impôts fort élevés, chaque année elle doit faire à la chapelle des réparations coûteuses ; elle n'est pas toujours indemnisée suffisamment pour les dépenses des novices. Pour faire face à toutes ces dépenses et pour vivre, la maison de Nancy n'a absolument rien que les travaux de ses Missionnaires. Lors donc que, pour un motif ou pour un autre, les missions viennent à manquer, la maison de Nancy se trouve dans une vraie détresse. C'est ce que j'ai éprouvé en arrivant ici. J'ai dû commencer par emprunter 2000 francs pour vivre ; et puis nous avons été obligés de vendre notre Patrologie pour payer une partie de la dette. Depuis quatre ans la situation a été meilleure. Grâce aux missions, qui ont été nombreuses, nous avons pu vivre et faire honneur à nos affaires.

Quels ont été nos travaux en l'année 1875 ? En cette année jubilaire nous avons donné 108 jubilés ou retraites. A part deux retraites prêchées par le R. P. Simonin, tous ces travaux sont l'œuvre de six Missionnaires seule-

ment ; et encore faut-il dire que le R. P. Giroud n'a commencé ses missions qu'à Pâques.

Nous avons surtout travaillé dans les diocèses de Metz et de Saint-Dié, un peu dans le diocèse de Verdun, mais très-peu dans le diocèse de Nancy ; les autres congrégations n'ont pas été mieux partagées que nous sous ce dernier rapport.

Pour vous faire comprendre le zèle de nos Pères, je n'aurai qu'à citer des chiffres ; ils seront plus éloquents que toutes les paroles. En la seule année 1875, le R. P. Bach a donné 41 jubilés et prêché 460 fois. Voilà des chiffres qui se passent de commentaires. Malgré les fatigues écrasantes que supposent de pareils travaux, le R. P. Bach jouit d'une santé florissante, et il est déjà reparti pour faire de nouvelles prédications.

Le R. P. Bermès a donné 8 retraites et 6 jubilés, en tout 14 travaux. Plusieurs ont été faits dans des paroisses fort difficiles et néanmoins couronnés de succès bien consolants. Je citerai en particulier les jubilés de Saint-Germain et de Vignot dans la Meuse.

Le R. P. Colombot a prêché 13 jubilés, la plupart dans des paroisses croyantes et pratiquantes. S'il n'a pas eu les inquiétudes et les ennuis de ceux qui ont prêché dans de mauvais pays, il a dû passer au confessionnal d'interminables séances, notamment à Pouxeux dans les Vosges. Malgré tant de labeurs, le R. P. Colombot s'est conservé bien portant ; et il nous est revenu avec cette bonne humeur que vous lui connaissez, et qui fait le charme de notre communauté.

Le R. P. Leroy, notre doyen d'âge, a retrouvé pour l'année jubilaire toute la vigueur de ses jeunes années ; il a donné 3 retraites et 8 jubilés. Plusieurs de ses travaux ont été faits dans de grandes paroisses et avec un véritable succès. Son zèle a été surtout béni à la prison

d'Epinal. C'est la seconde fois que le R. P. Leroy va prêcher aux prisons de cette ville; mais chaque fois, et surtout la dernière, il a fait un bien que les meilleurs juges ont aimé à reconnaître. C'est à ce point, que le directeur de la prison a désiré vivement voir l'Œuvre des retraites données aux prisonniers s'établir régulièrement et se généraliser.

Le R. P. Giroud a fait 10 travaux. Sa prédication a été très-goûtée partout où il est allé, notamment à Badonvillers, dans la Meuse; au Ménil, à Arches, à Darnez, dans les Vosges. Son zèle a été béni d'une manière bien consolante dans plusieurs de ces paroisses. Le R. P. Giroud a eu de brillants débuts dans sa carrière de religieux missionnaire; mais les deux plus beaux joyaux de sa couronne d'apôtre sont les jubilés de Cons-la-Granville et de Dieulouard (dans la Meurthe). Nulle part il n'a dû gagner tant de mérites; car nulle part, s'il faut l'en croire, il n'a eu si belles occasions pour pratiquer la patience.

J'ai prêché pour ma part 16 jubilés ou retraites et de plus 1 carême à la paroisse de Saint-Jacques à Lunéville. Ce carême a eu le sort qu'ont habituellement ces travaux, c'est-à-dire que les résultats ont été minimes. Le jubilé que j'ai donné à la paroisse du faubourg de Saint-Dié n'a pas produit tous les fruits désirables. Il y a quelques années nos Pères ont donné en cette localité une mission qui a bien réussi, mais les choses ont changé depuis cette époque. Des fabriques nombreuses se sont établies, des milliers d'ouvriers embrigadés par l'internationale sont venus les peupler : le bien est très-difficile à faire dans cette population. Malgré tout notre désir, nous n'avons pu visiter les fabriques; que dis-je? il nous a même été impossible d'y faire placarder l'affiche de la mission. Voyez à quel point l'esprit du mal est devenu puissant dans ces populations naguère encore si simples et si chrétiennes !

Les autres jubilés que j'ai donnés dans des paroisses pour la plupart peu pratiquantes ont mieux réussi. Tel a été le jubilé de Domremy-la-Pucelle. Les compatriotes de Jeanne d'Arc avaient presque perdu la foi ; les femmes mêmes ne venaient plus à l'église. On avait souvenance dans le pays d'une Jeanne d'Arc, mais ce n'était point cette vierge si chrétienne formée et suscitée par la Providence pour sauver la France ; on n'avait souvenir que de la Jeanne d'Arc défigurée de Voltaire. Voilà où ils en étaient jusque dans ces dernières années. Depuis quelque temps, il est juste de le dire, l'opinion s'était améliorée. La maison de Jeanne d'Arc, que l'on conserve encore, est devenue, non plus, comme autrefois, un simple but de promenade, mais elle est vraiment l'objet d'un culte religieux. On y vient par esprit de foi, on y prie et on y verse des larmes comme dans un sanctuaire. Dans le seul mois de septembre dernier, 460 visiteurs sont venus voir la maison de Jeanne d'Arc, et bien peu l'ont quittée sans prier. Ces visiteurs sont de toutes les nations et ils appartiennent aux classes les plus élevées de la société. Le baron de Charette est venu il n'y a pas longtemps et il a laissé une belle bannière marquée de ses armes, du sacré Cœur de Jésus et du nom de *Patay*. Le duc d'Aumale s'est présenté quelque temps après. Le comte de Chambord vient d'envoyer une offrande à l'église de Domremy en l'honneur de Jeanne d'Arc. Il y a un mouvement religieux bien accentué qui se fait autour de cette grande mémoire. Les habitants de Domremy l'ont compris et ont su y correspondre. C'est un témoignage qu'il faut leur rendre. Ils ont profité de la grâce du jubilé. Tous ou à peu près tous ont assisté plusieurs fois aux exercices. Un bon nombre d'hommes et de femmes qui, depuis longtemps, la plupart depuis la première communion, n'avaient point fait de Pâques, se sont approchés

de la sainte table et ont rempli leurs devoirs. Dans cette paroisse de Domremy qui ne compte pas plus de 310 habitants, il y a eu 50 retours. Ce résultat est assurément bien consolant.

J'ai été content de la retraite d'ordination que j'ai prêchée au grand séminaire de Saint-Dié. J'ai eu le bonheur de trouver plusieurs vocations religieuses. Depuis cette époque un séminariste de Saint-Dié s'est présenté pour entrer chez nous ; il fait actuellement son noviciat à Nancy. J'ai l'espérance qu'il en viendra d'autres.

Pendant que les Missionnaires étaient sortis pour prêcher le jubilé, le R. P. Simonin, maître des novices, était chargé du gouvernement de la maison et aussi du ministère de la prédication et des confessions dans notre chapelle. Il a su, par son esprit religieux et sa bonne direction, maintenir la communauté dans la régularité et entretenir la piété des personnes qui fréquentent notre chapelle. Son zèle n'a pas eu pour stimulant cet entrain que l'on trouve dans les missions ; mais, par là même qu'il s'est exercé dans des conditions plus monotones, il n'en a été que plus méritoire devant Dieu.

Notre Œuvre des servantes a subi certaines modifications ; elle s'est aussi accrue d'une manière notable. Actuellement, nous recueillons les servantes malades dans une maison des sœurs de Saint-Charles, à Saint-Matthieu. Jusqu'à présent nous n'avons eu qu'à nous louer de cet arrangement ; je désire qu'il en soit de même à l'avenir.

Voilà, mon très-révérend et bien-aimé Père, ce que j'avais à vous dire sur la maison de Nancy. A l'avenir, je serai plus régulier à vous envoyer mes rapports.

Agréez, mon très-révérend et bien-aimé Père, l'hommage de mon profond respect et de ma piété filiale.

Bourde, Prêtre, o. m. i.

VARIÉTÉS

LES FÊTES DE SAINT MARTIN A TOURS EN 1874 ET 1875.

Les fêtes de saint Martin à Tours, en 1874 et 1875, ont dépassé en éclat les démonstrations des années précédentes. Ce progrès est dû à plusieurs causes. Avant tout, il faut signaler le dévouement de nos Pères à une œuvre dont Mgr Guibert avait fait pour son diocèse un élément de rénovation. L'activité laborieuse des chapelains, l'art religieux avec lequel ils savent attirer au sanctuaire de saint Martin les populations de la Touraine et les fidèles des diocèses voisins, ont imprimé au pèlerinage une impulsion dont la puissance s'accélère chaque année.

Une autre cause de succès, c'est le courant chrétien qui se rétablit sous l'action de quelques hommes de foi. L'*Union catholique et sociale de la Touraine*, créée par eux avec le concours du fervent général Folloppe, en groupant les hommes et en ramenant les indécis sous la bannière de l'Eglise, a mis debout un bataillon sacré que les fêtes religieuses voient accourir et que saint Martin entraîne à sa suite dans les gloires de son culte.

En 1874, grâce à l'idée émise par quelques amis de saint Martin, le pèlerinage à son tombeau fut inscrit parmi les pèlerinages recommandés par les comités catholiques. Malgré la saison avancée, la rentrée des écoles et les brumes de novembre, l'appel fut entendu. Nos Pères de Tours s'occupèrent aussitôt de préparer ces solennités. Le P. Rey en particulier, organisateur du

pèlerinage, se mit en rapport avec tous les doyens du diocèse et avec quelques ecclésiastiques des diocèses limitrophes. Les compagnies des chemins de fer voulurent bien accorder une réduction de 50 pour 100 sur leur tarif ordinaire, et tout semblait annoncer une affluence considérable. Le démon, qui, autrefois, avait menacé saint Martin de se rencontrer partout sur sa route, voulut diminuer l'éclat de ces fêtes, et Dieu permit des épreuves. La plus inattendue et la plus douloureuse fut la mort de l'Archevêque de Tours, le premier jour de la neuvaine. Mais ce qui semblait devoir arrêter la piété ne fit que la stimuler. Le grand deuil de la ville de saint Martin amena de partout à son tombeau les amis de l'illustre défunt; ils accoururent de l'Anjou, sa patrie, et de Limoges, son ancien diocèse. La pompe des funérailles, présidées par l'Archevêque de Paris, fut éclatante ; le lendemain, la procession de saint Martin vit les amis de la veille se mêler aux populations de la Touraine ; la douleur ajoutait un caractère de gravité à la fête, et, en suivant le programme approuvé par l'Archevêque défunt, on ne fit qu'exécuter le testament de sa piété.

Pendant l'octave les pèlerinages cantonaux, variant de huit à douze cents personnes, arrivaient chaque jour à des heures successives. Leurs processions et leurs chants animaient la solitude habituelle des boulevards, et éveillaient autour de la chapelle provisoire tous les souvenirs d'un passé séculaire. Le 11, les pèlerins éloignés accoururent ; Amiens arrivait avec une députation présidée par M. l'abbé de Guillebon, Curé de la paroisse Saint-Martin de cette ville; des pèlerins de Séez, sous la direction d'un vicaire général, s'adjoignirent à eux; Limoges envoyait un premier groupe.

Mais le jour le plus solennel fut le dimanche. La popu-

lation, évangélisée pendant huit jours par M. l'abbé Pergeline, chanoine de Nantes et prédicateur de la neuvaine, se leva tout entière. Les pèlerins arrivèrent également de partout. Nous vîmes arriver des groupes de Paris avec la bannière des pèlerinages portée par M. le vicomte de Damas; de Poitiers, sous la direction de M. l'abbé de Montbron, Curé de Saint-Porchaire de cette ville; de Blois et de Vendôme avec M. l'abbé Venot, chanoine, et M. l'abbé Monsabré, frère de l'illustre dominicain; de Romorantin, d'Angers, de Beaugency et d'Orléans; de Limoges avec une députation du chapitre ; de Nevers. Ce dernier groupe, composé de trente hommes, avait pour directeurs de son pèlerinage M. Crosnier, vicaire général, et M. le comte de Maumigny. Les pèlerins nivernais apportaient à saint Martin un ex-voto, consistant en un cœur en cuivre doré sur les lames duquel étaient inscrites toutes les paroisses consacrées à saint Martin dans le diocèse de Nevers, avec les noms des pèlerins et de tous ceux qui s'étaient adjoints à eux pour offrir ce souvenir au patron de la France.

La procession offrit un imposant spectacle. Quatre-vingts bannières défilèrent sous nos yeux, et six mille âmes au moins, parmi lesquelles douze cents hommes, formèrent aux reliques de saint Martin un cortége de triomphe. Parmi les bannières des diocèses étrangers signalons celles de Paris, Amiens, Séez, Marseille, Nevers, Lourdes, Nedde, diocèse de Limoges, Champagnac, diocèse de Saint-Flour, Digoin, diocèse d'Autun, Blois, Poitiers, Metz et Strasbourg; ces deux dernières bannières étaient suivies par une députation d'Alsaciens-Lorrains en habits de deuil. S. Em. le Cardinal Guibert, Archevêque de Paris, présidait cette belle démonstration. A ses côtés on voyait Nosseigneurs de Vannes, d'Evreux et de Basilite; plusieurs Evêques, présents la veille aux funé-

railles de Mgr Fruchaud, avaient dû regagner immédiatement leurs diocèses pour présider la cérémonie des prières publiques.

Ces démonstrations religieuses furent un grand acte de foi; on peut évaluer à vingt mille le chiffre des pèlerins qui vinrent à Tours pendant la neuvaine, et la population locale, de son côté, ne se laissa pas dépasser dans les témoignages de sa piété. Le journal *l'Union* donna un beau compte rendu de ces saintes journées.

En 1875 les solennités se sont renouvelées avec la même magnificence. Le P. Rey en a fait l'historique dans la *Semaine religieuse de Tours;* nous détachons de sa narration les pages les plus intéressantes :

Elle commence, cette belle journée du 14 novembre 1875 ! Le ciel est couvert, pluvieux, mais la confiance est au fond des cœurs, elle attendra l'heure de la Providence. Dieu permet l'épreuve, et il en tire souvent sa plus grande gloire. La vie chrétienne n'est qu'une lutte continuelle ; pour remporter le triomphe, il faut persévérer jusqu'à la fin. Les fidèles qui ont été les heureux témoins et les acteurs plus heureux encore du pèlerinage du 14 novembre ont fait une expérience décisive de la parole de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

Les messes commencent à six heures et se succèdent sans interruption. A sept heures, le révérendissime abbé de Solesmes monte au maître-autel et célèbre le saint sacrifice devant une assistance nombreuse et recueillie ; l'empressement à la sainte Table est universel. Le pieux prélat en est profondément ému. Solesmes ! Solesmes ! que de souvenirs réveille ce nom ! C'est le nouveau berceau de la famille bénédictine si célèbre par les services rendus à l'Eglise et à l'humanité chrétienne; Solesmes est devenu le mont Cassin de la France du dix-neuvième siècle. Les enfants ont hérité de la piété et de la dévotion de leur père et fondateur envers saint Martin. Saint Benoit a érigé au mont Cassin le premier autel

consacré à notre thaumaturge, le premier confesseur qui ait reçu cet honneur jusqu'alors réservé aux martyrs.

L'ordre de Saint-Benoît regarde saint Martin comme le modèle qui a inspiré les pensées et les sentiments de son Père. Ce n'était pas sans une douce émotion que l'on voyait à l'autel de saint Martin le pieux successeur de dom Guéranger, qui est venu tant de fois prier sur le tombeau du thaumaturge. Daigne saint Martin bénir les gardiens de Solesmes !

Au révérendissime dom Couturier succède le zélé et pieux Evêque d'Angoulême, Mgr Sebeaux. C'était la première fois que le diocèse d'Angoulême était représenté à nos fêtes par son chef vénéré, et sa présence ajoutait un grand charme et un grand éclat à notre solennité. Quel doux et modeste prélat ! Combien sa piété est attrayante !

A neuf heures, les avis sur la célébration de la fête et de l'octave sont donnés en présence d'un auditoire nombreux qui veut bien se retirer immédiatement après la messe pour laisser la place aux pèlerinages attendus. Pendant les messes qui se succèdent, la quête en faveur de la basilique est toujours annoncée et recommandée aux fidèles qui se montrent disposés à sonder l'œuvre de toute leur générosité. La quête, dans la seule journée du 14, a dépassé la somme de 1 200 francs.

Cependant le pèlerinage de Châtellerault était en retard. Au lieu d'arriver au tombeau à neuf heures et demie, il était plus de dix heures quand il a fait son entrée. Composé de plus de quatre-vingts hommes, ce pèlerinage a présenté un caractère particulier de piété et d'édification. Il a été reçu à la gare par le supérieur des chapelains et une députation assez nombreuse du Cercle catholique d'ouvriers conduite par M. l'abbé Debeaux. La marche de ce bataillon chrétien a été triomphale ; il était beau à voir : chaque membre portait la décoration de Saint-Martin ; tous chantaient avec force les louanges du thaumaturge.

La messe a été célébrée par le vicaire de Châtellerault, chargé de l'aumônerie militaire et de la direction du Cercle catholique ; prêtre zélé, pieux, plein d'entrain et de dévouement. C'est l'organisateur du pèlerinage : il a su, par expé-

rience, combien il en coûte pour remuer les âmes et les organiser!

Pendant ce premier exercice, d'autres chapelains étaient à la gare pour recevoir de nouveaux pèlerins. La procession devait comprendre tous les groupes arrivés par les différentes lignes dans l'intervalle de dix heures à onze heures : Fondettes devait marcher en tête. Mais ici encore toutes nos prévisions étaient déçues. Des retards considérables sont annoncés pour la ligne du Mans et la ligne de Poitiers. Toutes les autres lignes sont exactes et nous donnent les groupes de la Chapelle-sur-Loire, de Langeais, de Cinq-Mars, de Blois, de Limeray, du Bout-des-Ponts d'Amboise, et de plusieurs autres localités. Après une attente prolongée, ces différents groupes s'organisent en procession et s'avancent vers la chapelle avec un grand ordre et en chantant les cantiques en l'honneur de saint Martin. Mais tous les prêtres qui prennent part à cette procession ont célébré la sainte messe avant de quitter leurs paroisses : ce n'est qu'à cette condition que les vénérables Curés de Langeais et de Cinq-Mars ont pu venir à la tête de leurs paroissiens. Heureusement qu'un chapelain est encore disponible et peut ainsi satisfaire à la piété de ces quatre cents pèlerins. MM. les Curés de Langeais et de Cinq-Mars veulent bien se charger de faire la quête en faveur de la basilique de saint Martin; le chapelain qui l'annonce ne manque pas de faire ressortir l'exiguïté de la chapelle provisoire, qui ne se prête à ces pieux concours qu'avec la bonne volonté des pèlerins, obligés de se retirer avant d'avoir joui des consolations que leur offre le tombeau de saint Martin. Il remercie avec émotion les Curés de Langeais et de Cinq-Mars, présidents du pèlerinage.

La messe de ce pieux pèlerinage n'était pas encore achevée, que les abords de la chapelle retentissaient de nouveaux chants. C'était le pèlerinage de Fondettes, au nombre de plus de trois cents personnes. Ce chiffre aurait été dépassé si le mauvais temps n'avait rendu les chemins plus pénibles. C'est une remarque que nous avons déjà faite et sur laquelle nous ne reviendrons plus : le 11 et le 14, la continuité de la pluie

et la violence du vent ont considérablement diminué le nombre des pèlerins. Nous en avons reçu l'assurance de la bouche de tous les organisateurs de groupes, qui ont tous vu une partie des pèlerins enrôlés manquer au rendez-vous. La matinée du 14 a été pluvieuse, maussade, froide : ce n'est point là le temps qui favorise les pèlerinages.

Fondettes, que dirigeait le zélé et infatigable vicaire de la paroisse, était suivi de près par la procession du pèlerinage de Chinon. Les deux processions se sont réunies auprès de la chapelle, en attendant que les pèlerins de Langeais et de Cinq-Mars fussent sortis. Le quartier qui avoisine la tour Charlemagne a été témoin du spectacle qu'offrait la rue Descartes, remplie de pèlerins, chantant sans interruption les louanges du thaumaturge. C'était une transformation de la chapelle ; elle reprenait les proportions de l'antique basilique et ajoutait même à ses gloires.

La chapelle ouvrit enfin ses portes à cette multitude, qui en remplit bientôt toute l'étendue. La messe de ce troisième pèlerinage fut célébrée par M. le Curé de Saint-Etienne de Chinon, entouré du Curé de Saint-Maurice et de plusieurs autres prêtres des paroisses voisines, et c'est à tous que nous offrons nos meilleurs remercîments. Un grand nombre d'hommes se trouvaient dans les rangs : Fondettes et Chinon rivalisaient de zèle. Les deux pèlerinages marchaient sous leur bannière respective, toujours portée par des hommes. Honneur à ces généreux chrétiens !

Un quatrième pèlerinage se présente à l'heure de midi : c'était Sainte-Maure, sous la conduite du vicaire de cette ville. Les pèlerins assistèrent à la dernière messe célébrée en faveur des militaires et des hommes ; en ce beau jour de fête, elle fut commune à tous les pèlerins. La chapelle provisoire offrit en cette circonstance un spectacle unique : auprès de saint Martin se trouvaient réunis des représentants de toutes les classes de la société, la ville et la campagne, la blouse et l'habit, le civil et le militaire, et toutes les variétés les plus opposées disparaissaient et se fondaient dans l'unité d'une même confiance envers le thaumaturge des Gaules, le Père de la

patrie : *Laudate Martinum*, chantaient toutes ces voix chrétiennes et françaises.

Il était près d'une heure quand les chapelains et leurs hôtes purent prendre quelques instants de repos. La chapelle fut fermée ; le cercle militaire s'ouvrit pour les pèlerins de Fondettes, et les cloîtres de Saint-Martin reçurent les pieuses chrétiennes qui cherchaient un abri.

Une dernière menace s'étendait sur la ville, c'était le dernier effort de Satan : une averse formidable eut lieu encore quelques instants avant l'heure fixée pour la sortie de la procession générale. Elle ne dura pas et laissa bientôt la place au splendide soleil qui devait éclairer et embellir le triomphe de saint Martin.

Nous ne reviendrons pas sur le récit et la description de cette manifestation catholique, qui a réjoui tous les cœurs et fait naître les plus douces espérances. Rarement la ville de Tours avait admiré un plus beau spectacle.

Le programme prescrit par M^gr^ l'Archevêque, étudié à fond par MM. les vicaires chargés de le faire observer, a été fidèlement exécuté. La procession s'est organisée avec une précision et un ordre admirables. Les rangs étaient serrés, ininterrompus : En tête, la jeunesse, représentée par les orphelinats de garçons et de jeunes filles ; puis les différentes congrégations des paroisses avec leurs gracieux costumes ; la plénitude de la vie représentée par les paroisses étrangères à la ville, les communautés religieuses, l'Archiconfrérie de Saint-Martin avec ses files interminables, ses groupes où retentissaient sans cesse de nouveaux chants, ses riches bannières. Enfin les hommes, partagés aussi entre les deux âges de la vie : la jeunesse si nombreuse du pensionnat de Saint-Martin, de l'externat de Saint-Grégoire et du petit Séminaire ; la maturité et la force de l'âge dans cette multitude d'hommes marchant comme une armée sous les bannières qui reflétaient les rayons du soleil. C'était d'abord la bannière du Comité général des pèlerinages, portée par le président, M. le vicomte de Damas ; puis celle du Cercle catholique des ouvriers de Tours, la bannière de Saint-Martin, donnée en ex-voto de reconnaissance ;

celle de l'Archiconfrérie, et plus de vingt-cinq autres, placées de distance en distance au milieu des rangs de plus en plus serrés. Enfin, auprès de la bannière de Notre-Dame de Lourdes, qui s'avançait la dernière, à la place d'honneur, place qui lui sera toujours gardée, car nous estimons infiniment le don qui a été fait au tombeau de saint Martin, auprès de la bannière de Lourdes, apparaissaient les bannières de l'Alsace et de la Lorraine avec leurs crêpes de deuil. Marie Immaculée entre Metz et Strasbourg : cette vue faisait naître l'espérance que de meilleurs jours se lèveront sur les cités et les populations qui n'ont point perdu leur titre de sœurs.

L'Eglise catholique est l'école par excellence du respect : elle apprend à respecter tous les droits et tous les devoirs; elle a fait du patriotisme un sentiment religieux et par là même divin. O saint Martin, rendez à la France ce qu'elle a perdu, sa foi première, son unité des beaux jours, sa mission providentielle à l'égard des peuples et à l'égard de l'Eglise et de son Chef bien-aimé !

Ils étaient plus de quinze cents hommes, belle et glorieuse phalange qui a renversé le respect humain et montré que Notre-Seigneur Jésus-Christ et son glorieux serviteur sont encore appelés à régner ensemble pour le bonheur de la patrie ! *Et quò Christus habet nomen, Martinus honorem!*

Et quand, après avoir salué le tombeau, les vénérables abbés, les Evêques, l'Archevêque, le Cardinal ont gravi l'estrade adossée à la tour Charlemagne, se sont placés auprès des reliques de saint Martin, et tous en même temps ont levé la main et la voix vers le ciel pour attirer les bénédictions divines sur les multitudes réunies à leurs pieds dans les trois rues adjacentes, un spectacle indescriptible s'est offert à l'admiration de tous ; on aurait dit les successeurs de saint Martin, et saint Martin lui-même, revenus à la vie, empruntant quelque chose de la taille et de la majesté de la tour Charlemagne, pour mieux bénir et mieux prier, et debout sur le seuil de l'éternité proclamant les droits imprescriptibles de Dieu à l'obéissance et à l'amour de ses créatures : *Benedicat vos omnipotens Deus, Pater, et Filius, et Spiritus Sanctus! Amen.*

Le 14 novembre 1875, cette scène a eu un éclat incomparable ; le soleil resplendissait et ses rayons d'or éclataient sur la châsse de saint Martin, sur les mitres et sur les crosses ; ce miroitement semblait être un reflet des splendeurs du ciel : jamais l'affluence n'avait été aussi nombreuse, jamais le recueillement plus profond.

Le cortége épiscopal était formé par les révérendissimes abbés de Ligugé et de Solesmes, Nosseigneurs les Evêques d'Angoulême, du Mans, de Nancy, de Verdun, Mgr l'Archevêque de Tours et S. Em. le Cardinal-Archevêque de Bordeaux.

Il était plus de trois heures quand le cortége des saintes reliques est rentré dans la métropole. L'ordre n'avait été troublé nulle part : tout s'était accompli avec un recueillement vraiment religieux.

La chapelle provisoire, après le passage de la procession, a été envahie par une foule de pèlerins qui ont visité le tombeau et sollicité la récitation de l'évangile de la fête de saint Martin. Pendant plus de deux heures, plusieurs chapelains ont rempli cet acte de religion. L'attitude de ces étrangers a été très-convenable ; nous n'avons eu aucun désordre à réprimer.

A cinq heures, le chant d'un cantique, quelques paroles de remercîments et de félicitations adressées par un chapelain et le salut du très-saint Sacrement réunissaient encore une assistance nombreuse et choisie, qui n'a quitté la chapelle qu'après avoir vénéré pieusement les reliques de saint Martin. La journée était achevée, elle avait été bien remplie. Saint Martin n'a pas encore la basilique que visiteront nos neveux ; mais il a retrouvé, dans bien des cœurs, une basilique plus belle que celle que les révolutions ont renversée ; c'est une basilique vivante et qui chaque jour offre à Dieu et au thaumaturge de nouveaux fruits de mérites et de gloire.

Le lundi 15 novembre, le santuaire de Saint-Martin recevait de nouveaux honneurs. A sept heures, le révérendissime Père abbé de Ligugé célébrait la sainte messe dans la crypte, en présence de plusieurs familles profondément dévouées à saint Martin. Auprès de dom Bastide était son fidèle compa-

gnon, son ami dévoué, le R. P. dom Chamard, historien de notre glorieux thaumaturge et de son premier monastère de Ligugé. Dom Chamard a fait de cette histoire un livre des plus intéressants. C'est avec un dévouement filial qu'il a recueilli tous les souvenirs de Ligugé. On reconnaît le pieux disciple de saint Martin dans les pages où il raconte la vie de son maître, et il est des passages où dom Chamard se révèle lui-même tel qu'il est, laborieux bénédictin, cœur apte à tous les dévouements, nature expansive et pleine de vie. Nous acquittons une dette de reconnaissance envers celui qui, entre tous les amis de saint Martin, espère avec la plus entière confiance contempler la basilique du thaumaturge des Gaules.

Mgr Foulon, Evêque de Nancy, montait à l'autel à sept heures et demie, et était remplacé à huit heures par Mgr Hacquard, Evêque de Verdun. Les deux prélats sont trop connus et trop vénérés pour qu'il soit nécessaire de rappeler les titres qu'ils ont à l'estime et à la confiance des fidèles. Ils ont pu constater par eux-mêmes la piété qui remplit les âmes auprès du tombeau de saint Martin : les deux prélats ont donné la sainte communion à un grand nombre de personnes.

A neuf heures, S. Em. le Cardinal-Archevêque de Bordeaux faisait son entrée dans la chapelle, accompagné par S. Gr. Mgr l'Archevêque de Tours. Saint Martin recevait ainsi les hommages de tous les vénérés pontifes qui avaient pris part à la grande solennité du 14. La petite chapelle provisoire avait-elle quelque chose à envier aux plus célèbres basiliques? Elle était envahie par une foule compacte, que présidaient un prince de l'Eglise et un pasteur bien-aimé; c'était le pèlerinage national jetant un dernier éclat sur le tombeau privilégié.

Après la célébration de la sainte messe, pendant laquelle l'éminent Cardinal a dû distribuer l'eucharistie à de nombreux communiants, l'ancien Missionnaire de saint Martin a pris la parole, et, dans un exorde délicat, s'est félicité d'avoir à parler devant Mgr l'Archevêque de Tours, qu'il connaissait depuis longtemps et en qui il aimait à retrouver toutes les qualités d'un enfant de la Lorraine. Puis, s'inspirant des souvenirs d'un passé

qui remonte à cinquante ans et plus, Mgr Donnet a comparé l'état actuel du diocèse de Tours avec l'état dans lequel il l'avait trouvé lorsqu'il y avait exercé le saint ministère en compagnie de Mgr Dufêtre et de plusieurs autres Missionnaires. Sous la variété des détails et l'abandon de la parole, le discours s'est transformé en une causerie paternelle, qui a permis au vénérable orateur de mêler à ses lointains souvenirs les mille actualités du présent ; tour à tour à Bordeaux, à Rome, au tombeau de saint Martin, à Nancy, il conduisait, sur ces différents théâtres, son auditoire attentif et sympathique, sur lequel se reproduisaient toutes les impressions du présent et du passé. C'est en vain que nous chercherions à analyser un entretien qui échappe à tout classement littéraire ou oratoire : nous avouons notre impuissance. L'éminent prélat s'est élevé aux considérations les plus éloquentes en plaidant la cause des églises pauvres du diocèse de Tours, en faveur desquelles une quête devait suivre son discours. Jésus-Eucharistie doit avoir des demeures dignes de ses gloires et de ses grandeurs : c'est l'aumône qui les lui procure, et cette aumône est rendue au centuple par les grâces dont chaque église devient la source intarissable. L'éminent prélat a formé des vœux pour que la basilique de saint Martin se relève bientôt de ses ruines et reprenne sa place parmi les demeures chères au cœur de Dieu.

La bénédiction du très-saint Sacrement a clos cette cérémonie, une des plus solennelles du pèlerinage national.

A onze heures, le pensionnat et l'externat des Sœurs de l'Immaculée-Conception, établis par M. le Curé de Saint-Julien, faisaient leur pèlerinage au tombeau de saint Martin. Plus de cent cinquante jeunes filles se trouvaient réunies pour entendre la messe, chanter les louanges du thaumaturge, vénérer ses reliques et prier dans la crypte miraculeuse. Chaque année ce pèlerinage se renouvelle, et chaque année il nous est donné de constater les progrès de cette œuvre, qui assure à la paroisse de Saint-Julien des biens précieux, la bonne, forte et pieuse éducation d'un grand nombre de jeunes filles qui, devenues de zélées congréganistes, reçoivent les soins spirituels qu'exigent les premiers dangers auxquels les expose

leur entrée dans la pratique sérieuse de la vie. Que saint Martin couvre de son manteau le pensionnat et l'externat de l'Immaculée-Conception !

A quatre heures et demie, un exercice de chant et de prières réunissait encore une nombreuse assistance dans la chapelle provisoire. Pour la première fois, les fidèles ont entendu chanter les litanies de saint Martin, que nous devons à l'obligeante communication de M. l'abbé Corbe, et que Monseigneur a bien voulu approuver.

Le mardi 16, l'assistance des fidèles est allée en augmentant. Toutes les personnes pieuses de la ville de Tours et des environs tiennent à gagner l'indulgence dont jouit le sanctuaire pendant les jours de l'Octave. A toutes les messes il y a de nombreuses communions, et les messes se multiplient, car les prêtres donnent l'exemple aux fidèles.

A neuf heures, la paroisse de Saint-Étienne accomplissait son pèlerinage. Elle n'est point venue en procession; cette forme solennelle de marche religieuse était réservée pour le pèlerinage des enfants de la paroisse. La chapelle était remplie par les paroissiens, qui ont chanté avec entrain les cantiques en l'honneur du thaumaturge. Un chapelain a adressé une allocution sur les pèlerinages en général, montrant comment chaque pèlerinage, étant un acte de foi, d'espérance et de charité, devient ainsi un des exercices les plus parfaits de la religion. En terminant, il a réuni toutes les intentions de l'Octave aux intentions de la paroisse de Saint-Étienne en particulier, et d'ardentes prières ont été faites pour le bien de l'Église, de la France et du diocèse. La bénédiction du très-saint Sacrement, donnée par M. l'abbé Benzin, Curé de Saint-Étienne, a été un premier gage des bénédictions célestes.

Pendant la vénération des Reliques, la croix et la bannière de l'Archiconfrérie se dirigeaient vers la gare, à la rencontre du pèlerinage de Montrichard. Organisé avec courage et persévérance par l'excellent Curé de cette paroisse, ce pèlerinage a dépassé ses espérances. Il a réuni près de deux cents pèlerins, et on avait cru tout d'abord ne pouvoir dépasser le chiffre de quarante. La bonne volonté est un levier, et

quand on le met au service de saint Martin il devient tout-puissant. Nous ne cesserons d'engager toutes les âmes à en faire l'expérience : elles s'uniront bientôt à nous pour proclamer cette vérité.

A dix heures trente-cinq minutes le pèlerinage entre en gare : il s'organise bientôt en procession. La bannière des Enfants de Marie flotte au vent; elle précède le gracieux cortége que forment une cinquantaine de jeunes filles, portant sur la poitrine la médaille de l'Immaculée-Conception et la décoration bleue qui les distingue. Les rangs se forment; le clergé ferme la marche. De sa puissante voix, M. l'abbé Brioret, Curé de Montrichard, donne le signal des chants, et toutes les voix réunies élèvent jusqu'au ciel le cri de la louange et de la prière.

Par suite de travaux qui encombrent la rue de la Grandière, nous sommes obligés de changer l'itinéraire de la procession. Nous prenons la rue du Chardonneret, le mail du même nom. C'est pour tout le quartier un spectacle nouveau : aussi, de toutes parts, les fenêtres s'ouvrent aux regards des curieux. Que ne pouvons-nous sillonner la ville tout entière et dans tous les sens pour que chaque maison tressaille sur ses fondements en entendant le nom doux et puissant de saint Martin ! — Invoqué par un marin en détresse, il devint pour lui un secours victorieux; à tant d'âmes qui chaque jour sont exposées à faire un triste naufrage, nous voudrions apprendre à invoquer saint Martin.

M. le Curé de Montrichard célèbre la messe, au milieu des chants dirigés par le vicaire de la paroisse et exécutés par les Enfants de Marie à la décoration d'azur. Après l'Évangile, un chapelain souhaite la bienvenue aux pèlerins de Montrichard. Il leur adresse le salut de Booz : *Dominus vobiscum !* Que le Seigneur soit avec vous ! disait à ses moissonneurs le patriarche ancêtre de Notre-Seigneur Jésus-Christ, et ceux-ci répondaient : Que le Seigneur vous bénisse ! *Benedicat tibi Dominus !* Il remercie M. le Curé d'avoir organisé un si gracieux pèlerinage; il compare les pèlerins aux moissonneurs qui coupent les épis et les entassent pour faire la richesse des

greniers du père de famille : c'est auprès du tombeau de saint Martin qu'ils recueilleront les plus belles gerbes, les épis les plus dorés. Puissance et bonté de saint Martin s'adaptant à tous les âges, à tous les besoins, et disant à toute âme qui visite le tombeau glorieux : *Que le Seigneur soit avec vous!* Et l'âme reconnaissante dit bientôt, comme le moissonneur consolé : *Que le Seigneur vous bénisse!* Dites-le à saint Martin en priant pour la reconstruction de sa basilique, pour l'extension de son culte, pour le retour de la France à la foi que lui a prêchée saint Martin, pour le bonheur de vos familles et la prospérité de vos paroisses!

Les pieux pèlerins ont compris ces paroles : ils ont béni saint Martin, comme l'ont prouvé les aumônes laissées au sanctuaire, et, nous n'en doutons pas, ils ont été bénis.

Salut du très-saint Sacrement, vénération des Reliques, prières au tombeau, programme ordinaire des pèlerinages, tout a été réalisé pour le pèlerinage de Montrichard.

Les cloîtres de Saint-Martin se sont ouverts pour recevoir nos hôtes, qui devaient bientôt reprendre le chemin de leur ville.

Ils nous ont donné l'assurance qu'ils reviendraient l'an prochain plus nombreux encore. Cette assurance, nous la conservons, et elle se réalisera. En attendant, remercions M. l'abbé Brioret, ses deux vicaires, les prêtres si pieux et si zélés qui ont secondé ses efforts, la gracieuse députation du pensionnat de la Nativité à Pontlevoy, toutes ces Enfants de Marie qui sont l'ornement de leur paroisse et la consolation de leur Pasteur... Merci aux pèlerins de Montrichard!

LE 17 JANVIER A PONTMAIN 1876.

On lit dans la *Semaine religieuse* de Laval :

La paroisse de Pontmain vient de célébrer, avec la ferveur et la foi qui la distinguent, le cinquième anniversaire de l'apparition de la très-sainte Vierge. Dès cinq heures du matin les pèlerins se précipitaient dans l'église pour assister au saint sacrifice, et les messes n'ont pas cessé de se succéder jusqu'à une heure avancée de la matinée. Malgré la neige qui

encombrait les chemins et rendait la circulation pénible et difficile, une foule empressée et recueillie, qu'on ne peut évaluer à moins de trois mille personnes, est venue témoigner de sa dévotion et de sa reconnaissance pour la très-sainte Vierge. Nul doute que sans l'inclémence de la saison le nombre des pèlerins, qui, relativement, était considérable, n'eût égalé, et peut-être dépassé celui des années précédentes.

A dix heures, la grand'messe a été solennellement célébrée au champ de l'apparition, par M. l'abbé Baudry, vicaire général du diocèse. La maîtrise de Louvigné, qui plusieurs fois déjà a contribué à la solennité des fêtes de Pontmain, s'est fait entendre avec le même succès, sous la direction de M. Le Gentilhomme. Après l'Evangile, le R. P. Patissier, de la Compagnie de Jésus, a pris texte des paroles écrites sur la banderole qui se déroula aux pieds de la sainte Vierge pendant l'apparition, pour rappeler aux pèlerins, dans une chaleureuse et éloquente improvisation, ce qu'était notre pauvre pays au moment de la guerre de 1870, l'imprévoyance de ceux qui présidaient à ses destinées, le manque d'armes et de munitions et surtout le manque d'*hommes* dans l'acception élevée de ce mot. Il ne restait à ne pas faillir que les vrais chrétiens, le clergé catholique, avec eux ces admirables religieuses dont la vie est toute de prières et de sacrifices, et enfin ces saintes mères de famille qui donnaient si généreusement le sang de leurs fils pour la délivrance de la patrie. L'épée de la France avait perdu son prestige le jour même où (remarquable coïncidence) elle avait cessé d'occuper au Vatican la place d'honneur que Dieu lui avait assignée. Enfin, la France agonisait sous le joug impitoyable de son farouche vainqueur, quand la sainte Vierge vint apporter aux petits enfants de Pontmain cette parole qui était à la fois un encouragement pour le présent et une espérance pour l'avenir :

MAIS PRIEZ, MES ENFANTS : DIEU VOUS EXAUCERA EN PEU DE TEMPS, MON FILS SE LAISSE TOUCHER.

Et à la parole de la sainte Vierge la France tombe à genoux,

et depuis lors elle n'a cessé de prier. « Oui, s'est écrié le R. P. Patissier avec l'accent généreux d'un cœur français doublé d'un cœur de prêtre et de religieux, la France politique prie ; la France industrielle et ouvrière prie ; la France militaire prie ; témoin ces jeunes hommes, élèves de notre école militaire, qui tout dernièrement encore donnaient, à la fête de Noël, un spectacle si consolant pour tous les cœurs vraiment patriotiques. »

A deux heures ont eu lieu les vêpres, suivies d'une seconde et touchante allocution du R. P. Patissier et couronnées par la bénédiction solennelle du très-saint Sacrement.

Le R. P. Marais, Curé de Pontmain, a ensuite énuméré les intentions recommandées aux prières des fidèles ; puis dans quelques paroles, comme son cœur de Missionnaire et de Breton sait les lui inspirer, il a rappelé que c'était à la France et non pas seulement aux provinces de l'Ouest que la sainte Vierge était venue apporter la bonne nouvelle de l'espérance et que par la même le pèlerinage de Pontmain était essentiellement national et patriotique. « Que le riche donne donc son or, a dit le Père, et que le pauvre apporte son obole pour l'achèvement de ce magnifique sanctuaire qui redira aux âges à venir la tendre sollicitude de Marie pour son cher royaume de France : *Regnum Galliæ, regnum Mariæ.* A l'heure solennelle où nous sommes, a ajouté le R. P. Marais, la France entière, et, qui sait ? Rome peut-être, a les yeux tournés vers cette terre bénie de Pontmain suppliant la sainte Vierge d'accomplir sa promesse et de se joindre à nous pour toucher le cœur de son divin Fils. »

Les prières de recommandations terminées, les enfants de l'association de Pontmain se sont avancés processionnellement au pied de la statue de la sainte Vierge dans le champ de l'apparition, pour renouveler à leur bonne Mère dans un acte de consécration solennelle leurs serments de fidélité et d'amour. C'était le complément de la fête touchante qu'ils avaient célébrée la veille en l'honneur de la Sainte-Enfance, et à l'occasion de laquelle huit petits enfants, dont quatre revêtus de costumes chinois, avaient vivement intéressé la

pieuse assistance par un dialogue sur le but et les avantages de la Sainte-Enfance.

Enfin, la cérémonie du soir a clôturé dignement cette pieuse journée. La procession aux flambeaux est sortie de l'Eglise à six heures et, suivant l'itinéraire accoutumé, s'est rendue au milieu des rues illuminées à l'estrade du champ de l'apparition étincelante de lumières. Plusieurs ecclésiastiques et plus de deux mille pèlerins y assistaient. Après une dernière bénédiction du très-saint Sacrement, la foule s'est retirée dans l'ordre le plus parfait, chacun conservant le souvenir des choses qu'il venait de voir et d'entendre et les méditant dans son cœur. C'est le doux parfum que laissent dans les âmes les fêtes de la religion, bien différentes à tous égards des fêtes du monde.

Et si maintenant nous jetons sur Pontmain un coup d'œil rétrospectif, qu'était cette paroisse avant l'apparition de la très-sainte Vierge ? Une toute petite localité ignorée et inconnue de beaucoup ; rien de plus. Cependant, s'il faut en croire les traditions locales, Pontmain devait renaître des cendres de la capitale selon les termes de ce vieux dicton :

Quand Paris se brûlera,
Pontmain se relèvera.

Le prêtre zélé qui administrait la paroisse de Pontmain au moment de l'apparition de la sainte Vierge et une sainte femme dont le nom est associé à celui du vénérable abbé Guérin dans les fondations et les œuvres de la paroisse avaient un secret pressentiment de la transformation de Pontmain. Mais voilà que la sainte Vierge apparaît, et Pontmain se transforme tout à coup et devient un sanctuaire privilégié que les catholiques visitent et vénèrent à l'égal des sanctuaires de Paray-le-Monial, la Salette, Lourdes et le Mont-Saint-Michel. Ce dernier sanctuaire était dignement représenté à Pontmain, le 17 janvier, par le T.-R. P. Robert, supérieur du Mont-Saint-Michel, qui, se rendant aux vœux exprimés par plusieurs comités de pèlerinages des diocèses du nord de la France,

venait s'entendre avec le R. P. Curé pour faciliter à ces messieurs et à leurs compatriotes les pèlerinages qu'ils se proposent de faire à Pontmain et au Mont-Saint-Michel dans le courant de la belle saison. Très-probablement que ces pieuses populations auront le bonheur de se voir conduites par leurs premiers pasteurs.

Un dernier mot, en terminant, pour exprimer le regret que causait à tous l'absence du premier pasteur du diocèse, empêché par son grand âge et la rigueur du temps de venir présider la fête ; son nom vénéré et béni venait immédiatement dans les recommandations après celui de l'illustre et immortel Pie IX. Son cœur eût tressailli de joie en assistant à cette touchante manifestation en l'honneur de la très-sainte Vierge, Notre-Dame de la Sainte-Espérance.

La bénédiction ou la consécration de la partie du sanctuaire qui s'achève donnera bientôt, nous l'espérons, aux bonnes populations du Maine, de la Normandie et de la Bretagne l'occasion de se réunir autour du pieux prélat dans ce magnifique édifice que le Souverain Pontife désignera aussi sous le nom de basilique de Pontmain.

Un pèlerin du 17 janvier.

RETRAITE DE LA MAISON DE PARIS ET FÊTE DU 17 FÉVRIER.

La retraite annuelle de la maison de Paris a été prêchée cette année par le R. P. Rey. Les exercices, qui, d'ordinaire, ont lieu à la fin d'octobre, avaient été retardés jusqu'en février, pour servir de préparation au jubilé de notre congrégation. Le T.-R. P. Supérieur général et les Pères de l'administration générale ont suivi, avec les Pères et les Frères de la communauté, ces exercices solennels. Les PP. Fayette, de la maison de la rue de Berry (de Bordeaux), et Lemasson (de Royaumont), avec le

F. Picard, avaient été appelés pour y prendre part. Tout a été édifiant pendant cette précieuse semaine. Le prédicateur a exposé avec zèle et talent tous les devoirs de la vie religieuse, dont il a emprunté le sommaire et les détails au cantique *Benedictus Dominus Deus Israël*. Chaque verset servait de texte à une instruction. Le 17 au matin dans notre chapelle domestique, le T.-R. P. Supérieur général a commenté, en présence du saint Sacrement exposé, la dernière parole du cantique : *Illuminare his qui in tenebris et in umbra mortis sedent : ad dirigendos pedes nostros in viam pacis.* Cette allocution pleine de vie a rappelé tous les chers souvenirs de la Congrégation dont la fête jubilaire nous assemblait, et ranimé en nous le feu sacré ; c'était un couronnement digne des jours précédents et des commentaires entendus pendant la retraite.

A midi, S. Em. le cardinal Guibert, accompagné de son seul secrétaire particulier, venait partager notre dîner de communauté. Oubliant un instant les sollicitudes de son administration si étendue, l'Archevêque de Paris voulait fêter en famille une date chère à la Congrégation qu'il n'a cessé d'aimer. Tout a été religieux et empreint de simplicité fraternelle dans cette réunion. Au dessert, le P. de l'Hermite a, non pas porté un toast, mais lu au cardinal l'adresse suivante, au nom de la communauté :

« Éminence,

« En acceptant de venir au milieu de nous célébrer un grand anniversaire, vous nous avez dit : « Je viendrai en « famille. » Nous vous avons compris, et nos rangs s'ouvrent en ce moment pour recevoir celui que nous honorons sous la pourpre romaine comme un prince de l'Église et comme le plus illustre de nos frères. Nous entourons Votre Éminence ainsi que les jeunes rejetons de

la vigne s'enroulent autour du cep le plus vigoureux qui, depuis des années, verse dans la coupe du sacrifice le tribut de ses pleurs.

« Aujourd'hui donc, nous célébrons *en famille* un mémorable anniversaire. Il y a cinquante ans, le 17 février 1826, le pape Léon XII répondait aux timides désirs de Charles-Joseph-Eugène DE MAZENOD en élevant sa société naissante au rang de congrégation religieuse. Parti pour Rome, armé de sa foi, mais en proie aux inquiétudes que la jeunesse de son œuvre pouvait faire naître en lui : *Incertus almam Urbem petieram*, il revenait quelques mois après portant sur son cœur le texte de son code religieux transcrit de sa propre main et revêtu de la signature apostolique. Les Missionnaires de Provence étaient devenus les Oblats de Marie Immaculée, et leur institut était admis à franchir les limites où il s'était renfermé jusqu'alors.

« A côté de ce fait historique il en est un autre que nous aimons à réunir dans une même mémoire.

« Vous aussi, Eminence, vous venez, comme vos humbles frères en religion, de célébrer vos noces d'or. Le souvenir est récent de ce jour où votre clergé offrait à Votre Eminence des félicitations pour un sacerdoce qui, pendant un demi-siècle déjà, a réjoui l'Église par le spectacle de ses vertus et de ses œuvres. Votre jubilé, Eminence, et celui de la Congrégation se rencontrent dans une même période chronologique, et nous aimons à voir dans ce rapprochement des dates les deux anneaux d'une même chaîne qui relie au sacré Cœur de Jésus un grand évêque et une modeste société d'apôtres.

« Le 17 février 1876 est donc pour nous une véritable fête de famille, puisque la Congrégation nous apparaît en ce jour avec une grâce contemporaine de votre gloire. C'est une fête de famille, puisque nous sortons aujour-

d'hui de l'enfance et de ses premières douleurs pour entrer dans l'adolescence religieuse ; c'est une fête de famille, puisque le premier successeur du fondateur la préside entouré des sages de son conseil ; enfin, c'est une fête de famille, puisque Votre Eminence est là, à la première place, qui lui est due par son rang d'oblation et par sa haute dignité dans l'Église.

« La Congrégation, qui vous aime et vous vénère, tient à vous remercier d'un triple bienfait. A Viviers vous vous êtes souvenu de la petite famille, et une branche détachée de l'arbuste a été plantée par vous près du sanctuaire de Notre-Dame de Bon-Secours, où les parfums de sa piété embaument la contrée. A Tours, les témoignages de votre prédilection ont été plus tendres encore. Les Oblats de Marie, constitués par vous chapelains de saint Martin, ont vu de près ce que votre âme puisait d'énergie au tombeau du grand thaumaturge. Apostolat ; luttes pour la liberté de l'Eglise ; hospitalité, telle que saint Paul la réclame de l'Evêque ; calme et dévouement à l'heure des désastres de la patrie, dont les défenseurs, rejetés sur les bords de la Loire, venaient expirer à vos pieds ; héros, vaincus ou calomniés, pansés par vos mains et pleurant leur défaite sur un grand cœur d'évêque ; jeunesse cléricale protégée à l'ombre du sanctuaire d'où l'on voulait l'arracher ; révolutionnaires contenus et forcés au respect : nous avons vu tout cela, et nul de nous ne pourra oublier ces grands spectacles.

« A Paris, votre zèle évangélise les plus pauvres et atteint toutes les souffrances. Cette grande cité se réveille au contact de votre charité, et peut-être un jour ses enfants viendront au pied des autels où vous les appelez adorer le même Dieu et renoncer à leurs haines fratricides : *Qualis est rector civitatis, tales et inhabitantes in eâ* (Eccli., X, 2.) Sur les hauteurs de Montmartre vous

élevez le monument de l'expiation, et vous nous appelez à ce poste d'honneur et de prière. Merci, Eminence, pour ce choix bienveillant qui vous a fait distinguer dans le faisceau religieux la plus humble des congrégations. Nous collaborerons avec vous à cette grande œuvre du vœu national, en demandant à Dieu que la main qui a béni la première pierre consacre l'édifice et offre au sacré Cœur de Jésus l'*ex-voto* de la France pénitente.

« Les Oblats vous saluent aujourd'hui comme leur cardinal protecteur.

« Au cardinal Guibert, Archevêque de Paris, de la Congrégation des Oblats de Marie Immaculée, longs jours, affection respectueuse et reconnaissance ! »

Après le dîner, on s'est réuni au salon, et là les PP. Grouard et Petitot ont adressé, le premier en langue montagnaise, le second en langue loucheuse, des félicitations à Son Eminence. Rien d'intéressant comme ces adresses dans lesquelles les Missionnaires du Mackenzie ont fait parler leurs sauvages avec cette grandeur loyale et simple qui est le cachet des peuplades que la civilisation moderne n'a pas encore gâtées. Les deux Pères ont ensuite offert à Son Eminence des exemplaires des beaux travaux qu'ils ont composés dans la langue de leurs chrétiens.

Son Eminence a répondu à ces diverses adresses avec une bonté aimable qui nous a ravis. Elle a raconté les joies de sa jeunesse apostolique, et nous a initiés aux diverses circonstances qui l'ont appelée successivement sur les siéges de Viviers, de Tours et de Paris. « Je n'y suis pour rien, je n'ai pas cherché ces honneurs, » nous disait le cardinal, et il n'était pas nécessaire qu'il insistât; à voir son bonheur au milieu de nous, il était facile de comprendre que le cardinal Guibert est resté religieux et Oblat de cœur.

A trois heures, l'Archevêque de Paris nous quittait,

après s'être occupé un instant des détails de l'installation de nos Pères à Montmartre.

Comme complément des souvenirs du jubilé de la Congrégation, nous donnons ici, en les empruntant aux registres des chapitres généraux, les actes du chapitre général qui suivit l'approbation de nos règles en 1826 :

ACTES DU CHAPITRE GÉNÉRAL TENU EN 1826.

Cejourd'hui 10 juillet 1826, le chapitre général de la société des Missionnaires Oblats de la très-sainte Vierge Marie Immaculée ayant été indiqué extraordinairement par le T.-R. P. Général Charles-Joseph-Eugène DE MAZENOD, notre fondateur, à l'occasion de l'approbation solennelle que notre saint-père le pape Léon XII vient de donner à notre institut et à nos règles et constitutions, par lettres apostoliques *in forma specifica*, les différents membres convoqués aux termes de nos Règles pour assister au chapitre général se sont réunis à cinq heures après midi dans la chapelle intérieure de notre maison de Marseille, où la communauté de ladite maison se trouvait pareillement réunie. On a imploré les lumières du Saint-Esprit par le chant du *Veni, Creator*, et la protection de la sainte Vierge par celui du *Sub tuum ;* de là tous les Pères appelés au chapitre se sont rendus en silence dans la salle capitulaire, au nombre de douze présents : le T.-R. P. Général qui présidait, et les RR. PP. TEMPIER, premier assistant et admoniteur du Supérieur général ; MIE, second assistant et supérieur de la maison de Nîmes ; COURTÈS, troisième assistant et supérieur de la maison d'Aix ; SUZANNE, quatrième assistant, supérieur de la maison de Marseille et secrétaire général de l'institut ; HONORAT, procureur général de l'institut et supérieur de la maison de Notre-Dame du Laus ; MOUREAU, TOUCHE, SUMIEN, MARCOU, JEANCARD et GUIBERT, maître des novices ; ce dernier Père

a été appelé au chapitre avec voix délibérative après avoir reçu dispense du temps d'oblation voulu par nos Règles.

En ouvrant la séance, le T.-R. P. Général a déclaré que son intention était que la présente assemblée générale, quoique convoquée extraordinairement, tînt lieu du chapitre ordinaire qui aurait dû s'assembler dans un an et demi, et qu'en conséquence ce ne serait qu'au bout de trois ans à dater de la présente époque que les Règles pourraient requérir une nouvelle convocation.

Le T.-R. P. Général a présenté ensuite au chapitre les Règles et constitutions approuvées par notre saint-père le pape Léon XII, ainsi que le Bref d'approbation lui-même; il nous a exhortés à observer avec fidélité ces règles, qui désormais devaient nous être d'autant plus chères et vénérables que nous devions les regarder comme l'ouvrage de Dieu même, qui se les était en quelque sorte appropriées en inspirant à son vicaire de leur donner le caractère de son autorité divine. Il nous a assuré que, pour lui, il n'y voyait rien de l'homme, et qu'il était tellement persuadé qu'elles avaient été inspirées du ciel, qu'il lui était impossible de s'y reconnaître autrement que comme l'instrument de la divine Providence; il nous a fait remarquer en même temps tout ce que le Bref d'approbation renfermait de précieux pour notre société, plus favorisée à cet égard non-seulement que toutes les sociétés nouvelles qui ont longtemps sollicité en vain jusqu'aujourd'hui une approbation directe, mais plus favorisée encore que tant de corps illustres dans l'Eglise dont les lettres d'approbation sont loin de tout ce que le souverain pontife Léon XII a daigné exprimer en notre faveur. Pour mieux exciter encore notre reconnaissance envers Dieu, le T.-R. P. Général a rappelé en peu de mots l'histoire de notre société, ses commencements, ses progrès,

nous faisant apercevoir la protection divine qui s'est manifestée presque à chaque pas que nous avons fait dans les voies souvent difficiles, mais toujours admirables, par lesquelles elle nous a conduits jusqu'au point où nous sommes parvenus. Mais c'est dans la circonstance présente surtout que le ciel s'est visiblement déclaré pour nous : l'intérêt particulier et la confiance extraordinaire dont il a été honoré à Rome de la part des cardinaux et des principaux prélats, surtout de ceux qui ont été appelés à l'examen de nos Règles ; la bienveillance, pour ne pas dire l'attrait singulier dont le Seigneur a prévenu d'abord le Saint-Père pour lui personnellement et pour toute la société en corps, bienveillance que Sa Sainteté s'est plu à manifester de la manière la moins équivoque : l'accueil plein de bonté qu'il en a reçu; la volonté la mieux prononcée d'approuver nos Règles, inspirée presque surnaturellement au souverain pontife dès la première connaissance qu'il a eue de ces Règles et des travaux de notre société ; enfin l'approbation directe et solennelle des mêmes Règles, malgré une sorte de jurisprudence contraire établie depuis longtemps dans la congrégation des Evêques et des Réguliers, approbation qui a étonné tous ceux qui savent combien on tient à Rome aux usages établis ; toutes ces choses, notre T.-R. P. Général nous les a présentées comme marquées au coin d'une protection divine si frappante, que nous ne pourrions sans une grande infidélité négliger de correspondre à tant de grâces par la pratique de toutes les vertus qui font un digne ouvrier évangélique. Toutes ces paroles de notre T.-R. P. Général ont été écoutées avec un respect religieux et une émotion des plus vives; les sentiments qui ont éclaté à la communication des lettres apostoliques dont on nous faisait si bien sentir le prix étaient dignes aussi d'une pareille circonstance et d'un tel bien-

fait. C'étaient de la part de tous les membres du chapitre, avec l'expression du plus inviolable attachement et de la plus profonde vénération pour le saint-siége apostolique, les transports de la plus vive reconnaissance envers Dieu, et envers la personne de Sa Sainteté Léon XII, dont le nom à jamais cher à notre société a été couvert de bénédictions unanimes. En ce moment, le T.-R. P. Général a été prié d'écrire au Saint-Père, au nom de tout le chapitre, une lettre qui exprimât tous les sentiments dont il était le témoin. Il a été également décidé que les lettres apostoliques seraient consignées dans les actes de nos présentes délibérations.

13 JUILLET, SÉANCE SOLENNELLE.

A huit heures du matin tous les membres du chapitre se sont rendus dans la chapelle intérieure de notre maison de Marseille ; tous les autres prêtres et simples Oblats de nos diverses maisons s'y trouvaient déjà, ainsi que les novices. On a récité les petites heures ; ensuite notre très-révérend Père Général a célébré la messe du Saint-Esprit devant le très-saint Sacrement exposé ; à la communion, deux novices, les FF. HERMITE, acolyte, et RICCARDI, diacre, ont fait leur oblation selon le cérémonial de règle ; tous les assistants qui n'étaient point prêtres ont communié. La messe finie, notre très-révérend Père Général en chape a entonné le *Veni, Creator*, et après le chant de cette hymne il nous a adressé un discours très-touchant, pour nous faire sentir le bonheur de notre vocation. On aurait dit que c'était la voix de Notre-Seigneur lui-même exposé sur l'autel, qui nous appelait de nouveau. En cessant de nous parler, notre très-révérend Père Général a prononcé à genoux la formule latine de nos vœux, qu'il lisait sur un papier écrit et signé de sa

main, et qu'il a déposé ensuite sur l'autel. Aussitôt après, tous les profès, prêtres ou non, se sont avancés chacun à son tour, pour répéter la même formule écrite et signée aussi par eux sur un papier qu'ils remettaient à l'instant à notre très-révérend Père, qui le déposait pareillement sur l'autel. La présence de Notre-Seigneur au milieu de toute notre famille assemblée dans une si grande circonstance, le profond recueillement de tous, l'objet sublime qui nous occupait, donnaient à la cérémonie une beauté céleste; plusieurs versaient des larmes abondantes, les autres étaient attendris, et Dieu assurément devait en être touché aussi. Un *Te Deum* solennel en action de grâces de tous les bienfaits répandus sur la société, et la bénédiction du très-saint Sacrement ont terminé ce pieux exercice.

Au sortir de la chapelle les membres du chapitre se sont rendus dans la salle capitulaire, où tous les prêtres qui n'ont point pris part au chapitre, les simples oblats et les novices, ont été appelés incessamment. S'adressant alors à toute la société assemblée, notre très-révérend Père nous a entretenus de la joie d'un aussi beau jour; le souvenir, nous a-t-il dit, doit en être toujours présent à notre cœur : c'est l'heureux commencement d'une ère nouvelle pour la société. Dieu a ratifié les projets que nous avions formés pour sa gloire ; il a béni les liens qui nous unissent; désormais nous combattrons les ennemis du ciel sous un étendard qui nous sera propre, et que l'Eglise nous a donné ; sur cet étendard brille le nom glorieux de la très-sainte Vierge Marie Immaculée. Ce nom même est devenu le nôtre, car c'est à la sainte Vierge que nous sommes consacrés ; nous sommes plus spécialement ses enfants, et sa protection sur nous, jusqu'aujourd'hui si sensible, le sera encore plus à l'avenir, si nous nous montrons dignes d'une telle mère. En nous parlant des grâces dont notre société venait d'être favo-

risée, notre très-révérend Père nous a déclaré que le Souverain Pontife nous avait accordé communication à tous les priviléges des réguliers, et nous a fait ensuite le détail de beaucoup d'autres faveurs qui nous sont particulières, et qu'il nous a obtenues de notre saint-père le Pape à perpétuité. Dès qu'il a eu fini, le chapitre a demandé qu'il fût permis à tous les membres de la société de venir faire à ses pieds l'acte d'obédience prescrit dans nos Règles pour le moment où l'on vient de proclamer le Supérieur général nouvellement élu. Notre très-révérend Père ne s'est prêté qu'avec peine à ce désir, il a voulu auparavant se mettre à genoux lui-même, et baiser le crucifix qui se trouvait sur le bureau. Tous les membres de la société sont venus, chacun à son tour, s'acquitter avec un pieux empressement et un profond respect d'un devoir assurément fort cher à leur cœur. Avant de nous séparer, notre très-révérend Père nous a dit qu'au lieu de sa bénédiction particulière, c'était la bénédiction papale qu'il allait nous donner. Tous les assistants se sont aussitôt prosternés, ils l'ont reçue, et, à l'instant, notre très-révérend Père a levé la séance et déclaré que le chapitre était fini. On allait quitter la salle capitulaire, lorsqu'on a annoncé la visite de Mgr Charles-Fortuné de Mazenod, Evêque de Marseille. Tous nos dignitaires ont été au-devant de Sa Grandeur, chacun s'est mis à genoux à mesure qu'elle est entrée dans la salle ; elle a pris place au fauteuil de notre très-révérend Père; elle nous a témoigné sa satisfaction de nous voir ainsi tous réunis, et nous lui avons renouvelé, par l'organe de notre très-révérend Père, l'expression de notre reconnaissance. Le vénérable prélat a été touché jusqu'à l'attendrissement par l'espérance du bien qui pouvait résulter pour l'Eglise et pour son diocèse en particulier de l'accroissement de notre Congrégation. Il a dit qu'il tenait beaucoup

à avoir part à nos prières, et il s'est retiré en appelant sur nous toutes les bénédictions du ciel ; par honneur, nous l'avons tous accompagné jusqu'au sortir de notre maison, trouvant que cette visite mettait le comble au bonheur de cette journée, assurément une des plus belles dans les annales de la société.

Mazenod, prêtre, Supérieur général, o. m. i.
Tempier, prêtre, o. m. i.
Honorat, prêtre, o. m. i., procureur général.
Suzanne, prêtre, o. m. i., assistant, secrét. général.
Mie, prêtre, o. m. i.
Courtès, prêtre, o. m. i.
Jeancard, prêtre, o. m. i.
Guibert, prêtre, o. m. i.
Moureau, prêtre, o. m. i.
Marcou, prêtre, o. m. i.

Le soir du 17 février 1876, une dépêche télégraphique du P. Garnier apportait au T.-R. P. Supérieur général les félicitations de Mgr Forcade, Archevêque d'Aix, pour le jubilé de la Congrégation. Aix avait vu nos débuts, et c'est d'Aix que nous arrivaient, après cinquante ans, les premiers encouragements pour ce demi-siècle d'apostolat et de vie religieuse.

NÉCROLOGIE.

MONSEIGNEUR DE MARGUERYE.

La Congrégation a déjà appris par les journaux la mort de Mgr de Marguerye, Evêque démissionnaire d'Autun. Cette mort ne peut passer inaperçue parmi nous, et nous

nous assurons qu'elle éveillera une véritable douleur dans nos rangs. La reconnaissance nous fait un devoir de prier avec l'Eglise pour l'illustre défunt : *Deus, qui inter apostolicos sacerdotes famulum tuum Fredericum Pontificali fecisti dignitate vigere, præsta, quæsumus, ut eorum quoque perpetuo aggregetur consortio.*

C'est à Mgr de Marguerye que la Congrégation est redevable des deux fondations qui l'ont si bien posée dans la ville et le diocèse d'Autun. Au printemps de 1858 nous prenions possession de la maison de Saint-Jean, avec la charge de desservir la paroisse et de travailler au ministère des missions diocésaines. Les conditions matérielles qui nous étaient faites à cette époque étaient des meilleures. Aussi, quand Mgr Guibert, alors Archevêque de Tours, visita pour la première fois le beau parc de Saint-Jean, en compagnie de Mgr de Marguerye qui lui en faisait les honneurs, il eut un mot charmant pour exprimer en présence de tous les Pères la reconnaissance dont ils étaient pénétrés : *Nobis hæc otia fecit.* Nous rencontrions en effet dans cette installation de Saint-Jean tous les avantages et tous les charmes de la vie religieuse : silence, vastes espaces, air pur et voisinage d'une église.

Quelques années après nous arrivions au Sacré-Cœur. Mgr de Marguerye nous indiqua cette importante acquisition, et voulut bien nous exprimer son désir de nous avoir dans ce vieux cloître, tout plein des souvenirs de sainte Jeanne de Chantal. Alors que nous quittions Montolivet, sous le coup d'un grand deuil, emportant le cœur de notre vénéré fondateur sous un ciel nouveau, nous allions retrouver un père en la vieille cité éduenne. Les enfants de Mgr de Mazenod, s'arrachant à leur berceau religieux, devaient en trouver un autre près duquel veillerait l'amitié d'un saint Evêque. Et, pour ajouter à l'illusion, à Autun comme à Marseille, les reliques de saint

Lazare étaient là, rappelant les grands souvenirs de l'histoire.

Mgr de Marguerye aimait notre communauté du Sacré-Cœur. On le voyait souvent arriver à l'heure de la récréation, comme un visiteur dont la présence réjouissait tous les cœurs. Il présidait nos fêtes solennelles, et, en particulier, la belle procession du Sacré-Cœur dans les cloîtres et jardins. Quand les chapitres généraux ou les retraites des supérieurs appelaient à Autun nos principaux Pères et quelquefois même nos Evêques, Mgr de Marguerye les recevait tous avec la distinction du gentilhomme et la grâce affable de l'Evêque. Le Supérieur général était pour lui un ami ; nos joies et nos peines lui devenaient personnelles, et devant son clergé il honorait et recevait à sa table les Oblats de Marie. On peut dire qu'il considérait le scolasticat comme un second séminaire qui partageait avec le séminaire diocésain toute son affection. Plus de cent des nôtres ont reçu de ses mains l'onction sacerdotale ; aussi, sur tous les points du monde, notre jeunesse apostolique parlera de cet évêque qui fut si bon pour elle, et elle donnera des larmes et des prières à sa mémoire.

Deux assistants du Supérieur général avaient fait visite à Mgr de Marguerye au commencement de l'année 1876, mais ils ne l'avaient pas rencontré. Quelques jours après, la carte de l'Evêque arrivait à la rue de Saint-Pétersbourg, portant ces mots écrits de sa main : « Quand je serai mieux, j'irai vous voir. » Il n'y eut pas de mieux.

Une maladie soudaine et rapide a enlevé le 20 janvier Mgr de Marguerye dans sa soixante-quatorzième année. Il s'est éteint dans la communauté des Pères Lazaristes, rue de Sèvres. C'est là qu'il vivait retiré dans une solitude qui le préparait à la mort, et dans une noble pau-

vreté où brillait de tout son éclat sa belle devise : « Honneur passe richesse. »

Deux assistants ont représenté la Congrégation aux obsèques.

Mgr de Marguerye portait trois marguerites dans son blason. Si nous avions à donner un sens à ce symbole héraldique, nous dirions que la première de ces fleurs représentait le diocèse de Saint-Flour, premier diocèse du défunt ; la seconde, le diocèse d'Autun, et la troisième, la Congrégation des Oblats de Marie Immaculée.

Requiescat in pace !

LE R. P. BARET, DES OBLATS DE MARIE IMMACULÉE.

Sous ce titre *la Gazette du Midi*, dans son numéro du 19 décembre 1875, contenait un long article nécrologique en mémoire du regretté Supérieur de Notre-Dame de la Garde. Ce bel éloge funèbre ne portait qu'une signature anonyme, mais nous savons quelle est la main amie qui l'a écrit, et nous insérons ici en entier ce témoignage d'affection de notre ancien et toujours bien cher P. Gondrand :

A mi-côte de la colline de Notre-Dame de la Garde, entre les flots qui baignent les pieds de la cité et le sanctuaire miraculeux qui couronne son front, on trouve une maison religieuse établie là au milieu des sapins et des oliviers comme une station médiatrice entre les agitations d'en bas et les sérénités d'en haut. C'est une résidence des Oblats de Marie Immaculée, chargés, depuis cinquante ans, de desservir le pèlerinage marseillais. On y vit passer tour à tour les plus distingués des enfants de Mgr de Mazenod, qui, en s'occupant du monde entier, réservait toujours à sa famille diocésaine

les plus précieuses ressources de son dévouement. On y admira surtout le zèle et l'activité pieuse du R. P. Bernard, que la voix populaire appelait l'*homme de la Bonne-Mère*, et qui fit de cette maison une sorte de pierre d'attente du nouveau sanctuaire que l'on doit à son initiative et aux labeurs de toute sa vie. A voir cette communauté religieuse, toujours agenouillée aux pieds de la divine gardienne pour lui offrir les vœux de la ville et de la mer, on dirait ce ciel moyen dont parle un psaume et qui sert de trait d'union entre la terre qui est aux hommes et le ciel des cieux qui est à Dieu : *Cœlum cœli Domino, terram autem dedit filiis hominum.*

Les Oblats y faisaient dernièrement encore une de leurs oblations à l'état de sacrifice, et la victime offerte à l'Immaculée Conception de Marie était une hostie aussi riche que pure, consacrée à Dieu par l'amour bien avant que la mort la lui livrât.

Le R. P. Baret, décédé dans cette résidence où il était supérieur, avait des mérites trop exceptionnels pour qu'un ami qui les a bien connus puisse permettre au trépas de les tenir encore voilés, et cet hommage vient si tard précisément pour dire que sa mémoire ne peut pas périr.

Le P. Baret naquit à l'ombre du palais des papes à Avignon, et grandit intellectuellement et moralement à quelques pas de là, au petit séminaire de cette ville, établissement ecclésiastique dont l'histoire fera digne suite aux annales littéraires, scientifiques, artistiques et religieuses de ce vieux pays.

Ce qui reste de cette génération d'élèves en ces beaux temps de la pépinière sacerdotale d'Avignon, dirait unanimement le caractère rare de supériorité qui marqua et révéla à l'admiration de tous cette première éducation du futur Oblat. Alors déjà il ceignait les plus belles couronnes du progrès scolaire, et, enfant de quinze ans, il se voyait chaque jour soustrait à ses condisciples par ses maîtres eux-mêmes et par des hommes comme Castil-Blaze et Séguin, pour entrer dans leur concert d'amitié et leur intimité d'artistes.

Le grand séminaire d'Avignon le vit à peine sur son seuil,

il ne devait rien connaître de ces vocations ordinaires du sacerdoce où l'avenir humain laisse encore quelque perspective ouverte devant les plus généreuses préoccupations, et avec la sage légèreté qui rappelle celle d'une colombe qui a des ailes pour s'en servir, il s'envola sur la montagne sainte, où il apprit à offrir le divin sacrifice en accomplissant courageusement le sien.

C'était l'époque d'épanouissement et de floraison pour la Congrégation des Oblats. Notre-Dame de Lumières, au diocèse d'Avignon, appelait à elle, de toutes les contrées de la France, de nombreux enfants pour éclairer leurs premières études de ses rayons et réchauffer leur piété de ses feux d'amour maternel. On nommait et l'on nomme encore cet établissement *le Juniorat*, c'est-à-dire asile de la jeunesse élue providentiellement pour croître quelques jours, comme la plante en serre, et se disposer au greffage du noviciat. On peut bien dire que cette maison de la *Mère de l'Eternelle Lumière* fut le second berceau des Missionnaires de l'Immaculée Conception. Avant qu'elle fût créée, ils étaient à peine quarante, et depuis on les vit se multiplier comme par miracle et se répandre, de ce foyer lumineux, jusque sur les plages du nouveau monde auquel ils portaient les divines clartés de l'*Évangile des Pauvres*.

Une autre maison, au diocèse de Grenoble, servait de seconde étape à cette marche progressive des Oblats et à leur dilatation en dehors de la Provence : c'était Notre-Dame de l'Osier, célèbre pèlerinage contemporain de celui de Lumières, et, comme ce dernier, admirablement situé pour les recrutements de la sainte milice dont nous parlons.

C'est là qu'arrivait en 1842 le jeune Baret apportant pour toute fortune, mais comme la plus riche des fortunes à cet âge, le prix de son cours de philosophie, les *Œuvres complètes de saint François de Sales*. Un de ses maîtres l'y avait précédé, un autre l'y accompagnait et de ses mains qui avaient dirigé ses premiers pas dans la carrière ecclésiastique, il passa dans celles de ses nouveaux supérieurs, non pas comme une ébauche qu'ils eussent à achever, mais comme un modèle qui

de lui-même s'imposa bien vite à l'admiration de ses condisciples. Le novice nous apparut, dès les premiers jours, homme fait, chrétien achevé, lévite choisi, religieux prédestiné, saint en fleur promettant à l'arbre sacerdotal le fruit abondant que Jésus-Christ attend de ses envoyés.

Il serait inutile de raconter son amour de la Règle, sa passion pour l'étude, ses admirables saillies d'esprit en récréation, ses inspirations d'artiste à l'orgue, son ardeur à dévorer une immense bibliothèque et sa persévérance à ignorer que tout le monde était fier de lui. Un mot du R. P. Vincens, alors maître des novices, résume parfaitement les débuts de cette vie religieuse. Après un premier entretien avec son jeune élève, ce directeur si expérimenté et si sûr de ses jugements n'hésita pas à dire de lui en plein conseil : « C'est un novice à traiter comme s'il avait dix ans de profession. » Cet éloge semblait être l'écho de celui qui lui avait été adressé par un prêtre vénérable que la grande révolution avait poursuivi (1) : « Mon enfant, tu es jovial comme l'innocence qui s'ignore, mais tu seras un bon prêtre ; pendant les orages de la Terreur, j'ai dit la messe sous le toit de ta maison paternelle et les parfums du divin sacrifice y sont restés pour embaumer ton berceau. » Ces parfums du berceau paternel s'exhalèrent de toute sa conduite jusqu'au jour où composant lui-même le beau cantique de l'*Oblation*, pour célébrer son propre holocauste d'amour, il vint en chantant consacrer à Dieu toute son intelligence, toute sa liberté, toutes ses forces et toute sa vie.

Du pied de l'autel où il avait ainsi consommé son offrande, il reprit le chemin de la Provence pour continuer au séminaire de Marseille ses études théologiques, et tous ces travaux de l'esprit qui ont fait de lui un véritable savant.

Nous voudrions dire ce qu'était alors ce grand séminaire, abritant tout à la fois les Oblats scolastiques et les candidats du sacerdoce séculier.

Sous la direction de l'élite de cette congrégation, une double famille de Mgr de Mazenod vivait des mêmes bienfaits

(1) M. Bérard, curé de Malaucène.

de son noble esprit et de son grand cœur. La leçon aussi bien que la nourriture était la même pour tous ; des relations de véritable fraternité y assuraient à la paternité épiscopale plus de consolation que n'en aurait eu Isaac en bénissant, tout ensemble, Jacob et Esaü. Il y avait là sous le même toit et en même temps l'école d'Augustin à Hippone et l'école de saint Charles à Milan.

Les deux bras de l'Eglise militante tenaient aussi dans cette province particulière à une seule poitrine pontificale, comme de partout ils tiennent au centre romain de la catholicité. Jamais peut-être pareille alliance du clergé séculier et du clergé régulier ne s'était vue nulle part; l'idéal de saint Vincent de Paul, curé de Clichy et fondateur de Saint-Lazare, y était réalisé au-delà de toute prévision. Tel aussi avait été l'idéal avoué de l'abbé de Mazenod qui, en sortant de Saint-Sulpice, cherchait déjà dans les rangs du sacerdoce ordinaire des suppléants du sacerdoce monastique, anéanti en France par la révolution.

Ainsi, parmi les instituts de clercs réguliers, faut-il remarquer celui des Oblats qui se mêle, en naissant, avec l'importante institution du séminaire diocésain, et qui s'y recrute pour grandir en se composant du double élément qui fait la puissance de l'Eglise féconde et conservatrice dans la famille de Dieu. On peut en appeler à ces souvenirs pour s'expliquer les sympathies instinctives que l'on constate chaque jour entre les Oblats en mission dans les paroisses et les prêtres en retraite chez les Oblats. C'est une grâce d'état dans cette congrégation de pouvoir aller partout et surtout dans les campagnes, comme si l'on allait chez soi. Un Oblat est un auxiliaire offert en hommage de reconnaissance au clergé qui lui paya de si beaux tributs. Que ne ferait-il pas en particulier pour le diocèse de Marseille, qui lui donna son supérieur général d'aujourd'hui et d'autres prêtres qui brillent aux premiers rangs de l'institut !

Oui, c'est de cette union du diocèse et de la congrégation que naquirent des vocations providentiellement destinées à continuer l'œuvre de Mgr de Mazenod.

C'était au temps où le P. Baret était lui aussi séminariste en qualité de profès de Marie Immaculée. Nous ne dirons rien de trop en affirmant que la supériorité intellectuelle et l'intéressant commerce du jeune Oblat furent beaucoup dans l'affectueuse estime que les jeunes lévites de Marseille témoignèrent à la congrégation et dans le généreux parti que plusieurs d'entre eux prirent de s'y enrôler.

Le F. Baret parlait déjà presque toutes les langues, composait de beaux morceaux de musique, les exécutait admirablement sur l'orgue, étonnait la classe par sa facilité et son savoir, égayait la récréation par ses saillies d'esprit et ses impromptus toujours de bon aloi, et c'est autour de lui que se formaient les groupes d'élite où débutaient par des conversations sérieuses et attachantes les hommes qui font aujourd'hui le plus d'honneur au diocèse et à la congrégation.

Pourquoi ne citerions-nous pas les deux noms qui justifient le mieux la réflexion qui précède ?

L'abbé Fabre et l'abbé Fourquier étaient alors condisciples du P. Baret. Chargés ensemble du service de la sacristie, que l'on ne confie qu'aux plus parfaits, ils étaient, on peut le dire, l'objet d'une sorte de vénération dans la communauté, et quand on les voyait ensemble travaillant à l'ornementation de l'autel, on allait jusqu'à trouver dans leur chevelure tout à fait semblable un de leurs traits de ressemblance avec les chérubins qui gardaient jadis les angles de l'arche sainte. L'un et l'autre aimaient beaucoup les Oblats; l'abbé Fabre est aujourd'hui leur supérieur général; l'abbé Fourquier, grand vicaire de Marseille, est encore leur ami et serait au besoin leur protecteur (1).

N'était-ce pas par une disposition évidemment providentielle que le futur successeur des Oblats se rencontrait là au milieu de la nouvelle génération de cet institut pour en prendre la

(1) Cet article était écrit et imprimé quand nous avons appris la mort de M. l'abbé Fourquier. Mais nous ne changeons rien à cette phrase Le saint prêtre sera encore dans l'autre monde l'ami des Oblats et leur protecteur auprès de Dieu.

séve, tout à la fois, à sa racine vénérable et à ses vertes branches chargées des fleurs de l'avenir ?

Ce que l'illustre évêque semait de si près dans l'âme de sa jeune famille passait, du même coup, dans l'âme du second supérieur général ; celui-ci était fait pour cette jeunesse qui allait être si bien faite par lui, et le grand caractère du patriarche devait être encore personnifié en un seul de ses enfants, pour avoir des accès préparés d'avance dans le cœur de tous. Le P. Baret, le premier des nouveaux, fut en quelque sorte le pendant du P. Tempier, le premier des anciens, pour rendre témoignage à ce second Père en qui la congrégation devait revoir Elisée, héritier de la vertu d'Elie. Ils vécurent pendant quelque temps côte à côte, cœur à cœur, et firent leurs premières armes sur les mêmes champs de bataille à titre de professeur de philosophie.

Mais en ne nommant que le P. Baret pour rappeler le concert sympathique qui accueillit plus tard la nomination du P. Fabre au généralat, nous entendons seulement rendre plus sensible en la personnifiant l'harmonie de tous ces jeunes cœurs autour du jeune cœur qui devenait centre. Tous aimaient ce supérieur en qui ils revoyaient la jeunesse de leur fondateur lui-même, c'est-à-dire cette candide âme, énergique et généreuse qui, en quittant les bancs du séminaire, après avoir tourné le dos aux grandes perspectives de sa naissance, s'était entouré de quelques amis de son âge pour en faire les premiers ouvriers de son apostolat. Le P. Fabre a publié depuis une longue correspondance du P. de Mazenod, qui est la vraie et frappante photographie morale de celui-ci. N'était-ce pas un gracieux moyen de faire connaître et de faire aimer son programme de gouvernement que de mettre ainsi entre toutes les mains son brillant et attrayant modèle ? Aussi la Congrégation s'est-elle filialement délectée à cette lecture et a-t-elle béni une fois de plus la communauté du séminaire qui fit la conquête de son chef actuel.

Nous ne raconterons pas en détail les diverses étapes de la carrière sacerdotale du P. Baret. Même avant son ordination, il dépensait déjà pour les autres les précieuses ressources de

science et de piété qu'il avait acquises par un travail exceptionnellement assidu. Devenu prêtre, il fut envoyé successivement dans toutes les maisons importantes qui se fondaient en France, comme si ses talents et ses rares qualités avaient été pour ses frères des titres de recommandation, une lettre de créance de plus auprès des populations qu'il fallait évangéliser. On le vit tour à tour à l'Osier, à Limoges, à Bordeaux, à Nancy, à Aix, à Paris et enfin à Notre-Dame de la Garde, d'où il a pris son vol pour le Ciel. De ces diverses résidences il porta sa belle parole de prédicateur dans maintes chaires qui en ont gardé souvenir, et nulle part on ne trouverait une ombre voilant tant soit peu son éclat.

Nous parlerions surtout de son séjour dans la capitale du Limousin comme d'une période de sa vie grandement importante pour sa Congrégation. Un des premiers compagnons de Mgr de Mazenod, le R. P. Courtès, était parti du pays de saint Maximin pour aller établir les Oblats au pays de saint Martial ; le P. Baret l'y suivit de près et les deux générations principales de l'institut se trouvèrent ainsi encore unies dans cette belle province, où, en faisant le bien de tant de manières, elles obtinrent aussi pour leur famille religieuse de précieux accroissements en sujets distingués.

Un des amis des Oblats ne peut pas parler de leur œuvre, à Limoges, sans éprouver une profonde émotion, surtout s'il les a vus de près. Ce clergé limousin, trempé par ses traditions dans les premiers éléments du christianisme et tressaillant alors sous les influences de son incomparable compatriote l'Evêque de Tulle, avait ouvert ses bras et son cœur aux envoyés de l'Immaculée-Conception, voués à ce pays par le successeur de saint Lazare. Notre P. Baret y conquit immédiatement une place d'honneur dans l'esprit et dans le cœur de l'autorité diocésaine et de tous ces nobles prêtres qui faisaient et font surtout aujourd'hui de cette Eglise une Eglise modèle parmi les plus illustres. Après le P. Courtès, qui, le premier, y avait apporté l'expérience, la sagesse, la douce courtoisie et le zèle de son vénéré maître en religion, le jeune Missionnaire y apporta, avec sa candide piété, l'éclat de son talen t

d'artiste et d'orateur, et on le vit bientôt recherché et entouré par les hommes du plus rare mérite, parmi lesquels nous citons avec un pieux orgueil M. l'abbé Gay, le savant auteur *De la Vie et des Vertus chrétiennes ;* M. l'abbé Valleix, ce prêtre si digne, si sympathique à tous et que nous retrouvons aujourd'hui vicaire général, toujours aimé, parce qu'il est toujours dévoué ; le Curé de Saint-Pierre, M. Delor, que son nom définit si bien, et cet autre type des grandes âmes sacerdotales dont le cœur se retrempe sans cesse à Tulle pour rester toujours jeune et toujours puissant en œuvres à Saint-Yrieix. Sous les auspices de saint Martial, qui avait jadis, tout petit enfant, fourni le pain multiplié au désert, les Oblats multipliaient, à leur tour, le pain de la parole sainte en donnant à leur ministère toutes les formes propres à exprimer leur dévouement à cette population et à son admirable clergé. L'un d'eux, toujours infatigable au service de tous, parut, tout d'abord, comme doué du don des langues pour parler l'idiome des campagnes de manière à soulever les multitudes et à rester populaire et vénéré dans ce pays pendant plus de vingt ans. L'œuvre des militaires, inaugurée dans une salle de leur maison, prospérait déjà à cette époque sous la sage direction du supérieur ; mais surtout par l'action qu'y exerçait l'intelligence si richement douée, le talent si admirablement varié du jeune Missionnaire dont nous parlons.

La mission des Oblats à Limoges compte en leurs annales, comme une de leurs expansions dans l'Eglise, les plus glorieuses pour le centre d'où ils étaient partis et les plus utiles à la circonférence qu'ils touchaient ; le P. Baret y fut un rayon plein d'attrait devant cet Evêché si plein de bienveillance encore aujourd'hui.

Si nous faisions une notice sur notre cher défunt, nous aurions un volume à écrire ; mais nous ne traçons que les traits principaux de sa trop courte vie, parallèlement produits avec les principaux développements de l'institut dont il est une gloire, et pour achever ces quelques lignes, nous le suivons en silence de stations en stations jusqu'à son arrivée dans la mai-

son de Paris, où il devait coopérer spécialement, et sans s'en douter, à l'accomplissement des desseins de la Providence sur cette nouvelle phase de sa congrégation.

Il suffit de nommer l'illustre Oblat qui est actuellement Cardinal-Archevêque de Paris, son entreprise grandiose de l'Eglise nationale du Sacré-Cœur et la vénération toujours croissante pour la mémoire de Mgr de Mazenod, il suffit, disons-nous, de nommer Mgr Guibert pour justifier d'avance tout ce que nous voudrions dire de la mission des anciens Missionnaires de Provence dans cette capitale de la nation.

Le jour où le fondateur des Oblats inaugura son œuvre était un jour de fête du Sacré-Cœur ; il était à Aix, son pays natal, le pays aussi du Cardinal Guibert, et c'est en se cachant sous un humble reposoir dressé en l'honneur du cœur divin de Jésus qu'il échangea avec le premier compagnon de sa nouvelle carrière le vœu d'être tout à Dieu pour le salut des âmes. L'un des plus précoces et le plus précieux des fruits de ce sacrifice du futur imitateur de Belzunce fut ce prêtre vénéré qui gouverne aujourd'hui l'Eglise de Paris. Et il est là, transformant le modeste reposoir d'Aix en une basilique somptueuse qui étonnera notre siècle et qui couronnera la capitale de sa plus sublime grandeur.

Bien avant qu'il montât sur ce siége illustre, ses anciens confrères en religion l'avaient précédé à Paris comme une avant-garde de son génie pieux. Personne ici-bas n'avait pu prévoir et même soupçonner la possibilité de cette rencontre ; mais Dieu l'avait prévue et voulue : Marie Immaculée, patronne née d'une famille tout d'abord vouée au Sacré-Cœur de son fils ; Marie Immaculée, qui faisait de notre siècle son siècle, et qui, pour la restauration du monde chrétien à notre époque, obtenait à l'Eglise la glorification de sa source d'amour dans le Sacré-Cœur et la glorification de son fondement d'autorité dans le Pape ; Marie Immaculée, dont le titre glorieux était porté par les Oblats pour être bientôt acclamé par tous les chrétiens, avait appelé ses enfants consacrés dans cette Babylone des temps modernes, et demain, tout le fait espérer, ils seront les gardiens de ce temple national qui va

s'élever vers le ciel pour lui porter les hommages de notre repentir et de notre espoir.

A quelle place voyons-nous le P. Baret dans cette nouvelle et importante évolution de son institut? Nous répondons, sans hésiter, qu'il y fut à une place d'honneur, à une place qu'il faut d'autant plus remarquer, qu'elle ne semblait pas faite pour un esprit si supérieur, toujours absorbé dans ses études spéculatives, et par cela même étranger, dirait-on, à l'art de réussir dans certains projets pratiques et surtout matériels. On jugea alors que ce religieux si puissant en paroles devait ne l'être pas moins en œuvres, et il s'en alla à Paris, porteur tout à la fois de ses richesses intellectuelles, pour être à la hauteur de ce monde à part qu'il devait fréquenter, et des ressources financières de sa Congrégation pour y construire, à ses frais, une maison et un sanctuaire en harmonie avec leur mission. Le talent d'administrateur dans l'ordre des choses positives, talent si rare chez ces natures d'élite, qui n'ont des chemins tracés par l'instinct que pour la poursuite des idées, et de sens organisateur que pour se faire une fortune scientifique en ravageant les rayons des bibliothèques, ce talent des hommes pratiques, comme on dit aujourd'hui, se révéla en lui d'une manière vraiment étonnante. Il fut réellement le fondateur de cette résidence, qui allait devenir celle du généralat; il créa cet abri aux futurs desservants de l'église de Montmartre; il bâtit cette gracieuse chapelle, qui ne semble que posée sur une hauteur pour monter encore plus, comme si des ailes d'ange suffisaient aussi à la transporter; il y établit ces belles orgues qui, sous ses doigts inspirés, disaient si bien les louanges de Dieu et de l'Immaculée Marie. En un mot, il a laissé dans ce nouveau centre de la Congrégation un souvenir de son merveilleux mérite, un souvenir à l'état de monument; monument bien simple, il est vrai, mais, par cela même, plus digne d'être la seconde édition de *ce reposoir* d'Aix, qui promettait à la France et aux Oblats la grande création de Mgr Guibert, l'église votive du Sacré-Cœur. Des hommes de cette valeur ont à se multiplier ou à se déplacer souvent pour porter leur influence dans les diverses fonda-

tions d'un ordre qui se développe si vite dès ses débuts. Aussi voyons-nous le P. Baret apparaître dans chaque nouvel établissement des Oblats surgissant çà et là dans nos diocèses de France. De temps en temps nous le trouvons dans une chaire de professeur de théologie au scolasticat de Montolivet, ou à la direction des hautes études au Calvaire, toujours prêt à repartir encore de là pour s'en aller où l'obéissance l'envoie, et se contentant de n'exercer que l'autorité qui impose le sacrifice et le dévouement.

Né Oblat dans un sanctuaire de Marie qu'il a tant aimée et si admirablement chantée, il devait mourir Oblat dans un autre sanctuaire de Marie, où les derniers accents de son éloquence et de sa piété gardèrent longtemps leurs échos. Notre-Dame de la Garde a bercé son agonie et béni sa naissance au ciel en acceptant l'hommage filial qu'il lui avait fait de ses talents et de ses œuvres et de ses derniers jours de vie.

Pour ses confrères et ses amis, ils ont perdu en lui une âme choisie, un cœur bon et pur, une intelligence hors ligne et enrichie des plus étonnants succès de l'étude la plus variée et la plus utile pour le progrès de l'esprit humain. Il aurait été difficile de citer un livre qu'il n'eût pas lu et dont il ne pût pas rendre compte immédiatement, si ce livre était un livre sérieux et digne de l'attention d'un prêtre. Aucune langue morte ou vivante ne lui était étrangère et après avoir fait sa lecture spirituelle en grec ou en hébreu, il pouvait aller entendre la confession d'un Italien, d'un Espagnol, d'un Anglais ou d'un Allemand, sans craindre que ce pénitent ne le prît pas pour son compatriote. Et cette prodigieuse facilité de mémoire s'alliait chez lui à une facilité d'invention plus prodigieuse encore.

L'improvisation d'une pièce de vers ou d'une splendide harmonie vocale ou instrumentale était pour lui un jeu plutôt qu'un travail. On lut un jour dans les premières colonnes du journal *l'Univers* l'oraison funèbre de l'Evêque de Bogota, décédé à Marseille victime de la persécution ; la France et l'Europe entière l'admirèrent comme un chef-d'œuvre de vraie éloquence chrétienne ; le P. Baret l'avait composée dans une

nuit, la veille même du jour où il la prononça de sa belle et sympathique voix devant l'imposant convoi du défunt.

Et cependant, cet esprit si cultivé, si bien formé sur les vrais modèles classiques, si richement doué par la nature et doté par le travail, cet esprit, l'un des plus instruits que nous ayons connus, n'a presque rien livré à la publicité, ou, pour mieux dire, n'a laissé paraître que ce qu'il n'a pu cacher. Comme ces nobles avares de la science, qui se croient toujours plus ignorants à mesure qu'ils apprennent davantage, il ne voyait jusque dans ses travaux intellectuels que ces œuvres que Dieu seul glorifie et qui, échappant aux applaudissements du monde, *suivent leur auteur* à l'éternité.

Mais la Providence, qui sait déjouer les pieux calculs de la modestie quand sa gloire et le bien des âmes y sont intéressés, nous a certainement conservé quelques beaux fruits de cette existence si laborieuse, et les pages que le P. Baret a écrites resteront et éclateront dans sa famille religieuse comme le plus magnifique éloge que l'on puisse faire de son savoir et de sa vertu.

MISSIONS

DE LA CONGRÉGATION

DES OBLATS DE MARIE IMMACULÉE

N° 54. — Juin 1876.

MAISONS DE FRANCE

MAISON DU CALVAIRE

Marseille, le 1er mars 1876.

Mon très-révérend et bien-aimé Père,

Depuis que vous m'avez confié la direction de l'importante maison du Calvaire, je ne vous ai encore envoyé aucun rapport sur nos œuvres de Marseille et des diocèses circonvoisins. Si je me suis tu pendant trois ans, ce n'est pas pourtant que je n'eusse ample matière à narration, mais je dois l'avouer humblement, le labeur de l'Apostolat ne me laissait pas le temps d'écrire notre histoire.

Pour être précis et ne rien omettre d'important, je diviserai le présent rapport en trois parties, et dirai ce qu'ont été : 1° les œuvres du dehors ; 2° les œuvres locales ; 3° les œuvres matérielles.

1° *Œuvres du dehors.*

Depuis le mois de juillet 1872, époque de mon entrée en charge, jusqu'à la fin de 1875, la maison du Calvaire compte 220 travaux apostoliques, dont voici le détail : dix-huit carêmes, vingt-huit missions, sept avents, quatre mois de Marie et cent soixante-trois retraites de toute sorte, retraites de congrégations, de grands et petits séminaires, octaves, adorations, retraites religieuses.

Les Pères qui ont pris une part active à ces divers travaux sont : les RR. PP. Rouvière, Vassal, Gibelin, Vigneron, Reynaud, Boeffard, Trouin, Bonnefoy, Martin et le Supérieur de la maison. Il est de notoriété que pendant la période dont je parle ici il nous eût été facile d'occuper activement une vingtaine de Missionnaires. Nous avons en effet prêché ou nous avons été demandés, dans les dix-huit paroisses de la ville de Marseille et dans douze diocèses étrangers, à savoir : Nice, Fréjus, Digne, Gap, Aix, Avignon, Valence, Nîmes, Viviers, Montpellier, Carcassonne, Ajaccio. Dans cette énumération, je ne comprends pas les retraites de la Sainte-Famille.

Les Pères que je viens de nommer n'ont pas simultanément habité le Calvaire ; et de là vient l'inégalité du nombre d'œuvres attribuées à chacun. Je parlerai du travail de chacun sans m'astreindre à l'ordre chronologique des œuvres en elles-mêmes.

R. P. Vigneron. Ce Père nous quittait un an après mon arrivée au Calvaire. Pendant la dernière année de son séjour il a fait onze travaux : le carême à Saint-Lazare, une mission à Granges Gontharde avec le P. Trouin et neuf retraites. A Saint-Lazare, il a pu réunir les hommes en assez grand nombre et de consolants résultats ont couronné les efforts de son zèle.

R. P. Reynaud. Ce Père compte deux ans de séjour au Calvaire; dans ce laps de temps il a fait seize travaux : un carême à Saint-Louis de Toulon, un carême à Brignoles, l'avent à Saint-Vincent-de-Paul, l'avent et le mois de Marie au Calvaire et onze retraites. A Brignoles, des conférences spéciales aux hommes ont attiré de nombreux auditeurs.

R. P. Boeffard. Ce Père, depuis dix mois, ne fait plus partie de la communauté du Calvaire. Pendant son séjour il a fait vingt-cinq travaux : un carême à la métropole d'Aix, un carême à Saint-Cannat de Marseille, un carême à Saint-François de Toulon, une consolante mission aux pénitenciers corses de Chiavari, avec le R. P. Bourg, un avent à Saint-Martin, cathédrale provisoire de Marseille, un avent à Saint-Philippe, un avent aux Augustins, un mois de Marie au Calvaire et dix-huit retraites. A Aix comme à Marseille, le R. P. Boeffard a vu de beaux auditoires; sa parole claire et instructive, d'une méthode rigoureuse, ornée de la parure qui sied à la chaire chrétienne, et servie par une voix pénétrante, a captivé les auditeurs, éclairé et ému les esprits.

R. P. Trouin. Ce Père nous a quittés en juillet 1875, après avoir pris part à douze travaux : un carême aux Aygalades, banlieue de Marseille, quatre missions-jubilés et sept retraites.

R. P. Rouvière. Ce bon Père nous a été enlevé par la mort; il est tombé les armes à la main. Deux carêmes, cinq missions et quinze retraites forment le total de ses travaux pendant trois ans. Le P. Rouvière était par excellence le Missionnaire des pauvres et des campagnes; comme le divin Sauveur, il a passé en faisant le bien.

R. P. Vassal. Le R. P. Vassal compte vingt-sept travaux : un carême à Saint-Louis, banlieue de Marseille, un carême à Saint-Jean-Baptiste, un carême à Saint-

Victor, deux missions, un mois de Marie aux Augustins et vingt et une retraites.

R. P. Gibelin. Le R. P. Gibelin a un total de trente travaux : un carême aux Aygalades, un carême à Château-Gombert, un carême à Saint-Henri, sept missions et vingt retraites. Ce Père est l'apôtre de la banlieue de Marseille; le chant des cantiques et la parole sont pour lui deux moyens efficaces d'action sur les âmes.

R. P. Bonnefoy. Nous ne possédons le R. P. Bonnefoy que depuis un an, et déjà il a fait dix-sept travaux : un carême très-fructueux à Aubagne, sept missions et neuf retraites. Les missions de la Penne, d'Auriol et d'Allauch, dirigées par ce Père, ont eu les meilleurs résultats. Voici ce qu'a dit *la Semaine liturgique* du travail d'Allauch :

Parmi toutes les manifestations religieuses qui se sont produites à la suite du Jubilé, il importe de signaler celle dont la paroisse d'Allauch vient de nous donner l'émouvant spectacle. Cette magnifique cérémonie, favorisée d'un temps exceptionnel, avait pour objet une plantation de croix commémorative de la mission prêchée, avec un grand succès, par les RR. PP. Oblats Bonnefoy et Trouin.

La procession a commencé son défilé à deux heures ; elle était présidée par M. le Chanoine Blancard, Vicaire Général, délégué de Mgr l'Evêque. La croix, placée sur un superbe lit de triomphe, était portée par un nombre considérable d'hommes, heureux d'un tel fardeau. Plus de deux mille personnes ont pris part au cortége : congrégations, écoles, sociétés, confréries avec leurs croix et bannières respectives, s'étaient donné rendez-vous à cette marche triomphale. On y remarquait également l'excellente musique de l'endroit, qui accompagnait le chœur des jeunes gens, chantant d'une voix mâle et ferme les cantiques de la mission. La croix a été solennellement bénite par M. le Vicaire général, sur le plateau de la Chapelle-Vieille.

Après le baisement par un nombreux clergé, accouru des

pays voisins, la procession s'est remise en marche et, au bout d'une demi-heure d'attente, la croix a continué son mouvement. Rien n'était beau et saisissant comme de voir ces longues et majestueuses files de personnes de tout âge, de tout sexe et de toutes conditions, se développant dans les rues de la cité, au milieu des chants et des acclamations de victoire en l'honneur du divin crucifié, dont l'image s'avançait lentement, soulevée pour ainsi dire au-dessus des flots d'une mer humaine, et saluée de tous côtés par les vivat d'un peuple attendri.

La croix, une fois élevée sur son piédestal au milieu de rochers imitant le Calvaire, le cri de : Vive la Croix ! s'est échappé aussitôt de plusieurs milliers de poitrines. A ce moment solennel, le R. P. Bonnefoy, prenant la parole, a raconté dans un langage plein d'éloquence les souffrances et la mort de l'Homme-Dieu et a souhaité aux habitants d'Allauch de vivre et de mourir pour Jésus-Christ. Tous les cœurs lui ont répondu avec enthousiasme par le cri plusieurs fois répété de : Vive la Croix ! De retour à l'église, M. le Grand Vicaire a adressé à la foule réunie une chaleureuse allocution, exprimant à tous les sentiments dont son noble cœur avait été touché à la vue de leur foi et de leur piété. Le Dieu de l'Eucharistie a béni ensuite ce peuple si chrétien qui venait de s'incliner avec tant d'amour devant le Dieu de la Croix.

Immédiatement après, le zélé curé de la paroisse, M. l'abbé Henry, est monté en chaire, et, dans une brillante improvisation, a remercié en termes éloquents Mgr l'Evêque, M. le Vicaire Général, les notabilités du pays et les pieux paroissiens d'Allauch. Puis il a retracé à grands traits les heureux résultats de la mission. Il a relevé particulièrement l'acte héroïque accompli par le R. P. Bonnefoy, le quatrième dimanche de l'Avent, à l'issue de la messe pour les hommes, lorsqu'en simple soutane et pieds nus, il traversa, une croix à la main, les rues de la cité, entraînant avec lui une foule innombrable d'hommes, émus jusqu'aux larmes. En finissant, il a prié Dieu d'accorder une longue vie aux Pères Mission-

naires qui avaient fait tant de bien dans sa paroisse et a recommandé à ses ouailles de ne jamais oublier dans leur cœur la croix qu'ils venaient de planter de leurs mains.

C'est ainsi que s'est terminée cette belle fête qui marquera assurément dans les fastes d'Allauch, et laissera dans le cœur de tous ses habitants des souvenirs ineffaçables : ils n'oublieront jamais la croix qu'ils auront élevée pendant le Jubilé de 1875, et ils se rappelleront toujours que la croix seule est leur unique drapeau, le drapeau de leur foi, le drapeau de la civilisation, le drapeau enfin qui flotte à la tête de la grande armée catholique, et qui seul peut sauver les nations en décadence !

A la Penne, il y eut une plantation de croix et la bénédiction de deux statues, l'une de la sainte Vierge, l'autre de saint Jean. Mgr l'évêque de Marseille, accompagné d'un nombreux clergé de la ville et des environs, vint présider cette cérémonie solennelle.

R. P. Martin. Le R. P. Martin, qui n'est avec nous que depuis quelques mois, a prêché une mission à Saint-Pierre ès-Aubagne, un jubilé à Saint-Zacharie dans le Var et une retraite aux religieuses clarisses.

Ma part de travail pendant ces trois ans a été de cinquante-quatre œuvres : un carême à Saint-Didier d'Avignon, un carême à la Seyne, près Toulon, un carême à Grasse, trois missions-jubilés; à Entrevaux (Basses-Alpes), à Cavaillon (Vaucluse) et à Vence (Alpes-Maritimes); un avent aux Augustins et un autre à Saint-Joseph de Marseille, un mois de Marie à Saint-Martin et quarante-six retraites.

A Saint-Didier, paroisse d'Avignon, j'ai eu la consolation de voir mille hommes venir s'asseoir à la Table sainte, le jour de Pâques. A la Seyne, paroisse composée de près de dix mille ouvriers, j'ai eu de belles réunions d'hommes et plusieurs retours ont réjoui le cœur du Curé

et du Missionnaire. Il en a été de même à Grasse, où je prêchais le carême pour la seconde fois.

A Entrevaux, tous les hommes ont répondu à l'appel que nous leur avons fait, le P. Trouin et moi. A Cavaillon et à Vence, nos espérances ont été dépassées. Le journal *le Comtat* rendait ainsi compte de la cérémonie de clôture du jubilé, dans son numéro du 28 novembre :

Vive Dieu ! Ce cri d'amour et de reconnaissance, poussé par une assistance de plus de six mille personnes, a clôturé les exercices du Jubilé, prêché à Cavaillon, par les RR. PP. Augier et Bonnefoy, des Oblats de Marie.

Cette immense acclamation, s'échappant spontanément de tous les cœurs, résume tout : Dieu seul, en effet, peut produire des prodiges comme celui auquel nous avons eu le bonheur d'assister. Il faudrait remonter à ces temps si éloignés de nous, à cet âge d'or de nos pères, alors que le souffle délétère de l'impiété n'avait point encore desséché les cœurs et troublé les intelligences, pour retrouver la trace d'une manifestation aussi touchante que celle qui a si bien couronné la fin de notre jubilé.

Qu'elle était belle notre vaste cathédrale, trop étroite en ce beau jour ! Elle était envahie par plus d'un millier d'hommes, groupés au pied des autels, et prêts à recevoir le pain de vie, et à attester ainsi publiquement leur foi et leurs croyances catholiques !

Mais avec quelle parole humaine pourrais-je raconter l'enthousiasme religieux qui éclatait de toutes parts, quand nos magnifiques boulevards virent se dérouler cette admirable colonne de plus de quatre mille personnes de tout rang, de tout sexe et de toute condition, escortant, avec des chants de triomphe, les saintes reliques de nos bienheureux patrons, et les prenant à témoin de notre ferme volonté de suivre leurs exemples, pour mériter la même récompense ?

C'est qu'un grand événement allait se produire ; nous arrivons au grand acte de restauration ou plutôt de répara-

tion qui s'est accompli devant la statue de notre glorieux Evêque, Saint-Véran.

Nos archives municipales et nos annales ecclésiastiques nous apprennent qu'à la suite de la peste qui fit tant de ravages à Cavaillon, en 1721, nos pieux échevins, au nom de la ville qu'ils représentaient, firent le vœu d'élever une statue, de grandeur naturelle, à saint Véran, sur la place de la Couronne, d'assister chaque année à une messe solennelle, fixée au dimanche de l'octave de la fête de notre saint patron, et de se rendre ensuite en procession devant sa statue.

Désarmée par les prières et la foi de nos pères, la Providence permit que le fléau disparût vers la fin de l'année 1722. Le malheur des temps, peut-être aussi la légèreté de nos caractères méridionaux, laissèrent tomber en désuétude l'exécution de ces promesses, que le zèle de notre pieux et bien-aimé Pasteur et le dévouement à tout ce qui est bien, qui distingue notre excellente et très-sympathique administration municipale, a renouvelé en ce jour.

Fidèles gardiens de nos antiques croyances, nos dignes administrateurs ont tenu à honneur de renouer la chaîne interrompue de nos vieilles traditions, et la population, attendrie et reconnaissante, les remercie aujourd'hui d'avoir si heureusement interprété ses pieux sentiments.

Et maintenant, que des détracteurs intéressés recommencent leurs calomnies, qu'ils viennent encore nous parler de sortilége, de fraudes et de certaines légendes. Notre légende est connue, c'est celle que nous a transmise la foi de nos pères ; comme eux, nous croyons ; comme eux, nous pratiquons notre religion, et, *vrais conservateurs*, on pourra toujours nous compter à l'église et ailleurs, partout on nous trouvera la tête haute et le front découvert.

Après Dieu, dont la main puissante a si bien aidé les bonnes volontés, et fortifié toutes les faiblesses, notre reconnaissance est à jamais acquise à ceux qui ont si bien secondé parmi nous les desseins de la Providence.

Que Dieu les bénisse, et conserve pour de nouveaux combats et de nouvelles victoires notre digne Curé, nos excel-

lents administrateurs et nos éloquents et saints missionnaires, seule récompense qu'ils ambitionnent.

Cavaillon, le 21 novembre 1875.

De son côté, *l'Union du Midi*, journal de Nice, publiait le 7 janvier 1876, sur la mission de Vence, un compte rendu d'où nous extrayons les lignes suivantes : « La place Saint-Michel est formée par une vaste pelouse qui avoisine notre ville. C'est là que, exposée à la vue de tous, la croix a été solennellement bénite. Puis, au milieu de chants exécutés par l'Orphéon et par les chœurs de jeunes gens et de jeunes filles, la procession s'est mise en marche et a traversé les principales rues de notre cité. Des arcs de triomphe dressés aux extrémités et au milieu de la ville se reliaient par des guirlandes de myrte. Les maisons étaient pavoisées comme au jour de la Fête-Dieu.

« C'est au milieu de ces touchantes démonstrations que deux mille Vençois et un nombre plus grand peut-être d'étrangers accourus des pays voisins ont déroulé leur magnifique procession sur une longueur de plus de quinze cents mètres..... »

Je dois ajouter que la petite ville de Vence ne compte que 2800 habitants. J'avais pour compagnon le R. P. Gibelin, qui, bientôt, va reprendre le chemin de cette contrée pour achever le bien qu'il a fait à Vence. Tel est, mon très-révérend Père, l'ensemble des travaux accomplis au dehors par vos enfants du Calvaire : *Messis multa, operarii autem pauci.*

Disons un mot maintenant des œuvres locales.

2° *Œuvres locales.*

La plus importante de ces œuvres, celle qu'on peut nommer la mère et la nourricière de la maison : *mater et*

nutrix, c'est le service régulier de notre église, dédiée à Notre-Dame de Bon-Secours. Ce service exige des prédications fréquentes, des messes nombreuses et tardives, et pour quelques-uns d'entre nous une grande assiduité au confessionnal. C'est là une œuvre commune à laquelle tous les Pères de la communauté contribuent dans la mesure du temps que leur laissent les travaux extérieurs. Je dois nommer, comme ayant une plus large part au service de l'église, le R. P. Vassal, spécialement chargé de la sacristie ; une partie considérable de son temps se passe au confessionnal.

Le R. P. Genthon est connu dans nos vieux quartiers sous le nom de « curé du Calvaire ». Il est par excellence l'homme du clergé, des pauvres et des malades. Il a prêché un carême-jubilé aux mendiants qui remplissent les vastes locaux du dépôt de mendicité. Ce bon Père a créé et dirige une bibliothèque populaire, et il fait beaucoup de bien par cette institution.

L'œuvre des Italiens est dirigée par le R. P. Zirio. Il y a là un vaste champ à cultiver. Le Père se dépense tout entier pour ses compatriotes, et depuis de longues années s'occupe de son œuvre avec un zèle infatigable.

L'Œuvre des prisons est aux mains du R. P. Bessac. La tâche de l'aumônier est aussi ingrate que méritoire. Visites aux détenus, aumônes, prédications, rien n'est négligé pour gagner les cœurs et relever les âmes. Le R. P. Bessac a ajouté à ce travail ordinaire la prédication du carême, deux années de suite dans notre église du Calvaire, ce qui nous a facilité l'acceptation de quelques travaux de plus au dehors.

La direction spirituelle de l'Œuvre de la jeunesse, dite *de M. Allemand*, nous a été rendue il y a trois ans ; elle a pour aumôniers en ce moment les RR. PP. Duvic et Isnard. Les deux Pères peuvent se réjouir des résultats de

leur zèle parmi les enfants et les jeunes gens qui composent cette œuvre si intéressante.

L'association et la congrégation de Notre-Dame des Sept-Douleurs, dans notre chapelle, sont sous la direction du R. P. Vassal.

Avec le concours du P. Bessac, je m'occupe de l'Archiconfrérie de la Passion pour le soulagement des âmes du purgatoire. Ces œuvres ont des retraites annuelles, qui ont été prêchées successivement par les RR. PP. Avignon, Bourg, Gallo, Mauran, Augier (Cassien), Pichon. Bien des actions de grâces à ces bons Pères pour le concours qu'ils ont bien voulu nous donner.

Le R. P. Bellon, spécialement chargé des intérêts temporels de la province, donne aussi des soins appréciés à un bon nombre d'âmes qui viennent chercher auprès de lui lumière et force pour la pratique des vertus chrétiennes.

Il vous est facile de voir, par cet exposé, mon très-révérend et bien-aimé Père, qu'au dedans comme au dehors le travail abonde; grâce à Dieu, nous n'avons pas le temps de nous ennuyer.

3° *Améliorations matérielles.*

Un très-grand nombre des membres de notre chère Congrégation ont passé par Marseille, et ont vu la maison du Calvaire. Ils se souviennent sans doute du couloir étroit et sombre, de l'escalier roide et obscur, qui conduisaient l'un et l'autre de la sacristie à la maison. La sacristie elle-même n'avait ni le jour ni l'espace nécessaires. Malgré des obstacles de toutes sortes, nous avons pu opérer une utile et indispensable transformation. La sacristie a été éclairée et est devenue plus spacieuse; le couloir a été changé en une belle salle de forme rectangu-

laire ; l'escalier, plus large et plus ouvert à la lumière, offre maintenant une ascension facile et moins fatigante.

Notre église, construite il y a cinquante ans, n'avait pas de façade et ne présentait aux regards qu'une muraille nue et lézardée. Aujourd'hui elle est ornée d'une belle façade en ciment, style grec. Dans une niche pratiquée au centre, a été placée une statue monumentale de Notre-Dame de Bon-Secours. La bénédiction de cette statue a eu lieu le 6 février ; la cérémonie, présidée par M. le Vicaire général Ricard, avait attiré un grand concours de fidèles. A cette occasion *la Gazette du Midi* a publié sur l'église de Notre-Dame de Bon-Secours de Marseille une courte note historique que je crois devoir joindre à ce compte rendu :

On a placé, sur la nouvelle façade de l'église du Calvaire, une statue monumentale de Notre-Dame de Bon-Secours.

La bénédiction de cette belle statue, sortie des ateliers de Champigneulle (de Metz), a eu lieu dimanche, à la suite des vêpres. Le sermon a été prêché par le R. P. Garnier, supérieur de la maison d'Aix. La cérémonie était présidée par M. l'abbé Ricard, Vicaire Général du diocèse.

A l'occasion de cette cérémonie, nous rappellerons un souvenir historique.

Dans l'église inférieure des Accoules, sur l'emplacement de laquelle est bâtie la chapelle actuelle du Calvaire, s'était établie une dévotion particulière en l'honneur de la sainte Vierge, sous le titre de *Notre-Dame de Bon-Secours*.

Une confrérie sous le même vocable y fut érigée en juin 1632. Le Pape Urbain VIII, par sa bulle du 6 septembre de la même année, lui accorda des indulgences.

La fête patronale de Notre-Dame de Bon-Secours était célébrée le jour de la Présentation. Les consuls assistaient à la procession que l'on faisait dans la ville. La statue de la sainte Vierge était portée par les Pénitents du Saint-Esprit.

Anciennement on donnait à tous les enfants qui assistaient

à cette procession, et probablement après la cérémonie, une saucisse et un petit pâté, d'où on avait appelé cette fête : la fête de *Notre-Dame des Saucisses*, appellation qui subsiste encore, quoique la procession ne se fasse plus.

La confrérie de Notre-Dame de Bon-Secours avait pour objet : l'éducation des enfants des pauvres de la paroisse des Accoules, dont les écoles, tenues par les Frères, étaient sous sa direction. Cette Œuvre distribuait annuellement des vêtements aux enfants qui faisaient leur première communion.

La chapelle de Notre-Dame de Bon-Secours disparut avec l'église des Accoules, en 1794. Les Marseillais n'avaient plus de sanctuaire pour invoquer Marie sous ce beau titre, lorsque le 17 septembre 1823, Mgr de Mazenod fit l'inauguration solennelle de l'église actuelle du Calvaire, sous le vocable de *Notre-Dame de Bon-Secours*, et rétablit ce culte envers la sainte Vierge.

L'église du Calvaire célèbre la fête de Notre-Dame de Bon-Secours le jour de la Présentation et perpétue ainsi le souvenir qui se rattache à cette antique dévotion de nos ancêtres.

Dans les pages qui précèdent, vous avez, mon très-révérend et bien-aimé Père, un aperçu aussi simple que rapide de tout ce qui a été fait depuis trois ans par vos enfants de la maison du Calvaire à Marseille. J'ai surtout donné la parole aux chiffres et aux faits. Veuillez nous bénir tous, et agréez, mon très-révérend Père, l'hommage de mon respect filial et obéissant.

AUGIER, O. M. I.

MAISON DU SACRÉ-CŒUR A MONTMARTRE.

Le 1er mars 1876, le R. P. REY, désigné pour la fondation de Montmartre, les RR. PP. YENVEUX et GIROUD, ses deux auxiliaires, et les FF. VIOSSAT (Félix) et PARENT,

prenaient possession — rue de la Fontenelle, n° 31 — d'un modeste local, épargné dans les démolitions du plateau où sera bâtie la basilique, et destiné à servir provisoirement de maison de communauté aux chapelains de l'Œuvre du vœu national. Cette maison, simple et petite, mais cependant suffisante pour le moment, est sise sur l'un des flancs de la colline, et touche à la chapelle provisoire ; un jardin, véritable jardin de presbytère, l'entoure, et de ce point élevé la vue s'étend sur tout Paris et sur la plaine Saint-Denis.

Deux jours après la prise de possession, le vendredi 3 mars, avait lieu la cérémonie de la bénédiction de la chapelle provisoire et l'inauguration du culte. Le T. R. P. Supérieur général, accompagné des RR. PP. Aubert, Martinet et Anger, assistait à cette cérémonie solennelle, dont tous les journaux de Paris ont rendu compte. Nous empruntons au journal *le Monde* sa narration, qui nous a paru être la plus complète et la plus intéressante ; c'est une page d'histoire que les annales de la Congrégation peuvent considérer comme un bien de famille. A ce titre nous insérons ici en entier l'article du samedi 4 mars 1876 :

Aujourd'hui, 3 mars, premier vendredi de Carême, et jour consacré au Sacré-Cœur, a eu lieu, sur la hauteur de Montmartre, l'inauguration de la chapelle provisoire du Vœu national. Son Eminence le Cardinal-Archevêque de Paris y a dit la première messe et a fait ainsi entrer en acte cette grande œuvre d'intercession qui n'était, pour ainsi dire, qu'en puissance, et qui recevra son complément avec la basilique dont on ne fait encore que préparer les fondations.

La chapelle provisoire a été construite rue Fontenelle, dans l'ancienne rue des Rosiers, comme si le sang des premières victimes de la Commune y avait déposé un germe destiné à croître et à produire des fleurs pour le ciel. On

passe, avant d'arriver à la petite chapelle, devant les travaux préparatoires de la basilique, dont les immenses déblais ont changé la physionomie de la butte, comme le sanctuaire est destiné à changer un jour celle de Paris. On voit aussi sur la droite la vieille église de Montmartre, qui doit être à la basilique du Sacré-Cœur ce que l'ancienne loi fut à la nouvelle..., une image, un symbole destiné à préparer les voies. Des rues étroites et mal pavées, semblables à celles de Fourvières ou de Notre-Dame-de-la-Garde, donnent accès au sommet de la butte, d'où l'œil embrasse une vue immense, qui ne comprend, à la vérité, ni la mer, ni les montagnes, mais bien la capitale de la France, cette mer d'hommes d'où émergent comme des îles ses nombreux monuments, ses dômes et ses clochers ; mais en première ligne, hélas! l'île du plaisir, ce gigantesque et monstrueux Opéra qu'humilieront bientôt les tours et les clochers du Sacré-Cœur. L'expiation s'élèvera plus haut que la volupté et l'orgueil ne l'ont osé.

La chapelle provisoire, en forme de croix, recouverte de tuiles rouges, ne présente que des murailles blanches percées de fenêtres cintrées, et sa simplicité révèle tout d'abord sa destination. Ce n'est qu'une tente plantée par le voyageur sur le chemin de cette demeure permanente que la foi nous montre dans l'avenir, mais que l'œil ne voit pas encore. Mais cette tente est placée sur un de ces lieux élevés où les Apôtres disaient : « Seigneur, il fait bon rester ici; plantons-y trois tentes. » Et vraiment, après la cérémonie de ce matin, nous parlerions volontiers comme eux.

Son Eminence le Cardinal-Archevêque de Paris est entré processionnellement, à neuf heures, dans la chapelle, suivi de M^gr^ Ravinet, ancien évêque de Troyes, des Grands Vicaires et des RR. PP. Oblats. Une foule émue se pressait devant l'entrée et s'agenouillait sur les pas du Cardinal; mais il en était malheureusement de la chapelle comme de la salle du banquet où il y a peu d'élus, et son étroite enceinte n'admettait qu'une petite partie de la foule rassemblée devant ses portes. Parmi ces *élus*, nous mentionnerons, avec le regret de ne

pouvoir les nommer tous, le général de Charette, le général de Geslin, MM. Keller, Chaurand, de la Bouillerie, Kolb-Bernard, de Villermont, de Bentque, Abbadie, architecte de l'église du Sacré-Cœur ; Legentil, président de la commission du Vœu national ; A. Rondelet, Le Camus, et nombre d'autres représentants de la presse et des grandes Œuvres catholiques de Paris. Un grand nombre de dames assistaient à la cérémonie.

Après la récitation du *Miserere*, dit sur le parvis de la chapelle, la procession s'est dirigée vers l'autel, où le clergé a dit les litanies des saints, aux répons desquelles toute l'assemblée s'associait du cœur et des lèvres, pour s'assurer des intercesseurs auprès de celui qui a dit : Faites-vous des amis dans le ciel. Son Eminence a été alors revêtue des ornements pontificaux, et, assistée des deux Grands Vicaires, a commencé la messe à l'autel central, qui venait d'être revêtu de ses flambeaux. L'autel est surmonté d'un beau vitrail offert par M. Didron, et qui représente saint Pierre, et près de lui Pie IX, conduisant sur les flots la barque de l'Eglise romaine. Les deux autels latéraux sont ceux de la sainte Vierge et de saint Joseph.

A neuf heures et demie, c'est-à-dire au commencement de la messe, la nef étant occupée par les invités, les portes ont été ouvertes, et toutes les personnes qui ont pu trouver place ont été admises à entrer. Le plus grand ordre d'ailleurs n'a cessé de régner, car l'ordre avait, dans le respect de l'assistance, une meilleure garantie que dans la police, souvent impuissante à comprimer les mouvements d'une grande foule. Un grand nombre de fidèles ont fait la sainte communion, malgré l'heure avancée, et le Cardinal-Archevêque a distribué à tous le pain de vie à cette table où le riche n'est pas distingué du pauvre, et où la vénérable figure du pasteur donnait à tous l'idée du banquet évangélique du père de famille. Le cantique du *Sacré-Cœur*, chanté pendant la communion, donnait comme l'expression de toutes les pensées unies dans un même sentiment religieux et national.

Après le pain vivant descendu du ciel, Mgr le Cardinal n'a

pas refusé à son troupeau le pain de sa parole, que tous attendaient avec une pieuse avidité. Son Eminence est montée dans la pauvre chaire de bois peint qui s'élève sur le côté de la chapelle et, avec un accent d'une simplicité vraiment paternelle, a tiré de son cœur une touchante allocution.

Son Eminence a témoigné tout d'abord la satisfaction que lui faisait éprouver la vue de la chapelle provisoire, telle qu'elle vient d'être bâtie. Elle est simple, a dit Mgr Guibert, mais je ne la voudrais pas autrement. Elle répond ainsi à sa destination modeste ; et d'ailleurs rien de ce qui est grand n'a de grands commencements, rien de ce qui est grand ne se fait vite. C'est une joie pour moi, a dit Son Eminence, de voir ce premier établissement, ce commencement d'exécution de la grande basilique, que vous autres, qui êtes jeunes ou qui n'avez atteint que la moitié de la carrière, vous verrez sans doute édifiée, mais que je n'ai pas l'espoir de consacrer, comme je bénis aujourd'hui cette chapelle. Ce sera l'œuvre, soit de mon vénéré coadjuteur, soit même d'un autre, si le temps vient tromper nos calculs.

Mais il faut qu'il en soit ainsi. Celui qui veut construire un édifice, a dit saint Augustin en parlant de la vie spirituelle, doit creuser d'autant plus les fondations qu'il veut édifier plus haut. Ce fondement dont saint Augustin entendait parler, c'était l'humilité. C'est aussi l'humilité qui convient aux débuts de notre grande œuvre, et c'est elle qui lui assurera la durée.

La France va donc avoir son église du Vœu national. Notre entreprise a rencontré à l'origine beaucoup d'opposition, et même certains catholiques l'ont tout d'abord désapprouvée. Mais toute grande chose est vouée à la contradiction, et c'est là encore un signe de grandeur. Ces contradictions sont le marteau qui taille la pierre et qui la façonne dans la main de l'ouvrier pour sa destination. Pourrions-nous construire notre basilique avec des blocs non équarris?

Ce qu'il faut espérer, ce qu'il faut demander dès maintenant au Sacré Cœur de Jésus, c'est que la France soit, si je puis ainsi parler, *désillusionnée*. Dieu, dit l'Ecriture, a jeté

un voile sur les yeux du peuple : *Obscurabit cor eorum ut videntes non videant*. La France en est là. Elle ne voit pas la lumière, elle ne voit pas l'évidence, elle ne voit pas qu'il lui faut être chrétienne, sous peine de cesser d'être. L'Eglise admet toutes les formes de gouvernement, mais il en est qui demandent dans le peuple plus ou moins de vertu. Le despotisme en dispense en quelque sorte, puisque la force y fait tout. La monarchie en demande déjà davantage, parce qu'elle donne plus de liberté. Mais le gouvernement républicain, qui accorde ou prétend accorder toutes les libertés, demande aussi toutes les vertus. Là où tous les hommes sont égaux, il leur faut un sentiment plus fraternel. Là où tout le monde peut gouverner, les premières places ne doivent-elles pas appartenir aux plus humbles?

Or, c'est tout le contraire qui a lieu. Le gouvernement républicain, qui a le plus besoin de la religion, est celui qui s'en éloigne le plus. Aussi, a dit Son Eminence, je l'ai dit bien haut dans une lettre que j'ai publiée aujourd'hui : la République sera chrétienne, ou elle ne sera pas. — Et cela est vrai. Et je le répète. Et nous prierons pour que Dieu nous éclaire, pour que Dieu désillusionne la France et lui ouvre enfin les yeux. *Auferet velamen ab oculis eorum.*

Son Eminence a terminé en exprimant le vœu que les Parisiens et les étrangers ne manquassent pas de venir prier pour la France dans cette chapelle provisoire du Vœu national, dont la garde a été confiée à des religieux qui ont déjà relevé bien des ruines, dont Mgr Guibert a apprécié le mérite particulier pour cette œuvre et auxquels il doit, a-t-il dit humblement, ce qu'il peut y avoir de bon en lui, aux RR. PP. Oblats.

Telle est, trop incomplétement résumée, l'allocution que les fidèles ont recueillie de la bouche de leur pasteur et qui a dignement couronné les cérémonies de l'inauguration. Son Eminence est sortie ensuite de la chapelle, bénissant la foule qui se pressait sur ses pas. Parmi les habitants du quartier attirés par la curiosité, tous les visages étaient émus ou respectueux; aucun n'était indifférent. Nous avions auprès de

nous un ouvrier en blouse bleue, peu dévot sans doute, et qui, après avoir hésité à ôter sa casquette, s'écria en montrant l'Archevêque : — Celui-là, voyez-vous, c'est le meilleur des *Cardinals!*

Le mot nous fit sourire, mais il nous fit du bien. Puisse la dévotion au Sacré Cœur de Jésus réformer bientôt notre chère France comme elle a déjà changé le cœur de bien des habitants de Montmartre, dont les moqueries se sont changées en respect et se transformeront en amour! Ce n'est pas impunément qu'on s'approche du foyer, et tous ceux qui ont eu le bonheur de s'en approcher aujourd'hui sur le Thabor de Montmartre, en ont rapporté quelque flamme, cette flamme dont le Sauveur a dit : « Je suis venu apporter le feu sur la terre, et que désirai-je, sinon qu'il s'allume? »

P. Depelchin.

A partir de l'inauguration le pèlerinage a commencé son cours; le R. P. Rey a raconté, dans le numéro du 10 avril du *Bulletin de l'Œuvre du vœu national*, les fêtes quotidiennes du nouveau sanctuaire. Son compte rendu est aussi destiné à nos annales : nous le donnons en entier.

CHRONIQUE RELIGIEUSE
DE LA CHAPELLE PROVISOIRE DU VŒU NATIONAL.

PREMIER MOIS.

« Dans le récit de la cérémonie d'inauguration de la chapelle provisoire, le 3 mars dernier, une omission a été faite ; nous tenons à la réparer avant de continuer l'histoire du nouveau sanctuaire. C'est avec le calice offert par le Souverain Pontife que S. Em. le cardinal Guibert a célébré la sainte messe au nom de l'Eglise et de la France, dans la chapelle qui commence la réalisation du Vœu national. Pour la seconde messe, on s'est servi du calice précieux envoyé par un prêtre de la Haute-Garonne. Il était consolant de penser que tout ce qui était employé au

service religieux provenait de la générosité des fidèles, qui concouraient ainsi par leurs aumônes au grand acte de l'expiation et de la réparation.

« Nous ne reviendrons pas sur les détails de la cérémonie d'inauguration : tous ceux qui en ont été les heureux témoins en garderont un impérissable souvenir. Une satisfaction bien douce était donnée à l'attente universelle et nous savons avec quelle piété et quel empressement les fidèles se sont unis, dans tous les diocèses de France, à l'acte qui s'accomplissait sur les buttes de Montmartre. Si l'espace dont nous disposons le permettait, nous consignerions ici des extraits de lettres établissant que les communions faites en ce beau jour ont été spécialement bénies et que des œuvres dont l'avenir révélera la puissante fécondité ont été inaugurées comme un premier gage de la réconciliation divine. Un jour peut-être recueillerons-nous tous ces souvenirs, qui formeront les *Fioretti* de la chapelle du Sacré-Cœur.

« Le soir, à l'exercice de trois heures, l'affluence des fidèles fut encore plus considérable que dans la matinée : la chapelle était déjà trop petite. Le texte de l'allocution se présentait naturellement à tous les associés du Vœu national : *Sacratissimo Cordi Jesu Gallia pœnitens et devota ;* le discours en fut la simple explication. La prière publique et solennelle pour l'Eglise et pour la France, pour notre double patrie, était commencée : espérons qu'elle ne cessera jamais sur les hauteurs de Montmartre, dans la chapelle de l'expiation.

« Le 4 mars, Mgr l'Archevêque de Larisse, coadjuteur de S. Em. le Cardinal Guibert, archevêque de Paris, célébrait la sainte messe à neuf heures. L'assistance n'était pas nombreuse : le mauvais temps devait par sa persistance et son intensité multiplier les difficultés d'un pèlerinage déjà placé dans des conditions exceptionnelles de fa-

tigue et d'éloignement. Sa Grandeur adressa une allocution pleine de piété et de doctrine à la pieuse assistance qui avait montré une si grande bonne volonté. A l'exercice de trois heures, la dévotion envers le Sacré Cœur de Jésus fut présentée à un assez nombreux auditoire comme la réalisation de l'unité à laquelle aspire toute âme chrétienne dans ses pensées, dans ses désirs, dans ses affections.

« Le troisième jour du triduum fut présidé par Sa Gr. Mgr l'Archevêque de Sébaste, qui, dans un entretien plein de charme sur l'ouverture du Carême, disposa tous les cœurs à une plus ardente prière. Monseigneur et les pèlerins avaient eu à braver un véritable ouragan de pluie et de vent : la butte était devenue inaccessible à tous, excepté aux pieux pèlerins du Sacré-Cœur. L'exercice de clôture du triduum eut lieu avec solennité et en présence d'un grand nombre de fidèles que l'état de l'atmosphère n'avait point découragés. Ils entendirent une bonne instruction sur la nature et les avantages de la dévotion envers le Sacré Cœur.

« La reconnaissance nous ferait un devoir de continuer ainsi jour par jour le récit des solennités dont le sanctuaire est devenu l'heureux théâtre ; mais, outre une répétition inévitable, nous craignons d'infliger à nos lecteurs l'ennui de l'uniformité. Nous nous bornerons à remercier encore une fois MM. les Vicaires généraux du diocèse de Paris, qui ont répondu avec tant de bienveillance et d'empressement à notre respectueuse invitation. Nous conservons les lettres dans lesquelles leur dévouement si profond envers la grande œuvre du Vœu national se traduit en termes si expressifs, et nos annales de chaque jour ont reçu une analyse succincte des remarquables allocutions qu'ils ont prononcées devant un auditoire plus ou moins nombreux selon les occurrences du temps, mais toujours sympathique et pieusement recueilli. Nous

avons entendu successivement MM. Lagarde, Caron et d'Hulst.

« Le jeudi 9 mars a été témoin du premier pèlerinage paroissial, présidé par M. le Curé de Saint-Germain l'Auxerrois, M. Legrand, Vicaire général. Si le temps avait été favorable, nous ne doutons pas que l'affluence n'eût été considérable, mais c'était encore une tempête qu'il fallait braver, et on ne le fait pas toujours impunément. M. Legrand a fait une homélie très-intéressante sur la transfiguration de Notre-Seigneur Jésus-Christ : les analogies entre le Thabor et la butte de Montmartre étaient saisissantes et le *bonum est nos hic esse* trouvait dans tous les cœurs un écho fidèle. Le vendredi, c'était M. l'abbé Petit, Vicaire général, qui, dans une chaleureuse allocution, nous entretenait de l'amour de Dieu, et le samedi M. l'abbé Couillé, promoteur du diocèse, émouvait doucement notre âme en lui présentant l'Œuvre du Vœu national sous son véritable caractère d'expiation individuelle et nationale.

« Le vendredi 10 mars, à l'exercice de trois heures, avait eu lieu l'établissement canonique, dans la chapelle provisoire, de l'association de la Garde d'honneur du Sacré-Cœur ; elle est placée sous la direction spéciale du second chapelain, qui doit veiller à l'inscription des membres et au développement de l'Œuvre. La nouvelle que la Garde d'honneur a un nouveau poste dans la chapelle du Vœu national a été reçue avec bonheur au centre de l'association. Dès le premier jour, plus de cinquante personnes se faisaient inscrire.

« Le dimanche 12 mars, nous eûmes la consolation d'entendre Mgr Gaume, protonotaire apostolique. L'allocution du vénéré prélat fut le commentaire clair, précis et énergique de ce texte du prophète Isaïe : *En ce temps-là, une source sera ouverte à la maison de David et aux habi-*

tants de Jérusalem pour l'ablution du péché. Une assistance choisie se groupait dans la chapelle, et nous sommes sûr qu'elle a partagé notre admiration. Dans l'après-midi, nous ne saurions à quel chiffre évaluer le nombre des personnes qui ont visité la chapelle. La rue de la Fontenelle ne désemplissait pas.

« Le lundi 13 mars, M. l'abbé Pelgé, vice-chancelier de l'Archevêché, veut bien célébrer la messe de pèlerinage et nous exprimer dans un beau et pieux langage les sentiments qu'inspire la réalisation commencée du Vœu national. Le lendemain mardi, 13 mars, c'est M. l'abbé Berthaux, Curé de Saint-Pierre de Montmartre, qui amène sa paroisse à l'autel du Sacré Cœur. L'affluence est considérable. Dans sa touchante allocution, le vénéré pasteur explique le symbolisme des flammes, de la couronne d'épines, de la croix qu'offre le Sacré Cœur de Jésus apparaissant à la bienheureuse Marguerite-Marie, et termine en souhaitant la bienvenue aux chapelains du Sacré-Cœur : il se félicite du concours qui lui est assuré pour travailler au salut des quarante mille paroissiens dont il a la charge. Le supérieur de la chapelle, en remerciant le pieux Curé, a protesté de son désir, qui est aussi celui de ses confrères, d'être les premiers paroissiens, c'est-à-dire les plus respectueux et les plus dévoués, de Saint-Pierre de Montmartre. M. le Curé était accompagné du clergé, de la maîtrise, de tout le personnel de son église.

« Le mercredi 14 était le jour proposé à la paroisse de Sainte-Clotilde. Le temps était maussade, pluvieux, froid. M. le Curé Hamelin ne put venir célébrer la sainte messe, mais il se fit remplacer par son Premier Vicaire, M. l'abbé Gardey. Le concours des fidèles fut assez nombreux. M. le Premier Vicaire fit une excellente instruction sur la devise de l'Œuvre du Vœu national : *Sacratissimo Cordi Jesu Gallia pœnitens et devota*, thème inépuisable et toujours propre

à toucher les cœurs. Mme la maréchale de Mac-Mahon assistait à la réunion avec l'élite de la paroisse de Sainte-Clotilde. Une quête abondante témoigna du désir unanime de voir l'œuvre arriver à son complet achèvement.

« Les fidèles habitués à fréquenter la chapelle des Oblats de Marie, située rue de Saint-Pétersbourg, choisirent le jeudi 16 mars pour faire leur pèlerinage, sous la conduite du R. P. de l'Hermite, supérieur de la chapelle. Près de trois cents pèlerins avaient répondu à son appel. Ce fut une réunion de famille, pleine de piété et de douces émotions. Le R. P. de l'Hermite s'inspira d'un passage de Job où le patriarche proclame les qualités de l'or, de l'argent, du fer et du bronze, pour en tirer les plus heureuses et les plus pratiques applications au Sacré Cœur de Jésus; on écoutait avec bonheur cette parole simple, élevée, fleurie et toujours littéraire. Les prières pour l'Eglise et pour la France furent récitées avec un grand élan de cœur.

« La chapelle provisoire posséda, le lendemain, le vénérable primicier de l'insigne chapitre de Saint-Denis, Mgr Maret, évêque de Sura. Sa Grandeur célébra le saint sacrifice devant le Saint Sacrement exposé, à cause du vendredi. Après la messe, une allocution sur l'amour de Dieu récompensa les pieux pèlerins de leur empressement; la parole du prélat fut grave, solennelle, véhémente et touchante tout à la fois : elle produisit de salutaires impressions. Le vénéré pontife voulut bien donner la bénédiction du très-saint Sacrement. A l'exercice du soir eut lieu la réunion des associés de l'Apostolat de la prière, association qui est si dévouée au Vœu national.

« Le samedi 18 vit une nombreuse députation de la Sainte-Famille de Bordeaux entourer l'autel où le R. P. Soullier, premier assistant général de la Congrégation des Oblats de Marie, célébrait la sainte messe. *Os meum ape-*

rui et attraxi spiritum, tel fut le texte du discours que prononça le zélé religieux, où il amena dans un commentaire éloquent et persuasif la suite des versets du prophète : *Aspice in me et miserere mei*, en les appliquant à chaque personne, à l'Eglise et à la France. Des communions ferventes accompagnaient ce pieux pèlerinage, qui dut être agréable au Sacré Cœur de Jésus.

« Le 19 fut un beau jour de fête. La chapelle s'était préparée à célébrer la fête de saint Joseph par une neuvaine dont l'exercice avait lieu à la suite de la messe de huit heures. Mgr Ravinet, ancien Evêque de Troyes, avait bien voulu accepter de présider à notre solennité. C'était un bel exemple de zèle et de dévouement que donnait le vénérable prélat. Dans une rapide allocution, il énuméra énergiquement les causes du Vœu national et ne craignit pas de rappeler les crimes de la Commune ; il mesura l'étendue de l'expiation à la grandeur des forfaits. La bénédiction du très-saint Sacrement, donnée à la suite des prières pour l'Eglise et pour la France, attira sur cette journée des grâces spéciales. Jamais le concours des fidèles n'avait été aussi considérable; la chapelle ne pouvait contenir tous les visiteurs.

« Le lendemain, 20 mars, commencèrent les grands pèlerinages des paroisses, qui vont durer, nous l'espérons, pendant plusieurs mois. La paroisse de Saint-Roch en a ouvert la série avec un zèle très-remarquable. Elle est arrivée en bon ordre ; la procession s'est organisée dans la rue de la Fontenelle et est entrée solennellement dans la chapelle, qui s'est trouvée trop étroite. Le vénéré Curé, M. Millaut, présidait à tout, entouré d'un nombreux clergé, des enfants de chœur et du personnel de son église. Dans une pieuse et touchante allocution, il a raconté les traits principaux de la vie de la bienheureuse Marguerite-Marie, et a invité toutes ses ouailles à imiter

la sainte dans son ardent amour envers notre divin Sauveur. Il a fait ensuite la consécration de toute la paroisse au Sacré Cœur de Jésus. Enfin, il s'est mis à la tête des fidèles, et une procession a parcouru la rue de la Fontenelle, passant près des murs témoins des scènes du 18 mars 1871 et ne recueillant sur son passage que des signes de respect. C'était un spectacle émouvant que cette prise de possession, au nom du Sacré-Cœur, de ces lieux, théâtre d'un des plus grands attentats que l'histoire ait enregistrés. Un salut solennel termina le pieux pèlerinage, qui s'était accompli dans les meilleures conditions.

« La paroisse de Saint-Vincent de Paul avait bien voulu fixer son pèlerinage au 21. L'assistance, moins nombreuse que la veille, fut encore cependant très-remarquable ; l'attente du digne Curé avait été dépassée, et nous le constations avec une satisfaction véritable. M. l'abbé Bonhomme, Premier Vicaire, avait été chargé de porter la parole ; il le fit de manière à captiver son auditoire. Il eut de très-remarquables aperçus sur le rôle des montagnes, dans l'ordre physique comme dans l'ordre surnaturel, des rapprochements heureux entre le passé et le présent, et stigmatisa avec énergie les tendances mauvaises de notre pauvre société contemporaine. La vérité était dure, mais elle était vraie.

« Saint-Louis d'Antin avait choisi le mercredi. M. l'abbé Gueyrard, ancien Curé de Saint-Vincent de Paul, succédait ainsi à son ancienne paroisse. Quelle captivante instruction nous avons entendue sur la nature de l'amour pénitent, fruit de l'âme pécheresse comparé à l'amour innocent, privilége de l'âme qui n'a pas commis le péché mortel! L'auditoire nombreux était suspendu aux lèvres de l'orateur, qui continuait à Montmartre le sujet des instructions qu'il donne chaque mois dans la chapelle du Sacré-Cœur de Saint-Louis d'Antin. Le supérieur, en fai-

sant les recommandations ordinaires, a formulé le désir que les paroissiens de Saint-Louis sachent profiter de la doctrine si substantielle et si douce que leur offre leur zélé pasteur.

« Le jeudi 23, il n'y avait pas de pèlerinage de paroisse. La messe de neuf heures fut célébrée par M. l'abbé de Courcy, vice-promoteur du diocèse. Le temps était pluvieux : l'assistance ne fut pas considérable. Nous eûmes sujet de le regretter, car l'instruction de M. l'abbé de Courcy a été très-remarquable au point de vue de la doctrine comme au point de vue de la pratique. Nous avons trouvé trop courtes ces paroles sortant d'un cœur profondément pénétré.

« La solitude du jeudi fit place à la multitude que nous amena la paroisse de la Madeleine. La chapelle se trouva une fois encore trop petite et nous n'avions pas encore reçu une si nombreuse assistance. Les chants furent exécutés sous la direction de l'organiste. Après l'évangile, M. l'abbé Le Rebours adressa une allocution dont nous voudrions reproduire le texte ; ce serait une belle page d'histoire sur les buttes de Montmartre et les souvenirs qui les attachent au Sacré Cœur de Jésus. Nous avons appris que plus de quarante ans avant la première apparition de Notre-Seigneur à Paray-le-Monial, une chapelle avait été élevée par une abbesse, Catherine de Bar, dans l'abbaye de Montmartre, au Sacré Cœur de Jésus, que le P. Eudes y avait enseigné cette touchante dévotion, et que le culte n'y avait jamais été interrompu. Bien d'autres faits très-instructifs sont venus aux lèvres de l'orateur, qui tenait à faire passer dans l'âme des fidèles les convictions de son propre cœur. Nous reviendrons un jour sur ces considérations, qui expliqueraient le choix des buttes Montmartre pour l'emplacement de l'église du Vœu national. Remercions la paroisse de la Madeleine et

son infatigable curé du spectacle d'édification que nous a offert le pieux pèlerinage du 24. Mgr l'Evêque de Vannes célébra la messe immédiatement après. A trois heures l'exercice réunit les associés de la communion réparatrice de l'heure sainte. Toutes les associations en l'honneur du Sacré Cœur de Jésus ont donc leur réunion mensuelle et leur directeur spécial dans la chapelle provisoire. Le second chapelain dirige la Garde d'honneur, le troisième l'Apostolat de la prière, et le supérieur s'est réservé la direction de l'association de la communion réparatrice, de l'heure sainte et de la confrérie du Vœu national dès qu'elle aura été canoniquement instituée.

« Le 25, jour de l'Annonciation, M. l'abbé de Girardin, directeur général de la Sainte-Enfance, célébra la sainte messe et fit l'allocution ordinaire. Il nous entretint des grandeurs et des vertus de la sainte Vierge et montra comment, par l'imitation de la Mère de Dieu, nous arriverons à toucher le cœur de son divin Fils. L'assistance était assez nombreuse, elle recueillit pieusement les paroles du prêtre qui se dévoue avec tant de zèle au soin de l'enfance abandonnée.

« M. l'abbé Conil, le digne vice-recteur de l'Université catholique, avait bien voulu accepter notre invitation pour le dimanche 26. Nous recommandons chaque jour les Universités catholiques au Sacré Cœur de Jésus; ces œuvres sont menacées en ce moment et elles ont besoin plus que jamais de la protection du Sacré Cœur. Les prières du digne et vénéré vice-recteur se sont unies à celles des fidèles et l'arme de la prière est une arme invincible. Dans sa rapide allocution, M. Conil a montré les motifs que nous avions de nous attacher au Sacré Cœur, afin de détourner les coups de la justice divine. L'affluence des fidèles dans le cours de la journée a dépassé tout ce que nous avions vu. Tous les habitants de Paris et de la

province viendront visiter la chapelle du Vœu national.

« La paroisse de Saint-Augustin a répondu avec empressement à l'appel de son zélé pasteur, et le lundi 27 la chapelle était remplie. Tout s'est passé avec un ordre admirable, et M. l'abbé Taillandier a été bien aimable pour les chapelains du Sacré-Cœur.

« Le lendemain, mardi 28, Mgr l'Evêque de Nancy, natif de la paroisse de Saint-Eustache, en présidait le pèlerinage. Sa Grandeur fut assistée à l'autel par le zélé Curé, qui avait amené tout son clergé et tout le personnel de son église. Mgr l'Evêque voulut bien adresser quelques paroles à la nombreuse assistance; il le fit avec beaucoup d'à-propos, en commentant les paroles que présente le tapis du maître-autel : *Ecce tabernaculum Dei cum hominibus.*

« Le vénéré curé de Saint-Leu officia mercredi devant une partie de son troupeau, qui avait répondu à son appel. Son discours fut celui d'un père s'entretenant avec ses enfants. Les cérémonies du pèlerinage eurent lieu avec le même zèle et la même édification que les jours précédents.

« Le jeudi, dès sept heures du matin, Mgr l'Evêque de Chartres honora le sanctuaire de sa présence. Le vénérable prélat a tenu à donner cette preuve de bienveillance à une œuvre qu'il a toujours aimée et protégée. A neuf heures, M. le Curé de Notre-Dame de Bonne-Nouvelle nous gratifiait d'une bonne, forte et solide instruction, devant un auditoire nombreux qu'il a vivement impressionné.

« Mais le dernier jour du mois devait avoir une solennité et un éclat exceptionnels. La paroisse de Notre-Dame des Victoires faisait son pèlerinage. La bannière processionnelle de la paroisse fut apportée et placée auprès de la statue du Sacré Cœur. Plus de cinquante hommes, prêtres ou laïques, occupaient le chœur, la tribune regor-

geait, la chapelle tout entière était remplie. De toutes les paroisses venues jusqu'à cette heure, celle de Notre-Dame des Victoires l'a emporté par le nombre des pèlerins et des communions. Nous n'essayerons pas de décrire le spectacle qu'offrait cette réunion, surtout après les belles, chaleureuses et éloquentes paroles de M. l'abbé Chevojon. Les larmes humectaient tous les yeux, en entendant le vénéré pasteur énumérer les motifs qui avaient déterminé le pèlerinage de la paroisse, et l'émotion a été à son comble lorsque, montrant la bannière placée auprès du Sacré Cœur, il s'est écrié : « C'est bien là ce que nous avons « voulu, arriver par Marie Immaculée, par Notre-Dame « des Victoires, au Cœur adorable de Notre-Seigneur. » Les sentiments si pieux qui s'emparent de tous les fidèles témoins des réunions de l'archiconfrérie de Notre-Dame des Victoires, régnaient alors dans la chapelle du Sacré-Cœur et se manifestaient sur tous les visages. Ah ! comme on a prié le vendredi 31 mars dans la petite chapelle du Vœu national !

« Ne nous arrêtons pas au 31 mars ; poursuivons jusqu'au 3 avril, c'est à cette date que se termine l'histoire du premier mois de la chapelle provisoire. Nous avançons sous l'impulsion de bénédictions de plus en plus abondantes, et notre cœur surabonde de consolation et de reconnaissance envers le Sacré Cœur de Jésus. Aimé soit partout le Sacré Cœur de Jésus !

« Le 1^er^ avril, c'est la paroisse de Saint-Nicolas des Champs qui continue le pieux pèlerinage. Par une coïncidence que M. le Curé fait remarquer dans son exorde, le pèlerinage de la paroisse s'accomplit ce même jour où la station quadragésimale marquée dans le missel a lieu dans l'église de Saint-Nicolas *in carcere*. A Rome, on prie saint Nicolas, et la paroisse qui porte son nom à Paris vient prier le Sacré Cœur pour Rome et la France. Et,

s'emparant du psaume : *Lætatus sum in his quæ dicta sunt mihi, in domum Domini ibimus*, M. le Curé en déduit des applications très-heureuses et très-éloquentes ; les versets semblent expliquer le programme du pèlerinage. Une assistance nombreuse et choisie jouissait avec nous de cette doctrine si noblement présentée. Le pèlerinage s'est effectué avec solennité ; chants, cérémonies, personnel, tout était irréprochable.

« Le dimanche, 2 avril, nous réservait de nouvelles joies. A huit heures, l'école de Sainte-Geneviève, composée de plus de trois cent cinquante élèves, tous beaux jeunes gens, arrivait à la chapelle provisoire par trois chemins différents. La chapelle offre un spectacle unique ; à part un coin où l'on a relégué l'assistance féminine, on ne voit que des têtes de jeunes gens : le chœur, la nef, le transept, la tribune ont reçu ce magnifique bataillon. Le R. P. du Lac est à l'autel : le chant commence, c'est le cantique du Vœu national : *Pitié, mon Dieu !* répété par ces trois cents poitrines humaines que remplit l'amour de l'Eglise et de la France. Après l'évangile, le R. P. du Lac prend la parole : il veut dire à cette jeunesse appelée à se dévouer, à se sacrifier, le motif de leur pèlerinage et le fruit qu'ils doivent en retirer... Nous voudrions reproduire ici ce discours, dont nous garderons le souvenir. Quelle éloquence contenue, et par là même plus persuasive, plus pénétrante ! et le récit de la mort du général Lecomte, là, tout près, tombant dans l'accomplissement du devoir, avec une dignité incomparable, et l'obligation pour eux tous, s'ils veulent être chrétiens, hommes d'honneur, d'être des hommes de sacrifice, formés à l'école du Sacré Cœur, prêts à s'immoler et à dire comme dernière parole ce cri : *Cœur de Jésus, ayez pitié de la France !* Nous l'avouons, notre poitrine se soulevait d'émotion et nous ne pouvions retenir nos larmes... O Cœur sacré de Jésus, faites que

les paroles qui ont retenti dans votre chapelle restent à jamais gravées dans ces cœurs auxquels elles ont été adressées. Une prière au Sacré Cœur et le salut du très-saint Sacrement ont clos le pèlerinage, qui, nous l'espérons, se renouvellera chaque année.

« A neuf heures, M. l'abbé Bonnefoy, doyen de Sainte-Geneviève, dans un langage d'une pureté et d'une éloquence irréprochables et avec le ton des grands orateurs, nous a dit le symbolisme du Cœur en général et du Sacré Cœur. Puis il a étudié dans le Cœur adorable de Jésus-Christ l'agonie préparatoire à la Passion. Quel tableau l'orateur a tracé ! Et avec quelle émotion il rendait ses pensées et ses sentiments ! Nous aurions désiré que cette parole d'un maître retentît dans tous les cœurs ! que de préjugés elle ferait tomber et quelle force elle donnerait pour la lutte !

« A cinq heures, un nouveau pèlerinage remplissait la chapelle : c'était le patronage de la paroisse de Saint-Vincent de Paul, composé de cent soixante-dix à deux cents jeunes gens. Un cantique a ouvert l'exercice : une allocution sur la prière faite de tout cœur comme la faisait Jésus ouvrier, véritable et unique moyen pour avoir la force de remplir les devoirs de chaque jour, le salut du très-saint Sacrement, tel a été le programme du pèlerinage. Daigne le Sacré Cœur de Jésus bénir cette œuvre de jeunesse, la rendre de plus en plus digne du dévouement qui l'a créée et lui faire porter les fruits les plus abondants !

« Arrêtons-nous ; voici le 3 avril ; le premier mois de la chapelle du Vœu national est terminé. Plus de quatre-vingts messes célébrées par des prêtres étrangers, plus de trois mille communions reçues, plus de dix mille pèlerins sans compter les innombrables visiteurs, voilà ce que nous pouvons consigner dans ces premières pages

d'histoire. Tout nous donne l'espoir que ces importants résultats ne feront qu'augmenter et que la réalisation du Vœu national produira tout le bien attendu par les âmes catholiques et françaises.

Ach. Rey, o. m. i.,
supérieur.

MAISON DE SAINT-JEAN D'AUTUN.

Le rapport annuel de Saint-Jean renferme une période de onze mois, de novembre 1874 à octobre 1875. Nos Pères ont prêché huit grandes missions, un carême, quatorze retraites jubilaires dans les paroisses, et des retraites de communautés et de pensionnats. Nous n'avons que l'énumération des travaux; le rapport ne donne aucun détail historique et se borne à des appréciations générales sur la nature des œuvres accomplies. Mais pour nous dédommager de ce silence il nous transporte à Paray-le Monial, et nous fait assister à la série des fêtes qui se sont succédé pendant la belle saison dans ce lieu béni. Nous apprenons ainsi quelle part consolante la maison de Saint-Jean, représentée par son supérieur, a prise au labeur apostolique dont les pèlerinages sont l'occasion. Nous donnerons en son entier la narration du R. P. Royer. Elle nous rappellera les fêtes dont nous avons été témoins dans d'autres circonstances, et pour ceux d'entre nous qui ne connaissent pas le sanctuaire de Paray, elle sera une sorte d'*horarium* qui les initiera au règlement quotidien des pèlerinages :

« Un travail d'un nouveau genre a été offert cette année au zèle de notre communauté. On se plaignait depuis quelques années du nombre insuffisant des confesseurs à Paray-le-Monial pendant la belle saison, surtout pen-

dant le mois de juin. Mgr l'Evêque d'Autun, voulant faire cesser ce juste motif de réclamation, s'adressa aux communautés de Missionnaires de son diocèse. Trois répondirent à son appel et nous arrivâmes, trois religieux, à Paray pour y passer le mois de juin : un récollet, un jésuite et un oblat. Le R. P. Jésuite habitait la communauté de Paray et entendait les confessions dans la basilique ; le R. P. Récollet, logé au presbytère, confessait aussi dans la grande église. Pour moi, par une faveur dont je ne saurais trop remercier la Providence, j'étais logé chez M. l'aumônier de la Visitation, et c'est dans la chapelle même du Sacré-Cœur que j'exerçais le saint ministère. Aussi, grâce à l'excellente position que j'occupais, je travaillai sans relâche.

Pendant tout ce mois béni, je me suis considéré comme le délégué de la Congrégation auprès de ce foyer d'amour. Aussi tous les moments que les confessions et la bénédiction des objets de piété me laissèrent libres furent employés à prier pour notre famille religieuse, pour toutes ses missions et ses œuvres de France, d'Angleterre et des pays étrangers.

« Je dirai seulement un mot des grandes manifestations dont j'ai été l'heureux témoin. Les fêtes de cette année ont rappelé celles des deux années précédentes. On y a constaté la même affluence de pèlerins, la même foi, le même recueillement, le même empressement à s'approcher des sacrements, le même enthousiasme, bien que peut-être un peu plus calme. Cette grande pensée de pardon et d'espérance qui, depuis deux ans, jette la France à genoux devant le Sacré Cœur, n'a cessé de germer dans les âmes.

« Le nombre de pèlerins était immense, surtout le 4, jour de la fête du Sacré-Cœur, et le 16.

« Mgr l'Evêque d'Autun avait convoqué son diocèse pour

le 4 juin ; sa voix fut entendue. Dès le matin une foule innombrable de personnes venues par les chemins de fer, et un nombre aussi considérable de pèlerins des paroisses voisines se pressaient dans les rues de Paray. A chaque demi-heure arrivait un train d'où l'on voyait descendre des prêtres en habit de chœur, suivis d'un peuple nombreux. A peine arrivés, leurs pèlerins se mettaient en procession précédés de leur bannière, et se rendaient à la chapelle de la Visitation et à la basilique, puis se répandaient dans la ville. Autun, Châlon, Mâcon, Charolles avaient rivalisé de zèle, et l'on comptait douze mille pèlerins ce jour-là à Paray.

« De ce nombre étaient cent cinquante Italiens arrivés la veille au soir par le train de Mâcon. Ils se formèrent en procession à la gare et se rendirent, en chantant les litanies du Sacré-Cœur, à la chapelle de la Visitation. Monseigneur permit de donner la bénédiction du saint Sacrement, quoiqu'on l'eût déjà donnée à l'occasion de la neuvaine préparatoire. Ce pèlerinage se composait d'une quarantaine de prêtres appartenant à tous les ordres religieux d'Italie, d'une centaine de laïques et d'une dizaine de dames de haut lignage. Sans respect humain, les pèlerins se prosternaient sur les dalles de la chapelle et les baisaient avec le plus profond respect. On les rencontrait dans les rues avec l'insigne du Sacré Cœur sur la poitrine et un chapelet d'un mètre de long autour du cou. A une heure après midi, ils se réunissaient de nouveau devant la chapelle du couvent pour se rentre de là processionnellement à la basilique en chantant les litanies.

Mgr Pinamonte, camérier du Saint-Père, leur adressa au retour quelques paroles; ils prièrent ensuite pour le souverain Pontife, pour l'Eglise, pour l'Italie et pour la France ; puis ayant reçu la bénédiction du saint Sacre-

ment, ils repartirent pour d'autres sanctuaires qu'ils étaient venus visiter en France.

« Au moment de leur départ ils purent voir se dérouler dans les rues de Paray, depuis la basilique jusqu'à l'avenue de Charolles, la procession du saint Sacrement. Dix mille personnes y assistaient. Le saint Sacrement était porté par S. Em. le Cardinal-Archevêque de Paris, assisté des Evêques d'Autun, de la Rochelle, de Grenoble, de Bellay, du Père abbé de Sept-Fonts et de trois cents prêtres. Le dais était suivi par les préfets de Saône-et-Loire et de l'Allier, les sous-préfets d'Autun et de Charolles, et par toutes les notabilités du département. Le soir, les édifices et toutes les maisons particulières étaient illuminés.

« Mais le 16 a été la plus mémorable journée du mois de juin. Mille pèlerins du diocèse de Besançon, douze cents du diocèse d'Annecy, conduits par Mgr Gros, arrivaient la veille au soir et faisaient leur entrée au son des cloches et au chant des cantiques. Ils se dirigèrent aussitôt vers la chapelle miraculeuse ; on les faisait entrer par la grande porte et sortir par le chœur ; en passant devant le lieu de l'apparition, les Savoisiens se jetaient à genoux et baisaient les pavés du sanctuaire. Les églises sont restées ouvertes toute la nuit, et à minuit les messes commençaient pour se continuer jusqu'à une heure après midi, en vertu d'un indult que Monseigneur avait obtenu pour ces grands concours.

« Toutes les parties de la France étaient représentées ce jour-là à Paray. Il y avait des députations de Paris, d'Avignon, de Lyon, de Marseille, de Poitiers, de Nantes, de Rennes, de Boulogne. Toutes se groupaient pour la procession autour de leurs bannières respectives. En tête on voyait les bannières de Metz et de Strasbourg, dont le crêpe qui les voile est toujours si éloquent. Mgr l'Ar-

chevêque de Port-au-Prince, l'Archevêque de Calcutta, l'Evêque de Galveston, aux Etats-Unis, l'Evêque de Tarentaise, assistaient à la cérémonie. Je ne dois pas oublier de mentionner la présence du général de Charette, qui se trouvait aussi à Paray, pour cette grande manifestation, avec un nombre considérable de zouaves pontificaux. Leur drapeau resta toute la journée auprès de la châsse de la bienheureuse, et à deux heures ils se consacrèrent tous ensemble au Sacré Cœur.

« Mon intention, dans ce récit n'est point de donner tous les détails, mais de faire plaisir à ceux de mes frères en religion qui n'ont pas encore joui de ce touchant spectacle. Je me contenterai donc maintenant d'énumérer les pèlerinages les plus nombreux. C'est au diocèse de Moulins qu'appartient l'honneur d'en avoir ouvert la série. Mgr de Dreux Brézé n'a pas oublié que ce fut par le monastère de la Visitation de Moulins que se répandit d'abord, en dehors de son premier berceau, la dévotion au Sacré Cœur. Fier de ce souvenir, il a conduit à Paray, le 1er juin, ses grands vicaires, ses chanoines, son clergé, et une députation de huit cents fidèles. Le 9, c'était le tour des pèlerins d'Aix; cinq cents, à la tête desquels se trouvait leur Archevêque, étaient annoncés pour huit heures; mais, contrariés par le mauvais temps, dans leur navigation dans le Rhône, ils ne purent arriver qu'à une heure après minuit. Les prêtres célébrèrent aussitôt la sainte messe et les fidèles s'approchèrent de la table sainte. La journée était partagée entre les offices à la basilique, les processions à la chapelle de la Visitation et à l'avenue de Charolles au chant des cantiques, du *Miserere* et des antiennes à la sainte Vierge. Le soir, les pèlerins partaient pour Lyon, où ils devaient monter à Fourvières.

« Voici le nom des villes d'où sont partis les autres pè-

lerinages qui se sont succédé à Paray durant le mois de juin et le commencement de juillet : Lyon, douze cents ; Avignon, cinq cents ; Viviers, cent cinquante ; Nîmes, sept cents ; Tulle, cinq cents ; Rodez, quatre cents ; Langres, huit cents ; Dijon, même nombre ; Lons-le-Saulnier, sept cents ; Orléans, cent cinquante ; Vichy, deux cents ; Tours, près de six cents. On avait annoncé les pèlerinages de Toulouse et d'Angers, mais les inondations du Midi les ont empêchés, et l'argent qu'on aurait dépensé a été envoyé aux victimes du fléau. Je ne parle pas des détachements de fervents chrétiens, qui sont venus au nombre de soixante, quatre-vingts et cent, des diverses parties de la France, comme de Nantes, de Rennes, de Cambrai, de Nancy, etc., etc. Ils se sont succédé sans interruption auprès du Sacré Cœur, afin de prier pour notre infortunée patrie.

« Je ne puis pourtant me dispenser de mentionner encore les trois colléges de Montgré, d'Iseure et de Dôle, dirigés par les RR. PP. Jésuites ; leurs élèves, au nombre de trois cent cinquante à quatre cents, nous ont bien édifiés par leur bonne tenue et leur piété.

« M. l'aumônier de la Visitation me disait en octobre que le nombre des pèlerins de cette année s'élevait à trois cent mille. Ces spectacles émeuvent jusqu'au fond de l'âme ; c'est la prière perpétuelle de la France au Sacré Cœur.

ROYER, O. M. I.

MAISON DE TALENCE.

Le R. P. MARCHAL, après avoir rendu bon témoignage à l'excellent esprit de la communauté au milieu de laquelle il vient de commencer un second sexennat, et rappelé l'affection du Cardinal-Archevêque de Bordeaux

pour les Missionnaires de Talence, rend compte en peu de mots des œuvres apostoliques accomplies en 1874 et 1875 :

« Ces travaux diffèrent si peu de ceux des années précédentes que je crois inutile d'entrer dans des détails. Ce sont les mêmes œuvres, dans les mêmes contrées, avec les mêmes alternatives de difficultés ou de consolations ; le cérémonial des exercices est chaque année le même, et les confirmations sont toujours le terme de tous nos labeurs. Ici, c'est une population docile et empressée qui accourt aux exercices; là, ce sont des âmes absorbées dans les soucis matériels, lentes à s'ébranler et à venir aux instructions. Ailleurs, c'est une jeunesse turbulente qui se calme et se discipline enfin, dans la crainte de ne pas être admise à la confirmation, ou bien ce sont des réceptions épiscopales enthousiastes qui soulèvent les populations. Mais après ce mouvement, que reste-t-il ? La pensée que ces fruits de grâce seront peu durables porte la tristesse au cœur du Missionnaire et du Curé.

« Je me borne à vous donner la liste des travaux accomplis par quatre Pères Missionnaires ; vous savez que les trois autres sont employés sans relâche au ministère de la paroisse et aux œuvres qui lui sont annexées.

« Nous avons prêché en novembre et décembre les missions de Fargues, Sainte-Terre, le Puy, Mios et Saint-Médard; les dominicales de l'avent à Talence et à Gradignan; le jubilé à Saint-Genès de Castillon. Pendant le carême, nous avons donné les missions de Martignas, de Saint-Jean d'Illac, de Villeneuve ; le jubilé à Salles et le carême à Nérac et à Macau. Du dimanche du Bon Pasteur à la fin de mai, nous avons donné les missions de Saint-Paul de Blaye et de Mérignac ; le jubilé d'Hostens et le mois de Marie de Talence. En été, nous avons dû donner les missions de Saint-Aubin du Médoc et de Béliet, et une

dizaine de retraites de première communion. Je ne parle pas des retraites religieuses, qui ont été nombreuses soit dans le diocèse de Bordeaux, soit ailleurs; parmi ces dernières, mentionnons celles de Cognac, Niort, et celle des sœurs de Marie-Joseph à Rennes.

« Je vous prie d'agréer, mon très-révérend Père, l'assurance de mon profond respect et de mon filial dévouement. MARCHAL, O. M. I. »

NOUVELLES DIVERSES

DES MISSIONS ÉTRANGÈRES

Sous ce titre nous allons placer ici une revue d'ensemble de quelques-unes de nos missions lointaines. Prenant çà et là dans les lettres particulières, dans les journaux catholiques, tout ce qui est afférent aux travaux de nos Pères, nous composerons une gerbe apostolique où les épis des moissonneurs, soigneusement relevés dans le champ qu'ils cultivent, seront ainsi préservés de l'oubli et enfermés dans les greniers du père de famille.

CEYLAN.

Mgr Bonjean a adressé, à la date du 17 décembre 1875, une lettre aux *Missions catholiques*, qui ont inséré ce précieux document dans leurs numéros du 24 et du 31 mars. Ces belles pages ont droit à une place d'honneur dans nos annales.

Vous avez déjà dit à vos lecteurs comment l'année 1874 s'ouvrit pour nous dans les larmes et dans le deuil, et je vous remercie d'avoir esquissé les principaux traits de la vie sainte et apostolique des deux grands ouvriers que Dieu appela à lui dès les premiers mois de cette année si féconde en douleurs. Je vous en remercie, parce que la notice nécrologique que vous leur avez consacrée vaudra quelques suffrages de plus à ces chères âmes, et parce que le spectacle de leurs humbles vertus suscitera, je l'espère, des successeurs dignes d'eux.

Les PP. Salaun et Casenave furent en effet des prêtres et des missionnaires selon le cœur de Dieu, de ces hommes apostoliques qu'il faut désirer voir se multiplier pour le triomphe de l'Evangile dans les pays païens.

I. Le schisme, fomenté, en 1872, à Manaar et à Mantotte, par un prêtre goanais, remplit toute l'année 1874 de soucis et d'angoisses. Poussée par lui, toute une caste s'était révoltée pour revendiquer le sanctuaire de Notre-Dame du Rosaire à Maddu, et pour en chasser le pasteur légitime. Dès le 20 janvier 1873, ces chrétiens ignorants avaient été amenés à signer une déclaration d'adhésion schismatique à l'intrus, et celui-ci osait me la notifier en termes impérieux. Bientôt après, forts de l'appui d'un haut employé dont je veux taire le nom, et encouragés par les fanatiques wesleyens qui essayent depuis quelques années de s'implanter à Manaar, ces malheureux dévoyés m'intentaient un procès. Par suite des puissantes influences liguées contre nous, et surtout à cause des principes qui se trouvaient en jeu, ce procès a eu dans toute l'île un grand retentissement. Il est devenu une cause célèbre, dont les péripéties ont eu le privilége d'intéresser les païens et les protestants presque autant que les catholiques.

Cette cause fut jugée en première instance à Manaar, le 26 août 1874, après six jours de douloureux débats, où nous eûmes contre nous toute une trame de basses intrigues, l'hostilité à peine déguisée d'un juge prévenu, et ce que les Anglais appellent *hard swearing*, expression qui n'a pas, je crois, d'équivalent en français. Le jugement qui couronna ces débats scandaleux fut un misérable essai de conciliation entre l'affirmation et la négation du droit. Le juge reconnut que l'église en litige dépendait de l'Evêque; il lui en attribuait les offrandes et lui conservait le droit exclusif d'y envoyer des prêtres; mais il trouva bon de réserver aux rebelles la propriété de l'église et d'imposer à l'Evêque le choix d'employés subalternes issus du suffrage populaire.

Non-seulement cette décision ouvrait le champ libre à toutes les entreprises schismatiques, mais elle bouleversait tout notre système d'administration ecclésiastique; elle rendait

notre position fort périlleuse et l'autorité de l'Evêque, sur les églises de son vicariat, extrêmement précaire. Nous ne pouvions admettre un précédent aussi fâcheux, ni les principes révolutionnaires que cette décision consacrait. Nous fîmes appel ; et, tout en ne négligeant aucune des mesures que la situation indiquait, nous plaçâmes notre point d'appui plus haut. Nous invoquâmes celle que l'Eglise salue comme ayant, « à elle seule, détruit toutes les hérésies dans le monde entier. » Vœux solennels en l'honneur de Marie, supplications publiques pendant plus de neuf mois, messe quotidienne pendant tout le mois de mai; telles furent nos armes contre la malice de nos puissants adversaires.

Notre confiance ne fut pas trompée : la sentence de la cour suprême vint bientôt jeter la confusion dans le camp ennemi, affirmer tous nos droits, et apprendre à tout Ceylan que la justice a des règles que les influences, les rancunes et les haines sectaires ne sauraient faire fléchir. Le haut tribunal décida : 1° que, dans les différends entre les deux juridictions, le concordat de 1857 faisait loi ; 2° que, « bien que l'Eglise romaine catholique ne soit en aucune manière *established* (reconnue par l'Etat) à Ceylan, néanmoins, en la considérant simplement comme une société religieuse reposant sur une base conventionnelle, les cours de justice doivent tenir compte de ses lois et de ses règles, lorsqu'il s'agit de déterminer des droits d'un caractère spirituel et temporel mixte. » Dans l'espèce, la cour suprême : 1° débouta les plaignants de leur demande; 2° déclara que « le vicaire apostolique du vicariat du Nord et ses successeurs ont le droit de nommer le prêtre qui doit desservir l'église de Maddu » ; 3° que le prêtre ainsi nommé « a seul, sous le contrôle du vicaire apostolique, et sujet à l'observance des usages de la discipline de l'Eglise catholique romaine dans cette île, l'administration de l'église, de ses dépendances et de ses meubles. »

Je cite cette décision avec plaisir ; car elle honore autant la justice anglaise que le premier jugement était de nature à la discréditer. Je doute que là où règnent les principes du li-

béralisme moderne un Evèque catholique ait chance de voir les droits de l'Eglise aussi complétement reconnus. L'importance de l'arrêt dépasse de beaucoup la question spéciale de Maddu; car elle fixe la jurisprudence sur toutes les contestations de ce genre; et, en affirmant les vrais principes, elle rend impossible la répétition de l'attentat qui lui a donné lieu.

Aussi, dans la circulaire où j'annonçai à nos Missionnaires cet éclatant triomphe, je crus devoir m'exprimer ainsi : « Le succès complet et inespéré de notre sainte cause doit fortifier et rendre immuable notre confiance dans la divine Providence et nous apprendre à nous appuyer plus sur Dieu que sur aucun secours humain; il doit ranimer et rendre plus tendre et plus filiale notre dévotion envers la Sainte Mère de Dieu, Marie Immaculée ; Marie, la ressource de ceux qui n'en ont point d'autre, la consolation des affligés; Marie, la destructrice de toutes les hérésies et de tous les schismes. La cause que nous défendions était incontestablement bonne, juste et sainte; mais considérez les désavantages de notre position, les préjugés, les influences conjurées contre nous, leur nombre non moins que leur puissance; et dites si nous n'avons pas raison de nous écrier dans le transport de nos cœurs reconnaissants : *Misericordiæ Domini, quia non sumus consumpti.* (Lam., III, 22.)

L'auteur de tout ce mal est mort d'une attaque foudroyante de choléra, après un jour passé à la chasse, sans rétractation et sans sacrements. En vain supplia-t-il qu'on appelât un de nos Pères qui se trouvait dans une église voisine ; les Indiens terrifiés ne voulurent point sortir de nuit ; et l'infortuné, qui avait prolongé son séjour à Mantotte dans le vain espoir de profiter d'une sentence contraire à nos droits, mourut ainsi misérablement, trois jours avant la décision qui mettait à néant ses iniques projets.

J'espère que cette première victoire sera bientôt suivie du retour de tous les rebelles et de l'extinction finale du schisme à Ceylan. Déjà, plusieurs retours partiels nous ont consolés. Je réclame pour cet objet les prières de vos pieux lecteurs.

Puissé-je être placé dans l'heureuse nécessité de déposer, aux pieds de Notre-Dame des Victoires à Paris, l'*ex-voto* que je lui ai promis pour le jour qui verra disparaître de ces belles missions la plaie hideuse du schisme !

II. La lutte ardente que nous dûmes soutenir, à l'occasion de ce procès, ne nous empêcha pas de nous livrer à d'autres combats plus en rapport avec notre vocation apostolique. Nous prêchâmes deux grandes missions : l'une, en 1874, à Valikamam ; l'autre, cette année même, à Batticaloa ; toutes les deux furent extraordinairement fécondes en fruits de grâce.

Dans la première, nous eûmes quinze cents communions, près de sept cents confirmations ; tous les jours, des foules empressées autour de la chaire et au confessionnal, malgré les pluies abondantes qui tombèrent alors. C'était chose touchante de voir ces pauvres gens, à peine vêtus, accourir des villages voisins, et rester à l'église des journées entières pour entendre le sermon et attendre leur tour au confessionnal.

La mission de Batticaloa a été plus satisfaisante encore. Pendant près de deux mois, ce fut un feu roulant d'instructions, de sermons, de confessions, de belles et édifiantes cérémonies : onze cent cinquante confirmations et plus de deux mille communions en furent le résultat pratique. Je ne vous décrirai pas les solennités de mon entrée épiscopale à Pulientivu, capitale du district, de nos processions de la sainte Vierge et du saint Sacrement ; elles furent, je puis le dire, d'imposantes manifestations de la foi de ce peuple et des témoignages éclatants du zèle du P. Xavier, prêtre indigène, chargé de cette mission. Elles eurent d'autant plus de mérite qu'il fallut lutter contre le mauvais vouloir de l'autorité locale, qui ne dédaigna pas de se faire, en cette circonstance, l'instrument des jalousies wesleyennes. On défendit les salves de canon qui devaient être tirées ; elles furent remplacées par l'enthousiasme sans bornes de toute une population ardente. On interdit les instruments de musique indienne ; les chants pieux des élèves de nos écoles et les murmures des prières de

tout le peuple y suppléèrent. On refusa la permission d'élever sur les routes des *pandels* ou reposoirs; les chrétiens abattirent les haies de leurs jardins; et là, sur leur propre terrain, mais sur le bord de la route, ils élevèrent les plus gracieux reposoirs que j'aie vus en ce pays; et lorsque les hommes de la police vinrent furtivement, quoique au nom de l'*agent* (préfet), demander de les enlever, nos catholiques répondirent : « Enlevez-les vous-mêmes si vous l'osez. » — Pas n'est besoin de dire que personne n'y toucha ; la chose eût été par trop illégale. La procession avait à peine passé, que l'agent lui-même suivait son parcours, et, s'arrêtant devant les reposoirs, les disait fort beaux. On fit courir le bruit qu'il n'avait interdit toutes ces choses que dans la crainte d'accidents. Mais, comme ces processions se permettent toujours, comme les nôtres étaient trop bien ordonnées pour justifier aucune crainte, et que, vers la même époque, on permit aux mahométans de faire tout un jour un grand vacarme dans la ville à l'occasion d'une de leurs cérémonies religieuses, l'explication ne provoqua que des sourires d'incrédulité.

Quoi qu'il en soit, la mission a eu un plein succès; et les visites des autres localités de ce district furent également satisfaisantes. A l'une de ces visites se rattache un épisode qui doit trouver ici sa place.

A 25 milles au sud de Pulientivu, se trouve la petite chrétienté de Soricalmunai ou de Sainte-Croix, comme nous l'appelons du vocable de son église. On s'y rend en barque en remontant le fleuve. Je n'ai pas le temps de décrire le beau paysage qui se déroule aux yeux du voyageur : sur l'une et l'autre rive, les bocages épais de cocotiers dont la verdure foncée est mise en relief par la blancheur des nombreuses maisonnettes qui émaillent tout le pays comme autant de perles; au fond du tableau, des pics aux formes fantastiques et à l'aspect changeant; puis, la longue île des Buffles, qui s'étend au milieu du fleuve, comme pour contraster par sa nudité avec la végétation luxuriante des deux bords. A l'époque où nous passions, le contraste existait; mais, au moment où j'écris, elle est couverte de riches moissons de riz, dont la

vue remplit de joie le cœur du laboureur. Dans l'été, l'île n'est habitée que par des troupeaux de bêtes à cornes, auxquels on doit porter tous les jours l'eau dont ils s'abreuvent, l'île n'ayant pas d'eau potable. Rien n'est plus curieux que l'instinct de ces animaux, qui accourent se grouper sur le rivage au lieu où vient toucher la barque de leur maître. Ils se couchent, et attendent patiemment; puis, après s'être abreuvés, ils se dispersent et reprennent leur course vagabonde.

Nous saluons en passant le village de Sainte-Croix, et nous félicitons les chrétiens des bois, qui viennent y remplir leurs devoirs religieux, de leur attachement à leurs prêtres. A l'autre rive, sur cette lisière de terre de 2 milles de large, qui s'étend sur une longueur de 56 milles, entre la mer et le fleuve, se trouve la ville de Calmounai, siége d'un tribunal et de quelques autres autorités subalternes.

Les rares chrétiens de ce bourg tout païen ont sollicité la visite de leur Evêque, et de grands préparatifs ont été faits pour le recevoir. Après une navigation assez lente en aval du fleuve, nous arrivons au pont de débarquement qu'une route de 2 milles relie à Calmounai. Quel ne fut pas mon étonnement d'être accueilli par une foule immense qui nous attendait avec une impatiente curiosité mêlée de respect, et d'être conduit en triomphe, musique en tête, jusqu'à la ville! Nous n'y avons point d'église ni de demeure; mais un élégant hangar, très-gracieusement décoré, devait nous tenir lieu d'église; et, tout à côté, une maison fort belle nous était préparée. Je descendis à l'église improvisée, et, revêtu de mes insignes pontificaux, j'adressai la parole du salut à cette foule empressée. Je leur parlai du Dieu qu'ils ne connaissent pas et qui seul peut les rendre bons et heureux. Ce petit discours fut reçu avec une évidente satisfaction. Nous annonçâmes la messe pour le lendemain matin; à notre grande joie, cette invitation nous ramena un auditoire encore plus nombreux.

A l'issue de la messe, quelques confirmations furent administrées. Puis, le R. P. Xavier prononça un discours, où il parla avec beaucoup d'éloquence de l'unité de Dieu créateur, de l'obligation pour toutes ses créatures de le chercher, de le

connaître, de l'aimer et de le servir ; il ajouta que nous étions les ministres de ce Dieu, et que nous étions venus leur montrer la voie qui conduit à lui. Je pris ensuite la parole. Je leur dis que, s'ils descendaient au fond de leur cœur, ils y trouveraient deux sentiments : le désir de connaître le grand Dieu qui les avait créés, et le désir non moins impérieux d'être délivrés du poids de leurs péchés, dont ils cherchaient en vain l'expiation et le pardon dans les vaines cérémonies d'un culte idolâtrique. Je leur parlai du Fils de Dieu, Jésus-Christ, la voie, la vérité et la vie, le Rédempteur du genre humain ; de son Eglise qu'il avait investie du pouvoir d'appliquer aux hommes les fruits de sa rédemption. Ce serait en pure perte qu'ils prêteraient l'oreille aux prédicants wesleyens. Ces sectaires ne sont que des branches sèches séparées du tronc de l'Eglise. Ils n'ont point la science divine ; comment pourraient-ils l'enseigner? Ils n'ont point la vie ; comment pourraient-ils la donner? Ils ignorent la voie du ciel ; comment y guideraient-ils les autres? Puis, plantant ma crosse en terre, je déclarai que moi, l'Evêque de cette contrée et l'ambassadeur de Jésus-Christ auprès de ses habitants, je prenais possession du pays au nom de mon divin Maître. J'annonçai mon intention de bâtir en ce lieu une église au Sacré Cœur de Jésus, et j'invitai tout le monde à contribuer à élever, dans ces lieux jusqu'ici couverts des ténèbres de l'erreur, ce signe de ralliement et d'espérances pour toutes les âmes droites et sincères.

Ces discours furent écoutés avec un religieux saisissement. Une souscription, ouverte sur-le-champ, donna une somme de 375 francs. C'est peu, si l'on considère l'objet que nous nous proposons; car une église, si modeste qu'elle soit, ne nous coûtera guère moins de 5 000 francs ; mais cette modique offrande est, on en conviendra, un beau témoignage de la foi de ces chrétiens et un hommage solennel rendu à Jésus-Christ par ces infortunés idolâtres.

Je suis résolu de donner suite à mon projet et de placer dans ce district un Missionnaire spécialement chargé de l'évangélisation des païens. Puis-je espérer que les amis du Sacré Cœur me viendront en aide pour élever, dans la ville

de Calmounai, les deux sanctuaires que je projette : l'un en pierre, que je voudrais assez beau pour donner à ce peuple une haute idée du Dieu rédempteur ; l'autre spirituel, dont les âmes des païens convertis formeront les assises, en attendant que, comme autant de pierres précieuses, elles prennent place dans les murs de la Jérusalem céleste ?

III. Tandis que cette visite de Batticaloa nous procurait tant de consolation, nous éprouvions, pour une autre partie du vicariat, de justes alarmes. Le choléra, introduit à Manaar par les coolies de l'Inde (1), y sévissait avec violence ; en quelques semaines, il y fit plus de cinq cents victimes. L'épouvante fut grande ; le bourg fut abandonné par tous ceux qui purent prendre la fuite.

Inutile de mentionner que nos Missionnaires furent, dans cette triste circonstance, à la hauteur de leur devoir ; mais je dois dire que l'*assistant agent* (administrateur du district), M. Elliot, rivalisa de zèle et de dévouement, et agit toujours de concert avec eux. Grâce à cette unité d'action, les progrès de l'épidémie furent assez promptement arrêtés. Ce résultat est d'autant plus remarquable, que la politique suivie par le gouvernement vis-à-vis des planteurs de Kandy n'avait pas permis d'arrêter le fatal courant d'immigration qui apportait constamment dans l'île de nouveaux germes de contagion. L'église Sainte-Marie fut transformée en ambulance. Là, le P. Trouchet, assisté d'un médecin, veilla jour et nuit auprès des cholériques, leur prodiguant à la fois tous les soins d'une Sœur de charité, et toutes les consolations du Prêtre. Pessalai, petit port du Nord, où débarquaient les coolies, ne fut pas épargné ; mais, là aussi, les malades trouvèrent dans le P. Gourdon tous les secours d'une charité ingénieuse et infatigable. Le courage de ces deux Missionnaires a été l'objet d'une admiration universelle, et sir William-Henry Gregory,

(1) Plus de 100 000 coolies de l'Inde arrivent chaque année pour les plantations de café à Kandy ; c'est un mouvement de plus de 200 000 travailleurs entre l'Inde et Ceylan. S'ils portent la richesse dans le sud de l'île, partout ailleurs ils n'apportent que la contagion.

notre gouverneur, voulut bien m'écrire pour m'exprimer sa haute appréciation des services rendus par eux.

Dieu soit béni de m'avoir conservé ces deux vaillants ouvriers, et d'avoir enfin mis un terme aux châtiments dont sa justice a puni ce pauvre peuple de Manaar et de Mantotte : famine de trois ans, choléra destructeur. La coïncidence de ces fléaux avec la rébellion schismatique de 1872 n'a échappé à personne ; depuis le commencement de cette révolte, la sécheresse a été persévérante, les récoltes ont constamment manqué, le pays entier a été réduit à la misère ; et la contagion cholérique s'est abattue sur la ville de Manaar, un an, jour pour jour, après le scandale dont elle fut le théâtre en 1874. Maintenant, d'abondantes pluies sont venues ramener l'espérance et la joie parmi ces populations éprouvées. Puissent-elles n'oublier jamais cette terrible leçon, et mériter, par une conduite plus chrétienne, les bénédictions dont Dieu récompense, même en ce monde, et surtout dans ces contrées, la fidélité à son service !

Le 16 juin, nous avons accompli un acte solennel dont il est bon de fixer la mémoire. Au milieu de l'enthousiasme général, j'eus le bonheur de consacrer le vicariat apostolique de Jaffna au Sacré Cœur de Jésus, et de m'unir ainsi, malgré notre éloignement et notre petitesse, à la grande manifestation de l'Eglise universelle. Ce jour fut gardé comme fête d'obligation : sept cents communions, grand'messe et vêpres pontificales, concours extraordinaire à la cathédrale. C'est ainsi que nous célébrâmes à Jaffna le jubilé du Sacré-Cœur et le vingt-neuvième anniversaire du grand Pie IX.

IV. Le tableau ci-dessous résumera, pour vos lecteurs, les travaux apostoliques des Missionnaires de Jaffna pendant ces deux dernières années :

Baptêmes d'enfant nés de catholiques...	5159
Baptêmes d'enfants nés d'infidèles.....	440
Conversions d'hérétiques et d'infidèles..	455
Mariages.....	1221

Il y a, dans le vicariat : 2 couvents des Sœurs de la Sainte-

Famille de Bordeaux, 10 Religieuses européennes, 25 Sœurs indigènes de Saint-Pierre, 4 orphelinats de la Sainte-Enfance, 7 Frères indigènes de Saint-Joseph.

Quant à notre grande œuvre, celle de l'enseignement catholique, voici les progrès qu'il nous a été donné de faire, de 1871 à ce jour :

		ÉLÈVES.		
	ÉCOLES.	Garçons.	Filles.	TOTAL.
1871	50	1584	419	2003
1872	54	1870	505	2375
1873	64	2988	735	3723
1874	87	4121	1363	5484
1875	88	4310	1595	5905

Ces chiffres, expression sommaire des victoires remportées sur le prosélytisme protestant, et de la résistance opposée au torrent toujours grossissant de l'infidélité moderne, fixeront, je l'espère, l'attention des amis des missions. La lutte que nous soutenons à Ceylan, sur le terrain de l'enseignement, ne diffère que par ses proportions de celle dans laquelle les catholiques de France, d'Angleterre et d'Amérique déploient une si merveilleuse énergie. Notre théâtre est plus restreint ; la cause pour laquelle nous combattons est la même. Ici, comme là, il s'agit de sauver des milliers d'enfants du danger de l'hérésie ou de la perte de toute foi chrétienne. Ici, comme en Europe, l'enseignement est la grande question du jour; ici, comme en Europe, les catholiques ont contre eux toutes les forces de l'hérésie et de l'incrédulité, et il n'y a guère qu'eux à comprendre que l'instruction purement séculière ou, comme l'on dit en France, l'instruction laïque est une boîte de Pandore renfermant plus de maux que de biens. Hors de nos rangs, on croit civiliser le peuple en lui apprenant à lire, à écrire, à compter, et en lui enseignant l'anglais. On a, depuis cinq ans, multiplié les écoles d'une façon prodigieuse. Le gouvernement, bien déterminé à répandre partout, jusque dans les derniers villages, ce qu'on appelle improprement les bienfaits de l'instruction, s'est adressé aux sociétés de Missionnaires, et leur a dit :

« Nous voulons mettre l'enseignement à la portée de tous : voulez-vous nous prêter votre concours? Si vous établissez des écoles, nous vous offrons des subsides jusqu'à concurrence de vos propres avances et d'après le succès de vos élèves aux examens ; sinon nous établirons nous-mêmes ces écoles. » Or, voici la position qui nous a été ainsi faite.

Nous devions accepter les offres du gouvernement et faire, pour la fondation et l'entretien d'écoles catholiques, des dépenses considérables ; ou bien, nous résigner à voir l'éducation de nos enfants tomber aux mains des ministres protestants ou du gouvernement, non plus seulement dans quelques villes, comme par le passé, mais jusque dans les plus petits villages. En face d'une telle alternative, il n'y avait plus à hésiter ; nous nous sommes mis à l'œuvre, et, au prix d'incroyables sacrifices d'argent, de temps et de fatigues, nous sommes arrivés à ce résultat que, tandis qu'autrefois la minorité des enfants catholiques recevait seule un enseignement catholique, aujourd'hui ceux qui reçoivent un enseignement contraire ne forment que de rares exceptions.

C'est dans un sentiment profond de reconnaissance envers l'Œuvre de la propagation de la Foi que j'enregistre ce résultat ; sans l'augmentation opportune de l'allocation annuelle de ce vicariat, nous n'aurions pu absolument y aspirer. Mais Dieu, dans sa miséricorde, a voulu que, au moment même où s'inaugurait notre vaste système d'écoles anglaises et indigènes embrassant toutes les classes et toutes les localités, nous puissions soutenir la concurrence des puissantes sociétés protestantes qui se sont précipitées dans le champ ouvert à tous. En inspirant à l'Œuvre, mère des missions catholiques, de nous faire une plus large part dans ses dons, il nous a permis de changer en une bénédiction ce qui constituait pour nous un danger formidable. Si, autrefois, nous avions peine à lutter contre les quelques écoles protestantes établies dans les villes, que serions-nous devenus, alors que le danger s'universalisait, et que, auprès de chaque village catholique, allait s'ouvrir une école hérétique? Déjà les sectes étaient à l'œuvre et nous devançaient ; il nous a fallu les débusquer

des avant-postes qu'elles s'étaient empressées d'établir aux portes et jusqu'au sein de nos villages.

Notre séminaire ecclésiastique compte aujourd'hui dix-sept séminaristes ; notre scolasticat a quatre élèves en théologie. Je viens de conférer le diaconat et le sous-diaconat à deux d'entre eux. Notre jeune clergé se compose d'un tonsuré, de deux minorés, d'un sous-diacre et de deux diacres. Enfin, l'arrivée récente des RR. PP. Lytton et Batayron, Religieux Oblats, élève à trente-trois le nombre des Missionnaires qui portent avec moi le poids du jour et de la chaleur.

Voilà ce qui se fait à Jaffna. Vous avez, dans ces quelques pages, un résumé fidèle de nos œuvres et de nos projets, de nos succès et de nos échecs, de nos joies et de nos douleurs, de nos espérances et de nos craintes. Il ne me reste qu'à dire à tous ceux qui liront ces lignes : « Dans votre charité, dites un *Pater* et un *Ave* pour la mission de Jaffna; pour ses soixante-six mille chrétiens, ses Religieux et ses Religieuses, ses Prêtres et son pauvre Evêque. »

Le R. P. Boisseau nous a communiqué un document très-intéressant, qui trouve naturellement sa place dans les Annales. Nous donnons cet extrait avec les quelques lignes d'envoi qui l'accompagnent :

MAISON DE MANTOTTE.

25 janvier 1876.

« Mon bien révérend Père,

« Je viens de trouver dans un journal anglais de la colonie, qui me tombe par hasard sous la main, un récit assez curieux, de nature, je pense, à vous intéresser et à augmenter la série des preuves touchant l'antiquité de la confession auriculaire. L'article qui suit est la traduction

d'un récit lu devant les membres de la Société asiatique par un certain M. Dickson, ancien étudiant d'Oxford et actuellement engagé dans le service civil à Ceylan. Voici le fait :

Le 2 janvier 1874, jour de la pleine lune du mois de phussa, je reçus, grâce à la médiation d'un prêtre bouddhiste de mes amis, l'autorisation d'assister au chapitre des prêtres assemblés pour la récitation du pattimokka, ou office de la confession des prêtres.

Le chapitre se tint dans le sima (espace consacré de l'ancien palais de bronze), à Anuradjapura, et sous l'ombrage de l'arbre sacré, rejeton de celui où le prince Sidartha atteint la plénitude du bouddhisme, et que, deux cent quatre-vingt-huit ans avant l'ère chrétienne, l'empereur Acoka envoya à Devanampijatissa, roi de Ceylan.

C'était sur cette place mémorable, sous l'ombrage de l'arbre le plus ancien dont l'histoire fasse mention, et dans la plus antique salle de Chapitre qui existe au monde, que j'eus la bonne fortune de me trouver pour cette circonstance. L'édifice n'a plus rien de sa magnificence primitive. Ses gigantesques piliers monolithes, qui soutenaient jadis les neuf étages du palais, ne supportent plus maintenant qu'une chétive toiture en feuilles de cocotiers à peine suffisante pour protéger le chapitre contre les intempéries de l'air. La scène, néanmoins, présente une simple et imposante grandeur. Derrière une douzaine de ces piliers gigantesques étaient tendues des pièces de calicot blanc, formant l'enceinte de la salle. Des pièces analogues au-dessus des piliers formaient le plafond et dissimulaient la pauvreté de la toiture. Des nattes recouvraient le sol nu. Deux lampes répandaient sur la salle une lueur terne. Les colonnes énormes, noircies par les siècles, se détachaient sur le fond de calicot blanc, et par l'ouverture servant d'entrée, l'œil pouvait contempler la longue file des colonnes de l'ancien palais, dont les sombres silhouettes contrastaient avec la lueur argentée de la lune des tropiques.

Accompagné d'un ami, je me dirigeais à sept heures du

soir vers la salle du Chapitre. A l'entrée, nous fûmes accueillis par des prêtres qui nous indiquèrent les places préparées pour nous, et qui consistaient en deux coussins étendus sur le sol, à une distance de deux brasses de la place réservée aux prêtres. Les statuts de Bouddha veulent que les personnes non décorées du caractère sacerdotal et exemptes de censures ecclésiastiques se tiennent à une distance de deux coudées et demie du Chapitre assemblé. Ce fut sur mon observation que telles étaient les intentions de Bouddha, que les prêtres consentirent à faire une exception en ma faveur et à enfreindre le règlement qui défend d'admettre les profanes à un conclave secret.

Après nous être assis, les prêtres se retirèrent deux à deux, puis chaque couple, s'agenouillant face à face, fit la confession de ses fautes, l'un à l'autre, à voix basse. La confession terminée, tous s'assirent, en deux files, face à face, sur des nattes recouvertes de calicot blanc.

Le doyen des prêtres, par ordre d'ordination, s'assit à la tête d'une file; le second d'ancienneté, à la tête de la file opposée; le troisième, près du doyen, et ainsi de suite, à droite et à gauche, le long de la salle. Le plus ancien demeurant assis, tous les autres s'agenouillèrent et lui firent obédience en disant :

« Daignez, Seigneur, nous accorder l'absolution de toutes nos fautes d'actions et de pensées!... »

L'ancien répondit :

« Je vous absous, mes Frères. — Il est bon aussi de m'accorder l'absolution ! »

A quoi tous d'une voix :

« Permettez-nous, Seigneur, de vous absoudre... »

A ce moment, le second d'ancienneté se rassied, puis tous ses inférieurs s'agenouillent, et reçoivent et donnent tour à tour l'absolution en répétant la formule ci-dessus. Après cela, le suivant en dignité s'assied et les autres s'agenouillent devant lui et ainsi jusqu'au dernier ; c'est-à-dire que, s'ils sont trente prêtres présents, le doyen reçoit l'obédience des vingt-neuf inférieurs; le second d'ancienneté, de vingt-huit, et ainsi jus-

qu'au vingt-neuvième, qui ne reçoit l'obédience que du trentième.

Après que tous ont repris leur place, tous à la fois tombent à genoux, et répètent trois fois :

« Gloire au seul Bienheureux, à l'unique Saint, à l'auteur de toute vérité. »

Tous répètent ensuite la profession suivante :

« Nous croyons le seul Bienheureux, l'unique Saint, l'auteur de toute vérité, qui a accompli dans toute sa perfection les huit sortes de connaissances surnaturelles, et les quinze pratiques saintes, qui fit heureusement le voyage qui conduit à la perfection du bouddhisme, qui connaît toutes choses ; le sans égal, qui a soumis à sa loi tout être mortel au ciel et sur la terre ; le Maître des créatures visibles et invisibles, le bienheureux Bouddha. Toute ma vie, jusqu'à ce que j'atteigne le Nirvana (anéantissement dans la Divinité), je mettrai ma confiance en Bouddha.

« La loi fut gracieusement prêchée par Bouddha. Ses effets sont immédiats. Elle est illimitée par les temps. Elle conduit au salut, elle s'offre à tout venant. Elle est un sujet digne de contemplation. Le sage la médite en son cœur. Toute ma vie, jusqu'à ce que j'atteigne le Nirvana, je mettrai ma confiance dans la loi.

« La sainte Église de Bouddha — assemblée des hommes vertueux, qui mènent une vie sainte et marchent dans la voie droite, dans la voie de la sagesse et les quatre sentiers de la sainteté, dignes de recevoir les offrandes de choses nécessaires à la vie et le salut des deux mains jointes au front en signe d'hommage — cette sainte Eglise produit des mérites, que, comme un champ fécond, elle répand pour le bienfait des humains. Toute ma vie, jusqu'à ce que j'atteigne le Nirvana, je mettrai ma confiance dans l'Eglise.

« Je vénère Bouddha, le tout miséricordieux, la Loi, l'Eglise et les trois Sages, la tête inclinée.

« Je vénère toute sentence et toute parole du saint enseignement. Je vénère chaque reliquaire du grand Bouddha, mon supérieur spirituel et mon tuteur...

« Par la vertu de ces sentiments puissent mes pensées être purifiées de péché! »

Les prêtres alors, quittant l'attitude de la prière, reprirent leurs siéges. Puis le doyen s'étant assis en tête des deux files, on procéda aux interrogations sur les quatre péchés mortels, les trente fautes qui privent temporairement de l'exercice du sacerdoce, les trente fautes qui demandent la confession et l'absolution, les soixante-quinze règles de conduite et les sept règles pour régler les cas, etc.

Les interrogatoires terminés, le pattimokka fut entonné à la façon suivie dans l'Eglise romaine. Puis l'assemblée se retira.

(Extrait du *Ceylon Times*, 11 janvier 1876.)

CANADA.

MONTRÉAL.

Le R. P. Tortel, supérieur de Montréal, fait le résumé annuel des travaux et événements principaux de sa communauté, de septembre 1874 à septembre 1875. Plusieurs détails nous sont déjà connus, ils confirment ce que nous savons de la vie active de nos Pères au Canada, telle que des rapports précédents nous l'ont fait connaître. Nous ne détachons donc du présent rapport que les faits historiques les plus saillants. La date du compte rendu est du 18 octobre 1875 ; le R. P. Tortel, s'exprime ainsi :

« Le travail des missions ou retraites a ici pour résultat non-seulement de refaire les consciences, mais encore de tenir en échec le courant des passions diverses qui agitent le Canada, de faire respecter l'autorité de l'Eglise et du clergé, de rétablir les droits de la vérité que certaines écoles voudraient méconnaître ou mettre en balance avec les prétendus droits de l'erreur. L'œuvre n'est

pas petite, ni le travail médiocre. Nos Evêques, dont la voix est encore écoutée avec tant de respect, sont à leur poste, veillant comme des sentinelles attentives. Le clergé séculier se dépense de plus en plus dans une vie de dévouement et de zèle, et, de concert avec d'autres communautés, les membres de notre famille religieuse, établie dans la province ecclésiastique de Québec depuis trente-quatre ans, apportent au bien un concours dont les fruits précieux ne sont contestés par personne.

« Cette année, la grâce du Jubilé a facilité notre apostolat, et des conversions éclatantes ont été obtenues. Les RR. PP. Bournigalle, Barou et Lecomte sont les ouvriers habituels des missions. Les RR. PP. Lefebvre, Dedeband, Drouet, Duhaime et Provost, attachés au service de l'église, sont à leur tour envoyés de temps en temps en mission, pour répondre aux exigences du service apostolique. Des Pères d'autres missions nous ont aussi secourus. Le R. P. Ouellette nous a aussi prêté son concours, alors que le R. P. Provost faisait la mission des chantiers ; le R. P. Gladu (1) a accompagné Mgr Langevin dans la visite pastorale de la Côte-Nord; le R. P. Charpeney, nous a aidés dans trois missions ; le R. P. Filiatre, après son oblation, nous a été prêté pendant quelques mois. Tous se sont dévoués et ont travaillé avec une grande bonne volonté.

« A notre tête, nous avions, pendant cette période apostolique, le R. P. Provincial, qui, malgré les préoccupations de sa charge, a su prélever du temps sur une vie laborieuse, pour nous prêter secours, soit dans le service de l'Eglise, soit dans les missions. Il a profité de sa visite à Saint-Paul de Minesota pour donner le Jubilé à notre église canadienne; il a recueilli des consolations abondantes,

(1) Le R. P. Gladu, depuis cette époque, a été envoyé au Texas.

et, en particulier, le retour à la foi de toute une famille, a dédommagé le Missionnaire de ses fatigues. D'autres rapports ont dit combien sa présence a été appréciée à Saint-Boniface à l'époque des noces d'or de Mgr Taché.

« Notre église de Saint-Pierre est couronnée enfin de son clocher. A la date de cette lettre, la croix resplendit dans les airs, et annonce à Montréal qu'un joyau de plus vient d'enrichir l'écrin de ses monuments religieux. L'achèvement de la tour et du clocher étaient le vœu universel du quartier ; grâce à saint Joseph, l'extérieur de notre église, aujourd'hui, ne laisse plus rien à désirer. Les citoyens nous ont prêté un concours empressé et généreux, soit par leurs souscriptions, soit par leur présence à nos deux bazars, et malgré la crise commerciale l'œuvre est arrivée à bonne fin ; nos bons habitants en sont légitimement fiers.

« Mais une épreuve cruelle nous a affligés pendant la durée des travaux. Le 24 mai, deux de nos ouvriers ont été précipités d'une hauteur de 95 pieds ; sans s'en douter ils avaient coupé le câble qui les soutenait dans la descente. Une dernière absolution et une onction ont pu leur être données. Mais quel chagrin pour nous ! Le quartier tout entier s'est associé à notre douleur. Avec la permission de messieurs les curés les funérailles ont été célébrées dans notre église, qui a été envahie par une population en deuil : les ouvriers, les entrepreneurs, l'architecte étaient en tête de cette démonstration touchante. A l'absoute, le R. P. Supérieur, en présence d'une foule si considérable et si émue, n'a pu retenir l'élan de sa reconnaissance, et en quelques paroles il a remercié tous ces chers fidèles qui partageaient et comprenaient si bien notre douleur. »

QUÉBEC.

D'une lettre en date du 15 septembre 1875, adressée par le R. P. Grenier, supérieur de Saint-Sauveur de Québec, au T.-R. P. Supérieur général, nous extrayons les quelques détails suivants :

« Le premier fait mémorable à signaler est celui du deuxième centenaire de la fondation de l'évêché de Québec, dont le démembrement forme aujourd'hui soixante-trois autres diocèses, tant au Canada qu'aux Etats-Unis. Cette fête a mis en émoi notre population civile autant que notre population religieuse.

« Pendant trois jours, les 29 et 30 septembre et le 1er octobre, il y a eu exposition du très-saint Sacrement à la cathédrale. Les reliques y étaient exposées, ainsi qu'au séminaire, aux Ursulines et à l'Hôtel-Dieu. Vingt-trois Evêques ou Archevêques et trois cent-cinquante membres du clergé de divers diocèses avaient répondu à l'appel de notre Archevêque. Le premier jour, le sermon a été prononcé en anglais par l'Evêque de Toronto ; le troisième jour, il a été prononcé en français par l'Evêque nommé de Sherbrooke.

« Au rond-point de la place d'armes et près de la cathédrale on avait dressé neuf arcs de triomphe représentant les neuf styles d'architecture, en l'honneur des neuf métropoles, filles de l'Eglise de Québec. Nous avons, pour notre part, élevé l'arc de triomphe en style latin, en l'honneur de la métropole de Saint-Boniface, des diocèses de Saint-Albert, de New-Westminster et du Vicariat du Mackenzie.

« Le troisième jour, le clergé, précédé d'une députation de toutes les corporations de la ville, s'est rendu en procession, en passant par ces arcs de triomphe, jusqu'à

la cathédrale, décorée des armoiries de tous les siéges épiscopaux qui reconnaissent l'Eglise de Québec pour leur mère.

« A l'issue de l'office divin, il y a eu un magnifique banquet de quatre cent cinquante couverts, offert par Mgr l'Archevêque à tous ses hôtes. On remarquait la présence de S. Exc. le Lieutenant gouverneur. Il y a eu des discours de circonstance, vivement applaudis.

« Une heure après le banquet, avait lieu à l'université Laval la présentation de plusieurs adresses. Mgr Taché répondit à l'adresse de l'université Laval et du grand-séminaire de Québec, lue par le recteur de l'université aux Evêques. Les paroles de Sa Grâce furent pleines d'à-propos et très-remarquées.

« Dans la soirée, la ville entière fut illuminée. La veille, il y avait eu à l'université Laval un concert où l'on avait exécuté avec beaucoup de succès l'œuvre magistrale de Félicien David, *la Découverte de l'Amérique*.

« Notre famille religieuse était dignement représentée à cette belle manifestation du deuxième centenaire : 1° par Mgr Taché, Archevêque de Saint-Boniface; 2° par le R. P. Dandurand, administrateur du diocèse d'Ottawa pendant la vacance du siége; 3° par le R. P. Antoine, notre provincial, délégué de Mgr Grandin, Evêque de Saint-Albert; 4° par le R. P. Supérieur de la maison de Québec, délégué de Mgr d'Herbomez, Evêque de New-Westminster dans la Colombie Britannique. »

Un autre fait historique digne d'être recueilli dans les annales de la maison de Québec est ainsi raconté par le R. P. Grenier :

« Le 13 juillet, nous avions l'honneur de recevoir la visite de Mgr Roncetti, Ablégat du Pape, envoyé par Sa Sainteté pour remettre la barrette cardinalice à Mgr Mac Closkey, Archevêque de New-York. Le noble

visiteur était accompagné du docteur Ubaldi, son secrétaire, des Grands Vicaires et d'un certain nombre de Prêtres. Son Excellence s'est montrée très-bonne et très-affable, et elle a daigné se montrer très-satisfaite de tout ce qu'elle a vu. A plusieurs reprises elle nous a chargé de ses compliments pour les Pères de la maison provinciale, qu'elle avait eu le plaisir de visiter quelques jours auparavant. »

NOTRE-DAME-DE-GRACE DE HULL

(DIOCÈSE D'OTTAWA).

Par une lettre en date du 21 avril 1876, nous recevons du R. P. CHARPENEY des détails intéressants sur la maison de Hull.

« La ville de Hull est bâtie vis-à-vis d'Ottawa, sur la rive nord de la rivière de ce nom. Il y a quelques années seulement, le sol était encore tout couvert par la forêt. Le 10 juillet 1846, Mgr PRINCE, coadjuteur de Mgr l'Evêque de Montréal, bénit solennellement une chapelle en bois pour servir aux exercices religieux des hommes de chantiers travaillant sur les cages, au pied de la grande chute des Chaudières, qui est dans le voisinage.

Sa Grandeur était assistée du R. P. TELMON, supérieur de la mission de Bytown, du R. P. Eusèbe DUROCHER, Missionnaire des chantiers, du R. P. BAUDRAND et de quelques prêtres de Montréal. Cette chapelle a été successivement le théâtre du zèle des RR. PP. DUROCHER, BRUNET, BOURRASSA et REBOUL. Celui-ci, depuis 1856 jusqu'à ces dernières années, quittait chaque jour l'évêché d'Ottawa, sa résidence, traversait la rivière en canot et venait faire l'office religieux dans la petite chapelle. Comme la population, attirée par le travail des moulins et des manu-

factures qui s'élevaient sur les bords des Chaudières, augmentait prodigieusement, la chapelle devint insuffisante. Le R. P. Reboul, avec le zèle et l'activité qu'on lui connaît et aussi avec l'encouragement de Mgr Guigues, se mit à l'œuvre. Au commencement de 1869, l'illustre fondateur du diocèse d'Ottawa bénissait un corps d'église en pierre de 120 pieds de longueur sur 63 de largeur. A cette époque, il n'était pas certain que la Congrégation des Oblats, tout en continuant à donner des soins aux hommes de chantier, continuerait à desservir la nouvelle et populeuse paroisse de Hull. Le 16 avril 1870, une requête signée par 280 chefs de famille fut adressée à Mgr Guigues à Rome, où il se trouvait pour le Concile du Vatican. Cette requête portait que, vu l'augmentation prodigieuse de la population, il devenait nécessaire que deux prêtres résidassent dans la paroisse, et qu'il serait à désirer que les RR. PP. Oblats continuassent l'œuvre qu'ils avaient commencée. Quelque temps après, en vertu des arrangements conclus entre les autorités compétentes, la Congrégation acquérait la propriété de l'église et de ses dépendances. Les RR. PP. Reboul et Baudin vinrent bientôt résider à Hull. Après avoir passé quelques mois en pension dans une respectable famille, ils louèrent une maison particulière, qui abrita aussi les Pères Phaneuf et Marion.

Le 24 novembre 1871, le R. P. Charpeney, économe de la maison de Montréal, arrivait à Hull pour prendre la direction de la maison. Le lendemain, qui était un dimanche, Mgr Guigues, assisté du R. P. Vandenberghe, Provincial, faisait à la grand'messe l'installation du nouveau pasteur.

Pendant l'hiver de 1871-1872, les ouvriers ont travaillé sans relâche à l'achèvement de la sacristie et de la maison, dont les murs avaient été construits pendant l'été

précédent. On donne le nom de sacristie à un édifice en pierre de 75 pieds sur 40, qui touche d'un côté à l'église et de l'autre à la maison. Il contient deux chapelles élevées l'une sur l'autre, lesquelles rendent des services inappréciables pour l'audition des confessions, les catéchismes, les réunions des confréries et le service du culte, les jours de semaine pendant l'hiver.

Le 1er mai 1872, Mgr Guigues est venu faire la bénédiction de la nouvelle maison de communauté. Cette maison, bâtie en belle et solide pierre, a 65 pieds sur 46, et quatre étages, sans compter le rez-de-chaussée. Elle a été parfaitement divisée pour les exigences d'une communauté. Pendant l'été de cette même année, on a agrandi l'église en construisant un chœur de 72 pieds sur 50. Les travaux des divers ouvriers ont duré, sans interruption, jusqu'à la fin de mai 1874. A cette époque il restait à finir plus d'un ouvrage qui, à la date de ce jour, 21 avril 1876, n'est pas encore fait. On peut dire que l'église de Hull mérite une mention honorable. Grâce aux galeries qui règnent autour des murs, elle contient près de cinq cents bancs, qui sont tous loués aux fidèles, sans compter les bancs laissés à l'usage des enfants des écoles, des chantres et des personnes pauvres. On n'a encore qu'un commencement de clocher, qui s'élève sur le milieu de la façade de l'église, mais ce clocher est déjà enrichi de trois cloches sonores qui annoncent nos offices. L'une de ces cloches pèse près de 17 quintaux. Dirai-je aussi que ces cloches sont une source de consolations pour le père Procureur? Les compères et commères aiment beaucoup à les faire sonner en l'honneur de leurs nouveaux filleuls.

La paroisse de Hull compte de six mille à sept mille Français canadiens catholiques. Cette population est composée de gens qui viennent de cent lieux différents, du

Canada et des Etats-Unis, pour travailler dans les moulins et les fabriques. La devise de notre congrégation : *Pauperes evangelizantur*, ne peut pas recevoir une application plus vraie qu'à Hull. Il y a donc un grand travail de régénération spirituelle à faire au milieu d'un pareil troupeau. Aussi nous tâchons de procurer tous les moyens possibles de sanctification à nos chers paroissiens, qui, il faut leur rendre ce témoignage, semblent en profiter et paraissent bien attachés à notre communauté.

La maison se compose actuellement des RR. PP. Charpeney, supérieur, Reboul, Mourier, Marion et de trois frères convers parmi lesquels se trouve le vieux secrétaire de Mgr Guigues, le frère Louis, la dernière relique en Canada, de la première colonie des Oblats en 1841. Chaque année, pendant deux ou trois mois de l'hiver, les RR. PP. Reboul et Marion, accompagnés par des Pères choisis çà et là par le R. P. Provincial, font l'importante et pénible mission des chantiers. Ce sont les mêmes Pères qui, aux mois d'août et de septembre, quand les voyageurs arrivent à Ottawa pour aller en chantier, leur prêchent des retraites à la cathédrale d'Ottawa.

L'établissement de Hull, outre les bâtiments dont on vient de parler, possède quelques propriétés : d'abord, c'est un grand et fertile jardin qui donne beaucoup d'agrément et produit en abondance des fleurs et des légumes. A un mille et demi de l'église, c'est un terrain d'une superficie de 123 arpents avec terre labourable, prairie et forêt. Le cimetière de la paroisse en occupe aussi une partie. Sur le chemin de l'église au cimetière coule une rivière que l'on traverse sur un pont de 800 pieds de longueur, qui redira aux générations futures le nom de son architecte, le R. P. Reboul. Enfin, la communauté a acquis, au centre de Hull, un grand carré pour y élever une maison d'école de garçons, dont le besoin se fait vivement sentir.

L'ancienne chapelle en bois ayant été convertie en couvent, les Sœurs grises y donnent l'instruction à trois cents jeunes filles. De plus, l'année dernière les Sœurs ont fait bâtir à leurs frais une grande maison en brique qui leur sert maintenant de résidence et d'académie pour les élèves plus avancées.

Pour accomplir ces diverses œuvres en si peu de temps, la maison de Hull a été obligée de contracter une dette considérable. Cependant la position n'est pas inquiétante, et par l'économie et la bonne administration on pourra amortir la dette dans un certain nombre d'années.

Le voisinage du collége d'Ottawa, qui compte un grand nombre de Pères et de Frères scolastiques, nous procure d'agréables visites. Il est certain qu'il y a peu de points dans le monde où, en temps ordinaire, la Congrégation voit de vingt à vingt-cinq de ses enfants réunis à la fois. Le regretté Mgr Guigues aimait beaucoup à prendre part à ces agapes fraternelles..

Il est inutile de dire que Mgr Duhamel, le digne successeur de Mgr Guigues, porte un grand intérêt à nos œuvres et qu'il leur donne tout l'encouragement désirable.

Ces notes, quoique succinctes, pourront donner une idée de l'état de la maison de Notre-Dame-de-Grâce de Hull, qui jusqu'à présent, était à peine connue hors de la province du Canada. »

SAINT-ALBERT.

Sous le titre pittoresque *Çà et là,* le R. P. Fourmond raconte avec d'intéressants détails *une année de vie apostolique* dans le diocèse de Saint-Albert, 1874-1875. Ce journal comprend trois divisions : 1° Près des rivières;

2° Dans les bois ; 3° Dans la prairie. Le style est celui des notes de voyage, sans prétention, descriptif et empreint d'originalité comme les incidents de la route. Nous détacherons quelques pages de ce récit.

Dans la seconde partie intitulée *Dans les bois* nous trouvons le portrait des chiens du Missionnaire. Le coup de pinceau est vigoureux et habile, et nous donne une véritable photographie des honnêtes quadrupèdes qui sont les courriers du désert :

« Ma mission au lac la Biche était de voyager çà et là, et de me rendre au fort de la Compagnie, ou de longer les bords de lac, pour évangéliser nos métis les plus éloignés. Ces courses apostoliques sont beaucoup plus faciles en hiver qu'en été. Avec un traîneau attelé de trois ou quatre chiens et un bon guide, bien enveloppé dans ses fourrures, on franchit avec rapidité des rivières, des lacs et des abîmes, sur lesquels le froid aquilon a jeté de solides ponts de glace et ses blancs tapis de neige. Mais si cette saison est la plus favorable pour voyager, elle est, il faut bien l'avouer, la plus rude pour la race canine. Comme nos pauvres chiens sont malmenés! On les frappe à coups de fouet, à coups de bâton et le guide se sert, pour accélérer leur course, de tout ce qui tombe sous sa main. C'est cruel, dira-t-on. Il se peut, mais il n'y a pas d'autre moyen de se faire craindre et d'obtenir la grande vitesse. Sans ces moyens de rigueur, vos courriers vous traîneraient à la façon des grands bœufs du bon roi Dagobert. Cependant, pour être juste, il faut dire qu'il n'y a pas de règle sans exception, et je pourrais citer plus d'un noble chien qui, paraissant comprendre l'importance de sa charge, s'épuise en généreux efforts sous les yeux de son maître, ne lui demandant pour toute récompense qu'un regard de satisfaction. Mais généralement il n'en va pas ainsi. La plupart des chiens ne sont sensibles qu'aux coups

de fouet; aussi, tout en marchant, ils tournent sans cesse la tête du côté du guide pour surveiller la position de son fouet et s'assurer du danger. Ils ont des ruses qui étonnent et ils vous font des malices incroyables; souvent ils profitent d'un obstacle sur le chemin, d'une motte de terre, d'un trou pour se jeter de côté et vous faire faire la culbute, afin de gagner du temps et d'obtenir ainsi quelque répit. Le guide, lui aussi, a son originalité. Armé de son fouet ou de son bâton, il commande avec autorité; corrigeant les indolents et stimulant le zèle de tous, il ne pardonne rien. Pour les circonstances critiques il a tout un répertoire de mots terribles, d'objurgations et de jurements parfaitement compris; mais jamais de blasphèmes. Un jour, dit-on, un de nos Canadiens, excellent catholique, avait l'honneur de servir de guide à un Evêque Missionnaire; plusieurs traîneaux composaient la caravane. Le Canadien passait pour le meilleur coureur et conducteur du pays, et, dans cette circonstance solennelle, il tenait à honneur de soutenir sa réputation. Mais les débuts du voyage ne furent pas heureux. Le pauvre homme a beau presser ses chiens, il reste en arrière, dépassé par d'autres guides et d'autres traîneaux. Le cœur gonflé de dépit, il interpelle ses chiens : « Les lâches, les coquins, ils profitent de la présence de Monseigneur pour faire les paresseux : ah! si Monseigneur n'était pas là, comme je leur en dirais de belles! — Eh bien! reprit l'Evêque, souriant de l'embarras de son guide, faites comme si je n'étais pas là, et dites à vos chiens tout ce que vous voudrez, pourvu qu'il n'y ait pas de jurements. — Je vous remercie de la permission, Monseigneur; vous allez voir maintenant. » Aussitôt le guide a recours à tous les arguments d'une éloquence indignée et accable de reproches les pauvres bêtes, leur faisant subir les plus cruelles injures de son vocabulaire. A l'instant les chiens s'élancent comme les

renards de Samson et dévorent l'espace, faisant voler la neige en tourbillons dans leur course effrénée. En peu de temps le Canadien avait rejoint et dépassé ses concurrents, et disait tout triomphant à l'Evêque : « Voyez-vous, « Monseigneur, les belles paroles n'y font rien ; c'est ainsi « qu'il faut les mener. »

Hélas ! combien d'âmes sont ainsi insensibles aux bontés de Dieu et ne se rendent qu'à ses châtiments !

Le Missionnaire nous a égayés, maintenant il va nous attendrir.

« Après Pâques, je séjournai pendant toute une semaine au fort du lac la Biche pour préparer les enfants du voisinage à la première communion. Des adolescents et des personnes de tout âge profitèrent également des exercices. Dans l'assistance se trouvait une bonne vieille, toute courbée sous le poids des ans et de la misère ; elle me dit qu'elle supposait avoir cent ans. Sur le bord de la tombe, elle venait se faire instruire, apprendre ses prières et se préparer à la première communion. Elle me raconta ainsi sa vie : — Père, j'ai été toute ma vie loin des hommes de la prière, au fond des bois, menant une existence misérable. J'étais bien jeune encore lorsque je vis mon père mourir de faim et de souffrance dans la grande neige. Notre mère nous recommanda au grand Esprit, mes sœurs et moi ; un homme nous aperçut et vint à notre secours ; il nous traîna jusqu'à sa loge où nous reprîmes vie. Depuis cette époque, je n'ai vu l'homme de la prière que tout juste assez de temps pour recevoir l'eau qui sanctifie ; mais je suis vieille, je mourrai bientôt; je voudrais bien être instruite et savoir mes prières.

« C'était une âme à sauver que Dieu m'envoyait ; pendant toute la semaine elle suivit les exercices, s'attachant à mes pas et à ma parole et me déclarant que, pour n'être pas à ma charge, elle avait recommandé à ses

enfants de m'apporter du poisson. Pendant les catéchismes, elle était la plus attentive. Un jour, j'expliquais le quatrième commandement : *Tes père et mère honoreras;* pour faire comprendre à mon auditoire ce que doit être le respect des enfants pour leurs parents, je pensai qu'il était bon d'appeler en témoignage ma bonne vieille : « N'est-il pas vrai, ma bonne grand'mère, que tu as tou- « jours été obéissante et respectueuse pour tes parents ? « n'est-ce pas pour te récompenser que Dieu t'a accordé « de si longs jours ? » Ainsi interpellée, la bonne femme répondit simplement qu'elle avait toujours honoré ses parents et ne leur avait jamais fait de peine volontaire. Les enfants du catéchisme furent très-touchés de cette petite scène, si bien faite pour leur inculquer l'amour du respect filial.

« Pendant toute la semaine la pauvre centenaire s'épuisa en efforts de bonne volonté pour apprendre ses prières et retenir mes explications. Elle n'avait que des vêtements en lambeaux ; une charitable Canadienne l'habilla et lui fit une belle toilette pour sa première communion. Le jour de la fête, un soleil de printemps, projetant ses rayons sur la neige, vient nous réjouir. De tous les points de la forêt et du fort débouchent les traîneaux. Ma rustique demeure est bientôt envahie ; au premier rang sont les enfants de la première communion. De ce nombre était une bonne mère de famille, femme de mon chantre-sacristain. Elle avait été convertie par la patience de son mari, et faisait ce jour-là en même temps son abjuration du protestantisme et sa première communion. Jamais son mari ne chanta mieux la messe de Dumont. La bonne grand'mère fut aussi fidèle au rendez-vous, et tomba presque en extase de bonheur. Après la messe, grâce aux provisions qu'on m'avait données à mon départ pour la mission, grâce aussi à la géné-

rosité d'un bourgeois du fort, notre cuisinier prépara un confortable déjeuner pour mes premiers communiants. Chacun eut sa part de pain, de viande et de thé : ce fut une improvisation des mieux réussies. La bonne grand'mère sortit la dernière de l'église et, après avoir fait quelques pas, elle rétrograda sous le coup d'un regret pour voir encore une fois le petit autel du sacrifice ; elle lui fit une grande révérence accompagnée d'un grand signe de croix. Je me disais : C'est son *nunc dimittis*. La fête terminée, elle repartit définitivement, appuyée sur son bâton et dirigée par la main de sa petite fille qui, elle aussi, avait communié ; bientôt elle disparut, pour aller sans doute, après un si grand bonheur, rendre le dernier soupir dans quelque solitude inconnue de la forêt. Que Dieu reçoive son humble servante : *Beati pauperes spiritu, quoniam ipsorum est regnum cœlorum !* »

ILE A LA CROSSE.

Le R. P. Légeard, dans une lettre datée du 10 janvier 1876, rend ainsi compte d'une cérémonie de première communion à l'île à la Crosse et du passage de Mgr Grandin.

« Le jour du Patronage de saint Joseph les plus grands de nos enfants faisaient leur première communion. Jamais, à l'île à la Crosse, on n'avait vu une aussi belle cérémonie, jamais aussi notre petite église n'avait été si magnifiquement décorée. De grandes oriflammes ayant servi au couronnement de Notre-Dame de Sion, et apportées ici par un junioriste qui avait accompagné Monseigneur, se balançaient avec grâce au-dessus de l'assistance et transformaient l'aspect de notre sanctuaire.

« Au commencement de juin, Mgr Grandin est enfin arrivé, nous ne l'avions pas vu depuis l'automne de 1872 ; aussi la joie a été grande. Nous avons profité de sa présence pour faire solennellement quelques cérémonies. Notre mission n'avait pas été consacrée au Sacré Cœur, suivant l'ordonnance du Chapitre général de 1873. La visite de Sa Grandeur nous offrait l'occasion d'accomplir cet acte religieux avec plus d'éclat, et nous choisîmes pour cela le jour même du Sacré-Cœur, 4 juin 1875.

« Les sauvages, ayant appris que Monseigneur devait venir ici, sont accourus ce printemps en plus grand nombre que jamais, et la mission a été une des plus belles dont j'aie été témoin. Elle a été clôturée par la plantation d'une croix de 35 pieds de haut, sur l'emplacement d'une autre croix renversée par le vent deux ans auparavant. Tous nos sauvages, hommes, femmes, enfants, alignés deux à deux, se rendirent en procession à l'endroit désigné pour la cérémonie, en chantant des cantiques en langue sauvage. La croix était portée par dix-huit hommes, choisis parmi nos métis, les Montagnais et les Cris. La procession offrait une pompe céleste, un ordre aussi satisfaisant que les processions de France.

« Le lendemain, 21 juin, Mgr Grandin partait pour le lac Caribou, emmenant avec lui le F. Labelle, qui avait passé l'hiver ici. La cérémonie du départ fut bien touchante. Tous nos braves gens étaient rangés sur le rivage pour dire un dernier adieu à Sa Grandeur et recevoir encore une bénédiction, et à peine le canot eut-il gagné le large, que, pendant plus d'un quart d'heure, une fusillade bien nourrie, que je crois pouvoir évaluer sans exagération à mille coups de fusil, fit retentir tous les échos du voisinage. »

Des notes de voyage de Mgr Grandin, et de quelques

Pères de son diocèse, arrivées postérieurement aux lettres dont on vient de lire des extraits, et par conséquent mentionnées ici, non d'après l'ordre hiérarchique, mais d'après l'ordre de réception, donnent jour par jour le détail des travaux et des souffrances de Sa Grandeur et de ses compagnons. Citons quelques passages de ce journal :

« Le dimanche, 1er août, je terminai les exercices de la mission au fort Cumberland par une messe aussi solennelle que possible, à laquelle la plupart des catholiques suffisamment instruits eurent le bonheur de communier ; deux d'entre eux s'approchaient pour la première fois de la sainte table. J'administrai ensuite le sacrement de confirmation.

« Le soir, profitant de la bonne volonté du bourgeois du district et des catholiques du fort, je pris possession d'une place pour une mission, et chacun me promit de fournir une certaine quantité de bois nécessaire à la construction d'une maison qui servirait de chapelle provisoire et d'habitation pour le Missionnaire. Je crains bien que leur zèle ne se soit ralenti, car je n'ai pu tenir ma promesse d'envoyer ce Missionnaire. Je le regrette infiniment ; nous n'avons pas de pied-à-terre dans ce vaste district du Cumberland ; les protestants au contraire y sont très-bien installés, aussi nos catholiques y sont exposés dans leur foi, et tout le monde nous désire, à l'exception des ministres.

« Le lendemain, 2 août, je partais *solennellement*, c'est-à-dire accompagné jusqu'au rivage par les jeunes gens du fort et des environs, tant catholiques que protestants, et salué par de bruyantes détonations. M. Bellanger, qui s'était montré si aimable pour les PP. Blanchet, Bonald, et pour moi, eut la bonté de nous fournir de provisions. Je me séparai du P. Bonald, qui devait attendre encore quelques jours avant de partir pour le lac Caribou. Trois hommes montaient mon canot, sans compter un

jeune Américain. Nous dînâmes à l'embouchure de la Siskatchewan dans le lac Cumberland. Les chaleurs ayant fait fondre les neiges des montagnes Rocheuses, le fleuve croissait de jour en jour ; ce qui fut un obstacle nouveau pour remonter le courant. Nous rencontrâmes le steamboat qui venait d'Edmonton pour la première fois ; dans quelques années peut-être ces moyens de transport seront multipliés, et nous pourrons en profiter pour avoir nos effets à meilleur marché et dans un état de plus grande préservation. Déjà, cette fois, Mgr Faraud a pu remonter par ce steamboat, ce qui a été pour Sa Grandeur un avantage immense. »

Le 9 août, Mgr Grandin arrivait au fort la Corne, poste assez important de la compagnie, situé sur la rive droite de la Siskatchewan. Sur la rive opposée se trouve une mission protestante dont le ministre venait de mourir quelques jours auparavant. « De tous les postes de la compagnie que j'ai visités, dit Monseigneur, c'est le premier où je ne trouve aucun catholique. » Malgré cela l'accueil fut très-hospitalier.

Le 13, Mgr Grandin arrivait au Prince-Albert : « Je n'avais jamais vu cette place, dit-il ; elle est magnifique et les récoltes ont la plus belle apparence. A en juger par les maisons que j'ai vues, il peut y avoir trois cents habitants, et déjà il y a trois temples protestants. C'est là que l'Évêque protestant de la Siskatchewan a fixé sa résidence. Cette colonie m'a paru pleine d'avenir ; elle est établie sur la rive droite de la Siskatchewan, où les terres sont excellentes ; sur la rive gauche les terrains sont boisés. Mais les inondations de l'année dernière ont fait des ravages et plusieurs habitants même y ont trouvé la mort. »

Du Prince-Albert, Mgr Grandin se rendit à Saint-Laurent, mission du P. André. Là se trouvaient réunis les PP. André et Fourmond, le F. Grandin, neveu de Monseigneur, au-

jourd'hui Prêtre ; ce dernier venu là depuis quelques jours avec le P. Husson et les autres sujets de Mgr Faraud, ainsi que les FF. Fayard et Vantighen. Les Missionnaires du Mackenzie avaient continué leur voyage et Mgr Grandin n'eut pas la joie de les rencontrer. Mais le bonheur de causer longuement avec le P. André et de retrouver quelques-uns des siens fut une compensation au sacrifice.

De là Mgr Grandin continua sa route avec le F. Grandin, le jeune Américain et un Montagnais. Bien des encombres et des accidents semèrent d'aventures cette dernière partie du voyage : des chevaux perdus, des essieux cassés, des rivières débordées, des marais où l'on s'embourbait ; mais le courage des Missionnaires était au-dessus de ces épreuves. Mgr Grandin cependant souffrait cruellement d'un mal d'oreilles. La présence de son neveu, l'habileté avec laquelle il savait aider son vénérable oncle, improviser la cuisine, préparer les campements, supporter les fatigues, adoucirent les souffrances du retour. Mais il était temps de retrouver Saint-Albert, après un si long voyage et de si pénibles stations.

Le 31 août, l'Evêque rentrait dans sa ville épiscopale au son des cloches, et bientôt il oubliait dans la compagnie de ses Frères les souffrances de la visite pastorale.

« Quand je suis quelque temps absent de Saint-Albert, dit-il, je trouve toujours à mon retour d'heureux changements. Outre plusieurs constructions achevées, je trouvai achevé le beau pont auquel on travaillait à mon départ ; je trouvai de magnifiques moissons prêtes à être récoltées ; l'aspect des hommes et des choses témoignait de la bonne direction de la maison et de la bonne volonté de tout le monde. Le P. Lestang était venu à ma rencontre ; le P. Chapelière, novice, était occupé avec des Frères à couper les foins ; je ne pus les voir que le soir. Le lendemain de mon arrivée, je reçus plusieurs visites et visitai moi-même nos

écoles. Le soir, nos novices entraient en retraite pour se préparer à leur Oblation. »

L'Evêque de Saint-Albert parle beaucoup des autres et de leurs travaux, et très-peu de lui-même. Son mal d'oreilles augmente à Saint-Albert, malgré une vie plus calme, et ses Frères en religion éloignés de lui verraient leur inquiétude grandir encore, si dans une lettre plus récente du P. Leduc, écrite de Saint-Albert, à la date du 5 janvier 1876, nous ne lisions cette phrase plus rassurante : « J'eus la consolation, en me jetant dans les bras de Monseigneur, de trouver Sa Grandeur beaucoup mieux et presque rétablie de la cruelle maladie qu'elle vient de faire. »

Les Annales continueront dans les numéros suivants de donner des nouvelles de l'Évêque de Saint-Albert et des vastes missions confiées à son zèle.

MACKENZIE.

Les membres de la Congrégation ont appris de divers côtés la mort cruelle du cher Frère Alexis Reynard, tué et mangé par un Iroquois, son compagnon de voyage. En attendant les renseignements complets que nous donnera la circulaire nécrologique, nous croyons devoir consigner ici quelques détails sur ce tragique événement; ils sont extraits d'une lettre du P. Leduc, écrite de la mission de Notre-Dame des Victoires, au lac la Biche, en date du 10 décembre 1875 :

« Mgr D'Anemour arrivait ici le 27 juillet : grande fête et réjouissance à la mission. Hélas ! nous ne devions pas nous réjouir longtemps. Dès le lendemain, nous apprenions de bien tristes nouvelles au sujet du bon Frère Alexis Reynard, en route du lac Athabaskaw au lac la

Biche. Nous étions atterrés à la pensée que notre pauvre Frère était perdu dans la forêt immense qui nous entoure, avec son guide, métis iroquois, connu sous le nom de Louis Lafrance. Nous pensions qu'il avait dû mourir de faim et de fatigue ; mais la réalité était bien plus cruelle que ne la faisaient nos prévisions.

« Voulant à tout prix me renseigner sur le sort du Frère, j'engageai deux hommes, qui partirent à cheval avec des provisions. Ils revinrent au bout de douze jours. Ils avaient trouvé le pauvre Frère recouvert d'une couche de sable sur la grève, à l'embouchure de la rivière des Maisons dans la grande rivière la Biche. Du guide, pas de nouvelles, ou plutôt des doutes affreux !

« Aussitôt, le F. Alexandre Lambert part en canot avec quatre hommes, pour aller chercher les restes de notre pauvre défunt. Arrivés au lieu indiqué, le Frère et ses hommes procèdent à l'exhumation du cadavre. Horreur ! Ils ne trouvent que des ossements desséchés, jetés là pêle-mêle ; plusieurs même manquent complétement. Aucun ne porte la trace d'une dent d'animal, mais ils ont été coupés en plusieurs endroits ; une hache est à côté portant des traces de sang. La tête de la victime est transpercée de part en part ; nul doute : le F. Reynard a été tué. A quelques pas de là, des ossements calcinés indiquent qu'il a dû servir à apaiser la faim de son guide. Le F. Lambert recueille avec respect et avec une émotion qu'on ne saurait dire ces ossements dispersés. Vingt jours plus tard nous donnions la sépulture à ces chères dépouilles, après que je les eus examinées moi-même, et que j'eus constaté l'identité du Frère par l'inspection des cheveux et de la barbe, restés intacts. Une omoplate manquait ; nous apprîmes qu'elle avait été retrouvée plus tard dans la forêt à une journée de marche du théâtre du crime. Le meurtrier a dû assouvir sa faim sur place ; puis, il a

sans doute désossé le cadavre et emporté autant de chair qu'il a pu, après l'avoir fait sécher comme on fait sécher à la prairie la chair du buffle. Ce malheureux a dû à la fin succomber lui-même, car on ne l'a vu nulle part.

« Le F. Alexis Reynard travaillait depuis plus de vingt ans dans les missions du Nord avec un dévouement sans bornes ; toujours il avait été un modèle de parfait religieux. Sa mort a été épouvantable aux yeux de la nature, mais Dieu aura reçu son fidèle serviteur. »

Le P. Leduc donne ensuite sur la mission du lac la Biche quelques détails que nous détachons encore de sa lettre :

« Le 3 septembre dernier le R. P. Husson arrivait au lac la Biche, accompagné de deux postulants convers et de deux ecclésiastiques, dont l'un diacre et l'autre sous-diacre. Un autre postulant convers était arrivé six semaines auparavant avec Mgr Faraud. Heureusement que Sa Grandeur, en prévision de la venue prochaine de cette nombreuse caravane, s'était mise, dès son arrivée, à faire terminer, en y travaillant elle-même de toutes ses forces, la maison à deux étages et de 40 pieds sur 20, commencée avant le départ de Monseigneur pour l'Europe. Lorsque la caravane arriva, je pus loger quelques-uns des nouveaux venus dans la maison neuve ; les autres reçurent l'hospitalité dans notre ancienne habitation. Le 7 du même mois, les trois postulants convers recevaient l'habit religieux des mains de Mgr Faraud et commençaient leur noviciat. Je dus alors m'absenter pour deux mois. Je savais que Mgr Grandin m'attendait à Saint-Albert. Je portai à Sa Grandeur la triste nouvelle de la mort du bon Frère Alexis Reynard. »

VARIÉTÉS

SAINT ALPHONSE DE LIGUORI ET EUGÈNE DE MAZENOD.

Sous ce titre, le R. P. Delpeuch a écrit un parallèle entre le fondateur des Rédemptoristes et celui des Oblats de Marie Immaculée. Ce chapitre est détaché d'un travail assez considérable, destiné à être publié. Voici en son entier, avec la dédicace, le portrait des deux grands hommes.

LETTRE AU T. R. P. FABRE, SUPÉRIEUR GÉNÉRAL DES OBLATS DE MARIE IMMACULÉE.

« Mon très-révérend et bien-aimé père,

« Vous avez désiré voir agrandi le cadre de mes articles sur les *Missions diocésaines* parus en septembre 1874 dans *la Semaine religieuse* de Limoges. Heureux de vous obéir, j'ai fait aussitôt le travail que je vous offre. Il appartenait au premier successeur du disciple de l'homme apostolique qui a fondé notre société de Missionnaires, d'inspirer et de diriger cet opuscule. Je vous l'adresse, encore qu'il soit imparfait, et vous prie d'agréer l'hommage du respect profond et de l'attachement religieux avec lesquels je suis,

« Mon très-révérend et bien-aimé Père, votre fils très-humble et obéissant,

« L. Delpeuch, o. m. i. »

SAINT ALPHONSE DE LIGUORI ET EUGÈNE DE MAZENOD MODÈLES DE VIE APOSTOLIQUE.

Afin de mieux faire comprendre les graves devoirs des Missionnaires, nous devons placer sous les yeux du lecteur deux modèles achevés, dont l'un reçoit, au nom de notre Mère la sainte Eglise, le culte des saints, et dont l'autre brille d'une auréole toute spéciale (1). Cette étude fera aussi mieux ressortir les rapports qui existent entre les deux fondateurs de deux illustres sociétés et entre les codes de religion, de piété et d'apostolat qu'ils ont laissés à leurs enfants.

Puisse ce parallèle entre un saint et un homme vraiment vénérable animer tous les grands cœurs à les imiter!

I. Fils illustres de deux nobles familles, Alphonse de Liguori et Eugène de Mazenod trouvèrent, dans ceux-là mêmes qu'ils vénéraient justement comme les représentants de l'autorité divine, les obstacles les plus sérieux à leur vocation et à l'accomplissement de l'éternelle volonté.

La voix de l'esprit fut plus forte dans leurs cœurs que la voix de la chair, et, malgré la puissance naturelle des obstacles, ils devinrent prêtres de Jésus-Christ.

D'autres difficultés les attendaient au sommet de la montagne de Sion, où les avait fait monter le sacerdoce. On rêvait pour eux les dignités et la gloire humaine, tandis que le Seigneur les avait choisis pour l'évangélisation des populations simples des campagnes. Le premier se présente en effet à nos yeux comme l'apôtre du dix-huitième siècle, allant à tous les infortunés et à tous les

(1) Pour nous conformer aux décisions du Saint-Siége, auxquelles nous avons la joie de nous soumettre pleinement en toutes choses, d'esprit et de cœur, nous déclarons que les divers titres que nous pourrions donner au R. P. de Mazenod n'ont d'autre autorité que notre piété filiale.

délaissés avec un zèle digne des premiers disciples du Seigneur ; le second évangélise le dix-neuvième siècle avec autant d'abnégation que d'amour, et vulgarise en France et jusqu'aux extrêmes limites du monde le mot du Verbe fait Homme : *Pauperes evangelizantur*. On dirait vraiment que le second est le continuateur du premier, ou mieux encore, que le même homme continue la même œuvre dans deux siècles différents.

Aussi, voyez-les dans l'action : la méthode apostolique du premier est appliquée par le second, comme d'enthousiasme ; cherchant le même but, ils ont les mêmes vues, les mêmes industries, le même principe de dévouement et de charité. Cependant il fallait, en acceptant une méthode faite surtout pour l'Italie, l'adapter aux mœurs de la nation française, puis la généraliser afin de la rendre propre à faire le bien jusque dans les pays infidèles. Le génie du R. P. de Mazenod se manifesta alors dans tout son éclat. Dociles à recevoir toutes les influences de l'Esprit Saint, l'intelligence et le cœur de cet homme vraiment supérieur produisirent un merveilleux ensemble de lois sages et élevées, chef-d'œuvre de prudence et d'amour. Ce cachet explique, à lui seul, que l'Eglise soit, en quelque manière, sortie des traditions de sa vénérable lenteur proverbiale pour approuver les Règles et l'Institut des Oblats de Marie Immaculée. La société était en effet encore au berceau (1), quand le grand pape Léon XII, par un *motu proprio* précieux, comme nous l'avons déjà raconté, lui donnait solennellement son rang dans l'Eglise et la plaçait à côté de la famille de saint Liguori, créant ainsi entre les deux des liens indissolubles de confraternité.

(1) Nous avons déjà vu que l'Institut des Oblats fut approuvé dix ans après sa naissance.

Toutefois, rien n'est touchant comme la ressemblance, la conformité de vie entre ces deux vénérables fondateurs.

Praticiens consommés, ils sont l'un et l'autre les plus ardents aux labeurs ingrats et pénibles des missions dans les campagnes les plus abandonnées; nuit et jour au confessionnal ou en chaire, ils nous apparaissent plutôt comme des réformateurs sociaux envoyés par le Ciel que comme des apôtres ordinaires. Toutes les âmes qui se mettent en contact avec ces cœurs de saints se trouvent purifiées, fortifiées, transformées. Comment leur ministère n'aurait-il point produit ces fruits merveilleux? A la doctrine la plus sûre ils joignaient la patience, la douceur, la charité la plus indomptable. Puis, quand les ressources communes étaient épuisées, une mortification à effrayer la nature humaine venait donner une nouvelle force à leur puissance. Les populations du royaume de Naples ont acclamé Alphonse de Liguori, celles de la Provence et des Alpes n'ont pas moins acclamé Eugène de Mazenod.

Il faut l'avouer: celui-ci cherchait à copier le premier, mais à la manière des saints, qui demeurent originaux en imitant et en reproduisant les vertus de leurs modèles.

Jaloux de faire connaître et admirer le fondateur des Rédemptoristes, de répandre sa doctrine, d'étendre le bien incalculable que ce grand docteur et missionnaire avait opéré pendant sa vie, le R. P. de Mazenod, élevé à l'épiscopat *directement* par le Saint-Siége (1), s'empresse de faire écrire en langue française la vie de saint Alphonse de Liguori, et, le premier parmi les évêques de son pays, ordonne à ses religieux d'enseigner dans son séminaire la théologie morale que les arrière-disciples de Jansénius

(1) S. S. Grégoire XVI prit l'initiative dans cette élévation, et imposa l'épiscopat au R. P. de Mazenod, tout en lui laissant le gouvernement de sa Société.

devaient, depuis lors, combattre avec une passion digne d'une meilleure cause. A la vue de tant d'âmes qui se perdaient par une direction sans miséricorde et sans entrailles, le nouvel Evêque de Marseille se mit à la tête du mouvement qui nous rendait enfin l'enseignement des doctrines romaines. Aucune considération ne fut capable de l'arrêter, et la réforme nécessaire fut consommée au bénéfice des pratiques les plus salutaires de notre sainte Religion, que le jansénisme avait voulu rendre impossibles en aggravant le joug de la loi. A son insu, cet intrépide lutteur se trouve donc encore sur ce point le continuateur de celui qui, au milieu de tous les orages d'une opposition malsaine, a dominé tout le dix-huitième siècle par sa science aussi lumineuse que douce et vraie. L'un et l'autre semblent mener la société au bien comme la sagesse divine elle-même : *ad finem fortiter, omnia suaviter* (1). L'Evêque de Sainte-Agathe des Goths ne craignait pas en effet de joindre la force à la mansuétude, et on le vit, dans son diocèse, employer le bras séculier pour faire cesser des scandales qui perdaient les âmes. Son but était parfaitement connu : faire régner la vertu pour peupler le ciel. Or, toujours égal à lui-même, il y tendait par ses doctrines raisonnables et rationnelles autant que par sa douce conduite et son invincible énergie. N'est-ce pas le caractère de son continuateur ? Marseille se souvient encore, en lui rendant pleinement justice, de tout ce qu'il a fallu de force et de volonté à son jeune Evêque pour fonder un diocèse au milieu des obstacles suscités par les circonstances les plus variées et les plus difficiles. Les attaques d'une presse perfide et les insultes n'ont pu désarmer une énergie qui prenait sa source dans le zèle pour la conversion des pécheurs.

(1) Sap. VIII, 1.

Mais, dans la vie privée, la bonté de cœur avait le privilége de toujours prévaloir. Rien n'était beau et doux comme d'approcher de ces deux hommes et de vivre dans leur intimité. Il me semble voir Mgr DE MAZENOD faisant, à la fin de ses jours, sa retraite du mois avec le même soin scrupuleux qu'il apportait à cet acte quand il était au séminaire de Saint-Sulpice, relisant les impressions et les résolutions généreuses de sa jeunesse, cherchant à se fortifier encore dans une volonté pieuse qui avait persévéré déjà pendant plus de cinquante ans.

Son grand bonheur était de se trouver mêlé à quelque hommage rendu à la divine Eucharistie. Il avait soin de marquer les jours d'adoration perpétuelle dans les églises de Marseille et allait régulièrement prier pendant une heure dans chacune d'elles devant le très-saint Sacrement exposé. Servir les Prêtres à la sainte messe était, pour le même motif, l'une des nobles passions de cet auguste vieillard. Cette douce fonction d'un simple enfant de chœur, il l'accomplissait avec la même foi qu'il apportait à la consécration des Prêtres et des Evêques, qui devaient créer l'Eucharistie sous toutes les latitudes. Et maintenant souvenez-vous de la vie recueillie de saint Liguori, de sa grande dévotion au Sacrement de nos autels. Le livre admirable des *Visites*, les thèses sur le sacerdoce et la sainte messe, renfermées notamment dans la *Selva*, prouveraient surabondamment, au besoin, l'attrait du saint docteur vers ce résumé sublime des merveilles et des miséricordes du Seigneur. Sa tenue angélique au saint autel a converti des impies ; son goût pour la sainte communion a été si divin, si l'on peut s'exprimer ainsi, qu'il lui a permis, un jour, de discerner une hostie non consacrée. Ce sont donc les mêmes aspirations et le même amour, dans les deux patriarches modernes de la vie apostolique. En vérité, ces

deux existences sont inséparablement unies dans toutes les œuvres de la foi et de la charité.

D'autres dévotions les liaient non moins étroitement. L'amour du Rédempteur ne suppose-t-il pas l'amour de tout ce qui le rappelle ? Aussi, la croix ou l'image et l'instrument de la Rédemption, et Marie, la mère du Sauveur, devaient trouver dans ces deux cœurs un culte tout particulièrement fervent. Qui ne connaît les pages savantes du docteur célébrant les gloires de Marie? qui ne connaît surtout son livre touchant de l'Horloge de la Passion ? Mais son continuateur écrit, lui aussi, de sublimes pages en l'honneur de la sainte Mère de Dieu quand il relève le sanctuaire de Notre-Dame de la Garde et une infinité d'autres dans le monde entier. De plus, il exige, dans les lettres les plus éloquentes, que ses Oblats de Marie Immaculée soient toujours dignes du nom glorieux qu'ils portent. L'Horloge de la Passion était un de ses livres bien-aimés, la dévotion du *Via crucis*, l'une de ses plus familières. On pourrait même trouver peut-être une trace certaine de l'attrait d'Eugène de Mazenod pour tout ce qui touche à la Rédemption, dans les saintes sévérités de la Règle pour le jour consacré chaque semaine au souvenir de ce profond mystère.

Les traits de ressemblance sont donc nombreux entre ces deux hommes de Dieu. Nous pourrions nous arrêter ici, notre thèse étant suffisamment prouvée. Ces deux vénérables figures nous apparaissent désormais comme éclairant les plus hauts sommets de la vie apostolique. Mais il nous semble que la ressemblance de ces deux fondateurs de sociétés vouées aux missions éclatera plus parfaitement encore si nous étudions les deux sociétés elles-mêmes sorties de leur amour et de leur cœur, plus encore que de leur génie. Faisons donc brièvement cette nouvelle étude.

II. Saint Liguori subit, à la fin de ses jours, la plus grande de toutes les épreuves. Calomnié auprès du souverain Pontife lui-même et déchargé, par ordre du vicaire de Jésus-Christ, du gouvernement d'une portion notable de la société dont il était le père, il vit la division se mettre dans les rangs des siens. Assurément rien ne pouvait déchirer plus douloureusement son âme. On eût dit un nouveau Tobie avec une tentation non moins forte : *Quia acceptus eras Deo, necesse fuit ut tentatio probaret te* (1). La profonde humilité du saint vieillard, sa douceur, sa soumission parfaite à une sentence évidemment surprise et à toutes les mesures contraires à son autorité, et enfin l'amour filial avec lequel il baisa la main qui le frappait, le firent sortir de l'épreuve plus resplendissant de mérites. Aussi, à la mort de Marie-Alphonse, Pie VI proclamait la sainteté de ce grand calomnié, et Dieu rendait à l'Institut l'union et la paix un instant troublées. Le fondateur des Oblats de Marie Immaculée et sa société n'ont pas été soumis à une semblable tentation. Mais au lit de mort du vénérable patriarche de cette famille religieuse, on vit se manifester le même esprit de paix et d'union. Près de lui était son premier compagnon, homme simple et grand, arrivé aussi à une belle et douce vieillesse (2). « Que recommandez-vous à vos enfants ? » lui dit-il. Le mourant retrouva toute sa force pour répondre aussitôt : « La charité ! la charité ! la charité ! et le zèle des âmes ! » Ce fut son testament. L'apôtre et le Père s'étaient admirablement révélés dans ces mots, qui semblent le résumé d'une vie et des enseignements de quatre-vingts ans. Qu'il nous soit permis d'ajouter que, dociles à ces instructions et à ces exemples, les fils de ces deux illustres pères rappellent, par leur union fraternelle

(1) Tob., XII, 13.

(2) Le R. P. Tempier, mort lui-même à l'âge de quatre-vingts ans.

et leur mutuel dévouement, les joies et les douceurs de la famille naturelle.

Désireux de persévérer dans l'esprit de leur fondation, ils sont les uns et les autres les Missionnaires des campagnes et des pauvres. La Belgique et le nord de la France au besoin attesteraient ce fait à la gloire des RR. PP. Rédemptoristes ; la France entière, le Canada et l'Irlande le proclameraient à la gloire des Oblats de Marie. Les méthodes éprouvées de leurs devanciers, la doctrine du saint docteur, la piété traditionnelle de leurs sociétés respectives sont encore pour ces deux familles religieuses des lois sacrées et inviolables. La pauvreté et la mortification de leurs fondateurs semblent présider à leur vie apostolique pour décupler leur puissance ; le saint Rosaire et le chapelet, les divers scapulaires et les consécrations à la sainte Vierge sont toujours leurs moyens d'action les plus aimés ; l'amende honorable à l'auguste sacrement de nos autels est pour eux une douce fête et une imposante solennité : ils sont bien véritablement les fidèles disciples des deux grands maîtres que nous venons d'étudier. Puis, lorsque, rentrés dans leurs cellules, ces obscurs religieux doivent se livrer à la vie commune, les mêmes exercices pieux les refont, les visites à Notre-Seigneur et les méditations devant la sainte Eucharistie ravivent leur amour, les mêmes études les préparent aux mêmes combats, les mêmes prières et les rigueurs de la même pénitence les fortifient, le même esprit de famille les unit.

Vainement, en effet, on chercherait l'esprit privé et les idées paradoxales dans les communautés de ces deux instituts. Leur doctrine morale est celle qu'enseignait saint Liguori et que Mgr de Mazenod vulgarisait dans ce siècle ; leur doctrine dogmatique est celle de l'Eglise de Rome sans amoindrissement, dans toute son étendue et

toute sa pureté. Aussi, dans ces dernières années, lorsque le saint Concile du Vatican proclama dogme de notre foi et définit l'éternelle vérité de l'infaillibilité pontificale, nul membre de ces deux familles apostoliques n'eut à rétracter les sentiments de son cœur, nul d'entre eux n'eut à refaire son *Credo*. Nous le savons, et sommes heureux de le dire : la plupart des sociétés religieuses se sont trouvées alors dans la même situation d'obéissance anticipée. Cette union dans la foi est sûrement une grande force et la cause de notre espérance. Nous avons à parler uniquement des familles créées par les deux plus grands législateurs des missions pendant le dix-huitième siècle afin que l'unité des esprits et des cœurs qui y règne fasse ressortir plus parfaitement les ressemblances des deux illustres Pères, aussi c'est ce que nous avons fait avec bonheur. Mais il n'entre pas dans notre dessein de mentionner les autres ordres, bien que nous admirions leur dévouement à l'Eglise.

NÉCROLOGIE.

M. LE COMTE EDMOND LAFOND.

M. le comte Edmond Lafond, mort à Paris, au mois de juillet 1875, était un bienfaiteur de la Congrégation. Il est doux à des religieux de prier pour ceux qui leur firent du bien : la reconnaissance est une de leurs vertus : *Ut omnibus propinquis et benefactoribus nostris sempiterna bona retribuas, te rogamus, audi nos.*

Ce fut au printemps de 1869 que M. le comte Lafond fit au T.-R. P. Supérieur Général les premières ouvertures d'un projet d'établissement à Saint-Andelain. La proposi-

tion, discutée avec maturité, fut définitivement acceptée après une visite du R. P. Soullier en Nivernais. Notre abandon de Rennes, motivé sur la crainte de dépenses trop grandes, alors impossibles, facilita l'acceptation de la nouvelle fondation. Le pays où nous étions appelés était loin d'avoir l'esprit religieux de celui que nous quittions ; mais, au milieu de nos vifs regrets, le sacrifice n'était pas sans quelque adoucissement. Nous allions nous implanter au cœur de populations rurales, selon l'esprit de notre vocation, et notre zèle devait y rencontrer tous les genres de mérites : c'était assez pour consoler la foi. Nous étions fondés dans des conditions convenables, nous mettant à l'abri des éventualités : c'était assez pour rassurer la prudence.

M. le comte Lafond donnait à la Congrégation un vaste champ, avec trente mille francs, pour y bâtir une maison de communauté, et, de plus, il constituait à chaque Missionnaire une rente de mille francs. Les revenus de l'église et le traitement de l'Etat étaient assurés à celui qui remplirait les fonctions de curé de la paroisse. Mgr Forcade, alors évêque de Nevers, approuvait la fondation et se félicitait de voir s'établir dans la partie nord de son diocèse une communauté de Missionnaires dont l'action remuerait bientôt les populations voisines. Le bien accompli par nos Pères depuis sept ans à Saint-Andelain et dans les diocèses de Nevers et de Bourges sera pour le pieux fondateur un titre aux miséricordes divines.

M. le comte Lafond était un grand catholique. Il aimait l'Eglise et son chef; son temps et sa fortune furent employés pour une large part à la défense de la plus sainte des causes. Président de l'Œuvre du denier de saint Pierre, il payait chaque année au souverain Pontife, menacé dans son temporel, le tribut bénévole des plus généreuses offrandes. Pie IX voulut récompenser un dévoue-

ment filial qui se traduisait par l'aumône et par des écrits fort remarqués : il fit comte romain le châtelain de Saint-Andelain, et composa son écu héraldique. Les armes de M. le comte Lafond sont d'or, à la croix renversée (ou de saint Pierre) de gueules, chargée de cinq besants d'argent. Elles disent assez ce que le noble comte fut pour Pie IX. La devise est : *Omnia pro Petri sede.*

L'Église, le Pape, Rome sa capitale, les religieux et les moines, les beaux livres et les riches éditions, tels étaient avec sa famille les objets des plus chères affections de cet homme de bien. D'une grande érudition et d'un esprit cultivé, il écrivit beaucoup. Le littérateur semblait ne se servir de la plume que pour fixer ses souvenirs dans leur ordre chronologique, ou pour communiquer avec ses amis ; les succès de la publicité ne le séduisirent jamais. Nous avons de lui : *Rome, ou Lettres d'un pèlerin ; Rome œcuménique ; la Voie douloureuse des Papes ; la Salette, Lourdes et Pontmain ; la Table de la Cène,* et nombre d'autres opuscules. Il savait Rome par cœur ; c'est là qu'il apprit l'histoire de l'Eglise et la vie des saints ; dans ces dédales il se reconnaissait toujours et dirigeait habilement ses lecteurs. Sa plume si gracieuse dans la narration, eut aussi ses essais poétiques ; il suffit de nommer *Dorothée*, ce drame chrétien imité de Polyeucte ; ce sont de beaux vers où sont reproduits les actes du martyre et les miracles de la Vierge de Césarée.

Une conversation littéraire ou historique avec M. le comte Lafond était une bonne fortune. Ceux d'entre nous qui ont reçu pendant quelques heures l'hospitalité au château du Nozet n'ont sans doute pas oublié la belle bibliothèque, le cabinet de travail, tout illustré par des peintures à fresque représentant les plus grands hommes de l'Église, et cette vaste galerie dont les murs offraient

aux regards les portraits des souverains Pontifes. En compagnie du châtelain on relisait l'histoire, et l'on revenait sous l'empire d'un sentiment de piété et d'admiration.

Le souvenir de M. le comte Lafond sera cher à la Congrégation des Oblats de Marie immaculée. Puisse la prière des Missionnaires apporter quelque consolation à la douleur de la noble veuve et des enfants qui continueront à Saint-Andelain le bien fait par le chef de famille !

Le P. Lœvembruck, missionnaire apostolique.

Nous ne pouvons oublier la mémoire du P. Lœvembruck, ce vénérable apôtre à qui la Congrégation doit la fondation de la maison d'Angers. Le P. Lœvembruck était un enfant du diocèse de Metz ; dans le cours de ses nombreuses missions, il s'était arrêté à Angers et avait fixé là sa résidence. Notre vénéré fondateur, qui l'avait vu souvent à Marseille, avait apprécié son zèle apostolique et l'avait fait chanoine honoraire. Le P. Lœvembruck offrit en 1860 à Mgr de Mazenod une fondation à Angers, en donnant à la Congrégation en toute propriété sa maison et son jardin du faubourg Saint-Jacques, et une petite propriété, appelée *les Anges*, située aux limites des diocèses d'Angers et de Laval. La proposition fut acceptée avec reconnaissance. Le P. Vincens fut envoyé pour prendre connaissance de la situation, et conférer avec le P. Lœvembruck et Mgr Angebault, évêque d'Angers. Ce dernier accueillit les Oblats avec une bienveillance toute particulière. La donation du P. Lœvembruck nous faisait entrer dans les excellentes contrées de l'Ouest, pays de missions et de missionnaires.

Seize ans encore, le vénérable fondateur vécut en com-

pagnie de nos Pères. Il ne s'était réservé que le droit d'avoir un appartement dans la maison donnée par lui. Il continua sa vie apostolique, prêchant çà et là sans interruption.

Il célébrait, il y a quelques années, le jubilé de ses cinquante ans de missions. Que de bien cet homme de Dieu a fait pendant ce long espace de temps consacré au salut des âmes! Il avait les antiques méthodes, tout empreintes de la simplicité d'autrefois; dans les populations de foi ces moyens faisaient encore merveilles, et ailleurs, sans se départir de ces habitudes, le missionnaire savait cependant encore par la pompe des cérémonies et surtout par l'ardeur de son zèle, convertir les âmes les plus difficiles, et emporter la place de haute lutte.

Le vénérable octogénaire s'est éteint en mars dernier; on peut dire qu'il est mort les armes à la main. Il n'a cessé de prêcher jusqu'à sa dernière maladie. La Congrégation accordera à ce bienfaiteur le suffrage de ses prières; nous regrettons de n'avoir pas de détails plus précis à donner sur cette existence si militante et si dévouée.

NOUVELLES DIVERSES.

Depuis longtemps la Congrégation demandait la vie de son vénéré fondateur. Les lettres de Mgr de Mazenod, relatives à son voyage à Rome et à l'approbation de l'Institut, publiées par notre T.-R. P. Supérieur Général, et les *Mélanges historiques* de Mgr Jeancard, avaient déjà préludé à ce travail et éclairci l'histoire de nos origines. Ces publications intéressantes demandaient un complément. Aussi, de tous côtés, l'expression d'un même désir est arrivée à l'administration générale, et la Congrégation, charmée par les premiers récits, a demandé qu'on lui montrât

enfin dans tout son jour la véritable physionomie de son Père. Nous annonçons avec joie que le vœu de notre famille religieuse va être exaucé. Le R. P. RAMBERT a été désigné pour écrire la vie de Mgr Charles-Joseph-Eugène DE MAZENOD. Ce devoir filial eût été accompli plus tôt, si la Congrégation n'eût compté sur la plume de Mgr JEANCARD, dont la mémoire et l'affection si fidèles avaient gardé le souvenir de tous les détails de la vie de notre fondateur. La mort ayant brisé ses espérances, notre T.-R. P. Supérieur Général a voulu sans délai faire mettre à exécution un de ses plus vifs désirs partagé par la Congrégation tout entière.

A peine investi de cette mission de confiance, le P. RAMBERT s'est mis à l'œuvre, et déjà il a dépouillé et classé avec ordre une volumineuse correspondance. C'est une opération préliminaire importante. Le reste suivra, et avec l'activité et le talent qui distinguent l'écrivain, on peut s'attendre à voir bientôt une belle vie du fondateur prendre place au premier rang dans les bibliothèques de nos communautés.

La Congrégation priera, nous n'en doutons pas, pour le prompt et heureux achèvement d'une entreprise qui la touche de si près.

— Le R. P. PETITOT, après un séjour d'un an et demi en France, s'est embarqué au Havre, le 25 mars, pour retourner en Amérique. Le courageux Missionnaire regagne avec bonheur les missions lointaines de l'extrême Nord. Mais pendant sa station sous un climat plus doux, il a su employer utilement son temps, et sa plume infatigable a publié plusieurs ouvrages intéressant tous la science et la religion ; en voici la liste :

1° Géographie de l'Athabaskaw-Mackensie et des grands lacs du bassin arctique ;

2° Géologie *idem*.

3° Monographie des Denè-Dindjié ;

4° Monographie des Esquimaux Tchiglit du Mackensie et de l'Anderson.

5° Dictionnaire de la langue Denè-Dindjié, dialectes montagnais ou chippewayan, peau-de-lièvre et loucheux, etc ;

6° Vocabulaire français-esquimau ; dialecte des Tchiglit des bouches du Mackensie et de l'Anderson.

Les sociétés savantes ont remarqué ces beaux travaux; le P. Petitot est membre de la Société de géographie et de plusieurs autres sociétés ; le ministre de l'instruction publique l'a fait officier d'Académie. Mais ces récompenses humaines pour des œuvres éminentes ne sont rien à côté des joies de l'apostolat.

A peine ses publications achevées, le Missionnaire est reparti pour revoir ses sauvages et leurs solitudes. Le retour s'est effectué, nous le savons, dans de bonnes conditions de traversée et de voyage, et déjà le P. Petitot en faisait connaître les principaux incidents au R. P. Supérieur général par la lettre suivante :

Saint-Paul Minnesota, 16 avril 1876.

Mon Très-Révérend et bien-aimé Père.

Je crois devoir vous annoncer de nouveau d'ici mon heureuse arrivée en Amérique, sur le bateau *l'Amérique*, après douze jours d'une traversée des plus heureuses, et vous annoncer aussi mon arrivée à Saint-Paul.

Je passai trois jours à New-York, dans une pension bourgeoise, malheureusement franc-maçonne. La rencontre très-heureuse que je fis de mon cher frère Victor (1)

(1) Le frère du P. Petitot est capitaine au long cours.

dans le port de New-York fut la cause de mon séjour dans cette ville. J'en repartis le lundi de la semaine sainte, après avoir célébré la messe pendant mon séjour, tantôt chez les Pères de la Miséricorde, tantôt chez les PP. Jésuites dont je pris la maison pour celle des Rédemptoristes. Je n'ai donc pas eu le plaisir de voir ces derniers.

De New-York je me rendis à Buffalo, où le R. P. Guillard voulut bien me retenir un jour et demi, et me conduire à la cataracte du Niagara.

L'établissement de nos Pères à Buffalo fait honneur à la Congrégation et à la religion. Il faut venir en Amérique pour avoir de la Congrégation des idées grandioses.

De Buffalo à Saint-Paul, rien d'intéressant que beaucoup de pluie et un peu de neige, et aussi le déraillement du train qui nous précédait, ce qui nous mit en retard de six heures. Étant arrivé à Saint-Paul à minuit et demi, je me procurai la satisfaction de coucher à la belle étoile, en attendant le jour sous le porche de la maison de nos Pères, que je ne voulais pas troubler dans leur sommeil à pareille heure. C'était un avant-goût des grandes prairies et de la vie de caravane.

C'était le samedi saint. J'avais à peine fait connaissance avec nos Pères et mis un peu d'ordre dans ma toilette qu'il se présenta un homme demandant un Prêtre pour assister un moribond. L'office allait commencer; on m'offrit la visite du pauvre malade, et j'acceptai avec bonheur. Il y avait si longtemps que j'étais sevré de ce consolant ministère !

Nous partîmes donc en bac sur le Mississipi, pour aller à une lieue en bas de Saint-Paul. Dans une île et au milieu des bois je trouvai une cabane bien pauvre, n'ayant pour mobilier qu'un misérable grabat, deux sièges et une table. Là gisait, devinez qui?... Un *Parisien*, décoré du nom de *Sans-Chagrin*. On ne lui connaît pas d'autre nom, mais

je doute que ce soit son nom véritable. C'était un vieillard de quatre-vingts ans qui, depuis près de trente ans, habite les rives superbes et encore sauvages du Mississipi. C'est là qu'il a passé de longs jours de sa vie, couchant dans les bois, vivant, en sauvage, de chasse et de pêche, et n'ayant pour tout compagnon que son fils. Je le trouvai sans voix et privé de la vue. Je pus à peine lui faire comprendre que je venais pour l'administrer. Il donna cependant des signes de repentir, reçut l'absolution et l'extrême-onction et entra aussitôt en agonie. Après avoir récité les litanies des agonisants, je revins à pied en suivant les bords du fleuve.

Ainsi, je commençais mon ministère en Amérique en assistant un compatriote. J'espère que les Parisiens m'en seront reconnaissants. Il faut avouer cependant que les spécimens de civilisation que Paris envoie ici sont assez drôles.

Je passai le reste du samedi saint au confessionnal, et je fus très-édifié de la foi et du pieux empressement des Canadiens de Saint-Paul. Le nombre des hommes était plus considérable que celui des femmes. On me fit prêcher à la grand'messe de Pâques et chanter les vêpres. Vive la vie de Missionnaire ! Voilà qui vaut mille fois mieux que de noircir du papier et compter les taches de la lune.

Je recevais dans la soirée une dépêche du R. P. Génin, qui me priait de passer à Duluth. Je partirai donc mardi pour cette ville, d'où je gagnerai Woorkead et Saint-Boniface.

Agréez, bien-aimé et très-révérend Père, l'hommage de mon respect et de ma constante affection, et croyez-moi, de Votre Paternité le fils obéissant et très-dévoué.

Petitot, o. m. i.

— Le samedi, 6 mai, le R. P. Soullier, premier assistant général, s'est embarqué au Havre, à bord du paquebot *l'Amérique*, en compagnie du R. P. Grouard. *L'Amérique* devait toucher à Philadelphie, comme au voyage du P. Petitot, et débarquer là un grand nombre de passagers appartenant au jury de l'Exposition des États-Unis. De Philadelphie, le R. P. Soullier se rendra au Canada, pour faire la visite de cette province, comme délégué du Très-Révérend Père Supérieur général. L'absence du Père visiteur sera de plusieurs mois.

Le R. P. Grouard, après avoir retrouvé pendant son séjour en France ses forces et sa voix, est reparti pour revenir, comme le P. Petitot, à la mission du Mackenzie, où il n'arrivera qu'après un arrêt prolongé au lac Labiche. Comme son collègue, le P. Grouard a utilisé le temps de son repos : il s'est perfectionné dans tous les arts utiles au Missionnaire, et notamment il a appris à imprimer. Il a publié une *Histoire Sainte* illustrée, composée en langue sauvage par Mgr Faraud. Ce travail l'a occupé pendant plusieurs mois, et fait grand honneur à la patience et à l'habileté de l'auteur.

Que Dieu protége nos chers missionnaires !

— Au moment de clore ce numéro des Annales, nous recevons des nouvelles de la santé de Mgr Grandin, données par lui-même, en date de Saint-Albert, 17 décembre 1875 : « Depuis mon départ du lac Caribou, j'ai toujours dû garder la chambre et souvent le lit. Ce n'est que depuis quelques jours que j'ai pu laisser ce dernier ; mais, pour le moment, je dois garder encore la chambre. Cette maladie, que je n'ose pas dire finie, a été cause que je n'ai pu préparer mon courrier d'hiver. Autrefois, à pareille époque, j'étais bien avancé; aujourd'hui, je commence seulement, et je devrai travailler avec mesure. Je

ne pourrai donc pas satisfaire immédiatement à toutes mes obligations; cependant, il en est une dont je ne veux pas retarder l'accomplissement: il s'agit de donner à Votre Paternité quelques notes édifiantes sur notre si digne et si regretté frère Alexis, que j'ai pu apprécier pendant plus de huit ans... »

Suivent quelques détails qui seront consignés plus tard dans la notice nécrologique.

— L'Œuvre du vœu national à Montmartre est entrée, depuis l'arrivée de nos Pères, dans une voie de progrès qui fait l'admiration des chrétiens de Paris et de la province. Le mouvement religieux sur la colline va tous les jours grandissant; ce n'est pas une puérile curiosité qui attire les visiteurs et les pèlerins, c'est l'attrait de la foi. Les flancs de la sainte montagne sont ouverts par de larges tranchées, et creusés jusqu'à des profondeurs inattendues pour assurer la solidité des fondations. L'activité et le va-et-vient des ouvriers dans ce vaste chantier, où l'on n'entend ni blasphème ni injure, anime, sans désordre, le terrain où sera bâtie la basilique. A côté, la chapelle provisoire ne désemplit pas. Les paroisses de Paris, les congrégations religieuses, les patronages et les œuvres charitables de la capitale se succèdent sans interruption dans le pieux sanctuaire. Le zèle de nos Pères répond à l'attente des âmes, et s'exerce tous les jours au service de la grande cause de réparation nationale au Sacré-Cœur de Jésus. Une confrérie vient d'être établie à Montmartre, et les statuts, que nous donnons ci-après, ont été canoniquement approuvés par le Cardinal Guibert. Déjà, ce n'est plus Paris seul qui vient prier; on vient de loin, et les pèlerinages diocésains ont commencé l'ascension de la sainte montagne: « *Mons, in quo beneplacitum est Deo habitare in eo.* » (Ps. LXVII, 17.) Le *Bulletin mensuel de*

l'Œuvre du vœu national nous initie à ces consolations, et nous donne, jour par jour, l'historique du pèlerinage. La Congrégation ne peut que s'intéresser à l'Œuvre du Sacré-Cœur, dont ses enfants ont aujourd'hui la direction spirituelle ; cette considération nous engage à revenir sur un sujet que les premières pages de ce numéro ont déjà exposé aux lecteurs. Nos Pères et Frères, surtout ceux des missions lointaines, ne pourront que bien accueillir des récits si pieux, et ils se délecteront comme nous à ces lectures.

Il est bon de laisser parler les témoins. Le rédacteur du *Bulletin religieux du diocèse de la Rochelle et de Saintes* a écrit les lignes suivantes à son retour d'un pèlerinage à Montmartre, dans le numéro du 6 mai :

UNE VISITE A LA CHAPELLE DU VŒU NATIONAL A PARIS.

Ce simple titre répond à l'une des plus douces matinées de ma vie.

La réalisation du *Vœu national*, œuvre à laquelle les lecteurs du *Bulletin* ont témoigné depuis son origine un intérêt si marqué, est représentée actuellement par des fouilles grandioses et par une modeste chapelle provisoire.

Les fouilles couvrent les hauteurs de Montmartre, où bientôt s'élevera la splendide basilique qui doit porter avec le Sacré-Cœur de Jésus les hommages de la France pénitente, et transmettre aux âges futurs le magnifique témoignage de son retour à sa vieille foi. Nul point de Paris ne pouvait être mieux choisi ; la nature et l'histoire semblent s'être donné la main pour faire de ce lieu un lieu sacré, le lieu prédestiné d'un sanctuaire expiatoire. Au pied de la colline se déploie l'immense capitale, avec ses églises, ses places, ses boulevards, ses monuments de toutes sortes : théâtres divers où les affaires, les plaisirs, les intérêts du temps, et même ceux de l'éternité, apparaissent tour à tour. La basilique du Sacré-

Cœur se dressera au-dessus, comme le point élevé d'où il sera plus facile de juger à la fois les choses du temps et celles de l'éternité. Elle y consacrera aussi le souvenir de nos origines chrétiennes, celui de nos *martyrs* des premiers âges d'où Montmartre (*mons martyrum*) a pris son nom, et celui de ces autres martyrs de nos récentes discordes civiles, qui furent lâchement assassinés à quelques pas de là par la démagogie triomphante. Les crimes, dont ce dernier ne fut qu'un épisode, demandent une expiation : la basilique future sera bien placée pour en être le centre et le rendez-vous.

C'est en compagnie du R. P. Rey, supérieur de la chapelle provisoire, et de M. Rohault de Fleury, bien connu de nos lecteurs comme le membre éminent et dévoué de l'Œuvre auquel leurs souscriptions ont été versées, que nous avons visité le chantier de la basilique future. Ceux qui ne connaissent pas Montmartre ne peuvent s'imaginer tout ce qu'il faut de terrassements et de déblais rien que pour asseoir les bases de l'édifice. L'œuvre marche en ce sens, et nous avons vu les appareils établis pour amener, au moyen de la vapeur, les matériaux de la construction jusqu'au sommet qu'elle doit couronner. Seulement, quand on compare et les travaux déjà exécutés et ceux qui restent à faire, on voit combien une chapelle provisoire était nécessaire dès maintenant, et sur le terrain même de l'Œuvre, pour lui servir en quelque sorte de berceau.

Cette chapelle existe, modeste, pauvre encore, mais recueillie, surtout le vendredi de chaque semaine. Ce jour-là — j'y étais le vendredi 21 avril — le Saint-Sacrement reste exposé du matin au soir : les fidèles viennent prendre un délicieux repos dans l'humble sanctuaire, sur le cœur du Dieu qui le remplit. Rien de significatif à cet égard comme la double inscription brodée sur le tapis qui couvre les marches de l'autel : *Non in commotione Dominus,—Ecce tabernaculum Dei cum hominibus.*

Non in commotione Dominus, Dieu n'est point dans le

bruit ! Qu'on juge de l'impression produite par cette simple sentence de l'Écriture dans un lieu pareil ! Au bas de la colline, vous avez la grande capitale et ses mille voix : voix des affaires et des plaisirs, tumulte des masses, chocs de la politique, luttes et rancunes des partis : Dieu n'est pas là, *non in commotione Dominus*. Mais au sommet, bien au-dessus des foules, dans le silence et la retraite, sur cet autel que la piété des religieux gardiens du sanctuaire a su parer avec amour, au sein de cet ostensoir d'or devant lequel la foi se prosterne, c'est là que Dieu est. Mais il y est comme dans une station intermédiaire entre les bruits d'ici-bas qui le repoussent et les harmonies d'en haut où il se complaît éternellement; il y est comme dans une tente dressée au milieu de nous pour ce jour qui s'appelle les siècles, en regard de l'éternité que l'Ecriture appelle sa maison, sa demeure à jamais : autre idée qui m'est suggérée par la seconde inscription dont je parlais tout à l'heure : *Ecce tabernaculum Dei cum hominibus*, voici la tente, le tabernacle de Dieu parmi les hommes !

Cette impression, déjà si vive, vous envahit davantage encore, si vous avez le bonheur de visiter la chapelle du Sacré-Cœur au moment où s'y trouve l'un des pèlerinages qui commencent chaque jour à prendre avec bonheur le chemin de Montmartre.

Le 21 avril, c'était la paroisse de Saint-Paul-Saint-Louis de Paris. Quel recueillement admirable ! quels chants délicieux ! Comme tous les fidèles de tout âge, qui remplissaient la modeste enceinte, comprenaient bien qu'en effet Dieu n'habite point le bruit, et que, pour le trouver, il faut s'écarter de la foule et monter dans une région plus élevée ! Comme le vénérable curé de la paroisse fut bien inspiré quand, avec toute la simplicité d'un père, il voulut rappeler à ses ouailles qu'elles venaient près du Cœur de Jésus s'y reposer, y prier pour tous les intérêts les plus chers : famille, patrie, Eglise; qu'il est bon d'avoir un cœur toujours disposé à vous accueillir; et que si le cœur de l'homme le sait

faire quand il est jeune, le cœur de Dieu y est prêt et le fait toujours : car il est jeune éternellement !

Lorsque les pèlerins se furent écoulés, il me prit envie de parcourir la liste des visiteurs de la chapelle depuis son ouverture, le 3 mars 1876. Cette simple lecture ouvre de consolantes perspectives sur l'avenir de notre chère œuvre du Vœu national, maintenant qu'elle a un centre établi.

En tête de la liste figure naturellement Son Eminence Mgr Guibert, Archevêque de Paris. On y compte aussi huit autres prélats, parmi lesquels NN. SS. les Archevêques de Reims et de Larisse, les évêques de Troyes, Chartres, Sura, etc. ; — des supérieurs d'ordres religieux, comme le R. P. Perdreau, des prêtres de Picpus, le R. P. Edmond, des Prémontrés de Saint-Michel-de-Frigolet au diocèse d'Avignon ; — des prêtres étrangers, comme M. le chanoine Schorderet, de Fribourg, directeur de la belle œuvre de Saint-Paul, pour la propagation de la presse catholique ; — des apôtres, comme le P. Petitot, Missionnaire au Mackenzie, Good-Hope (Amérique) ; M. Em. Garnier, Missionnaire à Mysore, et qui accourt de l'Inde « pour obtenir du Sacré-Cœur la conversion de 139 millions d'Indiens ». Cette simple mention, écrite de la main même du vénérable Missionnaire, n'est-elle pas éloquente ?

Nous avons d'ailleurs constaté qu'au 21 avril, déjà trente diocèses de France avaient été représentés près du Sacré-Cœur à Montmartre, et que ce jour-là même, malgré le petit nombre d'autels dont le sanctuaire peut disposer, 18 prêtres étrangers y avaient offert le saint sacrifice.

Le courant si remarquable qui amène les âmes à la chapelle expiatoire se développera promptement et dans d'immenses proportions. Nous en avons pour garant, outre la grandeur de la pensée qui a inspiré le *Vœu national*, et les bénédictions que Dieu ne peut manquer de lui accorder, les prières qui se font chaque jour sur la colline pour la France et l'Eglise, le zèle des gardiens du sanctuaire et de leur vénéré supérieur, zèle qui l'a porté à vouloir grouper autour du Sacré-Cœur

toutes les œuvres qui s'y rattachent ; ajoutons aussi, le charmant accueil qu'il fait aux pèlerins : plus que personne, nous en avons eu l'expérience et nous en garderons le souvenir.

Ici se place un gracieux incident qu'on nous permettra de reproduire.

Il y a trois semaines, un groupe de jeunes pensionnaires du célèbre couvent des *Oiseaux*, de Paris, venaient, au nom de leurs compagnes, offrir au Sacré-Cœur un brillant ostensoir, celui-là même dans lequel le Saint-Sacrement était exposé au moment de notre visite. L'une des heureuses déléguées, en présentant cette offrande au supérieur, présentait bien plus encore à Dieu des prières ferventes pour une de ses sœurs, malade depuis un an dans sa ville natale en Auvergne. Le lendemain, elle écrivait à sa famille l'honneur qui lui était échu la veille et les prières ferventes qu'elle avait faites au Sacré-Cœur, pour sa sœur malade. En entendant cette lecture, celle-ci éprouve une commotion inaccoutumée, et bientôt se trouve guérie. Sans donner à ce fait une portée miraculeuse qu'il n'a peut-être pas, on ne peut s'empêcher d'y voir une bénédiction particulière de Dieu que la prière obtient souvent, et voici quel en fut dans la circonstance le résultat immédiat : la jeune fille reconnaissante pria sa mère de porter au sanctuaire de Montmartre le témoignage de sa gratitude. Sans plus tarder, la pieuse mère quitta ses montagnes avec une autre de ses filles et vint déposer au pied de l'autel du Sacré-Cœur l'*ex-voto* de son enfant. Nous avons été témoin de la scène à laquelle ce dépôt donna lieu, et de longtemps nous ne pourrons oublier l'attendrissement de la mère, la charmante simplicité de ses filles, et la tendre confiance de toutes au Sacré-Cœur de Jésus.

L'Evangile dit que la foi transporte les montagnes : l'histoire de saint Grégoire Thaumaturge nous en a donné des exemples. Mais ce que nous avons vu aussi, c'est que la piété reconnaissante a poussé une excellente mère de famille à quitter ses montagnes pour traverser la France et se

transporter à Montmartre, afin d'y remercier le Sacré-Cœur. Cet humble fait nous semble indiquer déjà le grand mouvement de foi et d'expiation qui, de tous les points de notre pays, amènera les vrais chrétiens au sanctuaire du *Vœu national*, et dès maintenant nous en saluons le présage avec bonheur.

Ajoutons à ce tableau si bien réussi quelques traits nouveaux, détachés de la *Chronique religieuse de la chapelle provisoire*, numéro du 10 mai 1876. Nous pourrions tout citer pour compléter l'histoire de la fondation de Montmartre ; mais ce serait empiéter sur les annales du sanctuaire. La prodigalité de nos citations doit avoir ses limites, et on nous la pardonnera, à cause de l'intérêt de la cause dont il est bon, au début, d'exposer les progrès à la Congrégation devenue le chevalier et l'apôtre du Sacré-Cœur. Le P. Rey, après avoir raconté la série des nombreux pèlerinages, continue ainsi dans son second compte rendu :

C'est le soir du 29 avril qu'a été placée, au-dessus de l'autel principal, la statue du Sacré-Cœur que M^me^ la maréchale de Mac-Mahon a offerte à la chapelle provisoire. Cette statue est très-belle : elle sort des ateliers de M. Raffl. Que M^me^ la maréchale reçoive ici l'expression de notre vive et respectueuse reconnaissance !

Le lendemain, 30 avril, dimanche du Bon Pasteur, le sanctuaire du Vœu national devait recevoir une visite bien désirée et que nous regardons comme une suprême consécration donnée à la chapelle provisoire. Le nonce apostolique, M^gr^ Meglia, archevêque de Damas, avait bien voulu choisir ce jour pour accomplir ce pèlerinage et venir prier pour la France et pour l'Eglise. Voir le représentant de Pie IX gravir la sainte colline, entrer dans la modeste chapelle, s'y agenouiller et y prier, c'était le comble de nos désirs ;

c'était l'exemple le plus éloquent donné à tout l'univers.

A neuf heures moins le quart, Son Excellence faisait son entrée dans la chapelle. Après lui avoir offert l'eau bénite et l'encens, le supérieur des chapelains a adressé au nonce les paroles suivantes, trop faible expression des sentiments qui remplissaient son cœur :

EXCELLENCE,

« Votre auguste présence dans cette modeste chapelle met le comble à nos désirs et à notre bonheur. Vous lui conférez une gloire de plus en venant y prier pour l'Eglise et pour la France. Outre les qualités et les vertus qui vous gagnent tous les cœurs, nous vénérons en vous le représentant du Vicaire de Notre-Seigneur Jésus-Christ, du grand et bien-aimé Pie IX, un des premiers et le plus illustre des bienfaiteurs du Vœu national. Oh ! Votre Excellence lui dira que nous prions ici chaque jour le Sacré-Cœur de Jésus de répandre sur Sa Sainteté les bénédictions et les grâces les plus abondantes, de protéger l'Eglise dans ces temps de luttes et de souffrances et de lui conserver longtemps encore le Pontife qui la guide d'une main si sûre à travers les tempêtes et les écueils. Vous lui direz qu'en ce jour où l'Eglise nous parle du Bon Pasteur, nous n'avons qu'un désir, celui de nous serrer autour de lui, comme des agneaux fidèles et dévoués autour de leur gardien et de leur pasteur, qui exprime dans sa vie, d'une manière si admirable, les vertus du Sacré-Cœur de Jésus. En passant par vos mains sacrées, Excellence, les bénédictions de Pie IX augmenteront nos forces, développeront l'Œuvre du vœu national et donneront à la France catholique un nouveau gage de son amour paternel. Et par une coïncidence dont nous ne cesserons de remercier le Seigneur, Votre Excellence va bénir la statue du Sacré-Cœur, offerte à la chapelle provisoire par M^me^ la maréchale de Mac-Mahon et le tableau qui décore le fronton du chœur, offert par une âme inconnue mais dévouée à la France et à l'Eglise. Ces deux noms se trouveront encore indissolublement unis par le souvenir de votre pèlerinage, comme ils le sont déjà sur nos

lèvres et dans nos cœurs. Nous prierons aussi pour que tous les vœux que forme Votre Excellence soient exaucés par le Sacré-Cœur de Jésus, par le suprême Bon Pasteur, auquel nous allons dire avec un nouvel élan de confiance et d'amour:

« Cœur sacré de Jésus, protégez l'Eglise et son chef.

« Cœur sacré de Jésus, ayez pitié de la France ! »

Après ces paroles, le cortége s'est mis en marche et a conduit Son Excellence au pied de l'autel, où elle n'a pas tardé à revêtir les ornements sacrés.

L'assistance était nombreuse et choisie. Des places avaient été réservées aux membres du comité des hommes et des dames patronnesses. La chapelle était ornée comme dans les plus beaux jours; plus de cent communions ont accompagné les prières faites par le représentant du Vicaire de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

Immédiatement après la messe, Son Excellence a béni la statue et le tableau. Le supérieur des chapelains est monté en chaire et dans une courte allocution a laissé déborder tous les sentiments que lui inspiraient les coïncidences de ce beau jour : fête du Bon Pasteur, fête de sainte Catherine de Sienne, patronne de la ville de Rome, le nonce bénissant la statue du Sacré-Cœur offerte par M^me^ la maréchale de Mac-Mahon, l'Eglise et la France se retrouvant ainsi sous le modeste toit de la chapelle du Vœu national, qui prie pour la France et l'Eglise, Pie IX, vivante image du Bon Pasteur, le Sacré-Cœur de Jésus disant jusqu'où le Bon Pasteur suprême a poussé l'amour pour ses brebis. Toutes ces grandes et sublimes réalités pouvaient, on le comprend, enthousiasmer un cœur et dicter des accents émus.

Les prières ont été faites avec plus de piété et de ferveur, et le nonce a bien voulu en élever encore le prix et le mérite en donnant le salut du très-saint Sacrement.

Une foule pieuse et recueillie a attendu le moment du départ du représentant de Pie IX, afin de contempler ses traits et de lui donner une dernière preuve de respect et de dévouement.

Le 30 avril 1876 est devenu une date mémorable dans

l'histoire du Vœu national, et ce jour couronne dignement le second mois de la chapelle provisoire.

Plus de cent vingt prêtres étrangers ont célébré la sainte messe dans la chapelle provisoire pendant le mois d'avril : on y a donné près de deux mille cinq cents communions. Huit *ex-voto* ont été placés en actions de grâces. On remarque, entre autres, celui qui indique que tous les enfants des familles qui ont le plus contribué à l'établissement du Vœu national ont été consacrés au Sacré-Cœur de Jésus le 19 avril 1876. Cet acte de consécration donna lieu à une des plus touchantes cérémonies de la chapelle.

Enfin, pour compléter ces détails, signalons parmi les pèlerins du sanctuaire, pendant le mois d'avril, le général baron de Charette avec les zouaves pontificaux, présents à Paris; Mgr Terris, évêque préconisé de Fréjus et de Toulon; le T.-R. P. Le Doré, supérieur général des Eudistes; le T.-R. P. Bousquet, supérieur général des Pères et des Sœurs de Picpus; M. l'abbé Roche, professeur à la Sorbonne; M. l'abbé Demimuid, professeur à la faculté des lettres de l'Université catholique; M. l'abbé Ledein, avec l'École des hautes études dont il est le directeur. Nous ne désignons pas les paroisses, parce qu'il est de notoriété que chaque paroisse de Paris fait son pèlerinage à la chapelle provisoire. Nous devons cependant une mention spéciale à la paroisse de Clignancourt qui, pour donner satisfaction à ses mille pèlerins, a dû, le lundi de Pâques, se partager en trois sections. Trois cents hommes, entre autres, presque tous de la classe ouvrière, ont formé l'avant-garde de ce beau pèlerinage; ils avaient pour directeur M. l'abbé Brettes, dont la voix puissante et l'éloquence tout apostolique remuent les faubourgs de Paris.

— La dévotion au Sacré-Cœur dont nos Pères sont devenus les apôtres reporte notre pensée à Autun, où depuis longtemps déjà un culte de réparation et d'amour est rendu au divin Maître. Des hauteurs de Montmartre nous revenons volontiers à un centre religieux où nos scolastiques apprennent à pénétrer les aridités de l'étude de l'onction de l'amour divin, selon cette parole de Bossuet : *Toute science doit se tourner à aimer*. La chapelle du Vœu national et le scolasticat d'Autun sont maintenant deux foyers où s'allumera la flamme de l'amour du Sacré-Cœur. Désormais, tout ce qui concerne cette dévotion éveillera notre intérêt. C'est sous l'empire de cette pensée que nous demandons droit d'asile dans nos annales pour une page d'histoire où sont établies les origines de notre maison du Scolasticat. Nous ne pouvons mieux terminer le numéro du mois consacré aux fêtes et aux pèlerinages en l'honneur du Sacré-Cœur.

La citation que nous produisons est extraite d'un ouvrage récent intitulé : *Histoire de madame Barat, fondatrice de la Société du Sacré-Cœur de Jésus,* par M. l'abbé Baunard, aumônier du Lycée d'Orléans (t. I^er^, liv. V, chap. II) :

« La fondation d'Autun suivit de près celle du Mans ; elle eut lieu en avril 1822. On avait d'abord jeté les yeux sur Paray-le-Monial. M^me^ Barat se retira devant les droits héréditaires de la Visitation.

« Impossible de penser à la maison de Paray, les Visitandines la demandent pour elles ; il est juste de la leur céder, et Monseigneur d'Autun travaille à la leur rendre.»

L'établissement offert par Monseigneur de Vichy aux Dames du Sacré-Cœur était un autre couvent de la Visitation, celui qu'avait fondé M^me^ de Chantal elle-même. C'est là que la sainte avait établi pour première supérieure

la jeune mère Hélène de Chastellux, à qui elle recommandait « d'y planter, comme en un petit parterre, la très-sainte et très-douce charité, et la très-humble simplicité. »

Le jardin conservait le gros arbre sous lequel Mme de Chantal avait coutume de s'asseoir pour faire ses conférences ; la sacristie possédait plusieurs ouvrages de ses mains ; on montrait encore sa stalle dans la chapelle; on y gardait aussi le tombeau de Mme de Toulongeon, sa fille. On rapportait que ces murs s'étaient élevés au son de concerts extraordinaires qui semblaient venir du ciel. Mais, plusieurs fois profané par la révolution, le monastère n'offrait plus aujourd'hui que des décombres. Mme Barat y envoya la mère de Charbonnel pour les premiers travaux.

« On lui donne une grande maison et quelque peu d'argent, mais c'est tout, écrivait la mère générale. Pour le reste, elle s'en tirera, dit-elle, avec de la paille. Quelle excellente mère ! »

« Mme Barat désigna comme supérieure d'Autun la mère Victoire Paranque. Deux élèves d'espérance, Elisa de Mac-Mahon et Aglaé Varin, nièce du fondateur, toutes deux appelées à entrer dans la Société, commencèrent le pensionnat. On ouvrit aussi une école des pauvres. Dans les décombres de l'église se trouvait une statue de la Mère de Dieu, portant son Fils dans ses bras. On racontait qu'un jour, pendant la révolution, un forcené ayant tiré sur l'image fleurdelisée de la Vierge divine, on avait vu aussitôt l'Enfant, détournant la tête, prendre l'attitude d'effroi et d'indignation qu'il conserve encore (1). La statue fut placée dans la petite école, où Marie signala d'abord

(1) Lors de la suppression de la maison d'Autun, la statue fut transportée au Sacré-Cœur de Moulins, où elle est honorée sous le nom de Notre-Dame-des-Miracles.

sa protection sur ses pauvres enfants. Mme Barat ne tarda pas longtemps à aller visiter un lieu consacré par de si pieux souvenirs. »

STATUTS DE LA CONFRÉRIE DU SACRÉ-CŒUR

ÉTABLIE DANS L'ÉGLISE DU SACRÉ-CŒUR A MONTMARTRE

ARTICLE PREMIER.

Une Association de prières et de bonnes œuvres est établie dans le sanctuaire du Sacré-Cœur, à Montmartre, pour perpétuer la pensée d'expiation, de pénitence et d'invocation qui a inspiré le Vœu national au Sacré-Cœur de Jésus.

ART. 2.

Le but de l'Association est :

1° De propager le culte du Sacré-Cœur dans les familles et dans la société, comme moyen d'expiation et de réparation des outrages commis contre la religion, contre les droits de l'Eglise et du Saint-Siége, et contre la personne sacrée du Vicaire de Jésus-Christ ;

2° De combattre l'impiété de notre temps, en ramenant l'observation des commandements de Dieu et de l'Eglise dans les familles et dans la société ;

3° D'attirer la protection du Sacré-Cœur sur l'Eglise et son auguste Chef, sur la France, sur le Clergé et les Congrégations religieuses ;

4° D'obtenir les grâces spirituelles et temporelles dont les membres de l'Association peuvent avoir besoin pour eux et pour leurs familles.

ART. 3.

Les avantages de l'Association sont :

1° D'avoir part aux prières récitées chaque jour, après la

messe principale, aux intentions de la Confrérie, et aux offices célébrés dans le sanctuaire ;

2° D'avoir part aux intentions des messes qui y seront fondées pour l'Eglise et pour la France ;

3° De pouvoir gagner les indulgences accordées par les Souverains Pontifes ;

4° De participer aux prières et aux bonnes œuvres des associés.

ART. 4.

Les conditions d'admission sont :

1° Faire inscrire son nom de famille et de baptême sur les registres de la Confrérie (un titre d'admission sera délivré à chaque associé) ;

2° Réciter une fois chaque jour la prière suivante : *Cœur Sacré de Jésus, protégez la sainte Eglise contre ses ennemis, ayez pitié de la France, et faites que je vous aime chaque jour davantage.*

ART. 5.

Tous les fidèles, hommes et femmes, sont appelés à entrer dans l'Association ; les enfants eux-mêmes peuvent y être admis.

L'inscription des personnes défuntes sur les registres de la Confrérie les fera entrer en participation des prières et des bonnes œuvres des associés.

Les associés sont invités à contribuer à la construction et à l'entretien du Sanctuaire du Vœu national, par des offrandes volontaires et par celles que leur zèle pourra provoquer.

ART. 6.

Le supérieur des Oblats de Marie Immaculée, chargés de desservir le sanctuaire du Vœu national, est le directeur de la Confrérie. Il se fait suppléer, au besoin, par un ou plusieurs de ses confrères.

ART. 7.

Les fêtes de l'Association sont :

1° La fête du Sacré-Cœur de Jésus, qui se célèbre le vendredi après l'octave de la Fête-Dieu, avec octave solennelle jusqu'au vendredi suivant;

2° Les fêtes des mystères et instruments de la Passion, tous les vendredis du Carême;

3° Le premier vendredi de chaque mois;

4° La fête du saint et immaculé Cœur de Marie, le dimanche qui précède la Septuagésime;

5° La fête de saint Louis, roi de France, 25 août; de saint Denis, martyr, premier évêque de Paris, 9 octobre; de saint Martin, confesseur, évêque de Tours, 11 novembre.

ART. 8.

Une réunion des associés aura lieu dans le sanctuaire du Sacré-Cœur, le premier dimanche de chaque mois. Il y aura instruction et bénédiction du très-saint Sacrement; après la bénédiction, on récitera un *Pater* et un *Ave* pour tous les associés et bienfaiteurs vivants, un *De profondis* pour tous les associés et bienfaiteurs défunts.

ART. 9.

Le lundi qui suivra l'octave du Sacré-Cœur, une messe sera célébrée pour tous les membres de la Confrérie décédés dans la paix du Seigneur.

ART. 10.

Des lettres d'affiliation seront délivrées aux Communautés, Associations et autres pieuses institutions qui voudront s'unir à l'Association du Vœu national.

Vu et approuvé,

A Paris, le 1er avril 1876.

† J. HIPP., *Card. Arch. de Paris.*

MISSIONS

DE LA CONGRÉGATION

DES OBLATS DE MARIE IMMACULÉE

N° 55. — Septembre 1876.

MAISONS DE FRANCE

MAISON DU SACRÉ-CŒUR A MONTMARTRE.

L'Œuvre du Vœu national à Montmartre continue sa marche ascendante. Le mois de mai a amené un grand nombre de pèlerins, et les paroisses de Paris se sont succédé à tour de rôle dans le long défilé de leurs processions autour de la chapelle provisoire. Tous ces pèlerinages ont un cachet uniforme, où l'on distingue pourtant une grande variété dans la répétition des mêmes actes religieux. Chaque jour un nouveau prédicateur parle à la chapelle du Sacré-Cœur, et expose sous un jour nouveau les richesses de cette œuvre féconde. C'est le même sujet, mais ce ne sont pas les mêmes développements, ni les mêmes interprétations scripturaires. Le prédicateur d'aujourd'hui fait entendre un cantique d'action de grâces, celui de demain fera arriver jusqu'à nous le sanglot de la contrition natio-

nale. Tantôt le Sacré Cœur nous apparaît dans les diffusions de sa charité, et tantôt dans la douleur de ses blessures. En réunissant les discours et homélies prononcés chaque jour dans la chapelle provisoire depuis quelques mois, on obtiendrait un traité théologique, et une œuvre oratoire qui seraient le plus beau des *ex-voto* au cœur adorable de Notre-Seigneur. Chaque paroisse et chaque œuvre apportent leurs intentions particulières, et offrent un aspect nouveau suivant le quartier qu'elles représentent. Nous ne pouvons citer en entier la chronique historique publiée chaque mois par le *Bulletin de l'Œuvre du Vœu national*, mais nous pouvons faire des emprunts à la feuille pieuse, et parler de ce qui nous touche de plus près.

Les sœurs de l'Espérance de la rue Saint-Honoré eurent leur pèlerinage le 15 mai. On remarquera la variété qui s'offre dans la succession des pèlerinages. Les paroisses, les chapelles, les œuvres, les communautés viennent tour à tour visiter ce sanctuaire national et prier pour l'Eglise et pour la France. Le R. P. Martinet, assistant général de la Congrégation des Oblats de Marie, célébra la messe de pèlerinage et fit l'allocution ordinaire. Nous regrettons de ne pouvoir reproduire en entier ce discours, un des plus remarquables parmi ceux que nous avons entendus. Doctrine profonde et irréprochable, élocution élevée et concise à la façon des grands maîtres, timidité charmante qui excite tout à la fois l'attention et la sympathie, marche lente, mais toujours progressive et qui arrive aux grands effets de l'éloquence, tel est le résumé de notre appréciation. Le texte révèle la pensée fondamentale du discours : *Accedet homo ad cor altum et exaltabitur Deus;* l'homme s'approchera du cœur élevé et dans ce fait Dieu trouvera sa gloire. Ce cœur c'est le Sacré Cœur, le devoir du chrétien est de s'en approcher sans cesse par le développement de la vie surnaturelle, et c'est cette ascension obligée qui procure la gloire de Dieu...

Les pèlerinages favorisent l'accroissement de la vie surnaturelle, voilà ce qui en fait le prix : entre tous les pèlerinages, celui qui conduit au Sacré Cœur est le meilleur, car le Sacré Cœur est la source de la vie surnaturelle. En effet, « si l'homme se résume dans son cœur et si Dieu pour accomplir son dessein avait besoin d'un cœur élevé et plein de tendresse, il faut conclure que le Sacré Cœur de Jésus prévu dans l'avenir était la condition essentielle de l'union hypostatique et qu'en ce sens il peut en être appelé la cause finale.» Et, résumant les preuves présentées avec un cachet spécial de piété et de doctrine, l'orateur conclut : « Ainsi, mes frères, tout l'ordre de la grâce est sorti du Cœur sacré de Jésus : l'essence de la grâce ou la volonté gratuite de nous sauver, l'instrument de la grâce ou les sacrements, la sage dispensatrice de la grâce ou l'Eglise. » La péroraison nous montre Moïse frappant le rocher du désert pour donner au peuple altéré l'eau nécessaire ; Pie IX, le nouveau Moïse, a frappé le Cœur sacré de Jésus, et de là jailliront les sources les plus abondantes.

En vérité, il faisait bon entendre ces fortifiantes paroles, et nous en remercions de toute notre âme le modeste orateur.

Demandons maintenant à une plume laïque le récit d'une de ces pieuses matinées de la chapelle provisoire. L'auteur, qui signe son article un *un nouveau converti*, est, nous dit une note, M. Paul Féval. L'article est adressé au R. P. Rey, la forme en est romantique et de bon goût, et ces deux pages, empreintes d'une distinction originale, peuvent être considérées comme les trésors de l'Egypte ravis aux faux dieux, et offerts au seul Maître de toutes choses.

Vendredi, 19 mai 1876.

Je sors à l'instant de la chapelle provisoire du Sacré-Cœur de Jésus, à Montmartre, où ma paroisse est venue en pèlerinage aujourd'hui 19 mai. Comme vous saviez, mon Père,

que j'ai tenu une plume dans mon temps, vous m'avez dit : « Ecrivez-nous quelques lignes sur ce que vous avez vu chez nous. » Et je vous ai répondu : « Je n'ai rien vu. »

Mon Père, c'est la vérité. Je suis bien vieux, mais tout jeune : vieux par l'âge, enfant dans la foi. Hier encore le mot *dévotion* me faisait rire, comme le sourd-muet hausse les épaules en voyant courir les doigts d'un pianiste sur l'instrument qui, pour son infirmité, n'a pas de voix, ou comme l'aveugle-né dédaigne la lumière inconnue ; mais aujourd'hui que mes oreilles et mes yeux se sont ouverts, au choc d'une punition dont je bénis ardemment la miséricordieuse sévérité, j'éprouve, en m'approchant de Dieu, une angoisse et une joie qui m'empêchent de rien voir, hormis Dieu lui-même, à travers l'immense bonheur de mes larmes.

Je n'ai rien vu. Comme j'arrivais au sommet de la butte, on m'a montré le champ sinistre où fut commis le premier assassinat de la Commune. Que la paix soit avec ces amants de la Révolution, victimes foudroyées par leur idole !

J'ai passé mon chemin, et je suis entré dans la chapelle, déjà pleine. Comment elle est faite, je l'ignore. Un vent de ferveur a touché mon âme et je n'ai rien vu que ma propre allégresse. Je me suis agenouillé entre un saint vieillard qui a fui son pays de Lorraine pour apporter ses derniers jours à la patrie française, et un jeune prêtre qui enseigne à nos soldats comment on vit bravement pour bravement mourir.

La messe a été célébrée au milieu d'un recueillement puissant. Avant l'évangile, notre respectable pasteur a prononcé quelques phrases attendries qui parlaient de la France à Dieu. Nos cœurs à tous étaient pleins de Dieu et battaient pour la France, pendant que du haut des tribunes descendait un cantique, vouant aux blessures du cœur de Jésus le cœur blessé de la France.

Toujours ces noms ! Jésus ! France ! Et toujours ce mot : cœur, cœur, cœur ! Ils mentent lâchement ceux qui nous accusent de ne pas chérir la patrie parce que nous adorons Dieu. Nos pères, avant nous, aux grandes heures de notre gloire, unissaient ensemble ces deux amours, religion du ciel et

dévouement de la terre, dans le cri victorieux de leurs combats; et quand la France était la reine du monde, c'étaient ces mots qui éclataient partout, écrits avec le sang de nos chevaliers : Dieu et Patrie !

Jésus ! France ! Fils du Dieu éternel ! Fille aînée de l'immortelle Eglise ! O cœur de Jésus ! divin Cœur ! sacré Cœur ! Relevez jusqu'à vous le cœur humilié de la France !

Puis ils sont venus, tous ceux qui étaient là, s'attabler devant l'autel et goûter au pain des anges.

Puis encore tout à coup la chaire a retenti. Une voix, sonore comme la fanfare de la Foi, a récité, a proclamé plutôt et acclamé les litanies du Cœur de Jésus. C'est ici l'éloquence, mon Père, et l'enthousiasme, et l'écrasement. Un vaste émoi naît, grandit, se propage. Au fond de moi quelque chose brûle : encens et remords, douleur, triomphe, sacrifice, il y a Dieu dans l'air...

Cette forme poétique (oh ! pardon pour le mot; songez que j'ai vécu de poésie), cette forme des litanies, plus lyrique que l'ode, plus élevée que l'hymne, plus tendre que le cantique, plus royale même que le psaume, dilate l'être entier en un miracle d'expansion. Haut les âmes ! *Sursum corda !* C'est la parole divine, tissée en longs plis d'or. Agitez, agitez comme une bannière la liste vibrante qui déroule les louanges du Cœur tout-puissant.

Et croyez-le, il reste de la gloire encore, et des héros, et des martyrs sous cette guirlande de cris sublimes. Non, nous ne sommes pas morts ! Non, le champ des soldats de Dieu n'a pas récolté sa moisson suprême. Cœur de saint Louis, cœur de Jeanne d'Arc, cœurs de Duguesclin, de Bayard, de Condé, cœur de la France, ô grand, ô vaillant et malheureux cœur ! percé par l'étranger, déshonoré, torturé par la barbarie, recueille-toi, réchauffe-toi, crois, espère et monte jusqu'au Cœur de ton Dieu, où s'ouvre l'invincible asile...

Mon Père, je n'ai rien vu, rien entendu, sinon cela, mais j'ai emporté en moi un robuste espoir et une consolation que nulle parole ne saurait dire. Au moment où je sortais, Paris, malgré le grand soleil, disparaissait derrière une brume :

image frappante du combat qui incessamment se livre, en ce lieu illustre et fatal, entre les ténèbres et la lumière. Une seule lueur perçait le linceul du brouillard, c'était l'étincelle arrachée par le baiser du jour à une croix d'or au sommet d'une église. *O crux, ave!* ô lueur, salut! *spes unica!* rayon sans pareil! Il suffira de toi, symbole de l'humilité qui éblouit et de la victoire dans la mort, phare allumé par Dieu même, pour guider notre France aveuglée vers les clartés de l'avenir.

Cela est. J'y crois. — Pendant que je regardais à mes pieds Paris, le géant vautré dans son ombre, j'entendais au-dessus de ma tête votre voix inspirée, mon Père, qui implorait comme on ordonne, répétant au souverain Cœur de l'Homme-Dieu : Ayez pitié, ayez pitié, ayez pitié! — Ayez pitié de la France!

Un nouveau converti.

Nous ne ferons pas d'autres emprunts au numéro résumé du 10 juin : le choix serait difficile, et nous pourrions, en citant des pèlerinages, oublier les plus beaux. Contentons-nous de signaler parmi les pensionnats et externats venus à Montmartre, ceux que dirigent les sœurs du Sacré-Cœur de Coutances, avenue de Saint-Ouen, et qui ont pour aumônier le R. P. Larose. Trois cent cinquante jeunes filles, en comptant un groupe nombreux d'anciennes élèves, formaient ce beau pèlerinage. Parmi les pèlerinages d'hommes, il faut signaler celui de trois cents pèlerins de Versailles, venus le 28 mai ; parmi eux on distinguait des députés et des sénateurs. L'organisateur était le R. P. Mathieu, de l'ordre de Saint-Dominique, prédicateur du mois de Marie à la cathédrale de Versailles.

Le mois de juin a été la période historique la plus brillante pour l'Œuvre du Sacré-Cœur. L'octave, en particulier, a été célébrée avec un redoublement de piété. Le journal *le Monde* rendait compte, le soir même de la

fête du Sacré-Cœur, de la cérémonie du matin dans son numéro du 24 juin. Voici son court résumé :

La fête du Sacré-Cœur de Jésus a été célébrée pour la première fois dans la chapelle provisoire du Vœu national, au milieu d'une affluence considérable.

Bien qu'on eût annoncé dans les journaux qu'il n'y aurait pas, en raison de l'exiguïté de la chapelle et de l'état des travaux, de grand pèlerinage ni de procession, de tous les points de Paris les fidèles s'étaient rendus à Montmartre en tel nombre, qu'il a fallu faire prendre la file, et qu'on ne laissait pénétrer dans la chapelle qu'au fur et à mesure qu'il en sortait du monde.

S. Gr. Mgr Petitjean, vicaire apostolique du Japon, était venu, avec un certain nombre de séminaristes des Missions-Etrangères, dire la sainte messe et recommander son importante mission au cœur adorable de Jésus.

A neuf heures, S. Gr. Mgr Richard, archevêque de Larisse, coadjuteur de S. Em. le cardinal Guibert, accompagné de M. l'abbé Carron, archidiacre de Sainte-Geneviève, a célébré la messe du pèlerinage, pendant laquelle les chants les plus harmonieux se sont fait entendre. L'affluence était si considérable, qu'on a dû admettre les fidèles jusqu'au pied de l'autel, et en placer aussi dans la sacristie, qui ouvre sur le chœur.

Après avoir distribué la sainte communion et terminé la messe, Mgr de Larisse a, de l'autel, adressé une vive et chaleureuse allocution à l'assistance.

Rappelant le mouvement religieux si considérable qui s'est produit depuis l'ouverture de la chapelle provisoire, et qui s'augmente encore tous les jours, il en a tiré les raisons d'une invincible espérance. Notre-Seigneur prendra la France en pitié ; accomplissant les promesses faites à la bienheureuse Marguerite-Marie, il lui accordera les bénédictions dont elle a tant besoin et replacera notre pays au premier rang des nations chrétiennes.

Les prières pour la France ont été dites alors tout d'une

voix par l'assemblée, qui s'est ensuite portée en masse sur le terrain de l'église votive et a pu constater *de visu* que l'établissement des puits se fait avec une grande activité.

Pendant ce temps, la chapelle se remplissait de nouveau, et S. Gr. Mgr Bécel, évêque de Vannes, disait la dernière messe.

Durant toute l'après-midi le mouvement a continué dans les mêmes proportions, et il en sera de même pendant toute l'octave, car, on peut le dire maintenant, la dévotion au Sacré Cœur est entrée tout à fait dans nos habitudes religieuses. Le Vœu national n'est plus simplement une grande et noble pensée, c'est un fait accompli, et tous les catholiques tiennent à participer activement à son exécution, car ils sentent qu'elle peut assurer le salut de l'Eglise et de la France.

Les comptes rendus des journaux nous ont paru bien abrégés et bien pâles. Nous nous permettons d'ajouter quelques détails, de ceux du moins que nous avons pu saisir au sein d'une foule recueillie, où l'on est plus occupé de prier que de regarder.

Dès l'aurore, la chapelle provisoire se remplissait, et jusqu'au soir le mouvement d'ascension et de retour ne discontiuua pas : les voitures et les piétons sillonnaient en tous sens les pentes roides de la butte Montmartre. Le collége de Vaugirard avait choisi la première heure pour son pèlerinage. Le R. P. Chauveau, recteur, célébra la messe, pendant laquelle le R. P. Marin de Boylesve, adressa une allocution pleine de feu à ces jeunes hommes qui, bientôt sous l'habit militaire, à Saint-Cyr et à l'Ecole polytechnique, ou dans les carrières civiles, porteront haut et ferme le drapeau de leur foi. La foule, massée aux abords de la chapelle, attendait que cette jeunesse si pieuse et si disciplinée eût chanté le dernier refrain de son cantique, et adressé à Notre-Seigneur ses dernières prières. Quand les élèves de Vaugirard ont commencé leur mouvement

de sortie, les flots humains se sont ouverts avec respect, et les élèves des Jésuites ont passé un à un et en silence entre deux remparts de fidèles, comme autrefois les Israélites entre les flots immobiles. C'était solennel et émouvant; pour ces jeunes gens, l'action de grâces continuait, et pour les fidèles la méditation préparatoire commençait.

Il est neuf heures; la chapelle se remplit à nouveau, pour une quatrième ou cinquième fois; pas une place vide; le sanctuaire lui-même est envahi; des jeunes filles en robe blanche et portant des bannières, des dames pieuses y ont fait invasion avec les hommes et les prêtres; on se tient debout, on s'agenouille sans prie-Dieu : personne ne se plaint : laissez entrer les âmes : *Da mihi spatium.*

Mgr Richard, coadjuteur de l'Archevêque de Paris, est à l'autel, assisté par M. l'abbé Carron, vicaire général, et par le R. P. Sardou. Sur le petit trône épiscopal, à gauche, Mgr Petitjean, Vicaire apostolique du Japon, prolonge une action de grâces, qui se change en une prière de deux heures. Près de moi je vois des hommes que la France respecte mêlés aux messieurs du Comité et perdus dans la foule; M. de Belcastel est agenouillé sur le premier degré de l'autel; il ne tourne pas la tête, il ne regarde pas dans la nef pour contempler la foule : ce chrétien prie. A ma gauche, un capitaine du 104e de ligne, dont une compagnie fait le service du poste voisin, suit avec une attention visible la messe de l'Evêque. Le brave homme ne manque ni un signe de croix ni une inclinaison de tête. Tous les mouvements des cérémonies lui deviennent communs avec le célébrant et les prêtres.

La communion commence. Malgré l'encombrement, il n'y a pas de désordre, tellement les fidèles sont attentifs à suivre les indications qu'on leur donne. Trois quarts d'heure durant, Mgr le coadjuteur distribue le pain sacré; les hommes sont en grand nombre; il y a des

riches et des pauvres, des ouvriers et des législateurs : c'est la grande fraternité chrétienne. Du haut de la tribune, des chants gracieux descendent sur l'assistance, qui répond en chœur :

Dieu d'espérance,
Dieu protecteur
Sauvez la France
Par votre Sacré Cœur.

Quelques mots de Monseigneur terminent la cérémonie. Ce n'est pas un discours ; il faut laisser aux fidèles qui se pressent au dehors la liberté d'entrer à leur tour ; c'est un cantique d'amour dans la langue de François de Sales. On récite ensuite des prières à la suite des recommandations faites par le R. P. Rey. La liste est longue, les intentions se comptent par centaines et par milliers, et le long défilé de ces demandes de conversions, de guérisons, de ces actions de grâces et autres intentions, rappelle les recommandations légendaires de M. Desgenettes à Notre-Dame-des-Victoires.

Mgr l'Evêque de Vannes monte ensuite au saint autel et célèbre le saint sacrifice devant une nouvelle assistance. Après lui, un jeune prêtre, ordonné à la Trinité, dit la messe au maître-autel ; depuis six heures du matin il attend son tour; pour avoir cette consolation il s'est imposé un jeûne prolongé. Enfin, à midi moins un quart, le R. P. Rey, dont les joies de ces pieux spectacles soutiennent les forces, commence une dernière messe à laquelle assistent de nouveaux arrivants de Paris et de la province.

L'après-midi et la soirée de cette belle journée furent dignes de la matinée, et le Sacré-Cœur reçut en cette fête du 23 juin des adorations et des prières dont le poids béni fera incliner vers la miséricorde la balance des justices éternelles.

Parmi les pèlerinages de l'Octave il faut signaler celui des aumôniers militaires de Paris, aux premières vêpres de la fête du Sacré-Cœur, et le pèlerinage du collége de Juilly (Seine-et-Marne). Les Pères Oratoriens qui dirigent ce bel établissement accompagnaient leurs élèves ; l'allocution fut faite par le T. R. P. Pététot, supérieur général. Un des plus beaux pèlerinages fut celui du jour même de l'Octave, 30 juin, jour du mois du Sacré-Cœur. Les Pères du Saint-Esprit vinrent avec tout leur personnel de Frères, de novices et de scolastiques; de cinq heures et demie jusqu'à huit heures ils occupèrent à eux seuls les cinq autels de la chapelle provisoire. Leur Supérieur général était à la tête de cette belle communauté dans laquelle toutes les nations avaient des représentants. On voyait là des Français, des Anglais, des nègres et des prêtres indigènes de plusieurs pays de missions. Ce pèlerinage fut comme un résumé de tous les pèlerinages précédents, et par sa splendeur, et par le choix des pèlerins réunis de tous les points du monde sous un même vêtement religieux à ce rendez-vous de la piété catholique.

La chapelle provisoire, beaucoup trop exiguë pour ces grandes manifestations, est déjà un sanctuaire universellement connu et visité. Le nombre des messes qui se succèdent sans interruption ne supplée qu'imparfaitement aux inconvénients d'un local dont les proportions ne sont pas en rapport avec sa destination. On travaille aux fondations de la future basilique, le terrain a été creusé profondément, et les travaux nécessaires pour asseoir l'édifice seront longs et demanderont des sommes considérables. La foi catholique ne se découragera pas pour cela, et les larmes de la France pénitente deviendront des pierres sur lesquelles le trône de l'expiation sera élevé un jour au Sacré Cœur de notre divin Maître.

GRAND SÉMINAIRE DE FRÉJUS.

Nous n'avons pas reçu de rapport de cette maison où la régularité doit être si édifiante et où nos Pères dans l'exercice d'un ministère toujours le même, mais toujours fécond, préparent les jeunes lévites au sacerdoce. Mais un événement important vient de se produire à Fréjus, et nos Pères ayant eu leur part dans les journées historiques dont nous allons parler, les Annales ne peuvent en laisser périr la mémoire. C'est à ce titre que le grand séminaire de Fréjus, sans préjudice des récits annuels dont il n'est pas ici question, doit en ce moment obtenir un *mémento* et un regard des lecteurs des Annales.

Mgr Jordany, Evêque de Fréjus et de Toulon, ayant donné sa démission, après vingt ans de labeurs apostoliques dans son vaste diocèse, a reçu pour successeur Mgr Terris, archiprêtre de Carpentras. L'Evêque démissionnaire emporte dans sa retraite les respectueux et reconnaissants souvenirs de notre Congrégation, qu'il aima et honora toujours de son affection, et l'Evêque nouvellement consacré apporte aux enfants de Mgr de Mazenod la tendresse d'une vieille amitié. Il fut le condisciple et l'ami de notre regretté P. Charles Baret ; il fut un pèlerin assidu du sanctuaire de Lumières et ce fut lui qui prêcha, étant à cette époque Curé de Cavaillon, en la solennité du couronnement de Notre-Dame.

Les journaux de Toulon et *la Semaine religieuse de Fréjus* nous donnent tous les détails de l'entrée de Mgr Terris dans sa ville épiscopale. On y verra le rôle de nos Pères dans cette belle démonstration du 8 juillet 1876.

La Sentinelle du Midi, journal de Toulon, s'exprime ainsi :

En présence de ce travail de démolition, auquel le radicalisme s'applique et qu'il n'a que trop réalisé au milieu de nous, il est consolant d'assister à une fête telle que celle dont nous venons d'être le témoin. Elle atteste que le respect n'est pas éteint dans les cœurs et que si toute autorité semble méconnue, celle de l'Eglise demeure et recueille encore l'amour et la vénération des peuples. C'était, en effet, pour recevoir son Evêque, à sa première entrée dans sa ville épiscopale, que Fréjus était en fête. Une animation insolite régnait dans ses rues ordinairement si paisibles. Les prêtres en grand nombre et les fidèles des pays circonvoisins étaient venus se joindre au vénérable Chapitre, aux élèves du grand Séminaire et aux habitants de Fréjus. Des guirlandes de verdure, des fleurs couvraient les ruines romaines de la place Agricola, où sous un arc triomphal la municipalité de Fréjus, son digne maire en tête, attendait l'arrivée de Mgr Terris. Dans les rues, des banderoles, des trophées de drapeaux arrangés avec élégance autour des armes du prélat, enfin, à la porte de la cathédrale, un pavillon de verdure surmonté de clochetons portant des inscriptions latines parfaitement adaptées à la circonstance, donnaient à la vieille et austère cité romaine une joyeuse physionomie.

Honneur à M. le maire de Fréjus et à son conseil, qui ont si bien correspondu à l'élan populaire et ont donné ce bon exemple !

Je ne vous décrirai pas la cérémonie de la réception. Vous en trouverez les détails dans *la Semaine religieuse*, qui vous donnera aussi, je l'espère, les discours prononcés à cette occasion par M. le maire de Fréjus, au nom de la population qu'il représente, par M. le Vicaire général Manier, au nom du clergé du diocèse, et par M. le vénérable Doyen du Chapitre, M. Nard, au nom du Chapitre de la Cathédrale. — Mgr l'Evêque a répondu à toutes les adresses avec un à-propos admirable, mais il a été beau et touchant quand, après avoir reçu l'audience de son clergé, il a, du haut de la chaire, parlé pour la première fois à son peuple de Fréjus.

Je ne doute pas que l'impression profonde d'amour et de

respect que son aspect si digne, que les récits de sa vie pastorale à Carpentras avaient déjà produite dans les âmes n'ait été accrue par cette parole si douce et si ferme, par ces accents partis du cœur qui révélaient tout le dévouement de son âme épiscopale, par cette douce piété qui s'inspirait si bien de saint François de Sales, le modèle de douceur et de bonté, qu'il voudrait reproduire parmi nous.

Vous me pardonnerez de ne vous parler que trop rapidement de cette improvisation pastorale, d'autres plus heureux que moi en auront recueilli au moins quelques fragments et pourront peut-être vous les confier pour les faire goûter à vos lecteurs.

Après la cérémonie, Mgr l'Evêque a voulu réunir au grand séminaire, dans des agapes fraternelles, les prêtres accourus de tous les points du diocèse avec les jeunes lévites, revenus pour quelques jours à Fréjus pour fêter l'arrivée de leur nouveau pasteur. Vers la fin du repas, le R. P. Supérieur, au nom des prêtres vénérables présents à cette fête, au nom des jeunes séminaristes, a lu une très-belle adresse, que nous serions heureux de reproduire ici, dans laquelle il a protesté de la vénération, de l'amour, du dévouement de sa Congrégation pour le digne Evêque que Dieu nous a donné et du désir de ces jeunes lévites de croître dans la science et les vertus ecclésiastiques, qui les rendront un jour *la joie et la couronne de leur Evêque*. — Mgr l'Evêque a répondu d'une manière touchante à cette allocution. Il a évoqué avec une délicate attention et attendrissement le souvenir du grand Evêque de Marseille, Mgr de Mazenod, fondateur de la Congrégation des Oblats. Présenté tout jeune enfant, par sa mère, à ce Prélat dans le sanctuaire de *Notre-Dame des Lumières*, il reçut sa bénédiction, et c'est à la bénédiction de ce prêtre si vénérable, de cet Evêque si ferme, qu'il a attribué sa vocation sacerdotale. On ne pouvait avec plus d'à-propos faire l'éloge de la Congrégation des Oblats, que Mgr de Mazenod a fondée et à laquelle il a légué son esprit, et dire à cette occasion les espérances qu'il fonde sur ces jeunes générations qui doivent donner de saints prêtres à

l'Eglise et de valeureux champions de la cause de Dieu.

Le soir, pour compléter la fête, il y a eu une illumination générale dans toute la ville et feu d'artifice. N'oublions pas de dire que l'excellente musique de Fréjus ne pouvait pas manquer d'apporter son concours à cette fête religieuse et civile, et qu'elle n'a pas peu contribué par le choix et la bonne exécution de ses morceaux à l'éclat de cette bonne journée.

La Semaine religieuse complète ces détails dans son numéro du 15 juillet en nous donnant le discours du R. P. Balaïn, Supérieur du grand séminaire :

« Monseigneur,

« Vous avez déjà pu lire dans nos cœurs. M. le Maire de Fréjus, au nom de votre ville épiscopale, qu'il administre avec autant d'intelligence que de dévouement ; M. le Vicaire général, au nom de tout le clergé du diocèse ; M. le Doyen, au nom du vénérable Chapitre de votre cathédrale, vous ont dit, avec une émotion que nous partagions tous, le *Benedictus qui venit in nomine Domini*.

« Qu'il me soit permis d'exprimer à mon tour à Votre Grandeur, au nom de mes collaborateurs et frères, au nom de nos élèves bien-aimés, notre joie, notre vénération, notre confiance, notre plus filial amour. Nous aussi nous éprouvons le besoin de saluer, d'acclamer notre Evêque, notre père. Mais comment mes paroles, tombassent-elles brûlantes de mes lèvres, pourraient-elles rendre tous les sentiments que nous éprouvons pour vous, Monseigneur, dans le plus intime de l'âme ? On nous a dit tant de bien ! Ce que j'ai vu, ce que j'ai entendu à Carpentras, à l'occasion des fêtes splendides de votre sacre ; cette riche couronne d'évêques, cet immense concours de prêtres et de fidèles, ce frémissement d'admiration et de respectueuse sympathie, qui se contenait avec peine dans la magnifique église de Saint-Siffrein ; ces acclamations enthousiastes, ces regrets universels, tout nous attes-

tait les mérites exceptionnels d'intelligence et de cœur de notre nouvel Evêque ; tout adoucissait la douleur que nous avait causée le départ d'un Père bien-aimé ; tout embaumait et dilatait nos âmes. Aussi comme nous sommes heureux et fiers de vous posséder au milieu de nous ! Que nous aimons à faire écho à ce cri du cœur que tous répétaient à l'envi, il y a dix jours : *Ad multos annos !*

« Monseigneur, nous ne pouvons pas ne pas vous acclamer, ne pas vous aimer comme des fils, vous qui nous avez déjà montré le cœur d'un père. Ils vivront à jamais dans notre souvenir, ces mots bienveillants que vous nous adressiez le 14 avril dernier : « Veuillez croire, m'écriviez-vous, à mon « profond dévouement, à mon ardent désir de faire le plus « de bien possible, avec votre concours et celui des chers « Pères oblats qui travaillent sous votre direction. L'un de « mes plus vifs désirs est de former, avec cette collaboration, « dans le pur amour de Jésus-Christ et dans le zèle des âmes, « cette jeunesse cléricale, dont je veux faire, comme l'Apôtre, « *gaudium meum et corona mea.* » Oh ! oui, Monseigneur, nous voulons de tout notre pouvoir vous aider à réaliser l'un de vos désirs les plus ardents. Former des prêtres à l'image de ces vénérables prêtres qui vous entourent ; former des prêtres qui, par leur amour pour Notre-Seigneur, par la sainteté de leur vie, par leur désintéressement et leur zèle pour les âmes, maintiennent bien haut et sans tache l'honneur du clergé de Fréjus ; former des prêtres qui soient toujours votre joie et votre couronne, Monseigneur, c'est là toute notre ambition, c'est là toute ma vie, parce que c'est le moyen que j'ai de servir mon divin Maître et de prouver à ce diocèse et à vous combien je vous suis dévoué.

« Ces chers élèves m'ont entendu leur dire que le séminaire est une terre privilégiée dans laquelle doit s'opérer la plus merveilleuse transformation ; qu'ici, dans ce sillon creusé par l'amour de Jésus-Christ, béni par notre immaculée Mère, arrosé par toutes les grâces du Ciel, le grain de froment doit mourir pour revivre et devenir fécond. Ils savent que, sur ce Thabor, l'âme doit se transfigurer pour devenir l'image vi-

vante et agissante de Jésus, souverain prêtre et sauveur des âmes. Je le leur ai dit souvent.

« Monseigneur, il m'est doux de penser que vous vivrez auprès de ces enfants, les Benjamins de votre famille, et que vous viendrez leur dire et leur redire avec la haute autorité, avec toute l'efficacité de votre caractère, de votre talent, de votre vertu apostolique, bien mieux que je ne le puis moi-même, tout ce qu'ils doivent faire pour répondre à leur sublime vocation pour devenir des prêtres tels que l'Eglise, les âmes, les circonstances les réclament ; des prêtres tels que vous les désirez et que nous les désirons avec vous, pour qu'ils soient votre joie et votre couronne dans le saint ministère !...

« Vivez longtemps, bien longtemps au milieu d'eux, Monseigneur, pour les encourager, pour les bénir, pour leur montrer par vos enseignements et par vos exemples ce qui fait le prêtre cher au cœur de Jésus, ce qui fait l'apôtre : *Ad multos annos.* »

Monseigneur, après avoir remercié avec effusion le R. P. Supérieur des sentiments et des vœux qu'il venait d'exprimer tant en son nom qu'au nom de ses collaborateurs et des élèves, a eu pour la Congrégation des Oblats des paroles de la plus affectueuse sympathie. Il a dit qu'il était heureux de trouver à la tête de son grand séminaire des religieux si éminemment propres à former la jeunesse cléricale. Il a ajouté que, ayant reçu le jour non loin du sanctuaire de Notre-Dame des Lumières, que ces religieux desservent avec tant d'édification, il avait eu, dès ses plus jeunes ans, le bonheur de les voir de près, de les connaître, de les apprécier, et que toujours il avait trouvé auprès d'eux pour son âme un immense profit. Il a rappelé en finissant, d'une manière très-touchante, que, présenté tout jeune enfant par sa mère à Mgr de Mazenod, le vénérable fondateur des Oblats, il reçut sa bénédiction, et que cette bénédiction lui avait sans nul doute valu la grâce précieuse de sa vocation au sacerdoce.

NOUVELLES DIVERSES
DES MISSIONS ÉTRANGÈRES

SAINT-ALBERT.

RAPPORT DU R. P. GASTÉ ADRESSÉ AU T. R. P. SUPÉRIEUR GÉNÉRAL.

Mission de Saint-Pierre du lac Caribou, le 3 janvier 1876.

MON TRÈS-RÉVÉREND PÈRE,

Si ma mémoire ne me fait défaut, je crois vous avoir écrit vers le milieu de juin, au départ des berges de notre poste. Dans cette lettre, ou au moins dans la précédente, je vous faisais part des espérances de succès que nous laissaient entrevoir certains changements heureux dans les dispositions de nos sauvages. Depuis ce moment ces premiers indices sont devenus plus apparents. Aujourd'hui la plupart des préventions contre la religion se sont dissipées ; on ne dit plus maintenant que c'est la religion qui fait mourir, mais on attribue à la méchanceté des hommes et à l'indifférence pour la religion l'invasion du fléau qui, depuis si longtemps, décime cette malheureuse tribu. Le retour aux pratiques religieuses est presque général. La visite de Mgr GRANDIN et la conversion d'un des chefs de notre tribu ont sans doute contribué pour beaucoup à amener ce bon résultat, mais la vraie cause est l'infinie miséricorde de Dieu, que vos bonnes prières ne cessent de solliciter en notre faveur. Veuillez donc,

mon très-révérend Père, continuer à cette chère mission et à ceux de vos enfants qui en sont chargés l'aumône de vos prières et de vos saints sacrifices, afin de hâter le complet succès de nos travaux demeurés trop longtemps, non pas entièrement stériles, mais beaucoup trop infructueux.

Je vous parlais de la visite de Mgr Grandin ; nous n'avons pas joui longtemps du bonheur de sa présence. Monseigneur n'a pu nous donner que huit jours, qui se sont écoulés comme un rêve pour le F. Guillet et pour moi. Nos occupations ne nous laissaient à l'un et à l'autre que fort peu de temps, et Monseigneur avait de son côté beaucoup à faire. C'est le samedi soir, 10 juillet, qu'il arriva au milieu de nous. Sans être renseignés d'une manière exacte sur l'époque de cette bonne visite, nous nous y attendions cependant depuis plusieurs jours, parce que les bords du lac étaient dégagés de leurs glaces. J'avais espéré que Monseigneur pourrait venir pour la fête de saint Pierre, patron de notre mission ; un certain nombre de sauvages, sur mon invitation, avaient même retardé leur départ. Le 10 juillet, en voyant la nuit venir, je ne comptais plus sur l'arrivée pour ce jour-là, lorsque le F. Guillet, qui, par un secret pressentiment, avait conservé son espérance pour le soir même, me cria tout à coup : Mon Père, mon Père, Monseigneur arrive! Quelques coups de fusil tirés par les compagnons de voyage de Sa Grandeur avaient donné l'éveil et des sauvages rôdant en canot sur le lac étaient venus, à force de rames, apporter la bonne nouvelle. Je sortis en toute hâte pour aller recevoir Monseigneur au rivage ; mais déjà il abordait, je ne pus que me jeter à ses genoux pour recevoir sa bénédiction et j'embrassai bien cordialement notre petit F. Labelle, qui l'accompagnait et qui devait demeurer avec nous. Notre cloche, mise en branle après le son de

l'*Angelus*, annonçait aux habitants du fort et aux sauvages qui pouvaient encore l'ignorer la venue de notre bon Evêque. En un clin d'œil tous les habitants se trouvèrent réunis sur le rivage et à la porte de la chapelle. Quand Monseigneur eut touché la main à tous, il s'avança, suivi de la foule, vers notre chapelle pour y adorer le saint Sacrement. Un salut solennel fut donné, mais nous étions si émus, que plus d'une fois les larmes nous gagnèrent pendant les chants de la bénédiction et du *Te Deum*. Le reste de la soirée jusqu'à une heure avancée de la nuit fut donné à la joie et aux nouvelles. Le F. Guillet et moi étions tout oreilles quand Monseigneur nous parlait du Saint-Père, de la France, de vous, mon très-révérend Père, de la Congrégation et de nos familles.

Le lendemain était un dimanche ; Monseigneur officia pontificalement. Nos Montagnais ouvraient de grands yeux à la vue de nos cérémonies. Durant la semaine, il y eut plusieurs grand'messes, l'une d'entre elles fut suivie d'une procession expiatoire pour demander à Dieu la cessation du fléau qui depuis si longtemps désole nos pauvres populations. Le dimanche suivant eut lieu la première communion des enfants du fort et de quelques vieilles Montagnaises. Monseigneur leur administra ensuite la confirmation. Le soir, aux vêpres solennelles, on fit la rénovation des vœux du baptême. J'oubliais de vous dire que le matin, à l'issue de la messe, avait eu lieu une splendide procession du saint Sacrement. Nous l'avions renvoyée à dessein jusqu'à cette époque. Tout s'y passa à merveille. Les gens du fort et les sauvages défilaient sur deux rangs au milieu d'une allée plantée de sapins jusqu'au reposoir artistement décoré par les soins du F. Guillet. C'est là qu'avant la bénédiction du très-saint Sacrement Monseigneur voulut consacrer notre mission au Sacré Cœur de Jésus.

Tout le monde était heureux de la présence de Monseigneur et des belles cérémonies auxquelles elle donnait occasion ; on voyait arriver avec peine le moment de la séparation. Dès le lendemain, Monseigneur nous quitta au bruit des décharges répétées. Nos deux Frères, l'interprète du fort et moi, nous allâmes en canot lui faire la conduite jusqu'à une heure de marche environ. Nous prîmes ensemble le dernier repas et nous nous séparâmes le cœur bien gros et les larmes aux yeux. Monseigneur emmenait notre cher petit Pierre. C'est un orphelin que nous avions élevé avec beaucoup de soin et qui, la veille, avait fait sa première communion. Ce cher enfant, ayant fait une chute en s'amusant, avait gravement compromis sa santé, le mal augmentait toujours et ne nous laissait plus d'espoir de guérison. Monseigneur, en nous enlevant cet enfant, voulait essayer des ressources qu'offre Saint-Albert et le faire soigner par un docteur assez habile qui s'est établi dans ces parages. Le départ de Monseigneur fut le signal de celui des sauvages ; leur absence ne devait pas être longue. Au bout de quinze jours ils revenaient pour se trouver à l'arrivée des berges qu'on attendait à cette époque. Je recommençai aussitôt les exercices de la mission. Cependant le temps avançait et les berges n'arrivaient pas. L'inquiétude commençait à gagner les sauvages ; les uns attendaient des ressources pour aller ensuite à la chasse du caribou ; les autres avaient des membres de leurs familles employés sur ces berges, il tardait à tous de les voir arriver. Pour nous, nous étions aussi fort inquiets au sujet du P. Bonnald que nous savions en chemin pour le lac Caribou, et aussi pour divers envois qu'on nous avait annoncés de France et d'Angleterre. Enfin on signale une berge. On court bien vite aux renseignements pour connaître la cause du re-

tard et savoir ce que devenaient les autres berges. Tout s'expliqua naturellement par l'insuffisance des marchandises apportées par le steamboat, qui devait faire un second voyage. Beaucoup de sauvages attendirent l'arrivée de la seconde berge jusqu'aux premières neiges et ne partirent qu'au moment où ils craignirent de se trouver pris par les glaces. Ce temps d'attente leur avait été fort pénible ; il eut cependant son bon côté, en ce sens qu'il me permit de les instruire plus longuement. Espérons que cette semence fécondée par la grâce de Dieu ne restera pas sans porter des fruits tôt ou tard.

Quelques jours après le départ de nos derniers sauvages arrivait enfin la seconde berge ; mais elle ne nous amenait pas encore le cher P. Bonnald. Il arriva enfin dans une troisième, qui nous portait en même temps la plupart des pièces que nous attendions. Nous fûmes heureux de faire connaissance avec ce cher Père, que nous aimions déjà. Son répertoire bien fourni de nouvelles de la Congrégation et de la France fut mis à contribution et nous passâmes une soirée bien intéressante. Nous nous occupâmes le lendemain à ouvrir nos caisses qui renfermaient un petit harmonium, deux petits vitraux, une croix avec quatre chandeliers pour l'autel, deux superbes chasubles et une chape de soie moirée bordée de galons d'argent. Nos cœurs débordaient de reconnaissance envers nos bienfaiteurs. Ne pouvant les remercier de vive voix, nous voulûmes du moins acquitter notre dette de la seule manière qui nous fût possible. Profitant de l'autorisation que nous avait accordée Monseigneur de donner le salut du très-saint Sacrement lorsqu'il y aurait un certain concours de fidèles, nous pensâmes que l'occasion était bonne. Nous avions ici nos sauvages employés dans les berges, plusieurs métis catholiques du fort Cumberland, dont quelques-uns

n'étaient jamais entrés dans une église, enfin tout le personnel du fort, composé tout entier de catholiques. Il fut donc décidé que le soir nous aurions un salut solennel où nous prierions tous ensemble pour nos bienfaiteurs. L'autel fut paré comme aux grands jours de fête, toutes nos richesses furent étalées et à l'heure fixée l'excellente dame Deschambault, femme du bourgeois, voulut bien prendre place à l'harmonium pour accompagner le chant. Lorsque j'entendis ces harmonies résonner sous les voûtes de notre petite chapelle du lac Caribou perdue dans les bois, je fus si ému de bonheur, que je ne pus retenir mes larmes. Presque tout le monde partageait visiblement mon émotion. Non contents de ce premier témoignage de reconnaissance pour nos bienfaiteurs, nous chantâmes une grand'messe, le dimanche suivant, à leur intention.

Quelques jours plus tard, nous remplacions le petit Pierre, qui était parti avec Mgr Grandin, par un autre orphelin bien digne à tous égards de notre pitié. Ce pauvre enfant, âgé seulement de quatre ans et demi, avait eu le malheur, l'an dernier, de perdre son père et sa mère à quelques semaines d'intervalle. Successivement recueilli par divers membres de sa famille ou de sa tribu, qui s'en dégoûtaient bientôt, à cause de ses infirmités, il végétait dans la malpropreté et la misère, manquant le plus souvent du nécessaire. Il se trouvait en fin de compte chez un oncle qui était censé le garder. Plusieurs fois notre F. Labelle l'avait aperçu en allant à la pêche, il nous avait parlé de l'extrême misère de ce pauvre enfant et nous étions disposés à faire quelque chose pour lui, quand l'oncle, fatigué à son tour et craignant de le voir mourir par suite du peu de soin que sa femme en prenait, vint de lui-même nous l'offrir. Je promis de m'en charger.

Quand nous allâmes le chercher, il était dans l'état le plus dégoûtant, il était vêtu d'une manière insuffisante pour la saison et plusieurs parties de son corps étaient déjà gelées. On eût dit, à voir son air triste et morne, qu'il comprenait son état de délaissement ; à peine répondait-il quelques mots à mes questions. Quand on lui présenta un morceau de viande sèche, il était si affamé, qu'il se jeta dessus avec la voracité d'un petit dogue. Toute l'après-midi il garda le silence et parut tout triste. Vers le soir, quand nous fûmes rentrés à la maison, le F. Guillet présida à sa nouvelle toilette et le délivra de ses pauvres guenilles dégoûtantes, le lava de la tête aux pieds et le vêtit de nouveaux habits qu'il avait préparés à la hâte ; il le fit manger, puis le coucha sous l'escalier qui conduit à nos appartements d'en haut. Nous venions de monter pour faire en commun notre lecture spirituelle et nous commencions à peine, lorsque nous entendîmes notre petit bonhomme, si taciturne jusqu'alors, chanter de tout son cœur de petites ritournelles d'enfant. Sans doute revenu comme d'un rêve, à la vue des soins dont il avait été l'objet et goûtant un bien-être qu'il n'avait jamais connu, même entre les bras de sa mère, il n'avait pu résister à cet élan de bonheur. Il semble depuis ce moment avoir complétement changé de nature, il est devenu joyeux et grand parleur, il nous amuse souvent par ses reparties et nous aime comme on aime un père et une mère. Espérons que, Dieu aidant, il fera, lui aussi, plus tard un bon sujet, aimant bien le bon Dieu et qu'il sera la consolation de ceux qui lui ont prodigué leurs soins ou la joie de ceux qui les remplaceront. Plus la charité que nous avons montrée envers ce pauvre petit déshérité a été généreuse, plus elle saura, n'en doutons pas, parler éloquemment auprès du bon Dieu en notre faveur et en faveur de notre œuvre. Comment pourrait-il en être autrement

lorsque nous voyons qu'elle fait une si grande impression aux hommes que l'on pourrait croire les moins accessibles à ce langage? Dernièrement, le chef de notre tribu ne pouvait taire son admiration à la vue des soins prodigués devant lui à cet enfant. J'ai lieu de croire qu'il n'est pas le seul de sa nation à partager ce sentiment. Oh ! que ne nous est-il donné de pouvoir disposer de ressources plus abondantes ! Quel bien n'y aurait-il pas à faire de tous côtés ! Espérons du moins que le divin Maître voudra bien tenir compte de notre bonne volonté et de nos bons désirs.

Je ne sais si le bon Dieu voudra nous conserver notre petit Simon, c'est le nom du nouvel orphelin. Il vient d'être pris depuis trois jours d'une terrible maladie qui n'a pas coutume de faire grâce aux petits enfants, surtout quand ils sont privés comme celui-ci des secours de la médecine. Il est aux prises avec la fièvre typhoïde. Nous désirerions bien le conserver, cependant que la volonté du bon Dieu soit faite !

Après le départ de nos derniers Montagnais employés dans les berges, tandis que le R. P. Bonnald pendant l'été continuait à se livrer à l'étude de la langue crise, je faisais moi-même l'apprentissage de la varlope et du rabot. Il s'agissait de faire un petit magasin, qui devait être pris sur la salle réservée aux sauvages. Il fallait raboter, faire une porte, un guichet et des étagères. J'étais effrayé de mon inexpérience, mais confiant dans ce proverbe : *Aide-toi et Dieu t'aidera*, je me mis à la besogne et pus heureusement terminer, tant bien que mal, tout mon travail pour l'arrivée de nos premières bandes montagnaises sur les premières glaces. De leur côté, les Frères n'étaient pas restés inactifs. Le F. Guillet, tout en s'occupant de la cuisine, avait trouvé le temps de nous faire un couloir pour relier notre maison à la cuisine qui

nous sert toujours de réfectoire. Cette nouvelle disposition a l'avantage de nous mettre tout à fait chez nous et donne à notre établissement un petit air de communauté. De cette manière l'accès de la cuisine, pour laquelle nos sauvages ont tant d'attraction, est rendu bien plus difficile. Quant au F. Labelle, il nous rendait, de son côté, un immense service en prenant presque à lui seul dans ses rets plus de quatre mille pièces de poissons. Sous les premières glaces, à l'aide d'un sauvage, il augmenta encore notre provision d'un millier de poissons frais.

Dès l'arrivée des sauvages, nous pûmes constater que leurs bonnes dispositions n'avaient pas changé et que la semence de la parole divine jetée dans leurs cœurs l'été dernier avait porté ses fruits. J'étais appelé dans deux camps pour la visite de quelques malades ; je me mis en route avec les sauvages dès qu'ils eurent terminé leur traite. La fête de l'Immaculée Conception de notre bonne Mère me trouva dans le premier des deux camps. Nous la célébrâmes de notre mieux. Il y eut trois réunions, deux pour les grandes personnes et une pour les enfants ; dans l'intervalle je visitai les malades, que je trouvai en assez bon état. Le lendemain je me mis en route pour l'autre camp qui, fort heureusement, s'était rapproché depuis notre départ. Nous étions à peine, le F. Guillet et moi, installés dans la loge que nous avions choisie pour y passer la nuit, que la neige commença à tomber à flocons pressés, le vent souffla avec rage et une poudrerie affreuse nous enveloppa. La tempête était si violente, que nous avions peur de voir notre loge emportée. Cet ouragan dura deux jours, que j'employai à visiter les loges et à baptiser quelques enfants. Les malades n'étaient pas dans ce camp, mais j'appris qu'ils allaient mieux. Je trouvai une vieille femme que je confessai, en l'engageant à venir à la mission pour la fête de Noël,

époque à laquelle je me proposais de lui faire faire sa première communion. C'était la mère de notre chef. Nous repartîmes le lendemain accompagnés d'un sauvage, nous marchâmes tout le jour et toute la nuit, sauf deux heures que nous passâmes blottis auprès d'un maigre feu pour y attendre le lever de la lune, et le surlendemain, vers quatre heures et demie, nous arrivâmes à la mission pour donner le *Benedicamus* au P. Bonnald et au F. Labelle.

Ce voyage avait duré treize jours ; il nous restait bien peu de temps avant la fête de Noël, nous voulions nous préparer de notre mieux pour l'arrivée des sauvages, qui nous avaient promis de venir nombreux. Je chargeai notre F. Guillet de faire une crèche. Il s'en acquitta à notre grande satisfaction. Il disposa une niche de façon à pouvoir y mettre au fond un de nos vitraux représentant l'Assomption de la sainte Vierge, ce vitrail devait être éclairé par derrière, de manière à ce que le dessin pût parfaitement ressortir. Au-dessous se trouvait une statuette de la Vierge ayant à ses pieds l'enfant Jésus couché sur un coussin. Sous la table servant de support à la niche, un transparent éclairé d'une faible lumière laissait apercevoir l'étable, les bergers et l'étoile. Le chœur était tapissé d'oriflammes aux couleurs de la sainte Vierge et du Pape. De magnifiques fleurs récemment arrivées de France et disposées en bouquets par les mains habiles de notre Frère, paraient les gradins découpés de l'autel sur lesquels on voyait déjà nos beaux chandeliers dorés. Notre autel avec ses gracieuses découpures faisait un effet superbe. De vieilles chasubles, rajeunies et transformées en dalmatiques, devaient servir pour les offices de la nuit.

Nos sauvages furent fidèles au rendez-vous, ils arrivèrent la veille de Noël en grand nombre. Jamais, je

crois, depuis l'établissement de la mission, je n'en avais vu autant à pareille fête. Parmi eux se trouvait le chef à qui j'avais promis, lors de son dernier voyage ici, de conférer le baptême à la messe de minuit. Ce sauvage, aux mœurs douces et régulières, aurait obtenu depuis longtemps déjà cette faveur, si je n'avais cru remarquer en lui une certaine indifférence puisée sans doute au contact des ministres qu'il avait vus autrefois. Il y a six ou sept ans, j'avais eu quelque espoir de le gagner, il s'était confessé et j'avais reçu de lui et de sa femme un mutuel consentement de mariage. Il s'en était rapporté à moi pour son baptême, mais sans en exprimer un bien vif désir, ni sans me laisser apercevoir une volonté assez déterminée de pratiquer les observances de notre sainte religion. J'espérais toutefois parvenir à un bon résultat, quand la mort vint frapper successivement et à peu d'intervalle deux de ses frères qu'il aimait tendrement. Cette circonstance le replongea plus que jamais dans son indifférence. L'an dernier il commençait à revenir ; une maladie sérieuse qu'il fit, loin du prêtre, lui donna à réfléchir et détermina les dispositions bien meilleures dans lesquelles je le trouvai l'automne dernier. Je résolus alors de ne plus différer à l'admettre au saint baptême, et pour rendre la chose plus solennelle, je fixai le moment de la cérémonie à la messe de minuit, en lui faisant remarquer que c'était dans une circonstance semblable que le premier grand chef de mon pays, Clovis, avait vu, lui aussi, couler l'eau sainte sur son front. Ce rapprochement parut le flatter beaucoup. Il me restait toutefois certaines explications à recevoir de lui avant de procéder à la cérémonie, je voulais aussi le préparer plus immédiatement. Je l'attendis toute la soirée, mais ce fut en vain, je dus ajourner le baptême.

Notre office de la nuit fut splendide. La cérémonie

commença, selon l'usage, par le chant du *Te Deum*. Après l'Evangile je fis un discours en montagnais sur l'objet de la fête et à l'Offertoire le F. Guillet, accompagné par l'harmonium, entonna un cantique montagnais sur la naissance de Notre-Seigneur; il fut chanté par tous nos sauvages. Il me semblait que tout cet ensemble de décorations, de cérémonies et de chants me rendait plus fervent, mais je ne doute pas que nos sauvages n'en aient été vivement impressionnés, car ensuite ils ne cessèrent de parler de ce qu'ils avaient vu et entendu. J'aurais vivement désiré pouvoir faire le baptême de notre chef avant les vêpres, mais je compris qu'il serait difficile de le voir pour le préparer à cette cérémonie. Nos sauvages devaient avoir un grand festin, dont j'avais moi-même donné l'idée, en leur faisant présent d'une chaudière remplie de patates et d'une livre de thé. Je pensais que le bourgeois ne se refuserait pas à fournir le reste, et, en effet, il s'exécuta de bonne grâce en distribuant de la farine et du sucre. Quant à la viande, ils en avaient. Tout se passa pour le mieux, les sauvages étaient contents.

Le soir, après les vêpres, je vis enfin notre chef que je n'avais fait qu'entrevoir le matin. J'eus bientôt toutes les explications qu'il me fallait, après quoi ne trouvant plus d'obstacle, il ne me resta plus qu'à le préparer. La cérémonie fut indiquée pour le lendemain, dimanche, fête de saint Étienne. M. et M^me^ Deschambault, sur leur demande, furent choisis pour parrain et marraine. L'interprète du fort et sa femme furent désignés pour remplir le même rôle auprès d'un jeune homme que je devais baptiser en même temps.

La cérémonie fut annoncée à la grand'messe avec invitation à tous les sauvages d'y assister. Le moment venu, je me revêtis de la chape, et, à genoux au pied de

l'autel, j'entonnai le *Veni Creator*. Le P. Bonnald m'assistait pendant les cérémonies, que je commençai aussitôt et durant lesquelles les sauvages chantèrent, en montagnais, le cantique du baptême. Par une attention délicate du parrain et de la marraine, on donna au chef les noms des deux Pères, Étienne-Alphonse. Il était visiblement ému pendant les cérémonies préparatoires, mais son émotion fut à son comble au moment où l'eau sainte coula sur son front. Ses parrain et marraine, qui tenaient alors leurs mains sur ses épaules, sentirent comme un tremblement qui parcourait tout son corps. La sueur ruisselait sur son visage. La cérémonie se termina par le chant du *Magnificat* et une instruction dans laquelle j'expliquai l'heureuse, mais toute mystérieuse transformation qui venait de s'opérer dans l'âme des nouveaux baptisés. M'adressant spécialement à notre chef, je lui dis que le jour précédent était l'anniversaire du baptême du premier des rois ou grands chefs de mon pays, Clovis; je lui fis un résumé de la vie de ce grand prince après son baptême et lui indiquai la conduite qu'il devait suivre lui-même, dans sa vie privée et dans sa vie publique, s'il voulait marcher sur les traces de ce grand chef et arriver au royaume éternel du souverain maître de la terre et du ciel. Comme complément de la fête, le chef eut l'honneur d'être admis le soir à notre table, en compagnie du bourgeois du fort, son parrain. Nous espérons qu'il gardera longtemps le souvenir de ce grand jour. Ce soir-là il était vraiment heureux. Deux jours après j'eus occasion de le revoir à son camp, où j'étais appelé par un malade. Sa joie durait encore et ses bonnes dispositions paraissaient s'affermir de plus en plus. Le petit récit par lequel je termine cette longue lettre va vous en faire juger par vous-même.

Il y avait au camp un bon sauvage qui par la vente de

ses pelleteries avait eu la bonne fortune de se procurer un demi-sac de farine ; jamais sans doute le cher homme ne s'était vu si riche. Comme on était à la veille de se disperser par groupes, il voulut le soir réunir une dernière fois ses compatriotes pour les faire participer à son abondance. Tous les hommes furent en conséquence invités à un festin, et comme j'étais au camp, je dus être de la partie. Toutefois, mon très-révérend Père, ne vous scandalisez pas à ce mot de *festin*. Quand vous en connaîtrez le menu, vous verrez qu'il n'y avait rien qui fût contraire à l'esprit de mortification que nous devons pratiquer. Il n'y avait ni viande, ni vins généreux, ni dessert et pour bonne cause. Une exception était faite cependant en ma faveur. Notre chef avait, dans sa loge, une tête de petit caribou tiré le jour même et dont on n'avait encore apporté que ce seul morceau ; il donna ordre de la faire cuire chez lui et de l'apporter dès qu'elle serait prête, car il n'était pas convenable, disait-il, que le Père prît part au festin sans qu'on eût un seul morceau de viande à lui offrir. Au signal ordinaire, qui consiste en quelques coups de fusil, chaque invité arriva portant son couvert, c'est-à-dire une assiette et un pot ; les plus huppés se chargent, de plus, d'une chaudière remplie de thé ; aussitôt on se range autour de la loge. Bientôt apparaît la principale pièce du festin, ce sont deux chaudières remplies de sorte de biscuits préparés dans la graisse et que le maître du logis distribue à ses convives. La fameuse liqueur du Nord, le thé, est partagée entre tous. Déjà plusieurs, sans autre préoccupation, allaient se mettre en devoir de faire honneur au régal, quand le chef, assis à ma droite, fit observer gravement qu'on n'avait pas encore prié ; puis, se tournant vers moi, il m'invita à faire la prière. Je récitai en langue montagnaise le *Benedicite*, après quoi chacun se mit à l'œuvre. On rit, on plaisanta, on raconta force

histoires de chasse. Après le repas je récitai les grâces, et les histoires recommencèrent. Le moment de fumer était venu ; le maître du logis fit les honneurs du tabac, il avait eu soin d'en faire hacher à l'avance, il en distribua une certaine quantité par groupes et chacun puisait au tas le plus voisin. Quand je crus le moment venu de me retirer, j'invitai tout le monde à la prière; je la récitai à haute voix et chacun la répétait après moi.

Tel est, mon très-révérend Père, le récit fidèle, mais trop long peut-être, de ce qui s'est passé chez nous depuis ma dernière lettre. Vous voudrez bien me pardonner ces détails peut-être peu intéressants, pour ne voir que mon désir de vous tenir bien au courant de ce qui concerne vos enfants du lac Caribou, non moins que mon bonheur de pouvoir m'entretenir longuement avec vous.

Votre enfant obéissant et tout dévoué,
A. Gasté, o. m. i.

P.-S. Grâce à Dieu, et aussi un peu à Notre-Dame de Lourdes, notre petit orphelin Simon paraît sauvé. Il court et s'amuse de plus belle.

Le R. P. Bonnald écrit également de la Mission Saint-Pierre au lac Caribou :

« L'été dernier j'étais au fort Cumberland, où je dus faire un séjour de plus de trois mois, par suite du retard du steamboat, qui n'amena dans son premier voyage aucune pièce pour le poste du Caribou. Le district du Cumberland est très-étendu; il forme la partie est du diocèse de Saint-Albert, et c'est la plus abandonnée. C'est le pays des Cris surnommés *Maskégons*, tous ou presque tous protestants. Les Missionnaires catholiques ont quelque-

fois passé par là, mais jamais ils ne s'y sont établis. Nos Pères y font de temps en temps des apparitions pour visiter les catholiques, serviteurs de la compagnie. En quittant Mgr Grandin à Carlton, j'avais reçu de lui la recommandation de visiter toutes les familles métis catholiques disséminées dans les divers postes de ce district. Je les ai à peu près toutes vues. Ces pauvres gens font pitié. Les anciens sont assez instruits, mais les jeunes sont fort ignorants. Quand les parents ont appris à leurs enfants le *Pater* l'*Ave* et le *Credo* en français et à faire le signe de la croix, ils pensent que l'instruction religieuse est suffisante. Cette malheureuse génération qui grandit vit sans culte et sans sacrements au sein d'une atmosphère protestante. Et cependant, par une miséricorde admirable de Dieu, sur un nombre si considérable de familles, on n'en cite qu'une qui soit passée à l'hérésie, et encore faut-il dire que les enfants de l'apostat cherchent à se rapprocher de nous. Le long de la Siskatchewan, vers son embouchure, depuis le Cumberland jusqu'au lac Winipeg, il y a trois postes de traite. Après le Cumberland c'est le Pas; jadis il y avait là une petite chrétienté fondée par les Jésuites et visitée plus tard par les prêtres canadiens. Mais aujourd'hui elle a entièrement disparu : *non erat qui frangeret eis.* Dans les premiers temps que nos Pères remontaient cette partie sud-est de la Siskatchewan, Mgr Faraud avait rencontré quelques débris de cette chrétienté isolés sur la rive gauche, en face de la colonie protestante. Les sauvages de ce quartier se souviennent encore des premiers Missionnaires qui ont baptisé leurs pères, et il serait facile, je crois, de ramener ces pauvres égarés. Il y a deux ans, quelques-uns d'entre eux, à la vue du R. P. Gasté, disaient au guide des berges : *Ceux-là ressemblent plus aux véritables hommes de la prière que nos ministres anglais.*

« En débarquant à ce poste je fus heureux de voir que tous les sauvages venaient me toucher la main avec force marques de respect, et cela à la barbe du ministre protestant, et a deux pas de son beau temple. Le bourgeois du fort me fit tous les honneurs de sa maison et de sa table en présence du chef du district. Je restai là un jour et demi en attendant les berges qui devaient transporter les fourrures au Grand-Rapide ; pendant ce temps je fis connaissance avec des métis et des sauvages de toute religion, et rencontrai un brave homme qui renonça au service de la compagnie, uniquement pour se rapprocher du prêtre catholique et faire baptiser et instruire ses enfants. Sa femme, qui était instruite, passa la journée à expliquer à tout venant le *tableau-catéchisme* que je suspendis à la muraille de sa maison. »

Le Missionnaire, après avoir traversé le lac Bourbon, que les Anglais appellent *Cedar lake*, et passé par une succession de rapides, arriva au lac Winipeg. Sa narration continue ainsi : « Nos barques firent halte en haut du dernier rapide, qui s'appelle avec raison *le Grand-Rapide*. C'est là que stationne le bateau à vapeur qui transporte les marchandises dans les divers comptoirs de la compagnie situés sur les rives de la Siskatchewan jusqu'à Edmonton. Je me disposai aussitôt à visiter les familles catholiques établies en bas du rapide. Nos gens allèrent décharger leurs fourrures au poste situé à l'entrée du lac Winipeg. Je dressai ma petite tente à l'entrée du fort, mais l'aimable commis m'obligea à accepter sa chambre et son lit. Le lendemain, après ma messe, comme je finissais de confesser un homme, j'entendis les sauvages qui criaient de l'autre bord *iskutewnapikwan!* le *steamboat!* le *steamboat!* En un moment tout le monde est sur le bord du lac, et nous voyons au loin les deux longues cheminées du vapeur qu'on attendait chaque jour. Bien-

tôt son sifflement aigu se fait entendre, et est répercuté par tous les échos de la vallée. Les animaux domestiques fuient d'épouvante, mais nos gens sont dans la joie en voyant arriver chez eux pour la troisième fois ce signe de la civilisation. Le bateau passe devant nous sans s'arrêter, et va à deux milles plus haut déposer toute sa cargaison au pied du rapide. Je n'aperçus pas Mgr Faraud, qui était à bord; mais le soir je traversai la rivière en canot, et j'allai me jeter dans les bras de Sa Grandeur. Avec quel empressement avide je questionnai Monseigneur et sur la France et sur la congrégation ! Il voulut bien satisfaire à toutes mes questions avec une aimable bonté. Je fus charmé aussi de voir le F. Lefebvre, qui accompagnait Monseigneur. Pendant quatre ou cinq jours j'évangelisai çà et là mes gens. Le rendez-vous du dimanche fut indiqué chez Mgr Faraud, au bateau de la Siskatchewan. En attendant, je dressai ma tente dans une petite clairière, et Monseigneur daigna lui-même ficher les piquets et m'enseigner le moyen de chasser les maringouins. Je passai toute la soirée du samedi à entendre les confessions, et fus touché jusqu'aux larmes de la foi de ces braves gens. Le lendemain, dimanche, je parcourus la côte en agitant ma clochette, et à mon appel tout mon peuple se réunit dans la salle principale du bateau. Je bénis trois mariages ; Monseigneur célébra la messe et donna quelques communions. Il adressa aussi en langue crise une allocution, qui dut faire beaucoup de bien. Le soir, une dernière réunion avait lieu autour de ma tente. Je reçus l'abjuration d'une adulte que je rebaptisai sous condition, et après une nouvelle instruction et la récitation du chapelet je clôturai ma mission.

« M. Hamilton, inspecteur général de la Compagnie de la baie d'Hudson, m'autorisa à profiter du bateau pour remonter au Cumberland. En attendant le départ, j'allai

avec le F. Lefebvre choisir un terrain pour la mission catholique, selon la recommandation que m'avait faite Mgr Grandin. »

Arrivé au Cumberland, le Missionnaire fit ses adieux à Mgr Faraud. C'était le 5 juillet. Là, il dut stationner jusqu'à la fin du mois pour attendre Mgr Grandin. Le numéro de juin ayant rendu compte de cette rencontre, nous n'y reviendrons pas. Le P. Bonnald attendit encore au Cumberland jusqu'au 17 septembre, faisant tout le bien possible aux âmes qui l'entouraient. A cette date il partit définitivement pour le lac Caribou. Le voyage dura dix-huit jours et fut semé de tous les accidents ordinaires dont la répétition n'est pas une nouveauté pour les lecteurs, mais est un très-grand mérite pour nos courageux Missionnaires. Voici la dernière page des notes de voyage du R. P. Bonnald :

« Huit jours après avoir quitté le lac Pélican, nous entrions dans cet immense lac Caribou parsemé d'îlots et terrible comme une mer pendant la tempête. Nous voguâmes avec une rapidité vertigineuse pendant une nuit et deux jours. Dans l'obscurité notre guide nous égara dans une baie. Nous essayâmes de partir à la clarté d'une aurore boréale, mais cette lumière fut de courte durée et il fallut attendre le véritable jour pour reprendre notre direction. Grâce au vent qui gonflait encore la voile, vers les cinq heures du soir, la côte de la mission était en vue. C'était cette chère mission dont m'avait parlé Mgr Grandin à Notre-Dame de Lumières. Nous arrivâmes à l'*Angelus*. Ce son béni, retentissant au bout du monde, faisait battre mon cœur. Le P. Gasté et le F. Labelle attendaient au débarcadère. Quelle réception fraternelle! Quelle joie de se voir! Le F. Guillet se met en quatre pour me régaler.

« Vite, faisons la description de la mission. Vous seriez

étonné, mon très-révérend Père, de nous voir si bien logés au lac Caribou. Le quartier de la mission, placé sur une butte de sable à 300 mètres du fort, forme un véritable carré. On dirait un vieux monastère du moyen âge avec son préau. Notre église forme une aile, la tribune fermée nous sert de chambre commune, le fond de l'église est séparé par une cloison et forme ainsi une petite salle pour les sauvages. Nous nous rendons à l'autre aile, parallèle à l'église, par un corridor en bois très-commode en hiver, et nous entrons dans une petite cuisine, séparée d'un hangar par un vaste espace où se trouve le poulailler, et aussi la chambre à coucher de notre grand'mère. Nous appelons ainsi une bonne femme qui n'a qu'un œil, mais bonne langue. C'est la femme forte de la nation. Mgr Grandin, sur sa demande, nous a permis de la garder et elle nous rend de grands services. Elle est mon professeur de montagnais. Pour compléter la description de notre communauté, je dois dire que le clocher provisoire avec une cloison forme le quatrième côté parallèle au corridor. Toute la côte qui se trouve entre l'église et le lac est devenue notre jardin ; nos Frères y ont récolté une trentaine de barils de patates. C'est un prodige qui se renouvelle tous les ans à la mission. Nous sommes bien logés, bien chauffés ; le pain est rare, mais la viande abonde. On n'est donc pas trop mal ; les temps héroïques sont passés et les cheveux gris du R. P. Gastê disent assez qu'il n'en fut pas toujours ainsi. Plaise à Dieu que nos chers Montagnais se convertissent tout à fait ! »

Le P. Bonnald avait fait précédemment un pénible voyage de la mission de Notre-Dame de la Paix à Saint-Albert pour ramener le corps de Louis Dazé, dont la mort a été racontée dans le numéro de décembre 1875. Ce fut au milieu de difficultés inouïes et à travers des dangers et

des souffrances de toutes sortes que le courageux Missionnaire accomplit son entreprise de charité. La neige, la faim, la solitude et ses immensités où rien n'indique la route, les obstacles de la nature et ceux des hommes, rien ne lui fut épargné des souffrances et des angoisses les plus cruelles. Dieu protégea visiblement le P. Bonnald, qui eut la joie de ramener la dépouille mortelle du dévoué serviteur de la mission. Cette œuvre de miséricorde, à en juger par les tribulations dont elle a été l'occasion, a dû être bien agréable à Dieu. A son arrivée à Saint-Albert, où sa longue absence avait semé tant d'alarmes, le P. Bonnald fut reçu au milieu des larmes de reconnaissance et de joie de l'Evêque, des Pères et Frères et même des bonnes sœurs qui avaient fait plusieurs neuvaines successives pour que la Providence gardât sain et sauf celui qui exposait si glorieusement sa vie pour procurer une sépulture honorable à un ami de Dieu :

« Quando orabas cum lacrymis, et sepeliebas mortuos, ego obtuli orationem tuam Domino. » (Tobie, XII, 12.)

MACKENZIE.

Nous avons reçu de Mgr Clut des notes d'un long voyage accompli de la Providence au fort Nelson, mission Saint-Paul. Commencé le 20 mars 1875, ce voyage a duré, aller et retour, trois mois, et Mgr d'Erindel ne rentrait à la Providence, son point de départ, que le 29 juin. La première partie de la route a été faite en compagnie du R. P. Ladet, que Sa Grandeur devait laisser à la mission de Saint-Raphaël. Des fatigues inouïes, rendues plus insupportables par un froid très-vif et l'accumulation de la neige, ont ajouté aux difficultés du voyage et au mérite

des Missionnaires. Le R. P. Ladet, d'une santé délicate, a eu beaucoup à souffrir, mais a fait preuve d'un grand courage.

Citons le journal de Mgr Clut :

« Partis de la Providence le 20 mars, nous arrivons au fort Simpson le 26 à une heure et demie de l'après-midi.

« Le fort Simpson est le premier et le principal poste de la Compagnie dans le district du Mackenzie. Faute d'ouvriers apostoliques et de moyens, nous n'avons pu encore nous y établir à poste fixe. Le protestantisme, au contraire, a pu y établir son chef-lieu, grâce à la faveur des officiers de la compagnie de la baie d'Hudson, la plupart Ecossais et protestants. Nous arrivions en pleine puissance protestante ; aussi la réception fut de prime abord plus froide qu'ailleurs. Cependant le premier officier du district nous reçut cordialement, selon son habitude, et nous installa dans une bonne chambre. Nous dîmes la messe dans la maison de la seule famille catholique résidant alors au fort. C'est là que nous passâmes le beau jour de Pâques, 28 mars. Malgré la pauvreté du local et le petit nombre des fidèles, je revêtis les habits pontificaux et je chantai la messe assisté par le P. Ladet. Il y eut cinq communions et une confirmation, c'est-à-dire tout ce que je pouvais désirer. Nous restâmes au fort jusqu'au 30 mars. Je profitai des trois jours d'arrêt pour prendre connaissance de mes nombreuses lettres remises par les porteurs qui nous avaient rejoints en route trois jours après notre départ, et je répondis aux plus pressées. Ce repos, du reste, nous était nécessaire ; le P. Ladet n'avait fait encore que la moitié de son trajet et moi le tiers du mien.

« Le 30, à dix heures du matin, après avoir laissé un de nos traîneaux et un de nos serviteurs qui devait revenir à la Providence, nous partîmes en compagnie de M. Mac-Dougald, chef traiteur du fort des Liards, où se rendait le

P. Ladet. Il avait deux serviteurs avec lui, et nous, nous avions Johny et un seul traîneau chargé de notre petit bagage et de nos provisions. Du fort Simpson au fort des Liards nous irons presque toujours à travers bois ; la marche est un peu moins fatigante que sur le Mackenzie, parce que nous suivons un sentier battu une quinzaine de jours auparavant ; mais il y a encore en moyenne de 3 à 4 pieds de neige. Un matin, le cuisinier de M. Dougald se leva de bonne heure, fit un grand feu et se rendormit. Le vent poussa les étincelles vers la place où le P. Ladet et moi étions couchés et mit le feu à nos couvertures, qui brûlèrent bel et bien ; je m'éveillai quand le feu commença à mordre mes mocassins. Le P. Ladet et Johny, réveillés en sursaut comme moi, m'aidèrent à éteindre l'incendie ; mais adieu la belle couverture en molleton que m'avait donnée l'Œuvre apostolique et qui, depuis six ans, m'accompagnait dans tous mes voyages ! »

Après avoir éprouvé un froid excessif et aussi un peu souffert de la faim, les Missionnaires arrivèrent enfin au fort des Liards. Mgr Clut continue ainsi son récit : « Les habitants étaient heureux de revoir leur maître, M. Dougald, et ceux d'entre eux qui étaient catholiques éprouvaient une double joie en me voyant arriver avec un Père.

« La mission est bâtie à quelques centaines de mètres au-dessus du fort, le long de la rivière. La petite chapelle qui est attenante à la pièce principale reçut notre première visite. Le P. Grouard en a été l'architecte et le décorateur. La rivière des Liards n'avait encore reçu qu'une seule visite épiscopale, celle de Mgr Grandin. Il n'y a donc encore personne qui soit confirmé, sauf les métis serviteurs de la compagnie. Les Indiens étant encore disséminés dans leurs forêts, il faudra attendre mon retour pour les réunir et les voir. »

Après avoir laissé le P. Ladet au fort des Liards, mission

Saint-Raphaël, Mgr Clut continua sa route vers le fort Nelson, toujours accompagné de son fidèle Johny ; il y arriva après vingt jours de marche forcée depuis la Providence.

« M. Brass et sa jeune dame esquimaude me reçoivent de leur mieux et me traitent honorablement. Comme nous n'avons pas de pied-à-terre ici, ce bon monsieur m'a cédé une chambre et m'a offert l'hospitalité pour tout le temps de mon séjour au fort. Il n'y a que deux familles catholiques dans le fort, et il n'y a que deux ou trois familles sauvages arrivées. »

Mgr Clut, en attendant l'arrivée des sauvages, occupe son temps à faire du bien aux familles présentes ; il congédie Johny, qui retourne au fort des Liards pour servir d'interprète au P. Ladet. Enfin, le 4 mai la rivière Nelson commence à opérer sa débâcle, la température va devenir meilleure, et les sauvages pourront prendre des écorces de sapin pour faire leurs canots de voyage. Le 14 mai, Mgr Clut reçoit l'abjuration d'un métis anglais et de deux Sauteux protestants et les baptise sous condition : « J'ai fait, dit-il, la cérémonie le plus solennellement possible, mitre en tête, et me servant de la langue crise pour le cantique du baptême. Le chapelet a été récité en commun pour mes trois convertis. Puisse leur conversion faire réfléchir les Esclaves et les Sékenais qui fréquentent le poste ! Sauf quatre ou cinq adultes, il n'y a que les enfants qui ont reçu le baptême dans quatre visites antérieures du Missionnaire. Les deux premières ont été faites par le R. P. Grouard en 1868 et 1869, les deux autres par le R. P. de Kérangué en 1872 et 1873. Ces excellents Missionnaires n'ont pas pu rester assez longtemps pour instruire à fond les adultes. Voilà la raison de l'indifférence de ces derniers. Depuis mon arrivée je fais deux ou trois fois par jour le catéchisme et l'exercice de la prière tous les soirs. De plus, je me suis con-

stitué maître d'école en français, en cris, en montagnais. Ces actives occupations ne m'empêchent pas de recueillir un grand nombre de mots de la langue locale qui diffèrent considérablement du montagnais. Mais, grâce à mes voyages chez toutes nos tribus et grâce au dictionnaire polyglotte du R. P. Petitot, que j'ai copié, ainsi qu'à l'étude que j'ai faite de tous les dialectes, je me fais assez bien comprendre des Esclaves.

« Enfin, la neige ayant fondu presque tout d'un coup, les Esclaves, les Sékenais et les gens dits *mauvais monde* sont arrivés. Mais il n'y avait presque que des hommes ; le pays ayant été inondé par la fonte des neiges, les femmes et les enfants n'ont pu se rendre à ma mission Saint-Paul. Je n'ai fait que dix-sept baptêmes, dont treize d'adultes. Sept ont été admis à la première communion. Ce sont les prémices de cette mission parmi les Indiens. Huit ont reçu le sacrement de confirmation et trois mariages ont été bénits.

« J'ai parlé de trois tribus différentes appartenant à ce poste-là ; ne croyez pas cependant que la population soit considérable. Elle s'élève tout au plus au chiffre de trois cent cinquante âmes. Le pays est immense, mais au Mackenzie nous sommes dans de vastes déserts.

« Je clôturai la mission le 31 mai au matin. Je partis dans une barque que M. Brass avait mise à ma disposition jusqu'au fort Simpson. »

Mgr Clut évangélisa sur la route un camp d'Indiens qu'il rencontra. Le 2 juin, à quatre heures et demie du soir, il était de retour à Saint-Raphaël, où le R. P. Ladet le recevait solennellement. Là Monseigneur donna ses soins aux quatre tribus qui forment la population de la mission Saint-Raphaël. « Ce sont, dit Monseigneur, les Esclaves ; ils sont les plus nombreux, mais les plus indifférents ; les Montagnais, dits *Embat'a-Ottiné*, qui habi-

tent les montagnes Rocheuses ; les Nahanais, qui habitent les mêmes montagnes, mais à l'ouest ; enfin, les gens du grand lac (lac Dease), venant de vingt-trois jours de marche d'au-delà des montagnes Rocheuses. Les trois dernières tribus sont ferventes. Ces braves gens auraient passé des journées entières à réciter des prières et à nous écouter, malgré ma difficulté à me faire comprendre d'eux et à les comprendre moi-même. J'étais souvent obligé d'avoir recours à un interprète. Ces quatre tribus parlent des dialectes différents ; elles sont dispersées sur un territoire plus grand que la France et ne forment guère qu'un chiffre de cinq cents.

« Je donnai cinquante-cinq confirmations ; il y eut vingt-neuf baptêmes, dont dix-sept d'adultes, trente-quatre premières communions, sept mariages et une abjuration.

« Je tiens à constater que tous les Indiens de Saint-Raphaël, sauf un, sont maintenant baptisés. Voilà donc une chrétienté formée en dépit des efforts du protestantisme, grâce à Dieu et aux Missionnaires Oblats de Marie.

« Le 14 juin, je quittai la mission de Saint-Raphaël, ramenant avec moi Johny, et je repris la route de notre mission de la Providence. Le bon P. Ladet restait absolument seul ; ne voulant pas lui imposer un trop grand sacrifice, je l'avais laissé libre de revenir avec moi ; mais, en voyant tout le bien qu'il y avait à faire, son zèle passa par-dessus les difficultés, et bien que ce bon Père n'eût encore aucunes provisions dans sa solitude, il a voulu garder le poste. Je lui ai promis de lui envoyer un Père et un Frère aussitôt que cela me serait possible. Ce secours serait indispensable. Il y a en effet sur ce point trois missions à desservir : Saint-Raphaël, Saint-Paul et un nouveau poste que la Compagnie fonde sur la branche nord de la rivière des Liards. Tous ces postes sont à la porte du fort Simpson, où le protestantisme a son chef-lieu

dans le vicariat. Mon départ et ma séparation du P. LADET furent l'occasion de bien des larmes. »

Ce fut le 29 juin que Mgr CLUT rentra à la mission de la Providence. « En arrivant, dit-il, je fus enchanté d'apercevoir la charpente de notre église tout récemment élevée. Je trouvai la mission dans un état prospère. Le R. P. DE KÉRANGUÉ et les Pères de cette mission ont bien mérité du vicariat et de la Congrégation durant l'hiver dernier, et surtout durant mon absence ils ont fait des travaux extraordinaires. Nos pauvres sauvages esclaves de la Providence, qui jusqu'ici avaient montré trop d'indifférence, ont enfin secoué leur apathie et ils ont été plus fidèles à assister aux instructions et à s'approcher des sacrements. Je les ai trouvés tous réunis et ai pu leur faire quelques instructions et en confirmer un grand nombre. Je n'ai pu faire qu'un séjour de cinq jours à la Providence. Au passage des barques du fort Simpson j'ai dû m'embarquer pour aller faire ma visite à une de nos missions établies sur la rivière la Paix. Grâce au vent favorable, je me rendis en un jour et demi à la mission de Sainte-Anne, où je rencontrai l'excellent et zélé P. GASCON, qui s'y était rendu sur les dernières glaces. J'y rencontrai peu d'Indiens ; je pus cependant administrer le sacrement de confirmation à cinq personnes.

« Le 8 juillet, le P. GASCON et moi arrivions à notre chère mission Saint-Joseph à deux heures du matin. Le village indien campé autour de la mission fut bientôt debout et nous eûmes la longue cérémonie du baisement de l'anneau et des poignées de main. Nous nous mîmes aussitôt à confesser et le lendemain je confirmai dix-neuf personnes et donnai la communion à quatre-vingt-quatre sauvages. »

Mgr CLUT termine sa lettre par l'exposé des appréhensions qu'il a conçues sur le sort encore inconnu du cher

F. Alexis et sa dernière page est un cri de douloureuse angoisse.

Le P. Lecorre, reparti en 1875 pour les missions du Nord, avec un détachement du personnel de Mgr Faraud, a envoyé de la Providence, où il achève en ce moment son noviciat, la relation suivante de son voyage. La lettre est du 25 novembre 1875 :

Nous sommes partis du Havre, comme vous le savez, mon très-révérend Père, le 8 mai, à dix heures du matin. Nous étions sept, trois ecclésiastiques et quatre jeunes laïques, tous Bretons. Inutile, je pense, de m'arrêter à des détails de traversée qui ne varient guère, et de raconter des incidents de voyage toujours les mêmes. Nous n'avons pu faire aucun office religieux en public : les dispositions du capitaine ne s'y prêtaient pas. Aux premières se trouvait le Supérieur général des Pères de la Miséricorde, qui nous faisait l'honneur de venir souvent nous tenir compagnie sur le pont ; il nous invita gracieusement à descendre, à New-York, dans une des maisons de son ordre que je connaissais pour y avoir reçu l'hospitalité en me rendant en France. Nous avions, en outre, pour compagnons aux secondes deux Pères et un Frère convers, jésuites, qui se rendaient, les deux premiers, à l'Orégon ; le troisième, à San-Francisco, pour y exercer son talent de peintre dans la nouvelle et splendide église de la compagnie. Ces trois jésuites étaient Italiens.

Arrivés à New-York, le 18 mai au soir, mais débarqués seulement le lendemain matin, nous nous dirigeâmes à pied vers l'établissement Saint-Vincent de Paul, dirigé par les Pères de la Miséricorde, à une heure de marche

environ du débarcadère. Après avoir offert le saint sacrifice et donné la communion à tous nos compagnons, je me hâtai de faire les quelques commissions et préparatifs nécessaires, afin de pouvoir prendre le train de Saint-Paul dès le soir même. Mais, par suite d'un malentendu, nous ne pûmes partir que le lendemain, à neuf heures du matin. Tous nos bagages nous suivaient dans le train, à destination directe de Saint-Paul.

Pour ménager nos fonds, nous crûmes devoir nous priver d'aller à l'hôtel, dans les différentes stations des repas, et de prendre même à tour de rôle les *sleeping-cars ;* de sorte que le manque de vivres solides et la privation presque totale de sommeil durant cette partie du voyage en chemin de fer, qui dura cinq jours continus, nous fatiguèrent au point que nous tombions de faiblesse et d'étourdissement en arrivant à Moor-Head, limite de la ligne. Quand je dis : cinq jours continus, je me trompe un peu. Nous fîmes deux arrêts, dont l'un occasionné par un incident qui eût pu amener des conséquences graves : la disparition, durant la nuit, entre deux stations avoisinant la chute du Niagara, de l'un des jeunes gens de notre suite. On changea de train d'une façon assez précipitée. Endormi profondément et séparé de nous, il ne s'en aperçut pas, et tandis que nous roulions sur le pont suspendu de la chute, il était emporté, seul, à son insu, vers Buffalo. Nous nous en aperçûmes promptement, mais déjà trop tard, et nous ne pûmes nous arrêter qu'à quelques milles de là. Après des indications précises, je laissai mes compagnons à la station et pris le train de Buffalo, où je retrouvai la brebis égarée, confuse et repentante : sans billet, sans argent, sans notion de la langue anglaise, le pauvre jeune homme en était réduit, comme il me l'avoua, à prier mentalement la sainte Vierge de le tirer de ce sérieux embarras.

Le deuxième arrêt eut lieu, un dimanche, à Saint-Paul, où nous arrivâmes à huit heures du matin et d'où nous ne repartîmes que vers sept heures du soir. La loi des États exige cet arrêt par respect pour le jour du Seigneur. Je ne connaissais à Saint-Paul qu'une église française-canadienne pour m'y être arrêté en 1870 avec Mgr Clut. C'était un prêtre canadien qui la desservait alors, et comme il s'était montré on ne peut plus hospitalier à notre égard, je me dirigeai de ce côté avec mes six compagnons. L'église et la maison adjacente étaient bien les mêmes que j'avais vues il y a cinq ans ; mais quelle ne fut pas ma surprise d'y être accueilli par nos bons Pères ! J'eus le bonheur, avec M. Le Doussal, d'y célébrer la sainte messe. Nous assistâmes, de la sacristie, à la grand'messe et aux vêpres, ainsi qu'au sermon d'ouverture du jubilé, prêché par le R. P. Provincial du Canada.

Nous ne pensions rejoindre S. Gr. Mgr Faraud qu'à Saint-Boniface. Quelle ne fut pas notre joie de revoir, en débarquant du train à Moor-Head, le R. P. Husson, qui nous dit que Sa Grandeur était là, attendant le départ du steamboat depuis près de huit jours. Et nous, nous avions la chance d'arriver fort à temps pour repartir en bateau à vapeur. Moins d'une heure après, en effet, nous étions tous réunis autour de Sa Grandeur à bord de *l'International*, qui nous emmenait à Saint-Boniface, à travers les méandres de la petite rivière Rouge.

Le 27 mai, jour de la Fête-Dieu, dix-neuf jours après notre départ de Paris, nous avions le bonheur d'être bénis par notre Archevêque et d'être accueillis dans sa demeure avec cette cordiale et touchante hospitalité que tous ceux qui l'approchent savent lui reconnaître. Nous séjournâmes jusqu'au lundi suivant, 31 mai, et nous pûmes ainsi jouir de la fin des exercices du mois de Marie

et de la solennité de la Fête-Dieu, présidée par Sa Grâce elle-même.

Le lundi matin, nous nous remîmes en route pour le trajet des prairies, avec cinq charrettes chargées de bagages et un char-à-banc à l'usage des Sœurs qui nous accompagnaient. Notre caravane, cette fois, ne se composait que de M. Le Doussal et moi, de deux Sœurs grises avec une novice, destinées à la nouvelle école de la Nativité; du jeune Ollivier Carroux, mon compatriote, et de deux métis, guides du voyage jusqu'au fort Carlton. Mgr Faraud et nos autres compagnons ne devaient se rendre au lac la Biche que trois ou quatre semaines plus tard.

Le trajet par la prairie vous est connu, mon très-révérend Père, dans ses moindres détails; car c'est le chemin battu de vos Missionnaires, qui vous ont fait, plus d'une fois, des relations fidèles et circonstanciées de cet itinéraire. Ce serait donc abuser de votre temps que d'y revenir. Nous avons eu à lutter contre un froid violent, une tempête de neige qui nous a assaillis à deux jours de Saint-Boniface, et le reste du temps contre des chaleurs torrides, des orages presque journaliers et des nuées de moustiques. La culture, malgré le fléau des sauterelles qui continue à désoler ces plaines, s'avance de plus en plus dans l'intérieur de la prairie, et la voie, marquée en 1870 rien que par les trois sillons du pied des animaux et des roues, est bornée aujourd'hui, l'espace de sept à huit jours de marche, par des clôtures en bois, enfermant les propriétés particulières. En fait d'animaux, nous n'avions que des chevaux à nos charrettes et nous allions assez vite ; chacun de nous était chargé de diriger son véhicule. En vingt-deux jours, nous atteignions la Fourche des Gros-Ventres, où se trouve située la nouvelle mission des PP. André et Fourmont. Ce dernier sui-

vait alors les *hivernants* à la chasse du buffalo ; le P. André seul vint à notre rencontre et nous tint compagnie, les trente heures que nous dûmes stationner sur les bords de la Siskatchewan, attendant notre tour pour passer à la rive opposée sur l'unique radeau de passage. Soixante et quelques charrettes chargées, soit de fils télégraphiques, soit de provisions pour le personnel destiné à les poser, venaient d'arriver juste avant nous. Pour ce qui est de cette entreprise de télégraphe et de la direction qu'on doit lui faire suivre, Mgr Faraud vous mettra mieux que moi au courant. C'est encore si loin de notre pays du Nord que l'intérêt ne s'en fera jamais sentir beaucoup dans nos forêts vierges et nos déserts.

De la Fourche des Gros-Ventres au fort Carlton il n'y a qu'un pas, c'est-à-dire une journée de charrette. Je pris les devants sur la caravane dans la voiture du P. André, afin de pouvoir arranger tout pour un prompt départ de ce fort. M. Clark, chef du poste, me dit que nous n'avions pas de temps à perdre si nous voulions rejoindre les berges du lac Vert, et que nous devions subir la dépense de neuf charrettes, au lieu de cinq, afin d'avoir des charges plus légères et de marcher plus vite. Le P. André combattit cet avis, assurant que nous aurions encore du temps à attendre ; nous crûmes devoir nous ranger à son expérience et ne prendre que sept charrettes en tout, dont l'une devait être réservée aux Sœurs.

Mais peu s'en fallut que nous n'eussions à regretter de n'avoir pas écouté M. Clark ; car nous arrivâmes en retard d'un jour sur les berges ; et si M. Mac-Murray, véritable ami de nos missions et bourgeois du district de l'île à la Crosse, n'avait enfin consenti à mettre à notre disposition une petite berge vide, avec charge de trouver des gens pour l'équiper, nous eussions été dans le plus grand embarras. Après bien des difficultés, je parvins à

engager trois hommes, un pour le gouvernail et deux pour ramer ; mon jeune Breton et moi faisions troisième rameur à tour de rôle. Nous quittâmes donc le lac Vert pour l'île à la Crosse. Le trajet du fort Carlton au lac Vert fut de six jours ; celui du lac Vert à la mission de l'île à la Crosse fut de trois jours ; une petite rivière, appelée *rivière au Castor*, unit les deux lacs. Nous dûmes ramer tout le temps, car la brise ne vint nous aider qu'en débouchant dans le lac la Crosse même, à environ 2 milles de la mission.

C'était la première fois que j'avais le plaisir de parcourir une partie du diocèse de Mgr Grandin et de m'arrêter, en passant, à la belle mission de l'île à la Crosse.

Nous eûmes bientôt fait connaissance avec les Pères et Frères de la mission, qui sont loin d'être assez nombreux, encore moins, hélas ! assez robustes pour l'importance de cet établissement. Le P. Légeard pouvait alors se traîner un peu, appuyé sur son bâton. L'eau du lac ronge et envahit peu à peu la plate-forme des bâtiments de la mission ; il est fort à craindre qu'elle n'ait le dessus avant longtemps.

Trois semaines s'écoulèrent avant que nous pussions continuer notre voyage : les berges du portage la Loche passèrent très-tard, et nous dûmes en attendant rester à charge à cette pauvre mission, qui n'avait tout juste de vivres, c'est-à-dire de poisson, qu'au jour le jour. Les Sœurs qui nous accompagnaient furent heureuses de trouver un pied-à-terre et de passer quelques jours de repos chez leurs bonnes Sœurs de la mission.

Nous voici de nouveau dans les berges, à travers une chaîne de beaux lacs aux rives rocailleuses et bordées de peupliers et de trembles. Au large, les houles ressemblent un peu à celles de la mer et opèrent le même effet sur quelques-uns d'entre nous. Nous quittons ces lacs pour

entrer dans la petite rivière la Loche, qui n'est qu'une succession de rapides et de circuits, ce qui nous oblige, nous les désœuvrés, à marcher, de temps à autre, à travers bois, tandis que les rameurs crient et luttent de toutes leurs forces contre un courant des plus violents. Quelques canots montagnais nous suivent : hommes et femmes sont fidèles à se réunir autour de moi, le soir, au campement, pour réciter les prières et chanter un cantique. Quelques réunions de ce genre, de temps à autre, la célébration de la messe le dimanche, et l'office du soir pour les catholiques des berges, voilà tout ce qu'on peut faire, en fait de pratiques extérieures de religion, dans ce mode de voyage par eau ; il y avait à peu près autant de protestants que de catholiques dans notre berge, mais dans les quatre autres berges qui nous accompagnaient pas un seul catholique.

La rivière la Loche sort d'un assez grand lac de ce nom, au fond duquel on aperçoit la hauteur de terre qui sépare les deux districts de l'île à la Crosse et d'Athabaskaw, le diocèse de Saint-Albert de l'Athabaskaw-Mackenzie. Le sixième jour de traversée, vers midi, nous établîmes nos tentes en deçà du portage et eûmes le plaisir d'y rencontrer le P. Legoff, de l'île à la Crosse, et la Sœur Gautier, revenant de la Providence pour raison de santé. Mais dès le lendemain matin, après la messe dite de très-bonne heure, Père et Sœur repartirent par les berges qui nous avaient amenés, et nous restâmes à lutter contre les difficultés qu'on nous suscitait pour notre passage et nos transports par les berges des brigades d'Athabaskaw et du Mackenzie, mouillées à l'autre bord.

Après bien des pourparlers, nous dûmes nous résigner à laisser là plus de la moitié de nos caisses, avec promesse de nous les faire parvenir, s'il était possible, par

la dernière brigade, promesse qui n'a pas eu son exécution. Il fallut nous séparer des Sœurs, qui devaient avoir un passage sur les berges partant du portage, et prendre les devants dans un grand canot d'écorce, dirigé par un Montagnais engagé jusqu'à Athabaskaw.

Le maniement de la pagaie fatigua beaucoup M. Le Doussal et le jeune Carroux ; mais ce qui nous éprouva davantage, ce fut le transport à dos de la charge du canot et du canot lui-même, dans les cinq portages ou rapides de la petite rivière Athabaskaw. Nous avions rempli notre canot, autant que faire se pouvait, sans trop de danger : les rebords n'en étaient guère à plus de 2 pouces au-dessus du courant. Nous nous arrêtâmes deux heures au fort Mac-Murray, pour faire un baptême et demander des nouvelles du Frère Alexis, dont nous avions appris l'entreprise, hélas ! jugée téméraire par tous ceux qui nous en parlèrent : on ne savait rien encore à son sujet. Déjà il se formait des craintes sérieuses sur l'issue de son voyage ; mais qu'on était loin de prévoir l'affreux dénouement qui doit en ce moment, mon très-révérend Père, vous déchirer le cœur !

Pour gagner du temps, nous ramions assez avant dans la nuit, et le quatrième soir nous amarrâmes notre canot à deux longs bois de greve, et nous dormîmes toute la nuit, aussi tranquilles dans notre faible embarcation que si nous eussions reposé dans l'intérieur d'un grand paquebot sur le calme de l'Océan.

Nous arrivâmes, le cinquième jour, harassés de fatigue, mais le cœur débordant de joie, à Athabaskaw, mes compagnons vers neuf heures du soir, et moi-même, qui m'étais séparé d'eux dès le matin, croyant les devancer par une voie en apparence plus courte, moi-même, dis-je, vers onze heures, le même soir. Mon cœur battit bien fort en entendant d'assez loin l'appel chaleureux de

Mgr Clut, que j'ai appris à aimer comme un père et qui mérite si bien ce titre à mon égard pour m'avoir sauvé la vie dans le voyage de l'Amérique russe. Quel bonheur et quelle joie n'éprouve-t-on pas, mon très-révérend Père, de se retrouver, après une séparation qui semble bien longue, et dans des pays si déserts, où l'on ne rencontre de véritables frères et amis que de loin en loin ! *Quam bonum et quam jucundum!* C'est surtout dans nos missions que cette sainte maxime a sa plus douce réalisation.

Mgr Clut, le P. Laity, le P. Pascal, la Mère Lapointe, toute la famille des souvenirs était là ; souvenirs de collége, de début dans les missions, de traversée de France en Amérique, de fatigue et d'angoisses du long voyage d'Alaska. Tout était là ! En plein pays de connaissance ! Oh ! que j'allai bien vite remercier le divin Maître de la grâce insigne qu'il nous avait accordée d'arriver à si bon port !

Le lendemain était un dimanche. M. Le Doussal chanta la grand'messe dans sa nouvelle paroisse. Car, lui, il était au terme du voyage pour cette année. La direction des Sœurs et l'étude du cris, voilà ce qui doit l'occuper principalement jusqu'à l'époque de son noviciat.

Les Sœurs que nous avions laissées au portage n'arrivèrent que le jeudi suivant, au soir, et je pris leur place, avec mon jeune Breton, dans les berges, qui repartirent le lendemain pour le lac des Esclaves et la Providence. Monseigneur devait nous suivre, dans la prochaine brigade, avec la Mère Lapointe, qui laissait la nouvelle et florissante école ou pensionnat des Saints-Anges aux soins de la Sœur Saint-Michel, l'une des Sœurs de la Providence.

Nous ne nous arrêtâmes guère qu'une heure chez le P. Gascon, en passant au lac des Esclaves ; le temps de

dire la sainte messe et de remettre aux PP. Gascon et Ducot, ainsi qu'au F. Sheers, les lettres qui leur étaient adressées. Deux jours de là nous menèrent à la Providence. Mgr Clut et la Mère Lapointe ne nous y rejoignirent qu'une huitaine de jours après. Le P. de Kérangué nous quitta à l'arrivée de Sa Grandeur, pour aller prendre la direction de la mission Saint-Raphaël, au fort des Liards, et le P. Ducot me remplacera, pour cette année, à Good-Hope, où j'espère retourner après mes vœux.

Voilà, mon très-révérend Père, un résumé bien aride et bien succinct : le bon Dieu a béni mon voyage ; car, outre que sa Providence a veillé sur nous, sa miséricorde m'attendait au terme de la route, pour me fixer, je l'espère, dans une vocation qui me semblait, jusqu'ici, incertaine. Je lui demande maintenant de me donner les grâces nécessaires pour remplir dignement la carrière si glorieuse qu'il daigne m'ouvrir, et pour honorer de mon mieux le nom si doux et si plein d'espoir d'Oblat de Marie ! J'aspire à devenir, mon très-révérend Père, un de vos enfants : à ce titre, j'ose réclamer un souvenir dans vos bonnes prières ; je n'ose pas demander, mais je serais heureux de recevoir aussi quelques mots de votre main paternelle.

Je termine là, mon très-révérend Père, sans vous donner des détails sur la Providence : tous et chacun doivent vous communiquer ces détails, suivant sa sphère d'occupations.

Daignez prier pour moi et me bénir.

Je vous suis tout dévoué humblement et respectueusement en Jésus et Marie.

Lecorre,
novice o. m. i.

GOOP-HOPE.

Dans une lettre adressée au T.-R. P. Supérieur général en date du 1er juin 1875, le R. P. Séguin donne le compte rendu annuel de la mission de Good-Hope. On verra par les extraits que nous allons citer que si le Missionnaire éprouve quelquefois de grandes consolations, il lui arrive aussi de voir ses efforts rendus en partie infructueux par l'éternel ennemi de tout bien. Nous compatirons aux peines de l'Apôtre et avec lui nous supplierons le maître de la vigne de multiplier le nombre de ses ouvriers. Laissons parler le R. P. Séguin :

« Après le départ des berges de la Compagnie, je me rendis chez les Loucheux, que je trouvai réunis autour de ma maison. Ils étaient campés là depuis la semaine sainte, c'est-à-dire depuis plus de deux mois. Soir et matin ils allaient faire la prière devant la croix qui est adossée à la maison, et chantaient quelques refrains des cantiques que nous leur avions appris. Un Prêtre sédentaire aurait pu les instruire comme il faut, car ils n'avaient alors autre chose à faire qu'à manger et dormir; leur camp regorgeait de viande. Mais j'étais retenu à Good-Hope, où j'avais beaucoup à faire. Dès mon arrivée, je commençai la mission. Pendant un mois que je demeurai là, personne ne manqua aux exercices. Mes sauvages étaient exacts comme des religieux ; au premier coup de cloche, ils laissaient là leur ouvrage, et c'était à qui grimperait le premier sur la colline où est bâtie ma maison. Quel dommage qu'un Père ne puisse pas toujours habiter leur district ! ils deviendraient assurément de bons et fervents chrétiens. Tous se sont confessés plusieurs fois, et ils trouvaient encore que ce n'était pas suffisant. J'ai fait faire douze premières communions, et j'ai baptisé tous

es adultes qui n'avaient pas encore reçu le sacrement.

« Parmi ceux-ci se trouvait un de ces voyants dont je vous ai parlé autrefois. Il se disait alors en communication avec le bon Dieu et les anges. Pour être admis au baptême, il a dû se ranger parmi le commun des mortels. La pilule lui aura sans doute paru bien amère après une si haute élévation; j'espère toutefois que c'est de bon cœur qu'il s'est ainsi abaissé.

« J'ai vu aussi une jeune femme de Peel's-River, que la persécution protestante avait singulièrement éprouvée. Pendant son enfance, elle habitait avec ses grands-parents, qui sont catholiques, et ne manquait jamais d'assister aux exercices de la mission. Quand elle fut devenue grande, son père, qui est protestant, la réclama, et fit tout ce qui était en son pouvoir pour la convertir au protestantisme, mais elle demeura ferme. Il la donna donc à un jeune homme protestant, qui voulut la contraindre à se marier devant le ministre; elle refusa constamment. Le commis dû fort la prit alors à son service, et l'employa à la cuisine; il espérait que sa femme en viendrait plus facilement à bout, mais elle ne réussit pas mieux. Sur ces entrefaites, Mgr Clut passa à Peel's-River en se rendant à Youkon; la pauvre femme alla se jeter à ses pieds, lui demandant à chaudes larmes de vouloir bien la baptiser. Monseigneur écouta son histoire, et n'eut pas de peine à lui accorder le baptême qu'elle sollicitait si instamment. Alors son père et son mari l'abandonnèrent et la laissèrent sans défense contre le froid au milieu de l'hiver. Elle allait de loge en loge, cherchant son pain quotidien, et un abri contre les rigueurs de la saison. Son mari, voyant que les mauvais traitements n'aboutissaient à rien, se réconcilia avec elle le printemps suivant. Elle devint mère; le mari voulait faire baptiser l'enfant par le ministre, la femme s'y opposa de

toutes ses forces; on le lui enleva par violence, mais elle courut chez le ministre, et sut si bien faire, que le ministre n'osa pas baptiser l'enfant. Plus tard, son mari étant allé au portage, elle voulait venir me trouver; son père l'en empêcha, et personne ne voulut ni lui prêter ni lui vendre un canot. Son père l'empêcha encore de monter sur une des barques de la Compagnie, malgré la permission qui lui en avait été accordée. « Le lendemain, me « dit-elle, pendant que je pleurais et que je cherchais com- « ment je pourrais me rendre jusqu'à ta maison, Jérôme « (un sauvage catholique de Peel's-River) entra dans ma « loge avec sa femme et sa petite fille, et me demanda « pourquoi je pleurais. Je lui expliquai la cause de mon « chagrin. — Moi aussi, me dit-il, je vais aller trouver le « Prêtre ; si tu veux monter dans mon canot, nous irons « ensemble. — J'étais si contente et si pressée, car mon « père n'était pas là, que j'ai oublié même de prendre « ma couverture. »

« J'ai appris depuis que cette pauvre femme avait perdu son enfant cet hiver. On ne l'aura pas plainte beaucoup; je suppose même qu'au lieu de consolations, elle aura eu des reproches, car on n'aura pas manqué de dire, comme on a déjà fait bien des fois, que c'était le baptême du Prêtre qui avait fait mourir l'enfant. Quoi qu'il en soit, c'est toujours un petit ange de plus qui priera dans le ciel pour la persévérance de sa mère et la conversion de son père.

« A mon retour à Good-Hope, j'ai eu le plaisir de faire connaissance avec le R. P. de Kérangué, qui m'attendait depuis treize jours. Les vingt jours que nous avons passés ensemble m'ont paru bien courts; il avait tant de nouvelles à m'apprendre, vieilles, il est vrai, pour lui, mais toutes fraîches pour le F. Kearney et pour moi !

« Le Père est arrivé juste à temps pour assister aux

derniers moments d'une petite sauvagesse, lui administrer les sacrements, et la conduire à sa dernière demeure.

« Les berges de la Compagnie, qui n'arrivent jamais pendant l'automne sans nous apporter quelque chose, nous ont fait présent l'automne dernier de la coqueluche. Presque tout le monde en a été atteint ; petits et grands y ont passé. Une quinzaine de petits enfants sont morts ; naturellement la plupart n'étaient pas baptisés. Les autres malades en ont souffert pendant plus de trois mois. Plusieurs grandes personnes sont mortes aussi, non de la coqueluche, mais de diverses maladies. Le nombre des morts depuis le mois d'octobre s'élève à vingt-cinq ; c'est beaucoup pour une si petite population. C'est le fort qui a été le plus éprouvé.

« A la maladie est venue se joindre la disette. La chasse d'été avait été peu fructueuse, les provisions furent vite épuisées. Aussi, dès le mois d'octobre, les sauvages se mirent à parcourir leurs terres dans tous les sens ; malheureusement ils ne trouvèrent nulle part le caribou. Pour toute ressource ils n'avaient que du lièvre, dont ils mangeaient à chaque repas. Au commencement de février, on était venu annoncer au fort que les caribous arrivaient, et qu'ils étaient en si grand nombre, qu'on entendait leur souffle à une journée de marche. On ajouta foi à ces rêveries, mais les caribous étaient loin. Les chasseurs furent obligés de se rendre, les uns au lac d'Ours, les autres sur les terres des Loucheux. Quand ils se furent rassasiés, ils commencèrent à penser que le bon Dieu les punissait ; mais, au lieu de profiter de la leçon pour s'amender, ils en prirent occasion de faire encore plus mal. Les sorciers reparurent ; ils enseignèrent qu'il n'y avait pas de Dieu, que les instructions des Prêtres étaient des mensonges, qu'ils n'étaient venus chez eux que

pour les faire mourir, et que si tout le monde voulait revenir aux anciens usages et mettre de nouveau sa confiance dans la sorcellerie, tout irait beaucoup mieux ; ils auraient des animaux en abondance sur leurs terres, et ils ne mourraient plus. L'un de ces sorciers fit même crier par les petits enfants qu'il n'y avait pas de Dieu, que le Prêtre était inutile, et qu'il ne fallait plus l'écouter. Un grand nombre de ces pauvres sauvages se laissèrent séduire, et l'*Inkouzé*, comme on l'appelle, redevint en honneur. Cet hiver on a fait des sortiléges sur tous les malades et sur les morts. Plusieurs de ces bons apôtres sont ici, et croiriez-vous que ce sont les plus assidus à la messe et aux instructions ! A les voir, on les prendrait pour des saints, et on leur donnerait la communion sans absolution. Tous sont baptisés, aussi méritent-ils une punition. J'attends la décision de Mgr Clut, que j'ai consulté ; malheureusement je ne pourrai pas la recevoir avant leur départ pour les bois ; je crains que, n'ayant pas été punis, ils ne continuent ces pratiques qui leur rapportent un bénéfice assez considérable. Le bon Dieu, il est vrai, s'est déjà chargé de les punir, car tous ont à déplorer la perte soit de leurs enfants, soit de leurs proches parents ; mais, comme ce châtiment ne les touche pas personnellement, ils en font peu de cas.

« Par la conduite des sauvages cet hiver, j'ai appris à connaître ceux qui ont envie de se bien conduire. Le nombre en est petit ; mais, s'ils savent persévérer, ils seront assez influents pour ramener les égarés.

« Les sauvages avaient promis de venir presque tous ce printemps, mais nous voici déjà au 2 juin, et depuis une dizaine de jours je n'ai encore ici que sept loges. J'ai commencé aussitôt après leur arrivée les exercices de la mission. L'assistance est peu nombreuse, car les hommes sont toujours à la chasse pour procurer de la nourriture

à leurs familles. Les caribous sont si loin, qu'il n'a pas été possible de s'approvisionner cette année comme à l'ordinaire. Du reste, le plus grand nombre des sauvages qui sont ici se sont déjà confessés plusieurs fois.

« La berge du fort Simpson arrivée ici le 31 mars nous a appris que tous les sauvages du lac d'Ours s'étaient rendus au fort avec leurs familles. Pas de prêtre pour les recevoir, mais en revanche deux maîtres d'école et un évêque protestant qui font des pieds et des mains pour les pervertir. Que c'est pénible pour moi! Quand aurai-je des compagnons? Pour suffire à tous les besoins, il faudrait que nous fussions trois, et voilà déjà deux ans que je suis seul...

« Nous avons été sur le point de voir nos bâtisses emportées par l'eau ce printemps. De mémoire d'homme on n'a vu l'eau si haute. Les bords de la rivière sur laquelle est situé notre établissement sont au moins à 40 ou 50 pieds au-dessus du niveau ordinaire ; les glaces les ont franchis. C'était un beau spectacle, qui serait devenu effrayant si l'eau s'était élevée encore de quelques pieds. Elle est encore tellement haute et les rives sont tellement encombrées de glaçons, que les hommes de la Compagnie n'osent pas se mettre en route. Aujourd'hui, 3 juin, nous avons 2 degrés de froid, et il neige à plein ciel avec un gros vent de nord-ouest. Je ne crois pas qu'il me soit possible de partir pour donner la mission chez les Loucheux avant huit jours. Avant de partir, je voudrais bien voir les sauvages qui doivent venir ! »

CANADA

MISSION DU LABRADOR.

Le R. P. Lacasse a quitté, au mois d'avril 1875, la résidence de Bethsiamits pour se rendre dans les postes que nos Pères ont à desservir dans le Labrador; au mois de juillet suivant il arrivait à la baie des Esquimaux. Son désir était de gagner au nord pour porter le bienfait de son ministère aux sauvages qu'il espérait trouver groupés sur plusieurs points. Il dut renoncer momentanément à son projet par suite du mauvais vouloir qu'il rencontra et surtout des sourdes intrigues des ministres protestants appartenant à la secte des Frères Moraves, qui exploitent sous tous les rapports ces pauvres régions fermées encore en grande partie à la lumière de la vérité. Contraint de demeurer à la mission de Notre-Dame des Neiges (baie des Esquimaux),le Missionnaire rend compte au Supérieur général, dans une lettre datée du 10 septembre 1875, de la manière dont il a employé son temps; il parle aussi de ses contrariétés et des espérances qu'il a pour l'avenir. Nous allons extraire de cette lettre les passages les plus intéressants. Voici d'abord le portrait du sacristain de la mission :

« Si vous le permettez, mon très-révérend Père, je vous présenterai notre sacristain. C'est une acquisition du R. P. Arnaud, et vous allez voir quelle bonne aubaine. François-Xavier fut le nom qu'il reçut au baptême, il y a trois ans, mais il est connu dans sa tribu sous le nom de Watshikat, ou *les jambes croches*. Polygame quand il était infidèle, superstitieux à l'excès comme tous les Naskapis, croyant au grand et au mauvais esprit, Watshikat avait un fils qui n'était pas beau, mais chasseur renommé, et

c'était tout ce qu'il demandait. Ce pauvre fils tombe malade, aussitôt les jongleurs sont appelés et les tambours résonnent autour de la cabane du patient. La maladie fait des progrès alarmants, Watshikat au désespoir entre dans la cabane, regarde son fils, et son oreille exercée reconnaît le râle de l'agonie dans la respiration entrecoupée du malade. Il sort précipitamment et se couche au pied d'un arbre, car il veut avoir un songe. Il en eut un tel qu'il l'avait désiré. Retournant à la hâte vers la cabane du mourant, il s'écrie : « Mon fils ne mourra pas, mais il « faut une victime, il faut du sang pour apaiser le manitou. « Ma fille, tu vas être immolée. » Et, saisissant sa fille malgré ses résistances, ses protestations et ses larmes, il l'attache à un arbre et la tue sans miséricorde. Trois balles lui traversent la poitrine. La pauvre enfant expire en ouvrant de grands yeux qu'elle tourne vers le ciel et en invoquant le manitou. Un instant après le malade rendait le dernier soupir. Si sa mort n'eût pas été si prompte, une autre victime allait être immolée. Watshikat, devenu chrétien, pleure maintenant son péché. Il n'a pas de plus grand bonheur que de sonner la cloche de notre petite chapelle, et il s'acquitte de ce ministère avec toute la dignité convenable. »

Le Missionnaire n'a pas à s'occuper seulement des sauvages des forêts, les Esquimaux de la mer sont aussi l'objet de ses constantes préoccupations. Voici ce qu'il écrit à ce sujet :

« Cette baie est le premier poste des Esquimaux sur la côte nord. Ici ils sont chrétiens, c'est-à-dire baptisés, mais non pas disciples et serviteurs de Jésus-Christ. Ils sont sous la domination des Frères Moraves, qui ont plusieurs établissements sur cette côte, jusqu'à la distance de 100 ou 150 lieues. Depuis le dernier poste des Frères Moraves jusqu'à Ungara (environ 300 lieues), les Esquimaux sont infi-

dèles ; la Compagnie de la baie d'Hudson a trois postes dans ces parages, où les Esquimaux viennent échanger leur huile.

Les Frères Moraves ont l'obligeance de nous représenter auprès de leurs adeptes comme des bêtes féroces. Un protestant me disait que le motif qui les porte à agir ainsi, c'est la crainte de perdre leur commerce. Ce sont des marchands, et rien de plus, ajoutait-il ; ce n'est pas la religion qui les tient ici, ils s'occupent plus de la graisse des loups marins que des âmes de ces pauvres Esquimaux. Je sais qu'un de leurs fidèles, ayant un jour pris un beau renard argenté, se permit de l'aller vendre à une compagnie rivale. Quand il se présenta à l'église, le pasteur s'écria : « Brebis égarée, allez faire votre communion là où vous avez vendu votre renard. » Et le malheureux dut sortir de l'église. Je sais de plus qu'ils ont voulu persuader à une compagnie rivale de ne point permettre au prêtre catholique de mettre le pied sur la côte. Ils n'ont pas été écoutés. Le zèle des richesses les a portés à faire beaucoup pour l'éducation des Esquimaux, qui savent tous lire. Ils ont développé leur talent naturel pour la musique ; le service est toujours mêlé de chants en parties avec accompagnement de l'orgue. Chaque Esquimau possède l'Ancien et le Nouveau Testament. Nous aurons beaucoup à faire pour nous mettre au niveau des Frères Moraves quant au culte extérieur. Quant à moi, il me faudrait emprunter une autre voix et une autre oreille.

En attendant, je tâche d'apprendre la langue des Esquimaux. Je m'y suis mis avec ardeur depuis le 20 août, au moyen d'un professeur de dix-sept ans qui connaît quelque peu l'anglais. Le commis du fort a bien voulu me recevoir et prendre mon professeur pour cuisinier, ce qui me dispense de le payer. Mon dictionnaire est déjà passablement rempli et j'ai un tableau synoptique des verbes esqui-

maux assez complet. Je n'ai pu me procurer le dictionnaire du R. P. Petitot, qui me serait si utile. Chaque soir je prends une longue leçon et dans la journée je classe par ordre les mots appris la veille, je cherche à trouver quelque règle et je prépare des phrases pour la classe suivante. Les bonnes prières des personnes pieuses auxquelles je me suis recommandé avant mon départ m'aident beaucoup, je le sens, dans l'étude de cette langue si difficile. Je ne pourrai jamais prononcer les mots comme il faut, mais mon professeur m'assure qu'on me comprendra. En m'exerçant à prononcer un de leurs *k* ou *kh*, j'a failli prendre un mal de gorge. Le moyen, je vous prie, de faire partir une syllabe du creux de l'estomac, de l'étouffer à son passage dans le gosier, puis de la pousser avec violence dans le nez, et là, en dépit des répugnances et des lois de la force centrifuge, il faut l'avaler de nouveau et lui donner un coup de mort dans la gorge, où elle doit expirer dans de bonnes conditions. Dieu fait bien ce qu'il fait ! Si je fusse allé au détroit de la baie d'Hudson cette année, je ne crois pas qu'il m'eût été possible d'apprendre la langue ; ici, grâce à mon professeur, j'espère pouvoir me rendre utile l'année prochaine.

Je vais, si vous le permettez, vous faire le portrait de mon professeur : il est assez bon envers moi pour mériter l'honneur de vous être présenté. Mon cher Eliasile est de taille plus que moyenne ; il a les épaules larges, le cou très-court, les cheveux noirs, roides et fins, le front bas, le nez court et relevé, ce qui donne à ses narines une ouverture plus qu'ordinaire. Ses joues proéminentes dérobent son petit nez au regard quand on l'envisage de profil ; sa bouche est large, ses lèvres sont épaisses, ses yeux en ovale, ou mieux, fendus en amandes comme ceux des Mongols. Il a le teint bronzé ; enfin il est âgé de dix-sept ans. Intelligent comme tous ses compatriotes, parlant un peu

l'anglais, musicien comme un Allemand, sachant même jouer du violon, aimant passablement à boire, boudeur comme tous les gens de sa nation, tantôt gai, tantôt triste, opiniâtre au travail, mais n'aimant pas à être gourmandé, protestant en religion ou mieux protestant contre toutes les religions, tel est le portrait de mon cher maître. A mon tour je lui apprends à écrire ; à la deuxième leçon, à ma grande surprise, il écrivait mon nom mieux que je ne pourrais le faire moi-même. A l'aide d'un couteau de poche il a fait, la semaine passée, une petite goëlette de 8 pouces de long, bien proportionnée en hauteur et en largeur ; mâts, voiles, cordages, tout s'y trouve ; c'est un petit chef-d'œuvre. Dans l'intimité de nos conversations je lui en fis mes compliments. Je remarquai qu'il n'était pas vantard comme les sauvages, qui auraient employé une demi-journée à me dire que les blancs n'étaient pas assez fins pour faire de si belles choses ; il me fit remarquer lui-même toutes les imperfections de son travail en exprimant l'espoir de faire mieux une autre fois. J'ai hasardé un mot touchant la religion catholique, il en a boudé toute une journée. Je vais passer environ trois mois avec lui, j'irai ensuite demeurer à 25 lieues plus loin au milieu des Esquimaux, pour me mettre mieux en état de les comprendre. Il me faudra bien du temps avant de pouvoir obtenir quelque résultat, mais le cœur de Jésus sous la protection duquel cette œuvre a été commencée la mènera, j'espère, à bonne fin.

Un protestant de nos amis me disait de ne pas aller exposer mes jours chez les Esquimaux infidèles, qui lui avaient dit que les prêtres catholiques ne feraient pas de vieux os au milieu d'eux, et cela grâce au portrait que leur ont fait de nous les Frères Moraves ; mais comme il ne doit pas tomber un cheveu de notre tête sans la permission de notre Père céleste, cela ne peut pas nous empêcher d'aller

nous établir chez eux. Je sais que d'ici on peut se rendre au cap Chudleigh, si bien connu de ceux qui sont allés à la recherche des restes de Franklin. De ce cap on peut traverser en une journée le detroit d'Hudson et aborder à la terre de Cumberland, dernier poste où il y ait des habitations humaines dans cette mer glaciale. J'aime à vous faire remarquer que les Esquimaux de cette région n'ont encore ni missionnaires, ni prédicants. Ils avaient coutume de se rendre chaque année sur notre côte; mais ayant tué un Esquimau du Labrador, ils n'osent plus faire ce voyage dans la crainte d'être massacrés, ce qui ne manquerait pas de leur arriver, car les Esquimaux sont vindicatifs et le fils venge l'injure faite à son père. Ils ne peuvent non plus se supporter les uns les autres: les meurtres sont fréquents parmi eux et le honteux vice de l'impureté en est souvent la cause. Vous voyez, mon très-révérend Père, qu'ils ont besoin d'un Missionnaire. A notre Congrégation doit revenir l'honneur d'avoir une première mission dans ces régions glaciales : *Pauperes evangelizantur*..

CEYLAN.

Le R. P. Mélizan, à peine remis d'une maladie assez grave, donne les détails suivants :

Bambypattam (district de Puttalam), 1er octobre 1875.

En janvier dernier, Mgr notre bien-aimé Vicaire apostolique s'étant rendu de Jaffna à Maravil pour la consécration d'une magnifique église due au zèle des chrétiens de cette localité, voulut me prendre pour son compagnon de voyage. A Maravil, je pus assister à la retraite an-

nuelle prêchée par Sa Grandeur à nos Pères du Sud du vicariat. J'accompagnai ensuite mon évêque dans sa visite de diverses chrétientés du district de Chilaw. Tous nos Pères du Sud furent convoqués là pour les fêtes de Pâques.

Vers cette même époque, les RR. PP. Gouret et Roufiac, Missionnaires dans le district de Puttalam, furent visités successivement par la fièvre. Le P. Gouret fit une maladie qui le conduisit aux portes du tombeau, et comme il était à craindre qu'un plus long séjour dans le climat peu sain de Puttalam ne compromît complétement sa santé, il dut demeurer à Chilaw jusqu'à ce qu'on lui eût donné un successeur. Monseigneur, au moment de son départ pour Jaffna, me donna une obédience pour la mission d'Akkaraipattu, où je repris immédiatement la vie active interrompue par un an de séjour à Jaffna. Les chrétiens d'Akkaraipattu diffèrent beaucoup de ceux que je venais de voir dans le Sud. Avec de pareils endormis il faut faire du tapage, crier, tempêter et faire sentir sa présence. Le tapage, c'est mon affaire, aussi me trouvé-je tout à fait dans mon élément. Quand le gosier ne suffisait pas, le rotin venait à mon secours et les choses marchaient sans que l'affection des chrétiens pour moi en fût le moins du monde diminuée...

Le P. Mélizan, après un mois de séjour dans la mission d'Akkaraipattu, où il exerça laborieusement son zèle, fut appelé à Puttalam et à Sainte-Anne. On sait que le gouvernement, cette année, a interdit le pèlerinage, sous prétexte du danger de voir le choléra gagner d'intensité par l'agglomération. Ces précautions inutiles n'ont pas arrêté le fléau, qui s'est propagé, grâce à l'immigration de millions de coolies indiens, venus de la côte pour travailler dans les plantations de café du sud de l'île. Le P. Mélizan, amené à Bambypattam par le P. Lelons, à douze

milles nord de Chilan, explique ainsi son genre de travail actuel :

« Je suis donc ici comme l'oiseau sur la branche, attendant que Monseigneur lève son *veto* pour me laisser reprendre mon vol vers Sainte-Anne et les autres parties du district confiées à mes soins. Bambypattam est la principale propriété du vicariat. Les deux vastes jardins de cocotiers que cette propriété comprend, ne comptent pas moins de huit mille arbres, dont quatre mille, plantés seulement depuis sept ou huit ans par le R. P. Desforets, commencent à produire. Le manque prolongé de pluie menace de les faire périr et je m'occupe en ce moment à les faire arroser. J'espère que dans deux ou trois ans tous seront en pleine production et qu'ils seront ainsi une ressource pour le vicariat dont les revenus, cette année, ont été diminués par la suppression du pèlerinage de Sainte-Anne et par d'autres dépenses extraordinaires. Grâce à Dieu, ma santé paraît complétement remise, et j'espère, avec le secours du ciel et quelques précautions, pouvoir travailler longtemps encore dans cette chère mission. »

Le R. P. Boisseau, à la date du 28 janvier 1876, écrit du petit village d'Arripoo (mission de Mantotte), situé sur les bords des grèves avoisinant les bancs de perles si célèbres à Ceylan :

« Parmi les événements les plus saillants et les plus consolants qui se soient produits ici, je dois mentionner la mission que les RR. PP. Gourdon, Trouchet, Jourdheuil et moi venons de prêcher à Manaar, chef-lieu de ce district.

« La ville de Manaar se compose d'environ mille catholiques mêlés à une population à peu près double de mahométans et de protestants.

« Nos chrétiens, gâtés par le contact de sectes protestantes, s'étaient jusqu'à ce jour acquis une triste

célébrité par leur indifférence religieuse, leur respect humain, leur esprit raisonneur, leur ivrognerie et le déréglement de leurs mœurs, au point que les Missionnaires précédents regardaient cet état comme presque incurable. Sa Grandeur, désireuse de faire un nouvel essai, me suggéra l'idée d'aller jeter le filet dans cette mer d'iniquité. Encouragé par ses paroles et les ferventes prières adressées au ciel par toutes nos communautés de Jaffna, nous arrivâmes tous les quatre à Manaar pour, du 9 au 20 février, livrer bataille aux vices susmentionnés.

« Une victoire complète est venue couronner l'entreprise. Grâce à la veine d'enthousiasme qui distingue le R. P. Gourdon, la musique entraînante du P. Jourdheuil, l'activité du P. Trouchet, les magnifiques décors de l'église, les instructions aussi soignées que possible de tous, et surtout, comme je le disais tout à l'heure, grâce aux supplications adressées pour le succès de notre œuvre, le feu sacré ne tarda pas à se répandre. Au bout de quelques jours l'impulsion était donnée et, de ce moment, nous vîmes tour à tour tomber dans les filets de la grâce les poissons de haut prix, c'est-à-dire de pauvres pêcheurs qui, depuis quinze ou même vingt ans, ne s'étaient point approchés des Sacrements.

« L'on n'a pu nous signaler aucune personne notable qui n'ait rempli son devoir. Dix-huit couples de concubinaires remis dans le devoir, quatre païens baptisés, l'indifférence et le respect humain vaincus une souscription de 2500 francs faite pour l'achèvement du presbytère, un coup redoutable porté au protestantisme et une grande gloire acquise à notre sainte religion : tels ont été les consolants résultats de notre courte campagne. Nos chrétiens, comme nous, sont restés stupéfaits d'un succès auquel les dispositions antérieures de la chrétienté ne permettaient guère d'aspirer. Les protestants eux-mêmes ont été

frappés, nous en avons entendu plusieurs engager les catholiques à leur service à s'approcher des Sacrements, et chaque soir plusieurs d'entre eux s'empressaient d'accourir aux sermons.

« La mission a été clôturée par une magnifique procession de la sainte Vierge et, immédiatement avant la bénédiction du Saint Sacrement, par la consécration solennelle du district au Sacré-Cœur de Jésus.

« Le soir même du jour de la clôture, les chrétiens envoyaient spontanément un télégramme à Sa Grandeur pour lui faire part du succès de la retraite, de leur bonheur, et pour lui demander sa bénédiction. A l'issue du dernier exercice la réponse de Monseigneur arrivait. Cette bénédiction, donnée avec effusion, fut le bouquet final de la fête. Dieu veuille que les fruits soient durables et que ces fils des martyrs, après avoir déchu de la ferveur de leurs ancêtres, fassent revivre maintenant leur foi et leur piété !... »

CAFRERIE.

Depuis bientôt deux ans, Mgr Jolivet a été préconisé Evêque de Belline et nommé Vicaire apostolique de Natal. Nous allons jeter un coup d'œil sur les œuvres accomplies depuis lors dans notre mission de Cafrerie. Occasionnellement, nous rappellerons quelques faits du passé, qui sont à la postérité présente ce que sont aux grands fleuves les sommets escarpés des montagnes : des calices tournés vers le ciel pour en recueillir la rosée, des glaciers perpétuels où Dieu, à une époque qu'on peut appeler la période de création et le temps de l'épreuve, a condensé, à des altitudes inconnues, ses grâces les plus

efficaces, pour alimenter désormais et sans intermittence les canaux du ministère apostolique.

Sur l'appel du Saint-Siége, les Oblats de Marie acceptèrent cette mission à une époque où elle ne promettait que des ronces et des épines. C'était en 1850. Deux vicariats apostoliques se partageaient alors la colonie du Cap, dite *ancienne Colonie*.

La nouvelle colonie de Natal et les États limitrophes étaient entièrement dépourvus de secours religieux.

Un prêtre seulement, du vicariat oriental du Cap, l'excellent M. Murphy, mort en ces dernières années à Port-Elizabeth, entouré de l'affection et de la vénération de fidèles, y était périodiquement envoyé auprès des familles de langue anglaise, afin de leur faciliter l'accomplissement de leurs devoirs. Ces visites, quelque prolongées et précieuses qu'elles fussent, ne pouvaient suffire évidemment aux besoins des catholiques ; et d'ailleurs, les exigences de l'ancienne colonie étaient si impérieuses, si fort au-dessus du dévouement d'un petit nombre d'ouvriers recrutés parmi le clergé séculier irlandais, que les deux Evêques unirent leurs pressantes supplications pour obtenir du Saint-Siége l'érection d'un nouveau vicariat, auquel seraient rattachés tous les pays placés en dehors du cap de Bonne-Espérance.

Avant d'accéder à cette demande, le Saint-Siége, d'accord en cela avec les Evêques mêmes qui la présentaient, voulut s'assurer le concours d'un corps religieux.

C'est pourquoi la mission fut d'abord offerte aux RR. PP. Jésuites, qui la refusèrent ; aux RR. PP. du Saint-Esprit, qui la refusèrent également ; enfin, aux RR. PP. Oblats de Marie, qui, par l'organe de Mgr de Mazenod, leur fondateur et premier supérieur général, eurent le courage de l'accepter.

Nous disons courage ; c'est témérité qu'il faudrait dire,

s'il n'était permis de croire à une assistance toute particulière de Dieu dans les délibérations du conseil et les résolutions du supérieur général.

Les Jésuites, qui au dix-septième siècle possédaient plusieurs établissements sur la côte portugaise, avaient été obligés de battre en retraite ; les Pères du Saint-Esprit se trouvaient actuellement dans les deux Guinées, dans le Zanguebar, aux îles Bourbon et Maurice ; pour eux, s'établir en pays cafre n'était en quelque sorte qu'une étape en avant dans la sublime mission qu'ils se sont donnée d'évangéliser la race noire ; nous au contraire, les derniers venus, nous commencions à peine de vivre, nous venions à peine d'entrer en Amérique et à Ceylan. N'importe ! Le Supérieur général n'avait pas coutume de compter avec les obstacles ; il accepta, comme s'il avait eu des centaines de Missionnaires sous la main et comme s'il les eût envoyés dans un Eldorado quelconque, à la conquête de la toison d'or.

L'acceptation une fois résolue et la création du vicariat décidée, notre Supérieur général présenta pour cette difficile et importante mission le R. P. Bellon (Charles) ; mais, ce dessein ayant échoué devant la résistance absolue du sujet, Mgr de Mazenod fit appel au dévouement du R. P. Allard, qui ne se ressouvint que de son obéissance et fut sacré à Marseille vers la fin de l'année 1851.

D'après le Bref d'érection, dont nous avons une copie entre les mains, le nouveau vicariat est délimité, au sud, par la rivière Kei, et au nord, par Quillimane, à l'embouchure du Zambèse : « *qui à flumine Keve ad Quillimane se extendat.* »

Si l'interprétation du Bref dans sa partie descriptive n'est pas exempte de quelque difficulté, nous avons là du moins des noms propres, sur lesquels il n'y a pas d'ambiguïté possible. Nous insistons sur ce point, parce qu'il

a été le sujet de quelques contestations et de quelques assertions erronées.

Quand nos Pères entrèrent dans cette contrée, rien encore n'avait attiré sur elle l'attention de l'Europe ni la faveur de l'Angleterre. La mission n'offrait par elle-même aucune ressource, et les allocations de la Propagation de la foi étaient loin d'atteindre le chiffre auquel elles sont parvenues depuis.

Nonobstant cette grave difficulté, les Oblats se regardèrent dès le premier jour comme débiteurs des noirs aussi bien que des blancs ; plus peut-être des premiers que des seconds, et nos annales ont enregistré les efforts prodigieux qu'ils n'ont cessé de faire, quoique longtemps sans succès, pour implanter la foi au sein de la population indigène. La fondation de Saint-Michel, dans le comté de d'Urban, et la fondation si bien nommée de Notre-Dame des Sept-Douleurs, dans le comté de Pietermaritzburg, sur les confins de la Cafrerie proprement dite, sont des épisodes dignes des temps héroïques ; et ce qui est écrit n'est rien, en comparaison des souvenirs conservés et des anecdotes qui ont cours entre compagnons d'armes.

Chose étrange ! Ces lieux, où nos Pères ont tant souffert et n'ont pas converti une âme, leur sont toujours restés chers. On dirait, et nous le croyons sans peine, qu'il leur en vient un secours. Ils tournent volontiers de ce côté-là leur regard et leur pensée quand ils veulent ranimer leur courage, et ils conservent toujours l'espoir, égal à leur désir, d'y revenir et d'y établir, dans la splendeur de son dogme, de sa morale et de son culte, le règne de Jésus-Christ. Ajoutons que la mission de Saint-Michel, vrai paradis de délices, assise parmi les collines et les vallées, au confluent de deux rivières, à peu de distance de la mer, est toujours propriété de

l'Eglise catholique. L'Archange saint Michel y garde les droits de Dieu, jusqu'à ce que Dieu ait trouvé en notre cher pays de France, dans la noble terre d'Irlande ou dans la vieille Angleterre, d'autres hommes de bonne volonté.

Notre-Dame des Sept-Douleurs, elle aussi verra le jour de la résurrection : *Regina cœli, lætare ! alleluia ! quia quem meruisti portare, alleluia ! resurrexit sicut dixit, alleluia !*

Conduit par un homme aussi intrépide, aussi dur à lui-même et aussi dévoué au salut des âmes qu'était Mgr Allard, nos Pères ne se découragèrent pas, bien qu'ils eussent consumé déjà en insuccès une dizaine d'années.

Ils firent choix d'une tribu, la plus intelligente, la plus pacifique, la plus honnête, la plus inabordable dans ses montagnes et la plus isolée par là même, enfin la mieux gouvernée, la tribu des Basutos, une sorte de Kabylie dans l'Afrique méridionale. Ils parlementèrent avec le roi Mosesh, entrèrent dans ses bonnes grâces, obtinrent sa faveur pour l'établissement qu'ils projetaient de faire sur ses terres, et gagnèrent bientôt son appui moral pour la mission qu'ils venaient remplir auprès de son peuple. Ils auraient gagné son âme, si elle ne leur avait pas été disputée à armes tout à fait inégales et discourtoises par les ministres protestants qui résidaient près du roi, et qui ne parvinrent pas cependant à l'enrôler dans leur secte.

La mission de Basutoland, commencée en 1863, secondée en 1864 par le concours des Sœurs de la Sainte-Famille, fut peu après ses débuts couronnée d'un plein succès. Trois postes de combat, trois églises, trois écoles ; c'était le don de Dieu. Ce pauvre peuple a commencé de répondre à la grâce, et il continue de se soumettre au joug salutaire de l'Evangile, suivant un progrès tous les

jours plus rapide et sur un espace plus étendu. On ne peut rien voir de plus édifiant que cette société naissante, dont les pratiques pieuses rappellent les mœurs et les vertus des premiers chrétiens ; rien de plus touchant que ces cœurs simples et droits, que ces âmes naïves pour qui la loi de Dieu et la grâce des sacrements sont la première loi et le plus essentiel besoin, la parole du prêtre et l'enseignement des sœurs la souveraine autorité, l'enthousiasme des chants sacrés et des saintes cérémonies la suprême jouissance. De ceux qu'a touchés l'eau sainte du baptême, sauf quelques rares relaps qui se sont excommuniés eux-mêmes, pas un ne manque à ses devoirs religieux. Aux grandes solennités de l'année liturgique, comme aux grands jours de baptême, de confirmation ou de première communion, des retraites préparatoires sont généralement bien suivies, sans préjudice des retraites spéciales prêchées chaque année, les unes aux hommes, les autres aux femmes ou aux enfants. Si l'on pouvait faire un reproche à cette petite et fervente chrétienté, ce serait de ressembler trop à une communauté religieuse, d'avoir placé sa demeure à une hauteur de trop difficile accès et d'avoir fait bien étroites les portes de la cité. Mais ne fallait-il pas qu'il en fût ainsi au commencement ? Nous sommes disposés à le croire. Le type des vrais chrétiens étant une fois donné, ne sera-t-il pas possible, sans affaiblir la discipline, d'aplanir un peu les voies et d'élargir un peu l'entrée ? Il y a des questions qu'il n'est pas facile de résoudre en principe.

La solution de celle-ci demande en même temps, de la part des Missionnaires, une grande charité et une fermeté inébranlable, un zèle dévorant et une sage modération, une ambition sans bornes et une humble obéissance.

Avec le bienfait de la foi les Missionnaires ont introduit

en Basutoland le bienfait d'une certaine civilisation. L'agriculture, la construction, le vêtement et surtout l'instruction élémentaire y ont fait de grands progrès.

Il est impossible de méconnaître l'importance de ce premier succès en Basutoland ; d'autant plus impossible que jusqu'à ces dernières années, où les Pères du Saint-Esprit et les prêtres des missions africaines sont entrés dans la colonie du Cap, rien de semblable n'avait été tenté dans le Sud. C'était un principe généralement reçu qu'une mission chez les noirs ne pouvait pas réussir.

Si nous nous sommes étendu avec complaisance sur ce fait de l'établissement de la foi catholique en Basutoland, ce n'est pas qu'il ait absorbé tout entier le zèle de nos Pères. Dans le même temps ils se multipliaient pour répondre à tous les besoins de la population blanche. Ils fondaient des établissements solides à d'Urban, à Pietermaritzburg, à Blœmfontein. De ces divers centres il se répandaient dans tout le pays, portant à l'intérieur de chaque famille les enseignements de la religion avec la grâce des sacrements. C'est ainsi seulement que le bien peut se faire. Le Missionnaire a dans les registres de la mission la statistique religieuse de son district. Comme un bon pasteur, il connaît ses brebis et les quartiers qu'elles habitent. Son devoir comme son bonheur, c'est de consacrer une partie de l'année à visiter toutes ses ouailles, les familles catholiques. Souvent, de l'une à l'autre, il est obligé de descendre dans une famille protestante ; ce sont les heures de la grâce. Quelquefois la grâce est pour le Missionnaire, qui ne rencontre sur le seuil que préjugés et antipathie, et qui pour lors va coucher à la belle étoile et *fait un nœud à sa ceinture.* Quelquefois la grâce est pour la famille elle-même qui, frappée de la différence entre le ministre catholique et le ministre protestant, prête l'oreille au missionnaire et revient au

giron de l'Eglise. C'est ainsi que nos Pères ont visité plusieurs fois la colonie de Natal, l'Etat libre d'Orange, la république du Transvaal, et qu'ils se sont mis en état, selon le cas, de parler l'anglais, le hollandais et les différents dialectes des tribus cafres qu'ils traversaient. Leur action a été nécessairement limitée comme leur nombre; mais il y a cette justice à leur rendre, qu'ils n'ont jamais limité leur effort à une classe ou à une catégorie de personnes.

De tels commencements ne demandaient qu'à grandir. Les Oblats furent encore les premiers à comprendre que l'heure d'une ère nouvelle avait sonné pour le sud de l'Afrique.

Pendant le Concile, en 1869, le supérieur général recevait à Rome l'annonce des premières découvertes de diamants. On aurait pu croire tout d'abord que c'était pour nous une nouvelle sans intérêt; qu'avions-nous à voir à cette fortune inespérée? Cependant, rien n'est à dédaigner dans les événements de la divine Providence et, s'il est vrai que pas un cheveu ne tombe de notre tête, que pas un grain de sable ne se déplace au désert sans la permission de Dieu et le concours de sa toute-puissance, comment ne pas se rendre attentif à ses desseins lorsque, par un fait en apparence fortuit, il met en mouvement des hommes de tous pays et de toutes croyances? Or, c'est ce qui venait d'avoir lieu et ce qui n'a pas discontinué depuis.

Nous écrivions ici, en 1874, que les diamants ouvriraient des routes au commerce, à l'agriculture et surtout à la foi; que les diamants pourraient s'épuiser, que les routes resteraient et, avec elles, la population nouvelle, les besoins religieux et aussi des facilités plus grandes pour y satisfaire. Cette prévision s'est réalisée et elle se confirme de jour en jour. Des travailleurs sont venus de

toutes parts : de l'Europe, de l'Amérique, de l'Inde et de l'Australie. Depuis l'extrémité du Cap jusqu'au Mozambique, toutes les villes sont en progrès de population, d'activité commerciale et d'améliorations matérielles; chaque jour et sur tous les tons, la presse anglaise annonce que le sud du continent africain est appelé au plus bel avenir. Obligation pour le clergé de faire marcher de pair l'activité religieuse ! Hélas ! le protestantisme le fait à sa manière : il couvre le sol de ses temples, de ses prédicants, de ses bibles. Bien certainement nous n'avons rien à lui envier pour le résultat; mais, que n'avons-nous le dixième de son personnel et de ses moyens pécuniaires ! Ne cessons pas, du moins, de demander à Dieu qu'il envoie des ouvriers à sa vigne, qu'il conserve nos anciens et qu'il multiplie le fruit de leurs labeurs.

Pour ne pas rester en arrière de leurs nouveaux devoirs, nos Pères se préparent donc à porter encore plus loin leurs entreprises, et c'est dans ce même ordre d'idées que Mgr Allard, ayant motivé par les infirmités de l'âge sa demande de retraite agréée par le Saint-Siége, Mgr Jolivet lui fut donné pour successeur.

Quand Mgr Allard remit entre les mains de Mgr Jolivet l'héritage de ses œuvres, la mission comptait cinq établissements : les établissements de d'Urban et de Pietermaritzburg, dans la colonie de Natal ; de Motsi-Ma-Jesu, en Basutoland; de Bloemfontein, dans l'état libre d'Orange ; de Kimberley, dans la terre des diamants; et enfin elle possédait une propriété destinée à devenir établissement, dans la république du Transvaal.

Il suffit de jeter les yeux sur une carte pour se convaincre que tous ces postes sont admirablement situés comme quartier général des Missionnaires et comme base de leurs opérations. Ils vont s'échelonnant de l'est à l'ouest, par le trentième degré de latitude sud, c'est-à-

dire dans la partie la plus méridionale et, par sa population, la plus européenne du vicariat, sous un ciel qui rappelle le ciel bleu de l'Espagne, de l'Italie ou de la France algérienne. Dans cette haute région, le temps est ordinairement sec durant la saison d'hiver, avec une température qui varie, selon les localités, entre 3 degrés au-dessous et 15 au-dessus de zéro centigrade. Pendant la saison de l'été, au contrare, des pluies fréquentes et abondantes tempèrent sensiblement la chaleur, qui sans cela serait excessive. D'Urban a en outre ses brises de mer, et enfin Maritzburg, Motsi-Ma-Jesu et Bloemfontein doivent à leur position élevée une réputation de salubrité qui en a fait le *sanatorium* de l'humanité souffrante. C'est donc sans appréhensions que les chercheurs de diamants, et peu après les chercheurs d'or, sont accourus de tous les points du globe, et c'est sans répugnance qu'ils se fixent dans le pays.

Telle est la mission spécialement confiée aux Oblats de Marie Immaculée. Le champ est immense; le pays, riche par la fertilité de son sol, devenu plus riche par la découverte des mines d'or et des diamants et par les relations commerciales qui se sont établies à la suite, offre maintenant d'abondantes ressources au Missionnaire; il est parfaitement sain dans la presque totalité de son étendue, et c'est dans la partie la plus saine, au centre administratif de chacun des Etats qui le composent, que se trouvent situés tous nos établissements; de là les Missionnaires remontent vers le nord, dans leurs courses apostoliques, en attendant d'y fixer leur demeure; la population se compose de trois éléments : de l'élément anglais, qui est assez disposé à nous recevoir et à seconder notre action; de l'élément hollandais, qui se rapproche de nous à mesure que ses préjugés s'évanouissent; et enfin de l'élément cafre, retenu par l'ignorance loin du royaume de

cieux, mais non hostile à la personne des Missionnaires et très-capable d'ailleurs de s'ouvrir à la lumière de la civilisation chrétienne, devant l'argument surtout de la charité. Ah ! si la France savait, si nos séminaires pouvaient apprendre que la mesure du succès à obtenir dans ces infidèles contrées n'est autre, avec la grâce ordinaire de Dieu et les efforts qu'on peut raisonnablement attendre d'un vaillant Missionnaire, que le chiffre du personnel et celui des aumônes ; si les jeunes membres du clergé irlandais considéraient que la plupart des catholiques venus là pour chercher fortune sont leurs compatriotes ; s'ils considéraient que la communauté de langue leur donne prise sur un grand nombre de protestants honnêtes et de bonne foi, à qui il n'a manqué pour se convertir à l'Eglise catholique que d'avoir le spectacle d'une des œuvres qu'elle enfante, comme celle de l'apostolat, ne verrions-nous pas se produire pour la conquête des âmes un mouvement analogue à celui que détermine la fascination de la poussière brillante ? Oui, le temps est venu, croyons-nous, de plaider chaleureusement, auprès de nos amis aussi bien qu'auprès de Dieu, la cause de ces pauvres âmes. Si le noviciat doit avoir pour effet de modérer les intempérances d'une ardeur trop naturelle dans son principe ou trop absolue dans ses préférences, à Dieu ne plaise qu'il éteigne dans les œuvres le feu sacré du zele et du prosélytisme !

(La suite au prochain numéro.)

VARIÉTÉS

ROYAUMONT.

Des mains royales bâtirent Royaumont. Saint Louis, dont la piété dota notre sol de tant d'édifices religieux, estimait que les cathédrales et les monastères valent des forteresses pour la défense du territoire. A Taillebourg et à la Mansourah, il combattait en héros ; dans les églises il invoquait le Dieu des armées sans la protection duquel la force du glaive n'est que faiblesse.

« En l'an de l'Incarnation 1230, dit Guillaume de Nangis, un de ses historiens, le roi Louis, qui ardent et échauffé était de l'amour de Notre-Seigneur et dont l'âme soupirait après Dieu comme soupire après l'eau des fontaines le cerf altéré, fonda une abbaye de l'ordre de Cîteaux en l'évêché de Beauvais, près de Beaumont-sur-Oise, au lieu qui s'appelait Cuimont et qui s'appelle depuis Royaumont. Là donc il mit un abbé et des moines pour servir Dieu et leur donna et assigna rentes et possessions pour qu'ils y pussent vivre largement et abondamment... »

L'abbaye et son église, à en juger par les ruines, étaient le chef-d'œuvre et l'ornement de la contrée. L'église était gothique et de la plus pure architecture du treizième siècle. Pierre de Montreuil en fut l'architecte : saint Louis ne dédaigna pas d'aider les ouvriers et d'apporter des pierres aux chantiers. La forme de la construction était la

(1) Royaumont fait partie aujourd'hui du diocèse de Versailles.

croix latine, avec des bas-côtés, comme à Saint-Denis. C'est dans ce berceau monastique que le saint roi venait goûter le repos de la solitude et partager avec ses amis les religieux le bonheur de la prière et de la vie commune. Il avait sa cellule, sa place au chœur, et bien souvent il assistait la nuit à l'office pour ensuite monter à cheval et rentrer à Paris au point du jour. Les actes de la piété chrétienne, de l'humilité et de la charité poussés jusqu'à l'héroïsme composaient sa vie à Royaumont. L'histoire en a gardé entre mille un souvenir touchant.

Il y avait à Royaumont un moine, diacre, que l'on avait dû séparer de la communauté, parce qu'il était *mésel*, c'est-à-dire lépreux. Le bon frère Légier — tel était son nom — souffrait cruellement de toutes manières, et du mal épouvantable qui le dévorait et de la séquestration forcée qui en était la conséquence. Le roi saint Louis, sans nulle crainte, et le cœur rempli de la plus vive charité, ne manquait jamais de visiter son cher frère le *mésel*. A genoux devant le malade, il le questionnait doucement sur ses souffrances et l'encourageait à les supporter pour l'amour de Jésus-Christ ; lui-même il s'occupait des soins du repas du frère Légier ; il faisait venir de sa cuisine ce qui pouvait lui être agréable ; puis, toujours agenouillé comme devant Notre-Seigneur souffrant, il coupait les morceaux et, sans manifester le moindre dégoût, il servait son frère et lui tenait compagnie pendant de longues heures. La vie du saint roi est pleine de traits de ce genre. Vivre au milieu des moines, prier dans leurs cloîtres silencieux, visiter leurs infirmeries et se soumettre aux mêmes lois de pénitence était pour lui une récréation toute chrétienne qui le remettait des fatigues de la royauté. « Je voudrais pouvoir partager mon cœur en deux, disait-il naïvement, afin d'en donner une moitié aux Frères prêcheurs et l'autre moitié aux Frères mineurs. »

Pendant des siècles la fondation de saint Louis subsista intacte et honorée. L'abbaye de Royaumont était une des plus célèbres de France. Mais les révolutions vinrent et leur marteau démolisseur jeta à terre les grands souvenirs de l'art chrétien et de la piété royale. Démolir est leur seul savoir; jalouses de toutes les grandeurs, elles les frappent avec une violence sauvage et l'orage qu'elles portent dans leur sein ne pourrait éclater s'il ne rencontrait dans sa course des monuments à détruire et un sol à niveler. Les grandes œuvres catholiques et sociales sont la proie des révolutions qui, ne sachant rien édifier, ne vivent qu'à la condition de saper ce qui fut la gloire des siècles. Royaumont, découronné de son église dont les pierres et les inscriptions se rencontrent partout dans le voisinage, n'entendit plus les chants des amis de Dieu, et ses ruines, non sans grandeur, abritèrent dans les derniers temps des ouvriers et furent transformées en fabrique : *Omnes portæ ejus destructæ : sacerdotes ejus gementes.* (Jér., *Lam.*, I, 4.) On entendit des blasphèmes et des chansons profanes en ces lieux bénis où, pendant si longtemps, retentirent les échos de la prière des saints.

Mais s'il y a un temps pour détruire, il y a aussi un temps pour bâtir, dit le Saint-Esprit. Les grands sacrifices amènent les plus éclatantes résurrections, et la France, après avoir versé tant de larmes et promené son deuil sur ses monuments abattus, a résolu de faire revivre ces témoins d'un passé plus glorieux. Depuis vingt ans elle ne fait pas autre chose : reconstruire ce que le temps et les fureurs antisociales ont profané et repeupler ses sanctuaires d'âmes pures qui lui rappellent les solennités de jours meilleurs. Les monastères en ruine sont rebâtis, les vieilles églises retrouvent une splendeur qui les venge des outrages, et de jeunes familles religieuses, ani-

mées d'une ferveur égale à celle de leurs aînées, reprennent possession de ces patrimoines réconciliés par les bénédictions de l'Eglise.

Royaumont devait avoir son tour. L'heure de la résurrection sonna pour la vieille abbaye, et nous la contemplons maintenant entrée toute brillante dans le cycle nouveau qu'elle vient d'inaugurer. Tout est beau à l'extérieur et le cadre que la nature a fait à ce monument se distingue par une grâce qui ravit le voyageur. Des bois profonds, mais percés de routes lumineuses, des eaux jaillissant de partout et animant la solitude de leur doux murmure ; dans les plis des coteaux, des villages pleins d'ombre qui se retirent avec respect devant l'abbaye dont ils forment la ceinture, et sur la gauche la forêt de Chantilly avec ses chasses, ses palais célèbres et ses eaux dont Bossuet disait qu'elles *ne se taisent ni jour ni nuit ;* une atmosphère pure, les harmonies de la campagne, en un mot tous les charmes de la nature. L'auteur de l'*Imitation* pourrait redire ici la belle sentence qu'il adressait autrefois aux religieux ennuyés de la solitude de leurs cloîtres : « Que pouvez-vous voir ailleurs que vous ne voyiez où vous êtes ? Voilà le ciel, la terre et tous les éléments ; or, c'est d'eux que tout a été fait. » (*Imit.*, liv. I^er^, chap. XX.)

Entrons : voici la maison des hôtes. Elle est spacieuse, éclairée, assez rapprochée du principal corps de bâtiment pour faciliter les communications et assez éloignée pour constituer, s'il est nécessaire, une communauté séparée. Le moyen âge pratiquait largement la charité : les pèlerins et les voyageurs étaient reçus avec honneur; on leur lavait les pieds, on les servait à table, et, quand ils le désiraient, on les admettait à la faveur de faire des exercices spirituels. Les révolutions ont trouvé que c'était là encourager la paresse ; elles ont jeté le pauvre dans la

rue, elles ont armé ses mains contre le prêtre, le moine et la société, et malgré cela ce sont encore les couvents et les monastères qui nourrissent et consolent ceux qu'elles ont voués à la misère en les livrant à l'impiété et au vice. O doux souvenirs de la vie monastique ! Rappelez-nous les traditions de l'hospitalité chrétienne et ces jours heureux où le paysan et le voyageur disaient avec attendrissement en parlant des évêchés et des abbayes : « Il fait bon vivre sous la crosse. »

A gauche, nous rencontrons le cloître. L'œil admire un si bel ensemble ; les déambulatoires qui forment un carré parfait, éclairé par de larges ogives, circulent avec élégance autour des bâtiments ; les dalles sont larges et unies, la voûte est élevée ; un jardin gracieux fleurit dans l'enceinte, et la statue de saint Louis domine ce centre de la communauté religieuse : le saint roi est bien là chez lui.

La chapelle est l'ancien réfectoire ; des piliers élégants, plantés au milieu, la soutiennent sans masquer l'autel ; une chaire monumentale, toute en pierre, domine la vaste nef où mille personnes environ trouveraient place. Un groupe de la sainte Famille, fort bien travaillé, a été placé au-dessus de l'autel. L'enfant Jésus, entre Marie et Joseph, regarde les âmes qui entrent dans le lieu saint et leur sourit avec complaisance. A ses pieds on lit ces paroles : *Beati qui audiunt verbum Dei*. Dieu seul est la pensée de ces novices que les charmes de Royaumont ont attirés ; c'est pour lui qu'on a tout quitté, c'est pour lui qu'on enfermera plus tard sa liberté dans les écoles ou dans les chambres des malades. Une sainte âme disait : « Il faut aimer Dieu comme s'il était seul au monde. » A Royaumont, il semble que le monde ait disparu ; ses bruits et ses souvenirs ne retentissent plus ; tout est solitude aimée, paix divine et amour de Dieu.

De belles sacristies, telles qu'elles conviendraient à de grandes églises paroissiales, complètent l'ornementation et le service de la chapelle. Des vitraux l'inondent de lumière ; ils ne valent pas ceux du moyen âge, mais ils suffisent à réjouir la vue et à tempérer l'éclat des rayons solaires.

Le réfectoire est une des merveilles de l'endroit ; les escaliers, les salles communes, l'infirmerie, les dortoirs à chaque étage, les cellules, tout est restauré, disposé on ne peut mieux. Les exigences de la circulation ou du mouvement régulier d'une communauté ont été scrupuleusement gardées. C'est beau, c'est commode, simple et grand tout à la fois. S'il y a çà et là des détails incomplets, je l'ignore ; de plus habiles pourraient le dire et reconstruire sur d'autres plans ; mais la beauté n'a pas qu'un seul type, pas plus dans l'art que dans la nature, et il est impossible, en présence de la restauration de Royaumont dont le plan se poursuit chaque jour, de ne pas être satisfait du bon goût qui a présidé à tout, et qui a créé des services faciles et bien ordonnés.

Une inscription commémorative porte les lignes suivantes gravées sur une pierre encastrée dans le mur du grand passage :

J. M. I.
L'AN DE N. S. 1869,
LE 18me JOUR D'AVRIL,
FÊTE DU PATRONAGE DE SAINT JOSEPH,
LES SŒURS DE LA SAINTE-FAMILLE
ONT PRIS POSSESSION DE CETTE
ABBAYE.
ELLES ONT CONTINUÉ LA RESTAURATION DES BATIMENTS COMMENCÉE
PAR LES RR. PP. OBLATS EN 1864.

Une seconde inscription a été placée au-dessous d'une

belle statue de saint Joseph, en face de l'inscription précédente :

J. M. I.
BEATISSIMO JOSEPH
SORORES SANCTÆ FAMILIÆ
MEMORES ET CONFIDENTES
DIE XX JANUARII 1876.

N'oublions pas, avant de sortir, de faire une visite à la chambre de saint Louis. Elle donne sur l'ancienne église, dont un mur encore debout indique la position et l'étendue. La piété des vierges de Royaumont a fait de ce réduit un sanctuaire ; un autel occupe la place où priait le saint roi ; un vitrail reproduit les faits principaux de sa vie dans l'abbaye. La fleur de lis émaille le parvis ; un beau reliquaire placé sur l'autel renferme des ossements du fondateur ; un prie-Dieu semble l'attendre encore. Cet appartement modeste, mais disposé avec tant de goût, est comme une châsse qui garde les souvenirs des siècles ; c'est le pèlerinage de l'abbaye. La fête du saint roi est célébrée tous les ans avec pompe ; les prêtres du voisinage sont invités à une grand'messe solennelle qui donne l'occasion de voir et d'utiliser les belles sacristies ; un prédicateur prêche le panégyrique du saint. La politique ne fait invasion ni dans le monastère, ni dans le discours, en ce jour privilégié ; il n'est question que des vertus du saint, ce modèle d'humilité qu'on peut proposer aux âmes religieuses, car il fut, selon l'expression de Joinville, *le plus fier des chrétiens et le plus humble des rois*.

Tel est Royaumont avec la parure que lui ont rendue des mains religieuses. Ses murs ont été relevés, sa solitude a été consolée. Et pour que rien ne manquât à cette œuvre de réparation monastique, et l'on peut dire aussi nationale, toutes les maisons de la Sainte-Famille ont

tenu à contribuer à son achèvement. Les mères et les filles, l'ange gardien des malades et celui des écoles, l'ouvrière à la vie cachée et la sœur des champs comme celle de la solitude ont voulu avoir un mérite dans cette grande entreprise. Chaque pierre représente un sacrifice ; on raconte à ce sujet de touchantes histoires ; mais il convient d'en laisser le secret à Dieu. Quand les retraites amènent en ce palais de la vie religieuse les enfants de la famille dispersées au loin, chacune peut dire qu'elle est chez elle, et qu'elle a versé une larme, fait une prière, ou accepté une privation, pour que le berceau religieux pût être préparé aux colombes qui doivent l'habiter. C'est ainsi que se font les grandes choses, par le concours de toutes les volontés et l'aumône de tous les cœurs. Royaumont a retrouvé sa vie monastique : le géant abattu s'est relevé au chant des cantiques, et ses annales interrompues viennent d'enregistrer de nouvelles dates historiques.

De beaux jardins entourent l'abbaye ; il y a des charmilles, des allées touffues, des oratoires dessinés dans la verdure, et des cours d'eau qui répandent partout la fécondité :

> Non liquidi gregibus fontes, non gramina deerunt.
> (Virgile).

En vérité il fait bon ici ; la piété naît et se développe d'elle-même dans un si charmant séjour, et c'est un spectacle où l'âme se complaît de voir les longues lignes de religieuses qui passent en silence sous les arceaux des cloîtres, en continuant la prière des vieux saints. Et quand, sur le soir des beaux jours d'été, l'essaim se ramasse au calvaire, autour de la grande croix qui le couronne, assise sur des rocs improvisés, on dirait les abeilles qui se réunissent autour de la ruche ; ce sont les industrieuses ouvrières de la ruche mystique qui se

groupent pour prier, travailler et chanter auprès du Dieu crucifié dont l'amour inspire les grandes vertus et soutient les grandes âmes.

Le R. P. Reynaud, de la maison d'Angers, a publié, à la demande de Mgr l'Evêque de cette ville, une notice biographique où sont racontés en quelques pages les labeurs et les vertus du R. P. Loevenbruck, Missionnaire apostolique de la *Congrégation du Saint-Esprit et de l'Immaculé Cœur de Marie*. C'était à nous que revenait le devoir de recueillir quelques fragments d'un faisceau apostolique si glorieux. Le portrait du vénérable Missionnaire est ressemblant : ses amis le reconnaîtront ; les innombrables travaux de l'apôtre sont énumérés avec une grande fidélité de mémoire et lui font un cortége qui désignera sa tombe au respect de tous : *Opera autem illorum sequuntur illos*. Le R. P. Reynaud a nommé les champs de bataille et compté les étapes avec un soin délicat. L'énumération des travaux du P. Loevenbruck est à elle seule un panégyrique.

Cette notice étant arrivée depuis la publication de notre article nécrologique du numéro de juin, nous n'avons pu en parler. Aujourd'hui, nous lui ferons un seul emprunt, en citant la page relative à la mission de Pontmain, dont la date n'est malheureusement pas indiquée :

« Petite paroisse de la Mayenne, sur les confins de la Bretagne et de la Normandie, Pontmain n'avait alors que quelques centaines d'habitants. La mission que le P. Loevenbruck y donna fut suivie et gagnée par plus de deux mille personnes. Le Missionnaire dut s'adjoindre successivement trois confesseurs et prolonger la station de

plusieurs semaines. Etait-ce un présage pour l'avenir ? La reine du ciel, avant de l'avoir consacrée par son apparition, voulait-elle faire de cette paroisse un point d'habituel concours ? Nous ne saurions le dire. Ce qui est vrai, c'est que la joie débordait de toutes les âmes et que, dans d'écrasantes fatigues, le Curé, le Missionnaire et ses coadjuteurs trouvèrent d'ineffables consolations, en voyant accourir tant de chrétiens et des chrétiens de forte trempe.

« Un vieillard de quatre-vingt-cinq ans entra dans le confessionnal du Père vers cinq heures du soir. Le Missionnaire, ayant reconnu la surdité du bon vieillard, conduisit à la sacristie son pénitent qui, après sa confession, lui dit avec des yeux pleins de larmes : « Mon Père, je suis parti ce « matin peu après minuit avec ma femme plus âgée que « moi. Nous avons fait une longue route, dans l'espoir de « gagner la mission. Toute la journée, nous avons attendu « notre tour devant votre confessionnal, où va mainte- « nant se présenter mon épouse. Nous ne pourrons pas, « à cause de notre âge et de notre éloignement, revenir « une autre fois. Nous sommes encore à jeun tous deux, « Ne vous serait-il pas possible de nous donner, aujour- « d'hui même, la sainte communion ? » Une admiration, mêlée de bonheur, remua l'âme du bon Père, qui, après avoir confessé la digne épouse de ce vaillant chrétien, expliqua pourquoi les deux vénérables vieillards allaient, à pareille heure, s'asseoir à la Table sainte. L'admiration émue de l'apôtre passa dans toutes les âmes, et la communion des saints vieillards mit de douces larmes dans tous les yeux. »

Pendant son séjour en France, le R. P. Petitot a publié la monographie des Esquimaux Tchiglit du Mackensie et de l'Anderson; la page suivante, extraite de ce travail, ne sera pas sans intérêt. Le Missionnaire décrit ainsi l'habitation des Esquimaux :

« Au lieu de camper sur le rivage et dans les bois, lorsqu'ils s'en trouve sur leur chemin, ils préfèrent passer deux ou trois heures à construire une hutte de neige durcie, dans laquelle la seule chaleur naturelle unie à celle d'une lampe fumeuse doit leur suffire. Voici comment nos Tchiglit procèdent à la construction de ces huttes. Je me permets encore de transcrire un passage de mon journal de 1865.

« A l'aide du long coutelas dont ils sont toujours armés, deux d'entre eux découpaient sur la rivière, dans la neige durcie qui en recouvrait la glace à 4 ou 5 pouces d'épaisseur, des moellons en forme de trapèzes plus ou moins réguliers. Il les disposaient de champ sur la surface de la glace, et sur tout le pourtour d'une circonférence qui donnait les dimensions de la future maison. Lorsqu'une première rangée était dressée, on lui en superposait une seconde, puis une troisième, qui s'en allait toujours en tournant comme la coquille d'un colimaçon. En même temps, de l'eau était jetée dans les interstices des moellons de neige, afin de servir de mortier. De meilleur ciment il ne se peut en voir, parce que l'eau en se congelant instantanément et en inondant les parois de cette voûte à mesure qu'on la construisait, changeait la neige en glace et faisait de tous ces voussoirs un tout solide et imperméable à l'air. En moins de deux heures le dôme était fini; un dernier voussoir, véritable clef de voûte, vint consolider le colimaçon et terminer l'œuvre. Nous étions alors possesseur d'un petit palais de cristal de la forme d'une ruche et de la dimension d'une loge

de castors. Il fut inondé d'eau, puis recouvert de neige ; enfin, en trois coups de coutelas, un Esquimau y perça une entrée qui pouvait bien avoir deux pieds de haut, tout juste assez d'espace pour s'y glisser en rampant sur le ventre. Cette porte fut munie, du côté du vent, d'un petit mur semi-circulaire pour la défendre du froid ; du côté opposé, un autre mur soutint, avec le premier, une sorte d'auvent ; le tout était de neige durcie, transformée en glace par l'eau. Ainsi fut préparée notre chambre à coucher.

« Alors on introduisit dans la hutte les robes de renne et d'ours blanc, la lampe, les provisions ; tout le bagage inutile fut laissé dehors ; puis chacun de se faufiler dedans, moi le dernier. Le moellon que l'on avait détaché pour pratiquer une porte, à la loge, fut alors replacé dans l'ouverture ; on l'arrosa d'eau et nous fûmes ainsi claquemurés et mis absolument hors de communication avec l'air extérieur. Tout d'abord je grelottais comme dehors, mais bientôt l'air de cet appartement de proportions si exiguës, s'échauffant par notre haleine, notre chaleur naturelle et celle de notre lampe, je finis par suer, et par suer si abondamment, que je fus obligé de me départir comme eux de toute surcharge de vêtements. Je crus même que j'allais m'asphyxier, faute d'air. J'en demandai à grands cris, ce dont mes Esquimaux rirent à cœur joie. En peu de temps, la chaleur s'éleva à un tel point, dans cette cabane de neige transformée en étuve, que les murailles se prirent à suer comme les vitres d'un appartement fortement chauffé, et se transformèrent entièrement en glace cristalline, au travers de laquelle nous apercevions la clarté de la lune, comme à travers des vitres dépolies.

« Quelle est la disposition intérieure de notre palais de cristal ?

« Les trois quarts de l'espace circulaire compris sous

ce dôme de neige sont réservés au lit. C'est tout simplement une estrade de neige battue, élevée de 1 pied anglais au-dessus du sol de notre hutte, lequel n'est autre que la glace du fleuve Anderson, épaisse de 9 à 10 pieds. Sur cette estrade, des robes, de chaudes fourrures d'ours blancs et de rennes sont étendues pour servir à la fois de draps et de couvertures. L'espace laissé libre entre l'entrée et l'estrade est divisé en trois portions ; à droite de la porte, une autre petite estrade en neige reçoit une pierre noire et creuse de serpentine ou de kersanton, de 1 pied et demi de long sur 1 pied de large, qui ressemble pour la forme à une petite barque. C'est la lampe (*krolerk*), qui me rappelle le *kalen* provençal, renouvelé des Grecs. Sous le 82e degré de latitude, les Esquimaux du Groënland nomment cette même lampe *kotluk ;* ceux de la baie d'Hudson à Churchill l'appellent *kullek*. Ces mots n'auraient-ils pas la même racine, n'accuseraient-ils pas la même origine ?

« Au-dessus de la lampe de pierre, une petite baguette fut fichée horizontalement dans la paroi friable de notre palais ; sur cette baguette on suspendit des morceaux de lard de baleine rance; quatre ou cinq lumignons en mousse, disposés sur l'une des parois de la lampe, furent imbibés d'huile de poisson et allumés. La chaleur de la flamme fit fondre doucement le lard de baleine qui se trouvait au-dessus ; ce lard commença à dégoutter dans le petit bassin de serpentine sous forme d'huile ou de graisse liquide, et entretint la flamme des lumignons ; de telle sorte qu'il n'y avait jamais dans la lampe plus d'huile qu'il ne fallait pour l'entretien de la flamme, et que celle-ci faisait toujours fondre assez de lard pour ne pas s'éteindre faute d'huile. C'est ainsi que par cette simple et ingénieuse combinaison, les Esquimaux parviennent à entretenir un feu perpétuel qui brûle sans entretien,

pourvu qu'on ait le soin de remplacer les mèches de mousse lorsqu'elles sont consumées, et de remettre d'autres morceaux de lard à cheval sur la baguette lorsque les vieux sont à sec.

« Tout homme civilisé que je suis, je ne pus m'empêcher de témoigner à ces pauvres sauvages l'admiration que j'éprouvais de leur génie inventif, mais en même temps je remerciais Dieu, qui a créé l'esprit de l'homme et lui a donné la puissance de dompter et de surmonter les forces de la nature, quelque terribles et quelque opposées qu'elles puissent être en apparence à son existence. »

L'Univers, dans son numéro du 4 août 1876, rend compte, par la plume de son correspondant d'Angleterre, de l'œuvre apostolique accomplie par nos Pères dans les pauvres quartiers de la Tour de Londres. Le récit d'un témoin oculaire et étranger a toujours le privilége d'intéresser. Nous donnons donc en son entier la narration du correspondant ; ceux de nos Pères qui l'ont déjà lue seront heureux de la retrouver dans les annales de la Congrégation, et ceux de nos lecteurs auxquels ne parvient pas le journal *l'Univers* accueilleront cette citation comme une bonne fortune :

Un des premiers soins du cardinal Wiseman fut de fonder, sous l'invocation de sainte Marie et de saint Michel, une grande église située à une distance égale de la pro-cathédrale du Moorfield et des docks de l'Inde, qui limitent forcément Londres à l'est. Commencée en 1851, la nouvelle mission fut complétée en 1856. Pendant ce temps, les RR. PP. Maristes avaient fondé, à peu près sur le même méridien, mais plus au nord, l'église de Spitalfield, sous l'invocation de sainte Anne. On peut juger si ces deux églises étaient nécessaires

par le fait seul que leurs écoles comptent aujourd'hui plus de six mille enfants qui, sans ces missions, seraient, par suite des nouvelles lois, contraints d'aller dans les écoles protestantes et perdraient par suite la foi catholique.

C'était assurément un grand pas, mais il était loin de suffire aux besoins spirituels de cette population. En effet, la partie la plus gangrenée de cet immence quartier, bien qu'appartenant nominalement à la quasi-paroisse (en Angleterre, pays de mission, il n'existe pas de paroisse) de Commercial Road, échappait en réalité à l'apostolat de cette mission par le fait même de son éloignement. Cette partie comprenait une large bande de terrain longeant au nord les sinuosités de la Tamise, depuis la Tour de Londres jusqu'à l'extrémité des docks. Elle comprenait Rosemary Lane, le Wapping, qui donna le jour au hardi imposteur qui voulait s'approprier le titre et surtout le bien des Tichborne, et enfin Ratcliffe Highway, dont le nom seul fait encore aujourd'hui pâlir les plus intrépides policemen.

Ces districts étaient, en dehors de leurs habitants, envahis chaque jour par une foule de matelots de tous les pays, qui venaient y dépenser en quelques jours, dans l'ivrognerie et la débauche, l'argent gagné sur mer au prix de mille fatigues. Il est donc inutile d'ajouter que les femmes de mauvaise vie et les voleurs qui les accompagnent d'ordinaire étaient venus de temps immémorial prendre pied dans ces rues sales et étroites. Mais à côté de ces êtres, la honte de leur sexe, vivait une population laborieuse, travaillant dans les docks à charger et à décharger les navires, tandis que les femmes et les filles cousaient de gros sacs à raison de 4 pence (40 centimes) la douzaine. Combien de ces malheureuses jeunes filles, avec de semblables exemples sous les yeux et tentées par l'or qu'on faisait miroiter à leurs yeux, ont succombé, c'est ce qu'on peut aisément concevoir.

Il s'agissait donc d'implanter une mission parmi ces infortunés ; mais si le besoin en était urgent, la chose ne présentait pas moins de difficultés de toute nature. Dieu suscita des ouvriers appropriés aux circonstances.

Il y a une douzaine d'années, les Oblats de Marie-Immaculée sollicitèrent comme une faveur cette mission devant laquelle les plus courageux hésitaient, et le R. P. Robert Cooke, aujourd'hui provincial de l'ordre, débuta par prêcher sous une arche du chemin de fer qui passe sur le toit des maisons de Rosemary Lane. On se procura bientôt une sorte d'écurie qui, après la célébration du saint sacrifice, était rendue jusqu'au lendemain à sa destination. Par une faveur providentielle, une maison à peu près convenable, chose rare pour le quartier, put être achetée par le P. Cooke, cinq minutes avant de tomber entre les mains d'un rabbin juif qui voulait en faire une synagogue. Dès lors la mission était fondée. Cette mission se trouvait presque à la place où le vénérable Evêque de Rochester, cardinal Fisher, fut décapité par ordre de Henri VIII, et où Elisabeth fit tomber la tête de bon nombre d'ecclésiastiques coupables de fidélité à leur religion, et cette raison engagea les révérends Pères à placer leur mission sous l'invocation des martyrs anglais.

Je me rappelle encore les deux salles, qui n'avaient de communication que par une partie du côté commun, ce qui faisait que, de la plus grande partie de la seconde, on ne pouvait voir l'autel, situé dans la première. Devant cet autel en bois blanc était tendue une corde supportant un rideau en serge verte, que l'on étendait après la messe, pour convertir les salles en écoles. Mais bientôt, grâce au zèle apostolique de ces Missionnaires qui, peut-être avec moins de gloire aux yeux du monde, ont pour le moins autant de mal que leurs confrères de Chine ou du Thibet, la chapelle provisoire ainsi que les écoles devinrent trop petites.

Il fallut construire une église, qui a été inaugurée, il y a quelques jours, par le cardinal et qui peut contenir environ un millier de personnes, grâce à une vaste tribune qui surmonte une partie de la nef et des ailes. Plus tard, quand les dettes amenées par sa construction seront en partie amorties, on se propose de l'agrandir aux dépens des maisons environnantes, à l'aide de deux chapelles latérales situées aux deux côtés du maître-autel. Le bâtiment des écoles, qui peut

contenir quinze cents enfants, est divisé en trois étages, dont chacun contient plusieurs salles. L'étage supérieur, qui servait à la célébration des offices pendant la construction de l'église actuelle, est aujourd'hui affecté à des conférences pour les jeunes gens.

Deux jours après la cérémonie, le R. P. Cooke m'a fait voir son domaine. C'est un dédale de petites rues où l'on passe difficilement deux de front, de culs-de-sac où l'on respire un air fétide, le tout bordé de huttes dans lesquelles s'entasse toute la famille quand vient le moment du repos. Sur le seuil de toutes les portes, des femmes, des jeunes filles en haillons, les pieds et les jambes nus, cousent avec des fils de caret de gros sacs de toile attachés au mur, pendant que quelques enfants coupent en petits morceaux des bois de démolition pour en faire de petits fagots que l'on vend cinq centimes la pièce. C'est là tout le commerce de ce quartier.

Certes, j'avais bien vu dans d'autres quartiers de Londres une misère aussi navrante ; mais du moins elle était restreinte à deux, trois ou cinq rues au plus ; mais ici c'était un district tout entier, que je ne croyais ne devoir jamais franchir, et cela à deux pas des docks où sont renfermées des richesses incalculables! Comme je manifestais mon étonnement à mon guide, le bon P. Cooke me répondit : « Mais ce n'est rien, mon cher, vous les voyez sous leur plus bel aspect. Il fait chaud, ils ont du travail et ne demandent rien ; mais c'est l'hiver, quand ces milliers de personnes sont sans ouvrage, sans feu et sans vivres, qu'il faut s'apitoyer sur leur sort et surtout leur venir en aide. »

Mais ce qu'il fallait voir principalement, c'est le respect affectueux de toute cette malheureuse population pour le bon Père provincial. Toutes les femmes, jeunes ou vieilles, arrêtaient pendant une minute, pourtant bien précieuse pour elles, le mouvement de leur aiguille, pour venir faire une révérence devant lui, tandis que les enfants s'agenouillaient et baisaient le bas de sa redingote. Dans une de ces huttes, une jeune fille de quinze à seize ans pleurait ainsi que sa mère. Nous n'eûmes pas besoin de demander le motif de ces

larmes : nous le devinâmes sur-le-champ en voyant arriver un homme titubant sous le poids de l'ivresse. Dès qu'il aperçut le P. Cooke, il voulut rétrograder ; mais ce dernier, après une verte réprimande, le fit mettre à genoux et prêter serment de ne pas boire d'un an. Il tiendra sa promesse, mais gare au jour de l'expiration du pledge. Enfin, la visite se termina à ma grande satisfaction, car j'avais le cœur serré en songeant aux excès auxquels pourrait se porter cette masse sans la religion.

Complétons ce récit de *l'Univers* par quelques lignes empruntées à la correspondance de nos Pères d'Angleterre. Nous y trouvons les détails suivants sur la bénédiction solennelle de l'église de Tower-Hill, qui a été faite le 22 juin dernier :

« Le quartier de Tower-Hill, qui d'ordinaire présente un aspect peu attrayant, avait, ce jour-là, pris un air de fête ; Prescot street présentait un coup d'œil splendide ; on voyait tout le long de la rue des enseignes et des bannières de toute beauté, flottant dans les airs et attirant les regards de tous. Une foule immense restait stationnée autour de l'église ; protestants, juifs, catholiques étaient mêlés ensemble ; tous prenaient part à la joie commune.

« A onze heures, il y eut messe solennelle ; Mgr Wheaters, Evêque d'Amycla I. P. I., officia ; le cardinal Manning assista, assis sur un trône situé à droite de l'autel. Il y avait plus de soixante Prêtres venus des diverses missions de Londres ; presque toutes les Congrégations religieuses de la ville avaient envoyé une députation ; on y voyait des Carmes, des Franciscains, des Augustiniens, etc. Un grand nombre de nos Pères de la province britannique étaient venus assister à cette fête de famille. Parmi la foule qui remplissait la nef de l'église, on remarquait au premier rang le duc de Norfolk, l'un des

bienfaiteurs de la mission de Tower-Hill ; lord Denbigh, l'un des lords les plus attachés et les plus dévoués à notre Congrégation ; lord Osborne, la marquise de Londonderry, la comtesse Batthiany, lady Mary, comtesse Denbigh, lady Mary Howard, avec un bon nombre d'autres illustres personnages.

« Après l'évangile, le cardinal fit un magnifique sermon, en prenant pour texte ces paroles de l'Evangile : « Per- « sonne ne peut servir deux maîtres. » En commençant, Son Eminence fit en termes bien sentis l'éloge des Pères de Tower-Hill. « Nous sommes, disait-elle, assemblés au- « jourd'hui pour nous réjouir ensemble et aussi pour don- « ner de la joie aux bons Pères qui, pendant des années, « ont exercé avec zèle et abnégation leur ministère au mi- « lieu des plus pauvres de leur troupeau. Animés d'une « grande charité et d'un tendre amour envers les petits « enfants de leur mission, ils ont bâti pour leur éducation « de grandes écoles avant de poser les fondements de cette « église que je dirai belle et noble, un digne sanctuaire « du divin Maître. »

« A l'issue de la messe, un frugal dîner fut servi dans l'une des salles de l'école. Le nombre des convives était d'environ deux cents. Le duc de Norfolk occupait la place d'honneur ; à sa droite était lord Denbigh ; à sa gauche, le R. P. Provincial. Grâce aux soins des Pères, tout se passa très-bien et sans confusion. A la fin du repas, le duc de Norfolk se leva et prononça ces quelques paroles courtes et gracieuses : « Je n'ai pas l'intention de propo- « ser des toasts, mais je ne puis cependant m'empêcher « dans la circonstance de vous inviter à boire à la santé du « R. P. Cooke. » Ces paroles furent reçues avec applaudissements. Le R. P. Provincial se leva et remercia le duc de Norfolk et les autres bienfaiteurs de la mission de leur présence à cette fête et de leur concours géné-

reux pour la construction de l'église de Tower-Hill. Il traça en quelques mots l'historique de la mission. Il y a douze ans, disait-il, qu'il célébra pour la première fois la messe à Tower-Hill dans une chambre pauvre ; ensuite on eut une église provisoire ; plus tard, une des salles de l'école fut transformée en chapelle, et enfin maintenant un glorieux et fier monument est désormais consacré au culte de Dieu à Tower-Hill. Cependant, bien que de grandes et nombreuses choses aient été faites pour cette mission, beaucoup reste encore à faire. L'église exige une maison de communauté pour les Missionnaires, maison n'existant pas encore et qui cependant doit nécessairement être construite. De nombreuses et grandes dettes pèsent sur la mission. De plus, l'église elle-même exige encore bien des choses pour son ornementation ; il se propose d'y faire ajouter une chapelle dédiée à la Reine des martyrs, en mémoire de la même chapelle existant autrefois dans la Tour de Londres. En terminant, le R. P. Provincial, après avoir fait allusion aux secours reçus des bienfaiteurs de Tower-Hill, disait qu'il était heureux d'annoncer à l'assemblée que, ce même jour, une personne charitable, présente au dîner, mais dont il ne lui était pas permis de dire le nom, lui avait fait la promesse de faire ériger dans la nouvelle église un magnifique autel en l'honneur du sacré cœur de Jésus.

« Après le R. P. Provincial, lord Denbigh se leva et, parlant au nom de tous, il complimenta le R. P. Cooke des succès de la mission. Il dit qu'ils avaient tous éprouvé en ce jour une grande joie en voyant dans l'ouverture de l'église le couronnement de ses travaux et de son zèle. En terminant, il affirma que les secours nécessaires à la mission ne manqueraient point, et que l'argent viendrait toujours jusqu'à ce que les « très-grandes dettes seraient changées en de très-petites dettes. »

NOUVELLES DIVERSES.

Les fêtes de l'Adoration perpétuelle ont été célébrées les 3, 4 et 5 juillet dans notre chapelle de Paris. Malgré la villégiature, qui déjà avait dispersé en province un grand nombre des familles du quartier, ces fêtes ont attiré les fidèles en grand nombre, en particulier aux cérémonies du soir. Le dernier jour, S. Gr. Mgr Richard, Archevêque de Larisse, coadjuteur de S. Em. le Cardinal Guibert, archevêque de Paris, a bien voulu dire la messe dans notre chapelle, distribuer la sainte communion et adresser un petit discours plein de piété aux fidèles du quartier, accourus pour le voir et pour l'entendre.

Le lundi, 3 juillet, les ouvriers terrassiers ont donné le premier coup de pioche pour déblayer les terrains appartenant à la Congrégation dans la rue Saint-Pétersbourg. Les travaux ont été conduits avec activité, et en ce moment on jette les fondations de la nouvelle maison qui doit se relier à celle existant déjà. On peut espérer que dans quelques mois tout sera terminé ; la Congrégation possédera alors à Paris une maison mère assez spacieuse pour recevoir et loger convenablement, outre ses hôtes ordinaires, les nombreux Missionnaires ou visiteurs de passage.

— Le R. P. Soullier, visiteur de la province du Canada, après une heureuse traversée, s'est rendu immédiatement dans chacune de nos maisons, où il n'a d'abord fait qu'un court séjour. Accompagné du R. P. Antoine, qui le suit dans tous ses voyages, le P. visiteur est parti en juin pour Saint-Boniface, en s'arrêtant au passage dans nos maisons des Etats-Unis. Le séjour à la rivière Rouge a été de dix-huit jours ; Sa Grâce Mgr Taché a fait à son

hôte l'accueil le plus cordial, et ç'a été une joie pour l'Archevêque de Saint-Boniface et pour le P. Soullier de voir auprès d'eux une nombreuse réunion de nos Pères, venus un peu de partout. Du Manitoba, le R. P. Soullier est revenu au Canada, où il fait en ce moment la visite régulière et successive de toutes nos maisons. Nous espérons qu'à son retour, le Révérend Père voudra bien raconter lui-même son long et beau voyage d'Amérique et nous initier au mouvement religieux si édifiant dont il est témoin.

Le 9 du mois de juillet dernier, S. Em. le cardinal Cullen, Archevêque de Dublin, a béni et posé la première pierre d'une église que nos Pères font élever à Inchicore, en remplacement de l'ancienne chapelle provisoire, devenue insuffisante pour le concours toujours croissant des fidèles. Le nouvel édifice, d'après le *Freeman's Journal*, promet d'être, par l'élégance de son architecture, une des plus admirables constructions des environs de Dublin, et fera grand honneur à l'éminent architecte qui en a tracé le plan.

Auprès du Cardinal-Archevêque on remarquait S. Gr. Mgr Leahy, Evêque de Dromore, et une nombreuse réunion d'ecclésiastiques, tant du clergé régulier que du clergé séculier. La truelle de cérémonie présentée à Son Eminence portait l'inscription suivante : « Présentée par le R. P. Ryan, o. m. i., au nom de la communauté des Pères Oblats, à S. Em. Paul, cardinal Cullen, Archevêque de Dublin, délégué apostolique et primat d'Irlande, à l'occasion de la pose de la première pierre de l'église de Marie Immaculée. Inchicore, 9 juillet 1876. »

Le rite de la bénédiction étant achevé, l'Evêque de Dromore a adressé à la foule un pieux et éloquent discours, dans lequel Sa Grandeur a présenté le temple ca-

tholique comme le résumé de tout ce que Dieu a fait pour conduire l'homme au ciel et l'en faire jouir en quelque sorte d'avance ; et, d'autre part, comme le témoignage de la piété et de la reconnaissance des hommes à l'égard de Dieu.

Une brillante procession s'est déroulée ensuite sur les terrains attenant à l'église, autour des fondations sortant de terre et se dessinant au niveau du sol.

Le 5 du mois de juillet dernier se sont embarqués sur le *Syria*, pour la mission de Natal, le R. P. Lenoir, de notre province d'Angleterre ; la R. Mère Marie Bernard, la Sœur Nativité et la Sœur Brigitte, toutes trois de l'association de la Sainte-Famille.

Nous avons reçu des voyageurs les nouvelles suivantes :

A bord du *Syria*, 10 juillet 1876.

« Mon révérend et bien cher Père,

« Voilà bientôt six jours que nous sommes en voyage, et comme nous allons toucher à Madère demain matin, je ne veux pas laisser passer cette occasion sans vous donner quelques nouvelles des voyageurs.

« A partir de Southampton, et même après avoir dépassé Plymouth, nous avons eu des brouillards assez épais et partant un peu de retard ; mais depuis trois jours la mer est belle, quoique un peu agitée. Nous avons bon vent ; aussi nous filons à pleines voiles et à toute vapeur.

« Les bonnes sœurs ont commencé par être très-malades, et deux d'entre elles ne sont pas encore très-bien en ce moment. La Sœur Brigitte commence à s'accoutumer au mouvement du navire. C'est la Mère Marie Bernard qui a été le plus sévèrement éprouvée ; depuis notre départ, elle n'a pas quitté sa cabine. Ce matin, elle est cependant un peu mieux et commence à prendre un peu de nourriture très-légère.

« Quant à moi, grâce à Dieu, je n'ai pas été atteint. Les trois premiers jours, j'ai senti un léger malaise; mais à présent, je me trouve parfaitement bien. J'espère que, dans deux ou trois jours, il en sera de même de nos voyageuses.

« Le capitaine est très-aimable. Il me demande souvent des nouvelles des sœurs. C'est lui qui a conduit Mgr Jolivet. Tous les officiers et les passagers sont d'une extrême bienveillance.

« Veuillez présenter mes respects les plus affectueux à notre bien-aimé Père et me croire, etc.

« H. Lenoir, o. m. i. »

« Madère, le 11 juillet.

« Tout le monde est mieux aujourd'hui. »

« Zone torride, 16 juillet.

« Par un bateau à vapeur que nous rencontrons.

« Il fait très-chaud. La mer est calme. Tous les voyageurs sont très-bien.

« H. Lenoir, o. m. i. »

MISSIONS

DE LA CONGRÉGATION

DES OBLATS DE MARIE IMMACULÉE

N° 56. — Décembre 1876.

MAISONS DE FRANCE

Retraite des Provinciaux, des Supérieurs de France et des Iles-Britanniques (août 1876).

Pour la quatrième fois s'est renouvelé, dans notre maison du Scolasticat, le spectacle si consolant et si édifiant de la retraite des Provinciaux et des Supérieurs des trois provinces que la Congrégation forme en France et dans les Iles-Britanniques. L'année dernière cette réunion, toujours désirée, avait été annoncée, mais des circonstances douloureuses, l'état maladif de notre bien-aimé Père, l'avaient forcément retardée. Que deviendraient ces réunions de famille sans la présence de celui qui la régit, de par Dieu, avec la dignité, la bonté et la puissance, signes certains de la mission divine? La réponse était écrite dans tous les cœurs, elle était unanime : il valait mieux attendre, il valait mieux différer, et c'est ce qui a été fait.

L'année présente, en renouvelant les forces du chef de la famille, a permis de réaliser un des plus grands bienfaits qui puisse être départi à une congrégation religieuse, le bienfait d'une retraite faite en commun sous la direction, sous le regard, sous la parole et l'exemple du représentant de Dieu même.

Rien n'est plus avantageux pour les brebis dispersées que de se retrouver sous le même toit et sous la même houlette. Quand les fils d'une nombreuse famille ont dû suivre les chemins ouverts par la Providence et s'éloigner les uns des autres, rien n'est plus propre à raviver les sentiments qui doivent les unir que le retour à la maison paternelle et l'entrevue du foyer domestique. Et si le père est debout sur le seuil pour recevoir les voyageurs, les serrer sur son cœur et leur ouvrir, avec les trésors de la tendresse, les trésors de la vie matérielle et spirituelle, il se fait comme un retour des joies premières, des félicités du berceau, des souvenirs de gloire et de splendeur qui ont illuminé les premiers pas, et les liens se resserrent, s'entrelacent, et la famille, au milieu des accroissements, des développements acquis, jouit d'un bonheur qu'elle ne connaissait pas encore. C'est le passé qui revit dans la plénitude du présent, plus riche d'intelligence et d'amour.

Ces biens ineffables de la retraite existent pour les âmes considérées dans leur individualité personnelle; mais comme ils deviennent plus importants et plus précieux quand il s'agit des âmes que couronne l'auréole de la supériorité! Ces âmes sont représentées par les patriarches de l'Ancien Testament; elles portent avec elles des multitudes, elles les représentent, en sont les mandataires et en décident les destinées. Chargées des moissons divines recueillies par les simples ouvriers dans les champs du Seigneur, elles ajoutent à ces richesses les

grandeurs dont les revêtent les pouvoirs qu'elles ont reçus, et, devenues sacrées par la mission confiée à leur dévouement, elles forment un cortége de seigneurs, de princes, de rois que la foi et la piété proclament dignes de tout hommage, puisqu'ils représentent Dieu et les ouvriers que Dieu envoie aux peuples et aux nations.

Se retrouver auprès de leur chef pour ne former qu'une seule armée, auprès de leur Père pour ne former qu'une seule famille, auprès de la source d'où émane leur autorité, pour en reprendre la limpidité et la pureté ; se reposer sur un cœur que Dieu a fait grand comme la tribu qu'il doit régir, afin que leur cœur batte à l'unisson du sien; accourir des points les plus éloignés, des œuvres les plus diverses pour resserrer les liens de l'unité et reprendre, avec une nouvelle ardeur, un nouveau courage, la tâche interrompue; renouer les anneaux du lendemain aux anneaux de la veille dans cette chaîne d'or qui forme la vie religieuse, afin de donner à tous un plus brillant éclat ; redevenir à distance ce qu'est au centre le Père de famille, des foyers de lumière et de chaleur : voilà ce que la retraite doit produire dans des âmes chargées du fardeau de la supériorité ; voilà ce que doit produire une retraite de supérieurs sous les regards d'un premier Supérieur.

On comprend que de tels résultats soient désirables, et que la retraite des supérieurs, devenue une institution de famille, soit saluée, dans son retour triennal, des plus vives aspirations.

Aussi sommes-nous accourus avec une véritable allégresse. Jamais la réunion n'avait été aussi nombreuse ; et cependant nous avions à regretter l'absence de plusieurs supérieurs, retenus par la maladie dans leurs résidences respectives : le R. P. Roullet, supérieur de la résidence de Bordeaux et pro-directeur général de la Sainte Famille,

le R. P. Bermond, supérieur de Notre-Dame de Bon-Secours, le R. P. Martignat, supérieur de Notre-Dame de la Garde, manquaient au rendez-vous, ainsi que le R. P. Bradshaw, supérieur de la résidence de Leith, en Ecosse. Ces absents n'ont point été oubliés par leurs frères; leur souvenir se mêlait à nos prières, et ces pages leur porteront le témoignage de nos sentiments les plus affectueux.

Tous les autres supérieurs étaient arrivés, et les derniers trains du dimanche, 20 août, au matin, amenaient ceux qui n'avaient pu quitter leur demeure qu'au dernier moment. Les stations où se concentrent les lignes diverses voyaient le nombre des voyageurs augmenter : c'est ainsi qu'à Etang, les Provinciaux du Nord et du Midi, les Supérieurs de Pontmain et de Vico se donnèrent l'accolade fraternelle, et ils étaient accompagnés de plusieurs autres de leurs frères, arrivant ainsi des extrémités de la France.

La maison du Scolasticat offrait une scène des plus animées. Quel vivant commentaire des paroles du Prophète : *Ecce quam bonum et quam jucundum habitare fratres in unum!* Il fait bon, il fait doux ailleurs, nous n'en doutons pas ; mais quand on a grandi, comme on le fait dans notre Congrégation, en entendant sans cesse répéter que la charité fraternelle doit être notre signe distinctif, notre trait caractéristique, on comprend que l'épanouissement des âmes et des cœurs doit être proportionné à la force et à la puissance de cet enseignement traditionnel. Et c'est ce qu'aurait constaté avec évidence le témoin des rencontres et des rendez-vous qu'abritait ce jour-là notre belle maison du Sacré-Cœur.

Elle est si bien appropriée aux expansions de la famille! la Providence s'est si bien révélée à nous dans les circonstances où cette maison s'est ouverte aux Oblats de

Marie Immaculée ! Son acquisition au lendemain de nos jours de souffrances, en temps opportun, tout près des reliques de saint Lazare, dans le diocèse du Sacré-Cœur, portant elle-même ce titre de consécration qui nous apparaît maintenant comme un titre prophétique, les vertus pratiquées depuis lors, à l'ombre de ses cloîtres et de ses grands arbres, au bruit de ses eaux murmurantes, dans le silence et le recueillement, ce cénacle permanent de la Congrégation, ah ! tout en fait un lieu éminemment propice aux communications célestes, aux saints renouvellements, berceau rempli d'espérance, tombe parfumée et embaumée par l'Eucharistie et le Sacré-Cœur.

Et cette année, par une coïncidence pleine d'attraits, nous devions rencontrer, pendant les jours de la retraite, les souvenirs les plus propres à exciter notre piété et à la consoler : c'était la fête de sainte Jeanne de Chantal, qui a visité cette demeure de la Visitation, et y a entendu les chants angéliques ; c'était la fête de saint Symphorien, le martyr célèbre de la ville d'Autun, dont il a foulé le sol avant de l'empourprer de son sang : c'était la fête de saint Bernard, le noble gentilhomme de Bourgogne, devenu le chantre de la Vierge Marie et du Cœur de Jésus ! Ces fêtes, qui se sont célébrées au ciel comme sur la terre, ont dû attirer les regards des anges, des saints et de Dieu sur la maison où des voix multipliées faisaient écho aux louanges et aux chants de l'éternité.

Cependant les heures laissées aux conversations, aux communications fraternelles, aux derniers préparatifs, se sont écoulées : l'heure de la retraite sonne ; les retraitants et la Communauté tout entière se dirigent vers la chapelle où vont commencer les pieux exercices : suivons-les.

Nous allons connaître le nom de chaque retraitant et la charge qu'il remplit :

Le R. P. Martinet, assistant général, secrétaire général de la Congrégation.

Le R. P. Rambert, supérieur du scolasticat.

Le R. P. Cooke, provincial de la province Britannique.

Le R. P. Rey, provincial de la province du Nord et supérieur de la maison de Montmartre.

Le R. P. Augier, provincial de la province du Midi.

Le R. P. Santoni, supérieur du grand séminaire d'Ajaccio, prédicateur de la retraite.

Le R. P. Arnoux, supérieur de Kilburn.

Le R. P. Marchal, supérieur de Talence.

Le R. P. Pinet, supérieur de Leeds.

Le R. P. Jeanmaire, supérieur de Nancy.

Le R. P. Conrard, supérieur de Notre-Dame de Sion.

Le R. P. Audruger, supérieur de Limoges.

Le R. P. Delpeugh, supérieur de Tours.

Le R. P. Balaïn, supérieur du grand séminaire de Fréjus.

Le R. P. Mouchette, supérieur de Saint-Andelain.

Le R. P. Royer, supérieur de Saint-Jean (Autun).

Le R. P. Vassal, supérieur du Calvaire (Marseille).

Le R. P. Ryan, supérieur d'Inchicore-Dublin.

Le R. P. Audric, supérieur de Vico.

Le R. P. King, supérieur de Rock-Ferry.

Le R. P. Roux, supérieur d'Angers.

Le R. P. Gigaud, supérieur de Notre-Dame de Lumières.

Le R. P. De la Couture, supérieur d'Arcachon.

Le R. P. Mathews, supérieur de Tower-Hill (Londres).

Le R. P. Roche, supérieur de Liverpool.

Le R. P. Mat. Gaughran, supérieur de Glencree.

Le R. P. Bourde, supérieur de Pontmain.

Le R. P. Newman, supérieur de Sicklinghall.

Le R. P. Garnier, supérieur d'Aix.

Le R. P. Pat. Gaughran, supérieur de Philipstown.

Le R. P. Lavillardière, supérieur de Notre-Dame de l'Osier.

Le R. P. Baret, directeur de la résidence de Royaumont.

Le R. P. Gubbins, directeur de la résidence et du noviciat de Stillorgan.

Le R. P. Simonin, maître des novices de Nancy.

Le R. P. Gandar, maître des novices de Notre-Dame de l'Osier.

Les maîtres de novices sont là : ils sont à leur place, car la charge qu'ils remplissent est une véritable supériorité. Qu'ils viennent se retremper, eux aussi, à la source de l'esprit qui doit animer notre Congrégation et qu'ils ont la mission spéciale d'inoculer, de faire croître et grandir dans les âmes que Dieu confie à leurs soins.

Le prédicateur choisi pour prêcher la retraite est le R. P. Santoni, supérieur du grand séminaire d'Ajaccio. Il a été, pendant plusieurs années, maître des novices à Notre-Dame de l'Osier : il a rempli la charge de Provincial au Canada, et, depuis vingt ans, il dirige le grand séminaire d'Ajaccio, où il conserve les bonnes traditions et les saints exemples établis par le R. P. Guibert, actuellement cardinal et archevêque de Paris.

Dès le texte de son premier discours, nous reconnaissons la voix, le ton, les sentiments et les doctrines du Maître des novices qui déjà possédait les qualités du conférencier à la doctrine sûre, nette, pieuse, convaincue. La proposition est claire, elle se subdivise ; l'énoncé est appuyé par les preuves tirées de l'Ecriture sainte, de la tradition, de l'expérience. Connaissance de nos saintes règles, érudition scripturaire, ascétisme modéré et éloigné de toute exagération, élocution simple, conviction profonde, piété éminente : c'est ainsi que s'est offert à nous le R. P. Santoni dans les treize conférences que nous avons entendues sur l'ouverture de la Retraite, la vie religieuse, la tiédeur, les vertus d'humilité, de chasteté, d'obéissance, les relations avec Dieu, avec le prochain, la vie de recueillement et la pratique de la présence de

Dieu. C'était la parole de Dieu, et la parole de Dieu est toujours un pain de lumière et de force.

Elle devait avoir un autre organe. Le Père de la famille devait entretenir ses enfants, et il l'a fait de manière à remplir nos âmes des enseignements les plus substantiels. Jamais notre bien-aimé Père n'avait parlé avec plus d'autorité, de dignité, de bonté, de puissance, et c'est un témoignage dont notre plume n'est ici qu'un bien faible écho. La conférence de trois heures se divisait en deux parties : la première était consacrée à nous engager à lire quelques articles spéciaux de nos saintes règles, et ces articles étaient mis en relief par les applications qui ont permis d'entrer dans les détails les plus intimes et les plus minutieux : c'était ce que j'appellerai le commentaire de la Règle dans tout ce qui regarde les Supérieurs. Puis, dans la seconde partie, notre bien-aimé Père traitait à fond ce que nous appellerons la théorie de la supériorité : la première conférence nous a dit ce qu'est le Supérieur en lui-même, aux yeux de la foi, au point de vue de l'ordre surnaturel ; cette conférence a produit une impression des plus vives et des plus profondes. Nous regrettons de ne pouvoir en publier ici au moins les grandes lignes : on aurait sous les yeux une image parfaite de la supériorité. Le Supérieur, c'est Jésus-Christ vivant dans une communauté et remplissant de nouveau tous les ministères de sa vie mortelle à l'égard de son Père, à l'égard des hommes, à l'égard des malheureux... La deuxième conférence nous a montré le Supérieur à l'égard de Dieu, c'est-à-dire dans ses relations avec Dieu qu'il représente ici-bas, et dont sa propre autorité n'est qu'une émanation : le Supérieur doit être un homme de prière, toujours uni à Dieu qui en a fait son organe pour le bien. La troisième conférence nous a présenté le Supérieur dans ses rapports avec ses frères, avec la

Communauté qui lui est confiée, — rapports d'autorité, mais aussi rapports de bonté, de mansuétude, de discrétion, d'exemple, de dévouement, etc.—La quatrième conférence nous a offert le Supérieur dans ses rapports avec la Congrégation, devant l'aimer, la chérir, la servir, devant pratiquer la charité d'une manière ineffable et s'inspirer sans cesse des sentiments de notre Fondateur expirant. La cinquième conférence nous a dépeint le Supérieur modèle d'obéissance envers ses premiers Supérieurs, et donnant surtout, en tout et partout, l'exemple de cette vertu. Cette conférence avait lieu le samedi soir, dernier jour de la retraite : elle s'est terminée sous l'inspiration de l'antienne du cinquième dimanche du mois d'août, si admirablement appropriée aux enseignements qui nous étaient offerts ; notre bien-aimé Père nous l'a donnée comme bouquet spirituel, et nous sommes heureux de l'insérer ici comme un des plus touchants souvenirs de la retraite : *Observa, fili, præcepta Patris tui, et ne dimittas legem Matris tuæ, sed liga eam semper in corde tuo.*

Sous l'action de cette double parole qui portait si bien le cachet de l'autorité divine, la retraite s'est déroulée et a accompli sa marche progressive avec une irrésistible efficacité. Le silence ne pouvait être mieux observé, le recueillement était général ; le son de la cloche donnait le signal de tous les mouvements, et ces mouvements s'exécutaient comme par enchantement. Oui, la vie religieuse a des analogies, des ressemblances nombreuses avec la vie militaire : c'est la tactique de l'obéissance ; mais la vie religieuse l'emporte infiniment, car son obéissance est volontaire, elle est sacrée; elle est un acte de religion, et quand l'armée religieuse s'ébranle, on peut dire que c'est l'armée de Dieu qui obéit à son chef.

Pendant les intervalles des exercices communs, les pieuses pratiques ouvraient de nouveaux champs à la

culture empressée des âmes remplies des ardeurs de l'esprit divin : c'étaient les prières prolongées au pied du tabernacle, les stations du chemin de la Croix, les visites solitaires dans les chapelles de Marie-Immaculée et de Saint-Joseph, donné par notre bien-aimé Père comme patron spécial de chaque supérieur ; c'étaient les lectures méditées, c'était la promenade silencieuse sous les cloîtres ou dans les allées ; et les visages reflétant la lumière tamisée par les vitraux de la chapelle, ou la demi-lumière des cloîtres voilés par les nuages, ou la pleine lumière des allées du jardin, avaient la même expression, la même physionomie, celle que donne la prière, l'entretien avec Dieu.

C'est le trait que nous relevons comme appartenant plus spécialement à cette retraite : elle a été profondément sérieuse, elle a profondément remué les âmes, nous osons le dire, elle a été profondément bénie.

Tout se réunissait pour augmenter la puissance de la grâce : dès les premières heures du jour, sur huit autels à la fois descendait l'auguste Victime, et ce sacrifice, huit fois répété dans le même intervalle, se renouvelait jusqu'à huit heures ; il n'était interrompu que pendant la méditation, où tous ces cœurs de prêtres et de religieux ne faisaient plus qu'un seul cœur enflammé par la prière ; à dix heures, on entendait la parole douce et pieuse du R. P. Santoni ; à midi, les échos du réfectoire redisaient les énergiques circulaires du Fondateur et de son Successeur ; à trois heures, la parole vivante et vibrante de ce successeur vénéré complétait les enseignements passés ; et le soir, au déclin du jour, la parole du Supérieur du séminaire reprenait son cours, que ravivaient encore les fortes doctrines exposées dans les écrits du Fondateur. Et entre ces stations doctrinales se plaçait la prière publique, forte, puissante et émouvante, et le chant si doux, si onctueux et si pénétrant du *Miserere* au pied du saint sacrement, placé sur le

trône étincelant de lumière, de dorure, d'émaux, que lui a dressé la piété du Supérieur du Scolasticat. O Jésus Eucharistie ! ô Cœur Sacré de Jésus ! ces prières, ces chants ont monté jusqu'à vous ! Père de l'enfant prodigue, du haut de la colline où vous veilliez sur le retour de votre fils, vous avez compris ses larmes, ses gémissements, ses soupirs, et vous lui avez pardonné, vous lui avez rendu les honneurs des premiers jours et vous l'avez béni pour lui et pour les âmes que vous lui avez confiées !

Non, il est impossible qu'un cœur ne se fonde pas, ne se dilate pas sous l'action de ces causes multiples, qui partent du cœur de Dieu pour tout ramener à ce cœur divin. Non, il est impossible que les industries célestes, qu'une retraite met toujours en œuvre, n'amènent pas un retour réel dans le bien et une augmentation sensible de la sainteté. C'est ce que nous avons vu, c'est ce que nous avons entendu, et nous en rendons témoignage devant Dieu et devant les hommes.

Il nous semble que Dieu lui-même en a rendu témoignage dans la magnifique cérémonie de clôture qui a mis fin à la retraite. Comment en décrire les beautés, en révéler les attraits ? Toujours ancienne et toujours nouvelle, sa répétition la rajeunit ; elle participe aux prérogatives de l'Eucharistie qui la préside et l'enveloppe de son atmosphère rayonnante et divine.

Il est six heures du matin, c'est le 27 août ; fête du très-pur et immaculé Cœur de Marie ; coïncidence que nous signalons comme une tendresse du Cœur de Jésus, c'est par le Cœur de Marie que nous arrivons infailliblement à son adorable Cœur. Le R. P. Martinet, assistant général, est à l'autel ; les Pères retraitants, sauf ceux qui immolent en même temps la sainte Victime, sont à leur place ; la communauté des scolastiques est réunie. Et voilà que l'on entend le cantique de l'Oblation, ce can-

tique qui est à nous et qui est sorti du cœur d'un Oblat digne de l'inspiration dont il a été l'organe fidèle : la pensée que cet Oblat, présent à la dernière retraite, est maintenant dans le Ciel, et qu'il chante là-haut auprès de Dieu le cantique qu'il a tant aimé, s'empare de nous et nous remplit d'une indicible émotion — d'une retraite à l'autre, toujours des vides se sont faits, vides causés par la mort — quel est celui d'entre nous que la mort frappera d'ici à trois ans ? — Mon Dieu ! si c'est moi, que je puisse toujours dire en toute vérité les paroles de ce cantique, que je puisse les chanter, ou du moins les répéter au milieu de mes derniers soupirs, de mes derniers gémissements !...

La Messe est terminée; notre bien-aimé Père expose le Très-Saint Sacrement et debout, au pied de l'autel, en face de cette nombreuse assistance profondément recueillie, il fait entendre ces paroles : «*Pone me ut signaculum super cor tuum, ut signaculum super brachium tuum quia fortis est sicut mors dilectio*. Ce texte est tiré de l'office du Saint-Cœur de Marie. C'est N. S. qui nous adresse cette invitation au terme de notre retraite. Nous allons nous séparer, retourner sur le champ de bataille ; il veut que nous le placions comme un sceau, comme une empreinte indélébile sur notre cœur, sur notre bras : Ah ! ce sceau, c'est l'Eucharistie, c'est notre messe de chaque jour; plaçons l'Eucharistie sur notre cœur pour le garder, le conserver tel qu'il est à cette heure, au sortir de cette retraite bénie ; plaçons l'Eucharistie sur notre bras, c'est-à-dire sur nos œuvres, sur notre vie tout entière, car l'amour est fort comme la mort. Comme l'amour de Dieu a été fort ! Il a été plus fort que la mort, puisqu'il l'a fait survivre à lui-même dans l'Eucharistie. Prenons donc l'Eucharistie comme le sceau divin, sacré, qui doit briller dans toute nos œuvres, qui doit nous sanctifier,

nous aider à sanctifier les autres, et s'il faut devenir victimes, devenons-le avec l'Eucharistie ; qu'elle nous consume, qu'elle nous absorbe, qu'il ne reste plus que Dieu en nous ! C'est ce que nous allons demander en renouvelant nos vœux. Ah ! l'amour était fort le jour où nous les avons prononcés pour la première fois, les jours où nous les avons renouvelés au pied des saints autels ; qu'à cette heure l'amour l'emporte encore et promettons à Jésus d'être à lui pour le temps et pour l'éternité.

Elle résonnait, cette parole, dans la chapelle; elle retentissait dans les cœurs, elle soulevait les âmes, et c'est comme par un mouvement spontané et invincible que nous nous sommes levés et avons marché vers l'autel où nous avons répété la formule de nos grands, de nos saints, de nos divins engagements. Et à mesure que se formait autour de notre bien-aimé Père la couronne de ses enfants, cette couronne sacerdotale et religieuse, témoin des serments de tous, qui va en s'étendant à droite, à gauche, véritable prolongement de l'autel et de l'Eucharistie, il nous semblait voir un prélude de la scène du grand jour des récompenses ; alors, comme ici-bas, nous nous relèverons des humiliations de la lutte, des incertitudes des combats, et debout, couverts de nos blanches étoles, nous environnerons le trône de l'agneau, que nous accompagnerons dans ses gloires après l'avoir suivi dans ses immolations et ses abaissements.

Après la bénédiction du Très-Saint Sacrement, une procession s'est organisée au chant du *Magnificat,* elle s'est déroulée sous les cloîtres qui prolongeaient les accents de nos voix fortes et viriles. Nous nous rendions à la salle des exercices où devait se donner l'accolade fraternelle, le saint baiser que les premiers chrétiens regardaient comme l'expression de la charité : *in osculo sancto.* C'est une vraie fête de famille : les rangs, les dignités se con-

fondent ; on cherche des supérieurs, il n'y a plus que des frères.

Il restait un devoir à accomplir : remercier le Père bien-aimé, à qui nous étions redevables de tant de grâces. A dix heures, nous nous sommes réunis autour de lui, et le R. P. Cooke, provincial des Iles-Britanniques, lui a adressé les paroles suivantes, qui renferment de si gracieuses allusions :

Au Très-Révérend et bien-aimé Père Supérieur Général.

Nous venons, Très-Révérend et bien-aimé Père Supérieur Général, vous offrir nos hommages filials avec nos remercîments les plus sincères et les plus affectueux pour le bien immense que vous nous avez fait pendant ces jours de paix et de salut qui viennent de s'écouler si doucement. Oui, cette retraite a été comme un festin céleste pour nos âmes, nos esprits et nos cœurs. Ici, des frères, venus de près et de loin, se sont assemblés autour de leur Père bien-aimé pour recevoir de lui non-seulement le pain qui périt, mais le pain de la parole divine qui fait croître les âmes en justice et en sainteté jusqu'à la vie éternelle.

Nous louons Dieu de vous avoir inspiré cette sage et sainte pensée de nous appeler auprès de vous, pour apprendre de votre bouche et de vos exemples comment porter dignement le fardeau de notre supériorat. En agissant de la sorte, vous vous êtes rendu l'écho fidèle de cette voix du Bon Pasteur qui a dit à ses apôtres : *Venite seorsum, et requiescite pusillum.* Il les appela auprès de lui pour les remplir de son esprit et pour leur fournir l'occasion de manifester plus sensiblement cette tendre et sublime fraternité qu'il venait lui-même de créer entre eux, et aussi pour leur fournir les moyens de mieux se connaître, de mieux s'aimer, de se consoler et de s'édifier mutuellement.

Voilà quels ont été vos desseins en nous appelant ici, mon vénéré Père ; les mêmes que Jésus notre divin Sauveur avait

en appelant à lui les apôtres dans le désert, et que vous avez puisés dans son cœur sacré.

Nous vous remercions aussi de nous avoir procuré l'avantage si précieux de pouvoir entendre la parole suave et édifiante de celui qui a été le premier à parler sur la sainte montagne de l'Osier, à vous et à moi, très-vénéré Père, de la gloire et du bonheur d'être Oblat de Marie Immaculée.

Nous sommes ici originaires de diverses nations; il n'y a qu'une seule rivalité entre nous : c'est celle de frères qui luttent ensemble pour savoir lesquels aimeront mieux leur Père commun. Vos fils d'outre-Manche contestent avec leurs frères de France pour la palme d'un plus grand amour envers vous, notre vénéré Père. Pour remporter cette victoire, il faut que nous autres, des Iles-Britanniques, y mettions toute notre énergie et notre persévérance, car nous voyons bien que ce serait difficile de surpasser l'amour que vos fils, dans la belle France, vous portent. Je parle maintenant au nom de mes compatriotes, membres de notre Congrégation, aussi bien que sous l'inspiration de mon propre cœur, en vous invitant à venir nous réjouir par vos fréquentes visites et par des séjours prolongés au milieu de nous. Votre présence parmi nous échauffera nos cœurs, et alors nous pourrons porter le défi à nos frères de France de vous aimer plus que nous.

Français, Anglais, Irlandais, nous dirons tous : « Vive notre Supérieur Général. »

Notre bien-aimé Père a répondu, en remerciant le Père provincial de ses bonnes paroles et en disant combien il était heureux des fruits de cette retraite ; il avait compris plus que jamais, que la charité fraternelle est vraiment au fond de tous les cœurs, que ces réunions ne pouvaient qu'en augmenter les effets, et qu'il ne doutait pas que cette retraite n'eût toute l'efficacité désirable; qu'il demandait qu'en rentrant dans nos maisons, nous fussions les historiens de tout ce que nous avions vu et entendu; qu'il acceptait pour sa part le défi que proposait le Père

provincial des Iles-Britanniques, et qu'il demandait à Dieu de pouvoir aller les visiter de nouveau un jour.

Toute l'assistance s'est prosternée pour recevoir la bénédiction de celui qui nous tient la place de Dieu.

C'est dans cette réunion qu'il a été donné lecture de deux adresses : une toute de reconnaissance et d'affection envers l'éminent cardinal de Paris, lui exprimant les sentiments de gratitude de la Congrégation pour le poste qu'il nous a confié, en nous donnant à desservir la chapelle provisoire du Vœu National, au Sacré-Cœur de Jésus ; la seconde, toute de foi et de soumission envers le souverain Pontife, aux épreuves duquel notre Congrégation ne saurait demeurer indifférente. Nous donnons le texte de ces deux adresses, persuadé que tous nos Pères ratifieront les sentiments qu'elles renferment.

Adresse à notre saint Père le pape Pie IX.

TRÈS-SAINT PÈRE,

Le Supérieur Général de la Congrégration des Oblats de Marie Immaculée et ses Assistants, les provinciaux et les supérieurs des deux provinces de France et de la province Britannique, réunis à Autun, dans la maison du Scolasticat, pour suivre les exercices de la retraite annuelle, ne veulent point se séparer pour reprendre leurs travaux apostoliques avant d'avoir déposé aux pieds de Votre Sainteté l'hommage de leur vénération la plus profonde, de leur amour filial et de leur obéissance sans bornes.

En remplissant ce devoir ils suivent l'impulsion de leur foi et de leur dévouement; de leur foi qui leur montre dans Votre Sainteté le vicaire de Notre-Seigneur Jésus-Christ, le successeur de saint Pierre, le chef suprême et infaillible de l'Eglise, leur premier Pasteur et le plus tendre des Pères ; de leur dévouement qu'augmentent chaque jour les épreuves dont il plaît à Dieu de glorifier Votre Sainteté.

Plus se prolongent les temps douloureux qui ont dépouillé le Vicaire de Jésus-Christ de son pouvoir temporel si nécessaire à sa dignité, à sa liberté et à son indépendance, plus se resserrent les liens de la captivité qui entourent le successeur de saint Pierre, plus se multiplient les attaques contre l'Eglise par suite de sa fidélité à suivre les vérités proclamées par le *Syllabus* et les définitions dogmatiques de Pie IX; plus les Oblats de Marie Immaculée sentent s'augmenter en eux leur attachement envers le Pontife vénéré qui a défini l'Immaculée Conception de la Mère de Dieu, l'infaillibilité doctrinale du Vicaire de Jésus-Christ et condamné les erreurs d'un libéralisme mensonger et séducteur; plus ils s'efforcent de reproduire dans leurs enseignements les doctrines romaines qui sont les seules vraiment catholiques et divines; plus ils font profession d'adhérer pleinement, entièrement à ces définitions et à tout ce qui émane du siége apostolique.

C'est cette profession de foi et de dévouement que nous renouvelons chaque jour et que nous accompagnons de nos prières les plus ferventes dans les sanctuaires qui nous sont confiés, et spécialement dans ceux dont vos mains sacrées ont couronné les statues miraculeuses : Notre-Dame des Lumières, dans le diocèse d'Avignon; Notre-Dame de l'Osier, dans le diocèse de Grenoble; Notre-Dame d'Arcachon, dans le diocèse de Bordeaux; Notre-Dame de Sion, dans le diocèse de Nancy.

Et maintenant que, par un des nôtres, par celui que Votre Sainteté a revêtu de la pourpre cardinalice et qui jette sur toute notre Congrégation un si grand éclat, nous sommes placés sur la colline de Montmartre à la garde du sanctuaire que la France repentante élève au Sacré Cœur pour la délivrance du souverain Pontife, l'exaltation de la sainte Eglise et le retour à la foi de sa fille aînée, notre cœur se dévouera plus que jamais à ces grandes causes, nos prières quotidiennes s'uniront avec une nouvelle ardeur à celles de tous les catholiques pour hâter la fin des épreuves qui assaillent la barque de Pierre.

C'est dans ces sentiments de foi entière et de dévouement absolu, entretenus en nous par notre Très-Révérend Père Supérieur Général comme la forme et la vie de notre Congréga-

tion que, prosternés aux pieds de Votre Sainteté, nous demandons humblement la bénédiction apostolique pour nous, pour nos maisons, pour nos œuvres et pour la Congrégation tout entière.

De Votre Sainteté les très-humbles, très-dévoués et très-obéissants fils et serviteurs, etc.

(*Suivent les signatures.*)

Autun, le 27 août 1876.

Adresse au Cardinal Guibert, Archevêque de Paris.

Autun, le 27 août 1876.

Eminentissime seigneur et vénéré Père,

Les provinciaux et les supérieurs des Pères Oblats de France et de la province Britannique, réunis dans la maison du Sacré-Cœur, à Autun, pour les exercices de leur retraite, sous la présidence du T. R. P. Fabre, leur supérieur général, qui les a hautement encouragés et a voulu s'associer à eux dans la manifestation de leurs sentiments à l'égard de Votre Eminence, se sont souvenus d'un devoir aussi doux que sacré, et ils n'ont pas voulu se séparer avant d'avoir accompli ce devoir cher à tout cœur reconnaissant et dévoué.

Ils savent que leur voix est la voix de tous les enfants de la Famille religieuse qui a le bonheur et la gloire de vous compter au nombre des siens. Leurs lèvres vous portent le cri de tous les cœurs. Par eux vous entendez tous les Oblats que l'obéissance et le zèle des âmes ont semés aux quatre vents du ciel.

Oui, Monseigneur, c'est pour nous un devoir de dire à Votre Eminence qu'en plaçant dans nos mains l'étendard du Sacré Cœur, en nous confiant l'incomparable honneur de le tenir déployé sur les hauteurs de Montmartre et de le montrer à Paris, à la France et au monde comme un nouvel arc-en-ciel

qui embrasse la terre et lui rend l'espérance de meilleurs jours, vous avez mis le comble à vos bontés pour nous ; vous avez fait tressaillir de joie la Congrégation tout entière, et vous avez immensément accru notre dette de reconnaissance et de dévouement.

Sans doute, en donnant ce grand et précieux témoignage de confiance et d'affection, vous vous êtes souvenu que les Oblats étaient, pour ainsi dire, éclos aux rayons du Sacré Cœur ; mais vous avez aussi, vous avez surtout obéi à la pente et aux pressantes sollicitations de votre propre cœur.

Au faîte de l'Episcopat français, prince de l'Eglise respecté et vénéré de tous, chargé de mérites bien plus que d'années, vous avez voulu nous donner un dernier et magnifique gage de cette tendresse paternelle qui ne vous a jamais fait défaut. La main qui, à Viviers, nous donna Notre-Dame de Bon Secours, qui, à Tours, nous a confié le tombeau de saint Martin, nous a faits, à Paris, les gardiens du Sacré Cœur.

Un pape dont la mémoire nous est à jamais chère nous mit aux mains la blanche bannière de Marie Immaculée ; un illustre prince de l'Eglise nous donne l'étendard de feu sur lequel brille l'image du Sacré Cœur. Soldats du Christ et de l'Evangile, missionnaires des pauvres et des âmes abandonnées, nous pouvons marcher résolûment au combat, nous avons des armes pour terrasser les deux grands vices de l'époque actuelle. Nous vaincrons le sensualisme du siècle par la pureté de Marie, et nous triompherons de son égoïsme par l'amour du Sacré Cœur. Dans nos luttes comme dans nos triomphes, si la grâce de Dieu nous en accorde, nous aurons toujours, Monseigneur, un nom à bénir, un souvenir à garder : le nom de Votre Eminence et le souvenir de vos paternelles et inépuisables bontés.

Les plus reconnaissants et les plus dévoués de vos enfants, etc.

(*Suivent les signatures.*)

Enfin, un dernier exercice nous réunissait, le soir, aux pieds de Notre-Seigneur. Nos Frères scolastiques ont exé-

cuté d'une manière irréprochable les chants du Salut, qui s'est terminé par un *Te Deum* solennel. Le nombre des officiers sacrés, magnifiquement vêtus, l'ordre des cérémonies, les splendeurs de l'illumination des sept lustres de la chapelle, la beauté des chants, l'esprit de prière, tout contribuait à faire de cet exercice le digne couronnement d'une retraite dont le souvenir restera dans le cœur de tous ceux qui y ont participé.

ACH. REY, O. M. I.

Notre Saint-Père le Pape et son Eminence le Cardinal Guibert, Archevêque de Paris, ont daigné répondre aux adresses respectives dont nous avons donné le texte. Nous insérons ici ces deux précieux documents, qui sont un honneur et un encouragement pour la Congrégation tout entière. Nous ne nous permettons aucune réflexion ; ces témoignages vénérables entrent dans nos archives de famille, pour les enrichir, et chacun de nous, avec le respect de la reconnaissance, méditera en son âme les graves enseignements qu'ils renferment.

Dilectis Filiis Moderatori Generali et Rectoribus Provinciarum vel Domorum Congregationis Oblatorum Mariæ Immaculatæ,

Augustodunum.

PIUS PP. IX.

Dilecti Filii, salutem et Apostolicam Benedictionem. Si in tanta errorum colluvie, quæ religionis, juris, civilis ordinis ubique fundamenta subvertit, et inter insidias falsæ prudentiæ, desiderii pacis absurdæ, studiique commentitiæ publicæ utilitatis, quibus iidem errores mentibus ingeruntur, necessarium est omnibus, Dilecti Filii, in hanc Petri cathedram veritatis magistram oculos figere docilesque intendere

aures; multo magis id necessarium est sacrorum ministris, qui fidelium duces et præceptores constituti, pro recto itinere facile devium iis sternere possunt, quo incedentes, non modo sibi discrimen parent, sed etiam Ecclesiæ gravissimum afferant detrimentum. Læti itaque vidimus, vos hoc periculo commotos dum ad spiritualia exercitia convenistis, documenta Sanctæ hujus Sedis eo fidelius et constantius tenere, sequi, tradere constituisse, quo subtiliores sunt erroris insidiæ; et eo impensius et arctius adhærere decrevisse Christi Vicario, quo impudentius opprimitur et acerbiori obnoxius sit insectationi. Id certe vos decebat, qui sanctioribus Deiparæ ædibus addicti, præ cæteris quodammodo sacerdotibus integritatis doctrinæ Filii ejus custodes ac vindices constituti videmini; siquidem, dum innumeros excipitis advenas facilius et latius cæteris veritatem ingerere confluentium mentibus ac propagare potestis. Gratulamur ergo vobis, quod e commentatione cœlestium rerum in hanc mentem unanimes deducti fueritis, seu potius in veteri proposito, quod evidenter ostendunt verba litteris vestris adjecta a Dilecto Filio Cardinali Archiepiscopo Parisiensi Congregationis vostræ lumine, solidius fueritis confirmati; vobisque supernam ominamur virtutem, qua sustentati, nullo unquam obtentu, sive progressus civilis potestatis, sive compositionis cum dissentientibus et adversis, sive speciosæ cujusvis utilitatis, quibus tot hodie honesti irretiuntur, decipiamini, et abducamini a vero et justo, sine quibus ea omnia mera sunt ægrorum deliria. Larga propterea vobis adprecamur auxilia et munera cœlestia, quorum auspicem Apostolicam Benedictionem paternæ Nostræ Benevolentiæ pignus, vobis omnibus, Dilecti Filii, peramenter impertimus.

Datum Romæ apud S. Petrum die 18 septembris 1876, Pontificatus nostri anno tricesimo primo.

PIUS PP. IX.

A Nos chers Fils, le Supérieur général, les Provinciaux et les Supérieurs de la Congrégation des Oblats de Marie Immaculée, à Autun.

PIE IX, PAPE.

Chers Fils, salut et Bénédiction apostolique. Si, au milieu d'une si grande confusion d'erreurs qui ébranlent partout les fondements de la religion, du droit, de l'ordre civil et au sein des illusions d'une fausse prudence, d'un désir de paix impossible, d'un amour mensonger de l'utilité publique, causes de ces mêmes erreurs dans les esprits, il est nécessaire à tous, chers Fils, de fixer les regards et de tendre une oreille docile vers cette Chaire de Pierre, Maîtresse de la vérité, cela est bien plus nécessaire aux ministres des choses saintes qui, établis comme les maîtres et les instituteurs des fidèles, pourraient facilement, au lieu de les conduire dans le droit chemin, les faire dévier, et par là non-seulement se faire tort à eux-mêmes, mais encore occasionner à l'Eglise un préjudice très-grave. Nous avons donc vu avec joie qu'effrayés de ce danger pendant votre réunion pour les exercices spirituels, vous avez formé le dessein de garder, de suivre, de transmettre les enseignements de ce Saint-Siége avec d'autant plus de fidélité et de constance que les artifices de l'erreur deviennent plus subtils, et que vous avez résolu de vous attacher d'autant plus ardemment et étroitement au Vicaire de Jésus-Christ que vous le voyez plus impudemment opprimé et exposé à une persécution plus cruelle. Cela vous convenait assurément, à vous qui, attachés au service des saintes demeures de la Mère de Dieu, semblez en quelque sorte plus que les autres Prêtres établis les gardiens et les vengeurs de l'intégrité de la doctrine de son Fils; car, recevant d'innombrables pèlerins, vous pouvez plus aisément et plus abondamment que les autres semer la vérité dans les esprits de ceux qui viennent à vous, et par là même la propager. Nous vous félicitons donc de ce que la méditation des choses célestes vous a unanimement amenés à ce dessein, ou plutôt vous a

affermis dans cette résolution, qui a toujours été la vôtre, ainsi que Nous le prouvent avec évidence les paroles ajoutées à votre lettre par Notre cher Fils le Cardinal Archevêque de Paris, la lumière de votre Congrégation, et Nous vous promettons cette vertu d'en haut qui vous soutiendra de telle sorte que vous ne soyez jamais induits en erreur sous ces prétextes de progrès de l'autorité civile, de conciliation avec des dissidents ou des adversaires, ou de je ne sais quelle utilité spécieuse qui, de nos jours, séduisent tant d'hommes honnêtes, et que vous ne vous écartiez jamais de la vérité et de la justice sans lesquelles toutes ces choses ne sont que de pures rêveries de malades en délire. Nous vous souhaitons pour cela d'abondants secours et les dons célestes, et, comme présage de ces grâces, nous vous accordons à tous du fond du cœur, nos chers Fils, Notre Bénédiction apostolique en témoignage de Notre paternelle Bienveillance.

Donné à Saint-Pierre, le 18e jour de septembre 1876, la trente et unième année de Notre Pontificat.

PIE IX, PAPE.

Au Très-Révérend Père FABRE, *Supérieur général des Oblats de Marie Immaculée, 40, rue Saint-Pétersbourg, Paris.*

ARCHEVÊCHÉ DE PARIS.

Paris, le 4 octobre 1876,
(Fête de Saint-François d'Assise).

MON TRÈS-RÉVÉREND PÈRE,

Dans votre dernière réunion à Autun, à l'occasion de la retraite des Supérieurs, vous avez eu la bonté de vous souvenir de moi; vous avez même voulu, avant de vous séparer, m'adresser une lettre collective qui m'a profondément touché, tout en me couvrant de confusion, car vous m'attribuez des mérites que je ne puis reconnaître en moi.

Je n'en suis pas moins reconnaissant, mon très-révérend

Père, des sentiments que m'expriment les membres de la Congrégation et vous prie de leur en témoigner ma gratitude. Si je les mérite un peu, c'est sans doute par le vrai et sincère attachement que j'ai moi-même gardé pour notre Mère commune, au sein de laquelle j'ai été élevé. Comment pourrais-je oublier jamais que, s'il y a eu dans ma vie quelque chose de bon et d'utile à l'Eglise, je le dois aux leçons du saint Fondateur de la Congrégation et aux exemples des frères bien-aimés au milieu desquels il m'a été donné de vivre pendant quinze ans ?

Vous savez que lorsqu'on m'a fait Evêque la séparation s'est opérée sans ma volonté ; ce sont des événements que je pourrais appeler de force majeure qui ont dominé tout le cours de ma vie. Bien volontiers j'aurais gardé ma modeste place au milieu de vous. Mais cette séparation n'a été qu'extérieure, mon cœur et mes affections sont restés avec vous.

J'ai toujours demandé à Dieu l'affermissement et la prospérité de la Congrégation, et j'apprends avec une grande joie tout le bien qu'elle fait dans l'Eglise. Pour que ce bien se continue et s'étende de plus en plus, il faut que l'on s'attache à conserver fidèlement l'esprit primitif de l'institution. Pour cela, vous n'avez qu'à étudier sans cesse la vie du vénérable et saint Evêque que la Providence a choisi pour établir la nouvelle famille dans l'Eglise. Les fondateurs des Ordres religieux reçoivent de Dieu des grâces spéciales et sont particulièrement assistés dans la création de ces grandes œuvres.

J'ai appris avec plaisir qu'un de vos Pères écrit en ce moment la vie de M^gr^ de Mazenod. Elle sera bien pleine et bien édifiante si l'on raconte toutes ses vertus et ce qu'il a fait pour la Religion et pour ses enfants spirituels. Quoique je sache cette vie par cœur, j'en lirai le récit, quand il sera publié, avec bonheur et, j'espère, avec grand profit.

Puisque je me permets, mon très-révérend Père, des recommandations, je ne dois pas omettre celle que je regarde comme la plus capitale de toutes : vous connaissez le profond attachement que professait le vénérable Fondateur envers la sainte Église romaine et le souverain Pontife. Je sais que

jusqu'à présent la Congrégation s'est distinguée par son obéissance et son dévouement au Vicaire de Jésus-Christ. Il faut entretenir avec zèle ces sentiments et maintenir cette règle inviolable parmi vous. La Chaire de Saint-Pierre est le centre de la vérité et de la piété envers Dieu. Ceux qui se tiennent unis à sa doctrine *recueillent* pour l'éternité ; ceux qui s'en séparent *dissipent* les biens que Jésus-Christ nous a apportés. La Congrégation des Oblats vivra et prospérera aussi longtemps que ses racines plongeront dans ce centre fécond de la vie surnaturelle.

Je finis cette lettre en vous bénissant tous et en me recommandant à vos bonnes et saintes prières. Parmi tous vos frères il n'en est certainement point qui ait plus besoin que moi d'être soutenu et éclairé des grâces d'en haut. J'approche du terme de la vie, je sens la nécessité de me recueillir et de préparer le compte formidable que j'aurai à rendre à Dieu. Demandez-lui qu'il daigne ne pas me juger selon mes mérites et me recevoir dans sa bonté et dans sa grande miséricorde.

Je vous renouvelle, mon Très-Révérend Père, l'assurance de mes sentiments les plus affectueux et les plus dévoués.

† J.-Hipp. cardinal Guibert, archevêque de Paris.

MAISON DE VICO.

La Gazette du Midi, dans son numéro du 1er septembre 1876, a publié un feuilleton, écrit avec foi et avec grâce, qui contraste heureusement avec le genre de littérature légère. L'auteur de l'article ne donne que ses initiales ; c'est, dit *la Gazette*, la main d'une jeune chrétienne qui a écrit ces pages. Elles méritent d'être conservées, soit à cause de l'intérêt historique qu'elles ont pour la Congrégation, soit pour leur valeur littéraire. Nous les donnons, mais sans les notes nombreuses et explicatives qui les accompagnent, et qui sont inutiles aux lecteurs des *Annales*.

UN PÈLERINAGE EN CORSE.

Le monde catholique s'est étonné peut-être de n'avoir pas vu la Corse représentée dans les pèlerinages qui sont aujourd'hui la manifestation particulière du sentiment religieux.

Toutes les nations de l'Europe, et les Etats même de l'Amérique, ont envoyé leurs députations à Paray-le-Monial, à Lourdes, à la Salette ; l'esprit de pénitence et l'extrême besoin du secours de Dieu qui se fait sentir dans les temps difficiles où nous vivons, ont encore poussé les fidèles à de plus généreux efforts : on est allé à Rome, au tombeau des apôtres qui ont combattu et sont morts pour la foi ; on est allé à Jérusalem au tombeau du Christ qui, par amour pour les hommes, a versé par les plaies de ses mains et de ses pieds et par l'ouverture de son divin Cœur, le sang précieux qui est la rançon du monde ; et de tous ces sanctuaires, les chrétiens, consolés par Marie, fortifiés par le successeur de saint Pierre, remués par les palpitants souvenirs du Golgotha, ont rapporté l'espérance !

Mais les enfants de la Corse, si dévoués à Marie, pourquoi ne les voyons-nous pas aux grottes de Massabielle ? Pourquoi, si dévoués à Pie IX, et si particulièrement chers à son cœur, ne sont-ils pas nombreux autour de son trône ? Pourquoi, si ardents, si expansifs, si impressionnables, ne vont-ils pas baigner de larmes sincères et brûlantes le sol trempé des sueurs de l'agonie de Jésus ? Pourquoi ce pauvre petit peuple, qui est une grande nation, ne tient-il pas son rang dans la légion priante ?... Nous venons de le dire en le qualifiant, c'est qu'il est *pauvre*, et que, malgré les merveilles de bon marché réalisées par le comité des pèlerinages pour mettre les pieuses courses à la portée de toutes les fortunes, ce luxe de l'âme est encore au-dessus de nos ressources.

Une telle lacune se faisait bien vivement sentir parmi nous ; aussi est-ce avec les transports d'une sainte joie que nous venons raconter à nos frères de la Corse et de l'univers ca-

tholique la splendide et touchante manifestation dont une des plus belles provinces de l'île a été le théâtre.

Les Pères Oblats du couvent de Vico, divinement inspirés, nous ne craignons pas de le dire, ont organisé une fête qui a le double avantage d'avoir été sans précédent et d'être devenue *a principio* une fondation perpétuelle.

Nos lecteurs n'ignorent, sans doute, pas ce que c'est que l'indulgence de la Portioncule ou du grand pardon de saint François d'Assise, accordée par Notre Seigneur lui-même à saint François dans la chapelle de Notre-Dame des Anges.

Depuis bien longtemps l'église du couvent de Vico, qui a appartenu aux religieux de Saint-François, est en possession de cette indulgence, et, tous les ans, le 2 août, les pieux fidèles des environs se font un devoir de la gagner. C'est à cette occasion que le Père Audric a voulu ménager un triomphe à la Sainte-Vierge, et l'instituer plus que jamais Reine de la province et de l'île, en *improvisant* (le temps lui a manqué entre l'idée et l'exécution), un pèlerinage corse dont le succès a dépassé toute attente.

Si la foi peut transporter les montagnes, le zèle d'un apôtre peut soulever les peuples; le R. P. Supérieur des Oblats de Marie à Vico nous l'a démontré.

A son appel chaleureux six à sept mille pèlerins ont répondu. Beaucoup de paroisses sont venues processionnellement, d'autres se sont fait représenter par des députations plus ou moins nombreuses. La province entière était là ; c'est une gloire et un mérite qu'elle peut revendiquer avec un juste orgueil ; mais on était venu de plus loin encore.

L'exemple de Mgr de Ptolémaïs (1), heureux de braver la chaleur excessive de notre région et les fatigues d'un voyage en pays si accidenté pour rehausser l'éclat d'une si belle fête par son auguste présence, cet exemple a été de toutes parts suivi. Les prêtres et les fidèles en grand nombre sont accourus de divers points de l'île, de sorte que cette fête, qui jusqu'ici était modestement une fête locale, est devenue, nous le répé-

(1) Mgr de Peretti, coadjuteur de Mgr de Gaffori, évêque d'Ajaccio.

tons avec joie, une manifestation nationale en l'honneur de la Reine des Anges, de Marie Immaculée, patronne de la Corse.

Comment dépeindre une pareille solennité? Les plus intéressants détails, les souvenirs les plus exacts ne peuvent donner une idée de l'impression produite par cette manifestation vive, générale et spontanée de l'antique foi corse et catholique sur tous ceux qui en ont été les fortunés témoins. Dans de telles circonstances il faut avoir vu, non pas pour croire, mais pour apprécier, pour être ému!

Dès sept heures du matin, les paroisses ont commencé à arriver, croix ou bannière en tête. C'était un touchant et pittoresque spectacle que de les voir suivre pieusement, en foule, les agrestes sinuosités de nos chemins. Le P. Audric allait au-devant d'elles, leur adressait quelques paroles auxquelles répondaient les cris enthousiastes de : Vive Marie! Puis il les précédait dans l'église, où il récitait à haute voix les prières au prix desquelles l'indulgence est gagnée.

Ensuite, il les confiait à leurs frères de Vico, et, toujours infatigable, il courait au-devant des pèlerins qui arrivaient encore pour leur offrir la même hospitalité chrétienne, apostolique, la plus complète de toutes parce qu'elle s'adresse d'abord à l'âme et au cœur.

Pendant toute la matinée des messes ont été dites dans la chapelle, et à neuf heures la grande procession s'est formée pour aller chercher Monseigneur au couvent. Les fidèles de chaque paroisse se sont groupés autour de leurs bannières respectives : tout s'est passé avec un ordre et un calme admirables. Quatre-vingts prêtres, dont un grand nombre en surplis, précédaient l'évêque, profondément ému du spectacle nouveau qui s'offrait à ses regards. La procession est montée par le chemin de Nesa, et après un trajet assez court, mais tout pittoresque, elle est revenue sur la place de l'église. Devant l'immense crucifix qui s'y élève, on avait placé un autel, et sur des piédestaux très-élevés, se dressaient à droite une statue de la Sainte Vierge, à gauche une statue de saint François d'Assise. Dans le cortége, la statue de Marie était

portée par quatre maires revêtus des insignes de leur dignité. Les autres maires de la province suivaient, un cierge à la main, et parmi eux, paraît-il, il s'en trouvait qui n'avaient pas toujours été exempts des erreurs contemporaines sur les questions religieuses. Dans cette affirmation publique de la foi des chefs de nos municipalités, il y a quelque chose de si noble et de si consolant, que nous ne saurions assez louer une pareille conduite et la proposer pour modèle à ceux qui ont le devoir de donner le bon exemple, en vertu du généreux axiome : *Noblesse oblige.*

Signalons aussi une idée touchante du P. Audric. On remarquait dans le cortége une sorte de pyramide surmontée d'une couronne, et couverte, sur ses quatre faces, de nombreux médaillons dans lesquels étaient renfermés des cœurs d'argent ou de vermeil. Ces *ex-voto*, qui venaient d'être bénits et qui seront déposés dans la chapelle de Notre-Dame des Anges, sont de gracieux souvenirs des missions données par les Pères Oblats dans les cités ou dans les villages de l'île ; ils portent le nom de chaque localité et la date de la mission ; à l'intérieur sont inscrits les noms des donateurs, c'est-à-dire de tous les habitants, presque sans exception, car le sage et dévoué Missionnaire qui sait si bien remuer les foules et persuader les individus, offre cette pieuse satisfaction à ceux qu'il a évangélisés de perpétuer le souvenir des combats et des victoires de la mission par un signe qui demeurera toujours. Ceux qui veulent concourir à l'achat de ces médaillons versent une contribution de 20 centimes, somme qui ne doit pas être dépassée par les plus riches, et que les plus pauvres peuvent toujours offrir et offrent, en effet, avec enthousiasme. C'est l'égalité fraternelle dans la joie et dans le souvenir.

Au retour de la procession le P. Audric a pris la parole et, dans un discours remarquable, il a d'abord exprimé avec autant de bonheur que d'éloquence, ses sentiments d'amour envers Marie, de vénération et de reconnaissance à l'égard de nos évêques, et notamment de celui que nous avions le bonheur de posséder au milieu de nous. Puis il a raconté d'une

manière attachante la vision de saint François, et enfin il a laissé entrevoir ses espérances pour l'avenir, nous engageant à être tous fidèles chaque année au même rendez-vous pour honorer d'une manière toujours plus solennelle le sanctuaire de Notre-Dame des Anges de Corse. Oui, nous y serons fidèles, et les offrandes volontaires ne manqueront pas pour réaliser bientôt, le plus tôt possible, le projet de construire une église mieux en rapport avec le nombre actuel et surtout avec le nombre futur des pèlerins.

Après le discours du P. Audric, la messe pontificale a commencé; l'effet en a été admirable, au milieu de ce temple de verdure, encadré par les hautes montagnes, en présence de ces milliers de pèlerins! La fanfare de Nesa, placée dans le jardin, derrière l'autel, a magistralement accompagné une messe de Dumont, qui, d'ailleurs, a été parfaitement chantée.

Après le dernier évangile, Monseigneur a pris la parole, et au milieu d'un religieux silence, il a fait entendre à cette foule, d'une voix ferme et imposante, des exhortations salutaires. Tout en louant la manifestation éclatante de notre foi vive, il nous a rappelé que la foi sans les œuvres est morte et que l'accomplissement des commandements de Dieu et la pratique habituelle des Sacrements sont préférables aux plus belles fêtes d'un jour.

Nous avons retrouvé là cette doctrine forte, positive, pratique qui est le cachet distinctif de l'apostolat de nos évêques et qui leur donne tant d'ascendant sur un peuple qui a l'esprit juste et pratique, le cœur fier et droit et les mœurs encore pures.

Monseigneur a craint de prolonger son éloquente improvisation devant la foule depuis longtemps debout et fatiguée d'ailleurs par tant d'émotions puissantes; il s'est tu, mais on sentait que son cœur parlait encore : il n'est pas de fatigue pour un apôtre; les montagnes de notre chère Corse le savent bien, et nos deux Evêques, ainsi que nos Missionnaires, nous en donnent chaque jour de nouveaux exemples. Le peuple entier a entonné alors les hymnes glorieuses que tout l'uni-

vers chante en l'honneur de l'Eucharistie. Pas une bouche qui soit restée muette, pas une poitrine qui ne se soit soulevée à l'unisson de toutes les autres ; et puis, quand le silence s'est fait au moment solennel, quand l'encens mystérieux montait lentement, à la fois parfum et symbole, pas un front qui ne se soit incliné sous la bénédictien de l'Hostie trois fois sainte que l'Evêque majestueux élevait saintement sur le peuple agenouillé. La nature environnante semblait se taire elle-même et respirer je ne sais quel respect. Oui, tout cœur chrétien en reçoit la conviction intime : c'est bien la bénédiction de Dieu qui descend ainsi, à la voix du pasteur, sur les ouailles fidèles.

Ainsi s'est terminée la fête publique dont nous ne répétons ici qu'un mourant écho. Elle a été suivie d'une fête de famille dont quelques détails sont venus jusqu'à nous.

Au dîner offert par les Pères du couvent à Monseigneur, au clergé, aux maires, aux autorités civiles et militaires, plusieurs discours ont été prononcés. M. Pépin Leca, maire de Vico, a exprimé avec son habituel et remarquable talent les idées les plus exactes et les sentiments les plus chaleureux : il est un solide champion de la bonne cause. Ses paroles ont été unanimement approuvées. Monseigneur lui a répondu avec une grâce toute paternelle, avec l'entrain du pasteur fier de son troupeau, avec l'émotion de l'évêque heureux du bonheur de ses enfants.

Ensuite, le P. Audric, l'organisateur de la fête, le missionnaire de la Corse, a paraphrasé en accents saintement joyeux, émus, reconnaissants aussi, ce mot si doux : *Au revoir !* Au revoir dans le même pèlerinage, au revoir devant le même autel, au revoir encore sous les yeux de la Sainte Vierge et du bon Dieu !

Il n'y a eu qu'un cri d'enthousiasme pour accepter ce pieux rendez-vous. Nous y convions tous nos frères de Corse, car il appartient aux frères de se réunir quelquefois, et où se réuniraient-ils mieux que dans cette antique *piève de Vico* (1), si

(1) Les *pièves* étaient des divisions territoriales de la Corse.

naturellement belle, si riche de souvenirs historiques, si pleine de traditions religieuses.

Au revoir donc!... Et le soir, sur les sentiers des montagnes, à travers les branchages de la forêt, on pouvait entendre les pèlerins qui s'éloignaient, répéter encore ce cris de souvenir et d'espoir et y mêler ceux de : « Vive la Corse! vive Marie! » M. D.

REVUE DES SANCTUAIRES ET PÈLERINAGES.

En attendant que des rapports complets, envoyés par les Supérieurs, viennent enrichir nos Annales et faciliter le travail du rédacteur, nous allons jeter un coup d'œil rapide sur quelques-uns des sanctuaires confiés au zèle de la Congrégation. Il va sans dire que les détails empruntés aux *Semaines religieuses* ne doivent en rien préjudicier aux droits des historiens officiels, et que la place reste ouverte à tous les récits plus développés que les divers chapelains voudront bien nous communiquer.

Commençons par le sanctuaire de Montmartre, consacré à Notre-Seigneur ; bien que le dernier venu, il a droit à la première place, à cause du culte du Dieu fait homme qui veut y être adoré dans la charité infinie de son sacré Cœur.

Le *Bulletin* du 10 septembre enregistre les principaux pèlerinages du mois d'août. Un des plus édifiants a été celui du 1er août. Le pensionnat de la Sainte-Famille, dirigé à Saint-Mandé par les Dames de l'Immaculée-Conception, avait choisi ce jour, et, malgré la distance, élèves et maîtresses ont voulu terminer l'année scolaire par cette pieuse ascension. «Quoi qu'il en soit pour l'avenir, dit le *Bulletin*, nous savons que le 1er août n'a pas été un jour de fatigue pour le pensionnat de la Sainte-Famille; c'est un des plus

beaux jours de l'année. On le comprendra mieux encore si nous ajoutons que c'était la veille de la fête de la Supérieure, et que ces enfants étaient heureuses de venir adorer le Sacré-Cœur pour celle qui remplit auprès d'elles le rôle d'une mère. Est-ce que toutes ces choses ne s'expliquent pas d'une manière ineffable auprès du Sacré-Cœur qui les a créées?

Les chants ont été très-beaux : des voix magistrales les dominaient et les dirigeaient avec éclat. La messe a été célébrée par le R. P. Chalmet, des Oblats de Marie, aumônier du pensionnat. Après l'Evangile, il adressa à son intéressant auditoire une allocution simple et apostolique, en s'inspirant de cette invocation des Litanies du Sacré-Cœur : *Cor Jesus, dives in omnes qui invocant te...*

Parmi les pèlerinages à signaler dans le mois d'août, celui du 16 doit avoir la place d'honneur. « Disons-le tout de suite, écrit le rédacteur du *Bulletin*, le pèlerinage de la paroisse de Saint-Pierre du Petit-Montrouge a été un des plus beaux, des plus pieux et des plus gracieux que nous ayons vus. M. l'abbé Carton, curé de cette paroisse, où il accomplit des œuvres merveilleuses, avait organisé ce pèlerinage avec un soin tout spécial. Les détails les plus minutieux avaient été prévus. Plus de cinq cents personnes répondirent à cet appel. Le pèlerinage devait clôturer les exercices d'une retraite prêchée à la jeunesse de la paroisse, par M. l'abbé Poirier, missionnaire apostolique. » Le récit de ce beau pèlerinage remplit trois pages du *Bulletin*.

Le *Bulletin* du 10 octobre est particulièrement intéressant ; nous ne pouvons citer en entier la chronique religieuse de la chapelle provisoire, sous peine d'empiéter sur les droits de cette publication mensuelle, mais nous en détacherons quelques pages.

Le mois de septembre s'est ouvert sous les auspices les plus consolants. Le premier jour était un vendredi, et le vendredi, surtout le premier de chaque mois, est de plus en plus célébré et fêté dans la chapelle provisoire. Nous constatons avec une consolation immense cet accroissement de piété et de ferveur, qui montre que le Sacré Cœur de Jésus exerce sur un grand nombre d'âmes sa toute-puissante attraction.

C'est au milieu d'une affluence nombreuse que l'on vit apparaître tout à coup le vénéré Cardinal Archevêque de Paris, qui ne s'était point fait annoncer. Son Eminence était accompagnée d'un illustre prélat, dont le nom se trouve mêlé à toutes les grandes luttes contemporaines, Mgr Nardi, auditeur de Rote et défenseur intrépide, par la parole et par la plume, du Saint-Siége et de l'Eglise catholique.

Son Eminence célébra la sainte messe au maître-autel et Mgr Nardi à l'autel des Cinq Plaies, pendant que des chants harmonieux descendaient de la tribune et augmentaient la piété des fidèles.

Les deux illustres pèlerins visitèrent ensuite les travaux et recueillirent sur leur passage les témoignages de la plus profonde vénération.

L'exercice du soir eut lieu en présence d'une assistance compacte, dont la tenue religieuse et l'esprit de prière édifient toujours ceux qui en sont témoins.

Ce pieux concours se renouvelle le dimanche, et lorsque l'état de l'atmosphère est favorable, le mouvement des pèlerins et des visiteurs prend les proportions d'une manifestation incessante. On dirait une procession interminable.

Quatre messes se célèbrent régulièrement aux heures indiquées : sept heures, huit heures, neuf heures et dix heures et demie ; mais il est rare que les intervalles ne soient occupés par la célébration de la messe de quelque prêtre étranger, venu parfois de bien loin. Notre registre de pèlerinage se couvre des signatures des prêtres les plus éminents de France et des nations voisines. Le Sacré-Cœur est vraiment le roi et le centre de tous les cœurs.

Le 5 septembre, à dix heures et demie, la chapelle rece-

vait cent cinquante pèlerins d'Alençon, département de l'Orne. Ils étaient sous la conduite de M. le Curé de Saint-Pierre de Montsort; plus de vingt prêtres l'accompagnaient. C'est le premier pèlerinage venu d'aussi loin; il inaugure les pèlerinages de la province, que nous verrons certainement se multiplier dans le courant de l'année prochaine.

Un peu plus loin le *Bulletin* s'exprime ainsi :

Le dimanche 17 septembre nous réservait un spectacle des plus émouvants. Vers neuf heures, nous entendîmes des voix puissantes retentir du côté de l'église de Saint-Pierre : c'était une procession qui s'approchait. Nous nous précipitons à sa rencontre et nous apercevons une croix de bois portée par un Frère franciscain, que suivait une file interminable de pèlerins, revêtus pour la plupart d'un costume de pénitence ; les voix répétaient par intervalles sur un ton lent et solennel : *Miserere mei, Deus, secundum magnam misericordiam tuam.* Les rangs succèdent aux rangs toujours plus pressés, et en voyant défiler cette multitude, nous nous demandions comment elle pourrait pénétrer dans notre petite chapelle. A la suite des femmes, viennent les hommes. Ce sont les deux tiers ordres de la Pénitence dirigés par les FF. Franciscains de Terre Sainte, la portion de la grande famille de saint François qui reconnaît pour son général celui qui réside à l'*Ara cœli*. Plus de six cents personnes composaient ce pèlerinage. Il a fallu entasser les hommes dans le chœur, ouvrir la sacristie, dédoubler les chaises, remplir la nouvelle chapelle de Saint-Joseph, surcharger la tribune, et un grand nombre de personnes sont encore restées debout. C'était un véritable envahissement de la chapelle provisoire. Que ne pouvons-nous l'agrandir !

Et cependant la piété, le recueillement, le silence dominaient cette multitude qui pratiquait la pénitence dans la prière. Un P. Franciscain tenait l'harmonium : les chants ont été très-bien exécutés ; la foule tout entière y prenait part. Comme saint François est aimé par tous ses enfants et comme

il est facile aux enfants de Saint-François d'aimer le Sacré-Cœur !

Après l'Evangile, le R. P. Jean de Saint-Etienne, gardien de la maison de Paris, monta en chaire et prononça une allocution qui ravit et émut tous les cœurs : Pourquoi les Franciscains sont-ils réunis dans le sanctuaire du Sacré-Cœur ? pourquoi y sont-ils réunis le 17 septembre ? qu'y sont-ils venus faire ? — A la première question, voici la réponse : Nous sommes ici parce que c'est la place des enfants de Saint-François, qui sont obligés par le devoir de leur sainte vocation d'être dévots au Sacré Cœur et plus dévots que les autres chrétiens, car nous avons pour père la plus vivante image du Sacré Cœur, celui dont le cœur fut ouvert comme le cœur de Jésus, non par la lance d'un soldat, mais par le trait enflammé d'un séraphin, par la lame de l'amour : c'est dans le cœur de François ainsi ouvert que l'Ordre Séraphique a pris naissance. A la seconde question, nous répondons que si nous ne sommes pas venus plus tôt à Montmartre, comme notre dévotion semblait le réclamer, c'est que nous avons voulu attendre le jour anniversaire où notre Père a reçu les stigmates sacrés. — Le mont Alverne et le Montmartre s'appellent ; ils se dressent devant nous : après le Calvaire, ce sont les deux collines, les deux montagnes dont l'humanité gardera le souvenir. Le mont Alverne se trouve placé entre le Calvaire et Montmartre, pour nous montrer comment l'homme doit répondre à l'amour de Jésus-Christ. Et nous sommes venus pour demander au Sacré Cœur d'opérer en nos âmes ce qu'à pareil jour le Sacré Cœur opéra dans le cœur du séraphique François d'Assise. En descendant de l'Alverne avec ses glorieux stigmates, notre Père arbora bien haut le drapeau de la pénitence, de la pauvreté et de l'humilité, et déclara une guerre acharnée aux trois concupiscences : l'amour du plaisir, l'amour des richesses et l'amour de l'honneur ; il se montra plus que jamais un évangile vivant, prêchant plus encore par ses exemples que par ses paroles les maximes de l'Evangile. De même, en descendant de Montmartre, il faut que nous soyons tous des évangiles vivants, il faut que nous obligions les mon-

dains, qui ne veulent plus lire le livre de l'Evangile, à le lire dans nos œuvres. Il faut, en un mot, que nous quittions ce nouveau mont Alverne avec l'esprit de saint François, que nous ayons l'humilité, la pénitence, la pauvreté enfoncées bien avant dans le cœur par le glaive de l'amour.

En se tournant vers le Sacré Cœur de Jésus, tandis que toute l'assistance se prosternait, le révérend Père termina par cette prière : « O très-doux, très-aimable Cœur de Jésus, daignez jeter un regard sur cette portion de la famille franciscaine qui est venue vous visiter. Vous qui avez beaucoup aimé le père, aimez aussi beaucoup les enfants. Regardez-nous d'un œil favorable, car nous avons la bonne volonté. Donnez-nous l'intrépidité, l'énergie, la force pour faire notre salut sans respect humain. Nous ne vous demandons pas les biens de la terre, mais un peu de l'esprit de notre Père. Oui, nous voulons être à vous et à vous jusqu'au martyre du sang, s'il le faut. »

Nous renonçons à décrire l'émotion qui dominait l'assistance et la tenait dans le plus profond recueillement. Bien des yeux versaient des larmes d'attendrissement. L'orateur avait parlé avec l'accent de la persuasion : tous les cœurs battaient à l'unisson du sien, et on le sentait, ce cœur aime saint François, aime le Sacré-Cœur.

Avant de distribuer la sainte communion, le R. P. gardien donna l'absolution générale et la bénédiction papale à tous les tertiaires, et la chapelle offrit un spectacle qu'elle n'avait jamais contemplé. Tous les fronts étaient inclinés vers la terre, et on entendait les coups retentir sur la poitrine de tous ces pénitents, véritables enfants de saint François. Soixante-trois hommes réunis dans ce sanctuaire reçurent la sainte communion, et plus de quatre cents femmes vinrent s'agenouiller à la sainte table. O Cœur de Jésus, que ce spectacle a dû vous réjouir et vous consoler !

Les recommandations et les prières pour l'Eglise et pour la France eurent lieu immédiatement avant le salut. Le supérieur des chapelains exprima tout le bonheur qu'il éprouvait en présence d'une manifestation aussi pieuse, aussi conso-

lante, et il demanda des prières toutes spéciales en faveur de l'ordre entier de Saint-François, mais plus particulièrement pour ces Franciscains de Terre Sainte qui ont fait une garde si vaillante et si fidèle aux saints lieux où le Sacré Cœur de Jésus a battu, a respiré, a aimé les hommes ; ces lieux où ont grandi les moissons qui lui ont donné le pain, les vignes qui ont fourni le vin dont se nourrissait, dont s'abreuvait le Verbe incarné, lieux où la France a versé le plus pur de son sang et où ses croisés ont recueilli les plus belles palmes..... Et, s'inspirant du souvenir des pèlerinages précédents où ont paru les enfants de Saint-François, et de la pensée de cent vingt ou cent trente provinces que compte l'ordre, il a formulé le vœu de contempler dans la future basilique une chapelle consacrée au glorieux crucifié du mont Alverne.

Après la bénédiction du très-saint Sacrement, la procession s'organisa : c'est la plus belle, la plus nombreuse et la mieux ordonnée que nous ayons eue jusqu'à ce jour. La croix de Saint-François ouvrait la marche, suivie des Tertiaires couvertes de leur voile noir ; puis la bannière de la très-sainte Vierge, portée par des personnes vêtues de blanc et suivie des novices du Tiers Ordre en voile blanc ; la bannière du Vœu national, sous laquelle marchaient plus de cent hommes ; enfin les religieux et le clergé de la chapelle sous la croix processionnelle. Afin de donner une idée du nombre des assistants, nous dirons que la croix de Saint-François avait atteint l'extrémité de l'esplanade avant que la bannière du Vœu national fût sortie de la chapelle. Et cependant il a fallu conduire cette multitude sur l'esplanade pour que la procession pût reprendre le chemin du retour. Jamais spectacle pareil ne s'était déroulé sur la butte. C'était un jour de triomphe pour le Sacré Cœur de Jésus.

La procession ne rentra pas dans la chapelle : les rangs s'entr'ouvrirent pour laisser passer la croix et le clergé, et les flots des pèlerins se dispersèrent peu à peu.

Le R. P. Jean de Saint-Etienne nous assura que la pensée de demander au vénéré Cardinal de Paris une chapelle en l'honneur de saint François d'Assise préoccupait depuis

longtemps le Provincial des Franciscains, et que nos désirs s'étaient ainsi rencontrés avant de s'être communiqués. Une entente se prépare, afin que l'ordre tout entier puisse faire la démarche nécessaire, et nous avons tout lieu de croire qu'elle ne demeurera pas infructueuse.

Laissant de côté la longue énumération de plusieurs autres pèlerinages, arrivons à un fait historique que le *Bulletin* consigne avec bonheur dans son compte rendu :

Le 25 septembre laissera, dans les souvenirs du sanctuaire, une date ineffaçable. La veille avait eu lieu dans l'église de Saint-Sulpice, avec une solennité exceptionnelle, le sacre du nouvel Evêque de Laval, Mgr Le Hardy du Marais. A cette occasion, le diocèse de Laval avait envoyé une nombreuse députation de ses prêtres, et tous ont voulu, avant de quitter Paris, venir célébrer la sainte messe dans le sanctuaire du Vœu national. Ils étaient plus de trente, et ils se sont succédé aux cinq autels de l'humble chapelle. Nommons parmi eux M. l'abbé Wicart, vicaire général; M. l'abbé Hoismard, supérieur du grand séminaire; M. l'abbé Bouvier, vice-supérieur; M. l'abbé Bonnet, supérieur du petit séminaire; M. l'abbé Barbe, principal du collége, et plusieurs chanoines et curés dont les noms sont inscrits sur le registre des pèlerins.

En même temps que ces prêtres pieux de la Mayenne arrivait l'ancien supérieur du grand séminaire de Laval, devenu Mgr l'Evêque d'Angoulême, Mgr Sebeaux, un des consécrateurs de Mgr Le Hardy du Marais. Le vénéré prélat a célébré la sainte messe à l'autel principal, avec cette piété qui le caractérise, et il a bien voulu accepter l'hospitalité des chapelains, qu'il a daigné bénir et encourager.

Saluons encore Mgr Sauvé, recteur de l'Université d'Angers, prélat de la maison du Saint-Père : par la naissance, il appartient au diocèse de Laval, par le dévouement à celui d'Angers, où il exerce les grandes fonctions que lui méritaient ses grades théologiques, ses connaissances variées, son attachement au Saint-Siége et à l'Eglise.

Et ces prélats vénérés et ces prêtres zélés n'étaient en quelque sorte que l'avant-garde d'un auguste personnage qui devait à son tour, dans la même matinée, visiter le sanctuaire national du Sacré-Cœur. A dix heures et demie, en effet, on avertit les chapelains que deux cardinaux visitent ensemble les travaux des fondations. Les chapelains accourent et se trouvent en présence de S. Em. le cardinal Guibert et de S. Em. le cardinal Franchi, préfet de la Propagande, un des membres les plus éminents du Sacré Collége. Dans les quarante-huit heures qu'il passait à Paris, il a voulu consacrer quelques instants à la visite de la chapelle provisoire et de l'emplacement de la future basilique. Son Eminence ne pouvait se lasser de contempler le magnifique panorama qui se déroulait à ses pieds, et plusieurs fois Elle félicita Mgr Guibert sur le choix de cet emplacement : « Vous ne pouviez choisir un lieu plus convenable, disait-il à Mgr l'Archevêque de Paris, la basilique dominera toute la ville. La simple vue des fondations extraordinaires que l'on creuse annonce un édifice extraordinaire et vraiment digne de la France et du Sacré Cœur. Cette œuvre attirera certainement les plus abondantes bénédictions divines sur Paris et sur la France. » S. Em. le cardinal Guibert, heureux de voir son choix approuvé par une telle autorité, se mit à raconter comment il avait obtenu cet emplacement : « Quand je fus décidé à choisir Montmartre pour le lieu de la future basilique, j'allai trouver M. Jules Simon, alors ministre des cultes, car sans le concours du Gouvernement je n'aurais pu réussir; je lui exposai mon projet de bâtir à Montmartre une église nationale. M. Jules Simon me fit observer que le président de la République pourrait soulever quelques objections sur le choix de Montmartre, car il était question de bâtir une forteresse sur cette montagne. Je vis le président et je lui représentai qu'un fort à Montmartre serait inutile contre l'étranger. Laissez-moi, lui dis-je, laissez-moi bâtir ma forteresse, elle vaudra bien la vôtre. M. le Président se rendit, et Montmartre fut définitivement choisi pour l'emplacement de la basilique. » Son Eminence continua à raconter à son illustre interlocuteur les

circonstances du vote de l'Assemblée nationale, qui, à une majorité de plus de quatre cents voix, vota la loi de l'expropriation comme utilité publique. « En Italie, dit Mgr Franchi, il n'en est point ainsi : on y vote la destruction de deux églises de Rome... »

Après avoir visité les travaux avec le plus vif intérêt, S. Em. le cardinal Franchi vint prier quelques instants à la chapelle provisoire, bénit les fidèles et entra chez les chapelains. « Je suis le premier pèlerin italien, dit Mgr Franchi en partant, j'en suis heureux. On parle beaucoup en Italie de la basilique que la France élève au Sacré Cœur. »

Nous ne doutons pas que l'Eminentissime cardinal ne fasse part au Saint-Père de ses heureuses impressions : il redira à Pie IX que tous les jours on prie dans le sanctuaire du Sacré-Cœur pour la conservation des jours et la délivrance du vicaire de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

La fête de saint Michel archange s'est rencontrée cette année avec le dernier vendredi du mois. Cette journée du 29 a été splendide. Dès cinq heures du matin, quarante frères des Ecoles chrétiennes de la paroisse Saint-Laurent arrivaient en pèlerinage, afin de mettre sous la protection du Sacré Cœur la rentrée des classes. Nous sommes heureux de rendre témoignage à la piété et à la dévotion que les frères des Ecoles chrétiennes montrent envers le Sacré Cœur. Il ne s'est pas écoulé un jour, pendant les vacances, que nous n'en ayons vu plusieurs prosternés dans la chapelle provisoire, en présence du Sacré Cœur et épanchant leur âme dans une fervente prière. Daigne le Sacré Cœur bénir et protéger ces fidèles et généreux instituteurs de la jeunesse et leur accorder tous les succès qu'ils désirent ! Les frères de Saint-Laurent entendirent la messe célébrée par leur aumônier et firent la sainte communion.

Cette cérémonie était à peine terminée que M. Boré, supérieur général des prêtres de la Mission et des Sœurs de la charité, montait à l'autel du Sacré-Cœur. Plus de cent filles de Saint-Vincent de Paul assistèrent à cette messe et communièrent de la main du successeur du grand apôtre de la cha-

rité. Leur vénéré supérieur, M. Boré, adressa à son pieux et sympathique auditoire une allocution des plus intéressantes. Il montra saint Michel comme le modèle des âmes dévouées au Sacré Cœur ; comme saint Michel, nous devons combattre le démon et ses anges à face humaine ligués contre le Christ. Saint Michel engagea les anges fidèles à se prosterner devant le Verbe dont l'incarnation leur avait été révélée ; il chassa du ciel les anges rebelles qui avaient refusé de s'abaisser devant un Dieu homme ; il fut donc le premier adorateur, le premier défenseur du cœur de Jésus, du cœur du Verbe incarné, la plus noble portion de l'humanité sainte. A l'exemple de saint Michel, luttons contre le monde ligué pour combattre Jésus et son Cœur sacré ; écrions-nous, en changeant un peu les paroles de l'archange : *Quid ut cor Christi Jesu ?* Disons à tous les chrétiens : « Venez adorer le cœur de Jésus, car quel cœur est comparable à ce cœur ? C'est le cœur d'un père et d'un frère, puisque comme Dieu Jésus est notre père et comme homme il est notre frère : *Quid ut cor Christi Jesu ?* Venez, c'est le cœur le plus aimant : nul ne peut mesurer la hauteur de cet amour ; il s'élève jusqu'aux cieux ; sa longueur, il l'étend d'une éternité à l'autre ; sa largeur, il embrasse la terre ; sa profondeur, il pénètre les abîmes... *Quid ut cor Christi Jesu ?* A ce cri de ralliement, nous terrasserons l'enfer comme saint Michel terrassa les rebelles en disant : *Quis ut Deus ?* Oui, ayons confiance : dans le ciel les ennemis du Christ n'ont pas prévalu, *non prævaluerunt ;* sur la terre, dans la terrible lutte qui s'engage, ils ne prévaudront pas, *non prævalebunt.* »

A l'exercice de trois heures, une assistance très-nombreuse vint monter la sainte garde, auprès du Sacré Cœur. C'était un spectacle consolant que de voir cette multitude réunie au nom de saint Michel et au nom du Sacré Cœur. Des prières ferventes furent présentées à Notre-Seigneur Jésus-Christ. Le R. P. Coste, gardien du sanctuaire pendant le mois de juillet, fit entendre sa parole, qui retentit toujours agréablement aux oreilles pieuses.

Enfin, sous ce titre : *Conversion de M. Paul Féval*, le *Bulletin* nous donne un récit émouvant où le génie de notre belle langue française et les accents de la foi se rencontrent dans une page qui nous révèle et les joies d'une âme revenue à Dieu, et les scènes intimes de la vie de famille :

Conversion de M. Paul Féval.

Les lecteurs du *Bulletin* n'ont pas oublié la belle page consacrée par le célèbre auteur au pèlerinage de Saint-Ferdinand des Ternes : toute la France a lu ce premier acte d'amende honorable. Bien des fois on nous a demandé comment le romancier est revenu à Dieu. Nous le lui avons demandé et nous en avons reçu une réponse. Malgré le caractère tout intime de cette réponse, nous ne pouvons nous refuser au plaisir d'en citer quelques passages. On verra comment M. Paul Féval juge le monde, et comment les épreuves ramènent à Dieu. Le Sacré Cœur n'est pas nommé, mais nous savons que ce nom est écrit maintenant au plus profond de l'âme qui en a si bien parlé, et qui redira encore quelquefois ici les échos de Montmartre : nous en avons reçu la promesse.

Ach. Rey, o. m. i.

FRAGMENTS D'UNE LETTRE.

... De tous côtés on me presse de raconter l'histoire de ma conversion. Je le dois peut-être, et si je le dois, je le ferai, mais en ce moment j'écris la vie d'une sainte qui était reine et qui foula aux pieds sa couronne. Mon histoire à moi sera pour plus tard.

Vous aussi, mon cher Père, vous témoignez le désir de savoir « comment cela se fit. » Je puis du moins vous le dire en quelques mots. Cela se fit bien simplement : je ne valais pas la peine d'un miracle.

... J'avais eu une carrière assez brillante; j'étais re-

gardé comme un homme honnête et heureux. Beaucoup de gens me faisaient l'honneur de m'estimer et je me connaissais jusqu'à des envieux. Il m'arriva une fois d'être accroché à l'improviste par la roue d'une charrette de finances qui emportait de l'argent volé.

Je ne tombai pas de bien haut, mais je tombai.

Sitôt à terre, moi qui croyais avoir tant d'amis, je me vis tout à coup tout seul au milieu du troupeau d'êtres faibles et chers qui vit par moi. Et il se trouva que je ne savais même pas être pauvre, car je souhaitai la mort.

Il me restait bien ce que certains ont appelé parfois mon *talent*. Oh! la triste chose! La veille, mon talent avait en effet son prix, mais le lendemain, quand je voulus l'échanger contre du pain, les gens qui achètent le talent pour le revendre me fermèrent leur porte.

Excepté un seul, et je le remercie de tout mon cœur.

Peut-être n'avais-je plus de talent; peut-être que je n'en avais jamais eu. Les marchands doivent s'y connaître.

Je continuai de travailler, mais si peu et si mal! Un jour, sous ma misérable page commencée, je vis le désespoir blotti. Il me guettait. J'eus peur. J'appelai Dieu.

Dieu ne vint pas; il était là. Je l'entendis me répondre au plus profond de moi; je le sentis palpiter dans les entrailles de ma conscience, et j'eus ma première larme, douce à mes yeux comme autrefois la caresse matinale de ma mère qui m'éveillait petit enfant dans mon berceau.

Le lendemain, j'allai causer avec un homme excellent qui sait beaucoup, qui ne s'en targue point et qui m'aime. Il a l'âge d'être mon fils, je l'appelai mon père. Il m'enseigna, sans faire semblant de rien, des choses toutes grandes et toutes simples que je croyais connaître : seulement, à mesure qu'elles passaient de son cœur dans le mien, des voiles se détachaient à l'intérieur de moi et tombaient, si bien que je pus lui montrer à nu le fond d'une pauvre âme, et, par sa bouche, notre Père qui est dans le ciel me pardonna.

Le lendemain encore, c'était Noël. Ma femme et ma fille me conduisirent, tremblant que j'étais et le cœur bien serré, dans

le sanctuaire où repose la dépouille mortelle des plus récents martyrs de notre temps qui aura d'autres martyrs. Je pris place à la sainte table, et je fis ma seconde communion, quarante-sept ans après la première.

Ainsi se renouèrent les deux extrémités de ma vie, pardessus l'abîme d'un demi-siècle perdu. Que Dieu soit ardemment béni dans la grandeur de ses miséricordes ! Je me relevai fort. Avec l'aide de Jésus-Christ, je vivrai et je mourrai dans cette force.

Au retour, le bon sourire des petits nous attendait à la maison. Ce fut une fête ; on me dévora de baisers.

Et depuis lors notre gaieté est revenue... Au temps des vacances, il est chez nous une heure charmante. Nous sommes dix. Chaque soir, les huit enfants s'agenouillent autour de la mère, et moi, sous le crucifix, je récite la prière qui est aux premières pages du catéchisme. Leurs voix inégales me répondent : quelques-unes déjà mâles, et d'autres si douces ! Il y a le soldat de demain, le marin de l'année prochaine, la blonde tête hérissée de soie qui sera de l'Ecole polytechnique dans six ans, et le gros ange lourdaud qui plaidera dans douze ; il y a celle qui travaille déjà pour vivre et qui ne savait pas hier que ses études *lui serviraient*, l'aînée des trois autres qui travailleront aussi, qui le savent et qui en sont fières. Que Dieu les bénisse tous et toutes, mon Père, ce sont de chers enfants ; ils ont bon cœur.

Autrefois, leur meilleure récompense était de donner. Entre les joies que l'argent procure, c'est celle-là qu'ils regrettent. Madeleine, qui a sept ans, s'égare parfois jusqu'à me dire : « Le bon Dieu devrait nous rendre au moins un peu de quoi donner... » Vous jugez si je la gronde !

Hier, pourtant, je l'ai trouvée gaillarde et toute consolée d'une découverte qu'elle a faite. Elle a grimpé le long de moi pour me dire en triomphe : « Tu ne sais pas ? ça vaut mille francs, quand on n'a que dix sous et qu'on les donne... »

Elle a justement dix sous : c'est donc mille francs pour « sa pauvre ».

Mon Père, je ne me souviens pas que nous nous soyons

jamais tant aimés. Ils ne seront pas riches, cela paraît certain ; mais s'ils étaient condamnés tout à fait, la providence de Dieu qui nous voit me laisserait-elle encore sourire ?...

Paul Féval.

Le *Bulletin* ne paraissant que le 10 de chaque mois, nous n'avons aucun emprunt à lui faire pour le mois d'octobre. Cependant, sans attendre son compte rendu, nous pouvons faire mention honorable du pèlerinage des Alsaciens-Lorrains, accompli le dimanche 8 octobre. Témoin oculaire avec plusieurs de nos confrères de cette belle démonstration, nous tenons à dire de quelle piété elle a été accompagnée. Quinze cents Alsaciens-Lorrains au moins, sous la direction des Pères Jésuites, spécialement consacrés à l'apostolat des pauvres exilés, ont pris part à ce beau pèlerinage.

Il était deux heures de l'après-midi ; un soleil ardent dorait de ses rayons le mont des Martyrs, et faisait resplendir au loin les dômes et les monuments de Paris. Avec un ordre admirable, les pèlerins, dont les rangs étaient composés de tous les âges, depuis la plus tendre enfance jusqu'à l'extrême vieillesse, ont défilé processionnellement, avec leurs nombreuses bannières, sur l'emplacement des travaux. Bientôt leurs rangs serrés se sont repliés en anneaux gracieux sur le plateau, et là, en face de l'immensité d'un ciel d'azur et en face aussi de l'immensité de la capitale, ces chrétiens, calmes et pourtant émus, ont chanté le beau cantique : « Pitié, mon Dieu », en alternant avec des chants allemands et des prières où l'accent guttural et étranger contrastait singulièrement avec les chants français ou latins. Un discours allemand leur a été adressé par leur directeur, hissé sur des bois servant aux travaux. Après lui, M. l'abbé de Humbourg, aumônier de Saint-Lazare et enfant de l'Alsace lui aussi,

a pris la parole en français, et d'une voix formidable, dont les échos devaient arriver jusqu'à la place Saint-Pierre, il a indiqué les conclusions pratiques du pèlerinage. La procession s'est reformée après cette allocution vibrante et vraiment apostolique, et les pèlerins ont pris le chemin de la chapelle provisoire en traversant le beau pont jeté sur les fouilles et excavations de la montagne ; d'une rive à l'autre on se répondait dans toutes les langues, sans même accorder un regard de curiosité aux grandeurs, vraiment éblouissantes en ce moment, que la capitale étalait à notre droite. Les enfants n'ont fait que saluer la chapelle provisoire, trop étroite pour la foule, et on a dû n'y laisser entrer que les grandes personnes ; au dehors bien des pèlerins se pressaient à l'entrée du vénérable sanctuaire, dont les portes ouvertes, à deux battants, laissaient apercevoir toutes les cérémonies. Un Salut solennel avec chants harmonieux a terminé cette belle fête.

PONTMAIN.

La Semaine religieuse de Laval insère fidèlement le compte rendu de chaque pèlerinage accompli au sanctuaire de Notre-Dame d'Espérance de Pontmain. Une confrérie a été érigée au sanctuaire et approuvée par Mgr Wicart ; plus de quarante mille enfants en font déjà partie, et leurs prières innocentes pour l'Eglise et la France toucheront le cœur de Dieu. C'est la réponse aux sollicitations pressantes de la Sainte Vierge au jour de son apparition : « Mais priez, mes enfants. »

On lit dans *la Semaine religieuse*, du 25 mai, sous ce titre : *Nouvelles de Pontmain :*

Le temps moins désagréable, quoique très-froid pour la

saison, a permis aux pèlerins de reprendre le chemin de Pontmain. Les ecclésiastiques, les familles, les pèlerins isolés se succèdent chaque jour en certain nombre. La semaine dernière nous avons été édifiés par deux manifestations plus imposantes. Le vénérable M. Henry, curé de Larchamp, et son vicaire, accompagnés de plus de sept cents de leurs paroissiens, ont parcouru en récitant le chapelet et en chantant des cantiques, les onze kilomètres qui séparent leur église paroissiale du sanctuaire de Notre-Dame de la Sainte-Espérance.

Pendant le sainte messe que M. le vicaire célébrait à l'estrade, les enfants des écoles chantaient, en alternant avec leurs parents, des hymnes et des cantiques de circonstance. Après la messe, le vénérable pasteur donna à ses ouailles une heure de repos, pendant laquelle les uns prenaient une petite réfection, les autres satisfaisaient leurs dévotions particulières devant les grottes de la Salette, de Lourdes et de Paray-le-Monial.

Vers dix heures et demie, les cloches appelèrent les paroissiens de Larchamp à l'église. Ils se placèrent sur deux rangs pour la procession solennelle. On se rendit à l'estrade en suivant le parcours ordinaire. Un des Pères adressa la parole à l'assistance, et immédiatement après la bénédiction du Très-Saint Sacrement, la foule pieuse et recueillie, s'avança en deux longues files sur la route de Saint-Ellier.

A midi, au son de l'*Angelus*, il n'y avait plus en ville (comme disent les anciens de Pontmain) que des pèlerins isolés de Bretagne ou de Normandie, qui restèrent frappés de l'attitude digne et respectueuse de cette paroisse. Ils avaient compté plus de trois cent cinquante hommes.

Le lendemain, c'étaient les enfants de Louvigné-du-Désert dont les classes sont dirigées par les Sœurs du Sacré-Cœur de Coutances avec le plus grand zèle. Ces bonnes sœurs font beaucoup de bien dans la partie de la Normandie qui nous avoisine. Les petits enfants de l'asile, avec leurs compagnes des classes primaires, étaient environ deux cents. En arrivant ils s'arrêtèrent en face du cimetière où les enfants de Pontmain allèrent à leur rencontre pour leur souhaiter la bien-

venue. Le bon M. Julienne, si dévoué à l'œuvre de Pontmain et aux gardiens du sanctuaire, avait été délégué par M. le curé de Louvigné pour être l'aumônier de ce petit bataillon d'avant-garde, armé d'étendards et d'oriflammes aux chiffres de la Sainte Vierge et du Sacré Cœur.

Groupés sur l'estrade, ces jeunes pèlerins entendirent la sainte messe en chantant des cantiques. Ces chers petits ont bien prié aux intentions générales du pèlerinage. Ils ont fait une mention spéciale de leur bon et vénéré pasteur et aussi de la Supérieure des Sœurs qui les dirige. Le nouveau Supérieur des Missionnaires de Pontmain, le R. P. Bourde, arrivé le matin même, les intéressa dans l'après-midi, en leur racontant à l'église quelques histoires dont il leur fit comprendre les enseignements pratiques. Après leur procession solennelle et leur consécration à la Très-Sainte Vierge, les petits pèlerins explorateurs reprirent la route de Louvigné-du-Désert, joyeux et contents, et se promettant bien de revenir bientôt en paroisse avec leur bon curé et leurs parents à qui ils diront leur bonheur.

Hier, la paroisse de Brécé, près Gorron, faisait, elle aussi, son pèlerinage sous la direction de son zélé curé, M. l'abbé Pavy. C'était une consolation de voir et d'entendre ces trois cents pèlerins témoignant, par leur tenue pieuse, de la vérité des paroles que venait de leur adresser leur pasteur : « A Pontmain, aux pieds de la Vierge de la Sainte-Espérance, on prie plus volontiers, et peut-être mieux que partout ailleurs. On aime à s'appliquer à soi-même ces mots de l'apparition que la bonne Mère semblait prononcer : *Mais priez, mes enfants.* Ah ! si toutes les populations savaient s'orienter et chercher le salut de la patrie, si elles priaient comme cela, bientôt notre France redeviendrait *elle même*, et Dieu s'en servirait encore pour sa gloire.

Nous attendons cinq ou six paroisses avant la fin de la semaine.

Le numéro du 24 juin rend ainsi compte de la fête du 16 :

Une nouvelle bonne journée doit être inscrite dans les fastes de Notre-Dame d'Espérance de Pontmain.

Le mauvais temps de la nuit et de la matinée n'a point retenu le 16 juin les pèlerins, heureux de répondre à la convocation qui s'adressait spécialement aux enfants du voisinage inscrits comme membres de l'Association érigée à Pontmain par notre vénérable Evêque ; et le récent pèlerinage de presque toutes les paroisses circonvoisines à l'approche ou à la suite des Communions d'enfants n'a pu empêcher un nombreux concours d'enfants et de fidèles de ces mêmes paroisses. Il s'est trouvé à la fois trois à quatre mille pèlerins réunis dans le champ de l'Apparition, soit pour la messe solennelle, à dix heures, soit pour les vêpres, la prédication et la procession des enfants de deux à cinq heures du soir.

L'un des prêtres les plus assidus aux fêtes de Pontmain, M. Lemoine, nouveau curé vice-doyen de Saint-Denis-de-Gastines, avait été invité à célébrer la messe solennelle et il était heureux de mettre, en présence de bien des pèlerins de Saint-Denis, les prémices de son ministère pastoral en cette religieuse et grande paroisse sous la protection de Notre-Dame d'Espérance.

Le chant de la messe et des vêpres fut dirigé par un artiste bien connu, M. Turpin, de Laval, qui aime les chants religieux et que plus d'une fois nous avons vu à la même place aux belles fêtes de Pontmain ; les enfants exécutèrent avec entrain pour leur fête, avant et après la messe et le soir, des chants connus et aimés, auxquels tous les pieux fidèles prenaient part. Il ne s'est peut-être passé à Pontmain aucune fête plus pieuse et plus touchante.

Le recueillement du matin se continua, à l'édification de tous, dans l'après-midi, et l'on ne cessait d'admirer la piété des enfants. Marie a été bien glorifiée en ce jour et notre pieux Evêque, au terme de son épiscopat si fécond, peut encore se réjouir, lui qui, pendant plus de vingt ans, a eu toujours à cœur de procurer dans le diocèse de Laval la gloire de Marie, depuis le jour où, prenant possession du diocèse, en 1855, il inspira la grande manifestation du premier an-

niversaire de la proclamation du dogme de l'Immaculée-Conception de Marie.

Le prédicateur de la fête, M. l'abbé Hamelin, l'un des Missionnaires qui gardent le sanctuaire de l'Archange saint Michel, sur sa sainte montagne de l'Occident, nous dit avec une émotion visible que l'Archange l'envoyait à Notre-Dame d'Espérance, et la foule pieuse, devenant aussitôt attentive, parut vouloir recueillir ses paroles comme venant du glorieux Archange, le Protecteur et, comme Marie, lui aussi, l'espoir de la France et de la chrétienté.

Se rendant accessible à tous et ayant bientôt conquis toutes les sympathies, il parla d'un ton magistral et persuasif des craintes et des espérances de l'Eglise.

Il parla des craintes, des haines aveugles et injustes contre les divers membres de la hiérarchie sacrée, de ces haines que l'on conçoit et que l'on entretient contre eux par là même qu'ils combattent en ce monde les combats du Seigneur. Tout est à craindre et nul secours humain ne peut être attendu pour le temps où nous sommes.

Il ne laissa point toutefois son auditoire sous le poids d'une crainte qui accable et qui décourage. Il parla aussi de nos espérances.

Le long et glorieux pontificat de Pie IX accomplissant le soir même du 16 juin sa trentième année, les trois grandes apparitions de Marie dans notre France en le cours de ce pontificat, le réveil des pèlerinages et spécialement de l'antique pèlerinage à la sainte Montagne pour implorer l'Archange protecteur de l'Eglise et de la France, et les témoignages de foi que ne cessent de donner en tous nos sanctuaires des pèlerins, même de la plus haute distinction, sont des gages solides d'espérance. Si les hommes ne peuvent rien pour le salut de nos vieilles sociétés qui ne demandent point à Dieu leur résurrection, il y a lieu, en comptant uniquement sur le secours de Dieu, d'espérer le salut de ces sociétés qui, sans lui, s'en vont à l'abîme. Il y a plus à attendre de la prière des enfants que de toute l'habileté des politiques et des diplomates.

La parole sainte écoutée de tous avec une religieuse attention portera, nous l'espérons, d'heureux fruits. Si les parents veillent bien sur les enfants que les prêtres de Jésus-Christ cherchent par tous les moyens à attacher à Jésus et à Marie, ces enfants deviendront, comme le pieux Missionnaire en a exprimé le désir, des apôtres du Sacré-Cœur de Jésus et du Cœur de Marie. Ils garderont l'amour de Jésus et l'amour de Marie, et communiqueront autour d'eux ce double amour que la fête du 16 juin, au lieu de l'apparition de Marie à Pontmain, a fortifié dans leurs cœurs.

La consécration des enfants, des prêtres et des fidèles précéda la bénédiction du Très-Saint Sacrement.

Après la bénédiction du Saint Sacrement, l'Eglise universelle, Notre Saint Père le Pape, Monseigneur l'Evêque de Laval, dont les grandes œuvres nous resteront, et le diocèse entier ne furent point oubliés dans les prières que le bon Père curé de Pontmain nous demanda à tous, avant le départ.

Un pèlerin du 16 juin.

Dans le numéro du 29 juillet on lit :

Les chaleurs accablantes n'empêchent pas les pèlerins de venir prier Notre-Dame de Pontmain. Parmi eux nous avons remarqué M. le Rebours, curé de Sainte-Madeleine, à Paris, et son frère et ami, M. le curé de Saint-Augustin, qui sont venus en pèlerinage avec une quarantaine de leurs paroissiens.

Les étrangers étaient édifiés du recueillement des pèlerins et ravis de la beauté de leurs chants.

Tous ont admiré le magnifique point de vue d'où l'on découvre à plus de dix lieues les collines de la Normandie, dont le versant opposé s'arrête au mont Saint-Michel. Les ruines du vieux château et ses frais ombrages plaisaient singulièrement aux Parisiens, qui trouvaient toutes ces choses plus vraies, plus naturelles que les jardins de Paris.

Dans le numéro du 9 septembre nous remarquons la note suivante :

La mardi 29 août, vingt-quatre prêtres et un grand nombre de fidèles du diocèse de Poitiers, venant du mont Saint-Michel, ont visité le sanctuaire de Notre-Dame de Pontmain. Ni les difficultés de la route, ni la pluie abondante qui a empêché la procession du matin, n'ont pu arrêter les pieux pèlerins. Un des secrétaires de Mgr Pie se trouvait parmi les ecclésiastiques.

M. l'Archiprêtre de Niort a célébré la messe du pèlerinage à l'estrade et nous a adressé quelques paroles d'édification avant la bénédiction du Saint-Sacrement.

SAINT-MARTIN DE TOURS.

Dans le numéro du 2 septembre de *la Semaine religieuse* de Tours on lit :

LES PÈLERINS DE BEAUVAIS AU TOMBEAU DE SAINT MARTIN.

Le 10 juillet, Mgr l'évêque de Beauvais, dans une circulaire adressée à ses diocésains, à l'occasion d'un pèlerinage à Notre-Dame de Lourdes, disait : « Nous rencontrerons deux localités célèbres dans l'Eglise de France : l'une, le hameau de Pouy, près de Dax, au milieu des Landes, où saint Vincent de Paul est né... ; l'autre, une grande cité, Tours, avec son tombeau de saint Martin, cet illustre Evêque pour lequel notre diocèse a tant de vénération. Nous nous y arrêterons, afin de prier ces deux apôtres de la foi et de la charité, et leur demander de fortifier ces vertus dans nos cœurs. »

Le pieux et vénéré pontife ajoutait : « Si quelques paroisses, ayant saint Martin pour patron, désiraient envoyer une offrande à Tours, pour la reconstruction du tombeau et de la basilique de Saint-Martin, nous nous empresserions de déférer à leurs désirs. »

Ce pieux pèlerinage a été fait le 25 août. Près de sept cents

personnes, parmi lesquelles on remarquait quatre-vingts prêtres, sont parties processionnellement de la gare, sous la présidence de M. Millière, vicaire général. La ville de saint Martin, accoutumée cependant à ces manifestations de la piété, a été profondément édifiée par la tenue, les chants et la foi de ces pèlerins de Beauvais.

La chapelle provisoire a été bientôt envahie. M. l'abbé Corbel a dit, dans un langage aussi élevé qu'éloquent, les gloires du grand Thaumaturge et les graves enseignements qui nous sont donnés par la vie de cet homme ineffable qui fut un modèle comme soldat, comme religieux et comme pontife. Puis, la fonction sacrée et la vénération des reliques se sont accomplies comme dans une atmosphère spéciale de dévotion et de foi. La santé et le grand âge de Mgr Gignoux l'ont privé de la consolation d'accompagner ses enfants jusqu'à Tours. Mais nous sommes assurés que son cœur était avec eux, et la piété de ses fils a été vraiment digne de celle de leur formateur et père.

Un grand nombre de ces fervents pèlerins ont voulu entrer dans l'archiconfrérie de Saint-Martin et se placer ainsi plus spécialement comme sous le manteau du grand protecteur de la France. Qu'il nous soit permis d'ajouter que nous unissons de tout cœur nos humbles prières à celles de ces admirables chrétiens, afin d'obtenir cette ineffable et puissante protection pour le diocèse qui nous a tant édifiés et pour l'illustre et vénéré pontife qui le gouverne.

Dans le numéro du 30 septembre, nous lisons la narration suivante d'un autre pèlerinage :

PÈLERINAGE DU DIOCÈSE DE ROUEN AU TOMBEAU DE SAINT MARTIN.

Le souvenir du pèlerinage de Beauvais est encore tout vivant, et déjà les délégués de l'archidiocèse de Rouen apportent au tombeau de saint Martin le tribut de leurs prières, et à Tours un vrai parfum d'édification.

Arrivés lundi 25, à cinq heures du soir, ils ont été reçus en gare par les RR. PP. Oblats de Marie chargés du service de la chapelle provisoire. Leur légion — pourquoi ne pas leur donner ce nom? ne sont-ils pas la milice sainte chargée de reconquérir notre antique gloire avec le pardon de Dieu? — leur légion s'organise promptement, mais sans trouble, et s'ébranle à la suite de la bannière de saint Martin. Les chants de triomphe et de supplication s'élèvent, se mêlent et ne cessent plus. La foi faisait surmonter la fatigue : on le vit à l'émotion plus vive des cœurs, traduite par la vibration plus puissante des voix aux approches du saint tombeau.

La chapelle provisoire se trouva heureusement suffisante pour les membres du pèlerinage ; mais il n'y avait place que pour eux. Quand donc l'étroite enceinte aura-t-elle fait place à la grande basilique où pèlerins et Tourangeaux pourront unir leurs prières et s'édifier mutuellement!

La bénédiction du Très-Saint Sacrement fut la première récompense donnée aux pèlerins, qui furent immédiatement dirigés vers les logements préparés d'avance.

Mgr l'évêque d'Orléans, parlant de l'inépuisable charité de saint Martin, y trouve les raisons de l'urbanité parfaite et de la courtoisie du peuple qu'il a formé. Que les pèlerins de Rouen ne s'étonnent donc plus de la réception qui leur a été faite ; ils étaient les hôtes de saint Martin et de ses fils.

Nous avons eu comme une vision des premiers siècles du christianisme, et il nous semblait entendre la voix des païens étonnés : « Voyez comme ils s'aiment! » Plus de distinctions humaines; et s'il y a des privilégiés, ce sont les infirmes et les pauvres : la plus noble hospitalité leur est réservée.

Les deux séminaires, l'établissement de M. l'abbé Crozat, les communautés des dames de Lignac, des sœurs du Saint-Esprit à Notre-Dame-la-Riche et à la rue Saint-Lazare, des sœurs de l'Immaculée-Conception, des Servantes de Marie, s'ouvrent pour cent vingt pèlerins. Les hôtels n'en avaient pu recevoir que trois cent quarante. Le zèle des particuliers fit le reste : et combien de demandes, de réclamations attristées se firent entendre lorsqu'il n'y eut plus personne à

pourvoir! Non-seulement le lit et le couvert furent offerts, mais des équipages furent mis à la disposition des hôtes de saint Martin étonnés et touchés — quelques-uns jusqu'aux larmes — de ces témoignages de fraternelle affection.

Le lendemain, 26 septembre, Mgr l'archevêque de Tours daignait célébrer la messe du pèlerinage et distribuer aux pèlerins le double pain de la parole et de l'Eucharistie. Sa Grandeur, qui assistait dimanche, à Paris, au sacre du nouvel évêque de Laval, avait précipité son retour, afin d'ajouter par sa présence à l'éclat et à la joie de cette fête.

Après avoir établi que les pèlerinages remédient aux grands maux des temps actuels, et en particulier au mépris du surnaturel et à l'esprit d'indépendance vis-à-vis de l'Eglise de Dieu, Monseigneur a rapidement déroulé à nos yeux les grandeurs et les gloires de notre pèlerinage. Les évêques ont fait la France, mais plus qu'eux tous saint Martin. C'est à son tombeau que nos rois viennent demander la victoire ; sa chape leur sert d'étendard... Un trait a fourni à Sa Grandeur une application saisissante : au jour de la Réversion des reliques de saint Martin, deux paralytiques prirent la fuite, de peur de perdre par leur guérison le bénéfice d'une vie vagabonde ; mais la vertu thaumaturgique du saint les atteignit dans leur fuite, et ils furent guéris malgré eux. Ainsi la France paralysée fuit le surnaturel et repousse cette guérison. Demandez, concluait Sa Grandeur, qu'elle soit aussi guérie malgré elle !

Après la communion, qui fut longue, quoique distribuée par plusieurs mains, M. l'Archiprêtre de la cathédrale de Rouen prit la parole pour exprimer la reconnaissance de tous. « Nous avons trouvé ici, a-t-il dit, la charité de saint Martin dans Mgr l'Archevêque, dans les gardiens du saint tombeau, dans les membres de la Société de saint Vincent de Paul et de l'Union catholique, dans les séminaires et les communautés, dans les particuliers, partout... » Il a terminé en recommandant l'œuvre de la reconstruction de la basilique.

Après cette allocution pleine de délicatesse et de cœur, les pèlerins vénérèrent les saintes reliques, firent une dernière

visite au tombeau et allèrent prendre les forces nécessaires à la continuation de leur laborieux pèlerinage.

A dix heures, ils prenaient le chemin de Lourdes, où ils ont promis de bien prier pour leurs chers hôtes de Tours. Espérons qu'introduits par le grand patron de la France auprès de sa toute-puissante Reine, ils en seront plus favorablement accueillis.

Pour nous, nous ne perdrons pas le souvenir de leur magnifique offrande au saint Tombeau, et celui plus précieux de leur foi si profonde et de leur ardente piété.

NOUVELLES DIVERSES
DES MISSIONS ÉTRANGÈRES

MACKENZIE.

LETTRE DE Mgr CLUT AU TRÉS-RÉVÉREND PÈRE FABRE, SUPÉRIEUR DES OBLATS DE MARIE IMMACULÉE.

Mission Sainte-Anne, rivière au Foin, grand lac des Esclaves, le 4 juillet 1876.

MON TRÈS-RÉVÉREND PÈRE,

Mes occupations nombreuses ne m'ont point permis, pendant que j'étais à la mission Providence, de vous faire un rapport sur nos chères missions du Mackenzie. J'aurais voulu m'en occuper depuis mon arrivée ici le 22 juin, mais les sollicitudes de la mission que je donne en ce moment m'ont fait différer jusqu'à ce jour. Je suis ici dans un petit poste que nous ne visitons qu'une fois chaque année. Il y a un maître d'école anglican à résidence fixe depuis l'année dernière. C'est un métis écossais-esclave parlant parfaitement bien la langue des sauvages, c'est-à-dire l'esclave. Grâce à la connaissance de sa langue maternelle et de son peu de scrupule en fait de calomnies contre notre sainte religion, il a glissé bien des erreurs dans l'esprit des sauvages de ce poste. Je dois employer une bonne partie de mon temps, soit dans mes instructions publiques, soit dans mes tête-à-tête avec les Indiens, à les

instruire et à tâcher de les raffermir dans la foi. Donc, avec toutes ces occupations importantes, je crains bien de ne pouvoir achever ma lettre ; car les barques qui doivent la prendre peuvent arriver au premier jour. Pour ménager mon temps, je vais me contenter de copier mon journal de mission. Le rédacteur de nos Annales voudra donc bien tenir compte de ma position et de mon peu de temps. Je suis ici logé dans la maison du pêcheur du Fort, qui a bien voulu me l'offrir pour palais épiscopal et cathédrale, tandis qu'il habite avec sa famille une petite tente de toile. Ledit pêcheur vient raccommoder ses filets chez moi. Les grandes personnes, les enfants entrent et sortent, parlent de chasse, de pêche, de fourrures, de commerce etc., c'est au milieu de ce tohu-bohu que je vous écris.

Voyage au fort Raë ou mission Saint-Michel.

Dans ma dernière lettre, mon très-révérend Père, je vous disais que je partais pour le fort Raë. En effet, le 17 décembre, au cœur d'un de nos plus rigoureux hivers, je me mettais en route, et dans des conditions bien pénibles. Comme à la Providence, eu égard à une multitude de travaux absolument nécessaires et très-pressants, je ne pouvais prendre un de nos frères ou un de nos serviteurs sans nuire beaucoup à la mission. Je ne pouvais non plus avoir aucun étranger, vu qu'il n'y avait personne. Je fis donc une convention avec un métis et un sauvage qui étaient venus apporter les lettres du fort pour rencontrer l'express. Je devais conduire moi-même mon traîneau, et mes deux compagnons de voyage devaient avoir pour emploi de me faire ma cuisine, d'atteler et de dételer mes chiens. De plus, le sauvage Norbert Grosse-Tête devait me conduire du fort Raë à notre mission Saint-Joseph, où je voulais me rendre.

J'avais cru faire un bon calcul en prenant de vieux chiens comme plus endurcis à la fatigue; mais comme deux ou trois d'entre eux n'avaient pas encore travaillé de l'hiver et qu'ils étaient bien gras, ils se fatiguèrent bien vite. De plus, un d'eux déserta dès le premier campement. Il ne m'en resta donc plus que trois. Il y avait déjà environ trois pieds de neige molle. Mes chiens, trop pesants et réduits en nombre, succombèrent bientôt à la fatigue, et il n'y eut pas moyen de suivre le métis. Mon traîneau, en effet, était chargé d'environ 300 livres, tandis que celui de mes compagnons de voyage n'avait qu'une charge légère; outre trois paquets dont deux pour le révérend P. Roure et un pour le révérend P. Gascon, j'avais encore mes provisions de bouche, celles de mes coursiers, mes couvertures, mes habits, mes ustensiles de cuisine. Cette charge énorme écrasait le traîneau, qui versait à chaque instant dans la neige. Je me fatiguais beaucoup à le relever. Dans ces conditions, il n'y avait pas à penser à monter.

Norbert Grosse-Tête traçait le chemin; J.-B. Boucher suivait avec son traîneau. Le jour du départ déjà je suivais de loin : le 18, n'ayant plus que trois chiens, et ceux-ci étant épuisés de la veille, la marche devint encore plus lente. Aussi en peu de temps mes compagnons me laissaient loin derrière eux; trois ou quatre fois ils m'attendirent, mais comme ils avaient trop froid pendant les arrêts, je leur dis de continuer jusqu'au campement et d'aller préparer notre dîner tandis que je viendrais après eux aussi vite que le permettrait l'allure de mes chiens. Bientôt je perdis de vue les voyageurs; mes chiens se couchaient souvent et ne pouvaient plus avancer. Malgré le fouet, malgré mon aide, ils refusent le service. Après avoir bataillé environ deux heures pour faire un mille, je dus les abandonner ainsi que

le traîneau et rejoindre seul. Je rattrapai mes compagnons à deux heures de l'après-midi ; déjà ils avaient achevé leur dîner et m'attendaient avec impatience. Ils étaient même inquiets sur mon sort. Je n'en pouvais plus de faim et de fatigue. Malgré un froid très-intense, tous mes habits étaient trempés de sueur. J'étais si fatigué, que malgré mes efforts pour aller vite je marchais très-doucement; mes forces ne répondaient plus à mon courage. Je fis à mes compagnons de voyage le récit de ma misère. Je leur dis que je ne voyais que deux moyens de me tirer d'embarras: ou de retourner sur mes pas, à condition qu'ils m'accompagneraient moyennant payement, car je craignais de m'égarer dans les bois ; ou de m'en retourner seul, ce qui était m'exposer à une mort presque certaine. Pour continuer ma route avec eux, il fallait nécessairement que Boucher voulût bien alléger mon traîneau, en prenant une partie de la charge pour la mettre sur le sien. Ce second plan fut adopté. Boucher députa donc Norbert avec trois chiens comme renfort pour aller chercher mon traîneau, et il fut décidé qu'on coucherait là où nous étions.

Tout en réglant cela, je dévorais la part de viande sèche que m'avaient laissée mes compagnons de voyage et je buvais un peu de thé. Après avoir achevé de manger, je brûlais encore de soif. Comme il n'y avait plus de thé, je fis fondre de la neige, et je bus cette eau encore glacée, ce qui me donna naturellement une forte indigestion.

19 décembre 1875. — Le 19 au matin, voyant que mon traîneau était encore trop chargé, je mis en cache ma couverture de fourrure, et je jetai quelques poissons qui servaient à nourrir mes coursiers. Mon traîneau se trouvait donc passablement allégé ; mais mes chiens enfonçaient encore trop dans la neige, et ils ne pou-

vaient revenir de leur épuisement. Pour ne pas rester trop loin derrière mes compagnons de voyage, je dus encore m'armer d'un long bâton et pousser de toutes mes forces ; ce n'étaient donc pas mes coursiers qui me traînaient, mais c'était moi qui les aidais à traîner leur charge. Malgré ce moyen extrême, je n'arrivais généralement que deux ou trois heures après au rendez-vous du dîner ou au campement de la nuit. J'avais beau fouetter mes chiens, les exciter, ils étaient comme morts et insensibles aux coups. Il fallait donc les laisser aller leur train ou les tuer, ce qui eût été plus désagréable. J'employai toutes les industries, tantôt les changeant de place, tantôt en dételant un pour le faire reposer. Toutes ces manœuvres me retardaient et ne m'avançaient à rien, et m'exposaient à me geler les mains. J'ai eu l'onglée assez forte plusieurs fois pour perdre la peau à l'extrémité des doigts. Après maints exercices violents dans la neige molle où j'enfonçais d'un à deux pieds malgré mes raquettes, je m'échauffai tellement, que mes habits de dessous étaient tout trempés, tandis que ceux de dessus, rendus humides par la transpiration, se gelaient et devenaient roides. Chaque soir, après mon souper, je devais passer un temps considérable à me sécher au feu du campement. Mais tandis que je rôtissais d'un côté, je gelais de l'autre ; de sorte que, bon gré, mal gré, je devais me coucher plus ou moins mouillé. Après le sacrifice de ma couverture de fourrure, il ne me restait que deux couvertures dont une bonne, m'ayant servi déjà durant six ans dans tous mes voyages. Le froid, alors des plus rigoureux, c'est-à-dire d'environ 40 à 43 degrés centigrades, me saisissait et ma chemise me faisait l'effet d'une barre de glace. Que mes lecteurs jugent si je dormais à l'aise !

Durant mon voyage de la Providence au fort Raë, voyage qui a duré sept jours, c'est-à-dire pendant lequel

j'ai campé six fois à la belle étoile, je n'ai presque pas fermé l'œil ; ces nuits blanches n'étaient pas de nature à réparer mes forces. Il fallait cependant le lendemain, bon gré, mal gré, marcher dans la neige, aider mes chiens ou m'exposer à rester derrière dans les bois, où je serais mort de faim et de froid. Je ramassais donc toute la force et le courage qui me restaient encore et allais de l'avant. C'est ainsi que la fatigue de chaque jour s'ajoutait à celle de la veille ; à la fin j'étais littéralement épuisé. Si encore, pour me réconforter, j'avais eu une bonne nourriture, mais je n'avais que de la viande sèche, et pour lit que quelques branches de sapin étendues dans un trou creusé dans la neige.

Le 20, vers midi, nous rencontrâmes un camp indien d'une seule hutte ; nous nous y arrêtâmes environ une demi-heure. Le maître de la hutte, que je connaissais très-bien, me disait qu'il était impossible que nous songeassions à arriver à Saint-Michel pour y célébrer la messe de minuit. Cependant j'essayerai, lui dis-je, de me rendre ; car si nous ne nous rendons pas pour la fête, nous et nos chiens nous manquerons de provisions. Le bon sauvage voulait me donner de la viande ; mais je la refusai, parceque les traîneaux étaient déjà trop chargés ; je n'acceptai que le dîner.

Le 21 nous arrivâmes sur un sentier battu de frais qui nous permit d'aller plus vite ; un peu plus loin était un camp indien de trois familles. Les trois hommes étaient tous absents ; il ne s'y trouvait que trois jeunes femmes avec leurs enfants. Là encore on aurait voulu nous retenir et nous donner de la viande, mais nous n'acceptâmes rien que notre souper que nous allâmes prendre à environ dix milles plus loin que le camp.

Comme de coutume, mes chiens allaient toujours plus doucement que ceux de Boucher. J'étais toujours loin

derrière, ce qui me mit plusieurs fois dans un grand embarras. Car, comme c'était un lieu habité, il y avait des sentiers tracés dans tous les sens, de sorte que souvent j'eus des doutes sérieux sur celui que j'avais à prendre. jamais je n'avais passé par là, et c'était en pleine forêt où, nous blancs, nous ne savons guère nous orienter. Arrivé à une petite montée, mon doute devint plus sérieux : je vis un lacs, tel qu'on en tend pour les lynx, tendu à travers le sentier que je suivais ; or, comme j'avais déjà remarqué un peu plus loin une foule de ces lacs tendus le long du sentier, je crus tout de bon que j'étais hors de la bonne route. Mon chien de devant, en voyant le lacs, hésita un peu, puis avança et se prit par le cou et brisa le collet en forçant ! j'avais manqué le vrai sentier environ d'un demi-mille. Evidemment, me dis-je, je me suis égaré. Je revins donc en courant sur mes pas, et, après un examen attentif, il me fallut revenir encore à l'endroit où mon attelage était en détresse ; je poussai mes chiens dans la même direction. La nuit commençait à répandre ses ombres dans la forêt, ce qui augmentait mes craintes. Mais que faire ? me dis-je ; si je me suis égaré réellement, j'arriverai toujours au camp où les chasseurs sont allés chercher des orignaux tués la veille. Enfin, bien tard dans la nuit, j'aperçus du feu ; je pensais que j'arrivais à un campement d'Indiens et j'allais leur adresser la parole en leur langue, lorsque je reconnus Boucher. Je compris alors que c'était lui qui avait tendu le lacs à travers le sentier, et je me plaignis de cette espièglerie, qui m'avait exposé à rebrousser chemin et m'avait plongé dans la plus profonde incertitude. Il s'excusa et me dit qu'il avait voulu simplement faire une farce à mon chien de devant, et qu'il regrettait de m'avoir causé de l'embarras.

Le 23 décembre, à notre arrêt pour le dîner, Boucher

me dit: « Si vos chiens pouvaient aller plus vite, nous pourrions arriver ce soir. — Eh bien, lui dis-je, je ferai tout en mon pouvoir pour réussir ; prenez les devants, mais ayez soin d'allumer du feu et de préparer un peu de thé avant d'arriver au Lac qui nous sépare de la mission ; je serai alors tout en sueur, épuisé et ne pourrai m'aventurer sur cette baie immense du grand Lac des Esclaves. » En effet, mes compagnons de route firent du feu à environ quatre milles du lac et me réservèrent une coupe de thé. Je mangeai environ une once de galette ou biscuit et repartis à leur suite, en leur disant de m'attendre au lac, car je ne connaissais pas la direction ; il était déjà nuit, et je me serais infailliblement égaré.

Lorsque j'arrivai sur le bord du lac, déjà en effet la nuit était complète ; je n'aperçus personne. Cependant au moyen de mes lunettes dans la direction du sentier tracé par mes compagnons, je finis par les découvrir comme de petites taches noires, dans le milieu de la traverse. Je pressai mes chiens de plus belle, mais vainement ; ils n'en pouvaient plus, et marchaient au pas des bœufs. Cependant je ne les épargnai point tant que je distinguai le sentier. Quand je ne pus plus rien voir, je laissai aller mes coursiers à leur gré, et me recommandai à mon ange gardien. Vers le milieu de la traverse, le premier chien hésita. J'eus grand' peur de mégarer et de me geler ; car j'étais tout mouillé. Dans le bois je sentais moins le vent, mais sur le grand lac, l'air était glacial, et c'en était fait de moi si je venais à me tromper. Je passai devant mes chiens, et fis quelques pas en avant, pensant être sur le sentier. Le premier chien suit ma trace jusqu'au bout, mais là il se jette brusquement à gauche, flaire la neige et repart. Je le laissai aller, me fiant à son expérience. Bientôt j'aperçus des étincelles ; c'était pour moi une espérance. Les étincelles se

renouvelèrent à plusieurs reprises, et toujours dans la direction que je suivais. Enfin je crus entendre crier des chiens. En effet, bientôt je fus rencontré par le traîneau du principal métis du Fort-Raë. Le bon petit P. Roure l'accompagnait ainsi que plusieurs jeunes gens ; il se jeta à genoux sur la neige du lac pour demander ma bénédiction, je le bénis et lui donnai l'accolade fraternelle, malgré ma barbe chargée de glaçons. Tout le monde voulut une bénédiction particulière. Louison Laferté me dit : «Mais où est votre serviteur? vient-il par derrière ? — Je n'en ai point, lui dis-je. — Comment se fait-il que Boucher et Norbert vous aient ainsi exposé à vous perdre? « Le P. Roure ayant appris par mes devanciers que j'arrivais, était venu au-devant de moi avec tout ce monde et le traîneau pour me porter. Je profitai de celui-ci jusqu'au fort. Tout le bénéfice que j'en eus ce fut de prendre un gros rhume ; car, étant tout trempé de sueur, je pris froid. Bientôt cependant nous arrivons à la mission, où M. Pradier, catéchiste, me préparait un souper. Je me flattais de trouver un bon lit dans la petite maison du P. Roure, mais elle était si froide, que je ne m'y trouvais guère plus confortablement qu'en campement. La chambre-chapelle n'avait point de plancher. Sa porte, mal jointe, laissait passer l'air glacé dans ce petit appartement, qui en hiver sert de salle de réception, de cuisine, de réfectoire et de dortoir. Le cher petit Père fut grandement surpris de me voir arriver chez lui par un froid si rigoureux, au cœur de l'hiver. Il entendit avec intérêt toute l'histoire de mes misères et de mes fatigues dans ce voyage. Lui et M. Pradier prodiguèrent tous leurs soins.

Voulant me rendre pour le 1er de l'an à Saint-Joseph, je ne fis qu'un séjour de trois jours près du bon Père. Je célébrai chez lui la fête de Noël comme je l'avais désiré,

et chantai la messe de minuit dans la petite chapelle d'hiver. Ma tête touchait l'indienne qui servait de plafond. Je me gelais les pieds et les jambes. Avant la messe j'entendis environ douze confessions en montagnais. Pour résister un peu au froid, je gardais mon casque de peau sur la tête en guise de barrette, mes mitaines aux mains, et mon gros surtout en fourrure sur les épaules par-dessus le surplis. De plus, j'étendis une grosse couverture doublée en fourrure pour m'envelopper les pieds et les jambes. Malgré tout, je grelottais. Jugez de la rigueur du climat, du bien-être du cher P. Roure ! Et cependant, pour réchauffer l'appartement, je faisais ouvrir la porte qui donnait sur la cuisine où se trouvait un poêle de tôle.

Le 27 décembre, de bon matin, je me remettais en route pour aller souhaiter la bonne année au R. P. Gascon, chez lui, espérant arriver le 31 décembre. J'eus beaucoup de difficultés à trouver un guide et un homme pour marcher devant les chiens. Norbert Grosse-Tête, ayant été un peu malade dans notre trajet de la Providence à Saint-Michel, refusait d'aller plus loin. Comme il faisait alors excessivement froid et que mes chiens s'étaient attiré la mauvaise réputation d'aller doucement, on ne se souciait pas de faire le voyage. L'un prétextait être malade, l'autre ne pas assez connaître le chemin ou les lieux des bons campements, assez rares en hiver sur la côte est du lac.

Enfin un protestant écossais consentit à m'accompagner jusqu'au fort Résolution, près duquel est établi le R. P. Gascon. Garçon — c'est son nom — était en effet un bon garçon et un bon guide. Il sut nous trouver de bons campements partout et se montra toujours sûr de la direction, qui est assez difficile. Pour abréger la route, on franchit de grande baies, et on n'aperçoit la terre ou l'île où l'on se dirige qu'après avoir marché plusieurs heures. Le 27, peu après notre départ, un gros vent debout s'éleva. Il

était excessivement froid et violent. Bientôt la neige du lac se soulève et une tourmente se déclare. Nous étions dans une grande traverse. Mes chiens, quoique marchant bien mieux que dans le principe, étaient loin d'aller aussi vite que ceux de Garçon. Trois des miens eussent été bons, mais ils avaient pris mal aux pattes dans le premier voyage, et celui que me donna le P. Roure pour remplacer mon déserteur ne tarda pas à prendre le même mal. Le jeune sauvage qui marchait devant les chiens se plaignait du froid. En effet, je remarquai qu'il n'avait que des mitaines déchirées, je lui en donnai une paire que j'avais en réserve. Sans elles il se fût assurément gelé les mains. Garçon et le sauvage, selon mes ordres, m'attendaient de temps en temps ; car je ne voulais point les perdre de vue. Pendant ces courts arrêts, les hommes et les chiens eux-mêmes grelottaient ; voyant la tempête continuer de plus belle, mon guide regretta d'être parti et fit couper au plus court du côté de la terre. Ce fut une excellente précaution ; car je crois que ni hommes ni chiens n'auraient pu résister, et, de plus, nous eussions couru un grand risque de nous perdre à tout jamais. Nos pauvres chiens, malgré leur long poil et de bons tapis pour les préserver, hurlaient de froid. Cette journée-là, comme le temps était très-mauvais, nous campâmes de bonne heure. C'était pour profiter aussi d'une bonne place où il y avait abri et beaucoup de bois sec, du sapin pour lit.

Les quatre jours suivants, rien de saillant à raconter, si ce n'est que le froid était toujours des plus intenses, mais sans tourmente de neige. Mes pauvres chiens, loin de voir leurs pattes guérir, se blessaient de plus en plus dans les glaçons coupants, et dans une croûte de neige. Je fus obligé de renoncer à ce système, bon au printemps et en automne, mais non au cœur de l'hiver. Ce mal de pattes rendait mes coursiers à peu près inutiles. Je ne

pouvais plus me faire traîner. J'avais donc à chausser mes raquettes et à marcher tout le temps, et mon traîneau était toujours loin derrière. Cependant, soit dit à la louange de mes nouveaux compagnons de voyage, ils ne m'exposèrent jamais, comme les premiers, à me perdre.

Garçon et moi eussions bien voulu faire le trajet en cinq jours ; mais les jours à cette époque étaient si courts, et les nuits si longues et si sombres, que nous étions obligés de rester aux campements plus que nous ne l'aurions voulu.

Le 31 décembre, nous campâmes sur une île. Pour se rendre de là en une journée, il fallait partir de bonne heure durant la nuit. Nous avions campé très-tard, je ne pus donc me coucher qu'à dix heures du soir. Il faisait horriblement froid. Or, comme durant la journée précédente la fatigue de la marche avait trempé mes habits de sueur, le froid me saisit au lit. Je ne pus donc fermer l'œil. Pour en finir, à onze heures et demie du soir je fis l'appel de mon monde. On ralluma le feu. A minuit, d'après une montre, nous nous souhaitâmes la bonne année, et nous fîmes un déjeuner matinal à une heure du matin. Nous fîmes festin, autant qu'il était en notre pouvoir. J'avais conservé des langues de caribou, quatre ou cinq biscuits, un peu de café et de riz pour le 1er de l'an ; car dans le pays la coutume est de faire grande fête. Notre déjeuner matinal pris, nous nous mîmes en route dans le dessein d'arriver chez le R. P. Gascon ce même jour. Il était temps, car nous n'avions plus que quelques mauvais morceaux de viande sèche fumée.

Nous partîmes à deux heures du matin, c'est-à-dire sept heures et demie avant le lever du soleil à cette époque. De crainte de nous perdre au large, le guide nous fit dévier un peu trop vite à gauche vers la terre, au

point qu'il fut longtemps à se reconnaître. Le même jour, au coucher du soleil, j'arrivai enfin auprès du R. P. Gascon à temps pour lui souhaiter la bonne année. J'aurais bien voulu lui promettre pour étrennes l'assistance d'un confrère dans l'apostolat ; car ce cher Père se trouve seul depuis sept ou huit ans. J'aurais voulu ainsi lui faciliter le précepte de l'Eglise touchant la confession annuelle; c'est même dans ce but que j'avais entrepris ce long voyage.

Je restai dix jours chez le cher P. Gascon. Je pus donc faire office *quasi* pontifical le 6 janvier, fête des Rois, laquelle fête est d'obligation dans le pays. Ce jour-là nous fîmes faire la première communion à un nouveau converti du protestantisme. Je baptisai un vieux Sauteux encore païen. Quelques jours après je recevais l'abjuration d'un Sauteux protestant.

5 juillet 1876.

MON TRÈS-RÉVÉREND ET BIEN-AIMÉ PÈRE,

Je regrette fort d'être obligé d'interrompre mon journal. Je continuerai plus tard. Les berges qui vont porter l'express viennent d'arriver ici. Elles ont bon vent, elles vont repartir immédiatement. Donc, bon gré, mal gré, je dois arrêter ma narration.

Recevez l'assurance de mes sentiments de respect et d'affection de fils dévoué et obéissant.

Isidore Ev. d'Erindel, o. m. i.

SAINT-ALBERT.

LE LAC LABICHE.

Dans le numéro de juin, nous avons inséré quelques passages d'une lettre du R. P. Leduc, relatifs à la mort du F. Alexis et à l'arrivée de Mgr Faraud et de ses compagnons de voyage. Aujourd'hui, nous reproduisons les parties principales du rapport du Révérend Père, où sont racontées les origines de la mission de Notre-Dame des Victoires au *lac Labiche* :

§ 1er. Le lac Labiche, comme l'écrivait dernièrement le R. P. Petitot, se trouve à l'intersection du 55e degré parallèle avec le 113e degré de longitude. C'est une magnifique nappe d'eau parsemée d'îlots plus ou moins considérables, dont la plupart sont couverts de bosquets de trembles ou de bouleaux, entrecoupés de petites prairies naturelles. C'est dans ces îles que les indigènes vont camper à chaque automne pour la pêche, qui doit assurer leur subsistance de l'hiver. Le lac Labiche peut avoir une quarantaine de kilomètres dans sa plus grande étendue, du nord-ouest au sud, et mesure de 30 à 40 lieues de tour. Sa profondeur est de 5 à 6 brasses en moyenne. De tous côtés il est environné d'une épaisse forêt entrecoupée de prairies, où nous trouvons le foin nécessaire pour la nourriture des bêtes à cornes pendant nos longs mois d'hiver. Les chevaux sont généralement laissés libres pendant la saison rigoureuse. Ils trouvent leur vie en déblayant avec leurs pieds la neige, sous laquelle est cachée l'herbe desséchée dont ils se nourrissent. L'hiver proprement dit commence avec le mois de novembre. Le lac alors se congèle en entier et offre partout une surface

solide, qui ne se brisera que vers le milieu du mois de mai. Le thermomètre donnera une moyenne de 25 à 30 degrés centigrades, et descendra parfois pendant plusieurs jours consécutifs à 40 et 45 degrés. Malgré la rigueur du climat et la longueur de l'hiver, à une élévation d'environ 1 800 pieds au-dessus du niveau de la mer, la terre est encore d'une grande fertilité ; l'orge et le blé y réussissent généralement bien : les pommes de terre, les choux-raves et en général les différentes espèces de légumes peuvent être cultivées avec succès ; mais pour cela, il faut un travail et un soin dont les sauvages et les métis sont généralement peu prodigues. Quant aux fruits, ils sont généralement inconnus ; on ne peut recueillir que des fraises et des framboises sauvages et différentes espèces de baies, qui ont bien leur saveur. Les forêts qui nous environnent de toutes parts offrent aux indigènes un vaste champ pour la chasse ; c'est là qu'ils vont à la poursuite de la biche (waweskirinw) et de l'orignal (mouswa); c'est là qu'ils tendent piéges et embûches au renard, au chat sauvage, au loup-cervier, à la martre. C'est dans la forêt qu'ils débusquent l'ours engourdi pendant l'hiver au pied d'un arbre ou d'une épinette renversée. La chair de ces divers animaux leur sert de nourriture, et la fourrure sera échangée dans les magasins de la Compagnie de la baie d'Hudson contre des habits ou des outils. La population du lac Labiche, comme celle de Saint-Albert, est composée généralement de métis, issus de mariages entre blancs et sauvages. Les métis cris sont les plus nombreux; après eux viennent les métis montagnais, plusieurs sauvages pur sang, quelques familles canadiennes et cinq ou six familles métis anglaises. Tous, à une ou deux exceptions près, et aussi à l'exception des familles métis anglaises, ont été instruits et baptisés dans la foi catholique. Vous verrez, mon ré-

vérend et bien cher Père, par la suite de cette lettre, quel progrès a fait ici notre sainte religion. Je vais maintenant laisser la parole au R. P. Tissot, en transcrivant quelques notes qu'il a laissées à Notre-Dame des Victoires ; elles sont relatives au commencement de la mission. Je les compléterai en indiquant les changements opérés depuis, soit au point de vue moral, soit au point de vue temporel.

§ 2. Le lac Labiche n'a été considéré comme un lieu de mission que depuis l'automne de 1853; ses habitants, cependant, n'ont pas été tout à fait abandonnés jusqu'à cette époque. A partir de l'automne 1844, où, pour la première fois, ils furent honorés de la visite du révérend M. Thibault, ils virent venir à eux, de temps en temps, l'homme de Dieu. Ce consolateur vint les instruire à trois époques différentes. En 1851, M. Bourassa vint leur offrir le secours de son ministère. Dans le cours de ces visites, plusieurs habitants furent baptisés, quelques-uns furent mariés, et quatre ou cinq furent admis pour la première fois au banquet eucharistique. Ces visites furent on ne peut plus utiles aux métis, qui entendirent alors de leurs propres oreilles les vérités saintes dont ils n'avaient entendu jusqu'alors qu'un récit abrégé de la bouche de quelques Canadiens dont la conduite était souvent en désaccord avec la doctrine. A partir de ce moment, un grand nombre d'entre eux commencèrent à croire qu'il y a un Dieu, une vie éternelle, un paradis et un enfer. Ce furent ces visites qui les préservèrent des erreurs du protestantisme et en retirèrent quelques-uns de l'hérésie où ils avaient été engagés par un ministre. Il est bien regrettable qu'un prêtre n'ait pas pu dès lors fixer parmi eux sa résidence pour continuer le bien commencé par MM. Thibault et Bourassa. De nombreux enfants baptisés avant l'âge de raison ont grandi dans les bois ou

dans les prairies, vivant de la vie sauvage, ne sachant, en fait de religion, qu'une seule chose, qu'ils avaient été baptisés par un prêtre catholique et ne s'inquiétant nullement des obligations contractées.

Ce fut en 1852 que Mgr Taché fit visiter cette place par le P. Lacombe, alors prêtre séculier. Le but principal de cette visite était de prendre toutes les informations nécessaires pour savoir si le lac Labiche pourrait fournir quelques ressources pour des Missionnaires, et de s'enquérir des dispositions des habitants. Le résultat de cet examen ayant été favorable, Monseigneur songea à y envoyer un prêtre le plus tôt possible. Mais en cette même année, les ministres protestants firent arriver là un maître d'école pour prendre possession au nom de l'Eglise soi-disant réformée. De l'aveu du R. P. Lacombe, les principaux du pays témoignèrent un ardent désir d'avoir des prêtres au plus tôt.

Au printemps de 1853, l'excellent P. Rémas quittait la rivière Rouge pour le lac Sainte-Anne. La divine Providence le conduisit au lac Labiche, où il eut l'occasion de commencer son apostolat dans des privations et des contradictions de plus d'un genre. Il arriva ici, accomplissant à la lettre le conseil de Notre-Seigneur : *Nihil tuleritis in viâ, neque virgam, neque peram, neque panem, neque pecuniam, neque duas tunicas habeatis.* Le bon Dieu inspira au P. Lacombe de venir lui apporter secours du lac Sainte-Anne, en lui cédant bien des objets nécessaires. Il l'emmena même avec lui pour la fin de l'hiver, pour ne pas le laisser dans un pays où l'on pouvait se demander à cette époque si les habitants avaient un cœur dans leur poitrine. Ils espéraient dépouiller le prêtre comme ceux avec lesquels ils avaient des relations, et le qualifiaient d'avance de généreux, charitable (kijewatisin). S'étant aperçus que le sujet qu'ils voulaient exploiter n'était pas

riche, ils se contentèrent de lui faire sentir la malice de leurs langues : « Nous ne faisons rien pour rien, et en retour nous voulons qu'on nous donne gratis tout ce que nous demandons. » On peut se faire une idée de ce que le R. P. Rémas eut à souffrir le premier hiver.

Dès le commencement de 1854, Mgr Taché, voulant visiter ce poste et le lac Sainte-Anne, partit de l'île à la Crosse, dans la saison la plus rigoureuse, au cœur même de l'hiver, avec un engagé et deux sauvages montagnais. Il visita en passant les forts Pitt et Edmonton, et il arriva le dimanche de la Passion au lac Sainte-Anne, où se trouvaient alors les PP. Rémas et Lacombe. Ces chers Pères eurent la consolation de posséder Sa Grandeur pendant trois semaines ; ils prirent ensuite avec Elle le chemin du lac Labiche. Cette mission fut consacrée au Cœur immaculé de Marie, sous le titre de *Notre-Dame des Victoires.* Sa Grandeur et ses Missionnaires espéraient avec raison que, là comme partout ailleurs, la Mère de Dieu remporterait une victoire complète sur l'ennemi de tout bien, dont l'empire était encore complet dans cette partie du vicariat. Le bon P. Rémas reçut de nouveau son obédience pour le lac Labiche. Mgr Taché engagea un homme, fit commencer des travaux d'équarrissage pour la construction d'une maison et reprit le chemin de l'île à la Crosse. Le P. Rémas se mit aussitôt à l'œuvre avec le zèle qu'on lui connaît ; malheureusement son serviteur, plus disposé à commander qu'à obéir, lui causa bien des ennuis. Un trait de simplicité vous dira quel était le caractère de cet homme. Le P. Rémas se permit un jour d'aller le réveiller, et lui rappela que l'heure du travail avait sonné. Cet avertissement fut désagréable au paresseux ; le lendemain, il se leva bien plus de bonne heure, et vint réveiller à son tour le P. Rémas en lui di-

sant : « Allons, lève-toi, paresseux ; il est temps que toi aussi tu commences à travailler. »

Sur ces entrefaites, le P. Végreville vint de l'île à la Crosse ou du lac froid faire une visite à son ancien condisciple et compatriote. Inutile de dire la joie qu'en éprouva le P. Rémas. Il partit peu après pour le fort Pitt, pour transporter à dos de cheval les effets qui lui étaient expédiés de la rivière Rouge. Là il eut deux chevaux volés, et sur les deux un n'était pas à lui. Au retour au lac Labiche, la pauvre maison n'était pas encore habitable, et cependant l'hiver arrivait à grands pas. A force de démarches et de forts salaires distribués aux ouvriers qui voulurent bien l'aider, il parvint à rendre son habitation logeable, et l'hiver fut un peu moins dur à passer que le précédent, malgré la présence importune de deux renvoyés de la Compagnie, qui s'étaient installés chez lui pour avoir ses effets et fatiguer sa patience. Le triste caractère des gens du pays, le voisinage du protestantisme et le scandale d'un commis soi-disant catholique, mais vivant en concubinage, furent autant de causes de souffrances pour le pauvre Père. Il était moins mal logé, mais des ennuis lui venaient d'autre part. Malgré cela, son zèle ne se ralentit pas, et il travailla avec ardeur au salut des âmes qui lui étaient confiées, jusqu'à ce que l'obéissance lui assignât un autre poste, ce qui arriva à l'hiver de 1855. Le courrier de février apporta au cher Père l'ordre de se rendre au lac Sainte-Anne, pour y exercer les fonctions de maître des novices auprès de M. Lacombe, qui désirait s'engager sous la bannière de notre immaculée Mère. Les succès si consolants que le P. Rémas obtint au début de sa mission témoignèrent de son zèle infatigable à instruire les âmes, bien qu'il ne parlât que difficilement la langue crise, qu'il possède aujourd'hui à un degré éminent. Pendant son premier sé-

jour au lac Labiche, il fit soixante-douze baptêmes, tant d'enfants que d'adultes, sept mariages et quatre sépultures.

§ 3. A cette époque, Mgr Taché donna ordre aux RR. PP. Maisonneuve et Tissot de se rendre à Notre-Dame des Victoires. Le premier était alors à la rivière Rouge et le second à l'île à la Crosse. Le R. P. Tissot partit de l'île à la Crosse le 11 du mois de juin et arriva au lac Labiche le 24 du même mois. Il espérait y trouver encore le P. Rémas et recevoir de lui les instructions nécessaires, tant pour le temporel que pour le spirituel; mais le Père s'était vu dans l'impossibilité d'attendre plus longtemps et avait dû se rendre à son nouveau poste. Lorsque le P. Tissot arriva, la maison était donc entièrement déserte. La clef avait été confiée à un homme des environs qui, pendant son administration, but le vin de la messe et fit le généreux avec les biens de la mission. Les vivres et les quelques effets que le Père avait laissés, avaient disparu. Enfin, des chasseurs des prairies avaient pris les chevaux, les chaudières et tous les objets utiles.

Les trois hommes qui avaient accompagné le P. Tissot au lac Labiche revinrent à l'île à la Crosse après trois jours de repos. La solitude du Père dura un mois et quelques jours; ce fut bien long! Le dimanche seulement il voyait quelques personnes. Monseigneur eut pitié de lui et engagea pour son service un jeune Cri de l'île à la Crosse, qui arriva au lac Labiche dans le courant du mois d'août. Il était temps de faire les foins pour nourrir deux bêtes à cornes que possédait la mission, et les voilà tous les deux, pour la première fois, à faucher tant bien que mal.

Le P. Maisonneuve quitta la rivière Rouge, le 2 juillet, sur les berges de la compagnie et arriva au lac Labiche

vers la fin du mois de septembre, emmenant avec lui, mais non sans beaucoup de peine, les effets destinés à l'entretien de la mission. Le bourgeois d'alors, aussi défavorable aux missions que peu exemplaire dans sa conduite, voulait presque tout laisser à la rivière au Brochet, malgré l'ordre contraire qu'il avait reçu. La compagnie de deux ministres wesleyens qui étaient sur ses berges le faisait souvent manquer à son devoir et aux plus simples convenances à l'égard du prêtre. Ces deux ministres étaient destinés, le premier au lac Labiche, le second à Edmonton.

Les deux Pères, pensant ne pouvoir suffire avec un seul homme aux besoins les plus urgents, envoyèrent un exprès à l'île à la Crosse pour demander à Monseigneur, de vouloir bien leur engager un ou deux serviteurs. Ils ne furent pas trompés dans leur attente, deux Montagnais arrivèrent au lac Labiche pour la fête de la Toussaint. C'est le sort de toutes les missions qui commencent d'avoir des épreuves. Certes, elles n'ont pas manqué à celle-ci. Une nourriture peu confortable dégoûtait les engagés, naturellement très-difficiles quand ils ne sont pas nourris à leurs frais et dépens ; puis les gens du pays venaient sans cesse leur vanter la liberté dont ils jouissaient pour essayer de nous les soustraire et de leur faire partager leurs misères : tout cela réuni faisait que la mission ne pouvait censurer ses engagés.

L'emplacement que le P. Rémas avait choisi dut bientôt être abandonné à cause du voisinage trop rapproché du fort, dont on parlait d'étendre les propriétés jusqu'à notre maison, et aussi à cause du ministre qui n'était pas très-éloigné. La mission ne pouvait avoir pour terre qu'une forêt, et aucune avenue pour aller chercher de l'eau ; enfin la pêche n'était pas très-abondante en cet

endroit. Toutes ces raisons déterminèrent les Pères à changer de domicile. Ils allèrent visiter à plusieurs reprises les bords du lac pour trouver quelque chose de mieux. Après bien des recherches, l'emplacement actuel parut offrir le plus d'avantages et fut choisi, malgré tous les obstacles qui surgissaient de toutes parts. Les indigènes qui avaient des maisons, ou plutôt des cabanes, ne voulaient pas les abandonner pour venir se fixer près de nous. Etablir la maison des missions à la distance de six milles était aussi alors une entreprise considérable. Néanmoins, le 18 février, le P. Maisonneuve alla camper, en plein hiver, sur le nouvel emplacement qui n'était alors qu'un amas de bois renversés, à moitié calcinés, n'offrant pas même l'espace suffisant pour dresser une tente. Les deux Montagnais y étaient en loge depuis le commencement de janvier, pêchant sous la glace pour se procurer de quoi vivre. Le P. Maisonneuve, toujours énergique et infatigable, dressa deux tentes bout à bout pour y résider, y offrir le saint Sacrifice et y déposer les objets appartenant à la mission. L'ouverture de l'une regardait l'ouverture de l'autre ; dans le court intervalle qui les séparait, un poêle était installé, chauffant nécessairement nuit et jour. Il est difficile, mon révérend et bien cher Père, de se faire une juste idée de ce que le P. Maisonneuve dut avoir à souffrir dans un pareil logement et dans une pareille saison. C'est alors que commencèrent les premiers travaux pour la première maison qui devait s'élever là ; ces travaux marchaient si lentement, que les pauvres Missionnaires désespéraient de voir cette maison achevée dans le cours de l'été. Des perches disposées en forme de loge, c'est-à-dire en forme de cône, devinrent la demeure de deux jeunes veaux dont la mission venait de s'enrichir.

Le P. Tissot, après avoir enlevé tout ce qu'il put de l'intérieur de la maison construite, quelques années auparavant, avec tant de peines et de fatigues par le P. Rémas, la quitta le 10 mars, et vint rejoindre son confrère dans son campement. Tous les samedis, il le laissait, pour aller dire la sainte messe aux catholiques résidant toujours auprès du fort. Il continua à leur rendre ce service tant que la glace fut solide sur le lac. Le désir de nous faire un champ, continue le bon P. Tissot dans les notes que j'ai sous la main, était aussi vif en nous que celui d'avoir une maison. Pendant que deux hommes étaient occupés à équarrir la charpente et à disposer le toit de notre demeure, l'autre serviteur et les Pères coupaient les arbres, déracinaient les souches et déblayaient le terrain.

Le 8 avril, ils commencèrent à bêcher la terre, qui était fort dure et difficile à travailler, tant à cause du dégel, qui n'était pas encore général, qu'à cause des énormes racines qui la traversaient en tous sens, et des nombreuses souches qui demandaient bien des efforts avant de pouvoir être enlevées. A force de travail ils parvinrent à défricher quelques arpents, auxquels ils confièrent quatorze barils de pommes de terre, un peu d'orge et une quantité de choux-raves. Pendant ce temps les travaux de la maison avançaient, il est vrai, mais bien lentement; les charpentiers en étaient à leurs premiers essais. Néanmoins elle fut logeable pour le 13 juin 1856, jour où Mgr Taché vint ici pour visiter la mission. Ce n'était, certes, pas un palais; mais, toute chétive qu'elle était, nous étions heureux d'avoir un abri un peu sûr contre le mauvais temps, pour y loger Sa Grandeur. Nous aurions voulu le rendre habitable pour l'arrivée des PP. Lacombe et Rémas, qui s'étaient rendus ici depuis quinze jours déjà pour voir Monseigneur, mais nous ne pûmes y réussir.

Ils nous trouvèrent dans notre humble réduit, que nous leur fîmes partager fraternellement.

Huit jours après l'arrivée de Monseigneur, nos deux Pères nous quittèrent pour regagner leur résidence. Sa Grandeur resta au lac Labiche jusqu'au 24 juin, partageant avec nous une chétive nourriture, pitoyablement préparée. Pendant ce temps Monseigneur voulut bien déterminer les limites de la mission, bénir les champs, etc. Nous fîmes cette dernière cérémonie aussi solennellement que possible : quatre prêtres accompagnaient Monseigneur en chantant des cantiques ; quelques fidèles, en petit nombre, suivaient le clergé, ne sachant trop que penser de cette cérémonie insolite, quoique Monseigneur les eût instruits auparavant. Notre première maison était encore sur son ancien emplacement; nous profitâmes de la présence des hommes qui accompagnaient Sa Grandeur pour la faire mettre sur un radeau, et la faire venir ici par le lac.

Lors de l'arrivée de Monseigneur, un chemin de charrettes devant mettre en communication le fort Pitt et la mission, avait été décidé ; déjà même il avait été commencé et mené jusqu'à la petite rivière Castor. Le 10 du mois d'août, la nouvelle de l'arrivée des bœufs et charrettes que nous avions demandés à la rivière Rouge nous fut apportée par un sauvage qui guidait la caravane restée en chemin et ne pouvait approcher davantage faute de route praticable. Le 20 du même mois, le P. Maisonneuve partit donc pour continuer l'œuvre déjà entreprise ; il avait quatre hommes avec lui. A la quinzième journée de travail, le chemin était tracé et ouvert jusqu'au fort Pitt. Dans tout le pays on s'attendait à voir échouer les efforts du Missionnaire ; on en parlait déjà comme d'une chose sûre, lorsque l'arrivée des charrettes vint mettre un terme à tous ces propos. La compagnie et

les gens du pays sont maintenant fort contents d'avoir ce moyen de communication, et l'on peut bien dire que sans les efforts courageux et constants des pauvres Missionnaires, les charrettes n'auraient pas paru de sitôt au lac Labiche.

En 1856, le procureur du vicariat voulut faire un règlement spécial pour l'administration temporelle des missions du lac Saint-Anne et du lac Labiche, règlement malheureusement inadmissible dans l'état précaire où se trouvaient ces missions. Les Pères du lac Labiche prirent alors la résolution de se séparer pour un temps, et de se rendre, l'un à la rivière Rouge, pour s'entendre avec le P. Procureur, pendant que l'autre resterait à son poste, gérant le mieux possible les intérêts spirituels et temporels de la mission. Dès le 6 avril 1857, le P. Tissot partit, en compagnie de quelques commerçants et arriva à la prairie du Cheval Blanc, mission Saint-François-Xavier, à dix-huit milles de Saint-Boniface, le 14 juin suivant. Il repartit de la rivière Rouge le 21 août, emmenant avec lui un auxiliaire bien précieux, le bon F. Salasse, tout nouvellement alors arrivé de France. Quelques jours auparavant, le bon F. Bowes venait aussi de l'île à la Crosse au lac Labiche, pour y exercer son état de charpentier. Depuis plus de vingt ans, qu'il me soit permis de le dire ici en passant, ce cher frère travaille avec le plus entier dévouement, tantôt à la construction d'une église, tantôt à l'érection d'une maison pour les Pères. L'île à la Crosse, le lac Labiche, Saint-Albert, lui doivent, en tout ou en partie, leurs diverses constructions.

Pendant cet été le P. Maisonneuve était resté à la mission avec un seul homme ; il fut obligé d'apprendre à faucher, ce qu'il n'a pas cessé de faire jusqu'à présent, non par goût, sans doute, mais par nécessité. Ce fut en 1857 que se bâtirent les deux premières maisons, près

de la mission ; c'était bon signe, les habitants commencèrent d'eux-mêmes à se rapprocher du prêtre. A cette même époque, le ministre protestant ayant constaté l'inutilité de son ministère, quittait le lac Labiche et allait se fixer au lac du Poisson-Blanc, c'est-à-dire à une distance d'environ quarante milles au sud de sa première résidence.

Pendant l'hiver de cette même année, le F. Bowes prépara la charpente d'une maison plus vaste destinée à recevoir des sœurs dans un avenir prochain. Au printemps de 1858, à force de travail et de persévérance, une quantité considérable de pierres à chaux fut tirée du lac. Un four fut immédiatement construit, et les Pères eurent bientôt plus de 300 barils d'excellente chaux à leur disposition. On commença aussitôt à construire un fort soubassement en pierres pour la nouvelle bâtisse, dont la charpente fut établie dans le courant du mois d'août. Durant l'été des années 1859 et 1860, les PP. Tissot et Maisonneuve, aidés des FF. Bowes et Salasse, se firent maçons et terminèrent heureusement la maison des sœurs. Une partie du rez-de-chaussée fut réservée pour servir de chapelle publique. La mission était désormais fondée et devait aller en se développant chaque année, au temporel et au spirituel.

Je trouve ici une note du P. Tissot dépeignant les mœurs des habitants à cette époque ; je la transcris, et je vous dirai ensuite, mon Révérend Père, l'heureuse différence que je suis à même de constater aujourd'hui :

« Les métis cris et sauteux, dit le P. Tissot, forment le plus grand nombre des priants de Notre-Dame des Victoires ; c'est une nation en général orgueilleuse à un haut degré. Si les efforts des Missionnaires n'ont pas eu jusqu'à présent tout le succès qu'on eût pu raisonnable-

ment espérer, il faut l'attribuer en grande partie à la fierté des gens, laquelle les empêche de sentir le besoin qu'ils ont d'instruction. Le plus dénué de bon sens croit en savoir autant que le prêtre. Quand le missionnaire prêche, on ne se fie pas à ce qu'il dit; chaque individu soumet d'abord l'instruction à son jugement particulier, puis elle est épluchée minutieusement dans de petites assemblées, si bien qu'à la fin il ne reste plus rien de bon. Je ne dis rien des vices contre le sixième commandement. Le sortilége est aussi en honneur; c'est le *manitokawsin* des Cris et toute espèce de jongleries paralysant tout bien. Un autre grand défaut est le manque d'autorité des parents. L'autorité, si tant est qu'elle existe, est répartie dans la famille à chacun des membres. La coutume est que le père se dit maître des garçons, et la mère maîtresse des filles; mais, en général, ils ne sont maîtres de leurs enfants ni l'un ni l'autre. Il n'y a aucun moyen correctif à employer. Les garçons un peu grands n'ont aucun ordre à recevoir de leur mère, et le père dit que la conduite de ses filles ne le regarde pas. Les animaux sont répartis entre les enfants, et souvent on entend dire à un père de famille: « Je voudrais vendre « ou changer tel bœuf ou tel cheval, mais il appartient à « mon garçon, et il ne veut pas... » A tous ces vices il faut joindre le peu d'union dans les ménages: une petite contrariété suffit quelquefois à provoquer des menaces de séparation. Les Cris pur sang qui prient sont encore en petit nombre ; leur caractère ne diffère pas beaucoup de celui des métis ; ils ont peut-être un peu moins de suffisance.

« Une bande de Montagnais a coutume de venir chaque année faire une visite à la mission ; ils conservent assez leur caractère national, encore qu'ils soient ici peu portés à se faire instruire. Mais la pire espèce est celle des

Canadiens chassés de leur pays natal, probablement pour dettes ou pour tout autre mauvais motif ; ils cherchent à pervertir et à soulever contre les prêtres les esprits faibles, en leur donnant à entendre que nous venons les réduire en esclavage et piller leur pays. »

Ici se termine le triste tableau que le P. Tissot pouvait, en toute vérité, faire il y a quinze ans. Je suis heureux aujourd'hui de constater un grand changement en mieux, opéré par l'influence du catholicisme. D'abord pour ce qui est de ces Canadiens scandaleux, ils ont disparu ou ont quitté le pays; les quelques Canadiens purs qui habitent aujourd'hui Notre-Dame des Victoires sont, Dieu merci, de bons et d'excellents chrétiens. Les Montagnais viennent encore chaque année visiter la mission. Cet automne ils ont montré la meilleure volonté pour se faire instruire et pour s'approcher des sacrements. Pendant huit jours consécutifs ils se sont rendus fidèlement trois fois par jour aux exercices présidés par Mgr Faraud. Bon nombre de Cris ont reçu le baptême. Si parmi eux il y a encore bien des mauvais, il est indubitable qu'on peut aussi rencontrer de vrais priants, de sincères chrétiens, et même en assez grand nombre. La majorité pourtant est encore infidèle et adonnée à la jonglerie, au *manitokawsin*. Aujourd'hui encore il est bien rare de voir un *faiseur de médecine* se convertir au catholicisme. La sainteté du mariage, son indissolubilité sont maintenant généralement bien comprises de nos chers métis ; l'autorité dans la famille, quoique faible, tend tous les jours à s'affermir davantage. Asmodée exerce bien ici comme partout ailleurs son impudique empire, mais le vice est loin d'être honoré, et, je me hâte de le dire bien haut, je suis convaincu que nos chrétiens métis ou sauvages sont, en moyenne, beaucoup plus chastes qu'on ne l'est dans la plupart de nos paroisses de

France. Aujourd'hui les sermons du Missionnaire ne sont plus critiqués, ils sont, au contraire, toujours écoutés avec respect et profonde attention; nos métis aiment la parole de Dieu.

Voilà, mon Révérend Père, comment le bien se fait. Il s'opère insensiblement, mais sûrement, grâce à Dieu, grâce à Marie Immaculée, à Notre-Dame de la Victoire, patronne de ce lieu. Quant à la coutume un peu trop singulière de départir la propriété des animaux aux enfants, elle existe encore; mais, après tout, elle nous importe assez peu au point de vue religieux.

§ IV. A la fin de l'été de 1860, après huit ans des plus pénibles efforts, les PP. Tissot et Maisonneuve avaient donc la consolation de voir leur mission se consolider de plus en plus. Ils avaient une habitation, bien modeste il est vrai, mais convenable. En outre, une belle maison en pierre à deux étages, de 50 pieds sur 30, avait été bâtie par eux. Il était temps de songer à offrir aux pauvres habitants du lac Labiche des moyens plus abondants d'instruction religieuse et de civilisation, il était temps aussi d'y établir une bonne école et d'y ouvrir, comme à Sainte-Anne et à l'île à la Crosse, un orphelinat en règle.

Pour régénérer un peuple, il faut de toute nécessité commencer par soigner l'enfance, chose impossible sans une école sagement et chrétiennement dirigée. Les Pères, dans une mission qui commence, obligés de travailler souvent de leurs mains, du matin jusqu'au soir, obligés de s'adonner sérieusement à l'étude indispensable des langues, sans pour cela négliger leurs pratiques religieuses et l'exercice du saint ministère, ne sauraient ni fructueusement, ni régulièrement ajouter à cela les fonctions d'instituteurs. Mais, Dieu merci, notre sainte religion est féconde en dévouements. L'homme n'est pas

seul appelé à l'apostolat, la femme y est aussi appelée dans une certaine mesure. C'est à la femme chrétienne, à la religieuse qu'il appartient de coopérer efficacement au bien des missions, à l'établissement du catholicisme dans les pays sauvages et infidèles par l'instruction et les soins qu'elle peut donner à l'enfance, par les bonnes paroles qu'elle peut, à un moment donné, adresser au vieillard ou à l'homme fait. Il fut donc résolu qu'on demanderait des Sœurs pour Notre-Dame des Victoires. Mgr Taché s'adressa de nouveau, à cet effet, à la Supérieure générale des Sœurs de charité, dites Sœurs grises, de Montréal, pour qu'elle voulût bien envoyer une petite colonie de ses bonnes filles au lac Labiche. Trois Sœurs reçurent alors leur obédience et se préparèrent au départ, heureuses d'aller coopérer à l'établissement du catholicisme dans ces pays ouverts au zèle de nos Pères et au leur.

Au commencement du mois de mai 1862, le P. Maisonneuve partit avec quelques hommes pour la rivière Rouge, à la rencontre de ces Sœurs. Il y arriva après trente-deux jours de marche. Les religieuses destinées au lac Labiche n'étaient arrivées que depuis huit jours à peine de Montréal et se trouvaient encore bien fatiguées de ce pénible voyage. Néanmoins il fallut songer à se remettre en marche. La caravane quitta la rivière Rouge le 8 juillet et arriva heureusement à Notre-Dame des Victoires le 26 août. En arrivant, les Sœurs eurent la consolation de voir que les habitants continuaient à se grouper autour de la mission ; dix maisons avaient été commencées dans le cours de l'été. Elles purent aussi s'apercevoir dès le premier moment que l'ouvrage ne leur ferait pas défaut. Elles se mirent courageusement à l'œuvre, se partageant l'ouvrage à l'amiable. Elles se chargeaient de la chapelle, des ornements, du linge des missionnaires, de la cuisine et de l'école. En maintes

circonstances même elles aidèrent, dans la mesure de leurs forces, aux travaux de la ferme, qui se développe davantage d'année en année.

Mais le but principal des Sœurs était, comme de raison, l'instruction des enfants, la direction d'une école et d'un orphelinat. Ce but a été bien difficilement et n'est, encore aujourd'hui, qu'imparfaitement atteint. Il fut impossible, pendant de longues années, de faire comprendre aux parents la nécessité de faire instruire leurs enfants. Pour avoir ceux-ci, il faut demander et, pour ainsi dire, prier et supplier. Il semblerait que c'est un service qu'on veut recevoir et non un bien qu'on veut faire. Cette apathie des parents, ou plutôt cette ignorance grossière du bienfait de l'éducation, a été jusqu'ici un terrible obstacle aux œuvres des écoles. La manie qu'ont nos métis et sauvages de s'isoler, de bâtir loin les uns des autres, en éloigne nécessairement un bon nombre et rend difficile, sinon impossible aux enfants, le parcours de la distance qui les sépare de la maison des Sœurs. Il faut alors que la mission fasse des sacrifices matériels considérables : il faut offrir de loger et nourrir ces enfants moyennant une légère rétribution d'environ 5 francs par mois. Mais alors les parents se récrient qu'ils n'ont pas le moyen de payer, ou s'ils promettent de le faire ils attendent, renvoient de mois en mois et, au bout d'une année ou deux, se déclarant en faillite, ils retirent leurs enfants. Le seul moyen de réussir est de se charger complétement, sans rétribution aucune, *gratis pro Deo*, de tous ceux qu'on veut bien nous confier. Encore les parents viendront-ils se plaindre souvent que leurs enfants sont mal traités, mal vêtus, mal nourris, et voudront les retirer malgré nous. Pour toutes ces raisons, vous comprendrez facilement, mon révérend Père, pourquoi l'œuvre principale des Sœurs, l'instruction de l'enfance, a été si longtemps en souf-

france. Aujourd'hui cette œuvre va un peu mieux et est en train de se développer tous les jours davantage. Il y a quatre ans, Mgr Faraud demanda à Montréal une Sœur de plus pour l'école de Notre-Dame des Victoires. Depuis son arrivée l'école a fait des progrès. Tout dernièrement, on nous envoyait de Montréal une institutrice anglaise qui se destinait à entrer plus tard au noviciat des Sœurs. Une dizaine de petits garçons catholiques ou protestants m'étaient déjà annoncés comme devant m'être confiés à titre de pensionnaires, et voilà que tout d'un coup ce bon mouvement se trouve paralysé. Je me suis vu forcé d'envoyer à Saint-Albert cette institutrice anglaise ; je la regrette sincèrement, car je suis convaincu qu'elle aurait bien réussi et que sa classe aurait bien marché si elle eût pu rester. Notre orphelinat se compose actuellement de quatorze petites filles et d'un petit garçon. L'école est fréquentée par vingt-cinq ou trente enfants. Par rapport à l'orphelinat, nous avons ici, il faut l'avouer, un immense avantage sur Saint-Albert, nous pouvons à beaucoup moins de frais subvenir à la nourriture des enfants. Le lac nous fournit du poisson en abondance, et les récoltes réussissent bien mieux qu'en aucune autre de nos missions de la Saskatchewan. Pour ma part, je suis certainement d'avis de recueillir le plus grand nombre d'enfants pauvres ou orphelins, tant métis que sauvages, et je ferai tous mes efforts, ici comme à Saint-Albert, pour développer cette œuvre de vraie charité et de vraie civilisation chrétienne. Le bon Dieu saura bien nous dédommager de l'ingratitude des parents, ingratitude souvent portée jusqu'à l'insolence. Témoin ce métis presque sauvage qui, me confiant sa fille au printemps dernier, eut bien soin de la dépouiller de presque tout son trousseau avant de la laisser à la maison des Sœurs. Cet automne, il revenait me parler d'un air tout à fait

mécontent : il se plaignait de ce qu'il avait vu une pièce à la robe de sa fille. « Jamais, ajoutait-il, elle n'a porté d'habit rapiécé chez moi ; tu la traites affreusement mal, je suis bien mécontent de toi. — Laisse-moi tranquille, lui répondis-je, je ne veux pas écouter tes sots raisonnements. — Arrête, reprit-il, je veux te parler. » Mais, comme je le laissais là, bouche béante, il me jeta quelques verges d'étoffe pour faire une robe à sa fille, croyant par là me blesser et m'offenser grandement. Je pris tranquillement l'étoffe en invitant mon individu à m'en apporter souvent encore. Sur ce, il s'en alla à la chapelle, où je le trouvai quelques minutes après à genoux au confessionnal du bon P. Rémas, ne songeant certainement pas à s'accuser de son procédé peu délicat.

Un an après l'arrivée des Sœurs, les Pères, heureux de voir que le bon Dieu bénissait chaque année les premiers essais, avisèrent au moyen de se procurer un peu de pain. A la fin de juin 1863, ils eurent la joie de pouvoir bâtir un moulin sur un petit cours d'eau à un mille environ de leur résidence. Depuis cette époque ce moulin nous rend des services signalés. Il a tenu bon, malgré quelques avaries subies, mais aussi réparées chaque année. Aujourd'hui la bâtisse tombe en ruine et devra être renouvelée de fond en comble l'été prochain ; quant au moulin lui-même, il est encore en excellent état.

Cette même année 1863, la mission du lac Labiche reçut de nouveau la visite de son Evêque. Cette fois Monseigneur était accompagné du R. P. Vandenberghe, envoyé comme visiteur extraordinaire de ces missions par notre bien-aimé Père général. Le P. Vandenberghe retrouvait dans la plupart des missionnaires du Nord-Ouest ou ses anciens condisciples, ou ses anciens novices. Inutile de redire le plaisir bien naturel éprouvé de part et d'autre. Monseigneur et le Révérend Père visiteur pas-

sèrent un mois entier avec les Pères de Notre-Dame des Victoires. Sur ces entrefaites, le R. P. Tissot fut envoyé à Saint-Albert pour aller y remplacer le P. Lacombe, destiné d'une manière spéciale à la mission des Cris et des Pieds-Noirs. Le P. Maisonneuve restait seul au lac Labiche, en attendant l'arrivée du P. Végreville, qui devait venir le rejoindre l'année suivante. Au mois de juillet 1868, le P. Maisonneuve, épuisé de travail et de fatigue, menacé en outre d'une surdité complète, recevait son obédience pour la rivière Rouge. Mgr Taché rappelait ce bon Père auprès de lui pour lui procurer le repos dont il avait grandement besoin. Aujourd'hui, le P. Maisonneuve remplit depuis sept ans déjà, avec un zèle et un dévouement infatigables, les fonctions pénibles et naturellement bien ennuyeuses de chargé d'affaires pour les deux vicariats Saskatchewan et Mackenzie. Le cher Père Végreville restait chargé de la mission de Notre-Dame des Victoires.

§ V. En 1868, le district de Saskatchewan, celui de la Rivière-aux-Anglais et la partie septentrionale du district York étaient séparés du vicariat de la rivière Rouge et confiés à l'administration religieuse de Mgr Grandin. Deux ans plus tard, ces trois districts étaient érigés par le Souverain-Pontife Pie IX en diocèse régulier, et Mgr Grandin devenait titulaire de Saint-Albert. La mission de Notre-Dame des Victoires se trouvait dans ce nouveau diocèse. Pour des raisons majeures et pour faciliter l'administration du vicariat Mackenzie, Mgr Grandin cédait provisoirement cette mission à Mgr Faraud, vicaire apostolique d'Athabaskaw-Mackenzie. Ce dernier partit le 20 janvier 1870 de la Providence sur le Mackenzie, et arriva au lac Labiche le 20 février suivant, après un long et pénible voyage en traîne à chiens, au plein cœur de l'hiver. Sa Grandeur eut bien des épreuves et des fatigues

à supporter ! Elle dut travailler comme un mercenaire, charrier le foin et soigner les animaux comme le dernier des serviteurs, et tout cela parce que les habitants du lac Labiche s'étaient mis en grève et s'étaient entendus pour demander des prix exorbitants. Le cher P. Végreville, de son côté, était chargé de la pêche et de tous les soins pénibles que demande ce métier. Mgr Grandin, instruit de cet état de choses, envoya de Saint-Albert le cher F. Lalican au secours de la mission du lac Labiche. Deux bons auxiliaires arrivèrent aussi : le P. Rémas et le P. Colligon. Le premier, après s'être dévoué pendant quatorze années consécutives au bien de la mission du lac Sainte-Anne, revenait plein de zèle et de bonne volonté au lac Labiche, théâtre de son premier apostolat. Le second arrivait de France, dans toute la ferveur de son oblation et de sa consécration sacerdotales. Il arrivait au lac Labiche le 4 août 1870, avec Mgr Clut, les PP. Ladet, Roure et Lecorre, et quatre Frères ou postulants convers. Mgr Clut repartit le 25 du même mois avec sa caravane. Le P. Rémas fit à plusieurs reprises le voyage du petit lac des Esclaves, où il se dévoua de toutes manières pour le bien spirituel et temporel de tous. Par pouvoir spécial, il administra le sacrement de confirmation à plus de quarante personnes et fit faire bon nombre de premières communions. Pendant une épidémie de petite vérole, il apprend qu'une personne est atteinte de la maladie à environ neuf milles de la mission. Il part et arrive pour apprendre que la malade est morte et enterrée de la veille. Cette nouvelle le désole. Il ne peut supporter l'idée qu'une âme a paru au tribunal de Dieu sans pouvoir se réconcilier avec lui. Perdant de vue toute autre considération, il court donner une absolution sous condition à cette personne qui, pensait-il, avait peut-être été enterrée vivante. Une autre fois, ce fut tout le contraire

qui arriva : à la fin de l'hiver, on apporta à la mission le cadavre d'un homme mort subitement la veille, disait-on. On creuse péniblement la fosse, et le P. Rémas va faire l'enterrement. Avant de descendre le cadavre dans sa dernière demeure, un doute affreux traverse l'esprit du Père ; il veut voir le défunt. Horreur ! il respire encore ! Tout hors de lui, le P. Rémas accourt à la maison annoncer à Mgr Faraud et au P. Végreville la résurrection du mort. Le P. Rémas est tellement impressionné, qu'il n'a pas songé cette fois à donner l'absolution. Heureusement, le P. Végreville y pense. Le ressuscité est administré et reconduit chez lui. Mais dans la crainte de surprendre les parents, les porteurs le laissent deux heures exposé au froid sur le lac encore glacé, pendant qu'ils courent prévenir la famille ; dans l'intervalle, le malade passe de vie à trépas, et cette fois pour tout de bon. Le lendemain, le P. Rémas faisait les obsèques en toute sûreté de conscience.

En juin 1871, Mgr Clut revenait du Nord au lac Labiche pour voir Mgr Faraud et s'entretenir avec lui des affaires du vicariat Mackenzie. Mgr d'Erindel était accompagné de l'excellent F. Alexis Reynard, qui devait rester à la mission et y rendre des services signalés pendant les trois années suivantes, et y donner l'exemple de toutes les vertus religieuses. Hélas ! ce bon Frère devait nous être bientôt enlevé par la mort la plus tragique.

A cette époque, Mgr Faraud rendit à la mission un service éminent, en adaptant au pouvoir de notre petit moulin à farine un second pouvoir pour une scie circulaire destinée à fournir les planches et les madriers nécessaires à notre établissement. Ce pouvoir nous est de la plus grande utilité ; on peut en comprendre le prix quand on a été comme moi dans la nécessité de faire scier à force de bras huit à dix mille planches ou madriers pour la

construction de la cathédrale de Saint-Albert. J'étais fier alors lorsque deux hommes pouvaient me livrer vingt-cinq planches par jour en moyenne. Aujourd'hui, grâce à l'énergie et aux connaissances mécaniques de Mgr Faraud, je puis me procurer jusqu'à cent cinquante planches en huit heures de travail.

A la fin de l'année 1874, Mgr Grandin arrivait d'Europe à Saint-Albert à dix heures du soir. Il m'apportait, de la part de notre bien-aimé Père général, mon obédience pour Notre-Dame des Victoires. Je quittai Saint-Albert le 18 septembre et j'arrivai le 1er octobre à ma nouvelle résidence avec le R. P. Fourmond, les FF. Gérante et Alexandre Lambert et un postulant convers. Je trouvai ici le cher P. Végreville bien fatigué.

Pendant l'hiver 1874-1875, je m'occupai spécialement de l'orphelinat et de l'école. Pendant le carême, nous eûmes beaucoup de consolations : plusieurs premières communions, des mariages régularisés et trois abjurations nous dédommagèrent de nos fatigues pour l'instruction des âmes. Nous baptisâmes aussi trois pauvres vieilles, qui furent ainsi régénérées sur le bord de la tombe ; en les voyant toutes les trois ensemble, on aurait pu dire avec autant de raison que Gresset dans *Vert-Vert* : « *Trois siècles assemblés.* »

Tel est le rapport du P. Leduc ; les quelques pages qu'il ajoute encore ne sont qu'une table des matières des faits les plus récents. Nous pouvons arrêter ici les citations de ce résumé historique, où sont groupés les faits les plus intéressants de la mission de Notre-Dame des Victoires au lac Labiche.

VARIÉTÉS

Dans la notice nécrologique du regretté P. Charles Baret, il a été dit que, sur la fin de ses jours, ce digne Oblat de Marie avait pris un goût particulier à la lecture de la *Vie des Saints*. Sa plume notait avec soin sur un cahier *ad hoc* les traits les plus édifiants de la vie de nos héros chrétiens, et les rangeait avec ordre, comme un collier de perles autour de son cœur. Le recueil est précédé d'une sorte d'introduction écrite d'un seul jet, dans un premier sentiment d'admiration. Nous avons ramassé cette épave d'une vie prématurément brisée, et nous lui donnons place dans nos *Annales*, qui sont, pour le moment, les archives historiques de la congrégation.

LES ACTA SANCTORUM

De tous les livres sortis de la main des hommes, les *Acta Sanctorum* sont, à coup sûr, le plus imposant par les dimensions et le plus intéressant par son histoire. Soixante volumes ne nous ont donné que les dix premiers mois de l'année sainte, et en ajoutant aux volumes qui doivent compléter l'œuvre ceux qui devront former un supplément nécessaire, on peut affirmer sans crainte que l'ouvrage complet dépassera cent volumes. Cent mille pages in-folio ! Quel auteur eût pu rêver ce travail de romain ? Dans la préface du soixantième volume, il est dit que jamais l'œuvre n'eût été entreprise, si les premiers auteurs avaient pu prévoir le développement im-

mense qu'elle devait recevoir. Mais Dieu se sert des illusions humaines, et met souvent lui-même le bandeau sur nos yeux. Lorsque le P. Héribert Rosweyde, en 1607, annonça son projet de publier les *Actes des Saints*, Bellarmin demanda : Quel âge a-t-il donc? Pense-t-il vivre deux cents ans? Plus de deux cents ans ont passé, dit le docte cardinal Pitra, et Rosweyde vit encore dans son œuvre, agrandie dans son exécution par le P. Bolland, qui a justement laissé son nom à ce monument plusieurs fois séculaire, écrivain irréprochable devenu en son genre un autre Christophe Colomb.

La compagnie de Jésus devait avoir la gloire de produire ce géant de la littérature chrétienne. L'illusion candide de Rosweyde s'empara du P. Bolland; il comptait accomplir, à lui seul, l'œuvre tout entière, et réjouir ensuite sa vieillesse de la doctrine ascétique enseignée par les Saints (1). Il dut pourtant se donner des auxiliaires, et l'on vit se former ce triumvirat illustre, qui n'a rien d'égal dans l'histoire des lettres, Bollandus, Hanschenius et Daniel Papebrock ; à eux trois, ces patriarches de l'hagiographie ont travaillé aux *Acta Sanctorum* pendant cent trente-cinq ans : c'est presque pour chacun d'eux une moyenne d'un demi-siècle. Cette première période est de toutes façons la période héroïque de cette épopée historique. Ce sont les vingt-cinq premiers volumes qui offrent au lecteur l'intérêt le plus vif, et c'est à Papebrock que la main divine confia les plus beaux diamants de sa couronne vivante.

Continuée par d'autres jésuites jusqu'à la suppression de l'ordre, continuée ensuite par quelques écrivains appartenant à divers ordres, et, après la longue interruption occasionnée par le cataclysme révolutionnaire, reprise et poursuivie par les nouveaux bollandistes, cette collection, que Dom Pitra appelle *la reine des bibliothèques*

riches, achèvera sa course au jour fixé par la Providence; mais notre siècle verra-t-il ce jour? Le doute est ici plus que raisonnable et, selon toute apparence, le dernier volume n'apparaîtra guère avant l'anniversaire trois fois séculaire de l'apparition du premier.

Il est consolant de le dire, cette œuvre gigantesque et remplissant plusieurs siècles est aussi, de toutes les œuvres humaines, la plus grande et la plus noble par le sujet qu'elle traite, et la plus riche en intérêt et en charmes littéraires. Le nom qui en décore le frontispice dit des choses immenses dans sa simplicité laconique : *Acta Sanctorum!* La Bible et l'Evangile pourraient s'intituler: *Acta Dei.* Après les actes de Dieu, contenus dans les Saints Livres, il fallait recueillir et mettre en évidence les Actes des Saints, ces instruments dociles et ces agents sublimes de la Divinité. Quel sujet plus auguste, plus solennel et plus splendide ! mais, en même temps, quel sujet plus vaste ! Tous les siècles et toutes les générations, en y comprenant même les époques et les figures bibliques et évangéliques ! Tout ce que la race humaine a produit de plus pur, de plus céleste, de plus semblable au Dieu de sainteté infinie : toutes ces légions de patriarches, de prophètes, d'apôtres, de martyrs, de confesseurs, de vierges, de justes de tous les rangs et de toutes les conditions terrestres, toutes ces phalanges radieuses des anges de l'exil, toutes ces étoiles vivantes devaient passer sous le regard des annalistes et leur jeter ce cri des astres au Souverain Maître : *Adsumus* ! Pour tout chrétien, c'est le livre d'or, c'est l'arbre généalogique de ses ancêtres dans la foi et l'amour. Et ces titres de noblesse et de gloire, ils lui appartiennent, ils sont pour lui des souvenirs de famille, et, s'il le veut bien, il peut s'en décorer lui-même ; il peut marcher sur les traces de ces héros, en qui il salue des frères, et dont il peut se

faire l'égal et le rival heureux ! Quelle lecture plus noble et plus capable de mettre en branle cette fibre des grandes âmes, l'admiration ?

Oui, l'admiration est ici plus facile au chrétien, parce que les grandeurs qu'il admire ne lui sont pas étrangères et qu'il en peut trouver dans son âme un reflet glorieux. Mais si l'admiration lui est plus facile, elle est aussi incomparablement plus douce ; un esprit cultivé trouvera dans ces livres tout ce qui peut charmer et captiver l'âme dans une œuvre purement littéraire et Renan lui-même déclare qu'une cellule perpétuelle, avec les Bollandistes, serait un paradis. C'est qu'il y a dans ce poëme immense, avec plus de profusion que dans tout autre poëme, les trois grandes choses qui font toute la beauté et tout le charme des œuvres humaines, le sublime, l'héroïsme et le merveilleux. Toutefois le Judas moderne, voudra bien reconnaître que l'intérêt de cette lecture doit grandir sans limite pour le lecteur croyant. A lui seul, il est donné de savourer pleinement les charmes de cet Evangile des siècles, de cette vie de Jésus continuée dans ses membres. Pour lui seul, ce sublime est le vrai sublime, cet héroïsme le vrai héroïsme, ce merveilleux le vrai merveilleux. La vérité absolue projette son charme suprême sur toutes ces splendeurs, toutes ces tendresses, toutes ces énergies : de ce qui ne serait qu'un drame ou une épopée, produit d'une fiction purement idéale, la foi fait un récit fidèle et authentique, la poésie la plus haute n'est que le vêtement de la réalité la plus naïve, et où l'histoire, dépouillée de tout artifice, apparaît plus brillante et plus belle que toutes les œuvres du génie, parce que la lumière qui l'entoure est cette lumière divine qui revêt d'un manteau d'or la beauté infinie : *Amictus lumine sicut vestimento.*

Mais le plus grand éloge qui puisse honorer une œuvre

a été décerné aux *Acta Sanctorum* par la voix la plus haute et la plus autorisée qui soit sur la terre. Le pape Alexandre VII a prononcé cette parole : *Utilius opus et Ecclesiæ Dei gloriosius, hactenùs nullum editum a quoquam vel etiam inchoatum.* Nul n'a fait ou entrepris jusqu'ici une œuvre plus utile et plus glorieuse à l'Eglise de Dieu. Ces deux qualifications méritent de fixer le regard de toute intelligence capable d'en saisir le sens et la portée.

Quoi de plus utile au monde que de fortifier la foi dans les âmes? Et quoi de plus puissant que les *Acta Sanctorum* pour donner à la foi cette énergie et cette vigueur qui seules peuvent lui assurer une fécondité et une expansion immenses ? Quelle démonstration triomphante, dans ces pages sans nombre, redisant toutes l'affirmation unanime de tous les vrais héros de tous les siècles ! La foi est la racine de l'arbre de la Sainteté, comme l'amour en est la séve, comme toutes les vertus en sont la tige, les feuilles, les fleurs et les fruits. Toute la beauté, tout le charme des fleurs et des fruits rejaillissent toujours sur cette humble racine, qui se cache aux regards, mais qui nourrit seule tout l'arbre, et sans laquelle il ne serait qu'une ruine. Quelle exhortation incessante à croire simplement, vaillamment et à tout prix ! Quel appel irrésistible à mépriser les apparences et à poursuivre sans cesse d'un regard intrépide les réalités divines cachées sous l'écorce des choses visibles ! Et en même temps que se forme et grandit dans l'intelligence ce que je nomme volontiers la conviction de la foi, une autre influence, éminemment utile et bienfaisante, saisit la volonté et l'entraîne au bien, à la vertu et à l'héroïsme par ce qu'on pourrait nommer « l'attraction de l'idéal ». Ce n'est pas en vain que l'on se met en face de ces légions sublimes : à la vue de ces nuées de témoins de la vérité et de

la justice, l'instinct de l'imitation s'éveille et les natures les plus inertes subissent l'entraînement de l'exemple. Depuis l'aigle d'Hippone s'encourageant au retour au bien en se disant avec angoisse : *Non potero quod isti et istæ* ? jusqu'à ces convertis innombrables qui n'ont dû leur salut qu'à la lecture de la *Vie des Saints*, qui comptera les triomphes de cette attraction céleste ? Et enfin pour assurer la victoire et la rendre souveraine, un troisième mobile vient se joindre aux deux autres ; le mobile des mobiles, celui sans lequel tous les autres ne sont qu'impuissance, je veux parler de *la séduction de l'amour*. Quand l'esprit et la volonté ouvrent une carrière à l'âme et l'y poussent ensemble de toutes leurs forces, il pourrait sembler que rien ne puisse entraver leur marche et retarder leur triomphe. Et pourtant, l'histoire le proclame avec l'expérience, tant que le cœur résiste ou reste neutre, la marche est toujours lente et le triomphe douteux. Quand le vent ou la vapeur fait défaut au navire, il est condamné à une immobilité désastreuse, qui présage sans cesse le naufrage ou la ruine. Mais que le cœur s'émeuve, qu'il se laisse toucher, captiver et séduire, toutes les puissances de l'âme, agissant de concert, ne verront plus devant elles que des obstacles qui doubleront leurs forces et se changeront en moyens.

Or cette séduction de l'amour, quelles figures vivantes pourraient la produire plus infailliblement que les Saints ? L'admiration qu'ils éveillent est-elle autre chose que l'aurore d'un astre plus riant et plus doux ? Quoi de plus attrayant que ces figures où l'auréole céleste consacre et rend plus belles toutes les beautés intimes de l'âme humaine ! Tant d'humilité dans tant de gloire, tant de candeur naïve dans tant d'héroïsme surhumain : ce mélange inénarrable de douceur et de force, de pureté virginale et de tendresse angélique ; ce caractère si grand, si no-

ble, si parfait, et en même temps si bon, si simple, si candide, tout cela parle aux cœurs les plus froids, les moins ouverts à la sympathie et à l'amour. Les Saints ne sont plus seulement nos maîtres dans la foi et nos modèles dans la vertu et l'héroïsme, ils sont aussi et ils deviennent de plus en plus chaque jour nos amis et nos confidents intimes. Ils peuplent de leurs charmes célestes toutes les solitudes de notre âme, et comme leurs amabilités ne sont qu'un pur reflet de l'amabilité divine, comme Dieu est aimable dans ses Saints bien plus encore qu'il n'y est admirable, le cœur qu'ils ont séduit est séduit par Dieu même, et devient la conquête de l'amour infini.

Mais tous les titres qui recommandent les *Acta Sanctorum* pâlissent devant celui que le monde catholique tout entier lui a décerné par la voix d'Alexandre VII; aucun livre n'a été et ne sera jamais plus glorieux à l'Eglise. Chaque page de ce monument incomparable est une glorification de l'Eglise du Christ. L'Epouse divine s'y révèle par sa tendresse ardente et héroïque, la Mère divine y étale avec un saint orgueil sa fécondité, et la Reine divine y fait éclater sa puissance inépuisable autant qu'irrésistible. Nous parlions des Saints comme des figures les plus attrayantes et les plus aimables; mais le trait le plus saillant de leur physionomie, ce qui les distingue surtout et les caractérise, c'est l'amour divin qui les inspire, et dont ils sont, dans l'histoire, la personnification la plus haute. Nul n'a aimé Dieu sur la terre comme ces fils de l'Eglise, et comme le cœur des fils s'allume et s'enflamme au foyer du cœur de la mère, cet amour séraphique n'est que l'expansion permanente du cœur de l'Eglise, cette Epouse Immaculée du Verbe, rachetée et conquise au prix de son sang, parée et embellie de cette pourpre

adorable, et sachant bien que l'amour seul peut payer l'amour ! Que les Eglises infidèles se couvrent le front d'un voile ; si Dieu a sur la terre une Epouse, je la reconnaîtrai à ce signe, une tendresse sans bornes envers l'Epoux divin. Or l'Eglise catholique seule s'inspire de cette tendresse; seule elle donne au Christ des témoignages sans nombre d'un amour plus fort que la mort, et qui se fait un jeu du martyre.

Mais tous ces cœurs divinement épris, qui donc les a fait naître au sein de l'Eglise ? qui leur a inoculé ces ardeurs célestes ? alors que toutes les sectes chrétiennes languissent dans un formalisme glacial et stérile, comment le catholicisme seul enfante-t-il sans cesse des légions de disciples du Christ ? C'est le mystère divin par excellence, le mystère de la fécondité mystique de l'Eglise. Son alliance avec le Christ est éternellement féconde et le ciel tout entier se peuple de ses fils. Ah ! quand on a compris ce qu'est une âme sainte, quand on a pénétré jusqu'au fond cet abîme vivant de vertu, de perfection et d'héroïsme, on se persuade sans peine que la nature humaine est impuissante à susciter de tels prodiges, et qu'il y a là une extension visible de la vie de Dieu. Et quand on voit l'Eglise escortée dans sa marche par des phalanges innombrables de héros et d'héroïnes, lui donnant avec amour le titre de mère, on la salue avec une vénération mêlée d'enthousiasme, et on proclame cette vérité glorieuse entre toutes. Tous les vrais enfants de l'Eglise sont des créatures humaines divinement transformées ; or, l'éclat de la fleur provient tout entier de la tige, et une mère divine peut seule enfanter des dieux ! Et enfin, cette épouse et cette mère divine est aussi une reine et une reine divine, et bien que sa splendeur se voile sur la terre, il en paraît assez pour qu'on ne puisse s'y méprendre, et que tout regard atten-

tif reconnaisse sans peine son sceptre et sa couronne. Les saints de tous les siècles sont la manifestation la plus éclatante de la puissance infinie.

A ne considérer leur existence qu'en elle-même et dans son tissu intime, il est le plus souvent impossible d'y voir autre chose qu'une trame adorable où le prodige s'enlace et s'entremêle au prodige, et où l'action divine se fait sentir à toute heure : on dirait un ordre de choses totalement distinct de l'ordre vulgaire. L'exception y devient la règle, la grâce y prend triomphalement la place de la nature.

Comment expliquer autrement ces récits sans nombre ne racontant que des merveilles? Ecartons ici toute ombre de doute sur la véracité des narrateurs, comme un outrage à leur vertu la plus chère, le respect et l'amour de la vérité. La plupart de ces chroniqueurs sont eux-mêmes de belles et grandes âmes, et leur sincérité parfois si naïve n'exclut pas cet esprit de discernement et de critique dont on fait de nos jours un abus si étrange en en faisant une arme contre tout fait surnaturel, comme le dit si bien un bollandiste : «Mieux vaut paraître crédule que de pousser la critique à l'excès.» Il est d'ailleurs tout un ordre de prodiges qui défient à jamais la plus défiante critique ; ce sont les miracles de tous genres qui se produisent à la voix ou par l'entremise des saints. On peut douter des merveilles cachées dans leur âme ; les visions célestes, les communications divines, les ravissements et les transports sublimes, tout cela échappe au regard et ne repose que sur une affirmation purement personnelle. Mais les phénomènes qui bouleversent les lois de la nature rencontrent des témoins parfois innombrables. Ces témoins parlent, ils proclament l'action toute-puissante qui se manifeste à leurs yeux. En voyant la douleur et la mort obéir en esclaves aux humbles héros du Christ, en

assistant aux scènes merveilleuses que suscite leur présence ou qui jaillissent de leur tombe, les peuples ne peuvent retenir ce cri d'enthousiasme : Gloire à toi, ô Eglise, reine immortelle des âmes, tes plus dignes enfants attestent ta puissance, et leurs miracles ne sont que les fleurons de ton diadème.

Le R. P. Delpeuch vient de publier chez Poussielgue, rue Cassette, 27, un volume ayant pour titre *Essai sur les missions dans les pays catholiques*. L'ouvrage, dédié au T. R. P. Supérieur général, porte les approbations de Nosseigneurs l'Archevêque de Tours et l'Evêque de Tulle. Il renferme d'excellents conseils, des citations heureuses et démontre l'utilité des missions par des détails pratiques tirés principalement de la règle de notre institut. Ce volume, étant écrit surtout pour les Oblats, et chaque communauté pouvant se le procurer, nous n'en donnerons ici qu'un seul extrait, emprunté au deuxième chapitre.

« Avant d'étudier en lui-même le mode d'évangélisation dont nous venons de tracer l'histoire dans ce siècle, étudions encore la pensée des hommes posés par Dieu pour en connaître. Les premiers sont les auteurs inspirés. Or l'Ecclésiastique nous dit que beaucoup d'hommes vivent sans intelligence et sans crainte du Seigneur, ne sachant plus « les beaux accroissements de la vie par la grâce. Ils tombent alors dans toutes les humiliations et tous les abaissements. Malheur à eux, ajoute l'Esprit-Saint, parce qu'ils ont quitté les voies de la droiture pour choisir celles du mal et du mensonge (1). » Les prophètes allaient ordonner, au nom de Dieu, la pénitence, etmou-

(1) I Eccl., II, *passim*.

raient plutôt que d'abandonner leur mission de salut auprès des prévaricateurs ; les apôtres à leur tour ont franchi les limites de la Judée et sont allés prêcher la conversion à tous les peuples de l'univers. N'est-ce point la plus grave autorité témoignant en faveur des missions qui continuent le ministère des prophètes et des apôtres ?

Suivant ce même mouvement de zèle et de charité, un religieux, mort il y a quelques années en odeur de sainteté, disait : « Quand je songe à l'incrédulité, à la corruption, à l'ignorance où sont tombées toutes les classes de la société en France et presque partout ailleurs, je sens combien il est à désirer que Dieu tire de sa miséricorde des hommes puissants en œuvres et en paroles, qui rallument parmi nous le flambeau de la foi et fassent refleurir les mœurs anciennes, comme il fit lorsqu'à diverses époques il suscita les François d'Assise et les Dominique, les Vincent Ferrier, et les Bernardin de Sienne, les Ignace, les François Xavier, les François de Sales et les Vincent de Paul (1). » Grands et intrépides Missionnaires, ces hommes ont sauvé leur époque de bien des malheurs.

Mgr Berteaud, évêque de Tulle, dans une lettre pastorale imprimée en 1843, traite supérieurement la question des missions. Après avoir montré les hommes apostoliques contredisant le bruit confus des voix ennemies et le faisant taire, l'illustre Évêque ajoute : « Si, pendant nos courses pastorales, nous n'avons pas été insensible aux tableaux que le sol déroulait si variés à notre regard, d'autres scènes nous remplissaient de bonheur. C'était ce bon peuple des villes et des champs rayonnant de foi. Non, rien n'est beau comme les peuples qui ont de la foi : attachés fortement à Dieu, ils gagnent immensément

(1) Paroles du R. P. Muard, fondateur de l'ordre des Bénédictins-Prêcheurs, à la Pierre-qui-Vire.

à ce sublime commerce. La terre, meurtrie par le pic des travailleurs, donne des récoltes matérielles ; le ciel, sollicité par l'amour de la foi, cède aux âmes une manne divine. Nourries de ce mets immortel, elles deviennent belles à ravir. Eh bien, il faut à tout prix conserver au peuple qui nous est confié sa beauté inimitable. Nous y devons mettre nos sueurs, nos travaux, notre vie, si c'est nécessaire. Les missions sont un des meilleurs moyens pour cela. Quand une église retentit de la parole des apôtres, les foules accourent. Ils sont tous livrés à un grand labeur, ces auditeurs de l'apôtre, pressés sur la dalle du temple, comme les herbes dans la prairie. N'estimons pas oisiveté leur silence et le repos de leurs bras ; l'âme travaille invisiblement. Ils triomphent de la nuit par de rudes efforts ; ils escaladent le pays divin de la lumière ; les odieuses chaînes qui les liaient sont rompues ; d'ardentes luttes s'engagent pour la conquête des vertus difficiles ; c'est de toutes parts une héroïque émulation. Les exercices terminés, que l'observateur compte, s'il le peut, les améliorations, les embellissements, les réformes des âmes. Tout un peuple a été tenu en contemplation de la vérité, sans cesse élevé à l'amour du beau, pendant des semaines entières. » Poursuivant, dans son style admirablement imagé et d'une élévation toujours égale, la description des effets produits par une mission, Mgr Berteaud arrive à l'appréciation que doivent en faire les pasteurs et les troupeaux. « De votre côté, dit-il à ses coopérateurs, il ne sera pas besoin de longs efforts pour faire accepter l'œuvre par vos peuples ; nous savons qu'une mission qui va s'ouvrir est une bonne nouvelle au milieu d'eux. Quand la contrée est avertie, tous s'émeuvent au loin. Les consciences écrasées de durs secrets respirent ; car la liberté est venue pour elles. L'observation de saint Vincent de Paul se vérifiera jusqu'à la fin.

Beaucoup entrent dans le paradis qui l'auraient manqué sans les missions, faute d'avoir rencontré dans la vie l'occasion de réparer des dissimulations coupables. Les pécheurs, habiles à s'endormir sous la voix connue du pasteur, s'éveillent en sursaut à l'éclat de voix insolites. Les justes sont dans la joie, parce qu'ils entendent parler de ce qu'ils aiment et sont excités à l'aimer davantage encore (1). »

Mus par la même connaissance de leur époque et le même zèle pour le salut des âmes, NN. SS. les Evêques de la province de Bourges, dans le dernier concile tenu au Puy, ont prescrit de faire prêcher une mission dans chaque paroisse au moins tous les dix ans. Ailleurs des ordonnances épiscopales règlent la matière en imposant une retraite avant la visite pastorale. Nous pourrions citer sur ce point de nombreuses autorités si la thèse ne nous paraissait pas suffisamment prouvée. Du reste, nous ajournons à plus tard le témoignage de plusieurs sommités intellectuelles qui ont brillé du double éclat de la sainteté et de la science, parce que ces hommes éminents ayant traité le fond de la question, leur appréciation, placée en ce lieu, n'entrerait pas aussi parfaitement dans notre plan. Mais nous pouvons l'affirmer hardiment : à la suite de Pie IX et de ses prédécesseurs, l'Eglise tout entière témoigne en faveur de cet apostolat devenu indispensable à notre époque.

L'intelligence élevée du R. P. DE MAZENOD n'avait pas attendu l'âge de l'expérience pour comprendre tous ces besoins sociaux, les maux actuels et les remèdes qui peuvent guérir ; son cœur surtout les avait pénétrés. Il suffit, si l'on veut s'en convaincre, de lire le code qu'il a légué aux Oblats. Il exprime admirablement tous ces

(1) *Œuvres pastorales*, instructions et mandements de Mgr Berteaud, évêque de Tulle, t. I, p. 107 et suiv.

sentiments dans une cérémonie en apparence peu importante. Au moment où le religieux de ses communautés part afin d'évangéliser les pauvres et les pécheurs, le supérieur lui dit au nom de Dieu : *Ite ad oves quæ perierunt domus Israel ; emptæ enim sunt pretio magno ; recedant tartareæ potestates.* Le but à atteindre, la nécessité de l'œuvre, le prix que le Seigneur y attache, les effets voulus et poursuivis, tout est dit dans ces quelques mots. Dirigé en quelque sorte par l'esprit de Dieu, le fondateur de cette société découvrait, dès ses premières années, la plaie de son époque et devenait, jeune encore, le père de ceux qu'il devait employer pendant un demi-siècle à la guérison des divers peuples de l'univers.

La mission, c'est la miséricorde de Dieu qui passe pour guérir et pardonner, pour instruire et sauver. Je comprends l'admiration du Seigneur lui-même à la vue des Missionnaires, ses messagers : *Quam speciosi pedes evangelizantium ;* je comprends que l'on baise les pieds de ces *porteurs* de paix et de félicité ; je comprends l'importance que la sainte Eglise attache à ce ministère fructueux.

Mgr Jeancard, évêque de Cérame, fut l'auxiliaire de notre vénéré fondateur et l'ami de la Congrégation dont il partagea les joies et les épreuves. Son nom sera toujours prononcé avec respect, et on n'oubliera pas de sitôt parmi nous son dévouement, et l'aimable simplicité de ses causeries où l'on trouvait si bien à s'instruire sur l'histoire de l'Eglise ou de nos origines religieuses.

La *Semaine liturgique* de Marseille, par la plume de M. l'abbé Verlaque, a consacré une série d'articles à honorer la mémoire de Mgr de Cérame. Nous en détacherons deux pages dans lesquelles son nom et celui de Mgr de Mazenod se trouvent associés dans une même amitié dont la mort n'a pu briser les liens :

« Jusqu'au jour où parut le décret qui nommait Mgr Cruice évêque de Marseille, l'Evêque de Cérame continua de prendre part à l'administration du diocèse. Il fit l'oraison funèbre du vénérable défunt. Ce fut pour lui une heureuse occasion de rendre un dernier et solennel hommage à la mémoire de l'éminent prélat pour lequel il avait toujours eu la plus filiale affection et le plus généreux dévouement. Le discours fut prononcé le 4 juillet, dans l'église de Saint-Martin, en présence de Mgr Guibert, venu de Tours pour entendre l'éloge du saint évêque et s'associer aux prières qu'on allait faire pour le repos de son âme. Mgr de Cérame raconta, avec des accents que le cœur seul pouvait inspirer, les différentes phases de la vie de Mgr de Mazenod. Plusieurs fois, pendant ce discours, les auditeurs ne purent maîtriser leur admiration. L'orateur fut bien touchant quand il retraça les modestes débuts et les heureux progrès de la Congrégation des Oblats de Marie Immaculée. En esquissant cette partie de la vie du vénérable évêque, Mgr de Cérame faisait nécessairement l'éloge de plusieurs de ceux qui l'écoutaient.

Il ne pouvait passer sous silence les actes par lesquels Mgr de Mazenod avait illustré son administration. «... Les pierres elles-mêmes le proclameront, s'écriait-il en rappelant les labeurs de ce long épiscopat : *Lapides clamabunt.* Le sol de son diocèse est couvert de monuments de son zèle. Qui ignore, à Marseille, que la ville est entourée d'une ceinture de pieuses fortifications, où les prières, les œuvres de charité et la sainteté des servantes du Seigneur nous défendent contre les assauts de l'enfer? Toutes ces grandes constructions sont nouvelles. Les communautés qu'elles renferment vivaient, il y a peu d'années encore, sous un toit étranger. Parlerai-je de ces nombreuses églises édifiées sous les auspices de notre

prélat, et non-seulement avec les ressources dont il disposait, mais encore au moyen de ses sacrifices personnels... »

Ailleurs, voulant montrer l'affection du vénérable évêque pour son clergé, il cite ces lignes touchantes de son testament :

«... Je m'adresse à vous, mes bien-aimés coopérateurs, prêtres de mon diocèse. Dieu m'est témoin que je vous ai aimés d'un amour paternel. Ceux d'entre vous qui me connaissent le mieux, savent jusqu'à quel point ce sentiment domine dans mon âme. C'est au point de m'identifier tellement avec vous que vos peines sont les miennes, que je me réjouis de vos joies, et que je me suis approprié vos vertus en me glorifiant devant Dieu et devant les hommes d'avoir reçu en partage pour mes enfants spirituels des prêtres tels que vous... »

Plusieurs fois, pendant son discours Mgr l'Evêque de Cérame dut s'arrêter pour maîtriser son émotion. A la fin, il put à peine articuler les paroles suivantes : «... Vous bénirez aussi celui que vos bontés ont élevé jusqu'à vous dans la plénitude du sacerdoce.. S'il doit bientôt s'éloigner de votre tombe, la pensée de son cœur le ramènera sans cesse vers cette tombe vénérée ; il reviendra vous y chercher en esprit à côté de votre saint prédécesseur, y respirer, en quelque sorte, le souvenir de ce que vous fûtes pour lui, et se consoler dans l'espérance qu'il sera donné au fils de voir son père et d'être réuni à lui dans le vrai séjour des vivants. »

En 1864, Mgr Jeancard, se trouvant à Paris, reçut de Mgr Cruice, successeur de Mgr de Mazenod, une lettre dans laquelle le nouvel Evêque de Marseille lui disait :

« Le nouveau sanctuaire de Notre-Dame de la Garde sera consacré le 5 juin et la statue de la Bonne Mère sera portée le même jour dans sa nouvelle chapelle... Il me

semble que cette fête serait incomplète, si mon vénérable et saint prédécesseur n'y était pas représenté. C'est lui qui a élevé ce beau monument, je ne fais que continuer son œuvre. Mais qui représentera ce zélé serviteur de Marie, si ce n'est vous, Monseigneur, qui avez été associé à tous ses travaux, vous qui avez partagé toutes les sollicitudes que lui inspirait l'érection du nouveau sanctuaire ?

« J'espère, Monseigneur, que vous aurez la bonté d'accéder à ma prière, et que vous daignerez vous unir à moi pour consacrer la chapelle de Notre-Dame de la Garde... »

Mgr Jeancard répondit à cette aimable invitation, et au jour indiqué il arrivait à Marseille pour assister à la grande solennité. Son séjour dans cette ville, bien que très-court, fut un sujet de joie pour le clergé, pour les communautés religieuses et pour les nombreuses familles qui avaient eu des relations particulières avec lui. Mgr Cruice, voulant honorer la mémoire de son vénérable prédécesseur, avait prié Mgr de Cérame de consacrer, le jour même de la cérémonie, l'autel latéral que la famille de Mgr de Mazenod avait fait ériger à ses frais en l'honneur de saint Charles, patron du Prélat défunt. Mgr Jeancard accomplit cette fonction comme un acte de piété filiale. Avant de retourner à Cannes, il voulut aller prier encore une fois dans l'ancienne cathédrale de la Major, dans les caveaux de laquelle les restes de Mgr de Mazenod avaient été déposés.

NOUVELLES DIVERSES.

VISITE DE SON ÉMINENCE LE CARDINAL FRANCHI, PRÉFET DE LA PROPAGANDE, A LA MAISON DE PARIS, LE 26 SEPTEMBRE 1876.

Malgré le peu de temps que Mgr le Cardinal Franchi avait à passer à Paris, Son Eminence a daigné honorer de sa visite notre maison générale.

Prévenu de la présence de l'illustre Cardinal à l'Archevêché et, en même temps, de sa bienveillante intention à notre égard, le très-révérend Père Supérieur général se hâta de le devancer et de lui présenter, tant en son nom qu'au nom de tous les siens, les plus respectueux hommages et les plus énergiques protestations d'obéissance et de dévouement au Saint-Père, au Sacré Collége et notamment à l'Eminentissime Préfet de la Propagande, à qui nous avons plus souvent recours à cause de nos nombreuses missions.

Mgr Franchi fit au Supérieur général un accueil extrêmement gracieux. Il daigna le féliciter de la rapide extension de notre famille religieuse et du bien qu'elle opère dans l'Eglise. Il sut évoquer le souvenir de Mgr de Mazenod et faire entendre en quelle estime était tenu à Rome le vénérable Archevêque de Paris, « la gloire de votre congrégation », disait-il.

A ce mot, le Supérieur général ne put s'empêcher de citer l'expression analogue employée par le Saint-Père dans le Bref rapporté plus haut. — « Vous voyez bien, reprit vivement le Cardinal, vous voyez bien que je suis d'accord avec le Pape ! Le Pape dit « la lumière », moi je dis « la gloire »; vous voyez bien que, sans nous être entendus, nous disons la même chose ! »

L'entrevue se prolongea au-delà de nos prévisions, car

Mgr Guibert fit l'honneur au Supérieur général de le retenir à déjeuner. Le caractère tout à fait intime de cette réunion, à-laquelle n'assistaient que la maison de l'Archevêque, la suite du Cardinal et la suite du Supérieur général, lui donnait encore plus de prix. La conversation roula presque tout le temps sur les travaux, les privations et les fatigues de tous genres de nos Missionnaires.

Cependant Mgr Franchi ne se tint pas pour satisfait. Il voulait voir le Supérieur général chez lui, avec toute sa communauté. Il lui annonça donc sa visite pour ce jour-là même. En effet, peu de temps après notre rentrée, le Cardinal arrivait avec Mgr le Coadjuteur à la rue Saint-Pétersbourg.

Nous le reçûmes d'abord à la chapelle, dont il loua l'élégance, et ensuite au salon, où la communauté se trouvait réunie. Son Eminence nous dit qu'ayant à passer quelques instants à Paris, Elle voulait les employer à visiter ceux qui sont en quelque sorte ses collaborateurs en travaillant au salut des âmes dans les pays des missions, et qu'Elle entendait ainsi leur donner un témoignage de sa reconnaissance pour tout le bien qu'ils font au prix des plus grands sacrifices.

Le Très-Révérend Père Supérieur général répondit que leur unique ambition était de mériter toujours la confiance du Saint-Père et de l'éminent Cardinal Préfet de la Propagande, que pour eux la meilleure récompense du bien accompli était d'en pouvoir faire davantage.

Ensuite, le bienveillant Cardinal prit grand intérêt à passer en revue les portraits de nos Vicaires apostoliques, appendus aux murs du salon et dont quelques-uns lui rappelaient des figures connues. Nous lui présentâmes aussi diverses photographies de nos missions, représentant soit des types humains, soit des églises ou autres constructions, soit des vues topographiques avec les pro-

ductions du pays. Enfin nous fûmes heureux surtout de mettre sous ses yeux les travaux de linguistique, d'instruction religieuse ou autres, composés par nos infatigables Missionnaires. Chaque mission eut son tour et son genre de mérite à faire valoir.

Son Eminence parut satisfaite de tout ce qu'Elle vit et entendit; Elle se retira après nous avoir donné sa bénédiction et promis de porter au Saint-Père un témoignage de plus en faveur du bien qui se fait, en France et hors de France, par les communautés religieuses françaises.

Pour nous, nous avons été émerveillés, gagnés et ravis par la noble simplicité et la grande bonté que cache dans ses plis et laisse voir à propos la pourpre romaine.

La communauté de nos Pères et Frères de la rue Saint-Pétersbourg a terminé sa retraite annuelle le dimanche 29 octobre, ce qui, en raison du déplacement de date pour l'année 1875, fait deux retraites générales en huit mois. Les exercices ont été donnés par le R. P. Bourde, Supérieur de Pontmain, avec une grande solidité de doctrine. Les yeux fermés comme Bourdaloue, le geste sobre, mais la parole nette et sans hésitation, le prédicateur a vivement intéressé son auditoire dans les rangs duquel se trouvaient mêlés aussi quelques Pères et Frères de Montmartre et de Royaumont. Le révérend Père nous a donné l'exemple du soin qu'on doit avoir à préparer la parole de Dieu selon les recommandations de la Règle : *Nunquam præterea in concionem ascensuri, sine prævià secum meditatione de prædicandis.*

— Après avoir heureusement terminé la visite de nos maisons du Canada et des Etats-Unis, le R. P. Soullier va partir pour le Texas, où il doit aussi faire la visite de ce vicariat.

— Le 22 octobre dernier, le R. P. Charles Massiet, de Staple, diocèse de Cambrai, s'est embarqué à Marseille, à bord de l'*Iraovaldy*, pour le vicariat apostolique de Jaffna (Ceylan).

Sur le même navire et pour la même destination, se sont embarquées deux religieuses de la Sainte-Famille, de Bordeaux : sœurs Marie-Emilie Jeanson, du diocèse de Langres ; Saint-François-Xavier Egan, du diocèse de Dublin.

NOEL.

A l'approche des fêtes de Noël, les membres de la Congrégation liront avec intérêt les pages suivantes, extraites d'une Vie de Notre-Seigneur Jésus-Christ par le R. P. Pont, de regrettée mémoire, mort à l'Osier en 1869. Les deux cahiers qui composent cet ouvrage ont été exhumés de la poussière où ils dormaient oubliés, par le R. P. Berne. On trouve dans ce travail la plus saine théologie et la piété la plus pure unies dans une même exposition. Recueillons tous les souvenirs qui honorent nos morts ; c'est un bien de famille : *Colligite fragmenta ne pereant.*

« Jusqu'ici Jésus-Christ était dans le monde par le fait de son incarnation ; il était temps qu'il y parût par celui de sa naissance. Cette naissance, une prophétie de plus de sept siècles la voulait loin de la contrée qu'habitait actuellement Marie : « Et toi, Bethléem, terre de Judá, « tu n'es pas la plus petite parmi les principautés de « Juda, car c'est de toi que sortira le chef qui doit con- « duire mon peuple d'Israël, celui dont la sortie est du « commencement et des jours de l'éternité. *Et tu, Beth- « leem, terra Juda...* » (Michée, chap. V, v. 2.) On reconnaît à ces célèbres paroles le prophète Michée. Mais qui

fera prendre à Marie, à trente-deux lieues de là, le chemin de cette cité de David pour y aller accomplir comme par hasard un oracle si précis ? La Providence s'en est remise sur César Auguste, et cet ordre d'en haut il va l'exécuter sans le savoir. Voilà que tout à coup il lui vient à la pensée de faire dresser un rôle de tous les sujets de son empire ; un édit paraît de sa part dans ce but purement humain, et c'est le consulaire Publius Sulpicius Quirinus, plus tard gouverneur de la Syrie, qui doit le mettre à exécution pour la Judée. En conséquence, il faut que Joseph et Marie se transportent à Bethléem, d'où ils sont originaires comme enfants de David, pour se faire inscrire sur les registres du recensement et consigner ainsi tout d'un coup dans les archives romaines la descendance royale de Jésus-Christ.

« C'est pendant qu'ils sont là que, le terme de la Vierge se trouvant accompli, le Verbe fait chair paraît au monde. Comme ce mémorable événement est celui où convergent de près ou de loin tous les faits importants du monde antique, et le centre autour duquel se meuvent toutes les grandes périodes de l'histoire, il est naturel que les dates se groupent ici pour préciser l'époque autant que possible. D'après la chronologie d'Eusèbe adoptée dans le Martyrologe romain du 25 décembre, c'était à partir de la création du monde, lorsqu'au commencement Dieu créa le ciel et la terre, l'an 5119 ; du déluge, l'an 2957 ; de la vocation d'Abraham, l'an 2015 ; de Moïse et de la sortie du peuple d'Israël de l'Egypte, l'an 1510 ; du sacre du roi David, l'an 1032 ; la soixante-troisième semaine, suivant la prophétie de Daniel ; la cent quatre-vingt-quatorzième olympiade ; l'an de la fondation de Rome 752 ; la quarante-deuxième année de l'empire d'Octavien Auguste, toute la terre étant en paix ; au sixième âge du monde, Jésus-Christ, Dieu éternel et Fils du Père éternel,

voulant consacrer le monde par son miséricordieux avénement, ayant été conçu du Saint-Esprit, et neuf mois s'étant écoulés depuis sa conception, naquit fait homme de la Vierge Marie à Bethléem de Juda.

« Rien à la fois de plus auguste ni de plus humble que cette naissance de Notre-Seigneur Jésus-Christ selon la chair. Une de ses gloires que nous rappellerons, ne serait-ce que parce que le cœur de Marie en tressaille encore, c'est que ce fut sans rompre le sceau du sein virginal que le Verbe enfant parut pour la première fois sous les yeux ravis de sa mère. Il sortit comme un trait de lumière, comme un rayon de soleil traverse, sans le briser, un vase de cristal. C'est là cette virginité dans l'enfantement prédite par le prophète Isaïe : *Ecce virgo pariet*, unanimement celébrée par nos saints Pères et définie dans nos Conciles et nos Symboles. Que de fois sous la plume des saints Docteurs la naissance de Jésus est comparée tantôt à sa sortie triomphante d'un sépulcre scellé, tantôt à son entrée soudaine dans la demeure de ses disciples, les portes closes ! Ecoutons dans quels autres termes nos Docteurs la signalent à notre admiration : « Le Fils de la Vierge, dit saint Léon pape, est né d'une « naissance nouvelle, sans donner atteinte à l'intégrité « de sa mère, parce qu'il est né comme il avait choisi de « naître et d'une manière digne de sa toute-puissance. « — Celui-là, dit saint Pierre Chrysologue, est vraiment « un habitant divin qui entre et qui sort sans laisser de « trace de son entrée et de sa sortie. Dans votre enfan- « tement comme dans votre conception, sainte Vierge, « votre pureté n'a fait que croître, votre chasteté que « s'augmenter, votre intégrité que s'affermir. — Voilà, « disait saint Cyrille d'Alexandrie, au concile d'Ephèse, « voilà la merveille qui me ravit, le miracle qui confond « ma pensée, et où ma raison se perd. — Qui compren-

« dra, dit saint Augustin, qu'une nouveauté si nouvelle, « si inouïe, si unique dans le monde, soit devenue croya- « ble, d'incroyable qu'elle était, ait été si incroyable- « ment crue du monde entier: la nouveauté d'une vierge « qui conçoit, qui enfante vierge et demeure vierge en « enfantant? Qui racontera cette génération du sein d'une « vierge, où l'enfantement n'ôte rien à l'intégrité de la « mère? Etonnez-vous qu'une vierge ait conçu, mais que « votre étonnement redouble, car elle a enfanté vierge.» Du reste, saint Cyrille de Jérusalem nous indique une des fins de ce prodige, quand il dit que Jésus naissant pour créer les vierges, à plus forte raison devait-il conserver virginal le sein de sa mère.

« La tradition catholique n'est pas moins précise, ni moins unanime sur la troisième époque de la virginité de Marie, c'est-à-dire sur celle qui va de ce miraculeux enfantement à sa glorieuse mort. Inutile d'en accumuler ici les témoignages ; qu'il nous suffise de savoir que l'Eglise réunissant ces trois époques dans ses décrets, a consacré comme article de foi, dans ses célèbres assemblées d'Ephèse, de Chalcédoine et de Constantinople, la virginité perpétuelle de la Mère de Dieu. Fils de Dieu et Fils d'une Vierge, tel devait être Jésus, afin que sa génération aussi virginale dans le sein de sa Mère que dans celui de son Père, fût de toutes parts sublime et qu'on pût dire en tous sens : *Generationem ejus quis enarrabit.* C'est le privilége exclusif du christianisme d'être l'œuvre d'un pareil fondateur. Aussi est-ce la seule religion qui ait groupé sous son drapeau des anges terrestres, et où la sainte virginité ait eu comme la foi ses légions de martyrs. « Combien le monde en a vu, dit saint Ambroise, de ces vierges, au front tendre dans un corps de fer, braver toutes les tortures et ne craindre que les regards! Emules de la pureté des esprits, dans une faible nature

comme la nôtre, ajoute saint Augustin, elles avaient dans la chair quelque chose qui n'était pas de la chair. » Ce fut là tout un monde de merveilles que le monde vit éclore d'un Homme-Dieu conçu et né d'une Vierge.

« Cependant la naissance du Sauveur, glorieuse de ce côté, dépassa en misères celle des plus pauvres enfants d'Adam. Il sera redit jusqu'à la fin du monde, qu'une chambre ayant été cherchée par le Souverain des cieux dans nos humbles hôtelleries de la terre, il ne trouva que des refus : *Non erat eis locus in diversorio. In propria venit.* Il fallut donc qu'une grotte abandonnée, qui servait d'étable et de retraite aux pasteurs, devînt l'asile de Joseph et de Marie, et qu'un peu de paille au fond d'une crèche fût le berceau des premières souffrances du Verbe incarné. Seulement, quelques langes, dont la tendre prévoyance des voyageurs s'était pourvue, enveloppaient ses membres tremblants, et s'il faut en croire une tradition accueillie par saint Grégoire de Nysse, saint Grégoire de Nazianze, saint Cyrille de Jérusalem, saint Augustin, saint Jérôme et saint Paulin, deux animaux se trouvaient là à ses côtés, comme pour rappeler sensiblement ces paroles d'Isaïe : *Cognovit bos possessorum suum et asinus præsepe Domini sui, Israel autem me non cognovit,* et celles de saint Jean : *In propria venit et sui eum non receperunt.* Après cela, veux-je encore vous traduire les naïfs et touchants détails dont les révélations de sainte Brigitte de Suède, entourent la naissance du Sauveur? Si, sans avoir pour eux la certitude traditionnelle, ils peuvent pourtant aider la piété à contempler plus fructueusement le plus touchant de nos mystères, pourquoi leur refuserions-nous un moment d'attention?

« Donc la Vierge et son époux, dit-elle, arrivés à Bethléem et ne trouvant point de place dans l'hôtellerie, se retirèrent dans une étable ou caverne. Joseph, ayant at-

taché à la crèche le bœuf qu'ils avaient amené avec eux, sortit pour aller chercher de la lumière. Etant revenu la fixer dans un endroit de l'étable, il s'absenta de nouveau. La Vierge déposa sa chaussure, le manteau blanc qu'elle portait, détacha le voile de sa tête, et la chevelure flottante, elle se mit à préparer les langes et bandelettes de laine et de lin très-purs, qu'elle avait destinés à envelopper l'enfant. Puis, tombant à genoux, tournée vers l'Orient, les mains jointes et les yeux levés au ciel, elle demeura comme suspendue dans l'extase de la contemplation, enivrée d'une divine douceur. Dès qu'elle eut offert à Dieu son ardente prière pour mettre son fruit au monde, à l'instant et en un clin d'œil elle vit son Fils devant elle, et dans ce même moment, elle sentit comme une moitié de son cœur sortie de son sein, avec un éclat et une splendeur dont le soleil offre à peine quelque idée. L'enfant gisait à terre, les membres nus et parfaitement purs, tandis qu'un suave concert d'anges remplissait ce lieu béni. A la vue de ce Fils qu'elle venait d'enfanter, la Vierge très-sainte inclina aussitôt la tête, joignit les mains, adora l'enfant avec grand respect et humilité, et lui dit : « Bienvenu, ô mon Dieu et mon Fils, *benè veneris, o Deus meus, Dominus meus et Filius meus.* » Or, comme l'enfant, attendu le froid qui était grand et la dureté de la pierre où il reposait, annonçait ses souffrances par des vagissements, et semblait demander du soulagement et des caresses à sa Mère, en tournant quelque peu vers elle ses mains transies, la Vierge le prit dans ses bras, le serra avec une grande joie sur son cœur et le réchauffa avec un indicible amour sur son sein. Après qu'elle l'eut soigneusement enveloppé, elle le coucha dans la crèche. Joseph entra alors. A l'aspect de l'enfant, il se prosterna, et demeurant à genoux, joignit ses adorations à celles de Marie. »

« Dans quelle pénurie ils sont contraints de le recevoir tous deux ! Ce n'était pas certainement la tendresse qui manquait à leur cœur, mais que faire, lorsque tout faisait défaut à leur tendresse, et que leur cœur n'avait à son service que de l'amour ? Que voulez-vous cependant ! C'était Jésus qui en avait disposé de la sorte, bien différent en cela des autres enfants, qui doivent subir la condition où ils naissent, incapables de la choisir ni même de l'accepter. Non-seulement l'Enfant-Dieu l'accepte, mais il avait même choisi de naître ainsi. Qu'il se fût servi de sa puissance et, au lieu d'une crèche, vous verriez un trône; sur ce trône, l'or couronner sa tête, la pourpre briller sur ses épaules, les pierreries enrichir ses habits ; il n'a pas voulu qu'il en fût ainsi, il a préféré être pauvre. Puisque c'est un choix éclairé d'une science infinie, de quel prix devrait nous être la pauvreté dont il fait choix ! Oh ! déjà quelle saisissante leçon ! quel Evangile anticipé dans cet exemple ! « Sa voix se tait encore, dit saint Ber- « nard, et déjà tout ce qui est autour de lui crie, prêche, « évangélise. *Nondum loquitur, et quœcumque de eo sunt, « clamant, prœdicant, evangelizant.* »

« Le monde, sans doute, sera loin de partager son avis; il abhorre la pauvreté autant que Jésus la recherche, et convoite les aises de la vie autant que Jésus les méprise, il s'élance à la poursuite des richesses autant que Jésus les fuit. « Mais que l'on se décide, continue saint Bernard, « ou c'est Jésus qui se trompe, ou c'est le monde qui « est dans l'erreur : *Aut iste fallitur aut mundus errat.* » Que ceux du moins qui savent ce qu'il en est laissent Jésus les sauver comme il l'entend. Il voit, lui, le rapport des moyens au but, il sait ce qui nous perd. Au plan réfléchi de salut qu'il nous apporte, gardons-nous d'en substituer un autre ; on ne corrige pas impunément la sagesse de Dieu. »

OBLATIONS

ET NUMÉROS D'ORDRE DEPUIS LE CHAPITRE GÉNÉRAL DE 1873 [1].

N^os^ 833. NOLIN, Alphonse, 15 août 1873, Notre-Dame des Anges (Canada).

834. ISNARD, Henri, 8 septembre 1873, Notre-Dame de l'Osier.

835. MARTIN, Adolphe, 27 septembre 1873, Notre-des Anges.

836. PASCAL, Albert, 27 septembre 1873, Notre-Dame des Anges.

837. PARADIS, Alfred, 27 septembre 1873, Notre-Dame des Anges.

838. GAGNON, Jean-Baptiste, 27 septembre 1873, Notre-Dame des Anges.

839. HUGONARD, Joseph, 18 octobre 1873, Notre-Dame de l'Osier.

840. LADET, Victor-Firmin, 1^er^ novembre 1873, Mackenzie.

841. WEBER, Michel, 9 novembre 1873, Autun.

842. DELPECH, Alphonse-Ferdinand-Joseph, 9 novembre 1873, Notre-Dame de l'Osier.

843. O'REILLY, Matthieu, 9 novembre 1873, Autun.

844. CEYTE, Victor, 9 novembre 1873, Autun.

845. KEOGH, James (F. C.), 20 novembre 1873, Belmont.

846. NÉMOZ, Auguste-André (F. C.), 8 décembre 1873, Autun.

(1) Voir le tome XI, page 520, année 1873.

847. Pastoors, Alfred-Honoré-Alexis, 15 décembre 1873, Nancy.
848. Saint-Jean, Alfred, 15 janvier 1874, Notre-Dame des Anges.
849. Delange, Jean-Laurent-Justin (F. C.), 9 avril 1874, Notre-Dame de l'Osier.
850. O'Reilly, Jacques, 12 juin 1874, Autun.
851. Richard, Emile, 12 juin 1874, Autun.
852. Belner, Louis, 12 juin 1874, Autun.
853. Mac-Intire, Daniel, 12 juin 1874, Autun.
854. Pons, Joseph, 12 juin 1874, Autun.
855. Orés, Antoine (F. C.), 12 juin 1874, Autun.
856. Fafard, Léon-Adelard, 29 juin 1874, Notre-Dame des Anges.
857. Comerford, James, 16 juillet 1874, Belmont.
858. Walsh, John (F. C.) 16 juillet 1874, Belmont.
859. O'Neil, Michaël (F. C.), 16 juillet 1874, Belmont.
860. Argellier, Henri-Marie-Alexis, 15 août 1874, Autun.
861. Blachot, Michel-Jules-Sébastien, 15 août 1874, Autun.
862. Collier, André-Thomas, 15 août 1874, Autun.
863. Scheers, Henri-Jean-Louis (F. C.), 28 septembre 1874, Mackenzie.
864. Chavanaz, Tobie, (F. C.) 28 septembre 1874, Vico.
865. Madore, Alexandre, 8 septembre 1874, Notre-Dame des Anges.
866. Pouliquen, Jean-Louis, 2 octobre 1874, Nancy.
867. Massiet, Charles-Louis, 11 octobre 1874, Autun.
868. Guiller, Félix-Louis-Joseph, 11 octobre 1874, Autun.
869. Delahaye, Jean-Marie-Julien (F. C.) 29 octobre 1874, Paris.

870. Ouellette, Norbert, 13 novembre 1874, Notre-Dame des Anges.
871. Dumigan, Patrice-Marie-Joseph (F. C.), 8 décembre 1874, Leeds.
872. Batayron, Jacques, 6 janvier 1875, Notre-Dame de l'Osier.
873. Amorés y Carbonel, José, 25 janvier 1875, Notre-Dame de l'Osier.
874. Lahaxe, Martin (F. C.), 17 février 1875, Notre-Dame de Sion.
875. Lefebvre, Magloire (F. C.), 17 février 1875, Hull.
876. Marion, Isaïe, 19 mars 1875, Notre-Dame des Anges.
877. Giroud, Pierre-Gustave, 25 mars 1875, Nancy.
878. Larose, Pierre-Henri, 25 avril 1875, Nancy.
879. Fillatre, Joseph-Jules-Julien, 27 mai 1875, Notre-Dame des Anges.
880. Grandin, Henri-François-Louis-Marie, 27 mai 1875, Notre-Dame des Anges.
881. Meyer, Jean-Nicolas, 15 août 1875, Autun.
882. Piat, Jules-André, 15 août 1875, Autun.
883. Henry, Alphonse-Charles, 15 août 1875, Autun.
884. Chirouze, Eugène-Casimir, 15 août 1875, Autun.
885. Chapelière, Gérasime-Julien-Clément, 8 septembre 1875, Saint-Albert.
886. Labelle, Emeric-Marie-Joseph (F. C.), 8 septembre 1875, Notre-Dame des Anges.
887. Clavé, Arthur-Eugène, 10 octobre 1875, Autun.
888. Tourel, Jules-Marcelin, 1er novembre 1875, Autun.
889. Fayard, Jean-Marie, 1er novembre 1875, Autun.
890. Hert, Florent, 1er novembre 1875, Autun.
891. Schoch, Aloysius-Marie, 1er novembre 1875, Autun.

892. Miller, William-Joseph-Marie, 1er novembre 1875, Autun.
893. Bordelais, Jean-Jacques-Marie, 1er novembre 1875, Autun.
894. Georgin, Charles-Alphonse-Marie, 1er novembre 1875, Autun.
895. Fayolle, Jean-François-Régis, 1er novembre 1875, Autun.
896. Lambert, Alexandre, (F. C.), 1er novembre 1875, Saint-Albert.
897. Marion, Alphonse-Stanislas-Joseph (F. C.), 13 novembre 1875, Notre-Dame des Anges.
898. Lejeune, Jean-Marie-Raphaël, 12 décembre 1875, Autun.
899. Phelan, Jean (F. C.), 17 février 1876, Belmont.
900. Kilkenny, Thomas (F. C.), 17 février 1876, Belmont.
901. De Vries, Henri (F. C.), 17 février 1876, New-Westminster.
902. Burn, John (F. C), 29 février 1876, Colombie Britannique.
903. Brunet, Alexis-Jean-Baptiste, 7 mai 1876, Saint-Albert.
904. Nédelec, François-Marie-Hyacinthe, 25 mai 1876, Nancy.
905. Gigault, Frédéric-François-Benjamin, 31 mai 1876, Notre-Dame des Anges.
906. Durif, Alphonse, 11 juin 1876, Notre-Dame de l'Osier.
907. Tarmenude, Toussaint-Félix, 23 juin 1876, Autun.
908. Pelissier, Pierre, 11 juillet 1876, Nancy.
909. Leyden, Alphonse-Jean-Patrice-Joseph, 16 juillet 1876, Notre-Dame des Anges.

910. Gladu, Pierre-Joseph-Prosper, 16 juillet 1876, Notre-Dame des Anges.
911. Anglim, Edmond (F. C.), 3 août 1876, Inchicore.
912. Robert, Henri-Eugène-Joseph, 15 août 1876, Autun.
913. Favier, Frédéric-Julien, 15 août 1876, Autun.
914. Neau, François-Florentin, 8 septembre 1876, Nancy.
915. Cahill, Michel-Antoine, 8 septembre 1876, Notre-Dame des Anges.
916. Guertin, Frédéric, 8 septembre 1876, Ottawa.
917. Paré, Camille, 24 septembre 1876, Ottawa.
918. Ferron, Thomas, 24 septembre 1876, Ottawa.
919. Iserbyt, Jules-Camille, 10 octobre 1876, Autun.
920. Savage, Henri-François, 10 octobre 1876, Autun.
921. Moisan, Charles-Henri-Marie, 10 octobre 1876, Autun.
922. Lecomte, Henri-Victor, 26 juillet 1876, Notre-Dame des Victoires.

FIN DU TOME QUATORZIÈME.

TABLE DES MATIÈRES

MARS 1876.

	Pages
Missions du Mackenzie. — Lettre de Mgr Clut	5
Lettre du R. P. Séguin	27
Missions de Saint-Albert.—Extrait d'un rapport du R. P. Scollen.	33
Missions de Ceylan. — Rapport à Mgr Bonjean, sur la mission de Mantotte (1874-1875)	39
Missions du Texas. — Jubilé de Laredo	47
Missions de France. — Maison de Saint-Andelain	51
Maison d'Aix	63
Maison de Limoges	71
Maison de Nancy	72
Variétés. — Les fêtes de saint Martin à Tours, en 1874-1875	79
Retraite de la maison de Paris et fête du 17 février	97
Nécrologie	108

JUIN 1876.

Maisons de France. — Maison du Calvaire	125
Maison du Sacré-Cœur à Montmartre	137
Maison de Saint-Jean d'Autun	157
Maison de Talence	163
Nouvelles diverses de msissions étrangères.—Lettre de Mgr Bonjean.	165
Variétés	203

SEPTEMBRE 1876.

Maisons de France. — Maison du Sacré-Cœur à Montmartre	237
Grand Séminaire de Fréjus	248
Nouvelles dievrses des missions étrangères	254
Variétés — Royaumont	317

DÉCEMBRE 1876.

	Pages
Maisons de France. — Retraite des supérieurs (août 1876)	541
Maison de Vico	365
Revue des sanctuaires et pèlerinages. — Montmartre	372
Pontmain	387
Saint-Martin de Tours	393
Nouvelles diverses des missions étrangères	398
Mackenzie. — Lettre de Mgr Clut au T.-R. P. Supérieur général	398
Saint-Albert. — Le lac Labiche	411
Variétés	435
Nouvelles diverses	452
Noel	455
Oblations et numéros d'ordre	562

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.

Paris. — Typographie A. Hennuyer, rue d'Arcet, 7.

294873
P
Relig
M
Author Missions de la Congrégation des Mission-
Title naires oblats de Marie Immaculée, 1814,1875-76
DATE.
NAME OF BORROWER.
University of Toron
Library
DO NOT
REMOVE
THE
CARD
FROM
THIS
POCKET
Acme Library Card Pocke
Under Pat. "Ref. Index File"
Made by LIBRARY BUREA